

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Durendal, 18^{ème} année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1911 - Décembre 1911.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digithèque.ulb.ac.be/>

M.L. VN.

R-61
/94



DURENDAL

DURENDAL

Revue Catholique
d'Art et de Littérature

DIX-HUITIÈME ANNÉE

1911



IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

BRUXELLES
55. rue de la Source, 55

PARIS
2, rue Lecourbe, 2

Le Démer

*Le vieux Démer roule en silence vers la mer
Ses eaux, rousses de sable et de poudre de fer,
Le vieux Démer, au fond du soir, parmi la brume
De la prairie immense où l'automne s'enrhume...
Des filles vont, portant des charges de lupin.
Une odeur de spergule et de pommes de pin
Flotte dans l'air. Les voix s'éloignent. Le silence
Plane plus pesamment à l'horizon plus dense.
Seul un corbeau, perché sur un saule têtard,
Croasse. L'heure sonne au loin dans le brouillard.*

*Taxandria! Taxandria! ô vieux pays!
Longue bande d'osiers courant sous un ciel gris,
Avec, de-ci de-là, tordu sur les eaux jaunes,
Quelque bouleau livide ou quelque buisson d'aulnes...
Le soir tombait. Le vent mêlait ses longs sanglots
Au murmure assourdi du Démer, dont les flots
Roulaient plus de limon, à cause de la crue.
On entendait flûter le triangle des grues.
Taxandria! Taxandria! tes hommes roux,
Coiffés de peaux de loutre ou de gueules de loups,
Rampaient sournoisement parmi les oseraies,
En trainant des filets, des harpons et des claies.
Si quelque coup heureux amenait sur le bord
La tanche au flanc verdâtre ou la perche aux yeux d'or,
Ou le brochet au long museau de crocodile,
Des hoquets secouaient les poitrines viriles,
Des rires ballottaient les moustaches de crin,
Des pans de peaux flottaient sur les muscles d'airain,
Et de la torsion gutturale des bouches
Sortait un gargouillis de syllabes farouches,
Semblable à la rumeur du vent dans les roseaux
Et d'une souche creuse où bouillonnent les eaux.
Une fumée au loin déroulait ses volutes
Au ras de l'horizon, où des cônes de huttes*

*Se détachaient en gris sur le blanc du brouillard.
Un enfant chantonnait un refrain nasillard.
La tristesse du soir tremblait dans le feuillage.
L'air humide avait comme un goût de marécage,
Avec une odeur d'huile et de poisson bouilli.
Quelquefois, d'un bras blanc écartant le taillis,
Passait, blonde avec des yeux glauques, une fille
Portant un seau de bois moussu, rempli d'anguilles...*

*Rentrons. Je veux songer à ces choses, m'asseoir
Au coin du feu, dans l'ombre, et longuement revoir
Le visage ancien que m'a montré la terre.
Nulle pensée encor n'a sondé ce mystère.
Le souvenir est comme un nénuphar sous l'eau
Et comme un reflet pâle aux feuilles du bouleau...
Incessamment les jours passent, les siècles changent,
Et nous ne savons pas, dans cette fuite étrange,
Si nous glissons en eux ou s'ils glissent en nous...
Mais, ô Taxandria! j'aime tes hommes roux.*

VICTOR KINON.



Le grigou

1



LS avaient décidé de vivre ensemble, après la mort de la Jeannette, qui s'en était allée le dimanche de Pâques fleuries, pendant qu'on sonnait la grand'messe. C'étaient deux vieux, qui ne s'étaient jamais beaucoup aimés, mais qui possédaient du bien et qui cherchaient à l'économiser, en faisant ménage commun. Lorsqu'on était revenu du cimetière, François avait trouvé sa porte ouverte, la volaille picorant devant la cheminée et le lit de la Jeannette que personne n'avait pris le souci de mettre en ordre après l'ensevelissement : l'oreiller gardait encore le creux de la pauvre petite tête mince et les draps pendaient jusqu'aux dalles. François ne se laissait pas souvent émouvoir, mais il avait tout de même senti le long de son nez une larme qui était tombée ensuite dans sa moustache ; puis l'idée d'habiter seul cette maison l'avait remué et aussi la crainte de dépenser beaucoup. Alors il avait proféré quelques grognements qui disaient sa douleur, puis, ayant replacé dans l'armoire son chapeau poilu, sans regarder Catherine, sa belle-sœur, il lui avait proposé la chose, pas nettement d'abord, mais en s'y reprenant à plusieurs fois. Elle cependant avait saisi sans effort l'intention du veuf. Elle ne refusait pas, au contraire ; on s'en tirerait mieux ainsi et d'ailleurs François ne pourrait pas se passer d'une femme dans son ménage. Il lui avait donc dit : « C'est bien, tu prendras le lit de la Jeannette. »

La maison appartenait à François, qui vraisemblablement la léguerait à son neveu Maillot, son seul parent du côté paternel. Maillot y comptait ; mais il aurait bien voulu que le legs fût certifié par un « bout d'écrit » et le vieux François se débattait comme un beau diable quand on lui proposait de dicter à

Poinsot, le notaire, son testament; car il n'avait pas envie de mourir et qui sait si cette formalité-là ne l'enverrait pas *ad patres*? Maillot était riche du fait de sa femme, une fille de Michal, l'ancien fermier du marquis d'Antrèmes; il convoitait l'héritage de François et répétait volontiers que le vieux s'obstinait à vivre.

Le fait est qu'il était vert et qu'il vous abattait de la besogne, bien qu'il marchât sur ses quatre-vingts ans. Depuis sa retraite, il ne cessait de travailler; on l'employait à des ouvrages de menuiserie qu'il menait lentement, mais avec une sûreté de main incroyable. Par exemple il ne fallait pas le presser, mais lui donner le temps de prendre ses mesures, de calculer, de combiner, de revenir sur ses plans, toutes choses qu'il accomplissait sans hâte, parce qu'il était méticuleux et d'esprit buté. Il n'avait pas son pareil pour vous construire une porte de grange dont les bois ne jouaient jamais et qui tournait sur ses gonds sans grincer. Ses planches et sa varlope lui laissaient cependant de bonnes heures qu'il passait dans un enclos où il cultivait des légumes et des fruits. C'était, à quelque cinq cents mètres du village, une ancienne carrière, assez pauvre en terre végétale, mais pourtant complaisante, car il y poussait de tout un peu et pêle-mêle, suivant les négligences de François et suivant le caprice des saisons. Quand il s'y rendait, l'atelier une fois clos, on eût dit qu'il partait en conspiration, le chapeau sur les yeux et cachant on ne savait quoi dans un panier couvert d'une toile. Il marchait à roides enjambées, d'un pas mécanique, toujours le même, le pas d'un vieux infatigable et têtue. C'était son pas de chasse et son pas de guerre.

Il avait fait la guerre autrefois en Afrique et il vous en parlait en relevant la tête, avec des hochements qui signifiaient sa valeur. Ah! c'était loin, tout de même, ce temps-là! « Trente-cinq ans, monsieur, que j'ai quitté l'armée! Trente-cinq ans que je vis avec mes rabots et mes choux! Mais ça vous trempait les hommes de savonner les moricauds! Et on en revenait comme moi : bon pied, bon œil et le reste... quand on en revenait! »

En disant cela, il promenait lentement l'index de sa main droite sous sa moustache blanche; ensuite il croisait les bras sur la table, devant le verre d'eau-de-vie qu'il vous offrait, silencieux d'abord et comme concentré dans ses exploits de jadis. Mais pour peu qu'on le priât de vous les conter, il deve-

nait intarissable et défilait de fantaisistes récits qu'il avait arrangés, une fois pour toutes, dans un style guerrier. On assistait à la prise de Constantine narrée dans tous ses détails. François s'était trouvé aux côtés du général Danrémont au moment où il fut frappé par une balle et, coïncidence admirable, il avait emporté dans ses bras Lamoricière blessé. Cent fois il avait failli perdre la vie; un jour, entre autres, cerné par les Arabes, on l'avait jeté à terre et un cavalier lui avait mis le fer d'une lance contre la poitrine. Mais il avait saisi l'arme à pleines mains et, d'un effort vigoureux, l'avait retournée pour en percer son adversaire. « Et tenez, ajoutait-il, en se levant, elle est pendue, là, près de mon lit, sa lance! » Il vous la montrait, la brandissait sous votre nez et se gardait d'ajouter qu'il l'avait prise dans un bazar algérien, la veille de son retour en France, afin de conserver un souvenir de là-bas.

II

Le jour où Catherine entra dans la maison de François elle visita la grande armoire qui se dressait en face du lit de la Jeanette. Elle y trouva, empilés, des châles qui servaient à sa sœur pour les fêtes : celui de Pâques était couleur de café au lait, celui de la Toussaint noir, celui de Noël imitait le cachemire des Indes, les autres, de laine brune ou lie de vin, paraissaient chaque dimanche aux offices. Il y avait encore une grande quantité de robes qu'on ne mettait plus, du linge qui sentait la lessive et des bonnets de soie noire transmis de mère en fille. Catherine ajouta ses propres effets à ceux de la défunte et ce fut une garde-robe de nippes qui ne s'usaient pas, n'étant jamais dépliées qu'une fois ou deux l'an.

La belle-sœur de François connaissait les meubles et les aîtres de la maison; néanmoins elle voulut tout visiter de nouveau et tout palper. Elle promenait ses doigts nouveaux sur le noyer des coffres, sur la toile cirée du buffet qui représentait une carte de France, flanquée aux angles de quatre vues de l'Exposition de 1889; elle pliait des torchons, elle maniait une miche entamée; elle prenait possession des choses. Vers quatre heures, elle jeta du grain à la volaille, devant le seuil et ferma ensuite la porte du poulailler à l'aide d'un bâtonnet.

Elle était accompagnée du chat de la Jeannette qui reconnaissait en elle celle qui fait cuire les aliments et qui raccommode les hardes ; il la suivait, frottant ses flancs contre sa jupe et ronronnant, la queue droite.

Cette première journée parut interminable à François qui ne travailla pas. Lorsque le soir fut venu, on soupa sur un coin de la grosse table, près de la cheminée, à la lueur d'une chandelle qui grésillait dans un chandelier de cuivre bas. François coupait son pain avec un couteau qu'il portait dans la poche de son gilet déboutonné. Il ne disait rien et, de temps en temps, empoignait la bouteille et tenant d'une seule main le goulot et le bouchon, se versait des rasades de piquette dans un verre à côtes qui conservait dans ses rainures des lignes violâtres de vin. Catherine était accroupie sur sa chaise, elle lustrait avec deux doigts la tête maigre du chat.

Cependant, dès qu'elle eut poussé les volets de bois extérieurs et donné un tour de clef à la porte, François la regarda longuement et lui dit : « Je m'en vas serrer ton argent. » C'était une affaire convenue entre eux. Catherine portait sous sa jupe une poche de toile bleue, des pièces d'or retirées le matin même d'une cachette. Elle se retroussa et, tandis que le vieux vérifiait encore la fermeture du logis, elle détacha l'espèce de sac qui tenait à sa ceinture par des cordons.

Le chandelier d'une main, François se dirigea vers la cheminée. Il y avait, scellée dans le mur à une très grande hauteur, une planche sur laquelle étaient rangées, par ordre de taille, des marmites en fer et quatre ou cinq de ces casseroles à trois pattes que, dans le Bassigny, on nomme des *coquerelles*. Catherine était derrière lui, anxieuse, l'oreille aux moindres bruits. Il lui passa la chandelle, grimpa péniblement sur une chaise, atteignit la seconde marmite, la descendit et la posa sur la table, puis il ôta le couvercle. Il en retira d'abord une poignée de chiffons sales et, dans le fond du récipient, on vit briller de l'or et de l'argent.

« Vois-tu, ma fille, lui dit-il, je n'ai pas peur des voleurs. Personne n'aurait idée de fouiller dans ce coffre-là ! Passe-moi ta sacoche. »

Mais au moment où elle la lui tendait, des coups furent frappés à la porte. Les vieux eurent un soubresaut et François proféra tout bas : « Ne bouge pas ! » Puis il cria : « Qui va là ? --

C'est Maillot, répondit une voix. » Et, après une minute de muette angoisse, les yeux de François flambèrent et il rognonna : « Qu'est-ce que tu as à rôder comme ça, le soir, au lieu d'être chez vous? » L'autre, dépité, bredouilla : « J'avais vu que ça clairait ici... alors je me suis dit : tiens, il est peut-être malade, des fois... — Il n'y a personne de malade, gronda François furieux ; ainsi, mon gas, tu peux passer ton chemin... » Les sabots de Maillot claquèrent sur les cailloux ; puis le silence infini de la campagne s'établit de nouveau.

Une demi-heure sonna au clocher et la voix de la cloche s'éparpilla dans la nuit, comme une plainte qu'on entendit traîner sur les champs, très loin.

« Le mandrin, dit le vieux, tout tremblant, c'est-il qu'il flairerait mes pécuniaux? »

D'un geste brusque, il plongea le sac de Catherine dans la marmite et sa belle-sœur insinua très vite : « Je sais mon compte, François. » Elle affirma qu'elle possédait cent trente-huit pièces, tant en napoléons qu'en demi-napoléons, quatre-vingt-quatorze écus de cent sous et deux cent trente-six pièces de deux francs et d'un franc. Quant au total, elle l'ignorait, n'ayant jamais pu faire l'addition de tant d'espèces monnayées.

Elle s'attendait à une confiance, car il lui semblait que les pièces de François brillaient joliment. Mais il se contenta de dire : « Ça vaut mieux que les billets, des méchants papiers qui se déchirent... Et puis, quand on a mis de côté, faut serrer son argent chez soi. Leurs banques, c'est des voleries. »

III

Jamais le ménage du veuf ne fut si mal tenu. Catherine était fainéante et malpropre. Physiquement, elle ressemblait à la Jeannette, et François se persuada qu'il était encore marié : il voyait autour de lui une laide petite femme qui se coulait, le dos rond, dans son logis, et qui nasillait des phrases geignardes. Elle avait un visage jaune tellement couturé de rides, que des sillons s'y croisaient en losanges et en quadrilatères, si menus, si multipliés qu'ils suggéraient la vision d'innombrables entailles dans une balle de caoutchouc. Elle se plaignait de maux d'yeux et ses paupières rougeoyaient, en effet, au milieu de deux halos

violetts qui cernaient les orbites et qui se dégradèrent, en teintes bleues, au-dessus des joues.

Elle négligeait tout, lavait mal les écuelles, laissait la poussière sur les meubles et ne balayait jamais. Le linge était sale, des tas de détritits moisissaient dans les coins, les poules couvraient le pavé de leurs fientes et remplissaient la maison de vermine. François se fâcha; puis, il réfléchit que Catherine dépensait encore moins que la Jeannette et qu'on s'accommoderait des puanteurs âcres et des puces, pourvu qu'on économisât.

Il continua donc d'aller à son travail, à ses légumes et à ses fruits. Pendant qu'il trimait, sa belle-sœur guettait la sortie du catéchisme et sitôt qu'elle voyait sur la place les enfants autour du curé, elle s'y précipitait. L'ecclésiastique distribuait des bâtons de réglisse et des bonbons acidulés qui avaient la forme de poissons verts et rouges. Catherine se faufilait parmi eux, réclamait des sucreries pour le dernier-né de Maillot et, rentrée chez elle, mangeait la provision derrière la porte. Quand François lui donnait de la « goutte » pour qu'elle en frictionnât ses yeux malades, elle la buvait. Elle n'était bonne à rien qu'à déposer dans la marmite les produits de leur avarice.

Un jour le veuf lui dit : « Ma fille, ça coûte cher de se faire enterrer; je viens de payer les dépenses de défunte ma femme, il faudra que je prenne au moins soixante francs là-haut. » Il avait levé un regard vers la planche aux casseroles.

Dès lors, il n'eut plus qu'une idée : réduire d'avance les frais de leurs funérailles. « On ne sait pas qui partira en premier, murmurait-il parfois, le soir, au coin du feu. — Ce sera bien sûr toi, répondait Catherine. T'as fait ton temps, mon homme. — Voir! répliquait-il en prenant une pincée de tabac dans sa queue de rat. J'ai vu la mort si souvent... » Et il reniflait sa prise. Puis, il reprenait : « Non, j'ai idée que ce sera toi. — Ben! faisait-elle vexée, on me fera un bel enterrement! Les filles s'habilleront en blanc pour porter la bannière de la sainte Vierge et on mettra un drap blanc sur le cercueil. Dame! je ne suis point mariée, moi! J'irai tout droit en paradis. »

Alors, quand il entendait cela, François décrochait son mouchoir pendu à un clou, dans l'âtre, où il séchait, et il frottait lentement son nez avec cette loque noire et gluante.

« Tu crois donc qu'on te recevra en paradis? — Plutôt que

toi, vaurien, qui n'entres jamais à l'église! Ah! ma fi, ajoutait-elle, si j'allais point au Ciel, qui c'est-il donc qui irait? »

Sur la fin de l'hiver, comme ils discutaient ainsi, le vieux lui dit, tout à coup : « J'ai prévu les choses. Vois-tu, mes jambes faiblissent et mes yeux baissent. Je ne vais déjà plus qu'une fois la semaine à la carrière, où les légumes dépérissent; bientôt je ne pourrai plus travailler à la menuiserie. Il me restait cinq ou six bonnes planches de la porte que j'ai montée chez Pouillard... Ah! mazette! du bon bois et solide et clair! Alors je me suis dit comme ça : tout de même, ça ferait de beaux cercueils! Et, tout en m'amusant, j'en ai construit deux avec : chacun le nôtre, ma fille. — Jésus-Marie, gémit-elle, les mains jointes. — Ce sera toujours ça de payé sur la cérémonie, conclut-il. Et puis, tu sais, ils sont soignés, ah! pour ça, oui! tu ne seras point gênée dedans. »

Après un assez long temps de silence, il leva la tête, eut un clin d'œil au plafond et dit encore :

« Je les ai mis dans notre grenier. »

IV

Catherine y fut dès le lendemain matin. Ils s'allongeaient tous deux près des fagots, sous un ancien filet de pêche, dont les plombs pendaient au bout des mailles déchirées. Ils sentaient le bois frais. Les couvercles s'emboîtaient exactement et n'attendaient plus que les clous. Sur le plus petit, François avait écrit avec de la craie rouge : Catherine.

Elle eut peur et dégringola bien vite l'escalier de planches. Pendant quelques jours, elle ne bougea plus; puis, un instinct violent l'attira là-haut. Elle y monta deux fois, trois fois, dix fois; examina sa boîte à elle, remarqua qu'elle était plus veinée que l'autre et que, sur un des côtés, il y avait un nœud de bois qui faisait comme un œil brun au centre d'un ovale pâle. Dès lors, elle s'accoutuma à les voir, osa même en tirer un pour saisir un fagot et, certain soir de mars, elle buta contre celui de François et renversa le couvercle qui tomba avec un fracas effroyable.

Une nuit, elle fut réveillée par du bruit qu'elle entendit au-dessus de son lit. Elle se figura qu'on marchait. Elle appela

François, qui ronflait dans la chambre à côté : « Va donc voir, mon homme. Pour sûr, il y a quelqu'un. »

Il se leva en maugréant, prit son fusil et monta. La lanterne qu'il levait en l'air excitait des ombres cabriolantes et démesurées. L'escalier craquait sous ses pas. Quand il fut à la dernière marche, tout se tut. Il hésita. Son ombre, cassée en trois ou quatre parties par les angles des murs, était énorme : elle remplissait le grenier. Bientôt il perçut un léger grillois ; puis un galop et quelque chose de creux qui roulait. C'étaient des souris qui rongeaient une noix dans le cercueil de Catherine ; elles avaient percé un trou près de la tête et filèrent par là quand il s'approcha.

Il rassura sa belle-sœur et ne manqua pas de lui dire :

« Tu partiras en premier, ma fille. Les bêtes s'impatientent déjà ! »

V

La vieillesse et les émotions ébranlèrent Catherine.

Elle eut une attaque qui lui paralysa la moitié du corps et fut obligée de garder le lit. Maillot aurait préféré que la maladie s'emparât du vieux, mais il désespérait maintenant d'enterrer François. Voilà qu'on était au printemps, et la belle saison lui redonnerait des forces pour au moins six à huit mois.

Cependant, le froid avait repris vers les premiers jours d'avril, après deux semaines de soleil. Il faisait un vent du nord qui fouettait la bruine contre les maisons. Alors, Maillot eut une idée.

Il vint trouver son oncle, le prit à part et le questionna en finaudant : « Vous donnez donc vos légumes aux maraudeurs ? — Aux maraudeurs ! s'exclama l'autre. — Ma fi ! ils viennent à la carrière comme chez eux ; on les a vus sur le mur, en face le pré Carroin et pour sûr qu'ils ne s'en vont pas les mains vides. » François se gratta la tête et renfonça sa casquette. « Qu'est-ce que tu veux, fiston, je ne peux plus guère aller là-bas, rapport à mes jambes qui sont roides. Ah ! les carcans ! Ils me prennent mes légumes ! Attends un peu que je leur fasse leur affaire. »

Le soir même, sur le coup de 8 heures, il glissa le canon de son fusil dans la jambe gauche de son pantalon, la crosse dans

un panier et partit. Il monta la garde jusqu'à minuit, ne vit rien venir et rentra, atteint d'une fluxion de poitrine.

Quand il le sentit sérieusement touché, Maillot ne perdit pas son temps. Il lui rappela qu'il fallait penser à son bien et parler au notaire. François, brûlant de fièvre, se mettait en colère et protestait qu'il ne bougerait pas.

« Allons, mon oncle, maître Poinot n'est pas si loin, trois kilomètres, qu'est-ce que c'est que ça ! Tenez, ajouta-t-il, pour le décider, je vous y conduis avec ma voiture. »

Il le travailla avec tant d'ardeur que le pauvre vieux, à bout de forces, consentit au voyage. Maillot attela son tape-cul. On emmitouffla François dans une limousine, on le hissa sur le siège et la carriole s'ébranla. Le cheval qui n'était propre qu'aux labours, galoppait sous le fouet, crinière au vent ; le collier, garni d'une peau de mouton, dansait sur le garrot et les attelles cliquetaient ; c'était un bruit de ferraille et de caisson avec des secousses qui jetaient l'un contre l'autre les deux voyageurs.

Pendant la visite à Poinot, le neveu attacha la bête à un tilleul et vida quelques chopines au cabaret.

VI

Cependant, au retour de cette expédition, l'état de François empira et l'on crut qu'il trépasserait. Il dura néanmoins trois semaines, tandis que Catherine devenait, de son côté, de plus en plus faible. La maison était sordide et lamentable : les voisins y entraient pour apporter du bouillon ou des pommes de terre au lard. On s'apitoyait sur la mine des malades, mais on désirait que cela eût une fin, car on se lassait de les soigner. Ils étaient exigeants : Catherine gémissait sans arrêt sous ses couvertures et François rabrouait tout le monde. Leurs deux chambres contiguës n'étant jamais aérées, il y flottait des relents de draps sales et de déjections. Cela vous prenait au nez et à la gorge et vous donnait des nausées.

Vers le vingtième jour, François délira. On le vit se dresser sur son lit et gesticuler. Il criait : « Le général Damrémont a une balle dans la peau ! Il y a du sang sur Lamoricière ! A l'assaut, à l'assaut ! »

Quelqu'un fut d'avis qu'on appelât le curé pour les sacre-

ments. On ne le trouva pas d'abord et il n'arriva que le soir, à la nuit tombante. Il voulut dire quelques mots à François, mais lorsqu'il fut près du lit, le moribond empoigna la lance de l'Arabe, pendue à son chevet et se mit à la brandir en hurlant : « Te voilà, vilain kroumir ! C'est donc toi qui a tué le général ? » Le curé essaya de le calmer, mais sa fureur redoubla. Et comme le prêtre tentait de le désarmer, il eut un juron horrible et menaça de crever le ventre à qui approcherait.

Les voisins terrifiés se sauvèrent. Mais, parce que ces efforts l'avaient épuisé, François ne tarda pas à s'assoupir et quand on vit qu'il ne bougeait plus, on ferma la porte et on alla se coucher.

Le lendemain matin, Maillot qui pénétra le premier dans la maison, trouva Catherine presque nue, étendue sur les carreaux devant l'armoire. Elle était morte, le corps bleui par le froid. Et François, serrant la lance dans ses bras, dormait dans le lit de Catherine.

Maillot le réveilla, le harcela de questions, n'obtint que des regards perdus et des soupirs de lassitude. Il lui montra la morte que des voisines relevaient et le vieux ricana : « Quand je le disais qu'elle partirait en premier ! »

Tout à coup, il parut recouvrer sa connaissance et fit un signe à Maillot. « Va-t'en chercher son cercueil au grenier. » Le neveu ne comprit pas. L'autre cria plus fort : « Son cercueil ! Je te dis qu'il est là-haut ! » Alors Maillot, affolé, monta et descendit une des bières ; mais en l'apercevant François lâcha un rugissement : « Tonnerre de tonnerre ! ce n'est pas le sien ! » Il s'agitait avec des convulsions, se tordait dans son lit. « Son cercueil ! Son cercueil à elle !... C'est le plus petit !... moi, je ne suis pas mort, bon Dieu !... Tu voudrais déjà me mettre dedans, Maillot ! » Les yeux hagards, il clama d'une voix rauque : « Je te défends de m'enterrer, t'entends, je te le défends ! »

Cependant il se démena tant et si bien qu'il fallut apporter le cercueil de Catherine et l'ensevelir. Il exigea qu'on clouât le couvercle et à chaque coup de marteau, il riait. « Ah ! mazette ! c'est du bon bois ! »

Il mourut le soir même. Maillot apprit, peu de temps après, par le notaire, que son oncle avait placé tout son bien en viager.

HENRI D'HENNEZEL.

Vision Cosmique

*La petitesse de la Terre
Est à l'échelle de ses hôtes.*

*Toute montagne paraît haute
A qui n'a pas scruté dans la paix des nuits chaudes
Les précipices de l'éther.*

*Pour qui n'a pas sondé les déserts de l'espace
Où tournent les peuples des cieux,
Infranchissable est l'or du sable silencieux
Qui brûle, ô Bédouins, les yeux de votre face.*

*Mais à des milliards de lieues les soleils
Régissent par milliards les courbes concentriques
Des planètes géométriques,
Couleur de vie et de sommeil.*

*Sirius, Canopus, Acturus ou Rigel,
Plus vif que mille éclairs, et plus purs que le gel,
Régulus du Lion, Altaïr, Antarès
Qui brillez sur Rio, Londres ou Bénarès,
Chacun de vous n'est rien qu'un joyel éclatant
Dans les trésors profonds de l'Espace et du Temps.*

*Voyages radieux du règne minéral,
Cortèges de clartés, caravanes immenses,
Par les bleus Sahara de l'éther sidéral!...
Qui s'éprend pour vos feux d'amoureuse démente,
Se doit de voir grandir les splendides sémences
Qu'essaime sur les eaux l'ombre du ciel austral.*

*Sublime nuit marine aiguille nos audaces,
Non vers les ports fumants des continents lointains,
Mais vers les feux scintillants de l'espace
Qu'éclipseront les flammes du matin.*

*D'aucun sommet la majesté des cieux béants
Ne se déploie et ne s'admire
Comme à l'avant d'un nocturne navire
Fendant la houle au rythme obscur de l'Océan.*

*Rien que du firmament criblé de feux limpides
Sur l'invisible et balançante mer,
Où se réfractent — jeux d'éclairs —
Des globes clairs
Dans des assauts liquides.*

*Bondissez, reluisez, sous la nuit magnifique,
Ombre énorme du Pacifique
Et portez vers le large un vaisseau qui m'est cher.*

*Là le contemplateur des nuits océaniques,
A voire splendor dans le calme des airs
Les nuages magellaniques
Aux globes plus nombreux que les flocons, l'hiver,
Se trouble en son extase et son cerveau chavire,
Quand aux feux du Toucan, à l'éclat du Navire,
A la Couronne Australe, aux flammes d'Orion
Se joignent dans ses yeux les rais du Scorpion,
Les splendeurs du Centaure et la clarté qu'admire
Qui vient, ô Croix du Sud, du noir Septentrion!*

*Passager, comprends-tu qu'un éternel recul
Au royaume divin des visibles étoiles
Approfondisse ainsi leur foule et que la voile
Le nuage cosmique où sombre tout calcul?*

*Pourtant l'homme a conçu ce rêve du réel :
Dénombrer l'innombrable et ses lentilles rondes
Recensent d'un vaisseau le flux sans fond des mondes
Semée par Elohim dans l'océan du ciel.*

*Science où la clarté s'affole en chiffres fous,
Science où l'eurythmie effroyable des sphères
Décèle à l'infini entre les atmosphères
L'universel Amour d'un Dieu présent partout.*

*Fixez donc les soleils, yeux dardés de cyclopes,
Brillez, grouillez, tourbillons galactiques!
Poursuivez-vous dans le cristal des télescopes,
Tels des essaims d'insectes magnétiques!*

*Cyclones d'éclairs, tornades de feu,
Volcans de lueurs, du tréfonds de l'ombre,
Surgissez! Que les yeux des marins vous dénombrent,
Poudroiemens fulgurants des astérismes bleus!*

*Des profondeurs de l'éther sombre,
Gloires lumineuses du Nombre,
Nébuleuses, rassemblez-vous!
Dans l'espace incommensurable,
Anneaux de la clarté durable,
Sur les vagues, volez vers nous!*

*Enfants lumineux du Seigneur,
Révélez-vous, Soleils, à l'audace des hommes,
Afin qu'en s'efforçant de fixer votre somme
Leurs calculs soient une hymne écrite en son honneur.*

*La divine Unité dans votre essence unique
S'image à l'éclat blanc de vos ardents millions.
Il est vers l'Unité le cri que nous crions,
Quand dans vos flots lactés, couleur de sa Tunisie,
Nous devinons sa Gloire et que nous la prions!*

*Fraternité du ciel! Rien n'y vit par soi seul
Tout s'attire et s'accouple et s'éclaire et s'allie,
Chaque soleil aux autres soleils s'affilie :
La nébuleuse immense et leur commun linceul.*

*Emporté par les orbés énormes
Des étoiles aux rythmes divers,
Tout pivote en l'unique Univers,
Tout y vibre et ondule, acte et forme
Des soleils, centres d'or dans les cercles des airs.*

*L'Univers c'est l'éther en travail
Au sortir du statisme absolu,
Lui qui doit, jusqu'aux temps révolus,
Desserrer, reserrer maille à maille
L'invisible filet du Cosmos inconnu,
L'invisible filet où lunes, nébuleuses
Et comètes d'argent à reflets précieux
Sont la pêche miraculeuse
Du Pêcheur éternel de la barque des cieux.*

*Le Dieu du Saint Amour les prendra dans sa nasse
Au jour marqué pour l'immortel retour.*

*N'est-il pas le Sauveur de ces feux qui s'enlacent
Et dont l'élan accélère le cours
Dans l'énigme accouplée du Temps et de l'Espace?*

*La lumière en soleils égrène sa prière,
Et dans la nuit des eaux la céleste Lumière
Comme le Pain caché se voile et puis se donne,
En se multipliant pour l'amour des yeux purs.
La mer ressemble au ciel et le symbole est sûr
Qui manifeste un Dieu dans l'œuvre qu'Il ordonne.
La Terre et sa Lumière enclose en des fruits mûrs.*

*A tous les corps obscurs ses soleils abandonnent
Leur substance idéale illuminant l'azur,
Leur substance couleur d'extase et de couronne,
Qui jaillit de l'éther en neiges de Noël,
Semblable en sa candeur aux vagues de la Grâce;*

*Or elle est la réserve immense de l'Espace,
Où, sans tarir encor ses flots providentiels,
Passe inlassablement, depuis les siècles passe
Le fleuve constellé qui tourne dans le ciel.*

GEORGES RAMAEKERS

Bruxelles, 1910.



Tcheur



LE jour même où le cercueil de sa fille unique fut emporté, sur une civière noire, par des voisins endimanchés, Tcheur résolut de quitter l'impasse Dgiloëtte, — au centre du vieux Nivelles — et dès la fin du mois elle s'installait presque en face du cimetière.

Ce lui fut un double allègement de s'être rapprochée de Fifine, à qui, par respect de la Mort auguste et mystérieuse, elle avait restitué son nom de Joséphine, et d'avoir émigré d'un quartier populeux, cuve grouillante de marmaille et toujours en rumeur de clabaudage, sur la hauteur d'un faubourg paisible aux aspects villageois.

Pendant quelques années, elle continua son métier de lavandière, se rendant journallement chez la pratique, porteuse d'un panier à double couvercle, son quertin, qu'elle déposait à plate terre, dans la rue, pour causer plus à l'aise.

Mais la solitude, les regrets sans espérances l'avaient tôt vieillie et cloîtrée chez elle. Jusqu'à cette *fête à Nivelles* dont on parle encore, où, calmant les frissons d'octobre, un soleil très doux, à peine pâli, vint saluer la grande procession, elle avait pu passer les bonnes heures du jour debout derrière la porte coupée de sa maisonnette sans étage, le panneau supérieur ouvert, et, de là, contempler un sapin qu'elle savait proche de la tombe de Joséphine. Puis elle s'était courbée comme du blé mûr sous le vent d'Ecosse et, à présent, elle demeure assise sur une chaise aux pieds sciés par le charron d'en face, près de sa petite fenêtre, d'où elle peut encore voir, en se penchant, le cône du sapin au-dessus d'une muraille aux briques noirâtres et disjointes.

Les enterrements qui passent, événements de sa semaine, renouvellent et adoucissent son chagrin. C'est chaque fois Joséphine que l'on porte en terre; c'est pour elle que les cloches

tintent les tranes des agonies; pour elle qu'on sonne aux vigiles d'obsèques; pour elle, l'appel des prêtres au convoi, et pour elle aussi le glas de tous les obits chantés, dans la collégiale vide, à la mémoire des chanoines et chanoinesses qui les ont prescrits avant de s'aller reposer dans le préau du cloître. Et il semble à Tcheur, quand elle entend la voix du croque-mort retentir, brutale et précipitée, aux portes voisines — par charité, il ne s'arrête plus à son seuil — il lui semble comprendre toujours : « Et à l'enterrement de Joséphine Chéruwy, demain à huit heures à la grande église. »

La grande église! Il y aura cinq ans, le jour des âmes, qu'elle n'y est plus descendue! Cinq ans sans aller à messe! Peut-être, au début, par un effort, aurait-elle pu se rendre à Saint-Nicolas, plus proche. Mais Tcheur ne priait bien que dans la grande église (et, grâce à Dieu, chez elle). Non pas pour la beauté, sévère et simple, du temple; à cause du baptême et de la première communion de Joséphine; aussi parce qu'elle s'y était mariée et surtout parce que son homme et sa fille l'avaient traversé, au milieu de chants qu'elle n'entendit pas, avant qu'on les amenât là, en face... et la vieille, le cou tendu, regardait la pointe immobile du sapin.

C'est pourquoi elle guettait le passage, presque quotidien, de Joice du Chuferlu, le tailleur qui secondait le clerc de la collégiale et qui avait chanté, seul avec le prêtre, au convoi de Joséphine.

Roide des reins, les jambes arquées, il arrivait, d'un pas jamais hâté ni ralenti, et dès qu'il entrevoyait une figure amie, il lançait, de sa voix barytonnante, un joyeux : « Ah! la tcha la la! » auquel il répondait lui-même, sur le mode mineur : « Talaïtou!... Ça va bien, m'n ami? Allons, tant mieux, moi aussi, on aurait tort de se plaindre. »

Aussitôt sortait de sa poche une tabatière de bouleau, l'antique queue de rat où le tabac tient si frais; mais avant de vous offrir une prise, qu'il appelait un chaud-froid, il exhibait sa tabatière d'apparat, en laque noire dépolie, et il vous montrait son pouce mutilé, élargi jadis par un panaris, en le comparant à une tête de chouette.

Alors, en pleine rue, devant les commères sympathiques attirées sur le pas des portes, il donnait un concert, toujours le

même, annonçant chaque morceau : Une roulade ! le *Berger de Normandie* (avec des bêlements formidables et plutôt rugis), le tout clôturé par un lyrique Ah ! la tcha la la !... Talaïtou !... »

La voix généreuse de Chuferlu allait jusqu'à l'âme à la vieille Tcheur, qui si souvent, à grand'messe, s'était complue à l'entendre, forte, pleine, aisée, remplissant de sa mâle musique la vaste collégiale.

Quand Joice entra chez elle, une fois par quinzaine, rarement deux, elle lui versait du café dans une grande jatte ronde, blanche, épaisse et dépourvue d'anse, et tout en humant un chaud-froid, elle se traînait jusqu'au bonheur-du-jour et y prenait deux petites bouteilles — d'une potée — contenant du doux pour elle et de l'eau-de-vie pour le Chuferlu.

— Allons, Joice, disait-elle, quand vous aurez bu le café, votre petite goutte de France vous attend.

Et qu'il fit torride ou glacial, Joice répondait :

— Par ce temps-ci, ce n'est pas de refus.

Alors, Tcheur parlait de Joséphine. Toute menue devant le gros Joice, elle essayait de tenir levés sur lui ses yeux bridés, comme lourds de sommeil, et lentement, tout bas, elle psalmodiait la même histoire, ses lèvres minces presque fermées, à peine mobiles :

— J'ai pourtant fait ce que j'ai pu : quand j'ai vu que ses maux de ventre l'affaiblissaient, j'ai demandé à ma nièce Victoire de faire une neuvaine à sainte Biatrice de Marlanwet, et elle est partie, le même jour, à la brune, avec huit voisines. Ma belle-sœur m'aurait voulu voir réclamer aussi saint Agapit, de la grande église, mais je n'ai pas voulu, pour ne pas mettre les deux saints en bisbrouille. Si c'était à refaire, j'irais tout droit à Bolosac, au Saint-Sang de Miracle, mais j'avais la tête à l'envers, et d'ailleurs Joséphine ne perdait pas de sang. Et tant que la neuvaine a duré, Joice, j'ai tenu bon contre le gros vicaire de ce temps-là, j'ai oublié son nom..., qui parlait d'envoyer le médecin.

— Je sais bien, Tcheur, c'était un petit noiroux.

— Tout juste, avec une troisaine de mentons. Je lui ai toujours répondu que j'avais mis ma confiance en sainte Biatrice et que je ne voulais pas la faire passer pour rien. A votre mode, Joice, est-ce qu'il y avait autre chose à dire ?

— Non, non, Tcheur, répondait le Chuferlu, dont les yeux

vifs, enfoncés sous d'épais sourcils noirs, demeureraient enjoués. Mais vous devez vous faire une raison. Il faut prendre le temps comme il vient. Qu'est-ce que je serais devenu, alors, moi, quand j'ai eu le malheur de perdre mon Hortense? C'est l'harmonie du monde. Il y a des fois, en m'éveillant à la piquette du jour, ou bien l'hiver, quand le soir tombe sur vous comme une tape, j'ai là un si gros paquet, à cause d'elle, que si je me laissais aller... Mais j'ai le remède tout prêt : un chaud-froid, une petite roulade, et mes idées changent, et je sens que Joice est encore bon là... Ah! la tcha la la!...

— Joice, dit un jour la vieille au tailleur, — et l'émotion faisait trembler les longs poils blancs poussés sur une verrue, près des lèvres, — il y a longtemps que je voudrais vous demander quelque chose, mais je ne sais comment tourner ma langue.

Les yeux ronds du Chuferlu se plissèrent au point de ne plus laisser apparaître qu'une lueur de malice.

— Si c'est ma bourse qu'il vous faut, Tcheur, dites-le tout de suite et je vous l'irai chercher, mais elle est plate comme ma main.

— Non, Joice... Il y aura cinq ans, le jour des âmes, que je n'ai bougé d'ici et je voudrais bien entendre encore une fois chanter grand'messe. J'ai songé — n'allez pas déjà rire, quand on devient vieux les idées s'en ressentent — que si cela ne vous dérangeait pas trop, vous viendriez peut-être bien un jour jusqu'ici et que vous chanteriez messe pour moi toute seule.

— S'il ne vous faut que cela, Tcheur, tenez-vous en paix, vous serez contente de moi. Voulez-vous, ce sera pour lundi qui vient, à ces heures-ci.

— A votre agréation, Joice. C'est à vous de tout arranger pour un mieux.

Quand le Chuferlu, porteur d'un graduel à gros clous et à fermoirs de cuivre, entra chez Tcheur le lundi suivant, il la trouva parée, comme aux grands jours d'autrefois, de la mari-nière noire, bordée de velours et soutachée de perles, qui lui avait été donnée, quasi neuve, par une riche pratique. Elle portait le bonnet de tulle mauve d'après le deuil de Joséphine, des mitaines de soie grise et ses chaussons de prunelle, devenus si étroits qu'elle n'en pouvait plus nouer les cordons.

Munie du gros chapelet de buis qui avait enlacé les mains de sa fille, mains de neige près de se dissoudre, Tcheur alla s'asseoir sur sa chaise basse, devant une antique encognure de chêne, dont la tablette, couverte d'un essuie-mains blanc, supportait un Christ de cuivre entre deux chandeliers de verre argenté, gagnés à une loterie du champ de foire, et une Madone crayeuse — mains jointes, tête extatique levée vers le plafond — rapportée de Lourdes par la fille du maréchal d'à côté.

« Je suis prête », dit-elle, déjà recueillie.

Joice chanta. Il chanta de toute son âme, enlevant le *Gloria* comme pour un dimanche de grandes Pâques; donnant, de son beau creux, une ampleur grave au *Credo*; scandant le *Sanctus*; soupirant l'*Agnus Dei* avec une douceur si moelleuse, que Tcheur, toute fervente jusque-là, s'attendrit et, portant trois fois à sa poitrine ses maigres doigts groupés, pleura des larmes bienfaisantes.

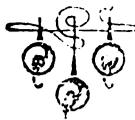
Et quand il eut fini par un cantique appris, voilà des années, d'un révérend père rédemptoriste en mission, Joice s'épongea le front de son mouchoir rouge, puis avala, preste et loquace, une demi-douzaine de petits pains dorés, tièdes, mous au toucher, des rondelins de Nivelles, pendant que Tcheur veillait à ce que sa tasse de café ne demeurât vide.

— Au revoir, Joice, lui dit-elle en le reconduisant jusqu'au tambour du seuil; je vous remercie, le bon Dieu vous revaudra cela.

— Bah! bah! ce n'est rien, Tcheur, il n'y a pas pour en parler.

— Si fait, si fait, Joice : grâce à vous, j'ai encore été à messe.

GEORGES WILLAME.



Jacques des Gachons

Le Chemin de Sable

I

Le Chemin de Sable — tel est le titre du dernier livre de M. Jacques des Gachons — nous apparaît comme un des romans les mieux inspirés et les mieux faits, comme un des romans les plus riches d'expérience et d'observation, et, d'ailleurs, comme un des romans les plus « amusants » que nous ayons lus au cours de l'année qui s'achève. Nous y trouvons une philosophie plus sérieuse et plus profonde, une portée plus haute que dans *Mon Amie*, un équilibre plus sûr que dans la *Maison des dames Renoir* et que dans *Notre Bonheur*. Nous rappelons ici les trois œuvres importantes que M. des Gachons a publiées jusqu'à ce jour. Pour être complet, il y faudrait ajouter quatre volumes; j'allais dire quatre tableautins moins étudiés, moins « poussés » que les autres, mais d'une lecture fort agréable et toujours saine : *N'y touchez pas*, — *Rose ou la fiancée de province*, — *Le Mauvais pas*, — *Frivole* (1).

Mettons à part cet exquis *Roman de la vingtième année*, menu, frêle, infiniment gracieux, un peu traité comme une fantaisie légendaire, où M. des Gachons, *contant* une idylle au XVIII^e siècle, « réalisait » en poète son rêve de vie morale très pure, très fine, très élevée.

La place nous manquerait ici pour caractériser exactement toutes ces œuvres. Qu'il nous suffise de rappeler aujourd'hui que *Mon Amie* est une

(1) Je mets à part ces quatre volumes dans l'œuvre de M. Jacques des Gachons, parce que ces gracieuses fantaisies, recommandables d'ailleurs, aux lettrés comme au grand public, parfaitement dignes d'être mises entre toutes les mains, ne doivent pas être confondues avec les autres romans qui sont d'un ordre littéraire et moral plus élevé.

Voici, en respectant l'ordre chronologique, la liste complète des livres de M. Jacques des Gachons qui méritent d'être retenus.

N'y touchez pas. 1900.

Mon Amie. Paris, Juven, 1901.

Notre Bonheur. Paris, Juven, 1902; Paris, Cocuau, 1908.

La maison des dames Renoir. Paris, Fontemoing, 1904.

Rose ou la fiancée de province. Paris, Delagrave.

Le mauvais pas. Paris, H. Gautier.

Frivole. Paris, Mame.

Le Roman de la vingtième année. Paris, 1907. Edition du *Monde Illustré*.

Le Chemin de Sable. Paris, Plon, 1910.



JACQUES DES GACHONS

autobiographie de jeune homme, le portrait peint par lui-même d'un timide qui se connaît bien et qui, à la différence des timides *amoraux*, voire délinquants de M. Tristan Bernard, possède un cœur honnête, une âme humble et droite, et, faudrait-il ajouter, un tour d'esprit original et l'« humour » le plus savoureux. Les mérites littéraires de ce petit livre sont grands et, dès 1901, révélaient un écrivain maître de ses moyens d'expression.

Rappelons encore que la *Maison des dames Renoir* est une étude de mœurs provinciales qui doit compter au nombre des bons romans traditionalistes publiés entre 1895 et 1910. Nous voyons, dans ce roman, un jeune médecin épris de science positive et quelque peu féru de « positivisme » ouvrir son cœur aux saines influences de l'antique morale et céder au charme simple d'une chrétienne qu'il épouse.

Rappelons aussi que dans *Notre Bonheur*, pour la première fois, M. des Gachons s'attaquait à la description de la vie parisienne, montrant déjà ses qualités de moraliste et de philosophe moral. Il opposait fort heureusement, sans idéologie et sans artifices, les mœurs des bourgeois qui restent fidèles à la tradition aux mœurs de certains autres bourgeois qui se croient affranchis et ne deviennent que « barbares ». Les pages d'observation aiguë et malicieuse — d'ailleurs sans méchanceté, sans pessimisme — alternaient avec les pages d'observation sympathique et presque attendrie. Ces contrastes, dus à une parfaite sincérité, la couleur si douce des tableaux de vie intime, la note si juste de l'émotion, je ne sais quel humour à la fois railleur et indulgent nous rappelaient déjà tour à tour Dickens et Daudet — un Dickens sans passions brûlantes, sans frénésie, sans aucun de ces excès de gaieté folle et sarcastique si peu accessibles aux intelligences latines — ; un Daudet moins nerveux que l'autre et moins puissant, mais doué d'un sens moral plus éveillé et riche de croyances plus fortes que celles de l'illustre auteur de l'*Évangéliste*.

Et, quoiqu'il en fût d'une telle comparaison, nous reconnaissons en ce romancier catholique le plus grave, le plus touchant peut-être, et surtout le plus sain des rares écrivains qui sachent aujourd'hui peindre la vie intime.

Ces quelques notes sont bien sommaires et on pourra, non sans raison, les juger insuffisantes. Mais il faut se borner ; et, par bonheur, la lecture du *Chemin de Sable* donnera, j'en suis sûr, à tous les bons esprits une haute idée du talent de M. des Gachons et le désir d'en connaître les manifestations successives et le progrès.

II

Le *Chemin de Sable*, c'est le récit des « années d'apprentissage », des années d'épreuve d'un jeune ménage fidèle à la loi chrétienne et aux traditions morales françaises qui, obligé de vivre dans un milieu d'affolement et de désordre, surmonte les pires difficultés à force de sagesse, de bonne volonté et d'humble confiance, et, sans la moindre souillure, atteint l'indépendance et la quiétude.

Les premières pages du livre nous transportent en Hollande, où François et Claire Marangel, mariés depuis quelques jours, voyagent paisiblement, tout

entiers à leur bonheur. François Marangel est un jeune historien berrichon, excellent homme fin et cultivé qui a autant de bon cœur que de bon sens, mais n'a connu de la vie jusqu'à ce jour qu'une sorte de rêverie débonnaire. Il aime tout ce qui est beau et bon, non sans indolence et, pour tout dire, non sans dilettantisme.

Les livres et la nature, l'histoire et les œuvres d'art le séduisent également, doucement. Il est sans effort modéré, exempt d'âpreté et d'ambition, ennemi des révolutionnaires, des agités et des « arrivistes ». Différent autant que possible de la plupart de ses contemporains, il n'essaie guère de lutter avec eux et encore moins de lutter contre eux. Et si la vie doit être un combat, il ne s'en aperçoit guère. Il possède une petite fortune qui lui épargne l'obligation de travailler pour vivre. Chaque semaine, son frère Gervais, qui est banquier à Paris, lui verse ses revenus, « en sommes irrégulières, selon les variations des placements ». A trente ans, François Marangel s'est marié. Depuis longtemps, il songeait au mariage. « *Il y songeait en homme sensé qui veut se créer un foyer et fonder une famille. Mais partout où il fréquentait, il ne voyait que mères frivoles et filles étourdies. Il pensa souvent renoncer à ses projets.* » Car les « minima » ne le contentaient point en matière de morale et le souci de trouver une belle dot était loin de son âme. Il aima une jeune orpheline, Claire Granier, qu'il rencontrait souvent dans une maison amie, sous la garde de sa tante, M^{me} Thomassin, veuve riche, acariâtre et solennelle. Claire possédait en tout et pour tout cent mille francs. Quant à François, il ignorait simplement l'étendue de sa fortune, et il dut consulter son frère, l'actif et « moderne » Gervais pour savoir qu'il ne lui restait que trente mille francs légués par sa mère, plus une part d'un domaine indivis : 2,000 francs de rente annuelle. Alors il n'hésita plus. Six mille francs de rente au total n'étaient point la richesse, mais permettraient à un ménage de vivre « honnêtement ». François épousa Claire Granier et, pour deux semaines, l'emmena en Hollande.

Ce pays aux larges horizons, doux et fins, s'accordait à merveille avec les sentiments des jeunes époux recueillis, aimants, confiants. Quel délicieux chapitre que le « paysage de Hollande » où M. des Gachons nous présente ses deux « héros » contemplant la terre calme, la mer infinie et méditant sur la vie qui s'ouvre devant eux. Ils se rappellent leur Berry natal, les souvenirs de leurs fiançailles, puis un à un les vieux parents qui, là-bas, vivent encore et se réjouissent bien, sans doute, de les savoir unis.

Si le père de François a quitté la France pour épouser une Créole dans un pays très loin, si Claire est orpheline, les grands-parents de la jeune femme restent là-bas, aux environs de Châteauroux, le grand-père Granier cordial et bon, la grand'mère Elise toujours dévouée.

« *Puis, après avoir passé en revue tous leurs proches, ils en arrivaient à eux-mêmes. Ils n'osaient prendre rang parmi ces honnêtes gens; respectueusement ils avançaient comme s'ils se jugeaient indignes d'un tel honneur. Ainsi l'enthousiasme de leur bonne entente les poussait vers la gravité, première conséquence de leur amour sincère et de la droiture de leur âme. Ils en étaient à un moment de*

l'existence où toutes les qualités prennent leur essor et où l'âme se dépouille de ses moindres scories. François oubliait ses hésitations, sa défiance, la mollesse où il se complut trop souvent, sa peur de combattre, et Claire n'avait plus ni son orgueil ni cette envie qui dessécha parfois sa bouche et son cœur... Ils étaient vêtus pour une longue traversée, et, debout sur l'embarcadère, ils n'avaient que des pensées de noblesse et de conquête. »

Je ne sais pas beaucoup d'idylles conjugales — surtout dans le roman contemporain — qui aient un ton aussi juste, aussi touchant, aussi profondément sincère.

Le tranquille bonheur des jeunes gens est de courte durée. Bientôt ils reçoivent deux lettres, également fâcheuses, petits papiers de mauvaise augure qui symbolisent assez nettement les deux sortes d'épreuves qui attendent Claire et François : épreuves morales et épreuves matérielles. Les épreuves morales, c'est M^{me} Thomassin qui se charge de les annoncer. La terrible veuve a fait cette belle découverte que, s'attachant à son mari, Claire se détachait d'elle irrésistiblement. Aussitôt elle a conçu la plus méchante jalousie qu'elle sait merveilleusement exprimer, si bien que la pauvre Claire, troublée jusqu'au fond de l'âme, perd le goût de son bonheur et se met à pleurer. Et c'est une première menace. Le même jour, une autre menace, non moins grave, s'adresse à François. Gervais lui écrit :

« Rentre le plus tôt que tu pourras, mon cher François, sans effrayer ta femme qui doit ignorer ce que j'ai à te dire. » Ce qu'il veut dire, c'est qu'il touche à la banqueroute et que la petite fortune du jeune ménage, qui lui était confiée, se trouve compromise.

En vérité, Gervais ne manque ni de franchise ni de bonhomie. Tant d'autres n'eussent point même songé à prévenir ce rêveur de François ! Mais François ne conçoit pas son bonheur relatif, et, tout d'abord, sous un choc trop violent, s'effondre. Non, il ne doit rien cacher à sa jeune femme. Il s'apprête même aussitôt à lui tout confier, quand il voit Claire en larmes, appliquée à répondre à M^{me} Thomassin. Un malheur suffit. La force d'avouer manque au jeune homme. Avant tout, il doit *réconforter sa petite amie*. Et son optimisme naturel reprend le dessus. Car François est optimiste. De quelle manière ? M. des Gachons nous l'explique en ces quelques lignes :

« François est tout à fait rasséréné. Il est dans son caractère d'accepter très vite le fait accompli. Il ressent vivement les contrariétés, mais, grâce à une faculté d'oubli très développée, il se résigne brusquement et n'envisage que l'avenir. Le passé ne nous est plus rien, prétend-il ; c'est matière à livres et non point à soucis. »

Cette manière de voir a toujours bien servi le jeune historien. Mais l'usage en est fort délicat ; et François apprendra bientôt que la « faculté d'oubli » n'est vraiment précieuse que si elle s'allie à la ferme volonté, à l'esprit de suite, au sens exact de nos responsabilités. Plus d'un lecteur estimera peut-être que ce François Marangel est encore un grand enfant qui, placé dans une situation précaire, infiniment grave, n'éclaircit d'abord aucun de ses doutes et — quoi qu'il puisse lui en coûter — ne dissipe aucune de ses incer-

titudes. Qu'il nous soit permis de sentir et d'admirer la singulière noblesse de ce caractère. Le sens pratique est une utile qualité. Mais, chez un jeune homme, c'est une belle chose qu'un certain mépris de l'argent, qu'une certaine insouciance du rôle qu'il joue dans le train du monde. N'oublions pas que « la faculté d'oubli » peut-être, chez de médiocres âmes, un signe de coupable inconscience ou d'égoïsme. Mais elle est, souvent, chez les âmes d'élite, un signe de droiture et de pureté morales, et même un signe de résignation, d'humilité, de confiance en Dieu. Efforçons-nous de discerner la juste nuance du caractère de François Marangel et nous verrons, il faut le répéter, que ce caractère est assez rare et digne de respect. Bientôt des devoirs réels s'imposeront à la conscience du jeune homme et, toujours, il leur obéira sans lâcheté. Il n'usera plus de sa « faculté d'oubli » qu'à la manière d'un soulagement efficace et légitime.

Si François Marangel est respectable, M^{me} Thomassin ne sait pas encore l'apprécier à sa juste valeur; et le coup terrible qui frappe le pauvre garçon, dès qu'elle le connaîtra, ne la laissera point, comme on pense, indifférente.

Claire et François ont écourté leur voyage pour apaiser le plus tôt possible la colère de cette femme indomptable. A peine installé à Paris, le jeune homme se rend chez son frère, et, après avoir résumé, non sans clairvoyance, la triste situation où il se trouve, demande piteusement :

« *Qu'est-ce que je vais devenir ?* »

Gervais ne se trouble point pour si peu et répond avec flegme :

« *Tu travailleras.* »

Alors François constate : « *Mais, est-ce que je ne travaille pas déjà ?* » Il commence à discerner l'abîme qui sépare le travail littéraire du penseur et de l'historien désintéressés, serviteurs d'un noble idéal du travail obligatoire de « l'homme de lettres » qui doit gagner son pain quotidien. Gervais, lui, connaît le juste sens des mots et, brutalement, rectifie l'erreur de son frère :

« *Non, tu musardes, tu bouquines; en un mot, tu t'amuses. Le travail comme je l'entends, c'est la lutte.* »

Combien de lecteurs du *Chemin de Sable* donneront raison au « moderne » Gervais avec autant d'empressement et, d'ailleurs, avec autant d'injustice qu'ils eussent mis, cinquante ans plus tôt, à donner raison à toutes les outrances romantiques contre la sagesse « bourgeoise ! » Aujourd'hui, dans tous les ordres de choses, le « lutteur », mieux, le « boxeur » à l'américaine est à la mode comme furent à la mode jadis le poète mélancolique et le rêveur au clair de lune. Si tout, cependant, n'est pas à dédaigner dans le discours de Gervais, si l'apprentissage de la vie et, en un certain sens, des luttes qui en sont et seront toujours inséparables achèvent de former, de « tremper » l'ouvrier littéraire, gardons-nous de lui vanter, exclusivement surtout, la force de mauvais aloi qu'il pourrait acquérir dans celles des batailles modernes où l'argent est le seul en jeu.

Quoi qu'il en soit, François Marangel ne sait guère comment la littérature peut, aujourd'hui, « nourrir son homme ». Gervais ne lui laisse pas le temps de réfléchir et lui conseille immédiatement, que dis-je? le met en demeure

de faire du journalisme. A ce mot, François éprouve déjà une vague méfiance :

« *Du journalisme ? Tu crois ?* »

Et l'autre de répondre superbement :

« *N'est-ce pas la branche moderne de la littérature ?* »

Combien de lecteurs, sur ce point encore, je le crains, seront de l'avis de Gervais ?

Le sage financier met fin à toute discussion en recommandant son frère à Blanchard, secrétaire des *Deux-France*, qui lui donnera « la marche à suivre ».

Ici commence la partie « amusante » du roman, j'entends dire la description fine, malicieuse et si juste des différentes salles de rédaction et d'un coin du monde littéraire parisiens.

Les hommes y sont dessinés d'un trait menu, rarement appuyé, mais très sûr et qu'on devine ressemblant, leurs discours y sont admirablement choisis et significatifs. Aucun hors-d'œuvre. Aucune peinture de « milieu » qui dépasse une page. Ce qui n'empêche les choses et leur atmosphère de nous apparaître fort nettement. Une alerte et saine fantaisie se joue d'un bout à l'autre de ce roman, cette sorte d'« humour » qui apparente quelque peu l'auteur du *Chemin de Sable* à Dickens et à Daudet, qui est surtout personnelle à M. des Gachons et où il entre plus de sagesse que de malice, plus de charité que de *vis comica*, bref un « charme » tout à fait original et séduisant.

III

Les « années d'expérience » de François Marangel commencent avec ses premières démarches dans le monde du journalisme. Nous les suivrons en partie double, ces années, tantôt dans les salles de rédaction elles-mêmes, tantôt dans le petit appartement de la rue Saint-Guillaume où le jeune ménage essaie de vivre à l'abri des tempêtes.

Et d'abord, Marangel fut reçu par M. Blanchard dans les bureaux des *Deux-France*. Il s'attendait peut-être à un accueil solennel. Il fut bien vite détrompé. Un petit homme sec l'aperçut, vint à lui, l'entraîna dans une « officine encombrée de journaux » et s'écria non sans emphase :

« *Chez nous, il y a vingt jeunes affamés qui attendent à nos portes comme les requins autour d'un navire guettent les cadavres. Ah ! nous sommes bien gardés ! Le patron n'a pas besoin d'avoir de police. L'équipe en second se charge d'écouter aux serrures. Qu'est-ce que vous savez faire !*

» — *Mes études d'histoire...* commença François.

» — *Vos études d'histoire vous feront crever de faim !* » répond M. Blanchard sur un ton péremptoire, et, aussitôt, il inflige au jeune solliciteur la « leçon de choses » la plus étourdissante, la plus accablante. Que vient-on lui parler d'histoire ? Le journal contemporain, le journal vivant n'a que faire d'histoire. Le public ne veut que de l'information, inutile, banale, sotté, immorale, peu importe. Il faut secouer des nerfs grossiers, agiter des pas-

sions vulgaires. Aussi le bon journaliste d'aujourd'hui ne doit-il être qu'un bon reporter, actif, agile et surtout exempt de préjugés.

« *Le reportage électrique, tel est l'avenir. Etes-vous débrouillard? Connaissez-vous tous les commissaires de police, tous les agents secrets, tous les sergents de ville, tous les concierges, tous les cochers? Tutoyez-vous les apaches, les garçons de café, les filles publiques? Avez-vous des accointances à la Bourse, à la Chambre, aux Halles? Avez-vous une bonne amie à l'Opéra et une autre au « Bon Marché? » Vous grimez-vous facilement? Savez-vous l'anglais, l'argot et l'arabe? Vous ne savez que le français! Juste la langue qui n'est pas indispensable! Pouvez-vous courir, grimper? Vous a-t-on appris la boxe et le jiu-jitsu? Croyez-vous à quelque chose? Conservez-vous le respect des institutions? Jurez-vous de renoncer à la littérature, à ses pompes et à ses œuvres? Avez-vous des scrupules? Au seul étonnement qui est peint sur votre visage, je devine que vous n'avez rien de ce qu'il faut pour réussir dans le journalisme. Vous auriez dû vivre du temps de M. de Pontmartin. »*

Il y a bien de l'esprit dans cette brutale apostrophe du bon M. Blanchard, et tout le monde en conviendra. Mais je crains que tout le monde ne sente point combien les moindres mots y portent juste, combien l'exagération n'y est que superficielle, combien la mesure y est au fond sauvegardée.

« Quoi? s'écrieront quelques-uns, M. des Gachons veut rire ou il se souvient trop du Figaro de Beaumarchais et des *Illusions perdues* de Balzac. » Non; M. des Gachons est beaucoup plus sérieux qu'il ne semble et ce discours ne révèle point les souvenirs livresques, mais l'expérience vécue et réfléchie. Nous y trouvons, nettement détachée et mise en lumière, la « conception de la vie » d'un puissant journaliste contemporain et en même temps son portrait moral fort significatif. Il est démesurément puissant, cet homme, d'une puissance incohérente, souvent absurde, souvent occulte à quoi ni le public ni lui-même ne sont encore tout à fait habitués. Le public, en très grande majorité, ne veut voir des choses que la face qu'on lui présente et de son journal que l'endroit. Il ne peut concevoir la ridicule et immorale comédie qu'on lui joue chaque jour et dont il est plus d'une fois la victime. Le puissant journaliste, au contraire, est le principal acteur de cette comédie. Il crée son rôle au jour le jour et ne sait pas toujours très bien jusqu'à quel point d'extravagance et de cynisme il le poussera impunément. Mais il sait bien que, pour réussir, il faut « truquer » le réel, combiner les faits au gré de son inspiration, déconcerter la logique et le sens commun. Tout est affaire de « cuisine » et d'habiles marchandages. Acheté par les grands de ce monde que, parfois, il achète à son tour, maître de l'opinion, « maître-chanteur » le puissant journaliste est mieux placé que tout autre homme pour atteindre à une transcendante immoralité, à un étrange et insondable orgueil, pour s'admirer lui-même et s'étonner de sa grandeur. *Qualis sum artifex!*

Seulement, plus d'une fois, quand il est Français, il ne perd pas absolument le sens du ridicule, et à certaines heures, se trouve incapable de se prendre tout à fait au sérieux.

Tout son honneur se réfugie alors dans le mépris qu'il peut avoir de lui-

même, puisque, d'ailleurs, il a remué trop d'ordures et s'est trop souillé pour distinguer encore, çà et là, les petites flammes pures qui signalent une vertu.

M. Alfred Capus, dans son roman *Qui perd gagne*, et d'après lui, M. Pierre Veber, dans la pièce du même nom, jouée en 1907, ont dessiné un curieux portrait de directeur de journal qui possède assez les traits que nous venons d'observer : Vérugna, sorte de Néron de la presse contemporaine. Plus récemment, M. Georges Thurner, dans le *Passe-Partout*, esquissait une figure de la même famille. Cette famille, M. des Gachons la connaît bien et il nous en présente, au cours de son roman, trois ou quatre exemplaires savamment choisis.

Tous, ils nous apparaissent avec des caractères généraux communs. Mais chacun a aussi son caractère particulier, sa manière personnelle d'« user » de la vie qu'il adopte.

Par exemple, M. Blanchard reste « vieux jeu » en ceci qu'il se souvient de ses origines teintées de romantisme, qu'il cultive le paradoxe et se réjouit de stupéfier le pauvre Marangel tout en lui criant « casse-cou. Il l'emmène charitablement et lui conseille surtout de ne jamais mettre les pieds « dans les maisons du genre des *Deux-France*. On n'y emploie que les repris de justice ». Encore une fois, je supplie le lecteur de ne point sourire. Le mot « repris de justice » n'est pas écrit au hasard, comme une boutade. Et les *Deux-France*, c'est peut-être telle ou telle feuille « des mieux informées » que nous lisons tous les jours.

Que Marangel entre dans n'importe quelle maison pour « y faire n'importe quoi d'obscur » et surtout qu'il respecte précieusement sa vocation profonde. Ce conseil est profitable et François a raison de lui obéir. Mais il ne lui arrivera plus bien souvent de rencontrer un journaliste aussi bienveillant que Blanchard, soit qu'il se laisse tromper un instant par l'amabilité désinvolte et cruelle de M. du Renard, directeur du *Libéral*, soit qu'il « fasse antichambre indéfiniment » dans telle ou telle revue obscure. Et les expériences du malheureux jeune homme continuent, de journal en journal, de magazine en magazine où il est tantôt ajourné, tantôt reçu, souvent oublié, toujours éconduit. Cependant, le soir, il doit « faire bonne figure » chez lui et paraître vaillant devant sa femme qui continue de tout ignorer.

Enfin, il obtient la place de secrétaire de rédaction au vieux magazine *Tout et tous*, sept heures de travail par jour et deux cents francs par mois.

IV

Rue de Seine, dans un appartement obscur et poussiéreux, où s'abritent les bureaux de *Tout et tous*, recueil de « coupures » instructives à l'usage des provinces françaises, Marangel trouve un accueil réfrigérant. Son directeur serait parfaitement digne de figurer dans la galerie des meilleurs originaux de Dickens. Ce vieil homme aux joues rebondies, au nez mou, au crâne semblable « à une courge à demi mûre » ou bien encore à la tête d'une « vieille dame bien nourrie », occupe son haut poste depuis cinquante ans. Il ne veut

aucun auxiliaire. On lui impose Marangél. Que M. Marangel se débrouille comme bon lui semble.

Le premier contact du vieillard et de son secrétaire, la petite guerre qui s'ensuit : refus de céder une table à l'importun, refus de lui confier la moindre tâche, propos aigres-doux, toute sorte de menus incidents comiques et lamentables sont contés de main de maître. Ces pages d'ironie amusante, sans aigreur, sans venin ne doivent pas échapper à l'attention des connaisseurs.

Enfin, tout s'arrange tant bien que mal et le jeune homme s'acquitte de son mieux de ses fonctions mal définies — et si peu encourageantes. Comment un travail misérable et stérile pourrait-il lui permettre d'oublier la menace qui pèse lourdement sur sa destinée? Comment François pourrait-il surtout partager la gaieté de sa femme? Claire ignore la débâcle prochaine de Gervais. L'avenir lui semble riant. Elle a besoin de vie extérieure. Et François, lui, a besoin de recueillement. Un désaccord secret ne peut manquer de se produire entre les jeunes époux, désaccord inévitable dû aux circonstances et que toute la bonne volonté de l'un et de l'autre ne saurait conjurer. Il était fort difficile de marquer la nuance de ce désaccord. Par quelques conversations, par quelques scènes bien choisies, M. des Gachons nous la fait exactement saisir.

Depuis quelques années, les mœurs parisiennes révèlent à l'observateur attentif une transformation singulièrement inquiétante. La politesse s'en retire et la brutalité s'y introduit avec un cynisme croissant. De jour en jour s'évanouit le souvenir des règles morales qui a tenu longtemps une place plus importante qu'on ne pourrait croire dans les décisions des esprits les plus « déshumanisés » ; de jour en jour les conventions mêmes qui étaient respectables parce qu'elles dépendaient de la morale, se relâchent et disparaissent pour faire place à d'autres conventions qui révèlent un état d'esprit barbare. L'esprit social, l'esprit de famille ne sont plus reconnaissables ou n'offrent plus d'eux-mêmes que des caricatures dans tant et tant de réunions mondaines... ; ailleurs ils se dissimulent craintivement ou sont remplacés par un individualisme hardi, affiché, criard, inélégant... et contagieux. Il nous donne tant de « libertés », cet individualisme, et — en apparence, du moins — nous libère de tant d'entraves et de lourdes coutumes. Les jeunes esprits, en qui l'éducation religieuse, de moins en moins générale, de moins en moins profonde, n'établit pas un contrepois suffisant, incapables comme furent leurs pères et leurs aïeux, de vivre « de l'ombre d'une ombre » vont se brûler à la flamme qui leur paraît la plus haute et la plus brillante. Le « parfum du vase » s'évapore, et, pour beaucoup d'âmes, hélas ! le souvenir même du parfum ne sera bientôt plus que d'ordre littéraire.

Par bonheur, Claire possède de solides croyances et son âme est très saine. Voyez pourtant à quelles réflexions elle se trouve amenée à la suite d'un bal chez Gervais Marangel, après avoir admiré malgré elle sa belle-sœur Andrée « si jolie, malgré son cynisme », après avoir trop avidement respiré une atmosphère de plaisir sans mesure.

« Il ne faut pas faire fi des mœurs de son temps. Bien vivre, c'est entendu,

mais, tout de même, ne pas perpétuellement porter le diable en terre..., etc. » On reconnaît les raisonnements si « naturels », si faciles, les sophismes qui justifient aujourd'hui tant de condescendance !

Le plaisir anime la jeune femme. Elle s'étonne de trouver son mari sombre et inquiet, et François l'est d'autant plus qu'il soupçonne le travail intérieur qui s'accomplit chez elle. François cacherait-il quelque chose?... Or, la « catastrophe » fatale survient à ce tournant de la destinée. Tandis que François apprend la banqueroute de la bouche même de son frère, Claire l'apprend chez sa tante et par les soins de M^{me} Thomassin elle-même. Car M^{me} Thomassin, par aveuglement, par coupable jalousie, va être le mauvais génie de l'infortuné ménage. Et, comme il arrive, c'est en se targuant de faire le bien qu'elle sera le plus malfaisante. Quoi de plus nuisible souvent à notre bonheur que l'intervention de certains parents qui ont quelque raison obscure de nous désunir ? A des étrangers, nous fermons notre porte. Ces terribles parents qui prétendent nous servir, nous trouvent désarmés contre leurs entreprises.

M^{me} Thomassin imagine de tendre à Claire « la planche de salut » ; et les artifices qu'elle découvre pour molester François Marangel sont assez méphistophéliques. Une exacte observation, une sérieuse connaissance du cœur humain peuvent seules inspirer le récit de ces petites noirceurs. La jeune femme est d'abord invitée à quitter son mari, tout simplement, — puis, comme elle refuse, M^{me} Thomassin lui supprime la petite pension annuelle qu'il « lui plaisait » d'accorder, mais continue de l'inviter à diner deux fois par semaine, toujours sans François qu'elle ne veut plus revoir.

Tous les dimanches et tous les jeudis, Claire, docile, revoit l'intérieur confortable, « cossu », où elle vécut naguère des jours paisibles, retrouve ses amis d'enfance, les Durel, les Le Provost, les Bellimage, riches bourgeois suffisants et faussement spirituels qui, déjà, semblent la considérer comme une charmante petite veuve. L'été même, pour achever son lent, habile et sûr travail de désunion, M^{me} Thomassin prie Claire de l'accompagner dans un petit voyage en Bretagne. François qui a constaté que sa femme n'a pas bonne mine et qui est, d'ailleurs, le moins égoïste des hommes, lui conseille d'accepter.

Le voilà seul à Paris, seul avec Lebigre et les grotesques de *Tout et tous*. Chaque jour il se déprime et se méprise davantage, et les lettres que lui envoie Claire, entre deux excursions, ne sont pas faites pour le relever. Au début de l'automne, un petit congé lui permet de rompre un peu la monotonie de ses occupations. Il essaie d'écrire, de composer enfin un travail pour lui. Mais les idées ne viennent que pauvres, troubles, incohérentes.

Alors il se décide à flâner aux environs de Paris, à Sceaux, à Saint-Denis, dans ce Versailles que M. des Gachons aime et connaît si bien. Les timides de la bonne espèce — il y a plusieurs espèces de tous les caractères humains ; il y a donc plusieurs espèces de timides — comme François Marangel trouvent souvent leur renaissance morale dans la solitude. Ils dissimulent — sous des dehors passifs, amortis — de vrais trésors de patience, de saine résignation, qu'ils ne se soucient guère de montrer, que les hommes un peu grossiers ne

savent pas bien voir et où, de temps à autre, seuls avec eux-mêmes, ils puisent la force et l'espérance. Ainsi le jeune Marangel, errant dans le parc de Versailles, s'entretient avec son âme blessée et sollicite l'enseignement des choses immobiles et des arbres, ces beaux arbres vivants, et, pourtant, calmes et muets. Un vieux grenadier de trois cents ans, couvert de cicatrices, lui enseigne que « *la vie ne vaut que grâce à la souffrance* » et que « *s'il est robuste, il le doit à ses nombreuses blessures* ».

« *Il ne suffit pas de domestiquer la souffrance et de se rire d'elle. Son rôle est plus vaste. L'adversité épure et grandit. Elle forge le caractère comme le fer entre la rude enclume et l'inexorable marteau. Il faut surmonter les morsures du temps et des hommes, et fleurir quand même.* »

Tout le passage est fort beau, d'un lyrisme profond et salubre, non sans une pointe d'étrangeté qui lui donne je ne sais quel charme mystérieux. François a raffermi sa foi chancelante et, courageusement, repris pied dans sa vie médiocre. Bientôt sa bonne volonté trouve une récompense. Claire revient de Bretagne. Elle aussi a souffert, subi une dangereuse épreuve. Elle aussi, elle en sort victorieuse, mûrie par l'expérience et la réflexion, plus que jamais attachée à son amour et à ses devoirs.

Ce sont encore des pages fortes et touchantes que celles où la jeune femme, à peine revenue chez elle, se confesse à son mari, révélant une âme ardente et fine, honnête jusqu'au scrupule.

Jusqu'à ce jour, Claire et François avaient senti entre eux un vague malaise, une menace qui les séparaient. Désormais, ils comprennent aussi bien l'un que l'autre que l'honneur, la gravité, la beauté de leur vie sont inséparables de l'union de leurs âmes, toujours plus étroite. Leur expérience est dès lors décisive. Ils subiront encore plus d'un choc de la destinée. Ils n'auront plus à redouter l'aridité de l'âme et la menace de la désunion. Et la naissance prochaine d'un bébé achèvera l'œuvre de leur courage.

V

Renaissant à l'espoir, François a mieux conscience de sa responsabilité et craint moins l'initiative. C'est lui-même qui décide d'envoyer sa jeune femme pour faire ses couches en Berry chez les grands-parents Granier. En même temps, il se met en campagne pour trouver une situation plus rémunératrice que son infime secrétariat. Vaillamment il se jette à l'eau. Saura-t-il assez bien nager ? Tout d'abord il en doute et se défie de ses propres forces ; et nous pouvons croire qu'il va couler à pic. Non, car sa conscience veille. Son inquiétude, son humilité le sauvent ainsi que le mépris salutaire qu'il a de lui-même et l'amour de Claire attesté par de longues et gentilles lettres. Un jour, il s'arrache à sa torpeur, d'un effort décisif se réveille et parvient à collaborer à un nouveau journal qui paraît voué au plus bel avenir.

Après-demain, au sortir de *Tout et tous*, c'est le paquebot de vingt mille

tonnes après la barque à voile, la cent-chevaux après la diligence, le palace-cosmopolite après la vieille auberge poussiéreuse.

Quel est le fondateur de cette feuille ultra-moderne? — Poteau dit l'incroyable, dit Sans-Clou, ancien cancre, ancien casse-cou, ancien coureur de bicyclette, champion du monde, vitesse et durée, qui fut, jusqu'à la quatrième, condisciple de Marangel dans un lycée parisien, qui doit sa fortune à une prodigieuse audace et à de richissimes bailleurs de fonds.

Après-demain représente une de ces créations monstrueuses propres à notre siècle débutant, calquées sur les modèles américains, journaux ou magazines soi-disant encyclopédiques, traitant de toutes les questions politiques, littéraires, scientifiques, mondaines, — qui naissent tout armés et se développent en quelques mois comme de fabuleuses plantes tropicales. Bien entendu, les fondateurs de ces feuilles n'ont cure de soutenir un ensemble d'idées, une doctrine ou même un parti. Le journalisme est pour eux une spéculation comme une autre, plus sûre et plus amusante que beaucoup d'autres, où l'on réussit à force de « bluff », d'exhibitions saugrenues et piquantes. A quoi bon faire de la science ou de la discussion, mettre sur pied des opinions raisonnables ou assembler des documents exacts? Risquerait-on, pour autant, d'être lus davantage? L'opinion de quatre-vingt-quinze lecteurs sur cent n'est pas si exigeante. Il faut l'étourdir, l'abrutir. « D'abord étonner », tel était le grand principe commercial de Poteau.

Il étonna le public à souhait. *Après-demain* fut la plus extravagante, la plus cacophonique des feuilles européennes. Elle comptait huit pages, « quatre d'annonces coupées de dessins humoristiques, de jeux et de fausses nouvelles et quatre de bavardage ».

Le « culte de l'incompétence » dénoncé par M. Faguet y était respectueusement observé, si l'on constate qu'un financier rédigeait la chronique théâtrale, un médecin la critique des livres, qu'un « romancier aux œuvres particulièrement perverses avait accepté de parler morale une fois par semaine », « *qu'un ex-sociétaire de la Comédie-Française fut promu critique d'art; un poète, invoquant orgueilleusement le nom de Lamartine, — allait juger au jour le jour la question sociale.* » *Après-demain* réussit au delà de toute espérance. Chacun riait, s'écriait que la tentative était absurde, mais chacun favorisait de son obole quotidienne le développement de ce champignon extraordinaire.

François Marangel dut jouer sa partie dans le charivari donné aux Parisiens par le petit Poteau. Ses aptitudes l'appelaient à un travail méthodique, soigné, paisible. On lui confia la charge de « reporter » mondain : trois cents francs par mois, travail de 11 heures à midi et de 4 heures aux environs de minuit.

Ce travail qui n'avait, certes, pas beaucoup d'affinités avec les recherches historiques, consistait à poursuivre, dans le « Tout-Paris », les mondanités « récalcitrantes », c'est-à-dire de l'espèce la plus rare, ainsi que le remarque justement M. des Gachons, « *car les mondanités, d'ordinaire, viennent d'elles-mêmes aux journaux* ».

Tantôt chez un financier politicien, tantôt chez quelque jeune divorcée ou

chez quelque riche veuve en mal de réclame, sous le prétexte de noter le costume de mousseline rose de M^{lle} X... ou les attractions du bal de M^{me} de Z..., François Marangel apprit à « connaître son temps » ou, du moins, certains aspects de son temps qui ne sont pas des plus nobles : ministres sans politesse et sans propreté, même physique, « femmes du monde » aussi artificielles et « cabotines » que des actrices professionnelles, jeunes gens et jeunes filles dont le plus haut idéal est de se montrer sur les planches. Le « reporter » improvisé écoutait, regardait non sans lassitude et quelquefois non sans dégoût, puis, comme il est bien rare que nous ne subissions quelque peu l'influence des « milieux » où nous fréquentons, oubliait peu à peu la pitoyable moralité de ces fantoches qu'il coudoyait tous les soirs.

La naissance de son petit enfant et les préoccupations qui s'ensuivirent lui montrèrent combien le « monde » qu'il coudoyait familièrement était factice et le détournait de sa vraie vocation. Une fois de plus, M^{me} Thomassin essaya de lui aliéner l'esprit et le cœur de sa femme encore convalescente. Elle ne voulait pas que Claire revînt à Paris après ses relevailles. Mais, cette fois, elle dépassa le but. Son intervention réussit tout juste à troubler le lait de la jeune femme et la santé de l'enfant. Marangel accourut en Berry, amenant un médecin de Châteauroux, et celui-ci conseilla aussitôt à M^{me} Marangel de repartir avec son mari et son fils. La bonne grand'mère Granier accompagnait la jeune famille. M^{me} Thomassin était définitivement vaincue.

Je suppose que M. des Gachons a écrit avec une prédilection particulière, avec un amour attentif et vigilant le chapitre sur « Montrouge ». La grave et douce poésie de la vie familiale y est partout sensible. Les moindres touches y sont infiniment délicates. Si jamais un chapitre de roman « naturaliste » — au vrai sens du mot — nous a fait songer aux petits maîtres hollandais, c'est bien celui-là.

A Montrouge, François Marangel — durant l'absence de sa femme — a trouvé une maisonnette plus agréable et moins coûteuse que l'appartement de la rue Saint-Guillaume, une humble maisonnette où l'air est pur, où le silence de la rue permet d'entendre chanter les oiseaux, où la vie peut s'écouler très douce. Aussitôt débarquée, la grand'mère Lise dirige le ménage, instruit et commande la petite bonne de Saint-Grégoire, devient le génie tutélaire de la maison, l'appui moral de Claire, une de ces âmes qui se dévouent à autrui et font le bien spontanément, en toute rencontre, comme sans y penser. Elle s'oublie toujours elle-même. D'où sa gaieté souriante et son entrain.

Quand elle doit quitter la rue d'Alésia, chacun se désole et sent bien qu'il perd une force bienfaisante. Par bonheur, les Marangel ne seront plus isolés. Entre tant de cyniques et de barbares, ils connaissent de braves gens et rencontrent une âme d'élite. Les braves gens, ce sont les Fradet, un couple d'artistes berrichons, sympathiques et malchanceux. Sylvain Fradet qui vit à Paris le moins possible est l'ennemi né de toutes complications, de toute fausseté de sentiments. Il n'est pas riche, lui non plus, malgré son talent. Il ne se décourage pas plus que François et travaille, résolu à triompher de la mauvaise fortune.

L'âme d'élite, c'est le comte de N..., un grand amateur d'histoire qui

« découvre » Marangel, à la suite d'un article paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et s'efforce de le « pousser » avec cette fougue magnifique que les vrais nobles apportent souvent dans le bien. Marangel a un talent, une vocation profonde et de sérieux projets. Il risquait justement de les oublier en goûtant sa relative quiétude. Le comte de N... l'électrise et lui rend toute confiance en lui-même. Il approuve et soutient deux ouvrages que le jeune homme compose lentement, amoureuxment. Tous deux, ils passent la même semaine... et passent inaperçus.

Marangel, une fois de plus, se résigne et essaie de consoler sa femme : « *La critique des livres n'existe que pour les grands confrères. Tu verras quand je serai célèbre.* »

Puis, un jour, « *un article parut, en tête du Figaro, un article intitulé : « Pour ceux qui souffrent », d'un chroniqueur sans doute à court de sujet et qui avait pris texte d'une phrase de François pour chanter la souffrance. Le livre cependant y était cité. Il n'y a que le premier article qui coûte. Le livre était signalé, tout le monde envoulut parler. Un critique s'avisait même de découvrir que Marangel avait donné deux volumes coup sur coup. François fut sacré « grand historien ». Son portrait parut dans un magazine. Deux éreintements achevèrent de faire connaître son nom.* »

Aussitôt les faux amis de surgir, montrant le bout de l'oreille avec candeur. Mais Poteau, lui, n'est pas fort sensible à cette gloire inattendue de Marangel. Il lui reproche d'avoir travaillé au détriment d'*Après-demain*, et brutalement, le met à la porte. C'est un résultat des manœuvres savantes et des dénonciations accumulées par les « bons camarades » de François. Tant mieux, d'ailleurs, puisque le directeur du grand journal *Le Molière* demande la collaboration du jeune homme et s'offre à le rétribuer fort honnêtement. La liberté et presque la fortune viennent enfin aux Marangel.

D'aucuns pourront trouver ce dénouement un peu trop optimiste. Les écrivains élevés à l'école de Flaubert et de Maupassant ne nous ont pas habitués à voir des romans finir autrement que de façon navrante. Nous jugeons trop souvent la vie avec un pessimisme exclusif, naïf ou acquis, résultat de nos théories ou résultat de notre expérience, pessimisme d'orgueil ou pessimisme de cœur. Et pourtant, qui de nous, je dis même parmi les incrédules, aux heures de détente et de bonheur, ne considère pas un peu qu'une bonté domine le monde et n'admet pas quelque obscure providence. M. des Gachons, qui est peut-être le moins orgueilleux de nos bons romanciers, s'incline avec reconnaissance devant la force toute-puissante et incompréhensible qui dispense à ses héros épreuves et compensations. Et il remarque justement : *On ne croit qu'à la saison dont on souffre, à la saison dont on jouit*, tant est profonde la faiblesse humaine.

En tout cas, les Marangel sentent bien confusément qu'ils ont « mérité » en quelque manière et que le bonheur dont ils jouissent est dû, pour une part, à leur volonté, à leur bon espoir, à leurs courageux sacrifices. Et voici la justification du symbole si joli et si grave (les deux mots, ici, peuvent se concilier) qui a donné son titre au roman.

François et Claire attendent l'automne dans le Berry où ils passent leurs premières vacances. Un après-midi, durant une promenade au bord de la Creuse, le petit Henri s'arrête devant un monticule de sable qu'il lui prend fantaisie de gravir. Alors, ensemble, les jeunes époux sourient et se rappellent :

Ce monticule de sable, ils l'ont déjà gravi un soir pareillement. C'était au temps de leurs fiançailles. A mesure qu'ils montaient, les traces de leurs pas s'effaçaient derrière eux. Les ronces menaçantes, les cailloux qui effrayaient Claire reprenaient leurs véritables proportions. Ils n'étaient qu'inoffensifs et tout petits. Et quand les jeunes gens eurent atteint le sommet de cette menue colline « le terrible chemin » les avait déjà oubliés. Il en va de même aujourd'hui. Et ils pensent :

« Oui, oui, déjà les peines s'effacent. Le malheur supporté vaillamment ne laisse pas de cicatrice. Il durcit les muscles, il fortifie l'âme. La vie est un chemin de sable. Il faut regarder devant soi et monter, monter. »

VI

Ainsi nous voyons qu'un roman d'une lecture facile où n'apparaissent ni artifices de composition ni prouesses de style ni faux brillants ni, comme on dit, les moindres morceaux de bravoure, un roman qui peut réjouir les lettrés et émouvoir en même temps des lecteurs très simples et très peu instruits, peut aussi, à chaque instant, provoquer les réflexions les plus graves et nous indiquer, à sa manière, « le sens de la vie ».

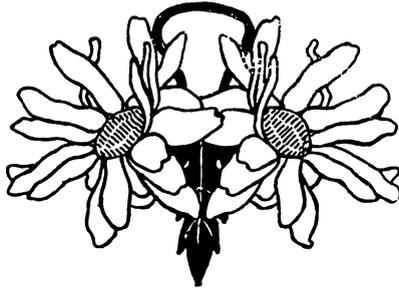
Au passage, nous avons découvert et désigné maintes sources où peuvent s'alimenter nos méditations. Nous avons vu, très simplement, mais avec cette force irrésistible qui se dégage de l'expérience vécue, acceptée par une âme sincère, ces méditations converger vers un même point, témoigner en faveur des mêmes vérités. Et ces vérités sont tout justement celles que nous enseigne la morale chrétienne.

L'humilité, la bonne volonté, la confiance, la bonté, foi, espérance et charité, sont les plus hautes vertus dont nous soyons capables. La souffrance nous épure et nous ennoblit. Et l'union des âmes dans le mariage et dans la famille est un grand bienfait.

Il convient d'ajouter que ce roman d'une haute valeur morale n'a rien d'un roman « moralisateur ». On n'y trouve ni fadeur ni ennui. On n'y trouve pas davantage de roideur ou de pédantisme. Si M. des Gachons, plus d'une fois, nous a rappelé les bons romanciers anglais, il se distingue de la plupart d'entre eux en ceci qu'il n'a rien d'un « prédicant ». Ami de toute vertu, il est l'ennemi de toute raideur, à plus forte raison de tout pharisaïsme. Un trait significatif, c'est le « naturel de son honnêteté. Certes, nous comptons actuellement beaucoup de romanciers qui travaillent, si je puis ainsi dire, « dans une direction morale ». Mais cette direction, bon nombre d'entre eux se l'imposent plus qu'ils ne la suivent d'instinct. Romantiques ou positivistes, naturalistes

revenus à la tradition par des chemins plus ou moins longs, plus ou moins détournés, ils s'accrochent à leurs positions conquises, quelquefois laborieusement plutôt qu'ils ne les occupent avec sécurité. M. des Gachons, lui, comme ses héros, comme tous ses personnages de prédilection, est ami du bien comme sans effort, comme sans y penser. Il ne cherche pas la règle des mœurs, il l'a trouvée depuis longtemps. Mais chaque jour il en connaît mieux l'application, il mesure davantage la profondeur des hautes et nobles idées qui dominant sa vie.

PIERRE MUENIER.



Lettre Parisienne



ous dirons : encore une année de passée, comme on chante : encore un carreau de cassé. Ce n'est guère français, mais cela prouve le peu de regret de ce qu'on laisse derrière soi. Signe de santé, d'énergie et de foi robuste : ne pas s'apitoyer sur les choses mortes et se jeter d'un bon élan fougueux vers l'avenir.

Certains se plaisent dans les larmes et trouvent là une occasion de plus de s'émouvoir. On fait un retour sur soi-même, on interroge les événements écoulés, on les juge à sa mesure et l'on gémit à son aise. Je goûte p. u ces sortes d'examens de conscience. Plusieurs journaux ont interrogé quantité de gens plus ou moins qualifiés, afin de connaître le bilan exact de cette année littéraire, déjà dans l'oubli, et de savoir si l'on doit se réjouir ou pleurer. Chacun, à sa manière, a indiqué quels événements d'art, quels livres méritaient de survivre. Bien entendu, les uns et les autres ont nommé leurs amis les plus proches. Voilà une façon de réclame détournée. Que restera-t-il des œuvres ainsi nommées comme les plus glorieuses de l'an 1910, je l'ignore, mais il semble qu'on puisse prédire à coup sûr que nos arrière-neveux goûteront précisément ce que nous avons passé sous silence et répudieront les livres que nous vantâmes le plus. Notre jugement est tellement conditionné par des raisons extrinsèques et, la plupart du temps, en dehors de la littérature et de l'art!

J'en ai pour preuve les considérants du prix de la *Vie Heureuse* et de l'académie Goncourt. Certes, je tiens toujours le livre de Marguerite Audoux pour une belle œuvre. Dans ma dernière lettre parisienne j'affirmais déjà mon admiration et prévoyais la récompense. Mais où j'enrage, c'est lorsque j'apprends les raisons qui déterminèrent en partie cet heureux choix. Marguerite Audoux est pauvre, a-t-on dit, donc couronnons-la. Que voilà un raisonnement imbécile! Alors, si cette brave couturière était devenue subitement millionnaire, vous ne lui auriez pas accordé de talent! C'est pourtant là qu'il faut en venir. Si les prix littéraires se transforment en prix de vertu, en quoi ces derniers vont-ils se changer? On ne saurait trop s'insurger contre une telle « transvaluation de l'ordre des valeurs », pour parler comme Nietzsche. Les individus, j'entends leurs mœurs, leurs opinions politiques, leur état social ne devraient avoir aucune influence sur les décisions d'un jury. L'œuvre seule importe. Est-elle bonne, oui ou non, tout est là. Je ne

veux voir ni en deçà ni au delà. Je crois bonne l'œuvre de Marguerite Audoux et n'en demande pas davantage. Qu'elle soit couturière ou archiduchesse, je n'en veux rien savoir, et ma pitié serait joliment mal placée si je la faisais entrer en ligne de compte dans mes opinions littéraires. J'aurais dit les mêmes choses, et avec le plus de cruauté possible, à Charles-Louis-Philippe; je crois qu'il m'aurait compris.

Donc, Marguerite Audoux devait avoir le prix Goncourt, c'était couru. Mais le jury de la *Vie Heureuse* s'est dit : « il y a un bon coup à faire : souffler aux dix leur candidat et le couronner, puisque, après tout, il s'agit d'une femme. Certes, nous n'aurions pas découvertes toutes seules Marguerite Audoux, mais dès l'instant qu'on parle de cette couturière, occupons-nous d'elle ». Ainsi, ces dames ont devancé ces messieurs et ont volé aux Goncourt leur candidat. Qu'à cela ne tienne, ont répondu ces derniers, nous n'avons que l'embarras du choix, et ils ont offert leur cinq mille francs à Louis Pergaud, enchanté de cette aubaine.

De Goupil à Margot me semble un livre fort honnête, ni meilleur, ni pire que beaucoup d'autres. On a attaqué assez violemment ces histoires de bêtes. Les uns ont reproché à l'auteur sa rigueur démonstrative et ses constructions logiques, les autres son style. Il y a pourtant de l'émotion dans ce livre, un grand amour de la nature et une connaissance approfondie des mœurs animales. Peut-être n'y trouve-t-on pas cette force tumultueuse de l'instinct et cette sauvage inconscience qu'on rencontre chez Kipling ou dans certains récits de cette admirable et énigmatique Colette Willy. Des chapitres comme la *Tragique aventure de Goupil* et la *Captivité de Margot* sont pourtant pleins d'excellentes qualités d'observation, offertes dans un style peu homogène mais savoureux. Pergaud est d'ailleurs un humble. Je suppose que le bruit fait autour de son nom le laisse indifférent. L'art l'intéresse plus que les hommes, et il sait mettre sa satisfaction personnelle au-dessus des jugements de ses contemporains.

J'ai encore à vous parler d'une femme prodige. Celle-ci n'est malheureusement pas couturière, mais elle est heureusement sourde, ce qui lui donne tout de suite un petit intérêt. Notre manie de nous apitoyer et de nous laisser captiver par des motifs étrangers à l'art a valu à M^{lle} Marie Lenéru un succès que son talent seul n'aurait sans doute pas suffi à légitimer.

Pour nous qui devons juger les *Affranchis* comme nous jugeâmes *Marie-Claire*, c'est-à-dire du point de vue de l'art pur, et qui ne prêtons aucune attention aux personnes, nous devons convenir qu'il y a dans cette pièce de l'Odéon un grand souffle, des pensées graves, un langage noble et, Dieu merci, aux antipodes du style en honneur au théâtre. Naturellement, il y a une religieuse en scène, comme dans *Marie-Claire*, sans quoi vous pensez bien qu'un sujet privé de cette sorte de piment n'aurait aucun goût. Une religieuse enceinte, qui accouche clandestinement en plein dortoir, voilà qui est nature, simple, bien observé, et c'est sans doute pourquoi on a dit que Mirbeau trouvait *Marie-Claire* si remplie de vérité. Dans les *Affranchis*, il s'agit d'une novice que la loi de Séparation a jetée loin de son couvent et qui échoue précisément chez Philippe Alquier, l'auteur célèbre d'ouvrages nihilistes, le

défenseur acharné du Nietzscheïsme, l'adversaire de la vieille morale chrétienne. Ce que vous devinez arrive. Alquier s'éprend de cette jeune cistercienne. Vont-ils s'épouser ou vivre en union libre? Oui, mais Alquier est marié et père de trois enfants. Depuis quinze ans il vit en compagnie d'une épouse tendre et honnête. Brisera-t-il tous ces liens que le passé rend plus solides encore? Au moment de rompre avec son existence antérieure, il découvre ou plutôt on lui fait sentir qu'il n'est peut-être pas si aisé qu'il le croit de réformer l'ordre social, de déchirer les voiles de l'ancienne morale, d'édifier sa vie sur des valeurs nouvelles, bref, de s'affranchir. Il laissera donc la jeune novice, malgré pas mal d'imprécations, s'enfuir dans un couvent étranger et continuera à porter le poids de la vie commune, sans savoir s'il est un héros ou un lâche.

Malgré les invraisemblances obligées, ce drame est beau, bien présenté, sans grand sectarisme. Il nous fait respirer un air plus pur que celui qui se dégage de notre pauvre théâtre contemporain.

T. DE VISAN.



Revue du Mois

Jeanne Tordeus

Jeanne Tordeus, professeur de déclamation au Conservatoire, qui vient de mourir, était une femme tout à fait remarquable. Gevaert qui l'avait choisie avait une vive admiration pour son talent de professeur. Pendant plus de trente-cinq ans il la suivit des yeux sans cesser de s'émerveiller de ses dons d'initiatrice et de son dévouement inlassable. Esprit très cultivé elle avait un grand enthousiasme pour la littérature et à ce titre il est juste que nous lui rendions hommage ici. Ce n'était pas assez pour elle, ainsi que l'écrivait l'*Art Moderne*, que d'apprendre à ses élèves à dire proprement quelques poèmes. « Elle visait beaucoup plus haut et voulait que ses élèves connussent et comprissent les écrivains et les poètes. Elle ne cessait de réclamer un cours de littérature qui manque encore aujourd'hui au Conservatoire de Bruxelles. Elle le fit à travers son cours de déclamation. Elle le fit avec une telle flamme, avec un tel cœur, qu'elle enflammait les jeunes intelligences qui ne demandaient qu'à s'ouvrir. Elle leur communiquait la passion de toute sa vie : l'amour du théâtre et des lettres françaises. Parfois le frisson de la poésie ou le souffle des grands drames héroïques passait sur la classe. Celles qui en avaient été effleurées ne l'oubliaient pas; elles étaient touchées, plus aptes à comprendre les leçons de générosité, de noblesse et de bonté dont l'enseignement de leur maîtresse était tout imprégné.

» Car le cours de déclamation de Jeanne Tordeus répondait tout naturellement à la conception idéale qu'elle s'était faite de la carrière du théâtre : le comédien remplit une mission sacrée; il est chargé de dispenser les trésors de l'art qui transforme en beauté tout ce qu'il touche; ce n'est pas assez, pour ce messager, de l'harmonie de sa voix et de son geste; il faut que son intelligence soit lucide pour saisir toute la pensée qu'elle doit transmettre, que son âme soit pure et vibrante pour faire vibrer l'âme de la foule.

» Le meilleur de la dévotion de Jeanne Tordeus devait aller fatalement au siècle des grands classiques. L'héroïsme de Corneille ne semblait pas démesuré à cette âme qui semblait si timide, mais qui jamais ne transigea avec un devoir; et sa douceur aimait en Racine la tendresse partout subtilement répandue, la musique divine de ses vers, la noblesse affinée de ses héros. C'est eux aussi qu'elle avait incarnés, en un temps peut-être secrètement regretté; eux qu'enseignaient les maîtres de sa jeunesse. Ce penchant toutefois n'avait rien d'exclusif et la culture littéraire de Jeanne Tordeus était infinie. Les philosophes et les moralistes qu'elle aimait à lire l'aidaient à aller jusqu'au fond de la pensée des poètes et des dramatiques. Elle n'ignorait aucune des productions littéraires contemporaines et c'est un trait remar-

quable de cette intelligence façonnée par la littérature classique que sa facilité à s'assimiler les écrivains les plus audacieusement modernes. »

Nous nous souvenons avec émotion et avec reconnaissance de l'hommage public que Jeanne Tordeus rendit à la mémoire de notre regretté secrétaire de rédaction, le jeune et beau poète **Charles de Sprimont**, en organisant en son honneur, au Conservatoire, à l'occasion de sa mort, une matinée littéraire où elle fit déclamer par ses élèves quelques-uns des plus vibrants poèmes de notre ami. Cette matinée avait été précédée d'un éloquent éloge du poète par Paul Mussche.

Jeanne Tordeus était catholique. « Entièrement soumise — ainsi que l'écrivait l'*Art Moderne* — à la morale traditionnelle comme aux pratiques de sa religion » elle mourut en chrétienne. Nous recommandons son âme à Dieu et nous offrons nos plus sincères condoléances à sa famille.

HENRY MÖLLER.

Le Paradis et la Péri de Schumann au Conservatoire

Nous avons jadis apprécié cette œuvre lors de son exécution aux Concerts populaires. Le sujet en est emprunté au poème *Lalla-Rookh* de Thomas Moore. Rappelons-en brièvement la donnée. Les Pêris sont des fées de la mythologie orientale habitant des contrées radieuses où elles se nourrissent du parfum de fleurs immortelles. L'une d'entre elles ayant commis une faute a été exilée de ce Paradis. Condamnée à errer solitairement sur toute la face du globe, elle ne rentrera en grâce que si, au cours de ses pérégrinations, elle parvient à découvrir, en vue de l'offrir au Seigneur, un don assez précieux pour fléchir son courroux et lui mériter le pardon. Dans l'Inde elle puisera quelques nobles gouttes du sang d'un héros mort pour la cause de la liberté. Aux bords du Nil elle surprendra sur les lèvres expirantes d'une jeune fiancée le dernier soupir de l'amante immolant sa vie pour celui qu'elle aime. Mais le Seigneur reste toujours inflexible et l'Ange continue d'interdire à la Péri désolée l'entrée du jardin délicieux. Enfin, près des ruines de Balbek, la Péri recueillera les larmes versées par un pécheur repentant et ces larmes précieuses seront le trésor sacré, inestimable aux yeux de Dieu, qui, effaçant la faute de l'ange proscrit, lui rouvrira les portes d'or de l'Émpyrée.

Le *Paradis et la Péri* de Schumann est une œuvre de lyrisme délicat, de sentiment intime et discret, dont les significations sont perçues entières et complètes lorsqu'on joue la partition réduite au piano, l'expression orchestrale n'ajoutant presque rien à cette impression. Le cas est d'ailleurs fréquent pour la musique de Schumann. Les parties les plus charmeuses de l'œuvre se trouvent dans les chants confiés à la Péri et à l'Ange, et ce charme réside dans l'irrésistible séduction de mélodies suaves que pénètre cette atmosphère chaudement poétique où baignent les *Lieder* et la *Dichterliebe* (L'Amour du Poète), mais une *Dichterliebe* d'où les grands élans d'amour et de douleur seraient toutefois absents.

Si dans le *Paradis et la Péri*, les polyphonies sont frêles, si certains ensembles vocaux sont dénués d'intérêt et d'accent (tel est le cas pour le chœur final de la première partie célébrant l'héroïsme du soldat tombé au champ de gloire, hors-d'œuvre interminable qui égare l'attention, alourdit le poème et le destitue si malencontreusement en cet endroit de son auréole d'idéalité), ces quelques imperfections sont amplement rachetées par tant de pages délicieuses, notamment par l'air suivi de chœur qui, à la fin de la seconde partie, salue les fiancés réunis dans la mort, merveille de tendresse et d'émotion exquisement enchâssée dans une couronne d'harmonies berceuses et enchantées, et par le rayonnement progressif de toute la troisième partie.

En définitive si le *Paradis et la Péri* de Schumann est notablement inférieur à son *Faust* au point de vue de l'ampleur lyrique, il n'en est pas moins vrai que pour être à même de pénétrer complètement la poésie de l'œuvre, il faudrait l'entendre chantée en allemand, l'étroite parenté ethnique de la langue de Shakspeare et de celle de Goethe autorisant la transposition de l'original anglais dans le verbe germanique et cela sans le dénaturer, tandis que, malgré les excellentes intentions dont il semble animé, la traduction de Wilder, où se rencontrent un grand nombre de formules naïves et de banalités d'expression apparaît fâcheusement diluée et approximative.

Edgar Tinel possède une compréhension pénétrante de la pensée et de l'esthétique schumanniennes. Il en a traduit suggestivement la poésie dans des mouvements larges, souvent alentis, la situant ainsi dans une douce lumière de majesté et de rêve attendri. Il fut du reste bien secondé par l'orchestre, les chœurs et les solistes, M^{lle} Seroen (la Péri); M^{lle} Kalker (l'Ange); M^{lle} Cuveier (la Fiancée); M. Anseau (le Récitant); MM. Vanderborght, Godier et Bureau. Rendons surtout hommage à M^{lle} Seroen pour son art fin et expressif, les réserves que l'on a pu faire au point de vue de son défaut d'ampleur n'ayant point de raison d'être, car le caractère du rôle exige de la délicatesse et du style mais non de l'ampleur. Et à M^{lle} Kalker, élève de M^{lle} Flamend, dont la voix sympathique, généreusement timbrée, est à la fois bien posée et bien conduite.

Deuxième Concert Ysaye

M. Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, est venu y diriger la septième Symphonie en *mi-majeur* de Bruckner. Elle se subdivise suivant la conception classique en quatre parties, dont la seconde, l'*Adagio*, est très supérieure aux trois autres par l'intensité du souffle et l'élévation du sentiment. Du reste, l'audition de cette symphonie n'a point modifié la manière de voir que nous exprimions à propos de la neuvième Symphonie de Bruckner, inachevée, exécutée aux Ysaye en 1907. Si les idées que Bruckner expose sont parfois nobles et belles, le lien qui les unit est trop débile et non seulement elles ne s'éclairent point mutuellement, ne s'enchaînent pas dans la

lumière d'une ferme architecture, mais elles ne s'y opposent pas non plus l'une à l'autre en ces contrastes éclatants, impérieux et révélateurs, chers à la muse romantique et dont Beethoven a su tirer le summum de puissance.

Les généreux élans dont quelquefois l'œuvre de Bruckner s'enflamme et se couronne sont trop tôt comprimés dans leur essor et étouffés sous l'afflux de développements qui ne parviennent guère à en amplifier les significations. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'interprétation fut bien froide et qu'elle manqua de mise au point.

La direction de M. Lohse, nous l'avons dit, se caractérise par la puissance, la netteté, la vigueur rythmique. Elle atteint parfois aussi à la souplesse des nuances et à une certaine intensité expressive sans réaliser jamais cependant l'ampleur magnifique d'un Mengelberg, d'un Richter, d'un Nikisch. M. Lohse dirigea l'Ouverture d'*Obéron*, la *Siegfried-Idyll* et *Mort et Transfiguration* de Strauss.

M. Heinrich Hensel, du théâtre de Wiesbaden, rehaussait cette audition du prestige de son grand talent. On avait déjà pu apprécier l'an dernier cet art d'essence si élevée où viennent s'allier le style, la noblesse pathétique de l'accent, le charme d'une diction pénétrante et nuancée. Il fut applaudi avec enthousiasme dans le Récit du Graal, le *Preislied*, et dans le chant du Printemps de la *Walkyrie*.

GEORGES DE GOLESCO.

« Sire » de H. Lavedan au Parc

Que voici donc une jolie pièce, fine, agréable et reposante ! Spirituelle sans grivoiserie et dramatique sans grossièreté, teintée d'un bout à l'autre d'une émotion discrète, elle est de celles qu'une jeune fille peut écouter sans rougir : ses coups de théâtre (elle en a, de tragiques et de plaisants) ne sont pas des coups de canif dans des contrats conjugaux, et aucun de ses personnages ne proclame le droit au bonheur, c'est-à-dire, dans le français tel qu'on le parle aujourd'hui, aux pires erreurs physiologiques. Comme cela nous change des pièces juives ! et combien on éprouve de joie à voir un brillant écrivain renouer avec tant de grâce la meilleure tradition française !

Les héros de *Sire* ne sont ni des financiers véreux, ni des époux mal appareillés, ni des vierges folles... du premier chien coiffé qui passe à leur portée. Ce ne sont pas davantage des noceurs du boulevard, des apaches de la Butte, de plats politiciens. Non ! ce sont, pour la plupart, de braves gens du vieux Paris, bons enfants, spirituels, prompts au rire et aux beaux gestes, et soucieux avant tout de se garder honnêtes jusqu'en leurs légèretés. Ces braves gens-là sont plus nombreux à Paris qu'on ne croit d'ordinaire, et M. Henri Lavedan a bien fait de s'en souvenir.

Leur langue aussi est parisienne, mais au sens le meilleur du mot : nul ne manie mieux que M. Lavedan le joli parler des vrais Parisiens, que son style transpose à merveille. Style de l'Ile-de-France, net, clair, vif et franc, qui

jamais ne traîne ni ne s'alourdit, mais va droit au but et l'atteint tout de suite, avec une désinvolture pleine d'entrain et de gaieté; style qui dut ravir, au Théâtre-Français, les bustes de Molière et de Beaumarchais.

Sire a reçu au Parc une interprétation digne de tous les éloges. M. Henry Krauss, infidèle au manteau noir du mélodrame, a rendu avec souplesse, intelligence et vigueur, toutes les nuances si dissemblables du rôle de l'horloger-acteur, qui « fait » Louis XVII pour bercer un moment les illusions naïves d'une vieille légitimiste. La comtesse de Saint-Salbi, c'était M^{me} Angèle Renard : elle a prêté à cette figure falote, ensemble ridicule et touchante, toutes les ressources d'un art discret et distingué. M^{lle} Demay, dans le rôle d'une grisette retirée du ruisseau et promue au rang de lectrice, a été espiègle à souhait : on ne saurait rire sur la scène avec plus de naturel. Et l'on a fort remarqué, dans des figures de second plan, mais dessinées de main de maître, celles du médecin et du vieux prêtre, MM. Richard et Carpentier. Le dernier, en bon curé, réalise la perfection : il porte la soutane avec une aisance et une dignité impeccables, et tout le monde se souvient encore de sa belle création des *Vieux*.

F. A.

Journal des Conférences

7 JANVIER. — M. Edouard Ned inaugure les conférences du *Foyer* : *La psychologie de l'enfant chez quelques romanciers contemporains*. Sujet aimable, auditoire idem. Le conférencier dit tour à tour des choses charmantes et profondes, il réussit même à dire d'une façon charmante des choses profondes. M. Edouard Ned fait heureusement oublier M. Goedzaek...

7 JANVIER encore. — M. Jules Destrée, chez les *Amis de la Littérature* parle de *L'ouvrier d'après les écrivains belges*. Ce n'est ni une page de style, ni un article de revue, ni un discours, ni une conférence; mais une bonne et familière causerie de quelqu'un qui a beaucoup lu et qui aime le peuple pour l'avoir beaucoup fréquenté. Idées généreuses, aperçus nouveaux, portraits charmants et vivants de Delattre et de des Ombiaux. Petit couplet traditionnel à Edmond Picard : L'âme wallonne saluant l'âme belge! Quelques banalités aussi par-ci par-là, mais le public en est friand; parfois une langue très négligée, mais c'est nécessaire pour ne pas froisser l'auditoire : « Vraiment cette vérité est véritablement bien établie!... » L'orateur fougueux de la Chambre a dépouillé la tragique âpreté de son verbe, ce n'est plus qu'un fin lettré, idéaliste et artiste qui vient pendant une heure *causer* des romanciers et des conteurs de chez lui. Soirée agréable, foule nombreuse et choisie. Ce n'est qu'aux derniers applaudissements que chacun sent, en quittant les bancs sans dossiers de la salle de milice, l'inévitable torticolis.

12 JANVIER. — Edmond Picard inaugure les séances de musique du *Foyer*. Par une définition de l'œuvre d'art. C'est le prétexte d'une causerie déconstruite et endiablée et l'occasion de nous apprendre : 1^o qu'*Excelsior* est un journal peu spirituel; 2^o que Tolstoï habitait avec vingt-trois personnes un lieu dont

le nom ne se prononce que par écrit; 3° que la rue Ducale devrait s'appeler la rue du Calme; 4° que M. Léon de Lantsheere est un garçon intelligent, mais qu'il n'admire pas le Palais du Roi; 5° que beaucoup d'employés habitent la banlieue et débarquent à la gare du Luxembourg; 6° que le jardin du maître n'est pas au fond de son corridor, mais que le Parc de Bruxelles est son jardin; 7° que c'est lui-même et non un autre qui a inventé le mot *esthétisme*; 8° qu'on éprouve devant la Beauté une émotion, une sorte de ramollissement qui est une douce jouissance; 9° que son médecin lui a fait remarquer qu'il prenait du ventre, « cela se voit, j'ai l'air d'être à demi terme! », etc. Tout cela pour illustrer des pensées profondes et une théorie très sûre d'elle-même. Edmond Picard gesticule, se promène, avance, recule, sanglé dans une redingote qui s'élargit démesurément sous la taille et qu'il saisit parfois comme une dame qui se retrousse. Il fait des bons mots, dit des choses aimables et des choses énormes, parle quelquefois des autres, « cause Beulemans », émet d'admirables aphorismes, enchante son public de sa voix sympathique et aigre où il y a des trous... Chacun s'en va ravi de cette séance de musique.

14 JANVIER. — *L'impératrice Joséphine!* cela commence par du bon Francis Jammes : créoles, petites négresses, hamacs, madras, cannes à sucre, épicerie variées. Cela se poursuit comme un roman sentimental et touchant, cela devient de l'épopée... C'est alors le vrai d'Esparbès, bonapartiste lyrique, écrivain héroïque et fougueux, dont la mâle vigueur se change en grâce quand il s'agit de saluer une femme...

Les Revues

— *La Vie intellectuelle* du 15 décembre donne un article de M. Hubert Krains sur la littérature française en Suisse. A lire aussi les *Propos* de Georges Rency sur Tolstoï.

— Dans le *Thyrse*, un conte de Louis Delattre, *La Femme au taureau*. Des Nocturnes de Marcel Wyseur qui sont remarquables

Sauf un chemineau pâle et qui rôde errant :

qui me paraît un pléonasme...

— Dans la *Revue générale*, M. Woeste résume assez sèchement le dernier livre de M. Pierre de la Gorce; M. Faguet qui, il y a quelques mois, était peu aimable — et injuste — pour M. Henry Bordeaux, parle avec éloges cette fois de la *Robe de laine*. Firmin Van den Bosch dit les premiers jours de sa transplantation *aux rives du Nil*. M. Paul André, pour finir, traduit une pièce de Gogol intitulée *Le Mariage*...

— *La Belgique artistique et littéraire* publie une suite de petits poèmes en prose intitulés le Sillage et signés par un certain Job Adua (?) — qui ressemble étrangement à Joseph Boseret — c'est bref, déchirant, lourd d'émo-

tion, plein de notations étranges, traversé de fantômes encore palpitants. Cela fait songer — non pas à l'*Intermezzo* qui pleure aussi, mais qui ricane — mais à la *Miranda* inoubliable de Fogazzaro...

— Dans la *Jeune Wallonie*, M. van Beneden (baron Charles) qui continue à défendre la langue française avec une juvénile vaillance, nous raconte un voyage de Bruxelles à Lille par Hal, Ath, Leuze, Tournai « qui tout de suite fait penser à Jules Bara dont elle porte la statue au milieu de son parc »... Vous vous demandez pourquoi M. van Beneden (baron Charles) fait ce voyage palpitant et inédit : c'est qu'il passe l'été dans le Boulonnais et qu'il « part en avant pour préparer le chalet à sa famille »... Dans le même numéro — 25 décembre — une page exquisite de Guillaume d'Arschot, et des vers de Noël Daboïs, jeune admirateur et inconscient imitateur de Séverin.

— *Le Catholique* donne un très beau poème de Claudel, un article de l'abbé Pacheu sur *le bel équilibre mental des mystiques*, une chronique sociale, vivante et pittoresque, de Paul Cuyllits. Ramaekers nous prophétise encore quelques catastrophes.

— *La Wallonie française* est une nouvelle revue qui, comme le *Catholique* et la *Jeune Wallonie*, paraît à Charleroi. Elle est vaillante et vivante. Son rédacteur en chef est un jeune poète de grand talent, M. Richard Dupierreux.

— *La Société nouvelle* publie, avec des commentaires, la fameuse conférence du citoyen Pataud sur la *Barricade*. Il est vrai que l'œuvre de M. Pataud est infiniment plus amusante que celle de M. Paul Bourget.

— *La Revue de Belgique* pour devenir bi-mensuelle ne devient que plus ennuyeuse. A peu près aussi distrayante qu'une pièce de M. Gustave Abel...

— *Les Marches de l'Est* donnèrent en décembre une suite d'articles charmants sur les coutumes de la Saint-Nicolas.

— *Le Mercure de France* s'augmente de deux feuilles et paraît depuis le 1^{er} janvier en 224 pages. Dans le numéro du 16 décembre, lire les admirables *Georgiques chrétiennes* de Francis Jammes, qui contiennent ce curieux *art poétique* :

*... C'est ainsi que le vers dont j'use est bien classique,
Dégagé simplement par la seule logique.*

*Après un grand combat où j'avais pris parti
Je regarde, et comprends qu'on s'est peu départi.*

*Devenu trop sonore et trop facile et lâche,
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.*

*Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.*

*Mais quelques libertés quand il les voulait toutes
Ce dernier les conquit. Elles ouvrent la route.*

*Si rares qu'elles soient, elles sont bien assez,
Les vers seront égaux et pas assonancés.*

*Comme l'oiseau répond à son tour à l'oiselle
La rime môle suit une rime femelle.*

*Quoique les vers entre eux ainsi soient reliés
Cependant un pluriel rime à un singulier.*

*Encor tel que l'oiseau, qui du ciel prend mesure,
Le rythme ici et là hésite à la césure.*

*L'hiatus quelquefois vient à point rappeler
Celui qui est poète au plus simple parler.*

*Alors que l'e muet s'échappe du langage
Je ne veux pas qu'il marque en mon vers davantage.*

*Les syllabes comptées sont celles seulement
Que le lecteur prononce habituellement...*

Et ce poème ample et calme se termine par cette émouvante élévation :

*Mon Seigneur, j'ai fini ce chant. Bénissez-moi
Comme ces deux enfants qui engagent leur foi.*

*Cette aumône comment vous la reconnaitrai-je?
Vos bienfaits ont fondu sur moi comme la neige.*

*Hélas ! je ne peux pas vous offrir ce qu'ils font :
La récolte des blés à la sueur du front.*

*Lorsque Vous Vous donnez Vous-même, ô Pain des anges !
Je moissonne un froment qu'aucun être ne mange.*

*C'est le souffle cueilli sur un chaume imparfait.
Je n'ai rien d'autre à Vous offrir. Seigneur, qui sait ?*

*Peut-être accueillez-vous avec une âme égale
Le chant des séraphins et celui des cigales.*

*N'ayant rien d'autre à moi, vers Vous j'élèverai
Cette motte de terre enlevée au quérét.*

*C'est mon cœur. Il n'est bon à rien ni à personne,
C'est pourquoi, le mouillant de pleurs, je vous le donne.*

Cela console des prétendus poèmes catholiques que nous recevons tous les jours... et dont nous aimons mieux, le plus souvent, ne pas parler.

X..



Le drageoir aux épices

L'esprit latin étant de plus en plus menacé en Belgique, le baron van Beneden et M. Jean Capette, deux de nos illustrations littéraires, ont fondé récemment une *Ligue nationale pour la défense de la langue française*.

Ne se trouvant pas dignes eux-mêmes de prendre la tête de ce mouvement national, MM. van Beneden et Jean Capette en ont, à l'unanimité, confié la présidence à l'un des représentants les plus autorisés de la race latine, M. Simon Sasserath. La langue française évidemment se portera beaucoup mieux entre les mains de ce spécialiste. Les maux de la langue étant compris, n'est-ce pas? dans « les maladies de la bouche et des dents ».

* * *

Un proche cousin de ce défenseur du Capitole, M. Franz Wiener, un des plus exquis représentants de l'esprit parisien, vient d'obtenir du Conseil d'Etat l'autorisation de s'appeler officiellement Francis de Croisset. Il est déplaisant, n'est-ce pas, de passer pour un metèque! C'est poussé par cet exemple illustre que M. Simon Sasserath va, paraît-il, demander l'autorisation de porter un nom plus français... van Beneden, par exemple.

* * *

On est occupé à installer au Cinquantenaire le Musée des écrivains belges. Louable idée qui rendra permanent le « Salon des auteurs » qui fut un des attraits de l'Exposition universelle. Sous des vitrines figureront les manuscrits des œuvres principales de notre littérature. A la cimaise pendront les portraits de nos poètes et romanciers les plus célèbres. Des dons spontanés ont déjà été faits au nouveau Musée. M. Edouard Descamps y a envoyé le manuscrit d'*Africa*; M. Iwan Gilkin, son poème *sur la maladie de la Reine*; M. Henry Maassen une ode sur Sichem-Sussen-Bolré pour faire suite à son *Saint-Trond*; M. Paul André son portrait en pied...

* * *

M. Paul André dans la *Belgique artistique et littéraire* fait l'éloge de M. Ed. Daänson. Celui-ci vient de publier *Le livre du bien et du mal*. C'est « un très gros livre qui ne tend à rien moins qu'à prouver combien il y a d'erreurs et d'absurdités à la base de la religion et combien ses ministres sont les com-

plices conscients du mensonge initial sur quoi reposent l'Ancien et le Nouveau Testament! » M. Daänson écrit, ainsi qu'il le proclame lui-même, pour « les gens sensés et ceux qui voudraient le devenir ». M. Paul André rappelle, à l'occasion de cette importante œuvre philosophique, l'abondance et la variété de la production de son auteur. Chacun se souvient, en effet, d'une charmante comédie d'amour, pleine d'esprit léger et de bon goût, dans laquelle, un poète délicat, M. Daänson expliquait le rôle de l'intestin :

*... Tout ce que l'homme a de plus bas, de plus noble
Vient de ces longs boyaux dont l'aspect est ignoble.
La cervelle en dépend de même que son cœur;
...Puis tout doit y passer...
Tout, tout, tout ce que nous buvons, ingurgitons,
Ce que nous absorbons et ce que nous vantons...*

...Je passe un vers dont vous devinerez la rime exquise...

Tout ce que l'être avale il faut que ça se perde!

Et dire que M. Paul André a avalé M. Daänson!

* * *

On annonce que le baron Buffin, officier au régiment des guides, va faire jouer prochainement la *Kaatje* de M. Paul Spaak, qu'il a mise en musique. On promet également pour dans quelques mois un *Mihien d'Avène* écrit par M. Sylvain Dupuis sur la pièce que M. Gabriel Nigond tira du roman de Maurice des Ombiaux. M. Jongen termine un opéra d'après la *Cité Ardente*.

* * *

La libre Académie de Belgique s'est réunie le 5 janvier pour décerner le prix Edmond Picard. Il y avait douze candidats présentés : MM. Cammaerts, Jules Delacre, Georges-A. Denis, Franz Hellens, Victor Kinon, Henri Meunier, Styn Streuvels, Charles van den Borren, L. Sneyers, Van Kalcken et M^{lle} Juliette La Bruyère.

Le prix a été attribué à cette dernière. Pourquoi pas à M. Van Kalcken?

* * *

M. Edmond Michotte, qui fut lié dans sa jeunesse avec Rossini et à qui le vieux maître légua tout ce qui dans sa succession se rapportait à son art, vient d'offrir ces trésors au Conservatoire de Bruxelles. Ils consistent en un ensemble de documents bien supérieurs, dit-on, à tout ce qu'on a pu recueillir pour les musées de formation récente concernant Bach, Mozart, Beethoven...

On sait que depuis six ans les merveilleuses collections japonaises de M. Michotte attendent qu'on veuille bien les loger au Musée du Cinquante-naire. Et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Aussi en offrant ses

souvenirs de Rossini au Musée du Conservatoire, le donateur a-t-il pris la précaution d'exiger la promesse que l'installation se ferait de son vivant. Cette condition devant être agréée officiellement, il faudra un arrêté du Ministre des Sciences et Arts pour que la donation soit parfaite. Voici trois mois que la demande adressée à l'État reste sans réponse. On encourage vraiment chez nous les Mécènes!...

*
* *

Il n'y a vraiment que le charbonnier Edouard Taymans qui résiste. Il collabore depuis le mois de novembre à notre excellente consœur *Le Catholique*.

*
* *

Il n'est peut-être pas trop tard pour protester contre le joyeux fumiste qui a envoyé au grave *Journal de Bruxelles*, dans le courant de décembre, des vers sur la maladie de la Reine, qu'il a eu l'audace de signer Iwan Gilkin. Signalons quelques strophes de cette douteuse plaisanterie.

*Jeanne, ce matin tout le monde
Est inquiet : on tremble, on craint.
Sur tout visage une profonde
Angoisse, hélas ! se peint.*

*Jeanne, Jeanne, c'est notre Reine
Que sur son lit un mal affreux
Étend pâle et pourtant sereine,
La mort devant les yeux.*

*Le spectre hideux vers sa couche
Semble allonger ses doigts falots,
Et le Roi, la main sur la bouche,
Comprime ses sanglots.*

*Ils s'aiment d'un amour extrême,
Jeanne, ainsi que nous nous aimons,
Et cette douleur est la même
Qu'un jour nous subirons*

*Quand remplissant nos cœurs d'alarmes
La mort viendra vers l'un de nous
Et que l'autre, baigné de larmes,
Fléchira les genoux.*

. . . .

*Viens, Jeanne, entrons dans cette église,
Inclinons-nous devant l'autel
Où, tête blonde et tête grise,
Tous, d'un cœur fraternel,*

*Mêlent leur ardente prière
Pour que le ciel en sa bonté
Rende à Celle qui nous est chère
La force et la santé.*

*Toi l'onde écumante des lames,
Le velours parfumé des fleurs
Et le cœur trois fois saint des femmes,
Exauce un peuple en pleurs.*

Et le bon fumiste ajoutait cette note que le *Journal de Bruxelles* publia — gravement toujours — à la suite du poème :

« Cette pièce de vers, composée sous le coup de l'émotion qui s'est répandue le 24 novembre quand furent publiées les premières nouvelles un peu pessimistes, sur la maladie de S. M. la Reine, fera partie d'une série de petits poèmes inspirés par les événements contemporains et que l'auteur publiera en recueil. (Iw. G.) »

Dans les milieux bien informés on attribue ce spirituel morceau à l'autre poète de l'actualité, M. Pierre Brodcoorens.

* * *

Ce n'est pas M. Jules Leclercq, c'est un de ses illustres prédécesseurs, M. Jérôme Paturot, qui écrivit vers 1830 cette page enthousiaste :

« Je viens de vous parler de sonnet, monsieur; quels souvenirs ce mot éveille en moi! L'ai-je cultivé cet aimable sonnet! Tout ce qu'il y a dans mon être de puissance, de naïveté, de grâce, d'inspiration, je l'ai jeté dans le sonnet. Pendant six mois, je n'ai guère vécu que de sonnets. Au déjeuner, un sonnet; au dîner, deux sonnets, sans compter les rondeaux. Toujours des sonnets, partout des sonnets; sonnets de douze pieds, sonnets de dix, sonnets de huit; sonnets à rimes croisées, à rimes plates, à rimes riches, à rimes suffisantes; sonnets au jasmin, à la vanille; sonnets respirant l'odeur des foins ou les parfums vertigineux de la salle de bal. Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été une victime du sonnet, ce qui ne m'a pas empêché de donner dans la ballade, dans l'orientale, dans l'iambe, dans la méditation, dans le poème en prose et autres délassements modernes. Mais mon encens le plus pur a brûlé en l'honneur de cette divinité que l'on nomme la couleur locale. A volonté mes vers étaient albanais, cophites, yolofs, cherokees, papous, tcherkesses, afghans et patagons. Je faisais résonner, avec un égal succès, la mandoline espagnole, le tambour nègre et le gong chinois. Mes recueils poétiques comprenaient un cours complet de géographie. La feuille du palmier, la fleur du lotus, le tronc du baobab, les fruits de l'arbre de Judée y tenaient la place que doit leur accorder tout amant de la forme, tout desservant fidèle de la nature. Les costumes, les armes, les cosmétiques, les mets favoris des peuples divers n'échappaient point à ma muse : la basquine,

le burnous, le fez, le langoute, la saya, le kari et le couscoussous, le cava et le gin, le kirsch et le samchou; aucun vêtement, aucun aliment, aucun spiritueux même n'étaient rebelles à l'appel de mon vers, et les trois règnes se défendaient vainement d'être mes tributaires.

» Oh! quel temps, monsieur, quel temps! on m'eût donné la statistique du Japon à mettre en strophes que je n'eusse pas reculé devant la besogne. Quand on est jeune on ne connaît pas le danger...

*
* *

Après *Foyeuse*, l'*Oasis*, la *Wallonie française* et la *Sauterelle verte*, voici les *Pages Littéraires*, dont le besoin se faisait sentir. La Direction nous envoie le savoureux prospectus suivant :

« Une revue mensuelle, *Pages Littéraires*, va paraître dans quelque temps...

» Conséquemment, la Direction fait appel à tous les jeunes talents possédés du désir de se voir imprimés...

» ... Tout trouvera sa place dans les *Pages Littéraires*. Elles seront donc un puissant instrument de propagande pour les Lettres belges...

» ... Notons en passant qu'elles s'efforceront constamment de respecter la morale : cela suffirait déjà pour leur donner droit de cité dans toutes les familles... »

Et comme quelques familles résistent encore, la Direction ajoute l'argument final :

« Quand nous aurons dit que l'abonnement ne coûte que 6 francs, nous ne doutons pas que vous n'ayez à cœur de soutenir une œuvre aussi utile... »

Nous souhaitons à notre nouvelle consœur, longue vie et prospérité... et quelques leçons de « beau style »...

*
* *

Le 6 janvier a eu lieu à Sainte-Gudule la traditionnelle et émouvante cérémonie de la Consécration de l'année au Sacré-Cœur. A cette occasion, une foule innombrable se pressait dans l'église. Mais pourquoi faut-il que — cela se renouvelle depuis quatre ou cinq ans — l'émotion soit coupée net par l'absurde cantique que l'on fait hurler au peuple pour clôturer la cérémonie. N'y a-t-il donc pas d'hymne dont les paroles soient à peu près tolérables? Sur l'énorme banalité du *Noël* d'Adam on a chargé quelque fervent confiseur — D. H..., ces initiales désignent, dit-on, l'auteur illustre de la *Guirlande de Saint Joseph* — d'adapter d'ecclésiastiques vers de caramels. C'est une véritable humiliation d'écouter deux mille chrétiens employer, pour traduire leur enthousiasme, des couplets comme celui-ci :

*O Christ, depuis les heures du Calvaire,
La Croix en main tu règnes en vainqueur.
Dieu te donna les peuples de la terre,
L'enfer vaincu s'agite en sa fureur,*

*Car dans ton sang l'humanité coupable
A pour toujours trouvé le bain sacré.
Dans sa misère un bonheur ineffable. .*

Mon Dieu, mon Dieu ! la poésie catholique !

*
* *

M. Jules Destrée, aux *Amis de la Littérature*, a parlé avec un amical enthousiasme, de M. Louis Delattre et de M. Maurice des Ombiaux. M. Jean-Pierre Lestinne se plaît à le remarquer dans le *XX^e Siècle*. Le quart de son article sur M. Jules Destrée est consacré à M. Maurice des Ombiaux. Il prend même la peine de résumer un conte, bref, mais puissant, de l'excellent auteur de la *Petite reine blanche*. Mais il passe très vite à côté de M. Louis Delattre. M. Jean-Pierre Lestinne et M. Louis Delattre ne seraient-ils pas une seule et même personne ? Le silence de M. Jean-Pierre Lestinne s'expliquerait dès lors par une excessive modestie...

LE PETIT ÉPICIER.



LES LIVRES

Charette et la Vendée, par le baron KERVYN DE VOLKAERSBEKE.
— (Desclée-de Brouwer et Cie.)

S'il en fut un qui exalta notre jeunesse, ce fut bien celui-là. Chacun de ses livres nous révélait un héroïsme nouveau. Sur les bancs du collège, nous frémissions de joie en lisant ses volumes d'histoire, plus beaux que des poèmes. Toutes les nobles causes l'attiraient, et les nations vaincues étaient ses plus sublimes inspiratrices. C'était la Pologne héroïque et pantelante ; c'était l'Irlande toujours écrasée, toujours vivante ; c'était notre Campine et son épopée : la guerre des paysans ; c'était l'Italie de Pie IX défendue par les zouaves. Devenus hommes, nous avons oublié un peu cet écrivain chevaleresque et trop inconnu. Et voici que sa *Vendée* vient nous rappeler nos admirations d'autrefois. Elle manquait à la galerie, la terre chrétienne et passionnée du grand Charette. Et à lire son histoire, à frissonner encore des mêmes frissons qu'autrefois, nous reconnaissons que beaucoup de notre âme est venue de l'auteur de ce livre. Tout ce que nous avons de fier, de généreux, d'exalté, il le faisait vibrer si noblement... C'est bien ici le même style, la même manière. M. Kervyn s'est mis à écrire l'histoire comme on écrit une ode. C'est l'histoire sans notes, sans appendices, sans étalage de documents, qui s'en va, d'un grand souffle, comme un poème. Ce n'est point pour chercher de l'inédit que nous la lisons, c'est pour nourrir notre rêve. Et le style, à l'unisson de la pensée, n'est point le style sec et matérialiste de trop d'historiens, c'est la chaude couleur et le rythme vibrant du style héroïque. Je m'étonne de jour en jour un peu plus que cet admirable écrivain de chez nous soit si peu connu. N'ayant jamais cultivé la « littérature », n'ayant jamais été d'aucune école, partagé entre ses souvenirs et ses méditations, il ne s'est jamais préoccupé de la critique... Et si je ne suis pas autorisé pour faire, au nom de celle-ci, amende honorable, je puis du moins, après avoir lu *Charette et la Vendée*, dire à son auteur que les jeunes hommes d'aujourd'hui portent encore en eux la noble émotion dont il fit si souvent vibrer leur enfance.

P. N.

La Suède, par ANDRÉ BELLESSORT. — (Paris Perrin.)

D'aucuns qui voyagent avec l'agence Cook se plaisent à nous vendre pour trois francs cinquante, en revenant, une série de banalités ou une pâle collection d'aquarelles. D'autres nous initient tour à tour aux langueurs du paysage, à leur mal de mer ou à leurs menus d'hôtel. Rarement avons-nous lu un livre de voyage plus complet, plus condensé, plus définitif que celui que M. André Bellessort vient de nous donner sur la Suède. Il n'y a point passé, il y est resté des mois, il y a analysé aussi bien les horizons que les âmes. Et il a deviné derrière la Suède matérielle la Suède mystique, plus

réelle peut-être que l'autre. C'est un véritable enchantement de le suivre au cœur de l'hiver délacarien, comme dans l'incroyable rêve de l'été du Nord. Et comme nous comprenons, après ces études fouillées et ces évocations inoubliables, l'œuvre d'une Selma Lagerlöf, ou celle, moins connue pour nous, d'un Almquist! Car l'auteur de ce livre n'a point négligé, pour les lignes et les contours du pays, les chantres et les romanciers de ce pays. Et vraiment, l'une étude sans l'autre eût été incomplète. Que des livres pareils nous guérissent à jamais des notaires en vacances et des journalistes en mission qui nous définissent après quelques semaines de séjour la physiologie d'une nation, et qu'ils nous enseignent la défiance vis-à-vis des poètes qui ne promènèrent jamais dans leurs voyages que leur propre rêve, qui n'y virent jamais que le reflet du paysage dans leur âme... P. N.

L'Ame des Cathédrales, par M^{me} BÉATRIX RODES. Préface de M. E. SCHURÉ. — (Paris, Perrin.)

L'Ame des villes, par M. L. DE ROMEUF. — (Paris, Perrin.)

Les Jardins de l'histoire, par EMILE GEBHARDT. — (Paris, Bloud.)

C'est le passé que proposent à notre pensée les auteurs de ces trois volumes, le passé des œuvres ou celui des êtres. Le présent, sans doute, n'est pas moins passionnant, mais il se fait seulement, ses formes sont encore indistinctes, il n'a point de figure ou plutôt il en a trop. On pourrait croire qu'il doit nous être aussi clair que le passé nous est obscur; mais il est dans la contradiction des opinions, des sentiments, des passions, et quelle idée totale pourrions nous prendre de lui qui ne fût contestable et confuse. Le passé, au contraire, est fini, sinon dans ses conséquences, au moins dans ses monuments et dans l'existence des hommes qui l'ont représenté. Le plus souvent, il ne reste des uns que des vestiges; des autres, que des écrits ou la mémoire de leurs faits, mais ce peu qui reste contient souvent toute la signification de l'époque... Car le temps, infatigable dans son œuvre de ruine et de transformation, et qui bouleverse la face des siècles, n'en laisse subsister que les traits essentiels; les monuments que les forces naturelles de désorganisation ni l'insouciance des hommes n'ont pu détruire; le souvenir d'horreur ou d'admiration de certaines individualités que l'oubli n'a pu envelopper de ses ombres.

C'était à l'étude de ces individualités que Gebhardt consacrait le meilleur de son activité. Il aimait faire revivre le moyen âge, surtout le moyen âge italien, dans ses physionomies les plus caractéristiques, celles qui, comme Joachim de Flore ou saint François, comme Boccace ou Alexandre VI, apparaissent comme l'effigie frappée de toute une période de la pensée ou de l'existence d'un peuple ou d'une société. Sa curiosité s'attardait volontiers devant les figures les plus sombres, devant les héros dont le dur profil de bronze se dessine avec un relief éclatant sur le fond ensanglanté d'une vie de rapines ou d'oppression. Il y a beaucoup de fleurs de colère ou de férocité dans les *Jardins de l'histoire*, recueil posthume dans lequel l'on a réuni les pages où, à propos de l'apparition de quelque ouvrage tels que ceux de M. Pierre Gauthiez, sur l'*Arétin* ou *Loranzaccio*; de M. Monnier, sur le

Quattrocento; de MM. Molmenti ou Rodocanachi sur Venise ou Ferrare, etc., l'auteur de *l'Italie mystique* esquissait pour ses lecteurs le portrait d'un personnage ou l'aspect intellectuel et moral d'une époque.

Bien que certaines de ces rapides études soient consacrées à Rome, à Byzance ou encore à quelques épisodes provinciaux de la Révolution française, la plupart d'entre elles ont trait au moyen âge. Celui-ci apparaît là surtout dans les excès de sa force, dans les actes implacables de sa foi, dans les sursauts populaires de ses désespoirs. Tout était en outrance, alors, la matière comme l'esprit, et l'esprit était d'autant plus audacieux dans ses aspirations que la matière dont il voulait s'affranchir était plus lourde. L'idéal du moyen âge, écrivions-nous ailleurs, n'était pas le Surhomme, mais la Sur-âme!... C'est cette *surâme*, dont M^{me} Béatrix Rodès a cherché la trace persistante dans les édifices où elle a exprimé davantage la brûlante aspiration vers les sommets de l'amour et de l'abnégation dont elle était possédée. L'éloquent auteur de ce livre, adepte des conceptions religieuses, du syncrétisme ésotérique de M. Edouard Schuré, visite en pèlerin quelques cathédrales de la région rhénane, Cologne, Trêves, Mayence, etc., et consacre à chacune d'elles des pages où le charme des effusions mystiques ou lyriques s'associe à l'attrait d'une pensée très ferme, d'une précision d'expression toute latine.

Les desseins de M. de Romeuf sont moins métaphysiques. Ce qu'il cherche à La Chaise-Dieu, au Puy, à Aix, à Aigues-Mortes, c'est la tradition de la France, celle du Nord, celle du Midi, les vestiges du passé d'action, de souffrance et de gloire d'où est sortie l'unité française d'aujourd'hui.

ARNOLD GOFFIN.

L'art et le geste, par M. JEAN D'UDINE.

Les sentiments esthétiques, par M. CHARLES LALO. — (Paris, Alcan. Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Une nouvelle esthétique fondée sur la psychologie du génie, par M. LÉON PASCHAL. — (Paris, Mercure de France.)

Les enfants n'ont pas de cesse qu'ils n'aient ouvert et démonté le jouet mécanique dont les mouvements faisaient leur surprise et leur admiration. Ils veulent savoir comment il marche, quels ressorts actionnent la course de l'automobile, les sauts du danseur ou les girations de l'aéroplane. Ils n'ont cure de détruire l'enchantement; ou peut-être ne font-ils que changer celui-ci de nature, car la curiosité de connaître est plus forte en eux que le souci du plaisir. Ils n'ont pas la notion du miracle ou, plutôt, elle leur est inadmissible. Tout effet, à leurs yeux, a une cause; tout leur est question; tout pourquoi?... tout comment?... et ils ne renoncent à interroger que lorsqu'ils ont reçu une réponse suffisante, ou qui leur paraît telle. En quoi ils ne diffèrent pas beaucoup des hommes faits qui, eux aussi, se taisent souvent, satisfaits ou, du moins, réduits au silence par une réponse logique en réalité ou en apparence.

C'est une grande sagesse — en même temps peut-être qu'une grande paresse — que de savoir se contenter d'une explication plus ou moins plausible, de quelque systématisation plus ou moins ingénieuse, quand on se

trouve en présence de l'un ou l'autre de ces problèmes insolubles qui font l'objet ordinaire des méditations des penseurs. Mais l'homme est un éternel enfant, possédé d'un désir toujours nouveau de savoir, et qui, souvent, est d'autant plus impatient de recherche qu'il sait d'avance qu'il ne trouvera point. L'inconnu, l'inaccessible l'irrite; c'est une impuissance, une limitation de ses facultés qui l'humilie; c'est un vide dont il a horreur et qu'il se masque à lui-même en le remplissant de ses hypothèses.

Les trois volumes dont nous venons de reproduire le titre sont consacrés à l'étude de l'un de ces problèmes, du problème qui, peut-être, a le plus préoccupé les psychologues et les philosophes contemporains : l'Esthétique. Mais on peut considérer l'esthétique sous deux points de vue : à celui de l'agent, l'artiste, et à celui du patient, le lecteur, le spectateur; dans l'élaboration des œuvres ou dans l'impression qu'elles produisent sur l'esprit ou les sentiments de celui qui les lit, les contemple ou les écoute. Nous ne parlerons pas de l'Esthétique, entendue comme une codification des règles du beau. Si le beau a des règles ou, plutôt, des caractères, ils sont en évolution incessante; quant aux vieilles règles académiques, ce qui en subsiste encore n'a d'intérêt qu'archéologique, aussi bien, d'ailleurs, que la rhétorique surannée dont on continue pieusement à enseigner les formes et figures dans les collèges.

M. Lalo s'efforce de déterminer les sources et la nature du sentiment esthétique chez l'homme; M. Paschal s'attache à pénétrer le mystère de sa création des œuvres; M. Jean d'Udine développe un système, fondé sur la physio-psychologie, dont l'application disciplinerait ou développerait les aptitudes esthétiques de chacun de nous.

Quel est le processus de la sensation du beau en nous? Comment l'artiste la suscite-t-il? Comment faire pour qu'il y ait plus d'artistes, des artistes plus harmonieusement équilibrés, et plus de gens susceptibles de participer aux beautés qu'ils créent? Voilà à peu près les questions qui ont préoccupé respectivement les auteurs de ces trois intéressants ouvrages. On lira ceux-ci, on y trouvera nombre de pages solides, subtiles ou brillantes; on y rencontrera, tantôt des éléments de conviction, tantôt des éléments de doute.

Ceux-ci, à la vérité, plus fréquemment que ceux-là. On suivra M. Lalo dans le rigoureux examen critique qu'il fait de l'*Einfühlung*, de l'espèce d'effusion de la personnalité, qui, selon certains esthéticiens allemands, forme la base de nos sentiments esthétiques, mais on fermera le livre du savant écrivain en pensant que l'esthétique « scientifique et positive » est encore dans le domaine du devenir et que, probablement, elle est destinée à y rester toujours. On aura plaisir à entendre M. Paschal analyser avec dextérité les modes et les stades de la production d'un artiste; on sera le plus souvent d'accord avec lui, mais on cherchera en vain à saisir ses conclusions qui restent imprécises. Au fond, il vaut peut-être mieux de ne pas conclure : nos idées sur l'esthétique sont, sans doute, comme nos admirations artistiques elles-mêmes, dans une relation trop étroite avec notre individualité morale la plus intime pour que nous ne soyons pas enclins à repousser presque d'instinct les disciplines ou les systèmes que l'on voudrait nous imposer en cette matière.

ARNOLD GOFFIN.

NOTULES

Correspondance. — Nous recevons la lettre suivante :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

» Des amis me communiquent seulement maintenant le numéro de *Durendal* de novembre dernier, et je suis stupéfait d'y trouver, sous la signature de M. F. Van den Bosch, une lettre qui met son auteur en contradiction formelle avec sa parole donnée. Sans insister davantage sur l'incorrection d'un procédé certainement peu loyal, je me contente d'opposer ici un triple démenti formel à la triple assertion qui constitue la lettre en question :

» 1^o Si j'ai dû attendre le départ de M. F. Van den Bosch pour commenter son article « La Revanche de Boileau », c'est que M. F. Van den Bosch a attendu lui-même son départ pour publier son propre factum. Son article a paru dans la *Revue Générale* de septembre et le mien dans la *Jeune Wallonie* d'octobre.

» 2^o Jamais je n'ai retiré, pour des motifs spéciaux, mon livre de vers, de la circulation. M. Van den Bosch, ici aussi, est tout à fait dans l'erreur, et les derniers exemplaires sont en vente en pleine librairie bruxelloise.

» 3^o Jamais je n'ai eu recours, ni directement ni indirectement, en aucune circonstance de ma vie, ni à M. Van den Bosch, homme de lettres, ni à M. Van den Bosch, magistrat. Je ne l'ai même jamais vu et ne lui avais jamais écrit de la vie, avant son départ pour Mansourah. Ici encore votre correspondant s'est tout à fait trompé.

» Un seul mot est exact, dans toute cette épître, et c'est le mot « ex-jésuite ». Oui, j'avoue — et je m'en honore — d'avoir vécu six ans au milieu des jésuites et tout en laissant parmi eux les plus fraternelles amitiés, de les avoir franchement, trop franchement peut-être quittés, pour des motifs qui ne regardent en rien M. Van den Bosch, tout comme ne me regardent en rien les motifs spéciaux qui ont décidé M. Van den Bosch à quitter sa cour d'appel et sa patrie. J'explique plus longuement tout ceci dans une lettre ouverte qui paraîtra incessamment ailleurs.

» En vertu du droit de réponse — puisque la lettre de votre collaborateur est une triple attaque personnelle — je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer ces lignes en votre plus prochain numéro, et je vous prie en même temps d'agréer, avec mes regrets de devoir donner suite à cette peu intéressante polémique, l'expression de mes sentiments très distingués.

» PAUL LEFÈVRE.

» Bruxelles, ce samedi 14 janvier 1911. »

Nous envoyons la lettre qui précède à M. Van den Bosch. Il y répondra s'il le juge utile. Mais nous tenons d'ores et déjà à faire ici « une triple remarque » :

1^o Le jour même où paraissait dans le dernier numéro de *Durendal* son billet, nous recevions de M. Van den Bosch un mot nous priant de ne point le publier, M. Lefèvre lui ayant fait des excuses. Sa loyauté, Monsieur Lefèvre, ne peut donc être mise en doute.

2° Nous sommes bien heureux d'apprendre que le remarquable volume de M. Paul Lefèvre se soit si bien vendu et qu'on en débite déjà (ou encore) les derniers exemplaires « en pleine librairie bruxelloise » !

3° Nous attendons avec impatience que M. Paul Lefèvre « explique plus longuement tout ceci dans une lettre ouverte qui paraîtra incessamment ailleurs » ! Ce sera, nous n'en doutons point, un morceau de style fort intéressant. Que les lecteurs de la *Jeune Wallonie* se réjouissent !...

* * *

Le Foyer a organisé au Palais des Arts, rue des Palais, une double série de conférences artistiques et littéraires qui sont, d'ores et déjà, assurées d'un plein succès. Nous relevons parmi les noms des conférenciers ceux de MM. Péladan, Georges Virrès, Paul Spaak, François de Nion, Georges Doutrepont, Henri Bordeaux, Rency, Charles Martens, Dunont-Wilden, Ultain de Coppin, Charles Bernard, Ernest Closson et de M^{me} Jane Dieulafon. La conférence inaugurale de la série littéraire a été faite le 7 janvier par M. Edouard Ned. M. Edmond Picard a inauguré, le 11 janvier, la série des mercredis artistiques.

S'adresser pour tous renseignements, pour location des places, abonnements, etc., au Secrétariat du *Foyer*, 42, rue des Palais, Bruxelles.

* * *

Nos abonnés de l'étranger sont instamment priés d'avoir l'obligeance de nous payer le prix de l'abonnement pour 1911, en nous envoyant soit un mandat-poste international, soit un chèque de 12 francs. C'est le procédé le plus aisé et le moins coûteux pour l'abonné et pour nous. Prière d'adresser mandat ou chèque à la Direction de *Durendal*, 55, rue de la Source, à Bruxelles (Belgique).

* * *

L'Expansion belge. — Nous recommandons vivement à tous ceux qui désirent s'abonner à une revue illustrée, *l'Expansion belge* qui, tant par ses articles que par l'abondance et le choix de ses reproductions, est le type idéal d'une revue illustrée à la fois distrayante et instructive. Tout ce qui intéresse les Belges en n'importe quel coin du monde, et notamment en notre belle colonie du Congo, y est relaté de la façon la plus vivante. (S'adresser pour l'abonnement 4, rue de Berlaimont, à Bruxelles.)

* * *

Accusé de réception :

ART : *Théodore Rousseau*, par PROSPER DORBEC. Vol. illustré. Collection : Les grands artistes (Paris, Laurens). — *Les jardins et les squares de Paris*, par ROBERT HENARD. Vol. illustré (idem). — *L'isolement des vieilles églises*, par CH. BULS (Bruxelles, Van Oest). — *La forêt de Soignes*, par R. STEVENS et L. VANDER SWALMEN (Bruxelles, Lesigne). — *Album historique de la Belgique*, par H. VANDERLINDEN et H. OBREEN. Vol. illustré. Fasc. V et VI (Bruxelles, Van Oest). — *Le Bernin*, par MARCEL RAYMOND. Vol. illustré (Paris, Plon).

HISTOIRE : *Les Bénédictins*, par dom BRUNO DESTREE (Paris, Oudin).

ROMANS : *Contes d'avant l'amour*, par LOUIS DELATRE (Bruxelles, Larcier). — *Les plus vaillants*, par LE RENEST (Paris, Grasset). — *Les demoiselles de Saint-André*, par CHAMPOL (Paris, Plon). — *Mon chien Bop*, par HENRY GRÉVILLE (idem).

Aux Cygnes des jardins publics

*Vous êtes fiers, immaculés, silencieux,
Mais lorsque vous sortez de l'eau sur le rivage,
Parmi la foule, on vous trouve disgracieux,
Et quand vous essayez votre voix, le ramage*

*Rauque, poème obscur et timide, fait rire.
On vous appelle « oiseaux de rêve, oiseaux menteurs »
Et l'on s'étonne que les poètes inspirent
Leurs hymnes, de si peu musicales clameurs.*

On vous dit sans talent, ô mes frères les cygnes!

* * *

*Vous évitez la berge et vous vous dirigez,
Nefs nobles, sur l'eau de l'étang tranquille et noire;
Quelquefois, recourbant votre col délié,
Vous cachez votre bec sous vos plumes de moire.*

*Les jours d'été, trop lourds de chaleur et d'angoisse,
Vous plongez, avec soif et fureur, votre cou
Au sein profond de l'eau qu'aucun souffle ne froisse;
Vous voudriez vous anéantir, vos dégoûts*

Vous pèsent trop parfois, ô mes frères les cygnes!

* * *

*Dans les recoins déserts des pièces d'eau, les soirs
De clair de lune, vos blancs cortèges s'avancent,
Quand vous êtes bien sûrs qu'on ne peut plus vous voir,
Rigides, beaux, épanouis dans le silence.*

*Vous semblez écouter des voix mystérieuses
Qui vibrent, au lointain de la nuit de cristal;*

*Votre fierté s'enivre et resplendit, heureuse
Du clair de lune froid luisant sur le canal.*

Du clair de lune seul, ô mes frères les cygnes !

* * *

*Mais après les moments fugitifs de répit
Et de songe, revient le jour qui vous ramène
Aux laideurs de ce monde et qui vous avilit
Au contact insultant de la bêtise humaine.*

*Du moins, vous demeurez, sous l'atroce souffrance,
Calmes, dignes toujours, et vous fermez votre œil,
Si sombre que j'ai vu frémir en lui l'essence
Du lac inerte et grand, des verdure en deuil.*

O mes frères blessés et farouches, les cygnes !

LOUIS PIZE.



La Sainte aux musiques

I



N rayon de soleil, que je ne vois pas, éclaire à l'horizon des choses, tout à l'heure encore invisibles; des campagnes nouvelles et des collines s'y prolongent, avec des villages qui rient en blanc. Des choses ainsi éclairées, on ne sait d'où, ne se découvrent-elles pas quelquefois à notre âme?

O paysages de mon pays, où les collines et les musiques forment ensemble une harmonie, je vous aime, en ce jour nouveau de printemps, avec le village qui repose en un repli et les vallons qui s'affaissent, entraînant des pans de forêts bleues dans leur enfoncement rythmé. De coteau en coteau mon âme monte et descend, et c'est aux coins ensoleillés, là-bas, qu'elle aborde, derrière les fumées lointaines qui sont tout ce qui reste — s'évanouit et meurt — de la fournaise de mes désirs.

Dieu! qu'il fait chaste!

Je descends vers ma vieille maison, au milieu de mon parc, dans la vallée. A mesure que je quitte les sommets le recueillement se fait plus clair. L'horizon se referme et un rêve pâle emplit tout. Je rentre et vais à ma fenêtre. Le silence n'est point voluptueux ni grave, le silence est blanc. Je m'enivre des bruits légers qui le traversent et mon âme s'exalte de tant d'in vraisemblable candeur.

C'est l'heure de se remémorer les plus divines aventures et les miracles dont vécut mon cœur. J'y ai souvent rêvé par ces derniers jours de gel, où la terre se réveillait dans la joie des neiges fines. Et maintenant elle m'élève, plus que jamais, petite sœur, ton irréelle et pure histoire — j'ai promis à Dieu de la raconter, mais ce n'est possible qu'en des jours comme celui-ci,

où tout est chaste — et je revois tes gestes et tes yeux, en ce matin d'automne où tu fis fleurir l'éternel printemps!

II

C'était ma sœur. Elle s'appelait Cécile, et fut prédestinée. Des cheveux pâles, des yeux limpides, des gestes qui semblaient tisser de la lumière, une âme d'ange. Elle me faisait penser aux petites vierges d'Angelico, et quand des motets de Palestrina fusaient des bouches enfantines, au jubé des blanches paroisses, il semblait que c'était son âme qui s'exprimait en mélodie. Ah, mon Dieu! elle n'avait rien de commun avec le monde, elle n'était point faite pour la vie; il y avait en elle quelque chose de divin. Ses lignes mêmes, toutes grêles, s'élançaient comme une immatérielle prière.

Le matin elle descendait dans le parc, en robe claire. Elle retrouvait dans les aubes son cœur. Elle se sentait, au fond du vallon, comme la pensée vivante de ce jardin. Elle le quittait à l'heure de la messe où nous allions — ce temps est loin — ensemble, et c'est chemin faisant qu'elle me racontait ses impressions émerveillées : les fleurs dont le parfum montait plus frais dans la rosée, le ruisseau sur lequel flottait comme une écharpe, les fils de la Vierge qui avaient tissé sur les charbons leurs voiles merveilleux, l'invisible et légère musique qui errait dans les allées, la douceur de la lumière... Elle n'aimait que le matin : « On respire partout le mois de Marie à cette heure », disait-elle. C'est elle qui m'a donné ce goût des couleurs claires, des fraîcheurs premières, des choses blanches.

A dix ans, elle avait eu cette étrange pensée de planter autour de la maison tout un champ de lis, et, l'été, c'était comme une virginale marée qui venait déferler sur nos murs. Nous étions comme une île dans tant de candeur. Quelle autre enfant eût eu cette pensée symbolique et touchante à laquelle les étrangers ne comprenaient rien?

Elle avait près de son lit une vieille estampe, naïvement enluminée, qui lui venait de notre mère. On y voyait la Vierge enfant entrant au temple pour s'y consacrer à Dieu. Chose étrange, Cécile ressemblait à cette petite fille de Judée qui gravissait, toute seule et droite, des marches innombrables, tenant sa jupe

des deux mains, tandis qu'une brise sainte faisait flotter derrière elle la musique de ses longs cheveux. C'est aussi en montant, dans la clarté et les cantiques, que la petite sœur devait aller vers Dieu.

III

J'hésite encore, je me recueille et je regarde. Il faut, pour écrire cette histoire, des mots fluides et bleus comme la transparence de l'air. Je les trouve dans le paysage immatériel qui m'entoure, dans ces lignes lentes des collines qui flottent autour de l'horizon comme une guirlande, dans ces eaux chantantes qui sourdent de la terre, dans l'envol de mes colombes. L'âme est aujourd'hui si légère que je me sens digne enfin de toucher à ces souvenirs angéliques sans crainte de les briser.

IV

Je vois Cécile faire sa première communion. Elle monta vers l'autel dans des bouffées d'encens qui firent d'elle une sainte dans un nuage. « J'ai entendu des musiques! me dit-elle en sortant, je crois que le bon Dieu m'a parlé tout bas! » Et depuis lors, son âme sembla s'épanouir à la lumière, elle restait parfois des heures en silence : « Que fais-tu? lui demandais-je. — *J'écoute* », répondait-elle. Le moindre de ses gestes était revêtu d'innocence. Je n'ai jamais vu un enfant ignorer à ce point le mal. On le voyait à l'instant à l'ingénuité de ses mots, à sa confiance profonde envers chacun. A moi surtout, son âme était ouverte; elle me disait sans trouble les pensées sublimes qui montaient en elle, aussi naturellement que des fleurs dans un jardin. Un jour je la vis lire un livre de légendes : « Que lis-tu là? — Mais Sainte Ursule — Et cela t'intéresse-t-il? — Mais oui, me dit-elle, je me répète que rien n'est plus beau que la pureté, et j'ai juré depuis toujours à Dieu de rester immaculée... » Je crus rêver à ce mot prononcé par cet enfant, mais elle me regardait avec des yeux d'une miraculeuse limpidité. « Alors tu te feras religieuse? — Pourquoi cela? » me répondit-elle, étonnée à son tour.

Elle eut treize, quatorze, quinze ans. Ce fut le moment à jamais déploré où ma vie changea — je n'en redirai point les

causes — et je partis vers mes aventures. La terre pour moi fut trop petite. Je courus les pays lointains et leurs fièvres voluptueuses. Le midi glissa dans mes moelles, l'orient m'enchantait dans ses parfums d'ambre, l'Asie m'absorba comme un mystère. Par delà les monts et les mers j'expérimentai la vie. Elle me parut adorable et terrible. Je me livrai à ses délices et à ses orages. Elle me roula de doute en clarté, de clarté en doute. Je m'enivrai d'elle et j'en fus las; elle fut une maîtresse acharnée et changeante. J'oubliai mon pays, ma famille et mon Dieu, dans un grand flamboiement de tout mon être. Pourquoi raconter ici ces tristesses et ces joies, ces orgueils et ces horreurs? Je me crus grand, mais la paix divine de mon enfance fut perdue et, un jour, désabusé, je m'acheminai, tête ployée, du fond de ma vie errante et lourde, vers le vallon virginal de l'Autrefois...

J'afrivai au château par le chemin qui le contourne parmi le paradoxal champ de lis. La grande porte du salon était ouverte vers le gravier et Cécile, droite et blanche, que mon pas ne fit point frémir, était assise au piano tournant le dos au jardin. Je la reconnus à son jeu séraphique. Ses doigts erraient sur les touches sans presque les frapper, les caressant comme d'un fluide. La musique semblait lointaine et divine. C'était le *Printemps* de Grieg : du fond du monde arrivait un tourbillon blanc et frais de notes grêles, et quand elles approchèrent ce fut un éblouissement! Elles s'écroulèrent comme des rires, fusèrent en longs jets de cristal, et puis tout en haut se brisèrent. Et les images, sans précision, se nouaient l'une à l'autre, surgissaient ensemble comme les mots d'un matin candide. Des rires s'égrenaient, des perles transparentes rebondissaient sur des escaliers de verre, des jets d'eau chantaient, des arbres d'avril se chargeaient de fleurs! ce fut tout un verger vivant qui surgit dans notre rêve, et notre âme fut à ce point ravie dans la même candeur, que soudain Cécile se retourna et me vit... La musique l'animait encore, comme une petite inspirée, elle murmura les yeux mi-clos : « Oh! que de lis sur mes épaules. » Puis soudain un changement se fit en elle, elle vint vers moi, les yeux ouverts et l'air si triste dans le silence soudain des arpèges... « Tiburce! Tiburce » murmura-t-elle, et après m'avoir embrassé, elle me regardait avec des grands yeux extatiques et lents, et tout à coup, ployée par une tristesse,

elle prit mes deux mains et se mit à pleurer... La vie d'où je venais qu'on lui avait fait entrevoir, la sensation d'être séparée de moi par un abîme inconnu... Et je la serrais doucement dans mes bras, tandis que je sentais ses pleurs chastes couler sur mes pauvres mains coupables, sans les rafraîchir. Nul repentir ne me secoua, mais seulement une grande tristesse que l'accueil aimant et indulgent de notre père ne put qu'à peine dissiper...

V

Je vécus alors près de son rêve sans y entrer. Quand elle eut seize ans on la fiança. Et d'abord elle dit Non à son père d'un cœur décidé. Mais elle vit Valérien entrer dans sa grâce fière et patricienne et la regarder avec une fraternelle douceur, et aussitôt elle pâlit, car tout à coup un amour profond la remplit. Un amour si profond qu'il montait de l'inconnu de l'âme, l'entourait d'un songe blanc, la baignait de soleil et de fraîcheur. Des cantiques montèrent en elle, et ses yeux bleus humides et clairs, dans un regard d'ange, se donnèrent...

De ma chambre je regardais errer dans notre val ces deux adolescents. Lui, grave et fier, penché vers elle, elle, petite, frêle, et si douce. Elle se révélait lentement; il pénétrait en son âme comme en un jardin. C'était chaque jour des enivrements nouveaux. Et lui, en qui bouillonnaient le sang, la jeunesse et la vie, n'était plus qu'une âme auprès d'elle. Quelque chose d'irréel et de saint les entourait comme d'une grâce. Et le col tendu elle écoutait en souriant ses paroles d'amour. Ils descendaient souvent jusqu'au verger clos de murs, et là, poussant la petite porte ils restaient sur le seuil sans parler. Les pommiers, comme des bouquets de fleurs étaient si épais sous le soleil d'avril, qu'ils faisaient à terre comme une ombre blanche. L'atmosphère y était religieuse comme sous les nefs angéliques d'une merveilleuse chapelle, et les doigts noués, ces beaux enfants regardaient en silence le silencieux verger fleuri que leur candeur même n'osait troubler.

VI

Elle aimait! mon Dieu! elle aimait! Elle aimait comme s'aiment les anges dans les jardins profonds d'en haut. La vie

n'était pas changée pour elle, la vie n'avait fait que fleurir! Dieu bénissait la fiancée. Son âme était plus large ouverte, et des voix vertigineuses y montaient comme une invraisemblable allégresse. Elle n'était plus seule! Elle aurait quelqu'un à conduire sur le chemin qui monte au ciel, et ce quelqu'un avait une âme pareille à la sienne! L'amour lui était toujours apparu ainsi, elle l'avait attendu en tremblant de joie. Comme Ursule jadis, elle allait aimer son fiancé d'un éternel amour, mais d'un amour qui ne serait pas ensanglanté par le martyr. Valérien venait tous les jours. En l'attendant, c'était au jardin déjà qu'elle allait. Comme les brises aux brises, comme les parfums aux parfums, comme les rayons aux lumières, elle sentait son âme s'unir à celle qui venait, et, dans une immatérielle étreinte ils communiaient au même idéal. Les mains jointes sur sa poitrine, elle s'étonnait de sentir son cœur battre. Ah, mon Dieu! c'est cela l'amour! une grande joie de l'âme, un don total de sa pensée, une marche à deux sur les sentiers du rêve! Et fermant les yeux, elle se voyait gravissant avec lui une route claire, au milieu de pommiers fleuris, dans le soleil et la prière... et tout en haut la sainte Vierge bleue qui les attendait...

VII

Le mariage se fit sans tarder. Et l'on fut à la ville où l'évêque officia. Les fiancés marchaient dans le rêve. Le cortège, la foule, rien n'existait, si ce n'est leur amour unique et leur joie, et cet autel au fond du cœur, où flamboyaient ces cierges. Comme on se sentait loin, tout à coup, de l'église blanche du village où elle avait fait, en robe de mariée, sa première communion. Ici, dès qu'on entrait, on percevait une atmosphère d'amour ardent et, pénétrant dans l'église, Cécile en fut frappée sans comprendre. Un parfum d'encens avait imprégné chaque pierre, les vitraux flamboyaient, vibrants de soleil, l'autel était dans l'air, bleui par les fumées, comme un brasier d'or et d'argent, et, plus superbes encore quand on les apercevait de la pénombre du porche, les dignitaires de leurs dalmatiques et de leurs chasubles et de leurs chapes, illustraient d'orfroi et de brocard le sanctuaire. Valérien sentait en lui monter un grand flot de passion puissante et, près de lui, s'avancant dans cette

ambiance inaccoutumée; Cécile souriait étrangement. Une angoisse, délicieuse et inconnue, l'avait saisie, et comme les musiques chantaient, elle répétait à Dieu machinalement la prière de toute sa vie : « Mon Dieu, faites que je reste immaculée... » Tiens! ces mots la troublent pour la première fois! Pourquoi donc? elle ne peut s'en rendre compte, mais il lui semble que quelque chose va se révéler! Ce fut rapide comme un frisson, puis cela se perdit dans l'extase... Car les grandes orgues sur le cortège s'épandirent. Ce fut comme un fleuve divin qui serait tombé des voûtes; l'immense église en fut remplie et ne fut plus qu'un vaisseau retentissant et sonore. Cécile eut comme une nostalgie de son clavecin, puis de nouveau la reprit le flot. La voix puissante de l'instrument chantait la gloire des époux! la passion bénite, l'enthousiasme saint, et Cécile éperdue, comme renversée par ce grand flot d'allégresse, sentit qu'en elle quelque chose *devait* changer. Elle s'agenouilla sur son prie-Dieu dans un inexprimable trouble. Son âme vibrat si fort et si loin qu'elle touchait aux limites de l'Inconnu sans le pénétrer encore, et elle perçut la révélation vague d'Autre chose.

Puis l'orgue se calma, et le silence divin plana un instant. L'évêque descendit vers le couple et, avant de les leur passer, bénit les anneaux. Et la bénédiction descendait sur les époux, consacrant leurs baisers, leurs étreintes futures, le bonheur de leurs chairs surnaturalisées. Le sacrement s'épandit sur eux avec toute sa grâce, et par lui, dans une sorte de stupeur divine, Cécile comprit tout. Un étrange vertige l'enveloppa, toute sa chair angélique frissonna. Les deux promesses, celle de son enfance et celle d'aujourd'hui, pour la première fois lui parurent inconciliables... Puis, en un instant — un brisement inconnu, suivi d'une paix exquise — il lui apparut que non.

Et alors, comme un rayon de soleil — tel un signe visible — chargé de poussières lumineuses, descendait d'un vitrail vers elle, Cécile, plus légère et comme spiritualisée, sentit s'exalter son âme dans ce rayon et s'éperdre sa joie nouvelle dans cette lumière, et tout bas, la messe commençant, elle redit doucement sa prière...

Et, tandis qu'elle la répétait elle s'aperçut que son âme, apaisée tout à fait maintenant, devenait semblable à la musique.

Celle-ci s'était faite plus douce, plus candide, plus intime et Cécile songeait qu'elle était pareille à celle du ciel. Rien ne pouvait être plus beau, c'était le murmure de l'Invisible, le bruissement des célestes vergers, les harpes angéliques et les cithares et les violes. L'enfant fermait les yeux, respirant ces voix par tout son cœur. Tendue vers Dieu elle lui répétait sans se lasser : « Permits, Seigneur, que je demeure immaculée. » En disant ces mots son âme était si musicale, si pleine de chansons que la musique céleste n'était plus, semblait-il, que l'écho de sa musique intérieure... Dans le large rayon d'or qui la baignait, elle apercevait maintenant, debout en robe blanche, le Christ qui souriait à sa virginité...

VIII

Tout cela elle le lui a dit à son lit de mort.

IX

La nuit vint, nuptiale et auguste. Et Cécile se trouva seule avec son époux dans le silence blanc de sa chambre : « O Valérien, doux jeune homme bien-aimé, lui dit-elle de sa voix musicale et grave, m'aimes-tu ? » Et comme il ne répondait pas, tremblant devant elle d'amour attendri : « Mon bien-aimé, reprit-elle, m'aimes-tu plus loin que la mort ? — Plus loin que la mort, acquiesça-t-il. — Valérien, moi je t'ai tant aimé que mon amour veut être éternel... je suis allée vers toi sans connaître l'amour, mais de toute mon âme d'enfant, je me suis donnée; je t'ai consacré ma pensée et le pur trésor de mon cœur, je suis montée vers l'autel comme vers un rêve... Mais Dieu tout à coup m'a révélé la vie et dans toute ma chair a frémi le pur désir de ton baiser. » Et comme, éperdu de délices, il lui tendait ses bras aimants... « Mais je t'aime trop, Valérien, pour t'aimer de la sorte, d'un sursaut de volonté et avec l'aide de la Grâce, j'ai dit à Dieu que je ne voulais pas. J'en mourrai peut-être, car quelque chose en moi s'est brisé à ce vœu, et j'ai senti que tout mon être se détachait de la terre, pour aller au Ciel... Mais je t'aime tant, je t'aime tant, que je ne voudrais point mélanger des délices terrestres à la pure essence de mon amour. » Et, comme il hési-

taît à comprendre, elle lui prit les deux mains entre ses mains pâlies qui fleuraient l'oranger. « O mon bien-aimé, n'as-tu pas compris, comme moi, que notre amour est si céleste que nous le diminuerions en y mêlant notre tendresse. Mon âme et la tienne ne sont-elles pas unies à jamais? J'aurais pu dire non, tout à l'heure, je ne l'ai point dit, car j'ai voulu que le sacrement fit de nos vies une seule vie jusqu'à l'infini de l'éternité. En promettant à Dieu ma vie, je te l'ai promise et je t'ai promise à lui... » Elle parlait, exaltée et tendue, et comme une lumière irréaliste la nimait. Farouche d'abord, amolli ensuite, pleurant enfin silencieusement, Valérien suivait dans sa propre âme la surnaturelle tragédie... « Je ne comprends pas », disait-il. Alors il vit comme des anges. C'étaient des formes vagues qui emplirent la chambre de bruissements légers. Des regards bleus flottaient, des chevelures impalpables tremblaient dans la demi-lumière, c'étaient toutes les vierges d'autrefois qui venaient, et Valérien se souvint, en voyant entrer parmi elles un jeune homme beau comme un Dieu, d'Alexis de Cappadoce, qui, le soir de ses noces, avait fui selon son vœu, mais qui avait voulu être marié pour pouvoir, toute l'éternité, accompagner sa bien-aimée. Alors il comprit, et son âme en un instant fut transformée. Et comme il tombait à genoux près de Cécile extasiée, la grâce se manifesta sur eux. Il sembla que les fenêtres s'ouvraient et qu'entraient par là les musiques célestes. Ce fut un ravissement dans la lumière. Des accents inouïs palpitérent, la musique d'âme la plus idéale, la plus insoupçonnée, la plus aérienne. Des archets invisibles glissaient sur d'immatériels violons et des plectres légers erraient sur les mandoles, les harpes semblaient faites de fils de la Vierge et de rais de lumière et c'étaient des doigts presque divins qui erraient dans les cordes. Ces mélodies avaient la légèreté des parfums, et elles se mêlaient à d'autres phrases comme les odeurs de lilas à des rayons de soleil. D'un clavecin léger montaient des notes grêles et des voix s'y mêlaient, si claires, si nuancées, si virginales, que seuls des anges peuvent en avoir d'aussi pures... Le concert séraphique dura jusqu'à l'aube... alors il s'évanouit dans la clarté, se fondit dans le jour naissant, s'évapora comme aux lumières de l'azur s'évapore la rosée... Les bras croisés, la bouche entr'ouverte, les yeux mi-clos, Cécile sommeillait dans l'extase... Respectueusement Valérien se pencha vers elle, la prit entre ses bras et la

déposa sur le lit nuptial en tremblant, puis il s'éloigna dans un long regard...

X

Ils descendaient le grand escalier vers le jardin, graves et pâles, quand moi qui passais, au bas du perron, je répétais en riant et sans respect la phrase qu'un jour à treize ans elle m'avait dite : « J'ai juré de rester comme sainte Ursule... » A ce mot, que je sentis à l'instant sonner faux, ils s'arrêtèrent au milieu des marches et se regardèrent d'un long regard surnaturel. En elle rien n'avait changé, sauf qu'elle était pâle d'une pâleur — semblait-il — définitive; lui s'était transformé et il lui *ressemblait* comme si son âme faite à l'image de la sienne était désormais sa physionomie. A leur regard, à leur silence timide et fier je devinai tout à coup — connaissant ma sœur — l'invraisemblable vérité. Elle seule, en ce temps où les légendes sont finies, pouvait avoir exhaussé son âme jusqu'à une telle inaccessible hauteur. Je le vis à toute évidence dans son regard quand, le fixant sur moi comme pour un triomphe angélique, elle me répondit, à moi qui ne croyais à rien, mais qui étais — après toute son enfance — si proche de son cœur : « Dieu ne pouvait-il pas exaucer mon vœu et me donner Valérien? »

Elle me dit cela, si simplement, avec si peu d'emphase, et cela me bouleversa plus que je ne puis le dire. Elle vivait dans une telle atmosphère de rêve, notre maison en était à ce point baignée, le paysage même du jardin était si divin, que ces paroles montaient de son cœur aussi naturellement que les ferveurs brûlantes d'une moniale, cloîtrée seule depuis vingt ans loin du siècle, avec Jésus. J'avais vu le monde, j'avais lu les livres, mais rien ne m'avait secoué comme cette simple parole et ce sourire simple. Ils me reportaient aux époques héroïques de la légende chrétienne. Et brusquement je m'agenouillai au bord du perron comme devant des saints. Elle le vit, descendit l'escalier en courant, légère et droite, et tandis qu'elle me relevait, je me mis à pleurer comme un enfant. Mes années de scandale et d'indifférence me firent horreur, je me vis indigne d'être frôlé par ces mains virginales, et j'écoutai, plongé dans un remords sans nom les douces paroles qu'elle me disait : « O frère! frère! si tu croyais en Dieu,

tu pourrais nous comprendre. » Alors tout mon cœur se fondit et mes sanglots redoublèrent ; ce fut sur mon âme un baptême nouveau, la Grâce de Dieu m'envahit comme une onde, me pénétra, m'illumina, fit de moi un autre homme, je sentis revenir à moi mon enfance que j'avais crue à jamais perdue, et je compris seulement la sublimité de Cécile, jusqu'à en être ébloui. Je la vis, plus belle encore que tantôt, et autour des époux mystiques je sentis *réellement* une odeur de lis et de roses, comme si l'ange de la légende en avait couronné leur virginité. « Je crois ! je crois ! » m'écriai-je. Alors, Cécile leva la tête vers moi, puis d'un inimitable geste me baisa la poitrine en me disant avec respect : « Tiburce, Tiburce, je reconnais en toi mon frère ! » Et, comme elle se redressait, je sentis son baiser s'imprimer sur mon âme, descendre au fond de moi, et doucement, sous la chaleur virginale de ces lèvres, la vie divine reprendre à jamais possession de mon cœur.

XI

Quelques jours après, elle devint languissante et dut s'aliter. La terrible rançon de son vœu, c'était cette maladie qui la terrassait. Elle avait brisé en elle la vie de la chair, et maintenant, le corps n'avait plus la force de soutenir cette âme trop vibrante. La révélation du sacrement, le sacrifice, l'exaltation l'avaient faite plus diaphane qu'un grand lis. Valérien l'emmena en Italie, et quelques jours après j'allai les rejoindre ; mais la langueur ne faisait qu'empirer ; ils s'aimaient passionnément comme des âmes peuvent s'aimer. L'Eucharistie du matin les réunissait dans l'étreinte surnaturelle de leurs deux pensées, et il eût fallu inventer des mots pour dire la prodigieuse beauté de leur amour. Ainsi doivent s'absorber l'un dans l'autre, et ensemble s'absorber en Dieu, les bien-aimés qui sont déjà dans l'autre vie. Qu'importent les instants à ceux qui s'aiment pour les siècles ? Elle se voyait mourir sans pleurer. Pourtant, nous fûmes vers la montagne des prodiges, mais la guérisseuse du Gave ne voulut pas la guérir. Alors elle soupira vers le vallon natal : « Je voudrais tant mourir chez nous ! », répétait-elle.

Il fallut la ramener alors. Ici. A la fenêtre, devant ce paysage

qui m'entoure aujourd'hui, elle respira de bonheur ; mais la mort était proche. Nous étions trois autour d'elle : Valérien, transfiguré par le miracle, moi, émerveillé toujours, et notre père *qui ne voyait rien*. Un soir elle reçut l'extrême-onction, nous restâmes à son chevet toute la nuit ; puis le matin notre père s'étant retiré : « Ouvrez la fenêtre, je vous prie », dit-elle. Le jardin était si doux, c'était un de ces jours de septembre qui ressemblent à des jours attardés d'avril. Une grâce fragile emplissait l'air, les lointains étaient idéalisés par une lueur bleue ; une paix légère, élyséenne et parfumée, baignait les choses. La fraîcheur vous frôlait comme un angélique baiser. Et comme on ouvrait la fenêtre, tout cela monta dans la maison. Cécile regarda, puis ferma les yeux. « Ecoutez », dit-elle. Et voici que la musique céleste approchait... Notes de clavecin comme des gouttes d'or, perles des mandoles comme du cristal, mélodies des violons comme des fils d'or, par-dessus le jardin elle arrivait, très douce, portée par d'invisibles anges, et, au delà des arbres, un grand orgue infini déferlait. Par la fenêtre la musique entra, envahit la chambre si doucement que l'on se crut transporté dans un autre monde. C'étaient des cantiques supraterrrestres que rien ici-bas n'eût pu faire pressentir, des motets clairs qui s'élevaient jusqu'à Dieu dans un élancement d'extase, des mélodies qui étiraient des notes si lointaines qu'elles étaient grêles comme un fil de soie d'or... et tout à coup la musique devenait si intime, si imperceptible qu'on eût dit la chute mystérieuse, à l'aube, des gouttes de rosée chargées de clarté... puis les instruments reprenaient, dans un crescendo si doux et si puissant que l'âme en demeurerait ravie... Après un bref silence, une voix seule se mit à chanter, elle monta d'abord tout droit, vibrante, puis se ploya, traîna un instant, puis remonta, divine et claire ; parfois elle avait des tremblements d'amour, puis, étouffée par l'adoration, elle se taisait, et reprenait, accompagnée par l'orchestre invisible ; enfin, celui-ci se tut et la voix de l'archange monta, monta comme un trait de blancheur dans l'azur... Nos âmes étaient tendues à se briser, nos yeux perdus dans l'extase. Alors, comme on sentait qu'enfin cette musique inouïe se perdait en Dieu, Cécile ouvrit ses grands yeux calmes et prit la main de son mari : « Je vois le Ciel, dit-elle... A demain. » Et elle mourut dans un sourire.

PIERRE NOTHOMB.

Je vous dirai peut-être un jour...

*Je vous dirai peut-être un jour, Automne, Automne,
Vous que j'ai respiré jadis, lente saison.
Je dirai la viduité des horizons
Et l'immobile aspect de vos jours monotones,*

*L'infini du matin par les plaines immenses,
Le verger jaunissant de ses fruits dépouillé.
Et le vent de novembre aux subites démençes,
Et la dernière fleur dans le jardin mouillé;*

*Et je dirai l'accueil nostalgique des routes
Qui semblent reculer l'imprécis des là-bas,
Et les navrances de la pluie en larges gouttes
Sur les chemins trempés où s'alourdit un pas;*

*Les bois, sous leurs derniers soleils, muets d'extase,
L'âme des grands étangs limpide jusqu'au fond,
La poignante douceur du beau fruit mûr qui fond
Voluptueusement sous la dent qui l'écrase;*

*Les couchants chaque soir si purs, si épuisants
Qu'on dirait quelque chant de barde à l'agonie
Jailli soudain, sauvage et fort, puis s'apaisant
Et mourant comme tombe une feuille jaunie.*

*Ah! cela qui finit dans un dernier rayon,
Résigné, le sachant, sans révoltes ni fièvres...
Il n'y a plus qu'un mot à présent sur mes lèvres :
Dans le calme du soir, ô mes frères, prions.*

*Prions un peu pour calmer cela qui s'agite
En nous, dont nos esprits à tort se préoccupent :
Tous les possibles devenir... Mais, ma petite,
Ces longs élans vers le bonheur, quel jeu de dupes!*

*Chassons de nous tous les trop confiants espoirs ;
 Nous avons perdu trop de temps à tant rêver.
 Prions un peu dans l'attendrissement du soir
 Et que nos yeux sans pleurs fixent le noir pavé.*

*Avez-vous bien compris la leçon de ces choses,
 Vous qui vous obstinieez dans vos r bellions ?
 Laissez glisser des doigts la chair morte des roses...
 Tout cela, c'est la vie et nous nous y plions.*

*Car il ne suffit pas de mâter sa pensée,
 Il faut encor que l'on accepte et qu'on sourie.
 Demain, je reprendrai la tâche commencée
 Et vous vous pencherez sur votre broderie.*

*Nous nous inclinerons, ô pauvres gens enclins
 A trop de lassitude, à mieux garder notre âme.
 Mais cette grâce harmonieuse de déclin,
 Lui conserverons-nous sa pureté de flamme ?*

*Il ne faut pas beaucoup pour embellir une heure
 Et la joie n'est pas rare au fond d'un cœur sensible.
 Soyez toujours les bienvenus dans ma demeure,
 O mes hôtes, goûtez cet abandon paisible.*

*Savoir tout accepter, c'est la plus belle tâche
 Et se garder quand même un cœur simple et fervent.
 Ceux-là n'ont pas compris qui nous nomment des lâches,
 Les fous qui jettent leur orgueil aux quatre vents.*

*Si vous craignez des défaillances en chemin,
 — Cela se peut — petite, vous me ferez signe
 Et le soir je viendrai vous prendre par la main
 Et vous mènerai sur la plus haute colline.*

*De là l'on voit la ville et l'on entend la vie ;
 Et l'on est cependant hors de la vie déjà,
 Au domaine du songe et des âmes ravies
 De sentir proche Celui qui les protégea.*

*Vous entendrez monter, hésitante, inquiète,
 Vers vous une chanson dite avec peu de voix
 Qui balbutie et s'interrompt et se répète,
 Une chanson de pauvre espoir et d'humble foi.*

*Si frère et si fragile, hélas! on croirait voir
La buée du matin qui ternit les carreaux, —
La chanson d'un enfant apeuré dans le noir,
Celle du prisonnier derrière ses barreaux.*

*Une chanson qui ne sait plus ce qu'elle chante
Et se poursuit, par habitude, se poursuit,
Grelottante, cassée, éperdue et touchante,
Et exaltant le jour et défiant la nuit.*

*Quelquefois on croirait à l'entendre, si lente,
Qu'elle va tout à coup cesser de palpiter.
Mais non! elle reprend tenace, et consolante
En sa monotonie et son humilité.*

*Et c'est la chanson de la vie qui aide à vivre
Et fait se soutenir les pauvres gens d'ici
Qu'on voit marcher courbés, titubants et comme ivres ;
Tous ont le même espoir et le même souci.*

*Les pauvres gens d'ici aux cœurs meurtris de doute
Qui s'abordent avec de grands ménagements,
Car il y a toujours des blessés sur les routes
Et les corps las sont prompts aux découragements.*

*On ne sait pas. On dit des mots. On fait des gestes.
On tient des propos fous ; les rires sonnent faux
Et l'on reste à guetter le messager céleste,
Celui qui marche avec son éternelle faux.*

*Les rhéteurs battent du tambour et leurs emphases
Exaltent les désirs, la gloire et les conquêtes
Et le bondissement sonore de leurs phrases
A fait lever des légions de faux poètes*

*Qui, célébrant le labeur rude et précieux,
N'ont pas pu voir parfois, parmi les foules folles,
L'angoisse du mystère halluciner les yeux
Lorsque le bruit du soir était plein de paroles.*

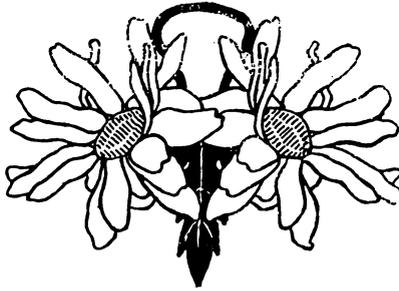
*Ah! laissons notre cœur s'accouder à l'automne
Et prendre une leçon d'héroïsme plus vrai.
Nous n'écouterons pas ce chant que l'on entonne
Et jeterons ce vin dont on s'est enivré.*

*Puisqu'on marche ici-bas avec des mains tendues
Vers la promesse que l'on n'atteindra jamais
Et qu'on voit cependant briller, clarté perdue,
Là-bas, au loin, parmi la brume des sommets.*

*Préparons-nous du moins à ne jamais l'atteindre
Et faisons-nous un cœur à l'égal des plus purs
— Lampes faibles pourtant craintives de s'éteindre, —
Que guide et que soutient un espoir ferme et sûr.*

*Des sources de bonheur chanteront dans notre être
Et nous y gagnerons, quand nous aurons prié,
La consolation de voir un jour, peut-être,
Les grandes vérités éternelles briller.*

LUCIEN CHRISTOPHE.



Pages agrestes

Les javelles



Il y a de grands soldats taciturnes et sauvages, qui sont venus.

Ils étaient vêtus de rouges habits de guerre; ils portaient d'immenses armes qui jetaient de féroces lueurs, comme des yeux de criminels.

Et les petites vierges aux chevelures blondes, ont resserré leurs rangs, craintives et soudain pâlies.

Elles ont frémi sous l'haleine rôdeuse de la Mort.

Elles ont pleuré de grosses larmes de rosée.

Une alouette a chanté.

Un cri-cri a joué du violon.

Une abeille sonnait l'Angelus au cœur d'une fleur... Et il était bien triste de mourir ainsi, dans l'universelle joie des choses!

Alors les grandes armes blafardes se sont mises à ramper sur le sol, en sifflant comme des serpents.

Les vierges faibles ont chancelé, puis sont tombées. Elles n'ont pas tâché de résister. Elles n'ont pas proféré de menaces. Elles n'ont laissé s'exhaler aucune plainte.

Elles sont tombées, l'une après l'une, couchées sur le flanc, la tête cachée dans leur superbe chevelure.

Elles sont tombées...

Les pavots, leurs amants sanguins, auraient bien voulu pousser, comme un défi dans l'air, leur cri rouge de révolte, d'appel et de haine.

Hélas! eux aussi ont succombé, maculant de caillots le champ du carnage!

Maintenant toutes les javelles sont tristement couchées dans leurs linceuls d'or clair.

Soleil lâche et cruel ! même après leur défaite, tu t'amuses à les cribler de tes flèches aiguës !

Dis-moi, n'est-ce point assez, déjà, que celles qui ne sont pas tout à fait mortes, agonisent, lentement suppliciées, sur la herse douloureuse des éteules ?

Les grenouilles

Ce soir, au bord de l'étang, derrière la forge, les grenouilles travaillent encore pour Yed le forgeron. Il y a longtemps qu'il les occupe à son service. Depuis toujours, on les a entendues limer du fer, désespérément, infiniment, au long des nuits. Mais il a l'air de ne pas savoir qu'elles sont là, à peiner dur pour lui ; même, on l'a vu : quand il en rencontre une sur son chemin, il la repousse dédaigneusement du pied, ou l'écrase. Quel sort fatal, quel pacte diabolique les lie ainsi l'un aux autres, alors qu'ils se vouent une haine implacable ?

... D'abord, elles liment un gros essieu (peut-être celui du char des Nuits va-t-il bientôt casser ?). Puis, aigrement, elles forent des trous aux deux bouts.

La besogne est pénible ; le fer dur, et elles n'ont que la langue pour l'entamer. Peu importe à *celui qui les commande*, il faut qu'elles travaillent !

Parfois, cependant, elles se reposent ; s'il y a de la lune, elles regardent, béatement, la lune avec leurs yeux de grenouilles.

Puis, sans une plainte, elles recommencent leur labeur de forçats. Le *garde-chiourme*, c'est un sapin, au bord de la mare impassible ; il bouge parfois avec des airs inquiétants. L'*Inspecteur*, c'est la lune ; quand elle vient regarder par-dessus l'épaule du sapin, le garde lui explique tout bas des choses, en agitant la tête.

Cependant, ce soir, pour égayer ses compagnes d'infortune, une des grenouilles joue des castagnettes. (Le vieux sapin s'est endormi, et la lune doit être morte...)

Un peu de temps encore, les autres travaillent ; on dirait à présent qu'elles rabotent une noueuse planche de chêne.

Le vieux sapin dort et la lune est morte... (Peut-être vont-elles traîtreusement leur fabriquer à chacun un cercueil ?)

Enfin, comme ce soir personne ne les surveille, elles cesse-

ront de travailler avant l'heure fixée. Elles trichent adroitement, au jeu lugubre; par prudence, l'une d'elles rabote ou lime encore, de temps en temps, afin d'éviter les surprises.

... Voici le signal de la retraite; elles ne sonnent jamais la cloche, de crainte de donner l'alarme; elles agitent une grosse crécelle en bois, comme à l'église pendant le temps pascal.

Et les derniers hoquets de la crécelle résonnent étrangement dans le silence de la nuit, comme si déjà, fatiguées de leur corvée misérable, elles étaient descendues sous les voûtes du sommeil.

Le Chien

J'ai un chien, ce qui n'étonnera personne. La bête, d'ailleurs, n'a rien que de bien ordinaire. Mon chien est un chien, c'est-à-dire qu'il est intelligent, aboie, fait des tours et agite la queue. Il n'oublie jamais de manger, ce qui prouve qu'il a une bonne mémoire, et il fait parfois des gestes de bénédiction.

Mon chien n'est pas beau : ce qui signifie qu'il n'est ni affreux comme un bouledogue, ou comme un basset, ni distingué comme un lévrier. C'est un chien, et c'est parce qu'il est cela tout simplement que je l'aime.

Je l'appelle *Ali* tout court, quoique son vrai nom soit, en réalité, *Ali-Baba*. Je l'ai baptisé ainsi, afin d'honorer la mémoire d'un grand homme qui n'a pas encore sa statue.

Ali est brun de pelage (il raffole de café au lait). Ses yeux jaunes ne sont pas précisément d'une profondeur vertigineuse, mais pour des yeux de bête, ils ne sont pas trop bêtes. Il porte des oreilles le plus souvent chiffonnées, comme deux feuilles flétries, et une queue arrondie en anse de panier.

Ce matin, au déjeuner, quelqu'un me le dénigre. Cela m'a offensé. Tout de suite, je fais son éloge, j'exalte ses qualités. Mais Ali ne me laisse pas continuer mon éloquent discours. Il me coupe la parole (et la tartine), au ras des lèvres, en me griffant le nez de ses canines aiguës.

On a ri, on s'est moqué.

J'ai dit : « C'est un bon chien : il est modeste ! »

Ensuite, comme je pars pour la promenade, il me déchire le pantalon et me happe le mollet cruellement.

Je dis : « C'est de joie ! Il m'aime ! Quel grand cœur ! »

Nous cheminons à travers champs; il trotte devant moi, le corps oblique, le nez au vent, les pattes enchevêtrées, la queue tordue.

Je crie : « Ali, venez ici ! » Il me regarde de loin, d'un air narquois; sa queue bat horizontalement une polka volante en deux temps. Et comme j'insiste et l'attends, cet étrange petit chef de musique jappe; il pense : « Vous vous payez ma tête; elle est trop dure ! » et file à l'aventure.

Je dis : « Il est tout de même si intelligent ! »

Maintenant, Ali affairé bat la campagne en tous sens; il y rencontre, ce me semble, bon nombre de « connaissances; » il les salue, les flaire, leur fait des politesses; il parle bas à des fleurs; il a compassion des plantes assoiffées sous le soleil, et libéralement, il leur verse à boire.

Il porte toujours sa gourde sur lui.

Et je dis : « Il est si prévoyant ! »

Les cadavres, les tristes choses inertes et infâmes, il les bénit d'un grand geste de sa patte étendue à l'infini.

Et je pense. « Quelle compassion ! Quelle charité ! Quelle piété ! »

Nous rentrons. Je le gronde doucement de sa désobéissance; il me regarde avec respect, mais sans admiration; à présent, je le tiens entre quatre murs.

Il me montre qu'il a compris; mais je ne devine pas qu'il se promet bien de recommencer à se jouer de moi, à la première occasion.

Il ne me lèche jamais la main; car je ne le frappe pas. On dirait qu'il a été à l'école, qu'il y a lu des livres, dans lesquels une vieille tradition ne permet pas aux chiens de lécher d'autres mains que celles qui se lèvent pour les battre.

Un grand artiste

Je connais un grand musicien, qui est aussi un grand poète; je l'aime, parce qu'il ne m'a jamais parlé de son génie.

Musicien, il ne joue pas sur un stradivarius authentique; il n'a pas suivi pendant quinze ans les cours du Conservatoire. Il n'a jamais paru sur la scène d'un théâtre, ni salué les brillantes assemblées mondaines pour leur demander des bravos.

Il ne connaît pas même les noms de Mozart, de Beethoven, de Wagner.

Le soir, quand il est seul en face du Silence, il dit très humblement, très pieusement, sa chanson mélancolique ou joyeuse, rêveuse ou transportée, heureuse ou désespérée, et multiple et changeante et diverse et toujours neuve et inouïe, que rythment seules les palpitations de son cœur vibrant et ardent, source intarissable de divine Harmonie et d'amour.

Je ne connais pas non plus d'aussi étrange poète.

Il n'a jamais écrit dans les gazettes. On ne voit pas de ses livres à la montre des librairies. Il n'a rien volé à M. Victor Hugo. Il n'aspire ni aux honneurs, ni à la fortune; il ignore l'existence de l'Académie.

Pourtant, on a beaucoup parlé de lui dans les livres; des milliers de bouches ont prononcé son nom avec admiration. Heureusement, il ne sait pas lire, et reste sourd au langage des Hommes.

Il n'a aucune idée de ce qu'est la « Gloire immortelle ». Il vivra toujours, mais comme il ne s'en doute point, il n'en tire pas orgueil.

... Il dit ses vers mélodieux dans la paix tranquille des solitudes. Peut-être personne n'écoute? Que lui importe! Il se tairait, effrayé, si quelque importun venait l'y applaudir.

Il vit loin du monde, mélancolique et un peu fou comme tous les poètes, avec au cœur un grand, un malheureux amour.

Car celle qu'il aime est lointaine et grave et immatérielle et inaccessible : c'est la Nuit, la grande Nuit au cœur de silence, aux cheveux d'ombre molle, aux yeux d'or clignotants, qui ont un charme si étrange de mystère et de douceur.

C'est la Nuit, qui a fait vœu de chasteté, et qui se promène au ciel portant entre ses doigts bleus le lys pâle de la lune.

Bien qu'elle ne réponde point à sa voix inspirée, il chante pour elle, suavement; il chante sans espoir; il chante encore, il chante toujours, parce qu'il aime; et sa chanson est si belle qu'elle suffit à son amour.

Ce musicien, ce poète est un grand artiste par la force miraculeuse de son cœur. Dans son cœur, c'est l'aube, c'est le matin, c'est le bonheur, c'est la Vie, malgré l'indifférence et le sommeil de la Nuit.

Ce grand artiste a des ailes pour prendre son essor vers la Lumière; et c'est pourquoi il atteint si facilement à la Beauté : c'est le divin Rossignol.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Le retour

*Ne dis point que le ciel est bleu! — Il est quatre heures.
Point d'air, point de soleil; le ciel est blanc et bleu.
— Ne dis point que je suis ici! — Un enfant pleure;
Je sens l'odeur des fleurs une par une. Il pleut.*

*Donc c'est cela, le monde, et c'est cela, la vie!
C'était cela, la mer, et c'est cela, ici!
Passé, présent, tout est comme en photographie.
O le hasard, ô l'amertume d'être ici!*

*Est-ce toi, mon âme? Ecoute. Dis : Je suis seule.
— Et puis encor? — L'ennui! l'ombre qui fait son tour.
— Et puis? — La paix. Plus rien. Vois comme l'on est seuls!
— L'amour? — Ne dis point amour. Ne dis point amour!*

*— Amour! parce que je suis grandement malade!
Amour! Dis : Je suis seule. Ne dis point amour!
Hier! demain! la chose à faire! tout est fade!
Il me dure, et de moi, et de vivre, et du jour!*

*J'aime!—Et puis? J'aime!—Quoi?—Non, je n'aime rien, chut!—J'aime!
J'aime! — Tout le monde est rentré, voici le soir.
La lampe se rallume et ce lieu est le même.
Que la mer était triste et que le ciel est noir!*

PAUL CLAUDEL.



Lettre Parisienne



L'ÉLECTION d'Henri de Regnier à l'Académie française est un événement littéraire dont l'importance ne peut échapper aux yeux des plus prévenus. Toute une jeunesse pénètre avec l'auteur d'*Aréthuse* sous les lourds portiques, toute une génération, avec ses rêves glorieux de lyrisme et son ardente passion de beauté.

On s'est beaucoup occupé des poètes de 1885, on a raconté sur eux une foule d'anecdotes plus ou moins fausses, on a étudié quelques-unes de ces puissantes individualités. Je doute qu'on ait rendu, à cette manière d'être littéraire qu'on nomme le symbolisme, pleine justice. Nul n'a su, à mon avis, envisager de haut cette question artistique, ni peser sa valeur dans la balance de la poésie française.

L'attitude de cette génération est, du point de vue lyrique, une des plus nobles qui soient dans l'histoire des idées esthétiques du XIX^e siècle. Les tenants du symbolisme n'ont cherché autre chose que la poésie *pure*, c'est-à-dire dépouillée de tout ce qui n'est pas elle : didactisme, éloquence, etc... Ils ont agrandi le champ de la vision poétique en tournant leurs regards vers l'intérieur, vers l'âme, et en poussant des prolongements jusqu'au domaine de l'inconscient. Ce mot de symbolisme ne signifie qu'un retour aux données premières de la vie psychologique de l'homme ; il est synonyme d'idéalisme.

Henri de Regnier est un des plus glorieux représentants de cette attitude lyrique dont nos petits neveux jugeront peut-être mieux l'importance que nous, lorsque certaines querelles auront pris fin. L'auteur de la *Gardienne* n'a pas peu contribué à manifester cette poésie d'états d'âme et à exalter de purs paysages intérieurs. Son rythme souple correspond en musique à ce qu'on appelle la mélodie continue qui, loin de fixer l'émotion ou de la figer dans des concepts abstraits, la prolonge et l'étend selon de suggestives vibrations. Sa strophe, habilement balancée, exprime par de subtiles évocations les sentiments les plus profonds, les émois les plus secrets de l'être. Cette conquête du verbe et du rythme, cette façon de s'exalter constituent une des plus importantes acquisitions de la poésie moderne.

L'entrée d'Henri de Regnier sous la coupole est une victoire de la poésie contemporaine dont tous les partisans de l'idéalisme lyrique se réjouiront.

Les femmes ne se contentent plus de faire des académiciens, elles exigent aussi qu'on leur offre des fauteuils dans le palais Mazarin. De là une grande effervescence. À ce propos un plébiscite fut organisé par l'*Intransigeant*. ||

s'agissait de désigner, au cas où les académiciens accepteraient de se donner des confrères du sexe faible, trois femmes dignes de se mêler aux travaux du dictionnaire. Le sort choisit M^{mes} Gérard d'Houville, Colette Willy et de Noailles. Ce vote éclairé prouve en quelle estime nous tenons ces trois femmes auteurs. Pour ma part j'applaudis à tout rompre à ce choix excellent. Si je mis un bulletin blanc dans l'urne, c'est que le vote n'était pas secret et qu'ayant l'habitude de fréquenter deux ou trois bas bleus sans talent, je me serais fait écorcher par ces bacchantes si on m'avait soupçonné de porter ailleurs mon choix.

La question est posée, il faudra la résoudre. Déjà l'Académie des sciences accepte l'idée d'accueillir M^{me} Curie. Mais il semble bien que l'Académie française soit réfractaire à l'entrée des femmes sous la coupole. Le plus simple serait de créer une académie indépendante, tenue et dirigée uniquement par nos fougueuses adversaires. La difficulté est de composer les statuts et de nommer les premiers membres. Choisir quarante femmes n'est pas chose aisée, et dans un salon où l'on s'amusait à ce petit jeu on n'est parvenu à s'entendre que sur deux noms, encore ces deux femmes de lettres désignées étaient-elles présentes. Quant aux trente-huit absentes, je vous laisse à penser ce qu'elles ont pris....

On ne s'agite pas moins dans le camp des critiques. Le jeu des petits papiers fait fureur, et chacun se tue à découvrir des documents inédits sur la vie privée des grands hommes. Nous poussons jusqu'à la passion la curiosité, et nous ne saurions dormir tranquilles tant que nous ignorerons le nombre des maîtresses de Sainte-Beuve. C'est pourquoi M. Jules Lemaitre vient de prononcer une conférence sur ce fameux *Livre d'Amour* qui fit scandale et qui nous offre un Sainte-Beuve assez vilain. Au reste, M. Troubat, l'ancien secrétaire de l'auteur des *Lundis*, ne cherche pas à défendre son maître d'avoir volé à Victor Hugo sa femme, d'en avoir fait sa maîtresse et d'avoir publié, après la rupture, le *Livre d'Amour*; tout au plus l'excuse-t-il et s'efforce-t-il de montrer que si l'homme sort diminué de cette aventure, le lettré et l'artiste ne sont point atteints.

Il est de fait que d'envisager la littérature par ce petit côté ne saurait satisfaire les vrais esprits critiques. Il nous est complètement indifférent que Lamartine ait possédé au sens de l'écriture M^{me} Charles. On connaît la vieille querelle à ce sujet entre M. Séché et M. Doumic, l'un prêchait pour l'innocence, l'autre pour la faute. Depuis huit jours, M. Séché triomphe, exulte. Il a découvert un document qu'il juge d'importance. Par un certain jeu de dates et un rapprochement de lettres inédites, M. Séché prouve que jamais Lamartine n'a couché avec Elvire. Voilà qui nous est fameusement égal, dès lors que nous avons le *Lac* et le *Crucifix*. Quand donc comprendra-t-on que la vie privée des poètes ne regarde personne et qu'on doit s'en tenir à leur œuvre, sans plus. Exhumer de vieux papiers secrets et non destinés à la publicité ne peut qu'être préjudiciable à de chères et belles mémoires.

Aussi bien un vent révolutionnaire souffle dans la critique avec une force

peu commune et brouille les cerveaux. M. Fauchois s'en est pris à Racine, M. Blum à Corneille. M. Masson-Forestier, petit neveu de l'auteur d'*Andromaque*, arrive à la rescousse et nous offre en un gros volume compact un portrait de son oncle illustre peu flatté. *Autour d'un Racine ignoré* est un livre intéressant, plein de documents instructifs, mêlés à des jugements un peu imprudents.

M. Masson détruit cette légende que Racine est l'œuvre de Port-Royal. Il nous montre un Racine violent, très sensuel et racontant ses passions dans ses tragédies. C'en est fini du « doux Racine ». L'auteur d'*Andromaque* s'est mis tout entier dans ses pièces, avec sa sensualité et ses fureurs amoureuses. Il cessa de produire des tragédies lorsque sa vie sensuelle fut éteinte.

Je crois ces traits justes et suis pleinement d'accord avec M. Masson-Forestier. Où je désapprouve le critique, c'est lorsque ce dernier soutient sa thèse avec trop de raideur et d'affirmation. M. Masson-Forestier a la main lourde, sa critique manque d'élégance. Son caractère colérique lui joue de mauvais tours. Ce critique ne peut souffrir la contradiction. On sait sa polémique avec M. Faguet dans la *Revue des Deux-Mondes* et avec les *Débats*. M. Masson-Forestier ne sort pas vainqueur de la lutte. Aurait-il hérité de son grand-oncle une certaine facilité à s'emporter et un tempérament bilieux?

Tandis que les uns s'injurient et polémiquent à perdre haleine, les autres chantent et s'amuse le plus gaiement du monde, dans de joyeuses agapes. C'est ainsi que nous fêtâmes en un banquet imposant l'œuvre de Paul Fort et les six ans d'existence de sa vaillante revue *Vers et Prose*. Il y avait de tout à ce banquet, même des littérateurs, et si les nombreux discours annoncés se sont perdus dans le bruit et la fumée, en revanche nous n'eûmes à déplorer que quelques bris de vaisselle sans importance et pas plus de deux ou trois paires de gifles.

T. DE VISAN.



Revue du Mois

Les Concerts

Les Concerts de l'Orchestre de Munich. — Ce furent de magnifiques fêtes d'art que les deux concerts donnés à l'Alhambra par le *Tonkünstler Orchester* de Munich, le premier sous les auspices de l'Administration des concerts Ysaye. Munich est actuellement un foyer intense d'activité esthétique et spécialement dans le domaine musical elle occupe parmi les autres capitales allemandes une situation enviée et considérable. Par sa cohésion et sa discipline, par son équilibre parfait, son ampleur sonore et son éloquence expressive, l'orchestre de Munich compte au nombre des plus impressionnants et des plus admirablement unifiés que nous ayons entendu jusqu'ici. Dans une idéale et fervente communion de pensée, les artistes de cette remarquable phalange chantent et vibrent comme un seul instrument grandiose et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme une seule âme sous la direction merveilleusement compréhensive et entraînant de leur jeune chef Joseph Lassalle, d'origine française mais fixé en Allemagne après avoir passé son enfance et sa jeunesse en Espagne où des travaux de critique littéraire et musicale lui avaient déjà conquis la notoriété.

La quatrième Symphonie de Mahler qui pourrait être intitulée la Symphonie de l'Enfant, se rattache par de frappants rapports d'analogie à l'inspiration qui dicta à Humperdinck son charmant conte de fées musical, *Hänsel et Gretel*. Si Mahler traite son sujet avec une plus grande maîtrise technique, avec une plus riche variété de ressources, surtout avec un affinement plus suggestif dans les harmonies et les timbres, l'on peut dire d'autre part que mise en regard de l'œuvre naïve et si spontanément primesautière de Humperdinck, la Symphonie de Mahler apparaît de temps à autre entachée de préciosité et d'une propension trop visible à la recherche de l'effet.

Elle chante tour à tour les joies et les craintes de l'enfant, puis son pur sommeil brodé de songes d'or ou de visions étranges. Dans la première partie, des thèmes pimpants, gracieux, parfois même enveloppés de tendresse fleurissent à l'envi, retraçant toute une psychologie enfantine tandis que la faune amusante et bavarde de la classique Arche de Noé y est spirituellement suggérée, et cela sans heurter l'écueil d'une imitation calquée et trop servilement réaliste.

La seconde partie évoque le mystère troublant de la nuit, se développe dans une atmosphère assombrie où voltigent çà et là de vagues apparitions

aux formes fantastiques, hallucinations ingénieusement traduites en un tissu bigarré d'harmonies parfois déroutantes mais dont l'apreté savoureuse et inquiète n'est pas sans charmes. La troisième partie, le *Sommeil de l'Enfant*, serait la plus séduisante si elle ne traînait malheureusement en longueur. Elle renferme un chant délicieux, la berceuse lointaine chantée par les anges et dont l'écho, planant en caresse, est apporté par les sonorités virginales et affectueuses du violoncelle. Puis la hantise du cauchemar reprend. Le commentateur l'explique par la vue du petit qui s'endort et par l'effroi subit naissant à l'idée que ce sommeil pourrait être éternel.

Enfin, la quatrième partie, plus brève que les précédentes, et que caractérise l'intervention d'un solo de voix de femme, se résume en un lied charmant (*La Cuisine des Anges*) où le commentaire orchestral raconte les préparatifs du festin de choix que le bon Dieu réserve aux petits enfants sages et dont ceux-ci vont se délecter en rêve.

On pourrait dire que la Symphonie de Mahler a le défaut de ses congénères de musique descriptive, qu'elle pêche par prolixité mais peut-être aussi que pour être entièrement pénétrée et goûtée, l'essence esthétique de cette œuvre si foncièrement allemande exige un public allemand. Il y a dans l'*humour* allemand, plus naïf et à la fois plus fantasque que l'*humour* anglais, des côtés qui échapperont toujours à ceux qui n'auront pas eu un commerce familier et fréquent avec les écrits de Hoffmann, de Jean Paul Richter, de Platen ou de Henri Heine.

Mais ce que nous avons admiré au moins autant que la Symphonie elle-même, c'est l'interprétation qui la fit vivre et l'illumina, alliant la transparente clarté de chaque détail typique à la réalisation complète du sens général du poème, de ses significations tour à tour humoristiques et expressives. Les autres interprétations de l'orchestre bavarois ne furent pas moins riches de vie intérieure ni moins rayonnantes de lumière. A la grâce limpide d'exposition et à la pureté de style dont il fit preuve dans le Concerto grosso en *ré mineur* de Haendel venait s'opposer le *Don Juan* de Strauss qui, galvanisé de lyrisme frémissant, apparut dans toute la grandeur de son inspiration byronienne. Et les dernières impressions ne furent pas les moins belles. Le Prélude et la Mort d'Yseult, s'intensifiant peu à peu dans une gradation de sonorités admirablement ménagée et surtout l'Ouverture de Tannhäuser dont le finale fut rendu avec un éclat incomparable, couronnèrent magnifiquement ce concert.

M^{me} Bosetti, empêchée, avait été remplacée par M^{lle} Elsa Flith qui, outre la partie vocale de la Symphonie de Mahler, chanta la *Toute-Puissance*, un des lieder les plus hautement inspirés de Schubert. M^{lle} Flith possède une voix généreusement timbrée et vibrante dans les registres supérieurs mais qui malheureusement est loin d'avoir dans le *medium* la même ampleur.

Le second concert Lassalle fut en tous points digne du premier. Les interprétations de la *Symphonie Fantastique* et de *Mort et Transfiguration* y furent surtout remarquables.

Deuxième Concert Populaire. — M. Sylvain Dupuis a fêté le centenaire de la naissance de Liszt par l'exécution de la *Faust-Symphonie* donnée en 1903 aux Ysaye devant un public plutôt indifférent. Mais, depuis lors, un changement s'est opéré dans les esprits et les compréhensions. Comme le dit excellemment M. Chantavoine, si Liszt ne fut pas le plus grand musicien du siècle, il en fut la plus grande autorité musicale et sa figure sort peu à peu de la pénombre où la tenaient injustement les successeurs immédiats de la génération qu'il éblouit par sa virtuosité transcendante et aussi par ses surprenants pouvoirs d'interprète expressif, ceux d'Anton Rubinstein étant les seuls au XIX^e siècle qui puissent lui être comparés. On s'intéresse maintenant de plus en plus à son œuvre, aux inlassables énergies qu'il déploya, à son action bienfaisante et novatrice, à son grand caractère, à ses fécondes initiatives d'art.

Si la *Dante-Symphonie* ne se distingue que par une somptuosité pittoresque et décorative, l'ampleur de l'épopée dantesque ne se prêtant guère à une synthèse d'idées ou de caractères, la *Faust-Symphonie*, nettement lyrique d'essence et d'inspiration, évoque avec un relief saisissant les figures centrales du poème de Goethe, chacune de ses trois parties exprimant de façon admirable la psychologie du personnage dont elle porte le nom. Ainsi qu'on le voit par l'étude thématique très compréhensive que Sylvain Dupuis a publiée sur cette symphonie, toute son ordonnance est basée sur le *leitmotiv*. La première partie, *Faust*, se distingue par la richesse de la matière musicale et l'intérêt du développement symphonique, aussi par la souplesse ondoyante du tissu orchestral où les aspects multiples de l'âme de Faust tour à tour passionnée, rêveuse, inquiète, ardente, révoltée viennent se refléter dans des thèmes caractérisés et d'une plastique étonnamment suggestive. *Marguerite* est naturellement le panneau le plus séduisant du triptyque, et cela par la plénitude mélodieuse et la tendresse du sentiment qu'elle exprime, par la douceur printanière, le charme fluide et lumineux de l'instrumentation qui traduit si poétiquement l'âme ravie de la vierge s'éveillant aux appels enivrants de l'amour. Enfin, c'est par une trouvaille de génie que dans la troisième partie, *Méphisto*, Liszt invente le langage apte à peindre musicalement l'Esprit du mal, et l'on peut admirer ici le degré rare d'intellectualité auquel s'était élevée l'esthétique du maître hongrois. Par là même qu'il est l'Esprit du mal, Satan est synonyme de la Négation absolue, de la Volonté de destruction et en définitive du Non-être. Aussi ne comporte-t-il point la figuration symbolique d'un thème musical positif qui le caractérise et, en conséquence, dans *Méphisto*, Liszt se borne à reprendre les thèmes de *Faust* et de *Marguerite*, mais il les brise, il les triture, faisant haleter les rythmes. Ainsi, cette page puissante apparaît chargée de tout le virus de malice diabolique et d'ironie essentielle qui, destructeur comme un vent de mort, s'attaque aux plus belles fleurs de l'âme pour les contaminer et les flétrir.

La *Faust-Symphonie* fut fort applaudie et à juste titre, car Sylvain Dupuis s'était attaché à en donner une réalisation très approfondie et fouillée dans le détail. On goûta vivement aussi l'interprétation tour à tour délicate et vigoureuse d'une symphonie pour deux flûtes et orchestre à cordes de W. Friedemann Bach, un des fils de Jean Sébastien, symphonie débutant par un

poétique dialogue des flûtes, auquel vient s'enchaîner une fugue pleine de vie et d'éclat.

Le pianiste Rosenthal, qui n'avait plus été entendu à Bruxelles depuis nombre d'années, remplaçait M^{lle} Sansoni. Il joua le Concerto de Liszt (*mi bémol*) en grand virtuose dont il possède les qualités essentielles de clarté, de verve, de puissance, faisant jaillir du clavier des sonorités savoureuses, éclatantes et perlées. Puis, il nuança poétiquement la *Berceuse* de Chopin. Nous ferons cependant ici une restriction. L'essence de la *Berceuse*, c'est le calme et la sérénité. « Que la main gauche », disait Chopin, « soit votre maître de chapelle ». Ce conseil trouva-t-il jamais plus juste application qu'ici ? L'accompagnement de la *Berceuse* doit se dessiner à la basse estompé dans le rêve, en conservant toujours le mouvement initial, sans aucune accélération ni ralentissement, sans aucune de ces capricieuses oscillations de rythme qui, suivant le mot heureux de Brassin, *pourraient éveiller l'enfant*.

On a pris ensuite plaisir à voir Rosenthal maîtriser les terrifiantes variations de Brahms sur un thème de Paganini, les projetant en subtiles fusées, pour les faire vibrer l'instant d'après en écrasantes avalanches sonores. Nous ne pouvons dire la même chose de la transcription de valse viennoise qu'il joua en rappel et qui eut le don de soulever l'enthousiasme puéril de l'assemblée. Ici, dans la précipitation folle d'une vraie course à l'abîme, l'allure imprimée aux traits était si vertigineuse, que leur ligne en était altérée et leur plasticité compromise. Rosenthal et Sauer sont coutumiers de ces énormes fautes de goût difficiles à admettre chez un artiste. Sous ce rapport, les pianistes viennois sont très en retard sur leurs émules d'Allemagne, de France et de Belgique. Ni Busoni, ni d'Albert, ni Pugno, ni Degreeef ne se rendraient coupables d'aussi graves erreurs esthétiques. Les exubérances déchaînées et les rythmes trépidants de la *Catalonia* d'Albeniz terminaient cette intéressante audition.

* * *

Premier Concert Durant. — M. Félicien Durant a été excellemment inspiré de revenir à son ancienne coutume consistant à composer des programmes méthodiques, harmonisés avec le but éducatif de l'institution artistique qu'il dirige, chaque concert demeurant exclusivement consacré à un maître ou à une école déterminés. Cette fois il s'est occupé de la musique russe.

Il a fait entendre la première Symphonie en *mi bémol* de Borodine et la troisième Symphonie en *ut majeur* de Rimsky-Korsakow. Dans le domaine de la symphonie, les Russes n'ont point l'art des grandes constructions puissantes et unifiées, mais ils s'y distinguent par les artifices du rythme, par le mouvement, la couleur, surtout par la profusion de sève folklorique qui les parcourt.

A tous ces points de vue, la Symphonie de Borodine offre le plus grand intérêt. La Symphonie de Rimsky-Korsakow dont il faut surtout retenir le scherzo plein de grâce, reste plutôt figée dans son ensemble, manque de

cette spontanéité vibrante, de cette saveur rythmique et pittoresque qui caractérisent la Symphonie de Borodine.

M. Ricardo Vinès, pianiste, a joué le Concerto en *ut dièze mineur* de Rimsky-Korsakow et le Concerto en *mi bémol* de Liapounow qui, de même que Liadoff, se rattache à l'école saint-petersbourgeoise des *Cinq*. Nous préférons le Concerto de Rimsky qui nous semble d'écriture plus ferme, plus libéré aussi de ces formules parasitaires qui encombrant l'œuvre de Liapounow où sans doute quelques idées heureuses se rencontrent çà et là, mais sans développements, vite noyées dans un flot d'arabesques plus ou moins élégantes ou étouffées dans le tumulte importun de traits assez lourds. M. Vinès, soucieux de mouler ces traits avec une perfection plastique absolue, a donné de ces deux compositions une version remarquable de clarté, de précision et de vigueur.

Signalons encore une jolie sérénade pour orchestre de Glazounow et une légende de Liadow, le *Lac enchanté*, dont les harmonies délicates et chatoyantes évoquent parfois le *Siegfried* et qui fut finement nuancée par l'orchestre.

Sauf peut-être une ou deux exceptions, les œuvres qui composaient ce copieux programme n'avaient pas encore été exécutées à Bruxelles et nous ne ménagerons pas à M. Durant les éloges qui lui sont dus pour sa belle initiative, pour l'énergie méritoire et la constance généreuse qu'il met à poursuivre son entreprise.

* * *

Concerts divers. — M. Crickboom a donné, à la salle de la Grande-Harmonie, son premier récital de violon, remportant un succès brillant et mérité auprès de l'auditoire nombreux venu pour applaudir ce disciple excellent d'Ysaye, un des représentants les plus autorisés de l'école. Il joua notamment des fragments de la Symphonie espagnole de Lalo, deux charmantes esquisses de sa composition intitulées *Grisaille*, *Calme*. Mais il y a surtout lieu de signaler son interprétation du Concerto en *la mineur* de Bach, interprétation tout à fait digne d'éloge par la beauté et la plénitude de la sonorité ainsi que par la noblesse soutenue du style, et celle du Concerto en *ré mineur* de Tartini qui lui donna l'occasion de faire valoir la maîtrise et la souplesse de sa technique.

Disons un mot, en terminant, de la séance de sonates italiennes du XVII^e et du XVIII^e siècles, organisée au *Foyer*. A notre grand regret, la chronique musicale étant fort chargée ce mois, nous ne pourrions ici entrer dans des détails. Notre collaborateur Charles Martens y fit une remarquable et instructive causerie sur les origines de la sonate qu'il étudia principalement dans l'œuvre de Corelli, de Veracini, de Tartini, dont il traça finement la physiologie artistique et morale. Cette causerie fut suivie d'excellentes interprétations démonstratives confiées à MM. Nicolas et Marcel Laoureux. On entendit la *Folia* de Corelli, une sonate de Tartini et une sonate de Veracini, cette dernière des plus intéressantes par le charme de la pensée et la grâce des rythmes.

GEORGES DE GOLESKO.

Les Salons d'Art

Le LI^e Salon des Aquarellistes. — Le goût des choses anciennes s'est tellement répandu dans le public qu'il a même envahi les ateliers les moins rétrogrades. Monuments, meubles, bibelots du temps passé, nous trouvons tout cela au Salon des aquarellistes et avec une insistance qui nous a frappés. D'autre part, plusieurs s'évertuent dans leurs aquarelles à sembler peindre à l'huile ou au pastel. J'ignore pourquoi ils mettent tant de coquetterie à vouloir qu'une aquarelle ait l'air de tout, sauf d'une aquarelle ! Pourquoi même, quand un procédé original a fixé la réputation d'un artiste le changer pour un moins bon, sous prétexte de rajeunir.

Cassiers a cru devoir modifier son système popularisé par tant d'affiches, superbement éditées, entre parenthèses, et donnant l'illusion de l'original. Il n'en reste pas moins l'un de nos meilleurs artistes. Appuyée sur les béquilles de ses contreforts, la *Grande église* écrase le sol de son poids de colosse ; sa tour massive se dresse avec orgueil, défiant les siècles et la perversité humaine. Rien de tel pour nous rendre modestes que la vue d'un pareil monument : lui survit, et nous, atomes perdus dans l'espace, disparaissions dans l'éternité sans laisser plus de trace que la poussière emportée par le vent !

Ce sphynx au nez camard, *Souvenir d'Égypte* qui hanta Baeseleer, se taira-t-il toujours sur son origine et sa création ? Enigme des savants, témoin muet des plus grands événements qui aient bouleversé l'univers, son silence est plus éloquent que tous les discours des orateurs.

La *Porte de Mesnil*, par Lanquetin, est un vestige d'enceinte fortifiée qui se rencontre encore dans l'arrière-province. Nullement restaurée, et telle que nos pères l'ont connue, flanquée de deux vieilles bicoques qui reposent leur vieillesse sur ses piliers. La route passe à travers ses jambes, comme le fleuve en dessous d'une arche de pont. On admire son pittoresque, avant de se demander quelle put bien être jadis son utilité.

L'Heure du salut, par Le Mains : c'est l'église en rase campagne, fortifiée contre les incursions des Normands. Frappante image de l'église, qui, pour n'être plus attaquée par les mêmes armes, n'en est pas moins battue en brèche âprement. Depuis mille ans le terrain de la lutte s'est simplement déplacé. Les pignons des *Vieilles maisons de France*, penchés sur une rivière inutilisée, si ce n'est pour la vidange, contemplant sans se lasser le cours d'eau déchu qui charrie l'ordure.

Pendant l'Office : la lumière du soleil, tamisée par les vitraux multicolores, illumine et dépose un chaste baiser sur le visage d'une jeune Bretonne aux fraîches carnations.

Comme paysagiste Bartlett procède des primitifs : *Mère et Enfant* se détachent à l'avant-plan sur un horizon lointain, coupé par les sinuosités des ruisseaux et des sentiers. *Jeux de Nymphes* n'est pas une des meilleures compositions de Besnard : la chute d'eau qui remplit la toile ne se présente pas

bien. Quant aux nymphes il faut les chercher longtemps avant de les découvrir. Je préfère à cette mythologie l'intimité bourgeoise de la *Soirée sereine*, du *Printemps* et de la *Bonne pipe*, de Carpentier.

Hagemans, à la *Lisière du Bois*, fut impressionné par les lueurs d'incendie d'un soleil couchant, mais il en força la note.

Une page de belle allure est celle où Hermanus représente les *Ruines de Montaigle*, perchées sur un mamelon qui domine la contrée d'alentour. Les architectes du moyen âge rendaient leurs constructions aussi élégantes que solides, et en les élevant sur des hauteurs ils se souciaient de la défense comme de l'esthétique du paysage. Nos modernes bâtisseurs négligent trop ces multiples contingences.

Le *Retour du Kaïd*, la *Fantasia* exécutée à l'occasion des festivités nuptiales aux confins du Sahara, fournissent à Maurice Romberg l'occasion d'éblouissants effets de lumière dans lesquels il est passé maître. D'un autre ordre d'idées procède sa *Fontaine de Diane*, à Fontainebleau : bassin en marbre blanc, allées droites, tapis de feuilles mortes, c'est le décor évocateur de l'ancienne cour de France. Il convenait de le peindre en cette saison d'automne qui mêle la tristesse du présent aux grandeurs du passé.

Titz interprète agréablement dans la *Route de Coxyde* le paysage classique de la Flandre maritime. La *Rue de Lille*, à Ypres, dresse devant nous les pignons de ses vieilles demeures et il n'est pas jusqu'aux béguines encapuchonnées qui ne donnent à ce coin provincial une saveur d'ancienneté disparue de nos cités. Je fus étonné de découvrir, en la *Cour de l'Ecole Couvreur*, un vestige du vieux Bruxelles, échappé — par quel miracle — à nos modernes vandales. En ces temps de chambardement général mieux valait, peut-être, ne pas attirer sur lui l'attention !

L'*Automne* n'a plus de secrets pour Uytterschaut : il transpose sur sa palette toutes les couleurs mourantes dont la nature pare son manteau d'arrière-saison.

La comtesse de Hohenwart témoigne d'une conception bien originale de la nature morte. Sa branche d'*Amandier* en fleurs se profile sur l'atmosphère sereine du ciel — au lieu du sempiternel vase de fleurs posé sur un guéridon et se détachant sur une banale draperie. Cet amandier fleure bon et l'on respire son parfum en plein air, mieux que dans un appartement clos.

M^{me} Gilsoul aussi préfère nous montrer ses fleurs sur tiges, et son *Jardin* en est rempli comme de multicolores confettis. Hermans exécute une *Fantaisie sur des airs d'azalées* (!) dont je n'aurais que du bien à dire, si le procédé qu'il emploie ne me paraissait fâcheux : il semble laisser de l'eau séjourner sur sa peinture, ce qui brouille le dessin. On songe malgré soi à un verre d'eau renversé par mégarde.

Je ne parlerai d'Hannon que pour la singularité de son *Deuil de journaliste*. Ce sujet évoque, croyez-vous, une salle de rédaction en larmes. Point : un canard le cou pendant, posé sur une botte d'oignons ! Je ne sache pas qu'aucun rédacteur soit mort de son premier canard ; c'est aux lecteurs à en faire leur deuil, et non pas aux journalistes.

Les tableaux de genre n'étaient pas foison. Gay, avec la *Cheminée*, ressus-

cita un exquis décor du temps de Louis le Bien-Aimé! Geudens raille finement la horde des gogos à l'affût de l'occasion, un jour de *Vente*. Le crieur qui s'époumonne et le tabellion qui annote avec soin le prix des enchères sont croqués sur le vif. *L'Escalier de la Tour*, en pas de vis, a ses mystères qui donnent le frisson.

Lybaert peint avec la précision d'un artiste médiéval. Il aurait pu donner à son *Tambour de 1792* un type plus guerrier. On ne se le figure pas, sous ses traits de bonhomme placide, menant les armées de la République à la victoire!

Les bons bourgeois de 1830 passent devant nous, un *Jour férié* : petites pensionnaires en rangs d'oignons conduites par une grave demoiselle en crinoline et cachemire, dandys coiffés du haut de forme évasé. Ces détails indiquent chez Amédée Lynen la compréhension d'une époque dont les amants de l'art ont beaucoup médité et dont l'originalité peu à peu se dégage.

Van der Way amène une *Jeune fille d'orphelinat* devant la vitrine d'un marchand de porcelaines. Sur les étagères sont disposés maints bibelots qu'elle envie et pourra seulement reluquer. Et ce désir insatisfait ajoute encore à la tristesse de sa situation.

Le *Projet de chapelle*, d'Ensor, et surtout les allégories de Khnopff, *Pour le Maître de la Terre*, sont d'un symbolisme compliqué, indéchiffrable même.

Les images de Boutet de Monvel m'ont plu par la naïveté charmante de leur inspiration enfantine, j'allais dire infantile; elles représentent les choses du présent ou du passé sous une forme accessible à des cerveaux de dix ans. Les aquarelles exécutées pour les albums *Nos enfants, garçons et filles* (1), font défiler devant nos yeux amusés M^{me} Chrysanthème à l'abri de son parasol, M^{me} de Pompadour en pantalon de sultane, le Roi soleil en danseur de ballet, le général Tom Pouce enfin qui ne dédaigne pas de bichonner lui-même ses chevaux d'ordonnance, les uns sur roulettes, les autres à bascules.

Est-ce amusant pour les petits!

Je m'en voudrais de clore la série des artistes cités, sans parler de Toulouse-Lautrec. Son art décadent et bizarre, malgré un crayon facile, jure avec son nom du grand siècle. Il le porte à son corps défendant, je le veux bien, — tel son pendant en littérature la comtesse Mathieu de Noailles mais il eût pu, tout de même, le mettre à l'abri d'égarer excessifs. Louis XIV et l'altière Montespan ne pensèrent jamais, dans leurs amours, devenir la tige d'une lignée de rapin!

* * *

Le Salon de l'Estampe. — Les coins les plus réputés de notre pays ont servi de thème à nos artistes.

Célos couvre d'un riche manteau de *Neige* un coin de Bruges la Morte, et

(1) Éditées par Hachette.

ce manteau la fige dans une immobilité glacée, lui donne l'aspect rigide d'un cadavre.

Les dessins de Combaz sur la *Grotte de Han* destinés à un guide illustré trahissent trop le but mercantile auquel on les destine et imposent une admiration de commande. Je le préfère livré à son inspiration. Des ormes semblables à de gigantesques plumeaux, violemment secoués par un *Vent d'Ouest* balayent le ciel avec fureur. On sent l'atmosphère chargée d'eau et les nuages prêts à crever. Ce grand drame de la nature est rendu ici d'une façon saisissante.

De la Haye, comme Peeters, fait parler les vieilles pierres, les fenêtres à meneaux, les portes cintrées du *Béguinage de Lierre*; pavés disjoints, égouts à découvert, murs branlants, rien n'y manque.

En des sujets analogues, Van der Loo fait preuve d'une grande sincérité d'accent, mais on pourrait lui reprocher l'uniformité de son coloris sombre et dur.

Les gravures de Vibert : les *Puits à pierres*, les *Faméliques* aux joues creusées par la faim décèlent un artiste pénétré de sa mission. Certaines ombres blanches rappellent, sans les pasticher, les procédés de Dürer.

Un des plus remarquables dessinateurs du Salon est sans conteste Maréchal. Il saisit comme pas un le caractère grandiose de la *Campagne romaine*, de la *Vallée du Tibre* et des *Montagnes de la Sabine*. Il plane au-dessus d'elles. Son coup d'œil d'aigle en perçoit d'emblée la majesté naturelle, accompagnée de vingt siècles d'histoire. L'*Eglise Saint-Martin* posée au beau milieu d'une bourgade de province, abrite sous son aile les paisibles maisons groupées autour d'elle.

Ses œuvres cachent un sens profond et des hardiesses de dessin qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres.

Verheyden figura dans la rétrospective. Sa suite de paysages confirme le jugement porté sur lui par Lemonnier : « Son bon sens rude dédaigna les allégories; il peignit en Flamand grisé de lumière, d'air, de mouvement, et chez qui prévaut la spontanéité du tempérament. Quand il fait ses bûcherons et ses paysans, c'est encore la terre qu'il exprime à travers eux. Ses paysages et ses portraits ont une ampleur de santé et de vie de bel ouvrier heureux. »

Lemmen aussi tint une place à part. « Nul, peut-être, n'est plus sensible à la volupté de la couleur. Sous le coloriste merveilleusement doué qu'est Lemmen il y a un dessinateur très savant qui met toute sa coquetterie à dissimuler son savoir. » (Dumont Wilden.) Les tons un peu criards de ses affiches pour l'*Estampe*, l'*Exposition de Bruxelles*, la *Libre Esthétique* sont bien faits pour retenir l'attention des passants. La *Fillette nue* d'un délicieux modelé, *Figure de Dos*, *Femme au Peigne* et d'autres encore révèlent un virtuose du nubien compris. Le *Pugilat* met aux prises deux brutes à face bestiale et aux biceps proéminents : ils s'assènent des coups qui ne sont pas pour rire, ce pendant que des messieurs musqués et des dames élégantes sont près de s'évanouir!

Les eaux-fortes de Pennell (aux lignes par trop géométriques) montrent à quel point le maître fut impressionné par l'énormité des villes américaines. « Il a synthétisé la vie active, tourbillonnante, nerveuse et formidable des cités

d'Amérique, la grandeur féerique de leurs constructions modernes, la puissance de leurs usines. On sent que l'œuvre a été gravée directement avec le cuivre, au coin d'une rue, du haut d'un toit, sur le parapet d'un quai, du sommet d'une colline. » (R. Sand.)

Le grouillement de la foule en délire à *Bruxelles-Kermesse* fut fidèlement traduit par Flasschoen.

En instantanés rapides, Guys stéréotypa les tranches de vie que Paris offrait journellement à sa vue. « Il veut savoir, comprendre, apprécier tout ce qui se passe à la surface de notre sphéroïde. » (Baudelaire.)

Danse aborde les genres les plus divers. Si d'une part les avant-corps d'une *Vieille maison*, rue du Dragon, à Paris, se rejoignent comme pour s'étreindre et disent assez l'imprévu des constructions anciennes; d'autre part une inspiration très jeune et de grande fraîcheur nous vaut la *Jeune fille au bérêt*. Sa physionomie éveillée trahit un cœur sain et une âme ouverte à l'idéal.

Les pointes sèches de Chahine sont consacrées à une très orientale *Ghemma* et à l'expression de ses sourires pleins d'artifices.

Il y a beaucoup de vie dans la figure farouche du tribun *Fanson*, dans le cerveau en mal de composition de *Gevaert*, et la face épanouie d'*Ysaïe*, par Dratz. Expressifs aussi les visages ravagés du *Vieux* et de la *Vieille mendiante* et l'*Abbé Letellier* dessinés par Duriau avec une rude franchise. Ses autres œuvres par contre font songer à des agrandissements photographiques.

Les portraits de Cels doivent être ressemblants, à en juger par ceux de *Verhaeren* et de *G. Stevens*, mais l'énergie leur fait défaut. Crayon timide qui craint de se prononcer.

Gaillard procède par quelques traits hachés : son *Portrait* est d'une belle venue, j'allais dire bien brossé.

Victor Rousseau se fait connaître ici sous un jour nouveau : La *Jeune Florentine* joue de sa luxuriante chevelure : tel l'oiseau qui secoue son plumage sous la rosée du matin, pendant que *Miss Isadora Duncan* discipline par le rythme savant de la musique une danse désordonnée et folle.

Je ne dirai rien de Khnopff malgré les perfections de son dessin : j'ai parlé déjà du symbolisme qui le caractérise et qui m'a paru ici encore d'une recherche excessive.

Peu de natures mortes. Un *coup de vent* agite les *Chrysanthèmes* de M^{me} Franchomme; leurs pétales deviennent autant de tentacules de poulpes, assurément inconnus des naturalistes!

Terminons sur les eaux-fortes qui interprètent les vieux maîtres.

M^{me} Danse expose la *Songeuse*, d'après Nicolas Maes, Rosseeuw, le *Portrait du docteur Scheuring*, d'après Lucas Cranach, Scoyer, la *Bête à bon Dieu*, d'après Alfred Stevens. Tous également réussis. La gamme des bruns et des noirs nuancée à l'infini donne une impression colorée aussi vive qu'un tableau. Et, indépendamment de la note d'art, il y avait là un tour de force que pouvait seul accomplir un métier consommé.

L'Exposition des Pastels. — *Les Marguilliers*, de Geudens, expriment assez bien ces physionomies des paysans de la bonne race, adonnés aux seuls travaux de culture, et dont l'unique pâture intellectuelle se borne au sermon de M. le curé. Les bésicles à mi-longueur du nez, le nez dans un gros paroissien romain aux feuillets gras, et sérieux comme des évêques, on se demande si vraiment ces braves gens savent lire ou s'ils ne font pas semblant!

Rêverie, d'Herman Richir, manque... de rêverie. Rêverie indique plutôt une inquiétude, une préoccupation dans un cœur de 18 ans. Ici, au contraire, c'est le triomphe de la santé physique épanouie en un visage de jeune fille au teint appétissant et frais. Ne s'agit-il pas de la propre fille du peintre? Dans ce cas, cet air bien portant ferait plus d'honneur au papa qu'à l'artiste, dont l'inspiration manqua un peu d'idéalisme.

Le *P. La Housse*, par Jacques de Lalaing, témoigne d'un métier consciencieux et habile, comme aussi le portrait de la *comtesse de Lalaing*, sa mère; mais, dans celui-ci principalement, le contour du visage est sec, la physionomie dure, la couleur d'une indicible froideur, et la personne entière d'une raideur de mannequin empaillé qui rappellent une fois de plus les habituels et regrettables défauts du maître. Défauts incorrigibles, semble-t-il, car ils tiennent au tempérament de l'artiste bien plus qu'à son métier de statuaire (comme on l'a prétendu).

Le *Portrait*, de Van Holder, d'une facture un peu lourde, témoigne de plus d'ampleur. Il rappelle de loin, grâce aux réminiscences de la mode et aux chapeaux Gainsborough, les portraits anglais du temps de Reynolds, sans être enlevé, oh! non, avec le même brio. Le modèle est d'ailleurs d'une beauté agréable, distinguée, et le mérite du peintre à le représenter en est diminué d'autant. Au contraire, le *Portrait* de femme, de Wollès, dépourvu des avantages physiques du numéro précédent, n'en constitue pas moins la meilleure œuvre du Salon. Une manière de petit chef-d'œuvre! On ne sait ce qu'il faut admirer davantage de la correction du dessin, de la vivacité du coloris, de la précision du trait, de la sérénité de la composition. Cela vit, cela parle. Ces yeux lancinants de myope dardent sur le spectateur un regard si expressif qu'ils paraissent mobiles. Ce n'est plus l'image d'une personne, c'est la personne elle-même qui voit. Pour atteindre à un pareil effet, pas l'ombre d'effort, une simplicité de moyen qui déconcerte. Preuve éclatante que la virtuosité du métier ne doit pas être confondue avec sa complication et sa recherche. Si cette vérité était mieux établie, on verrait moins de talents stagnants et d'efforts dépensés en pure perte.

La *Bretonne*, de Firmin Baes, au modelé solide, termine honorablement la série. De lui aussi *Les Bateaux*, flottille d'embarcations minuscules et lointaines. Au sommet de la grève se profile sur l'immensité de l'espace une Bretonne en robe noire et coiffe blanche, avec un enfant sur les bras. Son regard interroge l'horizon, dans l'espoir de découvrir la barque qui porte son cœur et sa fortune... Le soleil couchant et le jour qui expire projettent sur les cieux, sur la mer, des lueurs fluorescentes. Pas un souffle dans l'air, pas une ride sur l'eau, pas une voile gonflée; la nature entière se tait, s'endort. Et ce silence impressionne prodigieusement.

Exposition Dolf Van Roy. — Une femme jeune, en négligé du matin, vue de dos mais dont le visage heureux se lit sur une glace, savoure avec lenteur la *Lettre* longtemps attendue et pleine de confidences, car l'enveloppe est cachetée. Elle passe une de ces minutes d'intimité si heureuses et douces qu'on voudrait prolonger des heures. Cet instant fugitif et rare dans l'existence est noté avec beaucoup d'à-propos et par un pinceau délicat.

Les autres compositions de Dolf Van Roy (à part une étude de nu — *Le Masque* — où la lumière du jour caresse avec volupté des chairs bien en forme) sont le fruit d'une inspiration moins personnelle.

Favori et *Psyché* rappellent la *Dame en rose* et *Psyché* de Stevens. La *Dame en noir* est la réminiscence d'un Willems, et la *Bibliothèque* d'un Brakeleer. Interprétations élégantes parfois, mais qui ont le tort d'être des pastiches et de ne pas dépasser, ni même d'égaliser les maîtres imités.

* * *

Exposition Henri Binard. — Binard choisit de préférence les aspects de la nature les plus difficiles à saisir, parce que les plus fugitifs ; il essaye de fixer ce qu'elle offre d'imprécis, d'insaisissable, d'impalpable, ses changements de décor en un mot : jour qui tombe, soleil levant, premiers rayons du matin qui dissipent les brouillards à fleur de terre. C'est la nature sur le point d'expirer ou de revivre, le moment où elle se recueille soit pour s'endormir, soit pour s'éveiller, quand aucun souffle de vie ne l'anime plus, ou pas encore. Ces transitions du jour à la nuit sont si douces, qu'en les contemplant nous-mêmes dans les champs, nous ne parvenons pas à discerner l'instant précis où finit le jour, et où la nuit commence. Les arbres alors, en se penchant, chuchotent des bonsoirs qu'emporte le vent... Nuages floconneux, ramassés en ballots par le Créateur et remisés jusqu'au lendemain, campagnes qui s'enténébrent, rayons de lune qui flamboient sur des eaux tremblantes, forment les décors préférés de ses sujets favoris.

Ces spectacles dont la nature nous offre des représentations grandioses exercent toujours beaucoup d'attrait. Mais ils exigent dans leur exécution une maëstria, qui n'est pas encore le fait de Binard, malgré de sérieux efforts et un réel talent.

FRANCIS HOUTART.

Au Théâtre du Parc

L' « Aventurier », de M. Alfred Capus. — M. Alfred Capus nous donna jusqu'ici des comédies légères, pleines d'entrain et de gaieté, et qu'un souriant scepticisme teintait d'un optimisme aimable. Ces pièces nous livraient la philosophie, plus spirituelle que profonde et plus « bonne enfant » qu'instructive, d'un homme qui ne consent pas à prendre la vie au sérieux, encore moins au tragique, et qui s'accommode aisément des innombrables faiblesses humaines.

Avec l'*Aventurier*, M. Alfred Capus renonce à son ancienne manière : la gravité du moraliste remplace le sourire du sceptique. Cette comédie, qui touche au drame, qui recherche l'émotion bien plutôt que l'esprit, et qui la trouve, du reste, poignante, irrésistible, profondément humaine, — cette comédie nous donne une leçon de courage, de vaillance, d'énergie, sinon encore d'altruisme et de désintéressement, qui est d'une virile éloquence.

Cette pièce forte et honnête a remporté au Parc, où elle bénéficia d'une interprétation et d'une mise en scène remarquables, un succès extraordinaire. On a beaucoup ri, et surtout pleuré. On a applaudi avec frénésie la comédie et les acteurs, en tête desquels M. Krauss et M^{lle} Damiroff se firent admirer par un jeu à la fois sobre et pathétique. Et durant de longs soirs, une file interminable d'autos et de carrosses signala ce triomphe aux passants de la rue Ducale.

M. Alfred Capus, avec l'*Aventurier*, a rapporté « la veine » au Parc. Souhaitons que cette chance perdure, et que M. Reding nous donne très fréquemment l'occasion d'entendre de telles pièces. Le public réagit enfin contre les polissonneries ineptes qui prétendent à représenter chez nous l'esprit parisien. Le théâtre du Parc se doit à lui-même d'encourager ces excellentes dispositions, de ne nous offrir que de bonnes et belles pièces, de redevenir enfin notre première scène comique et le rendez-vous des « honnêtes gens ».

*
* *

La matinée Musset : Il ne faut jurer de rien. — Quoi qu'en pensent certains hommes de lettres, les dédains de nos jeunes poètes n'ont pas encore tué Musset : sa fantaisie, son éloquence, sa passion douloureuse et son ardent lyrisme continuent de troubler les cœurs. Et l'on s'est bien rendu compte, à la matinée du Parc, que les stances à la Malibran et les soupirs tragiques des *Nuits* conservaient un charme immortel. J'ai bien peur que Mallarmé, Kahn et Vielé-Griffin, sinon Baudelaire et Verlaine, ne soient oubliés avant ce dandy de génie que fut Musset.

Il ne faut jurer de rien, que le Parc nous a donné pour célébrer son centenaire, ne laisse pas, pourtant, de dater un peu. Au près de nos jeunes Nietzscheans, ce mauvais sujet de style 48, à redingote bleue et gilet à fleurs, semble bien innocent ; et le chiffre de ses dettes ferait rougir de honte, tellement il est modeste, les noceurs d'aujourd'hui ! Il date du temps des *lionnes*, des cabriolets et des élégances du boulevard de Gand : c'est dire qu'il a paru étrangement démodé. Mais la pièce, elle, n'a pas vieilli : son style et son sentiment ont gardé toute leur fraîcheur, son esprit et sa fantaisie n'ont rien perdu de leur éclat, son émotion discrète et sûre ne cesse pas d'aller droit au cœur.

Dans le rôle du jeune dandy, M. Scott fut excellent de désinvolture et de gaieté, et M^{lle} Aimée Roger exprima très délicatement les plus subtiles nuances d'un des rôles d'ingénue les plus charmants qui soient. Quant aux vers, ils furent dits correctement, sans plus, exception faite toutefois pour M. de Gravone et pour M^{me} Breitner.

F. A.

Journal des Conférences

18 janvier. — ... La musique italienne, par notre ami Charles Martens. C'est bien technique. Heureusement, j'aperçois dans un coin Golesco qui prend des notes.

18 janvier (bis). — M. Guy de Beaufort, un jeune qui ne manque pas de talent, fait, avec ses amis du Cercle littéraire de Saint-Michel, une *IncurSION à travers la Légende des Siècles*. Dans cette grande forêt il y a encore des taillis inexplorés. Nous y suivons le conférencier avec plaisir. Seulement il n'a guère pitié de nous, il parle vite, *recto tono*. On l'applaudit ferme pourtant et il le mérite.

20 janvier. — Aux *Annales*. Conférence d'Henry Carton de Wiart sur Joseph Prudhomme. *Durendal* n'est pas invitée. Nous le regrettons en l'occurrence. Pour les conférences qui vont suivre, cela nous est assez égal. Les messieurs de Paris vont revenir...

21 janvier. — Il n'y en a plus que pour *Durendal*. Voici Virrès, le monocle à l'œil, qui sur la scène du *Foyer* s'avance. Avec des finesses, avec des nuances, dans un style pourtant plastique et fort il étudie le rôle de *l'Art dans la vie*. Virrès est un des meilleurs conférenciers que je connaisse. Cette fois pourtant, la synthèse de sa conférence n'apparaît guère. Mais les morceaux, un peu *déjetés*, sont pleins d'aperçus ingénieux, d'idées frappantes de mots justes. On se sent en présence d'un écrivain particulièrement original, d'un artiste aux jouissances aiguës et éclectiques. Son commentaire de Ruskin est lumineux, complet, concis. M^{me} Derboven illustre sa conférence, lit quelques poèmes d'amour, quelques arts poétiques et s'acquitte à merveille d'une tâche difficile : la lecture de quelques pages de Ruskin.

25 janvier. — Dans une salle ravissante de la rue Mercelis, le tout Bruxelles élégant se presse pour entendre le Père Hénusse. Pour une grande part de la jeunesse d'aujourd'hui, le Père Hénusse est un maître. Esprit vaste, âme d'artiste, souffle d'apôtre, tempérament d'écrivain, il est réellement digne d'admiration. Nous l'avons tous entendu dans ses inoubliables *retraites* ; aujourd'hui il se révèle au grand public. *L'Idéal dans la vie!* quel thème pour un homme qui connaît ses poètes comme ses philosophes, et dont la savante psychologie nous déroute et nous émerveille. Le Père Hénusse est caustique, profond, poète éloquent tour à tour. Nul mieux que lui ne connaît l'Évangile, nul mieux que lui ne connaît, ne devine l'aspiration et l'ennui du monde moderne. Et il exprime d'admirables choses dans une langue admirable, nouvelle, chantante, d'une voix musicale et grave. C'est un enchantement devant tant de force tempérée de tant de goût, devant tant d'envol scandé de tant de mesure, devant un sens si aigu de l'actualité et tant de pensées éternelles. On voudrait réentendre certaines pages, dont l'une consacrée à Tolstoï constitue une des plus frappantes analyses qui aient été faites de l'âme de ce prophète. Il est à déplorer qu'un tel talent soit voué depuis des années à des auditoires de provinces.

28 janvier. — La salle des mariages à l'hôtel de ville. Grâce à je ne sais

quelle cérémonie municipale qui s'accomplit dans la salle de milice, les *Amis de la Littérature* ont pu tenir leur réunion dans le plus charmant décor gothique qu'on puisse rêver. M. Pol Demade y parle du paysan. M. Demade est médecin, il ausculte les corps. Est-ce pour oublier les estomacs, les intestins et les bronches qu'il adore les histoires extraordinaires? Cela lui a valu de la part d'un homme d'esprit (?), qui était mon voisin à sa conférence, le sobriquet ingénieux de « ministre de l'Intérieur et des Affaires étranges! » Aujourd'hui, il fait abstraction de tout cela pour chanter les bons rustres de chez nous. Il le fait avec esprit et éloquence, examinant ses héros à travers les écrivains. Conférence fort bien écrite, fortement étudiée, dite avec une certaine inexpérience. Quelques lectures, mais mal choisies : il y a du meilleur Virrès, il y a du meilleur Delaunoy. Un grand mérite : ce n'est pas la louange à jet continu qui a fait des *Amis de la Littérature*, trop souvent, des lecteurs de palmarès. M. Demade apprécie selon son tempérament et sa vision propre, il le fait nettement, courageusement, avec sûreté et modération. C'est assez rare pour qu'on le signale.

Les Revues

Vers et Prose. — Des paroles de Verlaine, assez peu nouvelles, citées par M. Pierre Louys. Deux lettres très intéressantes de Charles van Lerberghe, datées de l'époque des *Entrevisions*; et d'admirables *Histoires magiques* de M. Remy de Gourmont.

La *Revue générale* nous apprend, par un article de M. Emile Faguet, qu'un *poète est né*; ce poète c'est M. Nandor Sonnenfeld, dont le bon académicien, dans un style ultra-quelconque, célèbre les poèmes, qui ne sont d'ailleurs pas trop mauvais. M. Henri Davignon donne le début d'un roman : *Déracinée*. Le talent du romancier se fait, à mesure qu'il avance, plus grave, plus conscient, plus personnel.

Les *Marches de l'Est*, du 15 janvier, publient un article sensationnel du général Langlois où il est question de la neutralité de la Belgique. On se repose de la politique internationale en lisant les charmantes pages de M. L. Dumont-Wilden sur les coutumes de la Fête des Rois. Des vers de M. François Mauriac qui se prodigue un peu trop.

Le *Catholique*, après un admirable chapitre de M. Emile Baumann, s'occupe de la question Naundorff, de la réunion des Eglises. Un poème de M. Pierre Nothomb.

Dans la *Revue de Belgique* la littérature est représentée par M. Pierre Brodcoorens et M. Jules Gohy. Celui-ci offre à notre admiration des stances, — Malherbe estropié, Moreas boîteux. —

*Qu'importe si l'automne arrache leurs feuillages
Aux arbres délabrés :
C'est en vain que sur moi s'abattront les ravages
Qu'il aura perpétrés !*

*Craignant que sous les coups d'une saison moins tendre
 Mon âme fût à bout,
 Naguère j'ai choisi pour mieux la défendre
 Notre amour avant tout.*

La *Société Nouvelle*. M. Maurice Gauchez y publie à tour de bras ses *Masques littéraires belges* qui ressemblent aussi peu à de la critique que les compilations de ce pauvre René Dethier. C'est dommage qu'un écrivain de grand talent s'adonne ainsi à la littérature à trois aunes pour un franc. On frémit devant des phrases comme celle-ci : « Valère Gille... est le poète mondain par excellence. *Pourtant* ses vers ne sont pas toujours musicaux. . » Je ne comprends pas très bien la corrélation...

La *Vie intellectuelle : Quelques mots pour la Wallonie*, par M. Christian Beck. — Une nouvelle de M. Ferdinand Bouché. De substantielles chroniques. Une phrase de M. Louis Thomas : « Seules les grandes pensées comptent ; tout le reste n'est que de la littérature et du boulevard... »

La *Belgique artistique et littéraire* publie deux poèmes d'Emile Verhaeren, très beaux, très calmes, semble-t-il, quand se promenant *Autour des clos* on se souvient des *Campagnes hallucinées*; et de charmantes pages de M. P. Brodcoorens, où tout me plaît si ce n'est un général « qui minaude une douairière... » La *Belgique*, depuis le mois de janvier, a cru bien faire en doublant d'une « Revue » fort peut spirituelle l'alerte chronique mensuelle de M. Charles Morisseaux.

La *Wallonie française* donne un poème exquis de M. Louis Delattre : *Chanson d'été*.

— La *nouvelle revue française* termine dans son dernier numéro l'*Otage*, de Paul Claudel, et continue la publication du roman d'André Gide : *Isabelle*. Quand cette très intéressante revue donnera-t-elle la suite des lettres de jeunesse de Charles-Louis-Philippe ? Les dernières, publiées en décembre, étaient admirables. J'en extrais cette page déchirante :

« Tu ne peux savoir comme c'est triste, mon ami, et comme j'ai envie de pleurer. Je me fous de la littérature. Je voudrais vivre jusqu'à la fin dans cette petite ville de province... à m'ennuyer... Je me fous des femmes, je les hais, je voudrais les mordre et qu'elles en crévent, je voudrais que Paris n'existe pas. Peut-être que je serais heureux partout ailleurs qu'à Paris. Je voudrais que le monde crève aussi comme une bête pourrie. Mais surtout je voudrais que Dieu existe, qu'il fût bon, et qu'il y eût un autre monde. On s'y retrouverait pour toujours, on aurait des corps et des visages pour s'embrasser, des lèvres pour se sourire, des yeux pour se voir, et ce serait éternel. Oh ! comme je voudrais que Dieu existe ! On se quitte, on se voit une fois par an. Il viendra une fois qui sera la dernière, puis on ira pourrir dans la terre. S'il y avait un autre monde pour ceux qui se sont aimés et si l'on en était sûr, toutes ces douleurs terrestres n'auraient pas d'importance, la vie serait toute en joies et la mort serait le plus bel acte de la vie... »

— *La Nef* est une charmante revuette que viennent de lancer de jeunes

amis des lettres. Nous y trouvons entre autres de fort jolis vers de MM. Guy de Beaufort et Jean de Jaer, ainsi qu'un article de M. Robert Systemans sur le centenaire de Liszt.

— Le *Mercur*e de France célèbre le 1^{er} janvier M. Pierre Loruys, grand écrivain et *moraliste* ! Dans le même numéro, M. Maurice de Noisay, sous le titre de *L'Esprit de Jean Moreas*, cite une centaine de réparties du poète des *Stances*. J'en détache quelques spirituelles définitions d'écrivains :

FLAUBERT : « Il est parfait, mais c'est la perfection de l'eau stérilisée. »

BALZAC : « C'est un Shakspeare avec des ratés. »

PAUL HERVIEU : « C'est Œdipe à l'école du soir. »

ANDRÉ GIDE : « C'est un bonze qui cherche ses puces; je n'y trouverais rien à redire; le malheur est qu'il les donne à manger aux autres. »

ROSTAND, après l'*Aiglon* : « C'est l'oie parée des plumes de l'aigle. »

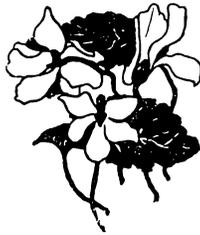
Dans son numéro du 16 janvier, le *Mercur*e donne un article de M. Laurent Tailhade sur Balzac, article curieux et injuste. Nous y apprenons, dans une note, que « l'admiration pour Barbey et pour Villiers, ce jocrisse de l'emphase, est une preuve irréfragable d'imbécilité ». Merci.

M. Léon Séché, dans le numéro de février, reprend ce sujet haïssable et passionnant : *Elvire et Lamartine*. M. Sébastien-Charles Leconte (Leconte de la Presqu'île, disait un jour Van den Bosch) donne de bons vers sur le *Masque de Fer*.

— *L'Art moderne*. Le 5 février M. Francis de Miomandre nous révèle un poète nouveau : M. Martial Martel.

— *Les Rubriques nouvelles*. Un article de G.-M. Rodrigue sur les *Vertus bourgeoises* d'Henry Carton de Wiart.

— *Les Moissons futures*. — Encore une naissante revue, mais dont le comité ne compte pas que des jeunes. Georges Virrès y donne un chapitre d'un roman inédit où il semble se renouveler, Ramackers un poème étoilé où il ne se renouvelle pas. Deux jeunes poètes bien sympathiques, Noël Dubois et Armand Delvigne y publient des vers charmants.



Le drageoir aux épices

Notre Secrétaire de rédaction a reçu la lettre suivante :

« Liège, ce 4 février 1911.

» MON CHER CONFRÈRE,

» Je proteste contre votre accusation de plagiat, parue dans votre chronique de poèmes à *Durendal* (numéro de décembre 1910). Le droit de l'artiste sincère est de défendre sa... sincérité. C'est tout ce que je puis faire. Si je ne parviens pas à vous confondre, je le regretterais pour moi d'abord, et peut-être pour vous ensuite.

» Recevez, mon cher Confrère, l'assurance de mes sentiments confraternels.

» HENRY MAASSEN.

» P.-S. — Avec prière d'insérer dans votre prochaine chronique de poèmes à *Durendal*. »

M. Maassen a des traits de ressemblance frappante avec M. Van Beneden (baron Charles). Il ne voit pas qu'on se moque de lui. C'est par pure ironie — Dieu nous en soit témoin! — que nous avons dit qu'il parodiait spirituellement Emile Verhaeren. M. Maassen heureusement ne plagie personne. Ses sottises sont de lui et de lui seul. C'est une justice à lui rendre. Est-il satisfait maintenant? Nous lui promettons que, s'il insiste, nous servirons par tranches, aux lecteurs de *Durendal*, ses œuvres complètes.

* * *

Nous faisons la même promesse à M. Eugène Schmitz, 70, avenue de la Chasse, à Etterbeek.

* * *

M. Henry Maassen, le célèbre poète limbourgeois, le même que plus haut, encore lui, toujours lui! en réponse aux paroles désobligeantes de notre critique des poèmes nous envoie un numéro de la revue *Arthénice* dont il est « directeur pour la Belgique » et qui publie en première page sa biographie et son portrait. Nous apprenons ainsi : 1^o par le portrait : qu'il se coiffe d'un panama, porte un lorgnon et de longs cheveux émouvants; 2^o par la biographie : qu'il « a été bercé dans la langue néerlandaise », qu'il est *paroxyste* et

futuriste, qu'avant d'écrire un poème il le récite et il le mime, qu'à le lire « on songe à Verhaeren involontairement ».

Arthénice publie ensuite un fort beau poème de M. Maassen; nous en reproduisons bien volontiers la dernière strophe :

*Ces bateaux,
Soient noirs, soient blancs
Ou longs, ou beaux,
Ou belges, ou allemands,
Néerlandais, français, bateaux rouges,
Oh! ces quais sous la pluie farouche!*

* * *

Un écrivain affirme que le René satisfait les frileux par sa chaleur toujours égale... Il ne s'agit pas du héros de Châteaubriand, mais d'un poêle du charbonnier Taymans. Celui-ci nous communique sous ce titre la dernière opinion littéraire de M^{me} Marguerite Vande Wiele, 108, boulevard du Nord :

« Monsieur, c'est bien volontiers que je reconnais ici les excellentes qualités de votre nouveau poêle le « René », dont je fus l'un des premiers acheteurs. Il est propre, peu encombrant, et enfin, *mérite suprême pour un poêle*, donne une chaleur vive constante et égale. C'est ce qui est particulièrement sensible aux frileux comme moi et dont je lui sais gré... »

Et il y a des gens que la littérature de M^{me} Vande Wiele laisse froids...

* * *

Qui est M. G. de S... ?

Le 15 janvier, M. G. de S... s'abonne à *Durendal*.

Le 16 janvier, M. G. de S... envoie de la prose à *Durendal*.

Le 17 janvier, *Durendal* refuse la prose de M. G. de S...

Le 18 janvier, M. G. de S... se désabonne.

Ainsi va la vie... nous avons perdu 10 francs et six pages de fautes d'orthographe.

* * *

Nous recevons de M. Van Beneden (baron Charles) la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur de la revue *Durendal*,

» Un ami me signale les passages où *Durendal* s'intéresse à moi.

» Il m'y faut relever une erreur : ce n'est pas à mon initiative ni à M. Capette que revient l'honneur d'avoir fondé la « Ligue nationale pour la défense de la langue française »; mais uniquement à M. Simon Sasserath, avocat très estimé du barreau de Bruxelles, et à M. Raoul Engel, un vaillant et précieux collaborateur.

» Après leurs entrevues préparatoires, ils pensèrent, avec raison, que cette ligue ne devait avoir d'autre but politique que celui de lutter contre l'envahissement flamingant, au cri de « Vive la Belgique Unie ».

» En raison de mes sentiments catholiques, bien connus parmi mes amis, ils me prièrent alors d'accepter la place de premier vice-président, comme ils prièrent en même M. Alexis Noël, conseiller communal socialiste, anti-flamingant, de Saint-Gilles, d'accepter celle de deuxième vice-président. M. Capette, de qui j'ignore les opinions de parti, remplit les modestes fonctions de trésorier dans ce comité neutre.

» Il était indispensable, n'est-ce pas, de rendre à César ce qui lui appartient?... et je vous prie, Monsieur le Directeur, de recevoir mes salutations très empressées.

» B^{on} CH. VAN BENEDEN.

» P.-S. — Je souhaiterais que *Durendal*, qui doit aimer la langue française, adhérât aux vœux nationaux de cette ligue.

» Les bulletins d'adhésion sont chez M. Raoul Engel, secrétaire général, rue de la Madeleine. »

Nous sommes au désespoir de ce que M. Van Beneden ne nous ait pas lu et nous ait si mal compris. Il était sans doute en voyage quand notre dernier numéro a paru. Peut-être allait-il encore « en avant pour préparer le chalet à sa famille », comme dit, à son sujet, la *Jeune Wallonie*.

* * *

Dans son assemblée générale tenue à Bruxelles ces jours-ci, l'Union des Littérateurs flamands a décidé de faire les démarches nécessaires auprès de Qui-de-droit, pour obtenir d'être traitée « sur le même pied d'égalité que les Amis de la Littérature ».

Sur le même pied d'égalité : l'expression mérite d'être relevée.

* * *

La *Belgique artistique et littéraire* fait distribuer dans le public une circulaire rédigée, nous ne dirons pas en style pompier, mais en style artilleur. Nous y apprenons : 1^o Que MM. Paul André et Fernand Larcier comptent parmi les *héroïques* artisans de notre mouvement littéraire. C'est déjà plaisant. 2^o Que la Revue publie des articles de tous genres mais d'une tenue littéraire *toujours impeccable*. Cette affirmation inspirée évidemment par les œuvres du baron de Lavau-Saint-Anne est au moins paradoxale. 3^o Que toutes les ressources de la Revue sont affectées à la plus large rémunération possible de ses collaborateurs. On n'ajoute pas que le plus clair de ces ressources consiste en la somme de 4,000 francs — quatre mille francs! — que le gouvernement donne comme subside annuel à ce Pandaemonium des médiocres.

* * *

« Les avantages considérables que nous vous offrons et qui sont énumérés ci-contre ne peuvent que vous engager à remplir le bulletin de souscription

annexé à cette lettre. » Ainsi concluent les héroïques artisans. Et ils annoncent en *post-scriptum* que tout abonné nouveau peut recevoir *tout à fait gratuitement* et au choix :

- 1° Un abonnement d'un an à l'*Expansion belge*.
- 2° Deux fauteuils numérotés, mais seulement pour les représentations « quelconques » du théâtre du Parc. Et le prospectus précise : à l'exception des premières et des représentations extraordinaires.
- 3° Trois volumes à choisir dans la collection de la *Belgique artistique et littéraire* (je préfère les deux fauteuils).
- 4° Un porte-plume réservoir « vendu obligatoirement dans toutes les papeteries ».
- 5° Six portraits formant album.
- 6° Un portrait de M. Paul André en grande tenue.
- 7° Deux portraits de M. Paul André en petite tenue.
- 8° La dernière œuvre de M. Paul André, en cours de publication dans la *Revue générale : Le Mariage*.
- 9° Trois cents cartes de visite lithographiées sur ivoire anglais.
- 10° Quinze exemplaires de *Delphine Fousseret*, sur hollandaise.

* * *

Quelques perles héroïques :

M. Paul André rend compte de l'*Aventurier* :

« M. Henry Krauss campa, du héros, une figure puissamment vivante, sympathique, avec adresse même aux moments où il se conduit sans trop de noblesse ni de délicatesse, c'est-à-dire quand il met une touchante jeune fille dans l'alternative de rompre avec son fiancé et de l'accepter, lui, très riche, pour mari, afin de sauver ainsi les siens de la ruine, ou, refusant ce mariage, de laisser s'accomplir les pires catastrophes... Mais il faut pour que ceci soit compris, que je dise en quatre mots de quoi il retourne. »

M. Paul André rend compte du *Million* :

« Le *Million* tient l'affiche depuis un mois avec un succès du meilleur aloi (vous ai-je dit que la pièce est sans grivoiserie aucune ni absurdité trop grossière). »

M. Paul André rend compte de *Perkin Warbeck* :

« M. George Eckhoud a ménagé savamment, *mais* sans invraisemblance, des alternances d'épisodes violents et touchants... »

* * *

M. Paul Lefèvre nous annonçait, il y a un mois, une nouvelle passionnante : son livre se vendait « en pleine librairie ». Nous avons désespérément cherché ce chef-d'œuvre et nous l'avons enfin trouvé : une charrette véhiculait rue Neuve, devant les magasins Tietz, tout le ballot des *Premiers Vers*. Le camelot nous les offrit pour 10 centimes, et les ressources de la Revue le permettant — malgré les 10 francs restitués à M. G. de S. — nous avons

acquis l'objet de nos rêves. Nous pouvons ainsi mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques strophes spirituelles et profondes, choisies au hasard :

*Que de grabataires
Guéris
Par la parole sanitaire
D'un ami !*

*Je suis trop long, c'est vrai. Un dernier mot, mignonne
« Souris ! grandis ! et grossis bien ! »
C'est le premier conseil, Clarette, que te donne
Ton vieil oncle Paul de Menin.*

*Et je dis qu'au combat le guerrier antique
Sur sa cavale était moins beau,
Que vous à cheval sur le pur sang scolastique
Avec vos thèses pour drapeau !*

* * *

La littérature, depuis le procès Rency-Bonmariage, n'avait plus occupé le palais de Justice. Il y a quelques jours une cause ultra-littéraire, qui passionnait d'ailleurs l'opinion publique, a retenu toute une matinée l'attention des juges du Tribunal de commerce. M. Valère G..., l'illustre auteur du *Bouton d'opale*, ayant perdu (au cours d'une rixe dans une cabine téléphonique, disent les uns, dans une chute au palais du Roi, disent les autres) un collier — d'opales aussi — ne le retrouva plus. Il s'écria qu'il était volé et soupçonna de ce vol un membre du Cercle Artistique ou un larbin de la cour. Mais qu'elle ne fut pas sa stupéfaction en reconnaissant trois mois après, à la vitrine d'un joaillier, ses opales. Car c'étaient bien les siennes, il n'y avait pas à s'y tromper ! Chacun sait que les pierres composant un collier de M. Valère G... ont une originalité si marquée qu'il est impossible de les confondre avec d'autres. Ce bijoutier vendait le produit évident d'un vol ! Immédiatement, le poète exigea la restitution des opales, et le tribunal avant de faire droit à sa demande ordonna une enquête. Divers membres de la future académie de littérature belge défilèrent devant les précieux bijoux, affirmant qu'ils les reconnaissaient parfaitement, que rien n'était plus loin que ces pierres, de la banalité et de la redite. Malgré tout, le tribunal resta sceptique. Le jugement est attendu dans le monde littéraire avec une bien légitime impatience. Nous promettons à nos lecteurs de les tenir au courant.

LE PETIT ÉPICIER.



LES LIVRES

LES MOINES :

Trois livres sur les Bénédictins : *Dom Guéranger abbé de Solesmes*, par un Bénédictin, 2 vol. — (Paris, Plon et Oudin.)

Notice sur l'Ordre de saint Benoît, par dom JEAN DE HEMPTINNE (abbaye de Maredsous).

Les Bénédictins, par dom BRUNO DESTRÉE (abbaye du Mont-César, Louvain).

Voici trois livres sur l'ordre monastique qui ont paru successivement et qui s'imposent à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux Bénédictins.

Le premier est un ouvrage en deux gros volumes qui a spécialement pour objet de décrire la vie du plus grand moine de ce siècle, dom Guéranger, le premier abbé de Solesmes. Dom Guéranger fut pour l'époque contemporaine du monachisme ce que saint Benoît fut à l'origine, un vrai patriarche des moines. Il fut en quelque sorte un second fondateur. Car ce qui fait l'essence d'un ordre religieux, c'est son esprit. Or, l'esprit de saint Benoît avait peu à peu disparu dans la plupart des monastères bénédictins quand surgit dom Guéranger. Sa grande œuvre, l'œuvre de toute sa vie a été d'infuser un nouveau sang au monachisme contemporain en faisant reflourir, dans toute sa pureté et dans toute sa noblesse, l'esprit de saint Benoît. C'est dans ce but qu'il fonda Solesmes. Son abbaye devint l'école du monachisme. Et les élus que Dieu choisit pour restaurer l'ordre monastique dans son esprit primitif par ailleurs, allèrent tous demander le secret de cet esprit au maître incomparable dom Guéranger. C'est à ses leçons que se formèrent entre autres les distingués abbés de Beuron et de Maredsous, les deux frères Wolther, dont les abbayes sont parmi les plus glorieuses créations monastiques de ce siècle.

Dom Guéranger fut essentiellement et resta toute sa vie un moine. Il n'eut qu'une ambition : être un vrai moine. Il ne voulut jamais être que cela. Sans doute, il eut une influence sur son siècle, mais cette influence même, c'est comme moine qu'il l'exerça et c'est de son caractère de moine qu'elle découla. Il eût pu aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Il y eût été certes à sa place. Il les évita toujours. Il avait compris sa vraie vocation, et il y resta fidèle toute sa vie. Cette vie admirable a trouvé son digne historien. En effet, les deux gros volumes qui la racontent se lisent avec une aisance inouïe, tellement le style en est châtié.

L'esprit de saint Benoît qui anima dom Guéranger, le vrai esprit monastique, ce qui constitue la note caractéristique du moine, a été merveilleusement

exposé dans un volume bien bref mais substantiel par un autre fils de saint Benoît, dom de Hemptinne de l'abbaye de Maredsous, parti récemment pour le Congo pour y planter un nouveau chêne bénédictin. Jamais on n'a aussi minutieusement et aussi exactement exposé le véritable esprit monastique que dans ce petit livre. C'est en quelque sorte la photographie authentique du vrai moine. Lisez-le donc vous qui voulez savoir ce que c'est qu'un moine dans toute sa réelle et sereine beauté.

A son tour, notre ami dom Bruno Destrée, dans le volume qu'il vient de publier sur les Bénédictins, fait l'apologie de son ordre. Il nous expose, dans une langue à la fois simple et élégante, la raison d'être des moines, le rôle qu'ils ont été appelé par Dieu à jouer dans le monde, l'influence qu'ils ont exercée dans les temps passés, leur magnifique histoire qui fut pendant des siècles l'histoire de l'Eglise elle-même, et enfin l'apostolat qu'ils ont à remplir encore de nos jours. D'aucuns ont cru que la vie monastique n'a plus de raison d'être, que le temps des moines est fini, que l'ordre bénédictin n'est plus qu'une belle relique. Dom Bruno Destrée montre d'une façon lumineuse et péremptoire, dans son petit opuscule, que non seulement les moines ne sont pas inutiles, mais qu'ils sont plus nécessaires que jamais à l'époque actuelle. Ce livre renferme un aperçu général bref, mais complet, de toute l'histoire monastique depuis ses origines jusqu'à nos temps.

HENRY MÖLLER.

LE ROMAN :

Ascension, roman, par CHARLES DE POMAIROLS.— (Paris, Plon.)

Destève se sent attaché par les infrangibles liens des plus saines traditions familiales au domaine de Daumière que lui transmirent ses ancêtres. Eprise d'idéalité, son âme fière et distante, n'éprouvant aucun attrait pour les activités trop absorbantes de l'existence, s'est réfugiée dans la contemplation et dans le rêve. Il a embrassé la carrière du professorat dans l'unique pensée de propager le culte des grands hommes, de ceux-là bien entendu dont l'œuvre inspirée de Dieu contribua à l'avancement moral de l'humanité. Il n'oublie pas cependant la mission sociale, si haute et souvent si mal récompensée, que lui impose sa condition de propriétaire terrien. Il connaît par leur nom chacun des paysans de la contrée, et suivant un illustre exemple, il a même morcelé en faveur de plusieurs d'entre eux d'importantes fractions de son domaine. Destève a de l'amour une conception fort spiritualisée, aspirant « à une association fidèle pour le bien, où les plus belles vertus devraient se déployer dans le bonheur » la femme étant à ses yeux « un être presque incorporel, dérobé sous de longs voiles, une forme vague portant sur la terre les transparents symboles de l'âme, un pur visage, une parole mélodieuse, des yeux éclairés d'un feu pensif ». Les traits suaves de cet idéal féminin lui ont apparu un jour sur la physionomie angélique et virginale de Thérèse Issalys, la fille d'un châtelain du voisinage. Thérèse est devenue sa femme et il l'a aimée de toutes les forces de son être. Mais ce bonheur a passé et fui

comme une ombre. La mort lui a ravi l'épouse si chère au moment où elle venait de donner le jour à une fille, Lucile.

Cependant ses forces morales n'ont point fléchi sous le coup de cette foudroyante affliction qui a fait le désert autour de lui et sa vie, soutenue à la fois par le souvenir et par l'espérance, continuera de couler entre un berceau et une tombe. Dès lors tout l'intérêt du roman réside dans l'analyse pieuse et attentive de ce sentiment de l'amour paternel, sentiment peut-être plus affiné que l'amour maternel parce que plus spiritualisé et qui, vague, confus, hésitant au début, prend bientôt conscience de lui-même, se fortifie, s'élève sans cesse et devient enfin le mobile unique de tous les actes de Destève, lui inspirant les plus douloureux sacrifices pour assurer le bonheur de son enfant. Car, ou nous nous trompons fort, ou le titre du roman *Ascension* symbolise l'essor d'âme du père aussi bien que de la fille. A un instant de sa vie, une tentation d'amour est venue effleurer Destève, mais le souvenir de la morte et sa tendresse pour Lucile ont tôt fait de l'en affranchir.

Le caractère charmant de Lucile se dessine d'ailleurs en deux chapitres exquis de grâce et de sentiment intitulés *Portrait d'enfant*, *Figure de jeune fille*, qui à notre avis sont les meilleurs du livre. Nous citerons notamment cette belle scène offrant quelque analogie avec les pages finales des *Roguevillard* de Henry Bordeaux et qui nous représente Destève assis avec Lucile sur un sommet des collines de l'Aveyron, promenant avec elle ses regards sur l'enchantement du pays natal et lui confiant le dépôt sacré des souvenirs de famille depuis plusieurs siècles, tandis que l'autan mugit, l'autan chargé de tout le parfum du passé qu'il symbolise « par sa fuite rapide dont on perçoit l'écoulement, par sa grande voix qui paraît venir d'un mystérieux lointain, par son accent d'infini, de cet infini où tiennent à la fois tous les âges ».

C'est ainsi qu'avec une aisance sereine et ravissante, Lucile s'élève insensiblement sur l'échelle d'or de la perfection, revêtant peu à peu comme le caractère d'une Antigone chrétienne. Cependant, chaque jour plus claire et plus pressante, une voix du Ciel la convie vers une vie plus haute, exclusivement consacrée au service du Seigneur. Un dur combat se livre dans l'âme du père et dans celle de la fille. Mais la victoire reste à Dieu dont Destève ne contrariera point l'appel. Et plus tard, quand des lois tyranniques auront chassé les religieuses de France, et que Lucile aura reçu l'ordre d'aller semer la parole du Christ au milieu des forêts vierges du Brésil, il partira lui aussi pour les contrées lointaines afin de pouvoir continuer à vivre et à respirer dans le voisinage de l'être adoré. Il fera même plus. Pour subvenir aux exigences de l'œuvre d'évangélisation, il vendra son domaine de Daumière auquel il tient par les fibres les plus intimes de son cœur mais qui lui est cependant infiniment moins cher que sa Lucile.

On le voit, d'après ce bref exposé, le roman de M. de Pomairols est le roman de l'amour paternel. Certains critiques lui adresseront peut-être le reproche d'immobilité et ils auraient raison à certains égards. Toutefois, si M. de Pomairols consacre près de quatre cents pages de son livre à décrire l'amour d'un père pour sa fille, qu'on se le rappelle, Dickens dans une de ses créations

les plus puissantes, *Dombey and Son*, n'a pas eu assez de quatre volumes pour raconter comment la plus excellente et la plus dévouée des filles ne parvient jamais à rencontrer chez son père qu'une indifférence confinant à l'aversion. Si le sujet développé par Dickens est plus tragique, celui qu'a traité M. de Pomairols est certes plus attachant. Nous ne lui chercherons point non plus querelle à propos de certains épisodes *d'à côté* qu'on rencontre çà et là dans son œuvre, puisqu'ils peuvent s'autoriser de l'exemple offert en maints chefs-d'œuvre authentiques de la littérature anglaise et de la littérature russe. Mais nous ferons d'autres remarques.

Contrastant avec la fermeté du dessin qui retrace les deux personnages d'avant-plan, Destève et sa fille, la figure de Thérèse Issalys demeure bien pâle et estompée. Cette âme blanche, cette créature de rêve qui plane en quelque sorte au-dessus des contingences de la terre, semble moins un être de chair vivant et agissant qu'une fiction subjective sortie du cerveau de l'artiste avec tous les caractères de l'irréalité. En outre, le roman de M. de Pomairols est absolument trop dilué en certaines de ses parties, s'attarde, par exemple, avec une complaisance trop marquée dans le domaine mystique sur des états d'âme, dont nous ne songeons point à contester l'intérêt psychologique et moral, mais qui eussent sûrement gagné à être traités en des pages plus vigoureusement concentrées.

Ces réserves faites, nous nous sentons plus à l'aise pour dire combien ce livre nous est sympathique. N'est-il pas, en effet, comme un hymne chantant ce qu'il y a de plus noble dans l'amour, dans la famille, dans la religion, dans l'indestructible stabilité des énergies traditionnelles si précieuses comme préservatif social? Par ses tendances comme par sa forme, le roman *Ascension* s'apparente assez étroitement avec l'inspiration de Lamartine auquel M. de Pomairols consacra jadis une étude de morale et d'esthétique justement prisée et dont le grand nom est cité plus d'une fois avec un pieux respect au cours de ces pages.

Lamartine semble apercevoir les paysages qu'il décrit du haut de sommets augustes d'où les détails colorés s'évanouissent pour ne laisser subsister que les larges perspectives, les grandes lignes pensives et harmonieuses. Sans vouloir établir de comparaison, nous ferons la remarque que les descriptions de Charles de Pomairols, très sobres de couleurs, impressionnent plutôt par la sincérité de l'émotion au souffle duquel elles sont écloses. Son livre est écrit dans un style d'essence limpide et très française et nous résumerons notre impression en disant que si nous l'aimons, c'est que nous le considérons moins comme l'œuvre d'un romancier que comme l'œuvre d'un poète, et d'un poète croyant.

GEORGES DE GOLESCO.

Les Ames qui saignent, par POL DEMADE. — (Bruxelles, Dewit.)

Quelle qualité ai-je pour parler dans *Durendal* de M. Pol Demade? J'y fais la critique des poètes et c'est à moi qu'on demande de signaler ce volume à nos lecteurs.

A vrai dire, je trouve en M. Pol Demade les qualités du poète. Jamais

il n'eut cette pondération, ce talent de l'observation égale et universelle qui font les romanciers complets : ceux qui épinglent des détails en dénouant des situations. M. Pol Demade depuis le premier jour fut un *extrémiste* et ce fut dans les paroxysmes qu'il chercha son inspiration. Déjà, Maurice Barrès après *Une âme princesse* l'appelait un « catholique passionné » chercheur de « la plus ardente volupté » et vraiment il devait trouver « aux pointes extrêmes du catholicisme » des accents d'une beauté et d'une poésie étranges. C'est un poète, celui qui est capable de mettre son roman hors de la réalité ou plutôt de surnaturaliser la réalité rare qu'il dépeint. Et sa fervente pensée catholique fait plus intense encore sa poésie : « Quelle intensité, en effet, ajoutait Maurice Barrès, ne doit-on pas trouver sous un ciel dont les étoiles sont les regards d'un Dieu? »

Ce poète, M. Pol Demade l'est resté. Et quand il nous apporte aujourd'hui, après les *Contes inquiets* — dont l'un, *l'âme prisonnière*, est d'une inoubliable beauté — un nouveau volume de contes, ce sont encore des inspirations extrêmes et violentes qui m'ont séduit. Explorer avec un sens catholique aigu, les limites de l'existence et de la mort, les inquiétudes de l'âme, le problème de la destinée ; poursuivre les sentiments rares au fond des âmes méconnues, inspirer à chacun je ne sais quel trouble en évoquant à chaque instant l'au-delà de la vie, c'est nous procurer des frissons comme Villiers et Barbey seuls nous en donnèrent. Comme Edgar Poë, ce grand poète auquel manqua la croyance, M. Demade commence par nous désorienter, par nous faire respirer la grande angoisse de la mort, mais son sens catholique chaque fois nous fait retrouver dans l'ombre le pôle lumineux de la certitude chrétienne.

Mais où M. Demade cesse d'être poète c'est dans l'expression de sa pensée. Ses contes sont fort nombreux et au point de vue du style et du procédé se ressemblent trop. La phrase n'est pas assez étoffée, la trame est parfois simplement schématique. Plusieurs de ces pages ressemblent trop à ces nouvelles brèves que les écrivains donnent aux journaux. Mais c'est l'exception. La majorité des contes recueillis dans les *Âmes qui saignent* sont excellents, plusieurs sont tout à fait admirables : ce sont ceux où le poète ne laisse pas au journaliste le soin d'exprimer sa pensée.

P. N.

Leur Royaume, par ROBERT VALLERY-RADOT. — (Paris, Plon.)

Voici un des plus jolis romans chrétiens qu'on ait écrit depuis longtemps. C'est une vraie histoire d'amour, non pas d'un amour instinctif qui chasse Dieu d'une âme pour aboutir à l'idolâtrie de la chair, mais d'un amour pur et chaste, quoique aussi et même plus fort que l'amour purement charnel. Le héros du roman est avant tout un chrétien et presque un mystique à tel point que comprenant d'instinct la splendeur de l'idéal de la perfection, à savoir l'immolation totale de l'âme à Dieu, il se demande d'abord s'il ne doit pas lui aussi se sacrifier. Et ce n'est qu'après s'être intimement convaincu que sa vraie vocation est le mariage, qu'il choisit et cueille parmi les êtres qui l'entourent la jeune fleur qui lui semble incarner le plus parfaitement en

elle l'idéal de la femme chrétienne et qui est, par conséquent, la plus digne de son amour.

Il y a dans ce roman des passages admirables sur l'amour de Dieu, sur la vie mystique même et sur l'amour humain transfiguré par la grâce. Et ce qui ne gâte rien, au contraire, à la beauté du fond et aux idées magistrales de ce roman, le style en est absolument charmeur de la première à la dernière page.

H. M.

Nono, par GASTON ROUPNEL. — (Paris, Plon.)

Au milieu de la surproduction contemporaine déconcertante de tant de romans vides et ineptes, quoique correctement écrits, ce qui ne suffit absolument pas à constituer une œuvre littéraire, un roman sortant de la banalité est de nos jours fort exposé à passer inaperçu. Tel ne doit pas être le sort de celui-ci qui est une sorte de chef-d'œuvre. C'est un roman un peu à part, excessivement curieux, très original. Chose bizarre, le héros principal est un alcoolisé, mais un doux, un paisible, qui poursuit son rêve intérieur et l'exprime à tout propos et même hors de propos et souvent sous l'influence d'une légère et presque inoffensive ébriété. Trompé dans son amour, abandonné par l'infidèle, il semble chercher à se distraire de sa mésaventure en la contant à tout le monde, en faisant ses doléances à quiconque veut l'écouter, en criant à tous son idéal en même temps que ses déboires. Ses discours renferment des idées très hautes et dites avec une réelle éloquence. C'est parfois très drôle et divertissant et parfois d'une beauté surprenante qui frise même le sublime.

Ce roman est une œuvre puissamment charpentée, supérieurement écrite, pleine d'idées et imprégnée d'humour. Il n'est certes pas quelconque celui qui l'a écrit. C'est son premier livre, me dit-on. Eh bien, c'est le ças ou jamais de dire que l'auteur a débuté par un coup de maître.

H. M.

LA CRITIQUE :

Portraits d'auteurs, par VICTOR KINON. — (Bruxelles, Association des écrivains belges.)

Victor Kinon est certes un de nos meilleurs écrivains. C'est à la fois un beau, un très beau poète et un parfait critique. Il a un talent de critique hors ligne. Et ce talent il le manifeste non seulement quand il analyse l'œuvre d'un poète, mais dans l'interprétation de n'importe quel ouvrage littéraire. Il a surtout un don spécial de rendre dans les traits essentiels de son humanité l'âme même de l'écrivain telle qu'elle s'affirme dans ses livres. C'est du reste, semble-t-il, son principal objectif puisque lui-même a titulé son livre : *Portraits d'auteurs*. C'est bien cela. Et que de jolis portraits, si vivants et si pittoresques, il nous donne des écrivains qu'il fait comparaître au tribunal de son sens esthétique. Voyez donc le portrait qu'il a crayonné du grand rêveur, à la fois philosophe et artiste, Tolstoï. Aucun critique n'a dessiné en si peu de

pages, d'une façon plus frappante, les traits les plus saillants de cette curieuse et complexe physionomie. Et on peut en dire autant des autres portraits d'auteurs. Prenez, par exemple, celui du poète belge Van Leerberghe dont le portrait littéraire n'est pas aisé à tracer, à cause de l'extrême subtilité, de la subtilité toute éthérée et presque nuageuse de sa poésie. Kinon a magnifiquement fait jaillir de cette œuvre sa beauté transcendente.

Le livre de Victor Kinon est doublement intéressant. D'abord parce que les jugements qu'il porte sur les écrivains sont ceux d'un penseur, d'un esprit averti, ayant un don peu commun de discernement littéraire. Mais, en outre, toutes ces critiques sont écrites dans un style exquis. Ce style est celui d'un poète et qui reste poète même quand il écrit en prose, et c'est le secret du charme pénétrant qui se dégage de toutes et de chacune des pages de ce livre. Nous le recommandons instamment à tous ceux qui veulent se renseigner d'une façon sérieuse sur quelques-uns des principaux livres parus en ces derniers temps et lire du même coup d'admirables pages de littérature.

H. M.

Le déterminisme esthétique de Taine, étude critique, par

M. GEORGES BUISSET. — (Anvers, la Phalange artistique et littéraire.)

L'auteur de ce petit et substantiel essai fait la critique de la *Philosophie de l'art*, de Taine, critique juste, en général, bien que parfois un peu vive dans les termes. Nous avons tous été à l'école de Taine et tous, sans doute, nous nous sommes insurgés quelquefois contre l'absolutisme de sa doctrine ou avons marqué l'inexactitude de quelqu'une des preuves dont il l'étayait. Cependant, on peut se demander si, vivant encore, ce grand esprit s'offense-rait de ces dénégations? Sans doute n'avait-il pas une foi si intransigeante dans la vérité de son système, qu'il n'abandonnât celui-ci aux *devenirs* de la discussion. Puis, quel théoricien aspirant à enfermer la complexité du monde dans l'unité d'une philosophie n'a pas forcé un peu les choses pour les plier aux mots? Taine parle, ou Ruskin — écoutons-les, apprenons d'eux à penser, non d'après eux, mais d'après nous-mêmes.

A. G.

PUBLICATIONS DART :

La sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles, par M. JEAN

DE BOSSCHERE (collection des grands artistes des Pays-Bas). — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

L'histoire de l'ancienne sculpture de notre pays est encore à faire, ou plutôt à refaire, car il existe sur ce sujet, pour le moyen âge tout au moins, un ouvrage intéressant de M. Koechlin, dont certaines affirmations demanderaient à être discutées. Nous voulons parler, bien entendu, d'une étude d'ensemble, car il existe nombre de travaux partiels sur la matière, ceux notamment, pour ne citer que ceux-là, de MM. Jean et Henri Rousseau, Joseph Destrée, Max Rooses, etc. Nous pouvons aujourd'hui allonger cette liste en y inscrivant le volume que M. J. De Bosschere, dont on connaît

l'ardeur érudite et le zèle de chercheur, vient de consacrer à la sculpture anversoise des xv^e et xvi^e siècles.

Ce n'est point à la grande sculpture que s'adonnent, en général, les maîtres de cette époque-là. La sculpture de pierre, dans laquelle les artistes flamands du xv^e siècle avaient brillé, semble négligée par leurs successeurs ou, tout au moins, par ceux qui sont restés au pays. Il se pourrait, du reste, que leurs œuvres de ce genre aient été plus nombreuses qu'on ne le suppose, la tourmente iconoclaste ayant occasionné beaucoup de destructions dans nos provinces. Quoi qu'il en soit, la majeure partie des monuments sculptés de cette période sont en bois. Ils sont de valeur très inégale, comme le constate fort judicieusement l'auteur, pour la raison que pour un ouvrage fait de main d'artiste, où la composition et les figures dénotent l'invention et l'observation personnelles, on en rencontre cinquante qui sont sortis des ateliers où l'on se bornait à copier avec plus ou moins d'adresse les modèles existants.

M. De Bosschere, après avoir initié le lecteur à l'organisation et aux traditions du travail de la sculpture sur bois, s'efforce de déterminer par l'étude de quelques œuvres les caractéristiques de l'art anversois dans ce domaine spécial, et termine en donnant une série de notices sur les sculpteurs du xvi^e siècle, entre autres Pierre Cocet, le maître et beau-père du vieux Brueghel; Bartholomé Rapost, Corneille de Vrient, l'auteur du célèbre tabernacle de Léau, etc.

A. G.

L'origine du type familial de la maison de Habsbourg,

par le docteur OSER. RUBBRECHT. Un volume illustré. (Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

On connaît les caractéristiques physiologiques qui constituent ce type familial : prognathisme inférieur ou défaut de coïncidence entre les deux mâchoires, l'inférieure étant projetée en avant; grosseur de la lèvre inférieure; aplatissement latéral du crâne; nez allongé; yeux à fleur de tête... Ce ne sont pas là des caractéristiques fort attrayantes, bien qu'elles n'aient pas toujours été exclusives d'un certain charme, à en juger par le qualificatif de Philippe le Beau; on les rencontre, terriblement accentuées, chez le fils de ce prince, Charles-Quint, et les visiteurs de l'Exposition de la Toison d'Or ont pu vérifier qu'ils s'étaient perpétués jusqu'à nos jours en comparant le buste de Charles-Quint jeune, qui se trouvait à la Gruuthuse avec celui de son lointain successeur, le roi d'Espagne actuel, exposé dans la salle des Tapisseries.

L'auteur de cette intéressante étude s'est donné pour tâche de rechercher, à l'aide des documents iconographiques, la provenance héréditaire dans la famille de Habsbourg de ces traits si particuliers. Pour élucider cette question, il a classé et examiné avec une méthode très rigoureuse tous les portraits des ascendants de Philippe le Beau et de sa femme Jeanne la Folle, d'où sont issus, en même temps que Charles-Quint, l'empereur Ferdinand I^{er}, Marguerite d'Autriche, Marie de Hongrie, etc.

On peut conclure avec M. Rubbrecht que le prognathisme inférieur est originaire des maisons souveraines d'Espagne et d'Autriche, tandis que les

autres singularités physiologiques indiquées plus haut se retrouveraient également chez certains membres de la maison de Bourgogne. Au cours de cet examen très minutieux, M. Rubbrecht a été amené, nécessairement, à rechercher les portraits princiers qui peuvent se trouver dans les œuvres du temps, soit sous l'apparence de personnages sacrés, soit, tout simplement, en qualité de donateurs. Les comparaisons qu'il a instituées — et auxquelles l'intelligente illustration de l'ouvrage permet au lecteur de participer — l'autorisent, notamment, à considérer que Philippe le Bon et sa troisième femme, Isabelle de Portugal, figurant, tenant la place de saints (mais lesquels?), dans le *Jugement dernier*, de Van der Weyden, à l'Hôtel-Dieu de Beaune; que dans l'admirable panneau central du triptyque de Jan Floreyns, à l'hôpital Saint-Jean, de Bruges, Memling a donné à l'un des rois mages les traits de Charles le Téméraire, et, enfin, que dans le retable du même hôpital, représentant la Vierge et l'Enfant entre sainte Barbe et sainte Catherine, ces deux saintes ont été représentées sous l'aspect, l'une, de Marguerite d'York; l'autre, de Marie de Bourgogne, la femme et la fille du Téméraire. Certaines de ces identifications avaient déjà été tentées, mais sans que l'on fût parvenu à leur donner un caractère de pertinence suffisant. L'ouvrage attrayant de M. Rubbrecht nous semble devoir créer une conviction sur les points que nous signalons; il renferme, d'ailleurs, nombre d'autres observations précieuses pour les historiens et les amateurs d'art.

ARNOLD GOFFIN.

Les villes d'art célèbres : *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*, par MM. DESDEVICES DU DEZERT et LOUIS BREHIER. — (Paris, Laurens.)

Les auteurs de ce livre font valoir à merveille la beauté du pays d'Auvergne, dont ils nous entretiennent, le charme de ses villes, Clermont, Montferrand, etc., si riches en souvenirs, en monuments et en œuvres remarquables de toutes les époques. MM. Desdevises du Dezert et Brehier se sont attachés avec infiniment de goût et d'érudition à mettre en relief les caractères originaux de l'art régional, principalement durant les périodes romane et gothique.

A. G.

Petites monographies des grands édifices de la France :

La Cathédrale de Reims, par M. LOUIS DEMAISON. — *La Cathédrale du Mans*, par M. GABRIEL FLEURY. 2 vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Célébrer la beauté incomparable de la cathédrale de Reims constituerait une banalité. La cathédrale du Mans, qui est, elle, à moitié romane, est moins généralement connue. Elle mérite cependant une vive admiration, notamment pour l'originalité de sa conception et pour ses merveilleux vitraux du XIII^e siècle.

On trouvera dans les excellents précis de MM. Demaison et Fleury un historique complet des phases de la construction de ces deux édifices, en même temps qu'une étude pleine de méthode et de précision de leurs diverses parties et de leur décoration.

A. G.

Manuali Hopli : Epigrafia Cristiana, par M. O. MARUCCHI. Un vol. avec fig. — (Milan, Hoepli).

Le nom de l'auteur de ce remarquable manuel est familier aux curieux de l'histoire des antiquités romaines. M. Marucchi a publié de nombreux et savants ouvrages sur l'archéologie romaine et aucun de ceux qui ont eu l'avantage d'y assister n'a certainement perdu le souvenir des conférences si vivantes qu'il donna jadis sur ce sujet au *Cours d'art et d'archéologie* de Bruxelles. Dans le petit livre gros de science et de matière qu'il imprime, aujourd'hui, chez le grand éditeur milanais, nous retrouvons à lire M. Marucchi une partie du plaisir que nous avons éprouvé à l'entendre, naguère.

C'est la même exposition vive, pleine de clarté et de précision, habile à mettre en lumière les monuments et les faits et à en marquer avec netteté les significations. M. Marucchi étudie avec nous ces inscriptions chrétiennes des catacombes et des cimetières; il les déchiffre pour nous, nous en explique les particularités, le symbolisme, les allégories où est enfermé le témoignage des dogmes primitifs. De sorte que c'est l'émouvante histoire des origines du christianisme que l'éminent archéologue nous apprend à lire sur les parois des catacombes et sur la pierre mutilée des tombeaux.

ARNOLD GOFFIN.

Etude sur un Elément de relèvement de l'Étiage du Goût public par le retour à la Contemplation des sites naturels, en particulier des Forêts, et les mesures de Conservation de celles-ci, spécialement en ce qui concerne la Forêt de Soignes, par MM. RENÉ STEVENS et LOUIS VAN DER SWAELMEN. — (Bruxelles, Lesigne, imprimeur.)

Les lecteurs que ce titre en Belge flamboyant effraierait et détournerait de suivre les auteurs de cette brochure auraient tort. On y trouve de bonnes idées sur l'aménagement de la forêt et sur la conservation des sites qui sont chers à tous les amoureux de la grandeur et de la solitude des bois. Il est fâcheux que l'enthousiasme que leur sujet inspire à MM. Stevens et Van der Swaelmen les ait poussés à transformer un exposé de principes fort simple en une espèce de maquis littéraire, hérissé d'une redoutable broussaille de métaphores enchevêtrées! Leur travail, très intéressant, aurait gagné en clarté et en attrait s'ils en avaient élagué courageusement toute redondance parasitaire.

A. G.

Esthétique des villes. L'isolement des vieilles églises, par M. CHARLES BULS. — (Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.)

C'est une question d'actualité pour nous autres, Bruxellois, que M. Buls traite dans cette brochure : achèvera-t-on de détruire, par des percées brutales, le cadre harmonieux et approprié à l'élévation de l'édifice, que nos ancêtres avaient fait à l'église Sainte-Gudule? Tous les gens de goût, tous ceux qui, comme l'éminent auteur de ces pages, prennent à cœur la préservation des beautés anciennes de la capitale, se prononceront énergiquement contre les

projets qui aboutiraient à ce résultat. L'étude méthodique de la question à laquelle M. Buls s'est livré et les conclusions qu'il lui donne nous paraissent péremptoires.

A. G.

Promenades esthétiques au Musée ancien de Bruxelles,
par M. RENÉ DUBOIS. — (Bruxelles, Office de Publicité.)

L'auteur commente et décrit d'une façon fort agréable les principales œuvres que possède le Musée ancien de peintures de Bruxelles, en s'aidant des travaux d'écrivains compétents.

A. G.

L'art flamand et hollandais. — (Novembre-Décembre-Janvier.)

M. Jean Veth ajoute à sa *Rembrandtiana*, un chapitre curieux sur la *Gravure dite de Pygmalion*. M. Gosschalk parle de *F. Hart Nibbrig*, un beau peintre hollandais du paysage et de la figure. M. Jacques Mesnil continue son étude sur les *Mystères et les Arts plastiques*; il examine le thèse de M. Mâle au point de vue de l'art italien du xv^e siècle. — M. Max Rooses, l'historien d'art réputé, passe en revue pour ce qui concerne Rubens, l'*Exposition de l'art flamand au XVII^e siècle*. M. J. De Boer parle de JAN TOOROP. Nombreuse et brillante illustration.

Album historique de la Belgique, par MM. VANDERLINDEN et HENRI OBREEN. — (Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.)

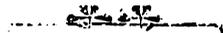
Les fascicules 4, 5 et 6 de cette excellente publication ont paru. Avec le fascicule 4 s'achève la partie consacrée à la période communale. Les trois fascicules suivants, dont deux ont paru, concernent l'*Unification des Pays-Bas* sous la domination bourguignonne. Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à annoncer l'apparition de ces livraisons abondamment illustrées de l'ouvrage de MM. Vanderlinden et Obreen, nous réservant d'y revenir par la suite.

A. G.

Tapisseries des Musées royaux du Cinquantenaire, à Bruxelles, par MM. JOSEPH DESTRÉE et PAUL VAN DEN VEN. Un vol. ill. — (Bruxelles, Vromant.)

Le remarquable album que la librairie Vromant offre au public contient une quarantaine de reproductions des plus belles tapisseries de toutes les époques conservées au Musée du Cinquantenaire. Les auteurs érudits de ce recueil l'ont fait précéder d'une notice historique et d'une description des tapisseries reproduites dans lesquelles le lecteur trouvera des renseignements complets sur l'art de la tapisserie et sur les phases de son développement dans nos provinces et à l'étranger.

A. G.



NOTULES

Au moment de mettre sous presse nous recevons le dernier numéro de la *Jeune Wallonie* où nous trouvons, à l'adresse de notre ami Firmin Van den Bosch, un grotesque et grossier factum du sieur Paul Lefèvre qui fait suivre maintenant sa signature de ses qualités d' « ex-jésuite et secrétaire du comte Gaston de Liedekerke ». M. Paul Lefèvre dont les livres il y a un mois se vendaient « en pleine librairie » — il avoue aujourd'hui que c'est « en pleins boulevards bruxellois » que son édition s'épuise — nous avait annoncé que la lettre ouverte qu'il donnerait à la *Jeune Wallonie* écraserait M. Van den Bosch. Or, la *Jeune Wallonie*, en publiant cette lettre ouverte, déclare qu'elle est décidée à ne pas faire sienne une polémique vaine et insipide, et rejette élégamment par-dessus bord M. Paul Lefèvre dont la gloire forcément va pâlir, car cette revue était *la seule* qui eût donné l'hospitalité *aux fautes de français* de l'ancien « professeur de poésie ». Et les injures que celui-ci adresse à M. Van den Bosch laisseront celui-ci indifférent comme elles nous laissent indifférents. On ne répond que par un souriant mépris à quelqu'un qui n'existe pas. Ou qui n'existe que par son irrésistible ridicule...

Que de grabataires

Guéris

Par la parole sanitaire

D'un ami...

L'auteur exquis de ces vers prétend, en effet, donner à M. Van den Bosch des leçons de bon goût et de beau langage. « Vous m'écrivez Dieu sait comment », s'écrie-t-il ; et pour donner quelques échantillons de son propre style et de sa maîtrise, il aligne coup sur coup de remarquables âneries que nous nous empressons de recueillir religieusement :

« Savez-vous bien, monsieur, que cela n'est pas bien du tout. »

« Votre manque de bonne foi a voulu tromper les lecteurs. »

« Oui, j'avoue que séduit par un idéal trop poétisé peut-être, d'apostolat et de zèle, je me suis naïvement, gaiement enrôlé sous le drapeau jésuite, avec l'intention généreuse de faire un peu de bien. Ce sacrifice exigea beaucoup de renoncement et beaucoup de courage : *Ce courage, monsieur Van den Bosch, vous ne l'avez pas eu !*

« ... Oubliant (ingrat!) que vous devez aux jésuites tout ce que vous avez été et tout ce que vous êtes... à cent reprises différentes vous vous êtes gouailleusement amusé (sans cœur) à déverser sur eux, sous prétexte d'intellectualisme, des hottées de goujateries et d'odieuses personnalités, ne soupçonnant même pas (sot orgueilleux) que tous ces Broeckaert et ces Vantricht, ces Delattre et ces Verest vous dépassent de cent mille coudées et que c'est des miettes de leur table que vous avez jusqu'ici vécu. »

Et nous admirons surtout dans cet écrin cette perle dont l'orient dépasse tout ce qu'on peut imaginer :

« *Je vous laisse savoir sur-le-champ* que je suis prêt à faire une réparation... »

Ce *Je vous laisse savoir* avait échappé aux auteurs de *Mademoiselle Beulemans*, si heureusement évoquée par la *Jeune Wallonie* à la première page de son fascicule.

Et dire que nos universités ne sont pas encore flamandes ! M. Paul Lefèvre devait être un parfait professeur de littérature, savez-vous !

Quand on est un écrivain aussi remarquable, on peut encombrer d'une prose réjouissante et kilométrique une revue qui d'ordinaire a une certaine tenue ; on peut accumuler toutes les injures que l'on veut ; on peut dire que M. Van den Bosch a comme seul but de supprimer un homme d'esprit en qui il voit « un gênant rival ! » on peut prendre la défense des Pères jésuites qui se passeraient volontiers d'un champion qu'ils ont si bien appris à estimer ; on peut suspecter la loyauté d'un écrivain qui n'a eu qu'un seul tort et c'est d'avoir été trop charitable avec un monsieur dont il suffit de citer quatre vers pour le faire rentrer sous terre, cela n'a aucune importance. Nous le *laissons savoir* à M. Paul Lefèvre. Qu'il ne s'étonne donc pas si dorénavant ses agressions nous laissent aussi insensibles que les jappements d'un roquet. Nous ne lui ferons même plus l'honneur de reproduire ses morceaux de style.

* * *

Exposition de Charleroi. *L'Exposition des Beaux-Arts.*

Le 29 avril s'ouvrira, à Charleroi, une Exposition dont le succès paraît dès maintenant assuré. Dans ce grand centre industriel, la manifestation de nos activités économiques sera particulièrement éclatante. Mais les organisateurs de l'Exposition ont justement pensé que pareille démonstration ne pouvait pas être exclusivement industrielle et qu'il fallait affirmer également, surtout dans ce milieu, l'importance primordiale des activités esthétiques. L'Exposition comprendra donc une exposition des beaux-arts.

On y verra réalisé un projet depuis longtemps caressé par les artistes de la Wallonie, celui d'une exposition rétrospective dans laquelle on pourrait résumer l'effort au cours des siècles de nos populations vers la Beauté. Sans avoir jamais été le centre d'une civilisation intense et rayonnante, le Hainaut ne fut point, ainsi qu'on le croit généralement, dénué de toute production d'art. On peut rappeler immédiatement les porcelaines de Tournay, les tapisseries d'Enghien et de Tournay, les dentelles de Valenciennes et de Binche, les orfèvreries de Mons, les grès de Bouffoulx et, si l'on veut bien étendre notre région jusqu'à la Meuse, les dinanderies.

Il y eut, dès le moyen âge, en Wallonie des maîtres excellents, tel ce frère Hugo d'Oignies, dont les œuvres sont admirables, et un grand nombre de sculpteurs et miniaturistes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, sont des Wallons. Lors du grand siècle de la peinture, le XV^e, l'école de Tournay a une importance dont on se rend compte de jour en jour. C'est d'elle qu'est issu le maître pathétique Roger de la Pasture, absorbé dans l'éclat de l'école flamande sous le nom de Roger Van der Weyden. On sait peu de chose de Robert Campin

et de Jacques Daret de Tournay, de Simon Marmion de Valenciennes. Mais leurs noms suffisent à montrer la contribution des provinces du Sud à cette superbe école flamande du xv^e siècle. Faut-il rapprocher d'eux le maître considérable, encore mystérieux, le Maître de Flémalle? Tout permet de l'oser.

Au xiv^e siècle, lorsque triomphe définitivement Anvers, ce sont encore des maîtres wallons que nous trouvons à côté de Quentin Metsys. C'est Gossart de Maubeuge (Mabuse), c'est Henri de Bles et Joachim Patenier apportant les premiers aspects du paysage moderne. C'est Nicolas Neuchatel, dit Lucidel, un des maîtres du portrait. A Mons, dans l'église Sainte-Waudru, un sculpteur de premier ordre, trop peu connu, Du Broeucq, a laissé des œuvres hautement intéressantes. Et, dans le nord de la France, Bellegambe, de Douai, serait aussi à rappeler.

Aux siècles suivants, la production artistique de la Wallonie est moindre, mais elle n'est pas nulle. Del Cour, le sculpteur liégeois, ne doit pas être oublié, et nous pouvons citer un autre nom, prestigieux celui-là, Watteau de Valenciennes, inclus dans la gloire française, comme Roger de la Pasture le fut dans la gloire flamande.

Au xix^e siècle, Navez de Charleroi peignit des portraits remarquables, dont on pourrait réunir une belle série, en grande partie inédite. Gallait, Hennebicq, Wiertz sont caractéristiques de leur temps, et Fourmois, Boullanger et Baron continuent avec distinction la tradition du paysage wallon. Félicien Rops peut figurer au premier rang des graveurs de tous les temps.

Ces quelques noms suffisent à montrer l'intérêt que présentera l'exposition rétrospective. On ne peut songer évidemment à tenter de réunir pour chacun de ces maîtres une série complète d'œuvres, mais on montrera quelques-unes d'entre elles à côté des œuvres des arts décoratifs et industriels.

A côté de l'exposition d'art ancien, il y aura une exposition d'art moderne. On a pensé qu'elle pouvait avoir quelque originalité si elle s'inspirait, elle aussi, de la conception régionale qui a dicté l'exposition rétrospective. Dès lors, le Salon, tout en restant accessible à tous les artistes belges, a été réservé de préférence à la Wallonie. Mais, comme il a fallu choisir, la place disponible n'étant pas illimitée, une raison de choix entre deux talents égaux a été cette relation avec la Wallonie, attestée soit par le lieu de naissance ou de résidence de l'auteur, soit par le sujet de l'œuvre, sa destination ou sa signification. On verra même réuni dans une salle un certain nombre d'œuvres étrangères consacrées aux aspects industriels des gens et des paysages. Au milieu de ces œuvres-là on a rassemblé naturellement quelques chefs-d'œuvre de Constantin Meunier, dont le grand souvenir se lève chaque fois qu'on parle d'art et d'industrie, qui a nécessairement sa place d'honneur dans une exposition... à Charleroi.

* * *

Les Amis de la médaille d'art. — La section belge de la société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art a fêté, le 12 février, sa dixième année d'existence.

Au cours de la réunion, un exemplaire d'or de l'insigne de membre a été

offert en témoignage de la gratitude de tous, à M. Laloire, trésorier de la section depuis 1901.

L'assemblée a ensuite manifesté son étonnement de voir qu'aux expositions de Charleroi, de Roubaix et sans doute aussi de Rome, à moins que le gouvernement italien n'intervienne, ce qui est peu probable, l'art de la médaille ne constituerait plus, comme à Bruxelles, l'an dernier, une section spéciale et sa stupéfaction d'apprendre que dans le comité chargé de l'organisation de la participation belge à Rome, ne se trouvait pas un seul représentant de l'art de la médaille.

La réputation de nos médailleurs, qui tend tous les jours davantage à se répandre à l'étranger, leur nombre, leurs efforts constants ne méritaient pas cet inconcevable ostracisme, surtout six mois après le succès sans précédent obtenu par le Salon international de la médaille organisé à Bruxelles en 1910, par MM. Buls, De Witte et Tourneur, succès constaté dans le catalogue officiel de l'Exposition des beaux-arts, publié par les soins du gouvernement.

Souhaitons que semblable oubli, car ce ne peut être qu'un oubli, ne se représente plus et applaudissons avec les membres de la Société de la médaille au bon exemple donné par M. Joseph Casier qui leur a fait savoir qu'un salon international de la médaille sera organisé à Gand, en 1913, sur le modèle de celui de Bruxelles.

Nous engageons vivement tous les artistes médailleurs, tant belges qu'étrangers, à y participer et à contribuer ainsi à sa réussite.

L'avenir de l'art de la médaille en dépend, et il s'agit pour lui de montrer qu'il mérite l'indépendance qu'il réclame.

* * *

Concerts Crickboom. — Le deuxième concert Crickboom aura lieu le jeudi 2 mars; le troisième, le jeudi 23 mars; le quatrième, le jeudi 20 avril. Tous ces concerts auront lieu à 8 h. 1/2 du soir à la Grande-Harmonie. Location des places chez Schot frères, 28, Coudenberg.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Histoire générale de l'art : Italie du Nord*, par CORADDO RICCI. Vol. illustré. Collection : Ars una species mille (Paris, Hachette).

HISTOIRE : *Valentine de Milan*, par EMILE COLAS (Paris, Plon).

LITTÉRATURE : *En lisant Faguet*, par M. H. JORYS (Paris, Société française de librairie). — *Les quatre évangiles*. Première partie. T. XXI des œuvres complètes de TOLSTOÏ, traduction de Bienstock (Paris, Stock). — *Les femmes auteurs*, par le vic. DE BROU (Paris, Plon).

MUSIQUE : *Lully*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. (Collection : Les Maîtres de la musique. Paris, Alcan). — *L'art Grégorien*, par AMÉDÉE GASTOUÉ (idem).

PHILOSOPHIE : *La prière*. Essais de psychologie religieuse, par J. SEGOND (Paris, Alcan). — *Philosophie de la religion*, par J. GOURD (idem).

POÉSIE : *Le jeune homme et la vie*, par MARCEL MARTINET (Paris, l'Édition). — *Dix petits poèmes pour chanter d'humbles choses* (Liège, Vaillant).

RELIGION : *Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Elisabeth, carmélite, sa sœur*, par le P. MARIE-JOSEPH. Vol. illustré (Paris, Plon).

ROMANS : *Le secret d'Antoine-Paul Lacour* (Paris, Plon). — *Moulaye-Ali*, par R. DE VANDELBOURG (idem). — *La Fosse aux lions*, par EMILE BAUMANN (Paris, Grasset). — *La formation de Jean Turoit*, par JOSEPH HUDAULT (Paris, Perrin). — *L'Hérésiarque et Cie*, par GUILLAUME APPOLINAIRE (Paris, Stock).

SOCIOLOGIE : *Œuvres d'Ernest Cœurderoy*. T. I. Jours d'avril, première partie (Paris, Stock). — *Abrégé du capitalisme de Karl Marx*, par CARLO CAPIERO, trad. de James Guillaume (idem). — *Champs, mines et ateliers*, par PIERRE KROPOTKINE, trad. de François Leroy (idem).

L'Invocation au Silence

*Du silence! je suis affamé de silence,
De silence, et d'amour solitaire, et d'espoir :
Et voici que mon cœur sanglote dans le soir,*

*Sanglote de bonheur, sanglote de souffrance,
Et sourit à la fois au geste de vos bras,
O Mystère divin qu'il ne connaissait pas!*

*Les fièvres, les appels, les cris et les tumultes
Sombrent au loin, tragiquement, au fond du jour
Dans un grand crépuscule étrange et sans retour...*

*Ici l'on n'entendra que les mots blancs du culte,
Et la flexion claire et pure de vos voix,
O enfants qui chantez et priez à la fois !*

*Ces voix qui monteront comme de grands lys pâles
Qui semblent des baisers épanouis vers Dieu
Dans le rêve éternel des bois silencieux,*

*Et puis, qui se tairont dans la nuit virgine,
Comme ces mêmes lys qui penchent, pour dormir,
Leur calice de songe et de pur souvenir...*

*Silence du sommeil chaste, quand, extatiques,
Les yeux des bien-aimés se ferment lentement
Sur tant de rêve calme et de recueillement;*

*Silence où erre encor un écho de cantiques
Pareil à ces lambeaux des brumes de l'été
Qui flottent dans les nuits de la douce clarté;*

*Silence du réveil quand l'Aube, les mains jointes,
Descend du paradis, les yeux tout clairs encor
Des regards de la Vierge et de lumières d'or,*

*Et, d'un geste divin, comme on jette l'eau sainte,
Répand de la rosée au jardin parfumé
Qui, se levant vers Dieu, disait : Asperges me!*

*Silence du soleil sur l'enclos de nos rêves
Silence du midi sur l'extase des fleurs,
Silence solennel et doux quand le soir meurt;*

*Vous, qui éternisez nos minutes trop brèves,
Silence de la nuit qui s'épanche sur nous
A cette heure extatique où l'on prie à genoux ;*

*Et vous Silence, encor plus beau que les silences,
Vous qui avez meurtri de mystiques stupeurs
Les moines éperdus dans l'unique splendeur,*

*O Ravisseur! prenez notre cœur qui s'élançe,
Prolongez notre songe et nos désirs profonds
Vers cet Infini calme où tout en Dieu se fond!*

*Faites surgir des mots inconnus dans nos âmes,
Comme les nénéufars qui montent, étonnés,
Au fond des bois lointains sur les étangs sacrés,*

*Empêchez-nous de disperser la grande flamme
Qui brûle dans nos yeux et dans nos cœurs fervents —
Et que nos mains voudraient jeter aux quatre vents!*

*Fixez dans nos regards l'aspect des hautes cimes,
Baignez nos corps, tendus vers les fièvres du jour,
Des flots lénifiants de l'éternel Amour,*

*Pour qu'un jour, exallés par vos leçons sublimes,
Nous puissions déchirer l'azur cruel des cieux,
Ebranler l'univers, et monter jusqu'à Dieu*

En un immense cri surgi de vos abîmes!

PIERRE NOTHOMB.



Lily Wright

Conte de Fée (1)

*Pour l'abbé Henry Moeller
Et sa vaillante « Durendal ».*



Il était une fois un roi et une reine qui avaient beaucoup, beaucoup d'argent. Le roi, qui était son propre ministre des finances, connaissait le chiffre de sa fortune à un dollar près. La reine n'était pas si savante mais elle n'avait qu'à tendre la main et l'or y tombait, mêlé aux bank-notes. Personne ne savait s'ils étaient heureux, mais ils étaient très riches et tout le monde les admirait, les enviait.

Ils avaient plusieurs palais, d'immenses domaines, des flottes et un grand nombre de sujets. Et le roi était si riche qu'au lieu de lever les impôts — ce qui cause tant d'ennuis aux pauvres gens — il payait tous ses sujets. Aussi ce roi avait-il beaucoup de prestige et une grande autorité.

Il s'appelait Théodore Wright et il était le roi du Chocolat. Il ne se mangeait pas, dans le Nouveau Monde, une tablette qui ne portât son nom si populaire — Wright signifie ouvrier. Le Vieux Monde était très friand du granulé-Wright et il en convenait, de bonne grâce, que le meilleur cacao était le cacao Wright.

Comme le roi du chocolat avait plusieurs filles, les prétendants ne manquèrent jamais au palais de Madison Square. Par une fantaisie dont on ne saurait suspecter le bon goût, ce palais affectait la forme d'une énorme bonbonnière flanquée aux quatre angles, d'étincelants pains de sucre en verre

(1) Destiné à un futur recueil de *Contes pour les petits des hommes*.

opaque. Au centre du monument le jardin d'hiver, de près de 1,000 mètres carrés, était exclusivement composé de cacaoyers dont le feuillage, toujours vert, est d'ailleurs fort pittoresque. Tous les meubles étaient couleur chocolat et les domestiques de ce noir particulier à certaines Antilles, qui fait dire aux petits enfants gourmands : « Oh ! le beau nègre, on en mangerait ! » Tout le reste à l'avenant.

*
* *

Le jour des fiançailles d'Ellen Wright, des cassolettes balancées mécaniquement au-dessus de petits brasiers électriques, répandaient dans tous les vestibules et les appartements l'odeur si chère au roi du Chocolat.

Une grande foule se pressait à tous les étages du palais et dans le jardin, foule aux narines frémissantes et qui allait de buffet en buffet, tantôt humant, tantôt croquant, tantôt savourant les précieux produits de la maison Wright I^{er}.

Ellen, seconde fille du maître du logis, devait épouser, le mois d'après, Richardson, prince des Pains d'épice. Les fiancés étaient d'ailleurs presque cousins, et s'étaient promis mariage la première fois qu'ils s'étaient vus, en échangeant sur la plage d'Atlantic City, leurs bâtons de sucre d'orge.

Tout ce qui a un nom dans la grande confiserie américaine, était là, et l'épicerie avait envoyé ses principaux représentants. Il y avait le roi du Poivre, la reine des Aromates, le roi des Confitures, et les deux fils de la reine régente des Fruits Confits. L'empereur du Thé de Chine avait délégué ses deux neveux au visage tilleul foncé. Quant à l'ambassadeur des Marrons Glacés, dont les meilleurs, comme on sait, se fabriquent en France, il n'avait que le titre de baron, mais il remontait aux croisades.

Les rois, en Amérique, sont très pratiques et leurs sujets suivent, avec une grande vigilance leur précieux exemple. Personne ne vit inoccupé et ils fabriquent tous, les uns pour les autres, ce qui donne du bien-être et de la satisfaction.

A la vérité, ils en deviennent tous un peu gourmands, rois et sujets, ce qui vaut encore mieux que de dire du mal du prochain. Mais ils étaient les uns et les autres, particulièrement versés dans l'art de ne pas perdre une minute. Les étrangers

eux-mêmes, dès qu'ils touchaient le sol, se mettaient dans la bonne voie.

Aussi, les jeunes gens en âge de bientôt se marier, leurs politesses faites aux héros du jour, n'hésitèrent pas longtemps sur leur devoir présent et se mirent-ils avec impétuosité à faire leur cour à Margaret, troisième fille de Wright et qui était à la veille d'entrer dans sa seizième année. C'était une délurée princesse de haute taille au buste assoupli par les sports, et à qui personne n'eût osé conter des fariboles.

— Combien votre oncle vous cèdera-t-il de milles de plantation, combien de ports, combien de vaisseaux? dit-elle, à l'ainé des neveux de l'empereur du Thé de Chine.

Le jeune Céleste, à qui cependant on avait recommandé la précision, parut si interloqué que Margaret n'insista pas et, laissant bleuir le prince au visage tilleul foncé, se tourna vers les fils de la reine des Fruits Confits, deux petits Levantins dont les yeux étaient ouverts en amande.

— Combien êtes-vous de frères?

— Nous ne sommes que nous deux. Mais celui qui épousera aura toute la fortune.

— Voilà qui s'appelle parler.

— Notre palais de Smyrne sera pour lui ou plutôt pour elle.

— Et le frère délaissé?

— Il s'arrangera ailleurs.

— Quel est donc l'ainé?

— Nous sommes jumeaux.

— Alors, comment voulez-vous que je m'y reconnaisse!

Et Margaret, croisant ses jolis sourcils noirs au-dessus de ses yeux clairs fit signe au baron Melusin de s'approcher.

— On n'est pas très riche en France.

— Mademoiselle, il y a la terre et les châteaux de nos ancêtres et les forêts, et, dans nos galeries les portraits.....

—de vos ancêtres!

— Oui, mademoiselle, et les nôtres.

— Mais l'argent, le bel argent avec lequel on achète.

— Il est un peu plus rare.

— Je m'en doutais.

— Mes forêts sont de châtaigniers. Chaque arbre vaut une ferme. Je serai riche demain.

— Alors, monsieur, à bientôt : à demain.

Et le défilé continua. Au bout de quelques instants, le choix de Margaret parut se fixer. La jeune fille avait fait asseoir près d'elle une sorte de gnome imberbe dont le visage ne semblait vivre que par les yeux. Il avait un tout petit menton et un front haut comme un coffre-fort. Il était fils unique et son père, fatigué, lui céderait son commerce fin-décembre, toutes ses îles du Pacifique, et le titre de roi du Guano. Margaret Wright serait très probablement, l'année prochaine, reine du Guano.

Quand elle fut tout à fait décidée, elle se leva, on fit cercle autour de son fauteuil et elle prévint charitablement ses prétendants en ces termes :

« Mes amis, la terre est grande et il ne faut jamais désespérer du lendemain ni de la fortune, je vais vous présenter à mes amies Elisa Fulton, Désirée Miltenum et Francia Reynolds. Toutes trois valent chacune 10 millions. Et il y a encore quelques autres riches héritières. Ne partez pas de New-York sans avoir lié votre vie avec une de mes belles compatriotes. Nous avons ici la richesse et la beauté. Pour ceux qui veulent ou qui peuvent attendre un peu, il y a ma petite sœur Lily..... Lily!..... Où est-elle?..... Elle était près de moi il n'y a qu'un instant..... Lily a treize ans, messieurs, ...Tâchez de la trouver et de vous entendre avec elle. Monsieur, dit-elle ensuite, en souriant au futur roi du Guano, offrez-moi le bras, je vais aller vous présenter à mon père et à ma mère, pour l'arrangement. »

*
* *

La petite troupe des prétendants ne fut pas longue à prendre ses dispositions de combat. Ceux qui « ne pouvaient pas attendre » s'attachèrent au pas de la nouvelle fiancée pour être produits aux yeux de ses amies disponibles. Les autres, loin de se concerter, se mirent immédiatement, chacun de son côté, en quête de M^{lle} Lily Wright.

— Méfiez-vous, leur avait dit Margaret, pour tout signaler; c'est une petite sauvage.

— Mais où est-elle?

— Elle doit être cachée dans quelque coin.

*
* *

Margaret disait vrai. Lily était une vraie petite sauvage, depuis quelques jours seulement, débarquée de la campagne où elle avait dû être exilée dès son jeune âge, à cause de sa santé. Malgré le bon air des forêts de pins et la saine nourriture champêtre, elle était restée toute menue. Et comme elle était blonde, on lui eut donné à peine dix ans. Mais elle n'était point sottre. De vifs yeux noirs montraient qu'elle avait de la décision.

Dès son entrée dans la somptueuse résidence de son père, elle avait marché d'étonnement en étonnement. Ces sombres domestiques, ces salles énormes plafonnées d'électricité multicolore, ce jardin sous un toit de verre, ces tapis plus épais que la mousse des bois, cette musique — un orchestre invisible ne cessait de remplir les vestibules d'harmonie — et les effluves des cassolettes, tout était nouveau pour elle, étrange, inexplicable. Elle se trouvait tout à coup transportée dans une autre contrée, quasi sur une autre planète. Personne ne marchait ici comme dans sa forêt et, tout de suite, les costumes somptueux des habitants des villes lui parurent fort ridicules. Mais on préparait, dans le palais de son père, de grandes fêtes et elle dut elle-même revêtir ces robes dont la forme et la couleur lui paraissaient si bizarres.

Elle avait été bien contente, cependant, à la nouvelle qu'elle allait revoir ses parents, son père qu'on disait si puissant, sa mère qu'on disait si belle. Hélas! ni l'un ni l'autre n'avaient beaucoup de temps à consacrer aux effusions de famille. Ils furent un peu déçus à l'apparition de leur enfant, si petite qu'ils se demandèrent, un moment, s'ils ne la renverraient pas tout bonnement à sa nourrice ou dans un collège pour qu'elle fasse des sports et prenne des muscles. Une fille de la libre Amérique doit avoir des muscles. Lily en était parfaitement dépourvue.

— Je veux bien m'en aller, dit la pauvrete que personne n'avait songé à embrasser.

— On n'embrasse plus; c'est un usage tout à fait contraire à l'hygiène.

— Non, dit M. Wright, la pension est payée. Je ne veux pas ouvrir un nouveau compte. Nous t'avons fait rentrer chez nous, ton appartement est préparé. Tu resteras. Arrange ta vie ici. Tu es libre... mais pas de t'en aller!

— Mon père, je vous obéirai.

— C'est bien, dit le père et ayant tendu la main à sa fille, il lui donna un vigoureux « shake hand » et disparut.

Sa mère la conduisit dans l'appartement qui lui était réservé et, sans lui donner le temps de souffler, la livra aux femmes de chambre, aux couturières, aux modistes, à la manicure, au coiffeur et au bottier. Le soir même Lily était métamorphosée et sa mère daigna lui tapoter la joue. C'est que toute fluette qu'elle était, Lily était mignonne au possible dans le cadre d'or immaculé de sa chevelure légère.

Ce succès, du reste, fut de courte durée. Père, mère et sœurs avaient de multiples et importantes occupations, si bien que dès le lendemain la petite se sentit plus seule dans le palais de son père que lorsqu'elle allait, son panier au bras, cueillir des morilles sous les chênes de son amie la forêt. Elle s'enferma dans sa chambre et se mit à pleurer.

C'était son premier grand chagrin. Tous les enfants connaissent les larmes : c'est la pluie qui rafraîchit, c'est la rosée du matin. Lily ignorait la vraie douleur, cette sensation de source intérieure qui crève et qui envahit tout le corps, cette sorte d'empoisonnement de la joie, cette petite mort. Les deux poings dans les yeux, sa pauvre poitrine secouée, elle sanglota de toutes ses forces.

Elle pleura tant et tant que son cerveau se vida et, qu'à travers le prisme de ses larmes, elle ne reconnut plus sa chambre au palais de son père. Elle se crut chez sa nourrice. Voici Niouf et Mamat, ses deux chats, ses amis ; voici master Dog, son compagnon de promenade.

Tous trois la regardent : Master Dog remue la queue, les deux chats ronronnent : « Oui, c'est moi, c'est moi ; je suis revenue, leur dit Lily avec un dernier hoquet de douleur ; mais où est ma chère Kate ? » — Elle n'est pas encore rentrée de la ville, disent les yeux de master Dog. — Et Papa Pierre ? — Il est dans la forêt, où, de rage de vous avoir perdue, il abat tout seul de grands sapins qui gémissent. — Va lui dire que je suis de retour... Attends, attends..., surtout que George ne sache rien, qu'il ait la surprise de me voir en poussant la porte. Maintenant, va, va...

De la pièce voisine, les femmes de chambre entendent Lily parler tout haut. Elles s'inquiètent, elles accourent.

— Que voulez-vous de moi? Qui êtes-vous? s'écrie la pauvre exilée. Est-ce que vous allez me poursuivre jusque dans ma forêt? Pierre, Pierre! George, mon George, venez me défendre contre ces mauvaises femmes.

— Nous ne sommes pas de mauvaises femmes, dit la plus vieille des servantes. N'est-ce pas plutôt vous qui êtes une vilaine petite fille qui n'aime pas ses parents?

— Je n'ai pas d'autres parents que Kate et Pierre.

— En attendant, mademoiselle, il faut venir dîner. Le maître serait furieux si vous descendiez en retard.

— Je n'ai pas faim. Je dînerai quand j'aurai faim!

Le propos fut rapporté à M. Wright qui s'écria :

— Qu'on la laisse tranquille et qu'on ne me parle plus d'elle. Elle fera sa vie.

Ses sœurs elles-mêmes ne surent pas l'apprivoiser. Cependant Margaret, la plus jeune, la prit sous sa protection, la caressa comme sa poupée favorite. Lily la laissa faire, insensible, silencieuse. On la traita comme une petite esclave muette.

Le jour des fiançailles d'Ellen, Lily permit qu'on l'habillât, qu'on la parât, mais sa pensée était plus absente que jamais. Margaret lui fit plusieurs recommandations qu'elle n'entendit pas. De guerre lasse, sa sœur s'écria :

— Au moins, ne me quitte pas, c'est tout ce que je te demande.

Lily, d'abord, obéit. Elle accompagna Margaret partout où elle allait, dans les salons, dans les ascenseurs qui montaient sur les terrasses, dans le jardin sous verre, à travers les grands vestibules, où la foule grossissait de minute en minute. Lily n'avait jamais vu tant de gens. Les femmes avaient des yeux étranges et qui la faisaient rougir; les hommes qui ne la connaissaient pas, la bousculaient. Parfois elle était obligée de courir pour rattraper Margaret qui traînait après elle déjà toute une cour de prétendants.

Enfin Margaret s'arrêta et, assise dans un fauteuil, sur une petite estrade qu'elle-même avait fait disposer, elle tint séance et se mit à interroger les jeunes gens de sa suite. A l'abri derrière le fauteuil de sa sœur, Lily fixait ses yeux noirs dans le vide. Tout ce bruit de paroles, tous ces mauvais parfums, tous ces êtres agités qui dansaient, riaient, mangeaient autour d'elle, la grisaient de plus en plus. Il lui parut que tous ces étrangers étaient réunis là pour la rendre folle, pour la torturer.

Cependant personne ne s'occupait d'elle, sa sœur elle-même l'avait oubliée. Margaret parlait, parlait. Lily avait beau chercher à entendre, elle ne comprenait rien à ces paroles :

« Fortune..., revenus..., nos richesses..., combien apportez-vous de dollars liquides..., mon argent..., votre argent, l'*argent*, l'**ARGENT!**... »

« Qu'est-ce que cet argent dont ils parlent tous? Encore une chose qu'il va falloir connaître, une chose dont on se passe dans la forêt puisque je ne l'y ai jamais entendu vanter... Ah! qu'ils sont laids, tous, quand ils prononcent ce mot. C'est donc un vilain mot puisqu'on ne peut le dire sans grimacer. Encore, encore... Ah! Enfin, c'est fini. Margaret vient d'acheter un mari. Acheter! Acheter! Quelle horreur! Pauvre Margaret! »

Puis, tout à coup, elle comprit, que tous ces gens déçus, allaient, comme une meute affamée, se précipiter sur d'autres jeunes filles, sur elle-même peut-être; tout son corps trembla; il y allait de son bonheur; il fallait fuir; toujours protégée par le dossier du grand fauteuil où trônait sa sœur, elle s'éloigna peu à peu, à reculons, jusqu'à une porte qu'elle poussa. Elle déboucha ainsi dans le grand escalier rempli d'un extraordinaire brouhaha. On eût dit une fourmillière d'hommes. Des gens montaient, d'autres descendaient et ils se ressemblaient tant, avec leurs visages rasés, leurs vêtements noirs, leurs chemises à boutons d'or, qu'elle les confondait, qu'elle les voyait en même temps monter et descendre, parler et se taire, rire et plisser leur front. On eut dit l'intérieur d'une énorme marmite bouillant à gros bouillons. Lily, les yeux à demi fermés, se jeta dans cette fournaise et s'y laissa balloter au hasard. Parfois, elle se trouvait prise dans un groupe et, sans le vouloir, elle entendait des bribes de conversation. Les mots « dollar », « milliardaire », « argent », étaient les seuls qu'elle entendit, ceux-là mêmes qui l'avaient fait fuir et qui la poursuivaient comme ces bêtes de cauchemar qui ne veulent pas lâcher leur proie et dont on ne se débarrasse qu'en s'éveillant. Hélas! De ce mauvais rêve qui serrait les tempes de Lily, elle ne pourrait jamais s'éveiller. C'était sa vie, désormais. Elle était condamnée à entendre toujours prononcer ce mot redoutable : l'argent. Qui sait même si, un jour, elle ne serait pas satisfaite, orgueilleuse de le dire elle-même à tout moment. Et une amertume par avance, lui emplit la bouche.

Tout à coup, elle se trouva en face d'un long jeune homme, deux fois plus grand qu'elle; il ouvrait d'immenses bras et penchait son corps comme ces arbres fantastiques qui, le soir, veulent vous saisir au coin des chemins.

« Vous êtes M^{lle} Lily, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, dit la petite, plus morte que vive.

— Oh! Que je suis heureux. C'est M^{lle} Margaret qui m'envoie. Je suis Alphonso Moralabar, le fils du plus riche planteur de Buenos-Ayres. Un cheval lancé au galop, mettrait huit jours à traverser nos cannes à sucre et mon père gagne tant d'argent, que.....

— Eh! bien, monsieur, que voulez-vous que cela me fasse?

— J'ai promis à mon père de ramener chez nous une riche fiancée.

— Je ne suis pas riche, monsieur, et puis, je vais vous dire quelque chose, vous êtes trop grand.....

Et Lily, avec un rire nerveux, disparut dans la foule du grand escalier, comme une feuille poussée par la tempête. Elle n'avait pas dégringolée vingt marches qu'elle se sentit saisi par son écharpe.

— Mademoiselle, disait un monsieur à lunettes d'or, et qui paraissait avoir entre 18 et 40 ans, je suis le roi du Bismuth.

— Et moi, dit un autre inconnu, je suis le roi des Saucissons. Mes usines en produisent en un an de quoi faire une ceinture à la terre.

Lily les repoussa sans prononcer une parole. Mais d'autres hommes étaient embusqués.

— Tout mon or sera pour vous!

— J'ai cent palais. Voulez-vous être la reine du Celluloïd?

Cela devenait fantastique. De chaque marche, surgissait un prétendant. Il y en avait des jeunes, des vieux, des énormes, des tout petits; il y en avait de toutes les nuances. Tous lui tendaient des mains chargées d'or. Et plus il en venait, plus elle fuyait vite. Cet escalier ne finirait donc jamais. L'air était étouffant. La pauvre Lily suffoquait. Ses yeux s'ouvraient démesurément, son cœur sautait dans sa poitrine.

— Kate! Kate! ma bonne Kate, viens à mon secours, criait Lily.

Enfin, voici le bout de l'escalier. Où donc est-elle? Tous les hommes, ici, sont vêtus de blanc et s'inclinent en la laissant

passer. Et celui-ci avec sa couronne de toile et son grand coutelas au côté, n'est-ce pas l'ogre? Mon Dieu, pour fuir les hommes, serait-elle tombé dans l'ancre des mauvais génies. Voilà les fourneaux aux gueules rouges, et les poèles, les grils, les casseroles où l'on rôtit les méchants...

— Kate! Kate! Au secours, crie Lily, en tombant à genoux devant l'ogre. Seigneur, ayez pitié de moi.

L'ogre à la couronne de toile brandit son coutelas et, d'une voix de stentor, il cria à la troupe des hommes acharnés à la poursuite de Lily :

— Un pas de plus et je vous embroche.

Et les hommes restèrent figés, pris à leur tour, d'une respectueuse inquiétude.

— Kate! Kate! murmurait la pauvre Lily.

Alors, on vit s'avancer, sortie de terre, sans doute, ou de ce gros panier de pommes, une petite vieille aux vêtements communs, mais au visage si honnête, si doux, si rose, que tous les prétendants ouvrirent des yeux ébahis et que le grand ogre blanc se rangea de côté en hochant la tête.

« Oh! ma mère, vous voici! Venez me prendre! Emportez-moi! » s'écria Lily qui s'élança dans les bras ouverts de la petite vieille.

Et par un couloir obscur, Lily, blottie sur le cœur de Kate, disparut dans l'instant.

Ce fut si rapide que les prétendants restèrent là, irrésolus et tremblants.

« C'est peut-être une fée! dit le baron Mélusin qui n'avait pas perdu tout sens du mystère.

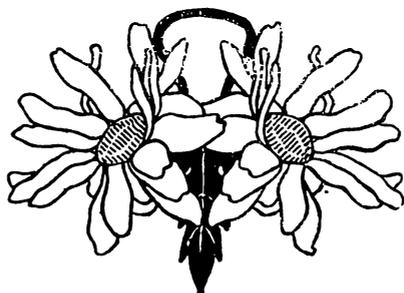
Et à part lui, il songeait que dans un pays où régnaient la beauté, la puissance et la richesse, où les femmes portaient toutes des robes tissées de rayons de soleil et de clair de lune, les fées devaient revêtir l'aspect de braves paysannes en bonnet blanc et en robe de futaine.

« Une fée! Peut-être! » répétèrent les autres qui ne savaient pas du tout ce que c'était qu'une fée.

Et sur un signe du chef, qui n'avait pas de temps à perdre, ils quittèrent les sous-sols du palais de Wright et remontèrent parmi leurs frères, à la recherche d'une fiancée moins fabuleuse.

Lily Wright quand elle eut atteint 16 ans, épousa George, un beau bûcheron, George, fils de Kate, la fée, et de Pierre le bon sylvain à la barbe fleurie. Il n'y eut pas de roi à leurs noces. Les muguets, — on était en mai, — fournirent les parfums et le rossignol se chargea de la musique. On n'y parla pas d'argent car l'amour était de la fête. Cela se passait très loin des villes, très loin des hommes.

JACQUES DES GACHONS.



Prière

*Me voici devant vous en toute humilité,
Seigneur de tout amour et de toute bonté.*

*J'étais jadis cœur orgueilleux et âme fière,
Mais à présent je me sens mûr pour la prière.*

*Adolescent las déjà d'avoir trop pensé
A trop de choses dont son être s'est glacé ;*

*Et faible, désireux d'une âme en sa faiblesse
A qui confier sa tristesse et sa détresse ;*

*Et solitaire, — en ce monde de satisfaits
Si solitaire ; et ployant parfois sous le faix*

*De ses péchés, et conscience tourmentée,
Esprit sans but et volonté débilitée ;*

*Doute et remords ainsi qu'un œil au fond des nuits,
Vains espoirs, vains regrets, vains soupirs ; tel je suis.*

*Pauvre et nu, frissonnant dans le soir qui frissonne,
Tel je suis ; tel à vous, Seigneur, je m'abandonne.*

*Avec ses tares, ses dégoûts et sa laideur,
Acceptez-le, ce triste présent qu'est mon cœur.*

*Acceptez-le ; je l'humilie à vos genoux ;
Rendez-le clair, rendez-le bon, rendez-le doux*

*Et, le marquant de votre ineffaçable empreinte,
Soumis comme un enfant à vos volontés saintes.*

*Qu'il soit le sentier clair dans l'ombre du ravin,
La rose du parterre, et que je puisse enfin*

*Apprendre à vous aimer d'une façon bien sage,
Ainsi que les petites gens de mon village*

*Qui vont là-bas, l'âme apaisée, à pas pesants...
Oh! donnez-moi la piété des paysans,*

*Simple et limpide, et toute en une bonne extase.
Apprenez-moi, Seigneur, à vous aimer sans phrases.*

LUCIEN CHRISTOPHE.



Paul Claudel et quelques poèmes

Cinq grandes Odes suivies d'un Processionnal pour célébrer le siècle nouveau, par M. PAUL CLAUDEL (Paris, l'Occident). — *La Route enchantée*, par M. ADOLPHE HARDY (Bruxelles, Association des écrivains belges). — *Les Matins d'argent*, par M. MAURICE BRILLANT (Paris, Plon). — *Carillonages*, par le P. LOUIS HUMBLET (Bruxelles, Vromant). — *L'Encens et la Myrrhe*, par M. CHARLES GROLLEAU (Paris, Lethielleux). — *Dix petits poèmes pour chanter d'humbles choses*, par H. LECOCQ (Liège, Vaillant-Carmanne). — *Les Plaines*, par M. EMILE VERHAEREN (Bruxelles, Deman). — Memento.

I

Paul Claudel

Parler des *Odes* de Claudel sans avoir même lu ses autres œuvres, cela peut paraître une gageure. J'ignore l'*Arbre*, je n'ai pas lu la *Connaissance de l'Est*, je n'ai pas voulu lire encore l'*Otage*. Et je suis presque heureux de cette ignorance. L'œuvre que j'ai sous les yeux m'en paraîtra plus frappante, plus dégagée des souvenirs et des admirations antérieures. Je ne pèserai ni ne comparerai, je n'aurai point de parti pris. Dans ces odes extraordinaires, dans ce souffle lyrique unique qui m'exaltera, je serai comme l'homme égaré sur la grève : Tandis que le vent passe, puissant, dominateur, il en goûte la saveur, la force et l'élan sans se préoccuper des pays que ce vent a déjà traversés. Il aspire avec ivresse la tempête et se laisse emporter par elle. Peu lui importe d'où elle vient et où elle va, ne lui suffit-il pas de l'aspirer et de la sentir !

Les odes de Claudel sont comme ce vent de tempête, à travers l'espace sans obstacle, sur l'immensité des mers et des plaines. On pourrait les juger d'en haut, de l'atmosphère sereine de ceux qui pensent. Il faudrait pour en exprimer toute la beauté être un esprit universel, connaître la théologie, le dogme et les sciences, être pétri de philosophies. Peut-être Claudel eût-il rêvé être jugé dans une revue catholique par quelqu'un qui fût à même d'étudier les fondements même de sa pensée. J'avoue en toute humilité que j'en suis incapable. Aussi bien le pourrais-je ? Comment discuter et juger cette pensée haletante qui passe, galope, emporte, sans laisser d'instant pour se ressaisir et se reprendre ? Comment parler froidement lorsque vous enivre cette force dominante d'expression qui convainc à l'instant et n'appartient qu'au génie ?

M. Paul Claudel est certes un poète génial et je cherche en vain dans toute la littérature française un lyrisme semblable au sien. Chacune de ses odes n'est pas un cri, une exclamation, un appel : chacune de ses odes est une œuvre entière, chargée d'idées, d'images, d'évocations multiples et complexes. Rêvées dans la solitude d'Extrême-Orient — solitude de l'âme seule avec Dieu — elles sont pleines du reflet magnifique des grandes pensées contemplées, et animées alors par le plus extraordinaire paroxysme qu'on puisse rêver. Les Français ont le souffle court, d'ordinaire; il leur faut des pauses, des répit, le temps de respirer. Leur inspiration se renouvelle vite et s'éteint vite : magnifiques feux de pailles, aérolithes sortant de la nuit pour y rentrer à l'instant; leurs poèmes doivent être accumulés pour faire une œuvre. Nul ne possède cette puissance d'envol, cette continuité de lyrisme, cet emportement vertigineux qui font de Claudel le type même de l'Inspiré.

On pourrait retrouver dans son dernier livre, toute une théorie de l'*Ode*, théorie qui semble démodée peut-être aujourd'hui, mais qui est la vraie conception du lyrisme, où le poète est passif et actif à la fois sous la grande pensée qui l'inspire. Claudel ne commence pas une ode froidement à la manière des classiques, non, il attend des jours, des mois, des années...

*Après le long silence fumant,
Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de rumeurs
et de fumées,
Haleine de la terre en culture et ramage des grandes villes dorées,
Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,
Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le
souffle de l'Esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit!
Comme quand dans le ciel plein de nuit avant que ne claque le pre-
mier feu de foudre,
Soudain le vent de Zeus dans un tourbillon plein de pailles et de
poussières avec la lessive de tout le village!...*

Et avec une puissance verbale étonnante le cri jaillit, la pensée s'exaspère, l'ode marche et bondit... C'est l'ivresse sacrée où le poète n'est plus qu'un instrument, c'est la pythie en proie au Dieu. c'est le prophète quand parle Jéhovah...

*Encore! Encore la mer qui revient me rechercher comme une
barque!...
Encore la nuit qui revient me rechercher.
Comme la mer qui atteint sa plénitude en silence à cette heure qui
joint à l'océan les ports humains pleins de navires attendants, et qui
décolle la porte et le batardeau!
Encore le départ, encore la communication établie, encore la porte
qui s'ouvre!
Ah! je suis las de ce personnage que je fais entre les hommes! Voici
la nuit! Encore la fenêtre qui s'ouvre!...*

Hors de moi la nuit, et en moi la fusée de la force nocturne, et le vin de la gloire, et le mal de ce cœur trop plein!

*Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,
Croirez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange de paroles.*

Sans que les fumées m'en montent au cerveau!

Ah! ce soir est à moi! Ah! cette grande nuit est à moi! tout le gouffre de la nuit, comme la salle illuminée pour la jeune fille à son premier bal!

Elle ne fait que de commencer! Il sera temps de dormir un autre jour!

Ah! je suis ivre! Ah! je suis livré au dieu! j'entends une voix en moi et la mesure qui s'accélère, le mouvement de la joie,

L'ébranlement de la cohorte olympique, la marche divinement tempérée!

Que m'importent tous les hommes à présent! Ce n'est pas pour eux que je suis fait, mais pour le

Transport de cette mesure sacrée!

On comprend, dès lors, que la forme classique n'ait pas suffi à l'enthousiasme du poète :

O mon âme impatiente! nous n'établirons aucun chantier! nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune trirème,

Jusqu'à une grande Méditerranée de vers horizontaux,

Pleine d'îles, praticable aux marchands, entourée par les ports de tous les peuples.

Il s'est fait une forme personnelle qui donne à ses poèmes des allures de psaumes, qui se ralentit, se presse, se précipite selon le rythme de la pensée. Le rythme : car cet inspiré n'est point désordonné, et la complexité de son ode et de ses mots est clarifiée, son envol tempéré par le sentiment de la mesure. Les muses modératrices, il les vénère comme il aime fougueusement les autres. Et c'est là que réside vraiment la puissance de sa forme, dans cette maîtrise inflexible, dans cette sorte de pondération, sans laquelle Claudel ne serait sans doute qu'un poète incomplet :

Mais la lyre ne nous suffit pas, et la grille sonore de ses sept nerfs tendus.

Les abîmes, que le regard sublime

Oublie, passant audacieusement d'un point à l'autre,

Ton bond, Terpsichore, ne suffirait pas à les franchir, ni l'instrument dialectique à les digérer.

Il faut l'angle, il faut le compas qu'ouvre avec puissance Uranie, le compas aux deux branches rectilignes,

Qui ne se joignent qu'en ce point d'où elles s'écartent.

Aucune pensée, telle que soudain une planète jaune ou rose au-dessus de l'horizon spirituel,

Aucun système de pensées tel que les pléiades,

Faisant son ascension à travers le ciel en marche,

Dont le compas ne suffise pas à prendre tous les intervalles, calculant chaque proportion comme une main écartée.

Tu ne romps point le silence! tu ne mêles pas à rien le bruit de la parole humaine. O poète tu ne chanterais pas bien

Ton chant, si tu ne chantais en mesure.

Mais ta voix est nécessaire au chœur quand ton tour est venu de prendre ta partie.

O grammairien dans mes vers! Ne cherche point le chemin, cherche le centre! mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires!

Que je ne sache point ce que je dis! que je sois une note en travail! que je sois anéanti dans mon mouvement! (Rien que la petite pression de la main pour gouverner.)

Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante!

Tel est l'art poétique de Paul Claudel. J'en trouve les éléments surtout dans le poème des *Neuf Muses* — commencé par la définition de l'inspiration — poursuivi par l'éloge de la mesure et terminé dans l'envol lyrique de l'ode bondissante et ardente. Rien que par sa forme il révèle déjà l'œuvre immense, enthousiaste et mesurée dont je voudrais brièvement indiquer la beauté.

* * *

La grande pensée du livre, la seule pensée du livre est la pensée catholique. Paul Claudel est un catholique absolu, intolérant, hautain. Il n'admet point de compromission avec les faux dieux. Et ainsi que son art poétique se terminait dans la louange de la discipline, son immense envol inexaucé vers l'Absolu, va se clore par la magnifique glorification des vertus chrétiennes. La *deuxième ode*, le *Magnificat* et la *cinquième ode* sont les termes de la courbe admirable de ce génie. Celle-ci projetant le poète, à travers les abîmes de l'espace face à face avec Dieu, celle-là chantant l'action de grâce du chrétien qui a trouvé celui qu'il cherchait, cette dernière disant, de façon plus grave, la paix de la maturité et la magnifique soumission à la réalité quotidienne, et à la relativité de la vie.

Aussi bien, quel poète, autre qu'un catholique, pourrait évoquer les grandes choses qui composent la seconde ode, quel poète pourrait parler, avec plus de sublimité, des lois, des effets et des causes, lequel pourrait ainsi regarder Dieu en face, confronter la créature et le créateur, dire quels ineffables liens les unissent, mesurer la distance qui les séparent. Quel autre pourrait ainsi comprendre l'infini, écrire un poème sans limite, qui déborde l'espace, plus vaste que l'océan et que le ciel, et digne vraiment que s'y mire une pensée divine? Seule l'Eglise catholique a pu enseigner ces grandes choses, ouvrir

ces sources d'infini, révéler cette « communion des saints » qui unit à Dieu l'humanité tout entière, qui rejoint les plus infimes êtres à leur principe par une miraculeuse hiérarchie « du plus grand ange qui le voit jusqu'au caillou de la route... Je ne vous vois pas mais je suis continu avec ces êtres qui vous voient... » A travers tout ce poème circule le rythme de la mer, déferlent les vagues, jaillissent les eaux, et toutes les images, toutes les pensées trouvent leur expression et leur symbole dans la majesté de l'océan. Jamais de plus grandes choses ne furent exprimées en de plus magnifiques accents. C'est l'élan vers Dieu de ces eaux désirantes sur lesquelles flotte l'esprit divin. Enfermée dans le corps l'âme veut l'Absolu. Et ce Dieu qu'elle va atteindre, elle le loue avec une glorieuse humilité. Tout ce qui n'est pas Dieu l'a déçue, il faut qu'elle se débarrasse de tout ce qui, autour d'elle, reste d'humain. Et alors ce sera la fuite de l'âme vers l'azur, l'âme nue, désalourdie, renouvelée qui sera projetée par l'élan lyrique et chrétien devant le principe des choses. Je crois sincèrement qu'il n'y a rien dans la langue française de comparable, comme ampleur, à ces pages. Je ne crois pas qu'il y en ait qui expriment comme elles l'infini du désir et de la sublimité chrétiennes. C'est vraiment la voix d'un prophète. Par delà vingt-cinq siècles, ce penseur rejoint Isaïe et se rattache au psalmiste...

Le *Magnificat* marque le point culminant de l'œuvre. Le poète arrivé en Dieu crie de reconnaissance... Et c'est la seule gloire qu'il désire celle de glorifier le Nom divin : toute sa vie sera remplie quand il aura exalté Dieu...

*Que je trouve seulement la parole juste, que j'exhale seulement
Celle parole de mon cœur, l'ayant trouvée, et que je meure ensuite,
l'ayant dite, et que je penche ensuite
La tête sur ma poitrine, l'ayant dite, comme le vieux prêtre qui
meurt en consacrant !*

Et voici que monte la parole attendue. Admirable acte de foi, hymne sublime d'adoration. Le poète bénit Dieu de l'avoir délivré des idoles. Ces idoles ce sont les erreurs et les mots et les mensonges. Claudel les anathématisait sans compromission, il les déteste et les maudit. Isis ou Osiris, ou la Justice ou le Progrès, ou la Vérité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art ou la Beauté, les fantômes et les poupées; Diane, le Devoir, la Liberté et le bœuf Apis — et les génies, et les héros et les grands hommes et les surhommes! il refuse de plier le genou devant eux. Il prie Dieu de ne pas le perdre avec ceux qui les adorèrent « avec les Voltaire et les Renan, et les Michelet et les Hugo et tous les autres infâmes ». Non, il veut exulter dans la vérité et dans la vie. Il déteste la mort :

*Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la Mort, mon âme n'a
point tolérance de la mort,
Savants, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de
l'introduction au néant,
Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Egypte! vos conseils,*

*Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,
Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je
lève mes mains dans le désespoir, je lève mes mains dans la transe et
le transport de l'Espérance sauvage et sourde!*

*Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être, et qui hait
l'Être, il hait sa propre existence.*

Seigneur je vous ai trouvé.

Qui vous trouve, il n'a plus tolérance de la mort,

*Et il interroge toute chose avec vous et cette intolérance de la flamme
que vous avez mise en lui!*

Et les bénédictions continuent en pleine lumière, pour que le poème se termine dans une fin exultante et large.....

Le poète est entré « dans la terre de son après-midi ». La *cinquième ode* révèle une maturité magnifique. Dans la paix de la terre promise. Il se souvient qu'il rêva l'illimité et que l'inconnu le tenta.

Maintenant, il a la passion de la limite. En Dieu qu'il a conquis il a ordonné sa connaissance et sa vie, son désir est plus grave, plus calme, plus profond, plus total aussi :

*Mon désir est d'être le rassembleur de la terre de Dieu! Comme
Christophe Colomb quand il mit à la voile,*

Sa pensée n'était pas de trouver une terre nouvelle,

*Mais dans ce cœur plein de sagesse la passion de la limite et de la
sphère calculée de parfaire l'éternel horizon.*

C'est la fierté reconnaissante de celui que Dieu a fait un homme fini à l'image de sa perfection, et à qui Dieu a permis de voir les choses sous leur vraie lumière.

Tu ne peux voir qu'avec le soleil, ni connaître qu'avec Dieu en toi!

Celles qu'il chante aujourd'hui ce ne sont plus les muses intérieures, ce sont « les grandes muses carrées, les quatre vertus cardinales orientées avec une céleste rectitude » les volontés immuables que gardent les quatre portes de son âme! Et l'œuvre se termine par la grave et mâle louange de la Prudence, de la Force, de la Tempérance et de la Justice... et par un inoubliable cri d'amour à l'Église de Dieu.

* * *

Ainsi, dans son art poétique sa fougue verbale se magnifie par sa soumission aux lois immuables de la mesure. Ainsi se revêt de sagesse et de puissance sa pensée dardée d'abord vers le vertige de l'Absolu.

* * *

Au milieu de cette poésie formidable et puissante, il y a parfois — comme

des clairières dans la forêt bruissante — des épisodes charmants ou colorés où l'on se repose un instant, dans la fraîcheur et le silence soudain de la tempête. On partait, emporté par l'orage, dans une sorte d'impitoyable délire, et soudain l'ouragan se calme, vous dépose à terre un instant, puis vous reprend, doucement dominateur. Parlant avec Dieu de la suite des générations humaines, voici que le poète évoque sa petite fille qui vient de naître au bord de la Chine mystérieuse, et un instant nous nous arrêtons avec lui. Et le poème est doux, naïf et odorant :

O enfant née sur un sol étranger ! ô petit cœur de rose ! ô petit paquet plus fraîche qu'un gros bouquet de lilas blanc !

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale, toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures, lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français !

Il attend pour toi cette grosse planète au-dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un Pater parmi les petits Ave,

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter, au-dessus de l'église, deux faibles étoiles, pareilles aux vierges Patience et Evodie !...

N'est-ce point exquis ? et d'autres épisodes ne viennent-ils pas montrer combien ce poète que les abstractions soulèvent, possède une vision pittoresque des choses réelles et quand il lui plaît, évoque en quelques phrases ou en quelques mots des paysages exotiques. Claudel ne fait pas de l'exotisme dans l'unique but de rêver et de faire rêver devant des images bariolées, comme le font Fr. Jammes ou Victor Kinon. Ses évocations pittoresques ne font qu'illustrer son poème, comme cette page sur la Chine :

Or maintenant, près d'un palais couleur de souci, dans les arbres aux toits nombreux ombrageant un trône pourri,

J'habite d'un vieux empire le décombre principal.

Loin de la mer libre et pure, au plus terre de la terre, je vis jaune,

Où la terre même est l'élément qu'on respire, souillant immensément de sa substance l'air et l'eau,

Ici où convergent les canaux crasseux et les vieilles routes usées et les pistes des ânes et des chameaux,

Où l'empereur du sol foncier trace son sillon et lève les mains vers le Ciel utile d'où vient le temps, bon et mauvais.

Et comme aux jours de grain le long des côtes on voit les phares et les aiguilles de rocher tout enveloppés de brume et d'écume pulvérisée,

C'est ainsi que dans le vieux vent de la Terre, la cité carrée dresse ses retranchements et ses portes,

*Etage ses portes colossales dans le vent jaune, trois fois trois portes
comme des éléphants,*

*Dans le vent de cendre et de poussière, dans le grand vent gris de la
poudre, qui fut Sodome et les empires d'Égypte et des Perses, et Paris
et Tadmor, et Babylone!*

Ou comme cette étonnante évocation qui monte au parfum de la mousson
d'été et qui vient illustrer d'inoubliable façon la louange de la vertu de Force :

*Tous les vents mauvais soufflent sur sa face :
Le vent du sud pareil à l'exhalation de l'enfer,
Et le vent mouillé du sud-ouest qui souffle sur Paris à l'époque du
carnaval,*

*Et le premier souffle de la mousson d'été, pareil à une femme suante
et nue,*

*(O les détroits de Malaisie où roule un arbre noir couvert d'oiseaux!
détroit de Banda! Mer de Sulu où naviguaient les vieilles ourques hol-
landaises, grosses et dures comme une noix vernie! ô les premières
gouttes de l'averse qui roulent dans la poussière de la pluie de l'Equa-
teur, pareille à du rhum tiède!)*

*Mais toutes les puissances de l'air ne valent pas contre la pierre
invincible!*

Je n'attache point à ces épisodes d'importance excessive dans l'œuvre de Claudel. Je les cite comme d'admirables pages, ne songeant point un instant à mettre l'évocation au-dessus du penseur exalté et visionnaire. Sa vraie gloire n'est point dans les mots, les tableaux, dans les qualités d'écriture ou de pittoresque : elle est plus haut. Si notre admiration passionnée doit aller à lui, c'est qu'il s'est servi de ces mots et des couleurs pour exprimer les idées les plus sublimes et les plus profondes ; c'est qu'il a renoué le lyrisme français réduit jusqu'ici à l'expression de l'amour ; c'est qu'il a remué avec magnificence les pensées qui ne périssent point ; et que seul, d'un geste à la fois moderne et éternel, il a osé saluer le siècle nouveau au nom de Jésus-Christ.

II

Quelques Poèmes

Adolphe Hardy. L'exquise modestie de ce poète exquis lui fait dédaigner tout éclat bruyant ou toute renommée factice. Il ne fait partie d'aucune chapelle littéraire et ne connaît ni ne subit l'influence — souvent charmante, parfois odieuse — de la camaraderie. Il n'a point d'amis tapageurs, mais ceux qui l'ont lu ne peuvent l'oublier. Il ne s'impose pas à l'esprit, il va droit au cœur. Il y reste, il est le confident de nos intimités, il nous donne des conseils de vie sage et claire. J'imagine Claudel descendant du Sinaï et rencontrant

Adolphe Hardy sous un cerisier dans un petit vallon frais de la Terre promise...

Edité la première fois dans la *Collection des poètes français de l'Etranger*, son charme fut assez grand pour faire oublier les préfaces, les postfaces, les notes et les réclames de M. Georges Barral. Dès ce moment, son œuvre entra dans l'intimité de notre vie. Nous respirâmes les parfums légers de **La Route enchantée**, nous écoutâmes les chansons que des voix enfantines y chantaient. Point de cris, point de gestes, point d'inquiétude, une grâce aimable et rustique, une fraîcheur divine, des paysages simples, et, à l'étape, la bonne maison :

*Entre. On a mis pour nous sur la table de hêtre
Le lait mousseux, le pain de seigle et les fruits mûrs.
Ici la vie est simple et les amis sont sûrs.
Entre. Tu connaîtras la maison du bien-être.*

*A travers les rosiers grimpants de la fenêtre,
Vois le jardin mouillé rire entre ses vieux murs.
S'exhalant au soleil en mille arômes purs,
Déjà son âme, souffle à souffle, nous pénètre.*

*Le bon chien a fêté ta venue en jappant ;
Et l'enfant qui l'ouvrit la porte à claire-voie
T'a familièrement offert sa bouche en joie ;*

*Mais l'aïeule attentive, en un bouquet pimpant
Noua, pour t'accueillir, ces fraîches fleurs d'aurore
Symbole humble et discret des grands mots qu'elle ignore.*

M. Adolphe Hardy ne s'est jamais forcé, il n'a point tâché de gonfler la voix. Aucun mot tragique, ni même douloureux, ne vient assombrir son œuvre. Un bon goût nuancé y a scrupuleusement respecté l'atmosphère paisible. Quand il nous donne aujourd'hui sa *Route enchantée*, considérablement augmentée et, cette fois, définitive, ce n'est que pour y ajouter un peu d'émotion, un peu de beauté simple, et par-ci par-là, dans le verger, quelques beaux fruits mûrs. Il n'y eut jamais chez nos poètes — j'en excepte Séverin — pareille mesure, pareille délicatesse de touche, pareille discrétion. Adolphe Hardy est de la même race que le songeur de la *Solitude heureuse*. Il ignore la fougue verbale, l'élan sensuel, la couleur lyrique des flamands. Il adore les demi-tons, les mots dits gaiement à mi-voix. Il s'enchanté d'un nuage, d'un feu gracieux de l'aube, d'une goutte d'eau, d'une fleur. Il sent pourtant avec émoi la fragilité de son rêve. Il n'y ose toucher, il a peur de le voir dans l'azur se fondre et disparaître. Séverin est plus profond, plus douloureux, plus tendrement poignant. Il y a plus de soleil dans la *Route enchantée*... Mais un soleil qui n'éclate pas, [qui n'illumine pas; ses aurores sont virginales, ses crépuscules sont revêtus de sérénité. On ne sent point, dans ce livre, de joie

bruyante, on y goûte comme la plénitude du bonheur. Car le bonheur ne se chante pas dans les hymnes, il s'exprime *mezza voce*, en mots simples et bons. Ne parlons point trop haut, il s'enfuirait peut-être. Ne le dissipons point, usons-en sans excès, savourons-le dans notre cœur, religieusement :

*Si l'heure qui sonne
Est douce à ton cœur,
Ne parle à personne
De ton bonheur.*

*Si la vigne ombrage
Ta vieille maison,
Borne à ce feuillage
Ton horizon.*

*Si l'amour t'apporte
Son fragile appui,
Ferme bien la porte
Derrière lui...*

Cette petite chanson résume tout le livre. Il me faudrait citer encore — et la place me fait défaut — pour pouvoir louer, avec des exemples à l'appui, la langue ferme et fluide à la fois d'Adolphe Hardy, sa strophe molle et sûre, son vers musical et léger. Et c'est encore une preuve de goût que le rythme discret et clair de ces petits poèmes, finis sans effort, allitérés sans excès, pleins de mots choisis sans recherche. L'impression qui reste est celle d'un matin d'été musical et pur...

*La nuit meurt. Ça et là ramures et corolles
Aux premiers souffles frais du jour trouble ont tremblé...*

M. Maurice Brillant est un peu de la famille de M. Adolphe Hardy. Je trouve dans ses **Matins d'argent** une grâce parfaite et la même inspiration simple et douce. J'ai lu son livre avec cette sorte d'attendrissement que me donne la contemplation des matins, de l'amour et de la foi.

* * *

Le catholicisme, la passion religieuse étant la plus belle source du lyrisme, je me suis étonné souvent de voir tant de chrétiens poètes et si peu de poètes chrétiens. Ceux qui ont en eux la vie divine ne sont-ils pas insensés ou coupables de n'y pas puiser leurs inspirations. S'attarder aux sempiternelles redites, chanter des choses que chacun peut chanter, s'attarder à des jeux de mots et de strophes, quand on possède en soi le principe même de la poésie, n'est-ce point une folie? Au simple point de vue littéraire, c'est une aberration de s'en tenir aux banalités que chacun répète, aux sujets que chacun exploite, alors

que l'on pourrait, en exprimant simplement son cœur, être original et nouveau. Je me disais tout cela en lisant le livre charmant mais inutile du **Père Humblet**, S. J. Jeux d'artistes, études rythmiques, amusements verbaux : tels sont les **Carillonages**. Ils sont infiniment agréables à lire, mais le premier poète venu, avec un peu de talent, pourrait en faire d'à peu près semblables. Le peintre Seghers, qui était jésuite, peignait des fleurs au XVII^e siècle, le Père Humblet, au XX^e siècle, travaille patiemment les mots et les strophes. Que restera-t-il de lui s'il ne s'évade pas de ce genre déplorable? Quelques vers, comme du Père Seghers il reste quelques fleurs. Mais quelle âme aura-t-il élevée, quel cœur aura-t-il éveillé, quel émoi divin aura-t-il fait naître? Il aura été mosaïste ou orfèvre. Il n'aura pas été poète...

Mais, ne suis-je pas injuste? Est-il possible aux jésuites d'être poètes? Je me le demandais ici même, il y a deux ans, à propos des *Strophes galloises*, le premier livre du Père Humblet. Aux jésuites, savants grandis dans d'exactes disciplines, doivent forcément manquer les deux grandes facultés poétiques : l'imagination et la sensibilité. Ils ne peuvent, qu'en des moments de crise, être poètes. Et l'art du Père Humblet témoigne d'une belle santé intellectuelle. Ne lui reprochons donc pas trop sa froideur poétique, elle est une vertu d'état — le Père Henusse le constate d'ailleurs dans sa spirituelle et sympathique préface — et contentons-nous, à côté de quelques poèmes indigents et de quelques cantates de circonstance — car ce livre d'artiste eut dû être diminué de deux ou trois grandes *machines* — de savourer de gaies et alertes chansons carillonnées et même d'autres, imprévues et spirituelles comme celle-ci, dont les cloches sont, à dessein, peu vivantes :

*L'automne fait grise mine,
Le ciel est gris.
Grise est l'épaisse bruine...
Le long rire se termine
En pleurs aigris.*

*Et j'ai l'âme toute grise,
L'esprit absent,
Le vouloir vague et sans prise
Sur ce vide qui me grise
En m'oppressant.*

*Ma musique est en grisaille,
Veule est mon chant.
Le rythme va sans trouvaille,
Le jeu sans entrain sonnaille,
Clochin-clochante...*

M. Charles Grolleau, qui n'est pas un prêtre, nous donne, au contraire, avec **L'Encens et la myrrhe**, un livre profondément chrétien, profondément émouvant, et que, seule, gâte une préface quelconque de l'abbé Coubé.

M. Charles Grolleau est un converti, et ses poèmes ont un accent de sincérité fervente qui est admirable et troublant. Il est trop rempli, lui, de l'ivresse divine pour ne point consacrer à Dieu ses poèmes nouveaux.

*Et vous serez, mes vers — tendrement épiés,
Pour que nul d'entre vous ne s'égaré et ne chante
Hors du Réel divin l'illusion méchante,
— Savamment accordés au rêve intérieur —
L'humble et pieux tribut du Pauvre à son Seigneur...*

Et il nous donne quelques poèmes lourds d'images et de pensées, confiants et douloureux tour à tour, avec d'inoubliables cris d'amour fervent ; j'y cueille des vers admirables. Charles Grolleau les sent monter en lui quand le tourment de Dieu le fait souffrir :

*Ah ! sondez plus avant et ne m'épargnez pas !
Jusqu'au cœur de mon cœur poursuivez ma pensée...*

Quand Dieu lui parle :

*Mais je te veux à moi sans attache et sans pleurs,
Je suis celui qui veille au fond de ta pensée,
Comme un mineur je marche, et ma lente avancée
Ne fait pas même un bruit d'insecte sous les fleurs.*

*Le jour qui vient de moi fouille dans les coins sombres
Cherchant la trace impure et triste du Mauvais,
Silencieux et fort, et tout courbé, je vais
Jusqu'au fond de toi-même où sont d'horribles ombres.*

*Si je te fais souffrir accuse ton péché :
C'est lui qui vit toujours et veux que tu t'effraies.
Laisse-moi te guérir, enfant, avec mes plaies
Et travaille en silence avec ton Dieu caché...*

Quand dans le clair de lune, il évoque Marie :

*Nos prières faisaient plus vaste le silence.
Aucune voix, sinon les nôtres, aucun bruit.
Peut-être sentions-nous l'invisible présence
Et la Terre frémir du baiser de l'Esprit.*

*Et nos yeux, contemplant au ciel sans un nuage
La lune qui voguait comme un vaisseau d'argent,
Cherchaient, extasiés, dans son calme sillage
Celle dont les pieds nus écrasent le Serpent...*

Francis Jammes doit aimer les **Dix petits poèmes pour chanter d'hum-
bles choses**, qu'a publiés récemment un jeune poète liégeois, **Hugues
Lecocq**. Dans une langue simple et claire, ce sont des évocations de choses
intimes, des louanges de la maison chère et du jardin, des paroles de douce
et tendre piété filiale. Certes, l'influence du poète d'Orthez s'y fait sentir,
mais cela peut-il nous empêcher de trouver fort beaux des vers comme
ceux-ci :

*Vois flamber sur les toits comme des gerbes d'or
Les rayons de midi! Les vieux murs se pavoisent
D'éclatante lumière, et les reflets se croisent
Sur le dos bien lissé de ce pigeon qui dort...*

*Il fait beau. Tu souris. Sois heureux de ton sort;
Mais souviens-toi pourtant que, sous les toits d'ardoises,
La chaleur s'insinue, importune et sournoise,
Et met la fièvre aux fronts que fait perler l'effort.*

*Songe que tous n'ont point ton jardin plein d'ombrage,
Ni tes loisirs, ni ta fontaine, où — frais mirage —
Le soleil tamisé tremble et se réfléchit,*

*Afin qu'aux jours d'été, chez eux, parfois pénètrent
Ton sourire pareil à l'eau qui rafraîchit
Et ta bonté comme des fleurs à leur fenêtre...*

* * *

Au moment où je vais clore cette revue de quelques poètes, je reçois le der-
nier recueil d'**Emile Verhaeren. Les Plaines** forment le cinquième cahier de
Toute la Flandre, ce magnifique monument érigé à la gloire d'une race. La
Guirlande des Dunes et les *Héros* furent les points culminants de cette œuvre
admirable et pieuse. Le poète s'attarda l'an dernier dans l'ingénuité pitto-
resque des petites villes, aujourd'hui c'est le *Plat pays* qu'il parcourt. Avec
quel amour, avec quelle vigueur il exalte sa Flandre! Moins sauvage que
naguère quand elle exprimait les plages et les tempêtes, sa poésie est aussi
moins inquiète, moins hallucinée. Celui qui chanta jadis les *Campagnes
hallucinées*, les voit aujourd'hui d'une façon moins géniale peut-être, mais plus
réelle. Il s'intéresse au jeu des petites gens, à leurs habitudes, à leurs paroles.
Il évoque les grasses prairies, les champs féconds, les bourgs prospères. Il en
raconte les saisons, les épisodes et les fêtes. D'un trait pittoresque il souligne
un paysage; il note les aspects du soir et du matin; il se plaît aux kermesses.
Certes, parfois encore la tempête passe, les arbres se ploient, l'eau frissonne,
mais le poète aime à regarder son pays sourire. La chanson de la Pluie est
adorable.

*La pluie,
 Sur les feuilles douces de mai,
 La pluie,
 Sur les gazons et sur les haies,
 Semble une amie,
 Qui visite les clos et les jardins vermeils,
 Et bellement les réconforte
 Après chaque étreinte trop forte
 Des trop jeunes soleils...*

Et la vierge des chapelles sourit de tout son cœur :

*Les fermières au cœur pieux
 L'ont habillée avec un manteau vieux
 Plein de dorures ;
 Et, pour qu'elle ait plus jeune allure,
 Lavé ses mains, lavé ses traits
 Gercés de froid, mordus d'usure,
 Avec du lait et du beurre frais.*

*Et la voici, vivante et requinquée,
 Oh ! son collier étincelant
 Et l'épingle de métal blanc
 Dans son voile piquée ;
 Et ses souliers en cuir mollet,
 Et sa ceinture à chapelet,
 Et sa petite crinoline
 Sous sa robe de mousseline !...*

Avec quelle joie rencontre-t-on ces chansons sercines et gaies dans une œuvre sincère et profonde, mais rêvée par un esprit qui ne voit d'ordinaire la nature que sombre ou glorieuse, ce livre admirable et pourtant incomplet. Il est des âmes mystiques et douces que Verhaeren ne connaît point, il est d'exquises pensées que ce Titan n'a point devinées, il est de jolis gestes et des yeux bleus qu'il n'a pas vus et, s'il chante la fleur de lin, il ignore qu'elle dort au fond des âmes flamandes. Malgré tout, *Toute la Flandre* ne sera jamais toute la Flandre. Il y manquera l'azur pâle, la prière, la sérénité, le Bon Dieu. Guido Gezelle chantait le même pays avec une autre voix. Chez Verhaeren, la vision du poète déforme inconsciemment les choses ; il les sent si puissamment à sa manière, que les fils de la Flandre — en lisant son œuvre — refuseront d'y reconnaître leur mère. Celle-ci est âpre et douce. Le poète des *Plaines* voit surtout son âpreté. Mais quel amour il a pour elle, quelle voix inoubliable et mâle sait-il prendre pour l'exalter... quelles strophes religieuses et magnifiques clame-t-il à sa louange ! Il a aimé les pays du soleil, mais ils n'ont pu le retenir et c'est vers elle que pieusement il doit revenir pour goûter

la plénitude de son âme. Ses cieux d'ouragan et de cendre, ses pluies et ses fumées sont nécessaires à sa vie et à son cœur :

*... Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée
L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
J'étais heureux et fort d'une joie angoissée.*

*L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
Vibraient moins de leurs mats où flottaient des emblèmes
Que mon cœur exalté ne vibrait en moi-même
Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.*

*Les mobiles brouillards et les volants nuages,
De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé
Et mon corps tout entier s'est comme organisé
Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.*

*O vous, les pays d'or et de douce splendeur!
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.*

*L'amour dont j'ai brûlé fut conçu pour ses femmes;
Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre volonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.*

*Mon pays tout entier vit et pense en mon corps;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.*

C'est sur ces vers inoubliables que se termine le volume.

PIERRE NOTHOMB.

Memendo. — Citons encore les *Vibrations* de M. Georges Goffin (Bruxelles, Larcier), recueil très honnête de poèmes en prose; *Aux lueurs de la torche*, par M. Paul Prist (Liège, Société belge d'éditions), livre compact et méritoire; les *Chansons des âmes blanches*, par Henri Colas, tolérables chansons chrétiennes; *Le jeune homme et la vie*, par Marcel Martinet (l'Édition de Paris), dont nous reparlerons. Deux monographies enfin, l'une de M. René Kemperheyde sur Touny-Lerys (Anvers, édit. du Florilège), étude fort sympathique et fort bien écrite, l'autre de M. Henry Maassen (hélas!) sur M. Nicolas Baudoïn, qui se serait bien passé de cette consécration; elle sort des presses de la *Sauterelle verte!*

P. N.

Prière un soir dans une Eglise

A l'âme bienheureuse de l'auteur de « Sagesse ».

Seigneur, mes yeux peuvent-ils se lever vers toi?

*Le jour fuit lentement .. Des rayons illuminent,
Aux vitraux d'or, les yeux des saints emplis de foi.
Je me sens entouré d'une clarté divine.*

Seigneur, ce soir, ma tête est lourde de péchés.

*Je vois ton chef meurtri sous l'injuste couronne,
J'ai peur de la douceur de tes regards penchés...
J'y vois luire pourtant la bonté qui pardonne.*

En ma poitrine meurt l'effort d'un long soupir.

*Mon angoisse peut-elle égaler en souffrance
Cette blessure au cœur et qui te fit mourir :
L'abandon plus cruel que le coup de la lance?*

Seigneur, mes pieds sont las et mon effort est vain.

*Tes pieds, qu'un repentir baigna d'un précieux baume,
Je les voudrais pour atteindre mon but lointain.
Et rude est le sentier qui mène à ton royaume.*

Dans la peur et les cris, se sont tordus mes doigts.

*Que tes mains, ô Seigneur, tes mains qui furent ointes,
Daignent presser celles que crispent les effrois.
Et j'attends la ferveur pieuse des mains jointes...*

Oh! mes iniques mains et leurs désirs de chair !

*Rends-les blanches de la pureté des longs cierges
Et fais qu'elles n'aient plus que le beau geste clair,
Le geste ému, levant vers toi, les mains des vierges.*

*... Je suis pur... Me voici prêt à quitter ton seuil.
Oh! que mon cœur ardent plus jamais ne te blesse...
Et soutiens-moi, surtout contre mon vain orgueil...*

Je veux ton Corps, comme remède à ma faiblesse!

NOËL DUBOIS.



Revue du Mois

Les Concerts

Deuxième Concert du Conservatoire. — Il débutait par la septième Symphonie, en *ut majeur*, de Schubert. Qu'on l'envisage synthétiquement dans son ensemble ou analytiquement en chacun des détails qui la constituent, on y rencontre tous les caractères auxquels se reconnaissent les chefs-d'œuvre. En cette composition capitale du grand lyrique, digne de figurer à côté du quatuor à cordes en *sol majeur*, du quintette avec deux violoncelles en *ut majeur*, de la Fantaisie en *ut majeur* pour piano ; tout, en effet, est digne d'admiration : la limpidité de la forme, la netteté vigoureuse du plan, l'expansion vibrante des rythmes, la splendeur harmonieuse de l'architecture et par-dessus tout la richesse de l'inspiration qui, en flots abondants et ininterrompus, y jaillit comme d'une source merveilleuse. L'impression de plénitude et de vitalité magnifiques qui s'en dégage est si intense qu'on ne serait nullement surpris de voir ce radieux poème sonore signé de la main de Beethoven lui-même, du grand Inégalé, à la hauteur duquel les plus purs génies de la musique, Mendelssohn, Schumann, Brahms n'ont jamais pu atteindre dans le domaine de la Symphonie. Et lorsqu'on songe que cette Symphonie fut composée à un âge où Beethoven n'avait pas encore écrit l'*Héroïque*, on se demande si le prodigieux créateur que fut Schubert, mort, hélas ! à 31 ans, ne se fut pas un jour élevé aux sommets rayonnants où trônent la *Missâ Solemnis*, la Neuvième Symphonie, les derniers quatuors à cordes et les dernières sonates pour piano du maître de Bonn.

L'audition de la Symphonie de Schubert au Conservatoire fut, à un double titre, une révélation, non seulement parce que fort rarement jouée (M. Durant l'inscrivit au programme de ses beaux concerts historiques en 1908), elle était pour ainsi dire ignorée du grand public, mais aussi parce que sous la direction énergique et inspirée de Tinel, l'orchestre du Conservatoire mit en lumière toute la somme de beauté qui s'y trouve enclose, soucieux à la fois de la ligne, du rythme, de la couleur et faisant apparaître, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à côté de la matérialité plastique de la Symphonie, son âme spirituelle.

Pour les deux pièces orchestrales de Huberti, *Aurore*, *Dans la Forêt*, œuvres de jeunesse, on eut pu redouter le voisinage écrasant de la Symphonie en *ut*. Cependant il ne les fit point paraître trop pâles et nous ne croyons pas

qu'on puisse en faire un plus grand éloge. Elles ont infiniment de grâce en leur romantisme ingénu. Des idées charmantes s'y expriment en une langue musicale pleine de distinction et que rehaussent les séductions d'une orchestration fraîche et délicate.

Le concert se terminait par des tableaux symphoniques de Carl Stör, pour le *Chant de la Cloche* de Schiller, que plus tard Vincent d'Indy devait illustrer musicalement avec tant de talent. Carl Stör est l'un de ces nombreux compositeurs qui s'attachèrent d'ailleurs sans grand éclat à continuer la tradition mendelssohnienne. On ne peut dire que cette musique soit marquée au coin d'une frappante originalité. Cependant l'intérêt qu'elle offre n'est point purement documentaire. Elle contient quelques jolies pages descriptives que la direction de Tinel sut mettre en relief avec un art très perspicace. Une belle traduction du poème de Schiller, due à la plume d'Emile Deschamps, fut finement nuancée par M^{me} Neury-Mahieu, professeur de déclamation au Conservatoire, chaque tableau musical étant de la sorte précédé et commenté par la récitation expressive du fragment correspondant dans le poème de Schiller.

* * *

Quatrième Concert Ysaye. — On y entendit la Symphonie en *ut majeur* de Delcroix, dédiée à Eugène Ysaye et exécutée pour la première fois en 1910 au Conservatoire de Liège, après avoir été couronnée par l'Académie royale de Belgique l'année précédente. La Symphonie de M. Delcroix atteste une nature d'artiste intelligent, probe et sincère, s'efforçant d'y réaliser en une certaine mesure cette unité de conception et de style dont le prince des symphonistes traça un idéal impérissable et où se trouve la condition essentielle pour que cette forme d'expression musicale, la plus élevée qui soit avec le quatuor à cordes dans le domaine de la musique pure, revête toute la force et toute la grandeur dont elle est susceptible.

Sauf quelques lourdeurs dans l'orchestration, la première partie, fière et énergique, est basée sur un thème dont les développements sont ingénieusement conduits. Plus attachant apparaît le second mouvement (lent) où plane et se déroule une belle phrase empreinte de mélancolie. Le scherzo intéresse par l'originalité de sa coupe et la saveur de ses timbres. Seule la dernière partie, plus lâchée et flottante, trahit la fatigue et donne assez vite l'impression de longueur. On le voit, les réserves nécessaires de la critique n'en laissent pas moins dans la Symphonie de M. Delcroix une part très notable à l'éloge, et cet essai renfermant plus que des promesses, fait grand honneur à l'école belge.

Eugène Ysaye est aussi amoureux que compréhensif de la musique française contemporaine dont il fut un des héros et au rayonnement de laquelle il contribua puissamment par ses interprétations magistrales. Il avait fait figurer au programme les noms des deux musiciens, Chausson et Duparc qui, avec Vincent d'Indy, sont incontestablement les créateurs les plus inspirés de l'école franckiste. A l'âpreté tragique et aux terreurs spectrales de la *Lénoire* de Duparc

vinrent s'opposer dans la *Viviane* de Chausson, la poésie enveloppante et la caresse évocatrice des harmonies.

Le pianiste Ossip Gabrilowitsch fut absolument remarquable de rythme et de souplesse dans le Concerto en *si bémol* de Tchaïkowsky. Il mit tout à fait en valeur cette œuvre qui ne procède pas sans doute d'une haute inspiration, mais dont la chatoyante écriture pianistique n'est cependant point dépourvue de grâce ni de charme pittoresque, surtout dans le premier mouvement. A part l'étude de Smetana où il montra une fois de plus l'aisance de sa technique, il fut moins heureux dans les morceaux joués en soliste, dans la Rhapsodie de Brahms et surtout dans le Nocturne de Chopin (*sol majeur*), dont il donna une version assez sèche, ne réalisant point ce qu'on était en droit d'attendre de lui, après la très belle exécution du Concerto.

* * *

Troisième concert populaire. — Au programme, la Symphonie en *ut majeur* récemment éditée en Allemagne et que Wagner composa à l'âge de 19 ans. Bien qu'elle ne soit pas de portée fort significative, on peut y reconnaître une fermeté d'écriture et une précoce maturité d'intelligence artistique qui méritent d'être prisées pour une œuvre de jeunesse. L'architecture de cette symphonie est d'une belle ordonnance, se modelant exactement sur le type classique consacré. Du reste, rien dans le tour d'idées et la nature de l'inspiration, dans la simplicité essentielle des harmonies et la rigueur traditionnelle de la forme, qui fasse présager même d'une façon lointaine le prodigieux magicien de la couleur et le génial régénérateur du drame lyrique qu'il sera plus tard.

Contrastant avec cette symphonie, l'ouverture du *Corsaire* de Berlioz, écrite à l'âge de 28 ans, accuse au contraire une personnalité des plus caractérisées. Tout Berlioz se trouve ici en germe avec la fougue et le bouillonnement orageux de son imagination romantique, la spontanéité primesautière et l'incoercible indépendance de sa fantaisie. De ces deux œuvres, M. Dupuis dirigea une interprétation pleine de chaleur et d'accent, ainsi que du nouveau poème symphonique composé par M. Gabriel Dupont et intitulé le *Chant de la Destinée*, poème de longue haleine et de dimensions imposantes, revêtu d'une sorte de grandeur hiératique où percent de belles échappées lyriques, où apparaissent aussi les dons d'une imagination généreuse, toutefois avec une recherche trop visible de la sonorité rare et une tendance à surcharger l'orchestration dont l'auteur ferait bien à l'avenir de clarifier et d'alléger la structure.

Les grandes impressions du concert sont dues à M^{me} Leffler-Burckardt, magnifique interprète d'Yseult à Berlin, de Kundry à Bayreuth et dont le style large, la puissance et la merveilleuse étendue de voix firent apparaître en leur immortelle majesté les pages maîtresses de *Fidelio* et d'*Obéron*, de ces partitions grandioses trop négligées et dont tous les musiciens épris de véritable beauté souhaiteraient si ardemment la réapparition durable sur notre première scène lyrique. Artistement accompagnée au piano par M. Lauweryns, elle

chanta ensuite avec la finesse la plus compréhensive deux lieder souverainement poétiques, une *Berceuse* de Richard Strauss et *Fête d'Amour* de Weingartner.

* * *

Les Pianistes Friedberg et Sauer. — Carl Friedberg n'est pas un de ces trop nombreux virtuoses qui aspirent uniquement à faire étalage de la souplesse de leurs doigts et des pouvoirs de leur technique. On peut le ranger au nombre des pianistes charmeurs, car il est un poète de la sonorité et de la coloration. Nous l'avons particulièrement admiré dans la divine complainte ouvrant la sonate en *ut dièze mineur* de Beethoven qu'il a chanté avec un pieux respect, dans une atmosphère de recueillement extasié, laissant planer la phrase sublime dans les hauteurs tandis que là-bas, l'accompagnement pleurait au loin comme estompé dans le rêve. Il fut aussi excellent dans les Rapsodies de Brahms, interpréta de façon exquise l'Impromptu en *fa dièze*, la valse en *la mineur* de Chopin, où il témoigna d'une complaisance marquée pour les demi-teintes. L'impromptu, la valse, la mazurka ont revêtu sous ses doigts une réalisation plus adéquate et véridique que l'Étude et que la Ballade, Friedberg s'attachant surtout dans l'œuvre du poète polonais aux aspects mélancoliques et contemplatifs, moins soucieux d'en dégager les significations héroïques, d'en faire jaillir tout ce qu'elle comporte de passion ardente et de lyrisme.

Si Emile Sauer traduit peut-être dans un équilibre plus étudié et avec une plus grande variété de ressources proprement pianistiques les interprétations des différents maîtres de la musique, il est loin de posséder au même degré d'intensité les dons de coloriste qui caractérisent Friedberg. En outre, le panachage abusif de son programme démontre qu'il est prêt à faire au public les moins pardonnables concessions.

Il ouvrit magistralement son concert par le *Prélude et Fugue en ré majeur* de Bach. (Transcription d'Albert.) Puis il joua la sonate en *la bémol majeur* de Beethoven (op. 110), ce poème d'un symbolisme si humain suivant l'opinion de Taine et qui apparaît à Ryelandt comme une purification spirituelle suivie d'une ascension vers la Lumière. Il l'interpréta sans grande émotion, à vrai dire, mais avec autorité et en demeurant scrupuleusement fidèle au texte et à l'esprit de l'œuvre. Dans l'Impromptu de Schubert et le Scherzo de Mendelssohn, les ruissellements de sonorités cristallines firent merveille et furent naturellement très goûtés. Le *Nocturne en ut dièze mineur* de Chopin à qui l'ampleur tragique de son style confère dans le recueil du maître polonais une place à part que seul le *Nocturne en ut mineur* pourrait lui disputer, fut déclamé majestueusement par Sauer. Mais l'*Étude en ut mineur*, cette peinture marine où les arpèges qui scintillent figurent les vagues tantôt caressantes, tantôt furieuses, s'enlaçant à un chant soutenu qui est comme la plainte éternelle de l'océan, demeura tout extérieure et monochrome. Pareillement l'interprétation de la *Barcarolle* plutôt dure d'accent, manqua de ce fondu dans les sonorités, et de cette suavité de lignes inhérentes au poème. Nous passerons rapidement sur le *Rêve angélique* de Rubinstein inséré adroi-

tement au programme pour enchanter l'âme sensible des nombreuses pensionnaires anglaises qui encombraient la salle ce soir-là. Nous n'insisterons pas non plus sur les compositions de M. Sauer qui ne valent certainement pas les interprétations de Sauer dont le récital se terminait par la *Rakoczy*, marche de Liszt où la technique déconcertante du grand pianiste souleva des acclamations sans fin.

* * *

Deuxième Concert Durant. — *L'Ecole française.* — Dans le programme varié mais assez disparate de son Concert français, M. Durant nous fit d'abord entendre du Berlioz, représenté par son ouverture du *Carnaval romain*. Berlioz offre parmi les romantiques ce trait commun avec Lamartine — dont il diffère tant d'ailleurs par l'essence même de son inspiration — que, ne se rattachant à aucun ancêtre intellectuel dans le passé, il ne fonde point d'école dans l'avenir, ne laisse point après lui de disciple pour perpétuer sa tradition et son style. Après une *Suite française* aux visées folkloriques et non dépourvue d'ingéniosité de Roger-Ducasse, un contemporain qu'il faut se garder de confondre avec Dukas, l'auteur de *l'Apprenti sorcier*, nous passons aux musiciens décadents et au Debussysme par la transition assez inattendue du Concerto pour violon op. 20 de Lalo, dont M. Deru fut l'interprète, et de l'introduction du premier acte de *Fervaal*, baignée de rêve et de mystère. Puis grâce à un autre retour de deux siècles en arrière, nous prenons contact avec l'archaïsme exquis de pièces instrumentales du XVIII^e siècle pour retrouver les noms toujours aimés de Bizet et de Saint-Saëns et nous réfugier enfin dans l'Ecole du Bon Sens ainsi qu'au cours de la période littéraire du Second Empire s'intitulaient fièrement les chefs de file de la réaction contre les excès du romantisme.

La *Rapsodie espagnole* de Ravel a des colorations finement irisées et chatoyantes dans sa première partie, *Prélude à la Nuit*. N'oublions point toutefois que le prestige fallacieux des timbres rares n'arrive pas toujours à masquer le vide de la pensée et de l'inspiration. Quant à Debussy, nous sommes de ceux qui ont cru découvrir dans ses premiers essais les indices d'un génie chercheur en quête d'horizons inconnus. Son *Quatuor*, ses *Nocturnes*, ses *Chansons à Bilitis* sont empreintes d'une poésie étrange, échappant à l'analyse, non assurément transcendante comme on a voulu le dire, mais d'une incontestable originalité. Malheureusement dans ses dernières œuvres les pouvoirs évocateurs de cet art semblent s'énerver et les tares morbides se multiplier.

Au point de vue musical, quel intérêt est-il possible d'attacher dans les *Rondes de printemps*, à ce tissu de sonorités sans lien qui se succèdent vainement comme un tourbillon d'ombres informes et illusoire? Au point de vue poétique, comment expliquer le symbole? Les paysages roses de mai sont-ils aperçus par Debussy au travers d'une loupe noircie et déformatrice, projetant sur leurs contours des obnubilations, des teintes plombées et mensongères? Ou est-ce que par une aberration foncière, les aspects radieux du renouveau de la nature en éveil apparaîtraient dans l'imagination de l'artiste avec les livides reflets de la mort? Suivant la définition que Victor Cousin n'a pas inventé

mais qu'il a contribué à populariser, le beau n'est qu'un des aspects de la vérité. C'est pourquoi le symbole qui en art est un des stimulants les plus efficaces de l'impression esthétique est fondé avant tout sur la vérité d'un rapport intime, essentiel, d'un rapprochement saisissant entre deux idées, l'une plus abstraite, l'autre plus concrète, l'idée abstraite prenant corps dans l'idée concrète qui en devient comme la forme substantielle. Mais comment trouver ici un commentaire symbolique de nature à justifier le démenti conscient que le musicien inflige à son titre? Y a-t-il dans cette conception quelque ironie suprême ou faut-il n'y voir au contraire qu'une gageure malicieuse destinée à dérouter les esthètes par trop friands de Debussysme exaspéré?

M. Deru donna une interprétation sympathique des pièces de Senaillé (1687-1730 et de Leclair (1697-1764), toutes ravissantes de fraîcheur. Le concert se terminait par la belle Marche héroïque de Saint-Saëns, de musicalité si riche, si noble et si savoureuse, et par de gracieux tableautins, de charmantes esquisses enfantines, les *Jeux d'Enfants*, op. 22 de Bizet. Bizet marque une date dans l'histoire de la musique française. Si *Don Juan* est l'opéra souverain du XVIII^e siècle, *Carmen* est l'opéra souverain du XIX^e siècle. Nous parlons bien entendu d'opéra et non de drame lyrique. Gluck et Wagner ne sont donc point ici en cause.

C'est avec son zèle habituel que M. Durant conduisit ces œuvres, si étrangement opposées l'une à l'autre par la forme et le sentiment, bien que toutes écloses sur le sol de France à des époques différentes et dont la majeure partie était semée des plus périlleuses difficultés d'exécution.

GEORGES DE GOLESCO.

Les Expositions

Exposition Carl Werlemann. — Un ensemble d'œuvres aussi soutenu dénote un talent arrivé à sa maturité. En pleine possession de ses moyens, l'artiste n'a plus guère d'étapes à parcourir dans la voie du progrès. Il perçoit facilement la poésie d'un sujet, se laisse éblouir volontiers par la lumière qu'il dispense généreusement sur ses toiles; et, habile à fixer l'état de la température, il rend aussi aisément la fraîcheur matinale que la chaleur des canicules.

Une pluie d'or, dans le parc de Tervueren, répand sous les pas des promeneurs les feuilles à jamais desséchées des grands hêtres. On dirait mille petites flammes léchant l'atmosphère. Elles tourbillonnent dans l'air un instant, s'accrochant aux ramures et aux branches, avec amour, comme des choses qu'on doit quitter pour toujours et sur lesquelles on dépose un ultime baiser... Puis, s'unissant les unes aux autres, elles confectionnent un épais tapis aux arabesques variées, qui amortira les pas du promeneur attardé, insensible à tant de tristesses..... *Un lever de soleil*, sur les étangs de Tervueren — c'est décidément un coin attirant — nous plonge dans cette atmosphère violacée, si chère aux peintres, faite, à l'orée des bois, d'un mélange de brouil-

lard matinal et d'humidité terrienne, répandus sur les *novelies* et dissipés par les premiers rayons du matin. Werlemann célèbre aussi la nature agreste, la pleine campagne, mais en touriste enchanté de se donner du mouvement, d'emmagasiner de l'air pur, plus que pour célébrer l'humble travail du laboureur. Il parcourt l'espace. *En été dans les champs*, aux environs de Bruxelles. Ses horizons, ses plaines, il les déploie avec une telle aisance dans les trois panneaux d'un triptyque, qu'on ne songe plus à la toile. On a une vue directe sur le paysage lui-même, on respire à pleins poumons l'air vivifiant du matin. C'est un de ces tableaux qui, en répandant la gaieté dans l'appartement, y apportent en même temps le réconfort et la santé. *Les derniers rayons* illuminent d'un peu de joie la vieille muraille frileuse et la réchauffent sous une dernière étreinte.

Enfin, dans la note tragique, *Vatnakalsen*, en Norvège, est l'ancre effrayant d'une divinité scandinave : des rochers partout, hérissés de créneaux fantastiques, entourés de gorges profondes comme une forteresse inaccessible, semblent prêts pour un holocauste sanglant. On reste glacé d'effroi devant ces solitudes d'où la vie s'est enfuie, où règne un éternel silence, où rien d'humain n'a jamais pénétré, que l'oiseau n'a point troublées du battement de son aile, et où la nature elle-même n'a mis aucune parure... Asile du néant!

* * *

La Photographie d'Art à la Galerie Boute. — Il serait difficile de soutenir que la photographie n'est pas un art, quand l'intervention personnelle de l'opérateur, sa science de la pose, sa compréhension du caractère et le soin qu'il consacre à l'impression des épreuves atteignent cette perfection, font oublier à ce point le mécanisme de l'appareil réduit au rôle de simple auxiliaire. Un jeu savant de la lumière et de l'ombre — l'une qui allume un regard, l'autre qui adoucit les traits — donne de la mobilité aux yeux, anime un visage et met de la ressemblance en même temps que de la vie sur ces physionomies connues.

Que nous voilà loin des décors d'autrefois où tout le monde se cambrait près de la même table banale et devant le même fond de paysage, en des attitudes que l'on croyait belles et qui nous font sourire de pitié! Sans doute, avant de presser la poire en caoutchouc, le photographe d'alors s'adressait-il à son modèle, comme à un caniche : « Monsieur, faites le beau ! »

De nos jours, la mise en scène réclame des soins plus minutieux. Elle varie suivant qu'il s'agit d'une grappe d'enfants pendus au cou de leur mère — il y en avait de délicieux à cueillir — des minauderies et des grâces d'une mondaine, d'un personnage de marque à la poitrine constellée. Que de grands hommes défilent; ils sont vraiment trop! Je n'avais des yeux que pour les bambins... et parfois aussi pour leurs mamans! Je soupçonne certaines élégantes d'avoir fait photographier leurs toilettes plus que leur minois! C'est excusable chez quelques-unes!

M. Boute s'inspire visiblement des estampes anglaises et françaises du XVIII^e siècle. Et, afin de compléter l'illusion, chaque photographie est entourée

d'un *glomissage* (1), ou passe-partout peint à la gouache, servant de transition entre le bistre de l'épreuve et le vieil or des cadres. C'est au prix d'un pareil raffinement que la photographie se rapproche de plus en plus des anciennes gravures. Pour les rappeler complètement, il n'y manque qu'une pompeuse dédicace. « A Sa Très Haute et Très Illustre Altesse par son très humble et très obéissant serviteur ! » La grandeur s'est faite plus simple, mais le pittoresque y a perdu. Serait-ce que les artistes ne reconnaissent plus leur dépendance vis-à-vis des grands de la terre ? Ou serait-ce que ceux-ci, abandonnant les traditions de jadis, consacrent leurs ressources à de moins nobles plaisirs et ont vidé du même coup leur escarcelle de mécènes ?

Je m'en voudrais de ne pas faire une mention spéciale des membres de la famille royale. Une suite très complète les réunit depuis le fondateur de la dynastie, et offre — pour l'avenir surtout — un réel intérêt iconographique. Il y a là des portraits officiels, comme aussi des clichés intimes : tels la reine et ses enfants sur les degrés du perron, au château de Laeken ; puis les ébats de nos jeunes princes dans les dunes, tout à leur jeux, espiègles comme il sied à leur âge. Et c'est joli de les y voir enfants plus que princes...

FRANCIS HOUTART.

Au Parc. — Matinées littéraires

William Ratcliff, d'HENRI HEINE.

On peut savoir par cœur les *lieder* d'Henri Heine et ignorer *William Ratcliff* : j'avoue que tel était mon cas. Cette œuvre de jeunesse, — et qui est très jeune — les fervents du poignant poète de l'*Intermezzo* et du *Retour* ne l'ont jamais rangée au nombre de ses chefs-d'œuvre. *William Ratcliff*, à peine écrit, fut joué en Allemagne, mais sans le moindre succès ; et il est permis de croire que la froideur du public ne contribua pas peu à donner à Henri Heine cette haine féroce des choses et des gens d'Outre-Rhin, qui devait lui inspirer de si mordantes satires.

Depuis, je ne sache pas que *William Ratcliff* ait connu la vogue sur les scènes allemandes : tandis que Schiller, Goethe, Hebbel et Tieck continuent d'occuper avec éclat les nombreux théâtres germaniques, Heine ne vit guère que par ses petites chansons et par les pages exquises de ses *Reisebilder*.

L'initiative prise par le Parc de représenter cette vieille pièce, que personne ne demandait, n'en apparaît que plus audacieuse. C'était une gageure : le Parc l'a gagnée, et il faut l'en féliciter. Car *William Ratcliff*, tout compte fait, n'est pas du tout une pièce indifférente. Il y a quelque chose de profond, d'hallucinant et de navrant, dans cette vaine agitation de fantômes qui se poursuivent et qui restent, les uns pour les autres, insaisissables et incom-

(1) Glomy, graveur français, réputé pour ses montages de dessins à encadrement, filet or et lavis verdâtre, baptisés « glomissage ». Cette formule de montage a été adoptée presque unanimement pour les œuvres du XVIII^e siècle. (Loys Delteil ; *Manuel de l'amateur d'estampes*.)

préhensibles : on y pourrait découvrir, en y regardant d'un peu près, une philosophie de la vie humaine qui est d'un poète.

Quant au drame lui-même, les gens avertis le trouvent puéril, mais intéressant en ceci qu'il révèle déjà l'ironie subtile qui fait le fond même du talent de Heine. Tout jeune qu'il fût quand il écrivait cela, il semble bien évident, pour qui connaît son œuvre, qu'il ne se prenait pas au sérieux : sous l'apparente gravité des tirades déclamatoires, un sourire de moquerie affleure, un de ces sourires par quoi l'on se moque de soi-même et l'on montre aux autres que l'on n'est pas dupe de ses propres déclamations. Il y a dans *William Ratcliff* du Götz de Berlichingen, du Manfred et du Karl Moor ; mais il y a aussi du Heine.

Tout de même, cette parodie peut être prise au sérieux : elle l'a été tout à fait par le public enthousiaste des matinées littéraires. L'interprétation a contribué à ce vif succès : elle fut de tous points excellente, et M. de Gravone, qui s'est fort dépensé dans un rôle difficile, a droit à de très grands éloges.

Une jolie conférence de M^{me} S. Chandler, une Viennoise qui a gardé une séduisante pointe d'accent, ouvrait cette charmante séance par quoi le Parc, une fois de plus, a bien mérité des lettres.

*
* *

Mon ami Teddy, d'ANDRÉ RIVOIRE et LUCIEN BESNARD.

Mon ami Teddy, c'est un brave, loyal et jovial garçon, resté très enfant jusqu'à la trentaine, comme beaucoup d'Anglais et d'Américains. Il ne comprend rien aux complications, aux artifices, aux réticences et aux roueries du milieu parisien, très chic, où l'a conduit un camarade : il va son chemin tout droit, dit tout haut ce qu'il pense, scandalise, effraie ou amuse les gens par son sans-gêne et sa franchise, qui lui inspirent des gestes, des paroles, où il serait impossible à un Français bien élevé de ne pas voir autant de gaffes. Avec une pesanteur de vigoureux Yankee nourri de bœuf saignant, il tombe dans ce monde frivole comme un chien dans un jeu de quilles... mais il y est fort bien reçu, d'abord parce qu'il est très riche, et puis parce qu'il est charmant, une fois que l'on s'est fait à sa sincérité. Et il finit par épouser la femme qu'il aime, ce qui réjouit tout le monde, y compris les spectateurs, les ouvreuses et les pompiers, car *Mon ami Teddy* a conquis tous les cœurs.

Quoique avec les Yankees nulle excentricité ne doive nous étonner, cette figure de l'ami Teddy paraît un peu conventionnelle et, par moments, frise la charge. Mais quel dialogue léger, quel esprit délicat, quelle jolie langue finement française ! Toutes les qualités de grâce et de charme, de sentiment et d'ironie, de souplesse et d'alerte gaieté que l'on avait admirées dans le *Bon Roi Dagobert* de M. André Rivoire, l'un des auteurs de cette pièce, on les a retrouvées dans *Mon ami Teddy*, qui a remporté au Parc un succès extraordinaire, égal à ceux de *Sire* et de *l'Aventurier*. La belle carrière fournie par ces trois comédies, toutes trois des plus honnêtes, sera, nous l'espérons, d'un bon enseignement.

L'ami Teddy, c'était M. Henry Roussel, qui a joué le rôle d'inimitable

façon, y compris l'accent. M^{lle} Damiroff l'a d'ailleurs secondé de son beau talent sympathique, et le reste de la troupe enleva avec brio cette pièce dont la prose a des ailes.

F. A.

Revue des Revues

— *Le Catholique* (février) publie une admirable et hardie chronique sociale de P. Cuyllits, un beau poème de M. Ch. Grolleau, et reproduit avec une indignation très justifiée un article de la *Correspondance de Rome*, qui accuse la vaillante revue d'Elie Baussart de « modernisme ». Cette accusation lancée à tout instant par des gens qui se croient les indispensables soutiens de l'Eglise, commence à devenir irritante. D'autant que ceux qui la lancent, seraient le plus souvent bien embarrassés de dire ce qu'elle signifie. La *Correspondance de Rome* donne, d'ailleurs, la mesure de sa valeur en citant comme exemple à suivre au *Catholique*, son homonyme, un hebdomadaire insignifiant qui paraît à Gand et où écrivent quelques jeunes crétins rétrogrades.

— *Le Mercure de France* donne en tête de son numéro du 15 février, un cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin, qui éclaire d'un jour nouveau la figure triste de Maurice et l'âme de l'admirable ange gardien du Cayla.

Ce sont des plaintes, des tristesses, des angoisses... A lire aussi une émouvante nouvelle du célèbre écrivain arménien Avetiss Aharonian. Dans le numéro de mars : *Rimbaud chez les Parnassiens*, par M. Paterne Berrichon.

-- Dans la *Vie intellectuelle*, M. Georges Rency demande que l'on donne le nom de Rude à l'une de nos rues. La rue Rude... ce serait... rude à prononcer.

— Dans la *Revue de Belgique*, M. Maurice Darin parle de la Vérité toute nue qui « est un aliment trop frugal ». Les produits alimentaires se multiplient chaque jour.

— La *Nouvelle Revue française* a terminé, dans son numéro du 1^{er} mars, la publication du petit roman d'André Gide, *Isabelle*, qui est une des plus charmantes choses qu'on puisse lire. Encore les admirables lettres de jeunesse de Charles-Louis-Philippe, qui n'est pas tendre pour l'école naturiste.

— *Les Visages de la Vie* reparait avec une chanson de Vielé-Griffin, une page de Jean de Boschère et une phrase de M. Charles Dulait : « Ils ont tous eu du bonheur mais c'est de leur malheur que je me rappelle le mieux. »

— *La Belgique artistique et littéraire*. De beaux vers de Gérard Harry, pourtant comparer la neige à un « amas d'écume blonde » c'est un peu audacieux... M. Paul André donne à de jeunes auteurs — qui ne sont pas élèves à l'école de guerre — des leçons de beau style.

— *Les Marches de l'Est. Jean Racine*, par M. Georges Grappe. Des lettres sur la Belgique par M. Léon Souguenet. Du Souguenet genre grave.

— *La Revue générale*. M. Victor du Bled donne un curieux article sur le *Monde de l'Emigration*. J'en retiens surtout une phrase qui n'est pas de M. Victor du Bled. Celui-ci cite sans sourciller l'avocat Christin : « A Londres,

je trouvai une marquise de Chabannes tenant une école de petites filles, une comtesse de Boisgelin donnant des leçons de piano, à pied, sa robe retroussée dans ses poches et un parapluie à la main... » ce me semble, assez malcommode pour donner des leçons de piano. *Edouard Rod à Genève*, par M. Ernest Tissot.

— *Le Beffroi*. Quelques bons poèmes de Pol Simonet, Fernand Divoire, Jeanne Mercier-Valenton.

— *La Nef*, où débudent de jeunes et sympathiques talents, est la première revue littéraire en Belgique qui, à cette époque du centenaire, ait publié un article sur Montalembert. Cet article est suivi de la publication de deux lettres inédites du grand orateur à Adolphe Dechamps. M. Jean de Jaer donne de jolis vers. M. G. de S. (serait-ce lui?), un conte de fée, et M. Ladislas de Cuvelier, une chronique théâtrale écrite avec des ciseaux.

— Le dernier numéro de *Joyeuse* est très remarquable. Delattre. Demade. Des Ombiaux. Une *Légende blanche* exquise, de M. G. Van Roosbroeck.

Rien de M. Loslever qui écrit si bien.

— *La Jeune Wallonie* termine, hélas! la publication du charmant roman du baron Charles van Beneden, *Une âme d'élite* (c'est le titre du livre). C'est toujours aussi spirituel et aussi profond :

« Les populations maritimes ont une psychologie spéciale; leur sang dans l'accoutumance de la lutte quotidienne face à face avec la mort, s'emplit de l'audace des soldats sur un champ de bataille et conjointement de leur fierté. »

Toujours du même style élégant et léger :

« Je compris, par là, quel mal, quelle honte mon retour imprévu apporterait à Auguste résigné au malheur, incapable, en sa noblesse énergique, dans la misère fangeuse où il se remontrerait à moi, de supporter la peine et l'affront de me réapitoyer sur son sort, après m'en avoir dépeint l'éclat. »

Toujours la même hardiesse, déconcertante, d'images :

« Pauvre garçon, fait à l'image de Dieu, mais en un exemplaire dénudé... puis profondément replongé dans son gouffre, plus nu. »

Plus nu encore?...

Dans le même numéro, d'admirables vers de Paul Lefèvre :

*Aussitôt que le garde a sonné la battue,
On entend ces gueules soudain
Vociférer d'une voix sauvage et bourrue
D'énormes cris sud-africains!*

— *Les Rubriques nouvelles*. M. Nicolas Bauduin remanie-t-il son œuvre ou se revête-t-il ?

-- *L'Indépendance*. Nous parlerons dans notre prochaine chronique de ce nouveau périodique. Son comité de rédaction se compose de MM. Emile Baumann, René Benjamin, Vincent d'Indy, Paul Jamot, Ernest Laurent, Emile Moselly, Georges Sorel, Jérôme et Jean Tharaud, Jean Variot.

Parsifal

*Enfant qui dans tes pleurs laves le sang des cygnes,
Bel éphèbe chrétien, Parsifal ingénu,
Déjà le nimbe ardent du Graal inconnu
Fait trembler en tes yeux l'or de ses feux insignes.*

*Laisse flotter au vol des aurores bénignes
Ta chevelure vierge autour de ton col nu,
Vainqueur impollué, que n'ont point retenu
Les jardins de luxure et les baisers indignes.*

*Vers Amfortas brûlant de honte et de douleur,
Par les bois, printaniers moins que ta joue en fleur,
Et les sentiers des monts où serpentent les vignes,*

*Va, poursuis comme un Roi ton chemin triomphal,
Ephèbe aux yeux d'azur, ingénu Parsifal,
Enfant qui dans tes pleurs laves le sang des cygnes.*

EMILE CHARDOME.



Lettre Parisienne



Il nous causions un peu théâtre! Oh! rassurez-vous, je ne parlerai pas de M. Bernstein. Tant d'autres sujets plus captivants nous sollicitent!

Pour avoir tenu une chronique théâtrale pendant cinq ans, je suis sorti de cette aventure étrangement désabusé sur la qualité de nos spectacles, et ayant contracté, avec un dégoût profond des scènes parisiennes, une sorte de courbature morale, qui me fit accueillir avec joie une retraite prématurée.

Il est quantité de genres fades ou ennuyeux. Il y a d'abord la pièce à thèse, système Brieux, sans aucune garantie, même du gouvernement, puisque la *Foi* vient d'être refusée au Théâtre Français. Le genre Brieux passe tous les autres en bêtise. Il y a ensuite la pièce d'amour, système Bataille, assez agréable mais qui fatigue par la répétition des mêmes scènes. Il y a le genre de Flers et Caillavet, sorte de cinématographe psychologique des mœurs contemporaines. Ces messieurs ont bien de l'esprit et je serais tout à fait content de leur théâtre, si l'on m'y laissait fumer.

Mon dessein fut, il y a quelque temps, d'interroger les hommes de lettres et les artistes sur leurs préférences. La plupart de ceux que je pressentis insistaient sur les spectacles du cirque et du music-hall. Je comprends et partage leurs goûts. On nous a tellement assommé avec les théories sociales, l'amour passion, la philanthropie et autres rengaines que nous donnerions tous les théâtres de la terre pour une danse nègre et quelques clowns.

Quelque chose a achevé de nous dégoûter du théâtre, le feuilleton du critique. Le critique théâtral est une machine étrange qui ne travaille que la nuit et dans les conditions les plus défavorables à son bon fonctionnement. Chez de tels êtres, les déformations professionnelles s'accusent très vite. La pauvreté des sujets traités, le manque d'invention, tout ce qui se nomme métier, est salué bien bas par eux. En revanche, blasés et sceptiques, ils accueillent avec dédain l'émotion, le lyrisme et tout ce qui n'est pas absolument du « chiqué ».

Il ne reste donc aux lettrés que deux refuges : ou le music-hall avec ses joies un peu physiques, ses lumières, ses danses, ses pitres américains, très supérieurs à nos comiques; — ou le théâtre d'art.

Oui, le théâtre d'art, et c'est là que j'en veux venir. Malgré l'hostilité des critiques, la bêtise des directeurs, les lettrés se plaisent encore aux belles

évoqueries d'idées exprimées lyriquement, à l'exposé de sentiments nobles, héroïques dont la musique intérieure exalte. Il suffit de citer les noms d'Ibsen, de D'Annunzio, de Maeterlinck, de Samain, de Claudel, etc... pour s'entendre. Tous ceux-ci et bien d'autres selon leurs moyens propres et des fortunes diverses, nous ont offert le même idéal d'art. Par eux, le drame moderne s'est affirmé avec son souci d'universalité, sa fougue lyrique, la richesse de ses contours harmonieux.

Hélas! de tels spectacles se font de plus en plus rares. Ibsen a vieilli et il faut avouer que toute la partie raisonneuse de son œuvre est insupportable. D'Annunzio se fait rare ou s'entoure d'une telle réclame qu'il irrite. Nul directeur n'est assez intelligent pour monter du Claudel. Ce fut donc pour nous une bonne fortune que d'entendre deux pièces, cette semaine, qui correspondent à une vraie formule d'art. Je veux dire l'*Oiseau bleu* de Maeterlinck et l'*Armée dans la Ville* de Jules Romains.

* * *

Je parlerai peu de l'*Oiseau bleu*, car tout fut dit sur ce sujet et l'on connaît le théâtre de Maeterlinck. Il ne me faut qu'enregistrer un légitime succès et la supériorité du théâtre de légende et de rêve. Il y a dans la pièce un souci d'universalité, une façon de chanter la vie, de faire surgir de l'âme les sentiments profonds qui nous constituent, un appel au mystère, une soif de l'idéal par quoi nous communions la beauté. Aimables symboles du pain, de l'eau, de la lumière dans une humble maison de bucheron qu'égaie le rire de deux enfants! Poétique voyage à travers l'univers enchanté! poignantes découvertes! conversations rapides où, à travers des mots simples et émus, passe le souffle des grandes intuitions! Tout cela fait de l'air dans notre esprit, nous transporte parmi les réalités du rêve et nous offre des suggestions autrement puissantes que le théâtre de mœurs ou de caractère. Ici pas de verbiage. La philosophie d'un Epictète que Maeterlinck distillait avec ennui dans le *Double jardin* ou dans la *Sagesse et la Destinée*, fait à peine son apparition. C'est pourquoi le succès fut absolu.

* * *

Allons-nous revoir les jours d'Hernani, j'entends les luttes entre poètes et bourgeois, pour la défense d'un fier lyrisme? Non, car la poésie contemporaine n'est autre que l'expression de la mentalité collective, et la façon dont nous concevons le rythme, l'exaltation intérieure, l'invention poétique définissent cet état d'âme offert.

Il n'y eut donc pas à l'Odéon les manifestations que certains pessimistes prévoient, à l'occasion de la pièce de Jules Romains. La foule et le poète ont communiqué dans la même ferveur, dans ce même enthousiasme né du choc de deux réalités palpitantes.

On connaît l'essentiel de la doctrine Jules Romains et de ses amis. Il demeure légitime de vouloir substituer aux individus, le groupe, individu

supérieur doué de sa vie propre. Peut-être n'est-il pas besoin de recourir à la psychologie des foules pour expliquer la création spontanée d'un ensemble de personnes, d'un bloc animé. Il est de fait qu'isolés, nous évaporons nos efforts. Réunis, assemblés, nous dégageons, au contraire, une quantité considérable de molécules qui s'agrègent, s'associent dans un large rythme.

Exalter ce qui constitue une collectivité, un agrégat, en extraire l'âme et la projeter devant soi, c'est à quoi s'est appliqué un groupe d'écrivains appelés *unanimistes*. Parfois, il est besoin de quelque agitation pour mieux faire vivre une rue peuplée, une assemblée, pour leur révéler leur propre conscience. « Entrez dans une réunion publique, écrit Jules Romains dans son *Manuel de Déification*, écoutez l'orateur, et soudain poussez un cri qui fasse mieux exister la salle. » Nul autant que ce poète ne nous aura davantage mis dans l'ambiance nécessaire à la création de ce groupe, de cette conscience collective prête à surgir de n'importe quel pâte de maison, comme de chaque lieu où des êtres s'assemblent.

Sur des bases semblables est édifié le drame que l'Odéon s'honore d'avoir représenté. *L'Armée dans la ville* est la lutte entre deux collectivités, l'une belliqueuse, l'autre pacifique. Des paysans, des bourgeois paisibles, dans une pittoresque conversation, parmi l'atmosphère lourde d'un café de province, nous disent leur haine de la domination, leur amour pour les champs jadis drus d'épis, aujourd'hui dévastés par cette herse énorme qu'est un bataillon armé. Et pourtant, dans leur terreur contrainte, ces citoyens ne peuvent se défendre de quelque admiration. C'est alors, évoqués avec un âpre lyrisme, la forêt des baionnettes, sorte d'ombre poilue profilée sous le soleil, les aspects changeants et toujours nouveaux des troupes rangées en carrés ou dispersées dans la plaine.

Ils sont les ces soldats, ayant fourni tout leur effort, et pourtant l'amour de leur métier, une sorte d'instinct de corps et de classe les domine, les pousse à la conquête, régit les mouvements de leur âme incarnée dans le chef, l'intrépide général, sorte de conscience lucide de ce groupe brutal.

C'est dans le cœur de ce général que se passe une action tragique. Sa lucidité l'entraîne dans un guet-apens. La femme du maire de la ville a résolu d'anéantir l'armée. Sa croisade enflamme les cœurs des autres femmes. On décide qu'à l'occasion d'une fête chaque habitant invitera un soldat et l'assassinera sur le coup de minuit. Le maire recevra à sa table le général et lui fera expier les horreurs de la guerre.

Tout se passe ainsi. L'instant est tragique, la scène pleine d'angoisse. A la dernière minute le maire hésite. Il lui répugne de tirer à bout portant sur un homme. Oui, mais sa femme veille qui, pour hâter la main de son lâche mari, se jette aux genoux du jeune général, avec l'offre de tout son corps. Le maire a tiré, le général est blessé à mort, tandis que les habitants égorgent les soldats. Du camp arrivent quelques bataillons au secours des camarades. La ville est à nouveau en état de siège, on égorge, on tue, l'armée reprend le dessus. Et dans un magnifique mouvement, le général, qui a reconnu la victoire des siens, chante la gloire de ses troupes, leur triomphe et leur vie.

Je raconte très mal cela, haïssant la narration. Ce sont ces mouvements,

ces ensembles qu'il faudrait ressusciter avec les clameurs, les passions, ces deux consciences collectives en antagonisme, l'une et l'autre dans leur vérité lyrique. Par-dessus tout j'admire le premier et le dernier acte où l'auteur a donné tout son élan. Il serait à souhaiter que M. Antoine conservât cette pièce au répertoire de l'Odéon, au lieu de l'intituler *drame d'avant-garde* pour la mieux sacrifier. *L'Armée dans la ville* fait honneur à toute une génération.

T. DE VISAN.



Le Drageoir aux Epices

« ... *Bobine et Casimir*, livre écrit dans une langue merveilleusement ciselée, est un des meilleurs volumes ayant paru ces dernières années ; il sera lu avec infiniment de plaisir et concourra admirablement à l'épanouissement des lettres en Belgique. » L'auteur de ce livre « est considéré en Belgique, à l'heure actuelle, comme un des tout premiers écrivains de langue française ; ses romans l'ont mis au premier rang ; et les récents succès qu'il a remportés, tant dans ses productions dramatiques que dans ses chroniques étincelantes d'esprit, le font, à juste titre, apprécier par tous les artistes... » Quel est ce romancier qui est *un des tout premiers écrivains de langue française*, et dont le roman *à paraître* est un des meilleurs volumes *ayant paru* ces dernières années?... Nous n'étonnerons personne en disant que c'est M. F.-Charles Morisseaux. Est-il également l'auteur du prospectus ? Nous ne trancherons pas la question.

* * *

Il y a eu le duel Claretie-Daudet et plusieurs autres qui passionnèrent Paris au début de ce mois. Nous ne doutons pas qu'un duel qui se prépare à Bruxelles, n'intéresse aussi vivement l'opinion publique. C'est notre ami van Beneden (Baron Charles) qui nous y provoque par cette lettre charmante et douce.

Bruxelles, 3 mars 1911

« MONSIEUR LE DIRECTEUR DE DURANDAL (1),

» Si je m'autorise à vous répondre une deuxième fois, c'est parce qu'il me semble, en vous voyant travestir et renverser la vérité sur mon dos, avec tant d'esprit, que vous désirez engager avec moi un petit duel de plume.

» Allons-y ! Ce désir est gentil, du reste, et je vous remercie. Nous n'avons pas besoin de nous fâcher, en nous criant comme Vadius et Trissotin : Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

» ... Mais quoi?!... Tournant la page, me voici tout à fait bête d'avoir pensé à me battre avec vous pour l'honneur de la vérité, puisqu'au même moment je lis, qu'en induisant vos lecteurs en erreur, vous ne faisiez que vous moquer de moi.

» Continuez donc, cher anonyme ; je laisse de mon côté le jugement sur nos forces, à ceux qui, voulant être bons arbitres, me liront après vous.

» Sans nulle rancune.

» BARON CH. VAN BENEDEN. »

(1) Larousse nomme l'épée de Roland Durandal avec un *a*. Je n'ai pas examiné s'il commettait une erreur historique.

Nous avons fait le carnaval. Mais travestir et renverser la vérité sur le dos de M. van Beneden nous n'y avons vraiment pas songé...

* * *

M. Léon Séché défend, dans le *Mercur de France*, la vertu d'Elvire. Cela ne nous passionne guère. Mais il parle incidemment d'Eugénie de Lamartine, et explique en note : « sœur cadette du poète qui en eut cinq ». Cinq sœurs cadettes, mon Dieu ! je croyais que la nature n'allait pas plus loin que les « trijumeaux ».

M. Alphonse Séché, dans la *Gazette belge de Paris*, parle du Panthéon : « La Politique s'en est emparée : N'avons-nous pas vu un descendant d'un illustre maréchal de l'Empire s'arroger *le droit de retirer son corps* des caveaux du Panthéon sous prétexte qu'ils étaient à jamais déshonorés par la présence de celui de Zola?... Regarde et passe, dit Virgile au Dante ». — Moi, répond Dante, je ne pourrais regarder une aussi belle phrase sans m'arrêter !...

* * *

M. Paul André n'ayant pas fait cette phrase en a Séché d'envie.

* * *

Le *Mercur* citait, il y a deux mois, de spirituelles définitions d'écrivain, que se plaisait à lancer Jean Moréas. Ce sont des mots d'esprit, ingénieusement préparés et qui ont une allure définitive. Ce que Moréas fit pour les contemporains, le spirituel directeur de la *Belgique artistique et littéraire* entreprend de le faire pour les morts. Son premier « mot » s'applique à Henri Heine. Il l'appelle « une originale personnalité littéraire du dernier siècle ». Il n'y a pas à dire, c'est très fort.

* * *

M. Georges Masset, qui n'a pas d'esprit, et M. Léon Souguenet qui en a un peu plus, ont fait jouer récemment, à Bruxelles, une pièce intitulée *Jules ou le triomphe de la vertu*. La recette fut, le second soir, de 37 fr 50. Evidemment c'est un record. Depuis « 1830 », on n'avait pas vu, en Belgique, un four pareil. Aussi M. Georges Masset qui, avant la première représentation, se vantait d'avoir fait la pièce tout seul, proclame maintenant qu'il n'y est pour rien. Il a, du moins comme consolation, l'approbation de l'artilleur qui préside aux destinées de notre « revue nationale ». M. Paul André trouve Souguenet fort sot et son collaborateur fort spirituel. *De gustibus...*

* * *

L'autre pièce à succès de la saison fut l'*Après Moi* du juif déserteur Bernstein, qui fut représentée à Paris sur une scène nationale. Cette circonstance

explique un peu l'ire des camelots du roy, mais ne l'excuse pas. Car enfin, ne craignons pas de le dire, que deviendrait la liberté de l'art, si le succès d'une œuvre devait varier suivant que l'auteur en est un honnête homme ou une canaille! Tel est notre avis. Un point, c'est tout. Quant à avoir la moindre sympathie pour l'auteur d'*Après Moi*, c'est une autre question, et nous laissons à M. Paul André, déjà nommé, le rôle de le proclamer grand homme. Dans la *Gazette belge de Paris*, l'étrénelant chroniqueur du *Touring-Club* publie un article intitulé : *M. Bernstein en exil*, où il nous raconte complaisamment les menus faits et gestes de ce héros. M. Henry Bernstein habitait à l'hôtel de la Régence, il avait un bureau américain, il écrivait en manche de chemise, il prenait l'apéro avec M. Paul André, il fréquentait l'hippodrome de Boitsfort. C'est passionnant n'est-ce pas au point de vue de l'histoire littéraire ?

Nous attendons avec impatience un prochain article qui parlera du tailleur de M. Bernstein, de ses maîtresses et de la couleur de ses chaussettes. Mais déjà nous connaissons un honorable épisode qui peint à la fois, le sympathique dramaturge et la valeur des admirations de M. Paul André :

« C'était, raconte-t-il dans ce style nerveux et imagé qu'on lui connaît, au lendemain de l'épopée tragique des Boers du Transvaal. Le vieux Krüger débarquant à Paris, à la gare de Lyon, se voit salué par une Ode lyrique de M. Edmond Rostand, M. Bernstein la lit ici dans un journal; il s'enthousiasme, veut envoyer un hommage d'admiration à l'auteur récemment illustre de *Cyrano*. Mais tout le monde, autour du jeune homme, ne partage pas son emballement. Au contraire, on lui montre la boursoufflure et les puérités du morceau. Incontinent, Bernstein prend la plume et bâcle un poème parodiant celui de Rostand, le ridiculisant avec une impayable drôlerie. Et il l'envoie dare dare à Clémenceau qui le publie dans l'*Aurore*! »

Noble mentalité n'est-ce pas? Quelles convictions et quel respect pour l'héroïsme! Au fond les camelots du roy n'ont peut être pas tort de chahuter la pièce de ce drôle.

* * *

L'aventure de notre consœur *Le Catholique*, que raconte notre *Revue des Revues*, est tout simplement savoureuse. La *Correspondance de Rome* l'a accusée de modernisme et M. Elie Baussart a été bien bon de s'en émouvoir.

Le directeur de la *Correspondance de Rome*, après tout, n'est pas le directeur de conscience des écrivains catholiques, et sa « monomanie de l'hérésie » commence à devenir insupportable. Voulez-vous connaître quelques-unes des erreurs doctrinales de notre consœur? Elle a dit que Baudelaire au fond était un catholique : il paraît qu'il n'est point permis d'admirer Baudelaire quand on est un catholique « papiste et romain ». Elle a publié « des portraits de Léon Bloy et d'Hello (oublié tant qu'on ne le connaissait que comme catholique, ressuscité dès que les illuministes ont découvert et cru découvrir qu'il avait fini par être un des leurs), portraits qui n'ont pas été choisis au hasard ». C'est, disons-le nettement, de la sottise autant que du charabia. C'est tellement

grotesque, que cela nous empêche de sourire, en voyant l'intolérance et l'ultramontanisme de notre consœur ainsi récompensés.

* * *

Il y a eu le 19 février, à Namur, une manifestation wallonne imposante. L'on se sépara en chantant sur l'air du *Chant du Départ*, le couplet suivant, que nous révèle la *Jeune Wallonie*.

*Demandez 6 Germains à vos frères bataves
Nos adversaires d'autrefois
Ce qu'il peut en coûter d'apporter des entraves
A l'exercice de nos droits!
La mort plutôt que l'esclavage!
Tous nous nous tiendrons l'arme au bras
Et nous saurons aux jours d'orage,
Sans crainte affronter le trépas!*

C'est fort beau. Est-ce du même auteur que la cantate qu'on chante à Sainte-Gudule le premier vendredi de l'année? Tenir l'arme au bras est un geste bien courageux.

* * *

Nous apprenons dans la même revue que « M. Charles van Beneden (qu'il nous pardonne de parler encore de lui) vient de republier sous le titre *Pendant dix-sept ans*, un choix de poèmes de jeunesse. (Diable? elle a duré longtemps cette jeunesse). Une comédie très amusante et une notice d'une sincérité remarquable sur les débuts d'un jeune auteur dramatique constituent cet intéressant volume ». (Et moi qui croyais que c'étaient des poèmes de jeunesse!) Quoi qu'il en soit, nous ne doutons pas du succès de ce livre. Si M. van Beneden (baron Charles) nous l'envoie, nous lui promettons de ne plus renverser la vérité sur son dos (qu'elle soit travestie ou non) et de ne plus parler de son « voyage en avant pour préparer le chalet à sa famille ».

* * *

C'est M. Gaston Deschamps, bavard insigne, qui jadis dans un article sur Paul Verlaine, cita comme étant de l'auteur de *Sagesse*, un *Menuet* de M. Fernand Gregh. A cette mémorable bévue, et à quelques autres, le critique du *Temps* doit le plus clair de sa notoriété.

Il vient encore d'enrichir sa collection de gaffes. A l'occasion de la mort d'Auguste Angellier, un journal de province a publié *Le dernier baiser de la Muse*, et M. Gaston Deschamps présente aux lecteurs du *Temps* ce poème, dont il reproduit quelques stances, comme « les derniers vers qu'ait écrits d'une main déjà engourdie par la souffrance et glacée par l'approche de la mort, l'auteur des sonnets à l'*Amie perdue* ».

Or, ce poème a paru en 1908, dans l'avant-dernier recueil de vers d'Au-

guste Angellier, intitulé *Dans la Lumière antique*, les *Episodes* (première partie).

L'œuvre d'Angellier est aussi familière au critique du *Temps* que celle de Verlaine.

* * *

M. Laurent Tailhade affirma récemment, dans le *Mercure de France*, que « l'admiration pour Villiers, ce jocrisse de l'emphase, est une preuve irréfragable d'imbécillité. » Parmi les premières souscriptions recueillies pour le monument de l'auteur des *Contes cruels*, on trouve celles d'Edison, de Saint-Saëns, de Mistral, de Rodin, de Claude Debussy, de la comtesse Mathieu de Noailles, de Max Elskamp.

* * *

Nous parlions dernièrement du peu d'empressement des pouvoirs publics à exposer les collections privées qui leur sont données ou léguées. M. Evenepoel qui vient de mourir, léguant aux musées de l'État son admirable collection de faïences, a pris ses précautions et a eu soin de déclarer dans son testament que si elle n'était pas exposée dans les trois mois, elle deviendrait la propriété du Musée de Sèvres. Cette clause a eu son petit effet et l'on travaille d'ores et déjà à installer les faïences au Cinquantenaire. Pourvu que pour ce faire, on n'aille pas confisquer les locaux destinés au Musée littéraire dont la nécessité est incontestable. On annonce que, désolés de n'avoir pas figuré à l'Exposition, MM. Eugène Schmitz, Paul Lefèvre et Henry Maassen viennent d'y envoyer leurs portraits. De la part de M. Maassen ce désir de renommée nous étonne.

* * *

En feuilletant, dans ma boutique, par désœuvrement les vieilles revues qui servent à envelopper mes épices, j'ai retrouvé dans la *Revue Bibliographique belge* de février 1908, sous la signature d'un certain Jules Renauld, un long article sur les *Œuvres du docteur Godefroid-Emile Valentin, préfet honoraire d'athénée royal, poète et critique littéraire*. C'est bien vieux, mais c'est si beau que je m'en voudrais de ne pas le signaler à la postérité. Entre autres choses ébouriffantes j'y lis que :

1° « Benoit Quinet, une des plus grandes et des plus pures gloires de nos lettres chrétiennes; Henry Gravez (?) l'humoriste si redouté et le premier écho-tier belge; Paulin Brogneaux, le poète de l'*Isolement* (et moi qui croyais que c'était Lamartine, le poète de l'*Isolement*!); Georges Rodenbach (celui-ci ne mérite pas de qualificatif); Jules Sottiaux, le chantre du pays noir; Adolphe Hardy, le délicat auteur de la *Route enchantée* (mais que diable va-t-il faire dans cette galère?); le docteur A. Baland (?), Emile Desprechins, Joseph Liesse, le génial et regretté poète-laboureur (!); Fernand Bernard; Gaston Heux: il suffit de citer ces noms pour faire comprendre combien fut grande et féconde l'influence du docteur Valentin sur les lettres belges. »

2° « Les œuvres du docteur Valentin sont surtout objectives et diverses comme celles de tout vrai poète. »

3° « Les principales sont *Escalles et Abordages*, un recueil d'intimité que le poète dédia pieusement à la mémoire de son père, ancien officier de la marine royale; *Rédemption*, poème antiesclavagiste en six chants, glorification de l'œuvre belge en Afrique, dont la troisième édition fut traduite en vers flamands par J. Brouwers, inspecteur principal de l'enseignement, et adoptée pour être donnée en prix dans les athénées royales; enfin *La Ruche*, dont l'édition lilliputienne fut tirée à dix mille exemplaires. » (Brrr.)

4° « On ne peut passer sous silence un travail économique (brochure de 48 pages, 75 centimes) : *Pour les veuves et orphelins, plus de Pension : un capital*, dont toute la presse s'est occupée. »

5° « Depuis qu'ont cessé de paraître le *Journal* et la *Revue des gens de lettres belges*, c'est par la *Petite Anthologie belge* du *Patriote illustré*, de l'*Illustration européenne* et du *Globe illustré* que, sous le nom de Godefroid, il continue son œuvre de critique et de protecteur des jeunes poètes. Le nombre des écrivains sur lesquels il a ainsi hebdomadairement attiré l'attention du grand public, s'est élevé pour ces dix dernières années, à plus de **quatre cents** » (c'est l'auteur de l'article qui souligne).

Quarante nouveaux poètes par année! M. Godefroid-Emile Valentin a donc révélé jusqu'ici quatre cent quatre-vingts poètes. En y ajoutant Benoît Quinet, Henry Gravez, Paulin Brogneaux, Georges Rodenbach, Jules Sottiaux, Adolphe Hardy, le docteur A. Baland, Emile Desprechins, Joseph Liesse (le génial et regretté poète laboureur), Fernand Bernard, Gaston Heux... Cela fait quatre cent quatre-vingt-onze poètes qu'il a fait éclore (le docteur Valentin est un accoucheur distingué), sans compter ceux du mois de mars. Nous lui en sommes bien reconnaissants.

*
* * *

Le quatre cent quatre-vingt douzième a surgi exactement le 5 mars. Il s'appelle G. Lafleur et habite Jambes. Nous nous sommes empressés de le lire. Le docteur Valentin publie seulement deux poèmes de G. Lafleur (de Jambes), nous en donnons de larges extraits.

Le premier s'appelle *Résolution* :

Quand l'amour attendu trompe nos espérances
Mes amis les plus chers, bien sûr, vont me trahir,
Mon courage verra les sombres défaillances
Et le doute toujours tâcher de l'avilir

Mais je suis ferme et fort et n'appréhende rien
Calme, je lutterai pour le beau, pour le bien
Jusqu'à ce que le temps soit venu de mourir.

Mon âme ne redoute aucun abaissement
Et mon cœur ne craint pas d'affronter le tourment.
Puisque je veux lutter, je suis prêt à souffrir...

Le second est plus original : Le *Vaisseau* :

*Sans cesse il dépassait les escales posées
Dans sa course. On eut dit qu'il les eut méprisées...*

*De la mer en colère il ne s'effrayait pas
Il dédaignait l'éclair, la foudre et ses éclats*

*Mais lorsque la tempête augmenta ses furies
Il se sentit blessé par maintes avaries*

*Et quand après longtemps l'océan se calma
Le vaisseau n'avait plus ni cordage ni mâts.*

*Maintenant il s'en va flottant à la dérive
Promenant d'un corps mort l'indolence massive*

*Moi qui l'ai vu de près j'ai pu lire son nom
Quoique presque effacé : c'était l'Illusion!*

G. Laffleur, tu as la palme! Il paraît qu'à Jambes on écrit avec ses pieds.

LE PETIT ÉPICIER



LES LIVRES

PUBLICATIONS DART :

Les grands artistes : *Les Primitifs allemands*, par M. RÉAU. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Le volume, d'une lecture agréable, que M. Réau consacre aux *Primitifs allemands* nous fait assister à l'éclosion des nombreuses petites écoles locales qui, au cours des xiv^e et xv^e siècles, et tout en subissant, les unes, l'influence prédominante des maîtres flamands; les autres, celle de certaines écoles italiennes, dotèrent l'Allemagne d'un grand nombre d'artistes remarquables.

Les caractéristiques de leur art, aux inclinations plus tendres là, ici plus rudement réalistes, ne « s'avèrent » pas très nettement; un ressouvenir, soit flamand, soit italien, s'éveille presque toujours dans la pensée de celui qui contemple quelque une des œuvres allemandes de l'époque. Cependant, elles ne laissent pas de faire grande impression, qu'elles soient conçues dans un aimable sentiment décoratif, comme la *Vierge au buisson de roses* et le *Dombild*, de Stephan Loekner; qu'elles révèlent une vigoureuse personnalité comme le retable de Conrad Witz, à Genève, ou que leur auteur s'essaie à associer la force au sentiment, ainsi que fit Jan Joest — dont on s'étonne que M. Réau ne dise mot — dans son beau polyptyque de Kalkar.

M. Réau loue avec raison « la gravité de pensée » de cet « art populaire, probe et sincère, qui reflète l'âme de la bourgeoisie allemande à la fin du moyen âge ». Mais on ne peut s'associer qu'avec réserve au jugement qu'il porte en général sur cet art, « art de petites gens », dont les œuvres étaient destinées à de « riches marchands, parvenus sans culture, qui imposaient leur goût mesquin ». Au fond, avec la diversité de conception engendrée par la différence de génie et de tendances que l'on observe entre les écoles italiennes et celles du Nord, on peut dire que tout l'art du xv^e siècle a été populaire par opposition à l'art de la Renaissance qui a laissé la vie pour les idées, la réalité pour la mythologie, les « petites gens » pour les érudits et les lettrés.

ARNOLD GOFFIN.

Les maîtres de l'art : *Le Bernin*, par M. MARCEL REYMOND. Un vol. illust. — (Paris, Plon.)

Après avoir été entouré, durant sa vie, d'une admiration extraordinaire, le Bernin, comme le constate M. Reymond dans l'Introduction de ce beau livre, tomba dans un discrédit complet, au xviii^e siècle, lorsque les théories de l'école néo-classique s'imposèrent à l'art. Son œuvre n'a guère repris

faveur depuis ; les Romantiques auraient pu, à certains égards, lui consentir quelque mérite ; les Réalistes, eux, ne pouvaient que la rejeter toute, à cause des tendances à l'affectation théâtrale dont elle manifeste et qui ne pouvaient leur inspirer que de l'aversion.

La foi esthétique n'est peut être véritable et agissante comme la foi religieuse, qu'à la condition d'être, sinon intolérante, au moins exclusive. L'éclectisme parvient-il à faire concorder des admirations contradictoires sans diminuer les unes au profit des autres?... Il y a d'autres voies, cependant. L'on peut dire, par exemple, qu'en matière d'art, il y a quelque jouissance à étudier les œuvres que l'on n'aime pas et à les comprendre. La sympathie vient, souvent, avec la compréhension. Et il reste toujours que, quelles qu'elles soient, les œuvres qui ont ému une génération, qui se sont imposées à une époque, comme celles de l'école de Bologne ou celles du Bernin, recèlent en elles une puissance de vie et de beauté, évidente à l'origine, voilée aujourd'hui, mais que l'on éprouve une joie à découvrir et à mettre en lumière.

Nous ne dirons pas que c'est dans de tels sentiments que M. Reymond a entrepris cette attachante monographie d'un artiste, auquel on peut préférer les maîtres venus avant lui ou ceux venus après, mais qui, si déplaisant qu'il paraisse, parfois, à notre mentalité actuelle, n'en reste pas moins très grand par son œuvre aussi bien que par l'influence qu'il a exercée, notamment en France.

Ses architectures souvent surchargées, le raffinement, on dirait bien la coquetterie efféminée de sa sculpture, sont pour déplaire à notre goût, et, pourtant, nous ne pouvons pas laisser de nous intéresser à ces œuvres qui ont marqué dans l'art un moment de l'évolution infinie de la vie et de la sensibilité.

ARNOLD GOFFIN.

Les maîtres de l'art. *Philibert de l'Orme*, par M. HENRI CLOUZOT. — (Paris, Plon.)

Quelle originale et attrayante physionomie que celle de ce « Dieu des maçons » ! C'est une de ces figures d'énergie à la Bernard Palissy, comme le xvi^e siècle en compte tant dans tous les domaines, mais l'entêtement que Palissy dépensait à la perfection de ses « rustiques figurines », Philibert l'apportait à faire prévaloir ses conceptions classiques contre les fervents attardés de la « mauvaise architecture » c'est-à-dire de la charmante architecture pré-Renaissance qui florissait avant lui. Pour démontrer l'excellence de ses conceptions, il écrit le *Premier tome de l'architecture* et les *Inventions nouvelles pour bien bâtir*, ouvrages qui sont remplis non seulement de ses idées, mais de sa personnalité. Et il bâtit aussi, il élabore de grandioses projets, il en exécute quelques-uns pour François I^{er}, pour Henri II et pour sa maîtresse Diane, duchesse de Valentinois, puis pour Catherine de Médicis... M. Clouzot nous peint l'homme, nous dit sa carrière, son œuvre, Anet, Chenonceaux, les Tuileries, la beauté antique qu'il a prise pour modèle, la beauté française qu'il y a ajoutée. Et c'est une page pleine de relief et de saveur de l'histoire glorieuse de l'art de France.

A. G.

Les richesses d'art de la ville de Paris. *Les édifices religieux.*
 xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, par M. JEAN BAYET. — (Paris, Laurens.)

On se rappelle que le premier volume de cet ouvrage, dû à M. Amédée Boisset, était consacré au moyen âge et à la Renaissance, périodes dont l'art nous attire plus aujourd'hui que celui des temps plus modernes. Mais toute admiration comportant, en même temps, comparaison, on aurait tort de dédaigner l'étude des siècles classiques. La beauté y abonde aussi, différente de celle des Primitifs, moins spontanée, plus froide et plus calculée, mais riche d'attraits cependant et de significations.

A ce point de vue, et aussi, si l'on veut se rendre compte de l'évolution parallèle du sentiment religieux dans le domaine de la pensée et dans celui de l'expression architecturale et plastique, la lecture du livre de M. Bayet est du plus pressant intérêt. En suivant cet excellent cicerone dans les églises de Paris depuis le sévère Oratoire jusqu'au composite Sacré-Cœur de Montmartre, on reçoit une véritable leçon de choses. On traverse, si l'on peut dire, toutes les phases du style classique, raisonnable ou orné, pour arriver au style polymorphe — ou, parfois, amorphe — de nos jours. Et, si l'on y réfléchit, on les trouvera, sans doute, également caractéristiques des temps qui se sont complus à l'un et à l'autre.

ARNOLD GOFFIN.

Les grandes institutions de France : L'Université de Paris, par
 M. LOUIS LIARD. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Parmi ces institutions, il en est peu d'une antiquité plus véritable que l'Université de Paris. On sait l'éclat qu'elle jetait au moyen âge, ses maîtres et ses élèves illustres, les privilèges de ses escoliers et, aussi, leurs mœurs turbulentes.

Au début de son ouvrage, si clair et si attrayant, M. Liard rappelle ces temps héroïques et pittoresques de l'Université, la « sainte Jérusalem tout embaumée d'aromates intellectuelles » comme l'appelait, dans son enthousiasme filial, quelque théologien de l'époque. Il nous dit, également, ce qu'était l'enseignement alors et ce qu'il resta fort longtemps, en dépit du perfectionnement des méthodes, du progrès de l'esprit critique et de toutes les nouveautés que la science apportait incessamment. On n'a pas oublié les railleries célèbres dont la Sorbonne et ses docteurs figés dans la tradition furent l'objet du xvi^e au xviii^e siècle.

Mais, comme l'écrit M. Liard, « l'Université de Paris est à la fois une très jeune et une très vieille personne. » Et, après nous avoir fait le portrait de la vieille, il nous apprend à connaître la jeune, celle qui est sortie de la grande réorganisation entreprise en 1896 et qui avec ses multiples établissements, ses laboratoires et ses stations d'étude de toute sorte, ses facultés de droit, de médecine, de sciences et de lettres, son école supérieure de pharmacie et son école normale supérieure, constitue une des plus nobles et des plus complètes institutions d'enseignement supérieur de ce temps.

ARNOLD GOFFIN.

Petites monographies des grands édifices de la France :

Le Château de Vincennes, par M. DE FOSSA; *L'Abbaye de Moissac*, par M. AUGUSTE ANGLÈS; *L'Hôtel des Invalides*, par M. LOUIS DIMIER. 3 vol. ill. — (Paris, Laurens.)

La nouvelle et charmante collection entreprise par la librairie d'art Laurens vient de s'enrichir des trois nouveaux volumes dont nous venons d'indiquer les titres. On y trouvera, comme dans leurs devanciers, un historique excellent des édifices auxquels ils sont consacrés et une étude complète quoique succincte des phases de leur construction et des transformations qu'ils ont subies à travers les siècles. Nous signalons particulièrement les pages nourries que M. Louis Dimier consacre à la décoration de l'Hôtel des Invalides et celles dans lesquelles M. Anglès analyse les sculptures du portail et du cloître de Moissac, œuvres célèbres des XI^e et XII^e siècles, qui ont donné lieu à maintes controverses. A. G.

Les villes d'art célèbres : Bruxelles, par M. HENRY HYMANS. — (Paris, Laurens.)

Il n'y a généralement point de ville dont on connaisse moins les curiosités et les richesses artistiques que celle que l'on habite. On n'y va point en voyageur qui explore, mais en citoyen qui travaille. Le loisir que l'on a, on le donne à l'étranger, sans trouver jamais le temps de visiter le musée ou le monument à proximité desquels on réside. Aussi, le livre intéressant et nourri de M. Henry Hymans s'adresse-t-il aussi bien aux Bruxellois qu'aux touristes de tous pays. Ils feront, en suivant ce guide expert, riche de science et d'informations sûres, plus d'une découverte propre à les rendre plus fiers encore de la beauté de leur ville, de son passé historique et artistique, de tout ce qui constitue le patrimoine magnifique de la capitale. Ce qu'ils savent déjà, confusément, ils le sauront mieux après l'avoir entendu de la bouche de M. Hymans; ce qu'ils ignorent, ils l'apprendront de lui, car, en érudit et en vieux Bruxellois amoureux de sa ville qu'il est, il ne laisse rien passer qui mérite attention dans la course descriptive qu'il a entreprise au travers des quartiers si divers et si pittoresques de la cité.

ARNOLD GOFFIN.

Le siècle de Rubens et l'Exposition d'art ancien, par M. A.-J. WAUTERS. — (Bruxelles, Weissenbruch.)

Une visite à l'art ancien. Revue critique, par MM. JOS. DESTRÉE et ED. MÜLLER DE KETELBROETERE. — (Louvain, Ceuterick.)

Le nom des auteurs de ces études, MM. A.-J. Wauters et Joseph Destrée, recommande par lui-même les publications sur lesquelles il est inscrit. On sait les compétences spéciales de chacun d'eux. La brochure de M. Destrée constituait un guide, qui restera d'un usage précieux à titre documentaire. Celle de M. Wauters nous apporte plutôt un examen critique général plein d'entrain et d'observations intéressantes, entrecoupé de remarques précises, sur certaines œuvres contestées. A. G.

HISTOIRE :

Un diplomate belge à Paris, de 1830 à 1864, par ERNEST DISCAILLES. 2 vol. — (Bruxelles, G. Van Oest.)

Pour n'avoir pas eu la célébrité de son frère Charles, Firmin Rogier, ministre de Belgique à Paris, de 1830 à 1864, n'en a pas moins joué un rôle important pendant la première période de l'histoire de notre pays, depuis son indépendance reconquise.

M. Discailles a essayé de le retracer.

Après une courte notice sur la carrière de Firmin Rogier, il publie cinq cent vingt-cinq lettres ou documents, qu'il accompagne de commentaires et de notes destinés à la mieux faire comprendre et qui replacent son héros dans le cadre de son action.

Une table alphabétique des noms propres rend les recherches faciles. Le grand nombre et l'importance des personnages qui défilent dans cette liste augmentent l'intérêt de la publication, qui devient ainsi une source de renseignements curieux. L'ouvrage est orné d'une artistique phototypie du portrait de Firmin Rogier peint par L. de Winne. J. v. D. G.

De Romulus à Guillaume II : I. L'Empire romain ; L'Empire de Charlemagne, par M. HENRI PUIROUX. — (Paris, Grasset.)

Les idées claires : Un siècle de l'histoire d'Allemagne, De Goethe à Bismarck, par M. LOUIS CONS. — (Paris, Nouvelle Librairie Nationale.)

« L'ouvrage que l'auteur présente aujourd'hui au public, écrit M. Puioux dans la préface de son livre, est la première partie d'un ensemble d'études philosophiques et de considérations générales sur une partie restreinte de l'histoire du monde. L'idée originale de l'auteur a été d'étudier dans leur formation et leur croissance la Prusse et le nouvel empire germano-prussien. »

Le dessein de M. Cons était à peu près le même, mais il n'a pas cru, son intention étant d'ailleurs de faire de l'histoire et non de la philosophie, devoir placer le point de départ de son exposition à Romulus.

Son livre est excellent. Il résume avec beaucoup d'agrément et de perspicacité l'évolution qui a abouti, après un siècle de fermentation intellectuelle et morale, de vicissitudes et de victoires politiques, à faire de l'Allemagne morcelée l'Empire unitaire d'aujourd'hui. A. G.

La domination française en Belgique, par M. JULES DELHAIZE. t. IV. *Le Consulat*. — (Bruxelles, Lebègue.)

Ce nouveau volume du travail de M. Delhaize est consacré à la période qui va du 18 brumaire à la proclamation de l'Empire. Le coup d'Etat fut accueilli avec grande faveur dans nos provinces, plus lassés encore que la France elle-même de l'odieux régime terroriste ou directorial. Faute d'une liberté qui était alors hors des choses possibles, on se réjouit des bienfaits apportés

par le remplacement dans le gouvernement du pays d'énergumènes corrompus par un homme tel que Napoléon. Le récit de l'auteur met bien ces sentiments en relief; on pourrait regretter seulement qu'il prenne un peu trop l'allure d'une relation officielle, en recourant trop exclusivement, pour peindre l'état des esprits, aux documents émanant de l'autorité ou aux harangues adressées aux représentants de celle-ci dans les cérémonies publiques. On voudrait saisir de l'opinion publique, durant cette période mémorable, des témoignages sinon plus sincères, au moins plus directs et aussi plus vivants...

A. G.

Opuscules de critique historique, par M. PAUL SABATIER :
Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Sattesoli à saint François. — (Paris, Fischbacher.)

Legenda sanctae Clarae virginis. Tratta del ms. 338 della biblioteca comunale di Assisi, edit per cura del prof. Francesco Pennacchi. Assisi, Tip. Matastario.

Deux femmes traversant, de leur douce et discrète apparition, la vie évangélique de saint François, deux patriciennes : l'une, sainte Claire que son exemple a tirée du monde dans le cloître, qu'il a dirigée dans les voies de la pauvreté et qui sera désormais, comme une incarnation vivante de sa pensée ; la seconde, Jacopa de Sattesoli, la « dévote veuve romaine » des légendaires, qui appartenait à la puissante et altière famille des Frangipani. Sainte Claire est à toutes les pages des récits primitifs sur saint François; Jacopa n'est qu'à une seule, mais délicieuse. Elle avait connu François, pendant quelque'un des séjours de celui-ci à Rome, et comme tous ceux qui avaient approché de cet homme à l'âme si grande et si nouvelle elle avait conçu pour lui une vénération profonde, vénération faite d'admiration, d'affection et aussi de cette tendre sollicitude qui est proprement féminine. Elle l'avait soigné, par exemple, une fois qu'il était malade, et lui avait apporté du *mortairol*, une sorte de gâteau aux amandes, nourriture légère, convenable à un convalescent. Lorsqu'elle apprit que le saint était en danger de mort, elle se rendit de Rome à Assise, portant avec elle du *mortairol*, un linceul et d'autres objets destinés à l'ensevelissement de François. En dépit de la sévérité de la règle qui interdisait l'entrée des femmes dans les couvents de l'ordre, Jacopa fut admise au chevet du saint.

Le récit de ces épisodes se rencontre dans le *Speculum perfectionis*, dans le *Traité des miracles* de Thomas de Celano, édités respectivement par M. Paul Sabatier et par le R. P. Van Ortruy, et, aussi, dans un texte italien introduit par les RR. PP. Marcellino et Teofilo dans leur essai de reconstitution de la *Légende des trois compagnons* (1). La réalité du fait ou de certaines de ses circonstances a été longtemps contestée par des historiens très autorisés, mais elle est généralement admise actuellement. Le travail de critique des

(1) P. 253 de la version française que nous avons donnée de ce travail. — (Bruxelles, Lamartin, 1902.)

textes que publie aujourd'hui M. Sabatier a, surtout, pour but d'établir laquelle des deux principales versions qui sont en présence est la plus ancienne. Et il est impossible de ne pas consentir les conclusions du savant historien franciscain qui démontre, à toute évidence, à notre avis, l'antériorité du récit contenu dans le *Speculum perfectionis*.

En même temps que M. Sabatier nous donnait ces pages attachantes sur celle que saint François appelait parfois, en souriant, « frère Jacqueline », M. Francesco Pennacchi, l'érudit écrivain franciscain, publiait, sous les auspices de la *Société internationale d'Assise* et d'après un manuscrit de la bibliothèque communale de cette ville, la légende de sainte Claire, la dernière œuvre du fécond annaliste de l'ordre, frère Thomas de Celano.

M. Pennacchi a fait précéder son texte, soigneusement établi et comparé avec celui des autres ms. de la légende, d'une introduction excellente. Après avoir montré que la paternité de cette légende appartient bien au Celanèse, il étudie avec une méthode critique très sûre, certains points obscurs — ou obscurcis par les fables que le temps a agglomérées, pour ainsi dire, avec la réalité — de la vie de sainte Claire, notamment en ce qui regarde les origines familiales de celle-ci, la règle primitive de l'ordre des Pauvres Dames, les attaques des troupes de l'empereur Frédéric II contre Assise.

La belle publication de M. Pennacchi, qui est dédiée au comte Fiumi l'aimable et dévoué président de la *Société internationale d'études franciscaines*, sera, désormais, un indispensable instrument de travail pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui se consacrent à l'étude passionnante de la vie du Patriarche d'Assise.

ARNOLD GOFFIN.

Le second Empire : Mémoires du docteur Evans. — (Paris, Plon.)

Les très intéressants mémoires que je viens de lire sont l'œuvre d'un chirurgien-dentiste. Le nom de l'auteur est non seulement très connu dans l'art dentaire, mais il est devenu célèbre par la confiance et l'amitié dont il a été honoré de la part de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Ce volume prouve que le docteur Evans était digne de ces sentiments. Il a été pour ces malheureux souverains un ami fidèle, qui leur est resté tel même aux jours d'infortune.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur une indulgence trop grande envers cet Empereur, qui, surtout dans les dernières années de son règne, n'a pas toujours eu la prévoyance qui lui incombait. Mais qui voudrait reprocher à un ami de se montrer indulgent envers celui qu'il affectionne ? Quel est donc l'écrivain qui a dit : « Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. »

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce livre est vivement intéressante. Il nous fait entrer dans l'intimité de cette famille souveraine, qui a connu toutes les gloires, comme aussi tous les malheurs. Le chapitre où le docteur Evans raconte comment il est parvenu, au travers de mille écueils, à sauver l'Impératrice détrônée des griffes de ses pires ennemis, est vraiment émouvant. On ne peut s'empêcher de s'associer aux sentiments d'admiration et de sympathie

pour cette noble femme, qui a supporté sa déchéance avec une dignité remarquable.

Malgré les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur le second Empire, nous pensons que celui-ci mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à une page d'histoire, qui remonte déjà à près d'un demi-siècle. Il renferme même des documents inédits, dont l'importance historique me paraît indiscutable.

D^r M.

Journal d'un étudiant pendant la Révolution (1789-1793),
publié par M. GASTON MAUGRAS. — (Paris, Plon.)

On lira avec intérêt et profit ces lettres adressées à ses parents par un jeune bourgeois bordelais durant les premières années de la Révolution. Il semble bien que l'on rencontre là, sous la plume d'Edmond Giraud, les opinions inspirées par les événements aux gens de la classe moyenne, aisée, libérale, qui ne commença à prendre peur et à réprover les actes des Jacobins qu'au moment où la domination des terroristes s'établit définitivement.

Album historique de la Belgique, par MM. VAN DER LINDEN et
OBREEN. 3^e fascicule : II. *Principautés et villes. 2. Essor des villes (XIII^e siècle).*
— (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

C'est la suite de l'excellent et utile ouvrage que nous avons déjà annoncé. La série de reproductions des monuments religieux, civils et militaires de l'époque qui compose cette livraison est accompagnée de quelques pages de texte où les caractéristiques historiques du temps sont définies avec brièveté et précision.

PHILOSOPHIE :

L'Évolution créatrice, par H. BERGSON. — (Paris, Alcan.)

Il n'était point difficile de prévoir que M. Bergson, s'il tâchait à résoudre le problème de la vie, le concevrait en fonction de ses doctrines sur la connaissance. L'évolution matérialiste, dont Spencer fut un des principaux protagonistes, était vouée à un échec inévitable. Aussi bien, le matérialisme, mis en présence du problème de la nature de la vie, recourait à une méthode trompeuse. Il appliquait à l'étude de la vie les mêmes procédés qui réussissaient dans l'étude de la matière inanimée. De plus, il se servait uniquement de la pensée logique et se représentait, au moyen de schèmes spatiaux, le mouvement vital essentiellement créateur, de nature qualitative, et par suite irréductible à des symboles géométriques. De là, son échec. Spencer se heurte, en définitive, à l'inconnaissable.

Faut-il, comme le positiviste anglais, se résigner et se borner à l'aveu de notre insuffisance en face du problème de la vie. Non point. Où l'esprit logique a échoué, une puissance différente, l'intuition peut réussir. Il faut recourir à une vision directe, à une vue interne, à une pénétration intime de la vie; afin d'en saisir la naissance et le mouvement incessant. En usant de

ce nouveau mode de pénétrer la réalité, M. Bergson tâche de résoudre le problème de l'évolution de la vie. E. J.

Epicure, par E. JOYAU. — (Paris-Alcan.)

L'*Épicure* de M. Joyau a ce grand mérite d'être vrai. En face des appréciations extrêmes qu'a suscitées le célèbre chef d'école, l'exposé qui nous est fait de sa doctrine est, en général, exact et juste. Rien d'excessif ni de paradoxal, n'apparaît dans les jugements de M. Joyau. Le bon sens l'inspire, et la mesure est sa caractéristique, la mesure, qualité essentiellement hellénique et qui sied au critique, étudiant l'œuvre d'un homme tel qu'Epicure, grec entre les grecs. Aussi la vérité du portrait intellectuel et moral d'Epicure, et de l'exposé de sa canonique, de sa physique et de sa morale constitue-t-elle le grand mérite de cet excellent livre.

Peut-être pourrait-on reprocher à M. Joyau un excès d'indulgence pour la doctrine épicurienne si peu solide, si peu cohérente, et surtout pour cette éthique du plaisir, qui, en somme, nous révolte. Que l'on compare cet enseignement moral à l'*Ethique à Nicomaque*, et l'on en saisira le caractère déprimant. Epicure n'a visé comme fin — par des moyens qui ne manquent pas de dignité ni de convenance — que le plaisir égoïste et sensible, il ne s'est point élevé à la notion d'un ordre rationnel objectif, qui demande notre amour et notre respect, il n'a point su nous prescrire, comme le fait si admirablement le Stagyrite, de faire œuvre d'homme, d'agir selon le type idéal de l'humanité, et de réaliser ainsi le bien et le beau. Et que l'on confronte la doctrine d'Epicure à la morale de saint Thomas d'Aquin, chez qui l'aristotélisme s'achève dans les sublinités chrétiennes : pareille comparaison nous en dira le vrai caractère : c'est la morale d'une humanité diminuée et ravalée — si tant est qu'elle soit encore une morale digne de l'humanité...

ED. JANSSENS.

MUSIQUE :

Cours intuitif d'harmonie et d'accompagnement, par

P. B. F. M.-J., professeur à l'Etablissement de Carlsbourg, avec la collaboration de J. M. F. M. J. — (Leipzig, Breitkopf et Härtel).

C'est une édition entièrement refondue de l'excellent *Traité* du frère Mélit-Joseph, dont le succès antérieur a déjà attesté la valeur et l'utilité pratique. Il constitue un véritable compendium pour les organistes, religieux ou laïques, appelés à pratiquer l'art si difficile et si délicat de l'accompagnement du plain-chant.

L'auteur débute par l'enseignement de l'harmonie elle-même, et, à ce titre, les deux premiers chapitres forment à eux seuls un petit traité des mieux conçus, marqué de définitions claires et de préceptes logiquement déduits, lequel, augmenté de quelques exercices, remplacerait avantageusement des ouvrages surannés comme le *Traité* de Richter. Peu de choses à reprendre dans cette partie de l'ouvrage. L'auteur consacre un chapitre

spécial aux altérations, mais celles-ci sont déjà rencontrées antérieurement par l'élève, par exemple avec les quintes augmentées; de même, les fausses relations, envisagées au chapitre XV seulement, peuvent déjà se produire dans les chapitres précédents; — mais ce sont là vétilles. Nous reprocherons davantage à l'auteur la brièveté du chapitre consacré aux modulations, auxquelles Gevaert assigne avec raison tant d'importance et dont il a donné une classification admirable. L'augmentation de l'ouvrage a porté particulièrement sur la troisième partie où l'on trouve, avec de nombreux exemples à l'appui, les conseils les plus pratiques et les plus judicieux concernant l'harmonisation des mélodies *autres que le plain-chant*, un véritable petit traité de contrepoint. La quatrième partie, la plus étendue, traite de l'harmonisation purement diatonique du plain-chant, par neumes ou par groupes de notes, selon les règles constitutives de chaque mode, de l'accentuation et du rythme propres aux mélodies grégoriennes, le tout établi d'après les travaux les plus modernes de Dom Pothier, de Dom Kienle et Lhoumeau et les préceptes des spécialistes les plus réputés, M. Edgar Tinel, le chanoine Van Damme, etc. Tout ceci est digne des plus grands éloges, par la netteté et la concision de l'exposé théorique, le nombre des exemples (il n'y a pas moins de quatre-vingts mélodies liturgiques harmonisées), la sûreté de la méthode, basée sur les principes les plus sains. Faut-il encore formuler quelques remarques? Nous eussions voulu, au chapitre sur les modes, quelques notions sur la nature, l'essence du mode en musique, en rapprochant notamment le mot de « mode » de ceux de « gamme » et d'« échelle » expliqués au début de l'ouvrage. De même, lorsque l'auteur écrit : « Ce n'est que par la transposition du mode de *la* que *ré* devient tonique (premier et deuxième modes) » et, plus loin, que « le *si* ♯ est une altération passagère du mode de *ré* », cela est en apparence contradiction avec le tableau synoptique des modes, où celui de *ré* avec *si* ♯ a été présenté comme un mode *indépendant* de celui de *la* transposé. Critiques de détail, encore une fois, n'ôtant rien à la valeur d'un ouvrage qui, sous sa forme nouvelle, rendra de nouveaux et éminents services et contribuera à l'assainissement des traditions en vigueur dans l'harmonisation de la cantilène liturgique; nous avons dit déjà qu'à d'autres points de vue, on ne trouvera pas moins de profit à le pratiquer.

E. C.



NOTULES

Notre ami Georges Virrès vient d'avoir la douleur de perdre son bien-aimé et vénéré père. Plusieurs d'entre nous l'ont intimement connu. C'était un juste dans toute la force et la beauté de l'expression, un chrétien convaincu, d'une sérénité et d'une candeur d'âme admirables, en outre, un homme charmant, d'une bonté exquise. Une de ses meilleures joies était de recevoir chaque année, à l'époque des vacances, dans son vieux château familial du Burgt, les amis de son fils. Il nous accueillait chez lui avec une si douce cordialité. Nous ne l'oublierons jamais ! Sa belle physionomie, si avenante, est pour toujours gravée dans nos cœurs. Nous offrons à notre ami Georges Virrès et à toute sa famille nos plus sympathiques et chrétiennes condoléances.

* * *

La fin d'un incident. — Nous lisons sous ce titre, dans le numéro de mars de la *Jeune Wallonie* ce qui suit :

» Nous avons reçu la lettre suivante :

» **Mansourah (Egypte), 20 février.**

» **Madame Berthe René Dethier,**

» **Directrice de la « Jeune Wallonie »,**

» **Je n'ai nulle intention de répondre dans la « Jeune Wallonie » ou ailleurs aux injures répétées de M. Paul Lefèvre.**

» **Je laisse vos lecteurs juges des procédés de votre collaborateur : à propos d'une question strictement littéraire et qui n'a pas même prétexte en soi à surexciter les passions du jour, puisqu'il s'agissait de Boileau, M. Lefèvre a entamé contre moi une campagne sauvagement personnelle.**

» **Je ne crois pas qu'il y ait orgueil de ma part à dédaigner ces outrages : ma vie privée et ma vie de magistrat me défendent et aussi mon modeste effort littéraire qui ne vaut que par la loyauté et la franchise.**

» **Veillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments très distingués.**

» **Firmin Van den Bosch. »**

» La *Jeune Wallonie* ne peut qu'applaudir à des paroles aussi sensées, aussi nobles dans leur simplicité. Nous considérons donc l'incident Lefèvre-Van

den Bosch comme bien terminé. Nous dégagerons toutefois de cette polémique regrettable et énervante pour nous, la salutaire leçon qu'elle contient : c'est que, à l'avenir, nous ne publierons plus d'épîtres, attaque ou réplique, dont les termes seraient pris en dehors du manuel courant de la convenance, de la galanterie et de la politesse. La lettre de l'éminent écrivain et magistrat qu'est M. Firmin Van den Bosch est, par son caractère, la plus belle riposte qui puisse être adressée à une attaque dont la virulence excessive compromet la raison d'une polémique. Après l'avoir lue, M. Lefèvre reconnaîtra certainement que les termes de sa dernière lettre ont été outrés et peu parlementaires.

» D'un autre côté, il nous revient que deux numéros de la *Jeune Wallonie* de janvier dans lesquels nous avons glissé une page volante rectificative, expliquant tout un malentendu, ont été envoyés, privés de ce feuillet, à des Belges habitant l'Égypte. Nous voulons croire que cette suppression n'a pas été faite intentionnellement, car nous serions les premiers à blâmer et à réprouver un geste d'aussi évidente mauvaise foi. »

* * *

Pour la beauté de Bruxelles. — Les grands travaux qui s'exécutent à Bruxelles afin d'établir une « jonction » entre les gares du Nord et du Midi et de créer une gare nouvelle, dite « gare Centrale », dans l'ancien quartier de la Putterie auront, au point de vue du caractère et de la beauté de la ville, des répercussions dont on ne paraît pas se préoccuper suffisamment.

Nous croyons utile de reproduire, d'après les *Annales parlementaires*, ce qu'a dit à ce propos M. Carton de Wiart, dans le débat provoqué à la Chambre les 14 et 15 mars par l'interpellation de M. Janson :

« Mais je persiste à croire que la création de la gare centrale est une erreur, et une grave erreur.

» En effet, nous avons la bonne fortune d'avoir à Bruxelles deux gares, situées à 2 kilomètres et demi l'une de l'autre.

» Elles se partagent par moitié toute l'agglomération. Toutes deux sont d'accès très facile, soit du centre, soit de tous les points de la périphérie. Je sais que si cette gare centrale a été comprise dans le projet, c'est uniquement à cause des instances de la Ville de Bruxelles. Mais, je crois que la ville se trompe. Au lieu d'un quartier de luxe qu'elle aurait pu et dû créer pour remplacer la Montagne-de-la-Cour, elle aura un quartier bruyant, où on passera par nécessité, mais où on ne demeurera pas par agrément, et qui n'échappera pas au caractère interlope qui distingue les environs des gares dans toutes les grandes villes! (*Interruptions à gauche.*)

» Oh! je n'espère pas convaincre Bruxelles. Elle veut sa gare centrale. Mais gare aux conséquences! (*Rires.*)

» Oui, gare aux conséquences! Déjà on peut déplorer que, sous prétexte de Mont-des-Arts, on ait créé entre le haut et le bas de la ville un véritable trou, au lieu du quartier pittoresque, caractéristique, amusant qui s'était

naturellement et logiquement formé au cours des siècles le long de notre antique Steenweg. Voici qu'on vient de jeter bas maintes constructions d'un réel intérêt : l'ancienne synagogue de la rue Ravenstein, le jardin du Serment de la rue d'Isabelle, les pignons de la rue Nuit-et-Jour et de la Montagne-des-Aveugles. Demain, ce sera la chapelle Salazar, la chapelle Sainte-Anne, les « aubettes » qui font saillie à la Montagne-du-Parc.

» Les rues ont de très sérieuses raisons d'être tortueuses, dans une ville où la différence de niveau entre certains quartiers est de 45 mètres. Et ces raisons ne sont pas d'ordre purement esthétique. Or, que fait on ? On remplace les rues courbes, on remplace des escaliers, tels que les escaliers des Juifs et l'escalier Belliard, par des rues tracées au tire-ligne, sans souci des mouvements du sol. On oublie que les accidents physiques d'une ville régissent sa physionomie. Les villes ont leur régime, comme les fleuves ont le leur. Ce régime, on ne le contrarie pas impunément. Quand je vois ce qui se fait rue des Colonies, rue du Parchemin et au quartier de l'Université, je suis alarmé par ces procédés d'orthopédie vraiment empirique. Ne parle-t-on pas de dégager Sainte-Gudule, après lui avoir imposé déjà le voisinage d'une construction lourde et prétentieuse ? Ce serait insensé ! Heureusement, l'intervention de M. Buls qui, mieux que ses prédécesseurs et que ses successeurs, a compris et respecté la beauté de Bruxelles, nous épargnera, je l'espère, cette nouvelle faute. Mais, quand la gare centrale sera faite, qu'advient-il fatalement ? On réclamera pour le service de cette gare, pour la circulation des trams, des autos et des voitures, un dégoût vers le point central et la Bourse.

» En effet, le Marché-aux-Herbes n'a que 10 mètres de largeur. La rue de la Colline n'en a que 7. Certes, on ne touchera pas au décor classique et sacré de la Grand'Place. Mais si ce décor est vivant, c'est surtout grâce à ce réseau de ruelles simples et pittoresques qui l'encadrent, et qui établissent une transition heureuse et nécessaire entre ce passé si artistique et la banalité de la ville moderne. On amputera ce cadre. On prétendra démolir l'église Saint-Nicolas et les maisons qui y sont accolées.

» Que restera-t-il du caractère et de l'histoire de la ville ? Et pour quel profit ? Pour ajouter une nouvelle gare centrale aux deux gares centrales qui existent déjà.

» Je dis que cela n'est pas sage et que la postérité pourra reprocher à bon droit aux édiles bruxellois d'aujourd'hui d'avoir, sans nécessité, sans qu'ils puissent invoquer, comme Anspach a pu le faire, des motifs d'hygiène, achevé de détruire ce qui faisait le caractère, le charme pittoresque et historique de la cité bruxelloise. (*Très bien ! sur plusieurs bancs.*) »

*
* * *

Un annuaire de l'enseignement catholique. — Sous les auspices de la Ligue scolaire catholique paraîtra prochainement, un volume de luxe, *l'Annuaire illustré de l'enseignement catholique en notre pays*.

L'*Annuaire*, richement illustré, donnera des renseignements complets, d'après les plus récentes statistiques, sur l'organisation scolaire catholique à

tous les degrés. Nos propagandistes y trouveront un arsenal bien fourni ; les familles pourront, en parfaite connaissance de cause, fixer leur choix parmi les établissements d'instruction que le livre signale.

Une préface écrite par M. Brifaut annonce qu'on s'efforcera de propager ce livre en France, où, par suite des lois d'oppression et de spoliation, l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles se pose dans des milliers et des milliers de familles comme un douloureux problème.

Mieux encore. On étudie la possibilité de lancer une édition en langue anglaise et une édition en langue allemande, de cette belle publication. Voilà de l'expansion mondiale bien entendue.

C'est un honneur pour la Belgique de procurer à l'étranger des légions de missionnaires, d'ingénieurs, d'industriels, d'ouvriers, de colons. Ce serait un honneur aussi, et non des moindres, que les familles aisées des pays environnants voulussent nous envoyer leurs fils et leurs filles pour mettre à profit l'admirable outillage scolaire dont le dévouement catholique a doté notre pays.

Ajoutons que S. Em. le cardinal-archevêque et M. le ministre d'Etat Woeste ont adressé aux initiateurs de l'entreprise des lettres pleines d'encouragement. Dans la liste d'honneur, parmi les notabilités qui ont souscrit à trois années de l'*Annuaire* (20 francs), nous voyons figurer les noms les plus éminents de notre parti.

Le secrétariat est établi 50, rue du Bailli, à Bruxelles.

Nous souhaitons bon succès à l'entreprise. Elle mérite d'être secondée et de réussir pour l'honneur qui en reviendra à notre cause, et aussi pour les services que rendra inévitablement ce livre d'or de l'enseignement chrétien.

* * *

L'Almanach des étudiants de Gand a paru le mois dernier. Cette publication annuelle prend chaque année une importance plus grande. Et nous ne pouvons assez louer le zèle et la persévérance des quelques-uns qui, cette fois encore, ont fait de l'*Almanach* une œuvre vivante, diverse et charmante. Les maîtres et les très jeunes y fraternisent dans un coude à coude familial. Les pages publiées sont de qualité diverse et les « maîtres » parfois n'ont pas choisi la meilleure part. C'est ainsi qu'Edmond Picard, auquel Georges Virrès consacre un admirable et compréhensif article, donne aux étudiants une leçon de mauvais style. Firmin Van den Bosch, Victor Kinon, Franz Helleus, Pierre Nothomb, Henri Davignon, Maurice Dullaert, Joseph Boseret, Thomas Braun, Dom Bruno Destrée et d'autres ont envoyé des pages variées. La collaboration estudiantine mérite toute l'attention des lecteurs. C'est dans l'*Almanach* que se révélèrent beaucoup de talents originaux. Cette fois encore nous y trouvons deux jeunes poètes de grand talent, Adrien de Prémourel et Noël Dubois.

* * *

Fogazzaro est mort. — Il fut un de ceux qui allèrent le plus profond dans notre cœur. Chacun de ses romans fut une leçon sublime, et si

l'on excepte le *Petit monde d'aujourd'hui* qui fut inférieur aux autres, chacun d'eux fut une œuvre littéraire inoubliable. Rarement écrivain réunit à un tel degré les talents du poète et du romancier. Jamais chez lui le souci du détail, du pittoresque, de l'observation n'empêcha l'envol de la pensée. Un noble idéalisme baigne toute son œuvre, depuis *Miranda*, ce délicieux poème d'amour, jusqu'à *Daniel Cortis*, roman d'âmes fières et passionnées, jusqu'au *Petit monde d'autrefois*, qu'emplit la beauté de l'amour conjugal, jusqu'au *Saint* qu'alourdissent certaines idéologies mais qui renferme des épisodes sublimes. Il faut mettre à part, comme étant d'une beauté plus sereine encore, ce petit livre idéalement pur : *le Mystère du Poète*. Peut-être moins connu que les autres, il est plus exquis, plus rare, plus ineffablement clair. Rarement un romancier fut d'une spiritualité plus douce et plus fière. Il puisa dans l'idéal chrétien ses inspirations les meilleures. Et sa vie fut aussi pure et aussi consciencieusement belle que son œuvre.

* * *

Le poète de l'*Amie perdue*, Auguste Angellier, est mort à Boulogne-sur-Mer, le 28 février dernier, à l'âge de 62 ans. Il avait longtemps professé la littérature anglaise à l'Université de Lille et à l'École normale supérieure. Sa vie de *Robert Burns*, parue en 1893, fait autorité en Angleterre comme en France : c'est une œuvre magistrale. Poète, il avait débuté très tard : il frisait, en effet, la cinquantaine quand parurent les sonnets *A l'Amie perdue*, que suivirent cinq autres recueils de poèmes : *Le chemin des saisons* et, sous le titre général, *Dans la lumière antique*, deux volumes de dialogues et deux d'épisodes. La foule n'avait pas cessé de l'ignorer ; il demeurait étranger même à beaucoup de lettrés. Quelques-uns, cependant, le mettaient à son rang parmi les poètes contemporains, et ce rang est l'un des premiers. S'il ne fut pas sans défaut, si son vers n'a pas assez le souci de l'harmonie, s'il raisonne trop volontiers et avec trop d'abondance, on ne lui conteste ni la noblesse virile de la pensée, ni l'intensité de la passion, ni la puissance expressive. On peut dire qu'il fut, parmi les poètes, un professeur d'énergie. Son poème d'amour *A l'Amie perdue* renferme quelques-uns des plus admirables et des plus pathétiques sonnets de ce temps ; il ne périra pas.

* * *

Le soir même où mourait Jules Lejeune, M. Thomas Braun parlait, chez les amis de la littérature, des gens de robe. Et il le fit d'exquise façon. Pour ceux qui les ignoraient il a fait revivre les livres de la basoche littéraire, et au cours d'un entretien familial et charmant relu des pages de Demolder, de Félix Fuchs, de James, de Courouble, de Picard. Pages émues et sceptiques tour à tour. M. Thomas Braun était mieux placé que tout autre pour parler des rapports de la Littérature et du Palais. Aussi sa conférence eût-elle devant le public de l'hôtel de ville un succès mérité.

Ce fut avec une causerie romanesque de M. Pierre Nothomb sur *la vie et les aventures de Pierre-Joseph Lecharlier*, une des rares conférences littéraires du mois.

* * *

Il y a encore eu une conférence, la dernière des *Amis de la Littérature*. M. Franz Mahutte a parlé de la femme. C'est ainsi qu'il a cité Paul André, Henry Carton de Wiart, Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Garnir, Iwan Gilkin (Jeanne, aujourd'hui tout le monde...), Adolphe Hardy, Theo Hannon, Auguste Rouvez, Georges Rency, Charles Van Lerberghe, James Van Drunen, Gustave Van Zype, Cyrille Van Overbergh, Emile Verhaeren. (Première parenthèse : Nous citons par ordre alphabétique pour ne pas faire de jaloux, c'est simplement à cause de cela que M. Rouvez est nommé avant M. Van Overbergh); (deuxième parenthèse : beaucoup d'écrivains se sont plaints de n'avoir pas été nommés, ces omissions sont tout à fait contre les usages). M. Franz Mahutte n'a pas oublié le petit hommage à Edmond Picard (cela devient bassinant, mais Picard est très content et l'auditoire applaudit toujours). Le maître a d'ailleurs, en ouvrant la séance, fort bien parlé; et comme il ne parlait pas de la femme, il a consacré tout un couplet à la plus sympathique de nos bas-bleus. Celle-ci n'a pas été contente. Mais après la conférence tout s'est arrangé. Il est vrai que M. Mahutte est un conférencier charmant, qui ne compte que des amis et dont la causerie doit remettre de la sérénité dans tous les cœurs. On l'a beaucoup applaudi.

* * *

Notre ami Emile Baumann, nous communique le premier numéro du *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. C'est une œuvre belle et courageuse que ce petit journal. Il servira de lien entre les nombreux penseurs et écrivains chrétiens qui font partie en France (qui le croirait?) de l'enseignement officiel. Nous ne pouvons voir une telle initiative qu'avec sympathie.

* * *

On nous signale une revue littéraire allemande qui paraît à Hambourg et s'appelle l'*Épée de Roland*. Nous avons déjà *Foyeuse* notre petite cousine. Celle-ci est incontestablement notre sœur.

* * *

Une nouvelle revue va paraître, une revue de culture rare. Elle paraîtra à Anvers et à Londres et se consacrera surtout à la publication d'« essais » ce mode d'expression étant mieux que tout autre susceptible de traduire par sa souple et concise élégance les plus subtiles nuances de la culture moderne. Ce recueil aura pour titre *La Licorne*. Il s'annonce par un prospectus comme destiné moins aux lecteurs vulgaires qu'à « ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer par-dessus tout, la littérature, les muses, les voyages et les entretiens inutiles ».

* * *

On donne pour le moment, à Liège, une série de conférences sur le Romantisme en Belgique. Le professeur Doutrepoint a donné un aperçu

d'ensemble de l'époque, M. Henri Davignon parlera de *Charles De Coster*, M. Pierre Nothomb de *Octave Pirmez*, M. Iwan Gilkin, *André Van Hasselt*.

* * *

Dimanche 2 avril, à 3 heures, aura lieu à Anvers, en la salle de la Société d'Harmonie (rue d'Arenberg), sous la direction de M. Ontrop et par les soins de la *Société des Concerts de Musique sacrée*, la première exécution de la **Grand'Messe** (en si mineur) pour soli, chœurs, orgue et orchestre de **Joh. Ieb. Bach**. Place réservée, 6 francs; première, 4 francs; seconde, 3 francs; troisième, 2 francs. Samedi 1^{er} avril, à 5 heures, répétition générale. Billet d'entrée, 2 francs. S'adresser pour tous renseignements à M. Boelaerts, 11, Marché-St-Jacques, à Anvers.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Les arts de la terre*, par RENÉ JEAN (Manuels d'histoire de l'art, Paris, Laurens). — *L'art chrétien primitif*, par MARCEL LAURENT. 2 vol. ill. (Bruxelles, Vromant). — *Les tableaux de Peter Bruegel le vieux au Musée de Vienne*, par GUSTAVE GLÜCK. Vol. illustré (Bruxelles, Van Oest). — *Les orfèvreries anciennes du trésor de Hal*, par FERNAND CROIJ. Vol. illustré (idem). — *Gérard Terborch*, par FRANZ HELLENS. Collection : Les grands artistes des Pays-Bas. Voll. illustré (idem).

LITTÉRATURE : *Histoire de la littérature française du Romantisme à nos jours*, par J.-H. RETINGER (Paris, Grasset). — *Chaucer*, par E. LEGOWIS (Paris, Bloud). — *Les Sœurs Brontë*, par E. DIMNET (idem).

POÉSIE : *Les Matins d'argent*, par MAURICE BRILLANT (Paris, Plon). — *Aux lueurs de la torche*, par PAUL PRIST (Liège, Société belge d'édition). — *La route enchantée*, par ADOLPHE HARDY (Bruxelles, Association des écrivains belges). — *Le bocage amoureux*, par ROGER ALLARD (Paris, Figuière).

ROMANS : *Les exilés*, par PAUL ACKER (Paris, Plon). — *Ce qui demeure*, par PAUL RENAUDIN (idem). — *Vie et opinions de Sigismond Podfilipski*, par JOSEPH WEYSSENHOFF, traduit du polonais par Paul Cazin (idem). — *Le cœur blessé*, par HENRI LIEBRECHT (Bruxelles, Larcier). — *Antigone victorieuse*, par JOSÉ HENNEBIC (Paris, Sansot). — *Chrysalides*, par FERDINAND BOUCHÉ (Bruxelles, Lamertin). — *Il est ressuscité*, par CHARLES MORICE (Paris, Messin). — *Haute Plaine*, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Association des écrivains belges). — *Pages choisies*, par l'abbé VAN DER ELST (idem).

VARIA : *L'esprit de taquinerie*, par FERDINAND NICOLAY (Paris, Perrin). — *Lourdes*, par JEAN DE BEAUCORPS (Paris, Bloud). — *Visions d'Égypte*, par le Dr LE DENTU. Vol. illustré (Paris, Perrin). — *Sur la Via Emilia*, par GABRIEL FAURE (Paris, Sansot). — *Exposition de la doctrine de l'Église*, par BOSSUET (Paris, Bloud).

Alléluia de Pâques

*Le carillon des jours de fête et de kermesse
Sonne gaïment onze heures du matin.
Les gens endimanchés sortent de la grand'messe.
De toit en toit, de jardin en jardin,
Merles, moineaux, pinsons et mésanges volettent.
Le jeune Avril a paré le vieux mur :
Au front, des violiers, au pied, des violettes.
On ouvre les fenêtres à l'azur.
Les volets sont repeints et les tuiles vermeilles.
Le printemps rose écume aux espaliers.
On entend bourdonner des millions d'abeilles
Dans la feuillée en fleurs des groseillers.
Et c'est Pâques! c'est le dimanche des dimanches!
Dans le gazon, voici qu'il a jeté
Mille petits soleils à collerettes blanches.
Alléluia, Christ est ressuscité!*

*Regagnant leurs clochers et semant à la ronde
Les œufs de Rome, où sont les cent palais,
Les cigognes de bronze ont crié sur le monde
La fin des temps maigres et violets.
Et voici que des voix innombrables répondent,
Le bourdon noir aux fleurs du joli-bois,
Le roitelet qui file avec un brin de mousse,
Les pigeons bleus qui s'aiment sur les toits,
Le chevreau qui se fait les dents aux jeunes pousses,
Les enfants fous qui trouvent çà et là,
Sous la jonquille jaune ou la rhubarbe rousse,
Les derniers œufs vermillon et lilas,
Le taureau qui mugit et la poule qui glousse,
Et l'alouette ivre d'immensité,
Et la chair qui s'émeut et l'herbe qui repousse :
Alléluia, Christ est ressuscité!*

*Christ est ressuscité! vous le savez, ô cloches,
Et que, debout dans le sépulcre neuf,
Il a brisé du front la dalle de la roche,
Comme un poussin la coquille de l'œuf.*

*Christ est ressuscité! vous le savez, lumière,
 Et que, rompant le funèbre appareil,
 Il a brandi comme un étendard le suaire
 Parmi les cils de flamme du soleil!
 La terre tressaillit jusques en ses abîmes,
 La mer bondit de tous ses étalons,
 Quand, plus blanc que la neige et que le pain azyme,
 O Mort, le Roi brisa ton aiguillon!
 Et l'acclamation immense des étoiles
 Au plus lointain des sphères appuya
 Le cri des troncs sans sève et des fémurs sans moelle :
 Christ a vaincu la Mort, alléluia!*

*Or, à l'aube du premier jour de la semaine,
 Après l'affreuse angoisse du sabbat,
 Marie, mère de Jacque, et Marie-Madeleine
 Vinrent au roc gardé par les soldats.
 La pierre était roulée, et les légionnaires,
 Leur front de fer appuyé sur le bras,
 Sommeillaient, terrassés comme par le tonnerre.
 Dans le sépulcre, elles virent assis,
 Gardant le lin trempé d'aloès et de myrrhe,
 Un jouvencel en tunique de lis,
 Qui parla d'une voix plus douce qu'une lyre :
 « Le Bien-aimé n'est plus enseveli,
 Femmes! Ne craignez point. Dites à Notre-Dame
 Qu'il a surgi, celui qu'elle a porté.
 Allez. Parfumez-vous de nard et de cinname.
 Alléluia, Christ est ressuscité! »*

*Grondez l'hymne d'airain, bourdons des cathédrales!
 Cloches, chantez au-dessus des sillons!
 Bondissez dans l'azur en choquant les cymbales,
 Clochettes court-vêtues des carillons!
 Cassolettes, fumez sous la voûte qui tremble!
 Enveloppez d'encens le maître-autel,
 Si blanc, si crépitant de lumières, qu'il semble
 Un bloc de neige et d'or tombé du ciel!
 Orgues, transfigurez à ce point les antiennes,
 En mugissant comme les grandes eaux,
 Qu'on les croirait chantées par les vierges chrétiennes
 Dans l'émeraude en flamme des vitraux!
 Le Seigneur a frappé du glaive de lumière
 Le cavalier antique et le cheval.
 La Mort et le Pêché gisent dans la poussière.
 Alléluia, voici l'Agneau pascal!*

Voici l'Agneau pascal immolé pour le monde.
 Qui boit son sang et qui mange sa chair
 Ecrasera du pied le basilic immonde
 Et se rira des fantômes de l'air.
 Voici l'Agneau pascal qui s'offre en nourriture
 Aux affamés, aux pauvres, aux perclus,
 Et qui doit faire un jour sur toute créature
 Luire un soleil qui ne se couche plus.
 Que la lumière est blanche au pré des marguerites,
 Lorsque l'Agneau vient réjouir Sion !
 Les séraphins en feu chantent, selon le rite,
 Sur le triangle et le psaltérion,
 Et dans les arbres toujours verts, chargés d'oranges,
 Les rossignols soutiennent le choral
 Des lis mélodieux et des millions d'anges :
 Alléluia, gloire à l'Agneau pascal !

Alléluia ! la Terre a tressailli de joie,
 Elle a livré sa chevelure au vent,
 Et sous l'azur tendu comme un vélum de soie,
 Elle a sauté comme un petit enfant.
 Alléluia ! le pré fleurit, le froment lève,
 Le soleil blond est revenu d'exil.
 Alléluia ! crevez, bourgeons gluants de sève !
 Moussez en rose et blanc, arbres d'avril !
 Les coqs claironnent d'aise et font mille prouesses
 En ouvrant l'aile au-dessous des cassis ;
 Les orgues et les accordéons des kermesses
 Ronflent parmi la bière et les lazzis ;
 Les étalons au col décoré de médailles
 Passent, ruant d'impétuosité ;
 Au loin sonne le rire frais des accordailles ;
 Alléluia, Christ est ressuscité !

Voici que mon Amie a foulé la pelouse
 D'un pied plus vif et plus capricieux.
 Elle accourt, avec des narcisses à la blouse
 Et du soleil de Pâques dans les yeux.
 Elle vient se jeter dans mes bras, fuit, sautille,
 Revient encore et tient des propos fous,
 En minaudant ainsi qu'une petite fille
 Dont les deux bras sont chargés de joujoux.
 Oui, sois joyeuse, Amie, et sois folle, et sois ivre !
 C'est maintenant surtout qu'il faut oser
 Tituber en chantant de l'ivresse de vivre
 Et boire l'eau et le feu du baiser.

*Le temps est revenu de prendre ton ombrelle
 Pour gambader dans l'or chaud de l'été.
 Embrasse-moi sur les deux joues, ma toute belle !
 Alléluia, Christ est ressuscité !*

*Frères qui reposez, là-bas, sous l'herbe grasse,
 Avec les yeux bouchés de limon noir,
 Lorsque le vol de bronze ondule dans l'espace,
 Prêtez l'oreille et tressaillez d'espoir !
 Le Seigneur a choisi le jour de sa colère ;
 Sa droite en flamme a dardé les carreaux.
 Il a brisé les dents du spectre séculaire ;
 O Mort, où est ton sceptre ? où est ta faux ?
 Le prophète a marché dans le champ des os blêmes,
 Où reposaient les crânes entassés.
 « Prophétise, lui dit soudain la Voix suprême,
 Sur tous ceux-ci que la Mort a glacés. »
 Alors, ayant soufflé sur l'immense ossuaire,
 Le peuple entier, mû d'un même ressort,
 Cria, debout, vêtu de chair et de lumière :
 Alléluia, Christ a vaincu la Mort !*

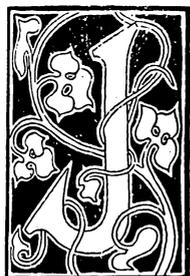
*Et vous dont la pensée a tué l'espérance,
 Frères du doute et frères de l'orgueil,
 Vous qui marchez, nourris du syllogisme rance,
 D'un pas stoïque ou las vers le cercueil,
 Ah ! puissiez-vous, malgré votre cerveau que zèbrent
 Les feux follets des doctrines d'un jour,
 Adhérer, de l'élan secret de vos vertèbres,
 Au renouveau d'allégresse et d'amour !
 Puissiez-vous, en dépit de vos philosophies
 D'ombre, et de mort, et de néant, sentir,
 Dans un frémissement de lumière et de vie,
 L'immense cri que Pâques fait jaillir
 Des champs que le soleil à torrents d'or arrose,
 Des cœurs battant vers l'immortalité,
 Et de l'herbe plus verte et de la chair plus rosé :
 Alléluia, Christ est ressuscité !*

VICTOR KINON.



Les Processions de Tongres

Vers le Passé...



Le ne connais guère d'instants qui valent ceux où les yeux mi-clos on revient au Passé. Toute heure ne convient pas à ce retour, il existe dans chaque journée un temps d'arrêt, — la vie elle-même paraît attendre, — c'est le moment mélancolique du couchant, l'heure mêlée d'ombre qui fait hésiter si l'on allumera tout de suite la lampe, ou si l'on rêvera quelque peu... Et parfois l'on rêve.

Je revois certaines fleurs et certains fruits de ma petite enfance avec une persistance singulière ; j'ai creusé cette énigme qui me faisait dédaigner une grande corbeille de roses de Bengale pour les clochettes d'ancolies bleues et mauves, que le jardinier prétendait vénéneuses : peut-être subissais-je l'attrait inconscient du danger. Les ancolies poussaient sous des thuyas, tout près d'une haie de framboises. Ces délices longeaient un mur de ferme qui recevait le vent du nord. Je dédaignais les parterres du sud pour ce coin froid. L'une de mes grandes joies fut d'y dénicher, un samedi saint, des œufs blancs aux écritures rouges. Cela est aussi présent à ma mémoire qu'un événement d'hier, mais ce qui précéda ou suivit la découverte des « cocognes » de Pâques, je l'ignore...

Je sais exactement de quelle façon commença une maladie grave. On m'avait couché, le premier jour, dans le lit de ma mère. Je retrouve la couleur et le dessin des rideaux du lit. Je me rappelle cet épisode de la convalescence : seul, dans ma chambrette, je me suis levé ; un corridor étroit conduit à une grande salle. En m'appuyant au mur, en m'arc-boutant en quelque sorte, je parviens jusqu'à cette salle...

Et puis c'est de nouveau l'oubli, la mémoire morte, avec ça et là un point qui survit et illumine.

Je rentre (je jouais au jardin), quelqu'un descend l'escalier et annonce : — Tu as une petite sœur!

Je vis une heure terrible : l'ouragan de 1876. Tous les peupliers du Canada qui font la grande allée menant chez nous sont brutalement renversés. Ils tombent pareils à des capucins de cartes. (J'ai souvent évoqué cette comparaison.) Deux arbres obstruent la voie ferrée qui coupe la propriété; le train de Liège doit passer dans un instant. Mon père se précipite au devant du train et le mécanicien peut serrer ses freins à temps.

Voici que le passé se précise : chaque matin, je gagne l'école, tantôt en voiture, tantôt à pied. Il y a, par la traverse, un bon bout de chemin depuis Scherpenberg jusqu'à Tongres! Nous suivons la voie du chemin de fer, nous foulons les prés, nous passons sous la lourde porte des Marais en pierres chancelantes et j'arrive aussitôt chez Sœur Marie, directrice de l'école gardienne. A la distribution des prix, j'ai déclamé, monté sur un escabeau et en présence de M. le Doyen : *Les lunettes de grand'mère*. Il s'agissait d'un garçonnet, lequel voyant sa mère grand prendre tant de plaisir à la lecture s'imagina qu'il suffirait de mettre ses besicles pour voir clair dans les livres... La morale s'amenait facile et simple. Je me suis confessé, à six ans, dans l'église voisine.

Saint Nicolas a fait une ou deux apparitions dans ces temps lointains, je lui trouvai de la ressemblance avec des personnes connues, mais le doute n'entra jamais en moi.

C'est fini de la première enfance quand nous habitons Tongres, et maintenant je choisis librement mes souvenirs d'adolescence et de jeunesse.

Vingt années de Tiest, autour de sa large tour carrée qui protège et abrite de si bonnes gens! Cela n'est pas bien éloigné, pourtant il me semble, ramenant ma pensée vers cette époque, que je reviens parmi des images qui ne se renouvellent plus pour personne... Innocente manie de se croire le centre de quelques épisodes, de menus faits, sourires, petits émois, de se persuader que le trantran de l'existence ne bat que pour notre oreille!

Est-ce à cause de cette tour gothique et massive, de la belle Vierge ceinte du glaive et tendant à l'Enfant une grappe de raisins? Est-ce parce que malgré la vie gonflée de sève et rouge et trépidante dans une imagination flamande, est-ce parce que

la prière demeure la plus suave expression de l'âme?... Mais je ne retourne pas dans la villette paisible sans évoquer ses heures pieuses, les processions d'été, et je n'en revois aucune, si ce n'est sous un ciel bleu et une lumière dorée.

Procession du Béguinage, de l'ancien quartier bâti le long du Geer, avec ses rues étroites, sa place du Tilleul et les habitations des nonnes d'autrefois, procession un peu désuète, la moins brillante de la série, comme elle inaugurerait gaiement les mois fleuris, la saison parfumée! L'encens se mêlait à l'odeur des feuilles neuves et des pétales fraîchement éclos, le reposoir de la rue des Sarraux allumait la flamme de l'espace à son ostensor ardent, les congréganistes chantaient, les fanfares de la *Concordia* scandaient leurs marches religieuses. Des pigeons voyageurs revenaient déjà de Noyon ou de Pont-Sainte-Maxence et faisaient figure de Saint-Esprit dans l'azur léger. On priait plus des yeux que de l'âme, la vue de tant de choses pures vous apportait une sanctification naturelle. Procession de la Sainte-Trinité, premier dimanche après la Pentecôte, les campanes brimbalent en votre honneur derrière les ouïes du clocheton renaissance, dans lequel nous grimpons à douze ans, pour nous pencher par-dessus les toits moussus de cette église du Béguinage aux ogives noircies et aux vitraux trop clairs. Le boulevard des marronniers (les plus beaux marronniers du pays) nous voyait avancer lentement, le Geer nous reflétait, puis emportait à Maestricht — de la cité de Saint-Materne à la cité de Saint-Servais — la vision de nos piétés qui édifiaient, en passant, Roclenghe, Boirs et Bassenge, les villages charmants de la vallée. On n'en parlait pas trop dans le restant de la ville, le Béguinage ayant une existence un peu en dehors des affaires courantes et aussi à cause de la sortie triomphale de la Fête-Dieu qui allait rayonner dans les grandes rues, depuis les battants largement ouverts sous la tour carrée de la Collégiale jusqu'aux cinq portes de Tiest. Avez-vous vu, à pareil jour, toutes les enseignes de la rue de Maestricht surmontées des couleurs nationales, du drapeau papalin ou de la bannière de Marie? Les enfants, habillés de blanc, enrubannés, fleuris, munis de houlettes, traînant des moutons frisés (et pareils eux-mêmes à de petits agneaux) et puis les Mystères joyeux et les Mystères douloureux que personnifient des fillettes, regardez ces groupes imprégnés de soleil et qui éclairent les coins

d'ombre de toute la lumière rapportée du parcours. J'ai marché moi-même, — jadis, jadis! — revêtu du surplis, entre deux rangées de moinillons, et je portais, couché sur le bras gauche, un crucifix que mes yeux ne quittaient pas, et c'était la représentation de Saint Louis de Gonzague... Mon Dieu... oui. Les *Amis de la Littérature* se doutent-ils qu'ils possèdent un collègue clérical à ce point?

En ce jour de Fête-Dieu, les fanfares de la *Concordia*, soufflant dans leurs cuivres pour le ciel, n'oublient pas de lever le coude à la même gloire. Dès que le dernier accord de la marche a retenti, la musique se défile dans les cabarets en bordure de la procession. On lampe la bière locale, brune et lourde, tandis que carillonnent les sonnettes et que le dais cramoisi gagne du chemin, et l'on a fort à faire pour retrouver sa place dans le cortège et l'on bouscule les fidèles agenouillés le long des trottoirs.

N'est-ce pas la *Concordia* qui, au Congrès eucharistique de Liège, donna une journée entière ce spectacle édifiant, et convertit ceux qui reprochaient au Catholicisme d'étouffer les joies de la vie?

Je savais le nom de chaque morceau; je reconnaissais les *Trompettes de Jéricho*, qui exigeaient un réconfort considérable après l'exécution, et l'*Ange gardien*, une marche dans la manière douce, et qui eût permis de différer la chopine réparatrice.

Souvenirs, souvenirs! Voici la guirlande de Notre-Dame du Scapulaire, à la fin de juillet, qui embellit de nouveau l'antique Béguinage. Voici saint Jean et saint Roch, conducteurs d'âmes dévotes dans le quartier de Saint-Jean. On m'a dit que les beaux tilleuls, pleins d'ombre verte le 24 juin et le 16 août, ont disparu, et que la procession se forme sur un terre-plein dépouillé de fraîcheur... Au moins les Bénédictines auraient-elles pu racheter par leur magnifique reposoir embaumé, l'absence des arbres d'autrefois... Elles aussi sont parties. Je ne retournerai plus à la Saint-Jean voir la procession de mon enfance, je ne passerai plus, rue du Mambour, devant la maison de M. le Bourgmestre et sous les murailles des jardins au-dessus desquelles pointaient des visages d'hommes et s'épanouissaient de claires ombrelles... Je craindrais d'autres changements. La *Plaine*, cette « place » qui peut bien avoir cinquante mètres carrés, est-elle seulement restée fidèle à une image de saint Roch et

de son chien, haute en couleur, où les jambes malades du bienheureux avaient la teinte du soufre et que couvaient nos regards compatissants, avant que le prêtre ne prit le saint Sacrement sur l'autel, dressé dans cet endroit, et n'élevât l'hostie au milieu d'un nuage d'encens?

L'été ne se fut pas déroulé jusqu'au bout sans le passage de ces cortèges, la vie de Tiest eût été suspendue, et, certainement, tant de qualités propres à ses bourgeois n'ont pas d'autre cause. Leurs reposoirs sont les étapes de la route qui mène au ciel.

Les ombrages jaunissent déjà quand la dernière sortie des officiants, acolytes, confréries, figurants et figurantes font escorte à la Vierge de Tongres, parée d'une robe d'or à longue traîne, environnée d'anges, son front ceint de pierres précieuses. Elle a le visage anguleux et noir, elle sort des siècles gothiques; jadis, elle délivra des esclaves qui lui offrirent leurs chaînes en ex-voto, aujourd'hui elle exauce secrètement les cœurs fidèles. Et quelle gloire quand, au bout de sept années, se commémore son couronnement, quand les prêtres, recouverts de chasubles anciennes, promènent, dans les rues soudain illuminées, les châsses, les custodes, les monstrances, joyaux inestimables de son trésor fameux par le monde. Cette année reverra les grandes fêtes de dévotion.

Dans la fin de l'été, tandis que septembre s'alanguit au-dessus de ses remparts croulants, Tiest salue la sortie de sa dernière procession qui précède la kermesse annuelle. Il est midi lorsque les portes de la Collégiale se referment sur le baldaquin rouge, et la Grand'place s'anime et les orgues foraines préparent d'autres joies sous le même ciel.

Adieu!... Voilà quinze années enfuies depuis que je fus moi-même mêlé à ces choses... Adieu villette flamande et point flamingante, adieu politique ardente dans ce décor suranné, adieu patrie des archéologues rivaux, adieu douces dévotions par les chers dimanches d'été et de jeunesse...

GEORGES VIRRÈS.



La Flandre en Italie



Et tout temps, l'habileté commerciale des Belges a été en réputation. Le « fait de la marchandise » a toujours été principal à leurs yeux. Non moins que les Normands, ils aiment à « gagner ». Et cette inclination leur est commune également, d'ailleurs, avec tous les peuples qui se sont rendus illustres dans l'art, notamment — pour ne parler que des Italiens — les Florentins, les Vénitiens, les Siennois et les Pisans. Car, si, au temps de leur grandeur républicaine, les fiers bourgeois de ces cités en venaient fréquemment aux mains avec leurs voisins, c'était, non afin de faire triompher des principes ou par un vain amour de la gloire, mais, ainsi que l'on dit aujourd'hui, pour « ouvrir des débouchés » à leurs trafics ou pour faire tomber les barrières qui y mettaient obstacle.

Il n'est pas surprenant, du reste, que ces nations, accoutumées à entreprendre dans l'industrie et à se gouverner dans la politique, s'accoutumassent aussi à entreprendre dans la pensée et dans l'art. Dans quelque domaine qu'il s'exerce, l'esprit accroit ses puissances selon la mesure même de ses activités. De telle sorte que l'on peut affirmer que Florence, Bruges ou Gand n'auraient pas été comme les centres de rayonnement de la gloire de Giotto, des Van Eyck ou de Memling dans le monde, si, d'abord, leur longue et orageuse carrière commerciale n'avait créé en elles la capacité des plaisirs de l'intelligence et des jouissances de l'art.

Et, dans le même ordre d'idées, il faut ajouter que les chemins disputés du négoce ont été, en même temps, les voies de pénétration de l'art, car, sur les marchés et dans les foires, on n'échangeait pas que des produits naturels ou manufacturés. Les marchands emportaient dans leur pacotille ou expédiaient à leurs correspondants, tout ensemble avec les draps de



ENTRÉE DE HENRI IV A PARIS

(RUBENS)

Florence : Musée des Offices

laine et les tissus de soie, les œuvres d'art, manuscrits enluminés, retables, émaux, terres cuites colorées... Et il semble, à en juger d'après la quantité d'œuvres de nos Primitifs conservées dans les musées et les collections de l'Italie, que les travaux de nos artistes, amenés de cette manière par delà les monts, y rencontrèrent une faveur marquée. C'était, en effet, de la « bonne ouvrage », de l'ouvrage auquel le client ne devait jamais manquer. Il est du naturel des gens de notre pays d'aimer le travail solidement fait et consciencieusement achevé. Nos artistes ne sont point d'un autre tempérament. On serait tenté même, parfois, de trouver que leur amour de la perfection, leur désir de faire du mieux qu'ils peuvent, les pousse à achever trop. Ils ne savent pas effleurer, passer légèrement, sous-entendre, laisser entrevoir. Ils ne sont pas hommes d'impromptu, d'improvisation, de saillie vive ; ils sont hommes de lent achèvement et de réflexion. Et leur art est fait à leur ressemblance. N'attendez pas de lui ce qu'il ne pourrait donner sans détruire ce qui l'a fait grand et original aux yeux du monde. Exiger d'un Flamand la parole alerte et abondante d'un Français, la mimique déliée d'un Italien, c'est vouloir le pousser dans la grimace et la feinte, à son propre détriment.

Mais, si nos Primitifs se sont rendus attrayants aux Italiens, ce n'est pas uniquement par le fini de la facture de leurs œuvres, par tout ce qu'il y avait de vigoureux et de loyal dans leur art. C'était bien davantage encore par la fermeté grave de leurs conceptions, par tout ce que celles-ci révélaient, dans leur teneur comme dans leur traduction graphique, de puissance vitale, de force saine et déterminée. Quelque chose apparaissait dans ces peintures qui étaient comme une affirmation énergique, exprimée à la fois dans l'éclat profond de la couleur, dans la précision du dessin, dans l'expression vraie des physionomies.

Aussi l'époque à laquelle les Flamands ont été le plus goûtés dans la Péninsule ne fut-elle pas celle — aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles — où ils s'efforçaient de rivaliser la grâce ou la pompe italiennes. On s'impose aux autres non en les imitant, mais en affirmant devant eux sa propre personnalité.

Certes, ce n'est pas à dire que le penchant des Italiens pour la manière forte et convaincue de nos maîtres se fût éteint durant les siècles dont nous parlons. Il suffit, pour se convaincre du

contraire, de parcourir les grandes galeries publiques et privées de Milan, de Venise et de Florence. Les œuvres des Flamands de ce temps, de ceux qui résidaient en Italie aussi bien que de ceux qui étaient restés dans leur patrie, y abondent. Les nombreux membres de la dynastie des Brueghel et de celle des Teniers, par exemple, y sont brillamment représentés. Gênes, dont certains Primitifs, Lodovico Brea, par exemple, peignaient des ouvrages d'un caractère tel que les plus experts ont été entraînés à leur assigner une origine flamande (1); Gênes est, en quelque manière, au xvii^e siècle, un véritable fief de l'école d'Anvers : Rubens et Van Dyck règnent encore en princes de l'art dans les galeries dont les patriciens de la grande cité ligurienne ont décoré leurs somptueux palais. Longtemps après le triomphe de la Renaissance classique, Venise comptait encore quantité d'amateurs de la peinture flamande, imitateurs du cardinal Grimani, comme ce notaire vénitien dont la collection se trouve en partie à la Pinacothèque de Turin. Selon les us ponctuels des gens de sa profession, il a constaté en forme authentique la propriété de ses tableaux : *Addi 15 febraro 1734 fu da me Giuseppe Mazzoni nodare veneziano improntato il presente mio sigillo notariale e altro mio sigillo particolare*. Telle est l'inscription que l'on peut lire au dos, entre autres, d'une jolie peinture signée et datée, représentant des *Joueurs*, par David Teniers le jeune, et d'une magnifique et chaude esquisse de l'une des parties des célèbres allégories rubéniennes du Louvre : *L'Apothéose de Henri IV et la Régence de Marie de Médicis* (2). A Bologne, à Florence, à Turin, à Rome également, notre art ou nos artistes étaient en honneur et en gloire

(1) C'est le cas, notamment, d'un triptyque exposé dans la petite église de S. Pancrazio, à Gênes. Le panneau central représente le Christ en croix, au-dessus duquel paraissent le Père éternel et le Saint-Esprit; sur les côtés, saint Jean l'Évangéliste et saint Pancrace. Fond de paysage, parsemé d'édifices. Sur les volets, qui ont été séparés de la partie principale et rejointoyés de façon à recevoir une forme rectangulaire, on voit, à gauche saint Pierre, à droite, saint Paul. L'œuvre a été exécutée aux frais des familles Pallavicini et Fallamonica, propriétaires de l'église et dont les armes figurent sur les volets. Elle a été attribuée jusqu'ici à un maître flamand inconnu. Mais nous croyons que l'on peut y reconnaître sans hésitation la main de Lodovico Brea, dont le Palazzo Bianco et l'église de S. Maria in Castello possèdent des peintures présentant les plus grandes similitudes avec le triptyque de S. Pancrazio.

(2) Il existe à Saint-Petersbourg et à Munich des répliques de cette esquisse, dont M. Max Rooses, dans son magistral ouvrage sur l'œuvre de Rubens, a contesté le caractère original. Elle est, en tout cas, fort belle.

vers ce moment-là. A Bologne Denys Calvaert sert d'initiateur au Dominiquin et au Guide; à Rome, Paul Bril fait admirer ses paysages amples et simples, où la nature est pour elle-même et non en manière de décor à quelque épisode évangélique ou mythologique. A la cour des grands-ducs de Toscane, Cosme II et III et Ferdinand I, domine Juste Suttermans, auteur d'innombrables portraits princiers remplis de feu et de fierté et parmi lesquels on pourrait signaler plus d'un incontestable chef-d'œuvre. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, a pour peintre attitré Jean Miel, peintre de « bamboches », dont il force le talent en le poussant dans l'allégorie ou l'histoire.

Excellents artistes dont le métier souple, l'imagination toujours fraîche de la réalité émerveillent. Tous à peu près, ils ont conservé les qualités foncières de l'école : vision précise, coloris habile et nuancé. Les plus grands sont venus par delà les monts avec l'énergie un peu matérielle de leur art et, en même temps que l'ambition de la grandeur et des expressions héroïques ou idéales, ils se sont acquis une sensibilité plus étendue et plus raffinée.

Cependant, ce ne sont plus, pour la plupart, des Flamands intacts, si l'on peut dire; des Flamands qui, parmi les maîtres brillants de l'Italie, impressionnent d'autant davantage qu'ils sont différents. Ils ont fréquenté Rome, Venise, Florence, Bologne. Ils ont pris à Michel-Ange et à Raphaël, à Titien et au Véronèse ou, pis, au Dominiquin et au Caravage. Leur virtuosité, sans doute, y a gagné; leur personnalité y a perdu, leur personnalité de race, tout au moins. Comparé à l'art des ancêtres, leur art a prodigieusement élargi son domaine : toute la mythologie, toute la fable antique et moderne, l'histoire presque aussi fabuleuse que la fable, y sont entrées. Ils voient démesuré; ils drapent magnifiquement, ils « étoffent » avec noblesse et splendeur; ils érigent sur leurs toiles des « fabriques », des architectures imposantes et riches. Les uns, comme Jordans, ont choisi les dieux populaires, joyeux et pansus, qui mangent et qui s'enivrent; les autres, comme Rubens, les dieux olympiens, dieux guerriers, dieux ravisseurs, dieux de la volupté et de la lumière. Les vieilles histoires touchantes de la légende chrétienne, ils les incarnent sous des aspects de somptuosité et de force. Ils mettent la crèche, le bœuf et l'âne dans les ruines d'un palais, et sur la croix, à la place d'un homme qui

meurt et d'un dieu qui naît, ils clouent un athlète!... Ce n'est plus dans la réalité que leur imagination se meut, mais sur le théâtre dont elle a dressé l'exorbitant décor. La scène est peuplée d'acteurs taillés comme des Titans et qui font de beaux gestes inventés, sous l'éclat des lumières d'apothéose et l'écroulement des figures planantes. Et on se laisse aller, parfois, à penser qu'il n'y a là que les savants artifices d'une machinerie admirable qui amuse ou éblouit l'esprit, sans intéresser la sensibilité.

Certes, par tout ce qui se mélange quand même de réalité vigoureuse à ces fictions, par tout ce qu'une incomparable couleur qui semble pétrie de chair et de lumière peut ajouter au prestige de leurs œuvres épiques, Rubens et quelques autres surpassent tous les maîtres italiens contemporains. Il y a chez eux une fougue et une abondance physiques à la comparaison desquelles l'art également théâtral des pathétiques maîtres de Bologne paraît plus factice encore. Mais, par contre, les exagérations de ces derniers, presque naturelles chez eux, prennent chez nos artistes une apparence plus déplaisante d'affectation. On dirait que ceux-ci s'agitent dans un milieu étranger, dans une atmosphère inaccoutumée... Une mentalité d'apparat s'est, en quelque sorte, surajoutée à leur mentalité originelle; leur pensée évoque, pour leur donner forme, des rêves qui, étant d'ailleurs, lui sont restés insolites. Car, ils ne sont pas, comme les Italiens, gens d'expression extérieure. La parade et le geste ne sont pas de leur tempérament. Il faut donc qu'ils se fassent violence, et l'effort ne laisse pas de se marquer souvent dans leurs compositions par on ne sait quel air d'emprunt.

Peut-être, si l'on veut, cette impression est-elle surtout de ce temps-ci, d'un temps amoureux d'un idéal qui soit, non une exagération, non une défiguration, mais une exaltation de la réalité; d'un temps qui attend de l'art des motifs non d'étonnement, mais d'émotion; qui demande à l'artiste non de travestir sa personnalité dans son œuvre, mais de l'y révéler. Nos idées esthétiques sont trop différentes de celles des maîtres du xvii^e siècle pour que leurs ouvrages rencontrent en nous des juges tout à fait équitables. Mais, la discussion de ce point n'est pas de notre sujet actuel. Notre intention est seulement de noter quelques réflexions auxquelles nous ont induit nos

fâneries dans les musées italiens, quant à la sensation très diverse que l'on y reçoit des œuvres de nos peintres primitifs et de celles de leurs successeurs du xvii^e siècle. Ces dernières ont abdiqué les caractères les plus tranchés de l'art régional; elles participent de conceptions étrangères; elles procèdent d'un génie hybride et, par cette raison, ne peuvent faire devant les œuvres italiennes d'inspiration identique, la même figure d'originalité puissante et fermée que les œuvres des peintres flamands du xv^e siècle devant celles de leurs contemporains d'au delà des Alpes.

*
* * *

Cette vieille Flandre est nombreuse en Italie. Et elle y est belle. Elle y fait arrêt et surprise dans la pensée. Car il ne serait pas aventuré de dire que l'on entre plus profondément dans la connaissance de son art, que l'on acquiert un sentiment plus exact des aptitudes de celui-ci, pour avoir rencontré de ses ouvrages isolés ou épars dans certains musées exotiques. A Florence, à Venise, à Milan, dans l'enivrement de la beauté italienne, de tant de tableaux et de fresques où les *quattrocentistes* ont traduit leur vision charmante de la réalité, cette Flandre devient un peu lointaine, un peu obscurcie dans le souvenir. Ou, si l'on songe à elle, c'est parfois pour la méconnaître, parfois pour la dédaigner, comme le lieu d'un art intéressant, mais barbare. Alors, il arrive qu'errant, tout livré à des idées de ce genre, dans une salle de musée, le hasard fasse tomber vos yeux sur quelque panneau qui se signale de loin par son coloris ardent et par l'attitude concentrée de ses personnages. C'est un *Christ en croix*, autour duquel la Vierge, la main crispée sur la poitrine, saint Jean debout et les saintes femmes agenouillées, tous presque sans gestes, enfermés dans le silence par la douleur, sont là comme les vivantes images d'une consternation inénarrable. C'est une *Vierge avec l'Enfant* sous un dais et des arceaux de feuillage, au milieu d'un paysage. Son visage ovale n'est pas beau et pas davantage celui de la sainte Barbe et de la sainte Catherine, qui sont assises à terre devant elle. Les deux anges, qui jouent de la harpe, prosternés à ses côtés, ne sourient pas et, moins encore, le donateur qui, les yeux baissés, égrène son rosaire dans un coin. Rien n'est là pour séduire ou surprendre l'esprit. Seulement,

tous les personnages du tableau sont unis dans la même communion, associés dans le même ravissement, communion et ravissement qui, bien qu'aucun signe extérieur ne les rende sensibles au spectateur, sont comme l'âme de l'œuvre. Ou encore, c'est quelque portrait d'homme, physionomie grave et ferme, qui vous regarde de ses yeux calmes, les mains jointes sur la bordure du cadre, tandis que, derrière lui, s'illumine un vitrail armorié ou l'étendue d'un vaste paysage accidenté, peint avec la finesse d'une miniature.

Et, au seul aspect de l'une de ces peintures, toute la Flandre ressuscite dans la mémoire avec son génie nourri de réalités positives et de sentiments silencieux. Certes, les auteurs de telles œuvres méritent, eux aussi, eux surtout, d'être comptés au nombre de ces peintres que Léonard qualifiait de « poètes muets ». Car, en véritables poètes de la vie intérieure qu'ils sont, ils ont exprimé par le moyen de leur art, sans subterfuges et sans mensonges, les caractères les plus intimes des hommes de leur race.

Au milieu des œuvres italiennes contemporaines, ces peintures ne font pas disparate, mais contraste. Des unes aux autres, il n'y a point d'affinités, comme des ouvrages du xvii^e siècle flamand à ceux du xvii^e siècle italien. Elles sont totalement différentes. Il n'y a pas rivalité entre les œuvres venues du Nord et celles qui sont nées dans le pays. La beauté des premières ne s'oppose pas à celle des secondes, mais la complète. Elles sont les témoins des deux aspects que l'art réaliste du xv^e siècle a revêtus dans les contrées où il a pris le plus d'éclat, l'éclat le plus intense ; où il s'est révélé avec l'originalité la plus spontanée, admirablement conforme aux atavismes et aux tendances profondes du milieu.

La peinture florentine apparaît comme l'agent le plus actif et le plus inspiré du génie italien du temps : Génie plus prompt et plus ouvert que celui du Nord, grandi au milieu des ruines et des réminiscences de l'antiquité, nativement épris de logique et d'harmonie. Il demande la beauté, non point uniquement au sentiment, mais à la forme. Et la raison ou, pour mieux dire, une des raisons de cette prédominance de la ligne et du rythme chez les artistes florentins est lisible partout dans les paysages de la Toscane.

Il advient au visiteur du Musée des Offices, lorsqu'il veut se



VOLET DU RETABLE DE LA NATIVITÉ

(HUGO VAN DER GOES)

Florence : Musée des Offices

reposer de l'examen trop prolongé des œuvres des vieux maîtres, de s'accouder à une fenêtre. Il aperçoit le fleuve qui coule au pied du palais, puis la masse confuse des hautes maisons de la ville, avec leurs toits plats, l'ombre découpée par des arcades délicates de leurs loggias ouvertes, leurs volets fermés vers le soleil; puis, plus loin encore, clôturant l'horizon, la chaîne des Apennins qui dessine sur le ciel la ligne flexible et sinueuse de sa crête... Et, dans la trouée de clarté de la fenêtre béante, c'est un autre monde qui se révèle là, devant l'habitant des régions septentrionales, accoutumé aux plaines indéfinies et aux montagnes médiocres. Il se convainc à ce spectacle que le style, dont l'artiste des Flandres devait chercher péniblement les éléments en lui-même, l'artiste d'ici en surprenait le secret dans la nature elle-même : larges espaces, limités, cependant, avec grandeur et avec grâce; plans successifs et noblement gradués; lumière fine, largement épandue qui précise toutes choses, souligne les plus légers reliefs et jette partout les accents magnifiques de l'ombre... Rien d'uniforme, mais rien de heurté; de toutes parts, l'accident qui fait le pittoresque; de toutes parts, l'harmonie qui incline à l'ordre, à la mesure, à l'élégance. Et, en effet, depuis Giotto, qui est tout en énergie dramatique, en expressions fortes, sobres, coordonnées, jusqu'à l'Angelico, qui est tout en rythmes de ferveur et de suavité; jusqu'à Botticelli qui est tout en effusions sentimentales et lyriques, ce sont là — ordre, mesure, élégance — les qualités les plus saillantes de la peinture florentine.

Mais, ces beaux maîtres que, pour cette raison, sans doute, Stendhal accusait de sécheresse, ne connaissaient pas au même degré que les Flamands les voluptés et les ressources de la couleur. A leurs yeux, la couleur n'est pas un élément presque indépendant de la forme, quelque chose qui vit et qui vibre de soi-même, caresse pour les yeux, suggestion pour la pensée, en dehors même de toute application positive. Un ton riche ou onctueux ne signifie pour eux qu'enfermé dans un contour. Ils peignent moins qu'ils n'enluminent, qu'ils ne colorient un dessin préparé sur le bois du panneau ou sur le plâtre humide de la fresque. Si l'on pouvait s'exprimer de la sorte, on dirait que les Florentins imaginent leurs œuvres dans la ligne; les Flamands, dans la couleur; que les premiers cherchent avant

tout l'équilibre des attitudes; les autres, l'équilibre des colorations.

Cette orientation différente de l'imagination visuelle est sensible même pour les ouvrages du xvii^e siècle. Mais, combien davantage pour les Primitifs! Et rien n'en peut donner plus vivement la sensation que la visite de la « Salle Van der Goes », où la direction du Musée des Offices a réuni, avec un soin pieux, les plus remarquables des peintures flamandes du xv^e siècle qu'elle possède.

On vient de passer ou de repasser la revue des travaux primitifs italiens, les Florentins, les Siennois, les Ombriens; toutes les expressions fières et tendres, toujours séduisantes, d'un art divers dans ses modes selon qu'il est de cette cité ou de cette autre, mais qui, partout, est geste, mouvement, action. La couleur ajoute, naturellement, à l'attrait pénétrant de ces œuvres; elle anime et met en relief le galbe et les attitudes de tous ces personnages sacrés dont la silhouette fine s'enlève sur l'or des retables du xiv^e siècle ou sur les fonds de paysages ou d'architectures du xv^e siècle. Cependant, elle conserve on ne sait quoi de conventionnel. Visiblement, pour les auteurs de ces ouvrages, elle était un moyen d'éclat et de magnificence, plutôt qu'un moyen de réalité.

Dès le seuil de la salle Van der Goes, en découvrant d'un coup d'œil les quelques tableaux qui sont là, la chaleur de leur coloris, l'immobilité de leurs personnages, on aperçoit que l'on va se trouver parmi d'autres hommes, en une région où la sensibilité artistique se manifeste de façon différente, où la pensée est plutôt réflexion que parole, la vision plutôt couleur que ligne.

Une sélection intelligente a rassemblé dans cette salle, autour du merveilleux triptyque des Portinari, la *Descente de Croix*, de van der Weyden, une *Adoration des Mages*, de Gérard David, une *Vierge*, de Memling, des *Portraits*, de Memling, de Petrus Cristus (?) et de Josse Van Cleve le jeune. Et l'impression que l'on reçoit de toutes ces peintures d'un aspect si calme, d'une couleur si fondue, si forte et si chatoyante, est double : il semble qu'en elles se manifeste un génie plein à la fois de vigueur tranquille et d'aspirations contenues. Avec leurs figures de réalité, les placides personnages qu'elles représentent — Vierge, anges, apôtres, saints, donateurs — parais-

sent tous vous regarder d'un air absorbé, sans vous voir; tous, ils ont on ne sait quelle expression d'attente silencieuse.

Et dans aucune des œuvres flamandes des Offices cette expression n'apparaît traduite avec plus d'intensité que dans le triptyque de van der Goes : La Vierge Marie et saint Joseph, et les rudes bergers, et les anges, les uns en dalmatique brodée, les autres en longue robe blanche, tous agenouillés, les mains jointes, autour du petit enfant couché nu sur le sol; et, sur les panneaux, Thomas Portinari, sa femme, ses fils et ses filles, et les saints et les saintes debout derrière eux, tous les immobiles personnages de la vaste peinture semblent associés dans le même et muet acte d'adoration. Un profond sérieux est empreint sur ces visages, empruntés à la réalité et que l'artiste n'a nullement songé à spiritualiser.

Et, pourtant, ce que l'œuvre manifeste avec une émerveillante puissance, c'est la joie, une joie pleine d'espérance, longuement attendue et à la fin venue... Mais, cette joie, les acteurs de la scène l'enferment dans leur cœur; aucun signe extérieur ne témoigne chez eux de son existence. C'est la couleur seule qui l'interprète, la couleur claire, jeune, vivante; les tonalités dominantes, violet, bleu, rouge, qui jettent, de place en place, leurs accents vibrants; la lumière, enfin, qui circule dans toutes les parties du tableau et en illumine de ses clartés vivantes jusqu'aux plus lointaines perspectives...

La couleur, ainsi, constitue, pour la peinture septentrionale, le plus émouvant des moyens d'expression. Et il n'est pas aventuré d'affirmer que le rôle prépondérant qu'elle assumait aux yeux de nos artistes a contribué à pousser ceux-ci davantage encore dans la voie du réalisme. Les efforts qu'ils accomplissaient pour reproduire avec le pinceau les phénomènes colorés du monde sensible, pour rendre la fluidité nuancée des espaces et de l'atmosphère, les valeurs des perspectives, la beauté des surfaces; tout ce travail d'observation et d'analyse obstinément poursuivi devait nécessairement réagir sur leurs idées et leurs habitudes esthétiques et déterminer chez eux une inclination de plus en plus prononcée vers le vrai et vers le réel.

C'est de là, en effet, que viennent toutes les figures presque du retable de van der Goes. Le saint Joseph, à la barbe et aux cheveux gris, enveloppé dans les plis de son lourd et confortable

manteau rouge à collet noir comme le saint Antoine du volet de droite, vieillard plus grave et plus vénérable encore; la Vierge, dans sa simple robe violette comme la Marie-Madeleine, fastueuse sous sa haute coiffure violette, avec son manteau bleu et sa belle robe blanche brodée de chardons, ne revêtent pas une physionomie moins proche de la réalité, plus idéalisée que celle des membres de la famille des Portinari, agenouillés des deux côtés de l'œuvre. Les uns et les autres sont des êtres que le peintre a vus, qu'il a transférés de l'ordinaire de la vie dans son œuvre, tels quels, avec l'individualité de leur visage, l'aspect qu'ils avaient dans la société, notable, échevin ou riche marchand; bourgeoise ou châtelaine. Van der Goes y a introduit le peuple également, et ce groupe des trois bergers, avec leurs vêtements de bure, leurs lourdes mains jointes ou tendues pour la prière et leurs têtes paysannes qui se penchent vers Jésus; ce groupe extraordinaire achève d'imprimer à l'évocation miraculeuse du tableau les caractères de la réalité la plus présente.

ARNOLD GOFFIN.





LA NATIVITÉ
(HUGO VAN DER GOES)

Florence : Musée des Offices

Petits poèmes en prose

A Hélène



DANS la solitude sommeillante des après-midi d'hiver — le dimanche — à l'heure des vêpres, vous êtes-vous déjà demandé :

Un tel et un tel parmi ceux que j'affectionne autant par mes souvenirs que par mon cœur, que font-ils en ce moment?

Aucun bruit ne vient égarer votre pensée et vos images en acquièrent une précision mélancolique.

Vous les voyez très bien, tous ceux que vous aimez; vous reconstituez dans votre esprit les intimités que vous avez partagées avec eux, à la même heure; vous les voyez assis, conversant, lisant, somnolant.

Et le désir vous prend de vous retrouver parmi leurs bontés, près des fenêtres moroses d'où l'on voit la grisaille des cours emmurées ou l'uniformité inquiète des campagnes nues.

Il vous semble que leur vie est monocorde, toujours recommençante; et cependant vous souffrez du regret de n'être point là-bas, près d'eux, et il vous paraît étrange de ne point vivre jour par jour, minute par minute, la vie de ceux que vous aimez.

Pâques fleuries

C'est le dimanche des Rameaux.

C'est une matinée de mars qu'emplit un soleil humide. Par la fenêtre de la salle à manger, je vois les femmes qui vont à la messe en longeant la blancheur rosée des petites maisons éveillées.

Les voix des cloches s'échappant des deux clochers du village

se choquent, gaillardes, et le bruit du roulement des trains joyeux emportant les gens endimanchés m'arrive en de lents échos.

Des croisées entr'ouvertes de la maison en face, j'entends venir des voix plus pures, plus souples qui s'élèvent et s'exaltent :

*Je suis heureuse, trop heureuse
Et je tremble délicieusement...*

Ce sont les filles du bourgmestre revenues de pension, en corset mauve, en jupon court, les bras nus, chantant en chœur dans le désordre des chambres matinales.

C'est le dimanche des Rameaux.

Et les vieux coqs, sur les fumiers, dans la grande paix de la ferme endormie, s'exténuent en un chant rauque et désolé. Et le badigeon mouillé des étables fume lentement aux baisers du soleil entre les branches noueuses des vieilles vignes sans feuilles.

Et il me semble que sous la grande porte à claire-voie de la ferme, les deux disciples de Jésus vont passer pour prendre au fermier de Bethphagé son ânesse et son ânon et que les gens de mon village vont venir, portant des rameaux, jonchant la route de branches et de fleurs et criant : Hosanna au Fils de David!

Mais les gens de mon village ne se montrent pas; ils sont partis vers les villes par les trains et par les trams; et ceux qui vont à la messe, pensent :

C'est aujourd'hui que le curé lit la passion de Notre-Seigneur; cela est très long et nous pourrions nous asseoir avant le *Credo*.

Petit Christ

Petit Christ, tout petit sur le vaste mur enduit d'une vieille chaux ternie, Petit Christ rose et maigre, les reins sanglés d'un long linceul blanc qui vous tombe jusqu'aux genoux, Petit Christ, prenez-nous en pitié!

Petit Christ, vous avez une croix luxueuse, couleur de pourpre et dorée sur les bords; et vous ne semblez pas agoniser sur ce morceau de bois polychromé; on dirait que vous vous reprochez

de trop peu souffrir, et votre corps se penche en avant comme s'il cherchait à se détacher de ce gibet trop doux.

Petit Christ, on vous a mis un gros socle soigneusement taillé sous vos pieds décharnés, et si les clous ne les retenaient, vous les laisseriez aller dans le vide pour que vos mains trouées se déchirassent sous le poids alourdi de votre corps.

Petit Christ, un sang clair coule entre les doigts de vos mains et votre pied gauche posé sur le droit semble un éventail tragique.

Petit Christ, on vous a mis une jolie couronne dont les épines n'entrent pas profondément dans votre chair et qui pointille de fines gouttelettes rouges votre front pur; — et vous avez le visage tranquille de l'enfant qui, au milieu de son sommeil, meurt dans ses boucles blondes...

Petit Christ! Petit Christ! tout petit sur le vaste mur enduit d'une vieille chaux ternie, prenez-nous en pitié!

CHARLES ANCIAUX.

•

Un poète saint-simonien



DANS les premiers jours de novembre 1831, parut à Tongres, chez J. Billen, imprimeur, une brochure de 32 pages intitulée : *Chants de réveil*, par Charles Donald, Belge. Cette plaquette contenait les premiers vers français publiés par Théodore Weustenraad.

Le pseudonyme d'allure romantique et le titre de Belge fièrement arboré semblaient dire clairement, dès le seuil, quel était le caractère de cet opuscule. Pourtant, ils n'en rendaient compte qu'à demi. Romantiques, ces chants l'étaient à coup sûr; mais le patriotisme ne les avait pas inspirés, et le « réveil » qu'ils célébraient n'était pas celui de la nation belge.

On sait combien les poètes, vers 1830, s'intéressaient, pour la plupart, à la question sociale. M. G. Lanson parle de « l'influence générale qui porta tous les nobles esprits de ce temps à souffrir, à espérer, à vivre enfin pour l'humanité entière ». Il évoque « ce large courant d'amour social qui se répandit après 1830 dans la littérature ». Weustenraad était impressionnable, généreux et enthousiaste : il pouvait moins que personne résister à ce courant, et se révéla dans son premier livre comme un « poète social ». Seulement, ce poète social ne se bornait pas, ainsi que la plupart de ses confrères français, à développer dans ses vers de généreux lieux communs; il y interprétait une des doctrines précises et chimériques à la fois, en faveur à cette époque, dont l'application devait, à en croire les initiés, assurer le bonheur de l'humanité. Pour tout dire, les *Chants de réveil* n'étaient autre chose que l'expression poétique de la doctrine saint-simonienne.

La conversion de Weustenraad au saint-simonisme suivit d'assez près, à ce qu'il semble, sa nomination de substitut de procureur du roi à Tongres, qui eut lieu, on s'en souvient, le 24 février 1831. C'est vers cette date, précisément, que les saint-simoniens entreprirent de propager leurs doctrines en Belgique. Une mission composée de Laurent (de l'Ardèche), Carnot, Dugied et Pierre Leroux, et ayant pour chef Margerin, entama par Bruxelles sa campagne d'apostolat. Elle s'y heurta au mauvais vouloir sournois des autorités et à l'hostilité des habitants, qui se traduisirent de diverses manières : c'est ainsi que par trois fois la salle qu'ils avaient louée en vue de leurs prédications se trouva fermée au dernier moment; que leurs affiches furent lacérées ou couvertes de boue; qu'aucun imprimeur ne consentit d'abord à imprimer leurs proclamations... Bref, on se montra plus intolérant que de raison à l'égard

d'une doctrine dont la propagation, en raison de son extravagance, n'était guère à craindre dans nos contrées, et l'on donna lieu au Congrès national de protester au nom des principes de tolérance qu'il venait précisément d'inscrire dans la Constitution belge. Détail curieux, ce fut un abbé, l'abbé Andries qui se fit, en cette circonstance, l'organe des sentiments de l'assemblée.

Malgré ces débuts difficiles, la mission saint-simoniennne fit quelques prosélytes en Belgique, particulièrement à Bruxelles et dans le pays de Liège, semble-t-il. Le bon sens national préserva sans doute ceux-ci des exagérations dans lesquelles tombèrent leurs coreligionnaires français : toujours est-il que nos saint-simoniens ne paraissent guère avoir fait parler d'eux.

Le jeune Weustenraad dut être un des premiers à s'enthousiasmer pour ces théories qui avaient le prestige de la générosité; il ne voulut pas voir ce qu'elles avaient de chimérique; il ne se demanda pas davantage ce qu'il avait à gagner, lui, magistrat, chef de famille, citoyen belge, à la diffusion de doctrines subversives. Les *Chants de réveil*, expression lyrique de sa foi nouvelle, respirent toute la ferveur d'un néophyte.

Le « réveil » qu'ils annoncent est celui des prolétaires opprimés par les riches oisifs et corrompus.

*J'ai déjà trop longtemps dormi, moi, dans ma cage,
Et cet hymne de pleurs est mon chant de réveil.*

Les trois chants dont se composait d'abord le recueil ne contiennent pas, on s'en doute bien, un exposé complet des doctrines saint-simoniennes; ils en forment cependant quelques articles essentiels.

Un esprit d'amertume, de rancune et de révolte emplit les *Chants de réveil*. Il faut songer que ces poèmes ont été écrits en 1831, c'est-à-dire en un moment où de graves commotions politiques et sociales venaient d'ébranler plusieurs états européens. Le poète estime que les dernières révolutions, faites par la bourgeoisie avec l'aide du peuple, n'ont profité qu'à la bourgeoisie, à ceux qu'il appelle les « grands ». Quant au peuple, il continue à être opprimé, frustré, humilié, et à verser son sang lorsqu'il le faut, sans compensation, pour défendre les privilèges des grands. Tant d'iniquité indigne Weustenraad. Il critique tout l'état social et réprouve avant tout l'hérédité, « la lèpre de l'hérédité », et les lois barbares qui perpétuent l'oppression du pauvre par le riche (chant I). Il déteste la guerre et annonce une ère où ce fléau cessera de désoler l'humanité (chant II). Il prédit le jour où les « grands », longtemps nourris dans l'oisiveté par le travail des prolétaires, devront demander leur subsistance au travail personnel. Mais je laisse la parole à Weustenraad, ou plutôt au prolétaire parlant par sa bouche :

*Ne sens-tu pas au fond de ta poitrine
Ta conscience en feu se tordre sous l'arrêt
Que trace, chaque nuit, une main clandestine
Au mur de ton chevet?*

*Grand! cet arrêt d'un Dieu surgi pour nous défendre
Qui ne te permet plus de vivre de nos pleurs,
Qui, de ton nid d'oisif, te condamne à descendre
Parmi les travailleurs,*

*Pour expier l'abus des droits de la conquête,
Entrer dans l'Ordre Saint de la capacité,
Et détourner les maux qui grondent sur la tête
De toute la cité;*

*Tu le verras bientôt luire au front de la Terre,
Au nom d'un peuple élu se transformer en loi,
Se faire homme, s'asseoir entre le Sanctuaire
Et le Trône du Roi;*

*Grandir au-dessus d'eux et dominer le monde
Comme l'œil tout-puissant de la Divinité,
Dont le rayon éclaire et le regard féconde
Tout le globe habité!*

*Gloire à toi, Saint-Simon, seul vrai dieu de ta race!
Quand je trouvai ton pied empreint dans mes sillons,
Quand ton souffle de feu passa devant ma face,
Je sentis, de plaisir, frissonner mes haillons,
Et les signes du temps sur ma tête éclatèrent,
Et je me dis alors : jeune homme, lève-toi,
Lève-toi du fumier où les grands t'enchaînèrent
Au poteau de l'ancienne loi!*

On reconnaît dans ces vers la phraséologie saint-simonienne : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » On y voit aussi jusqu'où allait la vénération des saint-simoniens pour le fondateur du « nouveau christianisme », car ce n'est pas par simple hyperbole que Saint-Simon s'y trouve déifié. D'autres passages insistent d'ailleurs sur sa divinité, l'expliquent et la justifient. J'aurai tantôt l'occasion d'en citer un.

L'auteur des *Chants de réveil* était le premier poète qu'eussent inspiré les doctrines saint-simoniennes. Il le savait et s'en faisait gloire. « L'auteur croit être le premier, dit-il dans une note de son opuscule, qui élève la voix pour faire entendre en vers la parole évangélique de Saint-Simon. »

Quel accueil le public belge fit-il à ce petit livre de vers, le premier, sauf erreur, qui ait été publié dans notre pays après la révolution de 1830? Il ne passa pas inaperçu, nous en avons une preuve dans ce fait qu'il y en eut une réédition dès le début de l'année 1832. Mais il est à présumer que le succès des *Chants de réveil* fut surtout un succès de curiosité, de surprise, peut-être de scandale, et qu'on apprécia peu les qualités littéraires qui distinguaient cet opuscule. Certains journaux de l'époque lui consacrèrent cependant des

articles élogieux ; notamment le *Courrier* (ancien *Courrier des Pays-Bas*), qui en louait « les vers larges et puissants ». D'autres affectèrent de n'y voir que des invectives et des outrages : « Travaille et n'injurie pas ! » disait le *Journal de la province de Liège*.

Quant à la secte saint-simoniennne, elle était heureuse et flattée d'avoir fait cette nouvelle recrue. La poésie ne conférait-elle pas à ses doctrines une sorte de consécration ? Un compte rendu élogieux parut dans le *Globe*, qui était alors « le journal de la religion saint-simoniennne ». En outre, Weustenraad reçut de divers « pères » de l'église nouvelle plusieurs lettres montrant assez quel cas ils faisaient de lui. Je dois à l'obligeance de M. G. Bognet, petit-fils du poète, d'avoir pu consulter cette correspondance inédite.

Un certain Paul Rochette lui écrivit le 18 novembre 1831 au nom de « mon père Leroux » : « Vous comprendrez parfaitement, dit-il, tout le plaisir que nous a fait éprouver l'envoi de votre *Chant de réveil*. Le premier d'entre tous les poètes vous avez fait retentir la parole d'avenir et vous avez prouvé que les idées de notre maître pouvaient inspirer l'artiste ; qu'il y avait en elles non seulement des sources fécondes d'amélioration pour le sort des classes pauvres, mais aussi toute cette puissance de vie, cette force de sympathie et de création que revêt les grandes idées des formes vivantes, pittoresques... Votre langage n'est pas au-dessous de notre cause. »

Paul Rochette faisait pourtant certaines réserves. Il y avait un point sur lequel le poète s'était écarté de l'orthodoxie. Le « nouveau christianisme » était une religion d'amour. Comme la plupart des sectes sociales à cette époque il prêchait non pas la haine et la guerre des classes, mais la fraternité et l'entente de tous pour le bien de chacun. Or, les anathèmes et les malédictions étaient beaucoup plus fréquents, dans les *Chants de réveil*, que les appels à la fraternité. On le lui fit doucement observer. « Nous sommes convaincus, dit Paul Rochette, que dans vos nouvelles poésies vous serez plus calme. Je dis vos nouvelles poésies ; car si Donald a entonné son *Chant de réveil*, ce n'est pas pour se rendormir ; s'il a flétri le riche et fait entendre l'anathème, il doit porter l'espérance là où il a porté le trouble... Nous vous attendons donc sur ce nouveau terrain et nous sommes sûrs à l'avance que là votre voix sera grande, retentissante, et que les privilégiés de la naissance cesseront eux-mêmes d'avoir peur... »

La seconde édition des *Chants de réveil* parut à Bruxelles, chez Hauman, dans les premiers mois de 1832. Aux trois chants qui composaient primitivement le recueil, Weustenraad avait ajouté trois chants nouveaux, qui étaient, comme les précédents, une interprétation poétique des doctrines saint-simoniennes. Ils ne constituaient pourtant pas une redite. Le chant VI, où le poète maudissait la guerre, rappelait le chant II ; mais une note nouvelle s'y faisait entendre, la note patriotique. Au mois d'août 1831, le sous-lieutenant Antoine Weustenraad, combattant pour l'indépendance belge, à Watervliet, sur la frontière zélandaise, avait eu la tête emportée par une décharge de bouches à feu. Le poète déplora d'autant plus amèrement la mort de son jeune frère qu'elle devait être inutile. Les revers subis par les Belges dans la Campagne des dix jours avaient eu pour conséquence le Traité des

vingt-quatre articles, qui leur enlevait tout espoir de conserver Maestricht, ville natale des Weustenraad. Vers la fin du poème la pitié et le regret faisaient presque place à l'envie :

*Et pourtant je ne puis te plaindre ;
Je ne regrette point ta mort,
Et je sens chaque jour s'éteindre
Ma tendre pitié pour ton sort.*

*Échappé, grand et pur, d'un combat trop funeste,
On aurait fait de toi ce qu'on a fait de nous,
On t'aurait vendu, frère, en masse avec le reste,
A notre vieux maître en courroux ;*

*Tandis que, maintenant, loin d'un peuple d'esclaves,
Tu dors, enveloppé de ton grand manteau bleu,
Tu dors, heureux et libre, et cher à tous les braves,
Au sein paternel de ton Dieu !*

Le chant IV était saint-simonien comme les précédents, mais l'était avec originalité. Il glorifiait un des principaux dogmes de la religion nouvelle en montrant la face du monde transformée par l'industrie en vue du bonheur de l'humanité. On sait que, d'après les saint-simoniens, l'histoire de l'humanité avait été jusque-là l'histoire de « l'exploitation de l'homme par l'homme » ; ils prétendaient y substituer « l'exploitation de la nature par l'homme associé à l'homme ». Et Saint-Simon, l'auteur de ces merveilles, était une fois de plus égalé à Dieu et placé au-dessus du Christ :

*C'est le Nouveau Messie à la voix qui féconde,
C'est le Christ, complété par Moïse et Platon,
Le Fils chéri de Dieu qui salua le monde
Du nom de Saint-Simon !*

Malheureusement, ce chant, un des plus curieux du recueil, est loin d'en être un des plus réussis. C'est ce que Weustenraad lui-même semble avoir reconnu. Le chant IV est, en effet, le seul qu'il n'ait pas cru pouvoir rééditer, même après l'avoir remanié, dans ses *Poésies lyriques*.

Il est vrai que l'industrie devait se trouver suffisamment magnifiée dans ce dernier recueil, et cela en des poèmes plus significatifs et plus achevés, tels que le *Haut-Fourneau*.

Quant au chant V il ne différait guère du chant I pour le fond ; la différence était dans la mise en œuvre et surtout dans l'accent. Bien loin de s'être calmé comme le lui conseillait Paul Rochette, Weustenraad était devenu plus violent et plus âpre. Les saint-simoniens s'en affligèrent. « J'ai relu avec beaucoup de plaisir vos *Chants de réveil*, lui écrivait en leur nom un certain Mas-

chereau (6 avril 1832) et j'ai vu avec plaisir aussi que ceux que vous avez ajoutés sont dignes de leurs frères. Seulement j'ai retrouvé avec peine un reste de formes haineuses. Pourquoi le pauvre parle-t-il toujours au riche au nom de son ressentiment, jamais au nom de sa sympathie? »

Ce serait, je crois, exagérer l'importance des *Chants de réveil*, que de les analyser plus longuement quant au fond. J'en viens à l'examen littéraire proprement dit.

Il y a, en tête de la seconde édition de ce petit livre, un naïf *avis au lecteur* que je m'en voudrais de ne pas reproduire ici : « Lecteur! Si tu as la tête froide et le cœur fermé aux grandes émotions, ne lis pas ces chants. Ils te feraient hausser les épaules et sourire de pitié. Mais si, à une tête ardente, tu joins un cœur profondément sympathique, lis ces chants. Ils te feront mal peut-être, mais ils t'intéresseront. Charles Donald. Janvier 1832. »

Pour saisir toute l'opportunité d'un tel avis, il faut se rappeler ce qu'était chez nous la poésie française avant 1830. Nos poètes, ou plutôt les froids et laborieux versificateurs qui usurpaient chez nous ce titre, en étaient encore à la fable, au poème didactique, au poème épique, à l'épître, à l'idylle, à l'épigramme, à la traduction en vers, à tous les genres surannés, à toutes les « espiègeries » en quoi se perpétuait le pseudo-classicisme. (On peut consulter, sur ce sujet, l'instructive *Histoire de la Littérature française en Belgique de 1815 à 1830*, par M. Fritz Masoin.) Tout cela était en général d'une telle médiocrité que Pierre-François Claes pouvait hardiment, en 1830, nier l'existence d'une littérature nationale.

Or, rien ne répondait moins à l'ancienne conception de la poésie que les vers de ce nouveau venu. Certes, l'auteur des *Chants de réveil* avait la « tête ardente » et le « cœur sympathique » qu'il exigeait de ses lecteurs, et il exprimait de « grandes émotions ». Parfois il parlait en son nom, plus souvent il se faisait le porte-voix des prolétaires et il se répandait en plaintes, en objurgations, en menaces, en anathèmes; l'amertume et le découragement alternaient chez lui avec des élans de confiance et de foi vers un avenir d'harmonie et de félicité. Une exaltation de sentiment qui touchait parfois à la frénésie, une énergie d'expression souvent proche de la crudité, l'audace aventureuse de l'image, le coloris sombre des tableaux, faisaient des *Chants de réveil* une œuvre éminemment romantique. Et de fait, avec les *Chants de réveil*, c'était le romantisme lui-même, sous sa forme la plus caractérisée, qui faisait son entrée en Belgique. Weustenraad professait alors pour Hugo la plus vive admiration. Au chant IV de son recueil, il parlait du cantique de bénédiction qui devait un jour s'élever de la terre rénovée par l'industrie sous l'influence du saint-simoniisme et il ne pouvait mieux en peindre « la magnificence », la « sublimité », la « force », la « suavité », la « douceur » qu'en le comparant aux « hymnes divins » de Hugo.

En somme, les *Chants de réveil* témoignaient d'un tempérament poétique. On y trouvait de la conviction, de l'énergie et de l'élan; la langue et le vers y étaient parfois d'une assez belle fermeté. Je ne crois pas que les fragments cités plus haut me donnent tort, tout imparfaits qu'ils soient d'ailleurs. Dans l'ensemble, l'œuvre était cependant fort inégale, déparée par des outrances,

des trivialités, des lourdeurs d'expression et par mainte faute de goût. Comme preuve à l'appui je ne citerai qu'une strophe :

*Heureux si, jusque-là, comprimé dans sa sphère,
Mon génie en corroux ne s'en élance pas
Pour écraser la tête et brûler le repaire
De ces brigands heureux qui s'enivrent là-bas
Des sueurs et du sang que mon malheureux père
A distillés, pour eux, du foin de ses grabats...* (Chant I.)

Ces poèmes étaient surtout entachés de déclamation. Et, il faut bien le dire, Weustenraad ne devait jamais cesser tout à fait de déclamer. Seuls quelques poèmes de sa maturité, c'est-à-dire de ceux qu'il écrivit à partir de 1842 environ, me paraissent être à peu près exempts de ce défaut.

Le saint-simonisme ne fut pas uniquement pour Weustenraad un thème poétique. Il prit à cœur de propager autour de lui, par tous les moyens en son pouvoir, la doctrine nouvelle; et il déploya tant de zèle dans cet apostolat que les saint-simoniens eux-mêmes durent l'exhorter à la modération. Voici à ce sujet des extraits d'une curieuse lettre écrite par Maschereau, avec post-scriptum de Duguet, et datée du 25 février 1832 : « J'ai vu dans le *Messenger des Chambres* (?) qu'ayant voulu faire une prédication saint-simonienne, vous en avez été empêché par les menaces de la populace. Ne vous découragez pas, cher fils, et croyez que nous vous savons gré de vos efforts et de votre courage. C'était chose belle de votre part, étant fonctionnaire public, marié, que de tout braver pour prêcher notre foi. Cependant, je vous conseille, cher ami, beaucoup de prudence... *Prudence* et *ardeur*, ce sont deux choses qui dans la doctrine peuvent très bien se concilier. Continuez toujours de la propagation individuelle; votre activité, qui est extrême, votre action puissante sur les hommes par l'énergie entraînant qu'il y a en vous, vous rendent très propre à cette mission qui vous donne l'avantage de prendre les hommes corps à corps, d'attirer des discussions, de faire un échange d'idées et d'arriver bien plus facilement à une communion avec eux. » J'abrège la citation, le style de ce Maschereau étant filandrevx jusqu'à l'agacement, et je passe au post-scriptum de Duguet : « Maschereau, dit celui-ci, n'a pas lu le *Messenger des Chambres* et n'a pas bien retenu ce que je lui avais dit après l'avoir lu. On ne parle pas seulement dans ce journal de prédications tentées, avortées et suivies de persécutions. On y déclare très positivement que vous vous êtes trouvé forcé d'abandonner Tongres. Je vous prie, mon cher fils, de nous donner au plus tôt sur cette affaire des détails circonstanciés. Nous y tenons à cause de vous aussi bien que par rapport à nous-mêmes. Du calme, Vestenraad (*sic*), du calme, jusqu'au jour où, reçu dans nos rangs, vous pourrez sans péril déployer cette ardeur qui bouillonne en vos veines. »

Weustenraad fut-il réellement « persécuté »? Et en quoi consistèrent ces persécutions? Le substitut fut-il momentanément forcé d'abandonner Tongres? Ce sont là toutes questions auxquelles mes renseignements ne me permettent pas de répondre. Il est probable que le journal en question exagérât et que les « persécutions » se bornèrent à un avertissement ou à un rappel à l'ordre.

Au reste, la ferveur saint-simonienne de Weustenraad fut de courte durée. Tout porte à croire qu'elle était éteinte au moment où il quitta Tongres pour aller habiter Liège, c'est-à-dire en novembre 1832. Fut-il découragé par l'insuccès de sa propagande et par les « persécutions » qui s'ensuivirent? Sa foi fut-elle ébranlée par les poursuites judiciaires dont les saint-simoniens furent l'objet en janvier 1832, par les discussions qui éclatèrent à la même époque dans la grande famille, amenant des défections et un schisme, par le caractère saugrenu de certains dogmes nouveaux dont le Père Enfantin enrichit le credo saint-simonien? Le jeune Belge finit-il par discerner ce qu'il se mêlait de folie et de charlatanisme à la généreuse exaltation de ses coreligionnaires? Ce problème, dont je ne m'exagère pas l'importance, relève de la psychologie au moins autant que de l'histoire.

Le plus simple est encore de croire que le saint-simonisme de Weustenraad fut le résultat d'un de ces emballements dont il était coutumier et que, comme tel, il ne pouvait être de longue durée. L'installation du poète, à Liège, au surplus, dut faire diversion à sa chimère de réforme sociale et le détacha, sans doute, définitivement du « nouveau christianisme ».

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas adhéré impunément. Il ne me paraît pas téméraire d'affirmer que s'il en répudia les dogmes, il ne put en répudier absolument l'esprit et les tendances. Des traces de saint-simonisme sont reconnaissables dans tels poèmes que Weustenraad écrivit douze ou quinze ans après avoir renié la foi saint-simonienne.

J. Jaminé, qui vécut dans l'intimité du poète jusqu'au moment où ce dernier quitta Tongres, nous a tracé de son ami un portrait d'autant plus intéressant qu'il paraît peu flatté. Il insiste sur son indépendance d'humeur et sa mobilité d'esprit; il nous le montre prompt à s'enthousiasmer, prompt à oublier ce qui l'enthousiasmait, du reste assez intelligent pour reconnaître son erreur et même pour rire tout le premier d'un article où on le malmène, si cet article lui paraît *tapé* (ce fut le cas pour certain compte rendu des *Chants de réveil*); « adorant, sans transition, les choses et les hommes auxquels il venait de jeter l'anathème, riant aux larmes à un bon mot, pleurant l'instant d'après au récit d'une belle action, vacillant dans ses opinions politiques même : saint-simonien, libéral exclusif, modéré, puis assistant aux réunions du parti catholique; et toujours de bonne foi et toujours heureux de se laisser aller à ses impressions, sans arrière-pensée, sans jamais se demander compte de la cause de ses sensations, de ses revirements... », fantasque et capricieux, « faisant succéder à de véritables enfantillages la lecture d'un hymne ». « Singulière organisation », dit le grave Jaminé, que cette nature de poète et d'artiste semble avoir plus d'une fois ahuri, dérouté et scandalisé; à l'en croire, Weustenraad aurait même montré quelque imprévoyance dans la gestion de ses intérêts. C'est du moins ce qu'il laisse entendre dans son style incorrect et prudhommesque : « Quoique ses besoins fussent bornés, sa position exigeait une amélioration. Là, où un homme ordinaire trouve le moyen facile de subvenir à sa subsistance, à celle d'une compagne, le poète, qui s'occupe peu de la vie terrestre, est bientôt gêné... »

En novembre 1832, Théodore Weustenraad fut nommé auditeur militaire à Liège : cette nomination le tira d'embarras. FERNAND SÉVERIN.

Revue du Mois

Les Concerts

Troisième concert du Conservatoire. — Au programme de ce concert étaient inscrits les plus grands noms de la musique, Brahms, Mozart, Bach, Beethoven qui y figuraient par des œuvres judicieusement disposées, suivant une progression des plus heureuses.

La Symphonie en *ré majeur* de Brahms revêtit sous la direction de Tinel une interprétation vibrante autant qu'expressive. L'*Allegro* initial dont la richesse de pensée égale la persuasive éloquence et l'*Allegretto* si séduisant de grâce enjouée et de fraîcheur, en sont les parties les plus caractéristiques et les plus inspirées.

Le quatuor concertant de Mozart pour hautbois, clarinette, cor et basson, avec accompagnement d'orchestre, est une de ces suites de pièces délicates et charmantes, si abondantes dans l'œuvre du poète de Salzbourg et où, épanouie d'allégresse, la muse ravie de Mozart puise largement dans la réserve d'ailleurs intarissable d'un trésor de vie idéale, de lumière et de tendresse. M. Piérrard, hautboïste, qui doit être cité naturellement en première ligne, secondé par MM. Bageard, Mahy et Boogaerts, en donnèrent une réalisation remarquable par le velours et la pure transparence des sonorités.

Imprégnée d'un arôme mélodique tout aussi exquis, la Suite en *si mineur* de Bach pour instruments à archet et flûte, offre des significations encore plus hautes, et cela par la puissante fertilité de l'invention, la souple et étincelante vitalité des rythmes, la surprenante variété de ressources avec laquelle le maître développe et transforme l'idée génératrice de l'œuvre. La flûte de M. Demont y fit merveille, subtile et douce comme un chant d'oiseau dans la forêt.

Des pages de beauté éternelle couronnaient le concert. La Symphonie en *ut mineur* de Beethoven qui, en sa forme sculpturalement parachevée, semble avoir été taillée d'un jet dans quelque roc colossal et sublime, apparut dans toute sa profondeur de psychologie, dans la souveraine poésie de son inspiration et la splendeur triomphale de son rayonnement.

* * *

Concerts Ysaye. — Elgar est venu y diriger la Symphonie en *la bémol majeur*, exécutée pour la première fois à Manchester le 3 décembre 1908 et qui, très appréciée, fut l'objet de longs commentaires dans la presse artistique

d'outre-Manche. Lors de l'interprétation du *Songe de Gerontius* aux Populaires en 1905, nous exprimions notre admiration pour ce poème sacré auquel notre collaborateur Joseph Ryelandt consacra dans *Durendal* une étude développée et approfondie. Nous signalions les pures et célestes beautés qui s'y épanouissent comme des fleurs idéales d'espoir et d'amour, tout le couronnement de la première partie, une page qui, en son ascension rayonnante, atteint les sommets de l'émotion, le dialogue de l'ange et de l'âme émancipée, l'invocation de l'ange de l'agonie, enfin la péroraison de l'œuvre où l'auteur a versé toutes les intimes énergies de son cœur croyant pour célébrer, dans des accents de haute et sereine majesté, l'avènement de l'âme aux régions de l'éternelle lumière.

La Symphonie en *la bémol* ne répond pas entièrement à ce qu'on était en droit d'attendre de l'auteur du *Songe de Gerontius*.

Cette symphonie est assurément une œuvre de grande allure, d'inspiration fière et ardente où une orchestration somptueuse rehausse des effets antithétiques d'une ampleur incontestable. Le compositeur anglais n'y manifeste point les tendances épiques et descriptives de l'art de Richard Strauss se plaisant à évoquer par le langage des sons l'une ou l'autre figure caractéristique de la légende ou bien encore quelque page détachée du livre de la vie. Au dire de son commentateur, il vise plus haut et plus loin qu'aux réalisations d'un art purement pittoresque et, s'élevant aux sommets psychologiques, il travaille à traduire musicalement les alternatives de cette lutte tragique entre la Réalité et l'Idéal dont l'âme humaine est le théâtre. Bien qu'un peu vague, ce thème poétique n'est sûrement point dépourvu de noblesse et il est susceptible de développements féconds. Cependant, cette même fantaisie débridée et tumultueuse qui semble de mise dans un poème symphonique n'est pas admissible au même titre dans une œuvre de musique pure. A cet égard et en dépit de la richesse de l'orchestration qui n'est pas exempte toutefois d'empâtements et de surcharges regrettables, on peut dire que l'œuvre d'Elgar manque de cet équilibre logique, de cette clarté de lignes et de cette cohésion architecturale, d'autant plus nécessaires que ses dimensions sont plus vastes et qui, dans le domaine de la symphonie pure, sont les qualités maîtresses ayant seules pouvoir de sacrer les chefs-d'œuvre.

Le Concerto pour violoncelle en *ré majeur* de Jongen est paré de tous les précieux dons qui sont l'apanage de notre compatriote : élévation du sentiment, affinement des harmonies, beauté soutenue du style. L'*Adagio* est la partie la plus inspirée du concerto et celle où l'œuvre atteint son *summum* expressif. Cet *Adagio* est véritablement un poème complet qui avec l'*Allegro molto* introductif pourrait être isolé des deux autres parties. La mélancolie pénétrante de la phrase fondamentale y est mise en relief par le contraste de l'épisode central, coloré de teintes fantastiques, et où une conversation entre le violoncelle et la flûte semble apporter de quelque paradis lointain le murmure caressant d'un dialogue de sylphes abrités sous les corolles embaumées de fleurs merveilleuses.

Le Concerto de Jongen était confié à Gérardy qui joua ensuite le célèbre Kol Nidrei de Max Bruck. Gérardy est une des gloires les plus incontestables

de l'art interprétatif en Belgique. Comme Ysaye est le grand poète du violon, Gérardy est le grand poète du violoncelle. Pourquoi faut-il que nous entendions si rarement cet artiste accompli? Gérardy nous vient encore de cette province de Liège qui, par un privilège inexplicable, reste la terre classique des grands virtuoses de l'archet, les Vieuxtemps, les Ysaye, les Thomson, les Marsick, les Chaumont, etc. Sous ses doigts inspirés le violoncelle revêt une ampleur inusitée et s'auréole de poésie immatérielle et songeuse.

La partie orchestrale du concert, dirigée par Eugène Ysaye, se composait du Prélude de *Parsifal*, de la Chevauchée des Walkyries et de la belle Ouverture tragique de Brahms, unissant la vigueur de l'expression à la foncière noblesse des idées.

Parlons maintenant du concert extraordinaire du 2 avril. C'est toujours une joie d'art enviable entre toutes et malheureusement trop rare que d'entendre Eugène Ysaye. La sûreté merveilleuse et infaillible de son intuition esthétique, la largeur de sa compréhension, les émotions tour à tour délicieuses et puissantes qu'évoque son jeu constamment inspiré lui assignent une place éminente parmi les interprètes créateurs. Et telle est la vérité profonde de ces réalisations, il nous fait entrer dans un contact si direct, si intime avec l'œuvre qu'on est naturellement amené à oublier complètement la virtuosité de l'exécutant. Cependant cette virtuosité est transcendante. Mieux que Tartini et Paganini dans le passé, bien mieux que notre Kubelik des temps modernes, Ysaye mérite d'être appelé le génie du violon.

La perle du concert fut le Concerto brandebourgeois en *sol majeur* de Bach, pour violon (Eugène Ysaye), deux flûtes (Strauwen et Sermon) et orchestre à cordes. Le charme sans égal de cette musique divine s'épandit en flots de beauté d'une exquise transparence. Dans la *Symphonie espagnole* de Lalo, Ysaye fut prestigieux de couleur, étincelant de verve, de rythme, de fantaisie. Mais il fut surtout admirable dans le Concerto de Brahms, si fréquemment joué et que nous croyions entendre pour la première fois! De cette œuvre où la matérialité technique semble avoir une prépondérance marquée, il fit un poème de l'accent le plus pénétrant, l'animant d'un souffle transfigurateur.

L'orchestre, que Jongen dirigeait en musicien consommé, exécuta l'Ouverture de la *Flûte enchantée*, puis un poème symphonique de M. Buffin s'inspirant de la *Clarisse Harlowe* de Richardson. On serait mal fondé à sourire de ce choix. *Clarisse Harlowe*, ce roman qui de nos jours est ignoré presque de tous, sauf de quelques rares lettrés, révolutionna littéralement le XVIII^e siècle. Si dans la production romanesque du temps, *Manon Lescaut*, le *Vicaire de Wakefield*, *Gil Blas de Santillane* trouvent encore des lecteurs, si au contraire *Clarisse* est entièrement oubliée, il faut en chercher la cause dans la forme épistolaire et par conséquent désuète de cette fiction, plus encore dans ses dimensions actuellement inacceptables, l'œuvre comportant dix volumes in-8^o de près de quatre cents pages chacun, proportions n'offrant rien d'anormal ni d'inadmissible pour une époque où il n'y avait point de revues, presque point de journaux et qui d'autre part, n'ayant cure de sports, de bridge ou d'automobile, trouvait mieux que nous le temps de lire. On sait l'enthou-

siasme fanatique qu'elle suscita. Mme de Staël a dit : L'enlèvement de *Clarisse* fut un événement de ma vie. Une amie de Diderot déclarait que, plutôt de lui voir méconnaître les beautés de *Clarisse*, elle préférerait voir sa fille mourir à l'instant. Et Diderot lui-même émettait cette appréciation étonnante : « Je n'ai jamais parlé de ce roman à un homme que j'estimasse sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. » Maintenant nous rions à juste titre de ces exagérations ridicules, mais il n'en est pas moins incontestable qu'au point de vue de la pénétration psychologique, du pathétique des situations et surtout de la création des caractères, *Clarisse* demeure une œuvre de premier ordre.

Suspendons ici cette petite digression littéraire pour revenir au *Lovelace* de M. Buffin. Dès longtemps nous tenions M. Buffin pour un amateur des plus distingués. Mais son *Lovelace* est manifestement plus et mieux qu'une œuvre d'amateur. Les tendances en sont plus hautes, l'écriture plus riche, la musicalité plus généreuse. Le plan du poème est clairement établi et logiquement développé. Les thèmes typiques, notamment ceux de la violence de Lovelace et de la grâce virginale de Clarisse, sont ingénieux et expressifs. Bref, cette œuvre intéresse vivement et l'on y souhaiterait seulement une personnalité plus affranchie, l'auteur possédant assez de ressources en lui-même pour pouvoir se libérer plus complètement de l'influence de Strauss, parfois trop envahissante.

* * *

Troisième Concert Durant. — Musique allemande. —

Des trois plus vastes génies musicaux de l'Allemagne et, on ne doit point craindre de le dire, de l'Humanité, deux seulement, Beethoven et Wagner, figuraient au programme de ce concert allemand. Bach était remplacé par son fils Philippe-Emmanuel dont on entendit une très intéressante symphonie en *ré majeur*. Les autres œuvres orchestrales exécutées furent le Prélude de l'*Hiver*, extrait des *Saisons* de Haydn, page nimbée de mélancolie et empreinte du symbolisme le plus suggestif, puis la *Pastorale* dont, à part quelques défaillances de détail, l'interprétation fut correcte et nuancée mais trop en dehors à notre sens, et où nous eussions souhaité à la fois plus d'intimité et de profondeur, plus de poésie et de sérénité. Enfin, les *Murmures de la Forêt* et le *Don Juan* de Strauss, une des œuvres les plus véritablement inspirées du maître, dont le lyrisme ardent s'envole en une effusion passionnée et immense et qui par l'intensité du souffle a sa place marquée à côté de *Mort et Transfiguration*.

M. Florizel von Reuter, violoniste, est un virtuose remarquable qui possède l'énergie et la grâce, une sonorité pure, brillante et charmeuse. Il fut plus heureux dans le Concerto de Mozart que dans le Concerto de Beethoven, où il n'atteignit point à l'ampleur expressive que comporte ce merveilleux poème d'amour et de joie dont les significations ont été fixées par Joachim d'abord, par Ysaye ensuite, en des interprétations qui sont gravées dans tous les souvenirs.

* * *

La Grand'messe de Bach aux Concerts de musique sacrée d'Anvers. — La Messe en *si mineur* de Bach est un des sommets de la pensée humaine qui atteint à ces élévations où resplendissent les quelques rares chefs-d'œuvre de la musique qui peuvent lui être comparés, la *Passion selon saint Matthieu*, la *Neuvième Symphonie*, la *Missa Solemnis*, la *Tétralogie du Ring*. La structure musicale de cet incomparable poème sacré est si ample, si nourrie, si complexe qu'elle éveille invinciblement dans l'esprit l'image d'une architecture monumentale, de quelque cathédrale sublime avec des tours surmontées de flèches symboliques dont la dentelle s'envole glorieusement vers les cieux. Si les quatuors de Beethoven racontent l'Humanité, la *Hohe Messe* chante la Divinité en un langage aussi bien approprié, car sa complexité n'est qu'apparente et se résout en une formidable impression d'*unité*, la notion d'*unité* dans l'immensité caractérisant essentiellement l'idée divine. Il serait téméraire de prétendre signaler une préférence pour telle ou telle partie de cette messe où rayonnent de toute part les beautés les plus augustes et les plus profondes.

L'audition de la *Hohe Messe* sous la direction savante de M. Ontrop fut très impressionnante et grandiose. Les solistes étaient M^{mes} Ohlhoff et Schünemann, de Berlin, MM. Plamondon, de Paris, et Van Oort, d'Amsterdam. M^{me} Schünemann et M. Plamondon furent particulièrement appréciés pour leurs interprétations admirables d'accent, de piété et d'expression. On acclama avec enthousiasme tous les artistes et M. Ontrop, cheville ouvrière de cette grande fête d'art. M. Ontrop avait écrit pour la circonstance et annexé au programme une analyse très complète et fouillée de l'œuvre.

* * *

Concerts et conférences. — M^{me} Miry-Merck a donné à la Salle Erard un récital où l'on a eu l'occasion d'apprécier une fois de plus sa jolie voix, sa diction expressive et son intelligence artistique. Programme riche et varié consacré partiellement à quelques œuvres du plus haut intérêt puisées dans le répertoire classique de la musique allemande et où d'autre part l'école française contemporaine et l'école nationale se trouvaient représentées le plus heureusement du monde par les noms de Duparc, Chausson, Castillon, De Greef, Léopold Wallner.

Signalons aussi la belle conférence donnée à l'Émulation par M^{lle} Biermé sur Schumann, dont avec sa perspicacité ordinaire elle synthétisa brièvement mais excellemment la personnalité morale et artistique.

Elle était secondée par M^{lle} Rollet qui, avec le charme d'émotion dont elle a le secret, chanta différents *lieder* du grand lyrique, et par M. Marcel Laoureux, un des meilleurs élèves d'Arthur De Greef, qui joua avec dextérité et brio le *Carnaval* de Schumann et donna ensuite des *Études symphoniques* une interprétation très claire, équilibrée et généreuse.

GEORGES DE GOLESCO.

Les Salons d'art

Le Salon « Pour l'art ». — Contrairement aux rétrospectives où une méthode rigoureuse préside à l'organisation, les salons annuels forment des réunions de rencontre ne dénotant aucun choix, aucun triage. C'est le hasard qui a rassemblé là des œuvres diverses, donnant lieu souvent à des rapprochements disparates. Aussi serait-il difficile d'en dégager l'idée directrice, d'en donner un aperçu d'ensemble.

Et pourtant ces salons sont nécessaires, d'abord pour encourager une production abondante, ensuite pour permettre aux amateurs de se tenir au courant au jour le jour; enfin, pour établir l'indispensable contact entre les artistes et le public.

Force nous est de les passer en revue à la façon de l'oiseau qui sautille de branche en branche, sans jeter autour de lui un regard circulaire.

Hamesse a posé son chevalet à Boitsfort. La *Drève du Comte* démontre ce qu'une allée de hêtres offre d'intime, de recueilli, j'allais dire de religieux, car ces frondaisons dont les cimes se touchent, ont des aspects de cloître et poussent à la méditation. *En été, l'étang* répand sa fraîcheur aux alentours, attirant à lui la végétation : fleurs, arbrisseaux, brins d'herbe, tous se penchent vers ses rives et s'y désaltèrent; des lianes s'enchevêtrent formant des passerelles, — tels les ponts minuscules des décors japonais, construits je ne sais comme, avec des fétus de paille, et sur lesquels s'aventurent les libellules.

Oh! l'admirable peintre qu'est Firmin Baes. Comme il comprend son art : il ne veut produire que des œuvres durables et d'un métier consommé. Il se soucie peu des formules nouvelles et souvent creuses, des soi-disant progrès de la technique. La *Paysanne des Flandres*, mais c'est la paysanne de tous les temps, probe et travailleuse, c'est une race entière qui est peinte dans cette fille des champs. Cette fleur de pureté n'a pu s'épanouir que dans un milieu sain où sont en honneur les traditions, la piété, les vertus domestiques. Baes a choisi un modèle entre mille, mais si conforme au type classique de la bonne race flamande, qu'il a formulé, à son insu peut-être, une merveilleuse synthèse. Ici encore l'émotion profondément ressentie produit un chef-d'œuvre là où aurait échoué plus de recherche et des prétentions savantes. La *Bretonne de Pont-l'Abbé* est conçue dans le même ordre d'idées. Simple et naïve malgré son corsage des grands jours, à broderies d'or, et rêveuse un peu comme il sied à un cœur de dix-huit ans. La *Lettre* du gas à sa promise est lue par une mère vigilante, à sa fille qui interrompt à peine son ouvrage et lève modestement les yeux. Que de conscience en cette nature; il y a plus de race dans ses traits que chez une duchesse. Sa beauté fraîche et anonyme passera vite, grâce au rude labeur et aux émotions qui sont ici-bas le lot des femmes de pêcheurs. Mais qu'importe la beauté pour elle, après le devoir accompli. On voit le fond de son âme à travers ses yeux, et ce fond est aussi étincelant que la neige au soleil. Voici la *Chapelle* où les « Islandais » ont pendu tant d'*ex-voto* que c'est plusieurs siècles d'histoire qui sont écrits sur

les parois de ce sanctuaire; le *Pauvre* enfin, éloquente personnification de la résignation. Sur ses haillons la misère a imprimé sa morsure; cette main calleuse n'a crispé en sa vie qu'un mauvais bâton, jamais une pièce d'or... Mais la souffrance n'a pas abêti cette face ravagée par la faim. Elle est affinée, anoblie par elle. Ce pauvre, mais c'est le Christ, et du coup la pauvreté devient divine, tandis qu'ailleurs on voudrait la réduire à une sorte de dégradation, la ravalier à une déchéance indigne de l'homme.

Baes, sans aucune recherche de l'effet, avec une simplicité de moyens qui dénote le grand art et que sa maîtrise lui permet, exhale des accents d'une sincérité sublime, d'une envolée superbe, dont l'écho se répercutera dans les siècles lointains.

L'*Affabilité*, de Ciamberlani, étude pour le panneau d'une cheminée de salle à manger, est une allégorie de la cordiale hospitalité, donnant peu, mais de grand cœur.

Les *Compositions et Projets décoratifs* de Colmant rappellent évidemment les sujets de Puvis de Chavannes et son faire sobre. Il a une compréhension nette du rôle prépondérant de la couleur dans la décoration. Ces panneaux sont appelés à répandre la gaité là où il en manque le plus généralement : couloirs, corridors, cages d'escaliers; et la vivacité de la couleur rachète ce par quoi pèchent d'ordinaire ces endroits allègrement sacrifiés par les architectes : l'obscurité ou les faux jours.

Omer Coppens a, lui aussi, un sens très vif de la couleur, mais avec des atténuations qui la rendent discrète. Son pinceau rend pittoresque le détail le plus insignifiant, un rien. Voyez le pot de fleurs au bord de la fenêtre et la cage à serin dans la chambrette de la *Dentellière*, deux sociétés, deux amis pour la pauvre vieille! Jetez un regard dans le jardin fleuri de la *Maison de pêcheur*, animé par les teintes claires des dahlias et le vert foncé des lauriers. La façade de l'antique demeure *En Flandre*, toute propre, toute blanche, respire l'honnêteté et les vertus bourgeoises de ses paisibles habitants. Une réserve pourtant : l'eau de la Tamise qui reflète le *Westminster nocturne*, manque de transparence, de fluidité, est peinte de « chic ».

Dardenne nous promène dans les dunes, près d'une *Petite ferme à Coxyde* : l'air sain et vif, qui circule abondamment dans ce coin de plage, fait oublier que la nature y est pauvre d'attraits. La *Maisonnée de pêcheur* plait par sa modestie même : des fenêtres à petits carreaux, quelques fleurs dans le jardinet, c'est peu, mais c'est peut-être le bonheur... De Haspe est un amant respectueux de la nature : il en fait surtout valoir le caractère majestueux. L'œil a peine à suivre les sinuosités sans nombre, les détours et les circuits de la *Lesse à Lessive* : c'est l'étendard déployé d'un chevalier errant, ou la traîne argentée d'une robe de fée. Les coteaux confinent aux nuages; ils ont des contours pleins d'imprévu et de variété.

De Sadeleer juxtapose des plaques de couleurs, sans les compénétrer, sans les confondre. Ce procédé, cher aux Allemands, paraît-il, sacrifie trop la nature au goût de sa clientèle. Car s'il souligne l'étirement d'un nuage et rend la plaine interminablement longue (but que s'est proposé le peintre), son exagération même fatigue en fort peu de temps. *Au printemps* les nuages

sont des voiles que l'aquilon déploie dans l'infini, d'un bout à l'autre de l'horizon. *La Rivière* coule par un froid sibérien entre deux rives couvertes de neige. Rien ne bouge plus dans le paysage engourdi, rien, si ce n'est encore un timide rayon de lune, brasero perdu dans un coin du ciel, auquel viendront se réchauffer les étoiles.

Fabry a de la *Poésie Lyrique* une compréhension peu banale. L'allégorie n'est peut-être pas facile à saisir. Mais l'œuvre est belle et d'un grand effet décoratif.

Chez Fichetef perce avant tout le souci de plaire, de chercher dans la nature le côté agréable. Aussi est-ce l'été qu'il chante de préférence. *L'Abbaye du Vivier*, à Marche-les-Dames, les *Rochers du Moniat*, *Cour et jardin*, avec ses feuillages de glycines, sont les annotations originales d'une verdure reposante et d'une chaleur tempérée qui siéent à la douceur de vivre et à l'absence de tout souci.

Janssens possède sur sa palette les demi-tons qu'il faut pour les coins intimes d'une *Maison bourgeoise*, d'un *Vieux logis*, d'un *Enclos mystique*, de la *Boutique flamande*, et pour les jours tamisés par les vitraux d'un *Intérieur d'église*. Qu'il s'agisse d'un salon ou d'une simple cuisine, l'appartement revêt sous son pinceau un je ne sais quoi de propre, d'appétissant, qui révèle la bonne ménagère. C'est attachant, on voudrait y vivre. Il n'est pas jusqu'aux détours d'une rue, d'une impasse du *Vieux Bruxelles* qui ne paraissent familiers et ne laissent croire qu'on s'y est attardé parfois, tant leur charme est captivant.

Lambert s'est livré à une farandole de couleurs pour donner un mouvement intense et une animation désordonnée à sa *Kermesse flamande*. Elle résonne des bruits de fête. Sa musique, ses danses, ses cris de joie sont assourdissants.

Peu d'artistes ont le sens de l'épopée comme Maurice Langaskens. Les *Héros* et les *Combattants* sont la force dans son aspect le plus imposant, parce que sûre d'elle-même, et le plus beau, parce que mise au service d'une noble cause. Rien ne saura résister à leur mâle vigueur. Les *Fruits*, tressés en couronne, savoureux jusqu'à l'excès, forment un admirable symbole d'abondance et de prospérité. L'étude pour le *Bain* rappelle la femme nue de la *Fécondité*, de Jordaens. Le dessin ample fait ressortir les formes harmonieuses du corps humain, non pas tant la pureté de la ligne comme chez les Grecs, mais surtout le modelé des chairs. L'artiste, qui sait éblouir sans lasser, fit valoir dans le *Parc* la grâce élancée d'une jeune fille de haute distinction accompagnée de ses deux lévriers, près d'un bassin où se pavanent des cygnes. Il y a une corrélation voulue dans le choix de ces animaux; une atmosphère d'élégance impeccable baigne ce coin du parc.

On retrouve toujours avec plaisir les œuvres d'Amédée Lynen, dont l'originalité s'affirme sous des formes multiples; on reconnaît en toutes ses compositions sa griffe et son esprit caustique. Des chevaliers, *Bannières au vent*, descendent de l'imprenable burg, bâti pour terrifier la contrée d'alentour. Nid d'aigle perché sur le roc le plus élevé, suspendu dans le vide, dirait-on, au-dessus des précipices, on y accède par un sentier mal défini. Le voyageur traverse

rapidement le *Carrefour des Malandrins*, rendez-vous de bretteurs, ribauds et autres vilains. Cet endroit n'attire pas la richesse, et pourtant maints pauvres hères, boiteux ou paralytiques, y tendent leur sébile, se chauffent au soleil des gueux. En disciple de Breughel l'ancien, Lynen fait ressortir le côté burlesque, peu seyant de leur misère, et loin de s'apitoyer à leur propos, y trouve sujet à moquerie. C'est très drôle, mais un peu cruel.

Ottevaere affectionne les mises en page théâtrales. Ce défaut disparaît pourtant dans un *Jour sombre sur les Polders*, où un arc-en-ciel magistralement posé — trait d'union entre la terre et les cieux — sert de pont entre les humains et les élus du paradis. Du haut d'une colline se voient des pâtures grasses bien irriguées, des terres fertiles et généreuses, fécondées par le travail millénaire du laboureur. C'est la magnificence de la terre, sur laquelle plane la menace d'un ciel tourmenté (gâtant légèrement l'harmonie de la composition).

Des nymphes se baignent dans la *Rivière*, au coin d'un bois. Un rideau d'arbres, entourant la clairière, les garantit de l'indiscrétion des satyres. Décor baigné d'une lumière douce où tout est atténué. Van Holder ne fut pas moins heureux avec le *Crépuscule* : c'est l'heure du recueillement où la nature rentre en elle-même, dit bonsoir aux choses qu'elle va quitter. Elle concentre les derniers rayons de sa pensée sur un point qu'elle éclaire d'un jour étrange; son regard immobile se fige là, puis elle s'endort... Passe une jeune fille dont l'attitude méditative s'accorde avec le grand silence de la nature entière qui s'est tue. Un jour de plus s'en est allé, comme aussi une illusion ! Elle attendit en vain l'être aimé. A ses pieds, murmure une source, pure et cristalline, mais glacée comme son cœur. Les herbages recouvrent la source en partie et la mousse envahit ce cœur; de l'une et de l'autre il ne restera bientôt plus rien...

L'aspect farouche de la forêt de Soignes en *Automne* et en *Hiver*, par Viandier, évoque plus le repaire du braconnier qu'il ne pousse à l'idylle.

L'art de Viérin est consacré à Bruges — la morte — embaumée à perpétuité par l'huile que ses peintres infusèrent dans les veines de ses canaux ! Car on les revoit partout, on ne voit plus qu'eux. On pourrait opérer plus de cent reconstitutions de la ville avec les toiles de nos meilleurs peintres. Il faudrait organiser un jour une exposition des œuvres qui lui sont consacrées, donnant ainsi lieu aux plus intéressants rapprochements. Quoi qu'il en soit, *En Flandre* est une page nouvelle et sincère, consacrée à ce décor dont on ne se lasse pas : les toits à pignon, les ponts massifs et lourds, l'eau glauque. Est-ce à l'habitude qu'il faut attribuer cette interprétation quelque peu bourgeoise de la cité brugeoise ! Peut-être, car Viérin semble avoir moins que d'autres le sens du pittoresque; il n'a pas démontré à suffisance ce que les vieilles pierres offrent d'imprévu, d'attachant, de poétique.

Le *Portrait de M^{me} D...* par Dierickx est la mise en page d'une beauté sans apprêt, si pas sans attrait, déparée par un réalisme un peu excessif.

Oh ! la mignonne tête de baby tout rose, délicatement posée sur l'oreiller. Une perle dans un écrin ! Charles Michel exprime parfaitement le repos, le délassement, où seul le regard conserve une petite flamme. A remarquer la carnation fine et délicate des bras.

Le *Portrait d'enfant* d'Opsomer évoque un fruit savoureux dans lequel l'heureuse maman doit aimer de mordre.

Les broderies de M^{me} Hélène De Rudder sont des merveilles de patience, où le souci du détail n'a pas fait perdre de vue l'effet d'ensemble. *L'ennemi de l'oiseau*, c'est le chat de la maison, qu'un bambin aux boucles blondes, de toute la force de ses bras menus éloigne d'un couple de colombes. Une jeune fille aux muguetts forme une charmante allégorie du mois d'avril!

Un mot encore des sculpteurs.

Braccke a vu dans la *Fille d'Eve* l'être de volupté prête à cueillir le fruit défendu.

Des *Portraits* admirables font voir, en petit, un père et une mère s'effaçant déjà devant leur progéniture qui pousse, qui pousse... : deux petites filles — dont il faut être le père assurément pour avoir compris leur psychologie de la sorte. Les yeux songeurs de l'ainée montrent qu'elle essaie déjà de comprendre la vie; elle semble prête à y remplir sa tâche. L'autre, indifférente encore à de pareils soucis, repose, dans un confiant abandon, le front sans pensées, sur l'épaule de sa sœur.

Dans l'*Etude de Danseuse*, signée d'Haveloose, la tension des muscles et les mouvements du corps concourent avec ensemble vers une attitude unique. C'est ici qu'il faut faire preuve d'une science anatomique consommée, l'intensité de l'effet dépendant du moindre détail.

La *Douleur*, par Isidore De Rudder (pierre tombale destinée au monument funéraire de H. Bonquet), est décrite avec l'accent de la plus poignante sincérité. Elle se double ici d'un tour de force étonnant, car la figure de la douleur étant entièrement cachée, il peut paraître paradoxal de parler de l'expression. Rien n'est plus émouvant pourtant; elle est indiquée par une attitude générale et un mouvement nerveux qui secoue tout le corps.

Les portraits d'*Isidore Teirlinck* et du *Docteur Quintin* ne manquent pas de vie; non moins que celui du charbonnier Taymans — charbonnier par occasion et mécène d'habitude, à moins que ce ne soit le contraire...! On sait que le poète Taymans est un foyer de... lumière!

J'admire la puissante musculature, l'effort du *torse* en bronze de Mathieu Desmaré.

Le buste de M. *Edg. Hulin*, par Jul. Lagae, est animé d'une vie si intense que l'on s'apprête à lui appliquer le mot célèbre : « Mais parle donc! »

De Victor Rousseau, il faut admirer la *Rieuse*, d'une impeccable harmonie de lignes, le buste de *M^{lle} A. D.*, si éveillée; une *Tête souriante*, enfin, dont l'expression me rappelle le sourire figé de la Joconde : on ne saurait dire par quel art savant l'artiste a pu fixer un sourire sur cette physionomie, dont pas un trait n'est contracté. C'est une expression d'ensemble qui résulte d'un sourire des yeux.

La *Léda*, de M. Philippe Wolfers, accepte avec empressement les hommages d'un cygne. Plusieurs esquisses (bronzes à cires perdues) : *Eternelle Idylle*, *Printemps*, *Danseuses*, *Femme au miroir*, dénotent chez lui une science peu commune du modelé, une compréhension neuve du nu antique. Il a renouvelé la formule des statuette de Tanagra en traitant dans des

dimensions réduites des sujets qui l'étaient généralement dans de plus grands formats. Il meut un monde d'infiniment petits, plein d'animation et de vie.

FRANCIS HOUTART.

* * *

Exposition Louise Danse. — Louise Danse qui porte un nom bien connu dans la gravure soutient avec vaillance une réputation déjà ancienne. Elle traduit avec fidélité *Dans l'atelier*, d'Alfred Stevens; *Apollon écorchant Marsyas*, de Ribera, et surtout le *Saint Georges combattant le dragon*, de Carpaccio. Un fouillis de détails, un luxe de membres pantelants, de victimes à moitié dévorées rendent terrifiant à souhait le repaire du dragon.

Mais il est des œuvres plus personnelles, et dans lesquelles Louise Danse n'est plus seulement un virtuose dans l'interprétation, mais un compositeur de grand mérite.

Plusieurs pages sur Venise ont fait revivre à nos yeux des visions déjà lointaines et voilées de pénombre, mais où surnagent principalement les grandes lignes, les impressions durables et profondes : celles qui synthétisent à notre esprit une époque, une civilisation disparue, et font passer au second plan les détails secondaires.

Venise, c'est évidemment une longue suite de canaux sillonnés de gondoles aux proues dentelées; c'est le *Lido*, c'est *Burano* baignant dans l'Adriatique ses pieds de pierre.

Mais c'est aussi le *Quadrige de Saint-Marc*, au mouvement plein de noblesse et de grande allure; c'est le *Condottière* au dédain superbe, l'altier *Colleoni*, symbole de fierté; c'est le *Palais des Doges*, imposant mausolée d'une grandeur qui n'est plus, et le *Campanile de Saint-Marc*, synonyme de durée. Venise, c'est une perle orientale perdue par le Créateur dans les eaux d'Occident.

Les eaux-fortes dominant, mais il y avait aussi quelques dessins.

Les *Illustrations pour la chanson populaire belge* valaient mieux que les thèmes qui les inspiraient (mais dont le goût médiocre se rachète peut-être par une saveur de terroir) :

« Dès que Marie a traversé le champ semé, les épis dorés se sont levés.

» Ma mie a ouvert sa fenêtre comme un regard de joie vers le soleil. »

Vous n'êtes pas grisé, moi non plus! Il est temps que la chanson populaire belge renouvelle sa poétique.

Les *Illustrations pour les serres chaudes* me plurent davantage, renfermant au moins une idée à déchiffrer. Métamorphosées en nénuphars, mais dont les fleurs seraient empoisonnées, des silhouettes de femmes et de masques émergent de l'onde sur leurs tiges. Elles signifient assez clairement l'ensorcellement dont elles sont capables et la dissimulation qu'elles recouvrent parfois. Le serpent qui distille leur suc vénéneux, c'est l'image de la tentation. Et l'eau, de cristal à la surface mais vaseuse dans le tréfonds, c'est leur cœur, l'apparence de la vertu, la décence extérieure qui sied dans le monde...

En hiver, les branches des arbres, tels des membres amaigris et perclus, s'enchevêtrent comme pour se protéger mutuellement du froid. L'*Eglise de la Chapelle* met en valeur l'étonnante variété des toits qui s'étagent et semblent

s'exhausser pour mieux voir ce qui se passe. Dans *Un parc*, des essences d'arbres rares et choisis sont dépouillées de leur frondaison à la fin de l'automne. Ils profilent sur le ciel gris des troncs pleins de sveltesse et d'élégance, et des ramures dont les doigts en fuseaux rappellent assez la noble origine.

Les *Orchidées* ressemblent à certaines courtisanes qu'on ne peut aimer sans se ruiner pour elles. Et, si la fleur en général trouve des amateurs, l'orchidée, elle, ne connaît que des amants. Étrange est sa ressemblance avec l'insecte. Ouvrant ses pétales comme des ailes, elle semble prête à prendre son vol. Ses pistilles sont des antennes et ses étamines des pattes. Elle a des yeux aussi, et le regard troublant des gitanes. Son pollen doit être de la poudre de riz ! Car les orchidées de Louise Danse sont pleines de coquetterie. Elles penchent leur calice dans une onde pure, cherchant sans doute un regain de jeunesse dans cette fontaine de Jouvence. Car, on le sait, les orchidées, restent éternellement jeunes, elles ne se fanent jamais.

FRANCIS HOUTART.

Théâtre du Parc

Aux Matinées littéraires : M^{lle} de la Seiglière. — Ces années abondent en centenaires : après Musset, après Gautier, voici Sandeau, à qui personne ne songeait plus. Dieu ! que de célébrités naquirent vers 1810 ! Ces soldats de l'Empire, pendant le peu de jours que les batailles leur permettaient de vivre au foyer conjugal, trouvaient tout de même le temps de donner à la France des enfants qui firent leur chemin : après les épées des pères, les plumes des fils à leur tour firent leur moisson de lauriers.

Pour fêter le centenaire de l'honnête Jules Sandeau, le théâtre du Parc a repris *Mademoiselle de la Seiglière*. Cette pièce, qui charma nos aïeules, a aujourd'hui soixante ans d'âge ; mais, s'il y paraît à quelques détails, elle reste, dans l'ensemble, jeune et fraîche : une émotion distinguée et un comique de bon ton, quelques types bien observés, une intrigue habilement nouée et dénouée, un dialogue élégant dans sa simplicité, — voilà plus qu'il n'en faut pour plaire au gracieux public de jeunes filles qui suit les matinées du Parc.

Au surplus, l'œuvre de Jules Sandeau était jouée par les acteurs de la maison avec leur talent ordinaire, et ce fut, tout compte fait, une excellente séance.

M. F.-Ch. Morisseaux, avant le lever du rideau, parla de la pièce et de son auteur d'une façon qui voulait être amusante, et qui le fut.

* * *

L'Ange gardien, par M. André Picard. — Ceci est une pièce étrange, qui par son sujet, son style, son ordonnance générale, échappe aux cadres traditionnels et aux définitions banales ; une pièce faite uniquement pour une figure de femme, ou, mieux encore, écrite exprès pour une actrice, et pour elle seule. Est-elle originale, cette comédie ? peut-être.

Intéressante? c'est bien possible. Agréable? on ne sait trop. Bien faite? il se pourrait... Elle vous donne un plaisir bizarre et mélangé, auquel se joint une sensation d'agacement, presque de malaise, pareille à l'aigreur du citron.

M^{me} Marthe Mellot, qui est toute la pièce, cause une impression identique : elle incarne son personnage avec une telle vérité qu'on se prend tour à tour à la détester, à la plaindre et à l'aimer, qu'on la trouve ensemble sèche et tendre, charmante et insupportable, comme cette étrange Thérèse qui est tout à la fois si vilaine et si séduisante. Aux heures troubles et ambiguës du crépuscule — du *twilight*, pour user d'un mot anglais qui en rend bien l'équivoque, — on hésite parfois, à voir un oiseau voler dans la pénombre douteuse, entre l'hirondelle et la chauve-souris : telle cette pièce, telle Thérèse, et telle M^{me} Mellot.

Mais se fondre ainsi avec l'héroïne qu'on doit incarner, s'oublier à ce point soi-même pour ne plus songer qu'à la pièce qu'on joue, sans souci des succès vulgaires, c'est le comble de l'art, et M^{me} Mellot a droit aux plus profonds éloges. Son partenaire, du reste, se montra digne d'elle : M. Pierre Magnier, acteur remarquable, fut parfait de naturel, d'impertinence désinvolte, d'empoiement amoureux ; et il sut communiquer de la gaieté à cette pièce, qui eût laissé sans lui le souvenir d'un malaise.

M^{lle} Magdeleine Damiroff, toujours jolie et sympathique, fut admirable d'émotion dans la scène du troisième acte. Et le reste de la troupe compléta un ensemble digne des meilleurs théâtres.

C'est égal, — j'y insiste : si l'interprétation fut, cette fois, supérieure, l'*Ange gardien* n'est pas, comme l'*Aventurier*, de ces comédies qu'on désire revoir.

* * *

Kaatje (reprise), par M. Paul Spaak. — Comme la charmante pièce de M. Paul Spaak trotte vivement vers la centième et que j'aurai alors à vous en reparler, je me borne aujourd'hui à dire quelques mots de l'interprétation nouvelle, qui me paraît, pour l'ensemble, supérieure aux précédentes. M. de Gravone, dans le rôle de Jean, est tendre, chaleureux, émouvant. M. Carpentier fait un père très digne, très juste de ton, et qui dit bien les vers. M^{me} Angèle Renard, selon son habitude, joue avec distinction. La très jolie Mary Leroy est excellente en Pomona, et Kaatje, la troisième du nom, délicate de sentiment et d'ingénuité. F. A.

Revue des Revues

La *Revue générale* publie un admirable poème de Victor Kinon : *Mira Cæli*, d'un lyrisme profond et grave. J'en détache cette évocation :

*Ah! si tu ne crains pas le rêve qui rebrousse
Le cours mystérieux des âges anciens,
Songe aux mystiques nuits des pâtres chaldéens!
La plaine, d'un gazon plus épais que la mousse,*

*Baignait à l'horizon comme un océan vert,
 La ligne des palmiers qui bordent le désert.
 La brise d'Arabie avait dans son haleine
 L'ambre, le sang-dragon, le cinname et l'encens.
 Les troupeaux, sous le dais des cieux éblouissants,
 Blanchissaient çà et là comme des tas de laine.
 Des bosses de chameaux, des mufles de brebis
 Remuaient par moments dans les airs assoupis.
 Les chiens dormaient avec le museau sur les pattes.
 Or, les pâtres, coiffés de turbans écarlates,
 Conversaient à voix basse au milieu des parfums,
 Et leurs bras, cerclés d'or comme des serpents bruns,
 S'étendant quelquefois et soulevant la serge
 Des lourds manteaux développés à larges pans,
 Montraient au ciel couleur de la gorge des paons
 Le Bâton de Jacob et l'Epi de la Vierge...*

Ce poème est en queue du numéro, il y a un article de M. Woeste en tête. La *Revue générale* est une revue qu'on lit en commençant par la fin. C'est là que l'on trouve de temps en temps de beaux vers ou une chronique d'Eugène Gilbert. Les articles de M. Faguet sont toujours à la place d'honneur.

— La *Nouvelle Revue française*. Francis de Miomandre : *Petits dialogues grassois*. Les lettres de jeunesse de Ch.-Louis Philippe.

— Le *Mercur de France*, du 1^{er} avril, publie quelques lettres inédites de Prosper Mérimée : « Mon cher ami, Taschereau et moi nous voulons dîner avec vous aujourd'hui. Trouvez-vous à 5 heures devant le *Café de Paris*. Mille amitiés. Prévenez Hippolyte. P. Mérimée. » C'est palpitant, n'est-ce pas ? Il y en a une demi-douzaine de ce genre-là. Il y en a d'autres, mais que diable avons-nous besoin de ces billets ? La *Philosophie de la volupté*, par Péladan ; le *Nu au théâtre*, par Saint-Alban.

— La *Société nouvelle* donne sur le même sujet — le Nu au théâtre — quelques pages pédantes et ridicules de M. Léon Legavre, écrites dans une langue du quelconquisme le plus remarquable... Cela témoigne d'une documentation effrénée ; savourons par exemple cette sottise : « Il était réservé à la religion chrétienne d'être fondée par un fils qui, du haut de la croix où il agonisait, laissa tomber sur la douleur de sa mère cette odieuse parole : « Femme, je ne vous connais pas »... Ses disciples s'en sont souvenus. » M^{me} Bertha Bertrand-Mertens écrit l'histoire d'*Une jeune femme amoral*. Elle y parle d'un officier qui « soignait matériellement pour elle ». Que sera-ce quand nous aurons une université flamande ?

— La *Belgique artistique et littéraire*. Un conte de Louis Delattre. D'épaisses chroniques de M. Paul André. Très peu de fautes de français. Un bon point. M. Morisseaux reprend son amusant *Douzième provisoire*.

— Les *Marches de l'Est* publient un article de M. Louis Piérard : *En terre liégeoise* et quelques lignes de M. Léon Bernardin sur le poète polonais Lucyan Rydel.

— Le *Thyrse*. Un « portrait en taille douce » de M. Paul André. De très intéressantes chroniques. Une exécrable nouvelle de M. André Divoire : *Le Christ aux fleurs*. On ne peut rien rêver de plus artificiel et de plus maladroit.

— La *Phalange* donne la deuxième partie de la *Légende ailée de Bellerophon hippalide*, par Francis Vielé-Griffin.

— La *Jeune Wallonie* s'ouvre par un article hilarant du vice-président de la « Société pour la défense de la langue française » (chacun sait que c'est notre ami van Beneden). Après avoir aligné un nombre considérable de sottises, il cite un poème de Verhaeren et ajoute : « Vive Verhaeren ! Il n'y a que lui pour dire si gentiment ce qu'il pense. » C'est tapé ! hein ? — M. Jules Sottiaux donne un poème, les *Celtes*, extrait des *Héros wallons*. Je ne connais rien de plus comique que M. Jules Sottiaux. Il fait la connaissance d'un certain Bézuquet : il l'amène gauchement en wallonie... Verhaeren écrit les *Héros*... Sottiaux immédiatement écrira les *Héros wallons* ! L'originalité n'est pas le fort de ce poète.

— Les *Moissons futures*. Le second cahier de cette revue contient notamment une page curieuse de M. Horace van Offel et l'*Aube*, un poème de M. Pierre Nothomb.

— La *Vie intellectuelle* reste la revue intéressante et impartiale que nous connaissons. A lire : *Mgr Duchesne et l'histoire ancienne de l'Eglise*, par M. Pierre Leguay, et une chronique de M. André du Fresnoy (auquel répond M. Georges Rency) sur les incidents Bernstein. Le morceau important du numéro du 15 mars est une longue lettre de Tolstoï à M. Gustave Herwig. N'est-ce pas un manque de respect que de publier de telles pages ? D'un bout à l'autre, c'est le plus humiliant radotage. Tournant autour d'une belle idée, le patriarche s'embrouille, se perd, se répète, accumule les sottises et les coq-à-l'âne. Il eût été plus décent de la part de M. Gustave Herwig de conserver pieusement cette lettre dans ses tiroirs. J'en détache, au hasard, quelques phrases :

« Il ne faut pas dire à ces gens qui n'ont jamais connu la richesse : vous êtes pauvres. Il faut les seconder naturellement, car l'amour du prochain avant tout. Mais, cet amour du prochain irait trop loin si vous leur disiez : mes amis, connaissez-vous l'art, savez-vous ce que c'est qu'un livre de M. Bourget, avez-vous lu une critique de M. Emile Faguet ? Non, vous n'avez pas vu toutes ces choses, alors vous êtes de pauvres diables...

» Je vous félicite d'avoir un tel père. Conservez-le longtemps. C'est une chose bien rare. Moi-même, il m'a été donné au commencement de ma carrière de faire la connaissance du grand Gogol...

» Pourtant, les riches ont toujours moins de foi que les pauvres. J'en excepte le grand Français Maurice Barrès ou le Belge Maeterlinck que je n'aime pas du tout. Sa littérature m'est antipathique. Mais cet homme est un grand chrétien comme le Belge Camille Lemonnier (!) Je suis un ami de cette littérature belge que n'aime guère le secrétaire de l'Académie française, M. Gaston Boisier. J'ai eu une petite guerre avec cet immortel quant à son Cicéron et il m'a ensuite fait l'éloge de Kant et de Shopenhauer...

» Mais Nietzsche non plus ne peut entrer dans mon cerveau, quoique j'estime beaucoup M. Jean Richepin qui est son émule...

» J'admire le genre de monsieur votre père. Il faut être heureux d'avoir un tel père. Mais je suppose que Nietzsche l'effraie. Je parle toujours de l'excellent

Taine et je n'en dirai jamais assez. Il est admiré par nous parce qu'il connaît à fond l'histoire, et M. Clémenceau lui-même ne la connaît pas comme lui...

» M. Clémenceau a eu dans sa jeunesse une carrière si brillante que je n'ose pas croire ce que M. Jean Jaurès a dit de lui : c'est un athée ! Cela signifierait qu'il n'a pas la foi... Quant à la vie littéraire de M. Clémenceau, je vous prie de croire qu'il occupera longtemps après sa mort une place prépondérante, car il est pour nous autres écrivains, toujours le bel exemple de la clarté... Avec Richard Wagner on a oublié tout ce qui concerne la beauté de la langue, mais en lisant la prose... de M. Clémenceau, vous rajeunirez votre style...

» Je crois que Paul Verlaine aurait vécu une vie meilleure s'il n'avait tant lu de ces choses. Je crois aussi que M. Jean Jaurès ne pourrait pas jurer devant Dieu qu'il n'a pas la foi... »

C'est pénible.

— La *Revue de Belgique* nous renseigne sur la religion de Fogazzaro et l'abonnement au téléphone. M. Wilmotte s'imagine sérieusement que M. Thomas Braun a confondu Paul André avec Paul Verlaine.



Lettre Parisienne



RISE économique, crise sociale, crise politique, crise du théâtre, crise des postes et télégraphes — on n'entend parler ici que de crises. Celle du français est la plus grave de toutes. La Sorbonne semble s'être conjurée contre les lettres et avoir pris à tâche de rabaisser, sous couleur de démocratie, le niveau intellectuel de la nation. Tant que nous ne serons pas descendus au rang des primaires, ces messieurs de l'enseignement supérieur ne seront pas contents.

Un livre remarquable vient de paraître, intitulé *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne*, dû à la collaboration de deux esprits fort distingués, MM. de Tarde et Massis, qui adoptèrent le pseudonyme d'*Agathon*. La question de la culture classique et des exigences du génie de notre race est posée avec ampleur. L'enquête d'Agathon dans les milieux universitaires ne laisse pas que d'être fort instructive. Hantée par les méthodes allemandes la Sorbonne, depuis quelques années, donne d'une façon immodérée dans l'érudition, la philologie, l'histoire chronologique et autres travaux pseudo-scientifiques. La métaphysique, la morale, la psychologie, l'esprit d'un auteur, le fond et la substance des chefs-d'œuvre sont relégués au magasin des accessoires. C'est le règne des fiches et des statistiques.

La formation de l'intelligence, l'éducation du goût, le clair exposé des idées générales ont fait place à quantité de menues spécialités, destinées à diminuer la culture universelle et à fixer sur chaque cerveau d'étroites lunettes de pédant. Dans un but détestable d'utilité pratique l'enseignement du latin et du grec a complètement disparu.

Jadis on nous apprenait d'abord à bien penser, on meublait notre esprit de connaissances variées et étendues. Nous étions éduqués suivant la méthode traditionnelle qui prétend faire de chacun « un honnête homme ». Ah! ce beau nom : les humanités! Ce n'est qu'après une longue familiarité avec les langues mortes et les génies de tous les siècles que nous consentions à nous particulariser dans telle ou telle branche du savoir. Nous sortions, jeunes licenciés, de la Sorbonne, propres à toutes les carrières, si j'ose dire, sans en avoir convoité aucune. A présent, il faut tout de suite se décider pour un métier déterminé, n'avoir d'autre objectif qu'une réussite immédiate. Que ferions-nous d'un bagage de lettrés dès lors que nous devons nous spécialiser le plus vite possible? La Sorbonne, avec sa folie utilitaire, a atteint ce beau

résultat d'abaisser l'intelligence des jeunes Français et de constater que nul ne connaît plus sa langue.

Tandis que M. Dumont-Wilden poursuit en Belgique ses travaux remarquables pour la défense de la culture française, de nombreuses protestations s'élèvent ici en faveur du génie de notre race. M. Montfort, le directeur des *Marges*, lance une pétition pour le rétablissement, dans les écoles, du latin et du grec. Les littérateurs s'émeuvent, et Agathon se fait leur porte-parole autorisé.

Hélas! tout concourt à la désagrégation de notre malheureux pays, envahi par les barbares. Le salut n'est plus que dans les littérateurs et les bons lettrés, assez désintéressés, assez indépendants pour sauvegarder les droits de la langue et affirmer par leurs œuvres la vitalité du goût français.

Parmi ces ouvrages qui constituent les plus précieux joyaux de notre couronne intellectuelle, il faut citer l'*Isabelle* d'André Gide et l'*Otage* de Paul Claudel. Tous deux furent publiés dans la *Nouvelle Revue française*, un de nos vaillants périodiques où rien n'est livré à la hâte des élucubrations vulgarisatrices. Ces ouvrages vont paraître en librairie, et nous pourrons ainsi les apprécier plus à l'aise, mais déjà nous possédons, pour notre plus grande joie, la *Sapho* de Francis Vielé-Griffin et les *Géorgiques chrétiennes* de Francis Jammes.

On sait assez la pureté des caractères de la maison d'édition de l'*Occident*. Il suffit de rappeler les ouvrages de Claudel, les *Frères marcheurs* de Mithouard, l'*Enfant prodigue* de Gide, *Béale Gryne* de Jean de Bosschère. La *Sapho* de Vielé-Griffin ne le cède en rien en perfection typographique à ces œuvres somptueuses. Quant au poème, il s'inscrit dans une louange pathétique de la beauté et de l'amour. Sapho symbolise la grâce, la poésie et l'idéal. Sa passion sublimisée n'est que le perpétuel désir de l'absolu, l'exaltation des plus nobles sentiments de l'âme :

*Si l'amour veut la joie, Androméda,
Il la veut éternelle ;
Il ne souhaite étreindre la beauté
Qu'afin de se perpétuer en elle ;
Il veut revivre dans un corps
Ou renaître en une âme ;
La beauté frêle n'est pas l'objet du grave amour ;
Mais leur éternité!*

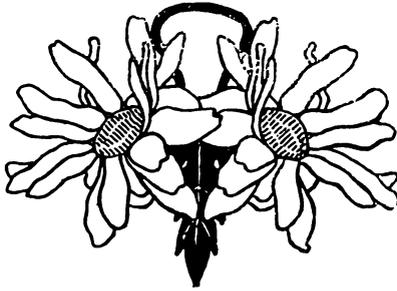
Ainsi chante Sapho entourée de ses sœurs qui s'offrent comme la couronne vivante et les strophes animées de la Muse. Qu'Alcée tente de saisir Sapho dans ses bras avides, celle-ci repousse son désir de boue et le convie à célébrer la gloire, l'enthousiasme, tous les instincts supérieurs qui donnent du prix à la vie et à l'amour. Enfin insatisfaite, hantée de désirs infinis, avide de lumière, Sapho, du haut du rocher fameux, se précipite dans l'immensité, à la suite du char fulgurant du soleil. Ce poème est sans doute un des plus vibrants, des plus achevés qui soient sortis de la plume *lyrique* et inspirée de l'auteur des *Cygnés*.

Les *Géorgiques chrétiennes* de Francis Jammes sont également pleines de ferveur, mais de ferveur contenue, simple et familière. Le poète de l'*Eglise habillée de feuilles* a mis dans ces deux chants tout son cœur d'artiste, toute son âme religieuse et naïve. L'humilité s'y mêle à l'examen de conscience :

*Avant que le premier de mes chants s'achève
Vers Dieu mon cœur plus lourd et plus grave s'élève.
Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.
Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.
J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur.
Il est le fruit que donne au bel été la fleur.*

Nous retrouvons l'amour du poète pour les travaux des champs, la vie des simples, les paysages caressants, le tout chanté sur un mode mineur, extrêmement prenant et baigné d'émotion. Je ne sais pas de plus tendre prière, ni de plus pathétique louange au Créateur. Jammes est un poète que beaucoup de jeunes imitent ou pillent ; loin d'en être diminué, l'artiste demeure lui-même magnifiquement.

T. DE VISAN.



Le Drageoir aux Epices

On a accusé le Petit Epicier de méchanceté et de roserie. On lui a reproché d'attaquer sans grâce « plusieurs intéressantes personnalités de ce siècle », comme dirait M. Paul André. On a protesté contre son caractère acerbe et peu charitable, et contre sa manie de couvrir de ridicule les plus sympathiques de ses confrères... Nous en avons été désolé. Disons-le bien haut : si nous « cherchons la petite bête », c'est par simple délassément et non pour nous procurer la stérile jouissance de critiquer. Combien nous préférons découvrir des talents nouveaux, exalter des œuvres obscures, rendre justice à des méconnus... Et avec quel respect nous nous inclinons devant les maîtres. Une sorte de piété nous porte même à rechercher leurs pages oubliées, et nulle émotion n'est plus douce à notre cœur que celle que nous ressentons en retrouvant dans un journal ancien ou une revue jaunie un poème de jeunesse, un essai émouvant de quelque écrivain entré depuis dans la gloire.

Le hasard nous a fait retrouver l'autre jour un numéro du *Journal de Bruges* du 22 mars 1892, contenant le récit d'un banquet de gardes civiques. Notre cœur battit quand nous lûmes soudain les lignes suivantes :

« La partie officielle du banquet était terminée, et la parole a été accordée à la chanson. Le sergent Georges De Schryver a détaillé, de sa pure et sympathique voix, les couplets au commandant, dus à la plume fine et élégante d'un dévoué frère d'armes : Arthur Daxhelet. »

Voici le poème cité par le *Journal de Bruges*. C'est vibrant, fier et profond. On devine en le lisant un futur rédacteur de notre revue nationale :

I

*Frères chasseurs, en cet anniversaire,
Rappelons-nous les fastes glorieux
Dont notre corps est le dépositaire
Et qu'il garde comme un legs précieux (bis).
Mais en ce jour choisi pour notre fête,
Chantons surtout notre guide vaillant;
Qu'en son honneur chacun de nous répète
Ce cri joyeux : Vive le commandant !*

II

*Mais quel éclat, quelle vive allégresse !
Notre phalange est superbe d'ardeur,
C'est pour fêter son chef qu'elle s'empresse :
De nos succès à lui revient l'honneur (bis).*

*Pour le fêter, ce chef que tous vénèrent,
Que les chasseurs fassent entendre encor
Ce beau refrain, ce refrain qu'ils préfèrent :
Hourra! Vive le commandant Ensor!*

III

*Si dans nos rangs une précieuse entente
Règne toujours — si féconde en progrès,
C'est que par son autorité prudente
A l'effort il nous pousse sans excès (bis).
C'est encore lui qui nous donne l'exemple
Du zèle ardent du courage entraînant.
Allons, amis, redisons tous ensemble
Notre refrain : Vive le commandant !*

IV

*Si quelque jour notre chère Belgique
Voyait son sol envahi, profané,
Obéissant à sa voix énergique
Nous marcherions pleins de noble fierté (bis).
Nous marcherions et loin de nos frontières,
Nous chasserions l'ennemi menaçant,
En répétant ces deux cris bien sincères :
Vive le Roi! Vive le commandant!*

V

*Mais ce jour-ci appartient à la joie ;
Que la gaité préside à ce festin
Que le souci dans le bon vin se noie,
Que loin de nous s'envole le chagrin (bis).
Buvons, amis, buvons force rasades ;
Et puis en chœur, allons chantons encor
— Sans distinctions de galons ni de grades —
Hourra ! Vive le commandant Ensor !*

M. Arthur Daxhelet ne fait-il pas la critique des poèmes dans la *Belgique artistique et littéraire*?

* * *

M. Woeste se plaint à diverses personnes de voir la *Nef* faire concurrence à la *Revue générale*.

* * *

M. Sander Pierron se plaint amèrement, dans une lettre à M. Georges Rency, du peu de retentissement de ses *Etudes d'art*. Il se traite lui-même de « critique obscur ». Sévère mais juste.

* * *

M. Sander Pierron a fait remettre aux vitrines son admirable roman *Le Tribun*. Il espère que l'on confondra son livre avec la pièce de M. Paul Bourget.

* * *

La *Vie intellectuelle* — nous en citons de larges fragments dans notre Revue des revues — a publié des pages inédites de Tolstoï. Elles lui avaient été communiquées par M. Gustave Herwig. On aura remarqué que cette lettre était incomplète. C'est à nous que M. Gustave Herwig a communiqué la seconde partie de ce mémoire. Tolstoï y arrive vraiment au cœur de son sujet, et c'est profondément émouvant. Dans la première partie, le grand écrivain russe parlait déjà des écrivains belges : de ce grand chrétien de Camille Lemonnier, de Huysmans (à qui il avait écrit vingt lettres) et de Verhaeren (à qui il en avait écrit vingt et une). Il est curieux de voir dans la page que nous avons l'honneur de publier aujourd'hui avec quelle clarté le songeur d'Ysnaïa Poliana (ce nom qui ne se prononce que par écrit) jugeait les gens et les choses de chez nous. Il ne parle pas de M. Emile Valentin, mais vraiment nous n'y pouvons rien :

« ... Vous avez raison d'étudier la littérature russe, elle est fort intéressante mais elle ne m'a pas rapporté beaucoup d'argent. Il en est autrement en Belgique, me dit-on, mais en Belgique on a la foi. M. Jean Aicart qui a eu une si brillante carrière en est la preuve évidente. J'aime beaucoup M. Jean Aicard, c'est un poète, mais je préfère encore M. Paul André qui est un artilleur. M. Parra l'a surnommé avec raison « le Bazin belge » et j'ai appris dans la notice du P. Bouchebée qu'il avait une belle âme. Quant à Gilkin je l'admire, mais sa littérature m'est antipathique. Il paraît qu'il fait depuis quelque temps des chansons patriotiques, j'y reconnais son fougueux tempérament moscovite. Ici Tourguéniéff (prononcez ce nom !) l'appelait Iwan le Terrible. Sa carrière est très remarquable et ses *Etudiants russes* ont provoqué une émeute à Saint-Petersbourg. Vous êtes heureux d'avoir M. Van Overberg à la tête du ministère. Faites-lui mes amitiés, c'est un grand chrétien ainsi que M. Wauvermans et que M. Paul André. Celui-ci n'a malheureusement pas été à Sébastopol avec ses canons — car il est bon artilleur s'il est mauvais auteur. Gogol dans ma jeunesse m'a plusieurs fois parlé de lui : M. et M^{me} Wassiliowski avaient traduit le *Mariage* en français et cet écrivain l'a traduit en belge, fort bien, paraît-il. Nekrassof vous a-t-il envoyé de l'argent ? Vous ferez mes amitiés au général Dourakine, c'est notre maître à tous ainsi que Ramaekers qui est, pour nous autres, toujours le bel exemple de la clarté. Quant à M. Valère Gille, il n'a pas la foi. Sinon il aurait déjà retrouvé ses opales. C'est très dommage. C'est comme M. Georges Rency qui publie ma correspondance inédite, il pratique la religion en secret. Allez-vous à l'Exposition de Charleroi ? Dom Jules Destrée m'y a invité par une lettre circulaire : c'est un bel exemple ! Imaginez-vous que l'autre jour j'ai rencontré ce grand Belge qu'est M. Jules Leclercq, il se promenait sur le steppe en composant un sonnet. Il commençait par le mimer comme

M. Henry Maassen, puis cela venait tout seul. Je n'ai jamais vu une pareille facilité :

*Mille roubles sonnants pour ta cavale grise !
C'est le brillant marché qu'offre un boyard épris
Du pur sang de Machmed. « J'en veux un plus haut prix.
Il vaut certes le double ! » objecte le Kirghise ..*

» Je ne connaissais M. Jules Leclercq que comme poète, on me dit qu'il est géographe aussi et qu'il a fait plusieurs voyages au long cours. Il est bon. Il a diné chez moi et il a plu à chacun de nous quoiqu'il ne soit pas très beau. Quant à Wagner, il n'est pas aussi clair que M. Waldeck-Rousseau. Il m'est d'ailleurs peu sympathique. Ses émules, MM. Fonson et Wicheler, sont des athées, mais je crois qu'ils ne le comprennent pas. Dites à vos amis que je partage votre manière de voir concernant le Père Casteleyn. Je le lis en même temps que Popoff, l'abbé Lecigne et Bjornsterne-Bjornson, tout en le préférant à tous ceux-là. M. Dullaert fait-il toujours la critique au *XX^e Siècle*? On prétend que non et que J.-P. Lestinne serait un anarchiste russe du nom de Chimansky, il ne désire pas qu'on le reconnaisse. Cela me fait revenir à la littérature russe; jusqu'ici je n'en ai guère parlé, mais j'ai dit des choses définitives en forme de digressions. Nous aimons la salade dans nos vieux jours. Vous pouvez donc publier cette lettre quoique j'y parle de tout à la foi. »

TOLSTOI.

Nous ne doutons pas que cette page ne fasse sensation au même titre que celle que vient de publier la *Vie intellectuelle*. Et elle est authentique, nous n'en doutons pas. La salade dont parlait notre cher Léon Nicolaïevitch est évidemment une salade russe.

* * *

M. Charles van Beneden, qui écrivit jadis les *Titularisés*, et qui depuis porte le titre de baron, a bien voulu oublier notre attitude peu charitable envers lui, et nous a envoyé son volume intitulé *Pendant dix-sept ans*. C'est un excellent remède pour les neurasthéniques et les mélancoliques. Depuis M. Eugène Schmitz, aucun poète ne nous avait donné pareille loufoquerie. D'ébourriffants vers d'amour, des épithalames, des épîtres, des bouts rimés, des chansons de music-hall, des élégies « primées à la cour d'amour de Vilvorde », des romances, des contes, des impromptus, des poésies légères, une « épopée lyrique », une comédie : on trouve de tout dans ce livre. L'auteur n'a supprimé de la première édition (qui date de 1887) que les articles de droit et les extraits de journaux relatant ses conférences et ses faits et gestes. C'est bien dommage, vraiment ! Heureusement nous avons déjà, dans ce volume écourté, assez d'œuvres pour nous faire une idée de cet écrivain qui est, dit M. Joseph Chot, « une personnalité évidente, un nom, un stèle solide dressé au milieu du domaine littéraire. »

Voyons le style de *ce* stèle :

Voici le début d'une épître à Maître Schoenfeld :

*L'éloquence loin des regards
Des Stoquarts*

*Sommeillant en sa couche
Quand, amoureuse, elle l'ouit
Et sourit
De vivre dans la bouche (!)*

Maitre Jules Le Jeune méritait mieux encore :

*Sur le registre d'or que vous offre notre Ordre
Permettez donc que j'écrive ces vers : —
Le dix-neuf de ce mois, vous chanter fut un ordre
Qui doit durer ce que durent les mers! —*

Qui ne goûtera la grâce de ces vers écrits sur l'album d'une jeune fille :

*Lorsque vous êtes seule à quoi donc pensez-vous...
Votre cœur s'abandonne à celui qu'il adore!...
Vos bras s'ouvrent pour lui; sa moustache d'artiste
Vous caresse, un frisson court en vous délicieux.
Puis, bientôt, accoudée en une pose triste,
De votre absent chéri vous recrutez la piste.*

Et celle de cette épigramme :

*A mon avis, Charlotte
Rime beaucoup mieux avec amour
Que ce vulgaire mot de carotte
Avec le vocable tambour.*

Tout cela est bien consolant. Il y a encore de beaux jours pour la Poésie en Belgique.

* * *

M. Joseph Chot, qui est un conteur de talent, s'est fait le chantre de M. van Beneden. Et il est tellement triste de le voir attelé à cette grotesque besogne, qu'on n'a presque pas le courage d'en rire. Pendant cent dix-sept pages, les œuvres principales du maître sont analysées. Shakspeare est évoqué à propos de lui, et la *Peste de Tirgalet* est proclamée capable de « braver le temps et les hommes! » Nous n'insisterons pas, ayant pour M. Joseph Chot de l'estime. Nous ne pouvons pourtant pas ne point citer les dernières lignes de cette étude où le biographe se montre digne de son héros : « Le baron van Beneden est un stèle... On peut critiquer les formes du monument, ses aspérités inquiétantes; mais il existe, on le voit, il arrête, on le sent; et si les yeux et les oreilles du sceptique daignent se rapprocher, il verra, entendra enfin, tel l'éternel et invincible chant de la mer, résonner en ces parois de granit, la puissance latente d'un talent qui couve, frémit ou vibre, comme une harpe sonore, sous les doigts d'un poète ou d'un artiste enivré d'idéal!!! ». *Ce stèle* qui contient le bruit de la mer, qui couve et frémit comme une harpe sous les doigts... Le nommé Buisset, député de Charleroi, avait jusqu'à présent le monopole de ces phrases...

* * *

Aperçu à la vitrine d'un libraire, un livre bleu, jaune et blanc, intitulé : *Lyres reprises. Recueil de poésies illustrées obtenues par transmission médianimique et fluidique directe, par Mademoiselle B. Meirschaut, directrice d'école, et M. Albert Dremel, avocat à la Cour d'appel.* La poésie belge était près de mourir, mais maintenant que les directrices d'école, les avocats à la Cour d'appel et les Esprits s'en mêlent...

LE PETIT ÉPICIER.



LES LIVRES

LA LITTÉRATURE :

Antigone Victorieuse, par JOSÉ HENNEBICQ. — (Paris, Sansot.)

Signalons, aux trente-six amis inconnus, qui constituent à un auteur la vraie cour de gloire ignorée, hélas! du roi qu'elle sert en silence, ce livre aux idées altières encloses en des phrases capiteuses. M. Hennebicq, dont la jeunesse a mûri une partie de ses fruits en Orient, est non seulement un ennemi de la bassesse et de la vulgarité, mais c'est un rêveur et un idéaliste fervent. Il ne s'en cache point. Chacun de ses volumes affirme sa foi, et celui-ci peut-être avec plus d'éclat encore que les autres. « Que le rêve soit notre viatique! » fait-il répéter à ses héros. Et ailleurs : « Seul le rêve est vrai. » Ce convive du Banquet de Platon nous apporte son désir contagieux et nostalgique de la Beauté, et le lecteur ferme le livre avec une fringale folle de prendre la place quittée par l'auteur, encore que celui-ci s'affirme utopiste et idéologue. Tout le credo idéaliste, en art, en sociologique, en éthique est dans ce noble livre. L'écriture est constamment à la hauteur des idées. Le style s'apparente aux pages d'Akédysseril et aux cadences harmonieuses du Voyage à Sparte. C'est la Grèce éternelle, qui inspira un si beau livre aussi à Gomez Carrillo, qui est mère des inspirations et du style de M. José Hennebicq. Il a droit d'être heureux de ce rapprochement. Un écrivain qui ramène invinciblement à l'esprit du lecteur, à chaque chapitre, à chaque page, le souvenir de celle que Vigny saluait de cette apostrophe :

*« Regardez, c'est la Grèce! Oh! regardez, c'est elle!
Salut, reine des arts! Salut! Grèce immortelle!
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux. »*

cet écrivain est bien près d'égaliser ses modèles.

Antigone Victorieuse est parmi les dix ou vingt plus beaux livres écrits depuis dix ans. Ce n'est pas le chef-d'œuvre encore, nonobstant ces pages parfaites : *le Poète et le Vieillard*, et ces autres à peu près parfaites : *Satyavati et le Runa* (dont je retrancherais certaines Bayadères très belles, oui, mais un peu vives), mais c'en est la sûre promesse; et M. José Hennebicq l'écrira quand il voudra, et le jour où il nous le donnera, nous lui ferons, de notre enthousiasme et de nos applaudissements, une telle fête intellectuelle qu'il retranchera d'Antigone Victorieuse cette phrase d'une si mordante ironie :

« Ce siècle, qui ne peut apercevoir l'essor sublime du poète, ni le vol aquilin du penseur, aura pour demi-dieu l'aviateur. » POL DEMADE.

Les Cendres du Foyer, roman, par HENRI D'HENNEZEL. — (Paris, Bernard Grasset.)

En ce temps de littérature à la grosse où un homme de lettres, qui veut à tout prix retenir l'attention, publie au moins ses deux volumes par an, c'est une joie pour le lecteur délicat de savourer les livres longuement espacés, mais d'une haute tenue de pensée et de forme, que nous donne M. Henri d'Hennezel.

Les mœurs interlopes, l'amoralisme, le culte de Nietzsche comptent un troupeau de thuriféraires; avec la grâce parfaite de son style et la noblesse de son inspiration, M. d'Hennezel s'attache à ce qui fait le fond de notre vie morale traditionnelle. Ses vertus sont mâles dans leur élégance, il sait allier au respect des choses éternelles une tournure d'esprit fringante, certaines pointes cavalières, et ce n'est jamais une odeur de moisi que l'on respire chez cet aristocrate, qui fut un ami très cher au grand cœur de J.-K. Huysmans.

Dans la déroute d'une existence, libérée dans ses jouissances sensuelles de la vieille loi du foyer chrétien, un homme retrouve, au bout de la douleur purificatrice, le sentiment de sa responsabilité et goûte les bienfaits du devoir.

Au lendemain de la trahison (ou de la prétendue trahison) d'une maîtresse, Charles Lavadier, qui n'avait pas connu l'amour dans le mariage, comprend peu à peu, dans la détresse qui grandit chez lui, combien son égoïsme fut coupable. Le père est châtié à l'égal de l'époux; un fils, auquel Lavadier — tout entier à l'ardente folie — ne s'intéressait guère, se jette dans une vie de débauche qui le mènera jusqu'au suicide. Sa femme, martyre trop longtemps ignorée, assume par ses souffrances le rachat des péchés de l'époux. Elle meurt, victime d'un mal dont la cause demeure pour Lavadier un poignant mystère. Enfin, l'épreuve ayant broyé son cœur, il retrouve, au foyer d'une fille tendrement aimée, l'image du bonheur, telle qu'elle jaillit d'une vie claire, parfumée de pure tendresse et embellie de l'humble devoir quotidien.

On dirait de chaque livre de M. d'Hennezel qu'il est une bonne œuvre, si pareil éloge ne tendait à faire croire que ces pages pourraient prendre place dans certaines collections de récits édifiants, à l'usage des jeunes filles.

Il n'en est heureusement rien. Cet auteur se fait une trop haute idée de son art pour consentir aux fausses pudeurs qui sont l'apanage des fournisseurs habituels de « romans moraux ».

Soucieux de sa responsabilité, il n'a jamais embelli les défaillances de ses personnages, mais il n'a jamais non plus travesti le spectacle quotidien du monde et négligé, par prudence, les leçons que le vice donne aux honnêtes gens.

Dans les *Cendres du Foyer* on rencontre un type de bigote, aussi sottise qu'insupportable, et on se souvient que, dans ses œuvres précédentes, M. d'Hennezel nous avait déjà représenté avec verve des particulières de l'espèce.

Ai-je dit qu'à chaque œuvre nouvelle le talent du romancier grandit et que le style atteint une plénitude, une fermeté dans la souplesse, vraiment rares?

Peu d'écrivains égalent cette jeune maîtrise.

V.

La Fosse aux lions, par EMILE BAUMANN. — (Paris, Grasset.)

En attendant que *Durendal* publie sur Emile Baumann l'étude plus ample qu'il mérite, saluons ce roman nouveau comme l'un des plus beaux qu'ait inspirés la pensée catholique. On se rappelle peut-être avec quel enthousiasme nous avons accueilli, il y a trois ans, l'apparition de *l'Immolé*. C'était un magnifique tempérament d'écrivain qui se révélait, et ce livre touffu, puissant, débordant de vie et d'idées plaçait d'emblée son auteur au premier rang parmi les romanciers d'aujourd'hui. *La Fosse aux lions*, moins surchargé d'épisodes, plus classique dans sa structure, plus discipliné dans sa forme, est un roman digne de celui qui l'a précédé. L'Immolé vivait dans l'atmosphère exaltante de Lyon, la ville que domine Fourvière : ici c'est l'exaltation de la Vendée qui palpite. Dans le décor du Bocage se déroule, tour à tour violente, idyllique, passionnée et ténébreuse, l'histoire de Philippe de Bradieu. Et l'épreuve terrible à laquelle Dieu soumet son âme le fait plus chrétien encore. Comme Daniel Rovère, Philippe de Bradieu porte le poids des influences ataviques, mais Daniel quitta le siècle et s'immola. Philippe de Bradieu voulut goûter le bonheur. Et rien que pour s'y être complu, voici que le frappe le mystérieux châtement. Son père, criminel et fou, mourra tragiquement, emmuré dans la fosse où ses vices l'auront déchiré ; lui, résigné, chrétien, loyal, saura rester calme parmi les influences violentes qui s'acharneront sur sa destinée. Le roman d'Emile Baumann laisse une impression très forte et finit sur une telle pensée de paix et de résignation qu'il ne reste aucun souvenir pénible de cette histoire traitée à la manière noire... Après ces récits de douleur, d'inquiétude et de mystère, Emile Baumann nous donnera peut-être le roman de la joie chrétienne.

P. N.

Contes d'avant l'amour, par LOUIS DELATTRE. — (Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.)

Petits contes en sabots, par LOUIS DELATTRE, illustrations de M. G. LEBACQ. — (Bruxelles, Lebègue et Cie.)

Louis Delattre sait que, considérée du point de vue de la synthèse, en gros, la vie est dure et triste, et incompréhensible. Mais il sait aussi que, considérée du point de vue de l'analyse, dans le détail, elle est douce et charmante, abondante en fleurs et en sourires qui, bien que n'étant que d'un jour ou que d'une minute, sont comme s'ils étaient éternels, puisqu'ils recommencent sans cesse. Et c'est sur cette double expérience que se fonde l'infinie indulgence qu'il a pour les hommes et l'amour infini qu'il a pour le monde et pour la vie.

Etant pitoyable, il est compréhensif. Devant l'être le plus dégradé, il est plus enclin à chercher motif à expliquer qu'à condamner sa déchéance. Plus heureux que Loth, qui ne trouva pas un juste dans Sodome, il parvient à faire apparaître un éclat de candeur et d'enfance dans l'âme de Zizine, la patronne d'un bouge de village. Mais sa pensée s'arrête avec plus de complaisance devant les créatures au cœur simple et à l'esprit naïf, petites gens, campagnards, ouvriers, dont la vie toute menue, toute quotidienne, va,

jouissant des heures insouciantes ou gaies, supportant le poids des heures tragiques, dans une sorte de passivité, d'inconscience mêlée d'héroïsme. Passivité qui souvent n'est que la rude enveloppe d'une sensibilité confuse, incapable ou honteuse de s'exprimer.

Ecoutez ce délicieux épisode de l'histoire du Créquion, un enfant chargé de guider les ânes qui traînent les déblais sur les terris ; pauvre petit ouvrier orphelin auquel personne ne fait attention que pour le molester. Un jour, un houilleur surnommé Blanc-Borain lui est venu en aide pour remettre de l'ordre dans son attelage qui s'était embrouillé. Après leur travail, Créquion et Blanc-Borain, attirés l'un vers l'autre par une vague sympathie, sont retournés ensemble. « Quand le Borain atteint au Calvaire, devant sa maison, il laisse le Créquion au milieu de la route, lance un « salut, mon fi » et rentre.

» — Oh ! oui ! répond Martin.

» Le Borain l'a salué ! Il fait le brave et continue son chemin de ses plus grandes enjambées, une, deux, trois, jusque cent, pour que, pense-t-il déjà, « le Borain soit content de lui ». Mais aussitôt qu'il entend la porte de la Flatte se refermer sur le maître houilleur, le gamin fait demi-tour, revient sur ses pas, et avec un battement qu'il n'a jamais senti dans sa maigre poitrine, il s'assied sur le talus en face du seuil. Il savoure l'idée que là, derrière l'huis, à quelques mètres, se tient son ami.

« Ami... ». Toute la nature incomprise ou inaperçue, amère ou hostile, prend une voix pour répondre à son cri : « Ami !... » Et cet enfant se sent subitement relié à la vie qui l'entoure... « Ami. » De savoir qu'il n'est plus seul, son cœur s'est dilaté, et à coups pressés demande à s'ouvrir...

« C'est un soir d'automne, pauvre, simple. Sous les nuages qui l'ont tenu enfermé, le soleil, avant de se coucher, paraît un instant, et du rouge sanglant de sa lumière plaque les vitres de la maison de la Flatte.

» La poitrine de l'enfant se gonfle et se dégonfle avec autant de joie que s'il venait d'en rejeter un caillou qui l'étouffait. Les yeux au large ouverts, l'oreille tendue, il demeure immobile, enivré d'amour ; noir de charbon, chétif dans ses haillons, il tient ses deux mains jointes comme sur une fleur. Et la nuit est presque venue.

» La vie dans la maison reprend tout à coup ; sans doute, le Borain a fini de souper ; et la maisonnée l'accompagne vers le jardin.

» Martin, pour le voir, s'approche. Le Borain, les poings dans les poches, avec des mouvements des mâchoires se nettoie les dents ; à pesants coups de talons il écrase les mottes de terre.

» Par un trou de la haie, Martin se penche. Son cœur frappe sa poitrine ainsi qu'un marteau. Il réunit ses doigts devant sa bouche en porte-voix et, comme on crie un hurrah, il se met à hurler : « Blanc-Borain ! Hé, Blanc » Florent du Calvaire ! » Et il s'enfuit... »

La citation est longue pour la brièveté forcée de cet article. Mais cette page exquise, d'une observation si fine et imprégnée d'une si vraie tendresse pour les humbles, donnera une idée plus complète que toutes les réflexions que nous pourrions émettre de la valeur de ces contes d'un art si délicat et si cordial. Ils sont pour les grands, ces contes-là, dans la vivacité et la

fraicheur de leur coloris, dans la signification parfois dramatique de leurs péripéties. Mais, presque en même temps, l'aimable écrivain en publiait une gerbe d'autres destinés aux petits et sur lesquels ceux-ci pencheront avec ravissement la nouveauté de leurs yeux et de leur imagination.

ARNOLD GOFFIN.

Haute Plaine, par HUBERT STIERNET. (Association des écrivains belges.)

Ce livre dédié « à de chères mémoires » ne décrit point minutieusement la terre natale où sont les morts. Il ne s'attarde point à des détails de paysage. Mais le pays Hesbain, la « Haute Plaine » y vit de sa vie, mêlée à l'âme des bonnes gens, aux gestes simples et graves des rustres. J'avais en main le volume d'Hubert Stiermet en traversant son pays et je reconnaissais l'atmosphère des contes que je lisais. J'ai vu Blaret, le gros village, et le long du chemin j'ai vu passer le petit garde champêtre Lourtie, j'ai vu Lérienne et Martin Doguet et aussi la silhouette si amicale de l'oncle Aubain. Les récits de M. Hubert Stiermet sont charmants, vivants, émouvants. Les lecteurs de *Durendal* se souviennent de *Garite* qui parut ici même, ils trouveront grand plaisir à lire *l'Indigne*, le *Lazaret*, la *Lunette*, *Mon oncle Aubain* et *Lérienne*. Et vraiment je ne sais lequel de ces contes je préfère; chacun est savoureux, sincère, sans complications, sans brutalités. On les lit, au sortir de tant de productions artificielles et malsaines, avec le plaisir simple que l'on a de manger le bon pain bis, odorant, des campagnes.

Pages choisies, de l'abbé E. VAN DER ELST. (Association des écrivains belges.)

La publication de ce petit livre est un acte de justice. Sauf quelques amis, personne ne connut cet écrivain charmant dont les pages alertes s'en allaient au jour le jour dans les gazettes, sans qu'il prît même la peine de les recueillir. Ce journaliste fut un écrivain, et le recueil posthume, que nous donnent aujourd'hui quelques-uns de ses fidèles, sera pour le grand public une agréable révélation. Dans les articles et les chroniques recueillies ici, l'abbé Van der Elst avait mis le meilleur de son cœur et de son esprit. Relisons le *Charme de Diest*, la *Gloire des roses* ou mieux encore *Jean-François Lafontaine* ou le *Pauvre Gaspard*. Il est rare qu'on écrive chez nous de cette façon spirituelle et alerte. Oyez le début du *Pauvre Gaspard* :

« Celui dont j'entreprends de te conter aujourd'hui la vie, ô mon petit, naquit dans un village des Flandres, en 1860, sous l'influence bienfaisante de la lune de mai. C'était un gros garçon bien constitué, fils de parents sains et forts. Au baptême, on l'appela Gaspard, du nom de son parrain qui le tenait déjà de son parrain à lui, si bien qu'en remontant de parrain à parrain, on aurait trouvé ce nom de Gaspard, porté à travers les siècles par une suite d'hommes heureux et obscurs. Gaspard est un nom comme un autre, ni plus ni moins décoratif que la plupart. En Flandre les noms ne sont pas décoratifs. Ils sont simples, comme les gens. Si l'enfant avait eu la chance de naître à Florence ou à Pise, on l'eût appelé Gaspardino Gaspardini, ce

qui est autrement sonore. Né à Séville ou à Grenade, il fut devenu el senor Gaspardo y Gaspardo, et il eût sans doute bien porté ce titre mirifique.... Né à Moscou... mais je m'arrête; il avait vu le jour en Flandre et dut se contenter de se prénommer Gaspard et de joindre à ce vocable un nom qui commençait par « van » et se terminait au petit bonheur. Sait-on jamais comment s'achèvent ces noms-là? Gaspard songea souvent dans la suite de sa vie au nom qu'il aurait pu avoir et qu'il n'avait pas. Et quand il repassait en lui-même ces pensées, il était malheureux, malheureux de sa roture et de l'obscurité de sa race. Priez pour le pauvre Gaspard!.... »

Un cœur blessé, par HENRI LIEBRECHT. (Editions de la *Belgique artistique et littéraire*.)

Un voluptueux adultère au bord du lac de Côme. Ce n'est pas bien original. Au contraire. Si M. René Boylesve n'avait pas écrit le *Parfum des îles Borromées*, le *Cœur blessé*, serait peut-être un peu plus neuf. Le malheur c'est que M. Boylesve ait senti ce parfum avant M. Henri Liebrecht. Celui-ci a fait de son mieux pour ne pas être trop banal et il y est arrivé dans la mesure du possible. Son roman contient de jolies descriptions et même des discours amoureux qui ne manquent pas d'harmonie; il se lit facilement parce qu'on peut sans nuire à l'intérêt sauter de temps en temps quelques pages. Le roman finit par un suicide et par un mariage. Cela se voit encore. Le jour où M. Liebrecht écrira du Liebrecht ce sera peut-être très beau. Jusqu'ici il a pris les idées et le style des autres et cela ne lui a pas très bien réussi.

P. N.

Marianne de Flue, par ISABELLE KAISER. — (Paris, Perrin.)

C'est vraiment l'ascension d'une âme que raconte en ces très belles pages l'admirable écrivain de *Notre Père qui êtes aux Cieux*. A travers les douloureuses épreuves d'une maladie qui ne veut point pardonner l'héroïsme de ce roman catholique, arrive sans heurt, sans péripétie extérieure au sentiment chrétien le plus pur. J'ai dit : roman, et ce livre est presque un poème. Les paysages comme les sentiments y ont une beauté grave et chaste qui ne peut manquer de plaire aux âmes fières, les seules qui puissent admirer l'idéale blancheur des tableaux alpestres et l'ennoblissante splendeur du sacrifice. P. N.

Les mémoires de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence (extraits suivis), 4 vol. illustrés avec biographie et notes, par AUG. DUPOUY. — (Paris, Librairie Larousse.)

La librairie Larousse en publiant ces extraits admirablement choisis parmi les pages les plus intéressantes des mémoires de Saint-Simon intelligemment reliées ensemble par des notices analytiques très bien faites qui permettent de se faire une idée exacte de l'ensemble, a rendu un très grand service aux littérateurs et en général à tous les amis des lettres. Les mémoires de Saint-Simon sont excessivement longs. C'est une œuvre très touffue qu'il est presque impossible de lire en entier.

Cette œuvre s'impose cependant ; elle est du plus haut intérêt, tant au point de vue littéraire, à cause du style même de l'écrivain, qu'au point de vue historique, à cause des détails si caractéristiques de la vie du temps qu'elle renferme. Tout ce qu'il y a d'essentiel et de remarquable dans l'œuvre de Saint-Simon est contenu dans les quatre élégants volumes publiés par la librairie Larousse, dans une jolie édition, très bien imprimée, et d'un prix abordable pour tous (le prix de chaque volume est de 1 franc, relié 1 fr. 50, relié en un seul volume 7 francs).

H. M.

Nouvelles études anglaises, par ANDRÉ CHEVILLOND. — (Paris, Hachette.)

Ces études anglaises sont très bien faites, mais la plus curieuse de toutes est peut-être celle qui est intitulée : *Une apologie du christianisme*. L'apologie en question a pour auteur un converti, Gilbert Chesterton, dont les livres ont fait sensation non seulement en Angleterre, mais dans d'autres pays et notamment en France, où l'une des plus remarquables revues, la *Nouvelle Revue française*, lui a consacré un grand article en premières pages. L'étude de M. Chevillond sur l'apologie de Chesterton donne une très nette idée de cette œuvre d'une si haute originalité, d'une pénétration d'esprit peu commune, écrite dans un style vivant et pittoresque, comme nous avons pu le constater nous-même en lisant l'original en anglais : *Orthodoxy*. L'étude de M. Chevillond donne la traduction de larges extraits de l'œuvre de Chesterton qui permettent au lecteur d'avoir une idée complète de la très spacieuse, très fine et très curieuse argumentation de l'auteur. L'apologie de Chesterton ne ressemble en rien aux apologies antérieures du christianisme. Elle ne les copie pas. Elle est absolument personnelle, tout à fait nouvelle, et c'est ce qui lui donne une valeur de plus, valeur découlant de la pénétrante logique avec laquelle l'auteur procède.

H. M.

Les Madones Comtadines, par ANDRÉ GODARD. — (Paris, Perrin.)

En dépit du titre de son livre, M. André Godard s'est proposé, « plutôt qu'une nomenclature de lieux saints, une sorte d'enquête morale sur une contrée qui doit le meilleur de sa vie sociale ou esthétique à la bonne Mère, à la *bello Inmaculado*, à la Madone ». L'histoire d'art, de philosophie, l'ethnologie, la sociologie se confondent et se bousculent un peu dans ces pages colorées et vibrantes, où s'affirment une imagination ardente, une pensée riche et hardie. Livre abondant et touffu ; parfois aussi tumultueux et désordonné. Un incontestable talent qui n'a pas encore, dans les lettres ni parmi les catholiques dont il porte fièrement la foi, conquis sa juste place.

M. D.

Souvenirs d'un vieil Athénien, par EMILE GEBHARDT. — (Paris, Bloud et Cie.)

Gebhardt écrit quelque part, à propos de l'Acropole : « Pour moi, j'ai tou-

jours préféré aux plus savantes dissertations les jouissances contemplatives, la rêverie des nuits d'été où l'air, dit Chateaubriand, « est doux comme le lait et le miel », ou les siestes infiniment prolongées, au grand soleil, sur la tribune de Démosthène. Je n'y suis pas devenu très savant, mais j'y ai enchanté mes souvenirs. » Tout l'art de Gebhardt, plein de finesse, de joie intellectuelle et d'imprévu, est défini en ces lignes charmantes et significatives. La science, il l'avait, quoi qu'il en dise, mais elle était toujours retrempée dans la réalité de la vie, revivifiée par l'expérience du monde et des hommes. La science chez lui n'était pas sèche restauration, mais résurrection dans la chaleur de la lumière et de l'âme. L'archéologie ne lui apparaissait point comme le domaine seulement de la classification et du catalogue, mais comme une matière d'humanité et d'émotion. Aucune pierre taillée n'était morte ni muette devant lui. Il aimait la trace des hommes et des temps dans toutes ses formes. La légende lui était aussi vénérable que la « vérité scientifique », quelquefois plus, et il lui arrivait de mettre la première dans le texte et la seconde au bas de la page, dans les notes !

On trouvera dans le recueil que la librairie Bloud a eu l'heureuse idée de nous donner nombre de pages délicieuses. Gebhardt parle de l'Italie, de la Grèce, de l'Orient classique en érudit qu'il était, mais aussi en artiste amoureux de la beauté, en historien curieux des êtres et des choses, en voyageur riche de souvenirs prestigieux et colorés. A. G.

L'ornement des mois, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

M. Maurice des Ombiaux, qui sait sur le bout des doigts les mœurs de la Wallonie, les vieux dictons populaires et toutes les choses du folklore, nous offre, dans *l'Ornement des mois*, une agréable évocation des spectacles divers que ramène l'éternel cortège des saisons, soit au foyer, soit à l'église, soit au sein de la nature même. En folkloriste fervent, il égrène le chapelet des fêtes, coutumes et traditions qui, d'un bout à l'autre de l'année, rompent la monotonie des heures dans nos joyeuses provinces wallonnes. Et ce livre de piété simple, auquel la maison Van Oest a fait une toilette seyante, complète d'heureuse manière l'exquis *Pays wallon* que donnait récemment M. Louis Delattre. F. A.

PUBLICATIONS DART :

Albert Baertsoen, par M. FIERENS-GEVAERT. Un vol. ill. — (Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire Van Oest et C^{ie}. Collection des artistes belges contemporains.)

Le livre que M. Fierens-Gevaert consacre à M. Baertsoen et à son œuvre est excellent, nul n'en sera surpris. Mais ses sentiments d'affection pour l'artiste, en même temps que de ferveur filiale pour la contrée — la Flandre — qui a fourni à celui-ci la matière principale de son œuvre ; les sentiments dont ces pages sont tout animées ont ajouté encore au talent de

l'auteur, donné à son étude des ouvrages de M. Baertsoen un attrait tout spécial, on ne sait quoi de plus pénétrant et de plus intime.

M. Fierens-Gevaert suit pas à pas les étapes de la carrière du peintre, montre celui-ci cherchant d'abord à acquérir par un labeur conscient et réfléchi la maîtrise complète de son art, puis dégageant sa personnalité en des œuvres dont la puissance originale s'accuse toujours davantage.

C'est la Flandre qui, surtout, a inspiré M. Baertsoen, la Flandre dont il a su nous faire apparaître sous des aspects nouveaux la vieille physionomie urbaine, coins de ville, places muettes, quais bordés de maisons à pignons, tous ces détails charmants que certains ont rendu poncifs et poussés vers l'imagerie; cette même Flandre, que Verhaeren vient d'achever de nous peindre, en une merveilleuse série de poèmes d'une couleur tantôt crue et violente comme le sang, tantôt fraîche comme la clarté matinale, tantôt tendre et caressante comme le duvet d'un fruit.

Toute la beauté de la terre illustre et douce, pleine de réalisations et pleine de souvenirs, où le présent qui passe fait sans cesse du passé qui demeure, est abrégée dans ces pages faites, comme elle, de matière et d'âme. Le poète évoque la physionomie intimement monotone et infiniment diverse du pays, l'attitude des gens, l'aspect des choses, les coins de ville enfermés dans le silence où il semble que l'« ancien temps » ait continué de vivre et de rêver, les luttes héroïques de jadis et les âpres négoces d'aujourd'hui; Bruges la volontaire, Gand l'arrogante, Anvers la fastueuse. Il évoque tout dans son vers qui décrit, qui peint, qui chante d'une voix rude ou tendre, qui retentit parfois comme une oraison, parfois comme une clameur. Tout ce qu'il touche devient significatif; chacune des choses qu'il marque, sur laquelle il appose l'empreinte de son verbe ardent devient un des traits de la face exaltée de la patrie dont il a dressé peu à peu devant nous la figure à la fois auguste et familière. Et, partout, dans les pierres des monuments, dans les eaux gonflées du fleuve et dans les nues gonflées d'eau du ciel, dans les ondulations infinies de la plaine et dans le visage fermé et énergique des êtres, il nous fait lire avec lui la force puissante et taciturne de ce peuple, ses longues patiences entrecoupées d'emporcements sombres, tout ce qui bouillonne en lui dans le silence d'appétits de la chair et d'aspirations de l'esprit, et qui explique à la fois les excès effrénés de ses mœurs, les effervescences de sa foi et les éclats magnifiques de son art. Quelque chose de ces impressions profondes transparait aussi dans les œuvres de M. Baertsoen. Ce n'est pas un miroir qu'il présente aux choses, pour qu'elles viennent s'y réfléchir avec on ne sait quel éclat glacé, mais une sensibilité qui est à la fois vision et émotion.

M. Fierens-Gevaert termine sa compréhensive étude sur ce bel artiste en donnant celui-ci en exemple aux jeunes générations. Il leur conseille « de réfléchir aux disciplines volontaires qui sont l'inévitable tribut des succès d'un Baertsoen » et ajoute, avec combien de raison : « Quand finira cette débauche d'esquisses, de pochades, de morceaux, de « notes » ? Notre école va-t-elle sombrer dans un universel amateurisme ? L'anarchie, excuse des pires paresse, va-t-elle devenir notre seul idéal ? » Le malheur est que tout

jeune artiste, à présent, débute avec du génie et, dès lors, ne se donne jamais la peine d'essayer d'avoir du talent! Si nombre d'entre eux estropient la langue ou donnent des entorses au dessin, ce n'est pas ignorance, mais tempérament! Ils pensent obscur ou voient confus, et ne veulent pas de l'éducation qui les ferait penser ou voir autrement, parce que toute leur originalité est dans cette obscurité et dans cette confusion. Ils pensent et voient, comme l'écrevisse marche, de travers... Les objurgations que M. Fiens-Gevaert leur adresse, après tant d'autres, les pousseront-elles à regarder un peu au dehors et en eux-mêmes, pour leur donner à comprendre enfin la complexité de l'art et de la vie, en même temps que leur propre néant?...

ARNOLD GOFFIN.

Rome et ses environs, par M. E. GREGOROVIVS. Traduction de M^{me} Jean Carrère. — (Paris, Plon.)

Le savant historien allemand se présente à nous dans ces pages pleines d'attrait et d'imprévu, comme le plus aimable des voyageurs. Les premières pages nous introduisent dans une Rome peu fréquentée des touristes, celle des théâtres de marionnettes, chers au peuple de la Ville Eternelle et où il va rire et pleurer au spectacle du drame, de la comédie, de l'opéra ou de la farce, joués par de merveilleux fantoches. Puis, brusquement, les tableaux bariolés et charmants que l'auteur faisait défiler avec enjouement et humour devant nous s'effacent et nous nous trouvons avec lui dans la campagne romaine, remplie de solitude auguste, de grandeurs mortes et de malaria. Il nous dit et nous décrit admirablement cette terre presque assauvagie, située aux portes de l'un des lieux de civilisation les plus antiques du monde, les monts Herniques, les monts Volsques, Bracciano et Galera, merveilleuse cité morte, où régnèrent les Orsini; Subiaco, qui eut pour abbés des saints et, quelquefois, des aventuriers; Astura, sombre château au bord de la mer, dont le maître, un Frangipani, livra Conradin de Hohenstauffen à la cruauté de Charles de Valois...

Et, partout, à l'éclat et à la puissance du paysage, montagnes, lacs, rivages de la mer, à l'émotion de la ruine, s'associent les souvenirs illustres et tragiques de l'histoire.

ARNOLD GOFFIN.

Les Arts anciens de Flandre (t. V, fasc. I).

En dehors d'une étude de M. Alphonse Germain, consacrée aux *Sculptures* — sorties probablement d'un atelier flamand — *du jubé et du chœur de la cathédrale d'Albi*; d'une note au sujet de ses travaux sur les *Van Eyck*, de M. H. Gréville, et de la suite de l'intéressante *notice* sur l'œuvre des maîtres flamands à Séville, de M. Gestoso y Perez, ce numéro de l'importante publication brugeoise est consacré à l'*Exposition de l'art du XVII^e siècle*: M. Van Bastelaer, l'érudite conservateur de notre cabinet des Estampes, étudie la *Gravure et les Estampes*; M. Arnold Goffin, les *Tapisseries*. Illustration nombreuse qui comprend, notamment, la reproduction gracieusement autorisée par le gouvernement français et par le grand collectionneur américain, M^{me} C.-M.

Ffoulke, des belles tapisseries de l'*Histoire de Constantin* et de celle de *Judith*, si admirées à l'Exposition. Dans un avant-propos à cette riche livraison, M. C. Tulpinck adresse un chaleureux appel au public en faveur de la société des *Amis de Bruges*, qui a assumé la tâche pieuse de défendre contre les actes de vandalisme la beauté admirable des lieux et des souvenirs de la grande cité. Enregistrons avec satisfaction, à ce propos, l'initiative excellente du *Touring-Club* qui a alloué un subside de 2,000 francs à l'association nouvelle. X.

Léonard de Vinci, par M. le baron CARRA DE VAUX. — (Paris, Bloud, bibliothèque *Philosophes et Penseurs*.)

On trouvera résumées dans ce petit livre, en quelques pages remarquables de clarté et de précision, la vie et l'œuvre de Léonard, tout ce qu'il est essentiel de savoir sur les travaux de ce grand homme, aussi bien en matière d'art que dans les autres domaines de la connaissance. A. G.

L'Art flamand et hollandais (février et mars). — M. MAX ROOSES continue et achève son étude de l'*Exposition de l'Art flamand du XVII^e siècle*.

LA MUSIQUE :

Lully, par HENRY PRUNIÈRES.

Meyerbeer, par HENRI DE CURZON. — (Paris, Laurens.)

Ces deux solides études ont paru récemment dans la collection *Les Musiciens célèbres*.

M. Henry Prunières examine successivement l'homme et l'œuvre. Lully joue un rôle capital dans l'évolution de l'opéra qui, suivant sa conception esthétique, est entièrement basé sur le récitatif, car, en conformité avec l'idéal très littéraire poursuivi par le Florentin, la musique doit suivre le texte poétique et l'orchestre se contenter d'un rôle décoratif.

Les chefs-d'œuvre de Lully sont *Anadis*, *Roland*, *Armide*, surtout *Acis et Galathée*, musicalement l'œuvre la plus riche qu'il ait écrite. Son génie fut infiniment varié. Dans les partitions de *M. de Pourceaugnac*, du *Bourgeois Gentilhomme*, la *vis comica* déborde avec un entrain et une exubérance que seul Rossini a égalé. Inférieur dans les situations tragiques, il excelle dans l'expression des sentiments modérés. L'amour pour lui n'est pas une *passion furieuse* mais, suivant la manière de voir de l'époque, un *mal délicieux*. Lully a le sentiment de la nature. « Il a rendu en des pages charmantes le cours tranquille des heures nocturnes, l'apaisante sérénité des paysages champêtres... Comme Gluck, Lully ne doit pas être jugé en pur musicien mais aussi en dramaturge. »

M. de Curzon détermine le caractère *éclectique* de l'art de Meyerbeer. Il distingue avec perspicacité ce que cette œuvre comporte de fragile, de conventionnel et de caduc à côté de pages de la plus authentique beauté et de la plus noble inspiration. Si Meyerbeer manque parfois de souplesse et de

liberté dans les airs et leurs développements, il est supérieur dans le récitatif et arrive, dans les moments d'émotion ou de grande passion, à une ampleur d'éloquence vraiment magnifique. La Bénédiction des Poignards était proclamée par Wagner un travail de géant réalisé avec une sobriété de moyens remarquable. Il n'est pas vrai non plus de dire que Meyerbeer a voulu consacrer le principe du drame historique en musique. Les pièces de Meyerbeer suggèrent un milieu, ressuscitent une époque mais demeurent en marge de l'histoire.

Et d'ailleurs « dans le domaine musical surtout où l'évolution est continue, il ne faut point juger les œuvres anciennes avec les aspirations et les impressions actuelles ». Autre intéressante observation par rapport à l'interprétation des opéras de Meyerbeer. « On a longtemps considéré la grandiloquence du style, l'immobilité des attitudes, le convenu des groupements, la largeur de la déclamation comme un langage traditionnel et spécial, inhérent au genre du *grand opéra*. Mais, à l'époque de Meyerbeer, la vérité d'expression, la vie, le mouvement, la simplicité de déclamation, la sincérité des gestes étaient les conditions expresses de l'interprétation. » Nourrit, Levasseur, Cornélie Falcon furent les glorieux représentants de cet art dont après eux le secret et la tradition se perdirent.

G. DE G.

Répertoire moderne de musique religieuse, publié par les soins et sous le contrôle de la *Schola cantorum*, à Paris. — Messe de mariage, à quatre voix mixtes, par Arthur Coquard (op. 76); Messe dite « des Anges », arrangée pour deux voix mixtes et chœur populaire, par L. Perruchot; *Ave Maria* (chœur mixte), par V. Fumet; *Ego sum panis vivus* (trois voix mixtes), par L. Saint-Regnier; *Sub tuum praesidium* (deux ténors et basse), par l'abbé J. Valdès; trois hymnes et motets au Saint Sacrement (trois voix égales), par L. Perruchot; Petit salut (deux voix égales) et quatre motets tirés de l'office de la Passion (trois voix égales), par l'abbé C. Boyer.

Beaucoup et d'excellentes choses dans ce répertoire, par lequel la *Schola cantorum* poursuit énergiquement l'œuvre d'épuration de la musique d'église menée chez nous par l'effort quasi isolé. — mais combien éloquent — du maître Edgar Tinel. Le nom de M. A. Coquard, élève de César Franck et auteur d'œuvres dramatiques appréciées, attire tout naturellement l'attention. Sa Messe de mariage est fort intéressante. L'auteur y fait notamment un heureux emploi des *jubilations*, où se retrouve une des traditions les plus anciennes du chant liturgique; malheureusement, il exhibe parfois des tournures mélodiques qui évoquent le théâtre et le *lied* plus que l'église et qui contrastent avec les lignes ascétiques, parfois même sèches, qui caractérisent la plupart des compositions sacrées publiées par la *Schola*, surtout celles émanant de musiciens religieux par état. La place nous manque pour analyser en détail toutes celles mentionnées ci-dessus. Remarquons encore la messe « des Anges », de M. Perruchot, qui entrecoupe très heureusement ses développements mélodiques par des citations *arythmiques* du chœur, dans le style mélodique; excellents aussi, du même, les trois Hymnes et motets

dont la mélodique naturelle contraste avec les lignes étranges de telle autre pièce, comme l'*Ave Maria* de M. Fumet. A signaler encore les très bonnes pièces de M. l'abbé Boyer.

E. C.

DIVERS :

La critique du Darwinisme social, par M. J. Novicow. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine.*) — (Paris, Alcan.)

Le Darwinisme social, c'est l'extension au domaine de la sociologie des théories auxquelles l'auteur de *l'Origine des Espèces* a donné forme et autorité. On cherche depuis toujours une formule scientifique unique, enfermant et expliquant tous les phénomènes de la vie matérielle et morale. On a cru la trouver dans le système de la sélection naturelle, aboutissant dans tous les règnes au triomphe des plus forts, en vue du perfectionnement indéfini de toutes les créatures vivantes. L'instinct de lutte et d'accaparement que la Nature a mis dans les végétaux et dans les animaux existe également chez les hommes, et chez ceux-ci comme chez ceux-là, cet instinct, dont l'exercice aboutit à l'élimination des unités les plus faibles, est un instrument naturel de progrès... On ne perdit pas une si belle occasion de proclamer, une fois de plus, que le christianisme était en opposition avec les lois de la Nature, la charité, par exemple, mettant obstacle au plein effet de la sélection. On aurait pu faire le même reproche à la médecine qui tente de sauver des malades condamnés par la Nature. On n'alla pas jusque-là, mais la guerre, que les philosophes idéologues de jadis considéraient comme le jeu cruel de despotes ivres de leur pouvoir, prit, à la lumière du Darwinisme social, un lustre nouveau; elle devint l'arbitre de la supériorité des races, le moyen de la prédominance des meilleurs... Bismarck et de Moltke pensaient ainsi, on s'en doute bien; ce qui est moins compréhensible c'est de voir des penseurs comme Renan partager cette opinion (du moins avant 1870).

M. Novicow, se fondant sur l'observation scientifique et sur l'histoire, montre que tout progrès dans le monde a été le résultat de l'effort convergent et unanime des hommes, c'est-à-dire de l'association et que, dès lors, la guerre, qui est dissociation, n'a jamais pu aboutir à une amélioration générale de la condition de l'humanité qui n'eût pu être atteinte, en dehors d'elle, avec plus de rapidité. Sa démonstration est vigoureuse, éloquente et lumineuse.

ARNOLD GOFFIN.

La Démocratie vivante, par G. DEHERME. — (Paris, Grasset.)

Ce livre tire sa signification de la personnalité de son auteur autant que de la valeur de son contenu. M. Georges Deherme est le fondateur de ces universités populaires qu'on a vite transformées en machines de guerre contre la religion, mais qui à l'origine ne furent que des essais louables d'éducation de la classe populaire parisienne. Dans un procès retentissant que Deherme eut avec un de ceux qui contribuèrent le plus à cette désorientation, l'avocat

du fondateur eut l'occasion d'expliquer tout cela, et de raconter notamment que les deux premiers collaborateurs de Deherme furent Maurice Barrès et Henri Mazel peu suspects de frénésie irréligieuse. Depuis ces temps lointains — car l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine remonte à 1893 ou 1894 — G. Deherme a continué à évoluer, non pas en matière religieuse; positiviste il était, positiviste il est resté, mais en matière politico-sociale; il lui est arrivé ce qui arrive à tant d'apôtres qui croient à la bonté du peuple, à son dévouement, à sa magnanimité, et qui durement désillusionnés par le réel, se rejettent au pôle opposé. G. Deherme, d'anarchiste qu'il était, est devenu très autoritaire, et son livre *La Démocratie vivante* est surtout intéressant par la façon passionnée, véhémement et sincère dont il dit ses dures vérités à la démocratie mal vivante, pour ne pas dire agonisante que nous avons sous les yeux. Or ceci n'a pas de quoi surprendre; au fond il n'y a de véritable égalité que dans l'aristocratie, n'en déplaise aux politiciens. Qui dit démocratie, dit forcément subordination des uns aux autres; quand cette hiérarchie résulte d'un ascendant moral, c'est parfait, mais quand la masse est rebelle à toute discipline morale, il faut bien recourir à l'autorité, et voilà pourquoi G. Deherme veut un pouvoir temporel solide, et même un pouvoir spirituel incontesté.

D. L.

La vraie éducation, par M. PAUL GAULTIER. — (Paris, Hachette.)

Cette éducation est celle qui ne vise pas à créer soit des athlètes, soit des prodiges, mais seulement des hommes. L'éducation intégrale, comme l'appelle fort bien M. Gaultier, celle qui s'applique à la fois à la culture du corps, de l'intelligence et de l'âme. Aucune tâche plus difficile, mais aussi plus noble et qui réclame plus de tact pénétrant et de tendresse clairvoyante. Car élever un enfant, c'est créer une destinée. Celle-ci sera riche de forces, d'initiatives énergiques ou accablée de faiblesse, vouée à la subordination, selon que la personnalité physique et mentale de l'enfant aura été ou non développée sainement et harmonieusement. Il ne s'agit point de faire seulement des êtres savants, selon les méthodes d'une pédagogie à présent surannée, mais des êtres capables de sentir et de vouloir, c'est-à-dire de se créer une personnalité aussi bien par la supériorité du savoir que par celle du cœur et de la conscience.

Le problème est complexe, mais non pas insoluble, comme on le verra en lisant l'œuvre remarquable de M. Paul Gaultier, qui ne se borne point à définir ce que devrait être la vraie éducation, mais la met en quelque sorte en action devant nous et constitue par le fait une psychologie pleine d'émotion et de tendresse de l'enfant, ce petit être à la fois si simple et si mystérieux.

ARNOLD GOFFIN.



NOTULES

« *L'an mille* » de Victor Kinon vient de paraître chez Larcier (Bruxelles, rue des Minimes, 26). Nous consacrerons un article le mois prochain à cette œuvre de notre collaborateur. Mais saluons déjà ce talent si fécond, si multiple, si noble. Victor Kinon s'affirma dans *l'Ame des saisons* le premier parmi les poètes de sa génération. *L'An mille* ne peut qu'augmenter notre admiration pour lui.

* * *

M. Henry Davignon vient de recevoir de l'Académie française le prix de Jouy pour son roman *Le prix de la vie*. Un nouveau volume de M. Henry Davignon est sous presse. Nos lecteurs y retrouveront, augmentée d'un chapitre nouveau, *L'Ardennaise*, dont ils eurent la primeur.

* * *

Une série de conférences artistiques ont eu lieu avec grand succès au Cercle catholique d'Anvers. M. Pierre Nothomb a parlé de *l'Art et de la vie catholique*, M. Elie Baussart, de *l'Art et la vie sociale*, M. Georges Ramaekers, de *l'Art et la mystique*. Ces conférences étaient organisées par notre confrère *Le Catholique*.

* * *

Le chanoine Lecigne, tombeur du Romantisme, et qui excommunia dernièrement Mgr Duchesne, excommunie aujourd'hui Fogazzaro dans un article récent de la *Dépêche* de Lille. Beaucoup de verve mais beaucoup d'injustice et de parti pris. On peut discuter les idées d'un homme, on ne peut sans preuve l'accuser de mauvaise foi, de trahison et suspecter sa sincérité religieuse. Fogazzaro fut un grand idéaliste et un grand chrétien. Fogazzaro se trompa un jour mais se soumit. Il mérite de la part d'un prêtre autre chose qu'une page spirituelle et violente.

* * *

M. Paul Lefèvre, aujourd'hui grand homme de la *Jeune Wallonie*, fut jugé en août 1909 dans cette même revue par M. René Dethier :

« Paul Lefèvre : *Premiers vers*. — M. Paul Lefèvre a, m'assure-t-on, jeté le froc aux orties. Ce détail n'est pas superflu pour qui veut expliquer l'âpreté des attaques que le poète lance contre l'abbaye du Mont-César, à laquelle appartient notre excellent ami Dom Bruno Destrée. Ces sonnets plutôt blasphématoires ne sont pas les plus intéressantes pages de cette œuvrette où j'ai cru découvrir quelques poésies relativement bien venues, mais qui fourmille de pièces inachevées et négligeables... »

*Que de grabataires
Guéris
Par la parole sanitaire
D'un ami!*

La grande librairie d'art milanaise Hoepli et C^{ie} vient de faire paraître la première partie du septième volume de la monumentale *Histoire de l'Art italien* (*Storia dell' Arte italiana*) de M. Venturi, l'éminent directeur de l'Arte. Ce volume, illustré de près de 500 belles phototypies, est consacré à la *Peinture du XV^e siècle* (*la Pittura del Quattrocento*). Nous en rendrons compte très prochainement.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Storia dell' arte italiana. La pittura del quattrocento*, par ADOLFO VENTURI. Vol. ill. (Milano-Ulrico Hoepli, editore). — *Saint François d'Assise et Savonarole inspirateurs de l'art italien*, par GEORGES LAFENESTRE (Paris, Hachette).

HISTOIRE : *La domination française en Belgique à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e*, t. V. L'Empire, 1^{re} partie, 1804-1812, par JULES DELHAIZE (Bruxelles, Lebègue). — *Paris sous Napoléon. Le Théâtre-Français*, par L. DE LANZAC DE LABORIE (Paris, Plon).

LITTÉRATURE : *Amédée Prouvost*, par C. LECIGNE (Paris, Grasset). — *Pages choisies d'AMÉDÉE PROUVOST*, préface de J. Lemaitre (idem). — *Les meilleures pages* de LAMENNAIS, introduction de Paul Agnius (Tourcoing, Duvivier). — *Les maîtres de l'heure*, essai d'histoire morale contemporaine, par VICTOR GIRAUD (Paris, Hachette). — *La pensée d'Ed. Rod*, morceaux choisis par J. DE MESTRAL COMBREMONT (Paris, Perrin).

MUSIQUE : *L'anneau de Niebelungen de Richard Wagner*, par A. PAH-HAMMER, analyse dramatique et musicale, trad. de l'allemand par JEAN CHANTEVOINE (Paris, Alcan). — *Le langage musical*, étude médico-psychologique par les docteurs ERNEST DUPRÉ et MARCEL NATHAN (idem).

POÉSIE : *Elégies et sonnets*, par HENRI DEBERLEY (Paris, Grasset). — *Le miroir des heures*, par HENRI DE RÉGNIER (Paris, *Mercur de France*). — *Le livre du dauphin*, par SYLVAIN BONMARIAGE (Paris, Grasset). — *L'enchantée*, par LOUIS MERCIER (Paris, Calmann-Lévy). — *Sapho*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris, L'Occident). — *La maison pauvre*, par ANDRÉ LAFON (Paris, Falque). — *L'an mille*, drame en 5 actes, en vers, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier). — *Les géorgiques chrétiennes*, par FRANCIS JAMMES, chants I et II (Paris, *Mercur de France*). — *La chanson du poète errant*, par GABRIEL SARRAZIN (Paris, Perrin).

ROMANS : *Dies irae*, par CAMILLE SANTERRE (Paris, Sansot). — *Jules Lobel Alsacien*, par ANDRÉ LICHTENBERGER (Paris, Plon). — *Les cendres du foyer*, par HENRI D'HENNEZEL (Paris, Grasset). — *Bobine et Casimir*, par F. MORISSEAU (Bruxelles, Lamberty). — *Le maugré*, par MAURICE DES OMBIAUX. — *L'agitateur*, par GUY DE CASSAGNAC (Paris, Plon).

VOYAGES : *Sous le soleil de l'Inde*, par A. MAUFRÖID (Paris, Plon). — *Les visages de l'Égypte*, par JOSEPH BILLIET (Paris, Figuière).



La ballade du Chevalier et de la Nuit maléfique

*Le vent d'automne pleure à la vitre plombée,
Et sa plainte funèbre emplit le vieux manoir...
O terreurs des forêts qui rêvent dans le noir,
Malheur à qui vous hante après la nuit tombée!*

« — *Se lamenter sans cause, enfant! est un péché :
Dis-moi d'où vient ta peine et pourquoi tu tressailles?
— O mère! c'est demain le jour des épousailles,
Et j'attendais Adbert dès le soleil couché!... »*

*Le vent dans la forêt fait un profond murmure,
Mais Sire Adbert chevauche et ne prend garde à lui :
La lune, entre les fûts, ronde et sanglante, a lui,
Sans que son mâle cœur frissonne sous l'armure.*

« — *O mère! s'il échappe aux nocturnes périls,
J'irai pieds nus, avant l'alléluia de Pâques,
Embrasser le tombeau de messire Saint Jacques
Et couronner son front d'un nimbe de bértyls... »*

*Par ces sauvages nuits, quand la lune se lève,
On croit voir flamboyer la gueule de l'enfer ;
Mais Sire Adbert se signe avec sa main de fer,
Qu'une âpre étreinte noue à la garde du glaive.*

« — *O mère! tu le sais : malheur à qui se perd,
Quand minuit tinte au loin, dans la forêt hantée!
Il ne sortira plus de son ombre enchantée,
Eût-il, pendue au cou, la croix de Saint Rupert... »*

*Minuit sonne là-bas à d'invisibles Dômes...
Sire Adbert entend bien minuit sonner là-bas ;
Mais, fort de son amour, il ne s'arrête pas,
Et du vent de son glaive il fouette les fantômes.*

*Ce soir, l'enfer béant ne lui ferait pas peur :
Sans rien voir que le mors où mousse un flot d'écume,
Il pousse son cheval qui halète et qui fume,
Et qui souffle dans l'ombre une ardente vapeur...*

« — Que tarde-t-il ainsi? L'amour donne des ailes,
Et son cheval est prompt comme le vent du nord!...
Mère! j'ai peur de l'ombre où s'embusque la Mort!
Si les Nixes chantaient, n'irait-il pas vers elles? »

« S'il côtoyait le Rhin qui les roule en son eau,
S'endormirait-il pas près des Nixes traîtresses
Dont maint héros défait sans fin les blondes tresses?
Leur donnerait-il pas son cœur et son anneau?... »

*Hop! hop! le bon cheval, qui jamais ne chancelle,
Galope : sous ses fers sonne et flambe le roc...
Mais Sire Adbert soudain l'arrête, d'un tel choc
Que le crin noir se noue au pommeau de la selle :*

*Car il entend monter des gouffres bleus du Rhin,
Dans le vent de la nuit, le tendre appel des Nixes...
Il se dresse : l'effroi dilate ses yeux fixes ;
Un lâche cœur d'enfant bat sous son gorgerin.*

« — Viens dormir dans nos bras! En vain tu nous résistes :
Nos chants ont déjà pris ton cœur, beau chevalier! »
*Et voici que s'entr'ouvre un magique escalier
Aux degrés de cristal constellés d'améthystes.*

« — Viens! notre amour enivre et notre voix endort :
Pour bercer ton sommeil, vois quelle couche est prête!
— Pitié, Nixes! Là-bas, dans le manoir en fête,
Les harpes de l'hymen tendent leurs cordes d'or... »

« — Viens! nos baisers à nous sont immortels : regarde
Nos lèvres que jamais nul hiver ne pâlit!
— Laissez-moi! la nourrice a préparé le lit
Où m'attendent les bras de la blanche Hildegarde. »

« — Viens! nos yeux sont riants comme de jeunes fleurs,
Et nos cheveux, la nuit, font du soleil dans l'onde!
— Ma bien-aimée encore est plus belle et plus blonde,
Et vos sourires clairs sont moins doux que ses pleurs! »

« — Va donc, toi dont l'orgueil méprisa notre couche!
 Mais tremble — et souviens-toi de notre amer défi! —
 Puisque, pour te sauver de nous, il a suffi
 Que le nom d'une femme ait chanté sur ta bouche! »

.
 « — Mère! il fuit au galop le perfide sommeil
 Des Nixes aux bras blancs!... Mais tandis qu'il chevauche,
 Un fer mystérieux entre dans son sein gauche,
 Il défaille, et sa main se teint d'un sang vermeil!

« Mère! il m'appelle : il touche à son heure dernière!...
 O nuit maudite! par la lande et le hallier,
 Je vois un cheval noir bondir sans cavalier,
 Et le vent de la mort rebrousse sa crinière! »

Eperdue, elle vole aux créneaux de la tour ;
 Et depuis la forêt jusqu'à la lande bleue,
 Ses yeux désespérés, errant de lieue en lieue,
 Ses yeux guettent encor l'impossible retour...

« — Hop! hop! va, bon cheval qui jamais ne chancelles!
 Franchis d'un bond rochers, torrents, gouffres et monts!
 Devance la tempête et l'aile des Démons!
 Ne sois plus qu'un tonnerre entouré d'étincelles!

« Hop! le coq a chanté : brûle monts et ravins!
 Tu sais qu'en sa prière Hildegarde te nomme
 Et que, pour te fêter dignement, comme un homme,
 Elle emplit un seau d'or du plus noble des vins.

« Tu sais qu'elle m'attend sur la tour coutumière,
 Epiant ton galop dans l'écho des vallons...
 Vole, vole! au détour du sentier, nous allons
 Voir ses cheveux de miel flotter dans la lumière! »

.
 Un silence funèbre emplît le vieux manoir :
 « — Hildegarde! Hildegarde!... — O mon fils! ô mon hôte!
 Elle est morte d'amour sur la tour la plus haute,
 Où ses yeux jusqu'à l'aube ont guetté sans te voir... »

O terreurs des forêts qui rêvent dans le noir!

L'Idéal dans la Vie ⁽¹⁾

MESDAMES, MESSIEURS,



AVANT d'aborder mon sujet et pour y introduire de la clarté, il conviendrait peut-être que je commence par vous définir ce que c'est que l'Idéal, ou tout au moins ce que j'entends par là et dans quel sens je compte vous en parler aujourd'hui.

Or, vous le savez, il y a peu d'exercice aussi délicat que celui de définir, de façon réelle, précise et adéquate, n'importe quoi, quand ce ne serait qu'une carte à jouer ; il n'y a rien du reste dont on se soucie moins, et c'est pourquoi les convenances interdisent de prier à brûle-pourpoint quelqu'un de définir la chose dont il vous parle avec assurance depuis quarante-cinq minutes ; et c'est parfois un châtement cruel autant que voluptueux, à infliger à certains bavards mal-faisants, de leur demander tout à coup : « Mais au fait, qu'est-ce donc que ce modernisme dont vous me paraissez si préoccupé?... » Ou encore : « Je serais bien aise que vous me disiez au juste le sujet de ce *Chantecler* que vous semblez si peu priser?... » Définir est divin, dit Aristote!...

Je veux m'essayer d'abord à cette chose divine et vous dire, aussi précisément qu'il est possible en une matière de sa nature aussi fuyante, ce que j'entends par Idéal et la signification restreinte qu'il faudra que vous attachiez à ce mot, pour éviter toute confusion.

L'Idéal est un vocable d'une extension formidable. C'est le cas commun de tous ceux qui répondent à un besoin profond et universel de l'âme humaine : tels l'amour, la liberté, la reli-

(1) Conférence faite à Bruxelles, en janvier 1911, au profit des *Servantes des pauvres*.

gion; c'est que le vocable est unique tandis que les âmes qui s'en servent pour traduire quelque chose d'elles-mêmes sont légion et singulièrement différentes entre elles, et, en conséquence, ce qu'elles font tenir de réalité sous ces termes identiques se trouve être aussi peu identique que possible. Et l'on conçoit sans peine que le terme d' « amour » par exemple, selon qu'il est employé par une âme basse, comme Béranger, ou par une âme médiocre, comme Hugo, ou par une âme de sommet, comme Lamartine, signifie des réalités assez distantes l'une de l'autre. Il en va de même pour l'Idéal.

Tout le monde en parle; depuis quelques années surtout, on fait du terme un usage effréné, par suite probablement et en preuve de ce mouvement de renaissance idéaliste que F. Brunetière signalait il y a quelque quinze ans dans une conférence fameuse, à Besançon. Le mystique parle d'idéal; le croyant parle d'idéal; le poète en a toujours parlé (c'est son fief); le moraliste et le psychologue en parlent (c'est même, pour le dire en passant, de ce double point de vue que je me propose de vous en parler aujourd'hui); le philosophe et l'homme du monde en parlent; et les industriels en font une débauche à la dernière page des journaux et des revues où nous sommes tout scandalisés de voir ce grand mot divin à qui Platon mit des ailes, désigner tout familièrement tantôt un accessoire de toilette et tantôt un produit de cuisine.

Nous avons tort de nous scandaliser : il n'y a pas là abus, il n'y a qu'extension, je le disais à l'instant, et dans toutes ces acceptions si disparates d'un même terme, se retrouve un élément fixe et constant : tout objet est dit idéal qui répond à l'aspiration profonde et mal définie d'un être, à la soif de perfection qui le tourmente dans tel ou tel ordre de choses, au désir prépondérant de sa vie et qui en est comme le mobile. Et l'infinie diversité du désir humain (*trahit sua quemque voluptas*) crée l'infinie signification du terme.

Il existe toute une catégorie de réalités basses, vulgaires, matérielles, grossières, lamentablement courtes et étriquées qui se transforment en autant d'idéals pour une foule de cerveaux susceptibles des mêmes qualificatifs. Ne leur reprochez pas de manquer d'idéal, vous leur feriez de la peine; ils en ont, ils le disent, ils en sont fiers, ils proclament même la nécessité d'en avoir et ils le font dans une formule savoureuse, qui est

d'Octave Mirbeau et qui est du très bon Juvenal. Le héros de sa comédie *Les affaires sont les affaires* s'excusant à son fils de quelques aventures de basse galanterie qu'on lui reproche, s'écrie enfin : « Et puis, il faut de l'idéal, nom d'un chien ! » Et le fils, digne fils de son père du reste, répète en gouaillant : « Il faut de l'idéal, nom d'un chien ! »

Ce sens du vocable Idéal, je l'écarte. Mais il en est d'autres. A côté des objets ignobles que je viens de dire, dont la visée constitue tout l'idéal des natures inférieures, il en est d'autres, nobles et dignes, capables d'émouvoir et d'entraîner des âmes honnêtes et d'une certaine élévation morale; je prends comme type le plus commun de ces idéals, le fameux sonnet de Plantin, description gentiment épicurienne du *Bonheur du monde*, qui est dans toutes les mémoires :

*Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder, seul, sans bruit, une femme fidèle.*

*N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle ;*

*Vivre avecque franchise et sans ambition ;
S'adonner (sans scrupule) à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes,*

*Conserver l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi, bien doucement, la mort !*

C'est doux, c'est bon, c'est sain, — surtout c'est moyen. Donc c'est fréquent. Plût à Dieu, du reste, que les idéals de cette nature fussent infiniment plus fréquents encore ! Mais enfin, ce n'est qu'extensivement que ce nom d'idéal leur convient. Et en effet, dans la description concrète que je viens de vous réciter, de vie aisée, paisible, heureuse, dans un tout petit rond, à base de vertu, mais parce que la vertu est une con-

dition de ce bonheur et de cette paix ; dans tout cela, il n'y a rien qui dépasse la sphère des réalités palpables et tangibles, rien, vous me l'accorderez, qui donne le vertige du sublime, ni le frisson du chevaleresque.

Or, précisément, l'idéal, au sens rigoureusement propre du mot (et m'y voici donc enfin), l'idéal dit cela : il dit une conception telle de la vie et des choses de la vie, que le mobile ordinaire et profond de la nôtre devienne une réalité invisible, incontrôlable, inaccessible, si ce n'est à très longue échéance, même, proprement, à échéance posthume, une réalité située hors des prises de notre expérience positive et irréductible à une démonstration absolue et vulgaire comme est la démonstration mathématique ; mais en même temps et par cela même, objet d'une foi ardente et d'un amour ardent. Tandis que le positiviste idolâtriquement agenouillé devant le fait concret, refuse obstinément de sortir de la réalité et lorsqu'il en connaît tout ce qu'on en connaît en la regardant, la palpant, la flairant, l'écoutant, la mâchant, s'interdit de passer plus outre et de se demander ce qu'il y a en dessous ou au-dessus, ou du moins de se le répondre ; l'idéaliste, au contraire, proclamant avec Royer-Collard que « rien n'est plus méprisable qu'un fait », s'acharne à percer le mystère dans lequel le fait baigne ; l'idéaliste, c'est l'homme qui se refuse à admettre que la vie présente se tient debout par elle-même, qu'elle est équilibrée en soi, mais la considérant comme un système ayant en dehors de lui son centre de gravité ou son point de suspension, cherche avec inquiétude, avec angoisse, avec passion, ce point mystérieux et extra-planétaire, et l'ayant trouvé par le rêve, par le syllogisme ou par la foi, résolument y accroche sa vie à lui ; l'idéaliste, c'est l'homme de l'au-delà, l'homme de l'au-dessus, l'homme de l'autre-part, celui dont la petite faisane de *Chantecler* dit avec tant d'esprit :

*Et puis,
C'est un coq pour lequel il existe autre chose !*

C'est de cette autre chose que je veux vous parler en vous parlant de l'idéal dans la vie !

Et tout d'abord, je voudrais vous en retracer la naissance au cœur de l'homme. Je dis « de l'homme », car il semble bien, sauf certains cas d'exception, que le premier âge ne la connaît point, du moins de façon consciente. Pourtant, on peut reconnaître chez l'enfant, à de certains signes, la préparation lointaine et comme l'élaboration sourde du phénomène : ce petit être de 3 ou 4 ans rêve déjà sa vie et la rêve sous des couleurs grossières mais vives et non dépourvues de beauté ; il est mégalomane comme par nature : il se dit roi, capitaine, prêtre : il trône, il pontifie ou régente ; il se met sur les épaules des défroques éclatantes qu'il regarde avec complaisance et ces défroques c'est du rêve matérialisé ; plus tard il pourra se passer d'elles, et ce sont des rêves purs que, jeune homme, « il accrochera comme des chiffons de pourpre et d'or à la nudité de la vie » (Goethe). Sa petite vie réelle ne lui suffit donc pas, dirait-on, il ne la trouve pas assez belle et comme s'il avait déjà découvert avec Schopenhauer que « la vie n'est jamais belle, que seules les images de la vie sont belles », il imagine sa vie. Tout cela, d'ailleurs, comme tout le reste dans la vie enfantine, est encore flou, inconscient, crépusculaire, et tient peut-être à d'autres causes, après tout, que nous diagnostiquons mal.

Mais laissez-le grandir, laissez-le passer l'enfance, la puberté, l'adolescence, laissez-le venir au seuil de la verte jeunesse ; il a quitté le collège ; l'évolution physiologique depuis longtemps en voie, s'achève ; la croissance est à peu près terminée ; l'ère des premières expériences du monde vient de se clore ; un sens nouveau s'éveille qui fait envisager le monde et la vie sous un nouvel aspect ; « le cœur est comme un bois où les dieux vont venir », il y a des souffles troublants qui passent, des demi-frissons qui vibrent, la sève monte et bat, le cerveau bourdonne comme une ruche de jeunes abeilles par une lourde journée d'été. On ne sait pas, de grands soupirs gonflent la poitrine ; la nature ayant voulu que toute éclosion fût déchirante, cet état est un état de réelle souffrance ; la vie va déborder ; comme un bourgeon, on se sent éclater d'un vrai besoin de se prodiguer au dehors, de se dévouer à quelque cause, de se sacrifier ; on ne peut entendre certains mots sans frémir, comme s'ils étaient chargés d'électricité, et parmi ceux-ci le mot divin d'idéal : on a 20 ans ! « Et je voudrais bien voir une créature de 20 ans qui ne fût pas généreuse ! »

demande le Thomas Graindorge de Taine. « Elle l'est, provisoirement, parce qu'elle a 20 ans. » « Et vous dirai-je en ce lieu, s'écrie plus magnifiquement Bossuet, ce que c'est qu'un jeune homme de 22 ans! Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis, rien de modéré. Enivrés de leurs espérances, ils croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment, s'ils se départaient de leurs grands desseins... »

Et Aristote, qui ne l'aimait guère, pourtant, la jeunesse : « Le jeune homme avant que l'expérience de la vie ait humilié ses prétentions est plein de vastes espérances. Ainsi l'oiseau qui vient de faire l'épreuve de ses ailes pourrait se dire aussi qu'il volera jusqu'aux étoiles. »

Il faut que cette ardeur généreuse se prenne à quelque chose, se dépense. Huit fois sur dix — soyons cléments — sept fois sur dix, elle dévie dans le vice et la petite flamme bleue à peine allumée s'éteint, noyée dans la purulence de la chair. Elle en émergera encore de temps à autre comme les feux follets que l'on voit voltiger à la surface des marécages infects, mais c'est tout : point d'idéal de vrai nom sans chasteté! Heureusement, on se refait une virginité, à la longue, et, nous le verrons, l'idéal éteint peut se rallumer. Mais suivons d'abord la petite élite de ceux qui ont méprisé, comme Hercule, l'appel troublant du plaisir et qui cherchent, aux vagues énergies qui bouillonnent en eux, un débouché vers le haut...

Ils ne tardent guère, en règle générale, à le trouver. Peu à peu, la noble ardeur se précise, le rêve tourbillonnant et planant se pose, le cœur concentre sur un objet les effluves de tendresse vague qu'il envoyait tumultuairement à travers le vide; dans le grand ciel aux nuées de tourmente, l'étoile, notre étoile, se lève; c'est l'amour, c'est la gloire — des armes, de la science, de l'art, de l'éloquence, c'est le sacrifice — dévouement à la cause de l'humanité, à la cause de la religion; c'est tout cela avec mille nuances différentes, mille scintillements divers, mille modalités charmantes, exquises, chimériques, adorables.

Et bientôt surgit, non plus dans le ciel, mais sur la terre, l'être concret et vivant en qui le rayon, pensons-nous, s'est

incarné. Nous le pensons si bien, que nous l'y incarnons, dans le laboratoire intime du rêve où s'opèrent les transfigurations idéales... Vous savez, Messieurs, ce que devient là l'être élu. Si c'est une femme, elle en sort parée de toutes les noblesses et de toutes les séductions, de toutes les vertus et de toutes les beautés, elle est « l'être mystérieux et charmant que les lèvres pourront appeler sans blasphème, du beau nom d'ange », elle est la « Dame » dont le seul souvenir — inséparable de notre cœur et le jour et la nuit — est une source de joie intime et de force indomptable, élève et dilate le cœur, jette l'homme aux grandes aventures, aux entreprises épiques; elle n'est pas réelle, remarquez-le bien, elle est notre rêve devenu quelqu'un; elle est notre rêve

*Et c'est chose divine
D'aimer quand on devine
Rêve, invente, imagine
A peine*

*Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
On aime la Princesse
Lointaine.*

Un souci très noble se mêle à ce sentiment d'adoration et c'est de devenir digne de cet être adorable; c'est logique : nous lui avons prêté tous les traits qui constituent notre idéal à nous; fatalement nous devons désirer nous modeler sur elle et atteindre à sa hauteur. Et ceci n'est qu'un prêté-rendu : avant de travailler à nous faire à son image, nous avons commencé par la faire à la nôtre!

Et si, au lieu d'être une femme, c'est un monastère, c'est la même illusion d'optique idéale. Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir ce que devient, dans la vision d'un cœur pur de 20 ans, la sombre maison monastique et le grand parc emmurillé comme un cimetière, où il rêve d'aller enfermer sa jeunesse et sa vie : c'est si beau pour tout dire en un mot, que demain ce jeune homme en aura comme oublié une autre maison, la maison de douceur divine où se passa son enfance; demain sa froide solitude, froide mais peuplée des

riants, des radieux, des divins fantômes de son idéal, lui paraîtra préférable, infiniment, au foyer béni peuplé seulement d'êtres réels et qui sont sa mère, ses frères, ses sœurs...

Le phénomène est bien connu ; les grands poètes l'ont immortalisé ; les petits cyniques en rient ; les psychologues l'analysent et l'étiquettent, ils l'ont nommé la « cristallisation » et c'est Stendhal qui leur a forgé le terme, un jour qu'il avait vu un jeune officier s'extasier devant la main d'une femme aimée, alors que cette main était très ordinaire et marquée de petite vérole, et Stendhal avait compris que cette main était vraiment belle aux yeux de cet homme épris, parce qu'il la regardait d'idéal, comme une source d'eau calcaire met autour d'un rameau desséché la gaine de cristal qui en fait un diamant.

Le phénomène est bien connu — et il est charmant.

Malheureusement, comme toutes les choses charmantes ici-bas, il est de courte durée : la décristallisation se produit à brève échéance.

* * *

Ah ! si la Dame pouvait rester éternellement lointaine, si le Moutier pouvait rester éternellement clos, alors oui l'idéal aurait quelque chance de durer ; mais il n'en est rien : à part les très rares exceptions où des circonstances singulières maintiennent cette distance nécessaire à l'illusion, on s'approche. L'incoercible curiosité de Psyché qui nous ronge le cœur ne nous laisse de repos que quand nous avons soulevé le voile ou franchi la grille : mais du coup, l'objet de notre rêve (Dulcinée du Toboso ou Cloître du Carmel) se trouve réduit à la juste condition du réel, et nous apparaît *tel qu'il est* (oh ! les trois mots meurtriers !) et cette première révélation de la réalité nue est un puissant réfrigérant de l'enthousiasme. Pour plusieurs, le refroidissement est mortel et voici donc un second déchet dans le groupe idéaliste. Pour tous, le refroidissement est déconcertant et ceux qui s'en remettent demeurent généralement frileux et inquiets. Je ne voudrais pas aller aussi loin que Julie de Lespinasse et prétendre que le mariage est un éteignoir, « un véritable éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat », mais vous m'accorderez, je crois, qu'il est à tout le moins, un abat-jour : il concentre la lumière

mais en la rabaissant de manière qu'elle n'éclaire plus surtout que les objets de hauteur moyenne, au niveau des yeux, à portée des mains.

Comme il ne faut rien prendre au tragique et encore moins mépriser personne, je me hâte de dire que ceci n'a pas très grand inconvénient, la moyenne des âmes étant précisément si basses de plafond et si étroites de fenêtres, qu'un peu plus ou un peu moins de jour ne change rien à l'affaire, mais néanmoins on comprend qu'il en va tout autrement pour les âmes hautes et claires qui aspirent profondément à la lumière et la voudraient concentrer et fixer tout entière en elles, s'il se pouvait. Celles-ci en restent étrangement étourdies et blessées, irritées ou découragées, parfois elles en deviennent malades, puis vient la convalescence, — et parfois elles en meurent.

Le pauvre Tolstoï, cette belle flamme d'idéal qui vient de s'éteindre là-bas dans la sauvagerie du steppe, quatorze mois après son mariage — un mariage heureux comme on les appelle — fait ainsi parler un de ses interprètes dans *Guerre et Paix* :

« Ne te marie jamais, jamais mon ami ! C'est mon conseil. Ne te marie pas sans pouvoir te dire à toi-même que tu as fait tout ce que tu as pu, avant de voir *telle qu'elle est* la femme que tu as choisie. Autrement, tu te tromperais cruellement, irrémédiablement. Marie-toi quand tu ne seras plus qu'un vieillard bon à rien, autrement tout ce qu'il y a en toi de bon et de noble périra ; tout se dépensera en petites choses. Oui, oui, oui, ne me regarde pas avec un tel étonnement : si dans l'avenir tu attends quelque chose de toi, alors à chaque pas tu sentiras que tout est fini pour toi, que tout est fermé sauf le salon où tu seras sur le même pied qu'un valet de cour ou un imbécile..... Ma femme est une femme admirable. C'est une des rares femmes avec qui l'on est tranquille pour son honneur, mais mon Dieu, que ne donnerais-je pas maintenant, pour n'être pas marié!... Tu es le premier, le seul à qui je dise cela, parce que je t'aime!..... »

Et jusqu'à sa dernière heure il a senti cela et combien il est douloureux de vouloir servir à la fois ces deux maîtres irréconciliables : le réel et l'idéal, et que même si l'on ne déserte pas complètement le second, cependant, empêché qu'on est par le premier, on ne le servira pas comme on l'aurait voulu et l'on

manquera sa vie. Il l'a manquée et sa fugue suprême à travers la neige, vers une abbaye de mystère, ne fut autre chose qu'un effort de moribond pour échapper à cette triste sensation de vie manquée, un dernier sursaut vers l'idéal que le contrepoids de la réalité conjugale l'avait empêché d'atteindre. C'est pourquoi « le génie est célibataire », selon le mot du physiologiste Granier : comme doit être célibataire, tout à qui de par le monde incombe une tâche d'idéal, et c'est l'admirable vue, pour le dire en passant, qui a fait imposer la virginité à ses prêtres, par l'Eglise romaine...

L'expérience du réel, voilà donc le premier ennemi de l'idéal chez l'homme jeune qui prend pied dans la vie.

Il en est un second : le contact du monde. Le monde est le peuple des médiocres et des philistins, dont le premier courant d'air qu'ils affrontèrent éteignit jadis la petite lueur d'idéal allumée en eux par la prime jeunesse ; depuis lors, un peu par remords, un peu par envie, un peu par la tendance naturelle à l'homme d'ériger sa vie en règle universelle et de façonner toute son ambiance à son image, toutes ces médiocrités conspirent à souffler sur la petite flamme bleue dès qu'elle point, et où qu'elle poigne. De ce milieu déprimant, l'intolérance est terrible ; les lois et les exigences qui y règnent, draconiennes : il faut, ou en sortir, ou tourner à médiocre. Toute pensée haute, tout idéal pur, toute ambition élevée sont strictement interdits par le monde à l'homme du monde ; ne vivre que pour le monde et ses écœurantes frivolités, ne trancher en rien sur le milieu, ni en retardant ni en avançant, s'il se prête à cette atrophie de tout ce que la nature avait pu mettre de hautain dans son intelligence et de magnifique dans son cœur, s'il travaille à réaliser le type convenu et commandé d'élégance calquée et d'esprit moulé, s'il se résigne au niveau, c'est parfait : *dignus est intrare*. S'il veut, au contraire, s'affranchir de cette tyrannie avilissante, c'est la lutte, et une lutte terrible, le ridicule, le dénigrement, le boycottage, et le reste..... Le jeune homme le sait, il le sent, il le dit. Ce que je viens de vous dire est extrait textuellement d'une lettre de jeune homme appréciant le monde où il se débat. Alors il se tâte et s'interroge et, s'il constate que Dieu lui a refusé le souffle et le biceps qu'il faut pour remonter les courants rapides, il soupire, il verse un

pleur, il agite les bras et enfin il s'abandonne et coule à pic. Encore un idéaliste à la mer!.....

« De vingt à trente ans, dit Taine, l'homme avec beaucoup de peine, étrangle son idéal, puis il vit ou croit vivre tranquille. Mais, c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant » (Thomas Graindorge). Que c'est donc bien dit!... Le petit fantôme revient périodiquement et c'est chaque fois dans l'âme un passage de remords, une pointe de mépris de soi-même, le sentiment aigu d'une déchéance... Je le répète, je n'indique que les grandes lignes et comme qui dirait la courbe moyenne de l'idéal dans la vie humaine, mais il y a des masses de nuances.

Ainsi, par exemple, les uns sont révoltés à fond, et dans le dépit ou le désespoir que leur cause l'écart constaté entre le rêve d'hier et le réel d'aujourd'hui, ils concluent radicalement à l'inanité essentielle du rêve, et comme d'autre part, malgré eux, « l'infini les tourmente », ces retours offensifs de l'idéal leur devenant intolérables, ils se prennent à envier un sort inférieur à la condition humaine et soupirent avec le réaliste anglais Whitman dans sa chanson sur soi-même (*Song of myself*) :

« Les animaux sont bien heureux; ils sont satisfaits et placides; j'aimerais aller vivre avec eux.

» Bien souvent, je les regarde, je les regarde!

» Ils ne se font jamais de mauvais sang; jamais ils ne soupirent sur l'état de leur âme;

» Ils ne restent pas éveillés la nuit pour pleurer leurs péchés;

» Il n'y en a pas un seul qui soit mécontent, pas un seul atteint de la folie de la propriété;

» Pas un qui s'agenouille devant un autre ou devant ceux de son espèce qui vécutent il y a mille ans;

» Il n'y en a pas un sur la terre qui soit honorable ou malheureux.

« Ah! les animaux sont bien heureux! Je voudrais aller vivre avec les animaux!... »

Et ce programme élégant, ils le réalisent; toutes ces choses que ne connaissent pas les animaux, l'inquiétude du cœur, le soupir de l'âme, les insomnies mouillées de larmes, le culte des grands morts, la mélancolie, toutes ces choses divines, ils finissent par les expulser de leur vie, et vous les retrouvez,

vers quarante ans, gros et gras, luisants et puissants, suintant la joie de vivre, comme on dit, la joie de ne pas vivre, comme on devrait dire, mais la grosse joie obscure de végéter et s'inquiétant uniquement de ce qui pourrait la troubler et vous vous dites avec stupeur : « Tiens, mais c'est un tel ; et dire qu'à vingt ans il ne rêvait que le martyr !... » Vous le lui rappelez et il rit d'un gros rire sonore et avantageux : « Ah oui ! le martyr ! C'était la jeunesse, mon cher ! Maintenant c'est la vie, et dans la vie, vous savez, l'idéal... les chiens en crèvent ! »

Soit !... mais cela ne prouve pas encore que les hommes n'en vivent point !...

Et vous en retrouvez d'autres qui ont pris une attitude différente. Ceux-ci ne se sont pas révoltés, ni découragés ; en philosophes, ils ont recherché les causes de leur déboire et si cette banqueroute de leur idéal premier ne provient pas d'une erreur initiale qui appellerait une correction, car la jeunesse, leur dit Aristote, est comme le vin et le jeune être humain est à l'instar d'un homme ivre, il n'a pas le sens du réel, ni du possible, ni de la proportion, ni de la vie. L'ivresse une fois cuvée, il s'agit seulement d'apporter la correction voulue dans les visées primitives et comme on dit : mettre au point ; la mise au point de l'Idéal est une des opérations les plus importantes et les plus délicates de la vie morale.

Il est des idéals d'utopie ; je connus un enfant charmant qui, dans son ignorance de l'histoire et sa bravoure native, caressait secrètement depuis plusieurs années le rêve d'être un jour zouave pontifical. Il finit par s'en ouvrir ; on lui révèle la vérité et que l'espèce est disparue. Ce fut dur, on soupira, on pleura, on regretta, puis on mit au point et, ne pouvant se faire zouave, on résolut de se faire grenadier du Pape. (Vous savez qu'on appelle ainsi les Jésuites...)

Et il est des idéals de chimère, impliquant des contradictions qui échappent à la jeunesse enivrée et sans expérience. Vivre ici-bas dans un état d'union constante et continue avec Dieu, c'est un idéal qui en a tenté plusieurs. Mais c'est là un sort angélique et non humain, et Pascal fait entendre sa grosse voix et son gros mot : « Qui veut faire l'ange, fait la bête !... »

Et il est des idéals manqués. L'héroïne d'un admirable roman idéaliste, paru naguère et intitulé *Ascension* (il est de

Ch. de Pomairols), s'aperçoit à la veille de devenir mère qu'elle était appelée à la virginité, dans le cloître. Son regret se fait tellement affreux qu'elle en meurt en donnant le jour à son enfant. C'est une solution, assurément, et très idéale, mais il en était une autre, qui était de mettre au point ou d'opérer, comme on dit, une substitution.

Les héroïnes de mille romans modernes s'aperçoivent au lendemain de la noce qu'elles se sont trompées de mari et que c'est un autre qui incarnait leur type. Là-dessus, elles prennent différents partis dont le plus commun est de tromper le mari de leur contrat avec le mari de leurs rêves ; c'est une solution, assurément et pas idéale du tout et parfaitement condamnable. Mais il en était une autre, encore une fois...

Dans l'opuscule qu'il vient d'écrire sur la *Famille*, E. Faguet décrit un joli cas de mise au point tout à fait topique et que je me permets de vous recommander. C'est au chapitre IX intitulé *L'Idéal intimidant*.

Mais je n'ai pas dessein, vous le pensez bien, de vous exposer les mille et une manières dont on peut ramener à un idéal convenable les mille et une aspirations étranglées, les mille et un élans déviés qui mettent en détresse les cœurs de trente à quarante ans et au delà. J'observe seulement, je crois observer, et dans la vie et dans la littérature qui est le miroir de la vie, que ces sortes de réduction de l'idéal se ramènent à deux grands types — et je vais m'efforcer de vous les décrire — le type moyen, le type pur, la solution mixte, la solution transcendante.

* * *

La solution mixte d'abord.

L'homme, le jeune homme, a rêvé trop grand, trop beau, il a trop attendu de la vie : de l'amour et de la famille, de la pensée et de l'action, des hommes et de la société, de la société civile, de la société religieuse. Quelques années d'expérimentation lui ont montré sa fatale erreur ; la lumière éclate brutale et brûlante dans son esprit et il s'écrie avec colère et dégoût : « Vanité de vanité ! tout sous le soleil est vain, tout est vide, tout est creux ! plus vide, plus vain, plus creux que le vent ! J'ai considéré toutes choses, une à une, afin d'en découvrir la raison et voici ce que j'ai trouvé : la femme est plus

amère que la mort, elle, dont le cœur est un filet et les mains sont des chaînes; l'homme est naturellement droit, mais gâté par une foule de finesses; je n'en ai trouvé qu'un sur mille et pas même une femme sur le même chiffre; la philosophie c'est la poursuite du vent : avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin et qui augmente sa science accroît sa douleur! Le rire est une ineptie et la joie une folie! L'action est une duperie, puisqu'il ne revient rien à l'homme de tout l'effort de ses mains et de tous les soucis qui fatiguent son cœur sous le soleil... La famille!... Quand un homme aurait cent fils, que lui en revient-il? Je dis qu'un germe avorté est plus heureux que lui!... La justice est un leurre! je vois régner la méchanceté au sein même du Droit et tant d'opprimés sous le soleil qui sont sans un consolateur.

» Et que fait donc la justice de Dieu? Je vois des justes qui périssent misérablement dans leur justice et à côté d'eux des coquins, prolonger leur vie et prospérer dans leur malice!... »

Ce sombre tableau de la vie misérablement courte, infailliblement vouée à la mort et chargée de maux de toutes sortes, jette d'abord l'homme dans un grand découragement mêlé d'irritation et peu à peu s'apaisant dans le dégoût, dans le spleen, dans cet horrible spleen vieux comme le monde et moderne au premier chef, que les littérateurs ont nommé le mal du siècle et que les pathologistes appellent *taedium vitae* : la répugnance de vivre!

C'est précisément ici le moment de la seconde naissance de l'Idéal. Par la voie de l'expérience, rigoureuse et complète, l'homme a touché du doigt l'inanité de la vie considérée en elle-même; d'autre part il faut vivre — à moins d'adopter la solution du revolver comme le font quelques radicaux — il faut vivre et la vie reste chère malgré tout et tout le mal qu'il vient d'en dire, ne le croyez pas trop, ne le prenez pas au pied de la lettre, tout le mal qu'il en a dit provient uniquement de ce qu'il l'aime et la voudrait pouvoir aimer davantage (que de fois ceci nous arrive d'en vouloir à ceux que nous aimons, de certains défauts qui font obstacle à un amour plus grand). Alors, il cherche à combler les lacunes de la vie, à pallier ses déficits, et, comme en elle-même il ne trouvera pas les éléments compensateurs qu'il cherche et qu'il lui faut, il les prend en dehors d'elle et le voici dans l'idéal. Tout ce livre mystérieux de l'*Ecclésiaste*, un des

plus riches en expérience humaine, n'est que le déroulement naïf et spontané de cette psychologie : l'âme affolée par l'énigme de l'Univers et la vanité de sa vie à elle, voulant vivre par ailleurs, car la vie est douce par tant de côtés, et alors, jetant sur les autres côtés, les côtés sombres, mystérieux, cruels, décevants, la grande lumière idéale de la croyance à une providence bonne et à une vie future où tous les déficits de la vie présente s'équilibreront dans la justice et dans le bonheur.

Aussitôt toutes ces choses qu'il vient d'anathématiser, l'argent, les décorations, les magistratures, la femme, le champagne et les roses et autres créatures de Dieu, reprennent pour le pauvre ecclésiaste un peu de charme : « Va, dit-il, mange avec joie ton pain et bois gaîment ton vin ; qu'en tout temps tes vêtements soient blancs et que l'huile parfumée ne manque pas à ta tête. Jouis de la vie avec une femme que tu aimes, pendant les jours de la fugitive existence que Dieu t'a donnée sous le soleil, pendant tous les jours de ta vanité ; tout ce que ta main peut faire avec ta force, fais-le, car c'est ta part dans la vie, vois-tu, et dans le travail que tu fais sous le soleil ! »

On croirait entendre, mais avec la différence d'accent qui s'impose, le sage Augustin d'Eugène Fromentin donnant à Dominique la forte leçon de vie que l'on connaît : « Je suis un triste médecin pour les maux dont je vous crois atteint, je vous conseillerais pourtant un remède qui s'applique à tout, même à ces maladies de l'imagination que je connais mal : c'est une hygiène, j'entends par là l'usage des idées justes, des sentiments logiques, des affections possibles, en un mot l'emploi judicieux des forces et des activités de la vie. La vie, croyez-moi, voilà la grande antithèse et le grand remède à toutes les souffrances dont le principe est une erreur. Le jour où vous mettrez le pied dans la vie, dans la vie réelle, entendez-vous bien ; le jour où vous la connaîtrez avec ses lois, ses nécessités, ses rigueurs, ses devoirs et ses chaînes, ses difficultés et ses peines, ses vraies douleurs et ses enchantements, vous verrez comme elle est saine, et belle, et forte, et féconde, en vertu même de ses exactitudes ; ce jour-là, vous trouverez que tout le reste est factice, qu'il n'y a pas de fictions plus grandes, que l'enthousiasme ne s'élève pas plus haut, que l'imagination ne va pas au delà, qu'elle comble les cœurs les plus avides, qu'elle a de quoi ravir les plus exigeants, et ce jour-là, mon cher enfant, si vous

n'êtes pas incurablement malade, malade à mourir, vous serez guéri. .

J'ai appelé cela la solution moyenne et, en effet, comme il saute aux yeux, cela n'est pas encore très éclatant et ne comporte qu'un minimum de transcendance. Cependant c'est une solution, je veux dire que sur ce fonds d'idéal, un homme, une femme, peuvent très honorablement faire leur vie, lui trouvant un sens et n'en éprouvant pas l'affreux dégoût qui vous donne l'envie d'en sortir ou tout simplement de

*vous asseoir au milieu du chemin.
Et de demeurer là sans effort, sans attente,
Puisque vaine est l'attente et que l'effort est vain. »*

Et c'est une solution nécessaire, je veux dire qu'en dehors de cela, la vie n'est pas tenable et l'homme y est voué au terrible ennui, à la neurasthénie. Tous les observateurs de notre vie moderne confirment cette vue. Paul Bourget étudiant dans ses *Essais de Psychologie contemporaine* « l'ennui moderne, exactement calqué sur l'ennui oriental, stagnation du cœur, qu'aucune espérance de volupté ou de félicité ne fait vibrer, torpeur croupissante qu'aucun désir n'émeut, la mort intime dans le mouvement machinal », note fort judicieusement comme cause principale de cet état d'âme morbide, « le sentiment que cette vie d'ici-bas réduite à elle-même, ne vaut pas la peine d'être vécue. » Et il cite à l'appui le mot si humain de Baudelaire, préférant, disait-il :

La douleur à la mort et l'enfer au néant !

Et le cri non moins humain de Flaubert devant la conception matérialiste du monde : « Un froid horrible me glace jusqu'au fond de l'âme ! Cela excède la portée de la douleur. C'est comme une mort plus profonde que la mort !... »

E. Tardieu, étudiant le même phénomène, dans son « Essai d'une psychologie : l'*Ennui* », le déclare incurable, parce que la vie, dit-il, n'a ni fond ni but et qu'elle poursuit en vain un état d'équilibre et de bonheur. C'est admirable de logique et de franchise. L'inexorable ennui qui fait le fond de l'âme humaine n'étant pas autre chose qu'un immense besoin d'autre chose,

dès là que vous enfermez la vie rigoureusement entre le sein maternel et la fosse funéraire, vous niez cette autre chose et l'ennui est inguérissable.

Tolstoï, non plus en théoricien qui observe, mais en expérimentateur, note merveilleusement la même chose dans un récit émouvant qu'il a inséré sous le titre de « Confession personnelle », dans le premier volume de son *Introduction à la Critique de la Théologie dogmatique et à la recherche de la doctrine chrétienne*. Ecoutez cette page, palpitante comme une dissection d'âme :

« Vers 50 ans je commençai d'avoir des moments de perplexité, des moments d'arrêt, où je ne savais plus ni quoi faire, ni comment vivre. L'intérêt que l'homme prend d'ordinaire à ses fonctions vitales n'existait plus pour moi. La vie, jadis enchantresse, me paraissait insipide ou plutôt morte. J'étais obsédé par ces deux questions : « A quoi bon? Et après? »

» Il me sembla d'abord qu'il devait exister une réponse et que pour la trouver, il ne fallait que du temps, mais ces questions devenant toujours plus pressantes, je m'aperçus qu'elles étaient comparables aux premiers malaises qu'éprouve un malade, auxquels il ne fait guère attention, jusqu'à ce qu'ils se fondent en une souffrance continue. Je sentis que ce sur quoi je me tenais, se brisait sous moi, que le sol manquait sous mes pas, que ce dont je vivais n'existait plus, que moralement je n'avais plus de quoi vivre.

» Une invincible force m'entraînait à me débarrasser de la vie d'une manière ou d'une autre. On ne peut pas dire que je *voulusse* me tuer. La force qui m'entraînait hors de la vie était plus puissante, plus ample, plus générale que le vouloir-vivre. C'était une force semblable à mon ancienne aspiration à la vie, seulement en sens inverse. J'aspirais de toutes mes forces à sortir de la vie. Et voilà que moi, homme heureux, je me cachais la corde pour ne pas me pendre à la solive, entre les armoires de ma chambre où chaque soir j'étais seul en me déshabillant. Je cessai d'aller à la chasse avec mon fusil, pour ne pas être tenté par ce moyen trop facile de m'ôter la vie. Je ne savais pas moi-même ce que je voulais : j'avais peur de la vie, j'aspirais à en sortir et cependant j'espérais encore quelque chose d'elle.

» Et cela se passa en moi dans un moment où j'avais tout ce qui est considéré comme donnant le parfait bonheur. J'avais

50 ans à cette époque. J'avais une bonne épouse, aimante et aimée, de bons enfants, un grand domaine qui s'accroissait sans aucune peine de ma part. J'étais respecté plus que jamais de mes proches et de mes connaissances. J'étais comblé d'éloges par les étrangers et je pouvais croire, sans trop me flatter, mon nom célèbre. Avec cela, je n'étais pas fou ou malade d'esprit. Au contraire, je jouissais d'une force morale et physique que j'ai rarement rencontrée parmi les personnes de mon âge. Physiquement, je pouvais faucher de manière à tenir tête à des paysans. Intellectuellement, je pouvais travailler huit à dix heures de suite sans éprouver aucune conséquence fâcheuse d'un pareil effort. Et c'est dans cet état que j'arrivai à ne pouvoir pas vivre... Cet état de mon âme s'exprimait pour moi de la sorte : Ma vie est quelque méchante et stupide plaisanterie qui m'est jouée par quelqu'un !

» Je ne pouvais donner aucun sens raisonnable à aucune de mes actions, ni à ma vie entière. Je m'étonnais seulement de n'avoir pas compris cela dès le commencement. On ne peut vivre que pendant qu'on est ivre de la vie, mais lorsqu'on se dégrise, on ne peut pas ne pas savoir que tout cela n'est qu'une supercherie stupide. C'est tout à fait cela, une supercherie qui n'a rien de risible ou de spirituel, mais qui est tout simplement cruelle et stupide...

» Mais peut-être n'ai-je pas vu ou n'ai-je pas compris quelque chose ? me disais-je parfois, il n'est pas possible qu'un pareil état de désespoir soit naturel aux hommes.

» Et je cherchais une explication parmi les connaissances que les hommes ont acquises. Et je cherchais douloureusement, longtemps, et non par curiosité oisive ; je ne cherchais pas avec indolence, mais péniblement, opiniâtrement, jour et nuit, comme un homme qui se perd cherche le salut ; et, je ne trouvais rien !

» Je cherchais dans toutes les connaissances et non seulement je ne trouvais pas, mais je fus convaincu que tous ceux qui ont cherché comme moi dans le savoir humain, n'ont rien trouvé non plus. Et non seulement ils n'ont pas trouvé, mais ils ont reconnu clairement que cela même qui me conduisait au désespoir — à savoir l'absurdité de la vie — est l'unique, l'incontestable savoir accessible à l'homme.

» Ma question, celle qui a 50 ans, me conduisait au suicide

était des plus simples; elle git dans l'âme de tout homme, depuis l'enfant stupide jusqu'au plus sage vieillard; sans elle, la vie est impossible comme j'en ai fait moi-même l'expérience.

» La voici : Qu'est-ce qui sortira de ce que je fais aujourd'hui? de ce que je ferai demain? Qu'est-ce qui sortira de toute ma vie? Pourquoi dois-je vivre? Pourquoi désirer? Pourquoi faire quelque chose? Ma vie a-t-elle un sens, un sens qui ne soit pas aboli par l'inévitable mort qui m'attend?

» Ma raison me poussait logiquement au suicide, mais une autre force travaillait aussi en moi, que je ne puis nommer autrement que *conscience de la vie*, et ce fut cette force précisément qui me tira de ma situation désespérée.

» Pendant toute la durée de cette année, lorsque je me demandais presque à chaque minute : Ne faudrait-il pas en finir par une corde ou par une balle? à côté de ce courant d'idées et d'observations dont j'ai parlé, mon cœur languissait dans une douloureuse angoisse. Je ne puis appeler ce sentiment autrement que la *Recherche de Dieu*.

» Je dis que cette recherche de Dieu n'était pas un raisonnement, mais un sentiment, parce qu'elle ne provenait pas du mouvement de mes idées, elle leur était même directement opposée, *mais elle sortait du cœur*. C'était une crainte, le sentiment d'être orphelin, isolé au milieu de choses étrangères, c'était l'espoir que quelqu'un me porterait secours!... »

Vous me direz, peut-être, que c'est là une psychologie bien étrange et qui confine à la pathologie et que jamais vous n'éprouvâtes rien de pareil, ni de près ni de loin. Ce disant vous vous rencontreriez, entre autres, avec Voltaire et la rencontre qui n'a rien de flatteur à l'ordinaire serait ici particulièrement peu honorable. Cette vulgaire canaille, pour parler sa langue, ce singe de la philosophie faisant la grimace sur un bâton et mordant les passants, comme il décrivait lui-même Jean-Jacques, ne pouvait supporter cet admirable tourment de l'infini dont Blaise Pascal venait de donner le surhumain spectacle et il écrivait dans son *Sottisier* :

« Ces contradictions qui sont dans l'homme, ces délicatesses de l'amour propre, ces élans de l'âme pour le souverain Bien, ces guerres intestines de nos âmes, dont les Pascal, les Nicole nous ont rebattu les oreilles, sont inconnues de la plus grande partie du genre humain; c'est le partage de quelques oisifs. »

Admirable, Messieurs, ce mot de Voltaire! D'abord, il peint Voltaire et nous donne à comprendre qu'il existe des âmes essentiellement basses, inexhaustibles, et à qui la nature a refusé un sens (il n'y a pas d'organe de perception commune entre Blaise Pascal et Voltaire). Mais ensuite, il donne à entendre deux grandes vérités, la première, que les idéalistes sont la minime partie de l'humanité; et la seconde, que la cause de cette rareté des hommes d'idéal est l'absence de réflexion déterminée par l'excès des préoccupations extérieures. Or, une certaine oisiveté est requise; l'homme doit se tailler les loisirs convenables pour ausculter son âme et l'entendre, sous la percussion, rendre le son grave et sourd, le son du vide affreux qui est la marque même de son origine et de sa destinée.

Et la majorité des hommes ne le fait pas? C'est vrai, mais tant pis pour la majorité! Car le vrai malheureux n'est pas celui qui se découvre une âme douloureuse, mais celui qui ne sent pas son âme et qui va sans songer à lui ni à rien de lui, et qui atteint l'âge de cent ans sans s'apercevoir qu'il est mort et pourri depuis longtemps. Pardon de ces derniers mots un peu vifs, ils sont de Tolstoï.

* * *

Et il y a, vous disais-je, une seconde solution, la solution pure, un second type d'idéaliste, l'idéaliste transcendant.

La solution moyenne adoptait la vie telle qu'elle est, se décidait à en tirer tout le bien qu'elle recèle; que si d'aventure, ses déficits venaient à se faire jour cruellement elle tendait sur ses lacunes et ses gouffres le voile léger de l'idée et de l'espérance. En somme, l'homme de ce parti vit surtout sur la terre et ce n'est que quand elle se fait trop sombre, par instants, qu'il se tourne vers le ciel pour y chercher un peu de bleu.

L'idéaliste transcendant est d'un type tout autre. Comme le premier, comme l'ecclésiaste, comme le Dominique de Fromentin, il a touché du doigt la vanité de la vie et de toutes les choses de la vie; il en a éprouvé au premier coup le même étourdissement, comme s'il était tombé du haut d'un clocher, la même colère, comme si l'on venait de le tromper lâchement, le même dégoût; seulement chez lui, l'impression

est définitive, la vie est par lui jugée sans appel ; elle n'aura plus de prise sur lui, entre elle et lui il y a quelque chose de brisé et, comme on dit, l'amour est mort. Un moment, il manifesterait son dépit par des épigrammes et des reproches, par des anathèmes de rancœur, car il se sentirait au cœur l'envie justicière de secouer cette réalité trompeuse dont il vient de souffrir, de la faire voir à tous telle qu'elle est ; ou bien, il caresse l'idée plus généreuse de la réformer, c'est-à-dire de la refaire sur le modèle de son rêve déçu, mais, comme il ne peut s'empêcher de lui en vouloir malgré tout, de sa déception, il se met à cette œuvre de réforme, avec une fougue, une impatience qui la font ressembler à un assaut et qui trahissent le mélange impur de son intention ; la réalité d'ailleurs, qui n'aime pas à être attaquée de cette façon-là, se raidit, riposte à grands coups brutaux et lui démontre ainsi la nouvelle erreur dans laquelle il vient de verser ; alors, décidément éclairé et pleinement dégrisé, bien résolu à ne point chercher un *modus vivendi* basé sur de trop pénibles concessions, meurtri dans tout son cœur et pour cela fermant hermétiquement tout son cœur, l'idéaliste monte à l'étage, se réfugie dans sa tête, et là il élabore un nouveau système de vie, le système d'où seront bannis les éléments terrestres imparfaits et caducs, où ne seront admis que les éléments purs descendus directement de la sphère sereine des idées.

Des réalités d'en bas, il ne se souciera plus guère et son regard habituellement tourné vers l'azur ne se reportera vers la terre qu'autant qu'il est nécessaire ; je veux dire assez pour éviter la mésaventure de l'astrologue qui, « un jour, se laissa choir dans un puits » et auquel on dit :

*Pauvre bête !
Tandis qu'à tes pieds à peine tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?*

(Reconnaissez La Fontaine à ce mépris de l'idéal.)

Vous saisissez la distance énorme qui sépare l'idéaliste moyen et l'idéaliste pur ? Tous deux mettent à la vérité, l'idéal dans leur vie, mais non pas à la même place, ni à la même dose ; tous deux sont citoyens de ce royaume pur de l'esprit que le Sauveur appelait le royaume de Dieu. Mais le premier en est

un citoyen qui se mêle à peine à la vie de la cité et préfère son foyer tiède à la place publique, balayée par les vents de carrefour; le second vit cette vie et la fait! Pour faire tenir la différence en deux formules inspirées encore par la même métaphore évangélique, on pourrait dire que, tandis que l'idéaliste tout court accepte et vit le précepte du Maître : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, le reste vous viendra de soi... », l'idéaliste moyen, dégradant la parole parfaite et l'accommodant aux délicatesses charnelles de son faible cœur, rectifie : « Croyez au royaume de Dieu, aspirez-y, surtout quand le reste vous manque, mais cherchez d'abord le reste, car ce reste a son prix. »

Et cela fait, Mesdames et Messieurs, une différence solennelle!

* * *

Or, quelle est donc, finalement, l'idée mystérieuse qui élève l'homme à cette hauteur et le rend capable de réaliser ce phénomène déconcertant : une double vie, une vie apparente qui marche sur la terre, une vie réelle qui plane et d'un mouvement ascensionnel au-dessus de la terre?

Je ne voudrais faire de peine ni aux poètes chevaucheurs de la Chimère ailée; ni aux artistes prosternant leurs fronts chevelus devant l'autel de la Beauté; ni aux abstrauteurs de quintessences figés dans l'extase aux pieds de l'idole subtile et nue de l'abstraction quintessenciée; ni aux purs savants saisis d'un vertige d'adoration quand à leurs yeux brûlés par les veilles, se dégage enfin du brouillard des faits observés, la lueur de l'hypothèse, la lumière de la loi, le soleil de l'Harmonie universelle; ni aux politiciens — s'il en est et il en est — poursuivant, dans un mouvement de pitié profonde pour les foules, le rêve d'un régime social fait de justice plus vraie et d'inégalité moins inhumaine; mais sans vouloir les froisser ni diminuer leur idéal, en reconnaissant, au contraire, à ces divers objets très vénérables que sont la Poésie, l'Art, la Métaphysique, la Science, la Politique, la Sociologie, le caractère d'idéalisme transcendant que leurs tenants revendiquent pour eux, je dis qu'ils ne sont pas le plus haut sommet du rêve humain, qu'ils ne sont pas la plus splendide lumière de l'âme humaine, qu'ils ne sont pas le plus immatériel aliment de la vie de l'homme : il est un idéal suprême qui les domine tous et dont ils ne sont

eux-mêmes qu'une participation lumineuse et diminuée et cette dernière cime, cette *Ultima Thule* de l'homme, c'est Dieu.

Que l'idéal religieux prime tous les autres, la chose est courte à montrer.

Qu'est-ce, en effet, que l'homme demande à l'Idéal?

Une explication de la vie inexplicquée et dont le mystère l'étouffe et l'affole?... Un point d'appui stable à la vie mouvante qu'il sent fuir et couler de toutes parts comme un torrent d'illusions légères?... Une force aux heures où la volonté défaille sous l'épreuve, ou simplement parce qu'il y a trop longtemps que cela dure?... Une beauté pure qui repose et lave ses yeux du spectacle forcé des pauvres laideurs ambiantes?... Quelque chose à quoi croire au milieu de l'universelle trahison? Du durable, parce que nous nous sentons passer et que nous en avons horreur, de l'immense, parce que l'envergure de notre désir déborde puissamment tout ce qui s'offre à lui pour le combler, du très haut parce que nous souffrons d'être si désespérément bas? Est-ce tout cela? Oui, me semble-t-il? Mais alors l'idéal religieux ne s'indique-t-il pas, comme le plus complet et le plus beau! Il donne de la vie la seule explication apaisante! Il offre à la vie le point d'appui immuable et immobile! Il associe au pauvre effort humain la puissance essentielle! Il jette sur toutes choses les reflets d'une beauté toujours ancienne, toujours nouvelle, infinie! Il fait foi! Il est éternellement vivant, il est infiniment délectable, il est le sommet des sommets!

C'est si réel, Messieurs, la transcendance, dont je vous parle, de l'idéal religieux relativement à toutes les autres formes d'idéal, que par une sorte d'intuition instinctive tous les adorateurs d'idéal ont nécessairement apothéosé le leur et l'ont transformé, tôt ou tard, en idéal religieux.

Rappelez-vous le père du positivisme, Auguste Comte, bâtissant finalement sa fameuse église de la rue Monsieur-le-Prince, à Paris; ou Stuart Mill construisant, en Provence, son célèbre oratoire. Voyez encore certaine terminologie si commune et si suggestive et souvenez-vous que, depuis un siècle et successivement, nous avons eu la religion de la souffrance, la religion de la beauté, la religion de la pitié, la science, religion de l'avenir, la religion du passé, la religion sociale ou du progrès

que l'on dit en train de s'élaborer... et ce ne sont pas là de simples dénominations lyriques, non, ce sont des vocables positifs prétendant couvrir des réalités métaphysiques.

Un des plus illustres champions de la religion sociale, M. Alfred Croiset, de l'Institut, doyen de la Faculté de Lettres de l'Université de Paris, en décrivait naguère l'esprit en ces termes intéressants (1) : « L'esprit religieux dont je parle consiste pour l'individu à se considérer non comme un centre ou un tout, mais comme la très petite partie d'un tout qui nous dépasse infiniment, qui est capable de susciter en nous la notion d'un idéal et, par conséquent aussi, le besoin raisonnable de se sacrifier, s'il le faut, à cet idéal, conçu par chacun de nous comme infiniment plus grand, plus beau, plus aimable que nos intérêts particuliers ou même que notre pauvre petite vie individuelle. Cet esprit-là, nulle science ne le combat ou ne le détruit, au contraire. Dans tous les ordres d'activité, la science nous montre combien l'individu est peu de chose en comparaison de l'immense Inconnu qui nous environne de toutes parts; elle nous montre aussi l'efficacité lente de l'Effort collectif qui peu à peu fait reculer les barrières de l'ignorance humaine. Elle exalte ainsi notre ardeur à connaître, par la grandeur du but mystérieux qu'elle offre à nos recherches et en même temps elle nous apprend la modestie individuelle, le concert indispensable des bonnes volontés, la soumission au fait dans la poursuite de l'idéal, le dévouement à une tâche dont nous ne verrons pas la fin. N'est-ce pas là une très noble forme de l'esprit religieux? »

Je ne veux pas instituer la critique de cette page suggestive; je ne dirai qu'en passant qu'il y a là un très grossier abus de mot, l'abus du mot religieux et puisque, dans toutes les langues des hommes, ce terme implique une relation à la divinité, c'est une mauvaise plaisanterie que de l'appliquer, dans un morceau qui prétend à la rigueur philosophique, à une attitude d'âme très noble sans doute, très idéale, mais qui n'est imaginée précisément que pour échapper à la notion même de Dieu et de religion au sens traditionnel et humain. Mais c'est tout juste par cet abus étrange que cette page prend toute sa

(1) Dans sa préface au livre de M. Paul Bureau : *La Crise morale des temps nouveaux*.

valeur au point de vue qui nous occupe. Car pourquoi ce souci de rattacher l'idéal social à l'idée religieuse, sinon pour l'élever par là à la hauteur incontestée et insurpassable de l'idéal religieux lui-même ?

Et ai-je besoin de vous dire, Messieurs, que l'idéal religieux dont il est question dans la citation que je viens de vous faire, et auquel M. Croiset s'efforce de comparer et de hausser son très bel idéal solidariste, c'est l'idéal chrétien ?

Ils sentent parfaitement, en effet, tous ces forgeurs d'idéals nouveaux, que parmi les idéals anciens dont il faudrait éclipser les feux ou les éteindre, le plus rayonnant et le plus sublime c'est celui-là.

Et de vrai, Jésus-Christ est un formidable concurrent pour les faiseurs d'idéal.

Songez donc, car tout le secret de sa supériorité infinie tient dans ces deux mots-ci, songez qu'il a concrétisé le divin dans un homme !

Sa maîtrise incomparable en matière d'idéal vient de ce qu'il a osé dire : « Avant qu'Abraham fût, je suis et celui qui me regarde voit Dieu lui-même, car Dieu et moi nous ne sommes qu'un ! » Et l'homme inquiet l'a regardé, il a plongé dans ses yeux comme nous plongeons dans des yeux aimés aux heures de doute et de détresse où nous voudrions à travers ces yeux-là pénétrer jusqu'au fond inviolé de l'âme et lui dérober son secret profond, et l'homme a vu Dieu.

Sa maîtrise vient de ce qu'il a osé dire : « Dieu est votre père, Dieu vous aime, Dieu habite dans le secret de vous-même, il y règne, cherchez-le et vous verrez ! » Et l'homme rentrant dans sa solitude intérieure et l'explorant avec angoisse, sentit tout à coup la présence d'un hôte insoupçonné, entendit une voix mystérieuse et fine sortant de ses propres profondeurs et articulant deux syllabes très douces : « Abba, Père ! »

Sa maîtrise vient de ce qu'il a osé dire : « L'homme ne vit pas seulement de pain ; il vit de parole divine ; et la parole divine étant éternelle, l'âme qui s'en nourrit l'est aussi et tandis que votre corps défaille dans la mort, votre esprit retourné à l'esprit incréé. » Et l'homme qui se mourait d'horreur d'être éphémère, prit confiance et s'habitua à regarder la mort non comme une fin sombre, mais comme un commencement lumineux.

Sa maîtrise vient de ce qu'il a jeté un reflet divin sur toutes choses humaines en osant dire : « Quand vous priez, Dieu écoute!... Quand un cheveu se détache de votre front, Dieu l'a voulu! Quand vous dites à votre frère : je te pardonne le mal que tu me fis; Dieu vous absout vous même; quand vous donnez un morceau de pain à un mendiant, c'est moi, Jésus-Christ, qui le reçois; quand vous souffrez, le front appuyé sur ma croix, votre sang se mêle au mien et lave des péchés dans des âmes; Dieu est partout dans votre vie, vous baignez en lui comme l'enfant baigne au sein de sa mère, tirant d'elle la vie, l'être, le mouvement. Dieu est tout mêlé à votre vie et votre vie est toute mêlée à Lui! »

Et tout cela, il le proférait avec un accent d'assurance si tranquille, avec une expression de vérité aiguë, avec un air d'autorité si accablant, — et dans un tel rayonnement de bonté — que nul homme qui pense, nul homme qui rêve, nul homme qui sent, n'y a pu échapper complètement.

Et sa maîtrise, enfin, lui vient de ce que ce grand idéal divin, il l'a rendu tellement accessible, tellement familier, tellement adaptable à toute mentalité, la plus commune comme la plus rare, que chacun peut y abreuver sa soif plus ou moins consciente de mystère. « Grâce à Jésus, note très justement Ernest Renan, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humiliants devoirs, a eu ou a pu avoir son échappée sur un coin du ciel. »

Je vous décrivais tout à l'heure avec M. Croiset l'idéal de la religion sociale, à savoir la conviction que nous sommes une toute petite partie d'un tout qui nous déborde infiniment; le devoir enthousiaste d'unir notre énergie individuelle aux myriades d'énergies de la masse afin d'acheminer lentement la masse à venir, vers un état de choses plus beau, meilleur, plus heureux.

Il y aurait une critique multiple à faire de cette forme d'idéal, Messieurs; la seule que je veuille produire ici c'est que pareille conception est difficilement accessible à la foule; or il ne faut pas oublier que la foule réclame aussi impérieusement sa pâture d'idéal que l'élite. « Le gémissement d'une vieille femme agenouillée dans l'église de son village est du même accent, traduit la même ignorance, exhale la même angosse, affirme le même pressentiment que la méditation de

Pascal ou les livres de Maurice Barrès. » Et allez-moi enthousiasmer l'âme d'une vieille femme ou même l'âme d'une jeune fille par cette vue immense et profonde de Croiset... Mais, en revanche, je vous en montrerai par millions depuis vingt siècles, des âmes jeunes, grossières, obscures, humbles, des âmes de rien — semble-t-il — qui entrées de plain-pied dans le sentier d'idéal frayé par le Christ ont fait de leur vie ce que Croiset demande en vain que l'on en fasse au nom de l'idéal social : une immolation de soi, au bien de la collectivité. Il ne me faudrait pas chercher loin. Ces servantes des pauvres, pour qui ce m'est un honneur de vous parler aujourd'hui, qu'est-ce donc sinon cela : des âmes d'humbles qui ont trouvé glorieux et infiniment doux de se mettre au service de plus humbles encore parce que la parole génératrice d'idéal est tombée sur elles : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait... » Des mots comme celui-là transfigurent la vie, Messieurs, et des mots pareils, Jésus en a prononcé cent !

Et c'est pourquoi dans cette renaissance de l'idéalisme que l'on peut constater dans le monde depuis un bon quart de siècle, le Christ tient une place qui apparaît si considérable. Et ce qu'il y a de remarquable (car la vérité finit toujours par sortir de l'erreur comme la vie de la mort, et proprement même l'erreur n'est le plus souvent que la défaillance d'un esprit trop faible pour produire le vrai sans en souffrir, comme la mort n'est que la défaillance d'un vivant trop faible pour produire la vie sans en mourir); ce qu'il y a de remarquable c'est que c'est le positivisme lui-même, négateur d'idéal, qui l'a ramené finalement dans notre société d'où il l'avait un moment cru bannir. Comme l'observait très justement, il y a quelques jours, Maurice Barrès, à la Chambre française, « les tenants de la méthode expérimentale, ceux qui ont voulu l'appliquer même aux choses de l'âme et constituer une science psychologique, vous disent que de ces parties profondes de l'être, de ce domaine obscur, surgissent toutes les puissances créatrices de l'homme, toutes les intuitions, celles que la raison pourra contrôler aussi bien que celles qui dépassent la raison. Il y a tout au fond de nous un vaste domaine, le plus riche domaine d'aspirations confuses, un domaine obscur, et ces psychologues scientifiques le reconnaissent comme la nappe

profonde qui alimente nos pensées claires... De plus en plus les esprits se tournent vers cette région subconsciente de l'âme à laquelle la science psychologique attribue la plus grande réalité... Cette vie profonde, cette conscience obscure, ce besoin du divin, c'est un fait et qu'il n'est pas en notre pouvoir d'abolir dans l'homme ».

La force de Jésus-Christ c'est d'être descendu dans ces eaux dormantes et souterraines et de les avoir agitées délicieusement, puissamment ; c'est d'avoir fourni à ce besoin du divin dont parle Barrès, un aliment multiple et varié, merveilleusement assimilable par toutes les âmes, plus simple pour les âmes ordinaires, plus subtil pour les âmes rares, comme était, dit-on, le pain mystérieux que Jéhovah pleuvait sur Israël dans sa marche vers la Terre de Promesse ; et c'est enfin d'avoir promis, lui aussi, une Terre, une terre de paix et de félicité, toute en contraste à la nôtre, au terme de notre douloureux voyage humain.

Ne cherchez pas ailleurs la raison psychologique pourquoi l'influence du Christ fut si énorme sur la masse humaine, ni pourquoi les plus grands spectacles d'idéalisme que présente l'histoire ont été donnés surtout depuis vingt siècles, et par des disciples de Jésus : le martyre en masse, véritable épidémie d'idéal, éclatante affirmation par le fait que la vie du corps est subordonnée à la vérité de l'idée et lui doit être joyeusement sacrifiée — l'apostolat, produit d'enthousiasme et de foi poussant l'homme jusqu'au bout du monde, dans un parfait oubli de lui-même, pour y rayonner l'idée fixe qui a pris possession de son être tout entier — la virginité, la virginité de l'homme, un des défis les plus surhumains que l'âme ait jamais portés à la matière, à la bête ; et pour comble, la virginité devenant la base de l'amour, d'un amour tellement haut et pur qu'il fait rêver de choses angéliques et qu'il tire à Joubert ce cri d'admiration et de regret : « Dieu ! que la chasteté produit d'admirables amours et de quelles délices nous nous privons par nos intempérances ! » Seul, le Christ inspire ces admirables amours, et je le note dans l'opuscule qu'Emile Faguet écrivait naguère de *l'Amitié* : après avoir fait la description de cet amour idéal, qu'il nomme l'amour suprême, l'amour de deux lis qui ne se touchent l'un l'autre que par leur parfum, amour à qui le nom d'amour ne suffit plus, mais

qu'il faudrait appeler proprement *communion*, je note, dis-je, que quand il en veut trouver des exemples dans l'histoire, il ne réussit à en découvrir que trois ou quatre : « Saint Paul et sainte Thécia, Fénelon et M^{me} de Guyon, saint François de Sales et M^{me} de Chantal, c'est-à-dire sainte Jeanne-Françoise de Chantal » (il aurait pu y joindre encore sainte Thérèse d'Avila et le Père Jérôme Gracian), mais vous le voyez, exclusivement des spécimens très purs de disciples du Christ. — La bravoure ! Un certain genre de bravoure opiniâtre et d'intrépidité enthousiaste, se produisant dans un tel ensemble de circonstances, qu'elles apparaissent comme choses tout à fait à part dans l'histoire du courage humain. Il me suffira d'évoquer un nom pour préciser l'idée : Jeanne d'Arc.

Il y a dans ces douloureuses archives, qui sont le procès de Jeanne, une page admirable en vérité, où cette vierge prodigieuse a livré le secret de son héroïque aventure. Dans le quatrième interrogatoire public qu'elle eut à subir par-devant l'évêque Cauchon, de la part de Maître Jean Beaupère, en date du 27 février 1431, l'interrogateur lui posa tout à coup cette question :

« Quand vous allâtes à Orléans, aviez-vous un étendard ou bannière et de quelle couleur ? »

Jeanne répondit :

« J'avais une bannière, dont le champ était semé de lis. Il y avait la figure du monde et deux anges à ses côtés. Elle était de toile blanche, de celle qu'on appelle *boucassin*. Il y avait écrit dessus : « Jhésus, Maria », et elle était frangée de soie. »

Beaupère reprend :

« Qu'aimiez-vous mieux : votre bannière ou votre épée ? »

Et Jeanne, impétueusement, s'écrie :

« J'aimais quarante fois mieux ma bannière que mon épée!... »

Merveilleux instinct de cette enfant grossière mais qu'avait touchée l'idéal, merveilleux instinct qui lui révèle qu'une bannière, étant un symbole, passe quarante fois avant une épée, qui n'est qu'une force, et que ce qui boutera l'Anglais hors de France, ce n'est pas l'effort de ses hommes d'armes, mais la puissance mystérieuse que ses voix font passer en elle et qu'elle-même fait ensuite passer dans les âmes. Elle avait senti d'emblée ce que conclurait à la fin de sa carrière, un autre homme

de guerre, aussi peu idéaliste que possible celui-ci, bien que sa vie ait déchaîné dans le monde moderne un vrai courant d'idéalisme, Napoléon I^{er}, de qui est cet axiome : « Il n'y a que deux puissances au monde, le sabre et l'esprit : à la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit. »

* * *

Mais il est temps de finir.

Et par quoi terminerais-je mieux cette causerie qui voulut être un essai d'apologie de l'idéal, que par la page d'Évangile où le Maître affirmait la vertu béatifique de cette conception de la vie ? Depuis huit jours, Jésus avait déserté son tombeau et, fantôme crépusculaire, errait et vaguait par tous les lieux qui lui furent familiers, autour des cœurs qu'il avait aimés, comme fait peut-être notre âme au lendemain de la mort. Quelques-uns l'avaient senti, l'avaient vu, et le grand cri de joie avait éclaté : Il est vivant !... Thomas, un des douze, branlait la tête et murmurait : « Rêveries de femmes !... Quand j'aurai mis mon index dans son côté percé, j'y croirai ; pas avant !... » Alors le soir du huitième jour, les douze étant ensemble, Jésus surgit au milieu de la salle. Il écarta son manteau, entr'ouvrit sa tunique vers la gauche et dit : « Thomas, viens mettre ici ta main ! » L'apôtre s'effondrant dans un sanglot d'amour, le Maître prononça cette parole de vie : « Tu admets pour avoir vu. Il en est de bien plus heureux : ceux qui croient sans voir. »

Ah oui, bienheureux ceux qui croient les yeux fermés avec ce minimum de lumière diffuse que laisse filtrer la transparence des paupières, bienheureux ceux-là parce que dans l'arrière-fond infini de leur âme, là où couve la vie profonde, où gîte l'angoisse du mystère, où rampent l'inquiétude, le doute, la terreur sourde de la destinée, l'horreur instinctive de la mort, l'aspiration déchirante vers autre chose, vers plus d'amour, vers plus de lumière, vers plus de bonheur, dans tout ce chaos subconscient, trouble, agité, douloureux, ils introduisent la paix souveraine, l'espérance radieuse, le calme divin. Bienheureux ceux qui croient — parce qu'ils ont éclairé la vie, assis la vie ! Taine admire quelque part le mot du mathématicien allemand Franz Woepke : « J'ai pris la vie,

disait-il, par son côté poétique! » Et de fait le mot est admirable dans la bouche d'un tel homme. Avoir usé son esprit dans la sèche réalité du chiffre, avoir mis en équations rigides ces choses de grâce et de rêve qui sont le vol d'un oiseau, les frémissements ondulés de la lumière, la courbe harmonieuse d'un soupir de guitare, et en même temps proclamer qu'on s'est obstiné à distinguer dans la vie son côté poétique, son aspect de mystère, son halo de rêve, et qu'on l'a prise constamment par là, c'est admirable en vérité!

Et c'est, en dernière analyse, la vraie attitude de l'homme vis-à-vis de la vie : la percevoir telle qu'elle est dans la réalité que nous en vivons, mais la pressentir telle qu'elle est dans le prolongement de mystère que nous en devinons; l'accepter telle qu'elle est dans sa sinistre indigence d'aujourd'hui, mais se dédommager par la vision de ce qu'elle est dans l'opulente complexité de son ensemble; en un mot livrer ses pieds et ses poings à la lourde chaîne qu'elle est, mais s'affranchir d'ores et déjà, par l'esprit, des sujétions de la chair et du temps, s'évader par l'issue aérienne que nous ouvre la frémissante formule de Goethe : « Poésie, c'est délivrance!... »

R. P. HENUSSE. S. J.



Mois de Mai

Mon Dieu, oui, je sais ! Vous êtes loin, bien loin d'ici, soigneusement gardée dans votre couvent de ville. Les religieuses y sont graves, jalouses, tendres ; qui sait ?

Un anémiant arôme d'encens échappé de la chapelle des pensionnaires court parmi les corridors discrets et l'âme se sent vaguement inquiète de mysticisme. Mais après tout, votre gracieuse jeunesse se morfond dans l'uniforme rigide de serge noire.

Derrière les fenêtres soigneusement voilées d'un lait de chaux, l'azur vous est ravi, petit oiseau, et votre cœur même ignore peut-être le mois de Mai !

O mois de Mai !

La dernière poule a gagné son perchoir : les faisans branchés dans les sapins des drèves lancent leurs derniers appels jumeaux, là-bas de l'autre côté de la vallée. L'heure crépusculaire s'accomplit lentement, amoureuxment dans l'ombre fascinée du jardin. Au couchant, dans les flots verdâtres, indigos, mauves et rouges du ciel dégradé s'avancent des courants d'or et la flotte moirée des nuages.

Le silence hésite. Le vent a pris pour flûtes les roseaux du vallon nébuleux et s'accompagne du claquement léger des jeunes feuilles. L'herbe fraîche que nul pied n'a courbée, déroule ses banderoles. Les pins vibrent. Les gros hannetons d'agathe décrivent dans l'air tiède leurs orbes maladroites avec une vibration chaude et sourde.

Les éphémères diaphanes qui meurent à regarder mourir le soleil, parfois se garent du sombre éclair des martinets bleus. La symphonie des oiseaux décroît : des vols pressés en déchirements de soie regagnent les buissons touffus.

Les aubépines blanches neigent le long des haies. Dans les vergers, les pommiers ouvrent leurs grandes fleurs fragiles et étonnées. Des grappes de fusain font pleuvoir de la branche incurvée, dans l'étang, leurs étamines odorantes. Des guirlandes roses de pêcheurs ceignent les vieux murs qui se profilent. Des touffes enivrantes de lilas mauves et blancs se fondent sur le ciel. Les naïves cardamines et les boutons d'or s'inclinent dans le pré. Seuls les prétentieux pissenlits qui croissent dans les chemins s'ouvrent comme des soleils, sous la jonchée brune des cosses de mille bourgeons éclatés.

Si vous veniez me surprendre pourtant, tandis que j'écris sur le banc vert, à la croisée des chemins, sans que j'entende crier la cendrée sous votre pas alerte.

Poursuivriions-nous les jeux ingénus, commencés il y a quelques mois : rire, courir et chanter dans l'herbe.

Nous serions heureux de nous retrouver, peut-être troublés du nouveau savoir : vous vous arrêteriez interdite...

Voici les rossignols!

Qu'ils chantent divinement ces Poètes : quel suprême appel font-ils au génie!

Je sens briller dans l'ombre leurs petits yeux ronds de chaude lumière.

En eux naît la touchante poésie des jardins hospitaliers et aromatiques bien clos. Ce ne sont pas encore leurs étonnantes roulades d'amour. Ce sont de petits poèmes brefs de tendresse imprécise et de regrets en ces massifs où d'autres qu'ils aimèrent ne sont pas revenus...

Leur ferveur s'enfle dans l'effluve des blés verts : et je pleure.....

Non, il vaut mieux que vous ne soyez pas là, dans cette haleine d'ivresse printanière : vous surprendriez la fêlure de mon cœur.

L'obscurité est venue : je ne puis plus écrire...

Je vous aurais si bien aimée pourtant!

Joseph BOSERET.

“ L’An mille ,, et quelques poèmes

L’An mille, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier). — *Le Miroir des Heures*, par HENRI DE RÉGNIER (Paris, Mercure de France). — *Les géorgiques chrétiennes*, par FRANCIS JAMMES (idem). — *La maison pauvre*, par ANDRÉ LAFON (Paris, Falque). — *Sapho*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris, L’Occident). — *La chanson du poète errant*, par GABRIEL SARRAZIN (Paris, Perrin). — *Elégies et Sonnets*, par HENRY DEBERLY (Paris, Grasset). — *Pages choisies et inédites* d’AMÉDÉE PROUVOST (idem). — *Amédée Prouvost*, par C. LECIGNE (idem). — *Le Laraire, les Irrévérences*, par L. KOCHNITZKY (idem). — *Le Livre du Dauphin*, par SYLVAIN BONMARIAGE (idem). — *Le Bocage amoureux*, par ROGER ALLARD (Paris, Figuière).

I

« L’An mille »

Celui qui lira **L’An mille** superficiellement trouvera à ce drame un double visage. Des discours comme celui-ci le feront songer aux *Burgraves* :

Christ a prédit le jour de la grande colère :
« Lorsque partout vous entendrez parler de guerre,
De peste, de famine et de maux monstrueux,
Et lorsque vous verrez des signes dans les cieux,
Vous saurez que mon jour est proche... » O frères, dites,
Que manque-t-il encore aux angoisses prédites ?
La guerre ! Elle est partout soufflant dans son clairon !
Elle est de burg à burg, de baron à baron,
Précipitant les cavaliers en noirs tumultes,
Ebranlant l’air du choc strident des catapultes,
Versant à flots bouillants le bitume et la poix ;
En sorte que, les soirs de bataille, parfois,
La nuit est comme un catafalque de ténèbres,
Dont les villes en feu sont les cierges funèbres,
Et qu’on entend, au lieu de l’office des morts,
Les hurlements des loups qui dépècent les corps!...

Et des vers comme ceux-ci lui évoqueront *Bérénice* :

*Mon Dieu qu'ai-je besoin d'apprendre davantage ?
Ton geste et ta parole ont rendu témoignage
Que, lassé des attraits d'un amour trop divin,
Ton cœur découragé le sacrifie enfin.
Mais, monseigneur, avant que de ce lieu je sorte
Ces tentures, ces fleurs, ces habits que je porte
Proclameront du moins à tes yeux confondus,
Que de pareils propos n'étaient plus attendus,
Et que tu ne pouvais choisir une heure pire
Pour venir avouer l'horreur que je t'inspire...*

C'est que ce drame est à la fois classique et romantique. Romantique dans ses décors, dans sa forme générale, dans son extérieur, dans ses gestes, dans sa catastrophe ; classique dans son sujet vrai et dans sa pensée. Le drame romantique fut fait d'événements entrechoqués d'obstacles extérieurs à vaincre, la tragédie classique est intérieure et intime. Hugo aurait pu écrire *L'An mille*, Racine eût pu le rêver.

Tragédie intérieure, ai-je dit. Qu'y a-t-il d'autre ici qu'une tragédie intérieure traduite au dehors par un symbole ? Réduite à sa plus simple expression l'œuvre de Kinon est la lutte du devoir et de la passion — mieux, et plus chrétiennement : la lutte de la passion avec la Grâce.

Mais pour pouvoir exprimer pleinement et puissamment ce conflit il fallait l'extérioriser dans une époque de foi et de violence. Il fallait que le Pêché pût à son aise agir, haïr, accumuler crime sur crime à la face du monde ; il fallait que la Grâce prit un aspect dominateur et doux et pût apparaître dans toute sa sérénité. L'époque de l'an mille était particulièrement favorable à ce grossissement dramatique. Au moyen âge le bien et le mal s'exprimaient avec véhémence. A la fin du premier millénaire chrétien, les terreurs folles qui régnaient accentuèrent encore les passions et les repentirs. Qu'un homme grandi par les meurtres et les crimes, tout-puissant dans une contrée terrifiée, qui a provoqué jusqu'à Dieu même, et qu'aucune malédiction n'a troublé, soit touché tout à coup par un amour suave et pur, par une enfant vêtue d'un lin d'innocence et qui porte en elle la grâce insinuante et douce, que bouleversé il tombe à genoux, puis que sa brutalité ancienne et son crime le reprennent, le tendent, le disputent à l'influence divine, que celle-ci triomphe : quel drame peut être plus grand, plus large, plus profond ? Il ne sera que plus poignant, que plus significatif et plus humain si, après ce triomphe, une parole de haine et une malédiction fanatique viennent rejeter dans l'horreur et la mort, celui que la douceur en avait fait sortir...

C'est ainsi — par l'époque même où il se passe et qui le fait plus paroxyste et plus véhémence — que cette tragédie devait prendre la forme du mélodrame hugotique. Dans un décor de montagnes sauvages, sous un ciel incendié de présages, à une heure critique du monde, les mots, les gestes et les faits se précipitent, s'amplifient, se dramatisent. Les discours de malédiction et de prière

se répondent, l'orgie du dernier jour voisine avec les excès des pénitences, l'amour et la haine s'expriment sans mesure, en un beau lyrisme qu'ignora le grand siècle, des sorcières passent, des comètes fulgurent, des châteaux s'écroulent, toutes les catastrophes s'accumulent, tous les sentiments violents trouvent des mots pour se traduire. Mais tout à coup paraît Odile, et l'apparition de la grâce amène dans cette nuit une clarté ineffable, et dans le drame un langage nouveau. Tout naturellement le vers, quand la jeune fille est là, se fait calme, se dépouille, se simplifie. Ce n'est plus la voix de l'orage, de la terreur ou de la colère, c'est la douce voix qui parle au fond du cœur. Le décor même semble s'éclairer et des scènes exquises peu à peu se dessinent transformant l'impression d'angoisse en une impression de joie. Je sais peu de choses aussi délicieuses que cette conversation au début du troisième acte entre trois petites filles. Avant les noces d'Odile et de Nor elles sèment des fleurs dans la salle, elles chantonnet. Ces fleurs qu'elles sèment, les chansons qu'elles chantent, la robe qu'elles ont vu se mêlent dans leur esprit à la persuasion que toute proche d'elles est la fin du monde. Et c'est charmant de les entendre rire et rêver, pendant qu'au dehors des mains décharnées se tordent de peur...

Tralala — Du crocus — Trala — De la pervenche.
 — *Procession. — Ce qu'on est belle en robe blanche!*
 — *Nous aurons du vin doux... — Des petits pains au miel...*
 — *Et le Vendredi saint nous jouerons dans le ciel.*
 — *Non! — Si! Mon père a dit que c'est la fin du monde.*
 — *Quand on le dit, tu sais, madame Odile gronde!*
 — *C'est qu'elle nous veut faire une surprise — Dis*
Laquelle? — Nous conduire ensemble au paradis.
 — *Du thym... — J'ai vu sa robe... — Eh bien? — De la jacinthe.*
 — *...Fleurdelisée ainsi qu'une robe de sainte.*
 — *C'est pour se marier tout à l'heure — Bien sûr.*
 — *Non! pour glisser, là-haut sur les dalles d'azur...*

Drame classique, drame romantique, ai-je dit, drame moderne aussi. Victor Kinon n'est pas de ceux qui se contentent de reparler la langue des autres, et à un drame nouveau d'appliquer le revêtement de deux formes admirables, je veux bien, mais périmées... Le poète inoubliable de l'*Ame des Saisons* reparait ici en d'inoubliables vers, en des pensées neuves et fortes, en des images lourdes de songe. Son lyrisme, dans cette pièce farouche, peut trouver son libre cours, et tel discours, qu'à la scène il faudrait sans doute écouter, tel sermon de Radbod par exemple, constituent un poème de toute beauté.

Quant à étudier la structure dramatique de la pièce, le métier de l'auteur, son sens scénique ce n'est plus de ma compétence. J'ai admiré un poème puissamment beau, je n'ai point fait de la critique dramatique. Je dirai pourtant que je préfère le lyrisme de Kinon à son théâtre et que le personnage — secondaire — d'Hedwige, dans l'an mille, me semble inconsistant, peu vraisemblable et sans relief suffisant.

II

Quelques poèmes

M. **Henri de Régnier** nous donne son premier volume d'académicien. C'est un de ses plus beaux. Son vers n'a jamais été si limpide, si clair, si imprégné de songe, et il a mis une véritable coquetterie à être absolument classique dans sa forme. Pour ne plus partir vers de lointaines conquêtes il a conservé la même puissance de rêve.

*Compagnons orgueilleux, amis ingrats que j'aime,
Je vous laisse partir sur la mer, sans regrets.
Qu'importe le vaisseau si la route est la même !
Sans aller avec vous je suis où vous irez.*

*Tandis que vous croirez découvrir à l'aurore
Le prestige changeant d'un nouvel horizon,
Ma mémoire, fidèle au passé qu'elle honore
M'en rendra la couleur, la ligne et la saison.*

*Et, de la rive aride où la mer monotone
Avec le même bruit mire les mêmes cieux,
Je n'aurai, pour revoir tout ce qui vous étonne
Qu'à me ressouvenir et qu'à fermer les yeux.*

Et la même puissance d'évocation :

*L'arène est vaste, nue, ardente, circulaire,
Et le soleil couchant, de ses rayons, éclaire
Les gradins. Déjà l'ombre en gravit la moitié.
Le bloc soutient le bloc à sa masse appuyé,
Et tout le large cirque, en sa rondeur immense,
Semble une cuve creuse et pleine de silence,
Tandis que, sur le ciel, se dresse un pan de mur
Debout et fruste avec trois arcades d'azur...*

Dans ces poèmes des dernières années, règne le souvenir d'un disparu. L'ombre de Heredia y est filialement invoquée. Et je crois qu'il y a dans **Le Miroir des heures** peu de vers plus simplement nobles et beaux que ces strophes à première vue familières...

*Aujourd'hui j'ai revu ce calme coin de terre
Que vous aimiez,
Le vieux perron où pousse encor la saponaire,
Les deux palmiers...*

... *C'est toujours ce doux lieu dont clair et frais résonne
Le double nom
Auquel, Douce-Fontaine ou bien Blanche-Couronne
L'écho répond...*

... *Vous y rêviez peut-être en ces soirs où l'on pense
A son matin,
Au jeune homme jadis venu vers notre France
D'un ciel lointain.*

*A votre voix vibraient, quadruples et jumelles,
Les rimes d'or.
Car vos sonnets, à vous, furent vos caravelles,
Conquistador !*

L'œuvre de Heredia y est filialement évoquée aussi. Une cinquantaine de sonnets dans la manière du maître terminent le présent recueil. Je dis : dans la manière du maître, je me trompe. L'auteur du *Médailleur* est un songeur, l'auteur des strophes ne fut qu'un évocateur prodigieux ; les sujets sont parfois semblables, les rimes aussi et les images, mais l'atmosphère est autre,

*Je ne sais, mais il rôde en ces lieux magnifiques,
Plantés de rouvres verts et de cyprès coniques,
Comme une obscure fièvre et comme un filtre errant,*

*Et, vers le soir, du bord des terrasses hautaines,
On entend se mêler et frémir sourdement
Le frisson du feuillage au frisson des fontaines...*

* * *

Les deux premiers chants des **Géorgiques chrétiennes** viennent de paraître en volume. J'imagine que **Francis Jammes** doit aimer d'une particulière dilection ce poème où sa poésie prend un aspect, semble-t-il, définitif. Quand la première partie parut dans le *Mercur*, *Durendal* en a cité d'admirables passages ; le second chant, moins égal que le premier, renferme des pages d'une ineffable sérénité. Le poète d'Orthez depuis qu'il a prié dans l'*Eglise habillée de feuilles* semble avoir eu une nouvelle révélation de la nature...

*Et maintenant, nourri d'un ineffable blé,
Il semblait qu'à ses yeux s'ouvrait un nouveau monde...*

elle lui apparut plus grave, plus intime encore et plus belle, et dans son âme chrétienne il trouva chaque jour de nouvelles raisons de l'admirer. Je ne connais avant Jammes que Guido Gezelle qui ait vu de la sorte la beauté des

choses, avec Dieu dans les choses, avec une prière au bord des lèvres. Chez l'un et chez l'autre c'est une ingénuité sereine et religieuse, une constante élévation, une communion continuelle à la signification divine des êtres. Gezelle ne vit-il pas les anges engranger les moissons comme Jammes les voit présider aux vendanges :

*La cour s'emplit d'ombres mouvantes, le portail
S'ouvrant sur la rentrée des gens et du bétail.*

*On entendait la voix sans distinguer les faces,
La lune n'éclairant que le haut de l'espace.*

*Les cuves sur les chars noircissaient dans le ciel
Et dominaient les bœufs massifs et solennels.*

*On voyait çà et là courir une lumière ;
Le pressoir recevait les dernières grappières.*

*La danse des fouteurs, fille du vieux Noé,
Ne poussant point les cris païens de l'évohé.*

*Nul fife ne l'accompagnait et sa mesure
Naissait du seul motif que la grappe était mûre.*

*Les bacchantes et les silènes délaissés
Avaient cédé la place aux anges de Jessé.*

*Ceux-ci mêlaient aux raisins blonds leurs boucles blondes,
Sachant ce que du vin fait le sauveur du Monde.*

Jammes aime la nature simple, sans apprêt, la vie sans artifice. Il y a quelque chose de patriarcal dans sa conception du monde. Les anges qui devant lui traversent le ciel ne l'ont jamais invité à des élans fous, à des fuites éperdues aux aspirations insensées qui sont le ressort poétique de tant d'écrivains ; au contraire ils lui ont enseigné la douceur du monde, la clarté de la vie, l'espérance, la paix sans désirs.

Les anges ne sont pas amis de Prométhée...

Et il goûte cette paix, cette clarté, cette douceur. Il a une âme rustique et fidèle.

*Dussé-je le dernier sur la dernière feuille
Faire parler votre âme, ô champs, je la recueille...*

J'ai parlé autrefois des *Poèmes provinciaux* de M. **André Lafon**. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, parler longuement d'un nouveau volume de ce poète : **La Maison pauvre**. La mélancolie des soirs, en province, la tristesse d'être seul, l'évocation des passantes effacées :

*Un peu de vous revit aux anciennes salles,
Ombres que par ce soir triste j'évoquerai,
A l'heure où le salut s'achève, où l'on dirait
Voir passer dans la rue étroite, sous leur châle,
Eugénie de Guérin près d'Eugénie Grandet...*

et la méditation simple et bonne de l'âme qui désire arriver à Dieu, tout cela M. André Lafon le dit dans une langue presque silencieuse, sans lever la voix, simplement. De la mélancolie des premières pages, il arrive à la fin du volume à une sorte de joie discrète et aimante, qui est charmante, comme après la lente bruine la lumière lointaine d'un arc-en-ciel pâle...

*Le jardin rafraîchi tremble à l'aube première
Et se reprend à vivre au sortir de la nuit;
Voici que, pas à pas, la paisible lumière
Vient, touche chaque chose et, charitable, luit
Sur le toit, sur le mur incliné, la barrière,
L'herbe humide et la chaîne lourde du vieux puits.
La demeure va s'éveiller active et grave,
Et l'étable s'ouvrir obscure sur le pré;
La vache dès le seuil acceptera l'entrave,
Chacun retrouvera l'ouvrage commencé.
La vie est, ô mon Dieu, simple, facile, unie
Au cœur de bon vouloir qui sait ce qu'elle vaut.
Donnez-nous seulement ce courage qu'il faut;
Celui dont vous armez l'humble femme qui plie
Après que tout le jour, à genoux près de l'eau,
Elle lava pour nous, et que je vois, sitôt,
Suspendant à la corde raide qu'elle essuie,
Le linge, de ses bras en croix levés bien haut...*

* * *

J'aurais voulu, pour terminer cette chronique, dire toute mon admiration pour *Sapho*, le subtil et pur poème de Vielé-Griffin, paru récemment aux éditions de l'Occident. Mais la place me manque et comme Tancrède de Visan en parla ici le mois dernier je puis attendre ma prochaine chronique. Et je veux citer pour finir la *Chanson du poète errant* de Gabriel Sarrazin, poèmes en prose, empreints du plus bel idéalisme; les *Elégies et Sonnets* de M. Henri Deberly, qui sont loin d'être sans valeur; les *Pages choisies et inédites* d'Amédée Prouvost, livre dont je reparlerai et qui paraît en même

temps qu'une étude de M. C. Lecigne sur ce poète mort en pleine jeunesse; *Le Laraire et les Irrévérances* par M. Léon Kochnitzky (Dieu vous bénisse!), poèmes d'une médiocrité charmante; *Le livre du Dauphin*, de M. Sylvain Bonmariage, volume qui contient des plaquettes déjà publiées et une cinquantaine de poèmes nouveaux d'un érotisme quelconque; *Le bocage amoureux*, par M. Roger Allard : petites images voluptueuses.

PIERRE NOTHOMB



Revue du Mois

Les Concerts

La Sainte Elisabeth de Liszt au Conservatoire. — Le centenaire de Liszt a été fêté au Conservatoire par une remarquable exécution de la Légende de *Sainte Elisabeth* qui, dans le domaine de la musique religieuse, compte parmi les œuvres les plus significatives du maître hongrois, ayant sa place marquée à côté de la messe de Gran et de l'oratorio *Christus*.

Liszt, nous l'avons déjà dit, nous apparaît moins comme un grand créateur que comme un vaillant et infatigable semeur d'idées, comme un initiateur génial à des formes d'art nouvelles, aussi expressives que fécondes, tel le leit-motiv avant Wagner, tel encore le poème symphonique où plus tard Saint-Saëns, César Franck, Richard Strauss et d'autres encore allaient conquérir la gloire. Pareillement, et en dehors de sa valeur propre, la Légende de *Sainte Elisabeth* offre en outre cet intérêt que, par son heureux mélange d'idéalisme et de réalisme, par ses alternances de style mystique et de style dramatique faisant succéder les extases recueillies et les cantiques célestes à des tableaux pleins de couleur et de mouvement, elle ouvre la voie à ce type spécial de poème sacré puisant sa source dans l'hagiographie, et auquel Edgar Tinel devait donner tout son éclat en des œuvres, sinon plus sincères, du moins plus fermement construites et d'une inspiration plus soutenue.

La première partie de la légende, depuis l'arrivée d'Elisabeth à la Wartburg jusqu'au départ pour la croisade est surtout attachante par le poétique épisode du miracle des roses, mais de regrettables longueurs l'alourdissent et on ne peut dire qu'elle soit d'une beauté absolue et exempte de fléchissements. Au contraire, dans la seconde partie, l'intérêt ne faiblit point et l'émotion croît de façon progressive. C'est d'abord la belle scène entre les deux femmes, scène empreinte d'un accent tragique si ample, si pénétrant et qui exprime avec tant de force le contraste entre Elisabeth, humble et résignée, et Sophie, dévorée d'ambition qui, après la mort du landgrave Louis à la croisade, dépossède et bannit impitoyablement la veuve de son fils du royaume de Thuringe. C'est encore le tableau évocateur de l'orage traité orchestralement de main de maître, puis la prière d'Elisabeth et le monologue de la mort, si éloquemment expressif et où comme dans un avant-goût du ciel rayonne doucement l'âme pure et tendre de la sainte, le chœur des Pauvres auxquels des êtres célestes répondent dans l'Infini, le tableau de la glorification et le

majestueux ensemble d'allégresse triomphale qui termine le poème. Comme le dit excellemment M. Chantavoine, le savant commentateur de Beethoven et de Liszt, « pour peindre des tableaux si divers, mystiques et guerriers, idylliques et cruels, tendres et violents, souriants et tragiques, l'art de Liszt atteint à une souplesse admirable. Mais le principe de l'unité thématique des « Poèmes » rejoignant ici dans un sujet presque théâtral la poétique wagnérienne du leit-motiv, garde à l'œuvre une forte cohésion et la préserve de toute disparate ».

L'orchestre et les chœurs, dont le rôle dans l'œuvre de Liszt est si considérable, furent à la hauteur de leur tâche. Tinel s'était assuré le concours de solistes de choix, M^{lle} Elsa Homburger dont la sincérité d'accent, l'art sobre et compréhensif ont fait luire au-dessus de la figure idéale d'Elisabeth son auréole de poésie à la fois sereine et émouvante, M^{me} Wybauw-Detilleux admirablement en voix et qui fut superbe de puissance dramatique dans le rôle de la comtesse Sophie, enfin M. Seguin à qui était échue la mission d'incarner quatre personnages et dont les rares mérites d'interprète et de chanteur ne sauraient jamais être assez loués. M. Houx (le Langrave Louis) et M^{lle} Viceroy (le Comte Louis) complétaient heureusement ce bel ensemble.

* * *

Sixième Concert Ysaye. — La série des concerts Ysaye, si particulièrement intéressante cette année, s'est brillamment clôturée par une audition digne des précédentes.

Ysaye avait cédé cette fois le bâton à Mengelberg, l'un des premiers parmi les grands conducteurs d'orchestre contemporains. La maîtrise superbe du *capellmeister* néerlandais et la remarquable souplesse de sa compréhension, s'adaptant avec une merveilleuse fidélité au style et à l'inspiration des génies les plus divers, se sont affirmées d'abord dans l'Ouverture Académique de Brahms, où il sut mettre en lumière la pure et claire beauté de la ligne en même temps que la souveraine noblesse de la pensée, dans la Symphonie en *ré mineur* de Schumann, la moins connue des quatre et dont il exprima si bien la délicatesse rêveuse, le sentiment tendre et profond que vient poétiser l'éclosion d'harmonies d'une exquise douceur, enfin dans l'Ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, où il se surpassa par l'admirable équilibre de l'architecture sonore, l'essor magnifique de l'ampleur lyrique.

Il dirigea aussi une composition nouvelle de Théo Ysaye, intitulée la *Forêt et l'Oiseau*, esquisse symphonique complétant le triptyque musical dont les deux premiers panneaux sont le *Cygne* et les *Abeilles*. On se souvient que les *Abeilles*, inspirées du livre de Maeterlinck, furent entendues l'an dernier aux Ysaye et qu'on en prisait fort justement l'impressionnisme suggestif et savoureux. La *Forêt et l'Oiseau* est une jolie page descriptive d'un réalisme pictural fort caractérisé et où Théo Ysaye manifeste encore de façon intéressante l'affinement ingénieux de sa palette orchestrale.

Mark Hambourg exécuta le quatrième concerto pour piano de Saint-Saëns (*ut mineur*). Le jeu de Mark Hambourg a pour traits distinctifs la puissance

en même temps qu'une simplicité de bon aloi. On pourra lui reprocher que dans l'exposition des phrases chantantes et expressives, il martèle parfois trop vivement le clavier.

On pourra aussi préférer, pour leur élégance souple mieux en harmonie avec l'esprit de l'œuvre, les interprétations que De Greef et Pugno donnent de ce même concerto. Il n'en est pas moins vrai que la virtuosité de Hambourg est de premier ordre et que cette virtuosité essentiellement artistique se rehausse par la clarté exemplaire du trait, la richesse splendide de la sonorité. Il en donna la preuve dans sa superbe exécution de la *Toccata* et *Fugue* de Bach transcrites par Tausig, et où le piano revêtit sous ses doigts l'ampleur de l'orgue, tandis qu'au contraire son interprétation de la *Pastorale et caprice* de Scarlatti, accentuée de rythmes trop brusqués et impératifs, ne situa point l'œuvre dans l'atmosphère de grâce discrète et caressante qui lui est propre.

* * *

Quatrième Concert Durant. — Au programme de ce concert, exclusivement réservé à César Franck, figuraient deux des chefs-d'œuvre du maître liégeois, la Symphonie en *ré mineur*, si rarement entendue et que l'on aime davantage à chaque audition nouvelle, symphonie dont l'harmonieuse et synthétique maîtrise de construction, les qualités proprement dites de style et de forme s'effacent devant la beauté sereine de l'Idée, la pure noblesse de l'aspiration qui s'élance avec joie vers les cimes, se couronnant de spiritualisme lumineux, puis la *Psyché* en ses quatre fragments symphoniques, où le fameux mythe païen, le plus poétique et le plus profond que nous ait légué l'antiquité, apparaît en quelque sorte christianisé par le chantre inspiré des *Béatitudes*, se transfigurant sous un souffle embaumé de tendresse infinie dans les suaves épanouissements d'une mélodie dont l'essence idéale n'a plus rien de commun avec les enivresments de la terre.

On entendit aussi ce jour-là les airs de ballet de *Hulda*, où abondent les rythmes curieux, les allégories spirituellement expressives que M. Charles van den Borren commente de façon si intéressante dans sa très remarquable étude publiée, en 1907, sur *Hulda* et *Ghiselle*, les deux opéras que les directeurs de scènes lyriques ont refusé jusqu'ici d'accueillir et dont le savant critique, en un plaidoyer entraînant, analyse finement les beautés.

C'est avec une verve étincelante qu'Arthur de Greef exécuta d'abord les *Djinns*, poème symphonique pour piano et orchestre, dont les arabesques aux sonorités chatoyantes évoquent les songes et les fantômes de la mythologie orientales, puis les élégantes *Variations symphoniques* qui, sans atteindre aux sommets du *Prélude, Choral et Fugue*, du *Prélude, Aria et Finale*, ne cessent toutefois de captiver l'auditeur par l'extrême variété des mouvements, des rythmes, des nuances, par la constante distinction de la pensée et de l'écriture.

En résumé, ce concert fut un des plus beaux de la série, tant par la qualité des œuvres inscrites au programme que par le soin apporté à leur exécution, M. Félicien Durant ayant une compréhension particulièrement élevée de l'art

franckiste et aussi de l'art wagnérien dont il sait exprimer avec clarté les significations.

* * *

Auditions de la Libre Esthétique. — Les auditions de la Libre Esthétique figurent parmi les manifestations les plus instructives de la vie artistique de notre capitale et cela non seulement par l'originalité des œuvres nouvelles, intéressantes pour la plupart, qu'on y révèle au public, mais encore par la valeur et le talent remarquable des interprètes qui y participent.

Nommons en première ligne M^{lle} Blanche Selva, cette artiste de race qui, dédaignant les vains succès de virtuosité, possède de sa mission une compréhension si juste et si noble, et dont, grâce à l'initiative et au discernement perspicace d'Octave Maus, nous avons été à même d'apprécier plus d'une fois les dons éminents de pianiste interprète. Les réalisations modèles qu'elle nous offre sont marquées au coin d'une conscience artistique haute et probe et, parées de sonorités à la fois riches et poétiques, elles attestent un art de colorations d'une délicatesse extrême. Les musiciens de l'école française lui doivent une infinie gratitude, car elle semble détenir le secret de mettre en lumière tout ce qu'en leur forme subtile et parfois recherchée, ces œuvres renferment de caractéristique.

La Suite pour piano (op. 14) de Roussel intéresse par la variété de ses rythmes, par ses harmonies savoureuses qu'avive un léger arôme d'archaïsme. Le *Chant des genêts* (suite inédite pour piano) de P. Le Flem est plein de poésie évocative. La Cerdana de Séverac se recommande par sa verve pittoresque souvent d'un charme pénétrant. M^{lle} Selva termina son programme par une magistrale exécution des Variations de Dukas sur un thème de Rameau.

M^{me} Marie-Anne Weber joint à un sens interprétatif des plus affinés une voix d'un timbre chaud extrêmement sympathique. Parmi les œuvres vocales qu'elle nous fit connaître, nous citerons la *Prière* de Grovlez, le *Soir* de Vreuls, le *Childe Harold* de Bréville, empreint du sentiment le plus dramatique.

Il y a également lieu de signaler le trio en *ré mineur* de Coindreau (M^{lle} Veluard, MM. Chaumont et Gaillard), trois poèmes délicats de Huberti (*Brume de midi*, *Berceuse*, *A la dérive*) que M^{lle} Suzanne Poirier dit avec beaucoup de justesse, les interprétations si personnelles et si expressives de M^{lle} Marguerite Rollet dans des *lieder* de Sohy, Englebert, Buffin, Coindreau, Roussel, la très belle exécution du quintette de César Franck, un des monuments de la musique de chambre contemporaine (MM. Bosquet, Zimmer, Morisseaux, Englebert, Gaillard).

N'ayant pu assister à la seconde séance de la Libre Esthétique, nous empruntons au *Guide Musical* les lignes suivantes, signées du nom autorisé de May de Rudder :

« Le deuxième concert de la Libre Esthétique portait trois noms à son programme, dont celui de Guillermo Uribe, tout à fait nouveau pour nous. Le jeune compositeur s'est fait connaître ici dans une sonate pour piano et violon,

assurément bien construite, pleine de vie et de contrastes vigoureux ; le thème du second mouvement, avec des variations subtiles et de jolies sonorités a particulièrement fait bonne impression. Des œuvres de Poldowski, nom qui représente une personnalité féminine vraiment intéressante de la musique, nous citerons la pittoresque *Ballade des cloches* pour piano, toute en harmonies séduisantes et si naturelles, comme un chant de la tour bien observé, poétiquement et justement interprété. Parmi les mélodies du même auteur, notons le *Soir*, avec accompagnement de piano et de hautbois d'amour ; délicieuse cette opposition de la voix humaine et de celle de l'instrument que M. Piéard mit si merveilleusement en valeur. D'autres chants simplement avec piano (celui-ci joué trop fort parfois) nous ont révélé des pages pittoresques ou charmantes, ainsi *Colombine*, *Ballade au hameau*, etc. L'auteur au piano et son excellente interprète, M^{me} Demest, ont été fort applaudis.

» Pour finir, un quintette de M. Delcroix, œuvre sérieuse, très travaillée et fouillée, et qui demande plus d'une audition pour être pénétrée. Les deux mouvements, *très vif* et *lent* font cependant une impression directe, décisive, excellente, avec de jolis effets de sonorité, ingénieux et expressifs. Exécution vibrante de la part de MM. Bosquet, Chaumont, Morisseaux, Van Hout et Pitsch. »

* * *

La Création de Haydn aux Concerts populaires. — *La Création* de Haydn a été accueillie et écoutée avec le pieux respect dû au Père de la Symphonie et de la Sonate, c'est-à-dire à celui qui, frayant pour l'Avenir des voies nouvelles, conçut les formes définitives où devait se mouler la pensée des grands créateurs inspirés du XIX^e siècle, auquel par conséquent Beethoven et même Wagner (ceci n'est pas un paradoxe, car Wagner dérive à certains égards de Beethoven) sont redevables d'une partie de leur génie. Mais tandis que les Sonates, les Symphonies, la musique de chambre de Haydn demeurent parées pour nous d'une immortelle jeunesse, son poème de *La Création* nous apparaît distant, n'éveillant plus d'écho direct et profond dans notre mentalité et notre façon de sentir actuelles et cela à l'inverse des oratorios de Bach et de Haendel, des drames de Gluck, qui sont au contraire tout proches de nous, ne laissant apercevoir le sillon d'aucune ride, même légère. Ce n'est assurément point que *La Création* soit musicalement inférieure aux autres productions de Haydn. L'inspiration du vieux maître y a toujours son charme lumineux, s'épand avec tendresse en mélodies d'une grâce et d'une fraîcheur exquises. Mais il nous semble que la conception et le style de l'œuvre ne sont point concordants avec la grandeur du sujet traité. Et, en effet, dans *La Création*, si l'on fait abstraction du magnifique *Alleluia* qui termine la seconde partie, digne en tout point des plus beaux ensembles vocaux de Haendel, l'ampleur lyrique fait généralement défaut.

Il ne faudrait cependant point chercher dans l'œuvre ce que l'auteur n'a point voulu y mettre. Haydn se souciait peu de lyrisme. Il voulait avant tout faire œuvre descriptive, chanter les harmonies de l'Univers et la bonté du Créateur, et cela non avec le dilettantisme minutieux et factice d'un Delille

mais avec cette émotion vraie et sincère, cet optimisme inaltérable de Bernardin de Saint-Pierre son contemporain. *La Création* est surtout un tableau de la Nature qui abonde en détails descriptifs savoureux en même temps que d'une ingénuité ravissante.

Citons ici Michel Brenet, le pénétrant commentateur de Haydn :

« Haydn fait du paysage le centre de son tableau et il entoure l'homme de détails agrandis qui, possédant hors de lui leur beauté propre, revendiquent parfois à son détriment la principale place..... »

..... « Faut-il avouer que la musique de Haydn, ainsi que son visage, dans des portraits tracés à quarante années de distance, reste immuablement couverte de la perruque à queue qu'il ne voulut jamais quitter? Et, tout compte fait, faut-il le lui reprocher? N'est-ce pas inconsidérément que nous osons en sourire? Les formes de la pensée de Haydn sont adéquates au contenu de cette pensée; rompre avec elles eût été de sa part faire acte révolutionnaire et risquer des disparates dont nous serions plus choqués que de quelques rides. Nous aimons les œuvres de Haydn pour leur sincérité, leur probité, voire leur douce naïveté, autant que pour leur saine et heureuse vigueur, leur constante sérénité. N'apportons pas trop des raffinements du criticisme moderne dans l'examen de *La Création*. Réjouissons-nous, avec Haydn, de la beauté du monde. Amusons-nous avec lui de voir les fleuves rouler leurs vagues régulières en ondulations égales et les collines s'élever par sauts de quintes et de sixtes; écoutons murmurer les ruisseaux dans la prairie, et l'ange Gabriel chanter en style orné, sur le rythme pastoral, la balsamique haleine des fleurs. Suivons un à un les miracles de la semaine divine, et sachons, comme en un temple, nous unir aux sentiments pieux que le chœur, s'inspirant des psaumes de David, exprime en contre-points magnifiques..... »

Les trois archanges, Uriel, Raphaël et Gabriel étaient personnifiés par MM. Dua, Billot et M^{lle} Dupré qui s'acquittèrent avec talent de leur mission, surtout M. Dua dont il y a lieu de signaler la diction simple, vibrante et nuancée. On fit une ovation chaleureuse à M. Sylvain Dupuis qui, depuis plus de dix ans, conduit avec autant d'autorité que de zèle l'orchestre de la Monnaie et des Concerts populaires et qui est sur le point de nous quitter pour prendre la direction du Conservatoire de Liège.

* * *

Récital de M^{lle} Hélène Dinsart — Le récital donné à la Grande-Harmonie par M^{lle} Dinsart, une des élèves les plus remarquables de M. Arthur de Greef, a pleinement confirmé l'impression excellente produite par son concert de l'an dernier. Son programme était composé d'œuvres de choix : la Sonate en *sol mineur* de Schumann dont elle dit notamment l'*Andantino* avec le sentiment le plus juste et le plus fin, les Variations de Brahms sur un thème de Haendel, où apparurent encore mieux ses qualités de clarté, de vigueur, de souplesse, le Prélude, Aria et Finale de César Franck, dont elle traduisit la poésie fière et sereine en une interprétation pleine de

sincérité et de noblesse, enfin l'*Islamey* de Balakirew qu'elle joua avec un brio surprenant et où s'affirmèrent si bien l'aisance et la maîtrise de sa technique. Applaudie avec enthousiasme, M^{lle} Dinsart obtint un succès aussi vif que justifié.

GEORGES DE GOLESCO.

Théâtre du Parc

Sapho, d'ALPHONSE DAUDET.

Les chefs-d'œuvre du roman adaptés à la scène, même quand c'est l'auteur lui-même qui les y a transportés, sont toujours un peu « mis en pièces ». Ce qu'ils gagnent dans l'expression immédiate des sentiments, ils le perdent dans la nuance et dans cette dégradation insensible et harmonieuse qu'un récit bien fait ménage entre les divers états d'âme par lesquels passent les héros d'une aventure amoureuse. Les feux de la rampe éclairent les figures d'une lueur brutale, tandis que le portrait écrit fondait, sur les traits des visages, toutes les lumières changeantes, les pénombres délicates qui traversent l'atmosphère de l'âme.

Sapho n'échappe pas à la loi commune. Mais, si l'on n'y retrouve pas toutes les finesses du roman, cette pièce n'en demeure pas moins une comédie excellente, d'une haute tenue littéraire et d'une grande force d'émotion. Au surplus, la séduisante et dangereuse Fanny Legrand fut incarnée à merveille par M^{lle} Lucie Brille, dont la piquante beauté brune et l'enjouement désinvolte nous ont aidés à comprendre cette immortelle héroïne. Et la troupe du Parc complétait l'interprétation de la pièce dans un ensemble irréfutable.

* * *

Le Vieil Homme, par M. GEORGES DE PORTO-RICHE.

Pour je ne sais quelles raisons que je ne discute même point, parce qu'elles n'ont rien à voir du tout avec la littérature pure, on a mené contre le *Vieil Homme*, en de certains milieux « vieille France », une campagne de diffamation d'une impardonnable injustice. Sous prétexte que certaines pièces juives réussissent à coups de grosse caisse, et parce qu'en l'espèce on avait d'avance crié au chef-d'œuvre, on essaya de faire crouler sous le mépris des honnêtes gens cette tragédie (car c'en est une) qui n'était pas de celles qu'on peut accabler sous le ridicule. On a reproché à ce noble drame — qui n'est que l'histoire du calvaire gravi par une épouse fidèle — une immoralité monstrueuse et voulue, une sorte de sadisme littéraire que j'y ai, pour ma part, inutilement cherché. Qu'il y ait dans le *Vieil Homme* quelques détails choquants et même une scène pénible, je n'en disconviens pas. Mais il est absurde et injuste de taxer d'immoralité une pièce de cette hauteur d'esprit et de cette tenue littéraire. Faut-il que le talent de Georges de Porto-Riche lui ait fait des ennemis !

On a dit que le *Vieil Homme* était le plus beau drame qu'on eût vu depuis cinquante ans sur la scène française. De ces louanges démesurées, on est coutumier aujourd'hui, et il n'est guère de comédie ni de roman dont on n'ait

imprimé à peu près la même chose. Il se pourrait bien que, cette fois, l'éloge ne tombât pas à faux; et je crois que ceux qui évoquent Racine à propos de cette tragédie, n'en ont pas si mal jugé : l'excès surhumain des douleurs antiques s'exprime en Thérèse Fontanet; et pour rencontrer des accents d'amour de cette touchante simplicité et de cette poignante poésie, il faut se reporter en effet à Bérénice ou à Monime.

Qu'importe le milieu moderne où se déroule l'aventure? Les sentiments sont éternels, qui animent ces six personnages. Mais on eût préféré peut-être que ce drame d'un si haut lyrisme eût pour décor un milieu un peu moins prosaïque que celui d'une imprimerie, par exemple un vieux château perdu au milieu des bois, et que Thérèse, héroïne racinienne, fût vouée à des tâches plus proches de la nature, comme l'exploitation d'un domaine. Il y a des milieux qui portent en eux-mêmes plus de poésie, et les chants lyriques détonnent dans une atmosphère banale. Un effet sort du contraste, mais c'est un effet facile.

Autre critique : cette pièce a des longueurs, et quelques négligences de style qui nous étonnent chez l'auteur d'*Amoureuse*. Mais M. de Porto-Riche nous donnera peut-être cette joie de reprendre sa tragédie et de la conduire à ce point d'achèvement et de perfection où une telle œuvre se doit à elle-même d'aboutir. Quand on a travaillé dix ans à une statue, qu'importent quelques coups de ciseau de plus?

L'interprétation du *Vieil Homme* fut digne en tous points de l'ouvrage. M^{lle} Juliette Margel joua le rôle de Thérèse en tragédienne consommée : elle eut des soupirs, des plaintes, des sanglots, des élans de femme amoureuse, des révoltes de mère douloureuse, qui nous ont émus jusqu'aux larmes. M^{lle} Damiroff fut charmante comme toujours dans le rôle de M^{me} Allain, la jolie cause de tout le mal. M. Henry Burguet exprima sans éclat, mais avec intelligence, la légèreté insouciant et la fatuité de Michel Fontanet, inconscient assassin. M. de Gravone, enfin, juvénile et chaleureux, dessina d'un trait sûr la figure élégiaque du petit Augustin, amant à la Musset, tandis que M. Carpentier fut excellent en grand-père égoïste.

Bref, un grand, un très grand succès, qui clôtura magnifiquement la plus belle campagne que le Parc ait fournie depuis des années. F. A

Revue des Revues

Dans le *Mercure de France* des lettres inédites de M. Ingres. La suite de l'*Ecole du Dimanche*, l'alerte roman de M. Louis Dumur. M. Jean de Gourmont prend occasion des *Nouveaux Prétextes* d'André Gide pour exprimer certaines idées parfaitement contestables. « M. Gide se persuade que l'idée religieuse fertilise l'œuvre d'art, parce que Jammes s'est converti, que Claudel croit en Dieu et que Charles Guérin est mort dans les bras de l'Eglise. Mais Jammes a écrit des bucoliques païennes que certains préfèrent aux chrétiennes. La foi de Claudel n'ajoute rien à la beauté et à la singularité de ses images, et si l'*Amour sacré* de Vielé-Griffin est de l'art, c'est parce qu'écrit

en dehors de toute croyance. Les mythes et les croyances d'une religion ne deviennent matière d'art que lorsqu'ils sont sentis intellectuellement et non plus sentimentalement... » M. Jean de Gourmont ne voit donc dans Claudel qu'un assembleur d'images. Dans la poésie en général il ne voit qu'un jeu : « La poésie vit en dehors de toute pensée. » De tels aphorismes nous préparent à de plus absurdes encore : « C'est sans doute à sa valeur sexuelle qu'on peut mesurer la valeur d'un artiste. » De telles choses n'étonnent plus quand on a l'habitude de lire M. Jean de Gourmont. Il est bon pourtant de les épingler de temps à autre.

— La *Revue du temps présent* poursuit une enquête sur l'*Orientation de la peinture moderne*. M. Tancrede de Visan, à propos du livre d'Agathon, donne un article sur l'*Esprit de la nouvelle Sorbonne*.

— *Vers et Prose*. Un *Poème d'amour*, par André Suarès. *Feuilles de route*, par André Gide. *L'Aventure éternelle*, par Paul Fort. En supplément les discours prononcés au banquet récent, où le poète des *Ballades françaises* fut célébré comme il le méritait.

— La *Revue Générale* publie un poème solaire de Georges Ramaekers. M. Jules Leclercq relate une très intéressante excursion au Spitzberg.

— Les *Marches de l'Est*. Le numéro du 15 avril de cette très intéressante revue contient un article de Maurice des Ombiaux sur l'art wallon et l'exposition de Charleroi. Les premières pages, extrêmement curieuses, racontent l'établissement de l'industrie du verre au pays wallon par Gédéon des Androuins... De fort beaux vers de M. Georges Ducrocq.

— La *Nouvelle Revue française* s'occupe, comme la plupart des périodiques français, de l'*Esprit de la nouvelle Sorbonne*. M. Albert Thibaudet trouve beaucoup à redire au livre d'Agathon. Il ne lui pardonne pas « le pullulement de sottises qu'il a provoqué dans la presse quotidienne ».

— La *Revue de Belgique* : des notes musicales d'Henri Maubel. .

— La *Belgique artistique et littéraire*. Michel Bodeux, Jules Sottiaux, J. Lhoneux, R. Jeanclair, F.-Ch. Morisseaux... Médiocre, médiocre, médiocre... *Durendal* et M. Pierre Nothomb en particulier sont attaqués d'une façon assez lourde et incivile par M. F.-Ch. Morisseaux au nom de M. Paul André. C'est très réjouissant.

— Le *Thyrse* contient chaque mois de fort intéressantes chroniques.

— La *Jeune Wallonie* publie une « chronique de la Dame de Pique ». Cela guérit du van Beneden (baron Charles).

— La *Vie intellectuelle*. Une émouvante nouvelle de M. Georges Rency. Un article de M. Charles Delchevalerie sur *Auguste Donnay, évocateur de l'Ourthe*.

— *L'Amitié de France* est une admirable revue animée d'un noble esprit idéaliste et chrétien. M. Georges Dumesnil, dans le dernier numéro, étudie l'œuvre de M. Charles de Pomairols. Un beau poème de M. Joachim Gasquet.

— *L'Occident* donne de curieuses *Esquisses* de M. Hubert Strentz. En voici une : c'est intitulé *L'ange et la petite infirme*.

« L'ange apparut à la petite infirme qui, boitant sur la route, pleurait sur sa détresse et sa difformité. L'espérance brilla sur ses larmes.

— Vous êtes trop beau ; jamais dans mes rêves je n'ai vu d'être aussi beau.

— Sais-tu pas que je suis ta beauté future? »

Dans un article d'une admirable justesse de ton, Adrien Mithouard parle de la *Revanche de Boileau*. Je détache de ces pages ce passage intéressant à plus d'un titre :

« Je pense depuis longtemps que les défauts les plus modernes de notre poésie sont d'avoir tout sacrifié à l'effet musical ou coloré des mots, d'avoir haussé le ton pour dire des choses très simples, d'avoir fait un sort à des nuances trop indifférentes, d'avoir abusé d'une sentimentalité et d'une affectation esthétiques qui répugnent à des honnêtes gens, surtout d'avoir oublié que les mots, les si beaux mots de la langue française sont beaux d'avoir un sens, et sont encore plus beaux par la densité de leur sens et par sa liaison avec d'autres sens, et par la syntaxe qui les fait réagir, et par les architectures de la pensée à laquelle ils participent. Il y a aussi de la matière poétique qu'on néglige. Une page de Claudel doit sa puissance à la plénitude de leur signification. Je pense encore qu'il est d'autres modes que le mode lyrique. L'absurde drame en vers a si longtemps encombré le théâtre qu'il en a chassé la poésie tragique. La poésie gnomique, qui s'accommoderait encore de la forme parnassienne, la poésie didactique dont les rythmes libres écartent désormais la monotonie restent à tenter. Mais si une inclination nouvelle nous conduit à écrire des poèmes d'un autre ton, ce ne peut être que dans le contact avec les dernières formules accomplies, ce ne doit être qu'en tenant compte de notre plus récente culture, ce ne sera que selon notre propre nuance. »

— La *Phalange*. Des poèmes d'Edouard Ducôté, de Lucien Christophe, de Sébastien-Charles Leconte.

— La *Revue des Français* est toujours actuelle, vivante, diverse. A lire un article très remarquable de M. Ernest Lemonon sur *L'Allemagne et le Vatican*.

— La *Renaissance contemporaine* publie d'intéressantes chroniques. M. Henri Allorge, qui n'est plus géométrique, continue son enquête sur la situation des jeunes écrivains contemporains.

— Le *Rameau*, entre quelques articles de valeur, publie une page dénommée « Crise », qui est de la plus haute cocasserie.

— *Joyeuse*. Un poème de Nicolas Baudouin. Le *Symbolisme et les nouvelles tendances poétiques*, par Lucien Christophe.

— Les *Rubriques nouvelles*. Nicolas Baudouin admire avec raison les *Nouveaux Prétextes* d'André Gide.

— Dans la *Société nouvelle*, je signale une longue et complète étude de M. Richard Dupierreux sur Jehan Rictus.

— La *Nef*. M. Roger Boset publie une étude historique qui ne manque pas d'intérêt. M. Ultain de Coppin parle de livres qu'il a lus, M. Jean de Jaer de pièces qu'il a vues.

— Le *Catholique*. Des pages de Léon Bloy; un verveux abattage de Lemonnier, par M. Pol Demade.

— *L'Indépendance*. Paul Claudel : *Proposition sur la justice*.

Le Drageoir aux Epices

M. Paul André, ayant été attaqué par nous au mois de janvier, a chargé M. F.-Ch. Morisseaux de prendre sa défense au mois de mai. Conformément à cet exemple-venu de haut, nous avons décidé de confier aussi nos intérêts à un de nos fournisseurs. *Le petit chocolatier* répondra à M. Morisseaux dans notre numéro d'octobre.

* * *

Nos amis de la *Belgique artistique et littéraire* voudraient bien savoir qui est le Petit Épicier. Ils feignent de croire que c'est M. Pierre Nothomb. Qu'ils se détrompent, les meilleures notules du Drageoir aux épices sont des autres. Les moins bonnes seules sont de lui.

* * *

M. Pierre Nothomb, navré de la désapprobation de M. F.-Ch. Morisseaux, a prié ses amis de *Durendal* de dévoiler la vérité et de partager avec lui la honte qu'attachent à sa personne les révélations de la *Belgique artistique et littéraire*. Il n'y a pas de petit épicier, il y a tout un comptoir d'épicerie. Nous nous sommes donc décidés à détailler à notre spirituel censeur — unis dans les sentiments du repentir le plus profond — nos spécialités respectives. M. Van den Bosch nous envoie de Mansourah les actualités brûlantes, emballées dans des tirés à part de la *Revue générale*. M. Maurice Dullaert s'occupe spécialement de la chronique militaire, ce qui l'amène parfois à parler de M. Paul André. M. Georges Virrés, fait l'article de Paris. M. l'abbé Moeller, fait les cirques, cabarets-concerts et bowlings. M. Carton de Wiart ayant ouvert le congrès des épiciers à l'Exposition universelle, connaît tous les détails de la profession et dirige l'exploitation de la boutique. M. Edmond de Bruyn, en sa qualité d'Anversois, ne fait que les denrées coloniales en gros et travaille surtout pour l'exportation. M. Frans Ansel portant un nom qui eût parfaitement convenu à la femme de Loth, sale les calembours. M. Thomas Braun s'occupe de la bénédiction des fromages (rien des 4,000 — quatre mille francs). M. Victor Kinon seul, étant poète, ne peut être épicier comme il en a formulé dans telle ode coloniale le souhait subsidiaire. Quant à M. Pierre Nothomb, les plantureux honoraires qu'il a touchés à la *Belgique artistique et littéraire* lui permettent de ne plus rien faire.

* * *

L'anonymat du Petit Épicier étant dévoilé, il signera désormais : Le grand charbonnier. M. Taymans nous offre 4,000 francs l'an — quatre mille francs — pour cette ingénieuse réclame.

* * *

La *Belgique artistique et littéraire* accuse le Petit Épicier de lui donner le coup de pied de l'âne. Les ingénieux rédacteurs de cette revue ont oublié les fables de La Fontaine. Le coup de pied de l'âne s'appliquait, si nous nous en souvenons bien, à un vieux lion (belgique) malade et agonisant. Notre spirituelle consœur en serait-elle là malgré les 4,000 francs — quatre mille francs — du gouvernement. Nos bien sincères condoléances.

* * *

M. F.-Ch. Morisseaux, qui fait périodiquement une chronique dont les illustrations ne manquent pas d'esprit, nous accuse « d'insister en insistant ». M. F.-Ch. Morisseaux est « un des premiers écrivains de langue française ». C'est ce que proclame le prospectus — anonyme — de *Bobine et Casimir*:

* * *

M. Emile Verhaeren, ayant manifesté jadis le désir d'être enterré au bord de l'Escaut, M. Jules Sottiaux s'est empressé d'exprimer celui d'être enterré au bord de la Sambre.

* * *

L'art de vérifier les dates.

Nous avons reçu par le même courrier le numéro de l'*Occident* d'août 1910 et le numéro de l'*Amitié de France* de juillet 1911.

* * *

Notre campagne en faveur de M. Paul André ayant enfin réussi, on nous annonce qu'il vient d'être placé sous vitrine, en grand uniforme, au milieu du Musée de l'armée.

* * *

Comme il nous est très difficile de dire : « M. X... a fait des fautes de français » — sans nommer M. X... — et que, d'autre part, nous trouvons « navrant et répugnant » le système des « personnalités », nous nous sommes décidés pour le cas — absolument improbable — où une sottise de M. Paul André nous obligerait à parler de lui, à l'appeler dorénavant « une intéressante personnalité littéraire »... Le seul ennui c'est que les lecteurs ne sauront jamais si c'est de Henri Heine ou de M. Paul André que nous parlons.

* * *

M. Fallières est arrivé le 9 mai à la gare du Nord. Cette visite a réjoui indistinctement tous les amis de la culture française. M. Fallières ne personifie-t-il pas cette âme élégante et fine, cette langue harmonieuse, ce génie clair et nuancé qu'apprécie M. Valère Gille? Aussi les écrivains belges avaient-ils profité de l'arrivée de l'hôte auguste de S. M. Albert, pour aller dire au Président de la République leur admiration et leur sympathie.

La gare du Nord présentait un aspect inaccoutumé, douze drapeaux la décoraient à profusion et quelques fleurs jetaient dans cet ensemble imposant une note d'élégance discrète. Sur la place Rogier étaient rangés divers régiments. M. Paul André commandait la batterie d'artillerie qui devait servir à tirer les salves d'honneur. Il avait grande allure.

A 2 h. 30 le train présidentiel étant signalé à Schaerbeek, M. Paul André se mit à tirer cent et un coups de canon. Au cinquante-deuxième la foule joyeuse cria : c'est un garçon! Et au même moment la silhouette de M. Fallières s'encadra dans la portière de la voiture présidentielle qui entrait en gare. Aussitôt un violent remous se produisit dans la foule, les enfants des écoles de Saint-Josse-ten-Noode, en souvenir de l'arrivée de l'empereur allemand, où ils s'étaient trompé d'hymne national, entonnèrent la *Carmagnole*. Le roi s'avança et serra la main à son hôte. Celui-ci était revêtu du grand cordon de l'Ordre de Léopold. Le groupe compact des écrivains s'avança sur la partie réservée du quai au milieu des mouvements de la foule. M. F.-Ch. Morisseaux, qui avait préparé un trait d'esprit pour le cas où le président débarquerait place de la Constitution, ne put résister au plaisir de le placer. Il s'écria : la gare du Midi bouge! M. Fernand Larcier en rit beaucoup.

Un bref silence. M. Cyrille Van Overbergh, en sa qualité de président du Congrès mondial de géographie, explique au président comment il se fait que venant du sud il débarque à la gare du Nord : c'est afin de témoigner du goût de la Belgique pour les expéditions boréales. Le président se déclare enchanté de cet éclaircissement qui vient bien à son heure. Puis en sa qualité d'organisateur de la partie littéraire des fêtes, M. Van Overbergh fait s'avancer le petit cortège académique. M. Wilmotte s'avance en tête. Arrivé près de M. Fallières, il lui serre familièrement la main et lui demande des nouvelles de M. Faguet, puis se plaçant aux côtés du Président il lui présente successivement les membres de la délégation. Celle-ci se compose de quatre groupes. Le premier est celui des officiers et sous-officiers (pas de personnalités, s'écrie M. F.-Ch. Morisseaux!) d'académie. Ils portent en main des palmes grandeur nature qu'ils déposent aux pieds de M. Fallières en faisant un petit salut au signal donné par le maître des cérémonies. Reconnu dans ce groupe, M. Sasserath, président de la Ligue pour la défense de la langue (et le nettoyage de la bouche) française, M. Maurice Benoidt, M. Paul Mussche, M. Robert Sand, M. Fernand Larcier, M. van Beneden (baron Charles), M. Sidney-Vantyn, etc. Le second groupe, si on peut l'appeler ainsi, se compose de M. Maurice des Ombiaux, représentant les littérateurs décorés du mérite agricole, il tient en main un poireau symbolique. M. Fallières, ayant appris qu'il prépare une édition illustrée de son *Petit manuel de l'amateur de Loupillon*, le félicite vivement. S'avancent ensuite, les littérateurs couronnés par l'Académie fran-

çaise, ils ont le front lauré, comme il convient. M. Eugène Gilbert, M. Firmin Van den Bosch, M. Henri Davignon, M. Valère Gille. A ce moment un incident : M. Valère Gille s'embarrasse dans le tapis et tombe. Est-ce un hiatus, Monsieur, ou un enjambement? demande le spirituel président. On relève le poète du *Bouton d'opale* qui est peu endommagé; mais un membre du Cercle artistique le frictionne un peu et on n'y voit plus rien. Cependant, à la faveur de cet incident, un autre incident se produit; des perturbateurs s'agitent! on écarte à grande peine le R. P. Dom Besse, camelot du Roy et de la *Correspondance romaine*, qui dissimule, croit-on, une bombe sous sa soutane. On écarte également M. G.-M. Stevens qui, étant décoré du Nicham Iftikar, a voulu se mêler au cortège, mais on a découvert au dernier moment que son diplôme, provenant de chez M^e Valensi, n'est pas valable. Le calme s'étant rétabli, M. Iwan Gilkin peut s'avancer. C'est lui qui a été chargé de composer le poème de circonstance. Celui-ci sera publié prochainement dans un recueil de pièces du poète de la *Nuit*, destinées à célébrer divers événements contemporains (l'inondation du Maelbeek, le bal de la Cour, les élections provinciales, l'inauguration de l'Arcade, l'annexion du Congo, la promotion de M. Paul André).

Nous avons le plaisir de pouvoir citer *in extenso* ce poème, qui fit, le 9 mai, une profonde impression.

*Jeanne, aujourd'hui tout le monde
Est à la gare, on chante, on rit;
Sur tout visage une profonde
Joie, on le voit, se lit...*

*O Jeanne, c'est monsieur Fallières
Qui nous arrive par le train
Et qui descend d'une portière
Avec un bel entrain.*

*Il n'a rien d'un homme sinistre,
Son ventre danse, son œil luit,
Et le Roi, avec ses ministres.
S'avance jusqu'à lui!*

*Que se disent-ils? Des paroles,
Jeanne, ainsi que nous en disons;
Et tous les enfants des écoles
Entonnent des chansons!*

*On sent bien dans ces jeunes couches
L'enthousiasme le plus beau,
Et le Roi la main sur la bouche
Comprime ses bravos!*

*Toutes les gloires de Belgique,
O Jeanne, sont autour de nous,
Et les palmes académiques
Tombent à ses genoux!*

*Il vient du pays où quarante
Ecrivains, même s'ils n'ont fait
Qu'un seul livre à trois francs cinquante
Ont l'immortalité!*

*Du pays, où pour une fête,
On peut faire des chants en vers
Sans que les revues vous embêtent
Pendant tout un hiver.*

*Où les quotidiens publient
Nouvelles, contes, par monceaux,
Où chaque journal stipendie
Au moins un Morisseaux!*

*Où, pendant qu'ici notre gloire
Jeune belgique décroissait,
On assistait à la victoire
De Francis de Croisset!*

*Où l'on estime les grands hommes,
Où Paul André — sans avoir dû
Être artilleur — avec vingt tomes
Seruit de l'Institut!...*

*Amis fêtons monsieur Fallières
Et que le ciel en sa bonté
Donne à cet hôte tutélaire
La force et la santé!*

*Que les festivités diverses,
Les banquets, la garden party
Et les champagnes que l'on verse
Moins dans l'Aube qu'ici,*

*Maintiennent sur sa face aimable
Les bourgeois et l'épais souris,
Qui maintenant le font semblable
A un jardin fleuri!...*

Sur cet admirable poème se termine la réception littéraire. Le Président, visiblement ému, répond par quelques mots bien sentis. Il serre la main à M. Wilmotte, remercie M. Van Overbergh, cherche des yeux M. F.-Ch. Morisseaux dans l'espoir d'entendre prononcer par celui-ci le mot de la fin... Puis il sourit, salue et sort...

* * *

On se demande pourquoi M. Victor Kinon s'obstine à perdre le Nor?

* * *

M. Godefroid, alias Emile Valentin, qui a révélé dans le *Patriote illustré* quatre cent quatre-vingts poètes nouveaux (c'est le chiffre des statistiques au 1^{er} mars, il faut en ajouter sept ou huit pour les dernières semaines), est un des

maîtres incontestés de notre Parnasse. En attendant que nous citions les *Clairons belges du Christ*, signalons une œuvrette charmante qu'il vient de publier dans le *Patriote*. Cela s'appelle *Pour la culotte* :

*Vraiment nous ne savons plus vivre :
Pourquoi ces bourrades, ces cris ?
A Sparte autrefois l'ilotte ivre
Connut seul de pareils mépris.
Pourquoi la traiter en ilote,
La culotte ?*

*Qu'au nom du bon goût l'on proteste
Contre le vice et ses laideurs,
Ça se conçoit... mais je conteste
La bonne foi de ces hurleurs.
Eteindrait-elle la jugeote,
La culotte ?*

*Considérez donc, je vous prie,
Que ces gens-là sont presque tous
Des voyous que leur pruderie
N'a certes jamais rendus fous...
Ça déplaît aux coureurs de cotte
La culotte !*

*Je n'y crois pas à la colère
Ombreuse de tels bourreaux,
Lorsque je la vois qui tolère
L'audace des robes-fourreaux.
Elle n'est déjà pas si sottte
La culotte !*

*Elle fait à coup sûr la nique
Aux robes à queue, aux paniers
D'antan ; elle est hygiénique,
Ne tient pas les pieds prisonniers,
Et ne ramasse pas la crotte,
La culotte !*

*Esthétique autant que commode,
Laissant aux mains leur liberté,
Chez les arbitres de la mode
Elle sait être, en vérité,
Un vêtement chaste et qui flotte,
La culotte !*

*Savez-vous ce qu'elle a contre elle?...
C'est la guigne de certains mots
Encourant la haine éternelle
Des hypocrites et des sots :
C'est son nom seul qui la dégotte,
La culotte !*

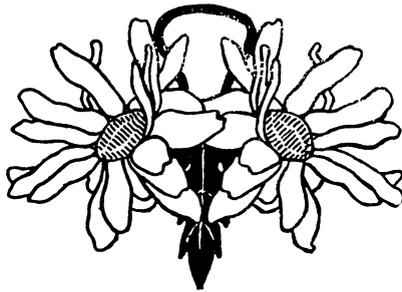
*Rien que son nom donne la frousse
A tant de gens : « Ohé, joueurs !
Maris domptés à la rescousse !*

*C'est la revanche des trembleurs.
A bas l'insolente!... A la hotte,
La culotte! »*

*Eh bien, non!... Jupe fort seyante,
Ample et close, je trouve, moi,
Qu'elle est certes, moins indécente
Que mainte robe, et c'est pourquoi
Je défends — sans être en ribote —
La culotte!*

Cette glorification lyrique atterre M. Georges Rency qui a écrit, dit-on, un volume de contes très remarquable intitulé les *Hontes de la Culotte*.

LE PETIT ÉPICIER.



LES LIVRES

PUBLICATIONS DART :

L'Art chrétien. — (Bruxelles, Librairie Van Oest et Cie.)

Sous ce titre, la librairie Van Oest publie un magnifique recueil de reproductions de peintures consacrées à l'illustration d'épisodes de l'histoire sacrée.

Il suffira d'énumérer les titres de quelques-unes des œuvres qui figurent dans les quatre livraisons parues pour faire saisir l'intérêt de cette belle publication et l'éclectisme intelligent qui a présidé au choix des ouvrages célèbres qui la composent :

Ecole flamande ou néerlandaise. — Van Eyck : le *Christ en croix, saint Jean et la Vierge* (Berlin, Kaiser Friedrich Museum); Roger Van der Weyden : *Adoration de l'Enfant* (autel Bladelin, même Musée); le *Christ en croix* (Musée de Madrid); Albert Van Ouwater : la *Résurrection de Lazare* (Berlin); Memling : *Mort de sainte Ursule* (Bruges, hôpital Saint-Jean); Quentin Metzys : *Ensevelissement du Christ* (Musée d'Anvers); Rubens : *Descente de croix* (Anvers, cathédrale); Van Dyck : *Lamentation sur le corps du Christ* (Berlin, Kaiser Friedrich Museum); Rembrandt : *Prédication de saint Jean* (même Musée), etc.

Ecoles italiennes. — Filippo Lippi : *Nativité*; la *Vierge de Miséricorde* (Berlin, Kaiser Friedrich Museum); Botticelli : *Vierge et anges* (même Musée); le Pérugin : la *Vierge adorant l'Enfant* (Londres, National Gallery); Raphaël : *Vierge et saints* (même Musée); *Portement de croix* (musée de Madrid); Véronèse : le *Christ parmi les docteurs* (même Musée); Titien, Tintoret, etc.

Ecole espagnole. — Murillo : le *Christ et saint Jean, Jésus berger*, la *Conception*, l'*Annonciation*, *Apparition du Christ et de la Vierge à saint François d'Assise* (Indulgence de la Portioncule) (Musée de Madrid); Alonzo Cano : *saint Benoît* (même Musée), etc.

Toutes ces planches sont d'un fini et d'une délicatesse admirables, et la réunion des cent soixante reproductions — huit par livraison — dont le recueil sera formé constituera certainement la collection la plus précieuse des grandes œuvres d'expression religieuse de la peinture moderne.

Nous aurons occasion d'en parler.

Les grands artistes : *Théodore Rousseau*, par M. PROSPER DORBEL
— (Paris, Laurens.)

Le savant Molanus saluait Thierry Bouts du nom d' « inventeur du paysage ». Depuis l'époque où Bouts peignait et où Molanus écrivait, on l'a

« inventé » bien des fois, le paysage, ou plutôt, réinventé, pour lui donner un rôle tantôt principal, tantôt accessoire dans la peinture. Il était en grand mépris auprès des classiques de l'école de David, et assujetti en outre à des règles et à des conventions aussi étroites que celles qui régissaient la tragédie.

Théodore Rousseau fut, sinon le premier, au moins le plus doué des maîtres qui ramenèrent, au début du XIX^e siècle, le paysage à l'expression sincère et sentie de la nature. On sait les grandes œuvres de ce méditatif artiste, amoureux de la solitude des bois de Fontainebleau et dont le génie énergique et un peu endolori a trouvé tant de profondes inspirations dans les défilés de l'Auvergne et dans les sites âpres et mornes de la Vendée et des Landes. On sait moins ou l'on oublie les souffrances, les déboires et les injustices que — comme tout novateur — Rousseau eut à subir. On en trouvera le récit dans ce livre, en même temps qu'une étude pleine de sympathie de l'œuvre et de la pensée du maître.

ARNOLD GOFFIN.

Les richesses d'art de la ville de Paris : *Les Jardins et les Squares*, par M. ROBERT HENARD. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Ce n'est pas un médiocre plaisir que d'entreprendre, à la suite de l'érudit auteur de ce livre, l'exploration charmante des parcs, des jardins et des squares de Paris. Ils sont nombreux, les uns tout petits, oasis de verdure dans l'étendue de pierre; les autres, vastes et majestueux. Et on en rencontre dans tous les quartiers de la ville. Chacun d'eux a son histoire; chacun d'eux ses monuments, statues, belles décorations de marbre; histoire que M. Henard nous raconte; monuments ou statues sur lesquels il nous renseigne et qui deviennent l'occasion de mille évocations des hommes, des choses et des événements du passé.

A. G.

Les grands Artistes : *Dante-Gabriel Rossetti et les Préraphaélites*, par M. GABRIEL MOUREY. — (Paris, Laurens.)

Personne certainement n'était mieux qualifié que M. Gabriel Mourey pour écrire ce livre. On connaît les belles études qu'il consacra jadis à la poésie et à l'art anglais contemporains, études qui ont contribué à rendre familiers au public européen les noms de Swinburne, de Tennyson, de Rossetti, de Walter Crane, de Burne Jones, etc.

On trouvera condensée dans les pages de cet excellent volume l'histoire complète de l'École préraphaélite anglaise dans les hommes qui l'ont représentée, dans les idées qu'elle a réussi à faire prévaloir, dans la longue suite d'œuvres belles et émouvantes qu'elle a produites, et enfin dans l'influence durable qu'elle a exercée en Angleterre et au dehors sur l'évolution artistique du temps présent.

A. G.

Sur la via Emilia, par M. GABRIEL FAURE. — (Paris, Sansot et Cie.)

On aime à suivre M. Gabriel Faure sur les routes de l'Italie. Il les parcourt

en savant, mais surtout en artiste. Il a l'érudition qui est nécessaire pour connaître les choses, mais davantage encore la sensibilité qui est indispensable pour les comprendre. C'est le long de la grande voie Emilienne, de Rimini à Plaisance, par Bologne, Modène et Parme, qu'il nous emmène, et dans chacune de ces cités il rencontre un homme, une œuvre, — à Rimini, Léon-Battista Alberti; à Bologne, les Carracci; à Modène, Guido Mazzoni; à Parme, le Corrège — une époque de la beauté italienne qui lui devient le motif d'une méditation pleine de saveur et de charme. A. G.

Naples, *Notes historiques et sociales*, par M. ERNEST LÉMONON. — (Paris, Plon.)

Un volume très touffu, rempli d'observations intéressantes et qui ne nous dit pas seulement, une fois de plus, la Naples de la beauté, mais aussi, mais surtout, la Naples populaire, misère hideuse au milieu d'un décor magnifique, née des mœurs, aggravée par les événements et à laquelle des lois récentes ont essayé, non sans succès déjà, de remédier. A. G.

LE ROMAN :

Le Maugré, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Si le Maugré n'est qu'un livre de Folcklore c'est un chef-d'œuvre du genre. Au point de vue roman il est encombré de trop de détails, de chartes et d'actes cités *in extenso*. Cités avec beaucoup d'adresse, je le veux bien, et rendus vivants par le contexte, mais il n'en reste pas moins vrai que le récit en est attardé un peu et alourdi. Cela dit, réjouissons-nous de ce livre qui est bien de chez nous, qui dramatise de vieilles coutumes, qui révélera à beaucoup les tenaces traditions de certains cantons du Tournaisis. C'est toute une tragédie simple et réelle, où l'angoisse, la fatalité et le mystère agissent, où les haines silencieuses et profondes se traduisent, aux jours d'exaspération, en gestes rouges. Ce ne serait que cela — un fait divers pittoresque et étrange — si d'exquises figures — la bonne Mélie par exemple — ne traversaient le volume, le fleurissant d'épisodes, et surtout si Eleuthère, par son enthousiasme exalté, ne donnait parfois à cette histoire de paysans l'allure d'un poème. P. N.

Il est ressuscité par CHARLES MORICE. — (Paris, Messein.)

M. Charles Morice suppose que Jésus, ressuscité à Paris, fait des miracles, reçoit des reporters, donne une réédition du sermon sur la montagne (Donnay réédite bien des conférences!) et finalement se fait expulser par le Préfet de police arrivé en automobile. C'est une pochade littéraire qui nous est présentée sous forme de roman et dans un style de chien écrasé, comme on dit dans les rédactions de journaux! Nous ne pouvons admettre, quant à nous, qu'un écrivain traite avec ce sans-gêne et ce boulevardisme Celui devant qui nous nous agenouillons avec respect. Nous avons Renan qui, du moins, avait du style; nous nous serions passé du livre de M. Ch. Morice qui est d'une pauvreté littéraire à faire pleurer. Il suffit d'être homme de

goût pour ressentir péniblement l'insolence du monsieur qui se permet des boutades de ce genre :

« M. Brieux sollicite la collaboration du Sauveur pour une pièce nouvelle, acceptée d'avance au Théâtre-Français, une pièce de la plus haute moralité. »

POL DEMADE.

Les meilleures pages : *Ecrivains contemporains*, Jean Nesmy. Introduction d'EUGÈNE EVRARD. — *Classiques*, Lamennais. Introduction de PAUL AGNIUS. — (Tourcoing, J. Duvivier.)

La collection des *Meilleures Pages*, consacrée aux écrivains contemporains et aux écrivains classiques, est composée avec goût et adresse. Nous avons décerné au dernier livre de M. Jean Nesmy, *La Lumière de la Maison*, les éloges qu'il méritait, et je crois bien que toutes les œuvres de cet excellent écrivain furent signalées dans notre Revue. On lira l'intéressante préface de M. Eugène Evrard à ces morceaux choisis, et on retrouvera les solides qualités morales et les vertus brillantes de style, qui font de M. Nesmy l'un de nos meilleurs écrivains traditionnalistes.

Le second volume de cette collection comprend d'admirables fragments d'un grand oublié : Lamennais. Si tous savent l'histoire tour à tour glorieuse et lamentable de ce prêtre de Jésus-Christ, bien peu — dans la génération actuelle — connaissent son œuvre écrite. Précédées d'une préface très bien faite de M. Paul Agnius, voici les pages qui combleront cette lacune dans notre formation littéraire. V.

La Bruyère en fleur, par LOUIS WILMET, illustrations de J. Wante. — (Roulers, De Meester.)

Ce livre est écrit à la glorification de la Campine. Elle l'emplit tout entier de sa splendeur austère, ses paysages parfois souriants et plus souvent désolés s'y évoquent, dans un style ample, plein de noblesse et de belle couleur savoureuse. Les mœurs rustiques des paysans campinois s'y évoquent elles aussi dans une succession de tableaux d'un réalisme pittoresque et sain. L'œuvre, d'inspiration chrétienne, ne comporte pas d'intrigue, c'est la simple histoire d'une âme égarée loin de la Campine ancestrale, et que celle-ci reprend peu à peu, en même temps que cette âme en se retremant dans l'ambiance maternelle, revient à la foi. Ce livre est mieux qu'une promesse, il constitue un honorable début. Et les paysages, d'une note si poignante et si personnelle, dont M. J. Wante illustre le livre de M. Wilmet, rehaussent encore la valeur de ce livre, où l'écrivain et l'artiste ont si heureusement exprimé leur compréhension de la nature et des mœurs campinoises.

EM. CHARDOME.

Le roman d'un neurasthénique, par PAUL DE LAGET. — (Paris, Grasset.)

Dans un milieu de déséquilibrés, M^{lle} de Vercors et M. de Prioux, deux

créatures d'essence supérieure, se rencontrent et, au moment où s'annonce l'amour, Monsieur se tue et Mademoiselle a une crise d'hystérie, on ne sait pourquoi. Le roman est banal à souhait, la neurasthénie y est étudiée de la manière la plus superficielle qui soit; et cependant l'auteur prouve, en quelques trop rares pages, hélas! qu'il est bien doué, capable de pensée et de style.

POL DEMADE.

Les plus vaillants, par LE RENEST. — (Paris, Grasset.)

Les plus vaillants, c'est la simple histoire de Lucien Martiney, un instituteur français, en route vers la Vérité, où l'attend, parmi des épisodes douloureux ou charmants, les bras tendus, une jeune Française. Il faut noter au passage, dans l'immense production contemporaine, ce roman frais et jeune et empanaché de bel héroïsme, écrit en phrases musicales et brèves comme des airs de clairon.

POL DEMADE.

Dies irae, par CAMILLE SANTERRE. — (Paris, Sansot.)

L'idylle douloureuse que nous conte, avec une grande douceur, M. Camille Santerre, met en scène de nobles âmes, rien que de nobles âmes. L'affubulation du roman est un peu simplette, un peu élémentaire, dirais-je volontiers; il règne, dans le livre, un air glacé, comme celui d'un jour de gel, mais la beauté des sentiments, la chasteté du style et, pour tout dire d'un mot, la hauteur morale de l'œuvre, nous font un devoir de saluer avec émotion le début littéraire de M. Santerre.

POL DEMADE.

La Baraque-Michel et la Haute-Ardenne, par ALBERT BONJEAN.
— (Verviers, Ch. Vinche.)

Un nouveau livre de M. Albert Bonjean est toujours une bonne fortune pour ceux qui ont gardé dans les yeux et dans le cœur la puissante émotion que dégagent les paysages de la Fagne.

C'était pendant l'Exposition de Liège; à l'occasion d'un congrès, nous nous étions rendus à Malmedy afin de fraterniser avec les habitants de la petite ville pittoresque qui, de l'autre côté de la frontière, restent fidèles à la langue française. Au retour, après avoir quitté l'admirable vallée de la Warche, nous nous trouvâmes bientôt dans le désert des Hauts-Plateaux. Le plus sceptique des compagnons de route, Léon Souguenet, nous parlait encore le lendemain de cette apparition du steppe, avec une ferveur qui exprimait en ce moment nos sentiments à tous.

Chaque fois que j'ouvre un livre de M. Albert Bonjean, les mêmes images ressuscitent; je retourne vers les heures trop brèves de la Baraque-Michel ou de la plaine de Malchamp, et je vibre d'autant plus à ces rappels qu'il y a dans un autre coin de Belgique, cher entre tous, une contrée qui garde aussi sa belle rudesse primitive et un visage que seule la nature a façonné au cours des siècles.

J'aime à rapprocher du souvenir de la Haute-Ardenne la vision de

l'immense bruyère du *Donderslag*, du « Coup de Tonnerre », avec les clochers perdus à la limite de l'horizon et qui protègent Helchteren, Houthaelen, Peer, Gruytroode, Meuwen, les villages en bordure du *Donderslag*.

La ferme de Kelgterhof est, là-bas, un asile émouvant comme la baraque d'Ardenne, et peu de spectacles valent les marais qui s'échelonnent depuis Kelgterhof jusqu'à la grand'route de Hasselt vers la Hollande.

C'est assez dire que je suis soumis aux mêmes enthousiasmes, et qu'une œuvre pareille à celle qui nous occupe me touche profondément.

Il y a, dans ce livre, un bien joli chapitre, où l'auteur se raille spirituellement lui-même, en constatant les effets de son apostolat chez un citadin fourvoyé en Fagne pendant une journée d'épais brouillard. Mais le côté tragique du site trouve principalement en M. Bonjean un interprète inspiré. Ajoutons que maint détail historique, maintes connaissances géologiques et botaniques, font de ces pages une contribution précieuse à l'étude de la contrée. Ce n'est pas seulement un poète qui découvre les points sonores de son pathétique pays, c'est aussi un guide précis et éclairé.

G. V.

PHILOSOPHIE :

La crise de la psychologie expérimentale : *Le présent et l'avenir*, par KOSTYLEFF. — (Paris, Alcan.)

Ce livre est surtout intéressant parce qu'il donne un exposé clair et complet des idées directrices de l'école psychologique russe, peu connue du public de langue française. M. Kostyleff reproche à la psychologie expérimentale contemporaine de ne point diriger et féconder, par une hypothèse, ses études minutieuses de faits. L'hypothèse dont s'inspirent les travaux de l'école russe est que la vie psychique doit s'expliquer par l'acte réflexe. Il s'agirait donc de ramener les activités intellectuelles, affectives et volitives, à des réflexes cérébraux : on y trouverait, sous une forme complexe, ce phénomène simple : excitation sensorielle, courant centripète, excitation des cellules corticales sensitives et motrices, courant centrifuge, amenant un commandement moteur. Et il s'agirait de montrer le rapport entre les réflexes cérébraux et les opérations psychiques. Pour vérifier l'hypothèse, l'étude du développement progressif des facultés de l'enfant semble devoir être, particulièrement, utile, et c'est dans ce sens que M. Kostyleff voudrait voir s'orienter les recherches.

Ce programme a, sans doute, des côtés séduisants. Mais je crains que l'hypothèse de l'école russe n'ait le même sort que l'hypothèse fondamentale de l'école associationniste anglaise, dont on peut dire qu'elle est actuellement ruinée. L'associationnisme, lui aussi, voulait rendre raison, par un élément simple, de toute la vie psychique : il expliquait ainsi le plus par le moins, et, pour ramener l'un à l'autre, défigurait singulièrement la réalité psychique, en méconnaissait les caractères originaux et transcendants. On adresse, sans doute, dans quelques années, les mêmes reproches à l'école russe, lorsque ses travaux auront pris plus de consistance et de développement.

ED. JANSSENS.

DIVERS :

Une journée chez les moines (abbaye de Maredsous).

Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une abbaye, connaître jusque dans ses détails la vie sublime qu'y mènent les moines, pénétrer l'esprit qui la vivifie, vous imprégner, un instant, de l'atmosphère de piété, de paix intime et de joie spirituelle dans lequel naît, croît et s'épanouit la plus belle fleur qu'ait jamais produit notre grande Eglise catholique, lisez donc cet admirable petit livre. Il est écrit sans prétention, mais dans un style charmeur qui vous enchantera, sous la forme toute simple de la visite d'une abbaye animée du vrai esprit monastique, et en compagnie du bon moine hôtelier. *Une journée passée chez les moines*. Oui, c'est bien cela. Ce n'est que cela. Mais quelle journée! journée de prières, journée de travail, journée de paix, journée de joie en Dieu, journée de charité fraternelle qui se répand sur le monde entier et enflamme toutes les âmes, journée de *vraie vie*, en un mot, car la vraie vie, c'est celle-là! En dehors d'elle, c'est le Néant! Les moines seuls ont compris le sens de la vie.

Ce joli petit livre est abondamment illustré de reproductions photographiques de quelques-uns des plus beaux spécimens de l'architecture monastique.

HENRY MOELLER.

L'Esprit de taquinerie, par FERNAND NICOLAY. — (Paris, Perrin.)

M. Fernand Nicolay, qui est célèbre par une étude psychologique sur les *Enfants mal élevés* (32 éditions), nous donne une assez bonne étude sur l'esprit de taquinerie. Personne, avant lui, n'avait songé à exploiter cette mine immense de documents humains, en laquelle quelques filons précieux sont mêlés à des tas de choses sans valeur. Avec une grande sagacité, M. F. Nicolay a fait un tri dans ces amoncellements, et il en a retiré ce qui lui semblait utilisable pour l'étude qu'il méditait. L'œuvre est intéressante à tous égards. On lira avec un extrême plaisir ce que dit l'auteur des rapports entre la taquinerie et l'activité, de la taquinerie chez les enfants, chez l'homme et chez la femme, en province, de la taquinerie en France. Nous avons moins goûté la partie qui résume les renseignements recueillis chez les peuples divers, et notamment en Belgique. M. Nicolay, qui a des attaches chez nous, nous consacre six pages, assez pauvres comme documentation et qui nous incitent à penser que l'auteur est médiocrement renseigné à notre endroit. Il y avait cependant là un chapitre curieux à écrire. Encore que nous n'ayons guère de satiristes en vedette, et que pas un journal satirique belge ne pourrait compter sur un Forain, un Léandre, un Faivre, un Cappello, nous sommes aussi taquins que nos voisins de France et l'esprit de taquinerie en Belgique mériterait un chapitre, peut-être même un livre entier.

POL DEMADE.

La Guyane. — Au pays de l'or, des forçats et des Peaux-Rouges, par le D^r TRIPOT. — (Paris, Plon.)

Quand on a l'humeur quelque peu voyageuse et que l'on a visité différentes latitudes et différentes altitudes, on se plaît à suivre les pérégrinations d'autres voyageurs qui parcourent des pays nouveaux ou inconnus. L'imagination aidant, on se représente assez facilement les paysages qui se déroulent sous leurs yeux et dont ils donnent une description plus ou moins fidèle. Tel a été le cas du livre dont nous avons pris connaissance et dont la lecture nous a paru singulièrement attachante.

Le docteur Tripot est un écrivain de talent; c'est un voyageur hardi et persévérant; il fait preuve d'une érudition étendue et de bon aloi; il est fin observateur et il réussit admirablement dans la description des lieux qu'il parcourt. Le récit de son voyage dans la Guyane ne tire pas seulement son intérêt du pays qui s'y trouve décrit; nous avons été plus particulièrement attentif à la lecture des pages où l'auteur nous parle des différentes classes d'hommes qu'il a rencontrées.

Ce sont d'abord les forçats, ces tristes épaves de nos civilisations modernes. Nous avons fort goûté les observations philosophiques et sociologiques que l'auteur a exprimées et dont plusieurs nous paraissent frappées au coin de la vérité. Il y aurait tant à dire sur ce sujet qui touche à une des questions les plus graves, celle de la responsabilité humaine. Nous nous gardons bien d'aborder ce terrain, car il nous faudrait tout un volume pour formuler nos idées personnelles à ce point de vue.

Il y a ensuite les Peaux-Rouges, constituant certaines tribus indiennes descendant des antiques Caraïbes. Le docteur Tripot les a fréquentés de près; il a vécu au milieu d'eux; bien plus, il les a aimés. Dans son récit, il nous fait pénétrer dans l'âme d'un Peau-Rouge; avouons-le franchement, il nous a émus quand il nous a parlé de son séjour au milieu de ces populations sauvages.

Il y a enfin les pirogniers nomades et les chercheurs d'or, dont il a tracé une âpre silhouette, très digne du cadre merveilleux et rude où s'agite leur existence aventureuse. L'auteur termine son livre par l'exposé de quelques légendes qu'il a recueillies dans un village d'Indiens, où il a vécu plusieurs semaines. Nous regrettons de devoir borner à ces quelques lignes l'analyse d'un ouvrage que nous recommandons chaudement à l'attention de nos lecteurs.

D^r M.

Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, par M. EMILE COLLAS. — (Paris, Plon.)

L'étude consciencieuse que l'auteur consacre à la fille de Galéaz Sforza est fort intéressante. On sait le sort malheureux de cette princesse, l'hostilité qu'elle rencontra à la Cour de France de la part des ennemis de son mari, son long éloignement de Paris, les vains efforts qu'elle fit pour obtenir vengeance de Jean Sans Peur, après l'assassinat de Louis d'Orléans.

C'est une émouvante page de l'histoire de ces temps tourmentés que

M. Collas a retracée, et on doit louer l'habileté avec laquelle il a su faire revivre pour nous les figures sympathiques du duc et de la duchesse d'Orléans.

A. G.

Paris sous Napoléon. VII. *Le Théâtre-Français*, par M. DE LANZAC DE LABORIE. — (Paris, Plon.)

La vaste monographie que M. de Lanzac de Laborie a consacrée au Paris napoléonien vient de s'augmenter d'un volume singulièrement attrayant. Il nous retrace, avec la méthode excellente et la vivacité d'exposition que nous avons eu déjà le plaisir de signaler en parlant des parties précédentes de l'ouvrage, l'histoire du Théâtre-Français durant le règne de l'Empereur. Comme il est naturel de le penser, Napoléon, qui était si attentif à tous les moyens d'agir sur l'esprit des foules et si habile à les mettre en œuvre, tenait le théâtre dans une stricte dépendance et intervenait constamment aussi bien dans son administration que dans le choix de son répertoire. La scène était, elle aussi, à ses yeux, un élément de gouvernement. Et, avant tout, celle du Théâtre-Français, placée sous l'autorité d'un haut dignitaire de la Cour, le comte de Rémusat, subsidiée largement, réglementée par des arrêtés impériaux, notamment le célèbre décret de Moscou. On trouvera dans les pages de ce livre les détails les plus curieux et les plus abondants sur la littérature théâtrale du temps, les auteurs tragiques et comiques, les succès, les querelles et les rivalités de Talma, de M^{lle} Mars, de M^{lle} Contat et des autres acteurs illustres de l'illustre théâtre.

A. G.

Les commencements de l'indépendance bulgare, par M. E. QUEILLÉ. Préface de M. Etienne Lamy. — (Paris, Bloud.)

Pages d'histoire écrites par un témoin oculaire, observateur sagace, bien placé pour connaître le dessous des choses et qui savait regarder et peindre ce qu'il avait vu. Ce que raconte M. Queillé, ce sont les premières années du règne du prince Alexandre de Battenberg, placé là par la Russie qui avait cru se servir de lui comme d'un instrument et qui le brisa lorsqu'elle se fut convaincue qu'il n'accepterait pas un tel rôle; ce sont les menées des partis politiques nationaux, les jeux, les intrigues, les tripotages des Russes de toute espèce, gens officiels ou aventuriers, qui s'étaient abattus sur la jeune principauté; les efforts du prince pour discipliner ceux-là et pour évincer ceux-ci ou se débarrasser de leur ingérence.

Quelques pages de M. Etienne Lamy, placées à la tête du volume, font la synthèse lumineuse de cette période étrange et troublée de l'histoire de la Bulgarie.

A. G.



NOTULES

Le III^e Salon du Printemps, organisé par la Société royale des Beaux-Arts de Bruxelles, est ouvert en ce moment au Palais du Cinquantenaire. Il mérite une visite. Nous en rendrons compte dans notre fascicule de juin, en même temps que de la *Libre Esthétique* dont nous n'avons pu rendre compte dans le présent numéro.

* * *

Thomas Vinçotte. — Une manifestation s'organise actuellement en l'honneur de cet éminent artiste, manifestation destinée à commémorer par un hommage durable l'admiration qu'inspire l'œuvre considérable et belle de l'auteur du *Fronton du Palais du Roi*. Elle aura lieu prochainement et comportera notamment la remise au maître d'une monographie enrichie de nombreuses reproductions de ses ouvrages.

Cette publication de grand luxe, qui ne sera tirée qu'à cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande, comprendra des études de MM. Paul Lambotte et Arnold Goffin, un catalogue complet de l'œuvre de Vinçotte et 50 planches hors texte. Le prix de l'exemplaire est de 25 francs. On souscrit chez MM. Van Oest et C^{ie}, à Bruxelles.

* * *

Revue liturgique et bénédictine. — Tel est le titre sous lequel paraît, depuis le 1^{er} janvier dernier, le petit et intéressant *Messenger de Saint-Benoît*, publié depuis des années par les Pères de l'abbaye de Maredsous. En changeant de titre, la Revue a aussi changé de format et s'est donné plus d'ampleur. On y trouvera d'attachantes études sur la liturgie, sur la vie bénédictine, des notes d'art religieux dues à la plume de D. Bruno Destrée ou de D. Sébastien Braun; une bonne bibliographie, etc.

* * *

Publications d'art récentes. — Nous signalons particulièrement à nos lecteurs l'apparition chez Laurens, à Paris, du quatrième volume de la collection des *Manuels de l'art : Les Arts de la terre*, par M. René Jean; chez Van Oest, à Bruxelles, de l'importante monographie d'*Antonio Moro*, par M. Henry Hymans, et de deux études richement illustrées : *les Tableaux de P. Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne*, par M. Glück, et *les Orfèvreries anciennes conservées au trésor de Hal*, par M. l'abbé Fernand Crooy; chez Vromant, à Bruxelles, de *l'Art chrétien primitif*, de M. Marcel Laurent.

Nous rendrons compte incessamment de ces ouvrages.

* * *

M. Maurice Houtart élucide, dans la *Revue Tournaisienne* de mars, certains points controversés de la vie de Roger de la Pasture et parvient à établir les conclusions suivantes :

Né à Tournai en 1399, Roger de la Pasture apprit la peinture chez un maître tournaisien, Robert Campin. L'arrivée en Flandre des frères Van Eyck, lorsque Roger de la Pasture était âgé de plus de 20 ans, exerça une influence sans doute sur son développement artistique; mais il ne fut pas, à proprement parler, leur élève. Sorti de l'atelier de Campin en 1432, avec le grade de maître, il fut bientôt engagé par le magistrat de Bruxelles pour les travaux de l'Hôtel de ville.

* * *

Accusé de réception :

ART : *L'art chrétien* (Bruxelles, Van Oest). — *L'orfèvrerie religieuse en Belgique*, par L. et F. CROIJ, vol. ill. (Bruxelles, Vromant).

LITTÉRATURE : *Praeterita. Souvenirs de jeunesse*, par JOHN RUSKIN, traduction de M^{me} G. PARIS, préface de R. DE LA SIZERANE (Paris, Hachette). — *La théâtromanie*, par LÉON LEGAVRE (Mons, Société nouvelle). — *Regards sur l'Europe intellectuelle*, par ALBERT REGGIO (Paris, Perrin). — *Lectures et promenades*, par ALBERT HEUMANN (Paris, Sansot). — *Les expériences d'Asthénia au jardin de la connaissance*, par ALICE BERTHET (Paris, Gastein-Serge). — *Religion et littérature*, par PAUL HALFLANTS (Bruxelles, Société belge de librairie). — *Le souvenir de Ch. Demange* (Paris, Mercure de France). — *La miraculeuse aventure des Jeunes Belges*, par OSCAR THIRY (Bruxelles, Larcier).

POÉSIE : *Les feux follets*, par ESTELLE CASTILLON (Tamines, L'Oasis). — *Les fleurs du silence*, par ERNEST DE GANOY (Paris, Grasset). — *Le Laraire. Les irrévérances*, par LÉON KOCHNITZKI (idem). — *Petites scènes*, par OMER DE VUYST (Bruxelles, Le Thyse). — *Les éléments*, par O.-W. MIŁOSZ (Paris, L'Occident). — *L'année pieuse*, par MICHEL BORDEUX (Bruxelles, Larcier). — *Moment de bonheur*, par RIENT VAN SANTEN (idem).

ROMANS : *L'agitateur*, par GUY DE CASSAGNAC (Paris, Plon). — *Le prince*, par EVELINE LE MAIRE (idem). — *Les adieux*, par JEAN DE FOVILLE (idem). — *Les vérités menteuses*, par LOUIS LA ROSE (Paris, Perrin). — *Le pèlerinage de Sainte-Brigitte*, par VERNER VON HEIDENSTAM, traduit du suédois par S. GARLING-POLMER (idem). — *Le roman d'une neurasthénique*, par PAUL DE LAGET (Paris, Grasset). — *La chanson du carillon*, par CAMILLE LEMONNIER (Paris, Laffitte). — *La bruyère en fleurs*, par LOUIS WILMET, illustré par J. WANTE (Roulers, Demeester). — *Contes du pays* (Alost, De Seyn). — *Pages versicolores*, par FRANZ MAHUTTE (Bruxelles, Lebègue).

VARIA : *Une journée chez les moines*, vol. ill. (Abbaye de Maredsous). — *Petite histoire d'une âme*, par ANDRÉ CHARRY (Paris, Plon). — *D'après l'Ecclésiaste*, par LÉON WERY (Bruxelles, Le Thyse). — *L'officier contemporain*, par le capitaine D'ARBEUX (Paris, Grasset.)

LE CHEMIN DE LA CROIX

PREMIÈRE STATION

C'est fini. Nous avons jugé Dieu et nous l'avons condamné à mort.

Nous ne voulons plus de Jésus-Christ avec nous, car il nous gêne.

Nous n'avons plus d'autre roi que César! d'autre loi que le sang et l'or.

Crucifiez-le, si vous le voulez, mais débarrassez-nous de lui! qu'on l'emmène!

Tolle! tolle! Tant pis! puisqu'il le faut, qu'on l'immole et qu'on nous donne Barabbas!

Pilate siège au lieu qui est appelé Gabbatha.

« N'as-tu rien à dire? » dit Pilate. Et Jésus ne répond pas.

« — Je ne trouve aucun mal en cet homme », dit Pilate, « mais bah!

Qu'il meure, puisque vous y tenez! Je vous le donne, *Ecce homo.* »

Le voici, la couronne en tête et la pourpre sur le dos.

Une dernière fois vers nous ces yeux pleins de larmes et de sang!

Qu'y pouvons-nous? pas moyen de le garder avec nous plus longtemps.

Comme il était un scandale pour les Juifs, il est parmi nous un non-sens.

La sentence d'ailleurs est rendue, rien n'y manque, en langages hébraïque, grec et latin.

Et l'on voit la foule qui crie et le juge qui se lave les mains.

DEUXIÈME STATION

On lui rend ses vêtements et la croix lui est apportée.

« Salut », dit Jésus, « ô Croix que j'ai longtemps désirée! »

Et toi, regarde, chrétien, et frémis! Ah, quel instant solennel

Que celui où le Christ pour la première fois accepte la Croix éternelle!

O consommation en ce jour de l'arbre dans le Paradis!

Regarde, pécheur, et vois à quoi ton péché a servi,

Plus de crime sans un Dieu dessus et plus de croix sans le Christ!

Certes le malheur de l'homme est grand, mais nous n'avons rien à dire,

Car Dieu est maintenant dessus, qui est venu non pas expliquer mais remplir.

Jésus reçoit la Croix comme nous recevons la Sainte Eucharistie :

« Nous lui donnons du bois pour son pain », comme il est dit par le prophète Jérémie.

Ah, que la croix est longue, et qu'elle est énorme et difficile!

Qu'elle est dure! qu'elle est rigide! que c'est lourd, le poids du pécheur inutile!

Que c'est long à porter pas à pas jusqu'à ce qu'on meure dessus!

Est-ce vous qui allez porter cela tout seul, Seigneur Jésus?

Rendez-moi patient à mon tour du bois que vous voulez que je supporte.

Car il nous faut porter la croix avant que la croix nous porte.

TROISIÈME STATION

En marche! victimes et bourreaux à la fois, tout s'ébranle vers le Calvaire.

Dieu qu'on tire par le cou tout à coup chancelle et tombe à terre.

Qu'en dites-vous, Seigneur, de cette première chute?

Et puisque maintenant vous savez, qu'en pensez-vous? cette minute

Où l'on tombe et où le faix mal chargé vous précipite!

Comment la trouvez-vous, cette terre que vous fîtes?

Ah! ce n'est pas la route du bien seulement qui est raboteuse, Celle du mal, elle aussi, est perfide et vertigineuse!

Il n'est pas que d'y aller tout droit, il faut s'instruire pierre à pierre,

Et le pied y manque souvent, alors que le cœur persévère.

Ah, Seigneur! par ces genoux sacrés, ces deux genoux qui vous ont fait faute à la fois,

Par le haut-le-cœur soudain et la chute à l'entrée de l'horrible Voie,

Par l'embûche qui a réussi, par la terre que vous avez apprise,

Sauvez-nous du premier péché que l'on commet par surprise!

QUATRIÈME STATION

O mères qui avez vu mourir le premier et l'unique enfant,
Rappelez-vous cette nuit, la dernière, auprès du petit être
gémissant,

L'eau qu'on essaye de faire boire, la glace, le thermomètre,
Et la mort qui vient peu à peu et qu'on ne peut plus mécon-
naître.

Mettez-lui ses pauvres souliers, changez-le de linge et de
brassière.

Quelqu'un vient qui va me le prendre et le mettre dans la
terre.

Adieu, mon bon petit enfant! adieu, ô chair de ma chair!

La quatrième Station est Marie qui a tout accepté.

Voici au coin de la rue qui attend le Trésor de toute Pauvreté.

Ses yeux n'ont point de pleurs, sa bouche n'a point de salive.

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus qui arrive.

Elle accepte. Elle accepte encore une fois. Le cri

Est sévèrement réprimé dans le cœur fort et strict,

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus-Christ.

La Mère regarde son Fils, l'Eglise son Rédempteur,

Son âme violemment va vers lui comme le cri du soldat qui
meurt!

Elle se tient debout devant Dieu et lui offre son âme à lire,

Il n'y a rien dans son cœur qui refuse ou qui retire,

Pas une fibre en son cœur transpercé qui n'accepte et ne
consente.

Et comme Dieu lui-même qui est là, elle est présente.

Elle accepte et regarde ce Fils qu'elle a conçu dans son sein.

Elle ne dit pas un mot et regarde le Saint des Saints.

CINQUIÈME STATION

L'instant vient où ça ne va plus et l'on ne peut plus avancer.
C'est là que nous trouvons jointure et où vous permettez
Qu'on nous emploie nous aussi, même de force, à votre Croix.
Tel Simon le Cyrénéen qu'on attelle à ce morceau de bois.
Il l'empoigne solidement et marche derrière Jésus,
Afin que rien de la Croix ne traîne et ne soit perdu.

SIXIÈME STATION

Tous les disciples ont fui, Pierre lui-même renie avec transport!

Une femme au plus épais de l'insulte et au centre de la mort
Se jette et trouve Jésus et lui prend le visage entre les mains.

Enseignez-nous, Véronique, à braver le respect humain.

Car celui à qui Jésus-Christ n'est pas seulement une image,
mais vrai,

Aux autres hommes aussitôt devient désagréable et suspect.

Son plan de vie est à l'envers, ses motifs ne sont plus les
leurs,

Il y a quelque chose en lui toujours qui échappe et qui est
ailleurs.

Un homme fait qui dit son chapelet et qui va impudemment
à confesse,

Qui fait maigre le vendredi et qu'on voit parmi les femmes à
la messe,

Cela fait rire et ça choque, c'est drôle et c'est irritant aussi.

Qu'il prenne garde à ce qu'il fait, car on a les yeux sur lui.

Qu'il prenne garde à chacun de ses pas, car il est un signe.

Car tout chrétien de son Christ est l'image vraie quoique
indigne.

Et le visage qu'il montre est le reflet trivial

De cette Face de Dieu en son cœur, abominable et triom-
phale!

Laissez-nous la regarder encore une fois, Véronique,

Sur le linge où vous l'avez recueillie, la face du Saint Viatique.

Ce voile de lin pieux où Véronique a caché

La face du Vendangeur au jour de son ébriété,

Afin qu'éternellement son image s'y attachât,

Qui est faite de son sang, de ses larmes et de nos crachats!

SEPTIÈME STATION

Ce n'est pas la pierre sous le pied, ni le licou
Tiré trop fort, c'est l'âme qui fait défaut tout à coup.
O milieu de notre vie! ô chute que l'on fait spontanément!
Quand l'aimant n'a plus de pôle et la foi plus de firmament,
Parce que la route est longue et parce que le terme est loin,
Parce que l'on est tout seul et que la consolation n'est point.
Longueur du temps! dégoût en secret qui s'accroît
De l'injonction inflexible et de ce compagnon de bois!
C'est pourquoi on étend les deux bras à la fois comme quel-
qu'un qui nage,
Ce n'est plus sur les genoux qu'on tombe, c'est sur le visage,
Le corps tombe, il est vrai, et l'âme en même temps a
consenti.

Sauvez-nous de la Seconde chute que l'on fait volontairement
par ennui.

HUITIÈME STATION

Avant qu'il ne monte une dernière fois sur la montagne,
Jésus lève le doigt et se tourne vers le peuple qui l'accompagne,

Quelques pauvres femmes en pleurs avec leurs enfants dans les bras.

Et nous, ne regardons pas seulement, écoutons Jésus, car il est là.

Ce n'est pas un homme qui lève le doigt au milieu de cette pauvre enluminure,

C'est Dieu qui pour notre salut n'a pas souffert seulement en peinture.

Ainsi cet homme était le Dieu tout-puissant, il est donc vrai!

Il est un jour où Dieu a souffert cela pour nous, en effet!

Quel est-il donc, le danger dont nous avons été rachetés à un tel prix?

Le salut de l'homme est-il si simple affaire que le Fils

Pour l'accomplir est obligé de s'arracher du sein du Père?

S'il va ainsi du Paradis, qu'est-ce donc que l'Enfer?

Que fera-t-on du bois mort, si l'on fait ainsi du bois vert?

NEUVIÈME STATION

« Je suis tombé encore et cette fois, c'est la fin.
Je voudrais me relever qu'il n'y a pas moyen.
Car on m'a pressé comme un fruit et l'homme que j'ai sur le
dos est trop lourd.
J'ai fait le mal, et l'homme mort avec moi est trop lourd!
Mourons donc, car il est plus facile d'être à plat ventre que
debout,
Moins de vivre que de mourir, et sur la croix que dessous. »

Sauvez-nous du Troisième péché qui est le désespoir!
Rien n'est encore perdu tant qu'il reste la mort à boire!
Et j'en ai fini de ce bois, mais il me reste le fer!
Jésus tombe une troisième fois, mais c'est au sommet du
Calvaire.

DIXIÈME STATION

Voici l'aire où le grain de froment céleste est égrugé.
 Le Père est nu, le voile du Tabernacle est arraché.
 La main est portée sur Dieu, la Chair de la Chair tressaille,
 L'Univers en sa source atteint frémit jusqu'au fond de ses
 entrailles!

Nous, puisqu'ils ont pris la tunique et la robe sans couture,
 Levons les yeux et osons regarder Jésus tout pur.

Ils ne vous ont rien laissé, Seigneur, ils ont tout pris,
 La vêtue qui tient à la chair, comme aujourd'hui
 On arrache sa coulle au moine et son voile à la vierge consacrée.
 On a tout pris, il ne lui reste plus rien pour se cacher.
 Il n'a plus aucune défense, il est nu comme un ver,
 Il est livré à tous les hommes et découvert.
 Quoi, c'est là votre Jésus! Il fait rire. Il est plein de coups et
 d'immondices,

Il relève des aliénistes et de la police.

Tauri pingues obscederunt me. Libera me, Domini, de ore canis.

Il n'est pas le Christ. Il n'est pas le Fils de l'Homme. Il
 n'est pas Dieu.

Son évangile est menteur et son Père n'est pas aux cieux.
 C'est un fou! C'est un imposteur! Qu'il parle! Qu'il se taise!
 Le valet d'Anne le soufflette et Renan le baise.
 Ils ont tout pris. Mais il reste le sang écarlate.
 Ils ont tout pris. Mais il reste la plaie qui éclate!
 Dieu est caché. Mais il reste l'homme de douleur.
 Dieu est caché. Il reste mon frère qui pleure!

Par votre humiliation, Seigneur, par votre honte,
 Ayez pitié des vaincus, du faible que le fort surmonte.
 Par l'horreur de ce dernier vêtement qu'on vous retire,
 Ayez pitié de tous ceux qu'on déchire!
 De l'enfant opéré trois fois que le médecin encourage,
 Et du pauvre blessé dont on renouvelle les bandages,
 De l'époux humilié, du fils près de sa mère qui meurt,
 Et de ce terrible amour qu'il faut nous arracher du cœur!

ONZIÈME STATION

Voici que Dieu n'est plus avec nous, Il est par terre.
La meute en tas l'a pris à la gorge comme un cerf.
Vous êtes donc venu ! Vous êtes vraiment avec nous, Seigneur !
On s'est assis sur vous, on vous tient le genou sur le cœur.
Cette main que le bourreau tord, c'est la droite du Tout-Puissant.

On a lié l'Agneau par les pieds, on attache l'Omniprésent.
On marque à la craie sur la croix sa hauteur et son envergure.
Et quand il va goûter de nos clous, nous allons voir sa figure.

Fils Eternel, dont la borne est votre seule Infinité,
La voici donc avec nous, cette place étroite que vous avez convoitée.

Voici Elie sur le mort qui se couche de son long,
Voici le trône de David et la gloire de Salomon,
Voici le lit de notre amour avec Vous, puissant et dur !
Il est difficile à un Dieu de se faire à notre mesure.
On tire et le corps à demi disloqué craque et crie,
Il est bandé comme un pressoir, il est affreusement équarri.
Afin que le Prophète soit justifié qui l'a prédit en ces mots :
« Ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont énuméré tous mes os. »

Vous êtes pris, Seigneur, et ne pouvez plus échapper.
Vous êtes cloué sur la croix par les mains et par les pieds.
Je n'ai plus rien à chercher au ciel avec l'hérétique et le fou.
Ce Dieu est assez pour moi qui tient entre quatre clous.

DOUZIÈME STATION

Il souffrait tout à l'heure, c'est vrai, mais maintenant il va mourir.

La grande Croix dans la nuit faiblement remue avec le Dieu qui respire.

Tout y est. Il n'y a plus qu'à laisser faire l'Instrument.

Qui du joint de la Double nature inépuisablement,

De la source du corps et de l'âme et de l'hypostase, exprime et tire

Toute la possibilité qui est en lui de souffrir.

Il est tout seul comme Adam quand il était seul dans l'Eden,

Il est pour trois heures seul et savoure le Vin,

L'ignorance invincible de l'homme dans le retrait de Dieu!

Notre hôte est appesanti et son front fléchit peu à peu.

Il ne voit plus sa Mère et son Père l'abandonne.

Il savoure la coupe et la mort lentement qui l'empoisonne.

N'en avez-vous donc pas assez de ce vin aigre et mêlé d'eau,
Pour que vous vous redressiez tout à coup et criiez : *Sitio ?*

Vous avez soif, Seigneur? Est-ce à moi que vous parlez?

Est-ce moi dont vous avez besoin encore et de mes péchés?

Est-ce moi qui manque avant que tout soit consommé?

TREIZIÈME STATION

Ici la Passion prend fin et la Compassion continue.

Le Christ n'est plus sur la Croix, il est avec Marie qui l'a reçu ;

Comme elle l'accepta, promis, elle le reçoit, consommé.

Le Christ qui a souffert aux yeux de tous de nouveau au sein de sa Mère est caché.

L'Eglise entre ses bras à jamais prend charge de son bien-aimé.

Ce qui est de Dieu, et ce qui est de la mère, et ce que l'homme a fait,

Tout cela sous son manteau est avec elle à jamais.

Elle l'a pris, elle voit, elle touche, elle prie, elle pleure, elle admire,

Elle est le suaire et l'onguent, elle est la sépulture et la myrrhe,

Elle est le prêtre et l'autel et le vase et le Cénacle.

Ici finit la Croix et commence le Tabernacle.

QUATORZIÈME STATION

Le tombeau où le Christ qui est mort ayant souffert est mis,
Le trou à la hâte descellé pour qu'il y dorme sa nuit,
Avant que le transpercé ressuscite et monte au Père,
Ce n'est pas seulement ce sépulcre neuf, c'est ma chair,
C'est l'homme, votre créature, qui est plus profond que la
terre!

Maintenant que son cœur est ouvert et maintenant que ses
mains sont percées,

Il n'est plus de croix avec nous où son corps ne soit adapté,
Il n'est plus de péché en nous où la plaie ne corresponde!

Venez donc de l'autel où vous êtes caché vers nous, Sauveur
du monde!

Seigneur, que votre créature est ouverte et qu'elle est
profonde!

PAUL CLAUDEL.

Semaine Sainte 1911.



Fête-Dieu

*Midi! Midi! voici la fin
Des Printemps clairs et des Matins...*

*Par le jardin du cloître, où les brises dernières
Font voler si gaiement les légères bannières,
Serpente la procession de la lumière...*

*Le temps de la Vierge est passé :
J'ai vu tantôt s'enfuir l'azur clair de ses voiles
Dans le silence blanc des dernières étoiles.
Son sourire du ciel vibrant s'est effacé,
Ses gestes de fraîcheur ne calment plus les âmes,
Son candide regard, son visage enfantin
Se sont éteints,*

Et voici le triomphe immense de la flamme!

*C'est la gloire de Dieu qui monte à l'horizon
Et le soleil n'est plus qu'un ostensor immense,
Nos chants montent vers lui dans la grave cadence
De l'Été qui se donne en une pâmoison...*

*C'est le cortège de l'amour eucharistique !
Vous entourez nos cœurs de quels rayons de feu?
Et de quelle ferveur inconnue, ô mon Dieu,
Faites-vous donc brûler nos voix et nos cantiques?*

*Cortège du dernier matin,
Il se déroule lentement dans le jardin
Qui vibre comme d'une extase;
On a semé tous les chemins
De citronnelles, de lilas et de jasmins :
La procession les écrase...
Dernières fleurs de nos printemps,
Naïves qui faisiez notre joie enfantine
Lorsque nous écoutions dans la voix des matines*

*Tout le rêve de nos vingt ans,
Primevères, muguets et blanches églantines,
Avec quelle ferveur mourante, en palpitant,
Donnez-vous à Jésus vos âmes enfantines !...*

*C'est l'Été triomphal qui écrase en passant
Vos tiges de fraîcheur et vos feuilles nouvelles...
Menthes, à la clarté se mêle votre sang...
Il se noue aux parfums d'encens
De clairs parfums de citronnelles...*

*... Après le rêve, après l'espoir, voici l'amour.
Le matin meurt, voici le jour
Qui rayonne et triomphe en sa gloire éternelle!
Annonciations, Rameaux verts, Chandeleurs,
O fêtes chères à mon cœur,
Anges blancs qui fuyiez avec des gestes frêles,
Fleurs des vergers, chansons d'espoir, rêve apaisé,
Vous êtes-vous enfuis dans les derniers bruits d'ailes?
Lèvres fraîches d'enfants où est votre baiser?*

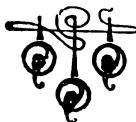
*L'heure qui vient, pourtant, est divine et profonde,
Car l'éternel été se répand sur le monde,
Et je goûte dans l'air sa puissante saveur...
C'est l'heure des voluptés graves, des ferveurs
Longues — où tout le cœur se donne et se repose,
L'heure où vont se pâmer les êtres et les choses ;
Les passions de feu vont enflammer nos corps,
Nos mains vont s'exalter devant vos autels d'or,
O vous qui présidez à nos extases saintes!
L'amour était un songe, il va être l'étreinte
Où nos cœurs et nos chairs vont mêler leurs désirs,
Nos regards éperdus vont s'aimer à mourir
— Car un parfum de mort à vos parfums se mêle.
Été des seringas et des roses cruelles! —
Et le Christ, entrevu jadis dans les lointains,
Tandis que nous allions par les légers matins
Suivant dans les fraîcheurs les gestes de Marie,
Nous allons le mêler à nos joies infinies...
Comme des carillons qui s'éloignent, j'entends
Mourir là-bas les souvenirs de mes printemps :
Voici les derniers sons des cloches matinales
Qui ne chanteront plus mes fêtes virginales —
Car voici la splendeur des cloches triomphales :
Elles chantent déjà vos gloires et vos ors*

*Fête du Sacré-Cœur, fête de l'été rouge
 Où tout s'exalte, où tout adore, où rien ne bouge,
 Transfiguration, dont le royal décor
 Sera le flamboiement auguste du Thabor,
 Et vous, Assomption rutilante de flammes,
 Qui serez le brasier immense de nos âmes!...
 Et pourtant, que de fois vous regretterons-nous
 Printemps défunt à tout jamais, timide et doux
 Où nos âmes, nos yeux, nos rêves, et les brises
 Faisaient à Notre-Dame une musique exquise...
 Je le sens aujourd'hui dans cette Fête-Dieu
 Presque cruelle sous l'hymne ardente des cieux,
 Et c'est pourquoi, quand vous mourez dans votre adieu,
 O fleurs, donnant au Roi vos âmes odorantes,
 Je trouve cette mort exquise et déchirante...*

*Mon Dieu! pardonnez-moi, tandis que je vous suis
 Par le jardin, dans la lumière,
 Si je ne puis
 M'abstraire du symbole immense de la terre,
 Et si je mêle ainsi ma chair à vos mystères...
 Certains s'étonneront, qui peuvent séparer
 Leur vision, leur âme et leur génie,
 Mais vous êtes pour moi la clef de l'harmonie,
 Et si, dans ma prière, en ce grand jour doré,
 Je ne vois qu'une chose unique dans ces choses,
 — Liturgie des saisons, rythme et métamorphoses
 Du culte, sentiments de mon cœur exalté —
 C'est que tout se résume en vous, Dieu de l'Été,*

Vous dont l'amour ardent a fait germer ces roses!

PIERRE NOTHOMB.



Pleine Eau



our beaucoup de gens, parmi les milliers accourus de tous les points du pays pour assister, le jeudi de l'Ascension, à la course entre l'équipe des rameurs anglais du Jesus-college et l'équipe des rameurs gantois, le canal de Terneuzen aura été une révélation. Mieux que l'Escaut, quoi-qu'en disent Anvers et son panégyriste Edmond de Bruyn, cette voie d'eau royale conduit à la mer les vaisseaux chargés des rêves, des espoirs, de tout l'appétit d'aventures dont se creusent à leur passage nos prosaïques destinées.

Les peintres flamands ne le peignent point à la façon de la Lys rêveuse, de la Lys dolente où, comme chante Verhaeren, « le vent berce au bord les herbes et les plantes ». Georges Buysse, à Wondelgem, embusqué sous la charmille qui lui sert d'atelier ouvert sur la majestueuse perspective du pont de Langerbrugge, a rendu quelques-uns de ses aspects.

L'eau et le ciel y sont tantôt des rivaux tumultueux animés de l'émulation blonde des printemps venteux, tantôt les prisonniers énigmatiques et immobiles du brouillard automnal, tantôt des rêveurs perdus d'extase dans l'immensité des nuits d'été au double clair de lune.

D'autres eaux célèbrent en Flandre la joie fragile du renouveau qui déborde des vergers en fleurs, fait éclater la tache jaune des colzas parmi les blés verdissants. L'eau du canal reçoit pour les emmener jusqu'à la mer tous les reflets des ciels changeants. Vainement, en effet, les rives se fleurissent d'aubépines et de genêts, saluts brefs et souriants de la terre qui demeure à l'onde qui passe. Fuyez vers le cœur de la province maternelle mères, sœurs et fiancées ! L'appel des vaisseaux tentateurs passe les haies, traverse la ligne des peupliers neigeux ; les bras tendus des voiliers à la remorque dominent la plaine basse.

Il n'est point de bois odorants, de taillis épais, de futaies altières pour retenir les terriens ployés au labeur ingrat du sarclage et du labour. L'ivresse de la pleine eau, lorsque le sel marin se mêle aux sources fades jaillies de la terre sablonneuse, tôt ou tard saisira l'âme des garçons énergiques.

Cette impression d'appel vers une vie lointaine et décuplée monte spontanément à l'esprit devant un canal comme celui de Gand à Terneuzen, un des plus larges, des plus directs du monde. Venu pour saisir sur le vif l'art de Buysse un jeune critique français, M. Albert Croquez, la relève très justement : « Le charme est puissant de ce canal qui draine l'activité industrielle

vers les bouches de l'Escaut et qui s'en va des entrepôts gantois, dans sa lenteur et dans ses brumes, jusqu'aux humides campagnes de Zélande. Nous y éprouvons une sensation très vive de mystère et comme l'attirance de la mer que l'imagination découvre. (1) »

* * *

Maurice Maeterlinck a vécu de longues années au bord du canal de Terneuzen. On chercherait vainement aujourd'hui le jardin où son père élevait des abeilles, la maison blanche, silencieuse et placide, dont le visage pâle apparaissait déjà au poète des *Serres chaudes* comme un contraste violent avec le canal hanté par de rares transatlantiques. Car aujourd'hui le progrès de la vie moderne a enseveli le temple de la vie intérieure. Expropriés, jardin et maison ont fait place au lit agrandi du canal. Je m'en suis fait montrer exactement l'emplacement et j'ai relu en les comprenant pour la première fois ces vers mystérieux, bizarres et si profonds :

*Hôpital! hôpital au bord du canal,
Hôpital au mois de juillet!
On y fait du feu dans la salle,
Tandis que les transatlantiques sifflent dans le canal!*

C'étaient alors pour le poète les années de silence et d'isolement. Murée dans l'indifférence d'une famille, d'une classe, d'un pays réfractaires à l'art, son âme se repliait sur elle-même comme un corps malade dans un lit d'hôpital. Et sous ses fenêtres, au bord de sa vie intérieure intensément méditative, le transatlantique passait, bruyant, dans l'ironie énorme du contraste entre l'agitation incompréhensible du monde extérieur et le mystère tragique, pressenti, deviné, analysé de nos perceptions subconscientes.

On ne comprend vraiment le Maeterlinck d'*Intérieur*, des *Aveugles*, de la *Princesse Maleine*, que dans le silence des rives soulignées par l'inclinaison verte des ormes. Le canal de Terneuzen aide aussi à reconnaître le fond de mysticisme flamand, d'idéalisme germanique qu'il y a sous la forme fluide et latine de l'*Oiseau bleu*, de *Monna Vanna*, de la *Vie des Abeilles*. On songe à l'eau dormante, à l'eau profonde, à l'eau complice par qui les vaisseaux de haut bord sont portés jusqu'à la mer à travers le silence religieux de la plaine flamande.

*Ecoutez, on ouvre les écluses
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal.*

* * *

Un journaliste parisien, M. Jules Huret, a conté sa déception lorsque, venu à Gand pour interviewer Maeterlinck et croyant se trouver en présence

(1) *Les Peintres flamands d'aujourd'hui*, un beau volume avec préface et seize reproductions hors texte Paris, Nouvelle librairie nationale.

d'un homme inquiet, nerveux, mélancolique, un peu fou, il rencontra un gars solide et bien bâti, le teint fleuri, le torse épais, vigoureux comme un rameur de pleine eau.

Ce type de Flamand de grand air, les joueurs de jeudi le réalisaient presque tous. Ils contrastaient avec le galbe mince des hommes de Cambridge, frais et blonds. La ligne de ces derniers en ordre de course, piquée des neuf têtes coiffées de la casquette noire et rouge, se posa sur l'eau légèrement à peine soutenue par le bois jaune de l'esquif. Avec la double rangée des avirons, allongée à droite et à gauche comme une paire d'aîlés, on eût dit dans le soleil un grand ibis rose heureux de trouver le refuge d'une eau paisible.

Mais quel bel essor les souleva tout à coup ses ailes vigoureuses ! L'oiseau humain eut l'air de courir en frappant l'eau à grands coups retentissants. N'allait-il pas s'élever au bout de cent mètres comme les avions dont la pensée hante le souvenir des foules ? Non, l'eau se ride de la glissade rapide ; les deux esquifs rivalisent d'énergie et de courage. On sent des cœurs battre sous les maillots clairs qui laissent nus dans l'air printanier des jambes nerveuses et des bras musclés. Sur les deux rives le cœur des foules répond à l'effort, règle ses battements sur les coups multipliés des avirons ennemis. Car il s'agit d'une lutte émouvante.

Ce matin la course à la voile mit dans le large canal une floraison délicieuse. Découpées en forme ronde ou aiguë, les voiles émergèrent comme des pétales de lotus ou de nénuphar. Côtés, sloops, cutters, cat-boats louvoyèrent, virevoltèrent, se penchèrent au ras de l'eau, filèrent dans le vent avec les mouvements spontanés, instinctifs et gracieux des êtres livrés à leurs éléments naturels. Avec eux tout le canal et la foule déjà dense s'emplirent d'harmonie.

Mais les régates internationales ont réveillé l'après-midi les lions de l'amour-propre, de la fierté patriotique et de la passion du jeu. Chez le plus paisible et le plus lourd bourgeois de Gand quelque chose frémit, le soulève, l'allège et le transporte en pensée sur l'une des « périssaires » si mince qu'elle fend l'eau comme une épée. On entend sur les rives rouler la langue rude du peuple, flamand mélangé, rudimentaire et violent.

Sur les bateaux de plaisance de toutes formes et de toutes dimensions, de beaux messieurs et de belles dames s'évertuent à un français aussi sonore et aussi violent.

D'un beau navire fleurant les longues traversées partent en anglais des encouragements brefs et gutturaux comme des ordres.

L'œil s'émerveille, l'oreille bourdonne, l'âme s'émeut. La vie de chacun s'angoisse, se resserre et s'épanouit enfin dans une large joie collective.

Hourrah ! Les Anglais ont gagné. Il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. Chez les plus orgueilleux, chez les plus déçus c'est un grand plaisir d'avoir vécu ensemble de belles minutes ardentes et passionnées. On se parle, on se rit, on chante à l'unisson. Sur les rives c'est un fouillis extraordinaire et tumultueux. Tout le canal est envahi de barques, de vapeurs, de bateaux pavoisés, un peu ivres eux aussi de bruit et de plaisir.

Mais la nuit vient plus rapide, plus insidieuse qu'on ne pense. La ville attire à elle les foules et la flottille, la ville lumineuse et tentatrice, prometteuse encore de bruit et de plaisir. L'eau et l'ombre renouent avidement leur étreinte silencieuse. Dans les jardins odorants, le rossignol va chanter leurs amours. C'est la voix divine où passe l'émoi mystérieux, inégalable et inégalé, de la nature renouvelée par la sollicitude du Créateur. Elle agrandit l'espace, éclaire la nuit, ouvre l'eau. Dilatons notre âme avec elle. Entrons dans le domaine idéal des méditations et du rêve. Cherchons-y, comme cette voix d'oiseau, miraculeuse dans un corps si frêle, le chant pur, aérien, le chant humble qui fera s'arrêter Dieu au seuil de l'infini.

HENRI DAVIGNON.



Aux confins du Réel et du Rêve



Les palais du Rêve, heureux quiconque a pu les hanter ! Celui-là y reviendra toujours ! et ce qu'avant tout il cherchera dans la poésie et dans l'art, ce sera son rêve encore et les prolongements infinis de son rêve, si bien que l'art et la poésie lui deviendront le miroir où il verra, transfigurée et comme agrandie, la splendeur de son âme se réverbérer.

Cette joie de nous mirer dans nos rêves, quelques artistes anglais contemporains nous la procurent à un degré indicible. Il y a parmi eux des poètes et des peintres, et d'autres qui, peintres et poètes à la fois, surent garder dans leur art une unité si parfaite, que leurs vers évoquent les visages de leurs tableaux et que devant leurs tableaux on éprouve la nostalgie de leurs vers.

Cela n'est-il pas vrai surtout de Rossetti ? Et le talent si congénial au sien de Georgiana Christina son admirable sœur, comme il s'apparente lui aussi aux figures inspirées que Dante-Gabriel a peintes !

Dante-Gabriel ! noms prédestinés s'il en fut que ces deux noms-là, donnés à l'enfant qui, né dans l'exil, allait faire à la terre de l'exil devenue sa patrie le présent somptueux d'une peinture et d'une poésie nouvelles ! où se croiseraient des vols d'anges comme on n'en avait pas vus depuis que les grands peintres toscans du Moyen âge et de la Renaissance étaient morts ; en même temps que la mélancolique et puissante influence du grandiose Alighieri les imprégnerait tout entières.

Seulement les contours florentins, si nettement dessinés là-bas sur des fonds vibrants de lumière, s'effumèrent en quelque sorte dans l'œuvre de Rossetti au contact attristé des brumes. Et cela même leur communiqua, sinon un charme nouveau, du moins un charme différent. L'œuvre s'immergea d'autant mieux dans une atmosphère délicieusement imprécise d'au-delà et de rêve. Elle gagna en pouvoir suggestif ce qu'elle perdait en réalité vivante. Et nous, les grands épris du Rêve qui sommes en même temps les grands amoureux de la Vie, et qui demandons tour à tour à la Vie de nous éperonner et au Rêve de nous velouter le cœur, — il nous sied, après avoir déchaîné en nous tous les paroxysmes de l'admiration au fiévreux contact des œuvres les plus exaltantes que nous ait léguées l'Italie, il nous sied de nous détendre l'âme, en quelque sorte, devant les toiles de Rossetti, devant sa Béatrice entourée d'anges, par exemple, et, rafraîchissant nos yeux qui brûlent dans ces grands yeux limpides et profonds des enfants et des vierges, il nous sied d'y chercher un apaisement mystérieux et une torpide sérénité.

Les beaux androgynes de la Renaissance, à première vue, ne paraissent point des êtres de ce monde ; promptement, toutefois, l'on reconnaît en eux les pages médicéens que les artistes voulurent idéaliser sous leurs traits. Et c'est, exacte autant que somptueuse, l'ordonnance coutumière à la vie patricienne de l'époque qui dispose autour d'eux le luxe des dallages et des marbres, qui profile à l'horizon les paysages entrevus par les baies des vitraux et les intervalles des colonnades.

Tout cela, qui appartient encore à la terre, s'évanouit ici parmi les fleurs et les étoiles, en un vague lieu paradisiaque aux nuées aromatiques et aux liliales blancheurs où l'on voit apparaître la Damoiselle bénie, la Béatrice bien-aimée. C'est là qu'elle rêve, la Béatrice, au visage d'où suavement irradie une sérénité plaintive ; c'est là qu'elle rêve, la femme immatérielle, ange et vierge tout ensemble, ses bras de neige accoudés au balcon mystique, ses lourds cheveux ondoyant sur sa nuque perdue dans ses voiles aux longs plis vaporeux et chastes. Des têtes d'enfant se penchent au-dessus d'elle, à moitié baignées d'ombre, à moitié de lumière. Et des adolescents ailés, aux frêles épaules nues, au doux regard étrange, aux candides prunelles qu'emplit une pensée insondable, portent des palmes, au premier plan.

C'est là qu'elle rêve, la Béatrice. Peintre et poète, c'est ainsi que Rossetti l'a peinte, et voici comment il l'a chantée :

« La damoiselle bénie se penchait au balcon d'or du Ciel. Ses yeux étaient plus profonds que n'est, au soir, la profondeur des eaux endormies. Elle tenait trois lis dans sa main, et dans sa chevelure il y avait sept étoiles.

Il lui semblait qu'à peine elle eût été d'un jour l'une des choristes de Dieu. L'émerveillement ne s'était pas encore tout à fait retiré de son regard tranquille. Pour ceux toutefois qui la perdirent, son jour avait compté autant que dix années.

Et pour l'un d'eux, autant que dix années d'années .

Autour d'elle, des amants qui depuis peu s'étaient retrouvés parmi les acclamations de l'amour immortel, à jamais se répétaient entre eux leurs noms remémorés du cœur. Et, semblables à des flammes légères, passaient près d'elle les âmes montant vers Dieu.

Et toujours inclinée elle s'immobilisait hors du cercle enchanté. Le balustre s'était échauffé au contact de sa poitrine, et le long de son bras replié, les lis gisaient, comme endormis.

Des hauteurs du Ciel fixe, elle voyait le Temps battre ainsi qu'un pouls formidable à travers les mondes. Son regard incessamment luttait avec les profondeurs du gouffre, afin d'en pénétrer les avenues. Et voici qu'elle parla comme lorsque les étoiles chantaient dans leurs sphères.

A présent, le soleil était couché ; onduleuse, la lune semblait une petite plume flottant bien bas dans l'espace.

Et voici qu'elle parla dans l'air tranquille. Sa voix était comparable à la voix des étoiles quand elles chantaient en chœur.

(Ah! douce! maintenant même, dans ce chant d'oiseau, n'est-ce pas son accent qui s'efforce, joyeux d'être entendu? Et quand les cloches résonnent au milieu du jour, ne sont-ce point ses pas qui cherchent à me rejoindre, descendant l'escalier de l'écho?)

« Je voudrais qu'il fût venu à moi, car il viendra, dit-elle. N'ai-je pas prié dans le Ciel? Et sur la terre, Seigneur, Seigneur, n'a-t-il pas prié? Et deux prières unies ne sont-elles pas une irrésistible force, et de quoi aurais-je peur?

» Quand, vêtu de blanc et la tête auréolée, je prendrai sa main dans la mienne et m'en irai avec lui vers les profonds puits de lumière, nous plongerons comme dans un fleuve, afin de nous baigner dans la vision de Dieu.

» Et tous deux devant l'occulte, l'inaccessible, l'inviolé tabernacle dont les prières montant vers Dieu alimentent continuellement les lampes, nous verrons nos prières d'autrefois, nos prières exaucées, fondre chacune comme un nuage léger.

(Hélas! tous deux, tous deux, disais-tu! Oui, autrefois nous n'étions qu'un. Mais Dieu élèvera-t-il à l'unité sans fin l'âme de qui l'amour pour toi fut la seule ressemblance avec ton âme?)

» Tous deux, disait-elle, nous chercherons les bocages où siège Notre-Dame Marie, qu'entourent ses cinq servantes, dont les noms sont cinq douces symphonies : Cécile, Gertrude, Madeleine, Marguerite et Rosalie.

» Elles font cercle avec leurs boucles relevées et leurs fronts enguirlandés; activant le fil d'or dans la fine étoffe aux blancheurs de flamme, afin de coudre des robes baptismales pour ceux qui, à l'instant, viennent de naître, étant morts.

» Peut-être il aura peur, et restera muet. Alors je coucherai ma joue contre la sienne, et sans un moment de rougeur ou de défaillance, je dirai notre amour. Et la Mère bien-aimée, approuvant mon orgueil, me laissera parler.

» Elle-même nous conduira, la main dans la main, à Celui autour de qui s'agenouillent toutes les âmes, et s'inclinent les innombrables têtes auréolées. Et les anges nous rencontrant chanteront sur les cithares et les citholes.

» Là, je demanderai au Christ Seigneur, uniquement ceci pour lui et pour moi : — uniquement de vivre, comme autrefois sur terre, dans l'Amour — uniquement d'être, maintenant pour jamais, ce que nous fûmes, alors, pour un temps : — ensemble, lui et moi. »

Elle regarda, et elle écouta, et elle dit enfin, d'un ton plus imprégné de douleur que de mélancolie : « Tout cela quand il viendra. » Elle se tut. La lumière qu'emplissait, horizontal, un puissant vol d'anges, reflua vers elle. Ses yeux prièrent, et elle sourit.

(Je vis son sourire.) Mais bientôt leur trace alla s'imprécisant dans les lointaines sphères. Et alors ses bras se détendirent le long des balustres d'or, et laissant tomber son front dans ses mains elle pleura. (J'entendis ses pleurs.)

La douleur de l'éternelle séparation modérée par l'espérance du revoir éternel s'est-elle jamais exprimée avec une poésie plus ravissante? Et jamais plus magnifiquement a-t-on exalté le grand amour des âmes qui tendent incessamment à se rejoindre et à se fondre, par delà la prison périssable des corps, par delà les infrangibles barrières qui séparent les mondes, par delà les tombeaux? Poète dont le doigté subtil et savant propage de longues vibrations frissonnantes sur les plus intimes et les plus ténues entre les cordes de nos cœurs, Rossetti atteint et pour ainsi dire dépasse les sommets de la poésie, lorsqu'il évoque cette vision touchante de l'Eprise à qui les joies du ciel même n'ont rien fait oublier; de l'Eprise qui persévéramment s'attarde à regarder vers la terre d'où l'âme-sœur doit monter à elle, et qui, anxieuse de la conduire « vers les profonds puits de lumière », rêve d'aller, en l'associant à sa prière ardente, obtenir de Dieu même l'éternelle fusion dans un commun amour.

Oui, les âmes tendent à se rejoindre. Oui, qu'il y ait, entre nous et ceux que nous aimons, l'infini de la mort ou l'immensité de la mer, notre poitrine brûlante d'abandonnés sur ce rivage se soulèvera toujours à leur pensée, et notre adoration et notre tendresse rêveront de leur donner ces baisers, dont on a dit qu'ils doivent atteindre l'âme aimée où qu'elle soit, au fond de l'enfer ou du ciel!

Hélas! les déchirements de l'amour demeurent un lieu commun éternel, et pourquoi chaque grand poète nouveau semble-t-il, après tant de siècles et tant de millénaires durant lesquels on les a chantés, nous les révéler pour la première fois, sinon parce que chacun de nous les a vécus dans son cœur, gardant l'illusion qu'avant lui nul n'avait vraiment connu l'amour — ou ces amitiés rares et splendides qui sont à l'amour même ce que les pierreries dont s'incrument les portes du ciel sont aux vains diamants de la terre!

Cette poésie fait rêver. Il en est qu'elle fera pleurer peut-être, parce qu'elle ravivera dans leur sein la plaie mal cicatrisée ou fraîchement saignante qu'y laissent de tragiques séparations; mais quoi! ces larmes du cœur et ce sang du cœur sont les beaux fruits pourpres et cristallins de la vie, et l'empêchent de ressembler au figuier vulgaire, stérile et maudit!

La peinture de Rossetti continue en le modernisant l'art italien d'il y a quatre siècles. Plus nouvelle, plus originale encore, la poésie qu'il incarne avait besoin pour s'exprimer dans toutes ses nuances du merveilleux instrument que lui fut cette admirable langue anglaise, laquelle, disait Alfred de Vigny, a des sons vagues comme peuvent être ceux des esprits dans les nuées. Quintessenciée sans concettisme ni sécheresse, fleurie sans maniérisme outré ni mièvrerie puérile, extrêmement travaillée néanmoins, dans sa simplicité apparente, suave infiniment, mais jamais fade, ah! Dieu, non! car elle offre aux plus délicieusement choyées de nos tristesses une ambrosie exquise, telle est la poésie contemporaine de l'Angleterre, telle les meilleurs morceaux de Rossetti et de sa sœur, de William Morris, d'Edmund-William Gosse et de quelques autres la révèlent! Tennyson déjà, dans ses pièces de courte haleine surtout, par exemple, *Tears, idle tears*, ou *Ask me no more*, avait rencontré cet unique rayon d'azur adorablement délicat et mourant; et Swinburne, par-

fois, le devait rencontrer aussi, Swinburne, le chantre mâle de la grande mer aux houles déchainées, le poète révolutionnaire et souvent impie, le poète de la chair que l'Angleterre accusa d'immoralité, enveloppant jusqu'à un certain point Rossetti dans son verdict; Swinburne, pourtant, baisse lui aussi quelquefois sa voix puissante, trouve lui aussi le secret de grands vers au charme frêle, pareils à ceux qu'il intitula *Un Jardin abandonné*.

Voici comme, en des sonnets dont notre traduction, si fidèlement qu'elle s'efforce, ne rendra pas, même de loin, la beauté, Georgiana-Christina Rossetti parle d'amour et de mort :

SOUVENEZ-VOUS

« Souvenez-vous de moi quand je serai partie, partie bien loin dans le pays muet; quand vous ne pourrez plus me tenir par la main, ni moi, demi-prête à vous quitter, cependant m'arrêter encore. Souvenez-vous de moi quand vous ne pourrez plus, jour par jour, me parler de notre avenir que votre tendresse arrangeait : seulement, souvenez-vous de moi; vous comprenez, il sera tard alors pour le conseil ou la prière. Si toutefois vous deviez m'oublier quelque temps, et vous remémorer après, ne pleurez pas. Car si la corruption du sépulcre et ses ténèbres laissent un vestige au moins des pensées qui autrefois furent miennes, bien mieux aimerais-je que vous puissiez oublier et sourire, plutôt que de vous souvenir et d'être malheureux. »

APRÈS LA MORT

« Les rideaux étaient à moitié tirés, le plancher balayé et semé de joncs, le romarin et l'aubépine recouvraient de leurs touffes épaisses le lit où j'étais étendue, le lit où, à travers les volets, venait ramper l'ombre du lierre. Il se pencha sur moi, croyant que je dormais et ne pouvais l'entendre; mais je l'ouïs murmurer : « Pauvre enfant, pauvre enfant ! » et comme il se détournait, le silence devint profond, et je compris qu'il pleurait. Il ne toucha point au linceul, il ne souleva point le voile qui cachait mon visage, il ne prit pas ma main dans la sienne, il ne dérangea point les oreillers qui soutenaient ma tête. Vivante, il ne m'avait pas aimée, mais morte il eut pitié de moi; et cela m'est très doux de savoir que son cœur est encore chaud quoique je sois déjà froide. »

Oh! cette hantise du souvenir, cette faim de se perpétuer dans la pensée de ceux qu'on aime, et cela malgré l'absence, malgré la mort, malgré le temps qui use toutes les mémoires, malgré la frivolité des cœurs qui devance dans l'oubli l'œuvre destructrice et désolante du temps! de quelle suprême beauté n'anime-t-elle pas ces vers où néanmoins elle apparaît combattue par la crainte touchante que le souvenir même ne soit pour l'aimé ou une douleur ou un remords!

« *Remember!* Souvenez-vous! » murmurait sur l'échafaud, à son dernier

instant, Charles Stuart prêt à livrer sa tête. Et qui ne l'aimerait pour son parfum de mystère et de mélancolie, cette parole tombée des lèvres royales, avec, déjà, l'ombre et la pourpre de la mort projetées sur sa douceur rêveuse ?

Ce sont encore d'analogues pensées que Georgiana-Christina exprime dans les deux strophes de ce petit poème :

CHANT

« Quand je serai morte, ô mon bien-aimé, ne chante pas pour moi de tristes chansons ; ne plante au chevet de ma tombe ni des cyprès pleins d'ombre ni des roses ; mais que la pluie et la rosée mouillent au-dessus de moi l'herbe verte. Et si tu veux, oublie. Et si tu veux, souviens-toi.

Je ne verrai pas les ombres, je ne sentirai pas la pluie. Je n'entendrai pas le rossignol chanter comme une âme en peine. Et rêvant immergée dans le crépuscule qui n'a ni couchant ni aurore, il se peut que je me souviennne comme il se peut que j'oublie. »

D'autres ont dit les détresses de l'adieu, portique tendu de deuil ouvrant sur la route sombre et solitaire où, ayant été deux, voici qu'il faudra marcher seul, et seul pour toujours. Ainsi Edmund-William Gosse en des vers impondérables comme les pétales effeuillés des roses, mais fragiles et ardents comme eux :

ADIEU

« Dépêche-toi de partir de peur que je ne te supplie de rester, mais laisse dans la mienne ta main hésitante, tout en détournant tes sombres yeux émus, de peur que voyant la passion qui brûle dans leurs prunelles, mon cœur ne défaille et qu'à travers sa blessure ouverte, l'amour n'y entre pour n'en plus sortir jamais.

Ne tremble point pourtant, douce main finement veinée, et ne presse pas la mienne pour un adieu si froid, de peur que je ne me souviennne, maintenant qu'il est trop tard, combien souvent tu t'es attendrie au flux et au reflux de mon cœur, de peur que je ne prenne tes doigts blancs et frêles, et qu'en dépit de moi-même je n'y dépose un fervent baiser.

Adieu ! adieu ! ah ! si seulement nous avions su combien il est dur de déchirer ainsi sa vie en deux, nous aurions pu errer seuls à travers le monde, et ne sentir jamais une si poignante douleur. Va donc en silence, ou ta dernière parole hantera mon souvenir jusqu'à mon dernier jour. »

Combien immatériels, combien musicaux, ces mots d'amour inquiet et subtil, tels du moins qu'ils chantent, ces mots divins, dans l'originale splendeur vibrante de ces petits poèmes que notre traduction défigure ! et qui sont semblables à de minuscules flacons de cristal artistement ciselés, contenant, d'une essence rare, quelques gouttes dont le puissant arôme suffirait à tous les ensorcellements et à toutes les ivresses.

Des quelques pièces précédemment citées on peut sans transition passer aux

tableaux de Burne Jones, car il émane de ceux-ci une même distinction gracieuse et souffrante : si bien que dans l'imagination du contemplateur ces lignes et ces teintes, et ce verbe et ces rythmes, viennent se fondre en une indiscernable harmonie ; si bien que ces vers, ou d'autres tout semblables, ont l'air d'éclore spontanément sur vos lèvres, adolescentes qui l'une après l'autre descendez l'Escalier d'or ! Vos délicats pieds nus ne font qu'en effleurer les marches. Hélas eût aimé votre grâce ailée, ô vierges si sveltes et légères, mais eût-elle compris la tristesse de votre sourire, et son adorable sérénité ? O vierges, célestes enfants aux longues tuniques flottantes, qui donc pénétrera jamais le secret de vos cœurs ? Et pourtant ils sont si bien faits pour exprimer ce qui doit être votre pensée, ces vers dont nous associons la musique diaphane au concert de vos instruments sacrés ! Et, sans doute, c'est en les redisant ces vers, que vous allez vous enfoncer et disparaître dans les galeries et les colonnades de votre grand palais solitaire, belles adolescentes aux délicats pieds nus qui l'une après l'autre descendez l'escalier d'or !

Heureux, sans doute, mais d'un bonheur triste, apparaissent, dans les sites légendaires qu'il affectionne, les personnages de Burne Jones, comme si pour eux le bonheur même n'était pas complet dès que l'ombre portée de la mélancolie ne vient pas l'obscurcir. Ainsi la fille des champs dont le roi Cophetua fait sa reine, et qu'il exalte sur les coussins du trône, en la haute salle médiévale aux tentures somptueuses : dans son amoureuse extase, le prince, assis, presque agenouillé devant elle, lui offre en hommage son magnifique diadème orfévré. Mais elle, la belle fille noble et pudique, l'éblouissante pauvre au galbe très pur, elle ne s'affole point dans la joie de l'aventure inespérée. Au contraire, en sa délicieuse candeur timide, elle s'immobilise, on dirait, dans la peur légèrement angoissée de voir finir son beau rêve. Et dans ses yeux qui viennent à peine de désapprendre les larmes, dans l'expression sérieuse de sa bouche exquise, on devine l'immense deuil que les créatures d'élite, même lorsqu'elles sont heureuses, ne laissent pas de percevoir au fond des choses.

Cette haute et inexplicable tristesse, d'ailleurs, s'accompagne d'une profonde et non moins inexplicable joie, d'une joie telle qu'en la contemplant sur les fronts de ces héros étranges, on se meurt du désir inassouvi de la connaître à son tour. Sont-ce des hommes vivants ou des êtres de rêve, ces harmonieux fantômes indécis entre le rêve et la vie ? Trop passionnés pour n'être que des morts, trop beaux, trop purs, trop gracieux et translucides pour n'être que des vivants ? Comme tout ce qui est ineffable, et dépasse en intensité nos sentiments humains, ils font penser au ciel. Mais encore comment pourraient-ils être du ciel, puisque la béatitude du ciel est sans bornes, et qu'une si extraordinaire souffrance contenue émane de leurs expressions et de leurs attitudes, et se dégage des sites qu'ils se plaisent à hanter ? Il semble qu'on la lise, dans le tableau du roi Cophetua, sur la charmante figure des deux pages fraternels.

Ailleurs, elle éclate, ardente et inquiète, sur les visages du couple amoureux qui s'embrasse au milieu des ruines, illustrant, du geste emporté de sa tendresse, le vers magnifique où Vigny pleure « l'amour taciturne et toujours menacé ». Ailleurs, elle estompe la silhouette des minces jeunes filles aux bras

nus qui avec une sorte de curiosité morne s'inclinent à l'envi sur le mélancolique miroir d'un étang sauvage afin d'y refléter leur beauté pensive.

Et elle reparait dans l'élégante et mâle physionomie du chevalier qui, morose dans sa félicité même, assis non loin d'un château de fêerie pareil à ceux où Maeterlinck situe ses drames, écoute la femme aimée, vaporeuse comme une Desdémone, lui jouer sur l'orgue un divin concert. Mais auprès d'elle rêve un bel éphèbe au front couronné de feuillage, inexorablement triste lui aussi, avec ses douces lèvres désenchantées, avec ses frêles paupières closes sur ses yeux las, avec sa nostalgique figure de pauvre enfant voué sans retour à la souffrance, et qui savoure la volupté amère de sentir que rien, jamais, jamais, ne pourra le rendre heureux. . .

Et pendant que le chevalier trop épris fixe, comme en hypnose, la dame extasiée qui lui joue, sur le grand orgue, sa musique d'amour, que murmure-t-il, l'adolescent douloureux et sans joie, que pourrait-il bien murmurer, sinon des mots pareils à ces vers de William Morris, d'autant plus décourageants que chaque jour l'expérience de la vie nous les démontre plus vrais :

« Aimez pendant que vous le pouvez encore : quand l'amour fond deux êtres en un seul, ce n'est pas pour longtemps ; à mesure que les jours passent, aucune antipathie assurément ne se glisse entre les deux cœurs qui s'aiment, aucune dissension ne les vient briser, et pourtant, et pourtant, comment cela peut-il être ? — Nous n'essayons pas d'oublier ; nous nous raccrochons, quoique en vain, à l'Autrefois et nous suspendons autour de nos cœurs ses désirs et ses espérances, nous jouons les vieux jeux, nous usons des vieux noms — en vain ! — chacun de nous reprend sa route et une fois de plus ceux qui étaient deux sont deux. »

Trois artistes, de premier ordre chacun, ont influé sur Burne Jones : c'est, outre Rossetti son maître, Botticelli et Mantegna.

Les figures adolescentes qui nous émeuvent chez Burne Jones procèdent des figures angéliques si justement célèbres de Botticelli. Et puisque le développement de ces pages nous amène en face du grand maître florentin, oh ! avec toutes les puissances de notre cœur saluons-le en passant ! et ne fût-ce que pour mieux nous aider à deviner l'âme de Burne Jones, évoquons ici l'âme de Sandro ! Et qu'autour de ce nom illustre ils apparaissent comme par magie, les êtres de beauté qu'il a, dans sa vie terrestre et pour la jubilation des hommes d'à-présent, créés autour de lui dans sa Florence bien-aimée ! Sur leurs traits juvéniles, le peintre a fait transparaître la gamme tout entière de ses sentiments nuancés à l'infini, il a, semble-t-il, intégralement exprimé son âme complexe et par certains côtés obscure, mais si suggestive, mais si parfaitement organisée pour percevoir et traduire les modalités les plus fugitives de la pensée et les plus pénétrantes sensations de douleur.

Les beaux enfants tristes ! avec leurs frais visages aux harmonieux contours, avec leurs chevelures aux boucles luxuriantes ou aux fines ondes lustrées, avec leurs jolies lèvres dédaigneuses que toutes les roses pâles de la tristesse ont fleuries, avec leurs admirables yeux de velours et de flamme, amoureux et

rêveurs, avec, perdus dans les plis savants des riches tuniques brodées, leurs membres étroits de poitrinaires; avec leurs longues mains nerveuses et frémissantes, dont on devine le toucher caressant et soyeux, lorsqu'elles s'entre-joignent pour des rondes mystiques au milieu des nuages d'or, ou qu'elles s'ouvrent pour laisser pleuvoir des fleurs, ou qu'elles se tendent vers le Christ et la Madone, en des attitudes passionnées d'imploration.

Les beaux enfants tristes! Et l'extase de les contempler longuement, l'un après l'autre, pour les interroger tour à tour, ces sublimes sphinx adolescents dont aucun ne nous découvrira entièrement son énigme! Il en est qui, tant navrante est la détresse de leurs prunelles résignées, et navrant le sourire d'éternelle désolation errant parmi la pourpre amortie de leurs lèvres, ont l'air de pleurer à jamais une séparation sans retour qui leur a dévasté le cœur. Les lèvres minces de tels autres se sont refermées, on dirait, sur des secrets de perversion que nul ne doit savoir, et dont l'équivoque expression de leurs yeux félins ne suffit point à déceler le mystère. Une ironie amusée illumine la physionomie rieuse de tels autres, et pourtant il y a dans leur ironie une souffrance et dans leur rire une insincérité qui font mal. D'autres baissent, presque sournoisement, leurs belles et lourdes paupières, comme pour empêcher à tout prix qu'on entrevoie ne fût-ce qu'un reflet de leur âme inexplorée. Il y en a qu'on devine tressaillants de tendresse inassouvie et prêts à éclater en sanglots. Il y en a de fraternels, dont les longs regards aimants viennent se poser sur nos plaies, comme anxieux de guérir, d'adoucir ou de consoler. Il y en a dont l'impassibilité fiévreuse ne dissimule qu'à demi l'intérieure désespérance. Il y en a dont la figure trahit une âme à la fois ingénue et subtile. Il y en a de méchants, il y en a de plaintifs, il y en a de hautains, il y en a de candides — il n'y en a pas un qui soit heureux; et cela même nous les fait aimer davantage, car pourquoi les aimons-nous, sinon parce qu'ils nous ressemblent et qu'ils souffrent? et que d'étroites communications s'établissent entre leur souffrance et la nôtre? Au surplus, comment les comprendrions-nous sans cette parité de souffrance? Leur intelligence nous échappe. Mais il nous suffit de sentir, dans leur immatérielle poitrine virginale, palpiter éperdûment leur cœur!

Les beaux enfants tristes! Encore qu'on les rencontre dans les tableaux de sainteté, eux non plus ne sauraient venir du Ciel aux béatitudes insondables, ces êtres que dévore et qu'émacie la douleur. Par quelle inspiration surhumaine, aiguë et vibrante, furent-ils engendrés? Sans doute, les jeunes gens qui entouraient Laurent et Julien de Médicis ont dû poser devant l'artiste. Mais ils ne souffraient pas, eux! Ils lui ont servi de point de départ plutôt que de modèles, et pour créer ses figures étonnantes il a transposé, affiné, spiritualisé, sublimé leurs traits! Que sont-ils donc, les adolescents de Botticelli, sinon l'incarnation de ses pensées, de ses rêves, de ses déceptions, de ses amours, de ses chimères, des essors brisés de son âme?

Ame de peintre, sur laquelle une autre âme de peintre s'est penchée pour lui ravir en partie au moins son secret. Car Burne Jones y a réussi, et la gloire n'en est point banale. Il les a compris, ces enfants! Et les enfants qu'à son tour il a créés sont leurs frères! et le mal dont on dirait qu'ils meurent est

plus indéfinissable encore. Les jeunes filles de Burne Jones, ces taciturnes créatures au douloureux sourire, l'ont penser aux adolescents de Botticelli ; de même les pages du roi Cophetua ; de même et surtout le bel Ephèbe languide et dolent du *Chant d'amour*.

Burne Jones a reçu de Mantegna le goût des splendeurs décoratives, et quelque chose également de ses visages dont l'expression ambiguë apparente cet artiste à Botticelli, à Luini et à Léonard. — Burne Jones a de commun avec Mantegna le goût des architectures monumentales, des hautes salles aux portes historiées, aux lambris sculptés, aux murailles drapées d'étoffes rares, aux pavés de mosaïque et de marbre, aux portiques ouvrant sur de vastes campagnes pleines de ruines, où de longues routes serpentent vers les villes et les forêts que l'on voit s'étagier au loin.

Mais qu'ils soient des êtres ou des choses, les profils restent chez lui davantage enveloppés dans l'atmosphère plus flottante du rêve, gardent quelque chose d'un peu nuageux, d'un peu tremblé. n'ont pas le dessin ferme et sûr des maîtres italiens. On y reconnaît au contraire l'élève de Rossetti, moins dédaigneux toutefois que ce dernier de la netteté des lignes, et, semble-t-il, moins improvisateur. La grande originalité de leur œuvre à tous deux, c'est que l'âme de l'Italie et l'âme du Nord s'y viennent confondre ; d'où ce caractère de passion mêlée de rêverie qui fait leur charme.

Rossetti, dans son œuvre comme dans son nom, est avant tout le filleul de Dante. Elevé dans un milieu où l'empreinte de l'Alighieri s'était incrustée à une profondeur extraordinaire, Rossetti s'est assimilé le poème de Dante, il a réexprimé les aspects de l'amour tels que Dante les avait incarnés dans ses héroïnes bénies ou maudites, dans sa Béatrice ou dans sa Francesca. Commentateur pieux de la *Vita Nuova*, il en interprète exquisement et suavement les épisodes. Mais avec quel emportement plein de fougue et d'effroi n'évoque-t-il pas, tournoyant sous la pluie de flammes, dans l'envoûtement de leur étreinte sans lendemain et de leur baiser farouche, les tragiques amants dont se jouait le vent de l'enfer !

Lui aussi, comme ces sombres amants immortels, s'est laissé séduire par l'aventure de Lancelot. Pour lui aussi, comme pour Tennyson, Burne Jones et leurs émules, les prouesses fastueuses du roi Arthur et de la Table-Ronde furent une mine inépuisable d'inspirations. Le passé de l'Angleterre, plus chevaleresque dans la légende que dans l'histoire, a trouvé en eux tous des interprètes dignes de lui. Comme la Dame de Shalott, ils se sont embarqués pour descendre, au fil de l'eau silencieuse, la rivière liserée de roseaux et de saules qui menait vers *many-towered Camelot*, vers Camelot aux multiples tours. Mais la Dame de Shalott, victime d'une malédiction mystérieuse, ne pénétra pas vivante dans cette capitale d'Arthur, d'où les preux de la Table-Ronde essaïmaient ardents à la recherche du Graal. Eux, au contraire, y sont entrés triomphants, ils en ont rapporté de beaux trophées, et pour avoir tourné, comme dit le poète,

vers les jours évanouis d'Arthur
Des yeux couleur de mer et de mélancolie (1)

(1) Louis Le Cardonnell.

ils les ont en quelque sorte ressuscités ces jours, et telle une tapisserie dont un regard du soleil viendrait illuminer les nuances, ils ont rajeuni la légende ancienne.

A travers les compositions de Rossetti, on voit reparaître incessamment les mêmes figures féminines, celle de sa sœur dans les tableaux du début, œuvres religieuses idéalement simples et pures; celle, aussi et surtout, de Miss Siddal, qu'il épousa, et dont les traits caractérisent le type propre à Rossetti, le type de la femme dont la lourde et opulente chevelure obombre un doux visage aux vastes yeux taciturnes, aux lèvres un peu fortes, au long col de cygne qui fait songer à l'Edith d'Harold, *Editha swanes-hales, quod sonat collum cycni*.

Ce rêve de tout grand artiste : faire de son œuvre une couronne au front de l'être élu auquel il a donné son cœur, Rossetti le réalisa, comme Dante avant lui l'avait réalisé. L'Art, ce Baal dévorant, ce Bourreau adoré qui suce la chair et pompe le sang de ses adorateurs, qui leur incendie le cerveau et les moelles, et consume inexorablement leur vie; l'Art du moins leur offre cette compensation magnifique de pouvoir, projetant, hors d'eux-mêmes, le meilleur d'eux-mêmes, faisant, avec leur souffrance, de la beauté, jeter leur œuvre comme un tapis de pourpre sous les pieds de ceux qu'ils aiment; de pouvoir contraindre toutes les voix de la postérité, cette mer aux flots sans nombre accourant des lointains de l'avenir, à s'unir en une seule voix qui célèbre avec eux leur idole, et n'oublie pas plus Laure que Pétrarque ou Dante que Béatrice.

Encore le peintre a-t-il sur le poète l'avantage de fixer à tout jamais non seulement l'âme et le souvenir, mais les traits de ceux que veut immortaliser son culte. Et qui donc, sachant aimer, ne s'est souhaité le génie d'un Van Dyck afin de pouvoir reproduire, dans sa splendeur vivante, dans la grâce de ses attitudes familières, avec la caresse de son regard et le charme coutumier de son sourire, l'être qui est ici-bas toute notre vie?

Rossetti connut cette joie; joie mêlée de deuil et mouillée de larmes, comme toutes les joies de la terre! car ni la peinture, ni la poésie, ni la gloire, ni la postérité, ni rien ne peut nous rendre, du moins en ce monde, ceux que la mort a brutalement arrachés de nos bras. Et il le dut comprendre mieux que personne, l'artiste écrasé de douleur, le jour où se penchant sur le cercueil de la bien-aimée, il y déposa, pour qu'on les ensevelit avec elle, les poèmes au rythme passionné qui lui avaient chanté son amour.

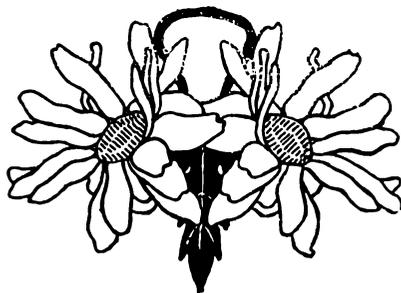
L'Amour, le Rêve, la Tristesse, la Tendresse, tout l'inexprimé, tout le subconscient de la vie, tout ce qui lui donne sa profondeur et son prix, tout ce qui séduit l'âme de qualité supérieure, tout cela est exprimé ou bien sous-entendu dans l'œuvre des poètes et des peintres à propos desquels nous écrivons ces pages ferventes et songeuses. Le monde qu'ils nous ont ouvert est un refuge aux âmes lasses, à ces « âmes en peine qui sont d'une espèce différente des autres âmes, et qui mêlent, en passant, leur malheur inconnu aux vulgaires souffrances de l'espèce humaine », comme dit Chateaubriand parlant de sa sœur, la mystérieuse Lucile.

L'Amour, c'est le cœur du monde aux palpitations immortelles. Le Rêve, c'est quasi la seule réalité d'ici-bas qui ne soit pas un leurre. La Tristesse

réserve à ceux qui savent la cultiver en eux des voluptés infinies. Et qui ne voudrait, comme l'héroïne de la *Passion catholique*, rapporter de son voyage au royaume de la Douleur, et payer des trois quarts de son cœur cette sublime vertu qu'est la Tendresse? (1)

Ces peintres, ces poètes, leur Muse ressemble à la Damoiselle bienheureuse, penchée au balcon d'or du Ciel, d'où elle attend son fiancé qui doit venir. Elle montre, de son doigt lilial, les paradisiaques demeures à nos âmes chrétiennes assoiffées d'un bonheur sans mesure, sans mélange et sans fin. Elle les invite à s'élancer dès à présent par la pensée, sur ce chemin semé de diamants par myriades et bordé d'astres aux éblouissants luminaires, qui bien au-dessus des nuages, plus haut que le soleil, plus haut que les étoiles, mène à ces tabernacles dont saint Paul avec toute son éloquence et Dante avec tout son génie n'ont pu nous décrire exactement la splendeur.

EMILE CHARDOME.



(1) POL DEMADE : *Une âme princesse*.

Le Salon de la Libre Esthétique



Il faut savoir combien est ingrat le rôle rempli par ce Salon pour émettre en toute justice une appréciation sur les œuvres qu'il expose.

Marquant les derniers progrès de la technique en peinture il indique les voies nouvelles. C'est un Salon d'avant-garde; il sert d'éclaireur et de guide. Les routiniers préfèrent un art de tout repos et de bonne vente, un art bourgeois en un mot, aux innovations dangereuses, souvent mal comprises, toujours combattues par le public.

Le public! C'est un monsieur bien difficile à satisfaire. Il encourage de ses deniers l'artiste qui a la préoccupation de lui plaire, et qui surtout ne renverse pas d'un insolent coup de pinceau sa compréhension surannée de l'art pictural.

Ce n'est pas une raison de condamner un procédé nouveau parce qu'il nous déroute, et même nous effraie. Il faut discerner ce qu'il produit de bon, de meilleur qu'auparavant. « Dans les révolutions, l'excès est un mal nécessaire », a dit Octave Maus. Si les uns établissent des prémisses peu sûres, d'autres en déduiront des conclusions logiques.

Cette recherche constante du progrès n'est pas toujours le progrès, mais elle y mène en bien des cas. Pourquoi ne pas rajeunir la forme dans laquelle on exprime sa pensée? Si la nature est une, l'émotion est multiple.

Parmi les révolutionnaires se rencontrent souvent des génies.... malheureusement aussi des rapins : épaves d'ateliers n'ayant la plupart du temps rien à dire, ou pas grand'chose. L'emploi d'un procédé nouveau n'a plus qu'une originalité de mauvais aloi quand il sert à cacher le vide des idées, à masquer l'impuissance des conceptions. Ne considérer la nature qu'à travers le mirage d'une théorie, si brillante soit elle, c'est la voir autrement que les autres, certes, mais c'est la voir de travers! Cela devient une obsession au lieu d'être un principe régulateur.

* * *

Parmi les novateurs Cross attire le plus l'attention (1). Il bouscula l'étonnante technique des pointillistes ses devanciers, qui passaient déjà pour d'audacieux pionniers. Il lui arrive même de démolir complètement l'écha-

(1) Né à Douai le 26 mai 1886, mort à Saint-Clair (Var) le 16 mai 1910.

faudage de ses propres théories et de le reconstruire sur de nouvelles données. C'est le propre des grands maîtres de ne pas s'attarder à des procédés désuets et de modifier à l'occasion leur faire. Il faut suivre son tempérament plutôt que le régenter; l'idée maîtresse et le but à atteindre suffiront à donner de l'unité à l'œuvre entière. Cross lui aussi obéit à cette loi constante du progrès qui dit mouvement et changement. « Il connut avec intensité ce drame intérieur du peintre qui crée lui-même ses moyens. » Le dernier stade de sa course s'accomplit sur la côte de Provence. « C'est là qu'il meurt entre la mer bleue et les jardins fleuris. »

Comment opère-t-il? Cross découpe sa couleur en autant de mosaïques qu'il juxtapose sans les confondre; il adopte les tons les plus tranchés, les plus purs de mélanges. « Si le but était de donner à la couleur toute sa force par le contraste des tons et des teintes le moyen était le mélange optique. »

La vie de Cross fut, au sens réel du mot, une recherche ardente de la lumière. « Une cure l'amena dans le Midi à Cabasson, devant des spectacles d'un tel éclat qu'il crut impossible de les traduire sans recourir à la division. Là-bas sous le soleil, toujours avide d'en restituer l'éclat, il restaure un ordre nouveau, paradoxal, un ordre issu de la tourmente symboliste et dont le succès marque le triomphe de l'esprit de synthèse sur l'esprit d'analyse, de l'imagination sur la sensation, de l'homme sur la nature. Il devenait un « chromoluminariste » fervent, et, par cette transposition colorée, se rapprochait de Cézanne. »

L'inconvénient de sa technique est qu'on la subit avant toute autre impression; il est difficile de s'en distraire; d'où, à la longue, une certaine lassitude à le suivre. On lui reproche justement d'enlever à l'émotion sa part prépondérante, emprisonnée qu'elle est dans une formule trop étroite. A part cela ces mosaïques qui papillotent rappellent les globules d'air jonglant entre eux l'été dans l'atmosphère; on éprouve la sensation des chaleurs caniculaires. Les yeux s'écarquillent devant ces éclats de soleil aveuglants, éclairant les êtres et les choses avec une violence telle que l'ombre en est chassée. On a l'impression de fixer le soleil dans le blanc des yeux.

La lumière ainsi obtenue dépasse de loin tous les effets que d'autres ont pu atteindre, et pourtant les rayons solaires n'interviennent ni de près ni de loin. C'est leur action brutale que nous percevons sur les êtres et les choses: ils portent leur luminosité en eux, mais à la façon des planètes qui, elles aussi, sont tributaires d'un astre. « Écoutons dans les vibrations de ses ciels et le flamboiement de ses terrains accablés sous la chaleur du jour le retentissement des harmonies terrestres. »

Faut-il signaler comme particulièrement caractéristique le *Cap Layet*, près duquel un arbre bleu se penche et tend ses bras tentaculaires pour saisir la vallée entre ses doigts effilés; le *Faux Poivrier*; le *Campanile de Santa Maria Nuova*, à Pérouse, qui dresse vers le ciel sa tige surmontée d'un dôme, comme une fleur offerte par la terre à son Créateur; les *Petites Montagnes mauresques* où l'outremer de l'Océan et du ciel le dispute en vivacité à l'orange des mamelons?

André Chaumeix a émis à propos du *Livre de la Méditerranée*, de Louis

Bertrand (1), des appréciations qui trouvent ici leur application : « Tous ces pays il les a vus par les écrasantes journées de l'été; il a eu jusqu'à l'ivresse la sensation brutale de leur ardeur et de leur aveuglante lumière. » Et plus loin : « De ces sensations multiples il en est une qui est essentielle, qui est pour le voyageur la sensation par excellence : c'est celle de la lumière. Oui, sans doute, il voit les arbres et les monuments. Mais toutes ces formes ne sont dans la description que le support nécessaire de la couleur. C'est que la lumière dans les pays méditerranéens où l'a vue longuement le voyageur accomplit sans cesse une magie : elle environne la plus médiocre réalité de splendeur, baigne les surfaces et les arches, et les revêt d'une même couleur d'or. »

Tandis que Cross, avec une intransigeance qui n'admettait aucun palliatif, poussait jusqu'au bout les rigueurs des principes nouveaux qu'il avait adoptés, Van Rysselberghe, au contraire, s'éloignait des innovations outrancières de ses débuts, débarrassant le pointillé de ce qu'il avait de trop conventionnel. Et l'on peut dire que son talent s'est élevé d'autant de degrés qu'il s'est assagi. Car, encore une fois, le procédé n'est qu'une formule, un langage qui sert à exprimer un idéal, et non pas un moule dans lequel on étreint la nature à toute force. Il ne doit pas être une marque de fabrique qui distingue le peintre de son voisin !

On peut mesurer l'ampleur du talent de Van Rysselberghe dans la série de panneaux destinée à décorer l'atrium, de la villa de M. Paul Nocard, à Neuilly. Ces toiles imprègnent la salle d'une atmosphère printanière. Les nos 214 (*Jeunes filles dans un parc*) et 218 (*Baigneuses*) sont l'expression enchantée de cet heureux mélange formé par des jeunes filles et des fleurs.

M^{lle} Zimmern demande à la vie de lui ôter le plus tard possible ses illusions. Elle ne fait pas oublier le rendu des chairs dans le *Torse de femme blonde*. Les *Etudes de l'Aquarium de Naples*, enfin, nous révèlent un aquarelliste qui rompt nettement en visière avec le peintre et n'est plus du tout « van rysselberghien », si l'on me passe ce barbarisme ! Il éprouve un plaisir sans pareil à mettre en valeur la diaprure et la moire des écailles de poissons, si chatoyantes dans l'onde agitée par leurs nageoires. C'est étudié avec une fidélité de naturaliste et rappelle les célèbres dessins de Dürer.

Je ne puis passer sous silence Otto Bauriedt, le délicat et très doux poète des sites alpestres. Sa recherche de l'accessoire rappelle la minutie des primitifs. Loin de synthétiser, il ne laisse échapper aucun détail qui contribue à l'embellissement d'un site. Le *Cimetière dans un village alpestre* est planté de croix dorées, ornementées de rinceaux et d'arabesques si élégamment fleuries qu'il faut un réel effort pour se figurer le séjour des morts dans un décor aussi riant. C'est un Eden bien plus qu'un ossuaire. *En face du Watzmann* l'artiste jouit du repos, à l'ombre d'une épaisse frondaison. Dans les *Bons hommes de foires* il voit une des nombreuses caricatures de l'homme que les éléments et la nature nous offrent si fréquemment.

On prendrait les *Falaises de l'Estérel* d'Anna Boch pour des quartiers de

(1) *La Revue*, 29 avril 1911.

viande saignante jetée aux requins. Elles semblent teintes du sang de victimes sacrées. Leur rougeur flamboyante empourpre l'outremer marin et teinte le ciel de rose. C'est un combat héroïque que cette lutte toujours renouvelée de la mer contre le roc ; aux heures de trêve elle lèche les parois à pic de ses plus caressants baisers et fait entendre des murmures enchanteurs. Je fus un peu dépaysé, je l'avoue, par le *Marché aux coqs* de M. Anglada-Camarasa. Réflexion faite, je compris qu'il n'était point nécessaire de discerner les gallinacés, leur plumage étant seulement prétexte à un tourbillon de couleurs assez flatteur à l'œil. Lucie Cousturier pastiche Cross, mais qu'il s'agisse de la *Citadelle de Saint-Tropez*, de ses *Dahlias* ou de ses *Roses*, elle n'attrape pas sa luminosité. L'*Introïtus* d'Alfred Delaunois établit un contraste entre les modestes officiants et le décor écrasant de la cathédrale. Les gigantesques piliers représentent les innombrables assises sur lesquelles est bâtie l'église, et leur élancement l'ascension de l'âme vers Dieu. Maurice Denis rappelle dans *Nausicaa* les généralités d'un paysage : il se garde bien de s'attarder à des détails de nature à le distraire inutilement et risquant d'affaiblir la vigueur d'une impression d'ensemble. Sous ce rapport, sa peinture, elle aussi, est une synthèse.

Jules Flandrin, lui aussi, peint dans les grandes lignes pour ne pas diminuer l'intensité de sa vision. Le *Persée à Florence*, le *Pavillon un soir d'été*, le *Mont Saint-Eynard* et *Saint Marc à Venise* sont démonstratifs à cet égard. Jehan Frison se complait dans l'accord strident : l'*Oiseleur*, la *Table*, le *Cog* font entendre une note criarde. Fornerod, au contraire, réagit contre les rutilances de coloris ; il plonge la *Femme à l'écharpe* dans une atmosphère gris noir qui ne l'empêche nullement de souligner la morbidesse des chairs. La *Gamme gris vert* de Giacometti est d'une sonorité vibrante qui se prolonge encore à travers les *Montagnes bleues*, le *Jardin florentin* et ces paysages de la *Toscane* éclairés par un *Soleil matinal*. Charles Guérin évoque avec discrétion l'élégance de la *Dame à l'éventail*. Aussi bien que dans l'*Après-midi au jardin* laisse-t-il deviner ce caractère plutôt que d'y appuyer. En observant le *Fort de Morgat*, Joveneau fut frappé du fait que Phébus seul pouvait obtenir de l'éblouissante palette de la nature son maximum de rendement colorant. Le *Nouveau-né* d'Eugène Laermans est plus qu'une esquisse, quoiqu'en dise le catalogue. L'attitude « peuple » des commères et les yeux finauds derrière leurs bécicles de l'Esculape de village ne pourraient être mieux rendus. Notez en passant la patine, ce je ne sais quoi de blafard qui se répand sur tout le tableau et constitue à lui seul une signature. On sent chez Lemmen le tourment de l'artiste vers un idéal toujours renouvelé. Cherche-t-il une formule définitive ou s'en défend-il ? La *Femme à l'éventail*, d'un abandon si naturel, le *Modèle*, les *Pommes* et *Mandarines*, la *Petite nature-morte* m'ont laissé dans l'indécision à ce sujet. Si la couleur de Lemmen pêche parfois par excès de franchise, celle de Raphaël Martinez, au contraire, se complait dans la sérénité d'un gris morne. Rien de heurté chez lui, tout est estompé dans la *Place Saintelette*, les *Chrysanthèmes*, l'*Hôtel Métropole à Bruxelles*. Chez Auguste Oleffe, le décor, volontairement sobre, s'efface devant le modèle ; et celui-ci disparaît à son tour pour mettre en valeur les yeux tristes de *Rik Wou-*

ters et son regard si douloureux. Pablo Roig a cherché dans les cirques ses modèles habituels; il faut avouer que si le champ de foire est en même temps un champ d'expérience nouveau, les impressions qu'il en rapporte ne sont guère bien émouvantes. *Palabre, Nimie, Singe et poney, Ecuyer, le Tapis* accusent surtout les déformations professionnelles et les déhanchements des malheureux acrobates. Gustave Max Stevens aperçoit le *Jardin du Trocadéro et la Seine* à travers le voile gris et la poussière des villes, qui est de la boue en balade. Il en poudrerise habilement sa toile. Le *Brouillard à Venise, la Plaine de Prato* près de Florence, *Venise par un temps gris* d'Arcanio Tealdi sont des calmants de l'esprit, capables de reposer le regard fatigué qui s'y attache. Jean Van den Eeckhoudt voit surtout dans le paysage des fleurs et des arbres. A *Garavan, le Vallon* aux panaches multicolores, les *Eucalyptus* qui lèchent l'atmosphère de mille petites flammes, sont les modulations différentes d'un même lied.

*
* * *

La gravure fut représentée dans ce Salon par des envois fort intéressants. Les portraits de Jacques Beltrand, pour la légende dorée des grands hommes, sont surtout des définitions claires et limpides. Admirez la construction de cette tête de *Bach*; ne rappelle-t-elle pas l'architecture du grand siècle, l'ordonnance et la régularité d'une fugue? Et ce décadent *Baudelaire*, et ce *Rabelais* rabelaisien, pétri en pleine chair, et ce *Beethoven* dont le regard reste farouche sur un masque de mort, et cet autre *Beethoven* à travers le front duquel on devine le tourment de la composition et la gestation laborieuse d'une sonate; le *Christ*, enfin, paraphrase de ce texte : « Quand il vit qu'Il ne pouvait accomplir sa mission sans mourir, il accepta la mort avec cette douceur ineffable que nul homme n'a jamais égalée ». Les gravures sur bois de Louis Moret constituent, elles aussi, des appels à l'histoire. La *Vierge au baiser, Jean-Jacques Rousseau, Joseph et Xavier de Maistre* se font remarquer par la simplicité de la facture et la largeur du trait, assez inattendu dans un espace aussi limité. Avec Maxime Dethomas, nous passons en revue une suite de quinze personnages et masques composés pour le *Carnaval des enfants*, pièce de Saint-Georges de Bouhélier, représentée au Théâtre des Arts à Paris. Dethomas silhouette et ridiculise avec une verve étourdissante tous les types de bourgeois qui forment l'imposante majorité du troupeau des humains. Qui n'a rencontré sur sa route *Monsieur et Madame Masurel*, entre deux âges, *Tante Thérèse, Tante Berthe* et le *Chat*, sans parler du *Seigneur*, de la *Marquise*, du *Mousquetaire* et de tout ce tromblon romantique popularisé par Dumas?

*
* * *

En ce qui concerne la sculpture, nous avons spécialement remarqué à la *Libre Esthétique* : le *Printemps*, buste en marbre de Paul Dubois, symbolisé avec bonheur sous l'aspect d'une jeune fille, la nature vierge dont les sens tout à coup s'éveillent... Gysen interprète tous les âges de la vie, d'un *Enfant riant* il passe au *Portrait de M^{me} H...*, bonne vieille maman, sans prétention, dont

le buste n'a voulu être qu'un souvenir de famille et qui est par surcroît une œuvre d'art. Van der Stappen figurait en belle place dans la section rétrospective : la *Pasqua* (bronze, 1879), *Victoria* (marbre, 1879), tête d'expression, l'*Evêque* (bronze, 1890) bénissant dans un geste hiératique les visiteurs du Salon, sont de remarquables morceaux des collections Marlier et Van Cutsem. Nous les retrouverons au Salon du Printemps.

L'art appliqué ne fut pas oublié à la *Libre Esthétique* qui exposait de très beaux émaux de M^{lle} Marie Tenicheff.

FRANCIS HOUTART.



Le Drageoir aux Épices

Plusieurs de nos têtes de Turc ayant été données en location pour un mois à notre confrère *Pourquoi pas?* nous prions nos lecteurs de nous excuser si nous ne leur parlons pas aujourd'hui de diverses « personnalités littéraires intéressantes ».

* * *

La poésie religieuse a enfin trouvé un rénovateur. Ce n'est pas M. Paul Claudel, c'est M. Michel Bodeux. Un petit volume signé de lui, *l'Année pieuse*, que publie la *Belgique artistique et littéraire*, a été pour nous une révélation. Depuis les *Clairons belges du Christ*, on n'avait plus entendu de semblables accents. Tous les fervents de l'idéal et du rêve, toutes les âmes éprises de mysticisme trouveront dans ce livre un prétexte à méditations profondes... sur la sottise humaine.

M. Bodeux dit son chapelet :

*Je prends mon chapelet
Au grain doux et replet,
En songeant aux herbettes,
Vrais semis de fleurettes.*

*D'abord un haut bosquet
D'où file un ruissellet.
C'est là que l'on s'apprête
A faire la cueillette.*

*Le Pater, grandelet
Commence le bouquet,
Renoncule à la tête
D'or jaune en cassolette... etc.*

M. Bodeux récite les litanies :

*C'est la mère aimable,
La mère admirable,
Mère du Sauveur
Et du Créateur ;
Vierge si puissante,
Cependant clémente :
Vase où boit l'esprit,
D'un charme surpris ;*

*Rose de mystère,
Tour d'ivoire, altièr,
Nef au large bord,
Haute maison d'or.. etc.*

M. Bodeux exprime poétiquement le charme de l'évangile :

*Pierre parlait encore .. Et soudain un nuage
Illumine la cime; un être sans visage
Clame : « Voici mon fils de prédilection,
En qui j'ai déposé ma sainte affection! »*

*Les disciples émus se prosternent à terre. .
Jusqu'à ce que Jésus, seul, comme à l'ordinaire,
Les relève du sol avec l'injonction
De ne rien dire avant sa résurrection.*

M. Bodeux médite sur les trépassés :

*Les vers sont venus
Ronger, vile tourbe,
Les corps ingénus
Et les dos en courbe! ..*

M. Bodeux est la dernière gloire mise au jour par la *Belgique artistique et littéraire*.

* * *

Nous recevons de M. Christian Hofer la lettre suivante :

MON CHER PETIT EPICIER,

Je ne sais si vous faites comme moi, mais je lis chaque dimanche avec avidité le *Patriote illustré*. Il y a là une *Petite anthologie belge* qui ne manque pas de saveur. Quel ne fut pas mon étonnement en y trouvant, dans le numéro du 28 mai, le sonnet suivant :

NUIT DE DÉCEMBRE

*Les flocons ont tourné comme des fous dans l'air,
Puis ils se sont mêlés au grand linceul de glace;
Et le soir est venu — la neige est vite lasse —
Elle n'est plus qu'un blanc manteau sous le ciel clair.*

*Tout est sec et limpide en cette nuit d'hiver,
Des astres par milliers paraissent dans l'espace,
Sous le ciel or et bleu chaque lueur qui passe.
Dévoile l'infini de l'abîme entr'ouvert! ..*

*Et maintenant qu'elle a sur notre terre
Fait tomber de sa main candide — ô doux mystère! —
Des étoiles de neige... On dirait, quand tout dort,*

*Que là-haut, souriante et blanche sous ses voiles,
Et secouant au ciel son manteau semé d'or,
La Vierge au firmament fait neiger des étoiles!*

C'était signé *Joséphine Fafchamps* et daté d'Aubin-Neufchâteau.

Si ce petit poème me frappa, ce ne fut pas uniquement parce que, ne contenant pas de faute de français, il détonnait un peu dans la *Petite anthologie*, ce fut aussi parce que je me souvins en le lisant qu'en mai 1905 un certain Christian Hofer avait publié exactement le même sonnet dans une petite revue bientôt morte : *L'Essor littéraire*.

Ne connaissez-vous pas Joséphine? J'ai écrit beaucoup d'autres poèmes à l'époque où j'étais élève de rhétorique. Voulez-vous dire à Joséphine que je les tiens à sa disposition, et que je la remercie beaucoup de s'intéresser à moi.

Au revoir, mon cher Petit Epicier, je vous serre la pince à sucre.

CHRISTIAN HOFER.

C'est bien dommage! nous allions justement annoncer que le nombre des poètes nouveaux révélés par M. Valentin était à cette date de quatre cent quatre-vingt-dix-neuf!... En en retranchant Joséphine, cela ne fera plus que quatre cent quatre-vingt-dix-huit.

*
* *

M. Firmin Van den Bosch est revenu d'Egypte. Par une délicate attention il avait dans ses bagages de charmants souvenirs, qu'il a, dès son retour, distribués à quelques personnalités du monde artiste. A M^{lle} Delphine Fousseret : un cher petit singe; à M. Paul André : une paire de chaux (en quoi il a fait une gaffe, ce n'est pas la coiffure des officiers d'artillerie); à M. Edmond Picard : une pyramide (emballée dans un tiré à part de la *Revue générale*); à la rédaction de la *Revue de Belgique* : une momie; à M. Maurice de Waleffe : un peplôs vert; à M. Jules Destrée : un flamant rose; au *Roi aveugle* : une cataracte; à l'auteur d'*Africa* : un papyrus; à M. Jules Leclercq : un récit de voyage, de Mansourah au Caire en express et retour (Plon-Nourrit, éditeur, 3 fr. 50, ouvrage couronné par l'Académie française, avec une carte et deux menus); à M. Jean Capart : un vrai scarabée; à M. Maurice des Ombiaux : des palmes; à M. l'abbé Hoornaert : le sourire de Ramsès; à M. Mahutte : un cocotier; à M. Sylvain Bonmariage : le manteau de Joseph; à Ramaekers : les dix plaies d'Egypte; à un bas bleu : un chameau; au Petit Epicier : un ibis (*in idem*).

*
* *

De M. Léon Bloy dans le *Vieux de la Montagne* :

« Le *Mercur* me communique une carte de *Durendal*, revue gantoise, demandant mon livre pour compte rendu. J'apostille ainsi cette carte : « Non! » Non et non! Je n'ai que faire de *Durendal*, sottre revue parmi les plus bêtes » d'un royaume où tout le monde est imbécile. »

Nous sommes désolés.

*
* *

M. Léon Bloy, après avoir fait la gracieuseté au *Catholique* de M. Georges Ramaekers de lui envoyer un chapitre du *Vieux de la Montagne*, a eu la gracieuseté de ne parler de M. Ramaekers que dans le chapitre suivant :

« Je reçois une lettre hideusement et insolemment cochonnée de Georges Ramaekers. Il me qualifie « théologien » *sur l'enveloppe*, et me nomme « cher père ». Ayant l'honneur d'être Français, Parisien surtout, je possède au plus haut degré le sens du ridicule, et ce genre de flagornerie sentimentale m'est absolument odieux. J'ai vu chez moi ce jeune homme, en 1905, avec déplaisir, et je veux en rester là. Je tiens par-dessus tout à n'être pas vénéré ni importuné. J'ai reçu, en 1906, un volume de ses vers, *Le chant des trois règnes*, que je n'ai pu lire. Il me menace d'un second envoi qui aura le même accueil. Rarement je peux lire des vers... »

Aïe! Aïe!

* * *

La *Jeune Wallonie* publie une *chronique de la dame de Pique*. Cette vieille dame nous attaque avec grâce et quelques fautes de français. Elle nous « laisse savoir », comme on dit à la *Jeune Wallonie*, qu'elle a autrefois collaboré à la *Jeune Belgique*. Elle ne devait pas le dire : à son style artiste et parfait nous l'eussions deviné. Son « abattage » commence par cette phrase savoureuse :

« Les clous sur lesquels on frappe le plus sans parvenir à les enfoncer sont, dit-on, les meilleurs clous. *Durendal* — personnifié par l'abbé Møeller qui tient le porte-plume en zinc de cette revue, laquelle arme ne doit pas être confondue avec Durandal, l'épée légendaire de Roland — s'acharne depuis quelque temps, et cela avec une telle rage, sur certains écrivains que, sans connaître ceux-ci, il nous est venu le pressentiment qu'ils pourraient bien avoir certain talent; etc. » Il y en a ainsi une page et demie. Ensuite, *Durendal* est accusée « de revenir à la charge de ses mortiers pour lancer, mais bien peu loin, ses boulets »...

Ah! mon Dieu! Voilà que nous sommes une arme qui a un porte-plume en zinc qui tape sur des clous et qui lance des boulets (comme M. Paul André)! Nous ne nous relèverons jamais d'un pareil coup.

* * *

L'Académie française a refusé le grand prix de littérature de 10,000 francs à l'auteur du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, M. Charles Péguy. Si l'on en croit les confidences que fait au *Figaro* l'un des Quarante, elle a craint de consacrer une œuvre « dont les imperfections, l'intolérable méthode, le rabâchage systématique constituent une double irrévérence envers le génie français ». Cependant, M. Péguy n'ayant d'autre tort que « de faire un usage regrettable d'un incontestable talent », l'Académie lui a décerné de grand cœur les 8,000 francs du prix quinquennal Estrade-Delcros. Elle ne flatte guère ses lauréats, cette pince-sans-rire d'Académie : si c'est ainsi qu'elle juge ses grands favoris, quels titres entend-elle donc récompenser par ses menues faveurs? Elle embrasse pour étouffer.

* * *

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES LETTRES BELGES D'EXPRESSION FRANÇAISE :

La Presse, journal quotidien clérical d'Anvers — nous disons : clérical, pour ne pas galvauder un qualificatif qui nous paraît trop éminent — s'émue, dans son numéro du 17 juin, à l'idée qu'un honneur pourrait échoir aux lettres belges et renseigne le public sur la carrière littéraire de Maeterlinck :

« LE PRIX NOBEL. — On annonce de Stockholm qu'il est question de décerner le prochain prix Nobel pour la littérature à M. Maurice Maeterlinck, écrivain belge, auteur d'un fameux article publié dans le *Figaro*, qui a soulevé des protestations dans toute la presse belge et qui n'était qu'une suite de calomnies contre le clergé catholique de notre pays.

» Sans commentaires... »

Ces éclaircissements sont manifestement insuffisants. Tous les abonnés de *La Presse* les auront complétés d'eux-mêmes et se seront souvenus que M. Maurice Maeterlinck est non seulement cet écrivain belge qui publia dans le *Figaro* le fameux article qui, etc..., mais celui-là même qui fut chargé de faire taire le chien de M^{me} Leblanc, pendant les mémorables représentations de Saint-Wandrille, et de tourner la sauce Vincent pour le saumon offert aux « invités ». On se demande, au reste, si ce n'est pas le même Maeterlinck qui a écrit quelques comédies, mais trop légères pour qu'un journal qui se respecte puisse en citer le titre.

* * *

LE CYNISME DE M. BROERMAN : Nous lisons sur les murs de Bruxelles une affiche ainsi libellée :

« Palais du Cinquantenaire... »

» Exposition de l'ART APPLIQUÉ AU CHIEN, au bénéfice de la Société des Enfants martyrs.

» Notre garçon de courses envoyé aux renseignements dans le quartier nous assure qu'il s'agit là de la première manifestation encore timide d'une sous-section en formation de l'ineffable Société de l'ART APPLIQUÉ A LA RUE. Après les façades et les candélabres, l'illustre M. Broerman entreprendrait de décorer les chiens de la cité.

» M. Van Overbergh, que rien ne découragera de se vouer corps et âme aux grandes entreprises d'esthétique nationale, occuperait ses nouveaux loisirs à rédiger le vaste programme de cette quatre-vingt-dix-neuvième sous-section Aa, sous le titre de « Cynopédie » avec une préface par Loulou. »

* * *

LE VRAI « ART APPLIQUÉ AU CHIEN » : Nous découpons précisément dans un prospectus parisien ce tarif d'un *Instsitut de plastique pour chiens*, dirigé par un ancien élève diplômé de l'Ecole vétérinaire de Toulouse :

Changement de la forme du museau	fr. 50
Misc de rides dans la face d'un bull-dog	80
Changement de la dimension de la queue	20

Epilation de poils superflus, l'heure	fr. 5
Changement de la couleur du poil.	30
Transformation d'une oreille pendante en oreille droite et vice versa.	20
Cambrage des pattes de devant d'un bull-dog .	100

*
* *

On va donner, paraît-il, à Bruxelles quelques représentations du *Martyre de saint Sébastien*, le « mystère », au charme ambigu, de M. Gabriele d'Annunzio. Le rôle de saint Sébastien sera tenu, à l'instar d'Ida Rubinstein, par M^{me} Esther Deltenre.

*
* *

Un cas extraordinaire de fécondité. M. Robert Silvercruys vient de publier un volume de quarante pages. Ce volume compte soixante-quatre vers. Un tel abus du papier blanc pousse les siens à faire mettre cet enfant prodigue sous conseil judiciaire.

*
* *

Petites nouvelles littéraires et artistiques. M. Jules Leclercq nous fait remarquer qu'à la réception du président Fallières il se trouvait au premier rang des lauréats de l'Académie française, il s'imagine qu'il y a de notre part du parti pris à ne jamais le citer. — La visite des serres de Laeken a beaucoup de succès, mais les azalées étant défraîchies, le Directeur des Beaux-arts les a fait remplacer par des toiles de M^{lle} Marcotte. — *Le Pays noir* promet comme prime à ses lecteurs les pantalons blancs du docteur Deffernez. — Sont revenus de Rome : M. Dumont Wilden qui fut reçu par Sa Sainteté, M. Sander Pierron et M. Rotiers, dit Rotiér ; les journaux artistiques et mondains nous l'ont appris abondamment. — Parmi les grands industriels décorés à l'occasion de l'Exposition se trouve M. Moulinasse, rédacteur en chef du *Patriote*. — M. Victor Kinon travaille à une cantate pour le prix de Rome. — M. Georges Rency ne parle pas, ce mois-ci, de M. Jean de Bère. — *L'Eventail et Pourquoi Pas ?* agitent la délicate question de savoir qui est le Petit Epicier. Il faut demander cela à M. F.-Ch. Morisseaux.

LE PETIT ÉPICIER.



Les Revues

— La *Revue générale* donne quelques articles littéraires fort intéressants, l'un de M. Eugène de Ribier sur le poète Vermeuouse, l'autre de M. Henri Davignon sur l'*Oiseau bleu* et l'*An mille*. Le troisième de M. Faguet... Passons. Signalons de charmants poèmes sans façon de M. Jean de Macar.

— La *Vie intellectuelle*. Un certain Huys y parla de l'enseignement primaire; un certain Strythagen y traite de l'apprentissage. Palpitant. La chronique littéraire de M. Rency est comme toujours des plus animées. Deux pages très remarquables : le *Wallon du feu*, par M. Louis Delattre; les *Victorieux*, par M. Paul Prist.

— La *Nouvelle Revue française*. Des poèmes de M. Jean-Marc Bernard et de M. Saintlèger Léger. L'inévitable article sur Ingres.

— La *Revue du temps présent*. La conclusion d'une enquête sur l'orientation de la peinture moderne — un poème de M. Charles Mauriac. L'inévitable parallèle entre Racine et M. de Porto-Riche.

— L'*Indépendance* reste l'admirable revue d'idées qu'on lit chaque quinzaine avec profit. Il est à l'heure présente peu de périodiques plus bourrés de faits et de pensées. Le numéro du 1^{er} juin contient la suite de l'étude de l'amiral de Cuverville sur la marine française, une page de M. Gustave Le Bon sur *la Croissance et la Connaissance*; l'inévitable article sur l'affaire de la Sorbonne : au moins M. René Benjamin s'en tire-t-il avec esprit.

— La *Belgique artistique et littéraire*. Les quelques Bodeux qui illustrent la maison ne figurent pas tous au sommaire. Cela nous permet de lire, entre Paul André, Jules de Hase et Henri Gambier, Kinon et Prémotel.

— La *Revue de Belgique* rase, endort et pèse. Pour changer.

— Le *Mercur de France*. M. Armand Praviel résume avec amour le vieux bouquin où Gabriel de Minut inventoria les grâces visibles et cachées de la *Belle Paule*. Le roman de M. Louis Dumur qui était amusant devient lourd, indigeste et anticlérical. M. Jean de Gourmont parle incidemment de la conspiration de « Saint Mars » (*sic*). Un curieux article de M. André Moine sur la vie universitaire allemande.

— La *Renaissance contemporaine* traduit les lettres de Byron et réserve ses droits sur tous ses articles.

— La *Phalange*. Quatre chansons d'André Gide, des *Images d'Italie*, d'Albert Mockel: M. G. Duhamel parle de M. René Arcos, M. Charles Vildrac parle de M. G. Duhamel. M. René Arcos parlera le mois prochain des deux autres.

— Les *Tablettes* consacrent leur numéro à Francis Jammes. Une page exquise de M^{me} Colette Willy, une autre de M. Tancrède de Visan.

— La *Jeune Wallonie*. M. van Beneden, avant de retourner à Madère « préparer le chalet à sa famille », communique à la revue dont il est la gloire une lettre de la sœur d'Alfred de Musset! Celle-ci, M^{me} Lancelin, envoie ses condoléances à une vieille dame. La *Jeune Wallonie* affirme qu'elle reproduit *textuellement* ce monument littéraire. Voilà une contribution bien intéressante à l'histoire de la littérature française. Nous publierons prochainement une lettre de la tante de M. F.-Ch. Morisseaux, et une autre de la belle-sœur de M. Sander Pierron.

— Le *Masque*. Un *Massacre des Innocents*, par M. Franz Hellens. Un poème inédit de Ramaekers par M. Georges Marlow.

— La *Nef*. Des vers de M. Adrien de Prémoré. Un verveux article sur M. Bernstein. Une étude de M. Ultain de Coppin sur les poètes catholiques, où il est parlé du nom de Germain nouveau qui « vole de bouche en bouche pour la gloire ».

— Les *Marches de l'Est* consacrent leur numéro du 15 mai à Jeanne d'Arc. La plupart des livres consacrés à la gloire de la sublime héroïne sont passés en revue.

— Le *Catholique* : Des vers de Victor Kinon et de Gaston Pulings, une page d'Arnold Goffin.

— Le *Thyrse*. Toujours remarquable par de très vivantes chroniques, publie un petit poème charmant de Fr.-Hugues Lecocq.

— *Joyeuse*, que nous recevons au moment où nous terminons cette *Revue des revues*, donne une étude sur Hubert Krains, une autre sur Nicolas Bauduin.

X.



LES LIVRES

PUBLICATIONS DART :

Antonio Moro, son œuvre et son temps, par M. HENRY HYMANS.

Un vol. ill. de nombreuses reproductions. — (Bruxelles, Libraire d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

« Le peintre que nous entreprenons de faire revivre dans ces pages, néerlandais à tous les titres, en dépit d'un nom quelque peu défiguré par sa désinence méridionale, et bien qu'ayant vécu au xvi^e siècle, avère son génie sous des formes assez indépendantes pour frapper de surprise le critique. « Il ne tient à aucun temps et à aucun pays », s'écriait Bürger à la vue de ses œuvres à l'*Exposition des trésors d'art*, à Manchester, en 1857, ou plutôt il participe des qualités des meilleures écoles. Et la critique allemande, à son tour, n'hésite pas à proclamer que s'il avait survécu au Titien, l'Europe eût salué en lui son plus grand portraitiste. » Ainsi parle l'auteur dans l'introduction de la savante monographie qu'il a conçue dans la pensée de mettre mieux en lumière la physionomie et l'œuvre considérable d'un artiste qui, sans doute, ne jouit pas de toute la renommée qu'il mérite.

Le malheur de Moro est d'être venu en un siècle dont l'éclat dans l'histoire de l'art flamand paraît médiocre à la comparaison de celui des siècles qui ont précédé ou suivi. Entre le xv^e siècle, si puissant et si original, qui invente et organise, en quelque sorte, la peinture septentrionale, et le xviii^e siècle, avec son art grandiose où les influences italiennes complètement assimilées, contribuent seulement à discipliner les inspirations vigoureuses de nos peintres, le xvi^e siècle apparaît faible, incertain, sollicité à la fois par la forte tradition réaliste de l'école et par la séduction des idées et des principes esthétiques qui étaient en honneur dans la Péninsule, incapable, en somme, d'opérer la fusion des tendances contradictoires qui s'agitaient dans son esprit. De là la négligence, sinon l'oubli, dont ont été victimes les maîtres de ce temps : l'admiration va de préférence aux époques et aux personnalités d'art bien caractérisées, au détriment de celles qui sont, pour ainsi dire, de transition et de demi-teinte.

On ne saurait classer Antonio Moro au nombre de ces Italianisants ou de ces Romanistes qui, lâchant la proie pour l'ombre, avaient laissé l'énergie réaliste flamande sans réussir à s'assouplir à la grâce italienne. Il ne fut pas sans subir, lui aussi, l'attrait, universel alors, des maîtres qui semblaient avoir élargi et qui avaient élargi, en effet, les bornes de l'art. S'il n'est pas établi qu'il hanta l'Italie avant son inscription à la gilde de Saint-Luc, à Anvers,

en 1547, il avait dû recevoir auparavant la « bonne doctrine » dans l'atelier de son premier maître, Jean Scorel, le chanoine d'Utrecht. On sait que, plus tard, il fut à Rome, et que pendant son séjour au delà des monts, il copia pour le compte de son protecteur, le cardinal Granvelle, certaines œuvres de Titien. L'influence de celui-ci est sensible dans l'œuvre de Moro, dans ses portraits d'apparat surtout, mais l'influence d'un maître tel que Titien, dont les affinités étaient bien plus du côté du Nord que de celui de Rome ou de Florence, n'était pas de nature à détourner Moro de sa voie naturelle, de l'obéissance à un instinct réaliste, qui devait être d'autant plus puissant sur lui que son art ne s'exerçait que dans le portrait.

Cet art a donné d'admirables et abondantes preuves de son habileté supérieure et de sa pénétration. Il s'est imposé et a agi, à son tour, sur les directions et le développement de certaines écoles étrangères, notamment en Espagne, où Moro résida quelque temps, et en Angleterre. Toutes les grandes galeries de l'Europe possèdent des toiles du maître, quelque'un de ces nombreux et brillants portraits qu'il exécuta d'après les princes et les grands seigneurs, Philippe II et les membres de sa famille, Granvelle, le duc d'Albe, etc., qui formèrent son illustre clientèle.

M. Hymans nous fait, avec l'érudition consommée que l'on sait, le récit de la vie de l'artiste, la chronologie de ses portraits historiques, comme aussi de tous les autres qu'il a exécutés et dont certains ont été attribués erronément à Key, à Coello, voire à Pierre Pourbus le vieux. Et l'intérêt de cet excellent livre est encore accru, s'il est possible, par une série de reproductions magnifiques des principales œuvres de Moro.

ARNOLD GOFFIN.

Les tableaux de Peter Bruegel le vieux au Musée impérial à Vienne, par M. GUSTAVE GLUCK. Un vol. ill. — (Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

L'histoire de l'art flamand sera redevable à l'initiative résolue de l'intelligent éditeur Van Oest de la publication d'un nombre considérable de travaux du plus vif intérêt. Pour ce qui regarde Pierre Bruegel le vieux, non content de nous avoir donné d'abord le grand ouvrage de MM. Hulin et Van Bastelaer, qui constitue une étude historique et scientifique étendue de l'œuvre du maître, accompagnée de reproductions superbes de la plus grande partie de celle-ci, et ensuite, le recueil des estampes de l'artiste, voici qu'il livre au public l'importante monographie que M. G. Glück a consacrée aux chefs-d'œuvre de Bruegel, dont le Musée impérial de Vienne est l'heureux possesseur.

Il y a là quinze peintures qui comptent parmi les œuvres les plus célèbres du maître et qui permettent d'apprécier son génie si puissamment réaliste sous tous ses aspects : évocations de la légende chrétienne, grandioses comme la *Tour de Babel*, le *Suicide de Saül* et la *Conversion de saint Paul* ; merveilleusement âpres et dramatiques par leur transport dans un milieu contemporain, comme le *Portement de Croix* et le *Massacre des Innocents* ; illustrations de la vie populaire telles que la *Fête de la Saint-Martin*, le *Combat entre Carnaval et Carême* et

les *Jeux des enfants* ; scènes de mœurs rustiques : *Repas de noces* et *Danse de paysans* ; magistrales études de nature : la *Rentrée des troupeaux*, les *Chasseurs dans la neige*, *Marine*, etc.

Toutes ces œuvres sont reproduites dans le volume de M. Glück, et il commente chacune d'elles dans une notice des plus intéressantes. Cet ensemble est précédé par une *Introduction* dans laquelle l'auteur, qui manifeste la plus profonde admiration pour l'homme de génie que fut Bruegel, essaie de déterminer les sources ou, plutôt, la tradition de l'inspiration de ce peintre. Celui-ci, en effet, fait figure d'isolé, d'insolite parmi les artistes contemporains. Tous ils italianisent ; tous ils cherchent à s'assimiler les raffinements de style et de décor dont ils ont été apprendre le secret dans la Péninsule. Et Bruegel, qui vit au milieu d'eux, avec eux, en familier et en compagnon ; qui, mieux encore, a eu pour premier maître un romaniste fervent, Jérôme Cocck et qui, d'ailleurs, a accompli, lui aussi, le pèlerinage sacramental à Rome ; Bruegel tourne délibérément le dos au « grand art », laisse là les héros qui gesticulent ou plastronnent pour les paysans qui travaillent, se battent ou se divertissent ; les palais construits selon les prescriptions de Vitruve pour les chaumières ou les étables ; la fiction grandiose pour la réalité...

« Bruegel se trouve en contradiction complète avec la peinture à la mode de son temps, constate M. Glück, et c'est tout comme s'il se fût tenu complètement en dehors de ce développement qui régit non seulement l'art néerlandais, mais tout l'art de cette époque à travers toute l'Europe. » Il y aurait là une espèce de miracle, à peu près unique dans l'histoire de l'art, et qu'il est difficile d'admettre. Quelle que soit la part que l'on fasse aux volontés propres et aux desseins consciemment poursuivis de l'artiste, celui-ci ne saurait jamais se soustraire absolument à l'influence directe ou indirecte du milieu. D'autre part, il n'est pas à croire qu'un peintre et surtout un peintre du xvi^e siècle ait durant toute sa carrière exécuté des œuvres en opposition avec le goût régnant si ces œuvres n'avaient pas rencontré la faveur du public.

La peinture de mœurs, de scènes de la vie rurale ou familière, les illustrations de *dicts*, de proverbes populaires, etc., que pratiquait Bruegel, on en peut suivre le développement depuis les miniaturistes du xiv^e siècle jusqu'à Jérôme Bosch et certains artistes de la première moitié du xvi^e siècle. Ce genre qui était tombé en discrédit, à la faveur des idées nouvelles, auprès des peintres visant, comme Frans Floris, au grand art, n'avait pas cessé de fournir aliment à la gravure populaire — les estampes de Bruegel lui-même en font foi — en même temps, peut-être, qu'aux décorations exécutées sur toile dont on faisait usage depuis longtemps pour orner à bon compte les murailles des appartements. Nous savons que des tentures de cette espèce furent commandées par Philippe le Bon et Charles le Téméraire ; l'inventaire du palais des Médicis, de leur villa de Careggi, dressé au xv^e siècle, en mentionne quantité, toutes flamandes, représentant, par exemple, des paysages, des animaux, des natures-mortes, une danse, une allégorie du Carême, etc.

On se rappelle que, d'après Van Mander, Roger de Bruges (de la Pasture)

excellait dans la pratique de la toile peinte à la détrempe ; au xvi^e siècle, celle-ci faisait l'objet d'un commerce très actif à Malines, Courtrai, Anvers, et il faut dire qu'il n'avait pas cessé au xvii^e siècle, puisque Jordaens, à l'exemple de ses prédécesseurs du siècle précédent, Bosch, Patenier, Scarel, etc., travailla aussi comme *waterschilder*, comme peintre à la détrempe sur toile.

Or, la plupart des peintures de Bruegel sont exécutées d'après ce procédé (l'*Adoration des mages* achetée récemment par le Musée de Bruxelles, notamment).

Dès lors, n'est-on pas autorisé à croire que Bruegel a été poussé et maintenu dans des voies si différentes de celles de ses confrères en renom, parce qu'il se consacrait ou s'était consacré d'abord — comme Jordaens — à des travaux d'ordre secondaire, d'une destination moins relevée que les tableaux ou les retables, travaux d'inspiration toute réaliste, toute populaire, dans l'exercice desquels se révéla à lui et s'affermir la vocation de « sa personnalité artistique incomparablement grande et inimitablement géniale... » ?..

ARNOLD GOFFIN.

Les maîtres de l'art : Donatello, par M. EMILE BERTAUX. — (Paris, Plon.)

Les grands artistes : Les della Robbia, par M. JEAN DE FOVILLE. — (Paris, Laurens.)

Dans un article que nous consacrons ici même, il y a quelque temps, à la *Sculpture italienne du XV^e siècle*, nous nous attachions particulièrement à la physionomie et à l'œuvre des deux grands maîtres florentins qui font l'objet des nouveaux travaux de MM. Bertaux et de Foville : Donatello, tout invention, fongue toujours prête à l'initiative, génie en perpétuelle révolution intérieure, dont le réalisme d'abord littéral, s'associe ensuite au style, puis à la recherche du mouvement dramatique ; Luca della Robbia, amoureux du vrai, lui aussi, mais plus vite satisfait, et qui met dans ses créations toute la sérénité pleine de force et d'harmonie dont son esprit est animé.

Leur art s'est formé surtout à l'étude attentive et féconde de la nature ; il a pris d'elle sa substance. Quant au style, au sentiment du rythme, il ne l'a, pas plus que l'art florentin du xiv^e siècle, emprunté de l'antiquité. Il n'avait pas besoin de demander à l'exemple du passé ce qui était dans son propre instinct. Donatello et les autres n'ont donc pas imité les anciens ; ils ont travaillé comme eux et avec le même succès. Et l'examen des œuvres grecques et romaines qu'ils ont pu connaître aura servi seulement à les encourager dans la voie où ils étaient allés d'eux-mêmes. « Sans copier directement la statuaire antique, écrit M. Bertaux dans son livre excellent, Donatello en comprit d'abord la loi la plus impérieuse ; il la suit, lorsqu'il donne à une statue telle que le *Saint Marc* ou le *Saint Georges* la silhouette franchement dessinée, le volume dégagé de la matière brute, la « ligne » qui fait de la figure humaine une architecture... »

Néanmoins, le principal agent de renouvellement de l'art florentin du

temps est le réalisme. Dans la sculpture, Donatello fut le plus génial représentant de cette tendance, l'artiste qui, jusqu'à la fin de sa carrière, resta le plus constamment fidèle à son principe. Bien que, dans l'art tout au moins, la nouvelle conception semble s'être exprimée d'abord dans le Nord et que l'on soit autorisé à dire qu'elle y trouva, par la suite, ses expressions les plus caractéristiques, on peut croire qu'elle s'est imposée aux maîtres italiens, moins grâce à des influences extérieures positives, que sous l'impulsion de l'évolution spirituelle qui s'était manifestée simultanément chez la plupart des peuples de l'Europe et qui, peu à peu, soustrayait les intelligences à l'empire des idées et de l'abstraction pour les pousser dans les voies de l'expérience.

Cependant, les œuvres étrangères, si elles n'ont pas provoqué ce mouvement en Italie, peuvent y avoir aidé. M. Venturi ne se fait pas faute de reconnaître parfois ce fait, notamment pour ce qui regarde les nombreux artistes d'outre-monts qui travaillèrent à Milan, à la fin du xiv^e siècle. A ce point de vue, nous pensons que M. Bertaux fait vraiment un peu trop bon marché du brabançon Pier di Giovanni Tedesco, qui, à la même époque, paraît avoir occupé une place tout à fait prépondérante parmi les sculpteurs employés à la décoration du S. Reperata (Santa Maria del Fiore). Il résulte, en effet, des registres de l'*Opera del Duomo* que de 1386 à 1399, Pier di Giovanni exécuta pour cet édifice une quinzaine de grandes statues, destinées à la façade, et fut chargé, en outre, de la décoration d'une des portes latérales, la porte des Chanoines. Il est difficile de se représenter un artiste si apprécié et si pourvu de commandes, sous les espèces — comme écrit M. Bertaux — d'un « bon praticien, perdu dans le groupe des marbriers florentins ». Et cela d'autant moins que, ainsi que nous avons tenté de le prouver dans une étude publiée par les *Arts anciens de Flandre* (1909), on peut appliquer à Pier di Giovanni les détails élogieux que Vasari rapporte dans la *Vie d'Andrea Pisano* au sujet de statues qu'il attribue à l'auteur de la première porte du Baptistère, statues dont une partie est, sans aucun doute possible, sortie des mains du maître flamand : « Il avait tellement dépassé en habileté et en talent tous ceux qui avaient travaillé jusque là pour l'œuvre (le Dôme), écrit le peintre-biographe, qu'il fut résolu que tous les travaux d'importance lui seraient confiés et non à d'autres. »

M. de Foville consacre, comme il convient, la majeure partie de sa monographie à Luca et à Andrea della Robbia, celui-ci neveu de celui-là, et il marque très exactement la supériorité du chef de la dynastie sur son premier successeur, artiste délicieux, d'ailleurs, mais qui, ainsi que l'écrit l'auteur, n'a guère abordé la sculpture du marbre, pas du tout celle du bronze et, en général, « a peu recherché l'originalité ». Il est vrai que s'il paraît petit à côté de son oncle, Andrea paraît grand à la comparaison de ses héritiers qui firent une industrie de ce qui, pour les initiateurs de la terre-cuite émaillée, avait été un art.

Les grands artistes : Meissonier, par M. LÉON BÉNÉDITE. — (Paris, Laurens.)

Meissonier est loin d'avoir conservé de nos jours la gloire éclatante qu'il avait acquise de son vivant et qui avait fait monter ses œuvres à des prix extraordinaires. On peut continuer d'admirer le fini minutieux de ses petites compositions, l'esprit d'observation spirituel dont elles dénotent ; quelquefois, dans les scènes de guerre, le sentiment de la grandeur épique que l'artiste a réussi à faire sentir dans une image de quelques centimètres, mais ce qui fait que l'intérêt se détache de Meissonier, c'est l'absence presque totale chez lui de cette sensibilité personnelle profonde qui dans l'œuvre de tant de grands maîtres s'exprime par des accents émouvants de couleur et de pensée.

Meissonier débuta vers 1830, en pleine bataille romantique. Entre les classiques, adeptes d'un art abstrait et glacé dans l'imitation, et les romantiques, partisans d'un art tout individualiste, d'inspiration lyrique, le jeune artiste, qui avait déjà été précédé dans cette voie, d'ailleurs, venait avec ses petits tableaux, conçus à la manière des petits maîtres flamands ou hollandais du xvii^e siècle, intérieurs paisibles, scènes familiales, fumeurs, buveurs, etc. C'était, M. Bénédite le montre fort bien, comme un timide retour vers la réalité, vers la beauté et la douceur impressionnante du vrai, à un moment où l'art, qu'il fût classique ou romantique, était tout nourri d'aspirations exorbitantes et aurait cru déchoir en évoquant des êtres qui ne fussent pas des héros... Il n'y eut jamais dans l'esprit clair et froid de Meissonier, la moindre vibration romantique, et cependant, on pourrait peut-être déceler l'influence de l'école dans le goût du pittoresque et de l'archaïque qui le détermina à revêtir les personnages de ses petites scènes de genre de costumes du xvi^e ou du xvii^e siècle, au lieu de se tenir, comme avaient fait les Flamands, les Hollandais et l'admirable Chardin, aux choses et aux hommes de son temps.

Cet engouement pour les apparences du passé est le motif du principal reproche que M. Bénédite adresse à Meissonier dans la conclusion de sa belle étude. Pourtant, tout compte fait, ajoute-t-il en terminant, le moment viendra où l'on « reportera cette noble et digne figure d'admirable ouvrier, d'honnête et de vaillant artiste, à la place qu'elle occupait et qu'elle mérite de garder, et ceux qui nous suivront ne marchanderont plus leur admiration ni leur respect à ce maître que le critique Thoré appelait « un peintre de petites proportions, mais de grande manière ».

ARNOLD GOFFIN.

Gérard Terborgh, par M. FRANZ HELLENS. (Bruxelles, Van Oest et C^{ie}, Collection des grands artistes des Pays-Bas.)

L'auteur est fort épris, et avec raison, de l'œuvre de l'aimable petit maître qu'il étudie. C'est dire qu'il est en posture on ne peut meilleure pour la comprendre, la pénétrer et nous aider à la bien connaître.

Il nous dit la vie de l'artiste, ses origines, son éducation auprès de son père, le vieil et original Gérard le vieux, son passage dans l'atelier de Pierre

Molyn, le rapide épanouissement de son talent de coloriste raffiné et d'observateur. Au cours de son analyse des principaux ouvrages de l'artiste, il dégage très habilement la personnalité de celui-ci, les qualités spéciales qui lui appartiennent et lui font une place si distinguée parmi les maîtres de l'École hollandaise, tout ce qui fait enfin de Terborgh le peintre le plus caractéristique et comme l'historiographe de la vie intime, des mœurs et des aspirations de la haute bourgeoisie batave du temps.

ARNOLD GOFFIN.

Les villes d'art célèbres : Troyes et Provins, par M. LUCIEN MOREL-PAYEN. — (Paris, Laurens.)

Elles ont une physionomie bien attachante ces deux vieilles cités champenoises : Provins, avec les restes pittoresques et charmants de sa formidable ceinture de murailles ; Troyes, avec sa belle cathédrale, ses intéressantes églises, nombreuses encore, bien que la Révolution lui en ait beaucoup détruit, les charmants hôtels du xvi^e et du xvii^e siècles, que l'on y rencontre. M. Lucien Morel-Payen met parfaitement en relief toutes les beautés, les souvenirs et les gloires de cette ville et insiste avec raison sur les œuvres à tous égards très remarquables des artistes troyens, verriers et sculpteurs, du xiv^e au xvii^e siècle. Il signale, par exemple, et il reproduit la *Vierge à l'enfant*, de l'église Saint-Urbain, et le groupe de la *Visitation*, de l'église Saint-Jean, œuvres charmantes, d'une grâce et d'une élégance un peu bourgeoises, dans la conception desquelles semblent s'être mariées la simplicité réaliste de l'art local et les influences maniéristes venues du dehors.

A. G.

Le sentiment religieux chez quelques peintres de la Renaissance, par M. ÉMILE CHARDOME. — (Bruxelles, Société belge de librairie.)

Intéressante étude dans laquelle l'auteur s'attache à dégager le caractère de l'expression religieuse dans l'œuvre de quelques peintres — de grands, de médiocres et de pires — de la Renaissance réaliste ou de la Renaissance classique.

ARNOLD GOFFIN.

L'Art flamand et hollandais (15 avril). — M. Julien De Boer achève son travail sur *Jan Toorop* ; M. De Roos parle de l'*Œuvre graphique de Georges Ruetter*, un curieux artiste décorateur hollandais. Nombreuses illustrations. — (15 mai). Numéro spécial consacré au maître *Charles Van der Stappen* et illustré de belles reproductions des principales œuvres de l'artiste. Texte par M. ARNOLD GOFFIN.

PHILOSOPHIE :

Philosophie de la religion, par J.-J. GOURD. — (Paris, Alcan, 1911.)

Ce livre posthume de J.-J. Gourd renferme les doctrines de philosophie religieuse qu'il a exposées, à plusieurs reprises, dans ses cours à l'Université de Genève.

Pour M. Gourd, la religion est un domaine qui se superpose à celui de la science. Car la connaissance scientifique n'est qu'une mise en ordre artificielle de la réalité, en vue de satisfaire aux besoins de la connaissance et de l'action. Cette conception rattache M. Gourd à la critique de la conception positiviste de la science, telle que l'ont faite, ces dernières années, des savants en tête desquels se trouve M. Poincaré, et des philosophes dont les plus connus et les plus marquants sont, en France, les partisans de la « philosophie nouvelle » et, en pays anglo-saxons, les pragmatistes.

La raison, pour M. Gourd, est loin d'explorer le domaine entier du réel : une large part lui échappe et lui échappera toujours. Ce domaine que la science ne peut faire entrer dans ses constructions logiques, il l'appelle l'*incoordonnable*. C'est l'objet de la religion. Ce qui demeure, en dehors de la pensée scientifique, ce sont, en premier lieu, les forces psychiques de l'individu, qui, parfois, peuvent sortir de la règle et dépasser la moyenne mesure, jusqu'à devenir le génie. Puis vient, par delà la morale du devoir, le sacrifice. En dehors des règles de l'art, naît le sublime. Enfin au-dessus de la société civile, de ses lois et de ses institutions, c'est le monde des affections, la société de l'amour. De là autant d'espèces en lesquelles l'*incoordonnable* se diversifie : l'*incoordonnable* théorique — pratique — esthétique — social. Et ce domaine, propre à la religion, non seulement se superpose à l'autre domaine : celui de la science et de la règle, mais encore s'y oppose : il réagit contre lui avec énergie et intensité.

Si l'on groupe en un ensemble tous les éléments de l'*incoordonnable* de l'Univers, l'on arrive à la notion de Dieu. Mais Dieu n'est pas un total de perfections abstraites et sans vie : il faut lui reconnaître la personnalité.

Dans quelle religion trouverons-nous le mieux réalisée cette conception de l'*incoordonnable* personnel? Dans le christianisme. Il est l'incarnation la plus adéquate de cette notion du divin à laquelle la spéculation philosophique a conduit M. Gourd. Mais s'il se sert des croyances et des rites du christianisme pour en faire le revêtement de sa pensée religieuse, il n'y est point amené par les nécessités de la dialectique ni par les attestations de l'histoire. C'est un libre choix qui l'amène au christianisme. La philosophie de la religion se meut par delà la raison raisonnante, et l'histoire se borne à faire connaître, parmi les diverses religions qui se sont succédées dans l'humanité, le symbole où la méditation du philosophe peut le mieux se réaliser, mais ce n'est pas elle qui guide son choix.

ED. JANSSENS.

La Prière. Essai de psychologie religieuse, par J. SEGOND. — (Paris, Alcan, 1911.)

La thèse doctorale que M. Segond a présentée en Sorbonne et que renferme le présent volume est une étude fort consciencieuse, fruit de très nombreuses lectures, de recherches approfondies et de réflexions impartiales. M. Segond a fouillé son sujet en tous sens. Il ne s'est point borné, comme l'ont fait certains auteurs récents dans le même domaine de la psychologie religieuse, à prendre, de tous côtés, des documents, sans assez discerner entre eux,

à classer le tout sans trop de cohérence, et à échafauder enfin une hypothèse aussi ingénieuse que peu adéquate à la réalité. Le sujet méritait, au moins, autant de soin que les autres domaines de la psychologie, où l'on pousse le souci de l'objectivité jusqu'au scrupule.

Aussi, M. Segond a apporté une rare conscience dans l'élaboration du présent volume dont nous aimons à louer le caractère sérieux et vraiment scientifique.

Nous ne pouvons pas, toutefois, approuver sa méthode. Il groupe les phénomènes religieux, trop exclusivement d'après leur contenu affectif et pas assez d'après leurs caractères intellectuels. Les opérations de l'intelligence pénètrent, croyons-nous, et informent les phénomènes religieux : elles en sont un élément constitutif et essentiel. Je veux bien que ces phénomènes sont aussi des attitudes de la volonté, des mouvements émotifs. Mais combien ces activités du « cœur » sont sous la dépendance des opérations représentatives.

Quant à l'explication de la prière, M. Segond la cherche — comme nombre de psychologues contemporains — dans le domaine de la subconscience. J'avouerai n'en être nullement convaincu. Cette origine me paraît totalement insuffisante. M. Segond a l'intention de développer cette théorie et de tâcher à l'établir dans un nouveau volume. On ne pourra l'apprécier avec exactitude que lorsque cet ouvrage aura paru.

E. JANSSENS.

LITTÉRATURE :

La Chanson du Carillon, par CAMILLE LEMONNIER. — (Paris, Lafitte.)

J'ai lu la *Chanson du Carillon* dans le vieux Paris réveillé aux premières douceurs de mai. Il y avait des arbres pleins de couleurs et la Seine charriait des ciels étincelants. Je me garderais bien d'un rapprochement irrévérencieux entre l'âge de tant de pierres grises et la maturité sanguine de M. Camille Lemonnier ! Et pourtant cette grande cité si diverse dans ses aspects, ses métamorphoses, ses recommencements, et qui se paraît encore une fois du sourire printanier, c'était un peu comme l'œuvre de notre grand lyrique. Celui-ci connu aussi, dans ses livres, les manifestations multiples de la vie.

Toujours en éveil, sollicité par des curiosités contradictoires, frémissant et nerveux, Lemonnier n'en a pas moins gardé un accent qui ne trompe pas, et sa griffe vient authentifier chacun de ses livres. S'il abandonne le buccin, l'éclat, les phrases tendues comme des arcs, les vocables qui ronflent, sa sensibilité artiste ne lui a jamais fait défaut, ni son amour du verbe pour le verbe, ni la caresse ou le frissonnement des périodes, ni son génie plastique. Peut-être est-il, lui, l'admirable paysagiste, le plus homme de lettres de notre époque, à cause de cette passion unique de la matière purement littéraire, pareille à une pâte ou aux couleurs sur la palette du peintre.

Je crois le deviner devant sa table de travail, le cerveau allumé par l'ivresse d'écrire, et demandant au seul labeur d'art, à sa folie de « l'écriture », la force

de l'idée. Un mot appelle un autre mot, de leur réunion naît une pensée, de leur rythme dépendra le contour ou la courbe de l'inspiration. Le désintéressement, au profit de la beauté sans plus, est flagrant ici, et s'était-il renouvelé avec une semblable intensité depuis Gautier ?

Tous les lecteurs de *Durendal* voudront connaître la *Chanson du Carillon*, puisque aussi bien son auteur a écrit pour tous ces lecteurs. L'histoire douce, mélancolique, tendre, de deux jeunes filles — Elsée et Luce — dont l'âme s'apparente au charme de Bruges, les ravira par d'innombrables délicatesses. On ne résumerait point pareil livre sans déflorer les sentimentalités virginales de ces deux consciences pures. Certaines effusions sont comme des prières : « Les grandes souffrances solitaires ont besoin d'être partagées avec Dieu, qui est toujours aux écoutes des sanglots. Même les plus oublieuses en viennent alors à se rappeler que le chemin de l'église est aussi celui des trois vertus en qui s'accomplit le devoir chrétien... »

Luce, petite infirme, l'une des deux héroïnes, fut dans sa préparation à la première communion « une vraie petite sainte ». « Elle fit au Dieu qu'elle allait recevoir une maison de lumière et de plumes d'anges. » « Elle arriva à la grande clarté des évidences avec ses yeux morts. »

Voici l'hiver, « le vieux petit hiver mort de Bruges ». « Une douce fin du monde neigeait : tous les canaux étaient gelés ; le givre mettait aux vitres de fines dentelles, comme on en voit au Gruthuuse, près de Notre-Dame ; et au coin des rues les petites saintes vierges grelottaient derrière leur petite lampe. »

Quelques paroles dans la bouche d'Elsée sont singulièrement profondes : « L'art, la poésie, c'est peut-être cela, me disais-je, un miracle de l'illusion par-dessus les laideurs de la vie... Comme Dieu a mis les fleurs au bord des fossés de la route, l'art est une fleur des âmes qui illumine pour nous jusqu'à la pente des abîmes. La laideur, le mal, les détresses humaines se transfigurent à travers son charme d'idéal. » Cette Elsée deviendra une artiste célèbre dans sa Flandre.

Il y a l'histoire de la *Petite sainte Vierge*, racontée par Jean Emmanuel, le poète de Bruges, et que le bon abbé Sondag, plein de zèle pour les choses de l'art et de Dieu, récite aux jeunes filles, c'est l'histoire « d'une petite vierge de carrefour derrière un grillage, avec une chandelle allumée pour étoile, et qui, deux fois l'an, la veille du jour de la procession, remonte se faire rhabiller en Paradis pour n'avoir pas à rougir devant le Christ de ses paroissiens, trop pauvres ou trop indifférents pour lui renouveler sa garde-robe... Une fois là-haut, son divin fils veut la retenir, lui promettant pour bijoux, si elle reste, les plus belles étoiles de l'écrin des cieux. Mais toujours la petite sainte Vierge refuse, disant que ses pauvres l'attendent et qu'elle a bien assez des perles enfilées au bas de sa robe, puisque ces perles sont faites avec les larmes des mères dans la peine et que le petit feu des chandelles les fait scintiller d'un éclat que n'ont pas les étoiles au firmament... Au matin, la chandelle est consumée et on voit briller, à la clarté du jour, la belle robe d'or et de dentelles sans que jamais personne ne se soit aperçu que la petite Vierge a passé une partie de la nuit en voyage... ».

Elsée, le cœur remué par ses rêves de beauté, murmurerà en écoutant le poète : « Oui, c'est bien cela le don sublime : transfigurer le réel, sans le déformer, en l'éclairant des couleurs surnaturelles d'un paradis d'espoir, de confiance et de tendre humanité... La religion n'est peut-être que cela, l'art des âmes, et c'est pourquoi elle est universelle et éternelle. Notre vie, par les barreaux de sa prison, tourne les yeux vers les sources originelles de la beauté qui est en Dieu. Toute chose, même la plus humble, rejoint, à un point de l'infini, la splendeur divine; la pauvre lampe du tisserand, dans le soir livide, s'allume au scintillement d'une étoile. Même l'âme la plus triviale s'ondoie de grâce et de beauté à l'heure lustrale des Sacrements. »

« Et, c'était encore une fois, écrit Camille Lemonnier, l'enchantement d'une de ces nuits de Bruges, où l'on ne peut dire si l'on veille, ni même si l'on vit, dans une grande langueur de songe et de sommeil... »

Des impressions aussi prenantes, il y en a presque à chaque page de ce livre, au-dessus duquel la *Chanson du Carillon* plane ou passe emportée par le vent de la mer ou s'abat sur les vieux toits moussus et jusque dans les canaux immobiles.

La Poésie a une jeunesse de cœur immortelle.

G. V.

Le Cœur se trompe, par LOUIS DELZONS. — (Paris, Calmann-Lévy.)

M. Louis Delzons a publié plusieurs romans de suite, *l'Affaire Nell*, les *Mascran*, le *Meilleur Amour*, dont nous avons tâché de dire l'allure pressante, la trame serrée, l'expression adéquate, la pensée tour à tour dédaigneuse ou mélancolique. M. Delzons, qui est avocat, qui peut, en l'intimité de son confessionnal laïque, scruter le tréfonds des âmes, M. Delzons, qui aime se varier et se renouveler, nous donne, cette fois, trois longues nouvelles, assemblées par un fil de psychologie : l'incertitude de nos sentiments et les erreurs où parfois ils nous induisent.

Les Orgues de Saint-Etienne : mariée à un artiste parisien qui, en province, s'enlise rapidement dans le bien-être et le vin, M^{me} Juliette Vaney, cède à la séduction doux parlante d'un officier idéaliste (les officiers idéalistes sont les plus redoutables en cet ordre de conjonctures); bientôt veuve et, bien entendu, oubliée par le fringant militaire, elle ne se décide pas à épouser le vieux comte de Robilant, l'oncle du séducteur, fils adoptif du comte. « Dès qu'elle se retrouvait seule avec ses pensées, l'impossibilité de ce mariage étouffait tous ces mouvements, et le respect même qu'elle éprouvait pour cette grande douleur lui interdisait d'aller à lui comme une créature immaculée et digne d'adoration, alors qu'elle était souillée, souillée par sa faiblesse pour le fils de cet homme. » Juliette retourne à Paris et, dolente et pleurante, promet à M. de Robilant de revenir près de lui « quand les enfants seront grands, quand il sera tout à fait vieux ».

« — Il faut donc que je vive jusque-là ? fit Robilant.

» Il baisa sa main et descendit.

» Le train s'ébranla. De la portière, Juliette cria encore :

» — Vivez ! Vivez !

» Et son cri sembla résonner longtemps dans la nuit. »

L'Arbre de Croumalies : ceci est proprement une étude de pathologie mentale, la dissection des nerfs et du cerveau d'un jeune « imagier » au génie détraqué, merveilleux et fruste, qui, trahi par tous, même par celle que béatement il adorait, vient mourir sous l'arbre patril en appelant sa maman. « Il dit toute sa peine, tous les malheurs de sa triste vie, jusqu'au dernier, et entre tous, l'infortune suprême de n'avoir pu être aimé... Il entendit alors qu'elle répondait : « Viens, viens ! » Il ne comprenait pas d'abord. Il attendit que la voix qui lui parlait fût plus distincte et plus pressante... Puis, de nouveau, il entendit : « Viens, viens ! » Cette fois, il comprit... Ses mains, tâtant l'herbe, y rencontrèrent la corde qu'il avait emportée de chez lui... Comme on se hâte pour une fête, il hâta ses apprêts. Il était joyeux ; il murmurait tendrement : « Maman, me voici. » Il dit une dernière fois : « Maman!... » Et aux branches du vieil arbre de Croumalies, son corps se balança, dans la paix souriante de cette belle nuit. »

Quant à la *Grange de M. Terrax*, c'est une sombre histoire de vengeance rurale : chassé, à juste titre, de la ferme qu'il exploite, un paysan assouvit sa haine en incendiant la grange du propriétaire ; mais il confesse son crime et meurt pardonné. « Le colonel Terrax sentait déjà la paix aussi profonde en lui-même que dans cette âme délivrée. Il ne répondit que par des signes incertains aux magistrats qui, près de lui maintenant, annonçaient la fin toute prochaine. Lorsqu'un simple tressaillement du visage immobile eut révélé que la dernière seconde était vécue, il regarda encore les yeux fixes dans leur teinte bleuâtre, et murmura en les fermant :

« — Le pauvre ! »

Ecrit en une langue nette et précise, pénétré de virile et poignante tristesse, le nouveau livre de M. Louis Delzons est de tout premier ordre.

FRANZ MAHUTTE.

Bobine et Casimir, par M. F.-C. MORISSEAUX. (Bruxell., Lamberty.)

L'œuvre ignoble de M. Morisseaux m'a rappelé le mot héroïque et trivial de Napoléon à M. de Talleyrand, que rapporte Sainte-Beuve : « Tenez, monsieur, vous n'êtes que de la merde dans un bas de soie ».

A parler franc, M. Morisseaux, qui pastiche le style d'Anatole France, ne nous a pas déçu. Il ne nous promettait pas autre chose ! Dans l'histoire un peu simplette qui ouvre le volume et lui sert de titre, l'histoire du chien Bobine et du lapin Casimir, il dit avec un cynisme assez crâne, — car il a du crâne, ce monsieur, et son portrait-charge, qui illustre le volume, semble volumineux à contenir dans la même boîte, pêle-mêle, sa cervelle et ses boyaux petits et gros, — il dit : « Je dois m'accuser de ne posséder guère le sens de ce que les gens appellent la pudeur. » Mais où l'auteur s'abuse jusqu'à confondre ce qui vient de sa cervelle avec ce qui vient d'ailleurs, c'est quand il affirme que « le libertinage de l'esprit n'entraîne pas nécessairement l'oblitération du cœur ». D'ailleurs, n'est-ce pas une manière de confession involontaire que cet aveu de l'auteur : « Je sais des écrivains qui se croient condamnés, dans leurs œuvres, au libertiage obligatoire, et qui rougiraient de se laisser inspirer par une idée saine. » M. Morisseaux est de ceux-là.

Je ne suis pas bégueule, je pense, et la fréquentation journalière de la misère humaine m'a donné un estomac assez en garde contre les haut-le-cœur. J'ai entr'ouvert les contes de La Fontaine, fréquenté les contes drolatiques de Balzac ; le Décameron de Boccace ne m'est pas totalement inconnu. On sort de ces livres-là, on va prendre l'air, et tout se dissipe. Mais il règne (j'emploie ce verbe à dessein), il règne, dans ce livre-ci, autour des idées et des pensées ordinaires de l'auteur, une saleté si persistante, une crasse si nauséabonde, une immondicité si tenace, l'ignominie découle si abondante de l'esprit et du cœur, l'odeur de ce mauvais lieu intellectuel imprègne si obstinément l'air, que la pourriture de l'écrivain menace jusqu'au lecteur. La publication de pareilles œuvres asphyxiantes constitue des crimes contre l'hygiène et la propreté humaines. Ni le culte de l'art, ni la recherche de la beauté, ni le caprice de la fantaisie la plus échevelée n'excusent de telles volontaires malfaisances. Ce livre affirme un parti-pris d'immoralité, et une telle persistance dans la succession de ces attentats contre les mœurs, qu'on cherche des yeux, non pas tant les gendarmes, que les gardiens des fous, et la lance du docteur plutôt que les menottes.

Platon souhaitait, je crois, qu'on reconduisit, aux frontières de la République, les poètes couronnés de fleurs. Les salauds de l'écritoire de cette espèce-ci, ces coryphées du Bas-Ventre, il faut les reconduire, non pas à la frontière des peuples, car nul n'en voudrait non plus que du choléra ou de la peste, mais vers ces asiles où sont de droit ceux dont l'esprit et le cœur se sont oblitérés, et si l'on tient à les couronner de quelque emblème symbolique, et bien qu'on leur verse sur la tête ce que Napoléon devinait dans le bas de soie de M. de Talleyrand. Lorsqu'on a le malheur, qui peut bien survenir à un lettré de l'espèce Morisseaux, de faire une confusion entre le cerveau, et ce qui est à l'autre bout du tube digestif, pour nous servir d'une définition de Voltaire, on est en plein dans le gâtisme littéraire, et désormais on relève de la pathologie et non de la critique.

POL DEMADE.

La pensée d'Edouard Rod, morceaux choisis. — (Paris, Perrin.)

La pensée d'un écrivain, c'est la moelle littéraire de son œuvre. Elle donne la mesure de sa force et de sa puissance. Nous avons, dans ce genre, des livres qui constituent, peut-on dire, pour l'esprit du lecteur, des plats à la moelle de lion. Il est même des hommes dont toute la gloire tient en un de ces recueils de phrases hachées, tel Pascal. Pour ma part, j'ai toujours raffolé de ces volumes, et chaque fois qu'il en paraît un, fût-il d'un inconnu, je l'ouvre, prêt à le poser dans ma bibliothèque, à côté des Pensées de Marc-Aurèle, de Montaigne, de Rivarol, de Chamfort, de Vauvenargues, de la Rochefoucauld, de de Maïstre, de Barbey d'Aurevilly, de Joubert, de Désiré Nisard et d'autres.

Mais j'ai été déçu, en lisant ce livre, qu'on nous donne comme la pensée d'Edouard Rod, et qui contient certes des phrases aimables, des passages attachants, des citations excellentes, mais pas une de ces pensées fortes, sobres, frappées en dix ou vingt mots, l'espace d'une médaille de

bronze. Ed. Rod sentait vivement mais il ne pensait guère, au moins dans le sens de Pascal. Il manquait à ce Suisse protestant les deux ailes dont parle Taine à propos du christianisme. Aussi ne plane-t-il jamais sur les sommets neigeux, mais se traîne-t-il dans la vallée des idées courantes. J'ai été déçu comme je ne l'avais jamais été, et je n'ai pas retrouvé les délicieuses surprises de ces livres presque inconnus : *Sans halte*, signé Aurel, et ce *Chemin faisant* de M^{me} Barratin tout constellés des feux diamantés de l'esprit et qu'on prendrait pour un chemin parmi les étoiles. Pauvre Rod ! Au lieu de lui demander l'aumône d'une pensée, cette miette du génie, on a envie de la lui faire.

POL DEMADE.

Chrysalides, par FERDINAND BOUCHÉ. — (Bruxelles, Lamertin.)

Je serais assez tenté de croire, par expérience personnelle, que la partie la plus difficile d'un livre c'est le titre. Voici, par exemple, de M. Ferdinand Bouché un livre délicieux de style, d'imagination, de réalisation, un livre fait comme un collier de perles, dont deux au moins sont d'une grande rareté et d'une beauté surprenante : *Djina*, et *Vieilles amours*, deux idylles, une entre adolescents, l'autre entre vieillards, et l'auteur n'a trouvé pour ce recueil de contes exquis que ce titre maussade et terne. Il s'en défend, avant qu'on l'accuse, dans l'épigraphe du volume ainsi conçue : « L'homme et l'univers sont chrysalides. Sagesse orientale. »

Non, monsieur, ce ne sont pas là des chrysalides, c'est-à-dire de petites momies emmaillotées, des tombes d'insectes, prêtes à ressusciter, mais de beaux papillons.

P. D.

Pages versicolores, par F. MAHUTTE. — (Brux., Office de publicité.)

Mgr d'Hulst comparait un jour, avec un dédain de grand seigneur de la prose, nos chroniques à de la mousse, de la mousse de bock ! Ce qui fait notre mérite, paraît-il, c'est cette chose légère que nous tirons, au jour le jour, des événements et des faits, qui bruit un peu dans la lumière, et puis s'évanouit à jamais.

Franz Mahutte qui excelle dans ce genre a souhaité, dans ce livre-ci, faire durer, le temps d'un livre au moins, cette mousse jolie et lumineuse qu'il appelle, dans une conférence sur la chronique et les chroniqueurs : une légère philosophie. Il a rêvé d'éterniser un peu ces brèves minutes d'un seul jour, et il pourrait bien avoir réussi ; car on relit avec joie ces pages charmantes, sauvées des Vésuve de papier dont la lave s'écoule chaque matin des ateliers de composition et recouvre de ses cendres le monde qui fait semblant de penser.

P. D.

DIVERS :

Præterita : *Souvenir de Jeunesse*, par JOHN RUSKIN. Traduction de M^{me} GASTON PARIS. Préface de M. DE LA SIZERANNE. — (Paris, Hachette.)
C'est vers la fin de sa longue vie que Ruskin écrivit ces pages, ce recueil

de souvenirs resté inachevé, où il se complaît à évoquer la mémoire de ses vingt premières années. Il arrive, parfois, que les détails ou les faits de son enfance lui apparaissent à travers le prisme de la gloire qu'il avait acquise, mais, en général, on sent qu'il essaie de retrouver en lui la trace des impressions, des pensées, du caractère de l'enfant qu'il avait été et de la rendre dans toute leur vérité. Toute sa vie longue, laborieuse et agitée s'interposait, quoi qu'il en eût, entre le temps où il écrivait ce livre et celui où il en avait vécu les récits, mais si la physionomie sous laquelle il se ressuscite peut nous sembler quelquefois empreinte de quelque involontaire exagération, il ne semble pas qu'il en aille de même pour les précieux portraits qu'il retrace avec vénération, tendresse et humour de ses parents, de ses amis et des *misses* pour certaines desquelles il composa, à ce qu'il rapporte, des poèmes sentimentaux d'une « majestueuse imbécillité » !...

ARNOLD GOFFIN.

Discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France : Politique de l'histoire de France, par M. FAGUS.
— (Paris, Bibliothèque de L'Occident.)

Discours, « à propos de livres récents », où il y a de la fougue, de l'enthousiasme, toute l'ardeur d'un patriotisme qui se laisse assez facilement emporter jusqu'à l'injustice pour ce qui n'est pas français. Chaque peuple aime à se flatter d'avoir été investi d'une mission providentielle dans le monde et, en réalité, ils ont tous raison et des raisons de le croire... M. Fagus abonde en idées souvent justes, parfois excessives, et qui sous sa plume prennent une expression tantôt éloquente, tantôt pénible ou singulière.

A. G.

Un procès du chapitre de Nivelles (1759-1765), par M. GEORGES WILLAME. — (Nivelles, imprimerie de la Société archéologique.)

Ce procès n'a pas duré dix ans comme le siège de Troie, mais il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Les adversaires en présence étaient, d'une part, l'abbesse de Sainte-Gertrude, de Nivelles, la comtesse de Berlo, « princesse de Nivelles et du Saint-Empire » ; de l'autre, le chapitre des chanoines et chanoinesses de cette collégiale. L'objet de la querelle était la détermination des droits respectifs des contondants. Les débats, qui se terminèrent par le triomphe de l'abbesse, se déroulèrent devant le Conseil souverain de Brabant, qui eut à prendre connaissance d'innombrables *réquisitions, soutènements, déclarations, répliques, dupliques, brèves observations*, etc., dont le style judiciaire ne manque ni de pittoresque ni parfois de malice. M. Willame s'est attaché avec goût et succès à conserver à toute cette vieille procédure son accent original.

A. G.



NOTULES

Le dimanche 11 mai a été inaugurée à Genck la section limbourgeoise de la *Société pour la protection des Sites*. On y a pris de très bonnes résolutions et l'on s'est montré décidé à protéger contre la laideur industrielle la beauté de la Campine.

Un ordre du jour de MM. Firmin Van den Bosch et Camille Huysmans a été voté à l'unanimité : il émettait le vœu que toute concession minière soit dorénavant subordonnée à la condition que les sites seront respectés dans la mesure du possible par les sociétés exploitantes.

Un charmant banquet a été servi, après la réunion, à l'*Hôtel de la Cloche*. Y assistaient, entre autres, le bourgmestre de Genck, l'architecte Saintenoy, vice-président de la *Société nationale pour la protection des Sites*, le baron de Villefagne de Vogelsang, MM. Firmin Van den Bosch, Pierre Nothomb, le député Camille Huysmans, les peintres Paul Bamps et Van Doren, etc.

* * *

M. Georges Legrand vient de publier chez Lethielleux un livre sur la « Force morale ». Nous reparlerons de cet ouvrage, M. Georges Legrand étant un penseur doublé d'un écrivain de grand talent.

* * *

Le monument Verlaine a été inauguré le 25 mai à Paris. M. Firmin Van den Bosch y représenta *Durendal*.

* * *

Le Comité du *Monument wallon d'Hastière* s'est adjoint deux nouveaux membres, MM. Francis Houtart et Adrien de Prémorel. Par erreur ne figuraient pas à la première liste MM. Eugène Gilbert et Géo Deprez, directeur du Val-Saint-Lambert.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Botticelli*, par RENÉ SCHNEIDER. Vol. ill. (Collection : Les grands artistes. Paris, Laurens). — *Teniers*, par ROGER PEYRE. Vol. ill. (idem). — *La cathédrale de Bourges*, par AMÉDÉE BOINOT. Vol. ill. (Collection : Monographie des grands édifices de France, idem). — *L'église de Bron*, par VICTOR NODET. Vol. ill. (idem). — *La cathédrale d'Allès*, par JEAN LARAN. Vol. ill. (idem). — *Le musée de sculpture comparée du Trocadéro*, par CAMILLE ENLART. Vol. ill. (Les grandes institutions de France, idem). — *Anciennes dentelles belges des Musées des arts décoratifs et industriels à Bruxelles*, par E. VAN OVERLOOP.

Vol. ill. (Bruxelles, Van Oest). — *Carnet d'art*, par ADOLPHE BOSCHOT (Paris, Bloud). — *Histoire générale de l'art : France*, par LOUIS HOURTIC. Vol. ill. (Collection « Ars una species mille », Paris, Hachette). — *L'Art*, par AUGUSTE RODIN. Entretiens réunis par Paul Ysell. Vol. ill. (Paris, Grasset).

BIOGRAPHIE : *Autobiographie*, de HENRY STANLEY. Traduction de Georges Feuillo. I. Années d'épreuves et d'aventures, 1843-1862 (Paris, Plon). — *Nestorius*, par F. NAU (Paris, Bloud). — *Le cardinal Vaughan*, par PAUL THUREAU-DANGIN (idem). — *Charles Fourier*, par ALBERT FONTAINE (idem). — *Philon le Juif*, par M. LOUIS (idem). — *Benoit Spinoza*, par PHILIPPE BORRELL (idem). — *John Locke*, par JEAN DIDIER (idem). — *Renouvier*, par J. ARCHAMBAULT (idem). — *Monseigneur Duchesne*, par CLAUDE D'HABLOVILLE (Paris, Sansot).

HISTOIRE : *Le sionisme*, par ANGELE MARVAUD (Paris, Bloud). — *La chambre introuvable*, par MARCELLE NAVARRE (idem). — *Excentriques et aventuriers*, par THÉODORE DE WYZEWA (Paris, Perrin).

LITTÉRATURE : *Figures littéraires*, par LUCIEN MAURY (Paris, Perrin). *Religion et littérature*, par PAUL HALFLANTS (Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'attitude du lyrisme contemporain*, par T. DE VISAN (Paris, Mercure de France). — *Œuvres choisies* de FLÉCHIER. Introduction et notes de H. Brémond (Paris, Bloud). — *Sermons de carême* de BOURDALOUE. Introduction et notes de E. Griselle (idem). — *Prières et méditations inédites* de E. HELLO, publiées par LUCIE GOYAU (idem).

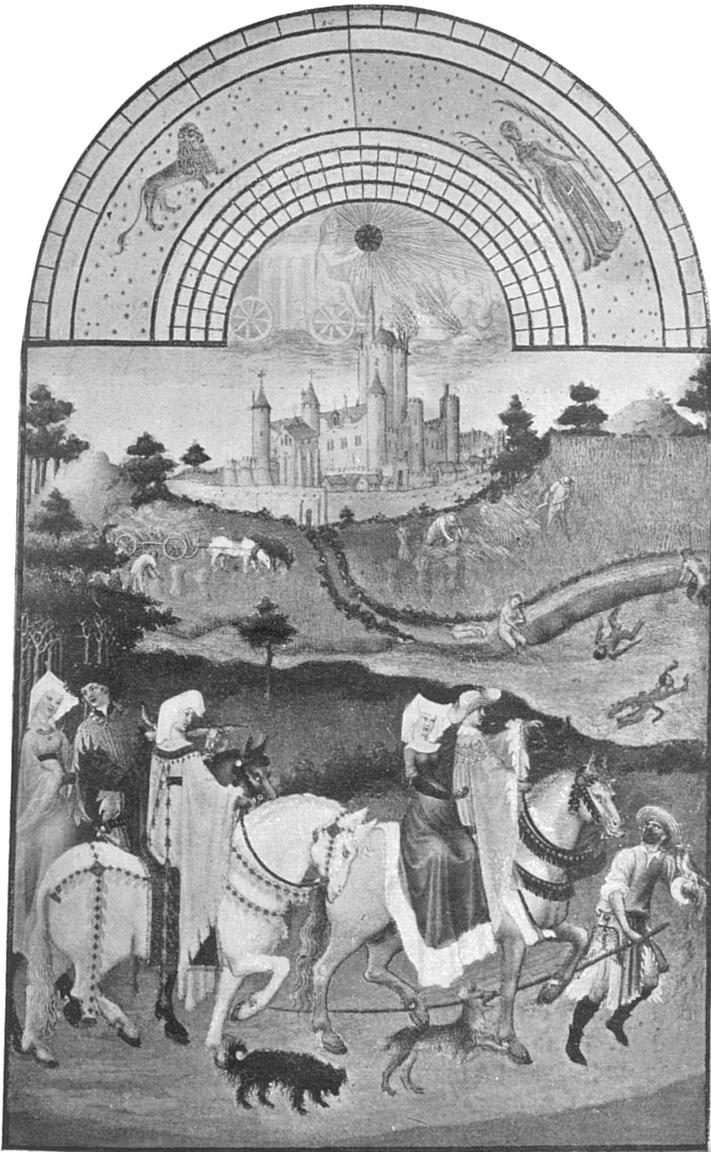
PHILOSOPHIE : *La pensée contemporaine*. Les grands problèmes, par PAUL GAULTIER (Paris, Hachette). — *Romantisme et religion*, par ANDRÉ JOUSSAIN (Paris, Alcan). — *De Kant à Bergson*, par C. COIGNET (idem). — *Le romantisme utilitaire*. Etude sur le mouvement pragmatiste, par RENÉ BERTHELOT (idem). — *La méthode d'immanence*, par J. WEHRLÉ (Paris, Bloud). — *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, par ERNEST SELLIÈRE (Paris, Alcan).

POÉSIE : *Poèmes brefs*, par HENRI FALK (Paris, Grasset). — *Au réveil de la vie*, par PIERRE JABLONSKI (Paris, Figuière). — *La moisson du passé*, par MARIE DE BLONAY (Paris, Sansot). — *Les parfums du coffret*, par HENRI MALOT (Paris, Le Beffroi). — *La nuit*, par IWAN GILKIN (Paris, Mercure de France). — *La voix qui chante*, par JEAN DE MACAR (Bruxelles, Association des écrivains belges). — *Le paradis retrouvé*, par JOACHIM GASQUET (Paris, Grasset).

ROMANS : *La leçon des jours*, par L'ESPINASSE MONGENET (Paris, Perrin). — *Le bon combat*, par FRANÇOIS LABEUR (Paris, Grasset). — *Le cœur se trompe*, par LOUIS DELZONS (Paris, Calmann-Lévy). — *Le destin de Sabine*, par J. DE CRANPHORE (Paris, Plon). — *Le carnet d'un stagiaire*, par HENRY BORDEAUX (idem). — *Vies agrestes*, par J. DE BOUCK (Bruxelles, Vromant). — *La douce France*, par RENÉ BAZIN (Paris, Gigord). — *La vie blanche*, par LOUIS DORINAT (Paris, Grasset). — *Par-dessus la haine*, par SANDER PIERRON (Bruxelles, Association des écrivains belges). — *Le roman d'une coloniale*, par HUBERT CLARY (Paris, Grasset).

THÉÂTRE : *Tête d'or*, par PAUL CLAUDEL (Paris, Mercure de France).

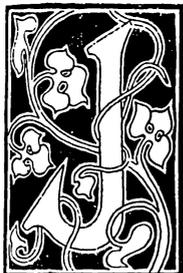
VARIA : *L'horreur des responsabilités*, par EMILE FAQUET (Paris, Grasset). — *La probité scientifique de Haechel* (Paris, Bloud).



LES HEURES DE CHANTILLY
LE DÉPART POUR LA CHASSE AU FAUCON (AOUT)

Une visite aux Heures de Chantilly

Décembre 1909.



JE suis venu faire aux *Heures de Chantilly* une solennelle visite. Me voici installé confortablement dans le cabinet du conservateur, prêt à scruter d'une loupe respectueuse le *roi des manuscrits enluminés*. Quel apaisement, après plusieurs journées du dévorant Paris, qu'un tel arrêt contemplatif ! Béate atmosphère d'étude : les reliures fauves derrière des treillis, un feu qui grésille, un chien qui erre ou se prélassé (je songe aux *petits chiens du duc de Berry*, qui participent au *Festin de Janvier* — n'est-ce pas en tant que pièces d'orfèvrerie ? — et dont M. le comte Durrieu entretint l'autre semaine une docte assemblée) (1). Au mur, quelques trophées de chasse ; par-delà les baies larges des fenêtres s'étalent aussi vertes que celles du manuscrit, malgré la triste lumière d'hiver — les majestueuses pelouses du grand Condé.

Certes les artistes d'autrefois méditaient longuement devant la page à orner de délicates histoires ; leur pieuse modestie implorait l'aide divine : *Deus in adiutorium meum intende. Domine ad adiuvandam me festina.*

Il m'est permis de feuilleter à ma guise le vénérable recueil ouvert sur la table : je savoure le plaisir subtil de regarder sans hâte, tandis que M. Macon, le savant conservateur et historiographe du château, devise aimablement avec moi. Dirais-je, après les érudits notoires, Léopold Delisle (2), le comte Paul

(1) Séance publique de l'Académie des Inscriptions, 26 novembre 1909.

(2) *Les livres d'Heures du duc de Berry* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1884, 2^e série, XXIX, pp. 97, 281-391).

Durrieu (1), M. G. Hulin (2), qui ont formulé de définitifs avis — ma simple promenade au fil des *Heures*?

*
* *

Dans la confection du manuscrit on s'accorde à discerner trois auteurs (groupements généraux susceptibles d'être encore fractionnés). Je m'amuse à vérifier ici ce que, d'avance, je savais de par le hasard des lectures et des conférences.

1° Le *génial*, Pol de Limbourg, peintre du Calendrier et de quelques scènes religieuses, le créateur en somme du paysage moderne, car il innova magistralement quant à la perspective, au rendu de l'espace et au coloris *impressionniste*.

2° Le *traditionnaliste*, son contemporain, — *italianisant*, — auquel il faut attribuer la plupart des tableaux religieux, si conformes au style d'Altichieri de Vérone et de Jacopo d'Avanzo, *giottesques* à peine émancipés (3).

3° Le *tardif*, aisément reconnaissable, — Jean Colombe ou l'un de ses disciples — qui acheva le livre vers la fin du xv^e siècle pour le compte de Charles I^{er} de Savoie. Oh! celui-ci comme il nous dérange, intervenu au calendrier — dans la *Glandée* (XI) (4) — avec son porcher aux yeux à fleur de tête et au geste de ténor! Eliminons-le tout de suite, après avoir considéré pourtant ses belles pages : le sanguinolent *Christ de pitié* (XLIV); une mignonne vierge qui gravit les marches de la cathédrale de Bourges sous l'œil attendri de ses père et mère (XLVIII); l'*Office des Morts* (XLVI) et la *Messe de Noël* (LVII). Les curieux plis d'or, aux reflets changeants (voyez la *Descente du Saint-Esprit*) s'apparentent fort à la manière de Bourdichon, le miniaturiste des *Heures d'Anne de Bretagne*; Jean Colombe lui demeure néanmoins sensiblement inférieur. J'observe (fol. 35) ce combat à l'issue indécise de cavaliers dorés et noirs; leurs lances se dressent en grillage contre les massifs verdoyants et

(1) *Chantilly : Les Très riches Heures du duc de Berry* (Paris, 1904).

(2) *Les Très riches Heures de Jean de France, duc de Berry, par Pol de Limbourg et ses frères* (*Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 11^e année, 1903 n^o 4, pp. 178-204).

(3) Ne peut-on rappeler aussi les fresques bien connues de la *Chapelle des Espagnols*, à Santa Maria Novella de Florence?

(4) Numérotage des planches emprunté au magnifique ouvrage de M. Paul Durrieu.

les roches portant de grêles castels ; un arbre mince, au triple étage de frondaisons, fait reculer très loin le bleu d'un lac bordé de collines...

Mais revenons bien vite à l'essentiel, — au prestigieux ensemble qui remonte à l'époque du duc Jean de Berry, dont s'entremêlent les emblèmes (*ours et cygnes à la poitrine ensanglantée*) et les armes (*de France engrêlées de gueules*).

Je me plonge en ce fameux Calendrier, publié et décrit par le comte Durrieu, analysé avec tant de perspicacité par M. Hulin (1). Touriste émerveillé, je couvre d'annotations confuses mon carnet de voyage.

Le labour rural et le faste seigneurial se déploient dans le cadre coloré des saisons : le *Festin* de janvier, la *Neige* de février, la *Cavalcade* somptueuse de mai. Et, quasi formellement identifiés, des châteaux splendides teintés d'ardoise pâle alignent au bord du ciel toits en poivrière, tourelles et clochetons ! Ils évoquent à souhait la vie brillante du doux pays de France sous le roi dément Charles VI et la régence de ses oncles, Mécènes-batailleurs. Pierrefonds restauré par Viollet-le-Duc matérialise pour nous, à peu près, cet idéal.

Enumérons quelques épisodes : le *Labourage* (mars) devant le château de Lusignan, où plane la fée-serpent Mélusine ; les *Fiançailles* (avril), devant le château de Dourdan ; la *Moisson* (juillet) devant celui de Poitiers ; le *Départ pour la chasse au faucon* (août) devant Etampes ; les *Vendanges* (septembre) devant Saumur ; la *Curée* (décembre) dans la forêt de Vincennes. Plus loin, la *Tentation du Christ* (LVIII) au château de Mehun-sur-Yèvre. Enfin, trois vues célèbres de l'ancien Paris : les *Faneuses* (juin) avec la Cité et la Sainte-Chapelle ; les *Semailles* (octobre) en face du Louvre de Charles V, d'une perfection détaillée ; derrière la *Rencontre des Rois mages* (XXXVII), les tours de Notre-Dame et la butte montmartroise... Par delà le vert tendre des prairies ou l'ocre éclatant des champs surgit ainsi l'affolante précision du décor architectural (2) ; au-dessus s'étend un ciel,

(1) M. Hulin reconnaît, dans les miniatures exécutées pour le duc de Berry, quatre mains différentes. Mon aperçu simplifié n'établit que çà et là la distinction entre la partie originale et la partie traditionnelle — souvent confondues.

(2) M. Hulin nous démontra péremptoirement la collaboration d'un spécialiste, Michelet Salmon, à ces documents d'architecture (Cours d'art et d'archéologie de Bruxelles, 1907-1908).

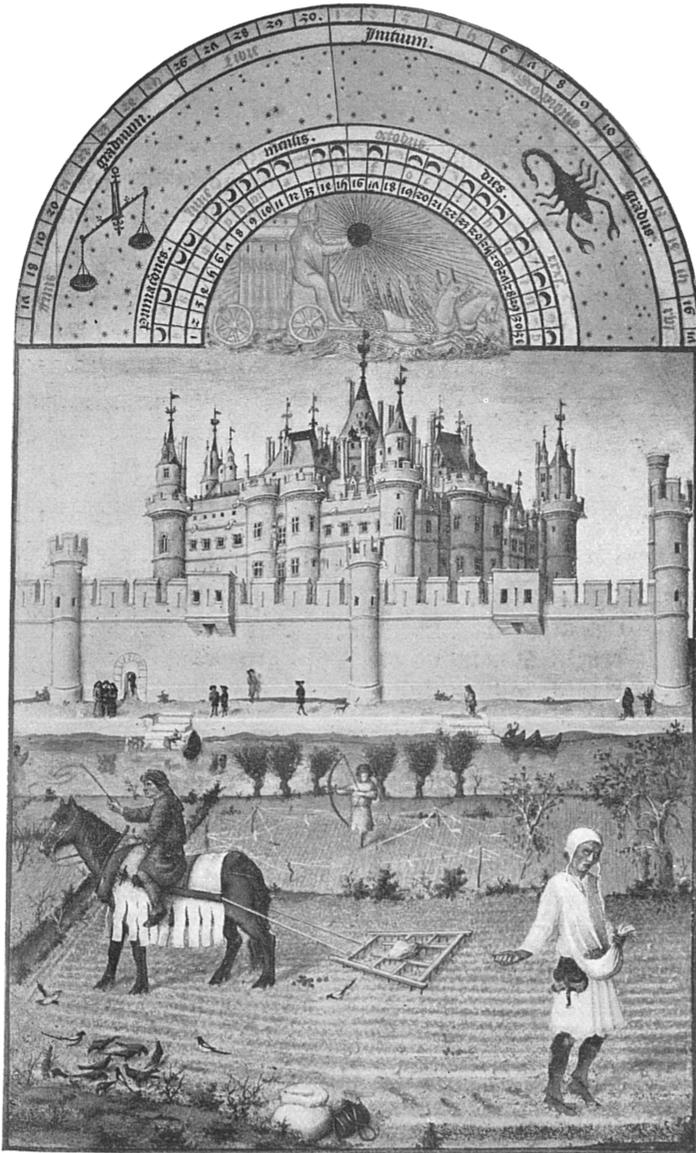
en bordure presque incolore, renforcé ensuite jusqu'à l'indigo des signes du Zodiaque qui occupent la partie cintrée.

Je m'attarde volontiers au tableau de l'*Hallali*, supérieur à mon attente. C'est le plus émouvant du manuscrit : il y passe vraiment le frisson des grands bois en automne. Dans le *Breviaire Grimani* et les délicieuses *Heures de Hennessy* (trésor que recèle la Bibliothèque royale de Bruxelles), nous retrouverons ce sonneur de cor et ce vieillard essoufflé tiré par son chien vers le sanglier qui agonise sous la ruée haletante de la meute (1). Ah! l'inoubliable clairière entourée de feuillages roux, et les fiers donjons de Vincennes profilés dans un azur limpide, qu'on sent vibrer! La qualité maîtresse des *trois frères enlumineurs* (ou mieux du meilleur d'entre eux) ne consiste-t-elle point dans le rendu étonnant de l'espace — la scène placée désormais *dans* et non *devant* le paysage (2) — principale conquête de la peinture moderne? Quelle surprise aussi que la compréhension des effets nocturnes! Au *Mont des Oliviers* (L), l'artiste a choisi le moment où Jésus va être arrêté; debout, seul avec Pierre, au milieu des soldats gisant pêle-mêle sur le sol, il apparaît grave et mélancolique, la figure enveloppée d'ombre, le nimbe resplendissant parmi les constellations. N'est-ce pas, exprimée déjà de façon saisissante, « cette obscure clarté qui tombe des étoiles? » L'indication véridique des taches et rapports de valeur se constate également au *Calvaire* (LX). Dans les ténèbres découpées par la rangée des lances en lamelles opaques, notre peintre a silhouetté tragiquement les trois croix et les échelles. On sait que les *Heures de Turin* offrent des exemples nombreux d'un *impressionnisme* tout pareil. Remarquons la verve fougueuse des compositions infernales : pensez à l'effrayant *Satan* couché sur le gril (XLVII).

En parcourant les scènes religieuses, je ne cherche pas un classement rigoureux des auteurs; je me borne à contrôler au passage certaines sources d'inspiration. Dans l'iconographie chrétienne, le sujet de *saint Jean à Pathmos* (XIV) charme toujours par sa pittoresque naïveté. Le *Paradis terrestre* (XVIII)

(1) Découverte intéressante : le groupe des chiens a été directement copié d'un album de dessins de Giovannino de Grassi à la Bibliothèque municipale de Bergame. *Giovannino de Grassi and the brothers van Limbourg* by sir Martin Conway (Burlington Magazine, décembre 1910, pp. 144-149).

(2) M. Hulin (Cours d'art et d'archéologie de Bruxelles).



LES HEURES DE CHANTILLY
LES SEMAILLES (OCTOBRE)

est de même une page exquise; elle semble émanée de Masolino da Panicale. Sauf leur caractère italien, l'*Annonciation* (XIX), la *Visitation* (XXVIII), la *Nativité* (XXXII) ne présentent rien de particulier. L'*Annonce aux bergers* (XXXV) s'ordonne ainsi : au centre, cinq anges chanteurs avec des banderoles, de chaque côté, deux anges musiciens; la nuit descend sur la ville, mais — près de leur minuscule troupeau — les trois personnages attentifs au prodige restent en pleine lumière. L'*Adoration des Mages* (XXXVIII) — à rapprocher de Gentile da Fabriano par son orientalisme joliment fantaisiste — manifeste une scrupuleuse correspondance avec le *Cortège des Rois* qui lui fait vis-à-vis; ce sont bien identiques les costumes ouvrés d'or et les étranges petits léopards tenus en laisse. La *Purification de la Vierge* (XXXIX) — vaste escalier et temple exigü — rappelle une fresque connue de Taddeo Gaddi à Santa Croce de Florence (1), et surtout un dessin du Louvre (n° 216).

Le *Couronnement de la Vierge* (XL), dit M. Hulin (2), « devrait depuis longtemps jouir d'une célébrité universelle, étant digne de prendre place parmi les plus belles œuvres d'art de tous les temps ». Le coloris raffiné prodigue ce bleu intense et profond auquel nous découvrons en lui-même un caractère proprement religieux. N'est-il point inséparable de l'imagerie pieuse d'aujourd'hui? Les têtes extasiées des assistants nous reportent à la suavité de l'Angelico, dans son *Couronnement de la Vierge* aux Offices; les ailes s'y nuancent de tous les tons de l'azur. La *Chute des anges rebelles* (XLI) témoigne de cette verve fougueuse signalée déjà; les robes dégringolent en volutes au milieu des *flammèches* qui les *lèchent*, — cependant que là-haut, ceux qui demeurent à leur place auprès des stalles vides montrent des faces joyeuses; les mains jointes pour la prière ont l'air d'applaudir! Les compositions suivantes : le *Christ mené au prétoire* (LI) par une foule enturbannée et des soldats lourdement casqués, la *Flagellation* (LII), l'*Ecce Hommo* (LIII), la *Marche au Calvaire* (LIV), la *Descente de Croix* (LVI), la *Résurrection de Lazare* (LXI), l'*Entrée triomphale à Jérusalem* (LXIII) — scènes animées et claires, avec leurs visages aux yeux obliques et leurs amusantes architectures — se rattachent

(1) Chapelle Baroncelli.

(2) Op. c. p. 189.

très nettement au type siennois des Simone di Martino, des Lippo Memmi et de leurs successeurs; au retour, je tenterai d'utiles comparaisons avec les *Petites Heures du duc de Berry* de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Je cite pour les fixer dans mon souvenir, la *Guérison du possédé* (LIX), la *Multiplication des pains* (LX), précieusement encadrée, et l'*Exaltation de la Croix* (LXIII). La *Victoire de l'archange sur le démon* (LXIV) a pour théâtre le Mont Saint-Michel, joyau de la France historique. *Mons Michaelis in periculo maris...*, poétique conclusion de mon admiratif aide-mémoire. Je dis adieu aux lettrines enjolivées de frêles figurines, souriantes oasis du texte. Un coup d'œil encore (fol. 199) à cette impressionnante *messe de requiem* où le catafalque s'allonge en perspective amincie vers le servan à l'autel.

*
* *

Miraculeuse fusion de la grâce française et de l'harmonie italienne, élaborée sur le fond minutieux du *réalisme septentrional* — les *Heures de Chantilly* proclament l'apogée de l'art *franco-flamand*. Elles sont le produit singulier du cosmopolitisme parisien au seuil du xv^e siècle (1).

Les frères de Limbourg, compatriotes et contemporains des Van Eyck adoptés par la cour des Valois, ont chanté là, à la louange de Dieu, un poème immortel. *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam.*

En quittant le parvis, d'où le connétable de Montmorency inspecte à jamais la régularité des parterres, des marbres et des eaux, — je rêve à la prédilection marquée par le duc d'Aumale au manuscrit merveilleux. J'imagine le prince examinant sous la lampe, au luxueux cabinet des livres, les *Très Riches Heures* composées pour son lointain aïeul Jean de Berry, et se réfugiant avec elles dans le jardin clos du passé.

PIERRE BAUTIER.

(1) S. REINACH : *Apollo* (éd. 1905), p. 209.

Au fond des Bois

I

*Ne plus rien écouter des paroles humaines,
D'un écœurant ennui, si étroitement vaines
Et dans des tons si faux et si mal accordés ;
Se plonger au silence des bois inondés
D'ombres sourdes, où les mousses savent se taire
Comme les dalles aux préaux des monastères.*

*Vous étiez très versés, moines de Saint-Benoît,
Dans la science de vivre, quand parmi la sauge
Vous cachiez votre asile aux profondeurs des bois,
Parmi les reposées des cerfs, proche la bauge
Où dort la harde, et que vous proscriviez, si laid,
Le tapage des mots, de vos cloîtres muets.*

*Quand pour vous consoler des vœux que l'on prononce,
Le cœur en sang — obéissance, chasteté —
Du vouloir douloureusement qui se renonce,
Vous inventiez, en artistes, la volupté
Du silence, plus doux encor que la musique,
Lénifiant nos sens de son baume extatique.*

*Votre cellule était un palais enchanté...
Et moi je veux bâtir ma cellule hautaine,
Loin du sordide écho des paroles humaines,
Près du liteau paisible et par les loups hanté ;
A l'ombre inviolée que répandent les chênes ;
Et comme un moine des temps passés, habiter,
Subtil en l'art de jouir, silence, ta beauté.*

II

*Viens, quand le soir se couche enfin
Aux creux des mousses étoilées
Et que la strophe déroulée
Du cor flotte dans la vallée,
A travers des blancheurs de lin.*

*Viens, c'est l'heure délicieuse,
Sous le ciel aux mates lueurs ;
La lune dont coulent les pleurs,
Parmi l'herbe des bois en fleurs,
Leurs feuilles aux chansons soyeuses ;*

*Viens, mon rêve, seul compagnon
Que je veuille et qui me contente ;
La rivière étroite serpente,
La truite saute en l'eau courante
Dont montent les obscurs fredons.*

*Aucun joug, nulle servitude,
Car vraiment sauvage est l'instant,
Dans ces parfums noirs l'humectant,
Le souffle des bois qui s'étend.
O chère, chère solitude,*

*Referme tes portes sur nous ;
En toi je me possède entière,
Comme la ronce, la bruyère,
L'étoile en goutte de lumière,
Le caillou, l'eau sombre, les loups.*

*Grâce à toi, sans pudeur, il pleure,
Mon cœur affamé d'infini,
Quand sonne le cor d'Hernani,
A quel amour secret uni ?
Au seuil d'or de quelle demeure ?*

III

*Le ciel lilas et doux se mire en la forêt,
Qui le berce parmi ses feuilles ;
Le pli des combes le recueille,
Il bleuit l'or frais des genêts.*

*Il drape aussi la borne en sa gaine moussue ;
De bluets mourants, de pervenches,
Des treublantes lueurs qui penchent,
L'ombre même semble tissue.*

*Et ce même lilas, aux douceurs de cantique,
Descend en larges ondes calmes
Vers la source à travers les palmes
Prolongeant son soupir mystique.*

*Tout est tranquille, apaisé, pur ;
O mon âme, mon âme reste,
Loin de la vie au rire dur,
Dans cette paix tendre et céleste.*

IV

*Par les coupes mouillées aux souples balivages,
Le vent mou fait tomber les feuilles que devrait
Novembre. Elles s'en vont exprimant ton secret,
Mon cœur, dans leur fluide et nuageux langage.*

*Une vague de sons arpégés se propage ;
D'autres suivent rythmées, si bien qu'on se croirait,
Parmi l'heure pâlie, embrumant la forêt,
Au bord d'un euphonique et blanchissant rivage.*

*Le mer du souvenir, aux plages de mon cœur,
Vaguement soupirant, comme de vagues fleurs,
Aux effeuillements doux, projette son écume.*

*Puis sanglot, rire, baiser, tout s'éteint, nul bruit ;
Et sur la grève aux cendres blêmes d'aujourd'hui,
Les pas vont s'effaçant de celle que nous fûmes.*

V

Mon Amour

*Mon amour est la rose aux feux lilas et bleus,
La rose agreste et fine et qui s'ouvre aux lisières
Dans les mille-pertuis, les cormiers et le lierre,
Où vraiment tout l'azur du ciel brûle et s'émeut.*

*Quand, de la lune errante, se meurt l'âme bleuâtre
Et que la nuit est douce et tiède comme un âtre,
Il est, au sentier creux traçant son noir sillon,
Parmi les houx, le chant sylvestre du grillon.*

*Il est la nature humble ou sauvage ou grandiose.
Ah! loin des biens si faux, étroits, des hommes bas,
Suavité d'aimer ce qui ne change pas,
D'aimer l'éternité divine dans les choses !*

MARIE DAUGUET.

Chanson de Printemps

Chanson de Printemps.

Chanson d'amour qui s'élève de ce cœur tout parfumé de votre présence, chère absente, tandis qu'attristé j'écoute et me souviens.

Emotions lointaines et si proches pourtant, fragiles et vaporeuses qui s'évanouissent en musique dans le silence limpide de l'âme.

Douceur d'être las et de vivre dans l'après-midi, sans remords, sans envie, et de sentir en sa pensée la petite âme aimée s'élever, comme la fumée d'un humble toit à l'horizon.

S'éveiller en songeant à celle qui va s'éveiller ! posant son bras tiède et rond sur la blancheur des draps.

Dans la minute même où le sommeil détachera son baiser de sa bouche et détendra l'arc rose de ses lèvres pour en faire une fleur de pourpre.

Où elle-même écartera de ses doigts, son rêve et le sombre jaillissement de ses cheveux.

Pour saluer tous deux le jour ensoleillé, miroitant et vibrant aux parois des fenêtres de l'âme.

L'air du matin chatouille et remplit les yeux d'un frisson de lumière.

Sa fenêtre est-elle ouverte ? Voit-elle trembler au loin les horizons pâles, au travers des arbres impatients.

Elle sourit. La pelouse étendue sous ses yeux sourit, les bourgeons sourient, les oiseaux gazouillent.

On entend l'eau tomber de l'aiguière en cascade de perles. Une horloge sonne : à l'église c'est la fin de la messe.

Le chien jappe : le coq chante ! Elle rit. Et s'éveillent à la fois son cœur et ses petits yeux éblouis.

Vous m'avez donné en un baiser votre première pensée, votre premier regard et votre premier rire, comme je vous avais dédié les miens.

Entre les poules qui picoraien dans le sentier, vous avez cueilli les premières pervenches et me les avez aussi données.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de nos fiançailles.

Puisqu'il est tôt, prenons ce long chemin.

Le soleil a chauffé la dalle abandonnée au bord de la grand'-route, où comme deux voyageurs nous nous asseoirons.

En attendant qu'il boive toute la rosée des champs et toute la brume des lointains.

En attendant qu'il brunisse dans les bois les jonchées d'aiguilles de sapins et qu'il tiédisse les mousses mortes de l'hiver.

C'est ici qu'autrefois je pleurais mes essors.

Des églantiers y ont poussé. Et sur ces ronces, comme une même tige, étroitement dressés, nous fleurissons de baisers.

Dans quels mondes nos baisers nous entraînent-ils?

A peine mes lèvres se sont-elles posées sur les vôtres que vos yeux rieurs et brillants se couvrent.

Pèlerins des joies futures, ils rêvent grands ouverts et si graves; mais sans crainte pourtant.

Un souffle de vent rejette sur vos tempes vos cheveux et le voile léger qui les enserre.

Vous devenez divinement pâle.

Mais je retombe au creux de votre épaule, pris de la lassitude dorée qui fait pleurer, les lèvres à la coupe même de l'amour.

Regardez bien, vous ai-je dit plus loin!

Demain cet asile sera le nôtre; cette maison et ces champs, ces vergers et ces bois, cet enclos et ces bêtes, nous les partagerons demain.

Enfants comme aujourd'hui, nous courberons sous nos pas ralentis l'herbe de ces pelouses, nous caresserons le tronc de ces tilleuls, nous ouvrirons ces portes et cueillerons ces fleurs demain...

Mais mon cœur est à vous, depuis hier, depuis un an déjà, et je vous aime tant ce matin.

Et je vous montre du doigt le cercle de pays familier.

L'horizon des bois, l'horizon des pierres, l'horizon des chaumes. Le rail qui fuit, le ruisseau qui serpente, les sources entourées de peupliers et les étangs frangés de joncs; tout ce qui descend humblement à nos pieds pour faire une vallée toute calme, harmonieuse et verte.

Tout ce qui charme d'un mystérieux appel, le marais bruisant, le champ de graminées et la blanche maisonnette au bord de l'eau, entre les saules et les chênes.

Mais vous, tournant plus simplement votre doigt vers votre poitrine, vous me montrez tout cela et plus encore au fond de votre cœur.

Le soleil luisait, oblique sur les cailloux bleus du chemin d'argile.

Nous reprenions notre course, souples, enlacés, chantants et clairs, mus du même rythme.

Et vous disiez :

Quel est ce lien, plus capiteux que le vin, plus lumineux que le soleil et plus fort que la vie qui confond nos pas, nos étreintes, nos pensées et nos cœurs!

Midi. Grand silence tiède sur lequel s'enlèvent seuls le son grave des angélus et le tressaillement symphonique des petits oiseaux revenus.

N'est-ce pas que nous sommes seuls encore et confondus?

Que rien ne nous distrait, ni le flamboiement jaune des vitraux, ni la présence d'autres êtres qui parlent et qui s'agitent de vains soucis, ni le repas, ni les fleurs rouges massées en des vases de cuivre, ni la pénible ritournelle du petit pauvre qui vient pieds nus, nous demander un sou par la fenêtre entr'ouverte.

C'est ici que nous vieillirons.

A l'ombre de ces murs fermes et vénérables. Sous ces arbres que Père plantait hier et que j'abattraï demain.

Sous ces rideaux de clématites et de chèvrefeuilles qui semblent éternels.

Auprès de ces immuables colonnes de pierre, que le lierre a déjà revêtues.

Le long de ces chemins, tour à tour envahis de soleil, de feuilles mortes et de neige.

En renouvelant sans cesse notre profond amour.

Les poules dorment dans la poussière.

Allongeons, sur l'herbe encore humide mais qui verdit, nos corps riants et las.

Songeons simplement — presque sans nous parler — à la tiédeur de cette lumière qui se répand dans nos veines, ensoleille nos yeux et fait tressaillir toute notre jeunesse en notre poitrine.

Songeons doucement au bonheur d'être deux sur la terre en mêlant nos doigts; en coupant entre nos dents et nos rires, de frêles graminées.

Cette terre molle gardera l'empreinte de nos corps.

Promenades dans le Parc, chères promenades que nous poursuivions sans lassitude et sans but.

Rires ou silences, emportements ou gravités. Nos âmes se parlaient sans doute et nos yeux et nos lèvres dans un gazouillis d'oiseaux.

Et nous sentions Dieu entre les branches basses qui caressaient nos têtes.

J'ai pris mes chiens, mes clefs et mon fusil.

Mon fusil reluit au soleil, les grosses clefs sonnent joyeusement dans ma poche et les chiens folâtraient autour de nous en nous léchant les mains.

Comme tout partage notre allégresse : Les petits nuages marbrés, les fines silhouettes lointaines, les bruits perlés de la nature, le fox tout blanc et le griffon aux yeux humains.

Voici le faite de la colline que nous avons gravie de notre cadence amoureuse et jumelle.

En nous arrêtant parfois pour contempler le miroitement d'acier des étangs lointains.

Comme tout s'exalte et nous envie. Le bruissement de l'eau au fond de la vallée, le lamento suave du vent dans les branches, les ronces pourpres et les genêts bleus.

Nous regardons, les bras tendus. Voici le soleil qui penche, voici les champs, voici les bois, voici la ville. Et ce toit sous trois peupliers, c'est là que nous vivrons.

Comme l'air est pur et large.

Tandis que je vous serre contre moi et que je pose mon baiser sur votre front lumineux et pâle, votre poitrine se gonfle de tout le chaste ravissement de notre adolescence printanière.

Nos pieds puisent à l'épais tapis de menthe, de saxifrage et de thym que nous foulons, l'âpre sève qui tressaille et le parfum qui flotte sur nos lèvres.

Et tandis que nous semblons regarder au loin le garde qui traverse la plaine, nous nous détachons en une seule statue sur un éblouissement de soleil et d'amour.

Vieux sapins aux branches étendues comme des bras toujours en croix, à quoi songiez-vous, pieux solitaires du Nord.

Quels sommets et quelles neiges regrettiez-vous, sombres sapins aux rameaux lissés de fines aiguilles, qui semblez des veufs délaissés.

Tandis qu'assis à vos pieds, nos chapeaux jetés sur l'herbe, nous attendions la gloire du couchant tamisé et la fraîcheur mordante de la brume.

En cherchant dans les yeux l'un de l'autre la poignante tragédie de notre indicible tendresse.

Et vous, étang aux rives touffues et boisées, miroir glauque et plombé à peine éraillé par le vent du soir, étang où nageaient les canards sauvages et les ablettes métalliques.

Quel âpre décor de forêts, de vallées et de monts, de nuages cuivrés et de brumes violacées, vous faisiez à l'image de la gracieuse enfant, penchée sur vos eaux silencieuses.

Et vous labours du soir, prolongés jusqu'aux collines lointaines, dentelées de silhouettes bleuâtres; humbles horizons de choses minces et de toits fumeux.

Quel secret gardiez-vous, sous le pas massif des chevaux roux et des bœufs.

Tandis que son naïf regard pesait sur vous ainsi qu'une caresse.

Et maintenant que le soir est tout à fait tombé, qu'un vague clair de lune au dehors s'est esquissé, oh, mettez-vous au piano et jouez !

De la musique. un peu, de la musique encore, cette porte ouverte sur l'idéal, à toutes les pauvres âmes malades.

Soulevez du piano la housse de soie fanée, brodée de chrysanthèmes : soyez charitable, jouez !

Nos vieux parents tendent à vos rêveries leurs tempes fatiguées. Et moi je ne puis plus qu'écouter, parce que toute mon âme est restée dans votre souffle.

Des prophéties de Beethoven, des désespoirs de Chopin et le « Printemps » cascasant de Sinding.

Cette musique m'était douce et compatissante et je l'ai reçue la tête entre les mains.

Prenez mon bras.

Avant que le sommeil m'ait voilé ces chers yeux que vous tournez encore rieurs de mon côté, couple solennel, prémices du foyer futur, traversons une dernière fois en silence ces salons et ce hall déserts.

Que votre âme s'apaise de son dernier effort, au contact de mon cœur que vous avez fait tressaillir.

Voici de l'espace déjà familier, de la paix et de l'ombre pour repos. Voici mon baiser pour merci.

Et des baisers encore pour le repos du soir, sur le front, sur les yeux, sur les lèvres.

Au seuil de la petite chambre où ma fiancée pendant ces heures de nuit quittera sa pieuse âme dorée, où le sommeil la surprendra tout de suite comme une enfant.

Jusqu'au moment où Dieu l'éveillera, pour entonner la chanson d'un autre jour de Printemps.

JOSEPH BOSERET.

Mai 1911.



Quatre petits poèmes ⁽¹⁾

I

*Envahissant le gravier morne, sont venues
Des herbes folles et des plantes inconnues ;
De grosses poires pendent aux poiriers jaunis
Qui le long du chemin se tiennent recueillis.
Les contre-vents sont grand ouverts ; chaque fenêtre
Respire de nouveau le jour avec bien-être
Et la chère maison t'accueille dans ce mois
De la rentrée d'Octobre, encore cette fois.*

II

*Hume tous les matins, en ouvrant tes volets,
Le parfum pénétrant, vague et particulier,
Que la petite ville exhale au mois d'octobre ;
Puis descends au jardin faire un déjeuner sobre,
Avec un verre d'eau, une tranche de pain,
Et une grappe transparente de raisin.*

III

*Parce que j'ai chanté l'automne qui commence,
Dans le mystère du jardin de mon enfance,
Les pampres rougissants, les suprêmes bouquets
Et les fruits fatigués tombant dans les fossés,
Parce que j'ai chanté toutes ces choses, telles
Que je les ai senties et je me les rappelle,
Sans grands mots, écoutant dans mon cœur ruisseler
L'eau vive, au souvenir des jours qui m'ont laissé
Tant de douceur et tant de simplicité d'âme,
On dira que j'ai trop imité Francis Jammes...*

(1) Extrait de la *Guirlande pour les premiers jours d'octobre*, poèmes à paraître prochainement.

IV

*Mets la nappe à carreaux sur la table rustique,
Dispose les couverts sonores, et va-t'en
Emouvoir le vieux cœur de la pompe, battant
Encore cette fois d'un long sanglot rythmique.*

*Nous nous sommes assis ; le repas au grand air
Evoque les soupers des soirs de canicule...
La lourde guêpe autour des compotiers circule...
Nous mangerons, devenus graves, au dessert*

*Les fruits, les derniers fruits que le jardin nous donne,
Le jardin bien connu qui nous fit profiter
De toute la richesse ardente de l'été,
Et qui nous initie au charme de l'automne,*

En ce jour d'éphémère et splendide clarté.

LOUIS PIZE.



En marge de la réalité

L'art de parvenir



ARTOR était assis à la terrasse d'un café du boulevard, devant une tasse de café. Il fumait et se sentait merveilleusement oisif et dispos. C'était un jour de fête. Il y avait foule. Mais, il y avait aussi du soleil. Et, quoi qu'il eût la foule et le bruit en abomination, ce jour-là, peut-être à cause du printemps, peut-être parce qu'il se trouvait dans des sentiments de neutralité bienveillante à l'égard du monde et de lui-même, il considérait avec plaisir le défilé incessant des passants qui encombraient le trottoir.

Plaisir mélangé d'ironie, nécessairement, car si nous aimons la société de nos semblables, c'est, surtout, dans l'intention de nous moquer d'eux ! Cependant, Artor ne se moquait pas, attendu que, pour le moment, du moins, il ne se croyait point supérieur aux gens qui, tout luisants dans leurs atours endimanchés, déroulaient devant lui leur cortège interminable. Il ressentait, comme si elle avait été sienne, la calme joie qui paraissait dans leur aspect, joie faite du loisir du jour, du repas plus abondant et mieux savouré, des vêtements plus neufs et plus élégants. Ils jouissaient de tout cela, en se promenant, en traînant leurs pieds sur les dalles polies des trottoirs, en se regardant les uns les autres, libres de désirs plus ambitieux, satisfaits d'être, d'être bien portants, d'être là tous ensemble, marchant dans la rue, à ne rien faire. Car, si divers que fussent les types de tout genre qui passaient sous l'œil amusé d'Artor, on lisait sur leur face à tous une sorte d'expression béate et un peu animale de contentement...

De graves époux s'avançaient lentement, puissants de carrure et d'obésité. Monsieur, libéré pour vingt-quatre heures

des soucis et des dossiers de son Administration, mais portant imprimée dans les plis solennels de sa redingote raide toute la dignité de son importance hiérarchique; Madame, pavoisée comme une galère capitane, balançant sa tête grassouillette aux chairs couperosées sous un chapeau chargé de voltigeants panaches qui, à chacun de ses pas, saluaient comme des palmes. Des familles fendaient la cohue, troupe imposante, le père en éclaireur, l'air bon enfant, le chapeau rejeté sur la nuque, entre les lèvres la pipe d'apparat qu'il soutenait d'une main tendre et respectueuse; la mère ensuite, traînant, la main dans la main, par rang de taille, cinq enfants, bousculés, bousculants, pris dans les remous de la presse comme une queue de cerf-volant dans ceux du vent... Il y avait des gens quand même pressés qui se frayaient un passage avec une sorte de froide détermination, en intimidant les résistances; il y avait des flâneurs, d'humeur musarde, qui s'arrêtaient brusquement au dommage de ceux qui les suivaient; il y avait des personnes paisibles, posées, résolues à se promener tout à leur aise, comme on se promène, sans faire un pas plus vite que l'autre, en dépit des poussées, des chiens et des moutards qui leur couraient dans les jambes. Une vieille dame, majestueuse et volumineuse comme une tour, décorée de soies flottantes, de dentelles et de bijoux démodés, s'arrêtait, d'un air de dignité offensée, pour toiser un camelot dégingandé qui l'avait frôlée un peu vivement.

Emporté par le désir, un gamin en haillons, les pieds nus, tendait devant la table d'Artor sa petite patte noire, en désignant d'un regard suppliant le sucre resté dans la soucoupe. Artor regarda un instant les yeux du gamin, brillants dans sa face maigre et hâlée; il regarda la petite patte tendue vers lui, puis mit dans la paume noire de celle-ci deux morceaux du sucre éclatant et micacé.

— Il est doux de donner, se dit-il, surtout lorsque c'est aux dépens d'autrui!... Le sucre est un aliment, ajouta-t-il rêveusement.

Sévère, le garçon irréprochable, montrait précisément son facies rasé et son plastron glacé au seuil du café. Serrant sa proie entre ses doigts, l'enfant se sauva, en jetant un cri gouailleur. Le garçon fit mine de s'élaner à sa poursuite pour venger cette injure, mais il ne bougea pas, car il avait l'âme magnanime.

Artor considérait avec intérêt ce minime épisode de la lutte éternelle entre la civilisation qui apprend à respecter l'autorité et la sauvagerie qui ne connaît que les raisons comminatoires de son estomac.

Il était prêt à s'abandonner à des philosophailleries d'ailleurs vaines, lorsque se retournant il faillit heurter du visage une longue main gantée de jaune paille qui pendait toute droite à hauteur de ses yeux... Son regard remonta le long du bras que terminait cette dextre élégante jusqu'au visage du propriétaire de l'un et de l'autre... Et, en même temps, les pensées légères, éparses comme de petites nuées blanches s'étirant dans le soleil, qui occupaient son esprit, se coagulèrent en un gros nuage gris et triste... La récréation était finie ! Il allait falloir écouter et, peut-être, répondre!...

Car l'individu qui l'abordait de cette façon à la fois familière et cérémonieuse n'était rien moins que le poète Aloys de Melliflore, souriant, pommadé, lustré, parfumé, le monocle à l'œil, une fleur à la boutonnière. Aloys de Melliflore — pseudonyme littéraire un peu mièvre qui dissimulait un nom germanique assez rude, — Aloys n'était pas mauvaisgarçon. Il était poseur, très vantard, occupé uniquement de lui-même, tout cela avec une sorte d'ingénuité. Ne dédaignant pas les camarades, au reste, et ne craignant pas d'asseoir sa fashionabilité à côté de leur sans-gêne. Action méritoire, car il avait horreur du débraillé, d'autant plus qu'étant, comme il disait, artiste, il mettait une sorte de coquetterie à observer la correction la plus stricte. Les règles de la mode lui inspiraient beaucoup plus de respect que celles de la prosodie. Les infractions à celle-ci peuvent être tenues à hardiesse originale; les infractions à celle-là disqualifient un homme ! Ses vers étaient insignifiants et gentils et langoureux. Dans les salons où il fréquentait, il laissait volontiers entendre, entre deux sandwiches, qu'il avait des penchants pervers. De sorte, qu'il y passait pour un garçon passionné et dangereux. Il n'en paraissait que plus attrayant. Lorsqu'il devait conférencier dans quelque « salon ami », la maîtresse de la maison ne manquait jamais de lui recommander en minaudant de ne pas « effaroucher les chastes oreilles de ses jeunes invitées ». Et s'il protestait de la pureté de son cœur et de ses intentions, la bonne dame se contentait de sourire d'un air plein de sous-entendus, en le mena-

chant du doigt... Il était en réputation auprès des dames qui organisaient des fêtes de charité. Il tournait à ravir la pièce de circonstance; il savait « émouvoir tout en charmant », rendre les misères humaines pitoyables sans se départir du bon goût et sans forcer l'esprit de ses auditeurs à s'arrêter sur des spectacles répugnants. On ne laissait pas de mettre souvent à contribution cet agréable talent, et Aloys s'exécutait d'autant plus volontiers qu'il ne manquait jamais en apportant sa « pièce de vers » de dire, en s'inclinant : « L'obole du poète, Madame! Il n'a que le chant de sa voix mélodieuse!... « Le journaliste Sardonec, habitué des mêmes salons, très aimé des femmes parce qu'il leur trouvait à toutes quelque chose de diabolique, parodiait à merveille Aloys : « Les rimes sont pauvres, Madame, les idées loqueteuses et bonnes pour l'asile de nuit, mais croyez que c'est de bon cœur!... »

Artor se remémorait tous ces détails tandis qu'Aloys, attirant une chaise, s'installait à côté de lui :

— Je ne vous dérange pas?..

— Peuh!... Au contraire!..

— Comment : au contraire?..

— Je veux dire que loin de me déranger...

— Ah! c'est que l'on ne sait jamais avec vous! Vous êtes si ours, si particulier, si secret, si esquivé... Savez-vous,

— Aloys se tourna tout d'une pièce, serré qu'il était dans le carcan de son faux-col, pour regarder Artor — savez-vous, mon cher, que de cette façon-là vous n'arriverez jamais à rien?..

— Je suis tout arrivé...

— Des mots!... Il faut sortir de votre coquille, que diable! Ne pàs vous confiner, vous répandre, aller ici, aller là, parler à beaucoup de gens, en écouter encore davantage... Parler de vous-même, parfois, au bon moment! Parler d'eux-mêmes aux autres, beaucoup... Je ne dis pas que ce soit toujours fort gai, mais c'est indispensable... On ne s'intéresse qu'à ceux que l'on connaît, et qui voulez-vous qui vous connaisse!...

— Mais, vous d'abord, mon cher poète... Et puis, que voulez-vous que cela me fasse... *Amo nesciri*...

— Enfin, vous ne nierez pas que vous écrivez, que vous faites imprimer vos écrits et que, par conséquent...

— La conséquence est forcée. J'écris pour me faire plaisir à moi-même, et j'imprime ce que j'ai écrit lorsque, n'ayant plus

de plaisir à en attendre, je veux m'en débarrasser, mettre entre moi et quelque pensée qui menace de m'occuper trop longtemps l'irrévocable de l'imprimé!... Ce n'est plus à moi, alors, mais au premier venu qui veut le lire... C'est une partie de moi qui s'en est allée de moi, parmi les autres, parmi les étrangers. Et il arrive que la revoyant par hasard, plus tard, je ne la reconnaisse plus!...

Melliflore donnait des marques d'impatience, faisait claquer ses lèvres, battait du pied, en murmurant de temps en temps : « Permettez!... Permettez!... » Tellement qu'Artor se tut, en souriant, décidé à écouter désormais, sans plus objecter... Melliflore n'avait pas tort; il n'avait pas raison, non plus, mais qui jamais a tout à fait raison, qui tout à fait tort en ce monde? Le bon Melliflore s'intéressait apparemment à lui — ou il avait une heure à perdre en attendant le moment d'aller à quelque five o'clock — puisqu'il avait entrepris de lui enseigner l'art de se faire valoir, qu'il pratiquait supérieurement pour son propre compte. « Il veut me tirer de la solitude où je vis, ignoré, pour me tirer dans la bagarre où il brille, songeait Artor. Ce souci part d'un bon naturel! » Et il alluma un cigare, assez long, espérait-il, pour durer aussi longtemps que les propos du loquace gentilhomme de lettres... Cependant, Melliflore apercevant qu'il avait le champ libre, s'élança :

— Eh bien! Puisque vous écrivez, je suppose que vous fassiez publier un livre — pour vous en débarrasser, c'est entendu, — mais sans vous refuser, peut-être, à la flatteuse hypothèse qu'il sera lu — un peu, pas beaucoup, mais quand même!... Parlons-en! Qui lira le livre d'un loup-garou tel que vous?... Qui l'achètera? Les gens de lettres? Inutile de vous apprendre qu'ils ne l'achèteront à aucun prix et que si vous le leur envoyez, il n'est rien moins que certain qu'ils le liront!... Rien d'étonnant! Ne nous faisons pas meilleurs que nous ne sommes. Qui dit confrère, dit concurrent... Moi, je ne lis que qui me lit, je ne cite que qui me cite!...

— C'est la loi du talion! dit Artor.

— Mais, poursuivit Melliflore tout à sa pensée, il vaut mieux passer par-dessus la tête des confrères, atteindre le public lui-même en allant le chercher où il se trouve, par exemple dans les salons littéraires...

— Littéraires, répéta gravement Artor.

— Oui, littéraires... Il suffirait que vous ayiez quelque habitude de l'un d'entre eux pour que vous me compreniez... Vous vous montrez dans quelques salons, vous causez avec quelques gens dont vous oubliez le nom dans le moment même où on vous l'a dit; vous vous laissez convaincre, non sans faire des manières, de lire quelques pages « dans l'intimité », devant une centaine de personnes!... Toutes n'écoutent pas, mais toutes applaudissent. Il n'y en a peut-être pas vingt qui retiennent autre chose que votre nom... Qu'importe! après quelques soirées, cela fait boule de neige... Vous vous êtes créé un noyau de public. Votre livre peut paraître : il n'entrera pas dans le monde comme un bâtard, un orphelin ou un vagabond; il aura un père avantageusement connu dans les « milieux lettrés de la capitale... » Un murmure flatteur accueillera sa naissance!... « Avez-vous vu, ma chère, le joli volume de vers que vient de publier Aloys de Melliflore... Vous vous rappelez bien, le poète du *Myosotis engourdi*?... » Cela se répète dix fois, cent fois; votre nom se propage, se retient... La gloire ne commence pas autrement; il n'y a plus qu'à la laisser grandir... Le profit viendra après, car, si on parle de vous, on ne vous achète pas encore...

— Sans doute, vous êtes à la fois illustre et inconnu, célèbre et ignoré, éclatant et obscur...

— Moquez-vous, continua Aloys, en lissant les doigts de ses gants de peau. Moquez-vous... C'est un résultat déjà, et qui n'est pas obtenu sans longs et patients travaux!

Et sur sa physionomie amène passa le reflet de mille souvenirs tout ensemble amers et comiques :

— Apporter des fleurs, ce ne serait rien, mais flûter des madrigaux à des demoiselles sempiternelles qui roucoulent du nez et sont toujours prêtes à réciter les *Nuits* de Musset d'une voix fatale et aigrette!... Ecouter avec des yeux pâmés quelque grand'mère, clouée dans son fauteuil par la paralysie ou l'obésité, chanter ou déclamer, faire Cassandre ou Electre, Ophélie ou Desdémone, Elsa ou Brünnhilde, ou Chérubin!... Ecouter avec de petits signes approbatifs, des gestes comme involontaires d'étonnement admiratif!... Puis, dès son dernier glapissement, s'approcher de ce sépulcre blanchi pour le complimenter avec prodigalité et emphase!... Les plus malins lui serrent les mains dans une sorte d'effusion confidentielle, comme si

l'émotion les suffoquait!... Et je fais comme les autres!... Que voulez-vous? C'est pour le bon motif!... Et puis, ce n'est pas si ennuyeux que cela!... Ce n'est même pas ennuyeux du tout... Vous ne pouvez pas vous imaginer cela!... Au milieu d'un vaste salon bourgeois, sous les regards d'une nombreuse et silencieuse assistance, trois dames sont assises, plus vieilles que les Parques, plus solennelles que les Sibylles. Elles ne filent pas, elles ne prophétisent pas — elles jouent la comédie ou la tragédie... C'est le théâtre dans un fauteuil!... Elles se donnent la réplique, en faisant un sort à chaque mot et en faisant rouler, çà et là, d'un air sombre ou mutin, leurs têtes branlantes... De leurs bouches édentées, des paroles nasillardes jaillissent, des onomatopées, de macabres éclats de rire, des cris étranges et suraigus... Elles se moquent, elles soupirent, elles raillent ou pleurent, elles invectivent leur rivale, elles disent leur amour ou leur jalousie, elles murmurent comme des colombes ou rugissent comme des tigresses... Par moments on se pince pour connaître qu'on ne rêve pas, que ce spectacle est réel, que ces antiquailles véhémentes et les gens qui les écoutent avec une apparente béatitude ne sont pas tous des pensionnaires du docteur Goudron et du docteur Plume!... Fatigué à la fin de tirades sentimentales et de couplets héroïques cadencés par on ne sait quel bruit sec de mâchoire artificielle, on délaisse le spectacle pour les spectateurs... Et, à la vue de toutes ces faces figées dans une expression uniforme d'attention respectueuse, on se sent envahi par une joie extravagante en songeant que tous les assistants, sans en excepter un seul, s'ils pouvaient être affranchis tout d'un coup de la contrainte des convenances, partiraient d'un éclat de rire énorme et unanime, tellement formidable qu'il éteindrait les lumières, interloquerait les vénérables actrices, les ferait choir de leur fauteuil et donner du nez sur le tapis!...

Tout en parlant, Melliflore surveillait les passants, toujours sur le qui-vive, prêt à répondre au coup de chapeau de ses innombrables « connaissances ». Et les degrés de sa politesse étaient innombrables comme ses connaissances. Il saluait, tantôt en plongeant et en tendant le chapeau du bout du bras, d'un air ravi; tantôt, roidement, d'un déclanchement bref; tantôt, en touchant simplement le bord de son irréprochable huit-reflets. Il arrivait aussi qu'il se bornât à un geste cavalier

de la main, à un hochement protecteur de la tête ou même à un clin d'œil. Aïtor admirait la gamme si exactement graduée de ces saluts et l'aisance avec laquelle Melliflore, sans cesser de discourir d'un ton satisfait, restait l'œil aux aguets et adaptait instantanément son attitude et l'expression de son visage à l'importance et à la qualité du personnage qui apparaissait à l'horizon... Il n'était pas, cependant, sans concevoir quelque étonnement du contraste qui, parfois, semblait exister entre l'ampleur et le caractère du salut et l'apparence du salué. Tandis, par exemple, que des messieurs opulents et replets, la rosette à la boutonnière, n'obtenaient qu'un signe distrait et comme à la volée, un magnifique et cérémonieux coup de chapeau honorait quelque bonhomme calamiteux, aux vêtements râpés, qui traînait la jambe d'un air tout à la fois pressé et harassé...

— Mon cher, ne put-il s'empêcher de remarquer, vous êtes un homme admirable. La mesure que vous mettez dans vos vers se retrouve aussi dans la façon dont vous appliquez les règles de la politesse puérile et honnête. Vous marquez merveilleusement dans la nature et les nuances de vos saluts la proportion de la considération que vous avez pour les gens... Mais, je ne m'explique point, je l'avoue, ni la désinvolture plus que familière avec laquelle vous avez traité le monsieur plein de morgue de tout à l'heure et la déférence presque majestueuse dont vous avez témoigné pour le pitoyable trotte-ruisseau qui vient de passer.

Melliflore, flatté, sourit d'un air diplomatique :

— Rien de plus facile à comprendre, pourtant, ô homme simple que vous êtes! Le monsieur reluisant est un haut fonctionnaire que je rencontre quelquefois en soirée... Si j'appartenais à l'Administration je lui ferais une vaste révérence, mais, étant poète, je le salue, sachant lui faire plaisir, en camarade, en confrère... Car, il ne se lasse pas de le répéter, il « caresse de temps à autre la Muse »... Quant au trotte-ruisseau, il est poète aussi, poète de génie peut-être, mais il y a longtemps qu'il a perdu son auréole à force de courir par tous les temps à la recherche des accidents, méfaits, sinistres, payés à raison d'un sou la ligne, qui le font vivre... Il fait aussi l'homme des foules, non par crainte de la solitude — après laquelle, au contraire, il soupire — mais par nécessité. Car tel

que vous l'avez vu, il fait le reportage mondain ! Aux premières représentations, sa figure dévastée, tour à tour morne et inquiète, apparaît tantôt là, tantôt ici, dans l'entrebâillement des portes des loges. On le voit aussi à la porte des hôtels où se donnent des soirées ou des fêtes, mêlé à la plèbe qui regarde les invités sortir de leurs autos ronflantes ou de leurs somptueux équipages... Il écoute sans envie claquer les portières ; il compagne avec les chauffeurs, interviewe les cochers et les valets, puis il marque dans son carnet : *Remarqué parmi les habits noirs...* En somme, tout pauvre, dédaigné et bousculé par la vie qu'il soit, il dispose à son gré du pouvoir le plus redoutable... C'est lui qui, au milieu de la foule d'une première, dans la cohue d'une ouverture de Salon ou d'une réception de gala, discerne les rares gens dont la présence est digne de mémoire et qui inscrit leurs noms sur les tablettes de sa chronique, pour l'édification de ses lecteurs... Et, à force de répéter à toute occasion les noms de ces élus, il les fait retenir, les rend illustres et vénérables...

— Ah ! je comprends ! dit Artor. Connaissant les ambitions meurtries et contrariées par le sort de ce pauvre hère et connaissant aussi les puissances réclamières dont il dispose, vous le traitez non en confrère, mais en maître !...

Il parlait, mais Melliflore n'était plus là. Tout à la fois étonné et content, il regarda autour de lui et aperçut l'élégant poète qui, de l'autre côté du boulevard, abordait en s'inclinant, chapeau bas, un monsieur haut en couleur qui le regardait venir avec une sorte de cordiale insolence...

ARNOLD GOFFIN.



Eugénie et Maurice de Guérin

I

*Oh ! je veux te prier comme on prie une sainte,
Pauvre ange à qui la mort implacable vola
Ton unique bonheur, en prenant celui-là
Dont l'âme fraternelle à ton âme était jointe.*

*Fidèle au noble enfant qui trop tôt s'en alla,
Mais calme en ta douleur, mais chrétienne en ta plainte,
Tu livrais, jouissant de pleurer sans contrainte,
Le doux nom de Maurice aux brises du Cayla.*

*Tous les deuils ont drapé l'horizon de ta vie,
Deuil mauve de l'absent, deuil noir du trépassé.
Et c'est pourquoï, telle une sainte, je te prie*

*Dans mon cœur nostalgique au vain espoir fermé,
Lourd ainsi qu'un fruit mûr, lourd d'avoir trop aimé,
O ma sœur d'Outre-Tombe, ô ma très douce amie...*

II

*On ne saurait l'aimer, on ne peut rêver d'elle
Sans évoquer Maurice, adolescent févreux
Qu'effleurait la fraîcheur de sa main maternelle,
Hélas ! et dont sa main devait clore les yeux,*

*Amant frêle et profond d'Hellas fille des dieux,
Qui hantait, confidents de sa peine éternelle,
Le val de l'Arguenon et la source d'Onelle,
Et les marbres du Louvre au galbe harmonieux ;*

*Sans évoquer Maurice, âme prédestinée,
Enfant sur qui de loin veillait la sœur aînée,
Voix de cristal plaintif et vibrant tour à tour,*

*Poète épris des bois, des mers et de l'aurore,
Poitrinaire miné par un funèbre amour,
Ephèbe triomphant qui dompta le Centaure!*

Siegfried

*Le Printemps bienheureux te convie à ses fêtes ;
Tes yeux sont de grands lacs où se baigne l'avril ;
Dans ton corps bondissant, nerveux, souple et viril,
La sève des forêts conflue au sang des bêtes!*

*Les chênes éternels entrechoquent leurs faites
Non loin de l'étang sombre aux éclairs de beryl,
Que fendent, blond nageur sauvage et puéril,
Tes bras nus, écartant les joncs aux frêles têtes.*

*O Porte-Glaive! Enfant plus joyeux que le jour,
Confusément ton cœur naïf pressent l'amour,
Mais tu n'en connais point l'allégresse divine.*

*Demi-Dieu rose et frais, plein d'essors triomphants,
Tu fais trembler les ours, tu caresses les faons,
Et l'Ame des grands bois chante dans ta poitrine!*

EMILE CHARDOME.



Flore



MONSIEUR Joseph Bomal, receveur du Bureau de bienfaisance de Nivelles, était allé rendre visite à son ami, le docteur Marloie, installé depuis peu dans un gros village industriel du Hainaut.

Ils causaient, au dessert, de ce pays noir, si riche et si pauvre, et le docteur disait :

— Vos fonctions vous laissent plus de loisirs là-bas qu'elles ne vous en donneraient ici, où viendraient à point les ressources dont l'assistance publique dispose à Nivelles.

— Gustave, dit M. Bomal en déposant son verre de vin sur la nappe, ne me parlez pas de la bienfaisance officielle : il y a dans nos secours un tas d'ivrognes et de fainéants.

— Alors, cela va bien, répliqua le docteur, puisque vous n'avez à intervenir que pour les dévoyés, qui doivent leur misère à l'alcool et à la paresse et font tache dans votre population ouvrière travailleuse, économe, donc aisée...

— Pas tant que cela: nos ouvriers sont même très imprévoyants et quand je le reproche à l'un d'eux, il me répond : « Bah ! l'hospice est là pour nous comme pour les autres. » Ils sont bien de cette vieille ville ecclésiastique où chacun vivait de sa prébende, depuis les nobles chanoinesses jusqu'aux gueux, qui s'y appelaient d'ailleurs des apprébendés.

— Ce temps est loin, Joseph, mais nos bons Nivellois continuent de vivre dans une heureuse médiocrité, qui serait l'opulence pour bien des gens d'ici.

Une face bouffie et suante apparut à la porte.

C'était la cuisinière du docteur. Elle dit, l'air ennuyé :

— Flore est là.

— Faites-la donc entrer.

Aussitôt une jeune femme se montra, chiffonnant par contenance un coin de son tablier.

— Entrez, entrez, Flore, dit le docteur, ne restez pas là plantée... Tenez, voici un verre de vin, venez donc *choquer* avec nous.

Flore, ayant trinqué, porta le verre aux lèvres et fit la grimace.

— Comment! s'écria le docteur. C'est pourtant du bon, n'est-ce pas, Joseph?

— Du fameux, répondit Bomal, en vidant son verre d'un trait.

Flore alla déposer le sien, sans plus y toucher, sur la cheminée :

— Vous êtes bien honnête, monsieur le Docteur, mais ce n'est pas ça des liqueurs pour des gens comme nous; notre bouche n'y est pas faite et j'aime encore mieux un peu de noir café.

— Vous en aurez tout à l'heure à la cuisine, Flore... Et en attendant, quelle nouvelle de vous voir?

Bomal dévisageait la pauvre, dont l'apparition lui avait soudain rappelé — il se demandait à présent pourquoi — un pastel anglais, vu dans quelque musée : bouche souriante, joues en fleur, des yeux pensifs sous un front pâle et de blonds cheveux frisés moussant d'un immense feutre noir posé de côté.

Mais, se sentant indiscret, il s'était levé.

— Demeurez, monsieur, dit Flore : tout le village sait ce qui se passe chez moi. Je venais demander à monsieur le docteur de dire à mon homme qu'il devrait aller travailler.

— Il va donc bien, Vi Djean? interrogea gaiement Gustave.

— Il ne va pas plus mal et nous devons l'user comme il est. Il aura trente ans au Noël qui vient et il promène sa bronchite depuis l'année qu'il a fait ses Pâques... Comment voulez-vous qu'il se refasse? Il n'a jamais pu acheter du lait ni des œufs, pas même le goudron que le médecin mettait sur ses ordonnances. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il pourrait être plus vaillant. Et ce qui me damne, c'est de le voir faire le malin : quand il travaillait, je lui préparais, pour déjeuner, de bonnes pommes de terre au lard. Eh bien, cette semaine il m'a fait la farce, trois jours de suite, d'avalier sa fricassée et puis de rester chez nous parce qu'il avait beaucoup toussé et transpiré de la nuit.

Ces jours-là, toute la famille a dû se passer de pommes de terre pour les lui laisser. Alors, je lui ai dit :

— Vous n'en aurez plus, parce que vous les avez eues toutes.

C'était une craque, et à l'heure de midi, j'ai fait cuire mes patates chez mon oncle Firmin, où mes enfants sont allés se régaler, et Vi Djean a dîné d'une tartine...

— Mais, Flore, interrompit le docteur, vous savez qu'il a besoin de forces.

— Et moi, monsieur le Docteur, pour lui en donner j'ai besoin de liards. C'est un bon porion, il a de la vue dans les travaux de la mine, on en fait du cas et il gagne six francs par jour quand il descend à fosse; mais il ne lui plaît d'y aller que deux ou trois fois par semaine, et parce qu'il ne fait jamais sa quinzaine pleine, il n'est pas gagé, comme on dit, on ne lui donne pas de charbon pour son ménage comme aux autres, et c'est encore cela de perdu... Sans reproche, j'ai travaillé plus que lui. Et pourtant, bien des femmes se seraient trouvé de la besogne plein les bras au coin de leur feu si elles avaient eu, comme moi, huit enfants...

— Mais, Flore, vous n'avez pas huit enfants, voyons, interrompit encore le docteur.

— J'ai eu la disgrâce d'en perdre cinq, monsieur le Docteur, mais je les ai tout de même eus, n'est-ce pas? Eh bien, pendant des années j'allais au terril, sur les onze heures, ramasser du charbon; il me fallait gratter trois, quatre heures, puis revenir — une fameuse trotte — avec un sac de près de cent kilos sur la tête. Je le revendais deux francs, et je ne demandais pas mieux que de continuer cette vie-là, qui m'a pourtant croquée, mais on ne peut plus aller au terril. Que voulez-vous? Vous direz comme moi, n'est-ce pas, monsieur, soupira Flore en regardant Bomal, contre la force il n'y a pas de résistance.

Son teint jaunâtre s'était un peu avivé et une goutte de salive piquait d'une blanche tache écumeuse sa lèvre inférieure, qui laissait à découvert une gencive d'un rose pâle.

Mais le docteur, malicieux :

— Comment pouvez-vous ainsi vous plaindre, vous, une grosse propriétaire?

Le regard surpris de Flore le fit poursuivre :

— Eh bien, et votre maison?

De nouveau, les yeux de Flore, des yeux bleus enfantins, assombris par de longs cils noirs, prirent Bomal à témoin :

— Il vaut mieux rire que pleurer, n'est-ce pas, monsieur? la grimace est plus belle. Ma maison, une cahute sans étage, c'est

ma mère et mon oncle Firmin qui l'ont fait construire dans leur jeune temps. On l'a partagée en deux quand ma pauvre maman s'est mariée, pour devenir veuve juste après avoir ramassé deux enfants. Elle a pu se mettre alors à travailler autant qu'avec quatre bras et comme s'il y avait deux journées entre le matin et le soir : aller au lin, au houblon, planter les patates, sarcler les betteraves, conduire chez les gens, sur une charrette à chien, les bouteilles d'un marchand de liqueurs; l'hiver, vendre de porte en porte de la laine, du fil et des lacets, tout cela en tenant son ménage droit et sans faire de nous des enfants de rue.

Elle n'a jamais rien brichaudé : l'eau où avaient bouilli ses pommes de terre, elle s'en servait le lendemain pour sa soupe. C'était de l'eau salée, et si peu que ce soit... Elle nous bourrait de navets : « Mangez, disait-elle, ça bouche toujours le trou et il ne faut plus autant de pain. » Et je l'entends encore, sur le pas de la porte, lorsque nous allions chez ma marraine : « Soyez sages, mes enfants, vous reviendrez quand vous sentirez votre petit ventre bien gros. »

Il n'entrait de viande chez nous qu'à la ducasse et jamais un grain de café : seulement un peu de chicorée pour brunir notre eau. Et cela ne nous semblait pas mauvais... quand on est jeune! D'ailleurs, monsieur le Docteur sait cela mieux que moi, je m'ai laissé dire que c'était très bon pour la santé.

Quand notre chèvre donnait du lait, on le vendait, comme de juste; mais s'il y en avait trop peu, on le gardait pour nous, et ces jours-là, ma sœur Rosine et moi, nous courions au plus vite, à la sortie de l'école, espérant que la première arrivée pourrait tout avaler...

Flore souriait à ces pauvres souvenirs d'un âge merveilleux qui nous apparaît à tous comme un temps de bénédiction, et le regard dans le vague, elle reprit :

— Une fois, c'était la ducasse de notre coron. Nous en parlions à l'école, même pendant la classe, et les enfants ça se vante comme des grands : une avait un gros sou (1) de sa marraine, une autre, une mastoque (2) de son frère marié. Moi, je ne pouvais compter sur un gigot (3) de personne, et, tout de même, le

(1) Dix centimes.

(2) Cinq centimes.

(3) Un centime.

lundi, à la récréation, sans songer plus loin, je dis qu'après quatre heures, je dépenserais un liard (1). Et me voilà partie pour demander une petite charité chez M^{lle} Hermance, la plus riche du village après M. le Baron. Oui, mais la servante m'a donné la croûte d'un pain rassis, avec quatre doigts de graisse. J'en ris, maintenant, mais alors je bisquais et je n'ai plus eu le cœur d'aller briber, hormis — quand il faut, il faut — dans les cas de maladie... Ce n'est pas briber, n'est-ce pas, que d'aller, comme j'ai fait, tirer la sonnette des gens pour avoir une robe de première communion? Ah! cette fois-là, j'ai rapporté tant de pièces blanches, tant, tant!... il y avait même un franc du pape, et celui-là, vousseriez bien saisis de savoir qui me l'avait donné: un gros richard, qui gagnait des mille et des mille. Et je me rappelle, tout innocente que j'étais, je dis à maman: « Man, que je dis, faites ma robe bien simple, comme une cotte de dessous, et avec tout ce qui vous restera, vous achèterez une masse de farine et nous pourrons manger à notre faim. »

C'est ainsi que nous avons eu, d'un coup, dans notre maison, pour cinq francs de farine; et encore maman n'avait pas été trop regardante pour ma toilette, puisqu'il y avait même un chapeau, avec des fleurs de pavot comme je n'en ai jamais vu dans les champs d'un rouge si bien rouge. On l'a mis tout de suite de côté pour la communion de Rosine, l'année suivante, et puis pour la confirmation. Seulement, à la confirmation j'étais en service, trop loin pour revenir...

Bomal leva son cigare, éteint entre ses doigts. Flore comprit l'interrogation et d'une voix indifférente, comme s'il s'agissait d'autrui, elle répondit, les mains sur les tempes où déjà se raréfiaient ses cheveux blonds trop tendus :

— J'étais en France, avec un briquetier d'ici, que j'ai suivi tout de suite après mes Pâques. Maman ne pouvait pas me garder, je commençais à coûter trop cher. C'est un honneur à lui rendre, elle n'a jamais dû montrer un honteux visage pour ses dettes, mais elle ne parvenait pas à payer la taxe de son chien ni les huit francs quaranté de la commune pour la location d'un petit terrain, mauvais comme de la sotte argile, qu'elle cultivait elle-même.

(1) Deux centimes.

Un jour, elle reçoit lettre des bureaux que si elle ne paye pas on viendra vendre sa maison. Et elle devait sept ans : sept fois huit francs quarante, comptez sur vos doigts. Là-dessus, elle court chez M. Charles, le président du Bureau de bienfaisance, un tout à fait bon homme, qui ne prend pas les pauvres gens pour rien.

— C'est bon, Lalie, qu'il lui dit comme ça, ne vous retournez pas ainsi les sangs, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Et il est allé dire à mon oncle Firmin, qui demeure dans l'autre partie de notre maison :

— Firmin, votre sœur Lalie est dans l'embarras pour sa dette à la commune. Elle est pauvre et vous n'avez pas d'enfants. Payez pour elle et je lui ferai tous les mois un bon de cinq francs au lieu des trois que lui donne le Bureau de bienfaisance. Lalie est une brave femme, elle me remettra les deux francs de différence et vous n'y perdrez rien.

L'affaire s'est arrangée ainsi, mais il restait le chien et je ne me rappelle plus comment on en est sorti. Je sais bien que quand ma mère est allée demander au maître de ne plus payer la taxe, il lui a répondu en la poussant vers la porte : « Si vous êtes trop pauvre pour avoir un chien, achetez un baudet. »

C'était un homme comme un arbre, mais ma mère a toujours pensé que ce mot-là ne lui avait pas porté bonheur, parce qu'il est mort deux mois après, comme si le diable avait soufflé dessus...

Le docteur eut un petit rire dont Flore ne s'offensa point. Mais Bomal, qui n'avait pas souri, demanda :

— Etes-vous restée longtemps en service !

— Oui, mais pas chez le briquetier. J'étais un peu plus haute qu'un chou d'hiver et je devais travailler de couple avec une femme trop forte pour moi, et comme je la retardais elle me battait tous les jours ; avec cela, mal couchée, peu nourrie et traitée de tous les noms de chien. A la fin, un briquetier de notre village a eu compassion de moi et m'a ramenée un samedi soir. La semaine suivante, j'entrais, pour dix francs par mois, chez des gens qui tenaient des vaches à Merbes-le-Château. Des vaches, et pas de terrain ! Il me fallait chercher la nourriture des bêtes le long des fossés et j'étais battue quand je ne rentrais pas avec une grosse charge et aussi quand les vaches, que je trayais de mon mieux, donnaient trop peu de lait : autant

dire tous les jours, elles n'étaient pas nourries. La femme buvait, une femme si méchante qu'elle me tint un jour la tête dans le boire des cochons. Le lendemain, par une avisance d'enfant, j'ai mis, avant d'aller traire, un peu d'eau dans mon seau. Ma maîtresse s'en est prise alors à son homme, qu'elle menait à la baguette, parce qu'il a dû battre le lait une demi-journée à cause de l'eau, même qu'il était tout cru de chaud et que j'en avais pitié.

Et j'étais, comme les bêtes, à moitié nourrie; tout à part : le pain qui séchait; du beurre pour la semaine, et j'aurais mangé ma provision le premier jour... Il faut tout dire, le bon comme le mauvais : je n'ai jamais eu, pour coucher, de meilleure paille, et aussi longues qu'étaient les nuits, je dormais comme un pavé.

Mais ma grand'mère est venue à mourir et ils ne m'ont pas laissée retourner à son enterrement. Même le dimanche de la grande ducasse ils voulaient encore me retenir, mais alors j'ai fait mes paquets et nous avons, moi et Rosine, prié si beau maman, qu'elle nous a permis d'aller travailler au charbonnage. Rosine n'avait que douze ans et moi treize; j'ai dû beaucoup l'aider pour arriver à bout de notre tâche, qui nous valait nonante centimes par jour.

Après deux ans, nous avons demandé un plus fort salaire et on nous a donné un franc et un quart. La besogne est aussi devenue plus forte, même trop : je suis tombée malade et il nous a fallu reprendre notre ancien travail, avec un salaire ravalé. Mais je demeurais faible et sans revanche, malgré l'huile de poisson que le docteur du charbonnage me faisait avoir pour rien.

J'ai donc dû déteiler tout à fait et nous en serions encore sortis si maman n'avait dû rester sept mois dans son lit pour un gros froid gagné sur les chemins. Le médecin lui disait de prendre tous les jours six œufs et six pintes de lait. Et le moyen, monsieur? Nous vivions des nonante centimes de Rosine et des trois francs par mois du Bureau de bienfaisance. Par bonheur, il y a toujours de bonnes âmes : les voisines nous aidaient, et des paniers tout remplis qui nous arrivaient du Grand Magasin. Vous avez connu le gros Guillaume qui tenait alors le Grand Magasin? Il est mort, mais je ne suis pas en peine de lui : s'il

n'est pas allé tout droit au Paradis, c'est que la porte ne s'ouvre plus pour personne.

Et ainsi nous avons fini par nous faire un peu quittes de nos misères, sauf maman, qui a gardé de son froid un si gros cou, qu'elle doit le soutenir par un foulard...

— Un goitre, dit le docteur à Bomal.

Un sourire rajeunit le visage fatigué de Flore :

— C'est en français, cela, monsieur le Docteur. Je ferais rire de moi si je parlais ainsi.

Une question de Bomal lui fit reprendre son récit :

— A quel âge je me suis mariée? A seize ans, monsieur, et Vi Djean n'en avait pas vingt. Et comme port de mariage, nous n'avions tous deux que notre gentil corps, car à lui comme à moi il manquait souvent quatre liards pour faire un gros sou. Et pas de santé! Et vous ne savez pas le plus beau : Vi Djean est spirite et je m'étonne qu'il ne soit pas encore devenu fou. Il revient de chaque séance plus drôle que jamais. Drôle, pas méchant : il n'est pas méchant. Ainsi, la semaine dernière, ma cousine Palmyre nous est venue demander trois francs à prêter jusqu'au lendemain. Le lendemain, ni le jour d'après, elle n'a rien pu nous rendre et je dis à mon homme :

« Nous n'aurons jamais nos sous de Palmyre et je suis sûre que ça la tracasse beaucoup.

» — Eh bien, dit Vi Djean, puisqu'elle ne pourra jamais nous les remettre, ne la laissez pas s'alanguir, dites-lui qu'il est bon ainsi... »

— Non, non, il n'est pas méchant, et s'il pouvait travailler un peu plus, monsieur le Docteur, je remerciais encore le bon Dieu de mon sort. Mais pas plus tard qu'aujourd'hui, ma petite fille lui disait : « Allez travailler, papa, s'il vous plait... » Et comme il ne répondait pas, l'enfant a dit, un peu piquante : « Il me faudrait une belle paire de bottines et la voilà encore au diable! »... Eh bien, il n'a pas bougé du coin de l'étuve.

— J'irai le voir tantôt, interrompit le docteur, en flairant le bouchon d'une nouvelle bouteille. Au revoir, Flore, passez par la cuisine.

La femme, après un remerciement, disparut, et le docteur,

s'étant passé la langue sur sa fine moustache rousse, interpella joyeusement son ami :

— Allons, Joseph, goûtez-moi celui-ci : il est encore supérieur à l'autre.

Bomal goûta.

— En effet, dit-il.

Mais il gardait dans la bouche une saveur âcre et salée, comme un goût de larmes.

GEORGES WILLAME.



Nocturne



LA place Saint-Marc est pleine de monde qui va et vient, d'un mouvement lent qui me donne le vertige, sous la moirure des lampes et des flambeaux, au rythme vulgaire d'une marche claironnante.

Nous sommes attablés, las et silencieux, à une petite table du café Florian; autour de nous les consommateurs causent, mais je n'entends pas un mot d'italien...

Je voudrais m'en aller de cette foule qui s'amuse, de ce bruit, de cette lumière... Où sommes-nous?... L'air lui-même est saturé d'odeurs qui ne sont pas d'ici...

La journée fut toute de beauté et de douceur, et maintenant c'est le repos inerte et douloureux, parmi l'affreux mouvement des autres, sur une chaise de fer incommode et qui branle... Venise, ma Venise merveilleuse, que vous me semblez lointaine, en ce moment. Je ne vois de vous que les dômes ronds et dorés de Saint-Marc qui semblent flotter dans le ciel d'un bleu noir, très loin, derrière un brouillard de lumière.

Je suis d'une humeur méchante et irritable; j'en veux à tout d'être déçue et d'être triste. A demi étendu sur sa mauvaise chaise, comme sur les coussins d'une gondole, mon ami fume et rêve tranquillement. J'essaye, moi aussi, de rêver et de me détendre, mais je n'y parviens pas. Je regarde mon ami; il comprend ma détresse, car il se lève et sa main cherche mon bras. Nous voici sur la Piazzetta. Elle est presque déserte, toute baignée de lune, et fraîche et embaumée d'une forte odeur d'eau. L'ombre est belle, le ciel profond et ruisseau d'étoiles. La lagune murmure, ronfle et respire comme un être qui dort, et son sein se soulève, miroitant et lourd. Nous restons tous les deux serrés l'un contre l'autre, avides et muets, et délivrés soudain de notre grande fatigue. Le calme

est immense, malgré le bruit de l'eau; il est entier, parfait et troublant comme la mort.

Nous en sentons sur nous le vertige exaltant et la mélancolie. Nos yeux errent longuement sur la lagune mouvante, où des feux brillent, rares, jaunes et dorés, mystérieux et bougeants... Une tour se devine dans le lointain brumeux, une île immatérielle qui semble suspendue au-dessus de la mer; et l'on ne saurait dire si elle descend vers elle ou si elle sort de l'onde.

Il fait doux, ineffablement, doux et suave. Nous marchons pas à pas, la brise nous évente, elle joue dans mon écharpe qu'elle gonfle et soulève et colle à mon visage. Au bord du quai tout blanc que nous longeons, un yacht amarré se débat, brusque et fou, tel un oiseau captif, et nous nous accoudons pour le voir danser. J'aime sa coque ronde, goudronnée et humide et ses voiles aiguës. Là-bas, sur le *Canal Grande*, d'invisibles gondoles nagent paisiblement; elles portent, pour s'annoncer, de rondes lanternes dont les reflets diaprés trempent dans la mer, semblables aux frémissantes grappes d'une glycine. Elles évoluent, se réunissent, se groupent et restent immobiles...

C'est d'abord une rumeur que le vent nous apporte, puis un mot entier, vibrant, sonore et chaud... C'est une voix de ténor, brune et souple. Elle nous arrive par lambeaux, tantôt basse et langoureuse, tantôt haute et passionnée. C'est un appel à l'amour, un roucoulement sensuel, séduisant et brutal... Ce chant semble à la fois innocent et coupable. Il monte dans la nuit pure, chaude, voluptueuse, dans la grande nuit harmonieuse et puissante, toute hantée de rêve et d'extase immobile, toute brûlante de vie!... Il s'élève!... Ah! si c'était un cri, une plainte, un soupir... mais ce n'est rien qu'un chant répété tous les jours, une grimace d'amour devant l'amour des autres...

Ame pensive et tendre, regarde le petit yacht aux voiles pointues qui bondit et tangue, se penche et se relève! Ainsi mon cœur s'élance et s'apaise, s'inquiète et se soulève, souffre et jouit... Mon cœur est comme l'eau transparente et sombre, comme la lune magique, épanouie et blanche; mon cœur est comme la nuit paisible et ardente...

HÉLÈNE CANIVET.

Lourdes



LE 26 mai 1910, dans l'après-midi de la Fête-Dieu, nous étions pour la première fois à Lourdes. Nous avions décidé de célébrer là, le lendemain, un anniversaire précieux, d'anciens souvenirs. Il avait plu le matin et la journée continuait d'être grise. Les monts pyrénéens se dressaient autour de nous comme d'immenses terrys noirs au sommet desquels des trainées de nuages ouatés donnaient l'impression de grosses et lentes fumées. On se serait cru, non dans le midi du soleil, mais dans le pays du charbon et de la suie. C'est à peine si, de temps en temps, un peu de vive lumière faisait miroiter, çà et là, dans les méandres du gave, l'eau écumeuse heurtée sans cesse aux débris des rocs sourcilleux devenus par l'usure des siècles d'humbles galets. Le jour était froid, les pèlerins rares. A la gare, dès le débarquement, des gens de profession indécise racolaient des voyageurs pour leurs hôtels. Dans l'unique rue qui mène vers le centre du pèlerinage, je fus frappé par l'annonce d'une boutique de sainteté dont le tenancier vantait sa parenté avec Bernadette !

Notre première visite fut pour la grotte célèbre, décrite cent mille fois. Un chrétien qui découvre une église, une chapelle, c'est-à-dire un espace où s'agenouiller, est tout de suite chez lui. Tout ce qui nous entourait, encore que ce fût dans un pays nouveau pour nos yeux, et fort différent, et surtout fort lointain du nôtre, nous sembla des choses toujours vues. Nous n'osions nous avouer tout haut notre déception, mais nous étions déçus de toutes manières.

C'était maintenant l'heure du diner, et la pluie recommençait à tomber. Tout en consommant un repas quelconque, qui nous remit en mémoire ces viandes vagues que les menus décorent de mots pompeux, et que Huysmans appelle des carnes, nous causâmes. Il y avait très peu de monde, ce soir-là, dans l'hôtel, le premier de Lourdes, nous assurait-on, et nos paroles prenaient, dans le vide de la salle à manger, des sonorités insolites.

L'apparition de la sainte Vierge, dans ce coin pittoresque et inconnu, nous fit reporter notre pensée vers Notre-Dame de Belgique. Nous avons, en notre pays, d'innombrables sanctuaires dédiés à la Vierge, ornés de souvenirs et de légendes, plus anciens que ceux de Lourdes. Chez nous, comme ici, la Mère de Dieu a honoré de sa présence de très humbles recoins de nos provinces. Que de fois elle s'est plu à hanter tel village, tel coin de forêt, tel chemin, tel arbre même. On lit, dans les vieilles chroniques, que la Vierge des humbles se plaisait tant sous le couvert de tel arbre du chemin, dans telle petite chapelle de

hameau, que c'était en vain souvent que la piété des fidèles s'ingéniait à transformer la petite chapelle en église, ou l'église en sanctuaire. Transportée en grande pompe, au chant des cantiques, et avec toutes sortes d'honneurs, la bonne Vierge désertait obstinément l'église nouvelle ou le nouveau sanctuaire pour retourner, la nuit suivante, à sa vieille chapelle ou dans le creux du vieil orme.

Je me souvenais des délicieuses légendes rapportées dans l'histoire des Vierges miraculeuses de Belgique, de Notre-Dame au Buisson (Fudeghien, près Ath), de Notre-Dame du Rempart (Charleroi), de Notre-Dame de Gaverland (Flandre-Orientale), de Notre-Dame de Tongre (Hainaut).

— Songes donc, disais-je à ma femme, qui me faisait vis-à-vis, à la petite table où nous dinions, songes donc à ce qui adviendrait de tout ceci s'il prenait tout à coup fantaisie à la Vierge de s'en aller d'ici, comme au temps des légendes et des vieilles chroniques.

J'avais à peine achevé cette phrase, prononcée à voix haute, car deux musiciens étaient venus s'installer dans la salle à manger de l'hôtel, et il fallait dominer le bruit de leur musique pour se faire entendre ; j'avais à peine tenu ce propos peu banal, qu'un vieux prêtre, assis, tout seul, à une table voisine de la nôtre, pirouettant de trois quart sur sa chaise, se retournait vivement vers nous, et me fixait avec une singulière insistance, sa physionomie exprimant un sentiment qui me parut tenir à la fois de la peur et du mécontentement.

— Il n'y a que toi, fit en souriant ma femme, pour avoir de ces idées fantasques.

Et la conversation dévia vers d'autres sujets.

Je ne pensais plus du tout à cette boutade, lorsque vers les 10 heures du soir, dans l'ascenseur de l'hôtel, je me trouvai face à face avec l'ecclésiastique que ma phrase avait atteint pendant le dîner, et qui regagnait sa chambre. Nous logions sur le même palier. Je m'effaçai respectueusement pour le laisser passer devant moi. Il s'inclina. Je le regardai s'évanouir dans la pénombre d'un long corridor peu éclairé, lorsque, au moment de poser la clef dans la serrure de sa chambre, le prêtre se ravisa, et revint vers moi, qui ne m'attendais pas à cette attitude.

— Monsieur, me dit-il, sans soucis des présentations ordinaires, permettez-moi de vous demander si vous êtes pour longtemps à Lourdes ? Je désirerais vous entretenir quelques minutes seulement, au sujet d'une phrase que vous avez prononcée tantôt à table.

Je demeurai muet de surprise.

— Vous avez dit textuellement, et l'abbé me répéta mot pour mot, avec la même intonation que la mienne, la fameuse question du dîner. « Songes donc à ce qui adviendrait de tout ceci s'il prenait tout à coup fantaisie à la Vierge de s'en aller d'ici, comme au temps des légendes et des vieilles chroniques. »

— Je ne crois pas, répondis-je, que nous demeurions plus d'un jour, monsieur l'abbé, je ne crois pas.

— A demain, alors, monsieur, à demain si vous le permettez.

J'étais, je l'avoue, un peu interloqué. Le vieux prêtre se retourna et reprit la

direction de sa chambre. Mais il n'avait pas fait dix pas qu'il me revenait une seconde fois.

— Mon Dieu, monsieur, fit-il, avec sa figure de peur et de mécontentement, autant vous demander tout de suite ce que je voulais vous demander demain. Croyez-vous, en âme et conscience, à la possibilité de ce que vous avez énoncé tantôt?

Je réfléchis quelques secondes en fixant mon interlocuteur.

Il était manifeste qu'à chacune de ces secondes les rides qui marquaient la face du prêtre s'attestaient plus profondes, comme s'accroissent graduellement sur la plaque de cuivre les lignes que corrode l'acide.

— Oui, monsieur l'abbé, oui, je crois que c'est possible, du moins si je m'en rapporte à ce que j'ai lu. D'ailleurs, il n'y a rien d'impossible à Dieu, n'est-ce pas?

— De sorte que vous vous basez sur des récits entendus, des souvenirs de lectures, rien de plus?

— Rien de plus.

L'abbé demeura pensif, puis ajouta :

— C'est étonnant!

Nous nous souhaitâmes le bonsoir.

Le lendemain il pleuvait. Encore! Sous la pluie passaient, dans leurs petites voitures poussées par des brancardiers récitant à haute voix leur chapelet, des malades, des infirmes.

J'ai éprouvé, ce matin-là, une des plus fortes désillusions de ma vie. *Il n'y a pas d'église à Lourdes!* En ce point du monde qui voit affluer le plus de cœurs affamés de désirs et de lèvres impatientes de prières, il n'existe pas une église digne de cette soif et de cette faim de Dieu! De petites et même de grandes chapelles, rien de plus. L'église du Rosaire est une grosse taupinière se cachant presque sous terre. Ce qu'on appelle la Basilique n'a pas les dimensions de la nef de mon village. Je ne parle pas de la crypte qui est un étouffoir, une cloche à asphyxie. Le plus médiocre chef-lieu d'arrondissement belge est mieux doté, au point de vue architectural, que cette Mecque de la prière occidentale où les catholiques affluent depuis tant d'années, par centaines de milliers d'hommes, la bourse aussi large ouverte que le cœur. Toutes ces chapelles qui ont coûté ensemble des millions n'atteignent pas réunies à l'ampleur d'une seule de ces cathédrales dont est fleuri le sol de notre Belgique. Quelle apparence mesquine à côté de nos collégiales ou de nos vieilles églises de Bruges, de Gand, de Tournai, de Courtrai, d'Ypres, de Renaix!

Il y avait là cependant, pour un constructeur inspiré, pour un bâtisseur de génie l'occasion unique de s'attester le cadet des artisans de nos cathédrales et de réaliser un incomparable chef-d'œuvre. Je me figurais, en imagination, une basilique gigantesque ouverte aux foules par cinq portiques figuratifs de ces parties du monde qui envoient leurs fidèles à Lourdes, ou bien encore des nefs interminables rayonnantes autour de la roche miraculeuse, comme des raies autour d'un soleil. Un artiste de la grande lignée n'eût pas laissé la grotte,

l'endroit sacré touché par les pieds et la robe de Marie, hors du temple. C'était le pittoresque, la nature sanctifiée, entrant avec l'art dans la cathédrale. Eût-il hésité à comprendre le gave, sous une arche, entre les piliers du sanctuaire? La plainte de cette eau tumultueuse, heurtant au roc son onde et son écume se fût harmonisée à merveille avec le bruissement des foules et le rythme des cantiques religieux.

Nous n'avons pas eu ce chef-d'œuvre, et, pour s'élever à la mesure de son désir, il faut emporter les morceaux brisés de son rêve, et rentrer prier la Vierge de Lourdes dans l'église de son village. A Lourdes, il n'y a pas d'église !

Désillusionné de ce côté, j'avoue m'être rattrapé au processionnement des malades transportés, malgré l'averse, aux piscines, vers l'eau miraculeuse. Pour un médecin surtout, c'est un remuant spectacle. Ce défilé de spectres couchés, sur lequel mon regard accoutumé à l'analyse et au diagnostic mettait les noms les plus inquiétants de nos pathologies ; ces condamnés à mort de nos habituelles thérapeutiques qu'on amène là, qu'on plonge dans l'eau ; ces agonisants que soutient, contre des pronostics sans rémission, la divine espérance, qui viennent et qui s'en vont, quelquefois guéris, souvent soulagés, jamais plus mal, oh ! cela m'a paru prodigieux, et la merveille constante de Lourdes. Car le miracle, selon moi, est là surtout, que des malheureux qui, selon toutes les prévisions humaines, devraient agoniser et expirer, fussent capables de s'en aller vivants, avec cette sérénité que j'ai lue dans leurs visages de cire, et qui était comme un reflet d'une sérénité céleste. Il y a un peu de ciel déjà qui luit au travers de leurs souffrances. Quand on a vu ce spectacle, de ses yeux, l'adhésion au *Credo* devient plus aisée : on croit à la résurrection des morts et à la vie éternelle.

Nos dévotions accomplies, nous rentrâmes à l'hôtel.

L'abbé était assis pensif devant sa tasse vide.

— Vous avez bien dormi, monsieur l'abbé?

— Heu ! Comme ci, comme ça.

— Ce n'est cependant pas la conversation d'hier soir, murmurai-je confusément...

— Celle-là même, répondit l'abbé, pensant à ce que je pensais.

Il regarda autour de lui. La salle était déserte.

— C'est la première fois que vous venez à Lourdes? demanda l'abbé.

— Oui, et vous?

— Oh ! moi, j'y viens chaque année, et je vous étonnerais si j'avouais ce que je viens faire ici.

— Vous ne venez pas, j'imagine, inviter Notre-Dame de Lourdes à déménager d'ici pour aller chez vous.

L'abbé sursauta d'abord, puis reprenant son calme avec un effort qui me parut visible, car si son corps s'était remis de la secousse que ma phrase lui avait causée, son âme continuait de vibrer, comme une eau qui bouillirait sans agiter le vase qui l'enferme.

— Dieu me garde, monsieur, d'une invite aussi téméraire, et cependant ce pèlerinage ressemble bien à une démarche insolite. Dans mon pays, là-bas,

mes confrères, entre eux, me désignent en riant sous cette appellation : le Curé de la Vierge absente. Vous ne savez pas ce que cette ironie cache, pour moi, d'amertume et de détresse.

— La Vierge absente, fit ma femme avec une surprise non feinte.

Je lui fis signe, un doigt sur les lèvres, de retenir sa pensée. Je connais assez les hommes pour savoir qu'à cette minute le pauvre prêtre n'avait pas besoin qu'on le sollicitât, qu'il était plein de paroles et ne demandait qu'à soulager son cœur prêt à déborder.

— Il y a dans mon église, madame, à la porte de la sacristie, un piédestal très ancien, d'une forme étrange. Les archéologues inclinent à croire qu'il date du Xe siècle. Mais cette pierre singulière est indéchiffrable. Elle représente, croit-on, tant les siècles l'ont usée aux angles, elle représente grossièrement un ange agenouillé dont on aurait cassé le front, les ailes, les pieds. Sur la tête, une surface lisse, où se soupçonne une inscription, devait servir de socle ou de support à une statue. La légende veut que ce piédestal, qui a subi quelque profanation, soit miraculeux, en ce sens que jamais une Vierge n'a consenti à y demeurer au delà d'un terme assez bref. Les vieilles femmes du village racontaient jadis, à la veillée, que dans des temps très anciens, la Vierge, une vierge remarquablement belle, avait déserté ce socle pour disparaître à jamais. Les aînés d'aujourd'hui rapportent, de tradition, que vers l'époque de la révolution française le même prodige s'accomplit. Je crois résolument et à cette légende antique, et à cette tradition plus récente, et vous allez connaître mes raisons. Avant les derniers inventaires que vous savez, il y avait à la porte de la sacristie, sur le singulier piédestal, une fort belle statue de la Vierge. Mon Dieu, je l'ai vu de mes yeux pendant dix-huit ans, tous les matins et tous les soirs, chaque fois que j'entrais ou que je sortais, que j'allais vers l'autel, ou que j'en revenais. Eh bien, madame, le soir du fameux inventaire, à 6 h. 15 exactement, comme je sortais de la sacristie avec le personnage qui était venu pour cette triste affaire, le socle était vide.... la Vierge n'était plus là.

— On vous l'aura pris, mon cher abbé, on vous l'aura pris, un chenapan, un mauvais plaisant.

— Non, monsieur, je venais, l'instant d'avant, de passer dans son ombre. D'ailleurs le vol eût été impossible. L'église avait été fermée depuis la messe du matin. Seul, tout seul, entendez-vous, j'en avais les clefs et par précaution, afin aussi d'éviter des manifestations regrettables, j'avais ouvert moi-même et refermé les portes derrière le représentant de l'autorité. Et la preuve, monsieur, la preuve irréfutable, c'est dans l'inventaire, dressé en faisant le tour de l'église, elle est encore mentionnée, et que l'homme que j'accompagnais, en sortant, dit, jetant un coup d'œil au papier officiel qu'il tenait à la main :

— Mais, monsieur, il y avait tantôt là, ce me semble, une statue, voyez vous-même.

Cela est acté dans un document officiel, acheva l'abbé, dans une pièce qui a la valeur d'un contrat de vente, d'un bail.

Nous demeurâmes tous les trois sans dire un mot, pensifs et inquiets. Ma femme émue me regardait, et l'un et l'autre nous regardions ce pauvre prêtre,

l'abbé de la Vierge absente, non pas avec l'ironie qu'on y mettait, là-bas, dans son pays, mais avec la pitié, la compatissance de deux chrétiens pour ce prêtre affligé au plus profond de son âme, et dans une détresse qui n'a pas sa pareille dans les annales de l'église, ce ministre de Dieu puni par un prodige, le plus étonnant de tous les prodiges peut-être, puni pour on ne sait quel méfait, dont il n'était pas le coupable, mais la victime.

A 11 heures, nous quittions Lourdes, tandis que la pluie continuait de tomber, voilant de sa mélancolie les choses et les hommes.

Haeltert, mai 1911.

POL DEMADE.



Le Drageoir aux Épices

Pour garder nos coudées franches et notre franc parler nous avons prié M. Carton de Wiart de se laisser biffer de la liste des membres de notre comité pendant son passage — espérons-le pour *Durendal*, éphémère — au ministère de la Justice. Nous ne parlerons plus de lui que dans le *Drageoir aux Épices*.

* * *

LA LÉGENDE DES AIGLES. — Le circuit belge des poètes a eu un inouïable succès; tous les lunatiques, les lyriques et les buveurs d'azur s'en sont donnés à cœur joie. L'arrivée de la troisième étape à Bergame-Sainte-Agathe fut un événement qui fera date dans l'histoire du monde. Une foule immense se pressait à l'aérodrome depuis le petit matin; et l'intérêt fut grand dès le premier instant, car les hommes volants qui ne prenaient point part au circuit se livrèrent, pour amuser le public, à des exploits divers. M. Albert Giraud enchantait l'assistance par de menus mais audacieux rondels autour de la piste; M. Valère Gille tâcha de s'élever à l'aide d'un petit ballon rouge, mais il ne parvint à prendre sa volée qu'avec l'aide vigoureuse d'un membre du Cercle artistique; M. Emile Van Arenberg qui n'avait fait qu'un tout petit bond un peu poussif depuis plusieurs jours d'exercice ne parvint malheureusement pas encore à quitter terre... A six heures du matin, un point noir s'affirme à l'horizon, puis d'autres qui grandissent... Voici d'abord Verhaeren qui atterrit, les moustaches gelées et secoué d'un affreux éternuement pour avoir aspiré de la poussière d'astres. Puis c'est Franz Ansel qui fait une chute harmonieuse. Puis Kinon. L'intrépide aviateur a passé au-dessus de Tirlemont sans s'arrêter au contrôle d'où l'abbé Halfnants lui faisait signe, il a rencontré diverses comètes, plusieurs orages et de redoutables présages. Quant à Ramaekers il fait une descente brusque, les cheveux pleins d'étoiles et les yeux firmamentaux; il a heurté la grande ourse, béni la petite au nom de la Sainte Trinité et rencontré des astres nouveaux. Son ami François Léonard l'a suivi dans ses zigzags géométriques, il a composé en route un roman en douze chapitres... Puis d'autres, puis d'autres...

On est sans nouvelles d'Iwan Gilkin, il doit s'être perdu dans les ténèbres, à moins que pareil au Zeppelin I il ne se soit accroché dans un cerisier. Pierre Nothomb est resté en conversation timide avec l'Aube... Jean de Bère reste au fond des cieux.

Le grand jour est là maintenant, et le soleil radieux déverse sur la glorieuse

plaine des rayons fulgurants. Un véritable tournoi improvisé s'organise et tous les aviateurs à la fois prennent leur essor. Ils montent, tournent, redescendent, s'entrecroisent.

Le moteur de M. Albert Giraud ayant eu quelques ratés, M. Paul André (qui assurait, l'avons-nous dit? le service d'ordre, et lançait les petites fusées) s'empressa de leur demander de collaborer à la *Belgique artistique et littéraire*. Le spectacle est vertigineux! Soudain une collision se produit en l'air (ce n'est pas étonnant, le circuit étant bilingue) entre M. Flor Van Cauwelaert et M. Albert du Bois... Aucun des deux appareils n'en souffre. Mais M. F.-Ch. Morisseaux qui avait préparé un mot pour le cas où il arriverait quelque accident grave à M. Albert du Bois, ne put résister au plaisir de le placer... Cet animal a cassé du bois, s'écrie-t-il spirituellement en montrant M. Van Cauwelaert. M. Fernand Larcier en rit beaucoup,

M. Georges Rency chronométrait aidé de M. Maurice Dullaert. Mais celui-ci, que la nature n'a pas fait rapide, prenait les minutes pour des secondes.

Quelques pick-pockets ont malheureusement au cours de cette belle fête exécuté dans le public d'audacieux vols planés. Ils ont trouvé dans la poche de M. Verlant une dépêche urgente datée d'août 1906, dans celle de M. Paul Otlet un meuble à fiches, dans celle du baron Descamps six exemplaires d'*Africa*, dans celle de M. Maurice Magre le manuscrit égaré de l'*An Mille*.

Le soir un grand banquet eut lieu au Palace Hotel sous la présidence de M. Marquet, — qui avait soigneusement préparé la carte —. L'illustre et puissant financier l'offrait aux aviateurs et aux gens de lettres dont il fut l'ami et le mécène. A sa droite se trouvait le grand maréchal de la Cour. Les autres convives étaient MM. Camille Lemonnier, Picard, Jules Destrée, Spaak, L. Hennebicq, Fierens-Gevaert, le docteur Doyen et l'évêque de Parenthèse, plus quelques ténors et barytons du Kursaal d'Ostende... Ce fut une fête charmante et mémorable.

* * *

DE L'HÔTEL DE VILLE A LA DROITE DE RAMAEKERS :

M. Pol Demade n'apprécie pas Camille Lemonnier. C'est son droit. Mais il est étrange que ce soit dans les escaliers qu'il en use.

A l'entrée du dernier hiver, les *Amis de la Littérature* avaient chargé M. Demade d'une de leurs conférences itinérantes, celle sur « le Paysan dans la littérature belge ». Ce choix souleva quelques alarmes. Le paysan, mais c'étaient les trois Baraque, c'étaient les Hulotte et les Hayot, c'étaient vingt héros de Lemonnier, dont le conférencier allait avoir à parler! Et ce Demade ne venait-il pas précisément, dans le *Patriote* (16 octobre 1910) de conseiller aux jeunes revues d'« éreinter » le doyen des Lettres Belges... M. Georges Rency interpella du haut de la *Vie Intellectuelle*, des rapins d'Ixelles promirent de descendre l'orateur s'il touchait au Père-la-Victoire, M. Rouvez en trembla et pressentit le redoutable critique d'Haeltert.

Que voulez-vous que fit celui-ci? Qu'il restât chez lui, tout simplement, s'il estimait que la mission d'apologiste de la littérature rustique belge

se trouvait contrariée par la répugnance personnelle qu'il éprouve pour les romans de Lemonnier.

Mais il vint. Et il s'exprima fort convenablement au sujet de l'œuvre de Lemonnier, aussi convenablement que M. Eugène Gilbert, par exemple, est habitué à le faire.

La plupart des amis de M. Demade se félicitaient de ce que celui-ci, ayant eu l'occasion de relire les livres de Lemonnier, y avait enfin découvert les qualités éminentes qui valent bien d'oublier quelques tares.

Mais non, il n'en était rien.

M. Demade avait-il mis l'honneur de cette conférence des *Amis de la Littérature* au prix d'y exprimer incomplètement sa pensée? Avait-il redouté les pommes cuites? Quoi qu'il en soit, il ne reprit son franc parler qu'au vestiaire. Il y reprit sans doute aussi trois feuillets qu'il avait prudemment réservés dans sa conférence, et qu'au sortir de l'hôtel de ville, il ne risquait dorénavant plus rien à confier à l'impression. Ils ont paru dans le numéro d'avril du *Catholique*, sous le titre : *De la Cour d'assises à la gauche de la reine*, et M. Demade les a fait précéder d'un préambule qui est un aveu et qui vaut une condamnation :

« Au cours d'une conférence sur « le Paysan dans la littérature belge », et à propos de l'œuvre campagnarde de M. C. Lemonnier, j'ai été amené à dire publiquement quelque bien de l'auteur du *Mâle*, du *Mort* et du *Vent dans les Moulins*. Il me serait désagréable qu'on concluât, de cet acte de justice, qui intéresse trois ou quatre livres, à une approbation des cinquante ou soixante volumes qui constituent l'œuvre entière.

» Avant, comme après cet éloge, M. Lemonnier demeure vis-à-vis de tous les lettrés et de tous les lecteurs catholiques, vis-à-vis des gens de sens, de mesure ou de goût, vis-à-vis des honnêtes gens, et je crois même vis-à-vis des lettrés tout court, un détestable écrivain. »

Suit : « Ce cas de littérature pathologique, où il entre du satyriasis et de l'exhibitionnisme... immense cochonnaille... style de peau rouge... accoutrement de cannibale... littérature de haras ... etc. »

De la Cour d'assises à la gauche de la reine, parfaitement, M. Camille Lemonnier a fait du chemin. Mais quel sentier tortueux a conduit M. Pol Demade de l'hôtel de ville à la droite de Ramackers.

* * *

M. Paul André est très fâché, très fâché contre le *Pourquoi pas* d'abord, contre *Durendal* ensuite. Ayant fait l'éloge de la *Belgique illustrée*, le spirituel écrivain conclut d'un ton grave : « C'est en considérant une œuvre telle que celle-ci, qui honore grandement celui qui a su la mener à bien, qu'on a le regret plus vif encore de se demander pourquoi un esprit aussi fin et un talent aussi délicat que ceux dont est doté (!) M. Dumont-Wilden se sont laissés depuis quelque temps égarer dans les méprisables chemins obscurs et tortueux d'une littérature humoristique peut-être, mais bien vaine et peu digne à coup sûr! » Si tous les écrivains dont parle l'étincelant critique dans sa chronique

du 1^{er} juillet ne sont pas *dotés* à l'égal de M. Dumont-Wilden, tous sont loués ou vilipendés dans ce même style de *plum-cake*. Mais tout à coup surgit le spectre du *Petit Épiciers*. Dès lors le style de M. Paul André se fait vivant, vibrant et indigné. Sa phrase part comme un boulet, crépite comme la mitraille. Etudiant un volume de l'abbé Halfants, il constate amèrement que celui-ci consacre des chapitres à « J.-K. Huysmans, Dom Bruno Destrée, René Bazin, H. Carton de Wiart, Henri Davignon, Firmin Van den Bosch, Victor Kinon et... M. Pierre Nothomb — l'impertinent galopin qui, avec quelques acolytes aussi vaillamment anonymes que lui, estime que la *Belgique artistique et littéraire* est le dépotoir des médiocres... depuis qu'il sollicita très humblement et obtint très largement l'honneur d'y collaborer ». M. Paul André est donc fâché, très fâché... et nous en sommes tristes, très tristes. M. Pierre Nothomb, nous en sommes persuadés, en sera navré. On l'accuse d'être le *Petit Épiciers* et il n'en est rien... On l'accuse d'« être anonyme » ainsi que ses amis — alors que tous les vendeurs et garçons de courses du comptoir d'épicerie se sont révélés avec tous les détails possibles... On l'accuse d'être médiocre, et pour preuve on rappelle sa collaboration à la *Belgique artistique et littéraire*... Mais pourquoi M. Paul André a-t-il accepté cette collaboration si médiocre? Question délicate qui se complique de celle-ci : Pourquoi M. Paul André n'a-t-il jamais réussi à écrire dans *Durendal*?

* * *

« ARTILLEURS! Nous apprenons que M. Ferdinand Larcier, directeur de la *Belgique artistique et littéraire*, possède un grade dans l'artillerie de la garde civique. Nous l'en félicitons bien sincèrement. Un noble cœur peut battre successivement sous une redingote directoriale et sous un dolman militaire, et nous sommes convaincus qu'on peut faire de la plume et du canon un usage également noble.

» La *Belgique artistique et littéraire* est ainsi la seule revue au monde qui ait à sa tête deux artilleurs : l'un civil et l'autre militaire. »

(*Pourquoi Pas?* numéro du 13 juillet.)

* * *

ANTICIPATIONS : Dans la *Vie Intellectuelle*, M. René Feibelman fixe sur ses tablettes « Au fil des jours » les choses mémorables et comment elles l'émurent. Ainsi le 31 mai dernier : « Qui sait si un jour le meeting auquel nous avons assisté au Cirque, ce soir, ne sera pas considéré comme un événement aussi important que la représentation de la *Muette de Portici*, d'où sortit la révolution de 1830. Est-ce qu'on sait? »

Il s'agit d'une vague réunion où MM. Hymans et Vandervelde ont pris la parole... L'avez-vous appris? Je n'en ai jamais rien su et, sans doute, ces orateurs occupés l'ont déjà oublié.

Depuis le jour où Francis Jammes mit sa première culotte, l'humanité n'a

vraisemblablement plus connu une minute aussi candide que celle où ce jeune-garde libéral donna ce rendez-vous à la muse de l'histoire.

* * *

M. Cyrille Van Overberg ayant quitté le ministère, M. Pierre Nothomb, quand il collaborera encore à la *Belgique artistique et littéraire*, devra se contenter comme honoraires de la gloire de voir son nom paraître entre M. Bodeux et M. André...

* * *

On s'est demandé pourquoi M. Léon Souguenet en voulait au P. Hénusse. Ne serait-ce pas que Bob ayant un jour spirituellement appelé notre éminent collaborateur du nom de Père Anus, un rédacteur de l'*Avenir du Luxembourg* lui répondit, en parlant non moins spirituellement de M. Sous-goret? Nous ouvrons un petit referendum au sujet de cette palpitante question d'histoire littéraire.

* * *

Il paraît une nouvelle revue intitulée *Le Monde*. Elle reproduit pêle-mêle des articles de revues Hindoues, Papoues, Portugaises et Scandinaves. Au sommaire, la plupart des articles sont indiqués avec la mention : « Avec illustrations ». Or les seules illustrations sont des points et des astérisques spécialement dessinés par Sneyers. Selon la valeur de l'article il y a à la fin un point, deux points, trois points, sept points... C'est la dernière conception géniale de M. Cyrille Van Overberg : les bons points adaptés à la littérature.

* * *

Dans le *Monde*, nous trouvons la phrase suivante : « Dans l'Afrique du Sud, femmes et hommes s'unissent pour réclamer des mesures législatives. » On n'aurait jamais cru que telle était au Cap la fin du mariage.

* * *

LE DANSEUR INCONNU OU LES SUITES DE LA SAISON RUSSE : Le Gouvernement de la République Française vient d'accréditer comme ministre à Bruxelles M. KLOBUKOWSKI.

LE PETIT ÉPICIER.



Procès-verbal ⁽¹⁾

Le 7 juillet 1911.

Monsieur François-Charles Morisseaux,
rue du Corrège, 76,

Bruxelles.

CHER AMI,

Comme suite à la mission dont vous avez bien voulu nous charger auprès de M. Pol Demade, auteur d'un article offensant paru dans la revue *Durendal* de juin 1911 et intitulé « Bobine et Casimir », nous avons adressé à M. Pol Demade une première lettre par express ainsi conçue :

« Monsieur Pol Demade, à Haeltert.

» MONSIEUR,

» Ayant à vous entretenir d'une affaire urgente, nous vous prions de bien vouloir nous fixer un rendez-vous à Bruxelles.

» Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations.

» (*Signé*) A. MADOUX.

(*Signé*) ALBERT GIRAUD. »

Deux cartes-visite jointes.

M. Pol Demade nous a adressé la réponse suivante :

« 4 juillet 1911.

» Docteur Pol Demade, à Haeltert.

» MESSIEURS,

» Veuillez me faire savoir, s'il vous plaît, de quelle affaire urgente vous désirez m'entretenir. Retenu ici par des devoirs professionnels, il ne m'est pas toujours si aisé que vous le croyez de fixer des rendez-vous à Bruxelles.

» Agrérez, Messieurs, mes salutations.

» (*Signé*) DR POL DEMADE. »

Au reçu de laquelle nous avons envoyé une seconde lettre, dont voici le texte :

« Bruxelles, le 5 juillet 1911.

» MONSIEUR,

» A notre grand regret, il ne nous est pas possible de vous exposer par écrit l'affaire dont nous avons à vous entretenir.

(1) Ce procès verbal nous est communiqué par M. Charles Morisseaux, qui nous prie de l'insérer « en réponse à la critique de son livre *Bobine et Casimir* parue dans le numéro de juin de *Durendal* et signée : Pol Demade »

» Veuillez donc avoir l'extrême obligeance de nous faire savoir où et quand, à votre choix, nous pourrions nous rencontrer.

» Agréez, Monsieur, nos salutations distinguées. »

N'ayant pas reçu de réponse le lendemain à midi, nous avons annoncé notre visite à M. Pol Demade pour le lendemain vendredi, entre 10 heures et midi. Le jeudi soir, nous avons reçu la lettre suivante :

« 6 juillet 1911.

» Docteur Pol Demade, à Haeltert.

» MESSIEURS,

» Etais-je naïf en vous posant ma question d'avant-hier ! Un ami me révèle, à la seule vue de vos cartes de visite, que vous pourriez bien être de ces personnages que le *Petit Journal* représente en couleurs, graves et compassés, autour des gens qui se battent : des témoins pour duel !

» Vous voudriez tout bas, que je me batte, car vous n'avez garde de l'écrire, de telles écritures étant compromettantes.

» Me battre ! Quel noir dessein ! Pourquoi ? Contre qui ?

» Avant tout, je veux vous faire observer trois choses :

» Le duel est une stupidité. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est mon ami Paul de Cassagnac : « Le duel n'a jamais rien prouvé au point de vue de l'honneur, l'honneur étant plus haut que le duel. »

» Le duel est défendu par la loi religieuse, et je suis catholique.

» Le duel est interdit par la loi civile et nul Belge n'est censé l'ignorer.

» Et, s'il n'était ni stupide, ni défendu, pourquoi me battrais-je ? Médecin toute la semaine, et un peu publiciste à certaines heures, je ne connais que le maniement du bistouri, de la seringue et de la plume.

» On m'assure que ma franchise de parole et d'écriture offusque certains auteurs. Tant pis pour eux. Qu'ils fassent comme moi : qu'ils gardent une belle indifférence.

» Cessez donc, Messieurs, de vous occuper de moi, fut-ce par pli recommandé.

» Vous avez trop de bon sens pour vouloir que je devienne stupide, criminel et excommunié, pour la satisfaction platonique d'un Monsieur que je ne connais ni d'Adam ni d'Eve et qui, s'il veut se battre avec moi, n'a qu'à user de l'arme dont on se sert dans sa profession : la plume.

» Au regret et adieu, Messieurs.

» (*Signé*) D^r POL DEMADE.

» Vous ferez de ceci l'usage qu'il vous plaira. »

Après avoir lu cette lettre, nous avons estimé notre mission comme étant sans objet.

Nous vous prions, cher ami, d'agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

(*Signé*) A. MADOUX.

(*Signé*) ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 7 juillet 1911.

« Messieurs Alfred Madoux et Albert Giraud, Bruxelles.

» CHERS MESSIEURS,

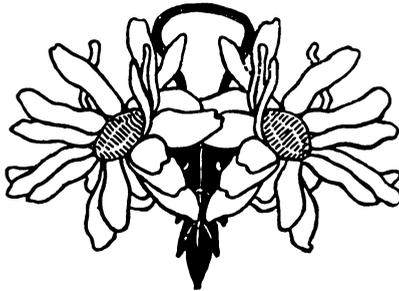
» J'ai le plaisir de vous accuser réception de votre lettre de ce matin. Je vous remercie sincèrement pour vos bons soins et je m'excuse de vous avoir dérangés inutilement. Là où vous croyiez rencontrer un écrivain, vous avez trouvé un cuistre. Je suis désolé de vous avoir occasionné cette promiscuité.

» Un fait est acquis : derrière l'article offensant de *Durendal*, vous et moi supposions qu'il y avait quelqu'un ; nous constatons qu'il n'y avait, qu'il n'y a personne.

» En vous disant merci pour votre si obligeante courtoisie, je vous demande de croire, chers Messieurs, à tous mes meilleurs sentiments de reconnaissance et de dévouement.

» (Signé) F.-CH. MORISSEAUX.

» Bruxelles, le 7 juillet 1911. »



LES LIVRES

L'officier contemporain, par le capitaine D'ARBEUX. — (Paris, Bernard Grasset, éditeur, 1911.)

« Les symptômes de décadence datent d'aussi loin et sont aussi graves dans nos corps d'armée que sur nos vaisseaux. »

Telle est l'affirmation qui sert de prélude au livre du capitaine d'Arbeux; il en constitue d'ailleurs le leit-motif au travers de ses 200 pages.

La peinture est-elle poussée au noir? Nous ne connaissons pas l'armée française assez intimement pour oser émettre un avis fondé à ce sujet. Mais ce qu'il nous est cependant permis d'affirmer, c'est la ressemblance de la peinture avec son modèle. Oui, visiblement, pour tout officier instruit et expérimenté, l'étude de l'armée française contemporaine fait découvrir de nombreuses et d'incontestables tares morales et des vices d'organisation révélateurs d'un état morbide dangereux.

« L'armée française, dit le capitaine d'Arbeux, a l'aspect de force et de calme d'un beau vieillard qui se contente de manger et de se promener, mais qui tombera d'une seule pièce le jour où il sera obligé de fournir un gros effort. »

D'Arbeux, nous rappelant cette vérité bien connue des militaires, que tant valent les officiers tant vaut l'armée, entreprend de nous faire pénétrer à sa suite dans le fond de l'âme des officiers français contemporains.

Le corps d'officiers français se dissocie, affirme-t-il tout d'abord. La question sociale travaille la hiérarchie militaire et de nombreux officiers évoluent vers les partis extrêmes.

Loin de montrer quelque cohésion et de la prouver par des actes de solidarité, les corps d'officiers sont agités par toutes les querelles politiques, religieuses, économiques et militaires de notre époque. L'uniforme n'abrite plus des cœurs qui se comprennent; les officiers ne sont plus des frères d'armes unis par le patriotisme, des camarades solidarisés par le même labeur, ils sont, ou des indifférents, ou des adversaires, qui déguisent leurs sentiments réels avec plus ou moins de franchise.

Le capitaine d'Arbeux date cet état d'âme des officiers français de l'affaire Dreyfus. Toutefois il ajoute que cette brusque convulsion n'ayant été elle-même qu'une conséquence, elle n'a fait que préciser des tendances restées jusqu'alors confuses dans l'ombre du drapeau.

Le capitaine d'Arbeux voit la cause de cet état d'esprit dans le séjour prolongé des régiments dans les mêmes garnisons. Les officiers n'étant plus des déracinés de carrière comme autrefois, se sont créés des relations dans

leur garnison, beaucoup s'y sont mariés si bien que peu à peu ils se sont détachés de leurs camarades de régiment. La diversité des existences a amené la divergence des opinions et l'opposition des intérêts. La suppression des pensions d'officiers et des cercles militaires a achevé l'affaiblissement de ce qui était demeuré de l'ancienne camaraderie entre officiers.

Un deuxième dissolvant, d'après d'Arbeux, c'est la lutte entre officiers sortis du rang et officiers sortis des grandes écoles (Saint-Cyr et Polytechnique), qui, au lieu de se fondre en un corps homogène, se sont juxtaposés. Cette division a été favorisée par l'esprit égalitaire outrancier à la mode en France à notre époque.

Comme causes secondaires de la dissociation du corps des officiers, le capitaine d'Arbeux cite encore les mesures prises par le gouvernement pour « démocratiser l'armée », ainsi que l'intrusion des politiciens dans les affaires militaires, qui tend constamment à éloigner l'officier des choses de sa profession pour le porter vers des préoccupations d'éducation civique, humanitaires et sociales. Enfin, reste le favoritisme qui fleurit sous la troisième république, où il s'est multiplié à l'infini en devenant essentiellement politique et démocratique. D'Arbeux cite un chiffre très suggestif : en 1910, le ministre de la guerre a enregistré vingt mille « coups de piston » sous forme de lettres, notes ou apostilles en faveur d'officiers intrigant pour obtenir de l'avancement !

La dissociation du cadre des officiers a entraîné, selon d'Arbeux, sa ruine militaire et sa déchéance sociale.

Sa ruine militaire se constate par le relâchement de la discipline provoquée par l'insoumission générale des esprits en France vis-à-vis de l'autorité sous toutes ses formes : familiales, politiques et sociales ; la diminution du temps de service et les nouveaux règlements d'exercices, d'où les mouvements à rangs serrés ont été élagués dans une proportion trop considérable et surtout discrédités comme étant de peu de valeur ont, de leur côté, contribué à énerver la discipline militaire ; enfin, l'indulgence et la faiblesse des chefs militaires ont dans cet amoindrissement leur part de responsabilité.

Enfin, le dégoût de la profession des armes résultant du travail intense auquel l'instruction des soldats du service à court terme astreint les officiers, vient achever l'œuvre de destruction des causes prémentionnées.

« Pour leur aggravation de peines, conclut d'Arbeux, les officiers n'ont reçu de leurs chefs et de leurs hommes que des compensations négatives. Ils ont perdu leurs loisirs, leurs satisfactions professionnelles, et, par suite de la crise de l'avancement, ils subissent un dommage pécuniaire et moral !

» Mais, plus encore que par le monotone et implacable service, l'officier a été accablé par l'indifférence que ses chefs montrent à son égard, tandis qu'ils affectent à l'égard du soldat la plus bienveillante sollicitude. »

L'insuffisance des appointements, aggravée par l'abolition de la dot pour les femmes d'officiers, ont eu pour résultat que, « faute d'argent, l'officier vit de plus en plus en marge de la bourgeoisie, qui le méprise en l'enviant, et du peuple qui le déteste ».

Faut-il s'étonner que dans ces conditions d'existence, qui commencent

seulement à être connues des familles, le recrutement des officiers français se fasse plus difficilement.

D'Arbeux le prouve par l'abaissement du niveau très réel de la valeur des saint-cyriens et même des officiers sortis des écoles de Saint-Maixent. Aussi pousse-t-il ce cri d'alarme : « Le péril est que les officiers tarissent, en les détournant, les sources du recrutement des grandes écoles militaires. Le recrutement des officiers est sapé par la propagande de plus en plus acharnée et irritée que les officiers font contre leur profession même. »

Dans un corps d'officiers animé d'un tel esprit, les procédés démagogiques ne rencontrent guère d'obstacles. « Les flatteries à l'égard du soldat ont remplacé l'action stricte de la discipline, soutient d'Arbeux. Un officier ne parle plus à ses soldats sans leur dire : « Mes amis... Il n'exige pas d'eux le plus mince effort sans les comparer aux héros les plus sublimes ! »

« A ce régime l'armée a perdu la *notion de l'effort* : l'officier vieilli, sceptique ou hypocrite, exige moins ; le soldat, ne se sentant plus dominé, maté par une force supérieure, pèse de plus en plus sur ses chefs. Il sait qu'il sera plus fort qu'eux s'il le veut, car les recommandations politiques sont tout et peuvent tout dans l'armée, malgré les colonels et les capitaines. »

Le dernier chapitre du livre que nous analysons ici traite de la presse militaire et du programme politique et social des jeunes officiers.

Il nous montre ceux-ci évoluant vers les partis politiques extrêmes de droite ou de gauche, se groupant autour des journaux militaires spéciaux reflétant leurs tendances. Leur programme est d'ailleurs essentiellement limité à des préoccupations pécuniaires et sociales, et la technique militaire reléguée au second plan.

« L'officier a perdu son abnégation quand il a vu qu'on le négligeait par trop et sa résignation quand il a vu qu'il suffisait de s'unir, de crier et de voter pour obtenir. »

Il est entré dans le mouvement *associationniste*, comme l'écrit d'Arbeux, et la tendance actuelle est aux groupements qui se passent de leurs chefs directs.

L'action des officiers par la plume et le journal accélère, d'après d'Arbeux, le mouvement associationniste. Déjà les mots de « Syndicat des officiers » a été prononcé : dans beaucoup de tables d'officiers cette idée est discutée. Elle paraît encore une exagération, mais le paraîtra-t-elle longtemps ? d'Arbeux ne le pense pas, car les officiers découvrent peu à peu les intérêts sur lesquels ils peuvent s'entendre et s'unir. « Tant que la tranquillité régnera, l'armée conservera son apparence de solidité, mais que la moindre perturbation se produise et l'on verra le retour d'incidents pareils à ceux qui stupéfièrent la France lors des troubles du Midi en 1907. »

« Que la société soit agitée violemment et l'armée fortement imprégnée d'idées associationnistes se constituera en syndicat, comme une solution sur-saturée cristallise dès qu'on l'agite. »

Et d'Arbeux conclut en écrivant que la France « doit résoudre à nouveau le problème militaire ».

La première des questions à résoudre est de déterminer la place dans notre société démocratique et égalitaire des militaires de carrière.

« L'armée est le soutien du gouvernement : il faut donc que la moyenne des officiers soient satisfaits de leur sort et que la question sociale ne les agite pas. Quand les officiers sont mécontents, ils cessent d'être les soutiens du régime établi pour en devenir les plus dangereux adversaires. »

« Les récents exemples des révolutions turque et portugaise, les révoltes brésilienne et grecque devraient ouvrir les yeux aux républicains français. Il n'est pas de loyalisme qui tienne devant la détresse matérielle et morale. »

« Au lieu de répéter inlassablement les erreurs historiques et d'associer ces deux termes : soldat et coup d'Etat, les Français devraient considérer qu'une révolution n'est possible que lorsque les cadres subalternes d'une armée sont acquis aux partis hostiles au régime au pouvoir. »

« La république bourgeoise actuelle, en laissant une crise matérielle et morale ravager les cadres subalternes de l'armée, commet la même erreur que l'Ancien régime expirant. »

« Si la démocratie française ne sait pas attirer dans les cadres de son armée l'élite de la jeunesse, tôt ou tard elle sera impuissante contre l'ennemi ou verra se tourner contre elle-même des officiers irrités. Que chaque Français songe qu'il y va de l'existence de la République et des destinées de la Patrie! »

Il est à souhaiter que le livre du capitaine d'Arbeux soit lu et surtout médité en haut lieu en Belgique.

Le maréchal d'Ancre et Léonora Galigai, par M. FERNAND HAYEM; notice biographique de M. ABEL LEFRANC. — (Paris, Plon et Nourrit.)

L'imagination de quelques romanciers et même de certains historiens, à commencer naturellement par Michelet, a enveloppé d'une auréole sombre la physionomie de Concini et de sa femme. Tellement que l'on ne saurait songer à ces deux Florentins sans évoquer des images de sang, de poison et de magie. Fernand Hayem, dont M. Lefranc retrace dans une introduction émue la brève carrière, s'était donné pour tâche de remettre dans le jour de la réalité ces figures travesties par la légende et par la fantaisie. Il semble bien ressortir de la partie de son travail qu'il a pu achever que les Concini n'ont point trempé, comme on l'a prétendu, dans l'assassinat de Henri IV, auprès duquel ils étaient en faveur, et que leur principal crime résidait dans leur rapacité et dans l'impudence avec laquelle ils exploitèrent leur influence sur leur compatriote Marie de Médicis.

A. G.

Histoire générale de l'art (collection *Ars Una*) : *l'Italie du Nord*, par M. CORRADO RICCI. Un vol. ill. — (Paris, Hachette.)

Personne n'était mieux désigné que M. Corrado Ricci pour entreprendre d'enfermer en un volume de quelques centaines de pages l'histoire, prodigieusement riche en œuvres et en ouvriers, de l'art dans les provinces septentrionales de la Péninsule. Entreprise d'autant plus difficile que presque

chacune des cités principales du Milanais, de l'Emilie, de la Vénétie, etc., a été, à son tour, le centre de rayonnement d'une école qui, tranchant parmi les autres écoles contemporaines de l'Italie, marque, au milieu des grands mouvements esthétiques dont elles sont toutes tributaires, une originalité particulière dans l'originalité générale.

Ravenne, Modène et Ferrare, Vérone et Padoue, Milan, Venise, Parme et Bologne, avec leurs monuments et leurs inventeurs de beauté de tous les âges, mosaïstes anonymes, sculpteurs et peintres dont les œuvres belles ou charmantes ont imprimé le nom dans la mémoire des hommes, sont évoqués les uns après les autres dans les pages de ce livre. L'abondance de la matière aurait pu faire de celui-ci une sèche énumération; le talent de l'auteur en a fait un ouvrage de claire et savante synthèse, où le détail érudit apparaît constamment comme l'illustration d'une éloquente exposition d'ensemble.

ARNOLD GOFFIN.

Les Maîtres classiques du dix-huitième siècle, par VICTOR

HALLUT. — (Bruxelles, aux éditions du Thyse).

Voici un petit livre des plus intéressants qui, sous son titre modeste et en ses dimensions restreintes, renferme plus d'idées et de vues ingénieuses que maints copieux *in-octavo* de critique érudite. Dans les quatre chapitres qu'il consacre successivement à Bach, Haydn, Mozart et Beethoven, M. Victor Hallut n'a pas eu la prétention d'analyser, de façon approfondie, l'œuvre de ces maîtres, chose déjà faite d'ailleurs et même plus d'une fois. Mais, ce qui n'avait peut-être pas encore été tenté ni réalisé jusqu'ici, il a cherché à rassembler en quelques pages brèves, condensées et substantielles, les traits constitutifs de quatre d'entre les plus grandes figures musicales du XVIII^e siècle. Cet album d'esquisses, tracées d'un crayon à la fois ferme et délicat, atteste une largeur de compréhension et une faculté de pénétration synthétique fort remarquables. En même temps que la physionomie morale de ces quatre nobles créateurs de beauté, M. Hallut y envisage la portée esthétique de leur œuvre et le reflet de leur personnalité dans leurs créations. Tous les musiciens liront avec fruit ces pages charmantes émaillées parfois d'aperçus profonds et qui sont aussi judicieusement pensées qu'elles sont lumineusement écrites.

G. DE G.

La valeur sociale de l'Évangile, par L. GARRIGOUT. In-12, 313 pages. — (Paris, Bloud et C^{ie}.)

La portée et le caractère de ce livre sont tout entiers dans ses conclusions. « C'est seulement grâce à une doctrine morale parfaitement adaptée aux besoins réels de notre vie sociale moderne que pourra se faire la rénovation intérieure des individus, et l'Évangile nous offre une doctrine, à ce point de vue, parfaite; une doctrine supérieure et incomparable. »

Tout l'ouvrage n'est que le développement de cette thèse, et l'auteur montre vraiment, comme il l'annonce, « que l'Évangile a exercé une influence énorme sur les destinées même matérielles de l'humanité; que sa vertu n'est pas

épuisée et que, aujourd'hui comme hier, il peut prêter le plus précieux des appuis pour faire régner dans notre société, si divisée et si malade, l'ordre, la justice, l'union et la paix.

J. G.

L'Athena mélancolique, par PIERRE SORMION. — (Paris, Sansot.)

Voici un livre de méditations. L'auteur considère l'homme, créature étroitement limitée, environnée par l'inconnaissable, inconnaissable à elle-même et aux autres, solidaire de ceux-ci et isolé d'eux. Il agit, et son action est courte et contrariée; il pense et, pour peu qu'elle soit clairvoyante, sa pensée est triste... Mais cette tristesse est féconde; elle peut être action, pensée, volonté, discipline, comme la grandeur de l'homme peut naître de son imperfection. La pensée de M. Sormion a de la force, de la gravité, une gravité quelquefois puérile qui est une faiblesse, si l'on veut, mais qui, dans la sévérité de ses discours, apparaît comme une grâce un peu débile.

ARNOLD GOFFIN.

Petites scènes (en vers), par OMER DE VUYST. — (Bruxelles, Editions du Thyrsé).

M. de Vuyst a déjà publié des contes « Les heures de Jeunesse » et des poèmes « Sur l'autre Rive, » « Icones féodales », etc. Il vient de faire éditer par les soins de la vivante revue *Le Thyrsé*, trois « Petites Scènes : Thalès, Une cruelle, La Révélation ».

Thalès et *Une cruelle*, quoique n'ayant rien de commun, sont des scènes toutes deux marivaudantes, mais sur un ton différent, celle-ci sur le ton du XVIII^e siècle et celle-là sur le ton de l'époque où les bergers de l'Hellade avaient des lettres. *Une cruelle* nous a paru néanmoins, avec ses alexandrins très réguliers, manquer de légèreté et surtout de clarté. Quant à *Thalès*, poème dramatique, il évoque bien ce temps conventionnel et charmant de la Grèce antique où les héros étaient nombreux, les champs pleins de la musique des pâtres et les jeunes femmes toujours parées de fleurs et toujours belles.

Il faut mettre hors de pair la troisième scène *La Révélation*. Un homme, jadis, fut tué; celui que la rumeur publique désigna à demi mots comme le meurtrier, agonise; le véritable assassin alors, sous les assauts de la conscience, avoue son crime à celle qui en fut l'occasion et qui ne l'ignorait point. Cette « petite scène » est grande, elle est poignante et portée au théâtre elle produirait un effet puissant. Elle est si forte que les deux autres en pâlisent. Si c'était nécessaire encore, elle serait « La Révélation » du talent de M. de Vuyst.

G. D'A.

Charles Gaubert, anarchiste, par EUGÈNE MARTHA. — (Paris, Grasset.)

L'admirable figure centrale de ce roman ce n'est point Charles Gaubert,

intellectuel de l'anarchie, c'est sa sœur Thérèse, une *française*, vaillante et pure. A travers la tragique aventure — possible après tout — que nous conte avec un grand talent de metteur en scène, M. Eugène Martha, elle reste sereine et sans ombre. Et l'on ne peut perdre le souvenir de cette simple héroïne quand on a lu ce livre où se mêlent en des pages fortement burinées un drame de famille et un drame social.

P. N.

L'amour de vivre, par M. le baron CARRA DE VAUX. — (Paris, Bloud. Bibliothèque Philosophes et Penseurs.)

On trouvera résumées dans ce petit livre, en quelques pages remarquables de clarté et de précision, la vie et l'œuvre de Léonard, tout ce qu'il est essentiel de connaître sur les travaux de ce grand homme, aussi bien en matières d'art que dans les autres domaines de la connaissance.

A. G.

Collection des plus belles pages : *Saint-Evremond*, avec portrait et notice de REMY DE GOURMONT. — (Paris, *Mercure de France*.)

Durant ce XVII^e siècle français, qui a eu tant d'esprit et tant de sortes d'esprit, du plus grave au plus passionné ou au plus comique, Saint-Evremond fait figure d'esprit moyen, modéré dans le sentiment comme dans la pensée. Il a de la mesure, de la finesse et son scepticisme est aimable et sincèrement tolérant; il raille volontiers mais supporte aisément qu'on pense autrement que lui. C'est, en somme, un gourmet, un épicurien, qui s'est toujours trop habilement défendu de l'ennui pour jamais ennuyer les autres !... Son talent s'est éparpillé en des essais charmants, dans une volumineuse correspondance dont M. Remy de Gourmont nous offre ici l'essentiel.

A. G.

Voyage d'un Anglais en France en 1789. *Lettres du docteur Rigby*, traduites par M. Caillet; introduction et notes de M. le baron de Méricourt. — (Paris, Nouvelle librairie nationale.)

Ces lettres écrites à sa famille par un témoin des premiers actes de la Révolution à Paris — il y était le 14 juillet — constituèrent un document précieux pour l'étude et l'histoire des préliminaires de cette période violente. Ce n'est pas que le docteur Rigby donne beaucoup de détails, et encore moins de détails inédits, sur la physionomie de Paris à cette date; l'intérêt de cette correspondance réside surtout dans le récit que fait l'auteur de ses pérégrinations dans une grande partie de la France et les indications qu'il donne sur l'état de prospérité et de richesse agricoles où il l'a trouvée. Comme le fait remarquer M. de Méricourt, dans son attachante *Introduction*, ces renseignements contredisent en complétant ceux d'autres voyageurs anglais moins bienveillants ou plus prévenus, comme Arthur Yung, sur l'autorité desquels on s'est appuyé d'une façon trop absolue, peut-être, pour tracer les tableaux les plus sombres de la misère des campagnes françaises, à l'approche du cataclysme politique qui mit fin à l'ancien régime.

A. G.

NOTULES

Notre bien cher ami Pierre Nothomb, notre secrétaire de rédaction, a épousé le mercredi 12 juillet Mademoiselle Juliette Bamps, de Hasselt. Nous lui envoyons nos plus cordiales félicitations et nos plus sincères souhaits de bonheur.

* * *

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous devons différer la publication du compte rendu du Salon du Printemps.

* * *

« Savonarole », œuvre du Maître Yvan Gilkin, a été exécutée au Théâtre de la Monnaie tout récemment, grâce à une vaillante société dramatique indépendante qu'il faut féliciter de cette belle initiative. Nous avons, on se le rappelle, rendu compte jadis de l'œuvre d'Yvan Gilkin.

* * *

La classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière à des élections qui furent assez vivement disputées. Dans la section de peinture, M. Emile Claus a été nommé membre effectif; M. Albert Baertsoen, membre correspondant. Dans la section de musique, M. Jean Van den Eede, directeur du Conservatoire de Mons, a été élu membre effectif; M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège, l'a remplacé comme membre correspondant. Dans la section de sculpture, un fauteuil a été offert à M. Jules Lagae. Dans la section des Sciences et des Lettres, M. Georges Hulin a été délégué comme membre effectif; M. Charles Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, comme membre correspondant.

Enfin, M. Vernon a, dans la section de gravure, remplacé comme membre associé feu Oscar Roty.

* * *

C'est une pianiste belge, M^{lle} Hélène Dinsart, élève de M. Arthur De Greef, qui a remporté le prix au concours international organisé à Paris par *Musica* et qui avait réuni trente-huit concurrents. Le jury était composé de MM. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de Paris; Raoul Pugno, Diémer, Risler, A. De Greef et X. Leroux.

Nos félicitations à la lauréate, — et à son professeur.

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

L'Arc-en-ciel, par PIERRE NOTHOMB (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

L'an mille, drame en vers, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue), 3 fr. 50.

Haute Plaine, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Assoc. des écriv. belges), 3 fr. 50.

Ailleurs et chez nous, par GEORGES VIRRÈS (Bruxelles, Vromant), 2 fr. 50.

Coups d'ailes, poésies, par MARCEL WYSEUR (Gand, Siffer), 3 fr. 50.

La Littérature française au XIX^e siècle, par PAUL HALFLANTS, 2 vol. (Bruxelles, Dewit), prix de chaque volume 3 fr. 50.

Les Vertus bourgeoises, par HENRY CARTON DE WIART (Paris, Perrin), 3 fr. 50.

Les Saisons mystiques, par GEORGES RAMAËKERS (Bruxelles, Horsipian), 3 fr. 50.

Saint François d'Assise, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.

Pèlerinages franciscains, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.

Les cendres du foyer, par HENRY D'HENNEZEL (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

Le chemin de sable, par JACQUES DES GACHONS (Paris, Plon), 3 fr. 50.

L'immolé, par ÉMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

La fosse aux lions, par ÉMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

Le théâtre, de PAUL CLAUDEL. I. Tête d'or; II. La ville (Paris, Mercure de France), 2 vol., chaque vol. 3 fr. 50.

La Robe de laine, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.

Les carnets d'un stagiaire, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.

Au milieu du chemin de notre vie, par DOM BRUNO DESTRÉE (Paris, Bloud), 3 fr. 50.

La lumière de la Maison, par JEAN NESMY (Paris, Grasset) 3 fr. 50.

Bismarck et l'Eglise, par GEORGES GOYAU (Paris, Perrin), 2 vol. 8 francs.

Le Puison, par GEORGES WILLAME (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

*
* *

Accusé de réception :

ART : *L'art classique*. Initiation au génie de la Renaissance italienne, par H. WÖLFFLIN, trad. par de CONRAD DE MANDACH. Vol. ill. (Collection : Les Etudes d'art à l'étranger, Paris, Laurens). — *Les arts anciens du Hainaut* (Exposition de Charleroi). Conférences. Vol. ill. (Bruxelles, Van Oest). — *La peinture en Belgique*. Les Primitifs flamands. Fascicule X, par H. FIERENS-GEVAERT. Vol. ill. (idem).

BIOGRAPHIE : *Ma vie*, par RICHARD WAGNER. Un vol. (1813-1842), trad. par W. VALENTIN et A. SCHENK (Paris, Plon). — *Autobiographie* d'HENRY STANLEY, trad. par Georges Feuillooy. Deux vol. (Paris, Plon).

HISTOIRE : *Adolphe Dechamps*, par E. DE MOREAU (Bruxelles, Dewit). — *Bismarck et l'Eglise*. Le Culturkampf, par GEORGES GOYAU. Deux vol. (Paris, Perrin).

LITTÉRATURE : *Les meilleures pages* de SCHILLER. Introduction de Lucidarme (Tourcoing, Duvivier). — *Charles Van Lerberghe*. Antologie (Bruxelles, Assoc. des écriv. belges). — *Les grandes mystifications littéraires*, par AUGUSTIN THIERRY (Paris, Plon). — *En Wallonie*, par LOUIS PIERARD (Bruxelles, Lamertin).

MUSIQUE : *Musique et musiciens de la vieille France*, par MICHEL BRENET (Paris, Alcan).

PHILOSOPHIE : *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, par JULES PACHEU (Paris, Perrin). — *La force morale*, par G. LEGRAND ((Paris, Lethilleux).

POÉSIE : *L'adieu à l'adolescence*, par FRANÇOIS MAURIAC (Paris, Stock). — *Au fond des yeux*, par JEAN DE BÈRE ((Paris, Perrin). — *Le jardin des tropiques*, par DANIEL THALY (Paris, Le Belfroi). — *Les rêves exaltés*, par LUCIEN BOUDET (idem). — *Les parfums du coffret*, par HENRI MALO (idem). — *Les caresses à la fiancée enfantine*, par ALBERT DU BOIS (Paris, Lemerle). — *Le rayonnement*, par ANDRÉ DELACOUR (Paris, Ed. du Temps Présent). — *Le chant des sources*, par PIERRE D'ARCANGUES (Paris, Perrin). — *Le paradis retrouvé*, par JOACHIM GASQUET (Paris, Grasset). — *La moisson du passé*, par MARIE DE BLONAY (Paris, Grasset).

ROMANS : *Le triomphe de l'homme*, par FRANÇOIS LÉONARD (Bruxelles, Lamberty). — *La petite miette*, par MATHILDE ALANIC (Paris, Plon). — *Modeste Automne*, par MARGUERITE BAULU (Paris, Leclerc).

VOYAGE : *Promenades italiennes*, par F. GREGOVORIUS, adapté de l'allemand par Jean Carrère (Paris, Plon).





L'ANNONCIATION

par FRA ANGELICO

(Cortone. — Chiesa del Gesu)

Cortone

Lundi de Pâques, 17 avril 1911.

LOUIS LE CARDONNEL. *A la Toscane :*
« Je me suis promené, pèlerin, dans ses villes .. »
(*Mercur de France*, 1910.)



L'EXPRESS de Rome m'a déposé ici, à l'heure éclatante de midi. Par les lacets lents, entre des murs bas, une voiture me hisse — avec des *aah!* sonores d'encouragement au cheval poussif — vers la ville accrochée au flanc du mont. Vision parfaite des anciens âges, Cortone étagée harmonieusement sur un piédestal abrupt, ses toits et ses campaniles.

Là-haut, je m'accoude à la balustrade en hémicycle. (Hélas! le nom de Garibaldi s'appesantit ainsi qu'ailleurs, éliminant les gloires locales sous la banalité du *Risorgimento!*) « Plus que pour l'attaque ou la défense, dit M. Gabriel Faure (1), ces terrasses furent choisies pour la joie des yeux... » A mes pieds se déploie, *océan de culture aux vagues fressées* (2), la plaine verte à travers laquelle serpente le ruban poussiéreux des routes. Un grand silence dominical plane, jusqu'aux lignes précises des montagnes...

La nappe scintillante du lac Trasimène réveille notre mémoire classique, parfois sommeillante. L'impassible Baedeker lui-mêmes'émeut : « Le souvenir de la victoire qu'Annibal remporta en ce lieu sur le consul romain Flaminius couvre le charmant paysage d'un voile de tristesse. » Non, pourtant ; la magie de la lumière dissipe toute mélancolie littéraire.

Plus près de moi, l'église à dôme de *S. Maria del Calcinaio*,

(1) *Heures d'Ombrie*. (Paris, Sansot.)

(2) R. SCHNEIDER : *L'Ombrie, l'âme des cités et des paysages*. (Paris, Hachette.)

parmi la dévalade des oliviers gris où pointent çà et là les cyprès, droits comme des cierges. Ah! les peintres toscano-ombriens qu'élut la sympathie contemporaine ont observé avec amour ces horizons aérés et limpides! Au bord du ciel parsemé de légers nuages semblables à des écharpes molles, je retrouve les vallées larges et nobles qui s'allongent derrière leurs personnages recueillis. Séjour de l'Angelico, patrie de Luca Signorelli (oublions qu'elle vit naître aussi Pietro Berettini, décorateur pompeux du Palais Pitti), Cortone va m'offrir un régal *quattrocentiste!*

*
* * *

Il faut auparavant considérer le mystère étrusque. Au *Pretorio*, le custode s'interrompt d'épousseter gravement les in-folios de la Bibliothèque publique, pour m'ouvrir le petit musée. Les volets écartés laissent pénétrer l'ardent soleil sur le fameux lampadaire de bronze aux figurines grimaçantes. Sirènes, satyres et léopards, autour de la Gorgone, revêtent une patine incomparable.

Je gagne la place de la cathédrale, dallée et morte, en face d'un ravin désolé. L'Angelico règne, au *Gesu*, avec une œuvre maîtresse, l'*Annonciation* (1), d'une ferveur inégalée. Le jeune moine dominicain subit à Cortone l'influence mystique de l'Ombrie voisine. Et ce tableau est certes, de par la fraîcheur exquise de l'inspiration, l'une des plus touchantes pages de l'art chrétien. Sous un élégant portique, l'ange habillé de violet se tourne vers la Vierge en robe rouge et manteau bleu, aux pommettes si roses, aux yeux si candides, au mouvement si gracieux des bras croisés sur la poitrine. Partout l'or ajoute un pieux rayonnement : la frange des draperies, les ailes de l'ange, le siège de la Madone, les nimbes étoilés d'orfèvrerie, les lettres de la *Salutation* qui s'échappent des lèvres de l'Annonciateur pour rejoindre l'*Ecce Ancilla Domini*, — tout est d'or! Dans la paix profonde de l'oratoire, je me répète à mi-voix la phrase de Vasari : « Aucuns disent qu'il ne mit jamais la main au pinceau sans avoir dit son oraison... »

Les deux prédelles ne sont guère inférieures. Les *Scènes de la vie de la Vierge* : rencontre de la Porte dorée, Mariage, Visita-

(1) *L'Arte*, 1897, p 472.

tion, Adoration des mages, se déroulent selon la coutume en de naïves montagnes ou de minuscules architectures. Les *Scènes de la vie de saint Dominique* le montrent avec saint François, à genoux tous deux dans la rue et s'embrassant. Puis une fenêtre, où l'on voit le pape qui dort dans son lit. Et le repas du saint, servi par des anges. Enfin sa mort, environnée des frères navrés...

Au Dôme m'attendent les œuvres curieuses des dernières années de Signorelli, parmi ses compatriotes admiratifs qui l'empêchaient de s'apercevoir que son esthétique avait vieilli. Je grimpe au revers de l'autel, pour mieux examiner les parois assombries du chœur. La *Descente de croix* (1) (1502) a l'allure d'une fresque foncée; les vêtements des femmes se rehaussent d'or, et le corps brun du Christ accuse l'anatomie un peu fruste propre au maître illustre de la *Capella nuova* d'Orvieto. La *Cène* (1512) soulève un intéressant problème iconographique. Le moment choisi est l'*Institution de l'Eucharistie*. « Pas de repas, pas de table, pas de bancs : au milieu des disciples agenouillés ou debout, le Christ s'avance et leur donne sa chair et son sang avec l'hostie. Cette Cène est une *Communion* (2). » Le brusque abandon des traditions s'explique à mon sens par Justus de Gand et sa *Cène* d'Urbin, dont la disposition quasi symétrique présente quelque analogie avec ce panneau-ci. J'étudierai ailleurs l'influence exercée par notre flamand sur le développement de l'art ombrien... Le Christ — visage très doux, attitude penchée et geste résigné — marche (mais non pas d'une façon heurtée et maladroitement comme à Urbin) sur le pavement libre, entre les deux groupes des apôtres. Pour décor : une arcade et le ciel pâle. Sentiment religieux intense, coloris assourdi; il semble que la vieillesse ait donné au farouche prédécesseur de Michel-Ange une relative onction. Un tableau cintré, de l'extrême fin de sa carrière (1521), la *Conception de la Vierge* (3), apparaît confus et médiocre. La Vierge se dresse, immense, par-dessus des têtes de chérubin, parmi lesquelles s'élève l'arbre de vie avec Adam et Eve de part et d'autre; en haut, le Père éternel; sur terre, trois prophètes de chaque côté, dont David avec le

(1) CRUTWELL : *Signorelli*.

(2) SCHNEIDER : *Op. cit.*

(3) CRUTWELL : *Op. cit.*

psautier et Salomon couronné (1). — J'allais omettre un travail d'atelier, abîmé, la *Nativité et les bergers*; ceux-ci bien conventionnels, tandis que le saint Joseph est une remarquable figure. Sommes-nous assez éloignés cependant des prototypes de Van der Goes et Ghirlandaio! — Ne quittons point la basilique grise sans un coup d'œil à l'*Annonciation* de Mino da Fiesole, encadrant le Christ (au tympan l'inscription *Oleum infirmorum*) sous un plafond à caissons.

Au bout de la *via Dardano*, je sors de la ville pour contempler les remparts millénaires. Leur indestructible masse, teintée de rouille, se confond avec les versants pelés.

Ensuite S. *Dominico*. Trois tableaux dorés, étonnamment conservés, luisent au fond de l'église blanche. Un Angelico : *Vierge timide, Enfant bouclé, saints et saintes* (vers 1414). La *Madeleine*, d'une ineffable pureté, surtout attire! Citons à son propos l'amusante réflexion de René Schneider (2) : « Elle a beau tenir dans ses doigts fuselés le coffret à parfums et être blonde comme les blés mûrs, elle n'est point Madeleine; rien ne subsiste de la pécheresse : fra Beato manquait d'information et d'aptitudes pour rendre avec le pinceau ne fût-ce que le souvenir du péché! » A côté de cette composition d'une franchise juvénile, je suis tenté d'estimer prétentieux et compliqué le Lorenzo di Niccolo du maître-autel, un *Couronnement de la Vierge* (1440). Sassetta résiste seul à la confrontation. Quel délicieux artiste! J'ai appris à le connaître à Chantilly, où il est représenté par un inoubliable *Saint François*. Ici : la *Vierge et l'Enfant*, deux anges agenouillés, *Saint Nicolas*, *Saint Michel* efféminé, *Saint Jean-Baptiste*, *Sainte Marguerite* avec sa tête de docteur subtil à l'extraordinaire coiffure. Mentionnons un Signorelli presque monochrome gâté : la *Vierge, saint Dominique, saint Pierre Martyr et un moine donateur* qui surgit du sol (1515).

L'église S. Niccolo renferme, elle, un chef-d'œuvre de Luca Signorelli : le *Corps de Jésus soutenu par un ange* sur le bord de la tombe, adoré par saint François, saint Dominique, saint Jérôme, d'autres saints et des anges (3). Est-il besoin d'en

(1) S. REINACH : *Répertoire de peintures du Moyen âge et de la Renaissance*, I, p. 456. La partie supérieure ne paraît pas de la main de l'artiste.

(2) *Op. cit.*, p. 19.

(3) CRUTWELL : *Op. cit.*, p. 92.



LA DÉPOSITION DE JÉSUS AU TOMBEAU

par LUCA SIGNORELLI

(Cortone. — Compagnia di S. Nicolo)

souligner les caractères habituels : force rude et réalisme épique, manifestés dans une mise en scène impressionnante et originale? La marmaille qui, du dehors, m'accompagne, s'empresse de me faire voir l'envers du panneau : la *Vierge trônante et l'Enfant*, entre les hautes figures des *Saints Pierre et Paul*. Mais voilà qu'en manœuvrant la charnière, une lampe s'écroule bruyamment. De l'huile répandue sur la nappe de l'autel; une agitation prolongée s'ensuit... Lorsqu'elle s'apaise, je monte à l'église moderne de Sainte-Marguerite, juchée au contrefort supérieur. Un couvent franciscain s'accôle à la *Fortezza* délabrée. Réceptacle trop vulgaire, — marbre criard et lourde dorure — on y évoque malaisément la sainte, créature de passion et de foi, alternativement dévorée par les amours terrestres ou consumée dans le renoncement divin. Le brûlant XIII^e siècle s'incarne en elle!

*
* * *

Le parvis — pelouse où des enfants jouent — domine la contrée fertile et douce. Les cloches des sanctuaires se répondent de colline en colline. Je rêve longuement, dans l'azur illimité.

Puis, j'erre par les rues escarpées, tour à tour dans l'ombre froide, parfumée d'ail, et dans l'aveuglant soleil aux échappées. J'abandonnerai à regret Cortone, ses remparts, ses toits et ses campaniles sur le ciel, — vision parfaite des anciens âges!

L'heure a sonné de redescendre vers la vie. Tandis que j'attends le train, s'interpose entre la fière cité et mon regard d'adieu la poussière épaisse soulevée par les automobiles...

PIERRE BAUTIER.



Matin de Mai

*Quelle paix! ce matin de Mai n'est qu'un sourire.
Vers un bleu paradis les arbres pèlerins,
En file sur la route calme qui s'étire,
Balancent sur nos fronts leurs feuillages câlins.*

*Le soleil est un Ange en armure de flammes
Qui monte au clair zénith d'un vol égal et sûr,
Et son regard tranquille en tombant de l'azur
Fait chanter en échos les choses et les âmes.*

*Le Ciel s'approfondit comme un dôme enchanté.
Mère! ce jour béni reflète votre grâce,
Et vous faites l'aumône avec votre beauté
A la prière en pleurs de ce monde qui passe.*

*Ah! mieux que ce printemps, dans un chaste réveil,
Nous sentons que nos cœurs, au fond de nos poitrines,
Fleurissent à l'envi de prières divines
L'Enfant que vous portez, plus beau que le soleil.*

*La terre est comme un chœur où l'on chante Matines;
Sa joie est pacifique ainsi qu'une oraison.
Vos pieds blancs vont marcher sur nos vertes collines
Et votre robe d'or frôler notre gazon.*

*Ces fleurs ne sont ici, parmi les herbes hautes,
Que pour baiser vos pas, Mère du bel amour,
Les oiseaux n'ont de cris que pour chanter ce jour
Où nos cœurs dilatés s'allègent de leurs fautes.*

*Ineffable Sagesse, au sein du Dieu caché,
Vous riez, vous jouez, flamme ardente et pieuse!
Votre front tout pétri de lys et sans péché,
Sur nos fronts obscurcis met sa lumière heureuse.*

*O fraîches fleurs d'en-bas! jeunes oiseaux! et nous,
Pêcheurs dont les pieds nous gardent de vieilles plaies,
Prions! chantons parmi les ronces et les haies!
O pierres du chemin, recevez nos genoux.*

*La patrie un instant transparait sous tes voiles ;
Derrière toi, Nature ! est un monde inconnu.
D'un astre dont l'éclat éteindrait tes étoiles,
Le charme de ce jour qui te baigne est venu.*

*Doux éphémère ! avec nos âmes immortelles,
Chante ! tiède matin de Mai, frêle splendeur !
Car ce qui souffre en nous s'émeut de ta candeur
Comme un ange exilé qui retrouve ses ailes.*

*Tout s'élève par nous vers le Maître adoré.
Nous habitons, ainsi qu'un prêtre dans son temple,
Cet univers muet qui par nous consacré,
Parle par notre voix et par nos yeux contemple.*

*Chante donc, ô matin ! et la Mère et le Fils,
Et nous ferons un hymne, avant qu'il ne s'efface,
Sur le rythme incertain de la chanson qui passe,
Au printemps éternel de la Rose et du Lys.*

CHARLES GROLLEAU.



Poèmes en prose

La pelisse

La jeune fille descend l'escalier et voit au portemanteau une longue pelisse de fourrure qu'elle n'a jamais vu porter par son père ou par son frère.

Elle s'étonne, s'arrête et tâte de ses doigts fins le petit-gris soyeux.

La pelisse donne un air cosu au vieux portemanteau de fer forgé; elle jette dans le vestibule l'odeur étrange et amère de la bête.

Mais cette pelisse est hautaine et froide.

A côté d'elle pendent des pardessus légers, des casquettes et des foulards de bas prix.

La jeune fille parcourt le vestibule d'un regard triste..... Les portes sont basses et étroites; au palier, un chiffon rouge, déteint, garnit la fenêtre; le long des murs dont la peinture imite mal le marbre s'alignent des pots de terre cuite qu'un papier d'argent enroule et où végètent de chétifs dragomiers.

La jeune fille a noué des rubans mauves à leurs feuilles..... mais tout cela est si pauvre, d'une ornementation si maladroite que la jeune fille soupire..... en regardant la pelisse insolente dont un coin de l'épaisse fourrure gît sur les dalles fraîchement lavées.

Après le souper

La joie tranquille d'être le soir après le souper dans le désordre silencieux de la salle à manger.

Distraitement, en fumant ma petite pipe garnie d'ambre jaune, mes yeux vont sans fatigue sur les choses qui dorment et luisent sous l'abat-jour de verre blanc.

Le cendrier, une autre pipe — celle de mon père — qui est

couchée auprès d'un livre et qui est encore tiède, les enveloppes ouvertes et déchirées, l'encrier d'étain maculé, ma tasse où les morceaux d'un sucre résistent aux dernières gouttes du café noir, le vieux *Vesperale romanum* du vicaire, mon ami, les chaises déplacées, tout ce que je revois chaque soir dans un pêle-mêle séduisant et traditionnel me murmure une chanson de bonne humeur et d'apaisante simplicité.

Les bruits de la rue ne m'arrivent pas, car la rue est très loin et le jardin me sépare d'elle.

Les bruits des passions grises et des désirs impétueux n'ont point troublé mon front et la bonté de ma solitude m'étonne doucement et me caresse un peu.

La joie tranquille d'être le soir, après le souper.....

Dernière chanson

Encore un peu de ses mains blanches plane sur le clavier muet.

Elle est partie depuis une heure et nous nous sommes séparés comme si nous étions sûrs de nous revoir bientôt, car je l'ai vue à toute minute pendant ce long mois de douceur.

Et ses petits doigts blonds n'ont laissé sur les touches encore tièdes de son frisson qu'un peu de la poudre fine de leur chair.

Elle jouait le *Frühlingrsrauschen* de Sinding et la cascade frêle des notes célestes murmure encore à mes oreilles.

La page de la musique est légèrement soulevée du dernier coup qu'elle lui donna.

Et son mouchoir dont le parfum me la rappelle tout entière est resté sur la fenêtre.

Tous les miens ont quitté la maison comme s'ils avaient compris mon chagrin et voulu me laisser seul avec l'ombre brûlante de l'absente.

Et je voudrais poser mes mains sur toutes les chères choses qu'elle-même a touchées; je voudrais les écraser sur l'ivoire jauni, les replier dévotement sur le petit mouchoir brodé et les glisser, désireuses, exaspérées, partout, partout où elle a passé, pour la retrouver et la reprendre.

Et la salle à manger où sa robe d'été venait jeter un rayon de soleil, avec moi semble l'attendre,

CHARLES ANCIAUX,

Résurrection

*Le marbre blanc veiné d'azur d'un torse nu
Où palpite la chair puissante d'un Ephèbe,
Au Forum en décombres émerge de la glèbe,
Et le soleil salue un chef-d'œuvre inconnu.*

*La tête fière et fine, et d'un galbe menu
Contraste avec ce corps d'athlète, dont la plèbe
Adorait la vigueur dans Olympie ou Thèbe,
Et se livre au baiser du jour si tard venu.*

*Or, deux Hommes sont là, qui, témoins de la fouille,
Admirent, contemplant la sublime dépouille,
Raphaël, la douceur exquise de ses yeux,*

*Michel-Ange, son corps musclé, sa force allièrè,
Et, pleins d'un rêve immense, ils regardent tous deux
L'Adolescent divin monter dans la lumière.*



Kundry

*Farouche aventurière, ô femme étrange, ô sœur,
Tour à tour délirante et soumise, ô symbole
Et miroir où mon âme altière, aimante et folle
Vient mirer tour à tour sa fièvre et sa douceur.*

*Module en moi l'accord frénétique ou berceur
De ton harmonieuse ou sauvage parole ;
Illumine aux reflets de ta rouge auréole
Le palais de cristal où vibre ma Douleur.*

*Kundry!... Lui ressembler!... Pour sauver ceux qu'on aime,
Offrir éperdûment son corps joyeux et blême
Aux crocs ardents des loups, aux ronces des chemins ;*

*Puis, le front hâve, l'œil en feu, le cœur en fête,
Se trainer à leurs pieds, comme une douce bête,
Et mourir de tendresse, en leur baisant les mains.*

EMILE CHARDOME.



L'Art d'après Ernest Hello



TOUT homme qui veut se faire une opinion raisonnée des œuvres d'art que le passé nous a léguées ou que nos contemporains nous offrent doit être en possession d'une théorie esthétique. Soit qu'elle résulte de ses observations et de ses réflexions personnelles, soit qu'il l'ait acceptée d'autrui et se la soit assimilée, une théorie esthétique inspirera nécessairement ses jugements, ses admirations, ses réserves, ses condamnations. Toute appréciation raisonnée d'une œuvre d'art implique une conception de la nature de l'art, de son rôle et de ses lois.

Si la nécessité d'une esthétique s'impose à quiconque se préoccupe d'art, elle se fait particulièrement sentir au critique qui fait profession d'étudier, d'analyser et de juger les œuvres d'art. Le qualificatif « impressionniste », appliqué de nos jours à une école et à une méthode critique, ne doit pas nous tromper. Les « dogmatiques » ne sont pas seuls à avoir une esthétique; les impressionnistes ne sauraient se passer d'en avoir une. Seulement elle est moins complète, moins liée, ou bien ils prennent soin de la dissimuler en présentant comme l'expression de leur sentiment personnel ce que d'autres formulent comme la conséquence logique de règles objectives.

Quand Jules Lemaitre apprécie Corneille, Lamartine ou Georges Ohnet, il en a des motifs, déduits de conceptions esthétiques générales, tout aussi bien que Brunetière a des raisons — plus réfléchies, plus coordonnées ou plus apparentes seulement, — de juger à sa manière Bossuet, Molière ou Balzac. Tous deux ont une philosophie de l'art, mais chez l'un elle est moins fortement charpentée, moins précise, plus flexible et ondoyante, elle ne transparait que par instant sous la phrase infiniment souple et pleine de charme, tandis que, chez l'autre, elle constitue un ensemble doctrinal dont les principes et les attaches sont comme de parti pris mis en relief par la vigueur et la complexité de la langue.

Ernest Hello, qui avait à un haut degré l'esprit philosophique, en même temps qu'il possédait très développées les facultés de l'artiste, a dû se faire sa philosophie de l'art.

Son œuvre est un tryptique, dont un panneau est consacré à la Vie, le deuxième à la Science, le troisième à l'Art.

L'art n'a pas été sa préoccupation exclusive, mais il a tenu une grande place dans ses méditations. Ce serait cependant s'illusionner que de chercher dans les ouvrages de ce penseur un système d'esthétique rigoureusement lié et

logiquement exposé. Hello ne donne jamais à ses idées un développement méthodique. Sa pensée procède comme par éclairs. Il semble avoir médité tel ou tel sujet suivant qu'il venait s'offrir au seuil de son esprit. Sa philosophie de l'art est dans ses livres, disséminée, fragmentaire. Néanmoins ses idées sur l'art nous paraissent dignes d'être proposées à l'attention : elles sont souvent très vraies, très belles, très fécondes, parfois magnifiquement exprimées et mises en valeur. Nous voudrions essayer de les grouper, de les commenter, de les apprécier.

L'esthétique de Hello est principalement une esthétique littéraire. Ecrivain et idéologue, — j'emploie ce mot dans un sens tout à fait favorable, est-il besoin de le dire, — Hello devait porter le meilleur de son attention sur l'art littéraire; les autres formes de l'art n'ont tenu qu'une place secondaire dans ses préoccupations.

Examinons d'abord ce qu'il a pensé et dit de la critique et du style.

I. — La Critique

Au début de son livre sur l'Art (1), Hello, critique d'art, nous dit ce qu'il pense de la critique, quelle fonction il lui attribue, comment il la conçoit.

Hello commence par mettre en valeur l'importance et la dignité de la critique.

Son importance et sa dignité apparaissent dans toute leur splendeur si l'on réfléchit à cette phrase écrite par Hello : « La critique est la conscience de l'Art. »

La critique, c'est donc l'intelligence et le jugement des œuvres d'art.

Sans la critique, l'artiste ne se connaît pas pleinement lui-même, il n'a pas une idée exacte de sa force, de sa faiblesse, de ses qualités, de ses défauts. Sans la critique, le public ne se rend compte ni de la valeur réelle des diverses œuvres et des diverses écoles, ni de leur genèse, de leur enchainement, de leur influence. Sans la critique, l'artiste et le public risquent de s'égarer dans l'illusion de leur fantaisie.

La critique n'est donc pas cette hargneuse et rébarbative figure sous les traits de laquelle le peintre Wiertz la représentait ou plutôt la caricaturait.

Mais, en fait, les critiques s'inspirent-ils toujours de cet idéal de la critique? Hélas! non. Hello le constate et l'avoue.

« La critique telle qu'on la pratique habituellement, dit-il, est une bavarde lâche et complaisante, qui ne sait parler, ni ne le peut, ni ne l'ose. »

Si la critique ne remplit pas d'ordinaire sa mission, c'est, d'après Hello, que ses yeux sont aveuglés de préjugés ou que sa langue est paralysée de peur.

Trop souvent la critique est une myope qui ne voit que les détails d'une œuvre et les juge à l'aide de formulaires.

(1) *L'Homme*, livre troisième.

Cette critique médiocre n'a de sollicitude que pour son égale, la médiocrité artistique.

La critique, digne de ce nom, doit s'élever aux vues d'ensemble et discerner le génie dans la libre diversité de son expression.

Plus souvent encore la critique aperçoit confusément la vérité, mais n'ose pas la proclamer. Elle craint de rompre avec l'opinion, avec la tradition, avec le pouvoir, en se rangeant franchement du côté de la beauté méconnue, en condamnant ouvertement le laid triomphant.

Dans un article sur « les devoirs de la critique », que contient le recueil intitulé *Le Siècle*, Hello parle des progrès de la critique littéraire et de la critique historique au XIX^e siècle. Un travail semblable s'est produit en toutes deux. « Maintenant, dit-il, la critique littéraire, dans le livre, cherche l'idée, et, dans l'écrivain, cherche l'homme. Dans l'homme elle étudie le milieu social qui l'a fait naître ou mourir, qui a encouragé ou combattu ses aptitudes. Par là, elle rejoint la critique historique et la critique philosophique. » Il montre ensuite combien la critique du XIX^e siècle est supérieure à la critique du XVIII^e, incarnée en Voltaire « qui ne visait que les mots ». Ce progrès, Hello le salue et s'en réjouit. Mais il ne saurait s'en contenter, et l'on comprend de suite pourquoi.

C'est que, dans l'état actuel, trop absorbé par son rôle d'historien, enorgueilli de ce rôle, le critique oublie souvent sa fonction de juge, la dédaigne et parfois la nie. Le critique raconte, explique, et ne juge plus. Beaucoup prétendent même qu'il ne doit que retracer, en déterminant ses causes, l'évolution des formes et des écoles artistiques, sans prétendre à les juger. Le XIX^e siècle a vu se produire, en matière d'art, ainsi que de philosophie et de sciences morales ou sociales, un mouvement intense vers les études historiques et comparatives. On a entrepris de scruter de près la genèse des systèmes philosophiques, l'évolution des mœurs, la transformation des modes d'organisation sociale, gouvernementale, juridique. On a procédé de même dans le domaine de la critique artistique et notamment littéraire. Sainte-Beuve a mis en relief la psychologie des écrivains, Taine les rapports entre l'artiste et son milieu constitué par les circonstances de pays, de race, de moment où il s'est formé et a produit son œuvre.

Certes, l'orientation historique et comparative était bonne en soi, digne d'encouragements, féconde en promesses, à condition de n'être pas exclusive. Mais le trouble des esprits et le scepticisme soufflant en tempête ont fait qu'on en est venu fréquemment à tenir pour vaine toute entreprise qui ne fût pas uniquement historique ou comparative. Considérez les programmes d'enseignement, la manière d'enseigner, la nature des publications, vous verrez combien prédomine cette tendance. Chez les deux grands critiques dont nous citons tout à l'heure les noms, elle trouvait encore certains contrepoids. Sainte-Beuve sut joindre à une curiosité très vive d'histoire, de psychologie, voire de physiologie, un jugement souvent éclairé et ferme de la valeur des œuvres. Taine qui, pendant la première partie de sa carrière, représenta ce que la méthode évolutionniste avait de plus absolu et de plus exclusif, nous apparaît, dans sa *Philosophie de l'art*, dégagé de cette intransigeance et par-

tisan d'une théorie normative de l'œuvre artistique dont il s'efforce de fixer les lignes maîtresses. A tous deux cependant, et surtout à Sainte-Beuve, il manqua le secours d'une philosophie solide du monde, de l'homme et de la vie, sans lequel le critique ne peut jeter la sonde jusqu'au fond des œuvres étudiées. Un ouvrage de M. Michaut nous permet de suivre pas à pas les incessantes variations philosophiques et religieuses de Sainte-Beuve, et nous édifie pleinement sur la plasticité que ce grand critique présenta toujours aux influences les plus diverses. Quant à Taine, d'abord hégélien, spinoziste, déterministe déclaré, il évolua dans la dernière phase de sa vie et de ses études vers une conception spiritualiste et chrétienne, sans cependant s'y fixer décidément.

Hello a vigoureusement protesté contre l'envahissement excessif du point de vue historique dans le domaine de l'art et contre la méconnaissance du rôle dogmatique qui incombe à la critique. Hello repoussait ainsi, sur le terrain de la critique artistique, la doctrine hégélienne qu'il avait d'ailleurs attaquée de front sur le terrain philosophique.

Là où la philosophie traditionnelle voit une contradiction, Hégel et ses disciples voient un complément, une synthèse. Déduisez les conséquences de la philosophie hégélienne au point de vue artistique et vous aboutirez nécessairement à la ruine de toute critique dogmatique. Toute forme d'art trouvera dans son existence sa justification ; aucune ne sera donc condamnable. Hello, lui, veut une critique qui sache joindre au sens historique la préoccupation dogmatique, c'est-à-dire une critique basée sur des principes, éclairée par la philosophie traditionnelle.

Cette critique-là, franche et vigoureuse, dégagée des préjugés, il l'a tentée dans plusieurs études insérées dans son livre *Les plateaux de la balance* et il y a pleinement réussi. Qu'on lise les pages qu'il y consacre à Shakespeare, à Goethe, à Hoffmann, à Molière, à la tragédie et à la comédie anciennes et modernes, et l'on prendra sur le vif la manière dont il entend la critique. Ses jugements apparaîtront comme les déductions d'une esthétique générale, dans laquelle les idées morales occupent une place prépondérante. C'est qu'en effet l'homme est, pour Hello, un être harmonieusement constitué et dont les diverses facultés, loin de se contrarier, doivent se soutenir entre elles : le plaisir esthétique ne peut donc être recherché au détriment de la nature morale. Hello est, d'ailleurs, par-dessus tout, un moraliste : non seulement il ne consent jamais à faire abstraction du point de vue moral dans l'appréciation des œuvres d'art, mais ce point de vue domine les autres à ses yeux.

S'inspirer d'une philosophie qui l'éclaire n'est pas le seul devoir de la critique.

Elle doit aussi être animée d'un esprit de grande et chaude charité. Charité ne signifie pas ici indulgence facile ou coupable, mais amour de la beauté vraie et désir ardent de lui faire rendre justice.

Tous ceux qui ont écrit sur Hello ont dit combien il a souffert de voir sa pensée ignorée ou méconnue. Cette souffrance, il l'a maintes fois exprimée ou, pour mieux dire, il l'a criée. Y avait-il dans l'expression vibrante de cette souffrance quelque reste d'amour-propre, une certaine impuissance à se résigner à l'obscurité ? De bons juges ont répondu négativement. N'était-ce

donc alors qu'une sainte colère produite par le spectacle de l'injustice et de l'indifférence des hommes à l'égard du Vrai, du Beau et du Bien? Certes, c'était cela; Hello a trop passionnément aimé la vérité et la beauté, pour ne pas être ébranlé par toute injure faite à la vérité et à la beauté; on est unanime à le reconnaître. Mais il y avait autre chose encore au fond de cette indignation. Quoi donc? Le sentiment très vif de ce que cette indifférence et cette injustice étouffent d'inspirations heureuses, prêtes à éclore, dans l'âme du penseur et de l'artiste. Quand on a lu la *Charité intellectuelle*, *Cain qu'as-tu fait de ton frère?* et le chapitre de *L'Homme* sur la critique, la pensée de Hello apparaît lumineuse dans son intégralité. Combien la « charité intellectuelle » est indispensable à l'artiste, voilà le thème fondamental de toutes ces pages.

Ainsi, le critique doit être l'interprète de l'artiste, comme l'artiste doit être l'interprète de la beauté. Le critique doit se donner comme l'artiste doit se donner. Ni l'un ni l'autre n'ont le droit de se renfermer en eux-mêmes ou d'agir à leur fantaisie. Ils ont tous deux une fonction à remplir. L'artiste a une mission vis-à-vis du public : il est, à son égard, le révélateur du beau. Le critique a une mission vis-à-vis du public et vis-à-vis de l'artiste : à lui de soutenir l'artiste digne de son nom et de son rôle, de faire connaître et apprécier ses œuvres, de faire resplendir autour d'elles, si elles le méritent, l'auréole de la gloire.

II. — Le style

La doctrine de Hello sur le style, publiée d'abord séparément en 1861, fut ensuite incorporée, mais considérablement réduite, dans le volume intitulé *L'Homme*, où elle forme le dernier chapitre du livre consacré à l'art.

Hello n'a pas pu lire la correspondance de Flaubert. S'il l'avait lue, certaines phrases l'auraient fait bondir, car Flaubert est le type de l'artiste qui pousse le culte de la forme jusqu'à devenir l'esclave des mots, jusqu'à sacrifier à l'arrangement de la phrase sa spontanéité, sa chaleur et sa vie, jusqu'à écrire : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière (1). »

Cette idolâtrie de la forme professée par Flaubert va de pair avec sa doctrine de l'égoïsme artistique. Flaubert crie à tue-tête qu' « il ne faut chanter que pour chanter », qu' « il faut faire de l'art pour soi, pour soi seul » (2). L'artiste n'a donc pas de fonction à remplir envers ses semblables, si l'on pense comme Flaubert. L'unique chose nécessaire est dès lors qu'il se com-

(1) *Correspondance de Flaubert*, t. II, pp. 70, 71.

(2) *Ibid.*, pp. 110, 286.

plaise dans l'expression de sujets quelconques. Hello, lui, insiste sur cette grande vérité que l'artiste est responsable de l'usage qu'il fait des dons reçus ; il ne les a pas reçus pour sa propre satisfaction seulement, mais avant tout pour en faire bénéficier ses semblables. Partant il doit avoir soin d'être compris, il doit se préoccuper de l'impression que fera son œuvre, et la forme n'est que le revêtement du sujet traité.

Hello, rejetant l'idolâtrie de la forme, devait proclamer la simplicité comme loi du style. Car le culte exagéré de la forme mène à l'artificiel qui est le contraire de la simplicité. Il en est du style comme de la toilette ; la recherche dans l'un et dans l'autre est un manque de simplicité ; de la recherche on passe bientôt à l'affectation ; de l'affectation à l'artificiel il n'y a qu'un pas. Aussi Hello a-t-il raison de rapprocher Ovide de Cicéron ; Cicéron achemine la littérature vers Ovide et cet acheminement est une décadence. Dans la littérature moderne, Hello aurait pu trouver la répétition du même phénomène chez des artistes comme Mallarmé et Verlaine. Malgré les diversités et les mérites de leurs conceptions artistiques, ils se ressemblent par l'idolâtrie qu'ils professent pour la forme et par le caractère recherché et artificiel que cette idolâtrie même a imprimé à leurs œuvres.

Ils se sont tant éloignés de la simplicité, ils ont si bien raffiné que, seuls, quelques rares initiés les comprennent encore. Le livre de Tolstoï sur l'art (1) contient à l'égard de ces dilettantes de l'art des pages vengeresses du bon sens offensé. Le grand romancier russe démontre que la littérature, la peinture, la musique de tous les pays européens sont infectés de dilettantisme et certes Hello eût applaudi à ce réquisitoire de Tolstoï contre l'art décadent.

Divers étant les hommes, divers aussi sont les styles, car le style est l'expression de l'homme. Hello eût souscrit à la parole célèbre de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Il s'ensuit que le conseil d'imiter les grands écrivains est ridicule, conclut-il. On peut « se les assimiler », mais non les imiter (2). Cette variété de styles qui correspond à une diversité de caractères ou de nationalités, Hello l'a surtout montrée chez les mystiques dont il a fait son étude de prédilection ; il a écrit des pages superbes de coloris sur les contrastes et les nuances que présentent les œuvres ascétiques suivant qu'elles ont vu le jour en Italie, en Espagne, sur la terre allemande ou dans les Pays-Bas (3). Après avoir esquissé une théorie du style, Hello en a ébauché l'histoire.

Il distingue d'abord la classe des écrivains-enfants dont Homère lui paraît être le type. Homère regarde et peint. Aussi demeure-t-il le maître en fait de description des choses extérieures.

A cette phase qualifiée par lui de primitive, Hello voit succéder une période intermédiaire entre l'enfance et la maturité, période d'adolescence littéraire et Virgile représente excellemment à ses yeux les écrivains de cette période. Hello reconnaît en Virgile des qualités réelles : l'amour de la nature, la ten-

(1) TOLSTOÏ : *Qu'est-ce que l'art ?*

(2) *L'Homme*, p. 398.

(3) Introduction aux *Œuvres choisies de Jeanne Chézard de Matel*. Paris, Palmé, 1870.

dresse d'âme, la mélancolie, mais il lui reproche une certaine recherche du mot aimé pour lui-même.

La décadence marquée, Hello la signale chez Ovide.

Le style de l'homme dans sa maturité, c'est pour Hello le style de Tacite, style simple, fort et viril qu'il se plaît à opposer à la rhétorique de Cicéron qualifié dans l'Homme d' « Ovide de la prose ». Tacite est, dit Hello, le plus grand écrivain de l'antiquité classique, tandis que le plus grand nom de la littérature moderne est Bossuet : Bossuet trouve les grands effets de style sans les chercher (1).

Voulant montrer par un exemple remarquable la puissance énorme de la simplicité, du naturel, en matière de style, Hello choisit La Fontaine : « Cherchons, dit-il, un homme qui n'ait jamais vécu dans le monde des idées, qui n'ait reçu la pensée ni de première ni de seconde main, qui ne l'ait absolument pas reçue, qui ait ignoré la beauté, qui n'ait jamais levé la tête; qui ne soit pas poète, dans la grande acception du mot; qui n'ait fait que raconter de très petites choses, déjà racontées par d'autres avant lui, en sorte que le petit mérite de l'invention ne lui appartient même pas, un homme pourtant qui se fasse lire et qui ne permette pas de l'oublier. Cet homme existe : il se nomme La Fontaine...

» Cet homme, qui jamais n'a soupçonné rien de grand, et qui n'a pas même inventé les petites choses qu'il nous a dites, a ceci de particulier et de curieux qu'il n'a qu'un mérite, un seul, rien qu'un, et qu'il atteste étrangement la puissance de cette qualité unique par laquelle il vit, lui qui avait tant de raisons pour ne pas vivre.

» Cette puissance qui immortalise La Fontaine, c'est le style » (2).

Hello entreprend de dresser un réquisitoire à charge de La Fontaine. Il lui reproche l'absence complète de symbolisme; et je le comprends, le symbolisme étant pour Hello la perception du monde invisible à travers le monde visible, et le bonhomme ne s'étant guère inquiété dans ses fables d'un autre monde que celui où *Jeannot lapin* broute le thym et le serpolet, et où *sa majesté fourrée Raminagrobis* rend ses arrêts; il lui reproche d'avoir fait du renard, c'est-à-dire de la ruse, son idéal; il lui dénie la pensée, il lui dénie même le sentiment de la nature. Le livre de Taine sur La Fontaine lui paraît être un modèle de critique superficielle et fausse. Il ne m'est pas possible de souscrire au jugement sévère que Hello a prononcé sur La Fontaine. En plusieurs points ce jugement me semble porter à faux. La Fontaine n'est-il pas un des rares écrivains du XVII^e siècle qui ait regardé, aimé et peint la nature; et même au XIX^e siècle en est-il beaucoup qui aient su, comme lui, en rendre le charme? D'autres ont plus abondamment décrit les bois, les prés, les ruisseaux, la solitude, qui n'en ont pas exprimé, aussi bien que lui, la beauté exquise et discrète. Et puis, comment Hello a-t-il pu dire que La Fontaine soit dépourvu de pensée? J'admettrais plus volontiers avec Hello que la moralité de ses apo-

(1) *L'Homme*, pp. 399 et suiv.

(2) *L'homme*, pp. 408 et suiv.

logues n'est généralement pas élevée. Mais quels que soient les lacunes et les défauts du jugement de Hello sur La Fontaine, il importait de le relever comme un exemple bien choisi de la puissance du style naturel, de la simplicité dans le style.

Hello a donné, dans un article isolé sur Victor Hugo, une application de sa théorie du style que l'on peut mettre à côté de l'appréciation du style de La Fontaine comme une contre-épreuve. L'exemple de Hugo est l'un des meilleurs que l'on puisse trouver pour faire toucher du doigt l'emphase du style. Ce que La Fontaine possède au suprême degré, le naturel, la simplicité, Hugo en est absolument dépourvu. La magnificence d'invention verbale est la force de Hugo. Elle recouvre, trop fréquemment, hélas ! un fonds de pensée médiocre.

L'article de Hello est remarquable. Son début surtout est original : « Un peintre et un penseur voyageaient ensemble. Le peintre, serviteur fidèle et éclairé, jetait de temps en temps un manteau de pourpre sur les épaules du penseur. Mais bientôt, dans son cœur, naquit et grandit le projet d'être seul, pour être le maître, et de dépouiller celui qu'il devait servir.

» A certain détour du chemin, ce peintre, enivré de lui-même, ébloui de sa palette, se jette traîtreusement sur le penseur, lui serre autour du cou le manteau rouge dont il avait promis d'orner ses épaules, et l'étrangle au lieu de le faire resplendir. »

« Voilà l'histoire de Victor Hugo » (1).

Le style parfait, dans la théorie de Hello c'est, nous l'avons dit, le style qui s'oublie pour servir la pensée qui doit être exprimée. C'est l'expression franche, naturelle, vive, de la pensée et du sentiment associés et fondus.

Est-il, dès lors, étonnant que Hello ait fait ses délices, même au point de vue du style, de l'Écriture sainte et des mystiques ?

L'Écriture sainte réunit, dans son style, au suprême degré, à la fois la simplicité, le pittoresque et le symbolisme.

Ecoutez comment Hello célèbre l'union de ces qualités : « Les tableaux de l'Écriture sont ainsi faits qu'on les voit en les lisant, bien que jamais le texte ne vise à les montrer. Jamais un détail n'est là qui y soit pour le tableau : tout est pour le sens, pour la chose elle-même ; mais le tableau se fait dans l'esprit du lecteur, à cause de l'étonnante réalité des personnes et des choses. Le fait est si vrai qu'il se montre sans penser à se faire voir. On dirait que sa mystérieuse et symbolique signification ajoute quelque chose, même à la réalité littérale. Les personnages sont d'autant plus vivants qu'ils figurent des réalités plus hautes. Leur stature paraît énorme, et les paroles qui sortent de leur bouche sont des paroles familières. Mais cette familiarité semble venir de la communion universelle des choses. Les hommes sont familiers ; mais la réunion des mondes semble constituer leur famille. « Une étoile se lèvera », dit Balaam ; et nous sentons que les siècles prêtent l'oreille, et que la création se dresse pour attendre : l'Etoile de la mer se lèvera en Judée, et les générations l'appelleront bienheureuse (2). »

(1) *Le Siècle*, Paris, Didier, 1896, pp. 363, 364.

(2) *Paroles de Dieu*, Palmé, 1877, pp. 226, 227.

Je veux bien admettre qu'en parlant de l'Écriture sainte, Hello ait parfois versé dans la subtilité. Mais, en dépit de quelques petites ombres, quelle intelligence lumineuse de la beauté souveraine de nos saints livres et quelle splendeur d'expression quand cette beauté se réfléchit dans son style.

De même que l'Écriture sainte, les mystiques sont en même temps sublimes et simples. Ils sont sublimes, car ils ont de Dieu, de l'éternité et de la vie une vision qui dépasse ce que la raison humaine, laissée à ses propres forces, est capable d'atteindre. Ils sont simples en ce sens qu'ils sont absolument détachés d'eux-mêmes, qu'ils ne songent nullement à provoquer l'admiration ou la sympathie et que, partant, leur style est exempt de recherche. Ils écrivent ce qu'ils voient et ce qu'ils éprouvent parce qu'ils sont convaincus que Dieu le veut. Comme Angèle de Foligno, ils cèdent à la voix impérieuse qui leur enjoint de parler et, comme elle, quand celui qui écoute leur dictée relit les pages écrites, ils disent : « C'est singulier ! c'est étonnant ! Qu'avez-vous donc écrit ? Je ne reconnais pas cela ! » (1). C'est que la langue humaine est impuissante à rendre, telle qu'ils l'ont entrevue ou pressentie, la magnificence des choses divines. Et pourtant, quelle langue que leur langue !

Tout le monde connaît les hymnes d'amour de sainte Thérèse. Le livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, les œuvres de Rusbroeck et de Jeanne de Mabel, traduits par Hello, contiennent, eux aussi, d'admirables pages.

N'allons pas croire cependant que Hello n'ait goûté que les contemplatifs. Ceux qui seraient tentés de verser dans cette erreur se détromperont bientôt, s'ils lisent attentivement les *Physionomies de saints*. Dans cette galerie, les moralistes pratiques voisinent avec les contemplatifs. Saint Denis l'Aréopagite, saint Augustin, saint Bernard, saint Jean Chrysostome, saint François de Sales sont tour à tour étudiés et commentés par Hello avec un ardent amour et une profonde intelligence. Hello se complait, par exemple, à nous montrer l'éloquence de saint Jean Chrysostome, descendant dans les détails les plus menus de la vie de ses contemporains. Je ne nierai pas toutefois que Hello ait eu une prédilection pour les écrivains contemplatifs et mystiques. Mais son admiration était assez compréhensive pour embrasser toute la gamme des beautés que présente la littérature chrétienne.

III. — L'ordre, loi de l'art

L'ordre, la proportion, l'harmonie est une foi fondamentale de l'œuvre d'art. Hello, en le rappelant, n'a fait que proclamer à nouveau une vérité élémentaire et banale.

Mais où se révèle son originalité, c'est dans la manière dont il a mis en relief et dans les exemples dont il a illustré cette vérité.

(1) *Le livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno*, traduit par Ernest Hello. Société de Saint-Augustin, 1895, Prologue, p. 22.

Il a imaginé d'indiquer ce qu'est l'ordre dans le domaine de l'art, en définissant la convention qui est la contrefaçon de l'ordre et la fantaisie qui en est la contradiction.

L'ordre résulte de la nature des choses.

La convention, elle, est arbitraire, elle ne sort pas de la nature, mais d'un arrangement superficiel, elle est affaire de mode, de procédé mécanique.

Hello a trouvé dans le vers un commentaire de ces vérités générales.

« Le vers, dit-il, cette splendeur singulière, née de la parole et de la musique combinées, nous fournit, de la loi et de la règle, une application magnifique et, par conséquent, mystérieuse.

» La parole a besoin d'harmonie : elle veut faire invasion dans le domaine de la musique, sans se confondre avec elle. L'Art a eu la complaisance de faire cadeau du vers à notre humanité. Etudions un instant le vers dans sa loi, et le vers dans la règle qu'on lui a imposée (1). »

Hello prodigue des splendeurs d'expressions rares pour célébrer le rythme du vers, la poésie magnifique dans sa soumission à la loi de sa nature.

Il a donné un exemple de ce qu'est la loi et de sa fécondité. Il va donner un exemple de ce qu'est la convention et de sa stérilité. Cet exemple il le trouve dans les défauts du classicisme. Hello, certes, a dû admirer comme tout autre les beautés des grands classiques du XVII^e siècle. Mais ces beautés ne permettent pas d'oublier que le classicisme a eu ses petits côtés, ses travers : la règle des trois unités, le culte du mot noble, le dédain du mot bas ou roturier, les recettes pour faire du lyrisme sérieusement données par Boileau. C'est contre ces travers que Hello s'indigne. La règle conventionnelle apparaît là, à ses yeux, destructive de toute vraie vie artistique.

Cependant la répudiation des règles conventionnelles n'autorise pas la libre expansion de la fantaisie.

La fantaisie n'a rien de commun avec l'ordre. Les romantiques, faute de l'avoir compris, ont créé un art maladif.

« On a joué, écrit Hello, il y a trente ans, une comédie assez étrange.

» Quelques insurgés ont pris à partie les règles et les conventions littéraires ; ayant l'énergie de les haïr, sans avoir la force de les dominer, ils ont conçu contre elles une fureur qui leur a paru sainte, fureur véritable qui se traduisait par des injures. Ces jeunes gens, dont le plus connu était M. Victor Hugo, ont joué très gravement, très doctoralement, un jeu qui consistait à prendre une à une les habitudes de leurs prédécesseurs et à les contrecarrer. Avait-on dit blanc, ils disaient noir. Pas un d'entre eux ne s'est aperçu qu'ils subissaient à rebours les contraintes dont ils prétendaient se délivrer ; car l'obligation de violer toujours une règle équivaut à celle de s'y soumettre toujours, et constitue une autre règle, qui n'est que le contre-pied de la précédente, et qui a beaucoup de chance d'être plus gênante qu'elle. »

Plus loin Hello ajoute, résumant sa pensée dans une de ces formules lapidaires qui abondent dans ses ouvrages et fixent si bien l'idée dans l'esprit : « Les nouveaux législateurs (ils ont mérité ce nom) ont remplacé la conven-

(1) *L'Homme*. Paris, Perrin, chap. : *la convention, la fantaisie et l'ordre*.

tion par la fantaisie, c'est-à-dire par elle-même ; car la convention est la fantaisie de plusieurs hommes. La fantaisie est la convention qu'un homme fait avec lui-même. »

Sans doute, de tout temps et dans toute école, il y a eu des artistes qui ont mis leur fantaisie au-dessus des lois ; mais les romantiques ont ceci de particulier — et c'est ce que Hello a voulu souligner — qu'ils ont fait de la fantaisie leur devise, par protestation contre le caractère rationnel de l'art classique. Ils ont visé à l'anormal, à l'exceptionnel, à l'étrange, au grotesque.

Nous trouvons dans un article que Hello a publié sur Alfred de Musset l'illustration frappante de ses idées sur la fantaisie (1).

Musset, on le sait, incarne la fantaisie, non seulement dans son œuvre, mais aussi dans sa vie. C'est le type de l'artiste qui s'abandonne tout entier, corps et âme, aux souffles divers des passions du moment.

Hello, dans cet article, n'hésite pas à dire sa profonde admiration pour les dons que la Providence avait départis royalement au grand poète romantique. Il admire le lyrisme profond, au jaillissement si plein, si sonore, du poète des « Nuits ». Puis il le plaint de n'avoir été que ce qu'il fut, alors qu'il aurait pu s'élever si haut. « Nul, écrit-il, ne fut doué comme lui au point de vue du chant.

» Quel oiseau ! quel rossignol !

» Ce n'était pas l'aigle ! La cime du Mont-Blanc n'eût jamais été sa demeure.

» Mais il eût été l'enchanteur de la nuit.

» Il n'était pas l'homme du grand jour. Sa voix, comme celle du rossignol, eût été l'enivrement des soirées et des nuits. »

Et, plus loin, revenant sur la même idée, il continue :

« Pauvre Alfred de Musset ! Le stérile plaisir de le discuter ne me tente pas. J'aime mieux le contempler dans la lumière des nuits transparentes, parées, illuminées, enchantées par sa voix ! Comme il était brillant ! Comme il eût été puissant ! La création ne lui apparaît jamais en plein midi, dans l'éclat du soleil. Elle lui apparaît sous la lueur douce et tremblante des étoiles ; lueur embaumée des brises du soir. Dans ses heures les plus sercines, les plus recueillies, les plus fidèles, il respire le parfum de la nuit, il en respecte, il en célèbre la pureté. J'aurais voulu voir ses regrets changés en désirs, rencontrer enfin, à travers les voiles glorieux du mystère, le Dieu caché dont les étoiles et les rossignols célèbrent la gloire et la douceur.

» J'aurais voulu l'entendre chanter la nuit du 25 décembre ! »

Hello ne dit pas que Musset aurait été grand poète s'il avait éteint la flamme qui brûlait en lui. Il dit que cette flamme devait brûler droite vers le ciel, tandis qu'elle s'agite, tordue par mille vents impurs, dans la poussière terrestre. Musset, de même que tout artiste, a aimé ; de même que tout artiste, il avait le devoir d'aimer dans l'ordre.

Nous sommes parfois troublés de ce fait que tant d'artistes ont sacrifié à la

(1) *Le Siècle*. Paris, Perrin. *Alfred de Musset*,

vie désordonnée des sens, et nous avons la tentation de nous demander si ces désordres ne sont pas la condition même de leur génie. Penser ainsi serait une grande et funeste erreur. Hello, sans la réfuter directement, nous met en garde contre elle par ce qu'il nous dit de l'union nécessaire de l'amour et de l'ordre. La vérité est que l'artiste ne pouvant réaliser son œuvre que par des moyens sensibles est doué d'un tempérament particulièrement apte à jouir des choses sensibles et, partant, plus qu'un autre exposé à en abuser s'il ne se surveille pas. Mais ce n'est pas une raison pour conseiller à l'artiste de jeter de la cendre sur le feu sacré que Dieu a allumé en lui. S'il a un cœur chaud, des sens qui vibrent aisément et profondément, c'est le Créateur qui les lui a donnés et ce serait un blasphème que de déclarer ces dons fatalement néfastes.

Hello, qui eut l'esprit large, ne fut jamais victime de ces mesquins scrupules.

D'aucuns pourraient croire que, poser l'ordre comme condition suprême de l'art, c'est le condamner à la froideur, c'est éteindre l'ardeur et l'amour dans l'âme de l'artiste.

Hello a pris soin de nous prémunir contre cette erreur. Il a dit et redit en maint endroit de ses livres que l'amour vrai et l'ordre vrai s'impliquent, loin de s'exclure, que pour aimer vraiment, il faut aimer dans l'ordre : « Parmi les hommes vulgaires, écrit-il, les uns croient que la poésie est un exercice dont on vient à bout au moyen d'une formule; les autres la prennent pour une folle qui a le désordre même pour condition, qui est dérégulée dans son essence.

Or, voici la vérité :

La poésie et la musique, qui vivent d'amour, ont leurs racines dans les mathématiques, inflexibles et absolument exactes : comme si l'amour et l'ordre, qui quelquefois nous semblent ennemis, mettaient je ne sais quelle affectation à se proclamer unis dans ces hautes manifestations d'eux-mêmes (1).

Hello qui a médité sa vie durant l'Écriture sainte, cette inépuisable source de poésie vraie, y a trouvé l'union parfaitement réalisée, de l'ordre et de l'amour. Dans le livre intitulé *Paroles de Dieu*, il y a un chapitre sur le « Symbolisme dans l'Écriture ». Nous y lisons ceci :

« Dans l'Écriture en général, dans le livre d'Esther, dans le cantique des cantiques en particulier, deux caractères me frappent, deux caractères que l'on ne s'attend pas à rencontrer ensemble : l'austérité et l'enivrement. Le mystère de la création, la chute de l'homme, l'horreur du péché, l'horreur de la mort, la caducité des choses, la vanité de ce qui est humain, la splendeur de la lumière voisine de la naissance, les souvenirs du Paradis, les terreurs de l'exil, les larmes et la sérénité, la majesté du voisinage de Jéhovah, la sainteté de son nom terrible, les crimes et les souillures à travers lesquels passe la parole sacrée sans rien perdre de sa pureté inviolable, comme la lumière passe à travers les ruisseaux sans ternir ses rayons, toutes les fanges et toutes les hontes, tous les repentirs, toutes les impénitences, toutes les duretés de la

(1) *L'homme* : La convention, la fantaisie et l'ordre.

terre, toute la pourriture du tombeau à chaque instant montrée aux puissants et aux rois, toutes les chutes des trônes, tous les défis lancés à la créature vaniteuse et impuissante, tout cela se mêle aux destinées du peuple de Dieu, et nous voyons resplendir ensemble, à travers les sourires et les larmes, parmi les lamentations de Jérémie, les pleurs de David et les sanglots de Madeleine, nous voyons resplendir et monter au ciel, dans le pêle-mêle du champ de bataille, l'éclat et les parfums de cet Orient sacré.

» Et jamais le texte ne perd son calme terrible. Il est simple, grave, brûlant et solennel comme un souvenir de la Patrie (1). »

Après l'Écriture sainte, la littérature chrétienne lui offrait à profusion des exemples où se vérifiait la même loi. On a plusieurs fois fait voir, dans les effusions d'amour divin que nous ont laissées nos grands mystiques, la ferveur la plus passionnée unie à la plus exquise pureté, la tendresse de l'âme et la mortification des sens allant de pair, croissant ensemble et se soutenant l'une l'autre, bien loin de se nuire. Ce n'a pas été un des moindres mérites de Hello que d'avoir traduit et publié Angèle de Foligno, Rusbroeck l'admirable, Jeanne de Matel. Dans les œuvres de ces trois mystiques, il nous a fait sentir, comme dans l'Écriture sainte, la flamme de l'amour ardent et spiritualisé.

Hello aurait pu encore nous montrer dans la poésie franciscaine, pieusement étudiée aujourd'hui par une pléiade d'écrivains, la magnifique réalisation d'une poésie vivant d'amour et d'ordre à la fois. Qui a plus ardemment aimé que saint François d'Assise et ses disciples, saint Bonaventure, Jacopone de Todi? Qui a plus rigoureusement porté le joug de la loi chrétienne et même des conseils évangéliques? Car il faut le remarquer, pour éviter toute erreur, les poètes franciscains ont sans doute chanté Dieu, le Ciel, les joies suprêmes de l'âme, les beautés de la nature animée et inanimée, mais ils ont volontairement renoncé à chanter l'amour humain, fût-il légitime; or, ce renoncement n'est pas imposé au poète ni au peintre, car tout sentiment qui est dans l'ordre chrétien a le droit d'être exalté par l'artiste.

Ce qu'il faut condamner sans réserve, c'est le sentiment désordonné et son expression dérégulée : c'est aussi ce que Hello a prétendu condamner.

Hello est revenu avec insistance, en différents endroits de ses ouvrages, sur cette alliance de l'ordre et de l'amour dans l'œuvre d'art. Il a gémi de voir cette alliance rompue, de voir même l'ordre et l'amour méconnus à la fois par tant d'artistes modernes. Dans son livre : *Philosophie et athéisme*, il écrit : « L'art affirme à la fois la raison et l'amour; sa grandeur nous est parfaitement inconnue; nous en avons fait je ne sais quel misérable et mauvais passe-temps (2). » Il est intéressant de rapprocher cette dernière phrase des anathèmes lancés par Tolstoï dans son livre : *Qu'est-ce que l'Art?* : « Pour donner une définition exacte de l'art, il est donc nécessaire, avant tout, de ne pas le considérer

(1) *Paroles de Dieu* : Le symbolisme dans l'Écriture.

(2) *Philosophie et athéisme*. Paris, Poussielgue, 1888, p. 279.

comme un moyen de plaisir, mais comme une des conditions de la vie (1). » Et plus loin : « L'absence de foi chez les classes dirigeantes de l'Europe a eu pour résultat de remplacer l'activité artistique transmettant les sentiments les plus élevés de source religieuse, par celle qui procure la plus grande somme de jouissance à une catégorie limitée d'hommes. De tout le domaine immense de l'art, on n'a gardé que la partie qui a pour but de donner le plaisir (2). » Divergents sur d'autres points, Hello et Tolstoï se rencontrent donc pour réprouver l'art païen moderne aussi bien que pour exalter l'art chrétien primitif. Et la décadence est attribuée par tous deux à cette même cause : l'amoindrissement de la foi et de l'amour vrai qui naît de la foi.

L'ordre, non la convention, ni la fantaisie, telle est donc la loi suprême de l'art. L'ordre, non l'ordre compassé, rigide, étroit, mais ample, mouvant, vivant, ardent, l'ordre dans l'amour.

IV. — L'idéal dans l'art

Dans un chapitre de son livre *L'Homme*, intitulé « Les tendances actuelle de l'art », Hello nous enseigne quel esprit doit, selon lui, animer l'artiste.

Il écrit : « *L'art est une ascension*. Sa loi est de monter. Poussé par sa nature vers le type éternel des choses, il tend du côté de l'idéal. Son œil pénètre dans les choses pour scruter ce qu'il y a d'essentiel en elles. Il cherche par où elles tiennent à la vérité, et c'est par là qu'il les regarde. » Et plus loin : « Peut-être ces choses nous imposent-elles un devoir nouveau, une obligation rajeunie de proclamer la nature de l'art, qui était, qui est et qui sera une ascension (3). »

L'art doit être une ascension, voilà la pensée que tout artiste doit avoir présente dans son travail.

L'art doit monter et élever les âmes avec lui. « Pour monter, pour élever, il doit tendre à l'idéal », écrit Hello.

Comment Hello entend-il « l'idéal » ? On parle si souvent de l'idéal sans prendre soin d'attribuer à ce mot une signification précise. L'idéal, c'est, dans la langue de Hello, « le type éternel des choses » (4). Qu'est-ce à dire, sinon que l'idéal est la perfection de l'être, qu'un être approche d'autant plus de l'idéal qu'il est davantage ce qu'il doit être ?

Hello développe cette pensée lorsque, dans *Philosophie et athéisme*, il traite de l'art grec, de ses mérites et de ses lacunes.

« La Grèce, écrit-il, regardait la création, telle qu'elle nous apparaît, comme l'expression suprême de la beauté ; aussi, ne désirait-elle rien au delà ; dès lors,

(1) Comte LÉON TOLSTOÏ : *Qu'est-ce que l'Art ?* traduit par Halpérine Kaminsky, 4^e édition. Paris, Ollendorff, 1898, p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 128.

(3) *L'Homme* : Les tendances actuelles de l'art.

(4) *Ibid.*

l'aspiration était un non-sens. Dans leurs Champs-Élysées, les héros regrettent cette terre, cette vie, cette lumière. Les héros sont des ombres ; la lumière pour eux est en ce monde-ci ; l'ombre est là-haut ou plutôt là-bas : voilà le fondement de leur société, de leur art, de leur poésie..... Or, l'esprit humain a été directement retourné. L'humanité moderne sait que le monde visible (ombre et figure, *figura mundi*) est taillé sur le modèle du monde invisible, suprême et idéale réalité.

» Ainsi, l'art moderne, logique comme l'ancien, ne voyant plus dans la nature « qu'un miroir et qu'une énigme » (*per speculum et in enigmate*), la perce à jour pour découvrir à travers elle ce qu'elle cache. De là, le type idéal manifesté par la forme matérielle ; de là la poursuite et le désir. »

Il continue, prévenant un malentendu : « Voilà la pensée grecque et la pensée moderne. Je ne veux pas dire : voilà la pensée chrétienne et la pensée païenne.

» Sous l'action du christianisme, le monde a changé de souverain ; mais, ne l'oublions pas, jamais l'homme n'a vécu totalement privé de raison et de lumière. Le paganisme n'a été qu'un accident ; au fond du païen vivait l'homme, et la lumière naturelle n'a jamais été absente de la création. L'écho des traditions premières a été altéré, mais non pas étouffé (1). »

En citant ce passage, je n'ai pas l'intention d'apprécier ce que Hello dit de l'art grec. Ce que je veux, c'est mettre en lumière la conception que Hello s'est faite de l'idéal artistique.

Ici encore je pourrais rapprocher Hello de Tolstoï. Après avoir réprouvé l'art païen moderne qui ne vise que le plaisir, après avoir indiqué dans la Renaissance du XVI^e siècle la date originelle de cette erreur artistique, Tolstoï s'élève à des considérations dont l'analogie est frappante avec celles que nous venons de rencontrer chez Hello : « La conscience chrétienne, dit-il, a donné une nouvelle direction à tous les sentiments des hommes et, par suite, a modifié complètement la signification de l'art. Les Grecs ont pu profiter de l'art des Perses, les Romains de celui des Grecs, les Juifs de celui des Egyptiens : leur idéal principal était le même : c'était la grandeur et le bonheur des Perses, des Grecs et des Romains, le même art était transporté dans un autre milieu et s'y adaptait.

» Mais l'art chrétien a transformé, a révolutionné tout, au point que, comme le dit l'Évangile : « Ce qui était grand devant les hommes est devenu » vil devant Dieu. » L'idéal, ce n'était plus la grandeur du Pharaon ou de l'empereur romain, ce n'était plus la beauté du Grec ou la richesse de la Phénicie, c'étaient : l'humilité, la chasteté, l'amour.

» Le héros, ce n'était plus le riche, mais le pauvre Lazare, c'était Marie l'Égyptienne, non pas au temps de sa beauté, mais de son repentir ; ce n'étaient pas les acquéreurs de richesses, mais ceux qui les distribuaient ; non pas les hôtes des palais, mais ceux des catacombes et des masures. Le produit d'art supérieur n'était plus le temple de la victoire où se dressaient les statues des

(1) *Philosophie et athéisme*, Paris, 1888, Poussielgue, pp. 282 et suiv.

vainqueurs, mais l'expression de l'âme humaine, régénérée par l'amour, au point que l'homme martyrisé a eu pitié de ses bourreaux et leur a pardonné.

» C'est pourquoi les hommes du monde chrétien continuent, par inertie, à admirer l'art païen. L'idéal de l'art chrétien est si nouveau pour eux, si différent de l'ancien, qu'il leur semble la négation même de l'art, et ils tiennent plus que jamais à l'ancien art. Celui-ci n'a cependant plus sa source dans notre conscience religieuse, et a perdu, par suite, sa raison d'être ; bon gré mal gré, nous devons le rejeter (1). »

Ainsi le grand romancier russe fait écho au penseur français ; de l'empire russe à la terre bretonne, leurs anathèmes contre la Renaissance de l'art païen se répondent.

Aussi tous deux — mais Hello surtout — me rappellent ce fameux tableau où Zurbaran a représenté saint Thomas d'Aquin rendant visite à saint Bonaventure. Celui-ci écarte un rideau derrière lequel apparaît, au milieu des infolio, un grand crucifix, indiquant ainsi la source où s'alimente la sublimité de sa doctrine.

C'est dans la religion de ce même Christ que Hello et Tolstoï invitent les artistes à chercher leurs inspirations.

Ce qui éclaire encore la pensée de Hello, c'est le développement qu'il en donne au cours d'un article principalement dirigé contre le réalisme. « Il appartenait au temps actuel, écrit-il, de voir naître dans la littérature et dans la peinture une école, ou plutôt une habitude, qui reproduisit la laideur de certaines réalités avec l'intention précise de la reproduire (2). »

Hello, en condamnant le réalisme, tel qu'il se montrait autour de lui, dans la littérature et dans la peinture, n'a certes pas eu la pensée d'inviter l'art à tourner le dos à la réalité pour se lancer dans l'irréel. Loin de lui cette pensée, puisque toute son œuvre proteste contre la fantaisie dans l'art. Si le réalisme du XIX^e siècle est la négation de l'art, c'est — Hello nous le dit dans les derniers mots que nous venons de lire — parce qu'il dénie à l'art la mission d'élever l'homme. L'art doit dégager de la vie l'idéal qui soutiendra et dirigera l'homme : telle est la pensée de Hello. Il l'exprime dans son chapitre sur *les associations d'idées*. « Pendant que la vie égarée et haletante est encore en travail de la beauté qu'elle poursuit habituellement sans l'atteindre, l'art, pour la guider et la soutenir, dégage d'elle l'élément de splendeur qu'elle contient, lui montre son avenir et son idéal (3). » Cet idéal, c'est l'harmonie des actes humains avec la fin de l'homme, harmonie morale que le réalisme nie ou supprime en fait, puisqu'il se propose et prétend avoir le droit de représenter telle quelle la réalité quelconque offerte aux yeux de l'artiste.

Voilà pourquoi le réalisme est la négation de l'art en littérature et en peinture.

(1) *Qu'est-ce que l'art?* pp. 257 et suiv.

(2) *L'Homme* : Les tendances actuelles de l'art.

(3) *L'Homme* : Les associations d'idées,

Le réalisme littéraire contemporain a trouvé sa forme favorite dans le roman.

Il était donc naturel que Hello donnât une attention particulière au roman moderne. Le roman, écrit Hello, existait depuis longtemps, mais non pas tel qu'il existe aujourd'hui... Le roman, dans l'antiquité n'était qu'un jeu d'imagination. Loin de se donner comme la représentation de la vie réelle, il en fuyait l'image. Il visait aux aventures bizarres, merveilleuses, invraisemblables... »
« Dans le XIX^e siècle, le roman ouvre une route directement contraire : il veut peindre la vie commune (1). »

La vie commune, notons-le bien, cela ne veut pas dire sous la plume de Hello la vie de modeste apparence, dépourvue d'éclat extérieur, absorbée en d'humbles occupations; cette vie-là peut être grande, noble, sublime; la pensée qui l'anime peut la grandir, l'ennoblir, la sublimer. Nul mieux que Hello ne l'a su et ne l'a dit. Nul, plus profondément que lui, n'a compris la dignité de la vie chrétienne cachée, obscure, jugée vulgaire par le monde parce que la trame des actes qui la composent n'a rien d'extérieurement remarquable. C'est parce qu'il l'a profondément comprise, qu'il a aimé Rusbroeck et sa mystique pratique et active. C'est pour la même raison qu'il a écrit cette belle prière où il demande au « petit enfant de Nazareth » de lui faire aimer « les petites choses » (2). Si donc le roman réaliste s'était donné pour tâche de représenter cette vie-là, si c'était cela qu'il avait entendu par la vie commune, Hello aurait eu pour la célébrer des pages colorées d'enthousiasme. Mais, hélas! non, la vie commune n'est pas l'humble vie chrétienne pour les romanciers réalistes français du XIX^e siècle.

La vie commune qu'ils prétendent peindre, c'est la vie bornée aux désirs, aux regrets, aux ambitions, aux jouissances de la chair et de la terre, la vie privée de l'horizon d'infini que la religion déploie autour d'elle, vidée de cette sève de surnaturel que le christianisme fait circuler en elle. Voilà la vie que Balzac, Flaubert, les Goncourt, Maupassant, Zola ont, sous des angles divers, avec plus ou moins d'élévation d'idées et de largeur de vues, dépeinte à nos contemporains. Ainsi comprise la littérature ne mérite plus le grand nom d'Art. Elle en est, pour reprendre le jugement sévère mais fondé prononcé par Hello, la négation.

S'il en est ainsi, si le roman contemporain a trop souvent pour thème la vie commune, comment s'y prennent les romanciers pour donner de la saveur à leurs œuvres, pour rendre attrayante cette peinture multiple et scrupuleuse de la vie commune?

C'est la question que se pose maintenant Hello et à laquelle il va répondre.

« Comment, se demande-t-il, a fait le roman moderne pour remplacer cet attrait de l'inconnu (qui était le charme du roman antique)? »

Voici ce qu'il a fait. Il a eu recours à la passion : il s'est adressé à elle; il

(1) *L'Homme* : Le roman.

(2) ARMAND THIÉRY : *Ernest Hello*, dans *Catholiques actuels*, Louvain, Institut supérieur de philosophie, 1898.

lui a dit de remplacer l'île de Thulé. Il a imaginé des sentiments violents, afin de suppléer par le débordement intérieur aux courses extérieures qui étaient épuisées. Puis il a mêlé la passion à la vie quotidienne, de façon à persuader aux hommes et aux femmes que la passion est le sel de la vie (1).

Ainsi la passion est devenue l'attrait du roman moderne.

Or, la passion est mère du trouble, du malheur, du désespoir, tandis que la joie et la paix rayonnent dans les âmes que la passion ne gouverne pas, je ne dis pas dans les âmes dont la passion est exclue, parce que la passion ne meurt qu'avec nous; la passion est la compagne de la vie, mais elle est vaincue ou triomphante; vaincue elle reprend l'offensive, mais cette lutte incessante n'empêche point l'âme de jouir de la paix.

Les pages que Hello a écrites sur la passion dans le roman contemporain sont parmi les plus belles de son œuvre; Hello montre comment cette soif d'émotions passionnelles qui brûle le lecteur de romans mauvais dégénère en un incurable ennui, en un profond dégoût, comment l'absence d'amour vrai et le goût du malheur caractérisent les mauvais romans. Il déclare qu'« il faudrait se moquer de René et de Werther, se moquer, se moquer jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Cette ironie serait la juste réponse au mépris que les mauvais romanciers témoignent à la paix. Le mauvais roman « aime à considérer la paix comme une chose négative, dit Hello, faite pour les petites gens, et l'agitation comme le sublime monopole des grandes natures » Son esprit tendrait à insinuer que Dieu est sans vie, et que Satan est l'acte pur.

Cependant la paix, qui est un feu dévorant, brûle éternellement, dans la joie et dans la gloire, l'encens magnifique de l'Adoration sur les hauteurs où repose l'œil de Dieu.

Elle porte dans son sein immense le transport de l'amour et l'activité du sacrifice de louanges.

L'agitation promène lentement et vainement ses victimes inutiles et ennuyées dans les ruisseaux d'eau froide et dans les mares de boue.

Le mauvais roman s'en va de la sorte vers la désespérance finale, parce que Dieu en est absent. « Le récit, comme l'Histoire, dit encore Hello, doit, pour éviter l'ennui et pour donner la lumière, faire sentir dans les faits la présence de Dieu. La présence de Dieu est l'arome qui empêche la vie humaine de tomber en putréfaction. Le mauvais roman a été, au plus haut degré, la négation de la présence de Dieu (2). »

Peu à peu, on le voit, la question s'est élargie. Hello a commencé par caractériser le mauvais roman moderne; il en est bientôt arrivé à montrer que toute littérature où manque la présence de Dieu est nécessairement triste, parce qu'elle se complait dans le malheur, conséquence fatale de la passion assouvie. Ainsi « la poésie légère, Byron, Werther sont tristes ». Ainsi le drame de Shakspeare est triste, car son drame incarne l'action du hasard,

(1) *L'Homme* : Le roman.

(2) *L'Homme* : Le roman.

au lieu d'incarner la conduite de la Providence divine. Or le hasard est père de la folie, et ami du malheur.

Dans son étude sur *Roméo et Juliette*, Hello montre comment la passion du malheur est la source de l'immoralité de ce drame.

De même la tragédie de Sophocle est triste parce qu'elle manifeste l'action de la fatalité qui veut le crime et mène au désespoir. De même le drame de *Faust* est triste ; car il va vers le néant. De même Molière est habituellement triste parce que son dénouement habituel est la honte. Le vrai dénouement du drame devrait être au contraire la justice (1).

(A suivre.)

GEORGES LEGRAND.



N. B. — Nous tenons à rappeler à nos lecteurs, à l'occasion de la publication de cette étude de Georges Legrand sur E. Hello, que les articles qui paraissent dans DURENDAL et par conséquent les appréciations qui y sont émises n'engagent que la responsabilité des auteurs. C'est dire que nous ne partageons pas forcément tous les jugements portés dans ces pages, soit sur le système de critique de E. Hello, soit sur les œuvres de Mallarmé, Verlaine, Victor Hugo, etc.

(1) *L'Homme : Les plateaux de la balance.* (Passim.)

Mon âme a peur...

*Mon âme a peur, ô mon Jésus,
O comme a peur ma très pauvre âme!
Le jour s'éteint, et l'Angelus
Carillonne pour Notre-Dame.*

*Le jour s'éteint et j'ai dormi
Comme un mendiant au bord des routes.
Dites! où trouverai-je emmi
Le soir, et le lit et la croûte?*

*Sans clair de lune, emmi le soir
Et tout perdu sur cette berge,
Comment trouver, il fait si noir!
Le bon chemin de Votre auberge?*

*Je ne sais pas. Et j'ai si peur :
Peur du vent furibond qui brame,
Peur des crapauds geignant en chœur,
Peur d'être seul avec mon âme.*

*Peur de l'eau qui s'étire et fuit,
Peur de la terre qui se pâme
Dans le repos, peur de la nuit,
Peur d'être seul avec mon âme.*

*Peur des remords hallucinants,
Peur des crocs des désirs infâmes,
Peur de ma chair, peur de mes sens,
Peur d'être seul avec mon âme.*

*Ah! j'ai si peur, seul contre lui,
Satan, qui me brûle à la flamme
De son désespoir. J'ai peur, oui,
J'ai peur de perdre ma pauvre âme.*

*Dites, ô mon Jésus! C'est vrai,
Que souvent je boude à ma tâche,
Que, peut-être, je Vous vendrais
Comme un Judas, tant je suis lâche!*

*C'est vrai... Mais Vous, Vous êtes bon :
Vous pardonnez à ceux qui pleurent,
Vous ramenez à la Maison
Ceux qui, loin de Sa Paix, se meurent ;*

*Mais Vous, Vous dissipez la nuit
Pour ceux qui cherchent Votre trace,
Et Vous baisez au front celui
Qui hier crachait sur Votre face.*

*Faites que je sois de ceux-là
Qui méritent Votre lumière ;
Faites que j'aïlle sur Vos pas
Jusqu'à l'Auberge hospitalière.*

*J'y veux entrer... et l'Angelus
Dira le salut de mon âme
Vivant au côté de Jésus
Sur le giron de Notre-Dame.*

ELIE BAUSSART.



Le troisième Salon du Printemps



PRINTANIER, il n'aurait pu l'être davantage par la joie de vivre qu'y répandait la clarté douce d'une saison nouvelle. Printanier, il l'était deux fois, puisque l'enfant et la jeune fille y occupaient une place privilégiée.

Mon fils Paul, peint allègrement, avec cet air de n'y pas toucher qui révèle le brio habituel de Philippe Lazlo, est plus qu'un enfant : c'est le rejeton d'une race affinée. On retrouve ici la touche nerveuse de Van Dyck. *Le Portrait des enfants H...*, par Camille Lambert, enlevé avec talent et d'un pinceau mouvementé à souhait nous montre des gosses animés et babillards : trois fruits d'une vivante carnation, détachés d'un rameau sain et vigoureux. Faut-il citer encore le souriant *Jean-Pierre*, d'Alfred Jonniaux ; la rose sans épines qu'est *M^{lle} C...*, d'Herman Richir, et cet *Enfant roux*, de Charles Hermans, dont la toison dorée confinait au blond, en dépit de son intitulé ? Le chapeau et le nœud verts du *Portrait de fillette*, par André Cluysenaer, assortis au violet du manteau et au rose de la poupée se détachaient avec beaucoup d'à-propos sur un fond gris. *Les Deux petites sœurs*, de Charles Hentzè, elles aussi s'habituèrent à leur futur rôle de mamans et dorlotaient le plus sérieusement du monde leur poupée de fille. Il a suffi à Lucien Wollès de quelques coups de crayon pour tracer la silhouette de *Bébé et son ami*. (L'ami, c'est un matois fourré d'hermine.) Si je cite *M^{lle} G...* ou *M^{lle} B...*, d'Hermann Richir, épanouies dans leur chrysalide blanche ou rose, je regrette d'en passer beaucoup d'autres, et des plus jolies.

Il y avait des femmes jeunes, en pleine floraison et quelques-unes sur la défensive, déjà... De celles-ci, évidemment, je ne dirai rien.

Dans certains portraits, il ne faut plus rechercher la ressemblance physique, mais discerner surtout les traits caractéristiques d'une race ou d'un état d'âme. Telle la *Petite Ardennaise*, de Léon Frédéric. Telle encore la *Zélandaise sur le port*, profilant sa silhouette sur un décor austère, ou la *Zélandaise sur la digue* avec, au fond, une tour massive, phare d'espérance auquel s'attache irrésistiblement le regard en détresse des pêcheurs et des pêcheurs...

Idylle, de Paul Artot, nous ramenait au temps du Titien : il n'eût pas renié le geste enveloppant du mâle, et le galbe impeccable de cette déesse de la Renaissance. Un autre *Idylle* dénotait chez Ernest Faut de surprenantes qualités de coloriste. Gaetano Previati situait sa *Georgique* sous le ciel généreux de la Lombardie.

Réverie, de Firmin Baes, trahit les préoccupations d'une mère. Le reflet de la lumière qui l'illumine par en bas se confond avec les éclaircissements divins qui lui viennent d'En-haut... Jacob Smits magnifia aussi le dévouement maternel. *Mère et enfant* témoigne à la fois d'une rare concision et d'une grande profondeur de définition, rappelant la simplicité de facture et l'effet intense de Millet. Le montant de la chaise a des teintes indéfinissables, qui caractérisent l'objet de ménage employé tous les jours; il a du relief, on le prendrait en mains pour le toucher, pour s'assurer qu'il a réellement pris corps sous le pinceau de l'artiste. Seul le bras droit de la mère a une regrettable raideur.

La façon de peindre de Smits mérite une mention spéciale. Le tableau semble peint plusieurs fois, par couches de couleur successives. Grâce à des empâtements savants, les effets de lumière viennent, dirait-on, par en dessous. Smits arrive à des tons d'une extraordinaire franchise et d'une admirable monochromie, en mêlant dans un même creuset les couleurs les plus disparates. Y a-t-il un blanc plus pur que celui composé des sept couleurs de l'arc-en-ciel? Cette combinaison des tons simples rappelle les procédés de la chimie.

La Jeune fille au miroir, de Van Zevenberghen, est d'un charme prenant dans sa simplicité. Elle rajuste sa coiffe, ébauche le geste instinctif de coquetterie inné chez tout être féminin, qu'il soit femme ou fleur. Ce rapprochement tout indiqué se trouve réalisé, une fois de plus, dans la toile aux tonalités rares d'Austen Brown : *Madame Les Fleurs*. Et il n'y a rien d'étonnant, puisqu'il idéalise la femme. Au lieu de voir en elle un être de volupté, les artistes anglais mettent une galanterie sans pareille à faire valoir sa grâce et sa finesse. Pour eux, sa beauté réside principalement dans sa distinction. Aussi la représentent-ils généralement dans une attitude de suprême élégance. Ils se garderont de souligner avec indiscretion ses charmes physiques et ne permettront aucun laisser-aller dans la pose. Toujours ils la peindront avec le plus grand respect. Gentlemen ou puritains? Les deux à la fois, peut-être.

Si les *Vierges à la fontaine*, de Montald, témoignent d'une grande fraîcheur de composition, le *Rocking-Chair*, de Gustave Stevens, triomphait d'une réelle difficulté par sa curieuse harmonie de jaune, d'orange et de violet. Les *Papillons*, de Charles Hermans, — jeux de nymphes dans les bois — dénotaient une main particulièrement assouplie. De même le frou-frou voluptueux de la toilette de *Circé*. *Névrose*, de Charles Hermans encore, décrit de façon poignante l'état pathologique d'une Manon qui ne trouvera d'autre issue à une vie d'orgie que dans le crime ou la folie. *Obédée*, de Jef Lempoels, procédait de la même psychologie.

Elles n'en sont pas encore à ce stade de leur course, les vierges folles qui se miraient dans un abreuvoir, quand près d'elles passa, hiératique, le regard perdu dans les cieux, le Christ suivi d'un agnelet. *L'autre Miroir*, c'est Jésus « qui a tant aimé les hommes » pour les racheter, elles pour les perdre.... Est-ce bien là l'interprétation qu'il faut donner au singulier sujet traité par Van de Woestyne?

La poursuite de mon idée première me fait errer à l'aventure. Je reprends les chemins tracés, plus sûr d'arriver au but. Les grandes divisions suivantes : portrait ; paysage ; tableaux religieux, de genre, d'histoire, d'intérieur ; natures mortes ; panneaux décoratifs et sculptures me serviront de poteaux indicateurs.

Dans le portrait rien de marquant. Jacques de Lalaing qui peignit autrefois le *Père Lahousse* (1) est beaucoup moins heureux avec les princes de l'Eglise qu'avec de simples jésuites. Le cas de *Mgr Mercier* rappelle le précédent « sabotage » de *Mgr Granito*. Ces deux prélats méritaient un meilleur traitement. L'hermine jetée sur les épaules du cardinal ne provenait certainement pas de l'Alaska. Pourquoi le révéler ? Seule une rampe Louis XV en bois de chêne présentait de l'intérêt... pour un collectionneur. Le *Portrait de Mme F. G...*, grâce à une toilette bien comprise (le peintre en a toujours sa part de mérite), rachetait d'autres erreurs. *L'Ingénieur Wibaum*, par Detilleux, se présentait avec beaucoup de sincérité.

Jean Gouweloos doit être un admirateur de Franz Hals, car non seulement il a campé *Mr F. F...* dans la pose cavalière de Van Heythuysen, mais on reconnaît très bien dans le tableau accroché au mur du fond Hilde Bobbe du grand maître hollandais. L'Autriche était représentée par un Heinrich von Angeli : le *Professeur Weyr*. Physionomie sympathique, dont l'auteur sut rendre l'expression avec bonheur. Le groupe des *Portraits* d'Emile Vloor, situé dans un décor aux accessoires soigneusement choisis, constituait l'envoi le plus important en ce genre, par la dimension si point par le mérite. Il rappelait les grandes toiles de jadis où une famille entière se faisait peindre dans le cadre de la vie journalière, au milieu des objets qui lui étaient chers. Les animaux de la maison y avaient même leur place. Ce genre qui rendait de façon si attrayante la physionomie de tout un milieu a disparu, on ne sait pourquoi. Serait-ce que l'importance de la vie de famille a diminué depuis que parents et enfants recherchent, plus que jadis, les plaisirs du dehors et ne dépendent plus les uns des autres pour assurer leur bonheur domestique ?

* * *

Firmin Baes donna libre cours à son lyrisme toujours renouvelé. Son *Che-mineau* usé de corps et d'âme s'est affalé sur un lit de mousse, sous les frais ombrages d'un bois. Le contraste est poignant entre cette nature exubérante de richesse et de santé, aux gazons verdoyants, aux frondaisons épaisses, et les haillons rapiécés du pauvre hère. Les yeux mi-clos implorent la pitié. Phébus, arrêtant un instant sa course, étreint le paysage de ses plus chaudes caresses. Sa lumière filtre à travers les branches pour s'enquérir du misérable qui fait tâche en ces lieux..... Il compâtit, et ses rayons le parent d'un royal manteau.

Ce n'est pas un paysage de rencontre, c'est une contrée entière dans toute son ampleur, qu'a voulu fixer sur la toile Edmond Verstraeten. Dans la *Vallée*

(1) Ou M. Vinçotte père, plus impressionnant encore, et d'autres aussi connus.

de la Deurne en avril nous respirons non seulement la fraîcheur du matin en assistant au renouveau du printemps, il nous est donné en plus de contempler l'activité fébrile d'une région industrielle. Au brouillard léger que font lever les premiers rayons se mêle la fumée plus lourde des cheminées d'usine. Brochant sur le tout, le panache blanc d'une locomotive enfiévrée se perd dans les nuages. Ainsi associés le travail de la nature semblait stimuler le travail de l'homme.

Franz Gaillard dont le talent s'affirme chaque jour davantage nous donne de belles visions de l'antique avec le *Printemps en Arcadie* et l'*Acropole d'Athènes*, couronnée d'un ciel empourpré.

Un des plus audacieux tableaux fut, sans contredit, ce *Printemps* de Van de Woestyne, qui, par un retour inattendu aux primitifs français du XIV^e siècle, lançait un défi aux temps nouveaux et prenait les allures d'une déconcertante innovation, par son excès même d'archaïsme. C'était peint avec des détails précis, et des naïvetés sans assez d'imprévu pour avoir le charme des primitifs d'autrefois.

Le *Paysage* de Jacob Smits s'impose comme un des plus vigoureux du Salon. Extraordinairement maître de son métier, il en tire le plus impressionnant effet. Quelques tons dominant, où une incroyable énergie n'empêche nullement le jeu des nuances. Sa couleur est en ébullition. C'est de la matière en fusion retirée toute brûlante du creuset où elle a fondu. Les parois de son *Etable* revêtent les tons indéfinissables de vieilles murailles frôlées par des générations de bétail.

Un *Portail à Bruges* prouve une fois de plus que si Knopff se laisse emporter volontiers vers le mystère, il a aussi à ses heures le sens très net des réalités. Pas un passant dans la ville morte ; le bâtiment est maître de la place, il la domine de toute sa structure. Les *Toits* de James Ensor sont un feu d'artifice de pignons.

Interminablement le canal s'allonge et disparaît à l'horizon où le *Moulin blanc*, de Paul Mathieu, immobile, dresse ses ailes en signe de croix. Non moins impressionnant le *Canal à Bruges*, de Knopff, réfléchissant dans ses eaux glauques les toitures espagnoles et les pignons en escaliers. Il y avait un curieux rapprochement à tenter entre les nuages du ciel et les eaux de la mer. Marcette le réalisa dans les *Nuées*, observant avec sagacité chez les deux éléments liquides leurs mutuels emprunts de grisailles. Au contraire, la *Mer à Lescouil*, de Dauchez, étendait avec majesté sa traine bleu de roi sur une plage ingrate atteinte de jaunisse. Par un *Temps gris dans les dunes*, Bernier rassembla son troupeau de vaches en un groupement heureux. La lumière se fraie difficilement passage à travers un ciel tourmenté pour en caresser leurs échine.

Dans les *Regains*, une toile magistrale de Henri Martin, les couleurs flamboient au soleil d'août. Le mouvement cadencé des faucheurs est frappant d'exactitude. Paul Crahay fut hanté sans doute par le souvenir d'un célèbre Hobbema quand il peignit ses *Bouleaux*, d'un excellent impressionnisme, au reste.

En un *Coin de vieille cour*, près du porche soigneusement clos, Reckelbus

annota la merveilleuse dégradation de tons et les oscillations des feuilles d'automne, arrachées aux arbres comme des pendus sur les vieilles murailles blanchies à la chaux des *Maisons ensoleillées*, les feuilles de platanes dessinent leurs ombres chinoises. *Octobre*, d'Henri Binard, illuminé d'un ciel vert; *Ma maison à Rouge-Cloître*, d'Alfred Bastien, entourée de brouillard comme d'un fichu de gaze; les *Peupliers en automne*, de Rodolphe Wytsmann; *Automne*, d'Uyterschaut, au sous-bois vaporeux, chantaient à l'envi les charmes de l'arrière-saison.

La *Neige à Houffalize*, d'Alphonse Asselberghs; cet autre village aux maisons anciennes, couvertes de la *Neige* qui sied à leur vieillesse (Henri Taelmans), comme aussi le *Grand Béguinage à Gand, par un temps de neige* (Ferdinand Willaert) où l'on voit les légers flocons d'ouate se poser délicatement sur la coiffe blanche des béguines, disent assez le parti que nos peintres savent tirer du blanc manteau.

* * *

Une nuée de tableautins historiques dessinés dans sa manière habituelle ne nous apprennent rien de neuf sur ce prestigieux et endiablé dessinateur qu'est Amédée Lynen. Peut-être se fie-t-il trop à sa facilité, laissant une part trop grande à sa verve et une trop minime au fini, à l'achèvement de ses œuvres. Ses travaux s'apparentent à ceux du vieux Breughel : il les ridiculise avec humour. Ses ribauds qui tirent du pillage le plus clair de leurs revenus et pour qui la guerre est un métier lucratif, sont bien croqués, et de leur époque. Tuer pour vivre! La *Fête populaire*, la *Garde du beffroi*, le *Cabaret brabançon*. *Un jour de grand assaut*, *Cité joyeuse* m'ont paru échapper à toute critique et recéler les principales qualités de l'artiste.

Si le mouvement de la foule bigarrée dans l'*Entrée de la Cuadrilla*, par Florent Menet, est plein d'animation, par contre la raideur des paysans qui assistent, en plein air à la messe célébrée *Pour les victimes de la mer* indique de quelle farouche piété sont capables à certaines heures ces Castillans qui se ruaient tout à l'heure aux jeux violents de la Corrida.

A travers un rideau de linon le jour tamisé éclaire discrètement la *Table réservée*, de Henri Thomas. Le *Réfectoire des Moines*, de Charles Hermans, pour être d'apprêt moins élégant, n'en contient pas moins de convives amusés. Les bouteilles de chianti, protégées d'un corset de paille, indiquent suffisamment qu'il s'agit de moines italiens. Le *Bal de la Monnaie* nous fait sortir des couvents, et ce n'est plus des mêmes joies tranquilles que nous y sommes témoins! L'agitation fébrile de gens qui se dépêchent à vivre une existence de plaisir a été bien observée par Hermans. Eugène Laermans nous conduit dans un monde plus intéressant. Sous un ciel sinistre, balaféré de clartés menaçantes, la foule moutonnaire conduit le cercueil à l'église. C'est une poussée, pour éviter l'ondée qui se prépare! Les *Deuillants* ont une mine de circonstance qui fait douter de la sincérité de leurs regrets. Moutonnaire aussi cette foule qui suit la loque rouge sous la conduite d'un meneur. Elle ira où l'on veut. A l'église les *Petits et les humbles* sont réunis, car il y a des calamités sans nombre. Certains ont leurs petites affaires à exposer au bon

Dieu et tâchent de ruser avec lui... Laermans est comme toujours un psychologue incomparable des masses populaires.

* * *

Faut-il célébrer encore le charme des tableaux d'intérieur? Si paradoxale que semble la question, il faut bien y répondre. De très doctes critiques soutiennent que c'est un genre suranné, bon à louer chez les petits maîtres hollandais du XVII^e siècle, mais plus de mode aujourd'hui. Les Hollandais, peuple exposé à un climat rigoureux et qui sortaient d'un siècle agité par les guerres civiles, se trouvèrent particulièrement bien chez eux au XVII^e siècle. Ils ornaient leur maison avec élégance et une sobriété qui tenait à leur tempérament de gens du Nord autant qu'à leur bon goût. Aussi tous les peintres de cette époque furent-ils naturellement enclins à chanter leur intérieur dont ils jouissaient si pleinement. Ils furent les premiers à en célébrer les mérites. Devons-nous au XX^e siècle, parce qu'on vit beaucoup plus en plein air, dans l'acception la plus rigoureuse du mot, renoncer à faire valoir le charme d'un home qui nous est cher? Je n'en vois pas la raison.

Encore qu'il s'agisse souvent de reconstitutions d'ameublements anciens, il ne s'ensuit pas que ce genre ait perdu son originalité; c'est justement une des caractéristiques de notre temps de revenir aux siècles passés. Quoi qu'on fasse d'ailleurs, chaque époque met son empreinte sur les productions artistiques qui en sont l'émanation. Elle le fait à notre insu. C'est la postérité qui en dégage les caractères généraux.

A signaler surtout la *Maison du bailli* de René Janssens et son *Vieux logis* aux vitres vertes qui éclairent l'appartement avec douceur, lui donnent un cachet spécial d'intimité.

Hermann Courtens comprend le but de la nature morte qui est de retirer des objets matériels, fut-ce les plus humbles, le meilleur effet colorant. Ses homards, ses mandarines, ses pots vert et bleu, préparés par la *Petite ménagère*, n'ont besoin que d'une légère patine pour être tout à fait au point.

Disséminés dans l'*Intérieur* du sanctuaire où il se recueille, les *Accessoires*, d'Alfred Verhaeren, sont empreints d'une religiosité qui n'a rien d'étonnant chez cet excellent peintre d'églises. Les *Bégonias* de Clémentine Jonnaert égaient et rajeunissent par leur présence les vieux meubles qui les entourent. Quant aux *Chrysanthèmes* de Berthe Art, leur couleur feu est d'un admirable réalisme. Les *Roses blanches* d'Angéline Drumceaux ont un aspect velouté, mais les *Roses* d'Alice Ronner plaisent davantage encore, car elles empruntent à la beauté féminine cet aspect de plein épanouissement physique, arrivé à son apogée, qui ne dure qu'un moment. Les porcelaines à l'émail chatoyant et doux piqué de fleurettes, le tapis de table et la tapisserie du fond mariaient leurs blancs contours, leurs tons mauves et passés au vieux rose des roses. On ne pourrait rien imaginer de plus exquis.

Nous ne vivons plus à une époque où les peintres abusent du tableau religieux. Et cependant, s'il est un genre qui appelle une vigoureuse rénovation, c'est bien celui-là. Maurice Denis est un de ceux qui y travaillent avec le plus

d'éclat. Dans ses *Anges*, il y a un curieux contraste entre la lumière du jour et celle des flambeaux invisibles qui éclairent d'un jour céleste les séraphins ailés. Il y a de la personnalité dans le regard de ces anges, visiblement doué d'intelligence. Nous voilà loin des amours prétentieux et bellâtres, mis à la mode par la Renaissance, qui n'étaient la plupart du temps que d'ineptes figurants aux poses théâtrales. L'*Adoration des mages*, pour représenter la Vierge sous les traits d'une modeste paysanne, sans beauté spéciale, n'exclut pas la vraie piété, au contraire. Historiquement, c'est l'exactitude même; d'autre part, l'artiste n'est pas préoccupé à l'excès d'archéologie, comme on pourrait le reprocher, peut-être, à James Tissot. La *Vierge à l'école*, l'*Hommage à l'Enfant Jésus* nous révèlent le type d'enfants adopté par Denis : ces gamines au front bombé sont taillées sur le même patron, simple et naïf, voulant marquer sans doute l'absence de personnalité propre à cet âge. Ernest Faut a surtout vu dans l'*Eglise Saint-Pierre à Louvain*, le vaisseau somptueux, imposant; Marc Henry, dans la silencieuse *Petite chapelle*, une veilleuse qui prie; Fernand Khnopff, enfin, dans une *Eglise à Bruges*, le sanctuaire imprégné d'encens, où l'on vient de célébrer l'office.

* * *

Mais c'est dans le tableau décoratif que Khnopff se révéla supérieurement. Son *Projet de plafond pour la salle des mariages à l'Hôtel de ville de Saint-Gilles* réunissait sur un même plan les panneaux de dimension, disséminés dans la grande salle. Encadrés dans des cartouches gracieusement reliés les uns aux autres, ils forment un ensemble où tout se tient. Au premier abord, devant ces grandes toiles au dessin à peine esquissé et sobres de couleur, on éprouve l'impression d'une œuvre inachevée, vite corrigée à l'examen.

Khnopff exprime le maximum de pensées dans un minimum de mots. L'on comprend l'enthousiasme d'Israëls pour notre grand peintre : « Je l'aime pour sa ligne qui est si grande, si noble, si belle; toute simple, et pourtant si puissante et si expressive de vérité qu'elle arrive à bâtir un chef-d'œuvre (1). » Ces toiles, dont la blancheur nous paraissait un peu vive à l'exposition, rejeteront de la lumière vers l'intérieur de la salle quand elles émergeront de l'obscurité du plafond. Impossible de les citer toutes. *La grâce de la femme attire le bonheur* laissait voir une déesse d'un admirable dessin, s'abandonnant aux délices d'un bain de soleil... Une autre figurante sentait trop son modèle, une quelconque figurante de théâtre flamand!

Nous connaissons les *Fruits* de Maurice Langskens, ou du moins ses pareils; et c'est avec le même plaisir que nous retrouvons ces jeunes femmes entourées de guirlandes de fruits et de fleurs — ici des roses d'un vieux rose exquis (moins fragiles de ton que celles d'Alice Ronner, parce que nous sommes dans la décoration et non plus dans la nature morte).

Charles Mertens excelle à produire le mouvement et la cadence. En con-

(1) Le *XX^e Siècle*, 20 août 1911.

templant le *Rythme* destiné au plafond de l'Opéra flamand, il nous semble assister au jeu des planètes et des astres, qu'un invisible jongleur ferait mouvoir dans l'espace. A la terre s'accrochent désespérément les pauvres humains, les uns pleurant, les autres nageant dans la joie.

Le jour qui réveille la nuit, de Gaëtano Prévati, n'est pas inspiré de la description fameuse : « L'aurore avec ses doigts de rose entr'ouvre les portes de l'orient. » Les luminosités de ses teintes vertes eussent dérouté le classique Fénelon ! Avec la *Galère Pisane*, le *Bucentaure vénitien* aux multiples antennes caressant la mer à fleur d'eau, et la *Caravelle génoise*, l'auteur nous donne des visions de marines anciennes italiennes. Le *Panneau* de Ciambèrlandi rappelait par le sujet, le groupement et l'attitude des personnages, une des plus délicieuses gravures du XVIII^e siècle français : *Les cerises*. *L'âge d'or* était encore une vision de l'antique. Ménard y est dans son élément et peut donner ici toute la mesure de son inspiration poétique.

Le soleil a disparu à l'horizon, mais le ciel imprégné de sa lumière porte encore les traces de son glorieux passage. La double arche d'un aqueduc en ruine s'arrête au bord de l'eau, comme hésitante à franchir d'un nouveau bond le bras de mer qui la sépare de l'autre rive. Un rocher en pointe au nez de rhinocéros coupe en deux la nappe d'eau glacée qu'aucune brise n'effleure. Au milieu de cet éden quelques divinités s'abandonnent au bien-être de la vie, dans la sérénité la plus olympienne. C'est l'extrémité de la terre, une échappée vers l'infini, le soupçon d'un au-delà mystérieux que la civilisation d'alors semblable à cet aqueduc brisé ne peut atteindre !... C'est le confin du rêve antique....

La vie pastorale s'écoule sous un ciel aux fulgurations étranges. Elle donne lieu à un superbe contraste entre une pluie noire d'un côté et des nuages floconneux de l'autre, que Phébus illumine par derrière. Des chevaux, dont l'encolure et la tête courte rappellent ceux de Saint-Marc, à Venise, se désaltèrent à l'abreuvoir. Dans le *Rêve antique* l'astre étend ses ramifications aussi loin que la puissance de ses rayons le lui permet.

Des réductions de ces deux derniers tableaux concentraient toutes les séductions de la palette de Ménard à laquelle la nature elle-même ne dédaignerait pas de faire des emprunts.

* * *

La sculpture fut largement représentée au Salon, et surtout une rétrospective consacrée à Van der Stappen. Son portrait, par Verheyden, le représentait jeune et timide, drapé dans sa dignité pleine de réserve. Sa mise décente de rapin pauvre n'exclut pas une certaine recherche; il met de la coquetterie à cacher sa misère. Ses yeux tristes d'artiste à ses débuts se posent sur le visiteur, lui demandant ce que lui réserve l'avenir ?

Il applique son talent à des genres divers. Les *Candélabres* (1) de l'Hôtel de ville sont autant de minuscules réverbères au pied desquels viennent se

(1) Legs Champion de Villeneuve, 1887, Compagnie des bronzes.

grouper tous les métiers du moyen âge. Les branches qui fleurissent dissimulent assez mal la banalité de la composition. Dans la pièce du milieu, *Saint-Michel terrassant le dragon*, l'Archange se précipite avec une fougue superbe sur le démon.

Parmi les principaux bustes, citons un *Joueur de fronde* (665, Rome 1878), une belle tête de *Savant* (671), *Mon oncle le Jurisconsulte* (707) dédié à Picard, un *Evêque* (bénissant), une *Zélandaise* (avec sa coiffe) (688), un lamentable *Verhaeren*, un *Portals* imposant, une *Vierge* d'une attirante beauté (667). Puis, la *Femme parée des plumes du Paon* (678) symbole qui se passe de commentaire, l'*Allaitement maternel*, *Pégase* enfin, qui d'un élan superbe se cabre vers les cieux.

*Sa double aile dans la lumière,
Le cou tendu, le feu sous la paupière,
Sortit vers le soleil, et vers l'extase,
Ce dévoreur d'espace, Pégase.*

E. VERHAEREN.

Les gestes des personnages de Van der Stappen sont toujours pleins de noblesse, on peut dire qu'il réussit dans tous les genres, sans être supérieur dans aucun. Il manque parfois de personnalité, certaines œuvres trahissent de trop visibles influences : tel buste est de Vinçotte, tel groupe de Rodin ou de Meunier — aussi bons parfois mais dénués du mérite primordial de l'invention. Il y avait une ravissante *Tête de femme* de Bonnetain. Cet artiste, qui exposa cet hiver au Cercle Artistique, promet beaucoup.

Le *Cardinal Mercier* accusait une frappante ressemblance avec son modèle et son regard témoignait d'une grande bienveillance.

De Victor Rousseau deux envois intéressants : la *Princesse Marie-José*, et *M^{me} H. S...* d'une haute distinction. Enfin, par Samuel. *M^{lle} d'U...* pleine d'élégance et le jeune *Wiener* au minois chiffonné à souhait.

FRANCIS HOUTART.



L'Exposition de Tournai



On l'a dit souvent, mais il n'est peut-être pas inutile de le répéter : rien ne mérite plus d'être encouragé que les expositions rétrospectives d'art local ou régional.

Trop souvent la vie provinciale, par son manque de stimulants et de manifestations artistiques, finit par envelopper d'indifférence ceux mêmes qui cherchent à faire naître un mouvement d'intérêt. On circule entre quelques belles choses, mais c'est à peine si on les regarde, on ne les connaît pas et, au contraire des temps passés où chaque ville avait des artistes et savait les retenir, on voit tous ceux qui ont quelque talent abandonner leur clocher et s'en aller vers les grands centres.

Une exposition, dans ce calme regrettable, marque presque toujours un réveil. Tout à coup on se rappelle que la cité possède d'anciens monuments, qu'elle a vu naître de grands hommes et s'épanouir des industries d'art. Une fierté renaît d'appartenir à une telle ville, un intérêt se manifeste pour ce qui s'y est passé et ce qu'elle a produit. On entrevoit des recherches dans ses archives, on est pris du désir d'éclaircir des points de son histoire, d'avoir des livres de ses imprimeurs, des œuvres de ses peintres, des échantillons du travail de ses anciens ouvriers. Des études diverses sont publiées, des collections privées s'ouvrent pour le public, de nouvelles vont se former, réunir des choses négligées ou exposées à être perdues ; enfin les plus indifférents sauront, quand il le faudra, se dresser pour protester contre la destruction d'une vieille rue, d'une vieille maison, d'un site où survit un souvenir.

Tout cela, même réalisé très incomplètement, constitue un résultat dont il est impossible de contester l'avantage. Mais les expositions locales en ont un autre, plus certain, et, sans aucun doute, encore plus appréciable. Il n'y figure pas, en effet, que des objets créés et embellis par des artistes. Il en est beaucoup, et ce sont les plus nombreux, qui représentent uniquement des œuvres d'ouvriers probes et consciencieux. Objets jadis ordinaires, d'usage courant, ils ont acquis une valeur parce que le temps les a patinés, parce qu'ils indiquent des besoins différents des nôtres, parce que leur forme ou leur matière caractérisent une époque et, surtout, parce qu'ils furent exécutés par des hommes qui avaient réellement l'amour de leur métier et l'orgueil de ne livrer que des pièces où se révélait leur maîtrise. Dans ce siècle où triomphent les machines et la pacotille, c'est bon à dire, car rien, semble-t-il, n'est plus capable de développer, on peut presque dire de réveiller, chez nos

Tout cela, même réalisé très incomplètement, constitue un résultat dont il est impossible de contester l'avantage. Mais les expositions locales en ont un autre, plus certain, et, sans aucun doute, encore plus appréciable.

Il n'y figure pas, en effet, que des objets créés et embellis par des artistes. Il en est beaucoup, et ce sont les plus nombreux, qui représentent uniquement des œuvres d'ouvriers probes et consciencieux. Objets jadis ordinaires, d'usage courant, ils ont acquis une valeur parce que le temps les a patinés, parce qu'ils indiquent des besoins différents des nôtres, parce que leur forme ou leur matière caractérisent une époque et, surtout, parce qu'ils furent exécutés par des hommes qui avaient réellement l'amour de leur métier et l'orgueil de ne livrer que des pièces où se révélait leur maîtrise. Dans ce siècle où triomphent les machines et la pacotille, c'est bon à dire, car rien, semble-t-il, n'est plus capable de développer, on peut presque dire de réveiller, chez nos

artisans le sentiment de la fierté du métier. Ce sentiment est un ferment puissant entre tous et les ouvriers ne peuvent que le sentir se fortifier en eux devant les objets qu'exposent avec satisfaction les collectionneurs, et qui ne contiennent une parcelle de beauté que parce que ceux qui les firent tenaient avant tout à faire bien et mettaient un peu de leur âme dans ce que leurs doigts façonnaient.

On a commencé à comprendre tout cela. L'intérêt de quelques amateurs n'est plus seul en jeu quand des expositions s'organisent et il suffit pour s'en convaincre de se rappeler celles de ces derniers mois et le succès qu'elles ont eu : expositions d'iconographie locale à Huy, de bois de Spa à Spa, d'art rétrospectif à Charleroi, à Malines, à Tournai.

* * *

L'Exposition de Tournai s'est ouverte tout dernièrement dans la vieille halle aux draps, c'est-à-dire dans un cadre particulièrement favorable à la présentation de choses anciennes. C'est M. Soil de Moriamé, président du tribunal et conservateur du musée, qui en a été l'organisateur. Il faut lui être reconnaissant d'avoir su réunir tant de rares spécimens des arts et des métiers qui synthétisent à la fois l'opulence passée de la ville des Choncq-Clotiers et la vie artistique qui palpite entre ses murs.

Il y a là des tapisseries qui sont belles sans différer toutefois de celles qui furent tissées dans les autres villes de nos anciennes provinces. Ce qui est plus intéressant, ce sont les cuivres : chandeliers de toutes dimensions, lutrins, réchauds, plateaux, etc.; la collection en est importante et l'on est heureux de voir rassemblées si nombreuses ces œuvres de métal dont le pays wallon s'était fait une spécialité. Les villes de Dinant, de Huy, de Tournai excellèrent dans l'art de travailler le cuivre. A Tournai, cet art s'est maintenu plus longtemps ou a été repris, en s'affinant, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Il semble, en effet, permis de croire que c'est l'ancienne tradition qui a été continuée ou, du moins, renouée quand alors on se mit à ciseler des appliques pour meubles, des pendules, des candélabres. L'exécution sans pouvoir rivaliser avec celle des bronzes français en est fort délicate et la dorure fort belle. Il faut signaler particulièrement quelques petits bustes qui ont beaucoup de caractère.

L'industrie des tapis de Tournai fut fameuse; elle passe pour avoir complètement disparu devant la concurrence française. Ce n'est pas tout à fait exact. Elle n'est plus ce qu'elle a été mais elle n'est pas complètement abandonnée et il serait patriotique de l'encourager par des commandes et de chercher à lui faire retrouver son ancienne renommée. Ce qu'elle a produit autrefois justifierait cet effort. Les tapis exposés ne sont pas nombreux, mais les belles pièces sont fort intéressantes, quoiqu'elles datent du premier Empire, quand les motifs de décoration étaient roides et plutôt pauvres. Néanmoins les tapis de ce temps font grand effet; leurs couleurs sont franches et leur laine, plus courte cependant, rappelle celle des tapis de la Savonnerie.

On a placé un peu partout, selon les nécessités de l'aménagement, des

meubles, des pierres sculptées qui valent un examen, quelques boiseries, des étains, que chacun ira voir selon ses goûts particuliers.

Les argenteries méritent une mention spéciale. Il a été réuni un assez grand nombre de pièces religieuses, curieuses mais inégales. L'argenterie de table remontant à l'époque de Louis XVI et au début de l'époque Empire est plus caractéristique. Tous les objets ne sont malheureusement pas travaillés en plein métal et comme ils ne représentent pas une industrie purement tournaisienne, puisqu'on a fait de l'argenterie à Mons, à Bruxelles, à Liège, on doit peut être regretter qu'on leur ait consacré la plus belle salle de l'Exposition au préjudice des anciennes pâtes tendres, qui, elles, furent fabriquées en Belgique seulement à Tournai.

Les pâtes tendres sont entassées dans des vitrines insuffisantes sur le côté d'une longue galerie manquant de lumière. C'étaient elles cependant qu'il fallait mettre en valeur, en pleine clarté pour que rien ne pût perdre du charme de cette industrie exquise qui s'épanouit si magnifiquement à Tournai dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On pouvait d'autant plus s'attendre à trouver un arrangement irréprochable que l'Exposition de Charleroi, le legs considérable fait par M. Vermersche au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, et l'important et savant ouvrage (1) que M. Soil vient de publier sur la porcelaine de Tournai a ravivé ces tous derniers temps l'attention qu'elle mérite.

Telle quelle est cette section de l'exposition est toutefois fort belle et devant les pièces qui y figurent et dont de nombreuses n'ont rien à envier à ce que Sèvres a fait de mieux dans le même genre, on comprend l'emballement un peu tardif des amateurs pour ces porcelaines fines, joyeuses de couleurs, suprêmement délicates, et les sacrifices qu'ils font pour les posséder. Il est presque impossible aujourd'hui d'en former une collection : on nous a montré une tasse assurée pour 1,500 francs, une assiette payée 2,000 francs, il y avait quelques jours, des biscuits en couleurs valant 5,000 francs chacun.

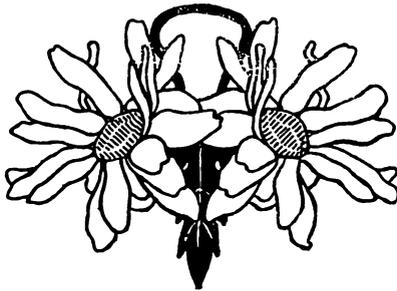
La porcelaine de Tournai a une grande réputation, mais une réputation banale, peut-on dire, en ce sens que ceux qui en parlent la savent belle en ignorant souvent jusqu'où va sa beauté, sa finesse, le charme de ses peintures, la variété de ses formes. Cela s'explique dans une certaine mesure parce qu'on ne voit guère que de l'ordinaire blanc et bleu et qu'il est maintenant fort rare de rencontrer des pièces de choix, la plupart étant déjà entrées dans des collections privées peu accessibles.

Que ceux qui voudraient s'en convaincre aillent visiter l'exposition de Tournai. Ils apprendront à connaître et à apprécier des choses qui sont parmi les plus charmantes que la Belgique a produites et peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui sera tenté de faire renaitre l'industrie de la pâte tendre. Pourquoi pas ? Le secret de cette pâte est à peu près perdu chez nous, mais il pourrait être facilement retrouvé. En fabriquant des pièces ordinaires pour faire

(1) *Les porcelaines de Tournai*, 1 vol. 450 pages ; 300 reproductions. Édit. Casterman, à Tournai.

des affaires et vivre, en en produisant de belles pour se faire un peu de gloire, l'entreprise pourrait prospérer. A côté de fabriques trop ligottées par la tradition, comme celles de Vienne et de Saxe, celles de Copenhague ont prouvé que l'on peut réussir même en n'offrant aux acheteurs que des pièces de luxe, à condition qu'elles soient vraiment belles et que l'art les ait touchées. Pourquoi la ville de Tournai ne reprendrait-elle pas la place qu'elle occupait quand elle offrait au monde raffiné du XVIII^e siècle ces plats charmants, ces vases exquis, ces biscuits élégants, ces multiples objets délicats qui nous enchantent aujourd'hui ?

G. D'A.



La chronique de famille d'Albert Dürer

On ignore encore Albert Dürer quand on a vu son œuvre peinte; on le connaît mieux quand on a vu son œuvre gravée; mais, pour le connaître vraiment, il faut lire son œuvre écrite. Les formes sont transparentes dont il revêtait ses pensées; mais ce que nous ayons pu deviner ainsi de sa personnalité, nous le retrouvons dans les écrits, plus immédiat, plus complet, plus vivant; et si, pour un instant, nous faisons abstraction de l'artiste, c'est pour mieux admirer l'homme. L'un explique et complète l'autre. Il n'y a pas de petites choses dans Albert Dürer; l'âme est à la hauteur du génie; cet accord merveilleux et rare fait que nous pouvons aimer et vénérer en lui un des représentants supérieurs de l'humanité.

Les écrits théoriques, la « Manière de mesurer », les « Proportions du corps humain », et le « Traité de la fortification des villes, châteaux et bourgs » furent traduits en français dès le XVI^e siècle. Il y a quelque cinquante ans, M. Narrey traduisit le « Journal de voyages aux Pays-Bas » et les « Lettres à Pirkheimer ». M. Charles Ephrussi donna, plus récemment, les « Fragments d'un mémorial ». Mais de la « Chronique de Famille », il n'existait aucune traduction française. Il m'a paru que c'était dommage. La poésie de la vie familiale y est rendue avec le même charme que dans certains bois de la Vie de la Vierge, et ces quelques pages nous font pénétrer jusque dans l'intimité de Dürer. De plus près on le voit, mieux on l'aime. J'ai tâché de donner à cette traduction toute l'exactitude possible; mais il faudrait le style de notre Amyot pour trouver l'équivalent de ces petites phrases, maladroites parfois, naïves, touchantes, et qui fleurissent bon le temps jadis.

GASTON BATY.

A^o 1524 après la Noël, à Nuremberg. — Moi, Albrecht Dürer le Jeune, j'ai rédigé d'après les écrits de mon père, d'où il a été, comment il est venu ici, y est resté, et y a fini chrétiennement. Dieu soit miséricordieux à nous et à lui. Amen.

A^o 1524. — Albrecht Dürer l'Ancien est né au royaume de Hongrie, non loin d'une toute petite ville appelée Jula, à huit milles au-dessous de Wardein, dans un petit village situé non loin de là, du nom de Eylas, et sa famille faisait l'élevage des bœufs et des chevaux. Mais le père de mon père s'est appelé Anthoni Dürer, est allé tout enfant dans la susdite petite ville, chez un orfèvre, et a appris le métier chez lui. Puis, il s'est marié avec une jeune fille du nom d'Elisabeth, de laquelle lui sont nés une fille, Catharina, et trois fils. Le premier fils, Albrecht Dürer, a été mon cher père, qui est aussi devenu orfèvre, homme habile dans son art et de cœur pur. Le fils cadet, appelé Laszlen, était bourrelier. De lui est né mon cousin Niclas Dürer, qui est établi à

Cologne, que l'on appelle Niclas Unger. Celui-ci est aussi orfèvre et a appris le métier ici, à Nuremberg, chez mon père. Le troisième fils, il l'a appelé Johannes et l'a fait étudier. Celui-ci est devenu ensuite curé à Wardein, où il resta plus de trente ans. Puis, Albrecht Dürer, mon cher père, est venu en Allemagne, a séjourné longtemps dans les Pays-Bas, auprès des grands artistes, et enfin est venu ici, à Nuremberg, l'an 1455 après la naissance du Christ, le jour de Saint-Eloi. Et le même jour Philipp Birkamer (Pirkheimer) célébrait ses noces sur les remparts et l'on menait de grandes danses, sous les grands tilleuls. Puis, mon cher père, Albrecht Dürer, a servi longtemps le vieux Jeronimus Holper, qui a été mon aïeul, jusqu'en l'année 1467 après la naissance du Christ. Alors mon aïeul lui a donné sa fille, une jeune fille jolie et bien faite, appelée Barbara, âgée de 15 ans, et le mariage fut célébré huit jours avant la Saint-Guy. Que l'on sache aussi que mon aïeule, la mère de ma mère, est fille d'Ollinger, de Wissenburg, et s'est appelée Kunigund. Et mon cher père a eu de son épouse, ma chère mère, les enfants suivants dont je copie la liste, mot pour mot, comme il l'a écrite dans son livre.

(Suit la nomenclature des dix-huit enfants, dont) :

3. — Item l'an 1471 après la naissance du Christ, à la sixième heure, le jour de la Saint-Prudentien, un mardi de la Semaine sainte, ma ménagère Barbara me donna mon second fils dont Anthoni Koburger fut parrain, et qu'il nomma Albrecht, comme moi.

14. — Item, l'an 1484 après la naissance du Christ, avant le jour de la Saint-Marx, une heure après minuit, ma ménagère me donna mon quatorzième enfant, et Endres Stromayr fut parrain et nomma aussi mon fils Endres.

17. — Item, l'an 1490 après la naissance du Christ, le jour où MM. du Conseil célébrent le carnaval, deux heures après minuit, le dimanche matin, ma ménagère me donna mon dix-septième enfant, et Messire Georg, vicaire à Saint-Lebald, fut parrain. C'est mon troisième fils qui s'appelle Hauns.

Mais mes frères et sœurs, enfants de mon cher père, sont tous morts, les uns dans leur jeunesse, les autres, sitôt qu'ils ont commencé à grandir. Nous ne sommes plus en vie que trois frères, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, nommément moi Albrecht, mon frère Endres et mon frère Hauns, le troisième des enfants de mon père qui porta ce nom.

Item, le susdit Albrecht Dürer l'Ancien a grandement peiné et âprement travaillé sa vie durant et n'a pas eu d'autre ressource que son métier pour se nourrir, lui, sa femme et ses enfants. Pour cette raison, il mit de côté bien peu de chose. Il eut aussi à souffrir toutes sortes d'afflictions, de contestations et de désagréments. Il eut aussi, auprès de tous ceux qui l'ont connu, un bon renom, car il mena une vie honorable et chrétienne, fut un homme patient et doux, affable envers chacun, toujours reconnaissant envers Dieu. Il ne s'adonna pas beaucoup à la société, ni aux joies mondaines, il était sobre de paroles et c'était un homme craignant Dieu.

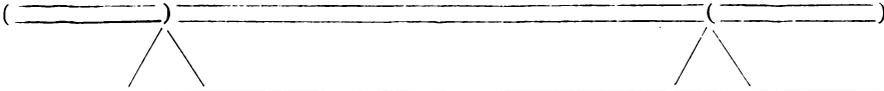
Celui-ci, mon cher père, s'est consacré à ses enfants pour les élever dans le respect de Dieu. Puis, son plus cher désir était d'inculquer à ses enfants de bons principes, afin qu'ils fussent agréables à Dieu et aux hommes. Et chaque jour il nous répétait que nous devons aimer Dieu et nous comporter honnête-

ment envers notre prochain. Et mon père avait pour moi une prédilection parce qu'il voyait que j'étais appliqué au travail pour apprendre. A cause de cela mon père me mit à l'école, et lorsque j'eus appris à écrire et à lire, il me sortit de l'école et m'enseigna le métier d'orfèvre. Et lorsque je sus travailler proprement, mon goût me porta plus vers la peinture que vers le métier d'orfèvre. Je le dis à mon père. Mais il ne fut pas bien content parce qu'il regrettait le temps perdu que j'avais employé à l'apprentissage d'orfèvre. Mais il me laissa libre et l'an 1486 après la naissance du Christ, le jour de la Saint-Endres, mon père m'engagea en apprentissage chez Michael Wohlgemüth, pour le servir trois ans durant. Pendant ce temps, Dieu m'accorda l'application, en sorte que j'appris bien. Mais il me fallut beaucoup souffrir des compagnons. Et lorsque j'eus fini mon temps, mon père m'envoya au loin et je restai quatre ans éloigné jusqu'à ce que mon père me rappela. J'étais parti en l'année 1490, après Pâques, je revins en l'année 1494 après la Pentecôte. Et lorsque je fus revenu à la maison, Hauns Frey négocia avec mon père et me donna sa fille, une jeune fille du nom d'Agnes et me donna avec elle deux cents florins et ordonna le mariage qui eut lieu le lundi avant la Sainte-Margarethe, l'an 1494. Puis, il arriva tout à coup que mon père tomba malade de coliques telles que personne ne pouvait les enrayer. Et quand il vit la mort devant ses yeux, il s'y abandonna de bon cœur avec une grande patience et me recommanda ma mère et nous recommanda de vivre chrétiennement. Il reçut aussi les saints sacrements et passa chrétiennement comme je l'ai d'écrit tout au long dans un autre livre, l'an 1502, après minuit, la veille de la Saint-Matthieu; que Dieu lui soit miséricordieux et doux. Puis, je pris chez moi mon frère, le petit Hauns, mais Endres, je l'envoyai au loin. Puis, deux ans après la mort de mon père, je pris ma mère chez moi, car elle n'avait plus rien du tout. Et comme elle habitait avec moi, l'an 1513, elle tomba malade, un mardi matin, gravement et subitement, et elle garda le lit toute une année. Et un an, jour pour jour, après qu'elle fut tombée malade, le vendredi, dix-septième jour de mai de l'an 1514, après réception des saints sacrements, elle a passé chrétiennement deux heures avant minuit, et moi-même j'ai prié au pied de son lit. Que Dieu tout-puissant lui soit miséricordieux !

Ensuite, l'an 1521, le dimanche avant la Saint-Barthelémy, dix-huitième jour de mai, sous le signe des Gémeaux, ma chère belle-mère, l'Hauns Frey in tomba malade. Ensuite, le vingt-neuvième jour du mois d'automne, après réception des saints sacrements, elle a passé dans la nuit vers neuf heures, d'après l'heure de Nuremberg. Que le Dieu tout-puissant lui soit miséricordieux !

Ensuite, l'an 1521, le jour où Notre-Dame fut présentée au temple, le matin, avant l'Angelus, mon cher beau-frère, Hauns Frey, a passé, qui était malade depuis six ans, qui aussi eut à souffrir dans le monde toute espèce de revers, qui aussi a passé avec les sacrements. Que le Dieu tout-puissant lui soit miséricordieux !

Le Drageoir aux Épices



A RAISON DES FOR-
TES CHALEURS
LES MARCHANDI-
SES NE SONT PAS
≡ EXPOSÉES ≡
A L'ÉTALAGE

LE PETIT ÉPICIER.

LES LIVRES

LE ROMAN :

Le nouveau docteur, par JULES PRAVIEUX. — (Paris, Plon.)

Nos lecteurs connaissent Jules Pravieux depuis longtemps. Nous ne lui avons pas ménagé nos éloges. Il ne les a jamais autant mérités qu'aujourd'hui par le roman qu'il vient de publier : *Le Nouveau Docteur*. Le talent magistral de l'auteur à décrire les scènes de la vie de province et à analyser la psychologie si intéressante de l'âme provinciale atteint ici son apogée. Qu'elle est donc jolie, touchante, empoignante même parfois cette naïve histoire du concurrent que le vieux docteur de Brenay-sur-Andarge, brave homme, mais un peu bourru, voit arriver sur son terrain avec une irritation sans pareille. Le concurrent, c'est l'ennemi pour lui, et son dépit va presque jusqu'à une haine qui serait féroce si elle n'était si puérile. Pour comble de guigne, le vieux attrape une pleurésie, et les circonstances veulent qu'il soit obligé de se faire soigner par le jeune. Celui-ci triomphe d'une maladie qui paraissait incurable, et finit par épouser l'enfant unique du vieux bougon, une jeune fille toute idéale, toute pure, une vraie chrétienne.

Cette délicieuse histoire est racontée avec un naturel qui frise le chef-d'œuvre, en un style pimpant, alerte, auquel l'auteur nous avait habitué, du reste, et qui s'est affiné encore.

Enfin, comme tous les romans précédents de l'auteur, celui-ci est pétillant d'esprit, plein de verve, débordant d'un humour exquis et de bon aloi.

Lisez donc tous ce roman et lisez même tous les romans de cet auteur. Je voudrais les voir tous dans toutes les bibliothèques de famille. Ils sont tous charmants, vivants, admirablement écrits et tous d'une propreté morale absolue; ce qui nous repose de tous les romans faisandés dont une certaine librairie parisienne inonde, hélas! le marché du livre, au grand dam non seulement des âmes, mais même des intelligences, qui n'ont rien à gagner à se nourrir de cette pourriture soi-disant littéraire.

H. M.

Vers la lumière, très beau, par EMILE POITEAU. — (Paris, Grasset.)

Voici encore un superbe roman chrétien solidement charpenté et très finement écrit, une œuvre vraiment littéraire. Nous le signalons avec le plus vif plaisir à tous ceux qui aiment une littérature propre, à tendance idéaliste et imprégnée de foi chrétienne. Loin de nuire à l'intérêt de l'histoire inventée par le romancier, l'idée chrétienne, parce qu'elle y est développée par un écrivain de talent, en double le charme.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui après s'être détourné des traditions familiales et s'être perdu dans les ténèbres de la vie parisienne, remonte vers la lumière en retournant au foyer des ancêtres, et y trouve enfin la paix et la joie qu'il ne connaissait plus.

J'engage vivement tous ceux qui ont horreur du roman moderne, à cause de sa crudité, pour ne pas dire de sa saleté, à lire ce roman-ci.

Il est une preuve manifeste de la vérité de l'idée que nous avons toujours défendue ici, à savoir que le roman chrétien est non seulement possible, mais aussi beau, aussi puissant et même, à mon avis du moins, plus intéressant que toutes les fastidieuses et malpropres histoires d'adultère des romans à la mode.

H. M.

La mare aux gosses, par JACQUES DES GACHONS. — (Paris, Fontemoing.)

Le spirituel et aimable auteur de *Lily Wright* est trop connu des lecteurs de *Durendal* pour que l'on ait besoin de beaucoup insister sur ses qualités charmantes. A la même veine que ce conte exquis appartient la série qu'il a publié sous ce titre : *La Mare aux Gosses*. Même élégance de style, même humour, même souci de moralité délicate sans être prêcheuse; sujets tragiques parfois, traités dans une note émouvante, ainsi dans le *Miracle d'après-demain* ou la *Révolte du Pétrole* qui évoque, dans une sorte de cauchemar dantesque, une ruée d'automobiles en délire. D'autres finissent en éclat de rire, comme l'*Invitée* ou la *Chemise du Revenant*. D'autres sont ironiques ou cinglantes comme le *Frisson nouveau*. Mais à quoi bon poursuivre cette énumération?

Mieux vaut qu'on prenne et qu'on lise cette œuvre joviale et saine, bien française de langue et d'esprit.

E. C.

Le pèlerinage de sainte Brigitte, par VERNER VON HEIDENSTAM.

Traduction du suédois par S. Garling-Palmer. — (Paris, Perrin.)

Curieux roman historique, dont l'auteur, « jusqu'ici peu connu en France, est à l'heure actuelle l'un des hommes les plus en vue dans le monde littéraire scandinave ». Œuvre aux étranges reflets de pourpre sombre que la sainte traverse, hiératique, se rendant à Rome, pour y rappeler le pape d'Avignon, puis à Jérusalem, pour y adorer le saint Tombeau, luttant contre les clameurs de sa famille qu'elle sacrifie à son ascétisme farouche, contre les foudres qui l'insultent, contre son orgueil en révolte, pour n'entrer que tout à la fin dans le grand apaisement de la mort et du soir. Telle que l'auteur l'évoque, elle manque de cette tendresse chrétienne qui déborde infailliblement du cœur des saints, même les plus austères, d'autant plus indulgents à autrui qu'ils sont plus durs à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le livre est d'un maître écrivain.

E. C.

Le triomphe de l'homme, par FRANÇOIS LÉONARD. — (Bruxelles, Lamberty.)

Comme Wels, mais avec plus de splendeur et de poésie, M. François Léo

nard évoque la nature et l'humanité de l'avenir. Mais le triomphe de l'homme est bien éphémère dans ce livre qui se ferme sur l'émouvant tableau du cataclysme où toute vie s'engloutit, où s'engloutit ce monde même, donnant ainsi un démenti à la conception matérialiste de l'auteur, proclamant que « l'homme était à présent son propre dieu ».

E. C.

La gloire de Don Ramire, par ENRIQUE LARRETA, traduit de l'espagnol par Remy de Gourmont. — (Paris, Mercure de France.)

Farouche et somptueuse évocation de l'Espagne au temps de Philippe II : aventures de crime et d'amour, mysticisme exalté et sensualité débordante, *tertullias* dans les vieux palais, autodafés sur les places publiques, avec des perspectives sur l'Italie artiste et lettrée, sur les Flandres rouges de sang et sur le Pérou aux entrailles d'or.

E. C.

Modeste Autome, par MARGUERITE BAULU. — (Paris, Leclercq.)

Histoire d'une servante, d'une âme humble, qui nous révèle les chagrins de sa vie en une langue d'un réalisme savoureux et d'une poésie charmante. Des scènes d'orphelinat, d'office et d'hôpital s'évoquent successivement, et nous pénétrons à la suite de l'auteur et de son héroïne quelques-uns des arcanes du quartier des Marolles. Il n'y a rien dans tout cela qui soit très poétique, semble-t-il, et pourtant, sur toutes ces choses humbles, et ternes, et douloureuses, tremble un perpétuel rayon d'or.

E. C.

Un jacobin de l'an CVIII, par PROSPER-HENRY DEVOS. — (Bruxelles, Association des écrivains belges.)

Nous ignorons dans quelle mesure l'auteur s'identifie avec le gamin dont il fait son héros, sorte de Saint-Just moins chaste qui révèle une âme affreusement étroite et haïssable de sectaire. Du moins, la psychologie en est-elle bien fouillée.

E. C.

Le pasteur pauvre, par EDOUARD ROD. — (Paris, Perrin.)

Petit livre exquis, spirituel, amusant, quoique au fond la philosophie en soit plutôt amère. Attachant récit des tribulations de l'honnête pasteur M. Cauche qui, pour ne jamais transiger avec ce qu'il croit être son devoir moral, pour se refuser scrupuleusement à l'ombre même d'un compromis quel qu'il soit, vit et meurt incompris et calomnié jusque dans la mort par les âmes médiocres avec lesquelles sa destinée ne cesse de le mettre en contact.

E. C.

Au fond des yeux, petits poèmes en prose, par JEAN DE BÈRE. — (Paris, Perrin.)

Recueil de poèmes dont l'idéalisme vague, nuageux et comme dissous

dans on ne sait quelle diaphanéité impalpable, ne permet guère de tenter l'analyse, mais où l'on trouve à louer une langue harmonieuse et probe, la noblesse, l'élégance et la distinction des images, et un talent prometteur.

E. C.

Par-dessus la haie, par SANDER PIERRON. — (Bruxelles, Association des écrivains belges.)

Journal d'un été à la campagne, dans un coin champêtre et plantureux du Brabant; notations de sites et de mœurs agrestes vus par un artiste avec des yeux d'artiste et rendu de simple et pittoresque façon.

E. C.

LITTÉRATURE :

Un cahier inédit d'Eugénie de Guérin, par le comte de COLLEVILLE. — (Paris, Mercure de France.)

L'auteur de cette publication a raison de considérer ce cahier comme la partie la plus émouvante de l'œuvre d'Eugénie. Dans une préface et des commentaires d'ailleurs fort intéressants, il émet toutefois, à propos de la sincérité religieuse de Maurice de Guérin, des appréciations injustifiables. Sans parler du reproche de panthéisme dont on a, nous semble-t-il, par trop abusé à l'égard, non seulement de Maurice, mais de tous les poètes qui ont passionnément aimé la nature, y compris Lamartine et Chateaubriand, il va jusqu'à mettre en doute — et ceci est monstrueux — la sincérité de sa mort chrétienne. Cette mort, affirme-t-il gratuitement et sans l'ombre d'une preuve, n'eût été qu'une pieuse comédie devant épargner à Eugénie la douleur affreuse de voir son frère mourir en athée.

Tout dans la vie de Maurice proteste contre une telle assertion. La noblesse de son caractère, le fond religieux de son âme et l'inspiration religieuse de son génie, la ferveur de son adolescence et de sa jeunesse. Sans doute, plus tard, il y eut défaillance, des passages nombreux du journal et des lettres d'Eugénie le prouvent évidemment. Mais de là à l'impénitence finale, la distance est grande et l'on peut jurer qu'elle ne fut pas franchie! Sainte-Beuve, sectaire et fielleux jusque dans ses sympathies les plus prononcées, a soigneusement fait ressortir les écarts d'intelligence où Maurice put se laisser entraîner. Mais il n'a pas mis en doute sa fin chrétienne.

Et l'on regrette de voir une si révoltante hypothèse soutenue par un écrivain qui pourtant aime et admire ce délicieux couple fraternel et nous rend le service de publier ce supplément de journal tout palpitant, tout saignant d'émotion et d'amour.

Nous lui savons gré de nous éclairer sur la passion de Maurice pour M^{me} de Maistre, sur le rôle joué entre Maurice et la baronne par Barbey d'Aurevilly, sur le conflit entre Eugénie et sa belle-sœur que les réticences du journal laissaient déjà entrevoir, sur les souffrances de Maurice prisonnier de son union avec une femme sans beaucoup de cœur ni de tête et qu'on devine odieusement médiocre.

Il y a dans ce supplément de magnifiques élans de passion fraternelle et de déchirants cris de douleur.

On y assiste à l'agonie d'âme de cette noble fille, pour qui son frère est tout et qui se sent écartée de lui par la sottise jalouse de l'épouse; et cela au moment où la santé de son frère, chaque jour déclinante, l'inquiète et la torture et l'emplit d'un pressentiment de mort.

Et la mort vint, mais encore une fois elle vint chrétienne et bénie! et il faut en relire la relation dans le Journal pour sentir à l'évidence qu'Eugénie ne fut point abusée, que l'enfant qu'elle avait tant aimé mourut dans les bras de l'Eglise, et qu'elle avait raison d'offrir les dernières pages jaillies de son âme et toutes brûlantes de sa douleur: « A Maurice au Ciel ».

EMILE CHARDOME.

Religion et littérature, par PAUL HALFLANTS. — (Bruxelles, Société belge de Librairie.)

Livre intéressant un peu à la façon de ces causeries à bâtons rompus où, le soir, entre amis épris de littérature, on effleure les uns après les autres les noms et les œuvres célèbres. L'idée et la forme sont, chez M. l'abbé Halflants, toujours attachantes, soit qu'il apprécie avec compétence, largeur d'esprit, compréhension et sympathie, l'œuvre de Huysmans, soit qu'il dise leur fait à ce vilain chat venimeux d'Anatole France et au Catulle Mendès de la *Virgée d'Avila*, soit qu'il réduise à sa juste valeur le charlatanesque dernier drame de Rostand, soit que, dans ce volume qui s'ouvre par un bel éloge de S. E. le cardinal Mercier, il évoque des noms qui sont l'honneur de notre jeune littérature catholique: Dom Bruno Destrée, Carton de Wiart, Henri Davignon, Firmin Van den Bosch, Victor Kinon et Pierre Nothomb. On voudrait seulement que les articles réunis dans ce livre, fussent chacun moins exigü, permettant à l'auteur de traiter à fond des sujets dont parfois il n'a pu que nous indiquer un peu superficiellement les grandes lignes.

E. C.

Les grandes mystifications littéraires, par AUGUSTIN THIERRY. — (Paris, Plon.)

Promenade anecdotique d'un très vif intérêt à travers ces mystifications dont la poésie d'Ossian retrouvée par Macpherson est demeurée le type. Le curieux c'est que ces mêmes poèmes qu'on proclamait des œuvres de génie quand on les croyait d'Ossian, n'ont plus été du tout des œuvres de génie quand on a su qu'elles étaient de Macpherson. Pourtant, comme le dit très bien M. Thierry, une œuvre n'est pas négligeable qui contribue pour une telle part à déterminer dans toute l'Europe les mouvements romantiques et demeure une des principales sources où s'alimente le génie de Chateaubriand.

E. C.

En Wallonie, par LOUIS PIÉRARD. — (Bruxelles, Lamertin.)

Etudes et croquis du pays wallon. Traditions et folklore. On sent que l'au-

teur doit aimer Barrès. L'âme joyeuse et légère de la Wallonie l'inspire. On le voudrait moins imbu de ce scepticisme incroyant qui gangrène certaines foules wallonnes et fait mieux ressortir la foi robuste et vivace de nos Flandres. Mais tous les admirateurs du grand poète si odieusement traité naguère par un jury brabançon lui sauront gré des nobles pages qu'il consacre à la prison de Verlainé.

E. C.

Figures littéraires, par LUCIEN MAURY. — (Paris, Perrin.)

Ce livre donne l'impression d'une promenade à travers la littérature mondiale contemporaine sous la conduite d'un guide intelligent et disert. A noter une très fine et pénétrante analyse de Collette Baudoche, de l'œuvre composite de Maurice Maindron, de l'œuvre des poétesses françaises modernes, etc. Par contre, le manque de sens religieux lui fait interpréter tout de travers la psychologie d'Huysmans.

E. C.

L'équivoque du classicisme, par GASTON SAUVEBOIS. — (Paris, L'Édition Libre.)

Le présent petit livre ne la dissipera point, cette trop réelle équivoque. Aussi bien, l'opuscule s'affirme-t-il politique bien plus que littéraire, s'affirme-t-il surtout un plaidoyer en faveur du républicanisme moderne contre les théories traditionnalistes de l'Action Française.

E. C.

La théâtromanie, par LÉON LEGAVRE. — (Mons, Edition de la Société Nouvelle.)

Indigeste fatras où il est question de tout, même de théâtre. Fréquentes excursions sur le terrain religieux, où l'auteur révèle une hostilité qui n'a d'égal que son incompétence. L'honnête pharmacien d'Yonville en devient, par comparaison, sympathique, large et compréhensif.

E. C.

LA MUSIQUE :

Lully, par LIONEL DE LA LAURENCIE (Collection *Les Maîtres de la Musique*). — (Paris, Alcan.)

Étude aussi intéressante que richement documentée sur Lully et sur son œuvre. Le début du XVII^e siècle est marqué par une évolution dans l'art musical qui perd peu à peu son caractère polyphonique, tandis que s'accroît de plus en plus la séparation entre « l'harmonie qui, serrée, compacte, se concentre dans la *basse continue*, et la mélodie fluide, mélancolique ou légère, qui vient s'y opposer comme une entité distincte ».

Cette transformation progressive est très apparente dans les comédies-ballets de Lully que M. de Laurencie examine d'abord. Il passe ensuite à l'analyse approfondie du style lullyste dans la musique religieuse, où il faut

surtout retenir le *Miserere*, et dans la musique d'opéra qui d'*Atys* à *Phaëton* conserve son caractère de galanterie raffinée pour s'élever à l'expression tragique dans *Amadis*, *Roland* et *Armide*. Ces trois opéras peuvent être considérés avec la gracieuse pastorale d'*Acis et Galathée* comme les chefs-d'œuvre de Lully.

M. de la Laurencie définit l'esthétique du maître florentin qui se complait dans le métaphorisme l'allégorie continue « le Français d'alors, en raison de son profond intellectualisme, ne goûtant l'émotion sonore qu'associée à une idée précise ». L'art de Lully est d'ailleurs moins une création originale qu'une brillante et judicieuse synthèse où interviennent à la fois le style français et le style italien, ce dernier à un moindre degré.

L'élément essentiel de l'opéra lullyste est le récitatif, ce qu'explique le prestige exercé à cette époque par la déclamation des acteurs de la Comédie française. Cependant chez Lully le sens dramatique n'est guère développé. Il excelle au contraire à rendre les émotions tempérées. Il est heureux aussi dans l'expression du sentiment de la nature mais « bien entendu de la nature telle que le xviii^e siècle la concevait, c'est-à-dire ordonnée, stylisée, géométrique, d'une nature où apparaît partout la marque de l'homme ». Ces dons de peintre délicat se révèlent dans les symphonies descriptives de Lully, particulièrement dans ses *Sommeils* où il côtoie l'impressionisme par le charme d'imprécision qu'il leur communique, bien qu'en général son art descriptif conserve un caractère surtout objectif. Les symphonies qui occupent une place très importante dans les opéras de Lully et qui comportent trois groupes, *Ouvertures et Ritournelles*, *Symphonies descriptives ou pittoresques*, *Airs de danse* sont peut-être la partie la plus intéressante de son œuvre. « Quant à son matériel harmonique, loin de dépasser son temps il se montre au contraire moins riche que celui de ses devanciers, tant Italiens que Français. »

L'influence de Lully fut considérable, elle se retrouve jusque dans certaines suites de Bach, dans des airs de Hændel et le très distingué critique la résume parfaitement en ces quelques lignes :

« Lully eut un succès triomphal et immédiat qu'il dut, non seulement à cette sorte d'art moyen auquel il a attaché son nom, mais aussi aux circonstances, car, apparaissant dans un moment d'hésitation et de crise, il rallia tout le monde par sa décision. Il créa une tradition, celle de l'opéra français, tradition à laquelle Rameau et Gluck se soumièrent. Bien plus, de Spontini à Meyerbeer et à Gounod, tout le côté pompeux, décoratif de notre tragédie lyrique, ses défilés, ses scènes héroïques et religieuses, appartiennent à l'héritage de Lully. »

G. DE G.

L'Art grégorien, par AMÉDÉE GASTOUÉ.

L'anneau du Nibelung de Richard Wagner, par A. POCCHAMMER. Traduction de Chantavoine. — (Paris, Alcan.)

Le premier de ces deux livres débute par une introduction historique sur Grégoire le Grand et sur son époque, puis étudie l'art grégorien dans ses

origines, ses développements et les diverses formes musicales qu'il a revêtu, au moment de son apogée, de sa décadence et de sa restauration par l'ordre des Bénédictins. D'une érudition un peu sèche, bien que très avertie, il intéressera les spécialistes de la matière.

Nous recommandons vivement aux amateurs d'art wagnérien l'excellente traduction que M. Chantavoine vient de publier de l'ouvrage de Pochhammer sur le *Ring*, très connu et justement apprécié en Allemagne. L'analyse des thèmes de la *Tétralogie* y est présentée d'une manière fort complète, avec autant de clarté que de judicieuse méthode, non à un point de vue strictement technique, mais avec le souci constant de dégager et d'éclairer tout ce que ces thèmes contiennent de poésie et de significations esthétiques. Ce petit manuel de moins de deux cents pages est indispensable à quiconque veut acquérir une compréhension vraie et approfondie de ce drame grandiose, mais dont sans commentaires tant de parties demeurent obscures.

G. DE G.

PUBLICATIONS D'ART :

L'Art chrétien primitif, par M. MARCEL LAURENT. Deux volumes illustrés. — (Bruxelles, Vromant.)

Il n'est aucune période de l'histoire de l'art moderne qui soit plus obscure et, en même temps, plus attirante que celle que M. Marcel Laurent étudie dans ce livre dont nous nous plaisons à signaler tout d'abord les qualités éminentes, l'érudition sûre, la méthode excellente et la parfaite clarté. Les évolutions esthétiques sont toujours lentes : l'art qui règne a toujours conservé quelque chose de l'art auquel il a succédé et il ne se peut pas qu'il ne décèle pas déjà les indices de l'art qui le remplacera. Il n'en a pas été autrement de l'art chrétien primitif qui a dû beaucoup à l'art hellénistique, beaucoup aussi à l'art oriental, beaucoup encore, quoique moins, à l'art romain.

Mais la transformation de l'art qui s'est effectuée entre le premier et le iv^e siècle n'a qu'une analogie superficielle avec les phénomènes du même genre qui se sont produits par la suite. Il ne s'agissait pas alors d'un simple renouvellement des formes de l'art, des idées esthétiques auxquelles il obéissait, sans que, du reste, la nature de ses inspirations subît aucun changement, comme il arriva, par exemple, à la fin du xiv^e siècle, lorsque la conception réaliste eut achevé de triompher partout de la conception idéaliste qui prévalait jusque-là.

La pensée que les chrétiens des premiers siècles voulaient exprimer dans les essais timides de leur art naissant était non seulement sans antécédents dans l'art antique, mais encore elle était en opposition complète avec l'idéal que celui-ci avait magnifiquement manifesté. Cependant, ils ne pouvaient pas plus se soustraire à la nécessité d'utiliser, dans l'art, des éléments empruntés au paganisme, qu'ils n'auraient pu, dans la prédication et les choses du culte, rejeter l'emploi de la langue usuelle.

Mais, après les temps primitifs où les persécutions enfermèrent les expressions de la foi dans des formes cryptographiques, on voit se développer et grandir un art nouveau qui, tout en s'appuyant à l'art ancien, très florissant encore, est en défiance de lui et s'efforce de créer des formes toutes chrétiennes et incapables de susciter dans l'esprit, parfois hésitant, du spectateur de dangereux rappels mythologiques.

Ce n'est là qu'une phase de l'histoire de ces origines, mais c'est celle peut-être dont les œuvres, dans leur insuffisance gauche et délicate, impressionnent davantage, parce que la ferveur profonde qui les a inspirées apparaît là comme dans son essence, dans son esprit, sous des formes presque immatérielles. Cet art, dans sa fraîcheur et dans sa grâce modeste, est très près des temps de l'Évangile, mais il fallait enfin que, comme le christianisme lui-même, il sortît des catacombes. Il en sortit, en effet; son humilité devint, peu à peu, domination, et tout à la fois influençant et influencé, il trouva son expression suprême dans l'art byzantin, signification hautaine de la doctrine triomphante.

ARNOLD GOFFIN.

Les grands artistes : Botticelli, par M. R. SCHNEIDER. — (Paris, Laurens.)

Certains esprits délicats ont failli prendre Botticelli et son œuvre en aversion, à cause des admirations équivoques ou sottes que l'un et l'autre ont eu à subir. Botticelli a été à la mode, en effet, parmi les esthètes qui, comme on sait, appartiennent à une espèce fort désagréable de badauds prétentieux et bavards. Mais bien que cette vogue, d'ailleurs momentanée, ait été l'occasion de beaucoup d'inepties, il ne faut pas trop s'irriter contre celles-ci, en songeant que les dits esthètes remplissent peut-être dans l'art le rôle de propagateurs inconscients de beauté. Ils sont comme ces insectes nuisibles qui, sans le savoir, emportent le pollen des fleurs et deviennent ainsi des agents passifs de fécondation.

Dans ce ^{xv}e siècle florentin qui fut amoureux de la réalité presque jusqu'à l'abnégation de la personnalité de l'artiste, Botticelli est, en quelque façon, le premier peintre à l'œuvre duquel puisse s'appliquer le précepte formulé par son ami Léon-Battista Alberti : « La peinture a pour but, moins de représenter les choses qui tombent sous le sens de la vue que tout ce qui est matière de pensée. »

Les êtres que Sandro crée à la vie enchantée de son art n'ont rien de la belle santé des calmes et fiers personnages de Ghirlandajo; rien de la vitalité presque enfantine de ceux de Gozzoli. Une vie forte, tranquille et un peu indifférente anime les personnages de ces maîtres; ceux de Botticelli pensent et il semble que leur pensée soit inquiète comme celle de l'artiste lui-même. Car c'est un inquiet, un sensitif, une nature un peu féminine, tendre, faible, prompt à subir l'influence de génies plus volontaires, Laurent de Médicis d'abord, Savonarole ensuite.

Son œuvre et sa vie, sur lesquels M. Schneider nous donne une étude remarquable, ont débuté et cheminé longtemps sur les routes merveilleuses de la jeunesse et du printemps pour finir dans les tristesses d'un déclin

assombri par des souvenirs tragiques. Il avait aimé Laurent de Médicis, et Laurent était mort; il avait aimé Savonarole, et Savonarole avait été supplicié... Ces deux grandes mémoires s'associaient, sans doute, dans son cœur et dans ses inutiles regrets. Il se rappelait les assemblées dans le palais admirable de la *Via Larga* ou sous les ombrages de Careggi, les paroles joyeuses et ailées, les contes, les chansons, les beaux discours nourris de sagesse et de sérénité antiques, tout ce qu'il y avait d'esprit, de grâce, de bonne humeur autour de la grâce accueillante, de l'esprit et de l'humeur allègres de Laurent. Il sentait remonter dans son imagination toute la poésie fraîche comme la nouveauté des fleurs, harmonieuse comme les marbres antiques qui peuplaient les jardins du Magnifique; toute la poésie qui avait été comme le fruit de ces jours heureux et qui avait inspiré ses œuvres les plus lyriques. Et presque aussitôt, il se rappelait la figure héroïque de Savonarole, le vertige et la foudre de sa parole dans la chaire de Santa Maria del Fiore, la sainteté de ses volontés, son effort sublime et chimérique pour entraîner Florence tout entière, toute cette population subtile et capricieuse, sur les sommets mystiques où il s'était élevé. Entre ces deux hommes, entre l'idéal de volupté de l'un et l'idéal de sacrifice de l'autre, le vieux Sandro qui les avait aimés également et également célébrés, restait plein de trouble et d'angoisse. Et c'est probablement pour apaiser ce débat cruel à son cœur qu'il entreprit une de ses dernières œuvres, l'*Adoration des mages* inachevée des Offices, où, pour réunir et réconcilier ses héros au moins dans la mort, il plaça au premier rang Laurent de Médicis qui, la tête baissée, adore Jésus que Savonarole lui montre de la main...

ARNOLD GOFFIN.

Manuels de l'Histoire de l'Art. *Les Arts de la Terre*, par M. RENÉ JEAN. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

On pourrait dire que ce livre fait l'histoire de la terre et du feu, c'est-à-dire un récit qui débute aux origines du monde. La première et la plus naturelle industrie de l'homme semble avoir été celle de la poterie; avec la vannerie, elle l'est encore des plus ignorantes peuplades de l'Afrique. Depuis l'origine — depuis dix ou vingt mille ans, écrit l'auteur — on pétrit la terre, on la modèle, selon des formes plus ou moins gracieuses, et on la soumet à la cuisson, pour l'usage ou pour l'ornement. Le point de départ de M. Jean, faute de vestiges remontant à une époque plus reculée, est l'Égypte préhistorique. Cette Égypte antérieure aux Pyramides était enterrée sous les tombeaux. Les savants ont exhumé ce qui restait d'elle, rajeunissant ainsi l'antiquité déjà immémoriale des bords du Nil, comme ils ont fait aussi pour l'antiquité de la Grèce ou celle de Rome, en reculant derrière elles l'horizon d'une antiquité plus lointaine.

L'art de la poterie a connu deux périodes principales en Grèce, la période mycénienne, fort influencée dans tous les arts par la Phénicie et par l'Égypte; puis, après l'invasion dorienne du x^e siècle avant J.-C., du vii^e au iv^e siècle, la grande et magnifique période pendant laquelle on fabriquait, à Athènes

surtout, dans le faubourg du Céramique, ces vases si délicats de forme et de décor, à fond rouge, noir ou blanc.

M. Jean étudie ensuite la céramique dans les pays musulmans, la Syrie, la Perse, l'Espagne; les origines et le développement de cet art dans tous les pays occidentaux, en Italie, particulièrement à Faenza et à Udin; en France, en Hollande, en Angleterre, en Belgique, etc. Enfin, à la Chine et au Japon. Puis, il nous dit les tentatives longtemps infructueuses pour imiter en Europe les porcelaines de l'Extrême-Orient et l'essor de cette belle fabrication en France, en Allemagne, en Angleterre vers la fin du xvii^e siècle, après la découverte de gisements de terre de kaolin. Il termine son substantiel travail, dont nous devons nous borner à indiquer l'abondante matière, par des chapitres où il résume l'histoire de la verrerie, du vitrail et de la mosaïque. D'excellents répertoires bibliographiques et une nombreuse illustration complètent cet utile et intéressant ouvrage.

ARNOLD GOFFIN.

HISTOIRE :

Bismarck et l'Eglise, par GEORGES GOYAU. 2 vol. — (Paris, Perrin.)

Ces deux volumes sont la continuation de la magistrale étude entreprise par G. Goyau sur l'Allemagne religieuse. Le premier volume contenait l'histoire du protestantisme contemporain en Allemagne. Il fut suivi de deux volumes sur le catholicisme, dont voici la suite. Nous avons dit à propos des volumes précédents toute notre admiration pour l'auteur. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est la quantité de documents qui ont été fouillés par l'auteur. Il a vraiment tout lu. Il a parcouru toute la littérature depuis les plus gros volumes jusqu'aux brochures et aux journaux qui pouvaient le renseigner sur le sujet qu'il traitait. Et puis, loin de faire de cela une compilation indigeste, une histoire ennuyeuse, il nous trace un tableau vivant, palpitant d'intérêt, un tableau complet, grandiose, fascinant des luttes mémorables soutenues par le catholicisme allemand contre le tyran Bismarck, luttes où l'Eglise catholique se montra digne de son divin fondateur Jésus-Christ et dont elle sortit grandie, plus jeune et plus robuste que jamais.

Ces deux volumes sont écrits dans le style limpide, net, coulant propre à Goyau. C'est le vrai style convenant à des livres pareils. Jamais Goyau n'est trop long. Jamais il n'ennuie. Goyau a le don de tenir toujours en éveil l'attention du lecteur, au point que celui-ci a peine à interrompre sa lecture et s'empresse de la reprendre s'il doit la suspendre momentanément.

Il y a aussi parfois dans ces volumes des pages littéraires remarquables, celles par exemple où il expose la physionomie d'un diocèse en particulier, le caractère d'un évêque, la silhouette d'une personnalité. Il y a entre autres dans un des deux volumes un portrait du fameux Winthorst, qui est une merveille, un petit chef-d'œuvre.

Tous les catholiques doivent avoir dans leur bibliothèque les livres de Goyau, et spécialement ceux qui ont pour objet l'histoire religieuse de

l'Allemagne contemporaine. C'est à la fois de la grande histoire et une apologie magnifique de notre glorieuse église catholique.

H. M.

Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Elisabeth, carmélite, sa sœur, par le P. MARIE-JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR, carme. — (Paris, Plon).

Ceux qui ne croient pas à la grâce et à son action sur les âmes ni à la Providence et à son intervention dans la vie des élus doivent lire cette curieuse histoire. Elle est humainement inexplicable. Voici deux enfants qui naissent de parents voltairiens et sont élevés par eux dans l'athéisme. Et tous deux à un moment donné sont, indépendamment de leurs parents ou plutôt malgré eux, puisqu'ils ont élevé leurs enfants loin de Dieu et en dehors de toute influence chrétienne, empoignés par la grâce, illuminés par la Foi, convaincus, entraînés vers Dieu et voués à son Eglise. Et non seulement ils deviennent de bons chrétiens. Mais ils vont jusqu'au bout, ils montent au sommet, ils embrassent l'état religieux, c'est-à-dire la vie chrétienne parfaite, l'état de sainteté. Voilà une apologie en action de la vérité de l'existence de Dieu, de la vie surnaturelle, de la véracité de l'Eglise et de la puissance de la grâce telle qu'il n'y en a peut-être jamais eue de plus éloquente et de plus puissante. Cette intéressante histoire a trouvé un digne interprète dans le R. P. Marie-Joseph qui l'a admirablement comprise et supérieurement décrite.

H. M.

Autobiographie de Henry Stanley, publiée par sa femme DOROTHY STANLEY, traduite par Georges Feuilloz, 2 vol. — (Paris, Plon.)

Ces mémoires du fameux Stanley sont du plus haut intérêt. La première période de sa vie n'est qu'un tissu d'abandon, de privations et de souffrances. Rebuté par sa famille, il n'a pas de souvenirs d'une enfance joyeuse. Ses premières impressions datent de sa résidence dans un Workhouse au milieu d'enfants abandonnés. Il y est torturé au point qu'il ne peut y tenir et s'enfuit avec un compagnon.

Il essaie en vain de rentrer dans sa famille. Les uns refusent de le reconnaître. Les autres le rejettent durement, et alors commence pour Stanley une vie des plus variées et des plus bizarres, la plupart du temps très pénible. Parfois un rayon de soleil vient illuminer cette âme qui, abandonnée de tout le monde, devait trouver en elle-même assez de ressources morales pour se faire une carrière et traverser honorablement et utilement la vie.

On dirait vraiment que toute l'enfance et toute la jeunesse de cet homme avaient été disposées par la Providence pour le préparer à sa rude vocation d'Afrique qui exigea de lui une énergie indomptable, une patience à toute épreuve et une confiance en soi peu commune. Mais ces dons brillaient d'une façon extraordinaire dans cet homme, dont toute la vie fut une des plus éloquents leçons d'énergie qui aient jamais été données à l'humanité.

Deux qualités me font aimer spécialement Stanley. Je ne les soupçonnais

pas chez lui. Elles s'affirment avec éclat dans ses mémoires. Stanley était un homme de cœur. C'est d'autant plus étonnant qu'il ne connut pas l'affection familiale ayant toujours été renié par les siens. Une autre qualité éminente de Stanley c'est sa foi en Dieu et sa confiance illimitée dans la Providence. « Le monde s'offrait à moi — disait-il — et la Providence était mon guide. » Ajoutez à ces qualités, une droiture d'intention peu commune et son étonnante chasteté, celle-ci fut tout le secret de son énergie. Oui, c'est une belle et noble vie que celle de Stanley et elle est admirablement racontée par lui-même tout simplement, sans prétention et sans forfanterie.

La traduction française de ces mémoires est très bien faite et ces deux volumes se lisent avec un plaisir continu jusqu'aux dernières pages.

H. M.

DIVERS :

L'art d'être un homme, traité de Self-Education par l'abbé H. MOCQUILLON. — (Paris, Bloud.)

Livre excellent et complet. L'auteur s'élève contre l'abus des carrières bureaucratiques. Il rompt avec l'imbécile réserve des éducateurs religieux qui *n'osent pas* montrer aux jeunes gens à quoi les exposent les plaisirs sexuels, ni leur enseigner par quels adjuvants physiques, sport, etc., ils peuvent seconder, dans la lutte contre les passions juvéniles, l'action des sacrements et de la prière. Il rompt aussi avec le zèle aveugle et criminel des prêtres qui poussent les jeunes gens au sacerdoce sans s'assurer s'ils ont une vocation indéniable. Il déchire hardiment le voile et n'hésite pas à montrer au jeune homme qui se croit destiné à la prêtrise, la vie pénible et précaire qui l'attend, et de quels abus non les ennemis de sa foi, mais ses supérieurs même peuvent se rendre coupables à son égard. Il prêche aux jeunes gens l'adoption de carrières coloniales et agricoles. Il leur expose la conception du mariage chrétien. Livre substantiel encore une fois, livre qu'on ne saurait trop répandre et qui fera du bien.

E. C.

Le culte de l'incompétence. L'horreur des responsabilités

(Paris, Grasset). — **De la profession. De la patrie**, par EMILE FAGUET.
— (Paris, Sansot.)

Opuscules politiques d'une lecture très agréable. On peut ne point partager toutes les idées de l'auteur encore qu'à son point de vue elles soient souvent fort justes, mais il serait difficile de ne pas trouver un grand charme à ce bon sens alerte, à ce style vif, clair, spirituel, qui rappelle les meilleurs écrits familiers du XVIII^e siècle.

E. C.



NOTULES

Notre ami et collaborateur Emile Chardome vient de s'embarquer pour le Congo en qualité d'ingénieur agricole. Tous nos souhaits de santé et de bonheur accompagnent le cher poète dans notre patrie d'adoption.

* * *

VIE ET LUMIÈRE : C'est samedi passé, 2 septembre, que s'est ouvert dans les salles du Musée moderne de Bruxelles, le VII^e Salon annuel du Cercle d'art *Vie et Lumière*.

Cette exposition réunit un ensemble important d'œuvres des peintres : Gaston de Beer, Georges Buysse, Oscar Coddron, Léon De Smet, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haye, Jenny Montigny, Guillaume Montobio, Willem Paerels, Constant Permeke, Henri Roidot, Louis Thévenet, Pierre Paulus, F. Verhaegen, Victor Verhougstraete et Edmond Verstraeten.

Le Salon de *Vie et Lumière* restera ouvert jusqu'au lundi 25 septembre.

* * *

Nous prions nos abonnés de nous excuser du retard de notre compte rendu du Salon du Printemps qui paraît à la veille de l'automne ! Mais notre chroniqueur des salons d'art vient à peine de nous l'envoyer. Enfin mieux Houtard que jamais !

* * *

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

L'Arc-en-ciel, par PIERRE NOTHOMB (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

L'an mille, drame en vers, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue), 3 fr. 50.

Haute Plaine, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Assoc. des écriv. belges), 3 fr. 50.

Ailleurs et chez nous, par GEORGES VIRRÈS (Bruxelles, Vromant), 2 fr. 50.

Coups d'ailes, poésies, par MARCEL WYSEUR (Gand, Siffer), 3 fr. 50.

La Littérature française au XIX^e siècle, par PAUL HALFLANTS, 2 vol. (Bruxelles, Dewit), prix de chaque volume 3 fr. 50.

- Les Vertus bourgeoises*, par HENRY CARTON DE WIART (Paris, Perrin), 3 fr. 50.
Les Saisons mystiques, par GEORGES RAMAËKERS (Bruxelles, Horsipian), 3 fr. 50.
Saint François d'Assise, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.
Pèlerinages franciscains, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.
Les cendres du foyer, par HENRY D'HENNEZEL (Paris, Grasset), 3 fr. 50.
Le chemin de sable, par JACQUES DES GACHONS (Paris, Plon), 3 fr. 50.
L'immolé, par EMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.
La fosse aux lions, par EMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.
Le théâtre, de PAUL CLAUDEL. I. Tête d'or; II. La ville (Paris, Mercure de France), 2 vol., chaque vol. 3 fr. 50.
La Robe de laine, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.
Les carnets d'un stagiaire, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.
Au milieu du chemin de notre vie, par DOM BRUNO DESTREE (Paris, Bloud), 3 fr. 50.
La lumière de la Maison, par JEAN NESMY (Paris, Grasset) 3 fr. 50.
Bismarck et l'Eglise, par GEORGES GOYAU (Paris, Perrin), 2 vol. 8 francs.
Le Poison, par GEORGES WILLAME (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

* * *

Accusé de réception :

ART : *L'art chrétien*, 5^e, 6^e, 7^e et 8^e livraisons. Reproductions artistiques (Bruxelles, Van Oest). — *L'art mosan*, par JULES HELBIG, achevé et publié par JOSEPH BRASSINNE du XVI^e au XVIII^e siècle, Tome II (idem). — *Les peintres animaliers belges*, par GEORGES EEKHOUDE (idem). — *La sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles*, par HENRI ROUSSEAU (idem). — *L'art au Nord et au Sud des Alpes à l'époque de la Renaissance*, par JACQUES MESNIL (idem).

LITTÉRATURE : *Le Faust de Goethe*, par ERNEST LICHTENBERGER (Paris, Alcan). — *Un cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin*, par COLLEVILLE (Paris, Mercure de France).

LITTÉRATURE ITALIENNE : *Aracne. Diario mistico di un'anima errabonda*, par G.-B. MARCHESI (Milano, Hoepli). — *Risorgimento italiano. Memoria di Angelo Bagnoni (1829-1902)* a cura del Dott. ATTILIO BAGONI (idem). — *Le Tragedie gl'inni sacri. Le Ovi Alessandro Manzoni*, a cura di MICHELE SCHERILLO (idem). — *La divina commedia* (DANTE ALIGHIERI), compostille e cenni introduttivi del Prof. R. FORNACIARI (idem). — *Parole dette da Adolfo Padova* su la casa editrice Ulrico Haepfi (idem).

POÉSIE : *La Wallonie Héroïque*, par JULES SOTTIAUX (Bruxelles, Larcier). — *Fiançailles* (Paris, Plon). — *Les Foyers perdus*, par ANT. NICOLAÏ (Paris, Le Beffroi).

ROMANS : *Terre maternelle*, par VICTOR ENCLIN (Namur, Picard). — *L'Offrande au Mystère*, par PIERRE FONS (Paris, Sansot). — *Le nouveau Docteur*, par JULES PRAVIEUX (Paris, Plon). — *La mare aux gosses*, par JACQUES DES GACHONS (Paris, Fontemoing). — *Vers la lumière*, par EMILE POITEAU (Paris, Grasset).

THÉÂTRE : *Blancheneige*, par GASTON BATY (Lyon, Grange).

VARIA : *De la Profession*, par EMILE FAGUET (Paris, Sansot). — *De la patrie*, par E. FAGUET (idem).

Le Curé de Sautechèvre



ous ne connaissez pas Sautechèvre?... Ne croyez pas que ça m'étonne!... D'abord, c'est une paroisse du Limousin; or, le Limousin est en France; et s'il n'est pas plus joli pays, tant mieux pour ceux qui l'habitent; mais que diable voulez-vous que les paroissiens d'ailleurs viennent y faire?

Et puis, la paroisse n'est pas grande. Mettez quelques maisonnettes basses à calotte de mousse et ailes traînantes en rond autour d'un clocher en bonnet carré : c'est le bourg.

Une demi-douzaine de villages égrenés par-ci par-là dans les feuilles, au revers d'un vallon ouvert comme un livre et au milieu duquel un ruisseau met son signet bleu : c'est tout le finage.

Et encore là-dedans j'ai compté pour un le moulin, qui est isolé. Il est vrai qu'il fait assez de bruit, lui, son meunier, sa meunière ou ses mules : lui, avec son claquet; son meunier, à essayer la ficelle de ses fouets, qui est toujours neuve; sa meunière, à étourdir les pratiques; ses mules, les folles! à faire danser leurs pompons au chant des grelots.

Enfin, vous ne connaissez pas Sautechèvre. Et je tiens que c'est dommage; car c'est tout plaisant, si c'est petit.

Comment vous dire?

Les pêcheurs de vigne au premier printemps lui tressent de leurs fleurs une couronne rose; et quand elles ont passé, un peu au delà, le coteau qui le porte emprunte aux châtaigniers leur belle mante verte, puis dorée, puis grisâtre. Voyez-vous ça?...

C'est un lointain de montagnes violettes, blanches ou bleues selon l'heure, qui ferme l'horizon; le vent, de quelques points qu'il y souffle, s'est toujours parfumé aux landes qu'il traverse. Et Sautechèvre, l'air content sur son mamelon comme une

bergeronnette sur sa motte, du plus loin qu'il vous voit vous sourit quand on y passe.

L'air est vif à Sautechèvre : on y devient vieux. Quand on s'y marie, c'est pour longtemps. Le paysan, sobre de tout, n'y peuple guère. Vivant en saint, il gagne après sa mort le Ciel sans prières, par la seule grâce de ses vertus. Dans l'enfer, je vous jure, Sautechèvre ne fait guère de concurrence à Cucugnan.

Ainsi peu d'enterrements; des mariages encore plus rares; si peu de baptêmes que c'en est une misère. Point de messes, hors les bouts de l'an!...

C'est vous dire que le casuel de la cure est à peine honnête... mais la vie y est si facile, le bonjour des gens y chante si doucement, avec tant de tranquillité sur les chemins, les Sautechevrais par-dessus tout ont l'âme pleine jusqu'au bord d'une si belle foi, que le même curé, entendez-vous, le même y vit heureux depuis trente ans.

Brave abbé Grisel! c'est l'aimer que de le voir. Suivez-le, allant fumer après dîner sous la tonnelle du jardin; la nuit est sombre et si fraîche que toutes les étoiles y grelottent. La soutane n'est qu'une ombre dans des ombres; et la pipe répand son parfum parmi l'odeur des giroflées, sans qu'on voie monter vers les branches ses flocons tournants de fumée bleue.

Si c'est le matin, messe dite, entendez-le, faisant chanter le sécateur au-dessus des houppes de buis. Il en tombe des « marmites », et des feuilles rondes, et des brins sentant le vert! Une fauvette, chassée de son nid, s'envole et traîne son aile, jouant la blessée... Ah! pauvrete, que tu perds ton temps!....

Le soleil monte dans les arbres, tout rouge, et fait la chasse aux brumes. Le bon curé, parmi la rosée qui s'éveille, poursuit doucement, avec une pieuse lenteur, sa besogne...

Un saint ne quitte sa niche qu'aux dimanches de processions. L'abbé Grisel ne ferme son presbytère qu'aux fêtes perpétuelles des paroisses d'alentour. Et toujours, qu'il enterre ou qu'il baptise, qu'il envoie son *hosanna* à Dieu ou son *vade retro* au diable, il a malgré soi le sourire aux lèvres, le visage amène et l'œil doux. Et plus il vieillit, plus cela s'aggrave; car une nouvelle ride chez lui, ce n'est qu'un sourire de plus.

Il adore ses paroissiens, qui le lui rendent bien, et cause le

désespoir de Scholastique, sa gouvernante, parce qu'il prodigue ses aumônes et ne fait qu'à l'extrême limite d'âge une retraite d'ailleurs peu honorable à ses soutanes.

Au physique, représentez-vous un bon petit vieillard plein de dignité, malgré sa rondeur et sa bonhomie, un peu courbé d'échine et haut en couleur, portant autour de la tonsure un chaperon de cheveux blancs, et dont l'œil bleu souriant commence à se noyer sous les brumes de l'âge.

Au demeurant, un excellent homme et un digne prêtre, qui gagne, comme le curé de Droz, tout doucement le Ciel au petit trot de ses vertus.

*
* * *

Durant son long ministère à Sautechèvre, l'abbé Grisel n'a eu qu'une émotion, mais je gage qu'il s'en souviendra longtemps. Et d'ailleurs, voici la chose.

Cela se passait un après-midi de juin. Les premières cigales, arrivées de la veille, accordaient leurs mandores d'été dans le feuillage des ormeaux, sur la place de l'Eglise. L'air était lourd d'un orage, qui, depuis deux jours, menaçait sans éclater. Le bourdonnement des abeilles tremblait dans les glycines du presbytère; et le cœur des roses ouvert le matin dans la joie de la rosée se pâmait à cette heure tristement sous la chaleur.

Le curé de Sautechèvre s'était endormi sous la tonnelle en lisant son journal. Et il dormait si bien, le saint homme, bercé par le bruit des mouches, sous les petits parasols crèmes des sureaux en fleurs, que la fauvette à tête noire, qui avait son nid tout près, retenait au bord de son bec, d'où elle ne demandait qu'à couler, sa limpide chanson de flûte et d'eau claire.

Dans quelques jours, c'était la première communion à Sautechèvre, une grande fête pour laquelle depuis des mois l'abbé Grisel préparait une douzaine d'âmes blanches. Trois années durant, hiver et printemps, il leur avait donné la becquée spirituelle.

Et le bon curé, en dormant, faisait un rêve peuplé d'anges, dont les ailes papillottaient éclatantes et fines comme nacre. Et les anges, dont chacun portait le visage d'un petit du catéchisme, se pressaient autour de lui, plus avides de recevoir la bonne semence que les poules de Scholastique autour de ses volées de blé noir.

Au-dessus, très haut, la main de Dieu bénissait et les rayons du soleil dessinaient en lettres d'or sur un nuage blanc, qui voguait dans l'eau du ciel : *in hoc signo vinces*.

Le curé faisant ce rêve souriait. L'angelus de midi, doucement égrené dans le clocher, ne le troubla point, et même passa dans le songe comme une voix séraphique.

Tout à coup, dans cette paix la porte rouillée du jardin s'ouvre en grinçant; une bande de moineaux, qui se poudraient dans le sable d'une allée à l'ombre chaude des buis, s'envole avec un bruit d'ailes dans un nuage de poudre et de soleil; un pigeon, qui venait de poser par mégarde ses pattes rouges sur le toit brûlant du vieux colombier, fait choir une ardoise, qui s'émiette à terre en mille morceaux.

A ce fracas l'abbé Grisel s'éveille en sursaut.

— Dieu vivant! qu'est-ce qu'il arrive?

Mais sans lui donner le temps de se remettre d'une aussi vive émotion :

— Vite, vite, monsieur le Curé, s'écrie Scholastique qui accourt en s'affolant, une lettre..... une lettre..... comment dire?..... Enfin je crois que ça vient de l'évêché.

Et elle agite en parlant une grande enveloppe blanche, cachetée d'un sceau de cire violette aux armes de l'évêque. Et pour augmenter encore le trouble de son maître :

— Vous avez reçu la toute pareille, voilà quinze ans, quand on vous proposait d'être curé de Cosnac et que vous n'avez pas voulu. Je m'en souviens bien, l'ayant assez regretté.

Aussi, comme la main du pauvre curé tremble en la recevant cette lettre.

Une lettre de Monseigneur! Ah! Jésus-Maria! Qu'était-ce donc? On n'allait pas lui faire quitter Sautechèvre!...

Voilà tout de même, après beaucoup de difficultés, l'enveloppe ouverte tant bien que mal; voici la missive dépliée, avec en-tête le timbre épiscopal, composé du chapeau à glands, de la croix, de la mitre et de la crosse, et enfin de l'écusson, sous lequel se déroule en banderole la belle devise qu'a choisie l'évêque : *omnia vincit amor*.

Mais l'abbé Grisel ne voit rien de tout cela. C'est en vain qu'il a passé sur ses oreilles les branches de ses besicles; ses yeux s'embrument derrière les verres comme s'il allait pleurer;

et les phrases de la lettre épiscopale dansent une telle farandole, qu'il semble y entrer une malice du diable.

Scholastique par bonheur, ayant lu par-dessus son épaule, le rassure.

— Allons, ça n'est pas grave, monsieur le Curé. Tranquillisez-vous. C'est Monseigneur qui s'annonce pour de dimanche en huit à Sautechèvre.

— A Sautechèvre?...

— Mais oui, monsieur le Curé, pour la première communion! Monseigneur à Sautechèvre!... Depuis que l'abbé Grisel est curé de la paroisse, c'est bien la première fois qu'une robe violette.... Et vous jugez, sotté de Scholastique, la nouvelle sans importance!... Un évê-que à Sautechèvre!... Quelle joie pour le saint homme!... Quel plus beau couronnement eût-il rêvé de sa vie sacerdotale?... Mais du moins faut-il que Sautechèvre se montre digne de l'honneur qui lui échoit...

Aussi, le premier moment de surprise passé, vite notre brave homme de curé de prévenir lui-même Picatal le sacristain, et Pierrillou, le servant de messe, cependant que Scholastique court de tous côtés en quête de Françonnette la benoîte.

Le soir même et les jours suivants, aidé des enfants de Marie, Picatal fait à grande eau et portes ouvertes la toilette de l'église, enlève ses toiles d'araignées, promène la tête de loup dans tous les coins, époussette les piquets de fleurs, frotte au blanc les chandeliers, bat les tapis, cire les marches de l'autel, brosse les carreaux, défroisse les beaux ornements qui dorment dans le placard de la sacristie, enguirlande de mousse les piliers de la nef, tend de l'un à l'autre des banderoles en papier de couleur, suspend à la voûte des oriflammes, décore la balustrade du chœur, persille de buis les chapiteaux, fait un nid de verdure de la chaire, traîne un fauteuil boiteux et trois ou quatre vieilles chaises rembourrées du presbytère...

Pierrillou passe ses journées au bois à cueillir à pleins sacs cette belle haute mousse de futaie si décorative, dont chaque brin, d'un joli vert couleur de bouteille, est comme un pin parasol en miniature. Et si ce n'était encore que ça; mais il en profite, le matin, pour courir aux nids et faire rôtir à la brochette, entre deux pierres, sur une belle flambée de branchettes mortes, les oisillons qu'il prend!...

Françonnette use ses mains, son savon et sa patience à laver

les nappes des autels, les aubes de M. le Curé, les soutanelles des petits clercs. Le ruisseau miroitant qui coule au bas du bourg, d'une eau si claire en tout temps (Dieu! quels jolis sauts d'argent y fait la truite dans une ombre poudrée d'or!), en demeure tout un jour mousseux.

Le conseil de fabrique, convoqué d'urgence dans la sacristie, vote des fonds, toutes mains levées, pour construire des arcs de triomphe. La confrérie décide de faire redorer le bâton de sa bannière; et toutes les mercières du bourg — elles sont deux, dont une, vieille et presque aveugle, n'exerce plus guère! — n'ont pas assez de rouleaux de ruban pour passer des insignes neufs au cou des enfants de Marie.

Guillaumette, la fille du régent — c'est au fond du Limousin que ça se passe, tout au fond, et que par là on en juge! — ressasse du matin au soir le beau compliment de bienvenue qu'elle doit dire à Monseigneur.....

Des petits aux grands, tout le monde se prépare. Au milieu de cet affolement général, le brave abbé Grisel lui-même ne sait où donner de la tête : un chacun trouve un point où le consulter, un embarras où le mettre. Ainsi, croiriez-vous que même le soir, dans sa chambre, au presbytère, pendant qu'il prépare en pensée son sermon, ou l'écrit d'une plume nerveuse ou le débite avec onction, la bouche ronde, Scholastique, sans souci de le déranger, a toutes les cinq minutes quelque avis nouveau à prendre. Et vous devinez à quel propos!... Le plus important pour elle n'est-il pas de savoir de quels plats composer le menu qui régalerà l'évêque!... Et sur un tel sujet je vous laisse à penser si les détails abondent, s'il en est des questions à débattre!... Vaut-il mieux donner des hors-d'œuvre ou de la tête de veau?... Les hors-d'œuvre sont plus distingués; mais la tête de veau excitera davantage l'appétit de Sa Grandeur... A propos, le canard, le met-on sur des haricots ou dans son jus?... Et puis l'huile qu'on mange, une méchante huile de sésame, ne peut pas suffire pour la mayonnaise; il faudrait de bonne huile pure où il n'entre que de l'olive : où en trouver?... Ah! et la salade, quelle salade faire?... Et le dessert? Ici il n'y a que des croquants... Faudrait voir la regrattière et lui donner la commande samedi... Vous croyez que c'est tout, mon bon monsieur le curé : et les vins, les liqueurs, le café, y avez-vous pensé?... Aidez-la un peu, voyons, monsieur le curé : Scholastique est

vieille; Scholastique est fatiguée; Scholastique ne peut pas songer à tout...

Un déjeuner pour un évêque?... Non, quelle affaire!... quelle affaire!...

*
* * *

L'aube du grand jour se lève enfin. De toute la nuit, l'abbé Grisel n'a pas dormi. Sautechèvre s'éveille, embaumé comme un verger d'avril. L'église déborde de senteurs qu'un souffle chaud emporte par bouffées jusque sur la grand'place. L'air qui s'engouffre sous le porche fait bruisser les feuillages, frissonner l'eau des bénitiers, qui semble elle-même joyeuse et pleine de clartés.

Monseigneur peut venir, tout est prêt : la navette regorge d'encens; les ornements des grands jours s'étalent, cassés aux plis, sur le dos des chaises de la sacristie; le lustre du chœur chargé de bougies est comme un marronnier en fleurs. Et dans l'ombre verte des voûtes, comme un ver-luisant dans les mousses, la veilleuse du saint Sacrement met tout au fond sa leur veloutée...

Dans les rues des draps, fleurant encore l'aubépine des haies qui les ont portés, sont tendus aux fenêtres et piqués de feuilles de laurier, qui font en losange des luisants verts sur leur blancheur.

Et le soleil qui rit sur tout cela!... Et le vent qui fait à la volée, à chaque coin de rue, un tour de valse avec la poussière!...

Neuf heures sonnent dans Sautechèvre qui bourdonne. A ce signal, le cortège se forme sous la hallebarde du suisse, pour aller attendre à la gare le vénéré prélat et le conduire jusqu'à l'église, au son des cloches, au murmure des chants.

Le peloton des premiers communiantes et communiantes marche en tête, comme de juste. Viennent ensuite, groupées derrière leur bannière qui s'enfle sous le vent, ces dames de la confrérie; puis le peuple des simples fidèles, les femmes rosaire aux doigts, coiffes baissées et lèvres chuchotantes, les hommes en troupeau bourdonnant.

Le curé de la paroisse vient en queue, assisté de deux ou trois confrères des alentours, précédé par deux petits clercs en soutanelle rouge et rochet brodé à jour.

Quelle pieuse allégresse envahit les âmes! Les cantiques montent dans l'air bleu, d'où les petits cris vifs des hirondelles leur répondent. En bas, le ruisseau fume, et c'est comme un encens qui s'élève vers l'immense ostensor rayonnant du soleil.

L'heure solennelle est proche; le train siffle déjà et lance à flocons sa fumée au détour de la voie. La procession, qui a formé la corbeille dans la cour de la gare, fait aussitôt silence et demeure attentive et saisie de respect, bannière tremblante et rosaires au repos.

Le curé de Sautechèvre cependant s'est précipité sur le quai, au devant de l'évêque et tient prêtes, avec sa révérence et sa phrase d'accueil, ses lèvres pour baiser l'anneau de Monseigneur.

Dans son long et si paisible ministère a-t-il jamais goûté une joie aussi vive?... Une buée monte à ses yeux et son cœur bat si fort, si fort que ses jambes chancellent.

Le train a stoppé. Pas une portière qui s'ouvre. L'abbé Grisel, affolé, va et vient sur le quai... Comment? Rien de ce côté, et rien non plus de celui-là?... Pas de chapeau à gland d'or?... Pas de robe violette? Allons donc!... Mais, non, mon pauvre monsieur le curé... personne!... personne!...

*
* *

Un petit bleu attendait le retour du curé au presbytère : Sa Grandeur s'excusait... Sa Grandeur avait manqué le train!...

JEAN NESMY.



Le jeudi

*C'était chaque jeudi que venaient les amies,
Pendant l'été, sur le coup d'une heure et demie ;
On jouait à la balle anglaise dans la cour.
Je vous évoque ici, Luce de Vignacourt
Dont le père avait fait jadis le tour du monde,
Clara Bourlard dont triomphait la gaité blonde,
Et Clarisse Vaucler dont le cœur était tel
Qu'on eût dit une jeune fleur lourde de miel ;
Et vous qui vous mêliez à leurs jeux, les cousines,
Hortense qui sentiez votre jeune poitrine
Se gonfler — à treize ans — d'inconnu et d'amour
Athénaïs en deuil qui souriez toujours
Et Laure qui dansiez à l'écart, plus petite
A la corde, avec Ernestine et Marguerite.
J'entends la corde battre et les pieds sautiller,
La balle rebondir, les voix s'éparpiller
Et la ronde fléchir en des chansons menues...
Vous tournez, des volants battent vos jambes nues,
Et le ruban ponceau tremble dans vos cheveux.
Je vous vois, vous et le jardin sonore et vieux
Et la serre où l'on a pendu vos capelines
Et la table de bois, où tantôt Joséphine
A petits pas, viendra déposer le goûter,
Et même, tout ému de voir venir l'été,
Bon papa qui sourit dans l'ombre des persiennes
Du tournoiement léger de vos robes d'indienne...*

PIERRE NOTHOMB.



La Fée blonde



Quand il sortit de la ville, l'auto prit une vive allure. Comme un simoun il volait de village en village. Les paysans le regardaient d'un œil mauvais en s'en garant précipitamment. A chaque virage des poings menaçants se levaient. Jusque dans leurs mares lointaines les oies et les canards s'affolaient, battaient l'eau de leurs ailes et répondaient par des clameurs nasillardes à la sirène aiguë de la machine volante. Dans les prés voisins de la route, les chèvres et les veaux s'étranglaient ou cassaient leurs liens; sur la route les chevaux se cabraient, les charretiers pestaient; les chiens hurlaient la mort et, la queue basse, se réfugiaient d'un bond dans les fossés; d'autres, à l'attache, se blottissaient dans leurs niches; les chats grimpaient aux gouttières. Impassible, méprisant tous ces émois campagnards, la quarante-chevaux happait les kilomètres et grondait comme un tonnerre.

Soudain elle ralentit son galop d'ouragan, adoucit ses ronflements endiablés. Les tourbillons de poussière se dissipèrent.

Alors, à l'avant du coupé, immobile sur son siège ainsi qu'un automate, apparut un être dont une peau de bique masquait la tête et dissimulait les formes humaines. On devinait sous le cache-nez un soupçon de joues que le col de la pelisse interceptait bientôt. On devinait même qu'une carrosserie riche, luxueuse, sans doute armoriée, se cachait sous la housse de boue.

Cette fois le moteur époumonné cria grâce. Il y eut un arrêt brusque. Le chauffeur fit un bond d'ours de son siège sur la route. Il rugit un mot :

— Panne!

Une vitre poudreuse du coupé s'abaissa. Par la baie de la ortière surgit une miraculeuse tête blonde qu'enserrait une

capeline d'hermine; des mèches d'or rebelles s'évadaient de cette prison de neige.

— Jacques, ce sera long, cette panne?

— Une heure environ, fit l'homme, maussade, dépouillé déjà de sa livrée polaire et revêtu de son long sarrau de travail. Il ouvrit grande la gueule du monstre, puis y plongea la tête; on eût dit une tête de dompteur disparaissant dans une gueule de lion. Un homme passa. Le malheureux piéton avait été un instant auparavant aveuglé par le sillage épais de la voiture, empesté par les relents d'essence. Le chauffeur l'interpella, hautain :

— Combien de kilomètres d'ici *Boissoux*?

— Vingt-cinq, pour vous servir.

— Au diable les cartes routières! la mienne en renseigne deux seulement.

Le paysan s'éloigna, riant sous cape, ravi de cette facile vengeance.

— Où sommes-nous, Jacques? C'est le désert ici : la grand-route, des arbres, des champs, des bois. Mais non, j'aperçois au tournant du chemin, à cent mètres d'ici, une maisonnette blanche. Ouvrez, mon ami; j'ai hâte de me dégeler chez ces braves paysans. Leurs grands feux de bois, saignant la résine parfument et réjouissent.

La portière s'ouvrit sur le passage clair et gracieux de la jeune fille.

— Reprenez-moi là-bas, quand la machine roulera.

— Si j'accompagnais mademoiselle jusqu'à la chaumière?

Elle était loin. Elle heurta du doigt la lourde porte qui résonna. On ouvrit. Une fillette parut tenant dans ses bras un garçonnet. La fillette avait un profil de camée nimbé de boucles brunes, des yeux noirs et profonds qu'un chagrin agrandissait et voilait. Elle ignorait son âge et les jeux pour penser et pleurer trop tôt. Le garçonnet, un bambin de Rubens, entourait de ses bras nus, grassouillets, le cou de sa sœur, et ce collier de chair rose où se creusaient des fossettes nacrées, accentuait la pâleur du visage qu'il enguirlandait. L'une et l'autre étaient propres comme des miroirs dans leurs robes fanées et savamment reprises.

La belle voyageuse eut des regards doux comme des caresses, des sourires tendres comme des baisers pour le groupe mignon.

— Eh bien? tu es seule au logis, ma chérie? où est ta maman? Quel âge as-tu, comment t'appelles-tu?

— Maman travaille, madame. Je m'appelle Claire, j'ai quatorze ans.

— Ecoute : je grelotte, conduis-moi près de ton bon feu. Alors, tu me conteras beaucoup de choses, pendant que je ferai sauter sur mes genoux cet amour d'enfant.

Elle avait suivi les petits dans la chambre basse et pauvre qui semblait confuse de ces frous-frous de soie, de ces reflets de fourrure, de ces chatolements de bijoux. Les enfants écarquillaient les yeux.

— Mais ce feu va mourir, petiotte. Attends, nous allons l'éveiller. Tout ce panier de bois pétillera et ronronnera dans l'âtre.

La fillette eut un geste d'angoisse, un cri d'effroi :

— Madame, c'est tout le bois qui nous reste; nous sommes si pauvres, et maman est malade.

C'était trop tard, le bois flambait.

La jeune fille riche attirera vers elle les enfants pauvres.

— Ne crains rien, mon ange, demain, pour réveillonner, le petit Noël te fera présent de grosses bûches. Il y en aura haut et large comme ta maison. Je te le promets.

Ses doigts fuselés qui jetaient des éclairs tremblaient dans l'ondoiement des cheveux d'ébène.

— Je veux dans mes bras ce bébé beau comme un Jésus.

Toi, tu vas me parler de ta maman, de ton papa, du village. Je veux tout savoir. Si tu es bien sage, pour le réveillon de demain, le petit Noël apportera pour toi une poupée qui parle, pour ton frère un polichinelle qui fait des pieds de nez et tire la langue.

— Vous êtes bien bonne, madame, mais je suis trop grande pour jouer à la poupée. Je travaille avec maman. Je veille au petit. C'est ma poupée.

— Veux-tu! veux-tu! Voyez-moi cette follette qui joue pour tout de bon à la maman et se vieillit.

Non! dis-moi tes joies et tes chagrins. Si tu savais comme j'adore les enfants et leurs ramages, et leurs étonnements, et leurs audaces, et leurs franchises, et leurs naïvetés. Si tu savais que mon plus doux rêve est de les rendre heureux. En ville, il y a des petits orphelins que je gâte, que je dorlotte, et qui

m'appellent « leur jeune maman. » A mon âge, passe encore de jouer à la maman. Mais au tien ! oui, conte-moi beaucoup de secrets, comme à une grande amie.

Elle baisa le front de la pauvrete. Conquise, avec une confiance filiale, celle-ci souleva le voile de misère de sa vie aux yeux de la dame, bonne et souriante comme la sainte Vierge.

Elle dit qu'au lever du jour sa mère était partie au village voisin chez une fermière qui l'employait à des travaux de couture. Elle rentrerait le soir, harassée et toussotante. La pauvre femme n'avait connu que le chagrin. Son mari était mort le jour de la naissance du petit Jean. Pour vivre, la veuve devint couturière ; bientôt une toux rauque lui dessécha la poitrine. Le docteur lui défendit de coudre. La châtelaine en avait eu pitié : le parc, les bois, les fontaines lui livraient gracieusement leurs fleurs, leurs muguets, leurs fougères, leurs plants d'églantiers, leurs cressons, qu'elle allait vendre à bon prix à la ville. Le domaine était son gagne-pain. Les jardiniers du château avaient ordre de déposer chez elle, chaque semaine, des hottées de fruits et de légumes qu'elle débitait à son profit. Elle acceptait ces offrandes : son mari, garde-chasse de la Baronne, avait été tué dans ses bois, par des braconniers. Comme toutes celles du village, leur maison était la propriété de la châtelaine. L'hiver on ne payait pas les termes ; on payait double en été. Hélas ! la bienfaitrice était morte depuis trois longues années qui furent des siècles. Les héritiers confièrent l'administration du domaine à un régisseur qui ne connaît pas la pitié. Le parc et les bois furent fermés à tous. Les fermiers, les locataires étaient expulsés s'ils étaient en retard de deux termes.

La veuve reprit son aiguille. La toux endormie par l'air des bois s'éveilla. On eut faim, on eut froid.

Il y avait trois mois à peine, l'immense propriété avait été mise en vente et acquise par un nouveau seigneur qui fit au château de rares apparitions. L'implacable régisseur est demeuré à son service. Ils étaient redevables de trois termes. C'était l'hiver. La veille un garde leur avait remis une lettre du régisseur. Il fallait quitter la maison dans huit jours ; les meubles seraient saisis et vendus. On serait sur le pavé de la grand'route comme les vagabonds et les chemineaux.

L'enfant sanglotait. La honte et la désolation se disputaient son âme.

La visiteuse étendit sa pelisse de loutre à ses pieds, y déposa le bambin qui s'y prélassa en riant aux éclats :

— Ma pauvrete, fit la douce inconnue en séchant les yeux de l'éplorée, ma pauvrete, je te jure que ce vilain régisseur ne te chassera pas d'ici. J'interviendrai pour toi et tu me rembourseras, si tu le veux, plus tard, quand tu seras grande.

L'enfant joignit les mains dans une extase. Un sourire de béatitude s'épanouit sur ses lèvres blêmes, comme un rayon de soleil sur une fleur.

— Si vous faisiez cela, madame, vous seriez un ange du bon Dieu. Le jour où nous serons chassés d'ici, où nos pauvres meubles seront vendus, maman mourra de honte. Serais-je heureuse, si je pouvais, ce soir, lui annoncer que sans avoir tendu la main, sans recevoir d'aumône, nous resterons ici, dans notre vieille maisonnette, où papa fut apporté mourant, où nous sommes nés, ici, parmi toutes nos choses et nos souvenirs ! Que nous serions heureuses de travailler plus tard pour nous acquitter envers vous !

Elle baisait les mains de celle qui songeait, les cils humides.

Se peut-il que la souffrance mûrisse ainsi les jeunes âmes ? Un noble et généreux cœur de femme battait en cette poitrine d'enfant. Hélas ! la misère n'est point une chimère ! La détresse côtoie l'opulence. Ces petiots étaient dénués de pain, de feu. Et le prix des bijoux familiers dont elle était parée en ce matin banal et sans apprêts, eût assuré durant de nombreux mois une délicieuse aisance, un confort inconnu au sein de cette indigence. L'or superflu que représentait son coupé eût permis à ces misérables, demain sans gîte, d'acquérir cette blanche maisonnette et son jardinet aimé ; cet or eût, de plus, métamorphosé en radieux paradis l'âpre calvaire de leur vie. Pourquoi ceux-là étaient-ils les parias du sort, tandis qu'elle en était la favorite ?

— Ma chérie, dis-moi, le château où sévit cet ogre, ce régisseur, est-il ici près ?

— On aperçoit les tourelles là-bas. C'est à vingt minutes à peine. Notre maison est la première du village.

— Comment le nommes-tu, ton village ?

— *Boissoux*.

— *Boissoux*? C'est *Boissoux* ici? Un paysan nous disait tantôt qu'il y a vingt kilomètres d'ici à *Boissoux*. Mais je vais à *Boissoux*!

Y a-t-il plusieurs châtelains à *Boissoux*?

— Non, il n'y a que le château de la *Glânerie*.

— La *Glânerie*? Je vais à la *Glânerie*!

— Chez monsieur d'Arville? C'est notre nouveau propriétaire, c'est le maître du régisseur qui n'a pas de pitié de nous.

L'inconnue n'écoutait plus; elle battait des mains, riait fébrilement, sautillait sur place comme aux jours où, pensionnaire, elle dansait à la corde.

— Est-ce drôle! Est-ce amusant! Ecoute, Clairette :

M. d'Arville est le frère de mon père; son fils est mon fiancé. Notre mariage est célébré le mois prochain. C'est pour mon fiancé, c'est pour nous que la *Glânerie* vient d'être acquise. C'est pour nous qu'on transforme, qu'on aménage le château. A mon tour de te conter une histoire : Ces vilains m'ont tout caché comme à une écolière! D'accord avec mes parents, ils avaient conspiré contre moi; ils avaient imaginé d'organiser à notre retour de voyage de noce, au printemps, un grand pique-nique, tu me comprends? une grande excursion à *Boissoux*. Alors, on m'eût fait les honneurs du château, on m'eût dit : « Vous êtes chez vous, vous êtes la reine de ce gentil royaume! » Et l'on eût jouit de ma joie, de ma surprise. Mais nenni! Hier, j'ai tout découvert, tout éventé, à leur insu! J'avais deviné un complot : les airs mystérieux, les chuchotements, les sourires réprimés, les brusques écarts de conversations à mon approche, m'avaient mise en éveil. J'ai juré de savoir, j'ai su! Des plans, des photographies du château aperçus dans le cabinet de travail de mon oncle; des bribes de phrases perçues au hasard des rencontres; enfin, des lettres surprises dans un portefeuille m'ont tout révélé. Je sais tout. Aujourd'hui je me venge! J'ai prétexté ce matin une visite à mes anciennes maîtresses de pension. Tandis que mes parents crédules me suivaient en pensée chez les pieuses dames, l'auto m'enlevait à toute allure vers *Boissoux*. Après deux heures de vertigineuse randonnée, une avarie à la machine me force à chercher asile ici et jette dans mes bras les deux chérubins que vous êtes. Tantôt, je poursuivrai ma route vers la *Glânerie*. Je la visiterai rapidement après avoir apprivoisé et gagné à ma

cause le régisseur sauvage. Je choisirai dans le parc un superbe sapin qu'on chargera sur le coupé et que le chauffeur déposera chez le garnisseur d'arbres de Noël, ce soir, à notre rentrée en ville. Demain, chez moi, au bal de réveillon, on apportera l'arbre triomphal. On fera cercle. Mon fiancé s'extasiera. Alors, jouant mon rôle d'enfant terrible, je m'écrierai :

« Mon cher ami, sont-ils jolis, sont-ils verts, sont-ils pim-pants, nos sapins de la Glânerie! »

Qu'en dis-tu, fi-fille? N'est-ce pas, que cette leçon vaut bien un sapin! A moi de faire la nique à messieurs les cachottiers.

Oh! cette aventure confine au roman : Me voici contant mes secrets, comme à une sœur aînée, à cette mignonne sorcière qu'hier je n'avais jamais vue.

Tes yeux sont donc des sortilèges, ma brune magicienne?

Elle avait sans un arrêt dévidé toute la quenouille de ses confidences; elle était hors d'haleine; cette volubilité, cette exubérance, cette verve avaient coloré ses joues de carmin. Parmi ce flux rapide et musical la simple et pensive enfant avait vaguement compris que la visiteuse était une fée, qu'avec elle le bonheur était entré dans la maisonnette, et qu'à l'horizon de l'avenir s'esquissait un lumineux arc-en-ciel de paix et de trêve. C'était si beau, si prompt, qu'elle se croyait le jouet d'un mirage. Sa mère savourerait-elle l'exquise ivresse de ce songe fugitif? Elle n'osait baiser à pleines lèvres le troublant espoir qui naissait, tant elle tremblait qu'il ne meure. Alors, il y avait ici-bas de la joie, de la félicité pour tous, même pour les plus humbles? Elle regardait la fée, muette, de ses yeux veloutés comme des pétales de pensées. N'allait-elle pas déployer ses ailes et s'envoler, la fée?

Les vitres de la maison frémirent : devant la porte la quarante-chevaux, guérie, trépidait, stridait, détonnait.

La jeune fille sortit, donna des ordres, et rentra.

Le moteur s'apaisa.

Elle prit dans un porte-cartes en ivoire deux bostons à son chiffre et les couvrit d'une écriture nerveuse; sur l'un elle traça ces mots :

« Reçu les loyers échus à ce jour et ceux à échoir le 25 décembre 1905. Ce 24 décembre 1904.

» Pour Marcel d'Arville,

» Marcelle d'Arville. »

Sur l'autre elle traça ces mots :

« Laissez passer, par ordre de Marcelle d'Arville. »

— Voici deux bouts de papier qui intrigueront terriblement le féroce régisseur et ses maîtres. Le premier dispensera ta mère de payer ses loyers jusqu'à l'an prochain à pareille époque. Le second ouvrira à ta mère toutes les portes, toutes les barrières de *la Glânerie*, il fermera la bouche des gardes. Dès ce jour, *la Glânerie* redeviendra pour ta mère l'amie et la nourricière de jadis. Je te promets que les châtelains d'aujourd'hui seront pour elle ce que fut la châtelaine d'autrefois. Ne crains plus, chère, ta grande amie veille à présent. Au revoir ! Il me semble te connaître depuis des ans. Adieu, Bébé !

Son baiser sonna joyeusement sur les deux fronts candides.

— Oh ! madame ! oh ! madame !

— Et voilà pour le bois qui brûle depuis deux heures.

Elle glissa dans la menotte potelée du mioche deux pièces brillantes comme du soleil, et gagna le seuil.

— Jacques, le paysan est un farceur ! C'est là, dans les hauts arbres. Nous sommes à *Boissoux*.

Elle sauta dans le coupé qui s'enfuit en mugissant.

Longtemps, longtemps deux petits bras roses s'étendirent vers la vision enfuie ; longtemps, longtemps, deux yeux noyés de ravissement et de gratitude infinie fixèrent les lointains de la grande route où mouraient des vases de poussières.

* * *

C'est la veillée de Noël.

Dans une blanche maisonnette de *Boissoux*, une fillette s'est souvenue qu'elle est à l'âge des jeux ; elle revêt sa merveilleuse poupée d'une robe de soie bleue.

La fillette rayonne, et la poupée parle.

Un Bébé, serrant dans ses bras dodus un polichinelle parsemé d'or, s'est assoupi sur une table où s'étaient des fruits confits, des oranges, des massapains, des surprises, pêle-mêle en un fouillis de papiers de soie, de papiers d'argent, de papiers dentelés.

Une femme pâle est assise dans un fauteuil, près du foyer qui chante. Elle contemple en souriant le miracle de Noël. Ses doigts de cire égrènent un chapelet fervent en l'honneur de la Fée blonde, la douce et souriante Amie des enfants.

EDGAR BONEHILL.

L'Atome

*Aux confins tangentiels de la matière infime,
Dans la complexité des forces et des lois,
L'atome, où s'arrêtait la pensée autrefois,
Devant nous aujourd'hui s'ouvre, tel un abîme.*

*La science incrédule, au bout de son espoir,
Après mille ans d'effort et de lutte émouvante,
Trouve un nouveau mystère, une neuve épouvante,
Au fond même du but que ses yeux croyaient voir.*

*Cachée en l'Infini, la Vérité farouche
Se refuse au baiser subtil de nos cerveaux ;
Et l'atome, ce rien, montre autant de joyaux
Qu'un grand ciel étoilé, dès qu'un regard le touche.*

*Tout un monde, impalpable, y roule, flamboyant ;
Un vertige y éclate ; une splendeur y vibre ;
Il s'y meut le secret d'un étrange équilibre ;
Et l'univers connu s'y mire, en tournoyant.*

*L'harmonie, au milieu de mille corpuscules,
Sans cesse, y précipite, y mêle ses rayons,
Et fait naître, parmi leurs légers tourbillons,
Des planètes autour de soleils minuscules.*

*Leur vitesse éperdue, en prodige nouveau
Transforme chaque aspect de leur course éternelle ;
Rien ne peut retenir leur légère étincelle,
Et leur orbe distend n'importe quel état.*

*Nos algèbres, unis pour déchiffrer leur nombre,
S'écroutent dans le vide, et laissent sous nos yeux,
En un vol effréné, toujours plus merveilleux,
Leurs constellations qui s'étagent dans l'ombre.*

*Notre ultime désir y cherche, mais en vain,
Quelque unité semblable à l'unité céleste;
L'inconnu, méprisant l'orgueil de notre geste,
Surplombe notre voix d'un souffle de dédain.*

*La Nature, en tous sens, n'offre à l'homme éphémère
Qu'un sourire de sphinx impénétrable et doux,
Et chaque découverte élargit devant nous
L'horizon effroyable et muet du mystère.*

*Pourtant, nous chercherons toujours plus âprement
La Vérité qui brille au delà des problèmes,
Afin de mettre au cœur qui tressaille en nous-mêmes
La clarté que contient son cœur de diamant.*

FRANÇOIS LÉONARD.



Borinage

En mémoire de mon père.

Les terrils

Dans l'aube pâle de l'hiver, dessinant sur la terre nue ses arabesques de grésil, la chaîne des terrils s'allonge semblable aux cônes volcaniques d'un monde quaternaire.

Les terrils brûlés nuancent leurs éboulis des teintes variées des bruns et des rouges tandis que leurs frères, vierges encore des baisers du feu, se colorent du gris bleu des schistes.

Leur courbe sinueuse va du sud au nord, de Dour, à la limite du Haut Pays, vers Wasmes et Quaregnon, vrai centre du Borinage.

Parfois dans les vallons, qui les séparent, se dresse l'âpre silhouette d'une fosse, cube de briques roses que domine le minaret d'une cheminée fumante.

Le va-et-vient des cages, enroulant leur corde de chanvre sur la molette suspendue par-dessus l'abîme, apporte dans cette région morne la chanson discrète du lieu.

Par delà la ligne des puits borains, la haute porte féodale de la cour, à Wasmes, donjon du pays noir, évoque l'abbaye puissante, qui concédait à ses vassaux le droit d'extraire la houille précieuse.

Par les sentes glacées, les mineurs, au sortir de la bure, se hâtent vers les corons enfumés, dont les toits mettent la clarté de leur sanguine sur l'ombre des noirs terrils.

Parfois une femme maigre, courbée sous le faix d'un sac de charbon, glané clandestinement durant la nuit, chemine vers le foyer où geignent ses jambots.

Peuple ennobli par son travail, dont l'âme concentrée s'exteriorise aux jours de tempête ou de deuil, quand le grisou, ce fléau de la mine, répand son feu meurtrier ou quand la revendication de leurs droits à la vie mène les charbonniers à la grève.

Les terrils sont propices aux meetings noirs, où l'orateur, par crainte de représailles, clame dans les ténèbres sombres; ce sont eux aussi, aux heures de rêve, qui cèlent en leurs plis profonds les amoureux, jouvenceaux aux caresses brusques mais dont les cœurs sains, exempts d'entraves, préparent pour les avenir la race forte des borains.....

Mineurs

Vêtus de toile grise, la tête ceinte de la rude calotte de cuir, un pic à la main, ils vont d'un pas tranquille et monotone vers la bure nourricière.

La fraîcheur des matins naissants pas plus que la splendeur des soirs ne détourne leur regard hors de la route qu'ils cheminent.

Ils savent leur tâche indispensable à la vie même du pays, que sans eux les laminoirs, les verreries, les filatures, couvrant la Wallonie et les Flandres et donnant le pain quotidien à tant de milliers de leurs frères, seraient d'inutiles corps sans âme.

Ils ne sont pas ce vil troupeau que d'aucuns s'ingénient à asservir : ils ont une âme pensante, prisonnière au tréfonds d'eux-mêmes, affleurant parfois sur leur visage triste, où les morsures de la poudre ont laissé des raies bleuâtres.

En ces jours d'émoi, où le gaz délétère sème la mort autour de lui, la fraternité humaine réclame des dévouements : ils sont là cent et davantage, se disputant l'honneur de coopérer au sauvetage et d'aller en héros obscurs au devant du trépas, qui les guette.....

Leur âme aussi a des révoltes : pour le triomphe d'une cause qu'ils croient juste, à la suite des étendards rouges, ils vont, superbes d'abandon, offrir leurs poitrines nues aux baïonnettes des soldats.....

La grève

Par les coronas aux portes closes des groupes d'ouvriers cheminent. Ils ont quitté leurs vêtements de travail pour endosser ceux du dimanche.

Leurs voix sont âpres, saccadées, discutant la grève opportune. Ils soupèsent les dividendes que les meneurs leur ont

jetés en pâture dans des meetings incendiaires et comparent les salaires qu'ils reçoivent chaque quinzaine.

Un vieux, en vain, veut démontrer que la grève, en fin de compte, n'apporte jamais que la misère, les jeunes, tout aux illusions de leur âge, lui intiment l'ordre de se taire.

Ah! s'ils avaient des syndicats pour la défense des intérêts professionnels, s'ils étaient étroitement unis en associations fraternelles, si, au lieu d'écouter les discoureurs socialistes, dont la plupart vivent de leurs sueurs, ils avaient fondé des caisses de chômage, l'avenir pourrait leur sourire encore.

Mais ils se sont contentés des phrases creuses des démagogues, ils ont versé dans les caisses danaïdiennes des coopératives rouges leurs cotisations hebdomadaires; en troupeau de Panurge, ils ont suivi les mauvais bergers sans songer que la faim est là, tirillant les petits et les aïeules.

Elles s'en vont, les vieilles femmes, vers les fermes lointaines ou les châteaux hospitaliers, le mouchoir violet noué en fanchon sur leurs blancs cheveux tendre à l'aumône leurs mains lourdes de travail.

Pendant que dans les bois de Colfontaine et de Ghlin, les hommes en petites troupes tels des collégiens en vacances, se nourrissent de l'air pur des clairières et se grisent, longtemps sevrés, de soleil et de chants d'oiseaux.

Hélas! la grève perdue par delà les espérances, bientôt des attentats criminels sont perpétrés contre les esclaves du devoir, entretenant quand même les travaux souterrains et vient le jour, enfin, où la misère, cette pire conseillère, met aux prises, devant les cages dont on veut couper les cordes : mineurs et soldats, frères nourris aux mêmes mamelles maternelles.

Aux sommations légales, les émeutiers répondent par une grêle de pierres, un coup de feu part, on ne sait d'où, puis un feu de peloton, fusillant les pauvres hères, envoie quelques-uns d'entre eux inscrire leur nom au martyrologe du peuple...

La Sainte-Barbe

Dès la vigile la fête commence. A peine les ouvriers ont-ils touché la fameuse quinzaine Sainte-Barbe, qu'ils se hâtent d'en jouir.

Dans les cantines, au son entraînant d'un accordéon, des couples d'hommes dansent gauchement; d'autres trinquent à l'aventure pendant que quelques-uns, dans un coin sombre, jouent à l'ancre, pique et soleil, sous l'œil indulgent d'un garde champêtre.

A la sortie des fosses, aux éventaires de sucreries et de charcuteries grossières, les papas font une ample provision de cadeaux pour les jambots et les mamans.

L'égoïsme n'habite point leur cœur : dès longtemps, avant la fête, le père a fait choix d'un souvenir de la Sainte-Barbe, sabots neufs pour les tout petits, écharpes pour les aînés, meuble pour le logis familial.

Et la nuit se passe en chansons, en beuveries au cabaret, en régals dans les familles.

C'est la trêve de Dieu dans la lutte quotidienne de la vie.

Après de courtes heures de sommeil, au matin du quatre décembre, par tous les sentiers et les routes, qui mènent à l'église paroissiale, la foule endimanchée processionne vers la messe des mineurs.

Bien que la Sainte-Barbe ne soit point fête carillonnée, il n'est pas, en pays charbonnier, de plus grande solennité religieuse.

Durant la messe les mineurs ont l'attitude grave et dévote des donateurs aux volets des retables anciens. Leurs lèvres inaccoutumées murmurent-elles des prières? Il est permis d'en douter, mais de leur cœur monte un encens, d'autant plus parfumé qu'il brûle sur un autel plus solitaire, qui va dans les cieux entrevus déposer aux pieds de la sainte patronne un nuage de mercis passionnés.

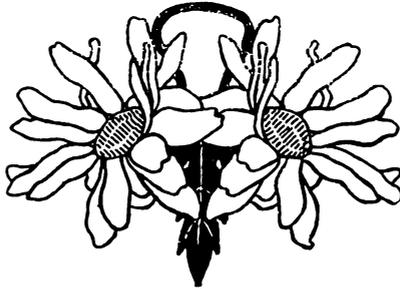
A l'offrande, où les figures conservent leur énigmatique apparence, les houilleurs défilent devant la statue fleurie de sainte Barbe, dont la palme du martyr semble en ce jour de fête reverdir aussi pour la foule obscure des héros morts dans la mine insatiable.

En un prêche de circonstance, le curé du village exalte la noble mission des houilleurs, dont la vie toute de travail et d'abnégation cachée ressemble à celle du Maître en Galilée, puis abordant l'encyclique fameuse : *Rerum novarum* où le pape de sainte et glorieuse mémoire pose les principes des devoirs patronaux, il montre aux chefs quelque point de justice

méconnue, dont la semence germera et portera des fruits sans tarder.

Fraternellement confondue la foule s'écoule du temple en flots pressés, pendant qu'au cœur de la plupart pousse une petite fleur d'espérance, humble pariétaire incolore, accrochée au roc aride et prouvant que la foi des premiers âges y garde sa lueur toujours.....

GEORGE SOHIER.



L'Art d'après Ernest Hello

(Suite et fin)

V. — Les genres littéraires

Hello a été frappé, comme tant d'autres, par l'opposition qui existe entre le pathétique et le comique. Il a consacré quelques-unes de ses plus belles pages à mettre en relief la nature de l'un et de l'autre, à montrer en quoi ils se rapprochent et par quoi ils diffèrent.

« La vie, écrit-il, a bien des aspects. Le même fait peut être envisagé de mille manières. Plus le regard pénètre au fond, plus le sérieux éclate. Mais le regard de l'homme, pour se reposer, aime souvent à se promener au lieu de pénétrer, ou du moins à montrer l'extérieur et non l'intérieur de l'objet aperçu.

» Or la situation qui, vue au fond par son aspect intérieur, est *pathétique*, devient *comique* quand on le regarde du dehors, au point de vue de l'erreur humaine qui a produit un accident.

» Le *pathétique* est l'endroit de la chose qui, montrée à l'envers, devient *comique*. »

Le comique réside donc dans la contradiction, la méprise, le malentendu, considérés en eux-mêmes.

Les passions humaines ont un aspect comique.

« Elles sont comiques, dit Hello, quand on les regarde sous un certain angle, quand on considère, par un côté accidentel, l'erreur qui les produit, et par son côté accidentel, la méprise qu'elles produisent..... considérée dans sa cause et d'une façon abstraite, la passion est comique, parce qu'elle est au fond un quiproquo, un malentendu. La conversation de deux hommes qui causeraient dans la nuit sans se reconnaître, ne sachant pas à qui ils ont affaire, se prenant pour d'autres, et se donnant des noms qui ne leur appartiennent pas, cette conversation pourrait être très comique. Or cette supposition se vérifie dans le langage des passions humaines. L'homme passionné se trompe sur le nom, sur la nature, sur la qualité, sur la valeur de la personne ou de la chose qui est l'objet de sa passion. »

Tandis que le comique a sa source dans les contradictions et les méprises envisagées en elles-mêmes, le pathétique naît des conséquences de ces méprises et de ces contradictions.

Poursuivons notre hypothèse, continue Hello. Supposons que nos

deux interlocuteurs qui s'adorent ou se querellent dans la nuit, prennent au sérieux leur erreur, le prolongent et l'adoptent pour point de départ de leur vie. Il en résultera des catastrophes, parce qu'ils auront pensé, senti, agi, vécu, en vertu de choses qui n'existent pas.

Les rapports vrais détruisant à chaque instant les rapports imaginaires sur lesquels ils ont bâti leur édifice, il en résultera un écroulement, et très souvent les hommes seront ensevelis sous les décombres de leur monument renversé.

Alors leur malheur devient une réalité sérieuse. L'effet du malentendu en fait oublier la cause et la nature. Le pathétique succède au comique (1).

Insistons sur ces derniers mots « le pathétique succède au comique ». Il lui succède naturellement, il lui succède dans la réalité de la vie, il doit donc lui succéder dans l'art qui représente la vie. Ce qui amène Hello à écrire : « Le comique n'est jamais le dernier mot des choses ». L'artiste qui n'a que le génie du comique est donc, pour Hello, un artiste incomplet; il ne voit qu'un aspect de la vie, il ne considère les passions humaines que sous un point de vue; et, ce qui est plus grave, cet aspect, ce point de vue sont accidentels.

Il est intéressant de rappeler que Taine, dans sa *Philosophie de l'Art*, classant les œuvres au point de vue de la bienfaisance du caractère, met au plus bas degré le théâtre comique.

« Le spectacle de ces âmes rapetissées ou boiteuses, dit-il, finit par laisser dans le lecteur un vague sentiment de fatigue, de dégoût, même d'irritation et d'amertume » (2).

Tout en montrant ainsi l'infériorité de la comédie à l'égard de la tragédie, Hello a cependant été moins sévère que d'autres pour la comédie. Lamennais par exemple, qui rencontrait le même sujet dans son traité *De l'Art et du Beau*, voyait dans la comédie une manifestation du sentiment de l'individualité marquée d'un caractère d'égoïsme, et voici ce qu'il écrivait :

« Entre la tragédie et la comédie, il y a donc cette différence fondamentale, que l'une a sa racine dans les instincts, les puissances sympathiques qui portent l'homme vers les autres hommes, et tendent à l'unir à eux par l'universel lien de l'amour supérieur; et que l'autre, au contraire, directement relative au sentiment de l'individualité, a son principe dans l'amour de soi. et tend à développer les instincts égoïstes. La tragédie émeut, attache en donnant à l'homme la conscience de ce qu'il a de plus élevé, de plus grand, et la conscience de l'ordre par lequel tout subsiste dans l'immense unité dont l'Être infini est la source et le centre éternel. La comédie attache et plait, en donnant à l'homme la conscience de sa supériorité personnelle, en mettant sous ses yeux le vivant tableau d'infirmités morales dont il se croit exempt; elle flatte l'amour propre, elle nourrit la satisfaction intime de soi-même.

» Peint-elle la raison, la droiture, la bonté, l'innocence, elle aura soin d'y joindre quelque contraste bizarre, une certaine exagération, une certaine naïveté risible, qui les montre sous un point de vue tel que chacun y puisse

(1) *L'Homme* : Le comique.

(2) T. II, pp. 337-338.

encore trouver un motif de secret contentement et une sorte de jouissance maligne. Elle correspond au penchant natif en vertu duquel l'homme se concentre et se complaît en soi (1). »

Hello et Lamennais voient tous deux dans la comédie l'expression artistique d'une disproportion, d'un désaccord, d'une bizarrerie qui provoque le rire. Lamennais, lui, rattache le rire ainsi provoqué à l'amour propre, au sentiment de la complaisance en soi, à l'instinct égoïste.

Traitant du comique, Hello et Lamennais ne pouvaient éviter le grand nom de Molière. Par un renversement curieux, si Lamennais a été plus sévère que Hello à l'endroit de la comédie, il semble qu'il ait témoigné pour Molière plus d'admiration que n'en a manifesté Hello. C'est sans doute que les merveilleuses facultés de psychologue et d'écrivain qui resplendissent chez Molière ont captivé Lamennais et retenu son attention tandis que Hello envisageait de préférence l'œuvre du grand comique français au point de vue moral. Rien d'étonnant donc que Lamennais ait vanté dans une page remarquable la profondeur, la vérité, la précision des peintures que Molière nous a données de la nature humaine, en même temps que la verve, la souplesse et le coloris de son langage (2). Rien d'étonnant non plus si Hello a durement stigmatisé les insuffisances et les déviations morales de l'œuvre de Molière.

« Molière, écrit Hello, était doué, à un degré éminent, du sens comique. Mais il le déshonora. Il possédait le don de saisir les choses vaines dans leur vanité et de les montrer aux hommes bouffis de leur néant. Mais n'ayant dans l'intelligence aucune notion du vrai et dans l'âme aucune pureté, il n'indiqua jamais le remède du mal qu'il montrait. Ce mal ne lui apparaissait jamais dans sa profondeur et dans son horreur, mais seulement dans son vide. Ce vide lui-même était insuffisant : ce n'était pas un abîme, c'était un trou. Et pour combler ce trou, Molière ne propose rien ! rien ! absolument rien ! Ainsi son ironie, au lieu de porter sur l'abus, sur le mal, sur la corruption, semble porter sur la nature intrinsèque des choses, et si l'on voulait conclure de lui quelque chose, la conclusion serait qu'il est *ridicule de vivre*. Il semble se moquer non seulement de la vie, telle que la vivent les hommes qui se trompent, mais de la vie en elle-même. On dirait que l'écueil est partout et que la route n'est nulle part.

» Comme l'élévation d'esprit manque à Molière aussi complètement que la connaissance du vrai, il ne cherche pas la lumière plus qu'il ne la possède. Il promène dans le bas-fond sa lanterne, qui jette une lueur fausse, et s'égare, avec ses personnages, dans les impasses sombres où il se promène avec eux. Aussi, Molière, en se moquant des autres, se moque de lui-même continuellement. C'est lui qui est Alceste, c'est lui qui est Georges Dandin. Mais son ironie, juste sans miséricorde, frappe et ne redresse pas. On sent qu'elle sera stérile pour lui comme pour les autres. Elle ne contient pas la paix. Elle est vide de l'espérance. Il semble considérer la vie comme un jeu où tout le monde

(1) LAMENNAIS : *De l'Art et du Beau*. Paris, Garnier, 1896, pp. 247-248.

(2) LAMENNAIS : *De l'Art et du Beau*, p. 280.

perd la partie. Si Molière avait raison, le comique serait *l'essence des choses*, de sorte que si l'on voulait considérer sérieusement son œuvre et lui donner un sens philosophique, il faudrait dire que chez lui *le comique est l'envers du blasphème*.

» Mais jamais il n'eut cette intention. »

Hello conclut que le comique ne doit pas être supprimé, mais qu'il appelle un complément. « Le comique devient horrible s'il est isolé », dit-il, résumant sa pensée.

Soit, direz-vous, tel artiste complétera donc tel autre. Racine complétera Molière. Ce n'est pas ainsi que l'entend Hello. Il veut, lui, que le pathétique et le comique se trouvent associés, fondus, dans la même œuvre, non pas comme des éléments disparates et simplement coexistants, mais comme engendrés l'un de l'autre. La théorie est belle, sans aucun doute, mais malaisée à mettre en pratique, si l'on considère les lacunes habituelles du génie humain. C'est le sort de la plupart des artistes aussi bien que des autres mortels, hélas ! d'être incomplets. L'un est doué du sens comique, l'autre est doué du sens pathétique.

Cependant le tragique et le comique, fussent-ils unis, ne satisferaient pas encore Hello.

« Le tragique et le comique, dit-il, disparaissent devant une œuvre qui n'a pas encore été faite. Cette œuvre pourrait s'appeler *le drame*, si l'on écarte absolument de ce nom toutes les idées et toutes les œuvres qu'on a rattachées à lui jusqu'à ce jour (1). »

Que serait cette œuvre nouvelle à laquelle Hello décerne le nom de drame ? Tandis que la comédie met en relief le ridicule des passions produisant un désordre et que la tragédie admire le jeu des passions en lui-même et dans ses effets : « le drame comprendrait que les passions et les erreurs, au lieu d'être les moyens et les sujets du drame, comme on l'a toujours pensé, en sont les obstacles, les négations, les contradictions. Le drame comprendrait que l'action seule est dramatique et que le mal ne peut entrer dans l'art que comme il entre dans la vie, à titre de contradiction. Il comprendrait que cet obstacle, au lieu d'être glorifié comme l'âme du drame, doit être vaincu comme son ennemi, et que l'art a, comme la vie, pour principe et pour fin, pour Alpha et pour Oméga, l'acte pur (2). »

A cette idée chère, Hello revient à maintes reprises.

« Quelle est, dit-il, en ce monde, pour nous la condition de l'acte ? C'est la lutte, la lutte de la nature et de la liberté. La personne humaine tend à son but à travers une route barrée ; les obstacles que la nature, dans le sens le plus large de ce mot, oppose à la liberté, voilà le sujet du drame, le principe de la contradiction. La comédie n'a opposé qu'une passion à une passion : l'Art, dans sa forme élevée, opposerait une passion à une idée. Le triomphe de la liberté humaine sur l'ennemi intérieur, voilà le dénouement, voilà la victoire.

(1) *L'Homme* : Le comique.

(2) *Ibid.*

Tragédies et comédies ont oublié la loi unique de l'Art, qui est la loi de la victoire. La victoire est une harmonie achetée (1). »

Et dans un autre livre encore il écrit, reproduisant toujours la même pensée : « Le drame, c'est l'opposition entre l'idéal et le réel, manifesté par la lutte du devoir et de la faiblesse, manifestée par l'épreuve. Dans le dénouement doit apparaître l'harmonie, la conciliation; le dénouement, c'est la part de Dieu (2). »

Le drame ainsi compris, Hello ne l'aperçoit pas parmi les œuvres d'art réalisées jusqu'à nos jours.

Dans l'antiquité grecque, Eschyle, Sophocle et Euripide représentent l'humanité, les peuples, les individus en lutte avec le destin implacable et triomphant. La fatalité étend son règne sombre sur le drame tel que l'a conçu la Grèce.

Dans les temps modernes, la tragédie française a remplacé la fatalité par le sort, c'est-à-dire une puissance concrète à laquelle on croyait par une abstraction à laquelle on ne croit pas.

Le drame anglais est incarné dans Shakespeare et l'une des maîtresses œuvres de Shakespeare, c'est *Hamlet*; or *Hamlet* représente l'homme victime du hasard.

« Ce qui paralysait Oreste, dit Hello, c'était la fatalité; ce qui paralyse *Hamlet*, c'est le hasard. Le hasard est le nom moderne de la fatalité. *Hamlet* doute : le doute est l'expression théorique de la doctrine du hasard; celui qui doute croit au hasard. Le Dieu de *Hamlet* c'est le doute, son culte c'est le hasard (3). » La haute et vaste intelligence de Hello a rencontré dans *Hamlet* de Shakespeare une de ces grandioses créations qui valent la peine d'être méditées et il ne s'est pas lassé d'en fouiller les profondeurs.

A plusieurs reprises, dans *l'Homme*, dans les *Plateaux de la balance*, il y est revenu, retouchant ou complétant son commentaire et son appréciation. L'action du hasard dans *Hamlet* est toujours, dans ces pages, le leitmotiv qui domine.

« Passons le Rhin, écrit Hello. Le hasard va être remplacé par le néant, *Hamlet* par *Faust*; *Hamlet* doutait, *Faust* nie et raille. Méphistophélès a remplacé l'ombre du mort. *Hamlet* avait dit : « l'Être et le néant sont incertains; » *Faust* dit : « l'Être et le néant sont identiques » (4).

Le dénouement vrai, la conception vraie du drame, d'après Hello, ne sont ni dans *Faust*, ni dans *Hamlet*, ni dans *Oreste* de Racine, ni dans *Oreste* de l'antiquité grecque, parce que ce n'est ni le hasard, ni le sort, ni la fatalité qui doivent gouverner le monde, la vie et l'homme.

« La justice, conclut Hello, est la catastrophe véritable » (5), si l'on prend

(1) *Les plateaux de la balance; Les passions, les caractères, les âmes.*

(2) *Philosophie et athéisme*, p. 309.

(3) *Les plateaux de la balance. Ibid.*

(4) *Les plateaux de la balance. Ibid.*

(5) *l'Homme; La catastrophe dramatique.*

le mot catastrophe dans son sens littéral qui est dénouement. Et il ajoute : « La justice est la force simple vers laquelle aspirent les complications du drame. La justice est sa loi. C'est elle qui doit dire les noms vrais des acteurs, non pas les noms qu'ils ont avant le drame, mais les noms qu'ils ont après le drame, leurs noms conquis. »

Est-il bien vrai cependant que le passé ne nous offre aucun essai heureux de la réalisation du drame tel que l'a compris Hello? La lutte de l'action contre la passion, couronnée par le triomphe de l'action, par le dénouement dans la justice, n'est-ce pas là précisément le thème d'*Athalie* ou de *Polyeucte*, de plusieurs drames de Schiller?

La lecture du théâtre espagnol de Cervantes, de Molina, de Caldéron n'aurait-elle pas donné à Hello la joie de voir sa conception dramatique incarnée et vivante en des types immortels(1)?

Les idées de Hello sur le drame sont amples et nobles, elles auraient gagné à être précisées et concrétisées.

*
* * *

Entre les différents genres littéraires, il en est un qui a retenu les préférences de Hello : c'est le conte.

Il a exprimé ses préférences dans une étude intitulée : *L'histoire, la légende, le conte, le roman* (2).

« Le récit, écrit-il, a cent mille formes. Il a été de tout temps une des habitudes, un des besoins, une des joies de l'humanité. » Hello part de cette constatation générale pour rechercher et caractériser les diversités de forme revêtues par le récit.

« Il y a d'abord, dit-il, la parabole... » « C'est, je crois, ajoute-t-il, la première forme du récit. » D'après Hello, la parabole diffère de la légende en ce que dans la première le fait historique fondamental est intact, tandis que dans la seconde il est sensiblement altéré. La parabole a pour fonds un fait vrai qui disparaît sous l'enseignement qui en est dégagé. Après la parabole vient le conte : « Le Conte ressemble à la Parabole et il n'en diffère peut-être que par le ton et la longueur. Il a souvent plus d'incidents, et il a toujours beaucoup plus d'étendue. » Au conte, Hello oppose le roman. Le roman lui paraît être un genre inférieur, parce qu'il est fait d'inventions et que les incidents y sont multiples. La supériorité du conte, à ses yeux, c'est qu'il n'accorde aux faits que ce qui est nécessaire pour soutenir un enseignement philosophique.

Écoutez-le : « Si les contes sont plus rares, c'est qu'ils supposent toujours dans l'esprit qui les entreprend une intention rare elle-même, je veux dire l'intention d'associer constamment un type à un individu, un idéal à un fait. » Le conte est donc le genre que Hello affectionne particulièrement. Mais il s'agit du conte conçu comme récit à signification philosophique. Cette préfé-

(1) Voir notamment le *Théâtre édifiant* (Cervantes, Tirso de Molina, Calderon), par Marcel Dieulafoy, dans la collection *La pensée chrétienne*. Paris, Bloud, 1907.

(2) *Le Siècle*.

rence n'est autre chose qu'une expression de la tournure d'esprit d'E. Hello : il avait l'esprit essentiellement synthétique ; et c'est pourquoi il préférait le conte au roman, où les événements sont compliqués et les situations détaillées. Il avait l'esprit essentiellement philosophique, et c'est pourquoi le conte lui apparaissait comme l'incarnation d'une idée.

Cette conception du conte philosophique, Hello ne s'est pas contenté de la formuler et de la vanter, il en a tenté lui-même la réalisation dans un volume qui porte pour titre : *Contes extraordinaires* ; ce qu'il n'a pas fait pour le drame, il l'a fait pour le conte.

* * *

Quand vous avez lu un conte de Daudet, vous êtes charmé, ravi de ce bijou littéraire finement ciselé, vous êtes sous l'impression délicieuse d'une jouissance artistique exquise. Toute la valeur du conte est ici dans la forme extérieure, dans le style.

Toute autre est l'impression laissée par la lecture d'un conte de François Coppée ou de Louis Veuillot. Sans aucun doute, la beauté du style n'en est pas absente. Mais, en plus, que de douces émotions éveillées, que de nobles sentiments suscités, que de grandes et hautes pensées prennent leur vol au cours du récit et emplissent l'âme après que le livre est clos !

Autre encore est l'effet produit par un conte de Hello. Ce qui domine ici, c'est une idée rayonnante à travers tout le récit. Chaque phrase apparaît chargée d'une parcelle de cette idée. Nous sommes ici en présence du conte philosophique. L'écrivain s'est efforcé de rendre son idée plus frappante en la coulant en forme de conte, en la revêtant d'imagination.

Certes, un beau conte philosophique apporte à l'esprit une jouissance profonde. Il fait penser longuement. On le relit sans en être rassasié, parce qu'à chaque lecture nouvelle on y perçoit mieux le développement successif, la manifestation multiple d'une même idée. Plaisir exquis, mais rare comme toutes les choses exquises !

Oui, rare, à raison même des difficultés très grandes auxquelles se heurte la réalisation de cette conception littéraire. Cette fusion de l'abstrait et du concret, cette concrétisation de l'idée est chose malaisée ; et ce n'est pas sans péril que l'écrivain abordera pareille tâche : ne va-t-il pas verser dans l'étrange, sombrer dans l'obscur s'il lâche la bride à son imagination et, d'autre part, s'il tient la bride trop courte, n'aura-t-il pas l'air d'un conteur à l'imagination essoufflée, efflanquée, étique ? Hello n'a pas toujours évité ces divers défauts ; jamais même, me semble-t-il, il n'a réussi à les éviter complètement, ainsi que nous le constaterons.

Ce que nous tenions à marquer d'abord, c'est le caractère particulier des contes de Hello. Barbey d'Aurevilly qui leur a consacré un de ces articles flamboyants comme il excellait à en écrire, dit : « C'est un conteur qui ne conte pas pour conter ; il ne conte pas pour l'intérêt, la passion, la beauté de son conte... c'est enfin, toujours et partout, et essentiellement, le mystique chrétien du livre de *L'Homme, des Physionomies de saints, des Paroles de*

Dieu, qui vit ici sous le conteur et qui dramatise sa pensée immuablement mystique (1). »

Le conte est donc la forme sous laquelle Hello a tenté de réaliser sa conception artistique, et il l'a manié en philosophe. C'est un conteur philosophe comme Alfred de Vigny et Sully-Prudhomme sont des poètes philosophes. Ici, comme partout, la nature essentiellement philosophique de son intelligence se retrouve et s'affirme. Nous le verrons mieux encore, en étudiant de près quelques contes de Hello.

VI. — Le symbolisme en littérature

En maint endroit de ses ouvrages, Hello célèbre le symbolisme. Il affectionne spécialement de parler de symbolisme dans les pages qu'il consacre à l'art. Quelle est donc la signification exacte de ce mot dans la langue de Hello? Quel rôle joue-t-il dans ses théories esthétiques? Hello a-t-il tenté de réaliser sa conception du symbolisme artistique? C'est ce qu'il nous reste à examiner maintenant et ces questions sont d'autant plus intéressantes et importantes à élucider, qu'il est, dans l'histoire de la littérature contemporaine, une école d'écrivains et de poètes qui s'intitule symboliste.

Pourquoi ne commencerions-nous pas par rechercher ce que ces écrivains, ces poètes entendent mettre sous le terme « symbolisme »? Nous en rapprocherions ensuite la pensée de Hello; peut-être gagnerait-elle ainsi en lucidité en même temps qu'elle acquerrait plus d'actualité.

Ouvrons donc le volume où M. Jules Huret a rassemblé, il y a quelques années, les résultats de son *Enquête sur l'évolution littéraire* (2), nous y trouverons, à côté des représentants d'autres écoles (psychologues, naturalistes, néo-réalistes, parnassiens), les porte-parole autorisés du symbolisme actuel : tels Mallarmé, Verlaine, Moréas, de Régnier, Remacle, Maeterlinck.

Tout n'est pas limpide, certes, pour les non-initiés dans les déclarations des chefs du mouvement symboliste. Il est telle page que l'on peut relire avec la meilleure volonté sans parvenir à en pénétrer le sens. Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisque certaines œuvres de ces écrivains — poésie ou prose — qu'ils s'appellent Mallarmé, Verlaine ou Maeterlinck, demeurent des énigmes indéchiffrables, sauf à eux-mêmes et aux intimes qui en ont reçu l'explication de la bouche des auteurs.

Nous avons noté les protestations indignées de Tolstoï contre ces obscurités de parti pris et, pour ma part, j'y souscris des deux mains. On ne saurait trop le redire devant de telles aberrations : Artiste ou non, on doit écrire pour être compris.

(1) BARBEY D'AUREVILLE : *Les œuvres et les hommes*, 3^e partie. *Les philosophes et les écrivains religieux*. Paris, Lemerre, 1899.

(2) Paris, Charpentier, 1894.

Cherchons donc à retenir des pages de l'enquête de M. Huret sur le mouvement symboliste, ce qui s'y trouve à la fois de plus intelligible et de plus caractéristique.

Nous y relèverons d'abord les lignes suivantes de M. Mallarmé : « Je crois que, quant au fond, les jeunes sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion.

« La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent ; par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu ; le *suggérer*, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements. »

Et il ajoute, condensant sa pensée : « Il doit y avoir toujours énigme en poésie, et c'est le but de la littérature, — il n'y en a pas d'autres — *d'évoquer* les objets (1). »

Le symbolisme, d'après M. Mallarmé, consiste donc dans l'évocation des objets ou des sentiments.

C'est évidemment pour ce motif que certains symbolistes ont pris plaisir à rapprocher la poésie de la musique, cette dernière ne pouvant qu'évoquer, et jamais représenter. Rappelons-nous les vers bien connus de Verlaine :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïles point
Choisir tes mots sans quelque méprise,
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

Si je ne me trompe, voilà, traduite en vers, la déclaration que M. Mallarmé faisait en prose à M. Huret.

C'était donc une erreur, — et une erreur sur l'essence de l'œuvre d'art — d'après les symbolistes qui partagent la manière de voir de M. Mallarmé, que de viser comme le réalisme à représenter et à peindre les objets le plus exactement possible. Tel était, en effet, le but de l'art dans la conception de Flaubert, des Goncourt, de Leconte de Lisle. On sait à quelles recherches et à quelles expériences Flaubert se livrait pour être capable de donner l'image précise des

(1) Vol. cité, pp. 60, 61. Les mots soulignés ci-dessus le sont dans le volume auquel nous empruntons ces extraits.

choses. Il n'y épargnait aucune peine. Ecrivant *Salambô*, il compulse des montagnes de livres et demande des renseignements complémentaires à Tunis. Composant *Madame Bovary*, il passe toute une après-midi à regarder la campagne à travers des verres de couleur. Travaillant à la nouvelle intitulée *Un cœur simple*, il conserve trois semaines sur sa table un perroquet empaillé afin de peindre d'après nature (1).

De là ses descriptions si objectives, si nettes, si détaillées! Les Goncourt, eux, sont des peintres pour qui la tache est tout et qui veulent faire avec des mots ce qu'on fait avec des pinceaux. Des choses vues ils prétendent rendre les tons les plus subtils. De là leur prose brisée, aux facettes multiples.

Leconte de Lisle faisait en poésie écho à la prose de Flaubert : de là ses admirables vers d'une marmoréenne splendeur.

Contre cette tendance qui pendant près d'un demi-siècle avait orienté la littérature française vers la peinture intégrale et minutieuse du monde extérieur, le symbolisme défini par M. Mallarmé est une réaction.

Si maintenant nous poursuivons la lecture des réponses données à M. Huret par les représentants du symbolisme contemporain, nous recueillerons sur les lèvres de M. Ch. Morice — poète et auteur d'un livre de critique réputé sur la *littérature de tout à l'heure* — des déclarations qui rendent à peu près le même son que celles de M. Mallarmé.

« Quant au symbole, nous dit-il, c'est le mélange des objets qui ont éveillé nos sentiments et notre âme, en une fiction. Le moyen, c'est la suggestion : il s'agit de donner aux gens le souvenir de quelque chose qu'ils n'ont jamais vu.

» L'erreur du naturalisme, c'est, étant données les choses, d'en vouloir exprimer le sentiment adéquat par des mots. D'abord, c'est impossible; ensuite, ce serait un péché. Vouloir se substituer aux lois de la nature qui, elle, ne nous donne jamais de double! Enfin, pourquoi faire? Puisque la fleur existe, quelle utilité d'en créer une avec des mots, en admettant qu'on le puisse? C'est faire comme un mercenaire qui ramasserait des cailloux d'un côté de la route pour les placer de l'autre côté, c'est le travail des Danaïdes (2). »

La suggestion semble bien être pour M. Morice, comme pour M. Mallarmé, l'essence du symbolisme. Les reproches qu'il adresse au naturalisme confirment et précisent dans le même sens sa notion du symbolisme. Seul, l'élément « fiction » ne figurait pas expressément dans la réponse de M. Mallarmé. Au surplus remarquons que M. Morice cite parmi ses maîtres MM. Mallarmé et Verlaine. M. Henri de Régnier lui aussi se réclame de M. Mallarmé.

Différente semble être la conception du symbolisme dans les déclarations de M. Adrien Remacle et de M. Maeterlinck.

Le premier nous dit : « On est symboliste ou rien, en art, puisque l'art est le symbole. Le symbolisme, c'est la recherche de l'inconnu par le connu, du non humain par l'humain (3). »

(1) *Histoire de la langue et de la littérature française*, sous la direction de Petit de Julléville. XIX^e siècle, t. II.

(2) Vol. cité, pp. 85, 86.

(3) Vol. cité, p. 107.

Le second s'exprime de la manière suivante : « Je crois qu'il y a deux sortes de symboles : l'un qu'on pourrait appeler le symbole *a priori*; le symbole, de *propos délibéré*; il part d'abstraction et tâche de revêtir d'humanité ces abstractions. Le prototype de cette symbolique, qui touche de bien près à l'allégorie, se trouverait dans le *second Faust* et dans certains contes de Goethe, son fameux *Mährchen aller mährchen*, par exemple. L'autre espèce de symbole serait plutôt inconscient, aurait lieu à l'insu du poète, souvent malgré lui, et irait, presque toujours, bien au delà de sa pensée : c'est le symbole qui naît de toute création géniale d'humanité; le prototype de cette symbolique se trouverait dans Eschyle, Shakespeare, etc... S'il n'y a pas de symbole, il n'y a pas d'œuvre d'art (1). »

Pour ces deux artistes donc le symbolisme ne consiste pas seulement, comme pour MM. Mallarmé et Morice, dans l'évocation, la suggestion des objets, ou dans une fiction où se mélangent les objets et les âmes; le symbolisme consisterait d'après eux, soit dans le revêtement imaginaire d'une idée philosophique, voire d'un au-delà extrahumain, soit dans le caractère typique que présente toute grande œuvre d'art.

A la fin de ses remarquables leçons sur *l'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*, M. Brunetière consacrait quelques pages aux symbolistes et il essayait de dégager la notion du symbolisme contemporain. Il aboutissait à une conception très proche de celle que nous obtiendrions si nous condensions dans une formule ce qu'il y a de commun dans les déclarations que nous venons de citer.

« Le symbole poétique, disait-il, est une fiction concrète, figurée, plastique, mouvante et colorée, si je puis ainsi dire, animée de sa vie propre, personnelle, indépendante, capable au besoin de se suffire à elle-même, de s'organiser et de se développer, mais une fiction dont la « correspondance » est entière, avec un sentiment ou une idée qu'elle enveloppe. C'est encore une comparaison à deux, trois, quatre ou cinq termes, dont le poète a l'air de ne suivre et de développer habituellement qu'un seul, mais de manière à maintenir constamment tous les autres sous la vue du lecteur. C'est une allégorie, si vous le voulez enfin, mais une allégorie dont l'intention n'a rien de didactique, ni surtout de logique, dont les différents sens, unis ou mêlés ensemble par une sorte de nécessité interne, se soutiennent, s'entr'aident, s'éclairent, se compliquent aussi, semblent même parfois se contrarier les uns les autres, finissent toujours par s'accorder ou plutôt par se confondre. »

Puis il conclut : « Le symbolisme ainsi conçu, c'est tout simplement la réintégration de *l'idée* dans la poésie. » Il dit encore : « Tout symbole suppose une idée sans le support de laquelle il n'est qu'un conte de nourrice; et toute symbolique implique ou exige, à vrai dire, une métaphysique, j'entends une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature ambiante ou, si vous l'aimez mieux, avec l'inconnaissable. » (2)

(1) Vol. cité, pp. 124, 125, 126.

(2) Deuxième édition. Paris, Hachette, 1895.

Tout ceci est-il d'une parfaite clarté? Je ne le prétends pas et quoi d'étonnant, si nombre d'œuvres sorties de ce mouvement symboliste sont elles-mêmes vagues et obscures et certaines complètement inintelligibles.

* * *

Le symbolisme, tel que nous venons d'en dégager la notion, correspond-il au symbolisme dont Hello parle à plusieurs reprises dans ses ouvrages et qu'il a tenté lui-même de réaliser dans ses contes? Telle est la question qu'il nous faut maintenant tâcher d'élucider,

Certes Hello eût applaudi plus qu'aucun autre à « la réintégration de l'idée dans la poésie » et dans toute la littérature, car toutes ses théories artistiques répugnaient à borner les efforts de l'artiste à la reproduction objective des choses extérieures. Nous pouvons donc être assurés qu'il y a dans le mouvement symboliste contemporain une tendance générale à « l'idéation » de l'œuvre d'art qui concorde avec les doctrines esthétiques de Hello.

Remettre en honneur l'art idéiste, l'art philosophique que les réalistes avaient nié, méconnu ou négligé, c'est, me paraît-il, à quoi se résument une bonne partie des efforts les plus sérieux de nos modernes symbolistes. A ces efforts, Hello qui était un idéologue, un philosophe, aurait évidemment sympathisé.

* * *

Mais sa conception du symbolisme, à lui, ne va-t-elle pas au delà? Ne contient-elle rien de plus particulier? N'y cherchons rien qui corresponde à l'évocation, à la suggestion des objets dont parle M. Mallarmé. Nous ne l'y trouverions pas. Mais n'y trouverons-nous pas autre chose?

On l'admettrait difficilement quand on a lu attentivement ses ouvrages, notamment certains chapitres de *Philosophie et athéisme*, des *Paroles de Dieu* et des *Plateaux de la balance*.

Dans *Philosophie et athéisme*, après avoir parlé de l'art grec qui incarne pour lui l'art classique, mais non l'art antique véritable, Hello tente de définir l'art moderne tel qu'il doit être et il dit : « L'art moderne, logique comme l'ancien, ne voyant plus dans la nature « qu'un miroir et qu'une énigme » (*per speculum et in enigmate*), le perce à jour pour découvrir à travers ce qu'elle cache. De là le type idéal manifesté par la forme matérielle; de là la poursuite et le désir (1). » Et plus loin : « L'art a sa raison d'être dans le symbolisme des formes et, sans entrer dans cette question immense, je dois l'indiquer. Les formes ont avec les idées des relations symboliques. L'art est symbolique par essence. Toute chose qui n'est pas symbolique peut appartenir à la science; elle n'appartiendra jamais à l'art (2). »

Ainsi, d'après Hello, l'art est essentiellement symbolique. Point de symbole,

(1) P. 283.

(2) P. 290.

point d'art. Et le symbolisme consiste à ne voir dans la nature qu'un miroir de l'au-delà.

Dans les *Paroles de Dieu*, il y a un chapitre intitulé « Le symbolisme dans l'Écriture ». Hello y paraphrase en une langue magnifique la signification surnaturelle des événements et des personnages de l'Ancien Testament. Nous voyons ainsi sa conception du symbolisme s'accroître.

S'il y a un docteur que Hello affectionne de citer et de commenter, c'est bien certainement saint Denys l'Aréopagite. Dans l'*Homme*, dans les *Physionomies de saints*, dans *Philosophie et athéisme*, dans les *Plateaux de la balance*, il lui a consacré des pages éclatantes. Or, entre autres gloires de celui qu'il appelle « le docteur de l'Être », il en est une que Hello met en relief à plusieurs reprises et qui nous intéresse spécialement ici ; c'est qu'il a eu au suprême degré le sens du symbolisme. Saint Denys a écrit à l'apôtre saint Jean : « Les choses visibles sont une frappante image des choses invisibles (1). » Vraiment, Hello a dû beaucoup aimer cette parole : « Le sens vivant du symbolisme, écrit-il, donne aux comparaisons de saint Denys, non la forme banale d'une figure de rhétorique, mais la signification précise d'une réalité qui parle (2) ». Dans ce culte voué au docteur sublime qui sans cesse cherche l'invisible à travers le visible, nous voyons se confirmer la notion que Hello se faisait du symbolisme.

Cette notion s'éclaire encore de ce que Hello dit de la fable et de La Fontaine :

« La fable, si je ne me trompe, écrit-il, pourrait avoir de grandes destinées. Il y a une gloire qui serait la sienne, il y a une langue qui lui conviendrait. Quelle serait la condition ? Il faudrait qu'elle interrogât la nature des choses et comprît ce mot : le symbolisme.

» Elle se revêtirait à l'instant de la dignité qui lui manque. Elle quitterait le domaine du jeu pour entrer dans le domaine de l'art.

» Le sens du symbolisme manque absolument à La Fontaine (3). »

De fait, les fables de La Fontaine ne sont guère faites pour développer le sens du monde invisible.

* * *

On le voit, il y a de la marge entre la notion que Hello nous donne du symbolisme et celles que nous avons recueillies de la bouche des représentants du mouvement symboliste contemporain. La conception de Hello ne diffère cependant pas complètement de certaines d'entre elles. Rappelez-vous, en effet, la déclaration de M. Remacle : « Le symbolisme, c'est la recherche de l'inconnu par le connu, du non humain par l'humain. » Plus précise, plus catégorique, la définition de Hello présente néanmoins avec celle-ci une analogie incontestable. On pourrait peut-être dire que la définition de M. Remacle embrasse à la fois ce que Hello appelle le fantastique et ce qu'il appelle le

(1) *Plateaux de la balance. Isolement et solitude*, p. 278.

(2) *L'Homme*, p. 250.

(3) *L'Homme*, pp. 413, 414.

symbolisme, Hello prétendant réserver cette dénomination de symbolisme à la manifestation de ce qui est pour lui le monde invisible vrai.

En somme, le symbolisme pour Hello c'est la manifestation sensible du surnaturel. Est symbolique, d'après lui, l'art qui révèle l'intervention divine. Sa conception du drame, que nous avons étudiée précédemment, concorde avec cette notion du symbolisme. Souvenons-nous, en effet, de la définition qu'il donnait de la catastrophe dramatique vraie : « Quel est le dénouement vrai du drame, le dénouement légitime? » demandait-il. Et il répondait : « La justice.

» La fatalité, le hasard, le néant et la honte ont fait leur temps.

» La justice est la catastrophe véritable. La justice est *suivant la strophe*, elle est suivant la parole que chante le chœur invisible (1). » Le drame, de même que toute œuvre d'art, doit donc être, d'après Hello, la manifestation symbolique de la justice d'En-Haut.

Hello a-t-il eu raison de donner au mot « symbolisme » cette signification? On peut se le demander, car il est permis, me paraît-il, de soutenir que le surnaturel n'est pas un élément essentiel du symbolisme, et qu'il y a symbolisme du moment qu'une idée ou un sentiment abstraits sont exprimés sous une forme sensible. Ainsi l'entend M. Brunetière quand il écrit : « Le symbole n'ayant d'autre origine que le besoin profondément humain de rendre l'abstraction sensible en la matérialisant, n'a pas aussi d'autre raison d'être que de manifester physiquement à tout le monde ce qui n'est spirituellement accessible qu'à quelques-uns. Son objet est d'incarner l'idée (2). » Et le grand critique, appliquant sa définition du symbolisme lorsqu'il analyse l'influence d'Alfred de Vigny, écrit : « Aux « thèmes » lyriques du romantisme, — qui ne pouvaient être que des motifs généraux ou indéterminés, — et, comme ceux des « pianistes », un prétexte à virtuosité, — il a substitué des « idées précises » ; — dont ses fictions (la *Mort du loup*, la *Maison du berger*, la *Bouteille à la mer*) ne sont que l'enveloppe ; — et c'est le vrai symbolisme ; — et c'est donc la grande poésie (3). Bourget donne au mot « symbole » un sens analogue quand il loue Alfred de Vigny « d'avoir deviné cette valeur poétique du symbole » (4).

Si le symbolisme, tel que l'entend Hello, diffère plus ou moins de la conception que s'en font MM. Mallarmé et Verlaine, MM. Remacle et Maeterlinck, il diffère donc aussi de la notion que l'on en trouve chez Brunetière et qui est, je crois, la notion courante et habituelle du symbolisme. Et pourtant, entre cette dernière et la conception de Hello, la transition, et même la conciliation est, me paraît-il, aisée. Comme, en effet, pour Hello, le monde de nos sens, de nos sentiments et de nos idées n'a d'explication de cause et de fin que dans un monde supérieur et surnaturel, le symbolisme

(1) *L'Homme*, p. 349.

(2) BRUNETIÈRE : *L'Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 276.

(3) BRUNETIÈRE : *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Paris, Delagrave, 1898, pp. 485, 486.

(4) PAUL BOURGET : *Etudes et Portraits. Alfred de Vigny*. Paris, Lemerre.

vrai et complet devait nécessairement comporter la représentation constante de ce monde supérieur et surnaturel.

Où il m'est plus difficile de suivre Hello, c'est dans cette déclaration que « l'art est symbolique par essence », et que « toute chose qui n'est pas symbolique peut appartenir à la science; elle n'appartiendra jamais à l'art » (1).

Quoi donc? N'est ce pas faire œuvre d'art que de rendre vivement le caractère dominant d'une scène, d'un paysage, d'un objet quelconque, ainsi que l'ont fait tant de prosateurs et poètes réalistes? Les admirables descriptions d'un Leconte de Lisle et d'un José Maria de Hérédia n'ont-elles point une valeur artistique? J'ai peine à croire que Hello l'eût prétendu et j'aime mieux penser que nous n'avons de ses idées sur le symbolisme en art qu'une expression incomplète. Il avait l'esprit trop ouvert et trop compréhensif pour rétrécir le domaine de l'art.

Ce qu'il aurait pu soutenir, et à bon droit, c'est que l'art symbolique, tel qu'il le concevait, occupe dans une échelle des valeurs esthétiques un degré plus élevé que l'art purement descriptif. En cela il se serait rencontré avec Taine qui, dans sa *Philosophie de l'Art*, fait intervenir comme facteurs de beauté le degré d'importance et le degré de bienfaisance morale du caractère exprimé par l'œuvre (2).

L'art symbolique est autrement évocateur de pensées que l'art descriptif et, si ce sont des pensées bienfaisantes, je veux dire génératrices d'amour de Dieu et d'amour des hommes, de justice et d'énergie, si ce sont de telles pensées qu'il propose à nos méditations, si en même temps il réalise l'originalité et la splendeur de la forme, cet art sera grand entre tous.

* * *

Sa conception de l'art symboliste, Hello a tenté de la réaliser dans ses *Contes extraordinaires*. Il importe par conséquent de revenir et de nous arrêter un instant à cet ouvrage.

Dans une de ses études critiques, Hello a caractérisé les contes d'Hoffmann et ceux d'Edgar Poë, et il a montré ainsi l'abîme qui le sépare de ces deux conteurs. « Pour caractériser Hoffmann, écrit-il, il faut caractériser le fantastique.

» En un mot, le *Fantastique est la parodie du symbolisme*. Mais cette phrase est beaucoup trop courte pour être claire, et il faut l'expliquer.

» Le monde visible cache et découvre à la fois, comme un miroir et comme une énigme, le monde invisible.

» Le symbolisme est l'expression de cette pensée.

» Le fantastique, parodie du symbolisme, donne au monde visible, comme principe, comme fin, comme raison d'être et comme terme, le monde invisible, mais le monde invisible d'en bas.....

(1) *Philosophie et Athéisme*, p. 290.

(2) TAINÉ : *Philosophie de l'Art*, 5^e édition, Paris, Hachette, 1890, t. II, p. 345.

» Il y a une mystique infernale, qui est la science des ténèbres manifestées. L'Église connaît et possède cette science.

» Il ne faut pas confondre la mystique infernale et le fantastique. La mystique infernale est une réalité qui a ses lois. Le fantastique est un rêve sans loi.... Ayant fondé sur la peur son palais ténébreux, le fantastique vit de deux sentiments : l'horreur actuelle et l'attente d'une autre horreur, d'une horreur incompréhensible qu'il devine, qu'il pressent, qu'il espère même ; car l'horreur est sa joie (1). »

« On a beaucoup parlé depuis quelque temps d'Edgar Poë, et son nom s'est rencontré souvent avec celui d'Hoffmann. Ces deux écrivains n'ont cependant l'un avec l'autre aucune ressemblance. Le fantastique chez Hoffmann est, si j'ose le dire, à l'état pur ! Il n'obéit à aucune loi ! Il est sa loi à lui-même, comme la folie dont il est la parole littéraire.... »

» Edgar Poë, au contraire, ramène tout à certaines idées fixes, comme le crime, la punition, la mort (2). »

Entre les contes de Hoffmann et ceux de Hello, il y a donc tout l'abîme qui sépare le fantastique du symbolisme, symbolisme signifiant dans la langue de Hello une forme d'art qui dans le monde visible fait voir, comme derrière un voile transparent, le monde invisible d'en haut.

Entre les contes de Edgar Poë et ceux de Hello, il y a toute la distance d'un artiste dont les contes transmettent une impression — impression de crime, de châtement et de mort, — à un artiste dont les contes sont l'expression imagée d'une idée précise et nettement apparente.

Si vous lisez le *Chat noir* ou le *Scarabée d'or* ou encore la *Chute de la maison Usher*, vous aurez l'impression confuse d'un mélange de naturel et de surnaturel et c'est, à mon avis, parce qu'ils nous laissent sous cette impression confuse que les contes dont je viens de citer les titres nous plongent dans un état de malaise, provoquent chez nous une sorte de courbature morale. Dans les contes de Hello, au contraire, l'idée surnaturelle apparaît nette et lumineuse. Elle a parfois un aspect terrible ; c'est que le surnaturel est parfois le châtement, mais tout terrible qu'il est, le châtement ne trouble point la paix des justes, lorsque ceux-ci voient distinctement qu'il est l'instrument d'un Dieu infiniment juste lui-même.

Parmi les contes extraordinaires de Hello, Barbey en trouve trois transcendants. Les autres, dit-il, sont indignes de figurer à côté de ces trois.

« Hello étonne trop, dit Barbey, quand, de la plume qui a écrit *Ludovic*, les *Deux étrangers*, *Cain, qu'as-tu fait de ton frère?*, il écrit *Ève et Marie*, le *Gâteau des Rois*, la *Recherche*, etc. »

« Il faut, conclut-il, oublier les autres contes et ne se souvenir que de ces trois. »

Entre eux, *Ludovic* est, au jugement de Barbey, le plus beau.

(1) Hello a aussi montré dans le *Macbeth* de Shakespeare une incarnation du fantastique. Voir l'article intitulé *Les préjugés* dans les *Plateaux de la balance*.

(2) HOFFMANN : *Plateaux de la balance*, pp. 349 et ss.

Quelle est l'idée de ces trois contes, puisque ce sont des contes idéologiques?

Les *Deux étrangers* montrent la misère de la science sans Dieu.

La morale du conte est dans ces paroles qu'un prêtre adresse au docteur William : « Celui auquel vous pensez en ce moment vous a laissé la science, sans vous laisser la lumière. Or la science sans la lumière, mon fils, c'est le désespoir..... Voulez-vous vous plonger dans les splendides abîmes de la lumière insondable? Voulez-vous un pain de lumière pour vous nourrir? Un manteau de lumière pour vous couvrir? Le voulez-vous?..... ce pain et ce manteau, mon fils, c'est l'obéissance.....

» A une âme comme la vôtre, blessée et altérée, faible et embrasée, misérable et dévorante, je ne dirai pas : résignez-vous, je dirai : réjouissez-vous. Je ne dirai pas : résignez-vous en regardant le charme de tel objet ou l'intérêt de tel acte isolé; je n'essayerai d'aucun palliatif, je n'essayerai pas de vous distraire pour vous préparer, non. J'irai droit à votre âme et je lui ordonnerai la joie, et je demanderai pour vous, au Dieu qui a obéi, la gloire et la joie d'obéir...

» ...Maintenant, pensez aux autres. Si de mauvaises heures sonnent encore, songez qu'un des remèdes sera de penser aux autres. »

Cain, qu'as-tu fait de ton frère? montre que le riche qui refuse son aide à un artiste dans la détresse, commet un homicide aussi coupable, et parfois plus coupable parce que plus raisonné, que l'homicide matériellement accompli par un brigand. L'horreur du crime intellectuel y est rendue tangible. L'idée fondamentale du conte rayonne de ces paroles adressées par un peintre à un médecin: « Quant à moi, je n'ai pas étudié, comme vous, docteur, sur le vif. Je ne connais pas de fous, et ce que je vais vous dire n'est fondé sur rien. Mais pour expliquer ces étranges remords chez des innocents, voici ce qui me vient à l'esprit :

« Qui sait s'ils n'auraient pas commis *spirituellement* le crime dont ils se croient coupables matériellement? Dans cette hypothèse, ils ont profondément oublié le crime réel et spirituel qu'ils ont commis réellement et spirituellement. Ils ne l'ont même ni connu, ni compris dans l'instant où ils le commettaient. Mais ce crime réel, spirituel et oublié, se transforme, par la vertu de la folie, en un crime matériel qu'ils n'ont pas fait et qu'ils croient avoir fait. Peut-être tel homme, qui a trahi son ami, au lieu de s'accuser de cette trahison, s'accuse d'une autre faute qui ressemble à celle-là, comme le corps ressemble à l'âme. »

Ludovic est la personnification de l'Avarice entendue dans le sens d'amour de l'or pour l'or. L'avare sacrifie les autres et lui-même sur l'autel où il place son dieu : l'or. Il se perd en cherchant la divinité dans la richesse matérielle, de même que le docteur William, dans les *Deux étrangers*, s'est perdu en cherchant la divinité dans la science séparée du seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Ludovic vit avec sa femme et sa fille qu'il réduit à une vie misérable. Un jour il se décide à acheter un coffre-fort. Il y met son trésor, choisit le mot « Dieu » comme secret et fait jouer le mécanisme. Le lendemain, quand il

veut ouvrir le coffre, il ne se souvient plus du mot. Il cherche, mais en vain. La signification du conte respplendit, me paraît-il, dans ce passage :

« L'or, valeur représentative des choses, l'or qui n'est rien sans elles, avait dévoré les choses, et s'était fait adorer, indépendamment d'elles, pour lui-même. Ensuite l'or s'était identifié avec le coffre. Ensuite le mot du coffre, sans lequel le coffre n'était rien, le mot, valeur représentative de l'or, avait dévoré l'or lui-même. L'espèce avait dévoré les substances. Maintenant l'espèce de l'espèce dévorait l'espèce. Dieu avait été d'abord dévoré dans l'âme de Ludovic par les substances créées, puis les substances par les espèces, puis les espèces par le mot qui les représentait, et ce mot était le mot :

DIEU

« Dieu était le point de départ et le point d'arrivée. Ludovic qui avait fui Dieu, cherchait le nom de Dieu et ne le trouvait pas. »

L'idée philosophique, toujours présente et vivement mise en relief dans chaque phrase du récit, donne à ces trois contes une puissance singulière. Si on les envisage plus particulièrement au point de vue de la forme, il me semble que les contes de Hello manquent parfois d'intérêt dans la narration et la mise en scène : on sent toujours que Hello est plus philosophe que conteur. Le style en est simple, peu imagé, dépourvu des charmes qui, chez d'autres conteurs, captivent l'attention. Mais certains états psychologiques sont intensément rendus.

Lisez, par exemple, dans *Ludovic*, la scène où l'avare est représenté poursuivant dans un état d'affolement le mot secret de son coffre-fort, ou bien dans *Cain, qu'as-tu fait de ton frère?* la scène où le riche qui a refusé secours à l'artiste pauvre apparaît en proie à la folie et se voit coupable d'un meurtre matériellement commis (1). Ces deux scènes suffiront à vous prouver que si Hello a très bien formulé la théorie du pathétique, il a réussi quelquefois à en réaliser l'expression.

* * *

Il est intéressant de remarquer que les pages les plus puissantes de ces *Contes extraordinaires* sont consacrées à la peinture de la folie et de rappeler que Hello a, dans ses *Plateaux de la balance*, hautement loué Shakespeare de son habileté à mettre la folie sur la scène.

Hello commence par observer combien périlleuse est la représentation artistique de la folie.

« La folie, écrit-il, est dangereuse sur la scène, et partout où l'art la représente. Elle court deux risques, celui d'être comique et celui d'être arrangée. Comique ! Quel étrange danger, et pourtant il est réel. Telle est la misère de la nature humaine que la folie peut être comique, et telle est la nature mystérieuse du rire qu'il peut côtoyer le désespoir.

(1) *Contes extraordinaires*, pp 36 à 40 et 190 à 192.

» L'extravagance la plus lugubre peut produire le rire chez l'auditeur dans l'art et dans la vie réelle, et même chez l'auditeur désolé; car le rire n'est pas du tout le compagnon de la joie; il se produit toutes les fois que la série naturelle des relations se brise, lors même que cette brisure est désolante. Quand la relation reprend ses droits et se fait sentir de nouveau, les larmes interviennent.

» Aussi, le rire et les larmes peuvent coexister, quand l'affection, le souvenir, la réflexion, la tendresse font revivre les idées et les choses, les relations que la folie brise au même moment.

» L'homme peut rire, parce que le fou a oublié la relation des idées et des choses. Il peut pleurer au même moment, parce qu'entre le fou et lui la relation existe et se fait sentir. Il peut rire, parce que les choses sont brisées. Il peut pleurer au même moment, parce que les personnes restent unies, et le lien des âmes peut être d'autant plus sensible que la rupture est faite entre les intelligences. Et néanmoins, quand la folie entre dans le domaine de l'art, le rire serait fatal aux intentions du poète. Si, pour l'éviter, il arrange à dessein une folie théâtrale, c'est la terreur qui fait défaut, parce que la nature n'est plus là. Ici, comme partout, nous retrouvons dans l'art la loi qui lui interdit l'imitation, la reproduction, et qui lui ordonne la création. Le poète qui ose mettre en scène un fou, s'oblige à chercher et à trouver dans le monde idéal, et non pas dans le monde réel, quelque chose qui ressemble à une folie typique. Il s'oblige à être terrible sans affectation, et absurde sans plaisanterie.

» Il s'oblige à rencontrer toujours des extravagances naturelles, redoutables, vraisemblables et sérieuses. Il s'interdit cette immixtion de l'élément comique au milieu des angoisses humaines, immixtion dont le romantisme avait voulu faire une loi. S'il heurtait contre cet écueil, il rencontrerait le *fou* officiel, le *fou* du roi, le *bouffon* de cour. Il s'interdit en même temps la raideur et l'emphase qui peuvent résulter d'une excitation continuellement sérieuse. Il est dans une des attitudes les plus difficiles à garder.

» Le problème est compliqué! Shakespeare l'a résolu.

» La folie du roi Lear est dramatique, à cause de l'idée fixe et du sentiment réel, qui persistent dans le délire.

» Voilà le secret, voilà la solution. La folie vague, purement physique et qui réclame seulement le médecin, est absurde et rien autre chose. Mais la folie qui a sa cause dans l'âme peut trouver dans l'idée fixe qui l'a produite des secrets singuliers, des enseignements ou des terreurs d'un genre à part.

» La folie peut alors devenir le moyen le plus énergique pour mettre au dehors les fureurs de la nature humaine qui, dans l'état raisonnable, sont toujours voilées par quelque chose (1). »

Hello a résolu le problème à l'imitation de Shakespeare. Son « Avare » et son « Caïn » sont fous d'une folie qui a sa cause dans le désordre moral, et c'est ce qui fait à la fois et le pathétique profond et la portée philosophique de ces deux contes.

* * *

(1) *Les plateaux de la balance* : Les préjugés, pp. 151 et suiv.

Tels sont les meilleurs contes de Hello.

Si l'on voulait indiquer dans la littérature moderne un conteur dont les œuvres — les mieux inspirées du moins — sont intimement parentes de celles de Hello au point de vue de la conception, tout en étant de beaucoup supérieures sous le rapport de la forme artistique, je crois qu'on le trouverait en Villiers de l'Isle-Adam. Doué à un haut degré des qualités du narrateur et du metteur en scène, maniant une prose magnifique comme une pourpre traînante, il a donné quelques chefs-d'œuvre de contes symboliques, au sens où l'entendait Hello. Sans doute certains de ses récits appellent des réserves quant à la moralité, il y en a plusieurs où l'on respire comme une odeur de vie de bohème, mais il en est qui sont irréprochables et qui demeureront parmi les plus purs joyaux de la littérature française au XIX^e siècle.

Villiers nous semble avoir donné sa formule du conte dans « l'Élu des rêves ». Je voudrais analyser brièvement ce récit pour montrer combien la conception de Villiers est semblable à celle de Hello.

Villiers met en scène trois jeunes artistes.

Ces trois jeunes gens sont en train de fêter un anniversaire dans une chambre de garni occupée par l'un d'entre eux... Ils discutent esthétique... Et voici que derrière la porte s'élèvent des gémissements. Alors, comme ses deux hôtes veulent aller voir d'où proviennent ces bruits étranges, le poète Alexis leur barre la porte en disant : « Ah ! je le pressens et le devine, moi, ce qu'il y a derrière cette porte !... Certes, ce doit être tel vieux roi de quelque État perdu de l'Orient, un dépossédé que les hasards de l'exil et la risée des gens du siècle auront conduit en ce taudis. Je songe qu'il est là, trônant sur un lit de camp, les yeux pleins de mélancolie et de fureur ; auprès de lui git quelque sacoché remplie de diamants et d'or et, pensif, étreignant un sceptre emporté de nuit, il se laisse indifféremment agoniser. De là, ces profonds soupirs !... Eh bien ! pourquoi troubler sa suprême songerie ? Je pense que nous devons respecter sa solitude auguste et visionnaire. Laissez-moi m'endormir, fier d'un tel voisin ! C'est là de quoi rêver de beaux rêves... » Les deux autres lui rient au nez sur cette envolée lyrique, passent outre et rapportent bientôt la nouvelle qu'un vieux mendiant agonise dans la mansarde d'à côté, puis ils prennent congé d'Alexis et s'en retournent. Eux partis, Alexis pénètre dans le galetas du moribond qui n'est rien moins qu'un chiffonnier enrichi, lequel lui fait la singulière déclaration que voici : « Je vous ai entendu. Là... je reconnais... votre voix. Vous avez parlé d'un roi, d'un homme exilé... moi aussi... je suis un songeur... J'ai passé ma vie en rêves ! Vous m'avez fait du bien, tout à l'heure... Vous m'avez fourni le dernier ! Les rêves !... c'est si beau... mais... en errant par les rues, toutes les nuits, dans une capitale... on trouve parfois... de quoi presque les réaliser !... L'habitude seule fait qu'on dédaigne... cela ! — Pourtant, si l'on est sobre, attentif, bon placeur de travailles... on devient riche avec les années ! Regardez !

« Et d'un pénible effort, du bout de son crochet tranchant, qui semble rayonner comme un sceptre entre ses phalanges décharnées, il fendit la toile de son grabat. Des billets, en liasses pressées, des pierreries, des rouleaux d'or apparurent... »

Et le vieux chand d'habits institue le jeune poète son héritier.

« Continuez vos rêves, lui dit-il; moi, je m'éveille. » Cependant qu'Alexis s'en va habiter un palais des Mille et une Nuits, ses deux amis continuent leur vie d'esthéticiens à Paris, s'efforçant, à coups de théories, de démontrer « qu'il faut toujours voir les choses... TELLES QU'ELLES SONT (1). »

Quelle est la signification de ce conte, sinon que l'art ne doit pas se borner à représenter les apparences, mais bien découvrir et exprimer ce qui se dérobe derrière elles. Le sens du monde qui nous entoure et nous presse demeure trop souvent caché aux yeux inattentifs. L'artiste, lui, doit le poursuivre, le saisir, le rendre sensible et rayonnant à tous les yeux. C'est ce qui est au delà de la réalité brutale qui vaut la peine d'être mis en valeur dans l'œuvre d'art.

N'avais-je pas raison de dire que la conception de Villiers est semblable à celle de Hello? Et ce serait une erreur sans doute de soutenir que tout art rentre nécessairement dans cette conception, mais ce que l'on peut affirmer, c'est que la conception de Hello et de Villiers représente une des formes les plus élevées de l'art.

* * *

Nous avons essayé de recueillir, dans l'œuvre d'Ernest Hello ce qui a trait à l'art et d'en faire un ensemble.

Et il me semble que deux constatations s'imposent en manière de conclusion.

D'une part on doit reconnaître que Hello a eu en matière d'art nombre d'idées justes, qu'il a ouvert de multiples aperçus originaux, qu'il a tenté de façon intéressante et quelquefois heureuse la réalisation de quelques-unes de ses idées esthétiques.

D'autre part on ne peut s'empêcher d'exprimer deux regrets.

Tout d'abord il est regrettable que Hello n'ait pas groupé, unifié, systématisé ses idées esthétiques. Malheureusement il a agi dans ce domaine comme dans tous les autres domaines; il a émis des idées, sans prendre la peine de les lier les unes aux autres: elles apparaissent ainsi comme des pierres d'attente sur un chantier. A propos de ses physionomies de saints, Barbey d'Aurevilly déplorait que Hello n'ait pas eu la patience de concentrer ses efforts sur un grand tableau d'histoire religieuse.

Toute l'œuvre de Hello souffre du manque d'unité et de cohésion. Ses idées esthétiques auraient eu incomparablement plus de valeur s'il avait fait, comme Taine par exemple, une philosophie de l'art; mais pour en arriver là, il eût fallu combler bien des lacunes, relier bien des éléments divers: Hello n'a jamais pu se plier à ce travail d'organisation.

Ensuite, il est regrettable que Hello n'ait pas eu plus de style. Il a quelquefois des trouvailles heureuses, même géniales; mais d'ordinaire son style est plutôt terne, manquant de souplesse, encombré de répétitions: Huysmans a

(1) *Nouveaux contes et propos d'au delà.*

reproché au style de Hello « son indigence d'art ». C'est exagéré, mais il y a du vrai.

Tout à l'heure, à propos des contes, nous rapprochions Hello de Villiers de l'Isle-Adam. Au point de vue du style, quel abîme entre ces deux écrivains ! Quel dommage que Hello n'ait pu jeter sur ses idées un style opulent à l'égal de celui de Villiers !

Il n'en reste pas moins vrai que Hello est un grand penseur et qu'il a des pages qui révèlent un tempérament de grand écrivain.

GEORGES LEGRAND.



Les Revues

— Le *Catholique*. Une page exquise de Thomas Braun, sur Francis Jammes.

— L'*Indépendance*. Le fascicule du 15 août est entièrement littéraire. Dans le numéro du 1^{er} septembre, de très fortes pages de M. Georges Sorel sur la *Magie moderne*.

— La *Nouvelle revue française* remet à sa place le nommé Paul Reboux, parodiste et critique littéraire qui s'est permis dans le *Journal* un abatage sans respect de M. Paul Claudel.

L'auteur de la *Maison de danses* et de la *Petite Papacoda* toisant avec cette superbe aisance l'auteur de l'*Arbre* et de *Connaissance de l'Est* : voilà un spectacle extraordinairement bouffon, que nous remercions M. Reboux de nous avoir donné. Ce n'est pas la première fois que M. Reboux confesse « un invincible ennui » au contact d'ouvrages qui ne sont point nés sur le boulevard. Et nous savons, du reste, que l'atmosphère des salons mondains, des cabinets de rédaction et des théâtres à la mode mûrit mal un esprit pour l'appréhension de la beauté. Tel un jeune homme, débilité par de chétives nourritures, qui puise, chaque matin, dans un « conte » du *Journal* et d'*Excelsior*, le suc de sa culture et l'élan de son ambition, peut bien se sentir offensé par une vraie grandeur. Enfin, c'est la vertu d'un Mallarmé ou d'un Paul Claudel d'interdire à certaines intrusions l'accès de leur domaine...

— La *Revue générale*. Dans le numéro de juillet : « L'évolution intellectuelle et morale de la bourgeoisie belge depuis 1830 », par M. Henry Carton de Wiart. De M. Pierre Nothomb, le récit épique et burlesque de « La vie et les aventures de Pierre-Joseph Lecharlier ». Le numéro de septembre est assez banal. La *Revue générale* se diminue, croyons-nous, en publiant des poèmes comme ceux de Dom Anselme Deprez sur le *Jubilé de Dom Gahide* :

Un moineau franc prit la parole :
M'est avis qu'il faut que l'on rigole,
Dans ma famille on est rieur.
Or, sous sa mine sérieuse
Ce bon père a l'humeur joyeuse :
Je raffole de Dom Prieur...

Il n'est pas d'élève de rhétorique ou de novice de la Compagnie de Jésus qui n'ait rimé des pièces de ce genre pour la fête d'un professeur ou les « grands vœux » d'un confrère. Si la *Revue générale* se met à les publier... Elle se diminue aussi, disons-le bien haut, à accepter les chroniques de M. Faguet. Cet

insupportable polygraphe (j'ai « la Faguet », me disait dernièrement un jeune homme victime de l'abus des pommes vertes) va-t-il prendre à la *Revue générale* la place qu'Eugène Gilbert y occupait avec tant de maîtrise? La *Revue générale* y perdrait.

L'incompréhension de M. Faguet ne s'est jamais manifestée avec tant d'à-propos que dans une page qu'il consacre à la *Fosse aux lions* d'Emile Baumann, et qu'il termine par cette phrase : « M. Baumann a des commencements de talent. Il fera très bien le jour où il ne commettra pas l'erreur, si fréquente chez les romanciers, de s'intéresser à une histoire sans intérêt. » Il est désolant de voir juger d'une façon aussi sotte, dans une revue catholique, un des plus beaux livres catholiques de ce temps, celui peut-être où sont posés de la façon la plus aiguë les problèmes de la responsabilité, de la douleur et de la joie.

— La *Vie intellectuelle*. Très solennelle et très comique la déclaration de M. Georges Rency dans son fascicule de juillet.

« Un jeune homme, tout récemment, dans une petite revue, affirmait sans rire que mes génuflexions habituelles devant les puissants m'ont laissé l'échine toute ployée. Si ce jeune homme, avant d'écrire sottement des énormités de ce genre, voulait se donner la peine de faire une petite enquête auprès de ces puissants dont il veut parler, il ne tarderait pas à se convaincre que si j'ai beaucoup demandé pour autrui, je n'ai jamais rien demandé pour moi-même. Et parce qu'il est tout de même un peu agaçant de se voir accuser sans cesse par ceux que M. Giraud appelait — délicatement — les « poussins des lettres » d'un tas de petites vilénies qu'ils ont soin d'ailleurs de ne pas préciser, je les défie ici de trouver dans ma vie littéraire un acte qui ne soit pas strictement probe et digne. J'ai pu, à un certain moment, être trompé, comme bien d'autres le furent, par un haut personnage fécond en promesses et qui demandait sans cesse à être soutenu dans la presse et dans les revues. Mais j'affirme que les campagnes que j'ai conduites en faveur de nos lettres dans le *Soir*, dans l'*Art moderne*, la *Meuse*, le *Samedi*, la *Vie intellectuelle*, n'ont jamais eu, ni comme but, ni comme résultat, direct ou indirect, le moindre avantage personnel. »

M. Georges Rency fait précéder ces lignes éloquentes d'une phrase de circonstance : « La comédie littéraire en Belgique est d'une drôlerie intense. » J'te crois!

— Les *Marches de l'Est*. Antoine Watteau, par M. Octave Uzanne.

— Dans le *Mercure de France* du 1^{er} septembre, ce petit poème de M. François Porché :

*Un grand massif d'héliotropes
 Dans l'ombre du soir, développe
 Son fort parfum : ne troublez pas
 Cette onde embaumée où je plonge,
 Ne ridez pas
 D'un mot, d'un pas,
 Ce lac de songe.*

*Je bâtis, dans l'air, des palais
Qui ont pour dôme le silence,
Je m'y complais.
Je m'y balance.*

*Allez-vous-en, qu'attendez-vous?
Que l'ennui qui m'enivre
Et le mal qui m'est doux,
D'un cœur gai, je les livre
Au vers qui saute au cloche-pied
Sur ce papier?*

*Laissez-moi seul, j'irai m'asseoir
Dans le jardin où Vénus luit,
Et, sur la page d'azur noir
Que me tendra l'immense nuit,
Là j'écrirai,
Dans le tremblement du délire,
Le poème sacré
Que nul ne pourra lire.*

— *L'Amitié de France* donne des *Propositions sur les Anges*, de M. Paul Claudel, et un *Cantique pour Paul Claudel*, par André Mabilley de Poncheville.

— *Le Monde*, anthologie des revues de tous les pays, continue son très intéressant début.

— *Joyeuse*. Signalons un charmant poème de Henri Martineau.

— Dans la *Revue de Belgique* qui consacre son numéro d'août à l'exposition de Charleroi, un article de M. J. Destrée sur *Les arts anciens du Hainaut*.

— La *Phalange*. L'avis motivé de M. Gustave Lanson sur la question du latin.

— La *Jeune Wallonie* contient des pages hilarantes de M. van Beneden (baron Charles), ornées de photographies documentaires et des vers de M. « Godart Léopold ». Nous envoyons le tout au *Petit Epicier*.

— La *Revue du temps présent*. Des pages bretonnes de M^{me} Jeanne Perdriel Vaissière.

— La *Revue des Français*. M. Léon Seché continue à dépouiller les papiers des amies de Lamartine.

X.



Çà et là

POUSSÉE ANORMALE : Boileau n'aimait pas beaucoup l'écrivain qui

Sur la scène en un jour renferme des années.

Qu'aurait-il dit de notre cher Maurice Barrès, qui dans *Au service de l'Allemagne* s'avise de nous présenter en ces termes contradictoires un jeune homme de ses relations, qui le pilota en Lorraine dans l'automne 1902 :

« J'ai pu le bien voir, ce grave dépérissement de la Lorraine annexée, parce que le beau-frère de mon hôte, un jeune homme de 25 ans, grand chauffeur, avait l'obligeance de me promener sur toutes les routes » (p. 12, éd. Fayard).

« Le frère de Mme d'Aoury, M. Pierre Le Sourd, me conduisait lui-même dans son automobile. A voir comme il menait vite, n'admettant pas que les voituriers ou les troupeaux le retardassent d'une seconde, on eût cru que ce jeune homme de 28 ans courait à un plaisir », p. 20.

En huit pages, ce phénomène grandit de trois ans au cours de la même saison. Il est vrai qu'il pleuvait énormément ! Boileau précité y reconnaîtrait le type de ce héros qui

Enfant au premier acte est barbon au dernier.

* * *

EUPHÉMISME PROTESTANT : Un *Guide pour Sneek et ses environs* (Gids voor Sneek en omstreken) raconte en termes mesurés une petite opération iconoclaste intéressant l'église Saint-Martin dans ce bourg frison :

« En 1580, après que le clergé eût réussi à en éloigner les divers objets en usage pour le culte catholique romain, l'église fut affectée à la religion réformée. (De kerk is in 1580, nadat de geestelijkheid te voren daaruit de verschillende voorwerpen, in gebruik bij den roomsch-catholieken eeredienst, had kunnen verwijderen voor den hervormden godsdienst in gebruik gesteld.) »

* * *

LE PRÉSIDENT AUX CHAMPS : M. le Président est en tournée. « Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional... » Tout comme un sous-préfet, M. Fallières vient de faire une balade en prose au pays normand. Le 16 juillet à 9 heures

du soir, en fin de banquet, à Caen, le Président a récité sa pastorale : « Quelle riche variété de cultures ! Quelle magnifique étendue de prairies sans fin où l'on suit d'un œil agréablement étonné, sur de beaux tapis de verdure, au paccage ou au repos, de pesantes bêtes à cornes, fond blanc taché de roux, la fortune de la ferme ! On y voit aussi, c'est la gloire de la région, de superbes chevaux qui seront primés dans nos concours nationaux et dont la race appréciée du monde entier ne le cède à aucune autre en vigueur, en résistance, et en beauté recherchée de la forme. »

M. le Président sait à l'occasion fixer un brin du pinceau de Potter à la plume de Fénelon, comme nous disait, en sortant, le soiriste du « Phare du Calvados. »

*
* *

MAETERLINCK, GEORGETTE ET L'ÂNE : Avouez que vous étiez un peu inquiet. Avec ces marchandages franco-allemands, puis cet enlèvement de la *Joconde*, on ne savait vraiment plus comment le couple édénique de Saint-Wandrille passait les grandes chaleurs. On feuilletait en vain la *Vie heureuse* et même l'*Art moderne*. C'était à ne plus y tenir.

Comedia illustré du 1^{er} septembre nous tire enfin de ce malaise. Nous y trouvons en deux poses le portrait de *M^{me} Georgette Leblanc et son âne Cadichon*, avec un titre et une glose d'une simplicité bien normande. « Dans le portail majestueux de Saint-Wandrille s'encadre la fée dont la grâce ingénieuse rend la vie aux ruines de l'antique monastère. »

» C'est dans le gothique et merveilleux décor de l'abbaye de Saint-Wandrille, près de Rouen, que *M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck* et l'auteur de *Sagesse et Destinée* sont retirés loin du monde, entre les murs vénérables où flotte encore l'âme torturée de lady Macbeth et qui fut (*sic*) pour la petite Mélisande le sombre palais d'Arkel « où l'on ne voit jamais la lumière »...

» Voici la maîtresse du logis et son âne favori qui forment un tableau qu'on croirait dû au pinceau d'un Botticelli ou d'un Vinci. Le gracieux animal a la paisible ferveur de celui qui, dans les tableaux des primitifs, réchauffe l'Enfant Jésus de son haleine, et l'admirable créatrice de l'*Oiseau bleu* se silhouette avec une pureté de dessin digne du maître florentin. »

Tout va bien.



LES LIVRES

LITTÉRATURE :

A propos de : **Godelieve, princesse de Bahr**, roman par le comte DE COMMINGES. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Connaissez-vous l'écrivain qui s'appelle le comte de Comminges et qui signe parfois Saint-Marce: et qui signa une fois Ginko-Biloba? C'est une curieuse figure littéraire.

Godelieve, princesse de Bahr, histoire romanesque (et un peu conte de fée) ne se rattache à la réalité que par le décor où elle se déploie. M. de Comminges voyageant en Flandre fut conquis par nos vieilles villes; le Béguinage de Dixmude l'induisit tout particulièrement en tentation littéraire. Il construisit des personnages irréels et très attachants, il imagina une fable invraisemblable et charmante, il sema de vives couleurs les plates-bandes de son livre. L'air flamand passe entre ces fictions créées par un Français du Sud. (N'avons-nous point, par réciprocité, la passion des paysages méridionaux?) En somme cette Godelieve, princesse de Bahr, va plus loin que le simple délassement littéraire; son mysticisme n'est pas trop de commande et ce que l'on trouvera particulièrement attachant ici vient de cette sensibilité latine, toute en nuances et en lignes précises, qui s'émeut devant les tableaux flamands aux couleurs si franches, mais aux contours si vaporeux sous notre ciel humide et changeant.

Comminges est un artiste sollicité par des curiosités qui s'opposent les unes aux autres. L'année dernière, il nous donnait une *Aventurine*, sous la signature de Saint-Marce:et, faisant pendant en quelque sorte au *Voluptueux Voyage ou les Pèlerines de Venise* que publia jadis le *Mercur*. Aucun de nous n'a oublié ce *Voluptueux Voyage*. Edmond Picard nous racontait un jour qu'il en distribua des exemplaires à ses meilleurs amis, voulant que tous profitassent de cette fête littéraire. Il ignorait d'ailleurs quel écrivain se cachait derrière la mystérieuse signature : Ginko-Biloba... C'étaient les aventures piquantes de deux Parisiennes sur les bords de l'Adriatique. La première de ces aimables jeunes femmes portait le nom significatif d'Avertie. Tout nerfs, tout esprit, d'autres fois tout sensualisme le long du *Voyage*, irrévérencieuse à souhait et pourtant vibrante devant la Beauté, elle était accompagnée de la comtesse Floche (la seconde Parisienne); plutôt pingre et molle, un tantinet bourgeoise, celle-ci offrait des contrastes réussis avec la fringante Avertie. L'amour fut du voyage. Il fallait une certaine dose de philosophie au mari d'Avertie, pour l'envoyer tout là-bas, et réduite à ses seuls moyens

de défense, dans cette voluptueuse Venise, sous prétexte que l'habitude émuissait leur amour et qu'Avertie lui reviendrait parée d'un éclat inconnu (les murs de Venise reflètent tant de gloire qu'on en rapporte toujours quelque chose). Ce mari espérait donc une Avertie renouvelée dans son corps et son esprit. Il s'en fallut de peu qu'un jeune Anglais, à la bouche fraîche, au torse harmonieux et fort, imprégné d'un parfum de vétiver, n'ajoutât sa propre expérience à l'action des vieilles pierres. Tout fut bien qui finit bien. Avertie revint tomber, frémissante, dans les bras du bien-aimé légitime, après avoir côtoyé le danger et une foule de chefs-d'œuvre. Le ton de ce petit ouvrage nous parut extrêmement original, et d'une vivacité qui n'allait jamais jusqu'au bout de la situation risquée. C'était fringant, papillottant, neuf, et aucunement *ad usum Delphini*. Ceci soit dit afin de prévenir le lecteur prudent.

Le comte de Comminges, avant ces fantaisies alertes, nous avait donné *Une demi-carrière* et *l'Election sentimentale*, des romans que l'on dirait vécus. *Une demi-carrière* offre un tableau de la vie militaire; il doit son titre à la décision que prend le principal acteur du livre de quitter l'armée, pour aller faire de la politique au pays natal. Le récit de cette campagne électorale se développe dans *l'Election sentimentale*.

On admire dans *Une demi-carrière* de très fortes qualités d'observation. Je m'étonne que ces pages n'aient pas eu plus de retentissement, c'était vraiment un roman bien composé et accessible à tous les esprits. Nous y couvoyions des êtres, dont pas un, semble-t-il, n'a été imaginé de pied en cap par l'écrivain. L'impression de réalité, de vérité est flagrante; la grandeur et la servitude militaire nous valent des peintures tour à tour ironiques, amusantes, émouvantes. On sent que la critique a comme excuse beaucoup d'amour, et néanmoins Hervé de Péguilhan, lieutenant de dragons, abandonne à 30 ans la carrière militaire, espérant, dans la mêlée sociale, servir plus utilement son pays et ses frères. Et puis remplir le métier d'agent de police ou de gendarme — à quoi se réduit de plus en plus le rôle de l'armée — répugnait à ce gentilhomme.

Le voilà de retour chez lui, et c'est *l'Election sentimentale*; mais cette fois le candidat s'appelle Bertrand de Vervins, tout en continuant pour le lecteur la personnalité de Péguilhan. M. de Comminges a-t-il vraiment passé par les péripéties d'une campagne électorale dans son pays natal, ces Pyrénées, voisines de Tarbes? Question indiscreète sans doute, mais qui poursuit pendant la lecture. Les paysages que dominent de nobles montagnes, ce mélange d'Espagne et de France, les mœurs locales, la figure du politicien rival, Brioulat, affreux arriviste rouge, quel ensemble savoureux, et, encore une fois, quelle atmosphère de réalité nous respirons dans ce livre! Ses meilleures parties sont dans la représentation collective d'hommes et de choses. Le côté sentimental du roman ne s'équilibre pas avec l'intérêt qui se dégage de l'élection proprement dite. Les peines de cœur et les consolations de Vervins nous intéressent moins que toute cette racaille qui fit si pittoresquement triompher Brioulat...

Je n'ai pas lu les *Aventures amoureuses de Jean de Saint-Lary*, signées Saint-

Marcet; par contre, j'ai parcouru sans grand intérêt la *Comtesse Panier*, roman d'amour qui se passe dans un Compiègne tout luisant, tout requinqué sous le troisième empire. L'empereur habite le château, on est en 1920... Les jolies femmes, les chevaux — et l'auteur a une compétence hippique remarquable — sont agréablement louangés dans ces pages légères.

M. de Comminges nous avait annoncé un *Stendhal, homme de cheval*, ce fut le *Voluptueux voyage* qui remplaça ce livre. On voit que les « manières » de M. de Comminges ne se ressemblent guère, ni quant au fond, ni quant à la forme. Son écriture et ses goûts vont à la diversité. Ceux qui recherchent, dans l'immense production contemporaine, un écrivain original encore à l'écart du grand public, nous sauront gré de leur avoir signalé cette pittoresque trinité : Comminges-Saint-Marcet-Ginko-Biloba.

Et pour être complet nous ajouterons que l'écrivain a fait paraître récemment des *Souvenirs d'enfance et de régiment* dus à la plume de son père qui fut un brillant officier du second empire. On y constate que les qualités naturelles du style sont une tradition de famille. Aucun apprêt dans ce journal, et il est d'un vif intérêt.

Les lettrés se souviendront peut-être de Jean Roanne qui publia dans la *Revue Blanche* : *Récit sans ruse* et *Marie de Garrison*. Plus tard, dans le *Mercury*, un *Voyage en Espagne*. Jean Roanne, c'était la sœur du comte de Comminges. Ses pages sont à relire.

V.

Vies agrestes, par D.-J. DE BOUCK. — (Bruxelles, Vromant.)

Un jeune, un tout jeune écrivain me demande une préface à ce petit livre du plus communiant lyrisme. Il a cette éclatante joie de l'âge et du talent devant les choses éternelles qui s'adressent aux sens par leur beauté extérieure et veulent notre cœur pour leur signification profonde. Je désire oublier mes préférences, mes craintes et mes amours, et me mettre à la place de ce jeune écrivain, éloigné de ses chères campagnes, pris dans le mouvement tumultueux des villes et dont l'affection reste fidèle à sa Hesbaye natale. Cet exilé des espaces agrestes subit tous les chocs de la modernité, toutes les expériences et les réalisations du génie actuel et lorsque son inspiration revient aux sources originelles, elle conserve les reflets du voyage, elle mêle au premier cri du poète (et depuis les commencements le délire sacré est pareil à ce qu'il a toujours été), elle mêle au cri spontané de poésie les rappels du spectacle quotidien de notre âge. Jadis nous retournions en arrière, et les mythologies nous octroyaient leurs grâces nobles et surannées.

M. D.-J. De Bouck ne craint pas d'évoquer, dans la *Lune au Jardin*, une brise vagabonde et menteuse qui « téléphone » par les fils tendus du silence... D'autres notes imprévues résonnent parmi ces pages. Dans leur matière riche et touffue, un tour ironique surprend et peut-être déconcerte au milieu d'une large envolée, d'un essor en plein ciel. Soucieux d'être véridique, l'auteur ne recule pas devant une comparaison qui amoindrit l'effet littéraire; c'est assez dire que l'artifice lui répugne et que ses dévotions vont à la sincé-

rité toute nue et toute belle. Cependant, pour les amateurs d'une pâte littéraire qui se soupèse, que l'on hume, qui est d'un travail attirant et solide, et dont la saveur se perçoit entre tant d'autres parfums ou odeurs, combien de surprises les transporteront d'aise.

Et j'attends trop de signaler nettement l'accent original de ces pièces rustiques, cette caractéristique étrange : une manière de personnaliser le paysage, d'animer les inanimés, de donner l'apparence et l'intimité d'être vivants à la meule, à la route, aux champs, aux nuages, à la chaumière loqueteuse le long du chemin et qui titube comme un paysan revenu de la ville, à cette admirable *Auberge*, tour à tour gouge et meurtrière, derrière ses fenêtres qui luisent de désir rouge. Des rapprochements extraordinaires transposent nos sensations abstraites dans le domaine des choses tangibles; on goûte ici un mélange de vérité et de songe, d'esprit et de matière, avec des heurts, avec des hardiesses grinçantes, mais le point de départ d'une émotion soudaine, d'un voyage au delà des regards rachète, n'est-ce pas? ces froissements passagers.

« Quand j'ajouterai que l'imagination de vos paysages « humanisés » va de pair avec des dons d'observation toujours en éveil, j'aurai répondu, mon cher De Bouck, à votre désir de me voir recommander au public lettré ce petit livre, si curieux et déjà si ferme. »

GEORGES VIRRÈS.

Le Moulin sur la Soufroide, par MARGUERITE REGNAUD. — (Paris, Grasset).

Voici encore un roman honnête et bien écrit que nous sommes heureux de recommander aux amis de la littérature saine et en même temps sérieuse.

Rarement l'idée maîtresse d'un roman a été aussi fermement conduite d'un bout à l'autre de l'histoire que dans celui-ci. Cette idée c'est celle du dépit d'une femme qui, rebutée par un homme de rang social plus élevé qu'elle rêvait d'épouser, se marie par calcul avec un meunier dont la richesse lui permettra de s'élever un jour et de faire du fils qu'elle espère, un homme distingué qui servira à sa vengeance.

Mais elle n'a pas qu'un fils. Pour son malheur deux filles lui arrivent par surcroît. Résolue de sacrifier celles-ci en les empêchant de se marier, elle réserve à la fois tout son amour et toute sa fortune à son fils, à l'insu de celui-ci. C'est au point qu'une de ses filles, enfant d'élite, ayant tous les charmes de son sexe, souffrant horriblement du dédain que sa mère lui témoigne, s'étant éprise d'un jeune homme tout à fait idéal et qui l'aime aussi et brûlant du désir de sortir de l'enfer qu'est pour elle la vie commune avec une mère dénaturée, est sacrifiée brutalement par celle-ci, au moment où son rêve allait se réaliser. Elle en devient folle. Le fils retenu par ses études au loin dans une université n'est pas prévenu de la folie de sa sœur qu'il aimait. Il l'apprend brusquement à son retour et reproche cruellement à sa mère d'être la cause du malheur de sa fille. Apprenant que c'est pour lui qu'elle a sacrifié sa sœur, il refuse avec indignation de jouir de ces préférences qu'il trouve odieuses, s'enfuit de la maison paternelle et, pour expier

en quelque sorte le crime de sa mère, il s'engage dans l'armée française au moment de la guerre contre l'Allemagne. Sa mère affolée le poursuit jusque sur le champ de bataille, espérant voir une dernière fois son fils avant sa mort, s'il doit mourir, pour en solliciter le pardon de la faute qu'il lui a si amèrement reprochée. De son fils elle ne trouve que le cadavre. Et en rentrant au pays, la mort et le désespoir dans l'âme, elle y assiste, par surcroît de châtement, à la destruction de son moulin incendié par les Prussiens qui ont passé par là en son absence. Dans les cendres de l'incendie éteint elle retrouva aussi celles de sa fille que la folie y avait retenue prisonnière!

Toute cette histoire tragique est admirablement racontée en un style simple mais magnifique et qui se soutient tout le long du récit.

Il y a des pages charmantes de délicatesse et de finesse dans ce livre, entr'autres cette description de l'éveil de l'amour dans l'âme d'une jeune fille :

« Quelle page d'amour s'irrise de couleurs plus tendres, se parfume de senteurs plus délicates, se pare d'un charme plus mystérieux et plus frais que la première ?

» D'autres sont plus savoureuses, plus éclatantes et plus riches; nulle n'a ce ton de pastel, ce frissonnement d'aurore, ce sourire d'éveil, timide, tremblant et chaste, au bord duquel scintille une larme d'émoi comme une goutte de rosée matinale... Anne avait oublié toutes les rêveries romanesques dont son esprit s'était nourri, mais qui l'avaient préparée aux émotions excessives, pour vivre la première page du roman de son cœur; cette page était faite de rien, quelques mots envolés par-dessus la rivière, un sourire, une fleur... Mais tout l'art des réalistes n'empêchera pas que ce « rien » ne soit l'âme de l'amour, l'essence de la tendresse, le lien fragile et charmant qu'un souffle peut briser, mais qui d'autres fois plus résistant que la chaîne des réalités, tisse autour des cœurs la toile invisible et ténue que l'oubli n'entamera jamais. »

Lisez ce roman, il est beau, il est bien écrit, il est solidement construit, il est conçu dans la note idéaliste que nous aimons et la pensée chrétienne s'y affirme plus d'une fois.

H. M.

Juste Lobel Alsacien, par ANDRÉ LICHTENBERGER. — (Paris, Plon.)

Le petit roi, par le même (idem).

Pacifiste fougueux, au point de prêcher le renoncement définitif de la France à tout droit sur l'Alsace et la Lorraine, pour le bien de la paix universelle, au commencement de cette histoire, Juste Lobel, le héros du roman est belliqueux exaspéré et partisan d'un renforcement formidable de l'armée française en vue de la reprise des provinces conquises par l'ennemi, à la fin du récit. Celui-ci s'ouvre par un Congrès pour la paix et finit par la guerre, non pas entre deux peuples, mais entre deux hommes, c'est-à-dire par un duel entre un Français et un Prussien.

Ce livre étrange n'est pas un des meilleurs de l'auteur. Écrit par Lichtenberger il ne saurait être quelconque. Il contient notamment de jolies descriptions de paysages.

Mais les belles pages de l'auteur restent celles qui lui ont été inspirées par l'observation psychologique de l'enfance sous tous ses aspects, et sous ce rapport une des plus ravissantes histoires enfantines de Lichtenberger est certes : *Le petit roi*, le dernier né des romans consacrés à l'enfance par ce littérateur si intéressant quand il reste dans le cycle des sujets qui conviennent à sa plume. Elle est exquise cette histoire du gosse royal, à qui des magisters officiels et solennels sont contraints d'apprendre le métier de roi, alors qu'il ne demanderait lui qu'à jouer comme tous les gamins de son âge. Car on ne cesse pas d'être enfant parce qu'on est roi avant l'âge. Et notre petit roi, tout en se soumettant, à certaines heures, à la corvée du décorum factice et fastidieux des cours, quand il le faut absolument, le fait bien voir à ses professeurs ès-sciences royales, à d'autres heures. C'est ce qui fait le charme de cet adorable petit roman.

H. M.

Le Tragedie, gl' inni sacri, le odi di Alessandro Manzoni, a cura di MICHELE SCHERILLO. — (Biblioteca classica Hoepliana.)

La Divina Commedia di DANTE ALIGHIERI, con postillo e cenni introduttivi del prof. R. FORNACIARI. — (Ediz. minuscola.)

Risorgimento italiano : *Memorie di Angelo Bargoni* (1829-1902), a cura del dott. ATTILIO BARGONI.

G.-B. Marchesi : *Aracne*, Diario mistico di un' anima errabonda. — (Ulrico Hoepli, Milano.)

Nous avons sous les yeux une petite brochure fort intéressante qui contient un discours prononcé ou, pour user de termes moins solennels, des paroles dites par un écrivain italien, M. Adolfo Padovan, au cours d'une séance de l'Université populaire de Milan, en juillet dernier. Ces paroles furent consacrées à célébrer l'activité et l'initiative dans tous les domaines de la science, de l'histoire et de la littérature, de la grande maison d'édition Hoepli, de Milan, et à montrer l'action indéfiniment bienfaisante, au point de vue de la culture intellectuelle du pays, d'une entreprise de librairie dirigée avec la hauteur d'esprit et l'abnégation qui caractérisent M. Ulrico Hoepli.

On sait la réputation mondiale que le grand éditeur s'est acquise par ses grandes publications d'art, par le luxe dont il a entouré les travaux des Molmenti, des Venturi, etc., notamment la vaste *Storia dell' Arte italiana*, de ce dernier, du septième volume de laquelle nous entretiendrons bientôt nos lecteurs. Mais, à côté des œuvres de cette catégorie, il ne cesse pas d'en faire paraître d'autres qui s'adressent, les unes, au public cultivé; les autres, au public populaire, avide de publications sérieuses, substantielles et à bon marché. C'est ainsi que, ces derniers jours, la maison Hoepli publiait à la fois un volume de sa *Bibliothèque classique*, contenant les tragédies, les hymnes et les odes de Manzoni et un charmant volume de sa collection minuscule : la *Divine Comédie*, excellentes éditions établies avec une critique irréprochable par MM. Scherillo et Fornaciari. En même temps, la collection historique de la maison s'enrichissait des curieux mémoires d'Angelo Bargoni, de Crémone,

souvenirs rédigés par son fils et où il a fait pieusement le récit de la vie du vieux révolutionnaire, qui, après avoir combattu et souffert pour l'indépendance et l'unité italienne, joua un rôle considérable dans l'organisation politique du jeune royaume. *Aracne*, qui paraissait simultanément, n'est pas du passé, mais du présent. C'est le carnet de notes de voyages — voyages dans le monde et voyages dans sa pensée — d'un jeune esprit, tantôt sceptique, tantôt sentimental, pour lequel la vie est, selon les heures, enthousiasme ou analyse. L'auteur de ces pages avait imaginé de les présenter comme l'œuvre posthume d'un sien ami et un sort malheureux voulut qu'il mourut lui-même avant d'avoir achevé la correction des épreuves de son livre.

ARNOLD GOFFIN.

PUBLICATIONS DART :

Histoire générale de l'art : France, par M. LOUIS HOURTICQ (Collection illustrée : *Ars Una*). — (Paris, Hachette.)

« Personne ne serait embarrassé de dire à quelle époque les arts de Grèce, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre ou de Frandre ont eu leur « âge d'or » ; en France, on ne saurait choisir sans regret : depuis Philippe-Auguste jusqu'à nos jours, chaque siècle aurait ses partisans... En France, l'art ne s'est point, comme en d'autres pays, épanoui avec cette exubérance momentanée qui manifeste pleinement la vitalité de la plante humaine en l'épuisant. Il révèle moins un type ethnique immuable que les formes changeantes de la société. S'il n'y eut pas toujours une *Ecole* française, c'est-à-dire une grande famille d'artistes et une sorte de parenté matérielle fondée sur la communauté des procédés, il y eut toujours un *style* français, c'est-à-dire une ressemblance morale entre des œuvres inspirées par un même goût collectif. » Ainsi parle M. Hourticq dans l'*Introduction* de ce volume remarquable, dont la matière merveilleusement abondante s'ordonne avec une méthode et une clarté pleines d'attrait.

Rien de plus juste que ces considérations. La France, qui a beaucoup donné au monde dans la pensée et dans l'art, en a aussi beaucoup reçu. Pour ne parler que de la peinture, on trouve à chaque siècle de son histoire, du xv^e au xix^e, la trace de l'action et de l'œuvre des maîtres flamands ; à partir du xvi^e, on trouve en même temps l'influence grandissante de l'art italien et du classicisme humaniste. Mais les œuvres françaises créées sous ces impulsions ne révèlent rien de l'espèce d'effervescence de la couleur ou du rythme qui caractérisent les grandes œuvres flamandes ou italiennes. Dans ce domaine de l'art, comme tous les autres, l'inspiration des maîtres français est dominée par un sentiment qui leur appartient en propre et les caractérise à toutes les époques, le sentiment de la mesure. Ils obéissent au goût délicat, inné chez eux et perfectionné par la société, qui les met en défiance de toute expression trop accentuée ; ils craignent l'exagération ou ce qui leur paraît tel, comme un ridicule. Et il semble bien que, si différentes que soient les tendances et les idées des admirables sculpteurs des xiii^e et xiv^e siècles et des maîtres de la période classique, on puisse marquer chez les

uns et chez les autres, en les comparant aux artistes étrangers contemporains, l'action constante de ce génie modérateur, épris de clarté, de précision fine, de raison pénétrante plutôt que de puissance et d'éclat. Et c'est là une grande beauté, toute française, qui impressionne tout ensemble dans la sensation et dans l'intelligence, qui émeut et qui éclaire...

ARNOLD GOFFIN.

Teniers, par M. ROGER PEYRE (Collection des *Grands Artistes*). Un vol. ill. (Paris, Laurens.)

David Teniers est le plus réputé de ces petits maîtres flamands que quelque homme d'académie qualifia, jadis, de « drôles », apparemment parce qu'il trouvait singulier et comique que des artistes eussent pu consacrer leur talent à reproduire des choses et des gens vulgaires, des scènes, dénuées de tout attrait à ses yeux, de la vie populaire.

Teniers n'a certainement ni la puissance du vieux Brueghel, ni l'âpreté d'Adrien Brouwer; si attentif qu'il soit à la réalité, à la nature, il semble, la plupart du temps, qu'il arrange un peu, qu'il adoucisse et s'efforce de donner un aspect aimable aux êtres qu'il observe comme aux paysages qu'il rend. Ce n'est pas à dire qu'il idéalisait, d'ailleurs. Il avait la vision gaie et nécessairement assez superficielle. D'où, comme le remarque fort bien l'auteur de cette intéressante monographie, l'absence totale d'émotion dans l'œuvre énorme de l'artiste. Merveilleux peintre, du reste, peintre uniquement peintre, d'une finesse de touche et d'une habileté incomparables, et dont les ouvrages, s'ils ne s'imposent pas à la pensée ou au sentiment, ne cesseront jamais d'amuser ou de plaire par leur grâce pittoresque et leur bonhomie légèrement narquoise... M. Roger Peyre définit avec bonheur l'art du maître, l'importance et la diversité de son œuvre et l'influence durable qu'elle a exercée en France — sur Watteau et Chardin, par exemple — et en Belgique.

ARNOLD GOFFIN.

L'orfèvrerie religieuse en Belgique, par les abbés L. et F. CROOY. Un vol. ill. — (Bruxelles, Vromant et C^{ie}.)

Les orfèvreries anciennes conservées au Trésor de Hal, par l'abbé FERNAND CROOY. Un vol. album ill. — (Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire Van Oest et C^{ie}.)

On a admiré avec raison, lors des grandes expositions d'art ancien, organisées en ces dernières années, les nombreuses et magnifiques pièces d'orfèvrerie exécutées dans nos provinces qui y avaient été rassemblées. Mais forcément, cette admiration devait rester, en quelque sorte, un peu hasardeuse, faute de précisions et de renseignements propres à guider son choix, à lui donner le discernement des temps et des écoles, à lui permettre de discerner avec facilité les phases de l'évolution esthétique qui s'est produite dans ce domaine artistique comme dans tous les autres. En effet, les auteurs le constatent dans l'*Introduction* à leur excellent livre sur l'*Orfèvrerie religieuses en Belgique*, aucun ouvrage n'existait, jusqu'à présent, qui permit de se faire une idée d'ensemble de la matière.

Les abbés Crooy n'ont pas hésité à entreprendre un véritable voyage d'exploration dans un millier d'églises pour réunir les éléments d'information ou d'étude destinés à leur permettre d'élaborer le travail que la librairie Vromant vient de publier. Ce travail est divisé en deux parties : la première est consacrée à la définition et à l'identification des poinçons — poinçons des villes; poinçons de décanat; poinçons individuels — qui, comme on sait, servaient à marquer les pièces d'orfèvrerie et permettent, en général, de reconnaître le lieu de fabrication de celles-ci, l'année de leur exécution et, parfois, le nom de l'orfèvre des mains duquel elles sont sorties. La seconde s'occupe des œuvres au point de vue des formes et de la décoration et nous fait assister à la transformation, plus lente que dans les autres branches de l'art, qui — entre 1550 et 1650 — a modifié complètement le style de notre orfèvrerie religieuse, sous l'influence de la Renaissance classique.

On lira avec grand intérêt ce travail plein de méthode et soigneusement documenté, de même que la savante monographie, ornée de reproductions irréprochables, dans laquelle M. l'abbé F. Crooy étudie les beaux ouvrages d'orfèvrerie — ostensoirs offerts par Louis XI ou par Henri VIII; reliquaires; couronne de la Vierge; tabernacle, etc. — conservés dans le trésor de Notre-Dame de Hal et qui ne constituent, d'ailleurs, qu'une très petite partie des richesses possédées jadis par ce sanctuaire réputé.

A. G.

L'art chrétien, livraisons V à VIII. (Bruxelles, Van Oest.) — Une trentaine de reproductions choisies parmi les peintures religieuses les plus belles et les plus célèbres de toutes les écoles du xiv^e au xvii^e siècle. Nous citerons particulièrement au nombre de celles qui enrichissent ces livraisons :

GIOTTO : *Saint François d'Assise recevant les stigmates* (Louvre).

Id. (école de) : *Deux Apôtres* (National Gallery).

PISANELLO (?) : *Adoration des Mages* (Kaiser Friedrich Museum, Berlin).

BOTTICELLI : *La Vierge, l'Enfant et saint Jean* (Louvre).

D. GHIRLANDAIO : *La Visitation* (Louvre).

LE PÉRUGIN : *Saint Bernard* (S. Maria Maddalena de' Pazzi (Florence).

GIOV. BELLINI : *Le Sommeil de Jésus* (National Gallery).

LÉONARD DE VINCI (?) : *Résurrection du Christ* (Kaiser Friedrich Museum, Berlin).

RAPHAËL : *La Vierge de François I^{er}* (Louvre) et *la Vierge, l'Enfant et saint Jean* (Kaiser Friedrich Museum, Berlin).

VAN EYCK : *Le Triomphe de l'Eglise* (Prado) et les *Pèlerins* (volet du polyptique de l'Agneau) (Kaiser Friedrich Museum, Berlin).

VAN DER WEYDEN : *L'Eucharistie* (Musée d'Anvers) et le *Crucifiement* (Prado); *la Mise au tombeau* (National Gallery).

MEMLING : *L'Adoration des Mages* (hôpital Saint-Jean, Bruges).

VAN CONINXLOO : *La Légende de sainte Anne* (Musée de Bruxelles).

GEERTGEN VAN S. JANS : *Saint Jean-Baptiste* (Kaiser Friedrich Museum, Berlin).

VAN OOSTZAANEN (école de) : *Le Calvaire* (Rijksmuseum, Amsterdam).

C. ENGELBRECHTZ : *Christ en croix* (Leyde, Musée municipal).

REMBRANDT : *Les Noces de Samson* (Dresde, Galerie royale).

Petites monographies des grands édifices de la France :

la *Cathédrale d'Albi*, par M. JEAN LARAN; la *Cathédrale de Bourges*, par M. AMÉDÉE BOINET; l'*Eglise de Brou*, par M. VICTOR NODET, 3 vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Trois petits livres riches de renseignements et de critique, excellents guides pour le voyageur, faciles de travail instruments pour l'écrivain ou l'érudit. Entre tant de beautés et de curiosités que les cathédrales d'Albi et de Bourges possèdent, il en est qui sont particulièrement intéressantes pour nous : à Albi, c'est la magnifique clôture du chœur, avec ses figures de héros de l'Ancien Testament où l'on reconnaît l'influence de Claus Sluter; c'est aussi les fresques : le *Jugement dernier*, œuvre française puissamment réaliste de la fin du xv^e siècle, et les fresques italiennes plus récentes. A Bourges, c'est la tombe du duc Jean de Berry, le protecteur de nos grands enlumineurs de la fin du xiv^e siècle.

Quant à l'église de Brou, c'est une délicieuse œuvre flamande, une fleur exotique — comme écrit M. Nodet — qui s'est épanouie en Bresse, au début du xvi^e siècle, et où tout presque, l'architecture, la sculpture, qui inspirait une si vive admiration à Taine, une partie des beaux vitraux, sont le produit du labeur d'hommes de chez nous, Jean van Boghem, Jean van Room, Conrad Meyt, etc., qui travaillaient à la solde de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas.

ARNOLD GOFFIN.

Les grandes institutions de la France : *Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro*, par M. CAMILLE ENLART. — (Paris, Laurens.)

Voici une manière de catalogue peu banal. Il nous dit les ouvrages qui sont réunis dans la collection dont il parle et nous en donne la reproduction, en même temps qu'il nous fait d'une façon vive et intéressante l'histoire de la sculpture française depuis les obscures origines franques jusqu'à Barye et Rude, en allant des unes aux autres par un chemin de chefs-d'œuvre.

A. G.

VOYAGES :

Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne, Capri, Castel-delmonte, par GREGOROVIVUS, adapté de l'allemand par M^{me} Jean Carrère. — (Paris, Plon.)

Les noms des cités qui sont inscrits dans le titre de ce livre fait monter dans la mémoire comme une poussière d'antiquités : antiquité grecque, antiquité romaine, byzantine, sarrasine, normande, dont chacune a laissé en ces contrées trace et souvenir d'elle : monuments intacts ou ruinés, histoires ou légendes pleines de l'éclat des triomphes ou de la tragique mélancolie des décadences. Et Gregorovivus, savant évocateur, sensible à la fois au présent

et au passé, à la beauté vivante des choses de la nature et à la beauté désolée des ruines laissées par les hommes, fait surgir en même temps devant nous ces magnifiques terres méridionales de la Sicile, des Pouilles, de Capri, et les grandes ombres dont la pensée du voyageur est comme hantée en les parcourant, Tibère, Robert Guiscard et son frère Roger, Frédéric II et Charles d'Anjou...

ARNOLD GOFFIN.

La Lumière de Sicile, par M. le vicomte JOSEPH DE BONNE. (Paris, Perrin.)

Puisse M. de Bonne ne pas nous en vouloir de parler de son livre en même temps que de celui de Gregorovius! Il est vrai que ce dernier ouvrage est bien un peu aussi de M^{me} Carrère, tout au moins pour les coquilles quelquefois divertissantes dont elle a, nonchalamment, laissé les typographes émailler son aimable adaptation...

Car Gregorovius était Allemand, et M. de Bonne n'aime pas les Germains, surtout en voyage, surtout à l'heure des repas... « Nulle contemplation de la beauté ne tient pour eux devant les premières notes du piston, » qui annonce que le dîner est servi!... A ce compte-là que de touristes, qu'ils soient de Paris ou de Marseille, d'Amsterdam ou de New-York, ou même de Bruxelles! sont Allemands sans le savoir... Et où qu'on les rencontre, sur la route du Subasio, dans les cloîtres de S. Maria Novella, au Pausilippe ou dans les catacombes, compatriotes ou étrangers, loquaces ou taciturnes, enthousiastes ou indifférents, ils sont tous également importuns!... Et ils le sont d'autant davantage que l'on est plus enclin, comme M. de Bonne, à la rêverie. Car la Sicile qu'il nous montre ne se dessine pas, comme chez Gregorovius, dans le bel éclat de ses sites et de son histoire, mais plutôt à vol d'oiseau, ou, si l'on peut dire, à vol de rêve.

ARNOLD GOFFIN.



NOTULES

Nous félicitons cordialement nos amis Georges Virrès, Victor Kinon et Louis Dumont-Wilden qui viennent d'être décorés chevaliers de la Légion d'honneur.

* * *

Nous nous voyons obligés de remettre au numéro prochain par suite de l'absence prolongée de notre collaborateur la chronique trimestrielle des poèmes de M. Pierre Nothomb. Elle sera consacrée à MM. Ivan Gilkin, Louis Mercier, François Mauriac, André Delacour, Jules Sottiaux, etc.

* * *

La direction des Concerts populaires vient, d'accord avec MM. Kufferath et Guidé, directeurs du Théâtre de la Monnaie, de fixer aux dates ci-après les six concerts de la saison.

Premier concert, samedi 21 octobre, à 2 heures, et lundi 23, à 8 h. 1/2.
Deuxième concert, samedi 18 novembre, à 2 heures, et lundi 20, à 8 h. 1/2.
Troisième concert, samedi 2 décembre, à 2 heures, et lundi 4, à 8 h. 1/2.
Quatrième concert, samedi 16 décembre, à 2 heures, et lundi 18, à 8 h. 1/2.
Cinquième concert, samedi 6 janvier, à 2 heures, et lundi 8, à 8 h. 1/2.
Sixième concert, samedi 3 février, à 2 heures, et lundi 5, à 8 h. 1/2.

Les cinq premiers concerts seront consacrés, ainsi que nous l'avons annoncé, à un festival Beethoven qui comprendra l'exécution des neuf symphonies, de trois concertos de piano (solistes MM. A. De Greef, E. Bosquet et Laoureux) et du concerto de violon.

Le festival sera dirigé par M. Otto Lohse et les interprètes seront les musiciens de la Monnaie, avec les solistes et les chœurs du théâtre pour l'exécution de la Neuvième symphonie.

* * *

Les quatre concerts du Conservatoire de la saison sont fixés aux dimanches 24 décembre, 28 janvier, 25 février et 31 mars. La répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi; la répétition générale accessible au grand public, le jeudi précédent chaque concert, à 2 heures.

M. Tinel a engagé des solistes du chant choisis parmi les plus réputés dans le domaine de l'oratorio : M^{mes} Tilly Cahnbley-Hinken, Maria Philippi, Wybauw-Detilleux; MM. R. Plamondon et Froelich. Plusieurs professeurs du Conservatoire seront appelés à participer en solistes aux concerts, notamment MM. De Greef, Desmet, Gürickx, Mahy et Thomson.

Le premier concert sera consacré à l'Oratorio de Noël de Heinrich Schütz et à la Neuvième Symphonie de Beethoven. Parmi les autres ouvrages dont l'exécution est projetée figurent deux Cantates de J.-S. Bach, la Rapsodie pour contralto et chœur de Brahms, le *Te Deum* de Brückner, l'oratorio *Rédemption* de César Franck, des Symphonies de Haydn, Mozart et Schumann, un Concerto brandebourgeois de Bach, un Concerto d'orgue de Haendel, etc.

* * *

La réouverture des cours de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles aura lieu le 2 octobre.

Les cours comprendront l'enseignement artistique complet, musical, dramatique, littéraire et plastique; le français, l'histoire, la géographie et les mathématiques; la gymnastique rythmique d'après la méthode Dalcroze.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'Institut, rue Souveraine, 35, à partir du 21 septembre.

* * *

Cet hiver aura lieu, à la salle de la Grande-Harmonie, une série de « quatre concerts classiques », sans orchestre et avec le concours de virtuoses de tout premier ordre : Suzanne Godenne, Fritz Kreisler, Jacques Thibaud et le Quatuor Sevcik, de Prague. Des abonnements à prix très réduits (24, 16, 12 et 6 francs) sont mis dès à présent à la disposition du public et peuvent être retirés à la maison Schott frères, 28, Coudenberg, téléphone 1172. Les dates de ces quatre concerts seront annoncées ultérieurement.

* * *

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

L'Arc-en-ciel, par PIERRE NOTHOMB (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

L'an mille, drame en vers, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue), 3 fr. 50.

Haute Plaine, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Assoc. des écriv. belges), 3 fr. 50.

Ailleurs et chez nous, par GEORGES VIRRÈS (Bruxelles, Vromant), 2 fr. 50.

Coups d'ailes, poésies, par MARCEL WYSEUR (Gand, Siffer), 3 fr. 50.

La Littérature française au XIX^e siècle, par PAUL HALFLANTS, 2 vol. (Bruxelles, Dewit), prix de chaque volume 3 fr. 50.

Les Vertus bourgeoises, par HENRY CARTON DE WIART (Paris, Perrin), 3 fr. 50.

Les Saisons mystiques, par GEORGES RAMAEKERS (Bruxelles, Horsipian), 3 fr. 50.

Saint François d'Assise, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.

Pèlerinages franciscains, par JOANNES JÖRGENSEN (Paris, Perrin), 5 francs.

Les cendres du foyer, par HENRY D'HENNEZEL (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

Le chemin de sable, par JACQUES DES GACHONS (Paris, Plon), 3 fr. 50.

L'immolé, par EMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

La fosse aux lions, par EMILE BAUMANN (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

Le théâtre, de PAUL CLAUDEL. I. Tête d'or; II. La ville (Paris, Mercure de France), 2 vol., chaque vol. 3 fr. 50.

La Robe de laine, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.

Les carnets d'un stagiaire, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon), 3 fr. 50.

Au milieu du chemin de notre vie, par DOM BRUNO DESTREE (Paris, Bloud), 3 fr. 50.

La lumière de la Maison, par JEAN NESMY (Paris, Grasset), 3 fr. 50.

Les meilleures pages de JEAN NESMY (Tourcoing, Duvivier), 3 fr. 50.

Bismarck et l'Eglise, par GEORGES GOYAU (Paris, Perrin), 2 vol., 8 francs.

Le Poison, par GEORGES WILLAME (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.



LE TRANSPORT DU CORPS DE SAINT WALHÈRE

(Esquisse d'AUGUSTE DONNAY)

La décoration de l'église d'Hastière



Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le projet de faire décorer la vénérable église romane d'Hastière, par le grand peintre wallon Auguste Donnay, d'une légende wallonne, vient d'entrer dans la voie de la réalisation. L'artiste a terminé l'esquisse du triptyque. Cette esquisse, la section des beaux-arts de l'Exposition de Charleroi a tenu à lui faire aussitôt une place d'honneur dans la grande salle de peinture wallonne. Nous en donnons la reproduction. Donnay n'a pas seulement rempli les espérances que nous avions placées en lui, il les a dépassées; c'est un chef-d'œuvre qui marquera dans l'histoire de la renaissance des arts décoratifs qu'il nous offre.

L'un des panneaux représente saint Walhère faisant des remontrances à son neveu Norbert d'Hastière, dont la conduite déréglée cause du scandale dans le pays.

Dans l'autre panneau, le corps du saint, tué par son dit neveu, est aperçu flottant sur le fleuve dans le brouillard matinal.

Dans le panneau central, l'abbé de Waulsort étant venu avec ses moines et un char pour transporter à son monastère la dépouille du saint, les chevauxattelés au convoi funèbre refusent d'avancer. Une vieille femme dit au prélat de les remplacer par deux génisses blanches n'ayant jamais porté le joug, ce qui fut fait. Alors les deux aumailles, donnant du jarret, conduisent le char à travers broussailles et ravines, traçant au flanc du coteau le chemin qui depuis a conservé le nom de chemin de Saint-Walhère.

On admirera dans cette composition le sens légendaire qui caractérise les œuvres du peintre de Méry, l'attitude et le groupement des personnages en harmonie avec un admirable paysage de Meuse plein de douceur et de mélancolie. Ce paysage, même dans sa réalité si expressive, semble sortir d'un conte bleu tant il évoque de poésie naïve et simple. Aussi

peut-on dire que le triptyque destiné à l'église d'Hastière ne représente pas seulement une légende wallonne, mais qu'il quintessencie la légende et la poésie wallonnes.

Nous faisons de nouveau appel à tous nos amis pour qu'ils participent à la réalisation de cette œuvre magnifique.

Non seulement on aura exprimé dans un monument vénérable, mémorial de nos plus vieilles traditions, l'atmosphère légendaire de la Meuse, mais on aura fourni à un grand artiste l'occasion, qui lui avait toujours été refusée, de donner sa mesure. En même temps on entrera résolument dans les vues des critiques les plus perspicaces qui s'efforcent de restituer à la peinture sa destination véritable : décorer des édifices, y créer une ambiance d'art, au lieu d'encombrer les musées, qui sont les nécropoles des tableaux et des sculptures.

Parmi ceux qui ont exprimé au Comité leur bienveillance se trouvent S. E. le cardinal Mercier, Mgr l'évêque de Namur, MM. les ministres Carton de Wiart et Renkin, M. Emile Verhaeren, M. Edmond Picard.

Le Comité avait choisi pour président M. Henry Carton de Wiart.

Rappelons que le Comité se compose de MM. Franz Ansel, Thomas Braun, Oscar Colson, l'abbé Cuyllits, Henri Davignon, Arthur Daxhelet, Edmond de Bruyn, Louis Delattre, Adrien de Prémorcel, Géo Deprez, Maurice des Ombiaux, Dom Bruno Destrée, Jules Destrée, Georges Doutrepoint, Maurice Dullaert, H. Fierens-Gevaert, Eugène Gilbert, Iwan Gilkin, Arnold Goffin, Adolphe Hardy, Léon Hennebicq, Francis Houtart, Victor Kinon, Hubert Krains, l'abbé Henry Møeller, Edouard Ned, Edmond Picard, Louis Pierard, Robert Sand, Fernand Séverin, Hubert Stiernet, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Georges Virrès. Il a pour secrétaire M. Pierre Nothomb, pour secrétaires adjoints MM. Joseph Boseret et Paul Renkin.

Le Comité a ouvert une souscription. Il prie tous ceux qui ont l'intention de participer à son œuvre à ne plus tarder à envoyer leurs dons à la rédaction de *Durendal*, 55, rue de la Source, à Bruxelles, ou au secrétaire du Comité, 62, rue Bosquet, à Bruxelles. Nous publierons prochainement la liste des souscripteurs.

Le Monstre

*J'ai tressailli dans l'ombre en l'entendant gémir.
Je le connais. Il vient de sortir de son antre,
Avec un ronflement de volcan dans le ventre.
Il approche. On ne peut plus songer à dormir.
Avant l'aube, dans l'ombre encore opaque, il rôde
Par le chemin de cendre et de luisant acier,
Où brûlent, sous des fils qu'on entend grésiller,
Des veilleuses couleur de sang et d'émeraude.
Tour à tour il avance et recule en soufflant,
Puis stationne avec des hoquets violents,
Puis se tait, puis repart, s'arrête encore et grince
Comme un dragon tordant des chaînes dans ses pinces.*

*C'est l'heure où le brouillard s'allonge sur les prés.
Tout grelotte. Qui veut rencontrer un fantôme
Doit marcher maintenant à l'ombre des cyprès.
Nulle fumée encor ne sort des toits de chaume,
Nulle caille ne claque aux carrés de froment,
Et la campagne au loin sommeille pesamment.
Seul, le monstre est debout ! Quand je l'entends qui tousse
Et que mon lit sous moi vibre de la secousse.
Il me semble le voir avec son noir poitrail,
Où son œil brûle comme une lune enflammée,
Cracher en trépidant la flamme et la fumée
Et darder la vapeur de son corps en travail.*

*Monstre ! de quelque nom que la terre l'appelle,
Ton vrai nom est de ceux qu'on ne prononce pas.
Ni l'éléphant plaquant la mort à chaque pas,
Ni le rhinocéros cuirassé de lamelles,
Ni le plésiosaure énorme des marais,
Ni le mammoth, broutant la cime des forêts,
Ni le dragon, mêlant du soufre à son haleine,
Ne t'ont transmis le sang sauvage de leurs veines.
Pourtant pas un d'entre eux ne l'égale en vigueur ;
Pas un d'entre eux ne crache un pareil flot de flammes,
Ne bombe un tel amas de plaques et de squames,
Où brûle un tel brasier à la place du cœur !*

*Et nul ventre couvert d'écailles et d'écorces,
Nul muse embroussaillé tendant les cornes torsées,
Les défenses d'ivoire ou les dents de granit,
Nul front stupide où bout la colère, où hennit
La rage, ne se rue à travers l'ombre comme
Ton poitrail plein de braise et de rugissements,
O monstre fabuleux, né de l'accouplement
De la force du monde et de l'esprit de l'homme !*

*Comme il gronde!... Qu'a-t-il à souffler coup sur coup
Cette grêle qui brûle et ce brouillard qui bout?...*

*Je sais qu'au petit jour il va fendre l'espace,
Trainant derrière lui les carrosses humains,
Dont, parmi les clameurs, on abaisse les glaces
Pour l'au revoir fuyant des mouchoirs et des mains ;
Je sais que d'un trait noir il va rayer la plaine
Que l'aurore transforme en océan vermeil,
Et projeter parmi l'azur, à chaque haleine,
Un panache fumeux qui voile le soleil ;
Je sais qu'il va courir d'un élan si rapide
Qu'autour de lui la terre inquiète trépide ;
Je sais qu'il va gravir les collines d'un bond,
Avec un bruit de fer décroissant par saccades,
Passer comme une trombe au-dessus des bourgades,
Rouler comme un tonnerre en traversant un pont,
Et qu'avant que le soir laisse à travers ses voiles
Ruisseler le regard des premières étoiles,
Il glissera plus calme en un site plus pur,
Au bord d'un lac empli de clapotant azur,
Entre des monts couverts de sapins et de vignes,
Surmontés d'autres monts, neigeux comme des cygnes,
Et mèlera son cri, par l'écho répété,
Avec moins de menace et plus de majesté,
A la douce rumeur que font dans l'air bleuâtre
Les cloches des troupeaux et la flûte du pâtre.*

*Maintenant que fait-il?... Pourquoi ce va-et-vient
Dans l'ombre sépulcrale?... Ecoute! on l'entend boire
Ainsi qu'un pachyderme antédiluvien,
Puis mâcher en ronflant sa nourriture noire.*

*Les monstres d'autrefois — il y a cent mille ans ! —
Rôdaient à la même heure au milieu des ténèbres,
Aspiraient la même eau de leurs naseaux brûlants,
Broyaient le même foin en leurs gueules funèbres...*

*Ce foin vivait alors! Sapide, il jaillissait,
 Ramure de fougère ou chevelure d'herbe,
 Dôme de champignon ou colonne de gerbes,
 Du marais bouillonnant comme un vaste creuset,
 Blanc de fumée et crépitant de flammeroles,
 De râles et de cris d'oiseaux-serpents qui volent...
 Dans l'ombre grommelaient les tonnerres boudeurs.
 Quand le vent, se gonflant tout à coup en bourrasque,
 Ecartait un moment le rideau de vapeurs,
 On voyait un fouillis d'écailles et de casques,
 De trompes se levant du milieu des roseaux,
 D'ailes onglées fouettant à larges coups les eaux,
 D'alligators au bec dentelé, de pieuvres
 Ramifiant leur ventre en buisson de couleuvres,
 De dragons finissant en crapauds monstrueux
 Et de masses de chair molasse, pleine d'yeux.
 Or, toujours, à travers les sanglots de l'orage,
 Parmi les cris et les remous du marécage,
 On entendait le souffle et les craquements secs
 Des gueules, des museaux, des trompes et des becs,
 Occupés lentement à broyer le fourrage..*

*Siècle à siècle, coulant en silence dans l'air,
 Le temps a rénové toute herbe et toute chair;
 Mais le sol a gardé dans ses caves profondes
 Le premier aliment des premiers-nés du monde,
 Et ce foin que mangeaient, alors qu'il était vert,
 Le mastodonte énorme et le plésiosaure,
 Maintenant qu'il ressemble au pavé de l'enfer,
 Monstre des temps nouveaux, tu engloutis encore!*

*Car tu vis, je le sens! L'homme qui te conduit
 Ne t'a pas à lui seul évoqué de la nuit.
 Si, t'appelant au jour pour conquérir l'espace,
 Il forgea dans le fer et l'acier ta carcasse,
 Une âme ardente y bout qui ne vient pas de lui!
 Cette âme, tu la tiens des forces inconnues
 Qui dorment dans les eaux et flottent dans les airs,
 Qui battent dans le flux et le reflux des mers,
 Et qui font pourchasser par la meute des nues
 Le quadriga des vents fouettés par les éclairs!
 Et c'est pourquoi, la nuit, quand lentement tu bouges,
 L'homme, qui t'a marqué du sceau de son orgueil,
 Frissonne malgré lui devant la flamme rouge
 Que darde aveuglément le verre de ton œil;
 Et c'est pourquoi, la nuit, lorsque ta gorge exhale*

*Un souffle rauque, fait de détonations,
 Le plus sourd a senti la menace fatale,
 Le plus brave a pâli devant la vision
 De ton bond de révolte, ô farouche cavale,
 Qui, dès que le destin te fait signe, dévales
 Les remblais ébranlés et vas, le ventre en l'air,
 T'affaisser sur un lit d'herbe rouge et de chair,
 Cependant que, parmi des éclats de mitraille,
 Des cendres de volcan et des flaques d'entrailles,
 L'âme que mit en toi l'impassible Univers
 S'échappe en rugissant de tes flancs entr'ouverts!...*

*L'aube est proche. La vitre est comme opalisée.
 Déjà le rossignol des murailles grasseye.
 Le monstre enfin s'éloigne à reculons. Parfois,
 Comme pris d'un tressaut de colère, il s'arrête;
 Mais bientôt on l'entend achever sa retraite,
 Avec un enrouement de flammes dans la voix,
 Quand sonne — aigre clairon de la puissance humaine! —
 La corne du cornac basané qui le mène.*

VICTOR KINON.





SAINT WALHÈRE RÉPRIMANDANT SON NEVEU

(Esquisse d'AUGUSTE DONNAY)

Le crime de Luxhoven

Roman judiciaire

A Georges Virrès.

I



LA chambre est haute sous le dôme de ses solives de chêne. Dans l'âtre flambe un feu clair. De la lampe sur pied de cuivre une lumière d'intimité baigne les livres et les dessins épars sur le bureau: et, aux murs de la bibliothèque, s'alignent les reliures grenat et vieil or; dans la pénombre, tranchant sur le papier vert d'eau, des portraits de famille et quelques gravures font suite : un Christ en croix de Van Dyck, avec la Madeleine écroulée en une masse somptueuse de soies; une kermesse de Teniers déroulant ses rondes folles; une sombre silhouette de juge, à la robe noire bordée d'une collerette blanche, la balance dans sa dextre, et traité à la manière de Rembrandt.

Une clef joua dans la porte de la maison. Le petit griffon aux poils fauves, couché en rond devant le feu, sursauta d'allégresse; le chat allongé dans le sofa s'étira et descendit nonchalamment sur le tapis; avec une brusquerie bruyante, un homme entra, emmitoufflé jusqu'au nez dans une pelisse ou des flocons fondants de neige mettaient des reflets cristallins. Il caressa le griffon, passa sa main dans les longs poils soyeux du chat, fit le tour du bureau et appela : « Clémence! Clémence! »

Clémence vint, sa tête proprette et ridée emprisonnée dans un bonnet noir.

— Clémence, ma robe de chambre et mes pantoufles!... Attendez! J'ai soupé... Mais pour mon réveillon, vous me ferez du vin chaud et des marrons très chauds...

Quelques instants après, Clémence aidait son maître à revêtir

sa robe de chambre en lainage écarlate, lui mit aux pieds des pantoufles ourlées de fourrure, rangea le feu...

— A quelle messe irez-vous demain, monsieur? demanda-t-elle au moment de sortir.

— A quelle messe?... Un jour de Noël!... A la grand'messe!... A la plus grande messe, Clémence... Jadis c'était à la messe de minuit... Vous vous rappelez!... Mais on l'a supprimée... Pourquoi?... Il paraît qu'on y flirtait trop... Mais vous ne savez pas ce que cela veut dire : flirter... Allez, Clémence, et soignez le vin chaud et les marrons...

M. Philippe Blank était juge d'instruction au tribunal de Drakdam. Il s'était laissé vieillir dans ces fonctions d'abord parce qu'une promotion à un poste plus important l'eût enlevé à un milieu aimé et à de chères accoutumances et aussi parce qu'à mesure des années, il s'attachait davantage à ce qu'il appelait son rôle de « déchiffreur d'humanité ».

Vingt ans d'habitudes n'avaient infiltré en lui aucune routine! Chaque affaire soumise à ses soins et à sa perspicacité lui apparaissait comme une équation à démêler, un théorème à résoudre. Et il vouait à cette besogne une méthode sûre et un enthousiasme resté jeune. Ces expériences multipliées lui avaient donné une connaissance variée et étendue de ses semblables et sa fierté était de se sentir un psychologue. D'ailleurs demeuré garçon, sans grands besoins et sans grandes passions, il jugeait le travail la meilleure des distractions et il ne se réservait que les loisirs de ses soirées. Alors, écartant d'un geste brusque les dossiers aux couvertures jaunâtres, il marchait vers la bibliothèque, côté littérature, palpait un à un les chers livres enrobés de velin et, selon l'humeur de son esprit, en prenait l'un ou l'autre. Ses admirations se limitaient aux grands maîtres du classicisme. Il se grisait aux sonores hémistiches de Corneille, donnait Rabelais en pâture à ses sens de Flamand et parfois se laissait taquiner par Voltaire. Pourquoi se serait-il adressé aux « modernes », puisque ceux-là suffisaient aux besoins de son intellectualité?

Ce soir-là, sous l'incitation de la fête du lendemain, il mit d'instinct la main sur les sermons de Bossuet et, les pieds au feu, la pipe aux dents, confortablement allongé dans un fauteuil, il ouvrait le volume, quand un grand coup de sonnette, sec et nerveux, résonna dans le silence de la maison.

— Le coup du petit, grogna le juge.

Clémence entra.

— C'est monsieur le substitut, dit-elle... Affaire urgente...

Et dans l'encadrement de la porte, le « petit » parut — grand, mince, drapé dans un paletot à pèlerine, le feutre sur l'oreille; sa main droite jouait avec une canne à pommeau d'argent, tandis que la gauche tenait un télégramme.

Le juge l'interpella avec une roguerie feinte.

— Une descente, alors?... Un meurtre, quoi?

— Un meurtre... ou à peu près!

— Messager de corvées, va!

— Si vous croyez que cela m'amuse davantage! répliqua le jeune homme. Un dîner chez le notaire; des huîtres comme des fondants et des bécassines d'un fumet... Et j'ai dû me contenter du fumet... Et comme voisine, la petite Gisèle, jolie, lancée et si mousseuse!...

— L'exquise Gisèle, murmura Blank sincèrement attendri. Puis changeant de ton : Procureur, dit-il, je vous écoute...

Le substitut déplia le télégramme, s'approcha de la lampe et lut : « Tentative de meurtre à Luxhoven, hameau Brand. Victime à toute extrémité. Auteur inconnu. Attendons vos ordres. »

— Un réveillon rouge, s'exclama le juge... Et, se levant, résolu : Il faut partir de suite!

— Je l'ai pensé, répondit le substitut, avec un soupir.

Le juge s'approcha de son jeune collègue et lui mettant amicalement la main sur l'épaule : « Voilà la vie, mon petit, dit-il; on est au plaisir et le devoir vient frapper aux fenêtres... Comme dans les classiques!... Ecoute, je n'ai ni huîtres, ni bécassines à t'offrir... Non plus cette délicieuse Gisèle... Mais voici Clémence qui nous apporte le meilleur des viatiques! »

La servante versa, en de hauts verres épais, le vin fumant ou la lumière glissait des reflets de pourpre, et tandis que, hâtivement et debout, ils écaillaient les marrons, le juge dit, parlant à lui-même : Une tentative de meurtre au Brand? Et la veille de Noël! Querelle de famille sans doute: un partage; ils auront bu, puis cogné! De la bière, de l'alcool et le couteau; cela se tient. Auteur inconnu? Nous verrons bien! — Et un sourire de défi effleura les lèvres du magistrat et, sous la broussaille des sourcils, dans ses petits yeux gris, brilla un peu de la

frémissante ardeur du chien de chasse impatient de se lancer sur une piste.

.

Dans une nuit noire, où tournoient de vagues blancheurs de neige, au bruit sonore des sabots des chevaux sur les pavés de la grand'route, le landau emporte le parquet de Drakdam vers Luxhoven! Le juge d'instruction Blank, le collet relevé, un bonnet de loutre tiré jusque sur les oreilles, s'est terré au fond de la voiture, partageant sa couverture de voyage avec le substitut Albert Prévost qui, la cigarette aux lèvres, tapote distraitemment la fenêtre embuée; en face d'eux le greffier Servaes qui est pour le juge « un serviteur de quatre lustres », à la fois collaborateur, confident, et, aux jours d'humeur querelleuse, exutoire; et à côté du greffier, le docteur Niel, médecin légiste, toujours cravaté de blanc, un impeccable haut de forme surmontant sa tête fine et ironique que barre une moustache grise d'officier retraité!

— C'est loin, Luxhoven? demanda le substitut d'une voix indifférente.

— Treize kilomètres... Et deux kilomètres en plus, à pied, par le chemin de terre, jusqu'au Brand.

Et le juge se penchant vers le docteur et lui tapant familièrement sur le genou :

— Nous connaissons cela, dit-il, n'est-ce pas, Niel, nous les vieux... Un endroit jalonné de crimes : fraudes, vols, infanticides, colletages. Un jour, le garde champêtre, intervenant dans une bagarre, attrapa deux balles dans le corps...

— Et il n'en mourut pas? interrompit Niel.

— Au contraire... Il les porte encore toujours sur lui, et il en est fier comme de croix d'honneur! Seulement depuis lors, il s'abstient prudemment de vouloir séparer les batailleurs.

— Il juge qu'il en a son compte! Les coups de revolver sont pourtant peu fréquents dans nos parages.

— Luxe usité seulement dans les adultères bourgeois, répliqua Blank. Nous vivons ici sous le régime du démocratique couteau... Cela vaut trois sous : le prix d'une chope de bière. Les ouvriers l'achètent dans les bazars des villes et les paysans dans les échoppes des francs marchés. Mais tous en ont un. Il garde leurs amours, sert leurs rancunes et vide leurs que-

relles de jeux. Que nous en avons vu, hein docteur, de jeunes hommes couchés sur la table d'autopsie et portant, au-dessus du sein gauche, la décoration sanglante de la mort... Vous vous rappelez, il y a dix ans, ce pauvre gosse, un enfant encore, qui fut tué net, au bras de sa petite amie, au retour de la kermesse de Veernem; lorsqu'on trouva son cadavre dans la boue du chemin, il tenait encore, entre les dents, la rose que son amie venait de lui donner.

— Il y a bien de cela quelques quinze ans.

— Au moins!... Et je garde toujours, entre les pages d'un livre, la petite fleur séchée et décolorée... Elle est confiée aux vers d'André Chénier, une autre victime du couteau!

— Moi, dit le docteur, j'ai dans mon porte-monnaie une relique plus prosaïque. Vous savez bien, ce vieux qui vivait solitaire dans les sapinières de Warbrouck et qu'on trouva quasi décomposé et la tête rongée par les rats. A l'autopsie — un régal — nous découvrîmes dans l'estomac un centime de cuivre. C'était du temps du procureur Malvez... Je lui dis : « Laissez-moi ce centime ». Et comme il prenait son air le plus rogue, j'ajoutais : « Je le garde : vous le rognerez sur mon état d'honoraires. » Et Malvez sourit, lui qui ne souriait jamais.

— Oui, M. Malvez était un homme bien sévère, murmura timidement le greffier — et dans son coin, il frémit de tout son être au rappel des lointaines bourrades subies.

Et le juge d'instruction et le médecin légiste continuèrent à tisonner leurs souvenirs communs, reparcourant par l'imagination toutes les routes, tant de fois suivies, de l'arrondissement. Et d'intervalles, le greffier, d'une voix hésitante, prononçait une date, rectifiait un détail, soûcieux de montrer que lui aussi en fut, des descentes évoquées.

Alors ils causèrent du drame qui les appelait à Luxhoven. La victime, homme ou femme, qu'était-ce? Et l'arme : le couteau, le verre à bière, la bêche?

— Bêtes gendarmes, grogna le juge, avec leur laconisme télégraphique. — Et les suppositions recommençaient.

Silencieux, Albert Prévost écoutait ces conversations d'une oreille distraite; le jeu de devinettes entrepris par ses compagnons lui paraissait vain et énervant et quant au jeu des souvenirs, il ne pouvait intéresser, qu'à la façon de préhistoires, le nouveau venu qu'il était. Du reste, sa pensée était ailleurs

là-bas, dans la spacieuse salle à manger du notaire, devant la table étincelante de lumières, scintillante de cristaux, jonchée de pétales de roses, dans le frôlement de l'épaule nacrée de sa Gisèle, ombrée du casque d'or de ses cheveux.

Une fois de plus le jeune homme maudissait la fantaisie paternelle qui fit de lui un magistrat. Il avait vingt-quatre ans. Ses études terminées, il était entré en stage chez maître Lebarre, le grand avocat-professeur qui avait coutume de considérer le Droit moins comme une profession à exercer que comme une idéologie à cultiver. Sous la direction de ce « patron », Albert Prévost s'initia peu à peu à la « pratique » du Palais, faite des diverses petites besognes, qui, accumulées et répétées, forment l'expérience. Lebarre l'admit de temps à autre à plaider avec lui quelque gros procès. Le stagiaire était chargé alors d'ouvrir le débat par l'exposé du litige, et il s'acquitta de cette mission avec méthode, précision et quelque éloquence. Mais associé surtout aux recherches spéculatives de son maître, le jeune homme s'orientait de plus en plus vers des études qui, tout en ayant le droit pour prétexte, étaient en vérité des poussées vers l'histoire et la philosophie. Ces travaux, du reste, ne l'absorbaient pas au point qu'il dût leur sacrifier sa passion innée pour la musique. Et lorsque évadé de la grande bibliothèque de Lebarre, où les livres superposés jusqu'au plafond créaient une austère atmosphère de science, Albert Prévost rentrait chez lui, dans le coquet appartement où peina et rêva son adolescence, c'était avec une éperdue volupté qu'il se plongeait dans les ondes harmonieuses qui montaient du piano, sous le jeu de ses doigts souples et frémissants... Ebats exaltants auxquels présidait le génie de Bach, de Beethoven et de Wagner!

Ce fut au milieu de cette existence de jeune intellectuel qu'un soir le père Prévost, riche cotonnier, entra dans la chambre de son fils, s'assit devant le bureau et dit à brûle-pourpoint : « Une nouvelle!... Savais-tu que la place de substitut, là-bas à Drakdam, est vacante? Non? Eh bien! je te l'apprends, et que tu es nommé substitut à Drakdam... C'est comme cela! Je suis allé trouver nos députés; je leur ai dit qu'ils me devaient bien cela et que d'ailleurs tu n'étais pas le premier venu. Les députés se sont rendus chez le Ministre. Le Ministre a demandé à réfléchir. Cela ne fut pas long, car voici la lettre qui m'annonce la bonne nouvelle!

La bonne nouvelle! Albert Prévost en fut abasourdi, et en présence de ce changement de vie si inopinément révélé, il ne trouva d'abord, dans son trouble, d'autre objection que le chagrin qu'il aurait de quitter son père : « Bah! c'est la vie, répondit celui-ci d'un ton dégagé; tous passent par là. » Et comme revenu un peu de sa stupeur, le jeune homme faisait valoir le peu de vocation qu'il se sentait pour la magistrature et le manque absolu de préparation aux fonctions où on voulait l'appeler, le père Prévost bouscula l'objection avec une brusquerie sèche d'homme d'affaires : « Enfin, j'ai donné ma parole, tu ne vas pas la laisser protester, je suppose?... »

Les débuts du nouveau substitut furent durs. Des hauteurs de l'idée du droit, il tomba, du jour au lendemain, dans ses applications les plus positives et les plus précises. Au Palais de Justice, dans son cabinet au plafond bas et enfumé, lorsqu'il venait chaque matin s'asseoir devant la table d'acajou, il trouvait le tas des feuillets surmontés de la vignette de la justice, et où les gendarmes et les commissaires de police avaient inscrit, en style confus, les infractions constatées! Il fallait lire tout cela, l'éplucher et le confronter à l'étalon multiple et divers des articles du Code pénal. Après les procès-verbaux à « qualifier », c'était l'examen des requêtes en grâce, pauvre littérature suppliante où il convenait de démêler, dans un rapport sommaire, la part de vérité et le quotient d'intérêt. Enfin, il y avait les audiences à suivre et l'apprentissage de l'art du réquisitoire, fait de sobriété et de clarté. Tout cela absorbait et préoccupait tellement Albert Prévost que la beauté morale de ses fonctions lui échappa dès l'abord. Son chef du reste, le Procureur du Roi, n'était pas homme à lui faire même entrevoir cette beauté. Vieux magistrat ponctuel et intègre, mais dépourvu d'envergure, il dirigeait son parquet avec la froide logique et la rigoureuse netteté, que dans l'intimité il déployait au jeu favori des échecs. Souvent relégué chez lui par la maladie, il envoyait alors de brefs ordres écrits à son subordonné et au poids du travail, s'ajoutait, chez celui-ci, le souci des responsabilités. Parmi ses autres collègues, Albert Prévost n'avait guère trouvé que le juge d'instruction Blank dont l'intellectualité communiait un peu avec la sienne, et même leurs idées et leurs sentiments appartenaient-ils à deux générations différentes. Si encore, parfois,

le jeune homme avait pu s'évader vers la musique aimée. Mais, faute de loisirs, son piano restait fermé et dans son appartement rempli des miasmes des corvées, jamais ne s'élevait un effluve d'idéal : il était complètement malheureux.

Ce soir de Noël, lorsque dans le tiède confort d'une belle fête, un domestique lui avait apporté le télégramme annonçant le crime de Luxhoven, Albert Prévost, après un mouvement instinctif de contrariété, s'était senti de la volonté et un peu de fierté : résolument, avec un âpre contentement de soi-même, il s'arracha à toute l'ambiance délicieuse... Qui sait, peut-être l'heure avait-elle sonné, ou par une tragédie banale de campagne, mais que tout enveloppait pour lui de couleurs romantiques, la grandeur de ses fonctions et la noblesse de sa destinée allaient lui apparaître? Et il partit d'un pas décidé. Mais à peine au dehors, au contact du froid humide, son enthousiasme était tombé. Et maintenant, cahoté dans la voiture, la bourrasque mugissant au dehors, il était repris par tout son marasme d'âme... Quelle signification pouvait avoir pour lui cette chevauchée dans la nuit? Les propos échangés entre le juge et le docteur lui parurent étrangers et lointains! De fatigue et d'ennui, il ferma les yeux, et sur le morne paysage de ses pensées, se leva la douce figure de Gisèle! Elle avait été vraiment, dans sa détresse, le clair rayon providentiel, et comme une blanche fleur de rêve sur des landes arides! Il n'avait pourtant rencontré Gisèle que deux fois, au hasard de réunions mondaines chez le vieux notaire Pommé dont la jeune fille était la nièce en même temps que l'enfant adoptive.

Albert revécut cette première soirée intime où Gisèle penchée vers lui, dans un geste de grâce simple, lui offrit du bout de ses mains fines une tasse de thé; puis debout dans une caresse de lumière, elle chanta la *Romance à l'étoile*; et sa voix lui fut infiniment lénitive et il lui sembla qu'à travers les mélodieux symboles, elle lui faisait signe; quelques instants plus tard, assis l'un à côté de l'autre sur le large sofa Empire, ils causèrent longuement; les yeux purs et francs, le geste naturel, elle dit les deuils répétés qui la firent orpheline, ses années de pension sur qui pesa tant de noir, sa vie actuelle vouée aux soucis du ménage de son oncle mais qu'aigrettaient de poésie ses lectures et surtout le culte passionné de la musique. Et le jeune homme la sentait bonne autant qu'il la voyait belle. Il eût voulu à son tour

être confiant, lui exposer sa misère et lui montrer sous quel angle déprimant le monotone travail journalier lui faisait voir l'existence; mais il eut honte de lui-même devant la belle eurhythmie de cette âme — et il quitta Gisèle sans rien livrer de lui-même, emportant jalousement la pure image, comme un remède contre la morosité prosaïque des jours à venir!

Avec quelle impatience Albert Prévost avait attendu le réveillon de Noël où il devait revoir Gisèle. Elle était, au dîner chez Pommé, sa voisine de table. Et tout de suite elle lui parut différente. Ce n'était plus la jeune fille avec qui s'échangent des confidences qui restent des idées, mais la femme et tout son grisant magnétisme! Symphonie ardente des yeux d'algues marines où traîne une caresse, des lèvres roses autour desquelles voltigent des baisers, des épaules de neige émergeant, en blancheur palpitante, de l'azur pâle de la robe, de l'opulente chevelure où la lumière plaque d'inquiétants reflets fauves. Gisèle entra dans la chair d'Albert comme l'autre jour elle était entrée dans son âme. Et lorsque, dans un mouvement de gracieux abandon, elle penchait vers lui sa jeune poitrine frémissante, il enviait éperdument, pour le sommeil de ses mélancolies, cet oreiller de douceur et de volupté...

— Dites donc, Prévost, au lieu de rêver, vous feriez mieux d'admirer le paysage! Et la main du juge s'abattit sur l'épaule de son collègue. — Voyez-moi donc cela, ajouta-t-il, un vrai Brueghel!

La rafale s'était apaisée; aucun nuage ne ternissait plus le grand saphir sombre du ciel et la lune enveloppait d'une lumière de songe les terres couvertes de neige et les arbres étincelants de toutes les joailleries du givre.

Albert Prévost baigna ses yeux lourds de souvenirs trop fiévreux dans la douceur immaculée de ce tableau de rêve: Oui, un Brueghel, dit-il...

Mais, à ce moment, de gigantesques silhouettes noires voilèrent brusquement la perspective de nacre et d'azur, abandonnant derrière elles, sur l'hermine des champs, de larges pans d'ombre: c'étaient les gendarmes, qui au galop sonore de leurs chevaux sur la terre durcie, dépassaient la voiture: Un Brueghel, répéta Albert Prévost, mais compliqué d'un Dürer: les cavaliers de la mort!

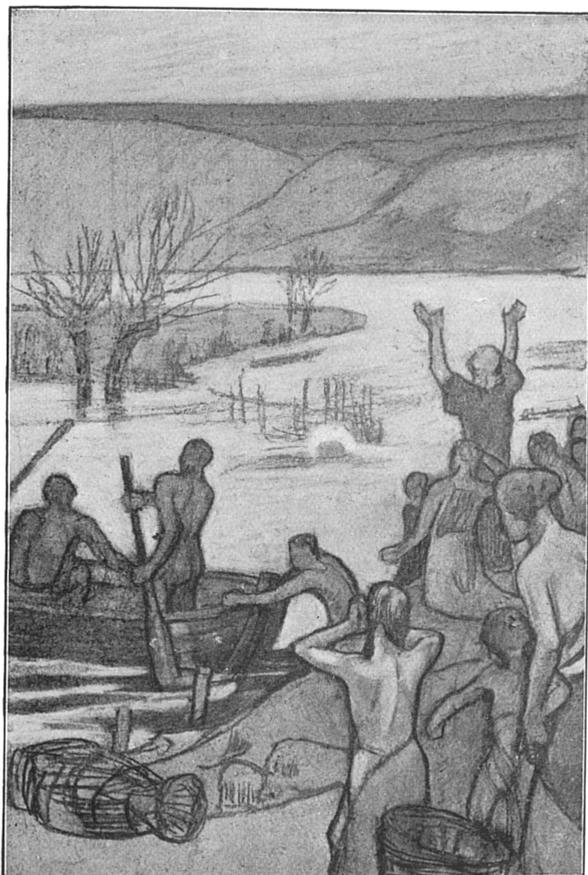
Le mot eut en l'âme du jeune homme un long prolongement

frémissant. Et il pensa, avec gravité, au drame de sang et de larmes vers lequel il allait; un mystère peut-être plane sur ce drame; c'est à lui qu'il appartiendra un peu d'éclaircir ce mystère et de venger ce sang et ces larmes; pour la première fois Albert Prévost eut le remords de ses ennuis et de ses dégoûts; même ses égoïsmes amoureux lui parurent presque mesquins; il acquit la conscience de la grandeur et de la beauté de sa destinée; il se sentit quelqu'un.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

(A suivre.)





DÉCOUVERTE DU CORPS DE SAINT WALHÈRE

(Esquisse d'AUGUSTE DONNAY)

Karnak ⁽¹⁾



KARNAK! J'écris ce nom sous l'empire d'un sentiment indéfinissable en rentrant d'une première visite au sanctuaire merveilleux. Jusqu'ici, au cours de mes voyages, j'avais toujours vu les monuments de l'homme répondre à l'idée que je m'en étais faite d'avance : entre mon imagination et la réalité, je constatais une corrélation qui ne laissait pas de me charmer. Dendérah, il est vrai, m'avait réservé une première expérience du contraire, mais ce n'était qu'un avant-goût de ce qui m'attendait ici. Le sanctuaire de Karnak dépasse ce que Dendérah m'avait permis d'imaginer : c'est une vision tellement prodigieuse que je me demande si ce n'est pas un rêve. J'éprouve ici ce qu'éprouvait l'empereur Constance, lorsque, au dire d'Ammien Marcellin, il visita pour la première fois la Ville éternelle : l'admiration le suffoquait, il se croyait dans quelque cité surhumaine. Et son compagnon de voyage, le prince perse Hormisdas, déclarait que ce qui le consolait de la grandeur de Rome, c'était de penser qu'on y mourait comme ailleurs.

Qu'auraient-ils donc dit l'un et l'autre s'ils avaient vu Karnak? Les hommes n'ont jamais rien fait de plus grand : c'est le plus gigantesque ensemble architectural qu'il y ait au monde. La stupeur admirative dans laquelle il vous jette vous enlève pour ainsi dire le moyen de le décrire. De même qu'aucune gravure ne peut reproduire l'aspect d'un monument que l'œil humain est incapable d'embrasser d'un regard, aucune plume, je crois, ne saurait en donner une idée exacte à qui ne l'a vu de ses yeux.

(1) Pages inédites d'un volume intitulé : **Mizraïm**, souvenirs d'Égypte, à paraître prochainement à la librairie Dewit, à Bruxelles.

Mais le temple de Karnak n'est pas un temple à vrai dire. C'est un chapelet de temples gigantesques enfilés à la suite l'un de l'autre sans solution de continuité, de manière à ne former qu'un seul tout. Il évoque l'idée d'un monde de rêve et de féerie dans lequel vous êtes transporté aussitôt que vous avez franchi le seuil. L'étonnement augmente à mesure que vous avancez de pylône en pylône, de cour en cour, de salle en salle; vous êtes saisi de plus en plus par l'énorme disproportion qui apparaît à première vue entre cet ensemble colossal et les dimensions ordinaires des choses humaines. Nous autres modernes, nous ne donnons pas une telle place dans le temps et dans l'espace aux œuvres de nos mains. Elles n'ont pas un kilomètre d'étendue, et nous ne mettons pas deux mille ans à les achever. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que Karnak soit l'œuvre des hommes? Si ces constructions sont réelles, si elles ne sont pas un mirage fantastique qui va se dissiper tout à l'heure, comment se fait-il qu'elles aient ce caractère surhumain, et pourquoi notre civilisation, si supérieure par ses moyens d'action, n'a-t-elle jamais rien produit qui puisse s'égaliser à l'habitable du dieu thébain? Telles sont quelques-unes des pensées tumultueuses qui s'entrechoquent dans votre esprit au premier aspect de ce monument gigantesque.

Puis vous vous recueillez. Vous cherchez à démêler la nature de vos impressions. Et alors s'impose à vous une constatation un peu déconcertante. Vous ne ressentez pas ici le frémissement de joie dont vous êtes rempli à la vue des poèmes de pierres édifiés par notre Occident chrétien. J'ai versé des larmes devant le portail de Reims et celui d'Amiens m'a transporté dans le ciel. Karnak ne réserve à personne des émotions de ce genre. L'admiration que vous y éprouvez n'a pas le caractère d'une véritable jouissance esthétique. Celle-ci résulte de la satisfaction de l'esprit heureux de trouver réalisé un idéal de beauté, et l'idéal, c'est en vain que vous le cherchez ici. Ou bien, s'il y existe, ce n'est pas le vôtre, celui qui élève, c'est celui qui écrase et qui stupéfie. Vous êtes comme hypnotisé, comme anéanti devant une grandeur démesurée sans atteindre au sublime, et dont l'effrayante vision vous remplit d'un vague sentiment de terreur. Il se mêle à l'émotion que vous éprouvez je ne sais quoi de sinistre.

Cette première impression m'est restée pendant tout le

temps que j'ai passé dans le temple de Karnak; je l'ai retrouvée chaque fois que j'y suis retourné, et maintenant que j'essaie de faire revivre dans mes souvenirs l'image de ces ruines fabuleuses, c'est elle encore qui vient m'assiéger à la manière d'un cauchemar.

Et je rêve au temps où l'édifice entier était debout, dans toute sa gloire et avec tous ses épouvantements, quand le dieu l'habitait et le remplissait de sa majesté redoutable. Aujourd'hui, il est dépouillé du mystère qui faisait son prestige : le regard souriant du soleil traverse triomphalement ses recoins les plus obscurs, balayant devant lui les fantômes, jusqu'à l'heure où la lune, ce fantôme de monde, les ramène ici sous la conduite de son fraternel flambeau. Mais alors, combien il était plus effrayant !

Je le vois intact dans sa massive immensité, plein de couloirs sombres, toujours plus menaçant et plus inaccessible à mesure qu'on se rapproche du dieu. Ses cours, vastes et magnifiques, sont peuplées de grandes statues dont les yeux immobiles semblent renfermer un monde de pensées pétrifiées. Les murs resplendissent de marbres sur lesquels se détachent des figures qui mettent sous vos yeux, en un nombre fantastique d'exemplaires, l'image du Pharaon et celle de son dieu. Les parois intérieures, revêtues d'or et d'argent, étincellent de pierres précieuses fournies par l'Inde ou par l'Éthiopie. Des rideaux brodés d'or indiquent la porte du sanctuaire qui est l'aboutissement de toutes ces redoutables magnificences. Si vous demandez à voir le dieu qui habite là, le prêtre vous regarde d'un air grave et, après avoir entonné un hymne, soulève un coin du voile mystérieux. Alors le dieu apparaît à vos regards. Et ce dieu, c'est un chat, c'est un crocodile, c'est un serpent ou quelque autre bête qui se vautre sur des tapis opulents, et qui est faite pour une tanière et non pour un temple (1).

Ainsi parle Clément d'Alexandrie, et il ajoute que l'hilarité s'empare du visiteur en voyant à quelles divinités l'Égyptien porte ses hommages. Mais, pourquoi ne l'avouerais-je pas? mon imagination, retournant par delà le temps des Pères de

(1) Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, 2.

l'Église, glace le sourire sur mes lèvres et m'étreint le cœur d'une vague oppression. On pouvait rire à partir du jour où le christianisme était venu prononcer les paroles libératrices; on ne riait pas auparavant. Je suis transporté dans ces âges lointains sur lesquels pèse de tout son poids le lourd édifice de la religion pharaonique. Je me joins au cortège de Pharaon venant, accompagné du grand-prêtre, faire visite à son père Ammon dans le silence et les ténèbres du saint des saints. A la lueur des flambeaux qui font resplendir de mille feux les parois dorées du *naos*, j'assiste à l'entrevue, je prête l'oreille au dialogue de ces personnages surnaturels, j'entends la voix du dieu, je le vois qui incline la tête avec un geste affirmatif en réponse aux questions de son fils, et qui ouvre ses bras de métal pour l'embrasser. Cette entrevue de dieux, c'est le grand sacrement de la religion égyptienne, et c'est pour l'abriter qu'est bâti le temple. « Ces avenues interminables de sphinx, ces obélisques gigantesques, ces pylônes massifs, ces salles aux cent colonnes, ces chambres mystérieuses où le jour ne pénétrait jamais, tout cela n'avait qu'une raison d'être et qu'un aboutissement final : le temple égyptien tout entier était bâti pour servir de cachette à une poupée articulée, dont un prêtre agitait les fils (1). »

Et voilà ce qui achève l'impression troublante produite par ce milieu sur toute conscience qui cherche à se rendre compte de ce qu'elle y éprouve. Vous êtes ici au centre du paganisme, dans le plus gigantesque de ses sanctuaires. Vous avez à peine besoin d'un effort d'imagination pour revoir, dans les ténèbres du saint des saints, les dieux incliner la tête en guise d'assentiment, étendre les bras pour recevoir des offrandes, ouvrir ou fermer les yeux selon le degré de faveur avec lequel ils accueillent les hommages de leurs fidèles. Vous vous souvenez involontairement du livre de Daniel et des grossières impostures des prêtres de Baal démasquées par l'enfant hébreu. Un malaise vous vient à la pensée que ces murs, que ces salles par lesquelles vous déambulez paisiblement ont été des milliers de fois témoins des mêmes jongleries, et le contraste entre la splendeur du monument et l'abjection du culte vous saisit. Pour moi, je me

(1) MASPERO : *Archéologie égyptienne*, p. 107.

rappelais le *Prophète voilé du Khorassan*, ce Mahdi qui cachait à son peuple de fanatiques, sous un voile religieusement respecté, un visage épouvantable rongé par un chancre hideux, à peine aussi horrible, toutefois, que son âme dévorée par la haine du genre humain. Dire qu'on adorait ces dieux! Dire que des milliers d'êtres doués de conscience et de raison ont tremblé, pleuré, prié devant ces fantoches bourrés d'étope et remplis de toiles d'araignées! Dire que la conscience religieuse de la société la plus civilisée du monde s'est accommodée des oracles qui sortaient de ces antres maudits!... Ah! les humbles tabernacles de village où le Dieu caché dans l'Eucharistie fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes, sans autre garde de corps que la lampe qui brûle nuit et jour devant son autel! *Altaria tua, Domine virtutum!*...

Décrirai-je le temple de Karnak, et le pourrai-je si je l'entreprends? Non : j'y renonce; il faudrait l'avoir mieux vu, il faudrait le connaître davantage. Je me bornerai à dire l'impression qu'il m'a faite, et je ne décrirai que dans la mesure qu'il faut pour justifier cette impression.

Avant toute chose, qu'on se figure une vaste enceinte carrée aujourd'hui détruite, parfaitement orientée et ayant environ 1,800 mètres de côté, qui renfermait le grand temple d'Ammon avec plusieurs autres sanctuaires et un lac sacré. Chaque côté de cette enceinte était percé d'une porte qui en occupait le milieu, sauf le côté sud qui avait deux portes s'ouvrant sur deux avenues parallèles, dont l'une aboutissait au grand temple de Louxor, l'autre à un temple de Mout, femme d'Ammon. Chacune de ces avenues était garnie, sur ses deux côtés, de statues colossales de béliers au repos sur des socles gigantesques : il y en avait un tous les 4 mètres, et une seule avenue en alignait mille, dont un bon nombre subsiste encore. Qu'on se figure, en outre, une troisième avenue de béliers en partie conservée, partant de la porte ouverte sur le côté occidental et se dirigeant vers le Nil. Et l'on aura une idée vague de la grandiose enceinte dans laquelle se développait le temple d'Ammon. Elle formait littéralement une ville à part, mais une ville qui n'avait d'autre habitant que le dieu et sa famille, au sein de la vaste capitale de l'empire égyptien.

Et cette ville sainte est flanquée elle-même de deux autres villes : l'une, au sud, est consacrée à la déesse Mout; l'autre,

au nord, au dieu Mont; chacune reproduit, dans des proportions moindres, mais toujours colossales, le type de l'enceinte ammonienne. C'est dire que chacune a son temple principal, flanqué de plusieurs sanctuaires accessoires, y compris un lac sacré. Et ces trois villes divines sont rattachées par les avenues que je viens de dire à une quatrième, qui est celle du temple de Louxor. A elles seules elles occupaient la meilleure partie de la vallée de Thèbes, et on peut se demander ce qu'elles laissaient d'espace aux maisons des habitants.

Mais je reviens au temple d'Ammon.

Il s'étendait en longueur du côté est au côté ouest de l'enceinte carrée, de manière à les rejoindre presque l'un à l'autre par la masse de ses constructions. Celles-ci forment un immense rectangle d'environ 600 mètres de long sur 115 de large : dimensions formidables qui n'ont leurs égales dans aucune œuvre humaine... Il faut y accéder du Nil en partant de l'obélisque de Sési I et en suivant l'avenue de béliers qui, perpendiculaire au fleuve, vient aboutir au seuil du premier pylône. Vous refaites alors, en sens inverse, le chemin suivi par les vingt siècles qui se sont fatigués à l'édification du sanctuaire prodigieux.

Voici, en effet, comment ont procédé les Pharaons et les Ptolémées qui ont voulu attacher leur nom à la construction du temple de Karnak. Chacun d'eux a placé un temple nouveau ou du moins un nouveau pylône devant l'œuvre de son prédécesseur, mais en le rattachant à l'édifice ancien de manière à ne faire avec lui qu'un seul tout. De la sorte les constructions les plus récentes sont toujours extérieures aux plus anciennes, et, en y entrant, c'est le cours des âges que vous remontez.

Suivre un itinéraire opposé serait plus scientifique : on partirait du temple d'Amenemhait, qui est de la douzième dynastie, puis on traverserait successivement, dans leur ordre chronologique, tous les sanctuaires qui ont été ajoutés à l'édifice primitif. Mais ce procédé exigerait un temps dont nous ne disposons pas, avec des connaissances archéologiques qui nous font défaut; l'autre est d'ailleurs bien plus riche en émotions esthétiques et c'est celui que nous suivrons.

Donc, nous voilà, pour commencer, devant le gigantesque pylône érigé par les Ptolémées. Il ne fut jamais achevé et il est aujourd'hui à moitié ruiné, mais il garde une grandeur impo-

sante ; ses murailles ont 43 mètres de hauteur sur 15 d'épaisseur. Il donne accès à une première cour, qui est elle-même tout un monde, puisque, dans sa vaste enceinte de 103 mètres sur 84, garnie de portiques à droite et à gauche, vous ne trouvez pas moins de deux grands temples et les ruines d'un troisième. Le premier, au côté nord, est celui de Sési II, avec son triple sanctuaire dédié à la triade thébaine : Ammon, Mout et leur fils Khons. Le second, au fond à gauche, est perpendiculaire au mur méridional, dans lequel il est engagé, et ne donne dans la cour que par sa façade : c'est le temple de Ramsès III, équivalant lui-même à toute une cathédrale avec son pylône orné de scènes classiques de victoires, son magnifique vestibule flanqué de portiques, sa double rangée d'Osiris gigantesques et sa salle hypostyle, au delà de laquelle est le saint des saints.

Au centre de la cour, enfin, surgissent les débris d'un kiosque élevé par le Pharaon éthiopien Taharqua (XXV^e dynastie) : ils sont précédés de deux socles qui devaient porter des statues. Le plus beau fragment de cet édifice aujourd'hui détruit, c'est une colonne haute de 21 mètres surmontée d'un chapiteau campaniforme d'une rare beauté. Rien n'égale la mélancolie de cette fleur de pierre qui se dresse au milieu des ruines comme un trophée érigé par le temps leur vainqueur. Elle évoque un monde infini de rêves et de souvenirs et elle réalise la vision du poète qui a écrit la *Malédiction du barde* : « Seule, une haute colonne restée debout témoigne d'une splendeur à jamais disparue : mais elle-même est fendue et peut s'écrouler d'une nuit à l'autre (1). »

Telle est la première cour. Je doute qu'il y ait au monde beaucoup d'endroits aussi évocateurs que cette immense et magnifique enceinte ; on dirait un gigantesque musée en plein air, où se seraient donné rendez-vous tous les spécimens de l'art égyptien et tous les documents de l'histoire d'Égypte : temples, kiosques, portiques, statues colossales, reliefs, inscriptions, récits et tableaux de victoires.

Et tout se trouve dans l'ordre où l'avait laissé la vie : on dirait que l'esprit de l'antique civilisation qui habitait ces

(1) Nur eine hohle Säule zeigt von verschwundner Pracht ;
Auch diese, schon geborsten, kann stützen über Nacht.

UHLAND, *Des Sängers Fluch*.

enceintes vénérables ne les a quittées que pour un temps, et qu'il va en reprendre possession tout à l'heure. J'éprouve cette impression avec une vivacité extraordinaire dans le solennel pourpris du temple de Ramsès III, où les gigantesques Osiris, aux bras croisés sur la poitrine, contemplent d'un regard placide le petit garçon de M. Georges Legrain, qui, sous la surveillance de sa bonne, fait rouler sa balle dans la nef de leur temple, pendant qu'aux cris de joie de l'enfant font écho les piailllements des passereaux voletant de colonne en colonne. Je ne sais si le petit garçon, plus heureux que le cultivateur de Virgile, a conscience de son bonheur; dans ce cas, il doit se dire que la Providence a bien fait les choses, en permettant qu'on bâtit pour ses ébats une salle aussi vaste et aussi solitaire que le temple de Ramsès III.

Il faut cependant nous arracher à la contemplation de la grande cour, si nous voulons arriver avant la fin de la journée jusqu'à l'extrémité du temple. Nous dépassons donc le kiosque de Taharqua et nous nous trouvons devant un vestibule gardé jadis par deux statues colossales de Ramsès, dont une est restée debout. Ce vestibule précède le second pylône, élevé par Ramsès I, mais où son homonyme, deuxième du nom, a, selon son habitude, inscrit ses propres victoires et sacrifices. Le pylône franchi, vous êtes dans la salle hypostyle, qui est la merveille de ce temple merveilleux.

Pour le coup, il faut renoncer à toute description : elle serait impuissante à donner une idée de cette forêt pétrifiée dont les arbres géants s'élancent vers le ciel, tandis que d'autres, qui semblent morts de vieillesse, gisent encore sur le sol en attendant les soins savants qui les rappelleront à la vie. On pourrait mettre tout Notre-Dame de Paris dans la salle hypostyle. Elle contient cent trente-quatre colonnes réparties en seize rangées qui forment autant de nefs. Les trois nefs centrales sont plus élevées que les autres; leurs colonnes, de 21 mètres de hauteur chacune, ont le volume de la colonne Trajane de Rome; elles atteignaient un niveau supérieur à celui du reste de la salle et prenaient le jour par des claires-voies de marbre reposant sur les colonnes des nefs latérales. Une de ces claires-voies existe encore et vous permet de vous figurer la manière dont cette salle sans pareille était éclairée. Les colonnes des nefs latérales ont 13 mètres de hauteur et 8 mètres de circonférence; malgré

les brèches faites de toutes parts au toit et aux parois de l'édifice, elles sont si massives et si serrées qu'elles maintiennent encore dans la salle un demi-jour plein d'un charme mystérieux.

Ému de ce nouveau spectacle de grandeur et de magnificence, je circule de colonne en colonne, j'adresse la parole aux pharaons qui gesticulent sur chacune d'elle, j'essaie de me replacer en esprit dans le monde qui a créé cette œuvre inouïe. Ici encore, comme dans la grande cour, c'est une journée qu'il faudrait pour voir, pour comprendre, pour s'imprégner. Une journée, et j'ai un quart d'heure!

Je sors enfin, à contre-cœur et comme fasciné; je franchis un troisième pylône détruit, édifié par Amenhotep III, et je suis dans la cour centrale. Ici vivent les souvenirs de Thoutmosis I. Quatre obélisques de 23 mètres de hauteur y rappelaient son nom et ses exploits, mais trois ont disparu, et un seul se dresse encore. Le temple commençait ici au temps du grand conquérant, et la cour centrale où nous sommes formait la première cour du sanctuaire.

L'œuvre de Thoutmosis ne m'arrête pas longtemps; je franchis en hâte un quatrième pylône et me voilà dans un portique où se dressaient les deux obélisques de la reine Hatasou. C'étaient les plus hauts de l'Égypte (30 mètres); ils étaient tout dorés et surmontés de pyramidions d'or qu'on voyait des deux rives du fleuve; « éclairant le monde comme le disque solaire ». Selon l'habitude, on les avait taillés à même la roche dans les carrières d'Assouan, puis on les avait placés dans un grand chaland où ils se touchaient bout à bout par la base, et que remorquaient sur le Nil trois rangs de canots contenant environ un millier d'hommes d'équipage. Enfin, on les avait dressés ici sous les auspices de l'architecte Senmout, qui a tenu à nous conserver son nom. Et pourquoi pas? A Paris, en l'an de grâce 1835, on a bien représenté sur le socle de l'obélisque de Louxor toute la machinerie employée pour le dresser; les Égyptiens d'il y a trois mille ans, qui se livraient tous les jours à pareil travail, ont sans doute considéré qu'il n'avait pas assez d'importance pour être raconté à la postérité.

Des deux obélisques de Hatasou, il n'en reste plus qu'un seul : comme celui de Louxor, il pleure son jumeau; l'or de son revêtement a disparu, mais ses hiéroglyphes demeurent et

parlent encore aujourd'hui le prestigieux langage que leur a prêté pour des siècles la grande souveraine :

« Voici ce que j'enseigne aux mortels qui viendront au cours des siècles, et qui pousseront des cris d'étonnement à la vue de ce monument élevé par moi à mon père. Pendant que j'étais assise dans mon palais et me rappelais celui qui m'a créée, mon cœur m'a imposé de lui édifier deux obélisques de vermeil dont la pointe percerait le firmament, dans le portique auguste qui se trouve entre les deux grands pylônes du roi Thoutmosis I. Et mon cœur m'entraîne à adresser ces paroles aux humains qui verront ce monument après bien des années et qui causeront de mes hauts faits. Ne dites pas : « Je ne sais pas comment on » a réalisé le rêve de modeler toute une montagne en or ». Ces deux obélisques, Ma Majesté les a fabriqués pour mon père Ammon, afin que mon nom dure et subsiste en ce temple à jamais ! »

Quel langage ! Quand vous pensez que ces choses ont été écrites il y a trois mille six cents ans, et qu'il nous est donné de les lire là sur la pierre, telles qu'elles furent gravées sous les yeux de la reine qui les dicta, vous éprouvez de nouveau cette impression indéfinissable que la contemplation des monuments égyptiens fait plus d'une fois entrer dans le cerveau du touriste : il vous semble entendre, au pied de cette aiguille de marbre, le bruit que fait le vol des siècles passant à tire-d'aile au-dessus de votre tête dans ces ruines sans pareilles. Ils ont fui, et l'obélisque est resté...

J'aurais voulu m'éterniser dans la cour de Hatasou comme dans la salle hypostyle, mais il fallait continuer cet itinéraire unique : je franchis donc le cinquième pylône et je pénètre parmi les ruines qui restent de la seconde cour de Thoutmosis I. Je la traverse et je suis devant le sixième pylône, aux murs ruinés duquel sont représentées les victoires de Thoutmosis III, si souvent copiées par le grand plagiaire Ramsès II.

De là, je pénètre dans une série de cours et de salles de diverses dates, formant le temple primitif, et dont les parties les plus anciennes remontent à la XII^e dynastie. L'une de ces salles présente un intérêt particulier d'histoire et de poésie ; c'est la salle des annales.

La salle des annales ! Quel nom, et quels souvenirs y étaient consignés ! Voilà le mur qui racontait les triomphes de Thout-

mosis III : sa guerre de Syrie, sa victoire de Mageddo, sur le patron de laquelle Ramsès II a taillé sa victoire de Kadesch. Il ne me paraît pas douteux que le poème de Pentaour, qui raconte cette dernière victoire, se soit inspiré du récit que l'auteur pouvait lire tous les jours sur ce mur glorieux. Prêtons l'oreille à une partie de ce qu'il raconte :

Le roi, arrivé en Syrie, rassemble son conseil de guerre. Deux routes sont proposées pour joindre l'ennemi : l'une directe, mais périlleuse, l'autre détournée, mais plus sûre. Le roi n'hésite pas : « Allez où vous voudrez, moi, c'est par ici que j'irai à la victoire. » Et il fait comme il a dit. Voilà un grandiose morceau d'épopée. Charlemagne n'est pas plus superbe au siège de Narbonne que Pharaon gourmandant la lâcheté de ses généraux au moment d'aborder l'ennemi.

Une si fière attitude est récompensée par la victoire. Le dieu Ammon lui-même a tenu à venir en aide à un fils dont il peut s'enorgueillir; entendez-le parler :

« Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes de Tsahi, je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs contrées. Je leur ai fait voir ta majesté, telle qu'un seigneur de lumière, éclairant leurs faces comme mon image.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples asiatiques; tu as réduit en captivité les chefs des Routennou. Je leur ai fait voir ta majesté, revêtue de ses ornements; tu saisissais tes armes et tu combattais sur ton char.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper la terre d'Orient : Kefta et Asebi sont sous la terreur, je leur ai fait voir ta majesté, telle qu'un jeune taureau au cœur ferme, aux cornes aiguës, auquel on ne peut résister.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper ceux qui résident dans leurs ports...

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper ceux qui résident dans les îles...

» Je suis venu... »

Et le dieu continue cette énumération pompeuse (1).

(1) Comme l'appréciation de ces vieilles choses est souvent difficile! Lenormant trouve ici le style biblique et un langage d'une admirable poésie; Erman, au contraire, estime que le morceau est prosaïque. Mon opinion tient le milieu entre celle de ces deux savants. On ne peut nier l'allure grandiose du morceau et le mouvement dramatique de la phrase, mais il faut bien avouer la sécheresse et la monotonie de l'ensemble. Si j'avais reproduit le tout, le lecteur aurait eu le temps de se lasser.

Mais nous voici devant le saint des saints, flanqué, comme à l'ordinaire, de chambres servant aux usages liturgiques. Cette fois, il pourrait sembler que nous sommes au bout. Eh bien, non ! Au delà du saint des saints, vous entrez dans une nouvelle série de constructions ; voilà une seconde salle hypostyle, communément appelée la salle des fêtes ou le promenoir de Thoutmosis III. C'est une œuvre magnifique, même pour qui sort de la première salle hypostyle ; elle l'emporte d'ailleurs sur celle-ci par le prestige de l'antiquité. Elle est suivie d'un nouveau saint des saints, autour duquel, selon la coutume, se groupe la couronne des chapelles et des chambres latérales. L'une d'elles m'arrête de nouveau dans une longue contemplation.

C'est là-bas, au côté nord-ouest, celle qui reposait sur une seule colonne ; on l'appelait la salle des ancêtres. Ici se trouvait la célèbre table des rois, qui, comme celle d'Abotou, contenait la liste officielle des soixante Pharaons antérieurs à la XVIII^e dynastie. Elle n'y est plus : Prisse d'Avennes l'a emportée en 1843, au péril de sa vie, et elle est aujourd'hui en lieu sûr, au Musée du Louvre. Mais combien il faut regretter qu'un tel monument soit arraché à son cadre historique, où il apparaissait revêtu d'une majesté presque surhumaine ! Bien plus que l'obélisque de Louxor, la Table de Karnak doit avoir la nostalgie du soleil d'Égypte et du mur aujourd'hui écorché dont elle était la voix retentissante. Comment ne pas se figurer que ce sanctuaire était un être vivant, puisque tous ses murs parlaient et racontaient par l'image et par l'écriture la gloire des souverains de l'Égypte ?

Ici s'arrête mon exploration du temple d'Ammon. Suis-je arrivé au bout du monument sans pareil ? Je ne sais, car je vois, au delà, des ruines que mon plan appelle Salle de Ramsès II, mais il me semble que c'en est fait de ma force d'attention. Assis à l'ombre d'un pan de mur, sur un massif bloc de marbre, j'essaie de me recueillir et de ramasser dans la chambre obscure de mon esprit l'immensité du monde architectural que je viens de traverser.

Et pourtant je n'ai encore vu qu'une partie de tant de merveilles, car au temple d'Ammon se rattache étroitement celui de Mout, sa femme, et le mariage de ces deux sanctuaires, presque égaux en grandeur et en majesté, n'est pas le moindre prodige de cet ensemble inouï.

Rentrons, pour nous en donner le spectacle, dans la cour centrale. De là se détache une nouvelle série de constructions qui s'embranche perpendiculairement sur le flanc méridional du temple d'Ammon. Nous y pénétrons par une cour aux murs de laquelle se lisent les fastueuses et mensongères inscriptions de Menephtah, le Pharaon de l'Exode. Cette cour aboutit à un septième pylône, après lequel vient une nouvelle cour, puis un huitième pylône, puis une troisième cour, puis un neuvième pylône, puis une quatrième cour, puis un dixième pylône. Avec celui-ci, nous atteignons le côté méridional de la grande enceinte carrée, dont il est la porte. Après l'avoir franchie, vous êtes sorti du domaine d'Ammon et vous vous trouvez dans celui de sa femme.

Le dixième pylône, en effet, ouvre sur la vaste avenue des béliers orientaux qui va, à 1,500 mètres plus loin, se rattacher aux ruines du grand sanctuaire de Mout. Rien de fantastique comme cette allée monumentale flanquée de figures mutilées qui se développe à travers des décombres, des fondrières et des végétations folles jusqu'au temple de la déesse. Celui-ci, œuvre d'Amenhotep III, est fort ruiné; il a quelque chose de plus archaïque et de plus païen encore que le sanctuaire d'Ammon : les images que vous rencontrez ici, ce sont celles de Bès, l'ignoble et hideux Thersite du Panthéon égyptien, avec des multitudes de statues de la cruelle déesse Sekhmet. Quel milieu pour un poète qui voudrait évoquer les effarements, les angoisses, les cauchemars qui habitaient ce sanctuaire sans pitié! Un lac sacré, en forme de fer à cheval, se développe derrière le temple dont il entoure trois côtés. Il règne une solitude inquiétante au milieu de ces ruines farouches, plus tragiques que celles du temple d'Ammon. La destruction est arrivée ici à une phase plus avancée, celle où la beauté fait place, pour le monument, à quelque chose qui n'a plus de nom; les pierres montrent un visage de camarade et semblent vous regarder avec haine.

À l'ouest de l'enceinte, on voit les ruines d'un autre temple bâti par Ramsès III, en l'honneur de je ne sais quel dieu. Je n'ai fait en quelque sorte qu'effleurer des yeux ces endroits redoutables, qui doivent être particulièrement hantés aux heures des terreurs nocturnes; ils m'ont fait souvenir des malédictions des prophètes, réservant aux araignées, aux chouettes et aux

chacals les temples des idoles et les demeures de leurs adorateurs.

Mais voilà que je me suis laissé attirer hors de l'enceinte ammonienne avant d'avoir donné une idée de tout ce qu'elle contient. J'y rentre pour contempler, à l'angle sud-ouest, le temple de Khons, rattaché à celui de Louxor par l'avenue des béliers occidentaux. Khons était un dieu puissant, au dire de ses prêtres : il suffisait d'envoyer sa statue à Babylone pour qu'elle y exorcisât une princesse égyptienne mariée au roi de cette ville ! Son sanctuaire, qui à lui seul vaudrait le voyage de Thèbes, ne m'a guère retenu ; ma puissance d'admiration fléchissait sous le poids de tant de merveilles. Mais comme il me reste des jambes, je gagne, du côté du nord, les ruines du temple de Phtah. Le grand dieu de Memphis était, à Thèbes, l'hôte d'Ammon, comme celui-ci l'était probablement de Phtah à Memphis. Le saint des saints était flanqué de deux chapelles dont l'une contient la statue de Sekhmet, la déesse à tête de lionne.

C'est une déesse cruelle qui a soif de sang humain ; de cet antre obscur où vous la voyez tapie pendant le jour, elle sort la nuit et elle rôde aux environs pour dévorer tout ce qu'elle rencontre : les fellahs ont grand'peur d'elle et ils racontent à son sujet toutes sortes d'histoires terrifiantes.

Enfin, deux temples d'Osiris, l'un au coin nord-est, l'autre au coin sud-ouest de l'enceinte, voilà, sans parler du lac sacré, ce qui existe dans le pourpris ammonien. Je n'ose pas détailler ce que contiennent les cités de Mout et de Mont : je les ai vues d'une manière si rapide que je craindrais de devoir copier les indications de mes livres pour avoir l'air de parler d'après des souvenirs personnels, et le seul mérite de mes notes consiste dans l'absolue sincérité d'impressions reçues sur place.

Mais comment, encore une fois, décrire toutes ces merveilles, toute cette prodigalité de sanctuaires, toute cette armée de colosses, toute cette débauche de colonnes, d'obélisques, de reliefs, et toutes ces ruines qui jonchent le sol, et tous ces pathétiques débris de statues que vous foulez aux pieds ? Pensez qu'il n'y a ici aucune surface qui soit nue, aucune pierre qui soit muette ; que tous ces murs sont habités, si je puis ainsi parler, par un peuple entier de dieux et de rois, de vainqueurs et de vaincus, dont le va-et-vient incessant ne

laisse pas un instant de repos à la pierre; toutes ces figures parlent, s'animent, racontent, adorent les dieux ou glorifient les rois, et leur gesticulation éperdue pourrait, à la longue, vous faire tourner la tête. Il y a d'ailleurs un certain ordre dans les sujets de ces innombrables tableaux. Aux murs extérieurs, ce sont, comme toujours, les triomphes de Pharaon, c'est l'éternelle bataille de Quadesch, c'est le poème de Pentaour qui la chante, ce sont les triomphes de Sheshonk, le Sésac de la Bible, lorsqu'il vint, la cinquième année du règne de Roboam, avec douze mille chars et soixante mille hommes, piller le temple de Jérusalem. Regardez ces figures d'Hébreux vaincus : comme, à trois mille ans de distance, vous reconnaissez le type caractéristique des enfants d'Israël! Voyez ce défilé innombrable de captifs qui passent, les coudes immiséricordieusement liés sur le dos : ils représentent les villes palestiniennes conquises par le vainqueur. Des inscriptions nous apprennent leurs noms; elles sont mensongères et enflées comme tous ces documents de provenance officielle, où les Pharaons se sont faits les complaisants hérauts de leur propre gloire.

A l'intérieur, les reliefs nous montrent de préférence des scènes liturgiques. Ce sont les rois en adoration devant les dieux, les sacrifices, les processions, les tête-à-tête de Pharaon avec son père. Dans les cours, vous rencontrez partout les rois fondateurs et gardiens du temple : ils sont là, colosses de pierre au sourire hiératique, les uns assis, avec les mains sur les genoux, les autres debout, avançant une jambe et serrant dans leur poing fermé le signe de vie. Si l'on avait pu garder ici et laisser en place tous les trésors qu'on y a trouvés, Karnak serait la plus grande merveille du monde. Il est vrai que, même dans son état actuel, le temple de Karnak n'a pas de rival.

Et si les ruines sont encore tellement vivantes après tous les écroulements de royaumes et de civilisations auxquels elles ont assisté, qu'était-ce donc aux jours de la prospérité, quand l'Égypte entière, à la suite de ses rois, rivalisait pour orner et embellir ce temple unique au monde? Mettre ici, à tout le moins, une stèle qui conservait votre souvenir et vous faisait participer à la protection du dieu, c'était le rêve de tout Égyptien : « Ma mémoire, disait Sinouhit, est dans le temple de tous les dieux. » Aussi le nombre des stèles, des statues et

des *ex-voto* de tout genre s'élevait-il à un chiffre fantastique. Tout ce prodigieux ensemble d'archives de pierre reparait au jour depuis un petit nombre d'années; M. Georges Legrain a exhumé jusqu'à dix-sept mille statues et il est loin, sans doute, d'être au bout de ses découvertes.

Tant de richesses avaient fini par encombrer le temple malgré l'immensité de ses proportions. Sous les Ptolémées, on en était arrivé à ne plus savoir qu'en faire. Et alors on s'avisa d'un moyen héroïque. On creusa de grands trous et on y jeta pêle-mêle tout ce peuple de statues. Les archéologues les retrouvent aujourd'hui en fouillant la terre, tout comme, dans les fondements des murailles de nos villes occidentales, on retrouve les débris des monuments de tout genre qu'on y jeta au III^e siècle de notre ère, après que les barbares les eurent détruits. Cette manière de liquider un passé millénaire est certainement bien révoltante; je dois avouer toutefois que, si je suis choqué du procédé, je suis plus frappé encore de la cause qui l'a provoqué. Voilà donc ce que deviendrait la civilisation, si de temps en temps ne passait sur elle le cyclone d'une grande crise! Elle en serait réduite à détruire elle-même ses richesses, comme une armée en retraite brûle les bagages qu'elle ne peut emporter. Souvenirs qui vous croyiez impérissables, *ex-voto* de l'amour et de la piété, inscriptions qui garantissiez l'immortalité aux hommes, trésors qui rassembliez dans un même sanctuaire l'âme de vingt siècles écoulés, vous n'êtes plus, à un certain moment de l'histoire, que des encombrements et votre place est dans le trou! Vous qui rêvez la gloire comme la suprême récompense de votre labeur, voici la plus lugubre de toutes les vérités qu'il vous faut reconnaître : il viendra un jour où la postérité se chargera elle-même de supprimer votre œuvre et votre nom, pour alléger le fardeau de l'héritage qu'elle emporte à travers les siècles?

Et ce sera la mort éternelle, à moins que la piété d'une génération lointaine ne vienne fouiller les ruines et, aidée par le hasard, exhumer votre mémoire! Mais cela ne se fait que dans les ruines augustes, comme le sont celles-ci. A Karnak, la puissance de résurrection de l'histoire est presque aussi grande que la puissance de destruction du temps. Les heureuses recherches de M. Georges Legrain nous ont restitué un patrimoine d'une valeur artistique et poétique inestimable.

Carrière enviable entre toutes que celle de ce savant ! Installé depuis des années au milieu des ruines, à la tête d'une escouade d'ouvriers qui réalisent jour par jour son rêve, roi de cette solitude merveilleuse qui se remplit, à sa voix, d'un peuple de ressuscités, M. Legrain est peut-être, comme archéologue, l'homme le plus heureux de France et de Navarre. Qu'il trouve ici le bon souvenir des quelques heures pendant lesquelles il a bien voulu me faire les honneurs de son royaume enchanté.

J'ai fait en tout quatre visites à Karnak. Combien je sais mauvais gré à MM. Cook and Son de m'avoir abrégé ce séjour ! Les heures que j'y ai passées ainsi qu'à Louxor ont été de tout point les meilleures de mon voyage : je ne rêverais rien de plus exquis, dans ce soir de mon existence, que de recommencer une carrière scientifique comme explorateur de Karnak. Jeunes docteurs qui viendrez compléter vos études ici, au lieu de l'éternel voyage de Paris et de Berlin, dites-vous bien que je vous envie, et que de bonnes fées ont été auprès de votre berceau !

Il est des souvenirs de Karnak qu'un touriste qui se respecte doit rapporter chez lui, comme on rapporte de Suisse des alpenstoks, ou de Grèce des statuettes de Tanagra. Le premier, c'est un coucher de soleil contemplé du haut du grand pylône. J'ai voulu voir cela, je l'ai vu, et je ne puis pas nier que ce soit inoubliable. Vous avez beau vous être cuirassé contre les suggestions de votre Baedeker et décider de ne pas admirer sur commande : vous êtes subjugué par la majesté de cet horizon thébain tout peuplé de grandes choses, sur lequel dans un ciel féérique descend la gloire du soleil. Le Nil, les palmiers, le désert, les ruines, tout semble frémir dans l'incandescence de cette heure sacrée : on eût dit que la terre d'Egypte avait fait le pari de dompter le barbare septentrional que je suis, et de m'arracher malgré moi un cri d'admiration. O Mizraïm, le voilà !

Le second souvenir qu'il faut rapporter de Karnak, — toujours si l'on a quelque peu d'égard pour sa réputation de touriste, — c'est celui d'une visite des ruines au clair de lune. Au risque de me diminuer dans la considération des gens, je dois avouer que je me suis contenté du clair de lune des Pyramides. L'idée de voir profaner comme à Ghizeh ces trois

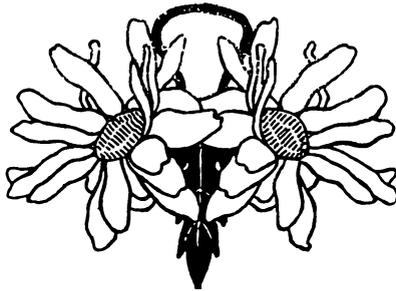
choses sacrées : la nuit, la solitude et le silence, me faisait horreur. Et je décidai de ne pas me joindre à la bande qui devait, selon le programme de MM. Cook and Son, s'abattre comme un vol de sauterelles sur la poésie et sur l'histoire.

J'eus tort toutefois. Contrairement à mon attente, les touristes étaient peu nombreux et ils n'avaient pas organisé de descente de lieux. J'aurais donc pu, si j'avais disposé de vingt-quatre heures de plus, passer une nuit dans les ruines de Karnak. Et rien que ces seuls mots me font encore battre le cœur à l'instant où j'écris. Se figure-t-on bien ce qu'aurait été une soirée pareille? Je suis le familier des ruines historiques; il en est que j'ai visitées aux heures les plus solennelles de la nuit, et je puis dire qu'il n'y a guère d'émotion au monde comparable à celle d'errer sous le regard de la lune à travers ces régions du silence peuplées de fantômes. L'horreur sublime de ce tête-à-tête avec le temps et l'éternité décuple l'intensité de la vie : il n'en connaît pas toute la saveur, celui qui n'a pas au moins une fois passé par là. Et quand ces ruines s'appellent Karnak et que cette lune est la lune d'Égypte, je crois qu'il ne peut rien s'ajouter à la magie de l'heure unique.

Ma bonne étoile me réservait une compensation. Je ne sais si les émotions de la nuit auraient eu un charme plus intense que celui de l'heure matinale dont il m'a été donné de jouir dans les ruines, le jour même de mon départ. J'étais venu leur faire mes adieux, et je m'y trouvai le premier de la journée. A part un gardien indolent qui rôdait de-ci de-là sans faire attention à moi, il n'y avait pas une âme dans l'immense enceinte : j'étais seul avec le soleil, les pierres et les passereaux. Comment oublier cette heure, et comment la décrire? Le calme et la douceur de l'air, la sérénité du ciel, la majesté du milieu, la mélancolie des souvenirs tempérée par la gaité du matin, la pensée d'être le seul spectateur de cette scène incomparable que je ne devais jamais revoir, tout cela faisait un ensemble d'une étrange et merveilleuse beauté. Si j'essaie d'en analyser le charme, j'y trouve d'abord le mélange en apparence contradictoire de deux sentiments : la félicité de respirer sous un tel azur, et l'angoisse qui étreignait le cœur en présence de telles ruines. Mais ces deux impressions venaient se noyer au seuil de mon esprit dans le courant impétueux d'une pensée qui avait conscience d'être éternelle, et qui jouissait avec ivresse

de sa supériorité sur toute la création. Affermi sur cette triomphante certitude, je voyais, avec une indicible volupté, défiler devant moi les séductions de la nature et les fantasmagories du passé; j'oubliais que j'étais moi-même un vieillard destiné à disparaître avant elles, et je sentais couler goutte à goutte l'une des heures les plus délicieuses que j'aie vécues sur terre.

GODEFROID KURTH.



Sur l'Art et les Lettres belges

Les artistes de la pensée et du sentiment. — La miraculeuse aventure des Jeunes-Belgiques. — Théodore T'Scharner.

« Dis-moi qui tu admires, je te dirai qui tu es! » pourrait-on affirmer en modifiant un peu dans ses termes, mais non dans sa signification, le dicton usuel. Car, cette vérité d'expérience vaut dans l'art comme dans la vie. Que nous le sachions ou non, c'est nous-même que nous cherchons dans les œuvres aussi bien que dans les hommes. Et, à moins que l'infatuation ne nous aveugle, un « nous-même » meilleur, plus parfait, plus volontaire, qui dise ou qui exécute, soit dans le domaine de la pensée, soit dans celui de l'action, ce que nous nous sommes contentés de rêver. L'artiste qui a subjugué notre admiration est devant nous comme le représentant de notre idéal réalisé. Ses ouvrages nous émeuvent parce que nous avons eu part, obscurément, à leur création. Ils expriment, et il nous semble qu'ils traduisent le sentiment confus qui s'agitait en nous, sans que nous ayions su ou pu lui donner forme. Cette beauté qui nous apparaît, nous frappe comme un pressentiment vérifié. Et c'est une commotion étrange, mêlée de tristesse et de joie. Elle était en nous, désir indistinct, aspiration à moitié voilée, et voici qu'elle surgit tout à coup à nos yeux, incarnée, vivante, parée de tous les prestiges impérieux de l'art. Mais elle n'est plus nôtre, elle est sortie des possibilités, des ombres de notre esprit, pour prendre clarté et force dans celui d'un autre. Ainsi, chacune des grandes œuvres d'art qui conquiert notre adhésion enthousiaste nous ravit peut-être une parcelle de nous-même. Parmi celles qui s'imposent de la sorte à un grand nombre d'esprits, il en est peu qui ne soient comme le reflet magnifique des aspirations contemporaines, comme l'écho retentissant de voix éparses, trop faibles ou trop timides pour se faire entendre

et auxquelles l'artiste a servi d'interprète. C'est là l'histoire de presque tous les maîtres que M^{lle} Biermé a groupés avec beaucoup de discernement sous la qualification d'*Artistes de la pensée et du sentiment* (1). La grandeur de Constantin Meunier et l'énergie pathétique de Laermans, par exemple, ne sont pas d'eux seuls; elles sont également du temps. Elles participent des événements sociaux et scientifiques qui ont fait de l'organisation moderne du travail un instrument merveilleux et effroyable de puissance et de misère, de vie et de mort; de l'évolution matérielle et spirituelle qui, en créant plus de richesse, a créé en même temps plus de pauvreté, et une pauvreté plus lourde et plus amère, parce que plus dénuée d'espérance; des mouvements politiques, enfin, qui ont dressé devant le monde des grands, des dominateurs, des favorisés de toute espèce, cet autre monde, la face impénétrable et sombre de ce monde du travail manuel, peuple fourmillant des usines, des mines et de tous les lieux de labeur de la terre; multitudes agitées parfois de remous paniques et d'où semblent s'élever alors comme une houle de murmures menaçants et de cris tragiques.

L'émotion que lui a donnée le spectacle de notre civilisation si admirable et si misérable, édifice prodigieux, bâti, comme les Pyramides, avec la sueur et la chair des foules esclaves, s'est exprimée sous des formes différentes chez M. Mellery. On se rappelle les compositions décoratives sur fond d'or, où l'artiste, hanté par on ne sait quel idéal de douceur et de fraternité un peu saint-simonien, chargeait des figures allégoriques de signifier au spectateur de beaux préceptes de vertu utilitaire et de solidarité. Dans ces ouvrages M. Mellery a assigné à son art une mission qui tient de l'apostolat. Mais l'auteur de ces peintures didactiques est, en même temps, un fervent de la vie intérieure. Il sait que celle-ci est le véritable fondement de notre être, le lieu de méditation et de silence où toute pensée prend force et éloquence. Cette conception, il l'a rendue sensible particulièrement dans *l'Ame des choses*, une série de dessins et de tableaux, commencée il y a nombre d'années

(1) *Les artistes de la pensée et du sentiment*, par Maria Biermé. Vol. ill. (Bruxelles, Belgique artistique et littéraire.)

et à laquelle il n'a cessé d'ajouter depuis. C'est là, surtout, qu'il est admirable ou, du moins, c'est là que nous l'aimons. Il nous montre des coins d'atelier, de chambre, de maison, un corridor au détour duquel on aperçoit une porte entr'ouverte, les premières marches d'un escalier... Grande simplicité; rien d'arrangé en vue d'un effet pittoresque ou sentimental : la vie ordinaire dans les aspects ordinaires de son intimité, dans la continuité si belle, jour après jour, de ses études, de ses occupations, de ses joies puissantes et taciturnes; dans sa monotonie si riche de sensations et d'inspirations pour les cœurs profonds et les esprits méditatifs. A qui sait la regarder, la vie ordinaire, toujours en travail, nourrie de pensées et d'actes, de projets et de réalisations, paraît pleine de mystères et de cheminements obscurs. Et il se dégage de sa contemplation comme de l'idée du temps trop fixement considérée, on ne sait quelles puissances de vertige.

M. Alfred Delaunois, lui, est moins de la pensée et du sentiment que de l'âme. La vie qu'il évoque dans son œuvre est ordinaire, elle aussi, dans un certain sens, mais c'est une vie tout enfermée en elle-même, limitée du côté du monde, ouverte seulement du côté de l'au-delà; une vie toute dirigée, au travers d'une tradition ininterrompue de prières et d'agenouillements, vers un but à la fois lointain et proche, un but qui doit luire aux yeux des reclus de la même façon que, dans une des plus impressionnantes aquarelles du jeune maître, *Prière du soir au couvent*, l'autel illuminé de cierges qui scintille au fond de la perspective enténébrée, à l'extrémité des arches d'ombre et de recueillement de la nef.

M. Delaunois entend merveilleusement le langage muet des lieux de dévotion. Il en affectionne la *vastitude*, les formes elliptiques, les murailles nues, les surfaces patinées par les siècles, sur lesquelles les clartés avaries des vitraux et les flammes tremblantes des lampes votives mettent des reflets chauds et des lueurs diffuses. Mais ce n'est point le pittoresque qu'il recherche davantage, car, pour lui, les choses sont avant tout des figures de l'esprit.

M^{lle} Biermé a saisi avec beaucoup de finesse le lien, mystique pour ainsi dire, qui unit les maîtres fort divers à tous les égards qu'elle s'est attachée à célébrer dans son livre. Ils présentent ce trait commun que leur activité à tous est commandée

par un idéal, idéal qui agit sur elle non point comme un dogme imposé, mais comme une aspiration. Ils ne l'ont pas choisi; il s'est formé en eux. Dès leurs débuts, il était dans la vocation de leur art, et tous les efforts, toutes les manifestations de celui-ci, depuis, ont contribué à le dégager, à le déterminer avec une netteté toujours plus grande. Et, d'un autre côté, chaque année, chaque jour, chaque heure qui s'écoulait, mélangeant plus de vie et plus d'expérience aux volontés et aux idées directrices de cet art, il s'est fait, nécessairement, qu'il a tendu à élargir sans cesse ses horizons, à enfermer plus d'humanité émouvante en des œuvres d'une originalité accrue.

La carrière de M. Fernand Khnopff offre le spectacle des mêmes phénomènes, sous des modalités particulières. La vie qu'il veut peindre, dont il veut mettre l'inquiétante image devant nos yeux, c'est bien toujours celle de la pensée et du sentiment, mais considérée sous l'angle de la synthèse. Pour qui prétend trop les approfondir, la pensée devient énigme, le sentiment, obscurité. Et dans cette voie, il n'est pas rare que l'intelligence, grisée de spéculations et d'hypothèses, égarée dans l'affolant labyrinthe d'un univers où tout est question, finisse par retirer — comme maints scolastiques du moyen âge, — toute réalité à la réalité, pour la mettre tout entière, non pas même dans les opérations de l'esprit, mais dans certains signes investis de propriétés et de vertus cabalistiques.

On pourrait attribuer à une disposition spirituelle analogue l'hermétisme de quelques-unes des œuvres de M. Khnopff, de ces compositions dont les figures, d'une précision classique, enferment dans leurs contours une pensée tellement concentrée qu'elle en devient impénétrable. De là aussi, dans la décoration de la demeure de l'artiste, dont M^{lle} Biermé nous apporte une description détaillée; dans la construction et l'aménagement de ce « Castel de rêve », de cette « maison du Passé et du Futur » — pour user des poétiques métaphores de l'ingénieur critique — ce mélange assez déconcertant de nobles inspirations et d'imaginations d'un caractère un peu puéril aux yeux des non-initiés.

La fréquentation assidue des altitudes n'est pas sans danger pour le philosophe. Elle est plus périlleuse encore pour l'artiste. Il y risque de détruire en lui-même avec le sentiment, la chaleur de la vie. La vie étant matière et l'humanité, imperfec-

tion, à force de vouloir spiritualiser l'une et perfectionner l'autre, on finit par réduire l'une et l'autre à l'état de fantômes glacés. Tel n'est pas le cas, heureusement, pour M. Khnopff. Si ses inclinations le poussent à s'éloigner de la réalité ou à s'en isoler, l'instinct très sûr des nécessités de l'art qui agit en lui, l'entraîne, au contraire, à s'en rapprocher. Il aime les mythes et les légendes, pour les réincarner sous des apparences en quelque sorte obliques, en des œuvres où, n'étant représentés que par allusion, ils paraissent à la fois présents et invisibles. Mais il n'aime pas moins la réalité, substance unique des arts plastiques, en dehors de laquelle, du reste, bien qu'elle ne soit, si l'on veut, que leurre et illusion, nous ne saurions rien concevoir, pas même l'inconnaissable!

En résumé, un art très réfléchi, très prémédité, qui, dans ses origines ou dans ses intentions, s'affilie à celui de Gustave Moreau, de Burne Jones, de Watts; un art très représentatif des tendances idéalistes qui se manifestèrent dans l'art et dans les lettres, il y a un peu plus d'un quart de siècle, par réaction et révolte contre les systèmes matérialistes qui prévalaient à cette époque. A l'excès de la grossièreté répliqua l'excès du raffinement; au trois-six de Zola, l'élixir de Mallarmé. L'un et l'autre excès semblent en défaveur, aujourd'hui; dans le fond, ils étaient également faux, parce que également fondés sur des théories absolues, insoucieuses des faits et, par conséquent, incapables de résister à l'épreuve de la critique et du temps. Néanmoins, le succès des œuvres de M. Khnopff en témoigne — si, toutefois, ce succès n'est pas dû surtout au talent de l'artiste — le symbolisme artistique a toujours des fidèles. Mais, le courant qui persiste dans ce sens n'a rien de l'impétuosité et des puissances généreuses de fécondation de celui qui a exalté jusqu'à l'héroïsme les visions de Meunier et rempli l'œuvre de Laermans des pénétrantes expressions d'une pitié fraternelle pour les humbles, les pauvres, les obscurs, pour tous les écrasés, les « las d'aller », comme dirait Eekhoud, de ce monde où la douleur est plus commune que le travail et le pain!

Les deux autres artistes auxquels M^{lle} Biermé a fait place dans son livre, MM. Beuck et Degouve de Nuncques, ne révèlent pas aussi clairement dans la teneur de leur art les influences de l'ambiance sociale. M. Beuck, dont le talent impulsif subit,

actuellement, une sorte de crise de maturité, s'est signalé d'abord par d'âpres dessins, d'un trait sommaire et haché, qui traduisaient les fantaisies hallucinées d'une imagination triste. La détresse, la mort, l'épouvante habitaient ces œuvres qui semblaient gravées avec l'outil dur et gauche d'un maître gothique. On percevait là une violence de sensation très impressionnante et qui était servie plutôt que contrariée par les insuffisances visibles du métier de l'auteur.

La vie ingrate, absorbée par des travaux assujettissants, à laquelle la nécessité obligeait M. Beuck ayant pris fin, son art s'est dépouillé de sa fébrilité un peu hâtive, pour s'affermir et s'approfondir. Et il est permis d'attendre beaucoup d'un artiste qui, comme lui, s'est signalé dès l'origine par des œuvres si significatives.

Toute la carrière déjà longue, toute l'œuvre déjà considérable de M. Degouve de Nuncques dénonce l'effort continu, tantôt heureux, tantôt malheureux, d'une personnalité très originale qui poursuit obstinément l'expression complète de sa pensée. Cette pensée est celle d'un rêveur, d'un contemplatif, d'un élégiaque, nous voulons dire d'un esprit pour lequel le monde et les choses sont des objets, non point d'observation, mais de réflexion et d'enchantement. La nature, avec toutes ses beautés, avec ses lignes, ses colorations, ses mille accidents gracieux ou grandioses n'est devant lui que comme le lieu variable d'un songe éternel et solitaire, d'un songe où la réalité contracte on ne sait quelles apparences magnifiques et taciturnes.

Le mouvement est absent de son œuvre; il est rare qu'une figure anime de sa présence ses immobiles paysages : sites d'hiver sur lesquels la neige étend comme un silence de plus; jardins touffus serrés autour d'une maison close; parcs où les arbres en quinconce semblent se contempler dans l'eau miroitante du bassin circulaire qu'ils entourent... Que les paysages qu'il évoque soient du printemps ou de l'automne, qu'ils soient dans l'illumination de midi où les ombres hésitantes du crépuscule, ils ont toujours quelque chose de lointain, de voilé, de légendaire. C'est que la vision chez lui est plutôt méditation. Un paysage avec ses perspectives, ses alignements d'arbres, ses habitations éparses, la fumée qui s'élève au-dessus d'une cheminée de ferme, le frisson de la rivière ou la face ténébreuse de l'étang, le brouillard qui rampe le matin ou qui

descend le soir à la surface des cultures; toutes ces choses stables ou changeantes, avec l'atmosphère où elles baignent et dont elles reçoivent leur physionomie, s'imposent à lui moins comme des aspects de nature que comme des aspects de pensée, comme des aspects de sa propre pensée. Partout, c'est la réalité humble, simple, coutumière; partout aussi, le rêve qui la regarde, ravi ou mélancolique, mais silencieux comme s'il craignait de la voir se dissoudre et se dissiper ainsi qu'une belle illusion...

On le voit, tous les artistes auxquels M^{lle} Biermé a consacré les enthousiastes études réunies dans son livre sont de ceux qui donnent à la pensée. Ils se distinguent de la sorte de la masse de leurs confrères belges, qui, pour la très grande majorité, donnent plutôt à la sensation. Mais, il va de soi que l'auteur de ce recueil n'a pas prétendu épuiser la matière. Son dessein était seulement d'exprimer ses admirations les plus chères, celles qui s'étaient imposées d'abord à lui. Et l'on peut ajouter qu'il l'a exécuté avec une ardeur et une sincérité dont ses lecteurs apprécieront tout le prix.

*
* *

La *Miraculeuse aventure des Jeunes-Belgiques!* Voilà un titre qui ne manque ni de panache, ni de fierté! Si l'enseigne d'un livre doit permettre de préjuger de son contenu et des tendances de son auteur, celle que M. Thiry a accrochée au seuil de son volume (1) n'est vraiment pas mal choisie. Il a quelque chose d'exorbitant, d'hyperbolique, un accent de fable et de légende qui ne sera pas pour déplaire aux jeunes gens — s'il en reste! Mais pourquoi n'en resterait-il pas? — aux jeunes gens capables encore de cet amour fol et désintéressé des lettres et de l'art, de ce « romantisme », pour tout dire d'un mot, que nos arrivistes d'aujourd'hui tiennent probablement à naïveté, mais qui étaient fort communs chez les premiers collaborateurs des « jeunes revues » d'antan... « Jeunes revues » qui sont de si vieux souvenirs : *Jeune Belgique*, *Basoche*, *Wallonie*, qui florissaient il y a une trentaine d'années et dont les fascicules, sous leurs

(1) LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES-BELGIQUES. Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.

couvertures aux teintes fanées, blanchies, jaunies, étalés dans des vitrines à l'Exposition de l'an dernier, faisaient figure de reliques de la vie, classées avec vénération dans les casiers de quelque musée de la mort!

M. Thiry est, apparemment, resté romantique par quelque côté. Son titre déjà le donne à supposer. D'autre part, il se comprendrait mal, sinon qu'au lieu de *chiner* ses aînés — à l'exemple de la plupart des générations d'écrivains qui ont suivi la nôtre — il ait consacré trois cents pages à commémorer leurs hauts faits, sous un titre qui a l'air d'avoir été dérobé à une chanson de geste ou à quelque conte merveilleux, rempli de héros chevaleresques, de dragons pourfendus et de princesses délivrées!...

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu beaucoup de batailles à la *Jeune Belgique*, de pas d'armes, de tournois; on y a donné et reçu pas mal de coups, au figuré, bien entendu, car, alors comme maintenant, ces combats ne faisaient couler que de l'encre! A l'origine, elle eut souvent maille à partir avec des académiciens, des professeurs de rhétorique, des célébrités de provinces, des poètes classiques qui sortaient non pas des catacombes, mais des *caveaux* pour gémir sur les audaces irrespectueuses de la revue et les condamner. Mais, quelque imagination que l'on possède, on se représenterait malaisément toutes ces bonnes gens-là sous les espèces de monstres mythologiques, préposés à la garde d'un trésor ou d'une beauté infortunée. Le rôle de monstre ne leur convenait pas, du reste, parce qu'il comporte quelque chose d'excessif et d'extravagant, mal adapté à des êtres tels qu'ils étaient, vieux, vertueux, partisans de l'ordre établi, des métaphores consacrées par les bons auteurs et, en général, de toutes les opinions raisonnables. Leurs noms rendent un son si creux dans la mémoire que l'on s'étonne de les entendre citer encore. Qui se souvient de Benoît Quinet, de Charles Potvin, du docteur Valentin? Ils étaient si vagues, si inconsistants, que l'on se demande comment la fantaisie a pu venir à quelqu'un de jeune et de vivant de s'attaquer à eux ou de riposter à leurs attaques! Les Jeunes-Belgiques n'avaient pas le choix, il est vrai, et devaient bien épuiser comme ils pouvaient l'humeur belliqueuse et polémique qui était de leur âge!

M. Thiry s'est constitué l'historien, insuffisamment informé,

quelquefois, de ces controverses, discussions, escarmouches, attrapades littéraires, fort amusantes pour la galerie, à l'époque, et qui ne laissent pas que de paraître assez puériles, aujourd'hui. Etant jeune, de tempérament combatif et, aussi, amoureux de l'anecdote, du mouvement, du pittoresque, il a fait à ces querelles, de même qu'à certains conflits personnels que tout le monde avait oubliés, une place démesurée dans son récit.

L'histoire de la *Jeune Belgique* n'est pas là. Les véritables événements de cette histoire, événements dont M. Thiry parle peu ou pas du tout, ce sont, non pas les algarades plus ou moins divertissantes, mais les œuvres qui, durant cette période de fièvre et d'émulation, se succédaient sans interruption.

L'apparition de quelque beau livre de Lemonnier, de Picard, de Giraud ou d'Eekhoud, de Séverin ou de Maubel, ou de Gilkin, faisait seule émotion réelle et durable. C'est à l'aide de ces livres qu'il faudrait faire l'histoire de la *Jeune Belgique* ou, plutôt, du mouvement que, concurremment avec l'*Art moderne*, la *Wallonie*, etc., elle a créé et entretenu. C'en sont là les monuments. Et le reste n'est que poussière, poussière du chantier où l'on travaillait.

Dans son récit, d'ailleurs amusant, M. Thiry a remué surtout cette poussière. On peut dire qu'il aurait été plus intéressant d'essayer, par exemple, de faire l'histoire de l'évolution des idées défendues par certains Jeunes-Belgiques quant au principe de l'« art pour l'art », au dogme du vers traditionnel, etc., et de l'influence que ces idées, que la discussion avait tendu, naturellement, à rendre de plus en plus intransigeantes, ont exercée sur les ouvrages de leurs protagonistes. Ou, à un autre point de vue, de tenter de nous montrer que les scissions successives qui affaiblirent la *Jeune Belgique* furent moins dans le caprice des hommes que dans la fatalité des choses, dans le hasard qui avait uni momentanément pour une action commune des esprits de tendances et d'ambitions tout opposées, amoureux, les uns, d'ordre, de clarté, de doctrine; les autres, de liberté absolue.

On était parti ensemble, du même pas ardent, animés d'un désir unanime, associés par une apparente communauté d'idées et de volontés. Puis, le temps a agi... Aventure qui n'a rien de miraculeux. Après avoir marché longtemps, côte à côte, on

s'étonne, quelque jour, de se découvrir si différents, sinon si contraires. On s'aperçoit que l'harmonie qui régnait entre tous était faite du silence de chacun. La petite troupe diminue, cependant, se disperse peu à peu et avec d'autant plus de rapidité qu'elle compte de personnalités originales. Et quelques années ne se sont pas écoulées que, chacun étant venu à la plénitude de son art et de sa pensée, il ne reste plus du groupement primitif que le souvenir. Souvenir très cher, du reste, où rien ne survit que le sentiment fort et généreux des solidarités d'enthousiasme dans lesquelles on a vécu.

Certes, ces désagrégations ne vont ni sans tristesse, ni sans amertume. Mais, celles-ci dissipées, on ne saurait concevoir de regrets de phénomènes si nécessaires et si inévitables. En effet, s'il est bon à l'artiste débutant de s'affilier, selon ses affinités esthétiques, à quelque cercle, à quelque revue militante, pour y connaître les stimulations et les encouragements d'un milieu sympathique, il lui est encore meilleur, plus tard, d'en sortir, de soustraire son individualité aux influences d'une ambiance ou, par la force des choses, un corps de doctrine, une sorte de tradition plus ou moins restrictive tendent à se former et, quelquefois, à s'imposer.

*
* * *

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. » Ainsi parle Pascal, et, au point de vue où il se plaçait, il n'y avait point de fictions, ni même de réalités positives qui ne dussent lui paraître de pures vanités. Tout en consentant qu'il avait raison et que l'art et la vie sont également vanité, peut-être pourrions-nous observer que celui-là a cependant supériorité sur celle-ci, en ce sens qu'il est désintéressé et ambitieux surtout de chimère. A un autre égard, on aurait pu objecter à l'auteur des *Pensées* que l'attrait d'une peinture réside moins dans la « ressemblance des choses » qu'elle contient que dans la personnalité du peintre, dans ce que ce dernier a mélangé inconsciemment de lui-même à ces choses en les représentant.

On n'errerait pas en disant, principalement lorsqu'il s'agit du paysage, que tout l'art est là. Et il y est bien plus à présent que jadis, qu'à l'époque où des règles de composition, de symétrie, de convenance s'imposaient à l'artiste. Ces règles,

les grands les enfreignaient, mais elles soutenaient l'infirmité des médiocres; elles leur étaient un secours, de la même façon que la métrique et la rime à la pensée indigente du mauvais poète. Maintenant que notre désir de vérité et de réalité a emporté ou énervé les vieilles lois esthétiques, la nature, sous tous ses aspects, est devenue un champ banal où chacun peut prendre selon son plaisir ou selon ses forces. Elle se prête, égale, indifférente, à tout le monde. Comme la terre glaise, elle est malléable, plastique, docile à la main qui la travaille, que ce soit celle du sculpteur ou celle du potier, pour donner forme à un dieu ou à une cuvette!... C'est la page blanche où les uns inscrivent leur originalité; les autres, en plus grand nombre, leur insignifiance...

Dans la foule des paysages de tout genre, qui composent l'élément principal de la majeure partie de nos expositions, il en est quantité qui témoignent d'une vision exacte et exercée, de bonnes qualités d'exécution, d'un ensemble de mérites matériels appréciables. A peine s'y arrête-t-on, pourtant. Ils sont irréprochables, sans doute, mais ils n'ont rien à nous dire. Le peintre a mis dans son œuvre tout son savoir-faire, toute sa virtuosité, mais rien qui ne soit qu'à lui-même, rien qui décele une sensibilité personnelle, unique, reconnaissable. Ses facultés professionnelles sont visibles, évidentes, mais point son tempérament qui, étant quelconque, ne saurait prendre relief et apparence.

Ces observations ne sont pas nouvelles et elles ont même entraîné certains de nos confrères, qui en avaient été frappés également, à regretter la séduction que semble exercer le paysage sur nombre de nos peintres, mais, au fond, ce n'est pas le paysage qu'il aurait fallu condamner, c'était ceux qui s'y adonnent sans posséder les aptitudes artistiques propres à leur permettre de briller dans un genre où tout est de l'artiste, précisément parce que tout y est de la nature.

T'Scharner, auquel la librairie Van Oest vient de consacrer une intéressante monographie (1), était de ceux dont les paysages s'imposaient à l'attention, même lorsqu'ils étaient

(1) THÉODORE T'SCHARNER (1826-1906). Un vol. illustré. Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire Van Oest et C^{ie}.

confondus au milieu de la cohue et de l'encombrement des grandes expositions.

Ce n'est pas cependant qu'il sollicitât l'intérêt du passant par la violence de sa manière ou par la décision de son style. Sa personnalité était plutôt enveloppée, discrète, ennemie du bruit et des manifestations. Telle on la devinait dans son œuvre, telle elle apparaît également dans la biographie que M. De Bruyn a tracée de l'artiste.

Il y avait en lui la volonté, la nostalgie d'un art plus libre, plus sincère, plus appliqué à la réalité vivante de la nature que celui qui prévalait encore en ses jeunes années. Il y alla d'abord, comme bien d'autres, à moitié d'instinct, à moitié sous l'influence du courant spirituel qui, en France comme chez nous, détournait peu à peu l'art de l'idéalisme, qu'il fût classique ou romantique. Plus tard, il fit partie avec Coosemans, Artan, Baron, Dubois, Meunier, Rops, Verwée, etc., de cette *Société libre des Beaux-Arts*, qui avait pour organe l'*Art libre*, dirigé par Camille Lemonnier. « On avait senti, écrit celui-ci dans son beau livre sur l'*Ecole belge de peinture*, on avait senti la nécessité de se grouper dans une affirmation énergique du principe de liberté; le règlement de la Société des Beaux-Arts formula un programme qui nettement partageait les ateliers en deux camps, les conservateurs et les révolutionnaires. »

T'Scharner fut mêlé aux luttes qui suivirent; il œuvra et exposa avec les maîtres de la nouvelle école; fut loué ou houspillé avec eux par la critique amie ou adverse. Mais il restait, en général, au second plan. Il n'était pas révolutionnaire de tempérament, c'est-à-dire que, professant des idées en opposition avec les opinions et principes académiques régnants, il se serait volontiers contenté de les affirmer en les appliquant dans son art, tranquillement. Il était, en somme, plus soucieux de penser librement que de persuader aux autres qu'ils ne pourraient bien penser qu'en pensant comme lui. Puis, les révolutionnaires sont, en général, plus pressés de démolir pour se donner de l'espace que de construire, ou, du moins, s'ils édifient, c'est hâtivement et l'épée à la main. A cette heure-là, qui est celle du combat, il est utile d'être en nombre; à celle du travail, qui vient ensuite, il est préférable d'être seul...

Peut-être T'Scharner a-t-il trop aimé la solitude. Son art, l'art tel qu'il le rêvait, y a gagné certainement; sa réputation

y a perdu. Il a hanté les Ardennes, la Campine, le littoral, il a fini par se fixer à Furnes, et la fréquentation de ces contrées diverses lui a inspiré des œuvres, parfois très remarquables, dans lesquelles on retrouve les caractéristiques du talent de délicatesse et de sincérité de leur auteur; mais il a vécu trop à l'écart; il n'a pas été assez de son propre parti; sans doute n'a-t-il pas compris qu'il fallait quelquefois savoir être injuste et partial et, en tout cas, servir et soutenir les autres pour être, à son tour, servi et soutenu par eux. L'obscurité — une relative obscurité, si l'on veut — est souvent la rançon de l'indépendance pour les artistes de ce temps et de ce pays-ci. T'Scharner ne l'ignorait pas probablement, sans autrement s'en attrister, parce qu'il était vaillant de corps, bienveillant d'esprit et, par-dessus tout, enclin à une modestie qui se peint joliment dans cette réflexion, empruntée à une des lettres de l'artiste, que M. De Bruyn cite dans la conclusion de son livre : « Hélas! les chefs-d'œuvre restent souvent en nous. Enfin, c'est déjà bien beau que de pouvoir les rêver : il y a tant d'âmes méritantes qui n'ont pas même ce bonheur-là. »

ARNOLD GOFFIN.



Critique des Critiques

Tancrède de Visan — J.-H. Retinger — Albert Reggio
Augustin Cabat — Vicomte de Broc — Maurice Gâchez
Victor Kinon — Paul Halflants.

Maints livres de critique requièrent, depuis des semaines, mon appréciation... Pendant les longues journées de mer, et à travers les hasards de ma vie orientale, ils furent des compagnons aimés, me suggérant sans cesse le rappel des chères Lettres occidentales; je voudrais dire à présent le plaisir intellectuel qu'ils me donnèrent et les réflexions qu'ils me dictent.

Je mettrai tout d'abord hors pair le vraiment beau volume de Tancrède de Visan : *L'Attitude du Lyrisme contemporain* (1).

Parmi les jeunes gens entrés dans l'arène littéraire, il y a quelque dix ans, il n'est peut-être point de personnalité qui se soit développée plus harmoniquement et plus rapidement que celle de Tancrède de Visan; ses *Lettres à l'Elue* révélèrent une sensibilité de qualité fine et frémissante; doué comme il l'était, il aurait conquis aisément le succès par ces jeux spécieux de psychologie — baisers sur un miroir! — qui en nos temps de modernité nerveuse sont assurées d'un prompt succès. Mais ce rêveur avait des fonds d'énergie qui le prédisposaient à la combativité; cette combativité, il la voulut armée d'érudition et de méditation; il lut, non pas uniquement pour jouir, mais pour comprendre; l'esprit de synthèse lui apparut inséparable de l'esprit d'analyse... Méritoire effort en nos heures de polygraphie facile et élégante, grâce auquel Tancrède de Visan s'est rangé du coup parmi les critiques de race!

A ce livre sur *L'Attitude du Lyrisme contemporain* — je n'aime pas ce mot théâtral d'attitude! — on peut reprocher d'être déjeté et incomplet; l'auteur va au devant de ce grief, en nous avertissant que ces études ne sont que des « matériaux rassemblés en vue d'un livre futur » où Tancrède de Visan détermina les courants généraux de la poésie lyrique. Souhaitons qu'une telle œuvre nous soit donnée un jour; à cette œuvre-là, à en juger par l'esquisse que nous en possédons, on peut prédire qu'elle constituera, pour l'Histoire des Lettres, un document précieux et qui ne vieillira pas.

La « contribution » de Tancrède de Visan a tout d'abord un grand mérite

(1) Paris, Mercure de France.

général : c'est à propos des principaux « réalisateurs » du symbolisme, de dégager lumineusement le processus de l'idée symboliste de l'ensemble des notions confuses — préjugés et dithyrambes! — dont elle fut embroussaillée à plaisir. On ne compte plus les histoires anecdotiques du symbolisme. Ce qui nous manquait et ce que Tancrède de Visan a commencé à nous donner, c'est la véritable critique du symbolisme, de sa genèse, de son épanouissement et de sa cristallisation dans des chefs-d'œuvre.

Cette thèse générale qui forme l'unité du livre de Tancrède de Visan ne préjudicie d'ailleurs en rien à la recherche de la spécialité psychologique propre à chacun des maîtres du symbolisme. Sous le couvert d'une « histoire d'idées », de Visan a brossé, d'un faire compréhensif et souple, des portraits de Maeterlinck, de Barrès, de Verhaeren, de de Regnier qui retiennent le souvenir par leur inoubliable relief intellectuel et leur particulière netteté. Démonstration non encore faite jusqu'à présent, du moins avec une si péremptoire lucidité, de ce fait qu'à raison même de la fluidité de sa doctrine, le symbolisme permit à ses fidèles de se développer magnifiquement, chacun dans le sens de son individualité propre, et d'augmenter ainsi les apports nouveaux que les Lettres doivent à ce grand mouvement d'art...

Beau livre, encore une fois, que le livre de Tancrède de Visan, beau livre, pour ce qu'il contient et pour ce qu'il promet!

* * *

On serait tenté de reprocher à l'*Histoire de la littérature française du romantisme à nos jours* (1), par J.-H. Retinger, de ne pas tenir les promesses de son titre : cet « aperçu » manque évidemment de proportions et d'équilibre; il se dépêche à travers le romantisme, bouscule hâtivement le Parnasse et n'a qu'une attention sommaire pour le naturalisme. M. Retinger ne ralentit sa course qu'au contact avec les écoles les plus contemporaines. Mais de quoi nous plaindrions-nous? On a tout dit — en bien et en mal — sur Hugo, Leconte de l'Isle, Flaubert et Zola, tandis que l'essentiel reste à dire sur Baudelaire, Verlaine et Mallarmé. Dans l'âpre controverse qui continue à se mouvoir autour de ces grands noms, je ne prétends pas que M. Retinger apporte des jugements définitifs; tout au moins les pages qu'il consacre à ces maîtres et à leurs influences profitent-elles des motifs de sympathie ingénieusement et parfois brillamment exposés... Je sais particulièrement gré à M. Retinger de n'avoir point traité Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam avec la dédaigneuse parcimonie, coutumière aux historiens littéraires; d'autre part, ses pages sur Huysmans — de qui, transposant le mot de Gautier, il écrit que c'est un artiste pour qui le monde immatériel existe — sont hautement compréhensives. A la faveur de quoi je pardonne volontiers à M. Retinger telles appréciations qui seraient des gageures, si elles n'étaient des distractions! Songez donc qu'il qualifie M. Marcel Prévost de « romancier profondément catholique »... Pourquoi pas Willy?

* * *

(1) Paris, Grasset.

A part de courtes esquisses de Melchior de Vogué et sur Barrès, et une étude très dense « autour de l'Italie intellectuelle et littéraire », la littérature proprement dite n'occupe guère de place dans le nouvel ouvrage de M. Albert Reggio : *Regards sur l'Europe intellectuelle* (1)... Ce livre intéresse surtout le critique par sa préface où M. Reggio prétend analyser « un nouvel état d'esprit critique ». Si je comprends bien cette sorte de proclamation — car M. Reggio est un auteur plutôt difficile et son écriture se complait dans une somptuosité alambiquée — ce nouvel état d'esprit critique se signifierait par un heureux mélange de la raison et du sentiment, de la tradition objective et de la personnalité de l'écrivain, de l'impression individuelle et du respect de l'opinion publique... Cette dernière proposition vous apprendra que M. Reggio vise, selon sa propre expression, à « démocratiser la critique »... J'ignore comment il s'y prendra pour opérer cette « démocratisation », mais je lui souhaite sincèrement de n'y pas réussir : la critique démocratisée n'aurait découvert ni Baudelaire, ni Maeterlinck, ni de Regnier; à une critique démocratisée, la littérature perdrait tout ce que gagnerait les Paul de Kock, les Georges Ohnet et les romans de policiers!

* * *

Et voici de la critique cinématographique... Titre du spectacle : *Les porteurs du flambeau* (2), par Augustin Cabat... Les films vont de Homère à Victor Hugo. Soixante-trois instantanés d'une soixantaine de lignes chacun, parmi lesquels il en est de mauvais, de médiocres et quelques-uns d'un lumineux relief... Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque irrespect — et comme une sorte d'impertinence critique — à expédier ainsi, sommairement et pêle-mêle, à la bousculade, les dépositaires, à travers les âges, du génie humain?

* * *

Comme il sied, le vicomte du Broc traite avec plus de décence les *Femmes auteurs* (3), puisqu'il consacre quatre pages à M^{me} de Sévigné! Livre soigneux, un peu gris dans son ensemble, mais dont certaines pages — celles notamment consacrées à Eugénie de Guérin et à M^{me} Swetchine — ont du charme.

Le vicomte du Broc semble redouter l'oubli pour le nom de M^{me} Deshoulières... Qu'il se rassure : les « prés fleuris qu'arrose la Seine » sont une garantie d'immortalité!

* * *

Il me reste à parler des livres de trois critiques belges, vis-à-vis desquels mon appréciation tardive est d'autant moins excusable que j'ai, vis-à-vis de leurs auteurs, trop indulgents pour mon modeste effort littéraire, des motifs particuliers de gratitude : *Les Masques belges* (4) de M. Maurice Gauchez,

(1) Paris, Perrin.

(2) Paris, Perrin.

(3) Paris, Plon.

(4) Mons, La Société Nouvelle.

les *Portraits d'auteurs* (1) de Victor Kinon et *Religion et Littérature* (2) de l'abbé Paul Halfants.

On peut souscrire pleinement à cette déclaration que M. Maurice Gauchez inscrit au seuil de son second volume des *Masques* : « Qu'il n'a écrit que sa pensée pour la seule joie d'être sincère, honnête et probe. » L'œuvre de M. Gauchez se distingue en effet par une parfaite droiture intellectuelle; désireux moins de juger que de comprendre, il s'est attaché à discerner avec une perspicacité très éveillée comment chaque écrivain réalise l'idéal qu'il s'est choisi. Et quand cet idéal diffère de son idéal propre, tout au plus indiquera-t-il la divergence d'un mot discret, mais il se gardera bien, comme d'une faute de goût, de ces tentatives sournoises de domination où certains excellent chez nous, vis-à-vis de ceux qui ne pensent pas comme eux. Il convient d'ajouter que cette galerie d'esquisses, où se déroule, à la cimaise de la critique, tout notre mouvement littéraire, exigea, de la part de son auteur, une information rarement en défaut, et qu'à ce titre elle constitue pour l'histoire de nos Lettres un document précieux.

Quant aux livres de Victor Kinon et de l'abbé Paul Halfants, il y a une double raison pour qu'ils me soient chers : leur valeur littéraire d'abord, et aussi la vaillance chrétienne qui se dégage de chacune des pages! Kinon et Halfants sont des répondants autorisés de la vitalité magnifique d'un idéal littéraire catholique, mais la fermeté de leur croyance est égalée par l'universalité de leur compréhension intellectuelle; dans *Portraits d'auteurs*, comme dans *Religion et Littérature*, nombreux sont les passages qu'on pourrait citer comme des modèles de tolérance esthétique.

L'abbé Halfants continue à mener quotidiennement le combat qui est devenu une tradition pour les lettrés catholiques — il vient encore dans une brochure alerte et vivante de rompre une lance contre les derniers Mohicans de la vieille pédagogie stagnante — et son exemple, je l'espère et je le souhaite, empêchera Victor Kinon de désertir le champ-clos de la critique. Cette désertion, je la pardonnerais difficilement, même au grand poète des *Saisons*!...

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Mansourah (Egypte), 12 octobre.



(1) Bruxelles, Association des Ecrivains belges.

(2) Bruxelles, Société belge de librairie.

Le Drageoir aux Épices

LA RENTRÉE. — Les projets de nos amis pour l'hiver sont immenses. M. Georges Rency vient de s'inscrire aux cours du soir de l'école Berlitz. Il espère, quand il aura dépensé ses vingt cachets, être à même de comprendre la langue de Paul Claudel. — M. Maurice Gauchez donnera à Jeandrin-Gendrenouille la conférence qu'il destinait aux *Amis de la littérature*. — Le capitaine André, que nous espérons bientôt compter parmi les nôtres (à cheval et en grand uniforme il se promène sur le chemin de Damas), va entreprendre un voyage d'études dans le Tyrol pour rechercher les canons du concile de Trente. — M. Iwan Gilkin prépare un poème sur la rentrée des Chambres. — M. Wilmotte va parler fréquemment au nom de « ses vingt mille membres ». — Quant à M. van Beneden (baron Charles), dès que le choléra ne l'empêchera plus de s'embarquer à Porto, il retournera à Madère dans « le chalet à sa famille ».

* * *

Le capitaine André donnera cet hiver, dit-on, une conférence aux *Amis de la littérature*. On annonce pour l'an prochain une conférence de M. Fernand Larcier.

* * *

M. Pierre Broodcoorens s'écrie dans la *Belgique stratégique et littéraire*, en faisant parler une cloche (ou un canon):

*Mon métal est fondu de pain blond
levé de levain de jus de houblon,
et du cramique à corinthes
qu'arrosent l'uitzet — en kappers et pintes,
et la cervoise et l'hydromel
couleur de soleil et de miel...*

Ce « cramique à corinthes » est admirablement de circonstance...

* * *

Ce M. Pierre Broodcoorens a toujours été un esprit très original. Au moins l'affirme-t-il. Il a jadis écrit en collaboration avec Racine, Ducis et Thomas Corneille, une tragédie qui fit un bruit énorme : *Le roi aveugle*. Aujourd'hui il nous livre un drame échevelé : un marin et un paysan se disputent le

cœur d'une Beauté zélandaise ; on fait de cette jeune personne le prix d'un concours. Celui qui chantera le mieux deviendra l'heureux époux de Kee ; c'est le marin aventureux qui l'emporte. Cela ne s'appelle ni le *Vaisseau-Fantôme* (ce titre est déjà pris, dit-on), ni les *Maîtres-Chanteurs de Zevenvaarden*. Cela s'appelle la *Mer*.

Le chantre de Calmpthout (je me permets d'appeler ainsi M. Pierre Broodcoorens, parce que jadis il compara Calmpthout à Weimar — ô Gœthe!) parle une langue savoureuse et nouvelle. S'étant sans doute aperçu que la langue française ne lui était pas propice :

*Oh! ne pas-t'aimer toi, ma toute Diane,
De mon tronc l'étroite liane...
Nulle femme pour moi ne fut aussi plénière...*

il a inauguré un parler nouveau, dont la *Belgique artistique et littéraire* nous avait déjà offert la primeur, et qui donne à son style le charme poignant de la couleur locale. Quand le « schipper » revenant du « ruiters ommegang » entre chez sa bien-aimée, celle-ci lui annonce que « les printekoecken sont sur la table ». Ne croyez pas qu'il va accepter : le « schipper » va tirer un paquet de sa poche et s'écrier d'une voix caressante : « Meisje jolie, puis-je vous offrir un morceau de zoetekoeke? » Puis les tourtereaux, heureux comme des « rommelpotten » vont sur la Place, et là, le galant cavalier annonce : « Moyennant stuivers, kortjes ou daelders, je nous fais verser des rasades de dobbelkuyt! » Pendant qu'il boit celles-ci, la jeune fille, timide, se contente d'« un kaperke de blonde d'Audenarde ». Hélas! n'imitant point cette modération, l'amant s'enivre... et ce sera terrible quand il s'éloignera zigzagant et qu'on entendra « s'entrechoquer les trochanters de ses fémurs ». Ce langage expressif donne au drame une allure farouche et profondément neuve, et nous ne pouvons douter de l'impression que va causer dans le monde des Lettres une innovation aussi hardie. Voilà la langue nationale que nous avons toujours rêvée! Il paraît qu'on la parle à Calmpthout depuis longtemps. Son emploi va se généraliser, nous ne pouvons en douter, et dès le mois prochain, Mijnheer le kanontrekker Paul André va l'imposer aux medewerkers de son tijdschrift...

* * *

Il y a au drame de M. Pierre Broodcoorens — avons-nous dit que celui-ci portait la marque des éditions qu'illustra *Delphine Fousseret*? — une postface dédiée à M. Léopold Rosy, « pion des lettres et pisseur d'encre pâle ». Le génie et la magnanimité de M. Pierre Broodcoorens s'y révèlent tour à tour :

« Eh! qu'importent — dit-il après avoir élégamment injurié le directeur du *Thyrse* — qu'importent vos petites injures et vos attentats ridicules! Lorsque la mer s'enfle et gronde, ses vagues impétueuses peuvent monter à l'assaut du rivage; leur écume en les souffletant ne fait que blanchir davantage les rochers immuables; leurs efforts les plus désespérés n'ont jamais détaché qu'une infime partie de la falaise formidable qui les défie, dont la nudité tragique et redou-

table continuera dans les siècles des siècles, en dépit du grognement des hydres marines, à faire face à l'occident, où le soleil qui se lève (!!!!) secoue en frémissant sa chevelure d'or flamboyante et joyeuse. C'est pourquoi, ô Rosy, je vous pardonne. »

Nobles paroles qui terminent un noble livre. Le différend Broodcoorens-Rosy est d'ailleurs un des plus émouvants de notre histoire littéraire. Il faut espérer que ces deux éminents écrivains finiront pas s'entendre... Il y a le grand guérisseur, le Temps... « qui apaise tout et fait tout oublier », nous annonce M. Broodcoorens, « principalement en Belgique ».

* * *

LA CRISE DU FRANÇAIS. — Lu à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles : « *Défense d'introduire des chiens, l'entrée de l'Hôtel de ville leur étant interdite.* »

Lu à Coxyde au pied du *Hoggen Blekker* : « *Défense de monter avec ou sans chien.* »

Il y a un singulier rapport entre le chien et le pléonasme...

* * *

Notre ami et collaborateur José Maria de Herédia nous envoie, des Champs-Élysées, l'admirable sonnet suivant. Je m'empresse de le publier :

LES LÉGIONNAIRES

*Tel un vol de canards hors du marais natal,
Las de voir sans ruban leurs vestons de futaine,
Virrès, Kinon, Marès et notre petit Taine
Portaient, groupe héroïque et départemental.*

*Ils allaient conquérir cette croix de métal
Dont l'homme d'Austerlitz orna maint capitaine (1);
L'espoir les caressait d'une joie incertaine
Et l'angoisse étreignait leur cœur occidental.*

*Secoués par le rail et le brusque excentrique,
Le rayon mi-voilé de la lampe électrique
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré,*

*Où, penchant au dehors leur bouillante cervelle,
Ils regardaient monter à leur revers moiré
Du fond du Quai d'Orsay des étoiles nouvelles.*

LE PETIT ÉPICIER.

(1) M. le capitaine André n'a pas encore reçu cet honneur. (N. D. L. R.)

Revue des Revues

— La *Licorne* est un recueil de littérature et d'art, dirigé par Marc-S. Villiers, Arthur-H. Cornette et Jean Hostie, qui vient de paraître à Anvers et dont voici le programme :

« Sans prétendre le moins du monde à toucher l'intérêt de nos contemporains abondamment pourvus de manuels pratiques et d'éditions à bon marché, la *Licorne* se flatte de paraître pour l'agrément « of the happy few », de ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer, par-dessus tout, la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles.

» Que leur sort les attache à Moscou, à Londres, à Florence ou à Pesth, c'est à ces curieux qu'elle médite de s'adresser si leur goût les convie à sortir du temps présent, à disputer librement d'art et à préférer toujours au banal butin d'anthologie quelque divine médaille enfouie, dont il faut effacer avec soin la poudre et la rouille.

» Sur les sujets qu'elle vient de faire pressentir, la *Licorne* publiera surtout des « essais », ce mode d'expression étant mieux que tout autre susceptible de traduire par sa souple et concise élégance les plus subtiles nuances de la culture moderne; mais, autant que possible les œuvres seront données dans leur texte : la *Licorne*, présumant le bien de ses lecteurs, suppose que les langues leur sont familières et que devant les classiques, ils ne bouillent pas plus qu'un « graduate » d'Oxford.

» On lira donc dans chacun des cahiers des essais variés; on y trouvera aussi des récits, des réflexions sur le piquant des mœurs et le vif des caractères, le tout mélangé de portraits, de pointes et de menus propos; on y verra de plus une exposition d'images d'un dessin raffiné. Des fois, la main du « connoisseur » ira toute seule retirer de l'oubli une page mémorable, dont la vertu est de ne pas vieillir, et ce sera la « Vitrine de l'Amateur ». Enfin les livres nouveaux auront leur place, sans qu'on leur garantisse pour cela des égards particuliers. »

(Prix de l'abonnement, 25 francs. Adresser les souscriptions à M. Marc-S. Villiers, directeur, Longue rue Neuve, 130, Anvers).

A lire parmi les premiers articles de la *Licorne* : *Le décor français du Poussin*, par Edmond Pilon; *Les métiers divins*, par Jean de Bosschère et surtout *La Jupe divisée et l'idéal grec*, par Edmond de Bruyn, une des pages les plus originales et les plus érudites que l'on puisse lire.

— *Le Mercure de France* parle « du jour déplorable pour quiconque aime les lettres, où Paul Claudel devint chrétien »!

— *La Revue des Français*. — Un intéressant article de Henri Vandeputte : *Le Français en Amérique*.

— *Le Monde*. — *Oscar Wilde à Paris*, par Arthur Ransome, traduit de

T. P's Magazine; Antonio Fogazzaro, par G.-A. Cesareo, professeur à l'Université de Palerme, traduit de la *Nuova Antologia*.

— Le *Catholique* reste la revue jeune et originale que nos lecteurs connaissent. A signaler dans le dernier numéro le *Cantique du Soleil*, par Antoine d'Yeux-Aides et une page de Georges Virrès.

— La *Revue de Paris*. — Les *Souvenirs* de M. Ernest Lavisse. Rien n'est plus bourgeoisement bonhomme. Tout le monde se met à écrire ses mémoires. La *Société nouvelle* publie les souvenirs de « Maurice de Mont-Saint-Jean ! » M. Maurice Gauchez nous annonce dans la même Revue qu'il est retenu à Mondorff-les-Bains par les nécessités de sa santé. C'est palpitant !

— Le *Masque* publie deux chansons de Camille Lemonnier. Voici l'une :

*Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
Je mettrais un petit baiser sucré
Sur ta petite bouche rose,
Ma Rose.*

*Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
A l'espalier de ta vie je cueillerais
Ton cœur comme une grosse rose,
Ma Rose.*

*Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
Jusqu'au matin sur ton cœur je ferais
Dodo, comme un frelon au cœur d'une rose,
Ma Rose.*

— Le *Thyrse* inaugure sa treizième année par un exorde où se trouvent exprimées quelques excellentes idées.

— La *Renaissance contemporaine* clôt — enfin ! — son interminable enquête sur la situation des jeunes écrivains. Si moins de jeunes considéraient la littérature comme un métier, on n'assisterait pas à ces discussions assez basses de gens soucieux seulement d'« arriver ». Où est le souci désintéressé de l'art, et même le souci de la gloire ?

— La *Revue de Belgique*. — M. Maurice Wilmotte déverse son fiel sur les organisateurs du Congrès des *Amitiés françaises*. Il y parle, naturellement, d'une certaine Fédération « forte de vingt mille membres ». Où sont les vingt mille membres ?

— La *Revue du temps présent* loue noblement la poésie spiritualiste de M^{me} Claire Virenque.

— Les *Marches du sud-ouest*. — Un très curieux *Conte* de M. Olivier Bag.

— La *Belgique artistique et littéraire*. — Est-ce que le capitaine André — ou à son défaut M. Fernand Larcier — ne pourraient pas suggérer à M. Pierre Broodcoorens une autre rime à *Flandre* que *Dendre* ?

— L'*Indépendance* consacre un article à *Mgr Deploige : critique des sociologues*. M. Jean Variot poursuit son intéressante et enthousiaste étude sur Elemir Bourges.

LES LIVRES

LITTÉRATURE :

Les arts anciens du Hainaut. Salon d'art moderne (exposition de Charleroi 1911). Conférences publiées sous la direction de M. JULES DESTRÉE. — (Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.)

Jules Destrée, l'initiateur et l'ardent organisateur de cette exposition des arts anciens du Hainaut, a conçu aussi l'heureuse idée de réunir en un volume le résumé des conférences données à l'exposition et dont le but est de dégager, autant que possible, la part de la Wallonie dans l'action et l'œuvre artistique de notre pays. La détermination de cette part n'est pas une chose aisée, surtout pour l'art ancien, si l'on veut donner à un tel travail une base scientifique. Mais tout est à faire sous ce rapport. Aussi peut-on se borner pour commencer, Destrée l'a fort bien dit, à glorifier les hommes de la Wallonie, d'une Wallonie largement entendue, qui se sont illustrés dans l'art et dans les lettres, dans quelque milieu étranger qu'ils se soient formés et rendus célèbres. A ce point de vue les études de MM. Marcel Laurent, Ernest Verlant, Van Zype, Fierens-Gevaert, Jules Destrée, Closson, Sand, Hennebicq, Des Ombiaux, Wilmotte, Delattre, etc., qui composent cet agréable recueil, pourront servir de point de départ à des recherches et à un examen plus approfondi de la question.

A. G.

La Douce France, par RENÉ BAZIN. — (Paris, De Gigord, éditeur.)

Voici un livre excellent dédié à la jeunesse française et dans lequel le grand romancier lui parle cœur à cœur, sur un ton qu'on dirait paternel, évoquant et glorifiant l'âme de la Patrie, de la *douce France*, ainsi qu'il l'appelle.

Cette épithète qui traduit si expressivement l'attachement profond du Français pour son pays est vieille de plusieurs siècles et elle se justifie. Le lecteur trouvera ici une mosaïque d'impressions, de paysages, de souvenirs, des anecdotes familières, de nobles exemples glanés çà et là dans l'histoire ou empruntés à la vie de contemporains illustres et où s'affirment lumineusement les qualités foncières de la race, l'ardeur inlassable au travail, l'affinement, la générosité, la sérénité dans les moments difficiles de l'existence, le culte passionné de la patrie, la bravoure admirable dans les combats. A côté de pages consacrées au curé d'Ars, à l'enfance de Jeanne d'Arc, de Pasteur, de Millet, on lira avec intérêt des épisodes émouvants des guerres d'Afrique et de Chine où tant de Français se signalèrent par des traits héroïques, des histoires d'Alsace et de Canada, cette France lointaine toujours fidèle au souvenir de la mère patrie, et toute cette partie du livre où

l'auteur décrit de la façon la plus heureuse quelques types de professions ou de métiers particulièrement répandus en France.

On appréciera partout au cours du recueil : *La Douce France* cet art de conter sobre, charmant et délicat qui caractérise l'auteur de tant de beaux ouvrages.
G. DE G.

L'offrande au mystère, par PIERRE FONS. — (Paris, Sansot.)

Livre assurément pas banal, où s'évoque, en beau style, la papauté de l'avenir. Mais... mais, comment, avec toute la bonne volonté du monde, un catholique s'accommoderait-il de ce pape fantaisiste, né du commerce d'un incubé avec une petite-fille bâtarde de Napoléon, de ce pape qui « s'accoutumait presque dans une existence morose à renoncer tacitement au divin ». Celui-là n'aurait pas dit comme Joseph II : « Mon métier est d'être royaliste. » L'on s'attriste de voir un talent supérieur se gâcher à ces théosophies saugrenues. Et l'on est frappé de voir avec quelle bien autre puissance, tout en ne s'éloignant pas des règles de l'orthodoxie, l'Anglais Bentzon écrivant, lui aussi, le roman de l'avenir, a su évoquer le « Maître de la terre ».

E. C.

Les Réprouvés, par EUGÈNE HERDIES. Un acte en prose. — (Bruxelles, Dechenne.)

Protestation, dans une langue pleine d'éloquence et de flamme, contre l'hypocrisie de la loi qui refuse la qualité d'enfant légitime à l'enfant conçu avant le divorce de la personne que le divorcé épousera ensuite.

L'auteur parle au nom d'un absolu anarchisme religieux et social. Pour le chrétien la loi est claire, mais elle ne vient pas du code Napoléon, et nous croyons, nous, que la loi religieuse est la seule respectable en ces matières ; mais que ni le code Napoléon ni les petites machineries qui se font à l'hôtel de ville n'ont le droit d'influer sur la destinée d'un enfant, de le condamner avant-naitre à une injuste infériorité sociale. Et cela au nom de qui, grand Dieu, au nom de quoi? Dès qu'elle ne s'appuie pas sur un principe éternel, aucune loi humaine n'a le droit d'empêcher un individu d'être heureux comme il l'entend.

E. C.

PUBLICATIONS DART :

L'Art, par AUGUSTE RODIN. Entretiens réunis par M. PAUL GSELL. Un vol. illustré. — (Paris, Bernard Grasset.)

Voici un beau livre, un de ces livres que l'on ne laisse qu'avec la pensée d'y revenir souvent. Un livre où quelqu'un parle de l'art, qui est non un théoricien ou un esthète, mais un grand artiste ; un livre qui n'est pas fait de préceptes, mais d'expérience, et où la leçon, pour être simple, cordiale, souriante, n'en est pas moins magistrale.

Rodin parle dans son atelier, en travaillant ou en se reposant, devant les antiques du Louvre ou dans son jardin, et son interlocuteur, qui a formé ce

recueil, excelle par ses objections ou ses remarques à fournir matière au maître ou à lui donner occasion d'épuiser complètement le thème de réflexions où il s'est lui-même engagé.

Il y a à admirer à toutes les pages de ce livre. Tous les sujets qui se proposent à lui, la nature, le modelé, le dessin, etc., Rodin les aborde avec une sûreté et une clarté qui enchantent. Toute la force saine de son art est nécessairement dans sa pensée, et c'est une joie émouvante que de l'entendre exprimer celle-ci devant ses propres œuvres ou devant celles de ces maîtres du passé auxquels il a voué une vénération filiale. ARNOLD GOFFIN.

Matériaux pour servir à l'histoire de la dentelle en Belgique. *Deuxième série : Dentelles anciennes des Musées royaux des arts décoratifs et industriels à Bruxelles*, par M. L. VAN OVERLOOP, conservateur en chef des Musées du Cinquantenaire. — (Bruxelles, librairie d'art et d'histoire Van Oest.)

On connaît les savantes études que M. Van Overloop, l'éminent conservateur en chef des Musées du Cinquantenaire, a déjà consacrées à l'histoire de la dentelle en Belgique et l'activité avec laquelle il s'est associé aux initiatives qui s'étaient donné pour but de rendre à cet art délicat le lustre et la prospérité qu'il avait autrefois dans nos provinces.

La nouvelle publication de M. Van Overloop contribuera à la fois à entretenir l'admiration des travaux des ouvriers du passé et à stimuler l'émulation de ceux de nos jours. Il n'est pas possible de feuilleter sans ressentir la plus vive admiration l'ouvrage, édité par M. Van Oest avec un luxe et une perfection tout à fait artistiques, qu'il offre au public. Les soixante planches, de l'exécution la plus fine, qui en composent les trois premiers fascicules, reproduisent les plus belles pièces de la riche collection du Cinquantenaire, pour la plupart des chefs-d'œuvre en dentelle de Bruxelles des xvii^e et xviii^e siècles, au sujet de chacun desquels l'auteur produit dans une brève notice tous les renseignements propres à en faire apprécier la beauté et connaître la technique. En somme, un véritable monument consacré à la gloire d'une de nos plus brillantes industries d'art. A. G.

La peinture en Belgique : Les primitifs flamands, fasc. X : *Lancelot Blondeel ; Pierre Coecke ; Corneille et Jean Metzys ; Marinus van Romerswaale ; Jan Mandyn.*

Nous nous bornons à mentionner, pour le moment, l'apparition de ces fascicules des publications en cours de l'actif éditeur Van Oest. Notons aussi, parmi les ouvrages livrés récemment au public par le même éditeur, la magnifique reproduction en héliogravure des feuillets, conservés dans la collection du prince Trivulzio, à Milan, des *Très belles Heures du Duc de Berry*, dont le surplus, a été, comme on sait, détruit dans l'incendie de la bibliothèque de Turin. Ces reproductions qui feront sensation sont précédées d'une étude de M. Georges H. de Loo (Hulin), propre à apporter des lumières nouvelles sur les origines de la peinture flamande du xv^e siècle. A. G.

NOTULES

Le jury de l'Exposition de Charleroi a décerné le **Grand Prix** à l'**École de Métiers d'art de l'Abbaye de Maredsous**. Nous offrons nos plus vives félicitations aux moines bénédictins de Maredsous et spécialement à dom Sébastien Braun et à dom Paschal, directeurs de l'école.

* * *

Notre distingué et sympathique Ministre des Sciences et des Arts vient de choisir comme secrétaire général M. de la Vallée Poussin, un érudit, amateur d'art très entendu, à qui vont toutes nos sympathies. La rédaction de *Durendal* lui offre ses plus cordiales félicitations.

* * *

LES CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ HOLLANDAISE-BELGE DES AMIS DE LA MÉDAILLE D'ART. — Conformément aux articles III et XVI de ses statuts, la *Société hollandaise-belge des amis de la médaille d'art* organise tous les trois ans un concours entre les artistes sculpteurs et médailleurs belges et hollandais âgés de moins de 30 ans.

Le premier concours eut lieu en 1903. Il ne fut guère brillant. Deux artistes seulement y prirent part et aucun prix ne fut décerné. M. Werner, d'Amsterdam, reçut à titre d'encouragement une prime de 200 francs et M. Jourdain, de Bruxelles, une somme de 100 francs.

Le deuxième concours (1906) fut plus important puisqu'il comprenait cinq projets. Le premier prix fut partagé entre M. Werner, d'Amsterdam, et M. Le Croart, de Bruxelles.

Le troisième concours qui eut lieu deux ans après obtint un réel succès, car quatorze artistes envoyèrent quinze projets de médailles. Le premier prix fut décerné, à l'unanimité, par le jury à M. Paul Werner et le deuxième fut partagé entre MM. Le Croart, Henri Steppée et Eugène De Bremaecker.

Le quatrième concours qui vient de prendre fin le 15 septembre dernier n'a pas été moins brillant, car seize projets ont été soumis au jury réuni à La Haye le 29 septembre sous la présidence de M. Alphonse de Witte. Le premier prix a été octroyé à M. Louis De Smeth, de Bruxelles, dont l'œuvre fut une vraie révélation; aussi le jury chargea-t-il son secrétaire M. Émile De Breyne, de faire parvenir à l'artiste ses plus vives félicitations. Le deuxième prix échu à M. Pierre Theunis, de Bruxelles, et le troisième, en partage, à M. Paul Wissaert, de Bruxelles, et Edgar Joris, d'Anvers.

Le thème imposé était : la Musique.

La plaquette de M. De Smeth sera encore frappée cette année pour les membres de la Société.

Il y a lieu de féliciter la *Société hollandaise-belge* de ses efforts pour encourager l'art de la médaille et des sacrifices de plus en plus grands qu'elle s'impose dans ce but. C'est ainsi que les membres qui ne recevaient au début qu'une médaille par an et un peu plus tard deux en reçoivent actuellement trois et que le nombre des prix à accorder aux lauréats des concours a suivi la même proportion.

CONCERTS YSAYE. — L'Administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le plan artistique des concerts qu'elle organisera au cours de la saison prochaine, au théâtre de l'Alhambra.

Les solistes engagés sont : M^{lle} Maud Fay, cantatrice de la Cour royale de Bavière; MM. Emil Sauer et Carl Friedberg, pianistes; MM. Eugène Ysaye, Fritz Kreisler et Lucien Capet, violonistes; M. Pablo Casals, violoncelliste.

Comme chefs d'orchestre : M. Fritz Steinbach, directeur des Concerts du Gürzenich, de Cologne; M. Karl Panzner, chef d'orchestre des Festivals rhénans et du « Städtisches orchester » de Dusseldorf; M. Max Schillings, chef d'orchestre du Théâtre royal de la Cour, de Stuttgart; M. Joseph Lassalle, chef d'orchestre du « Tonkünstler orchester » de Munich; M. Eugène Ysaye et Théo Ysaye.

Parmi les nouveautés annoncées figurent la *Symphonie alpestre* de R. Strauss, la symphonie n° 2 de Th. Ysaye, *Ibéria* de Debussy, une suite burlesque de A. Dupuis, ainsi que des poèmes symphoniques de Max Schillings, Scriabine et Fr. Rasse.

Billets et abonnements chez les éditeurs Breitkopf et Hærtel, 60, rue Coudenberg.

* * *

QUATRE CONCERTS CLASSIQUES se donneront à 8 h. 1/2 du soir à la salle de la Grande-Harmonie, avec le concours d'artistes de tout premier ordre aux dates ci-après : Premier concert, 23 novembre : Fritz Kreisler, violoniste. Deuxième concert, 15 décembre : Jacques Thibaud, violoniste. Troisième concert, 23 janvier 1912 : Quatuor Seveik. Quatrième concert, 12 mars : Suzanne Godenne, pianiste. On s'abonne chez Schott, 28, Coudenberg. Téléphone 1172. Les programmes seront adressés aux abonnés.

* * *

INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. M. Jahan donnera un cours de diction tous les lundis à 8 h. 1/2 du soir à partir du 30 octobre. Le professeur Sigogne, de Liège, donnera quatre conférences sur l'art oratoire, l'éloquence et la tragédie les vendredis à 4 h. 1/2 à partir du 3 novembre. (Inscriptions pour les cours, 35, rue Souveraine.)

* * *

Le Passant, c'est le titre d'une gazette hebdomadaire fantaisiste qui paraîtra prochainement et qui commentera l'actualité belge sous les rubriques : La Semaine, Le Calendrier, Rue de la Loi, Au Pays des Mentons Bleus, Les Quatre z'Arts, Robins et Chats-Fourrés, Escholiers et Magisters, Le Coin du Muscle, etc.

Chaque numéro contiendra, en outre, une œuvre — poème, conte ou fantaisie humoristique — d'écrivains tels que : Emile Verhaeren, Louis Delattre, Max Elskamp, Horace Van Offel, Isi Collin, Grégoire Le Roy, Maurice des Ombiaux, Laurent Tailhade, Jehan Rictus, etc.

Des dessins en noir et en couleurs signés A. Blandin, A. Donnay, G. Lemmen, Navez, A. Oleffe, Paerels, Swyncop, C. Van Offel, Wage-mans, etc., etc.

Le numéro se vendra 15 centimes. Abonnement 7 fr. 50. Rédaction et administration, 40, galerie du Commerce, Bruxelles.

* * *

COMITÉ DE DÉFENSE DE LA FAGNE A VERVIERS.

But. Constitution d'une réserve nationale intangible à la Baraque-Michel, englobant la Fagne sur le territoire de l'État, de Jalhay et de Sart, afin de conserver intactes les réserves d'eau de la Gilleppe, de la Helle, de la Sœr, de la Statte et de la Hoëgne; de sauver de la destruction la flore et la faune glaciaires; d'empêcher que l'on dénature le site pittoresque et sauvage en y plantant des résineux, en tentant de lui donner une destination agricole ou en y élevant des constructions. — *Moyens.* Conférences, articles de revues et de journaux, circulaires, pétitions aux pouvoirs publics, excursions. — *Cotisation.* 1 franc par an. (Prière d'envoyer les souscriptions par bon postal.) — *Assemblée générale* le jeudi 26 octobre 1911, à 8 h. 3/4, *Café des Neuf-Provinces.* (Adresser les adhésions à M. Albert Bonjean, rue du Palais, 124, à Verviers.)

* * *

Un comité a pris l'initiative d'une manifestation de sympathie en l'honneur de notre collaborateur M. Jules Destrée, aux efforts persévérants de qui sont dus la magnifique Exposition des Arts anciens du Hainaut, la belle ordonnance du Salon d'art moderne de Charleroi, le succès des conférences et auditions du Palais des Beaux-Arts, etc. Le montant des souscriptions (celles-ci sont reçues par M. Auguste Biernaux, avocat, à Jumet) sera consacré à l'achat d'une œuvre d'art et à la frappe d'une médaille, dont l'exécution a été confiée au statuaire A. Bonnetain. La manifestation est fixée au 1^{er} novembre.

* * *

Le premier Grand Prix de Rome (concours musical) a été décerné à l'unanimité à M. Léopold Samuel, de Bruxelles, élève de M. Tinel. Le lauréat, qui a 28 ans, est le fils de M. Édouard Samuel, professeur d'harmonie pratique au Conservatoire et compositeur apprécié.

Le premier Second Prix a été attribué à M. Alfred Mahy, de Bruxelles, élève de M. Tinel également. Le deuxième Second Prix est échu à M. Van Hoof, d'Anvers, élève de M. Jan Blockx. Des rappels de mention honorable sont décernés à MM. Sarly, de Tirlemont, et Brusselman, de Bruxelles.

* * *

Accusé de réception :

ARTS : *Les Primitifs flamands*, par FIERENS-GEVAERT. Fascicule XI, illustré (Bruxelles, Van Oest). — *Matériaux pour servir à l'histoire de la dentelle en Belgique*, par VAN OVERLOOP, 2^e série, illustré (idem). — *Album historique de la Belgique*, par H. VANDERLINDEN et H. OBRIEN, illustré, fascicule VIII (idem). — *Giovan-Antonio Bazzi, dit le Sodoma*, par L. GIELLY, illustré (Collec-

tion les Maîtres de l'art, Paris, Plon). — *Dresde*, par G. SERVIÈRES, illustré (Collection Villes d'art célèbres, Paris, Laurens). — *Le château d'Anet*, par ALPH. RONSE. — *Le mont Saint-Michel*, par CH. BESNARD. — *La cathédrale de Lyon*, par LUCIEN BÉGALE, 3 vol. illustrés (Collection Monographies des grands édifices de France, Paris, Laurens).

HISTOIRE : *Histoire de Belgique*, par H. PIRENNE, t. IV (Bruxelles, Lamertin).

LITTÉRATURE : *Les meilleures pages* d'AUGUSTIN THIERRY, Introduction de P. VINCENT (Tourcoing, Duvivier). — *Histoire de la littérature italienne*, par G. FINZI, trad. de M^{me} THIERARD BAUDRILLART, préface de H. COCHIN (Paris, Perrin). — *François Coppée*, conférence de ALBERT DE BERSAUCOURT (Aubin Ligugé). — *Le futurisme*, par F. MARINETTI (Paris, Sansot).

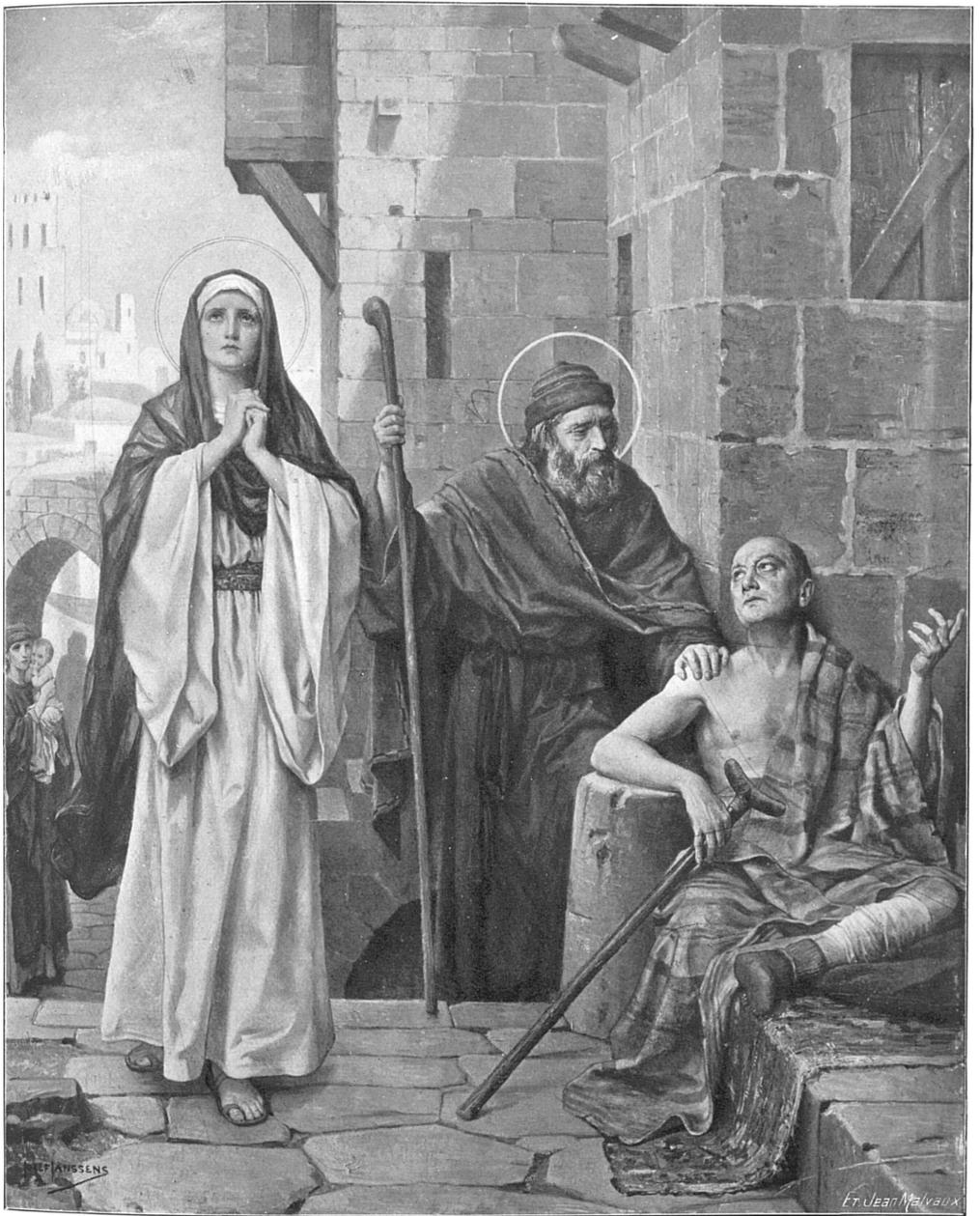
POÈMES : *Babel* : Etudes dramatiques d'ADOLPHE MONY, t. V (Paris, Plon). — *La mer*, par PIERRE BROODCOORENS (Bruxelles, Larcier). — *Esquisse poétique*, par L. MOREL (Paris, Plon). — *La couronne des soirs*, par GRÉGOIRE LE ROY (Bruxelles, Lamertin). — *Chansons de mer et d'outre-mer*, par DANIEL THALY (La Phalange, Paris.)

ROMANS : *Le moulin sur la Soufroide*, par MARGUERITE REGNAUD (Paris, Grasset). — *M. des Lourdines*, par ALPH. DE CHATEAUBRIANT (idem). — *Le sortilège*, par HÉLÈNE VACARESCO (Paris, Plon). — *Hugues Capet*, par ANTOINE BAUMANN (Paris, Perrin). — *Ames d'Occident*, par ANATOLE LE BRAZ (Paris, Calmann-Lévy). — *Etreintes*, par FERNAND NAVAUX (Bruxelles, Lamberty).

RÉLIGION : *Miroir de la perfection, du bienheureux François d'Assise*, par le FRÈRE LÉON, trad. de PAUL BUDRY (Paris, Plon). — *Le bouddhisme primitif*, par ALFRED ROUSSEL (Paris, Téqui). — *La foi catholique et les faits*, par J. JOOSTENS (Librairie de l'action catholique, Bruxelles).

VOYAGES : *La blessure mal fermée*. Notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine, par GEORGES DUCROCQ (Paris, Plon). — *A travers le nouveau monde. Etats-Unis et Canada*. Notes d'un touriste, par le docteur MÆLLER (Bruxelles, Goemaere). — *Un hiver aux Lofoden*, par E. PIERS (Bruxelles, Larcier).





MARIE A LA RECHERCHE DE L'ENFANT JÉSUS

JOZEF JANSSENS

VII Douleur

Les ~~Mystères du Rosaire~~

de Jozef Janssens

à la Cathédrale d'Anvers



AVANT de pénétrer dans le sanctuaire, émettons à notre tour le vœu d'un prochain et complet dégagement de la cathédrale du côté de la place Verte. L'édifice est entouré de maisons dénuées de tout caractère artistique et leur banale étroitesse amoindrit l'impression d'ensemble, qui pourrait être plus grandiose encore.

Quand donc enlèvera-t-on aussi le crépi qui recouvre les colonnes, à l'intérieur du temple?

* * *

Dans la nef de droite se déroulent les quatorze stations du *Chemin de la Croix*, peintes entre 1865 et 1867 par Franz Vinck et Louis Hendrix. L'influence de Leys est visible. C'est un défilé de personnages bibliques en costume du xv^e siècle. On peignait en ce temps-là les scènes religieuses à la façon des primitifs, avec maisons, costumes et accessoires moyen-âgeux. Cette esthétique est défendable si l'on veut faire de l'archéologie pure et respecter avant tout le style de l'édifice.

Les stations sont peintes avec une précision et une finesse remarquables. Ce sont de beaux morceaux de peinture et le dessin en est excellent. Mais ils donnent l'impression d'un cortège historique plus que d'une représentation des scènes de la passion, sauf dans les trois dernières, où le sentiment religieux est intense. Voyez notamment l'expression de douleur des saintes femmes. La descente de croix dans l'apaisement du soir est de toute beauté, de plus les groupements des personnages sont bien ordonnés.

Dans l'ensemble pourtant, malgré leurs qualités, on croirait voir des copies de Memling ou de Metzys. Il y manque parfois le cachet qu'imprime la personnalité, la spontanéité de l'artiste.

* * *

Répondent à ce chemin de Croix, dans la nef de gauche, les ~~Mystères du Rosaire~~ de Jozef Janssens. Moins bons peut-être comme peintures, ils dépassent les stations par un sentiment religieux plus intense, qui tient la place prépondérante dans les préoccupations de l'artiste. Sa peinture est avant tout un acte de foi, une manifestation de piété. Nous assistons à un drame poignant, notre cœur est ému, si notre curiosité n'est pas autant mise en éveil.

Le coloris en est un peu fade, mais la clarté des jours d'orient imprègne chaque objet d'une lumière douce.

I. *Siméon prédit ses souffrances à Marie*. — Il pressent pour elle de grands malheurs. Une affliction profonde se lit dans son regard dont l'expression est admirable. Marie ne veut rien entendre des sinistres prédictions et, toute à la joie, couve des yeux l'adorable enfant. Ses petites menottes — détail vraiment charmant — reposent sur la main ridée de la femme de Siméon.

II. *La fuite en Egypte*. — Dans le lointain, les chameliers du roi Hérode. Belle perspective vers un horizon embrumé de violet et de rose.

III. *Marie à la recherche de l'Enfant*. — Eplorée, éperdue, elle supplie le ciel. Son affolement maternel contraste avec le calme apparent de Joseph, qui, plus maître de lui, trouve moyen d'interroger un paralytique. Le soleil à son déclin anime d'un sourire triste les blocs de travertin dont est construit un palais. Une femme de la ville porte un bambin dans les bras et le serre sur son cœur. Témoin muet de la douloureuse incertitude de Joseph et de Marie, elle semble apprécier davantage encore le bonheur d'avoir son enfant près d'elle. A mon avis c'est le meilleur panneau.

IV. *Marie rencontre Jésus portant sa croix*. — Sa mère voudrait arrêter son supplice. Elle se précipite, lui barre la route. Mais un brutal légionnaire, l'injure aux lèvres, empoigne le Christ et le fait avancer. Une riche patricienne, nonchalam-

ment assise derrière le balcon de son palais et troublée dans son heureuse quiétude, jette sur le supplicé un regard plein de dédain. Un vieux juif, serrant en mains un sac d'écus, assiste soucieux au passage du cortège.....

V. *Marie se tient près de la Croix.* — Tableau d'émotion touchante, mais moins heureusement exprimée peut-être que les autres.

VI. *Jésus est déposé sur les genoux de sa Mère* — Remarquez la profonde affliction de la femme qui tient la couronne d'épines et l'aspect cadavérique du Christ.

VII. *Marie près du tombeau.* — Joseph d'Arimathie qui emporte la couronne d'épines est fortement impressionné par la douleur de la Vierge. Nicodème emporte la cassette d'aromates, l'esprit préoccupé des événements du jour.

* * *

Il y avait une difficulté à vaincre. Ces tableaux, à peine séparés les uns des autres par une baguette, formaient un ensemble d'une venue. Il fallait établir entre eux une heureuse harmonie et pourtant les varier. L'artiste est parvenu à ce double résultat. Les panneaux forment une suite logique, d'inspiration diverse, mais sans rien de heurté. Un exemple : la clarté du soleil oriental, radieux dans les trois premières scènes, s'assombrit dans la quatrième. Ténèbres pendant le sacrifice divin ; elles se dissipent dans la mise au tombeau, pour faire place finalement à un ciel serein.

Nous avons parlé du coloris un peu fade. Cette impression s'accentue encore par le contraste avec la dorure vive de certains ornements décoratifs. La palette de Janssens gagnerait à plus de franchise.

En somme, le grand mérite de l'œuvre est qu'il y a de la religiosité, une religiosité sincère, profonde et communicative dans toutes ces compositions : elles font prier avant de se laisser admirer. Comme c'est le cas ici, l'art devrait toujours, dans les temples de Dieu, être le véhicule de la prière.

FRANCIS HOUTART.



Les Alouettes

*Le firmament du monde est rempli d'alouettes :
Traverse la campagne, ô frère du printemps,
Couche-toi dans la dune, ou égare-toi dans
Le jardin clair fleuri — partout tu les entends!
Le firmament du monde est rempli d'alouettes,
Le firmament du monde est bleu comme une fête...*

*O frère du printemps, elles sont sur ton âme
L'exemple du bonheur joyeux et matinal ;
Entendis-tu plus bel appel de l'idéal
Que leur chant frémissant dans l'air dominical ?
O frère du printemps, elles sont sur ton âme
L'appel passionné de l'azur et des flammes.*

*Ailleurs qu'au grand soleil elles ne peuvent vivre,
Ailleurs que dans l'azur elles ne chantent pas,
Toi qui veux t'exalter, frère qui suis mes pas,
Sache qu'il faut quitter les choses d'ici-bas...
Ailleurs qu'au grand soleil elles ne peuvent vivre,
Elles sont ivres de la vie, elles sont ivres !*

*Leur chant vibre, leur chant perle, leur chant ruisselle,
Comme s'il jaillissait des sources dans le ciel,
Et que des rires s'égrenaient de l'Irréel,
Et que le mois de mai devait être éternel ;
Leur chant vibre, leur chant perle, leur chant ruisselle
Comme un jet d'eau où l'or du soleil étincelle !*

*Tu les vis qui montaient d'un seul trait, si petites,
Battant et rebattant des ailes dans leur vol,
Libres et oubliant les misères du sol,
Et, vers l'azur profond et pur, tendant leur col...
Tu les vis qui montaient d'un seul trait, si petites,
Mais comme un peu de joie terrestre qui palpite !*

*Elles palpiteront dans les profondeurs bleues,
Invisibles à l'œil qui cherchera, battant
Et rebattant toujours des ailes, exultant*

*D'être un peu de la voix sonore du printemps !
Elles palperont dans les profondeurs bleues
Eveillant le bonheur du monde à mille lieues...*

*Et quand leur chant joyeux, sublime et solitaire,
Leur aura épuisé le corps et le gosier,
Elles retomberont dans les champs de rosiers,
Ivres d'avoir chanté leur hymne extasié...
Dans une pâmoison exquise et solitaire
Elles redescendront, subites, sur la terre!*

*Mais le ciel du printemps ne peut rester sans âme :
Chaque fois qu'une sœur aura fini son chant,
Une autre jaillira dans l'air éblouissant,
Pour retomber soudain, pâmée et l'âme en sang,
Mais le ciel du printemps ne peut rester sans âme :
Une autre jaillira vers l'azur et les flammes!*

*O frère du printemps, si tu veux que ton rêve
S'exalte dans la gloire et la beauté du jour,
Et si, en attendant le matin sans retour,
Tu veux savoir le goût de l'éternel amour,
O frère du printemps, pour exalter ton rêve,
Médite ce symbole envolé qui s'élève.*

*Qu'importe si les fous les traitent d'insensées,
Fais jaillir tes chansons vers les abîmes bleus,
Qu'elles goûtent la joie ardente d'être à Dieu,
Puis retombent brûlées par sa grâce de feu...
Qu'importe si les fous les traitent d'insensées,
Une à une vers Dieu fais jaillir tes pensées!*

*Tu ne sais pas encor quelle ivresse indicible
C'est de chanter en lui, tu ne sais pas encor
Le bonheur d'oublier les misères du corps,
Et de planer là-haut dans la lumière d'or...
Tu ne sais pas encor quelle ivresse indicible
C'est d'oublier l'orgueil pour les hauteurs paisibles*

Et d'enivrer la terre en restant invisible!

PIERRE NOTHOMB.



Le crime de Luxhoven ⁽¹⁾

II



LUXHOVEN dormait dans de la blancheur et du silence. Sous leurs chapes de neige, les petites maisons basses tendaient aux laiteux rayons lunaires les miroirs noirs de leurs vitres. Dans l'église veillait une lumière et les grandes fenêtres ogivales palpitaient dans la nuit comme, des regards d'éternité.

Le chemin de terre qui mène de Luxhoven au hameau de Brand serpentait parmi la nappe immaculée des champs, en un capricieux ruban noir; des deux côtés, des têtards rabougris et dénudés de feuilles, leurs branches brandies vers le ciel en gestes de désolation, processionnaient spectralement.

Au Brand aussi, tout sommeillait. Dans la ferme des Cornelis, accroupie au fond d'un jardinet, une seule fenêtre était éclairée, et devant cet écran lumineux, passaient et repassaient les ombres de deux gendarmes, leur mousqueton en bandoulière. De vagues lucurs baignaient la pièce principale de la maison et, au fond, derrière le poêle éteint, on pouvait distinguer une silhouette écroulée de femme et, à côté d'elle, deux hommes, les genoux au menton et mouvant, en gestes très lents, les foyers incandescents de leurs pipes. Près de la porte, sur une chaise, ronflait le garde champêtre. Une raie de clarté, barrant les dalles bleues, dardait de la chambre voisine. Et de cette chambre venait un râle sourd et précipité que ponctuait le tic tac grinçant de l'horloge.

Des pas résonnèrent sur le chemin. Le garde se leva en sursaut; et dans l'encadrement de la porte brusquement ouverte

(1) Voir le numéro d'octobre.

apparurent le juge et le substitut. Le docteur, le greffier et les gendarmes les suivaient.

Blank s'arrêta sur le seuil et, d'une voix rude :

— De la lumière, n'est-ce pas? s'écria-t-il, qu'on fasse de la lumière!...

Un des hommes se leva, frotta une allumette, et un fumeux quinquet éparpilla dans la place une lumière équivoque.

Le juge, les mains dans les poches de sa pelisse, marcha vers le groupe tapi craintivement derrière le poêle; et, se tournant vers le garde champêtre, il demanda :

— Ce sont ?...

— La veuve Cornelis et les deux domestiques, Baptiste et Franz.

La femme leva une vieille figure ridée et douloureuse et fixa sur le magistrat des yeux anxieux, tout rougis de larmes.

— Oui, la mère de Kobus Cornelis, sanglota-t-elle. Et désignant la chambre contiguë, elle ajouta : Il est là!...

Blank se dirigea de ce côté; le garde poussa la porte.

— Nelle, appela-t-il, venez par ici. Ces messieurs doivent être seuls; et, prévenant les questions : C'est la belle-sœur, la femme de Rik Cornelis...

Une jeune paysanne aux cheveux noirs, au teint de flamme, se glissa hâtivement hors de la chambre, le regard fixé au sol.

Le blessé était étendu tout habillé sur le lit, beau gars robuste de vingt ans aux traits mâles, barrés d'une moustache châtain; il avait le front couvert de linges mouillés, les yeux clos, la bouche ouverte, et ses mains rudes de manouvrier tâtaient fiévreusement la couverture de laine...

— Veuillez voir, docteur, dit le juge, en s'adressant à Niel.

Et tandis que le médecin ôtait délicatement les bandages, tâtait le front avec précaution, prenait le pouls, Blank amena dans un coin le commandant de gendarmerie :

— Voyons, que s'est-il passé?...

Une longue plainte du malade interrompit la conversation.

— Eh bien, docteur? interrogea le juge.

— Fracture du crâne, probablement, répondit Niel.

— Condamné alors?

— A moins que...

— Oui, je sais, la trépanation...

— Elle s'indique, affirma le médecin.

- Et l'instrument du meurtre?
- Contondant, avec une partie aiguë.
- Pas de couteau?... Un bâton? Une bêche?
- Ni l'un, ni l'autre.

— Alors quoi? grommela Blank, mécontent de n'avoir pas au moins une indication sur l'arme du crime. En tout cas, pas moyen de l'interroger, constata-t-il, en se penchant sur la victime.

En ce moment le bruit argentin d'une clochette vrilla, par saccades, le silence du dehors.

— C'est le prêtre, dit le garde champêtre.

Quelques instants plus tard, précédé du sacristain en longue houppelande noire, et qui tenait une lanterne d'une main et de l'autre la clochette, le vieux curé de Luxhoven, beau vieillard couronné de blancheur, entra dans la chambre, serrant sur sa poitrine, dans ses petites mains grassouillettes, le récipient des saintes huiles; les gendarmes se mirent au port d'armes; les magistrats et le docteur s'agenouillèrent; seul, le greffier resta debout. Blank poussa Prévost du coude : « Admirez donc cet esprit fort de Servaes! » dit-il.

Et, parmi un murmure de prières, tandis que le prêtre, avec une solennelle gravité, oignait tous les membres du malade, dans la salle voisine sourdaient des sanglots étouffés que domina soudain un cri douloureux et éperdu, où il y avait du désespoir et de l'épouvante...

Blank leva la tête :

— Qui pleure ainsi? demanda-t-il à voix basse.

— C'est Nelle, répondit le garde.

— Ah! la belle-sœur! — Et le juge, se prenant le front dans la main, fermant les yeux, s'abîma dans ses réflexions.

.
Maintenant, devant la grande table de bois blanc, luisante de propreté, le juge Blank, assis entre le substitut Prévost et le greffier Servaes, interrogeait la veuve Cornelis; il avait légèrement relevé l'abat-jour en carton vert de la lampe du côté de la femme, de sorte que la figure de celle-ci, révélant de l'angoisse et de l'entêtement, était en pleine lumière, tandis que les visages des magistrats demeuraient dans l'ombre.

D'un ton très calme et d'apparence indifférent le juge disait :

— Entendons-nous donc bien, ma petite mère. Vous avez tous

soupié à sept heures. Après le souper, votre belle-fille Nelle est partie pour se confesser et votre fils Kobus s'est assis derrière le poêle, fumant sa pipe. Vous et Baptiste êtes allés nourrir les bêtes, là, dans l'étable toute proche; tandis que, dans la grange en face, Franz, l'autre domestique, fendait du bois. Vous êtes rentrée vers huit heures un quart et vous avez trouvé Kobus étendu à terre, sans connaissance, une blessure à la tête. Vous n'avez entendu aucun bruit? Donc, point de disputes ni de lutttes. Rien n'avait été enlevé, aucun meuble n'était ouvert; donc point de vol. A côté de la victime, vous n'avez trouvé nul instrument pouvant avoir servi à commettre le crime. La porte de la maison était fermée, et la grille du jardin aussi. C'est bien ainsi?

— C'est toute la vérité, répondit la vieille... Toute la vérité! insista-t-elle avec une énergie concentrée.

— Mais alors, ma petite mère, remarqua Blank, faut-il donc croire que votre fils se soit suicidé?

— Oh! cela pas, monsieur le juge, cela non, cria la femme dans une subite exaltation de larmes... Lui se tuer, lui, mon Kobus, qui aimait tant la vie!...

Et après un silence, s'apaisant tout à coup :

— Non, je ne pense point cela! Est-ce que vous le croiriez, monsieur le juge? demanda-t-elle sournoisement.

— Je n'en sais rien, répliqua Blank.

— Personne n'en sait rien et personne n'en saura rien, ajouta hâtivement la mère, puisqu'il va mourir.

— Peut-être, interrompit Blank. Sans doute, l'état de votre fils est grave, mais il peut guérir, n'est-ce pas, docteur? — et il se tourna vers Niel, debout près de la table et qui acquiesça d'une légère inclinaison de tête — et alors Kobus nous dira tout, et si vous avez menti!...

— Non, non, il mourra, il va mourir!

La voix du magistrat se fit grave :

— Ecoutez, femme, dit-il, le crime dont votre fils est victime doit être puni. Kobus a le droit d'exiger de sa mère qu'elle dise tout ce qu'elle sait, et vous savez plus que vous ne dites! Si votre fils se rétablit, il aura le droit de vous reprocher votre silence. Et s'il vient à mourir, son souvenir sera pour vous un remords!

La femme éclata en une crise de sanglots; la figure cachée dans les mains, elle clama :

— Pitié, monsieur le juge, pitié! Je ne sais rien, je ne veux rien savoir, je ne dois rien savoir!...

Baptiste et Franz, les deux valets de ferme, confirmèrent les déclarations de la veuve Cornelis, en un parler monosyllabique, avec des termes identiques, comme une leçon apprise...

— Bien stylés, observa Blank; et, les congédiant : Qu'on fasse venir Nelle, ordonna-t-il. Et se penchant à l'oreille du substitut : Attention! Pour moi, voici la clef du drame!

La paysanne se laissa choir lourdement sur la chaise en face du juge; sa chevelure noire faisait ressortir davantage la régularité de ses traits, la fraîcheur de ses joues, le carmin de ses lèvres; sur son masque de santé et de jeunesse flottait un voile d'inquiétude; comme tantôt, au sortir de la chambre du blessé, Nelle tenait ses yeux obstinément baissés; sa poitrine, sous le corsage en cotonnette blanche et rouge, palpait d'angoisse...

— Votre nom?

— Nelle Lampaert.

— Mariée?

— Oui, à Rik Cornelis.

— Le frère du blessé. Et votre mari?

— Il travaille en France, à Valenciennes.

— Un « Franschman ». Tiens, je croyais que les Franschmans rentraient au pays avant la Noël?

— Rik avait encore un bon ouvrage qui rapportait beaucoup; il est resté là-bas, mais il m'a écrit qu'il reviendrait bientôt, ces jours-ci.

— Il vous a écrit?... Avez-vous là sa lettre?

Nelle pâlit affreusement; la sueur perla à son front; ses lèvres s'agitèrent d'un tremblement; elle ne put proférer une parole.

Blank lui jeta un coup d'œil furtif, puis, semblant n'avoir point remarqué l'émotion de la femme, il répéta :

— Avez-vous là la lettre de votre mari?... Ou peut-être, ajouta-t-il indifférent, l'avez-vous déchirée?

Nelle se jeta, avec une hâte fébrile, sur l'explication que lui tendait son interlocuteur :

— Oui, balbutia-t-elle, c'est cela, j'ai déchiré la lettre, je l'ai déchirée...

Et son visage reprit un aspect de calme douloureux.

Le juge s'allongea sur sa chaise, prit un cigare, l'alluma et envoya, vers les poutres du plafond, de blanches spirales de fumée; puis, s'accoudant sur la table et se penchant vers le témoin :

— Autre chose maintenant, dit-il, et très important... Réfléchissez bien, Nelle, avant de me répondre; et dans l'intérêt de la vérité comme dans votre intérêt propre, soyez franche, absolument franche!... Vous vivez ici depuis un an à côté de Kobus Cornelis; vous le connaissez donc bien, n'est-ce pas? Avait-il des ennemis?

— Non, monsieur le juge, répondit la femme très froidement.

— Alors, lui savez-vous une liaison... un amour? et Blank appuya sur le mot.

Nelle tressaillit de tout l'être.

— Eh bien? interrogea le juge.

— Pourquoi me demandez-vous cela? répondit la femme rogue et hargneuse.

— Parce que vous le savez! répliqua sèchement Blank.

Puis se redressant :

— Oui, ma pauvre enfant, vous savez que Kobus avait un amour; je le vois à votre trouble, à vos mains qui tremblent, à votre regard qui fuit... Est-ce que peut-être?...

— Quoi? interrompit sauvagement Nelle.

— Est-ce que peut-être, continua très posément le magistrat, vous aimiez Kobus?

— Non, monsieur, cria-t-elle, mille fois non; et avec une fierté indignée, elle ajouta : Je n'aime, sachez-le, que mon mari!

— Ou bien êtes-vous aimée de Kobus... Vous l'a-t-il dit... Vous l'a-t-il dit encore aujourd'hui, ce soir?...

La femme bondit; sa chaise se renversa; frémissante et affolée, elle hurla sa rage et sa panique :

— C'est infâme! C'est indigne! Vous ne pouvez pas me torturer ainsi. Je ne répondrai plus!

Le juge s'était levé à son tour et, élevant la voix, scandant d'énergie chaque mot, il dit :

— Si! Et vous allez me répondre encore une fois à la question que je vous posais au début de l'interrogatoire, et pesez bien toutes les conséquences de votre réponse : Oui ou non, Rik Cornelis, votre mari, est-il en France?

Les poings sur la table, se raidissant contre l'émotion de tout l'effort de ses muscles, regardant cette fois le magistrat bien en face d'un regard brutal et haineux, Nelle répondit énergiquement, sans une hésitation :

— Rik est en France.

Blank baissa le ton :

— Vous avez fini, dit-il; puis, avec une nuance légèrement railleuse : Allez soigner Kobus... Soignez-le bien!

Le juge, pensif, ralluma son cigare et fit lentement le tour de la chambre; sa main frôlait d'un geste nerveux les meubles; un instant, il s'arrêta devant la fenêtre et contempla d'un œil distrait le paysage hivernal; puis, brusquement, il se dirigea vers le poêle :

— C'est ici, dit-il, comme se parlant à lui-même, que le blessé fut trouvé...

Il décrocha le tisonnier, l'amena vers la lampe et l'examina sous toutes ses faces; mais, hochant la tête, il le remit en place; il souleva alors le couvercle du poêle, et son œil s'y fixa et son doigt le frotta en tous sens. Soudain, il eut une exclamation brusque et presque triomphale :

— Greffier, apportez donc la lampe et, vous autres, venez voir!

Et l'index du juge montrait, au rebord du couvercle, des petites taches bronzées et luisantes. Le docteur se pencha, le binocle plié en deux :

— Oui, du sang, affirma-t-il.

— Et alors? interrogea Blank.

— C'est l'arme du crime, répondit Niel... Je suis sûr qu'elle s'adapte aux blessures.

Le magistrat replaça le couvercle :

— Appelez la mère Cornelis, enjoignit-il aux gendarmes.

La vieille apparut au seuil de la chambre, comme la statue même de la douleur, tremblante, ployée en deux, tout entière enveloppée d'un large manteau noir dont le capuchon encadrait sa pauvre figure aux abois.

Le juge, désignant le poêle :

— Nous emporterons cela, dit-il sèchement.

— Quoi, cela? bégaya la femme.

— Le couvercle du poêle qui a servi à assommer votre fils!...

Ah! vous avez cru...

La mère Cornelis ne laissa pas achever le magistrat ; s'effondrant à genoux, tordant les bras en un geste de désespoir, elle supplia :

— Monsieur le juge, monsieur le juge, ne me martyrisez plus, ne me demandez plus rien... Je ne suis qu'une pauvre mère... Ayez pitié de mes fils... de mes deux fils... Tenez, voyez, j'étais prête à partir pour la messe de minuit... Laissez-moi aller prier pour mes enfants...

Albert Prévost, profondément remué par la sincérité de cette douleur, s'approcha de Blank :

— N'insistez-pas, dit-il. C'est une mère!

Le juge acquiesça, et, soudainement radouci, il aida la vieille à se relever, lui mit familièrement la main sur l'épaule et lui dit, presque paternel :

— Allez à la messe, maman, et priez bien!

A ce moment, Nelle se glissa furtivement dans la chambre. Le juge se ressaisit et ordonna d'une voix impérieuse :

— Vous, vous resterez ici, et pour que l'assassin ne soit pas tenté de revenir — et sa parole se teinta d'une nuance d'ironie — les gendarmes vous tiendront compagnie jusque demain matin.

Sans un mot, les yeux toujours baissés, Nelle retourna près du blessé.

Quand ils furent seuls, Blank se tourna vers Prévost :

— Ma conviction est faite, dit-il. Et la vôtre? C'est Rik Cornelis qui a fait le coup. Le mobile? Question d'intérêt?... Non! Il n'y a pas de quoi ici! — et, d'un geste circulaire, le magistrat parcourut le milieu minable où ils se trouvaient. Puis il reprit : Un drame d'amour plutôt!...

— Je vous comprends, répondit le substitut, Nelle...

— Oui, continua Blank, Kobus aura frôlé la petite de trop près, de son consentement ou non; il faudra voir cela; et le mari aura cogné, brusquement, sous un afflux de jalousie, avec l'arme la première venue...

— Votre conclusion?

— Faire rechercher et arrêter Rik... S'est-il enfui, s'est-il caché, on le saura vite!...

Le substitut réfléchit un instant; se remémorant les divers éléments de faits recueillis, durant cette nuit, par l'instruction, il les confronta avec l'hypothèse émise par son collègue et il jugea que cette hypothèse était logique et plausible.

— Soit, acquiesça-t-il.

— Servaes, commanda le juge, faites le mandat d'amener!

Un grand silence plana, uniquement troublé par les grincements de la plume du greffier et par les appels de la cloche du village, conviant les campagnards à la messe de Noël...

— Réveillon rouge! murmura Blank en signant le mandat d'amener; puis il passa la plume à son collègue. Prévost sentit un petit frisson glisser le long de son épine dorsale, en inscrivant son nom — « pour exécution » — au bas de la pièce que lui présentait Servaes : c'était la première fois qu'il attentait, dans des circonstances aussi graves, à la liberté d'un être humain.

(*A suivre.*)

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Endymion

*O le baiser, le long baiser des rayons d'or,
L'ineffable baiser amoureux de la Lune
Sur le front pur et blanc de l'Ephèbe qui dort !*

*Les constellations s'éveillent une à une,
Et Diane au péplos de lumière descend
Vers le val solitaire enveloppé de brune,*

*Où repose et sourit le bel Adolescent.
Endymion sommeille au pied d'un pin bleuâtre :
Sa chevelure ondoie au caprice du vent.*

*Il a joint, sculpturaux et nus, ses bras d'albâtre
Sur sa jeune poitrine au souffle velouté.
L'air hardi du chasseur et la grâce du pâtre*

*Conjuguent dans ses traits leur diverse beauté.
Il dort, baigné par la tiédeur du sol hellène,
D'où monte, imperceptible, un encens argenté.*

*Et la Déesse n'ose effleurer d'une haleine
Ses paupières de neige aux veinules d'azur,
Le contour de sa joue harmonieuse et pleine,*

*Ni sa bouche aux fraîcheurs exquises de fruit mûr.
Sous un pin svelte et sombre Endymion sommeille,
Et la Vierge Artémis au cœur farouche et pur*

*Murmure à demi voix, craignant qu'il ne s'éveille :
« La fille de Latone, ô Dormeur ingénu,
A l'Aphrodite d'or, certes, n'est point pareille.*

*» Et pourtant, aujourd'hui, quel bonheur inconnu,
Illuminant son sein comme une immense aurore
Le gonfle d'un sanglot à peine retenu ?*

*» Enfant, ô bel enfant dont la beauté s'ignore,
Chasseur timide encor du faon et du chevreuil,
Héros encor si faible, et si novice encore,*

- » *Tu dors, frêle et languide et las, sous le grand deuil
Qui tombe des rideaux de pins et des nuits noires.
Mais va! J'insufflerai tel indomptable orgueil,*
- » *Tel mépris souverain des Kerès et des Moires,
Et tel soif de vaincre en ton cœur puénil,
Que, désormais semblable aux géants des histoires,*
- » *Tu briseras comme eux, ignorant du péril,
L'échine des lions sur ta poitrine altièrè!
Va, rien n'arrêtera plus ton élan viril,*
- » *Bel Ephèbe timide, et qui n'osais naguère
Abattre que le daim, le chevreuil et le faon ;
Je t'armerai pour la palestre et pour la guerre,*
- » *Et je t'aimerai chaste et brave, ô mon Enfant!
Va, tu vivras tes jours comme on chante un poème,
Un poème sonore au rythme triomphant,*
- » *Car je t'aime, et je t'aime, et je t'aime, et je t'aime!!
Et le puissant amour dont j'emplirai ton cœur
Vaut mille fois les dons de l'Aphrodite blème,*
- » *Ou de l'Eros lascif, torturant et moqueur!
Tu poursuivras, dardant l'épieu, dardant la flèche,
Toujours heureux, toujours adroit, toujours vainqueur,*
- » *L'hydre glauque, et les loups hérissant leur poil rêche,
O Dompteur d'étalons sauvages, bondissant
Parmi l'aboi des chiens flairant la piste fraîche,*
- » *Et tel, ô mincé et pâle et doux adolescent,
Tu deviendras plus fort qu'Héraklès ou Thésée!
Mais tu resteras beau dans ta force, et le sang*
- » *Des roses qui chatoient, pourpres, dans la rosée,
Fleurira moins divin que ta jeunesse en fleur!
Et les perles des mers, près de ta joue rosée,*
- » *Paraitront sans beauté, sans grâce et sans couleur.
Vois : devant ton sourire oubliant sa rudesse,
Pour que même les dieux jaloussent ton bonheur,*
- » *Elle veut accabler de biens la Chasserresse,
L'Époux jeune et charmant qu'elle élit en ce jour,
Car elle sent son cœur défaillir de tendresse,*
- » *La Déesse immortelle, et qui se meurt d'amour!! »*



LA PRÉDICTION DE SIMÉON

JOZEF JANSSENS

La meilleure part ⁽¹⁾

Jacques Morval, étudiant en médecine, a dû, pendant quelques mois, suppléer son père atteint d'hémiplégie. — Au cours de ses tournées médicales il a eu l'occasion de rencontrer souvent Raymonde Dufour, la fille unique d'un riche industriel, et Suzanne Ravenel, la fille de l'ex-capitaine Ravenel. — Les deux jeunes filles sont jolies. Raymonde n'a pas la délicatesse de naissance et d'éducation de Suzanne, mais son immense fortune excuse tous ses défauts aux yeux de Jacques.

Le docteur Morval, qui connaît les deux jeunes filles, met son fils en garde contre le caractère autoritaire et fantasque de Raymonde qui fut une enfant gâtée, et recommande à Jacques beaucoup de prudence, beaucoup de sagesse dans l'orientation de sa destinée. Il lui conseille de rechercher surtout les trésors du cœur, car si la fortune facilite l'existence, elle ne donne pas la vraie vie du cœur... « La meilleure part de l'homme, lui dit-il un jour, c'est la bonne épouse. »

Toujours indécis, Jacques Morval repart à Paris pour terminer sa thèse.

I

Paris avait ressaisi Jacques en moins de quinze jours, et à mesure qu'approchait la date du départ définitif, le jeune homme se prenait à regretter cette vie d'étudiant exempte de responsabilités et pleine d'indépendance.

Il aurait volontiers reculé de quelques mois encore le jour de sa thèse, mais les nouvelles qu'il recevait tous les deux jours de Lagnoville devenaient de moins en moins bonnes. M. Morval, qui avait à cœur de garder intacte sa clientèle pour son fils, se

(1) Nous donnons ici un chapitre inédit du roman : *La meilleure part*, que publiera sous peu Emile Poiteau, un jeune écrivain catholique de talent, qui a édité déjà un premier roman remarquable : *Vers la Lumière*, dont nous avons fait l'éloge qu'il méritait, du reste, tant par sa tendance idéaliste et chrétienne — la nôtre — que par sa valeur littéraire.

dépensait beaucoup auprès des malades. Il voyageait du matin au soir ; et chaque matin, lorsqu'il recommençait une journée, il n'était pas encore déchargé de toute sa fatigue de la veille.

D'étape en étape il sentait ses forces le trahir. A Gabrielle qui lui recommandait prudence et repos en raison de son âge et de sa santé si fortement ébranlée, il répondait en souriant :

— Il faut bien que j'aille jusqu'au retour de Jacques. Je ne veux pas que mon grand garçon puisse dire que sur la fin de ma vie je n'étais plus bon à rien.

Il ajoutait souvent :

— Tranquillise-toi, petite. Le travail, c'est ma vie. J'ai toujours travaillé. Si je changeais mes habitudes je serais capable d'en être malade pour tout de bon !

Mais, en dépit de cette philosophie toute souriante, le docteur Morval sentait le mal l'envahir de plus en plus. Il avait fréquemment des lourdeurs de tête, des vertiges, des éblouissements, de l'hésitation dans la parole...

Pour rassurer sa fille, il mettait tous ces malaises sur le compte de l'estomac. Il s'amusait même à endormir la naïveté de Gabrielle en faisant tout un cours sur les vertiges de l'estomac... Mais il sentait en réalité que la mort le guettait, et tout bas, dans l'intimité de la conscience, il se disait :

— Irai-je jusqu'au bout ?

Gabrielle comprenait très bien que l'état de son père s'aggravait. Tous les deux jours elle écrivait à Jacques, et chaque fois son appel devenait plus pressant :

— Passe vite ta thèse, disait-elle. Père est très fatigué. Je crains qu'il ne puisse atteindre l'époque de ton retour...

Le jour de sa thèse, au matin, Jacques reçut deux lettres au timbre de Lagnoville. La première était de Gabrielle. Elle contenait ces simples mots :

« MON CHER JACQUES,

» Ne t'attarde pas à Paris avec des camarades lorsque tu auras passé ta thèse. Reviens le plus vite possible, le soir même si tu le peux. Père est beaucoup plus mal depuis hier. Il a dû renoncer même à faire sa tournée aujourd'hui. Les malades commencent à devenir nombreux avec les brouillards de novembre. Il est grand temps que tu reviennes.

» A toi de cœur en hâte.

» GABRI. »

L'autre lettre, tracée d'une main tremblante, était du docteur Morval lui-même. Elle était toute pleine de mélancolie :

« MON PETIT JACQUES,

» C'est donc demain que tu vas soutenir ta thèse? C'est donc demain que tu vas me donner le droit de me reposer pour tout de bon? Oh! mon petit, sois béni pour le repos que tu vas m'accorder!... La vie a été si dure pour moi que je me sens meurtri avant l'âge, vieilli avant d'avoir atteint la vieillesse... Mes pauvres jambes ne veulent plus faire aucun service. Mes bras eux-mêmes protestent contre le moindre effort. La machine — pour employer un terme qui m'est cher — est maintenant complètement rouillée, hors d'état.

» Le repos que ton retour va me permettre de prendre me fera du bien, je crois. Mais je sens que je ne me remettrai jamais complètement. Mes éblouissements deviennent plus fréquents. J'ai des maux de tête insupportables que rien ne peut calmer. Il me semble, à certains moments, que ma tête va éclater. Je crains une récurrence, vois-tu... Oh! ne t'effraie pas pour cela. Que veux-tu? Il faut envisager la vie avec sang-froid, telle qu'elle est, et avouer sans honte — tout médecins que nous sommes — que la machine humaine est une merveille bien délicate que nous prétendons connaître jusque dans ses détails mais que nous ne savons pas raccommo-der lorsqu'elle a le malheur de se détraquer.

» Ecoute, mon petit : mon rôle est terminé. Je t'ai gardé intacte une clientèle que m'avait transmise ton grand-père. Ça été dur pour arriver à ce but. Aussi je crois avoir bien rempli mon devoir. A toi maintenant de reprendre le nom, la réputation et les principes de tes aïeux. Ne te soustrais à aucune des traditions de la famille. Accepte sans restriction tout le programme des Morval. Reviens à Lagnoville avec la ferme intention de faire comme tes prédécesseurs, ou ne reviens pas.

» Sois toute ta vie un travailleur et un simple. Ne tire aucune vanité des cures heureuses que tu pourras faire et demeure savant sans affectation. Je ne sais rien de plus beau qu'une intelligence consciente de sa force mais qui l'oublie en public...

» Et puis, surtout, sois bon pour tes malades. N'oublie jamais que ceux qui souffrent ont toujours droit au respect et

souvent à l'affection. Quand tu ne pourras rien au point de vue scientifique, n'oublie jamais de faire l'aumône de ton cœur... Ne considère pas la médecine comme une industrie, mais comme un apostolat. Et puis encore, si tu te maries à Lagnoville, n'oublie pas ce que je t'ai dit un jour : *Pars bona, mulier bona...*

» Allons, mon petit... Bon courage pour ton dernier examen! et reviens-nous vite pour que nous puissions te fêter en famille.

» A bientôt la joie de te serrer sur mon cœur.

» D^r MORVAL. »

Jacques, en fermant la lettre, ne put se retenir de pleurer. Il avait pour son père un véritable culte, et cette douleur qui perçait dans la résignation du vieillard parvenu au terme de sa carrière l'attristait profondément.

La matinée lui parut longue comme un siècle. Il n'eut que la ressource de descendre sur le boulevard et d'errer à travers le jardin du Luxembourg, car ses malles étaient à la gare, en consigne, depuis la veille au soir. Il n'avait plus un seul livre dans sa chambre.

Après le déjeuner il fit ses adieux à ses camarades les plus intimes dans le quartier latin et, à 4 heures, se dirigea vers la Faculté pour soutenir sa thèse.

Jacques avait fait une thèse très originale sur le traitement de la tuberculose par les injections de paratoxine. Les observations personnelles étaient nombreuses. La question était fort judicieusement envisagée au triple point de vue de la théorie scientifique, de l'efficacité et du bénéfice pour le malade. Jacques soutint brillamment sa thèse et obtint la mention : *Très bien satisfait.*

Il s'empressa d'envoyer à Lagnoville un télégramme annonçant la bonne nouvelle et revint boulevard de Magenta pour régler sa propriétaire et prendre son sac de voyage.

Mais, comme il rentrait tout joyeux, la concierge l'arrêta :

— Monsieur Morval, on vient d'apporter un télégramme pour vous.

— Un télégramme? dit Jacques en devenant subitement pâle.

— Oui, il n'y a pas plus de dix minutes.

Jacques déchira le petit bleu qu'on lui remettait et dévora des yeux :

« Reviens vite. Père très mal.

» GABRI. »

Ce fut comme un coup de massue pour Jacques. Il chancela et s'appuya à la rampe de l'escalier.

— Vous avez du chagrin, monsieur Morval? Mauvaise nouvelle, sans doute?...

Jacques ne put répondre. Il fit de la tête un signe affirmatif, puis, tout d'un coup, un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

La concierge s'empressa :

— Mais, mon Dieu! Entrez donc prendre quelque chose, monsieur Morval. Faut pas rester comme ça...

— Merci, dit Jacques à voix basse. Vous êtes bien bonne. Je n'ai besoin de rien.

Il ajouta, en désignant la dépêche :

— C'est mon père qui est très mal...

Puis, fou de douleur, il se hissa le long de la rampe d'escalier et s'enfuit dans sa chambre pour donner libre cours à ses sanglots.

II

Le soir même Jacques quitta Paris. Il avait calculé, avec un indicateur consulté en hâte sur une table de café, qu'en prenant le rapide du soir jusque Amiens et qu'en changeant deux fois de train-tramway, il pourrait arriver à Lagnoville dans la nuit.

Il était exactement 5 heures du matin quand il arriva à Lagnoville. Déjà à l'horizon une trainée laiteuse s'élevait au-dessus des champs, annonçant l'aurore prochaine. Les oiseaux commençaient à s'agiter dans les buissons. La vie renaissait partout avec le lever du jour.

Jacques jeta un regard vers les salles d'attente : personne ne l'attendait. Il sortit et interrogea rapidement l'obscurité du hall des voitures : pas une voiture n'était là pour le prendre.

— C'est bon, j'irai à pied, pensa-t-il.

Il évita, à cause de l'obscurité et des ronces, de prendre le

petit sentier couvert qui descend à travers les pâturages et s'élança sur la grand'route plantée d'arbres qui suit en serpentant le flanc de la colline et qui, sous la pâle phosphorescence du jour levant, ressemblait à un long serpent d'argent.

Lorsqu'il arriva à Lagnoville il croisa quelques groupes d'ouvriers qui partaient prendre le train du matin pour se rendre à leur travail dans les usines métallurgiques des environs. Mais les maisons sortaient à peine de l'obscurité.

La nuit, qui fuyait lentement devant le jour envahissant, estompait encore les contours des fermes. Seuls, les toits éclairés des granges, dépassant les bouquets d'arbres profilaient avec netteté sur le ciel éclairé leurs sommets épineux.

A pas précipités, le cœur angoissé, Jacques traversa le village. Arrivé devant la maison natale il s'arrêta et mit la main sur son cœur pour en comprimer les battements affolés.

Toutes les fenêtres, en haut et en bas, étaient éclairées, mais les persiennes étaient fermées. La lumière filtrait par les lames ajourées des persiennes et tombait jusqu'à terre où elle formait de longues stries lumineuses. On entendait un bruit confus de voix et des pas rapides dans l'escalier. Jacques crut percevoir des sanglots...

— Allons..., se dit-il, c'est que Dieu l'a voulu.

Et résolument il s'avança vers la porte cochère qui était grande ouverte.

Justement une voiture en sortait : c'était le coupé du docteur Delahesse, un de ses confrères voisins.

Jacques héla le cocher :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Puis, se précipitant vers la portière :

— C'est vous, monsieur Delahesse ?

Le praticien saisit la main de Jacques :

— Ah ! vous voilà, monsieur Jacques... Vous rentrez sans doute de Paris ?

— Oui. Par le train de nuit. Impossible d'arriver plus tôt !

Voyant que le docteur Delahesse descendait de voiture, il questionna d'une voix haletante :

— J'arrive trop tard, sans doute ? C'est fini ?...

— Mon pauvre ami !... Mes confrères et moi nous avons fait tout notre possible, mais vous savez... nous ne sommes pas les maîtres ici-bas...

— Je le sais, répondit Jacques en se raidissant.

Puis il questionna, d'une voix creuse :

— Il y a longtemps qu'il est mort?

— Vers 3 heures du matin.

Sans attendre d'autres questions, le docteur Delahesse prit le bras du jeune homme :

— Venez, mon ami. C'est une heure terrible pour vous, je le sais. Mais dites-vous que Dieu l'a voulu ainsi. Au lieu de vous révolter en vain, tâchez de vous résigner chrétiennement, avec les visions consolantes de l'au-delà.

Comme Jacques fondait en larmes, le docteur Delahesse reprit, en le poussant doucement :

— Allons... du courage, mon pauvre Jacques! Venez avec moi...

Doucement, avec d'infinies précautions, comme s'il eût déplacé un objet fragile, le docteur Delahesse dirigea Jacques vers le vestibule. Peu à peu, en l'aidant de paroles affectueuses et réconfortantes, il l'entraîna jusqu'en haut de l'escalier. Là, sur le palier, il lui dit tout bas à l'oreille :

— Du courage, Jacques! Du courage! N'augmentez pas la douleur de Gabrielle...

Puis, lui indiquant la chambre entr'ouverte du docteur Morval et l'y poussant doucement :

— Il est là-bas, sur son lit... Voyez d'ici... On dirait qu'il repose...

Jacques hésita un moment. Puis, traversant la chambre sans s'inquiéter des personnes qui faisaient cercle et priaient à genoux sur des chaises, il alla jusqu'au lit du mort. Là, tombant à genoux et saisissant la main déjà glacée de son père :

— Mon pauvre papa! s'écria-t-il avec des sanglots. Tu ne m'as pas attendu... mon pauvre papa!

Puis, sans s'occuper s'il froissait les traits figés du vieillard; il saisit la tête de son père entre ses mains nerveuses et colla ses lèvres sur le front du mort.

Silencieusement, les larmes du fils coulèrent sur les joues parcheminées du père. Elles coulèrent longtemps, abondantes, inondant le visage et se réfugiant dans l'embroussaillement de la barbe.

Voyant que Jacques prolongeait l'étreinte, et devinant que ce tableau de désespoir était trop impressionnant pour les per-

sonnes présentes, Gabrielle s'approcha. Tirant légèrement Jacques par l'épaule :

— Viens, Jacques, dit-elle... Nous reviendrons près de lui tout à l'heure.

Le jeune homme obéit à la prière de sa sœur et se releva. Las, désolé, comme abattu par la douleur, il laissa choir sa tête sur l'épaule de Gabrielle et dit avec désespoir :

— Ma petite Gabri! Qu'allons-nous devenir maintenant!

Au lieu de répondre, Gabrielle entraîna son frère dans la chambre voisine :

— Là, dit-elle... Ici tu peux pleurer. Il n'y a que moi.

Longuement Jacques s'entretint avec sa sœur des derniers moments de l'agonie, des dernières souffrances.

Il questionna pour s'éclairer jusque dans les moindres détails et se fit rapporter avec minutie les dernières paroles.

— Alors, il a reçu mon télégramme avant de mourir?

— Oui. Il l'a lu plusieurs fois de suite. Et puis il a dit en me regardant : « C'est bien, ça... je suis content. Oh! le brave petit!... »

— Il a dit ça?

— Oui. Je te rapporte ses propres paroles. Il était neuf heures du soir quand la dépêche est arrivée. Il l'a gardée sur son lit, et, à tous ceux qui l'approchaient, il la montrait en pleurant. Il disait à tous les médecins qui étaient venus le voir : « Jacques est reçu avec la mention *très bien*. Je vais pouvoir me reposer maintenant et bien me soigner. »

— Pauvre père!...

— Et puis vers minuit, quand la situation s'est aggravée et qu'il a compris...

Un sanglot étouffa la voix de Gabrielle. Jacques, serrant sa sœur dans ses bras, questionna, avide de savoir les derniers mots, les dernières pensées :

— Quoi? Dis vite, je t'en prie...

— Eh bien! il m'a remis la dépêche en me disant : « Garde-la toujours. Elle m'a donné une si grande joie!... Je vais mourir, mais je sais au moins que la chaîne des Morval n'est pas brisée... »

— Et après?

— Oh! après il n'a plus rien dit. Il avait de l'angoisse dans les yeux. Son regard allait de la porte vers moi et de moi vers

la porte. Il semblait te chercher. Il t'espérait... Vers 3 heures, après le départ du prêtre, il m'a fait signe d'approcher. Il m'a pris la main et m'a dit bas, très bas, entre deux hoquets : « S'il arrive trop tard, tu lui diras que je meurs content... » Quelques minutes après, comme il ne pouvait plus articuler les mots à cause de sa langue qui s'embrouillait, il m'a fait signe d'apporter du papier et un crayon.

Gabrielle sortit de son corsage un petit feuillet arraché précipitamment à un carnet et sur lequel le mourant avait tracé, en caractères presque illisibles, ces simples mots :

« Mon petit, tu arriveras trop tard ! Mais tu reviens... C'est une joie pour moi qui vais mourir. Sois heureux, bien heureux, plus heureux que je ne l'ai été... Souviens-toi de tous mes conseils pour ta profession, et surtout pour ton mariage... Et n'oublie jamais de bien tenir le vieux nom des Morval... »

Jacques porta le feuillet jusqu'à ses lèvres :

— Père... Oh ! oui, murmura-t-il avec pitié.

Après avoir séché leurs larmes, les jeunes gens descendirent.

A la cuisine, Jacques se réchauffa auprès d'un bon feu et absorba en hâte une tasse de lait que Gabrielle lui servit.

Puis il remonta dans la chambre funèbre. Derrière la porte il aperçut, blotties dans l'ombre et enveloppées dans des couvertures de voyage, M^{me} Ravenel et Suzanne. Discrètement il s'avança vers elles :

— Vous aussi, vous êtes venues ?

— Mais oui, monsieur Jacques, répondit M^{me} Ravenel. On est venu nous prévenir hier soir. Nous sommes arrivées vers 10 heures. Et comme M. Morval a été de mal en pis, nous avons passé la nuit avec Gabrielle.

— Vous devez être bien fatiguées ! Il faudra songer à regagner les Herbiers... Voici le jour qui vient. Les gens du village vont arriver pour dire une prière auprès du corps. Il y aura toujours quelqu'un...

— C'est vrai, monsieur Jacques, dit Suzanne. Mère ne peut veiller sans inconvénient pour sa santé. Aussi elle va retourner aux Herbiers. Mais moi je vais rester pour aider Gabrielle. La pauvre fille est toute désorientée.

— Il y a tant de choses auxquelles il va falloir penser maintenant, ajouta M^{me} Ravenel : les lettres aux parents, les lettres de faire-part, le jour de l'enterrement, l'heure de la messe, le

cercueil... Tout cela est de triste réalité, je le sais. Mais il faut bien y penser.

M^{me} Ravenel remit à Jacques la couverture dans laquelle elle s'était enveloppée pour passer le reste de la nuit et s'approcha du corps.

Elle traça avec le buis béni une croix sur le corps déjà raide de M. Morval, fit une courte prière et descendit avec Suzanne et Jacques.

Dans le vestibule, Jacques les retint :

— Comme c'est gentil d'être venues cette nuit tenir compagnie à Gabrielle! Oh! je vous remercie de tout cœur!...

Il ajouta :

— Elle a dû être si triste cette nuit d'agonie!...

— Oui, je vous assure, monsieur Jacques, répondit Suzanne. Et puis, vous qui n'étiez pas là... Quelle fâcheuse coïncidence...

Jacques se fit répéter les dernières paroles de son père. Il les connaissait déjà par Gabrielle, mais il aimait à recevoir d'autres lèvres la même confiance, la même version. Les derniers mots d'affection de son père lui valaient tout un héritage, et Jacques voulait bien connaître son héritage afin d'être sûr de ne pas l'oublier et de ne pas le perdre.

En prenant congé de Jacques, M^{me} Ravenel lui dit :

— Je vous laisse ma fille pour aider Gabrielle à la cuisine et vous aider à établir les lettres mortuaires. Mais si vous avez besoin d'une voiture pour faire des courses ou aller à la gare, surtout n'oubliez pas que celle des Herbiers est à votre disposition. La voiture n'est pas grande, mais nous avons encore un vieux char-à-bancs dans lequel on peut mettre six personnes et que notre petit poney peut très bien tirer.

M^{me} Ravenel se tourna vers sa fille :

— Quant à toi, arrange-toi avec Gabrielle comme je te l'ai dit pour le dîner.

Elle regarda Jacques et expliqua :

— Malgré tout il faut bien penser au côté matériel... Gabrielle aura besoin de services et de vaisselle de table en quantité. Tout ce que nous avons est à sa disposition. Surtout dites-lui bien qu'elle ne soit pas timide avec nous.

Comme les gens du village commençaient à défiler, silencieux et attristés, pour apporter leur prière près du lit funèbre, M^{me} Ravenel s'éloigna.

— Vous retournez à pied, mère? demanda Suzanne.

— Oui, je ne serai pas gênée de gagner les Herbiers à pied.

— Surtout, couchez-vous en rentrant. Vous devez être épuisée...

— Tranquillise-toi, ma petite, et surtout aide Gabrielle le plus possible. La pauvre fille me paraît perdre la tête... Le coup a été trop rapide pour son cœur. Pauvre petite!...

A pas lents, marchant pesamment, sans lever presque les pieds, à la façon des vieilles femmes qui n'ont plus de jambes et vont cahin-caha en se dandinant plus qu'en avançant, M^{me} Ravenel reprit le chemin des Herbiers.

Elle partait, triste jusqu'au fond de l'âme à cause du décès du docteur Morval, mais heureuse un peu à cause de sa fille qu'elle laissait comme une espérance et un réconfort dans la grande maison que la mort venait de visiter...

III

Toute la journée les habitants de Lagnoville défilèrent devant le corps du docteur Morval.

On l'avait revêtu de sa plus belle redingote. On lui avait mis sa plus belle chemise à plastron, un col neuf, une cravate blanche. Allongé au-dessus de son lit, paraissant plus grand depuis que la mort l'avait raidi, touchant de la tête et des souliers les deux extrémités de son lit, M. Morval inspirait le respect mais non la crainte qu'inspirent certains cadavres.

Les traits étaient reposés. Les paupières étaient abaissées comme en un sommeil. Les lèvres et le menton, masqués par les moustaches et la barbe, ne laissaient voir ni le rictus grimaçant de la mort, ni la contraction douloureuse que l'agonie avait mise dans les joues. Les doigts osseux et longs, entrelacés autour d'un petit crucifix d'ivoire, gardaient malgré leur teinte cireuse et leur translucidité une singulière apparence d'énergie et de vitalité. Et tous ces braves paysans qui passaient près du corps contemplaient avec vénération ce visage qu'ils avaient tant aimé, ces mains qu'ils avaient vues si adroites, si agiles dans les cas difficiles, si expertes dans les interventions urgentes et délicates.

Jacques voyait des larmes dans tous les yeux. Il sentait que

les cœurs étaient lourds de chagrin. A travers les phrases simples, parfois maladroitement, que ces braves gens essayaient de formuler en guise de consolation, il entrevoyait très nettement une affection sincère, une désolation véritable.

Suzanne, à qui il confiait ses remarques, lui dit :

— Oui, monsieur Jacques, et c'est un héritage pour vous... Il y a une grande leçon qui se dégage pour vous de tout ceci : M. Morval vient de mourir... On apprend à peine la triste nouvelle, et déjà le deuil est dans toute la région. Tout le monde accourt au plus vite. On s'émeut, on s'empresse, on pleure. On ne songe qu'à ce malheur. Voyez ces braves gens qui quittent leurs travaux et leurs champs pour venir prier près du corps, ils ne savent pas vous dire ce qu'ils pensent parce qu'ils ignorent les mots usuels, les condoléances consacrées. Mais regardez-les bien : ils n'ont que la sincérité au fond des yeux.

Comme elle disait cela, une femme courbée et marchant péniblement, un homme et une demi-douzaine d'enfants s'avancèrent dans l'escalier.

Suzanne les reconnut de suite :

— Tiens..., c'est vous, la Brispote?

— Eh ! oui, dit la femme en s'appuyant sur son bâton.

En apercevant Jacques elle fondit en larmes et dit d'une voix chantante :

— Mon pauvre monsieur Morval ! Pouvait-on, seigneur Dieu, un pire malheur ! C'est comme un fait exprès. C'est toujours les meilleurs qui s'en vont... Le bon Dieu s'est sûrement trompé encore une fois... Allez ! Vous pouvez me croire...

Elle ajouta, en donnant à Jacques une petite médaille en nickel :

Ça, monsieur Jacques, c'est une médaille bénite. Prenez-la. Faudra la mettre dans le cercueil. Votre père saura bien ce que ça veut dire...

En regardant Jacques elle acheva sa pensée :

— Je suis trop pauvre pour faire dire des messes ; ça lui en servira là-haut...

Puis, tirant de dessous son tablier de toile bleue un petit bouquet d'immortelles soigneusement ficelé avec une faveur :

— Je voudrais le mettre tout près de lui, sur son lit, comme une reconnaissance... Il m'a si bien soignée !... Vous permettez ?

— Mais certainement, ma brave femme.

La Brispote s'épongea, avec le coin de son tablier, les yeux qu'elle avait pleins de larmes. Puis, s'aidant de ses bâtons à cause de sa jambe qui n'était pas encore bien solide, elle monta l'escalier pour porter au docteur Morval son petit bouquet de fleurs et quelque naïve mais touchante prière.

Pendant que la Brispote montait l'escalier, la servante vint annoncer Monsieur, M^{me} et M^{lle} Dufour.

Déjà les silhouettes des visiteurs s'encadraient dans la porte. Ni Jacques, ni Suzanne ne pouvaient fuir.

— Ah! fit Jacques simplement, mais avec une contraction de visage que Suzanne remarqua.

La main tendue, M. Dufour s'avavançait déjà :

— Oh! ce bon monsieur Morval!... Si jeune encore!... Et parti si vite!... C'est un véritable coup de foudre... Vous nous voyez atterrés, monsieur Jacques, véritablement atterrés...

M^{me} Dufour s'avança ensuite avec des larmes de circonstance, mille manières ridicules, et des phrases étudiées à l'avance :

— Monsieur Jacques, nous vous apportons nos condoléances attristées. Soyez sûr que nous partageons votre douleur... Nous comprenons si bien la place immense que monsieur Morval tenait dans votre vie!...

Raymonde vint à son tour, s'occupant plus de la façon de tendre la main et du jeu de sa physionomie que d'être sincère.

Jacques remarqua que malgré l'heure matinale, malgré l'imprévu de la visite et le deuil qui assombrissait tout, Raymonde avait pris le temps de s'habiller avec coquetterie, de se coiffer avec un véritable raffinement et de se surcharger d'un tas de parfums pénétrants. Autant il aimait la simplicité confiante de Suzanne qui, spontanément, sans toilette et sans sourire était venue de suite offrir son cœur et ses bras, autant il détestait cette recherche de Raymonde, ce sourire protecteur et ces attitudes modelées, étudiées, calculées, ce désir de paraître porté jusqu'auprès d'un cercueil...

— Nous pouvons monter auprès du corps? demanda M. Dufour.

— Mais oui, dit Jacques, depuis le matin c'est une véritable allée et venue.

M. Dufour s'engagea dans l'escalier. M^{me} Dufour suivit son mari, mais Raymonde retint sa mère par la main :

— Mère, vous ne craignez point l'émotion? Moi, j'aime mieux ne pas monter. Je crains d'être trop impressionnée.

A l'encouragement de sa mère elle opposa une ténacité pleine d'autorité :

— Non, mère. Montez si vous voulez. Moi je vais vous attendre ici.

Jacques fut étonné du sans-gêne de Raymonde avec sa mère et de son manque de savoir-vivre.

— Dans ce cas, elle aurait mieux fait de rester chez elle! pensa-t-il.

Par politesse il demeura dans le vestibule à causer avec Raymonde, mais il souffrit dans son cœur de l'attitude égoïste de la jeune fille. Elle lui apparaissait plus que jamais comme une femme insignifiante, sans caractère, sans fermeté, mais très décidée à se procurer toutes ses aises et à se faire accorder ses moindres fantaisies.

Pendant que M. et M^{me} Dufour saluaient Jacques, Suzanne s'était éloignée dans le petit corridor de la cuisine. Elle avait disparu rapidement, mais pas assez vite cependant pour que Raymonde ne la vit.

— Il m'a semblé entrevoir Suzanne Ravenel? dit Raymonde en jetant un regard fureteur vers la cuisine.

— C'est possible, répondit Jacques avec indifférence, car elle s'occupe ici avec Gabrielle.

Raymonde eut un pli amer au coin des lèvres.

— Tiens, tiens..., fit-elle, nous pensions être les premiers arrivés de tous vos amis. Mais je m'aperçois que Suzanne nous a précédés.

— Oh! de longtemps, mademoiselle! M^{me} Ravenel et Suzanne ont passé toute la nuit ici pendant l'agonie.

Un éclair de surprise traversa les yeux de Raymonde. Mais elle se ressaisit aussitôt et donna à son masque une expression de dédain :

— Oh! quel manque d'éducation!... Comme cela dut vous gêner dans un moment si pénible pour vos cœurs!...

— Mais au contraire. Je n'étais pas là, moi. J'étais seulement sur le chemin du retour... Gabrielle se sentait isolée dans sa douleur... les dames Ravenel ont eu la grande délicatesse de

lui offrir leur soutien, leur réconfort... Je n'oublierai jamais cette preuve d'amitié.

Comme Raymonde, désappointée, faisait une petite moue dédaigneuse qui voulait dire : « Cela dépend des façons de comprendre les choses... » ou bien encore : « Vous avez une singulière façon de voir et d'apprécier ! » Jacques insista :

— C'est dans les jours d'épreuve, vous savez, mademoiselle Raymonde, que les cœurs donnent leur mesure...

Voyant que le front de Raymonde se plissait comme sous un coup de fouet trop cinglant et que ses yeux fixaient obstinément comme s'ils avaient voulu percer plus avant et poursuivre toute la pensée, Jacques s'efforça de clore ce chapitre de jalousie... Il causa du jour des obsèques, des banalités habituelles de la cérémonie funèbre, de son retour définitif à Lagnoville... Puis il s'informa des choses de l'usine et de la villa, des nouvelles courantes de la région, de toutes sortes de questions oiseuses qui font partie de la vie quotidienne et qui n'ont jamais servi qu'à alimenter la curiosité humaine.

Raymonde lui dit tout à coup en voyant descendre la Bris-pote et ses enfants :

— Vous avez laissé monter ces gens-là ?

— Mais oui... Quel mal y a-t-il à cela ?

— Il n'y a aucun mal, si vous voulez. Mais, avec leurs souliers ferrés et leur souplesse d'hippopotame ils vont mettre vos tapis dans un état!...

Jacques haussa les épaules :

— Mes tapis?... Est-ce qu'on songe à des tapis quand on a perdu son père!...

Il ajouta encore, en faisant de la main un signe d'adieu à la Bris-pote et à son mari :

— Ces braves gens-là chérissaient mon père. Est-ce que je peux les empêcher de venir le pleurer!...

Le dialogue s'arrêta, car M. et M^{me} Dufour venaient de descendre et s'empressaient déjà auprès de Jacques :

— Si vous avez besoin de mon auto, le jour de l'enterrement, pour aller chercher des parents à la gare, vous savez que je suis tout disposé..., lui dit M. Dufour.

— Et si vous désirez mes bonnes, dit à son tour M^{me} Dufour, pour servir le déjeuner qui suivra l'enterrement, ne vous gênez pas... Entre amis, c'est un service qu'on se rend volontiers.

Jacques remercia de l'offre aimable qu'on lui faisait. Mais il le fit par simple politesse, se promettant de n'en point profiter. Il n'aimait pas le genre hautain et prétentieux des Dufour. Il détestait leur suffisance. Il gardait surtout une haine secrète contre Raymonde qui n'avait pas voulu monter près de M. Morval par crainte d'émotion et qui critiquait et dédaignait à tout instant les hommes et les choses.

— Au fait, pensa-t-il lorsque Raymonde eut rejoint son père et sa mère dans l'auto, qu'est-elle venue faire ici sinon se montrer désagréable et contrariante à mon égard? C'est une maison de mort... et elle n'a sur les lèvres que sourire et raillerie!...

Quand l'auto démarra, Jacques salua de la tête et rentra précipitamment. Il se sentait ébranlé jusque dans son cœur... Cette conversation avec Raymonde l'avait exaspéré.

Suzanne remarqua ce désarroi moral. Elle dit doucement :

— Monsieur Jacques, n'attachez pas d'importance à tout cela.

Comme Jacques la regardait avec des yeux interrogateurs, elle ajouta :

— Je m'étais réfugiée là, dans le corridor de la cuisine, derrière le portemanteau, de sorte que, sans vouloir être curieuse, j'ai tout entendu... Oubliez, monsieur Jacques, les paroles qui ont été blessantes pour votre amour propre. Oubliez-les, car, je vous l'assure, il y a dans tout ce que vous a dit Raymonde moins de méchanceté que de manque de jugement.

— C'est possible. Mais il y a des phrases qui font mal, mademoiselle Suzanne...

— Je le sais.

Elle ajouta, à voix basse, comme en une confession :

— ... puisque j'en ai souffert moi-même.

Suzanne, voyant arriver du monde, attira Jacques derrière l'escalier, près de la porte de cave :

— Rappelez-vous... chez la Brispote, cet été, lorsque je faisais le ménage de cette pauvre femme, Raymonde a été aussi cinglante qu'aujourd'hui. C'est son habitude, voyez-vous...

— Je me souviens fort bien, dit Jacques. Mais chez la Brispote c'est contre vous et envers vous qu'elle fut méchante et injuste.

— Oh! moi... c'est sans importance!

Suzanne, en disant cela, avait au fond des yeux quelque

chose de doux et de résigné. Il y avait plus de pardon et de pitié dans son regard que de mécontentement

Jacques le remarqua. Il aimait cette sérénité et cette grandeur d'âme. Déjà, chez la Brispote, il avait été frappé par la noble attitude de Suzanne et son indulgence dans la résignation. Plus il pénétrait le cœur de Suzanne, plus il y découvrait de grandeur et de force.

Après-midi M^{me} Ravenel revint.

— Vous voici déjà, madame? Mais vous n'avez pas eu le temps de vous reposer?

— Si, si, monsieur Jacques. Tranquillisez-vous. Je me suis couchée ce matin en rentrant, et je suis bien reposée. Je vais maintenant remonter près de M. Morval.

Elle s'adressa à Suzanne :

— C'est toi qui as prié ce matin?

— Non, mère. Gabrielle a voulu rester près de son père. Moi, je me suis occupée en bas, avec M. Jacques. Il y a tant de choses auxquelles il faut songer!... Rien que la lettre mortuaire nous a demandé beaucoup de temps. La famille est nombreuse. Il y a beaucoup de parents éloignés, et il est souvent difficile de savoir exactement à quel degré s'arrêter à cause des froissements et des petites susceptibilités.

— Tous les gens de Lagnoville sont venus, sans doute?

— Pas tous, mais beaucoup. Depuis le matin c'est un perpétuel va-et-vient. La chambre est encore pleine de monde.

M^{me} Ravenel regarda Jacques :

— Oh! cela ne m'étonne pas. M. Morval était si aimé dans le pays. Il n'est bruit que de sa mort dans la région. J'ai vu, en venant, beaucoup de gens qui s'en allaient d'ici et qui pleuraient.

Elle ajouta, fortement émotionnée :

— Oh! monsieur Jacques, vous étiez fier de votre père... Vous aviez raison.

Comme M^{me} Ravenel gravissait l'escalier, Suzanne lui dit :

— Renvoyez-nous Gabrielle. Elle est en haut depuis ce matin. Elle doit avoir besoin de prendre quelque chose. Je vais lui faire chauffer une tasse de bouillon.

Quand Gabrielle descendit, elle montra à Jacques une paire de gants noirs en peau :

— Madame Dufour les a oubliés ce matin. Il faudra les lui rendre lorsqu'elle viendra.

Jacques eut un mouvement d'ennui :

— Donne. Je les lui reporterai ce soir.

Pendant le reste de la journée, il fut tirailé à droite et à gauche. La maison avait perdu son chef et Jacques commençait à sentir peser sur lui toute la responsabilité... Il comprit le vide immense que la mort avait creusé dans sa vie et mesura mieux, par les mille soucis qui l'enveloppaient soudain, l'étendue de son désastre.

Quand le Conseil municipal, la fanfare communale, les pompiers, les archers et les différentes sociétés de Lagnoville vinrent lui soumettre leur intention d'organiser des funérailles grandioses, Jacques fut très net :

— Messieurs, dit-il, je suis très touché de votre démarche et de vos intentions. Vous aimiez mon père, et vous désirez témoigner publiquement votre regret et votre reconnaissance... C'est bien, cela. Je m'en souviendrai toute ma vie. Mais les intentions de mon père sont formelles en ce qui concerne ses funérailles... Il exige la simplicité dans le cortège. Il me l'a dit souvent pendant qu'il était malade : « Quand je serai mort, qu'on m'enterre comme tout le monde... Une messe toute simple de 9 heures... Un cortège silencieux... Pas de musique. Pas de couronnes. Pas de discours... Ceux à qui j'ai fait du bien sauront, je pense, s'en souvenir sans qu'on le leur rappelle en de pompeux discours. »

Le maire de Lagnoville — qui avait la manie de toujours discourir et qui aimait la parade, insista. Mais Jacques fut irréductible :

— Non, monsieur, le désir de mon père est formel. Ce désir-là il l'a exprimé souvent, devant témoins. Il faut le respecter. D'ailleurs, pour qu'il n'y ait ni confusion, ni erreur, ni excuse possible, j'ai fait imprimer au bas de la lettre mortuaire les paroles que je viens de vous redire. Ces paroles-là sont plus belles dans leur simplicité que tous les discours que vous pourriez faire.

Le maire insista encore :

— Mais, dit-il, je sais que M. Dufour se propose aussi de prononcer un discours en souvenir des soins que le docteur Morval a toujours prodigués aux ouvriers de l'usine.

— Eh! bien, répliqua Jacques, je vous saurais gré de répéter

à M. Dufour ce que je viens de vous dire. Le désir de mon père est formel. Il faut le respecter.

Lorsque les délégués de Lagnoville se furent éloignés, Jacques dit à Suzanne que cette scène avait vivement impressionnée et qui n'avait pu retenir ses larmes :

— Pourquoi pleurez-vous, mademoiselle Suzanne?

— Oh! je ne pleure pas. Seulement, je suis très émue, Cette scène, cette insistance de gens qui profitent d'un cercueil pour s'en faire une estrade, ce désir de paraître jusque dans la douleur... C'est tout cela qui m'a mis des larmes dans les yeux.

Elle ajouta vite :

— Mais rassurez-vous. Ce n'est rien. Cela va passer.

— N'ai-je pas bien fait de répondre comme je l'ai fait? questionna Jacques.

— Oh! si. D'ailleurs, puisque le désir de M. Morval est formel...

Elle ajouta :

— Comme il était grand, tout de même, M. Morval! Jusque dans sa mort il a voulu garder la simplicité qu'il a toujours observée.

Des visiteurs vinrent à nouveau troubler la conversation. Suzanne en profita pour rejoindre sa mère et prier un peu près du corps.

Le soir lorsque les ténèbres se furent épaissies autour des maisons et dans les rues de Lagnoville, Jacques prit les gants de M^{me} Dufour et partit à pied pour la villa.

La nuit enveloppait toutes choses. Les silhouettes des passants se devinaient à peine... Il ne fut ni reconnu, ni arrêté.

Lorsqu'il parvint à la villa la grille du parc était encore ouverte. Il entra.

Tout était obscur. On ne distinguait ni les chemins ni les pelouses. Mais Jacques connaissait les courbes des sentiers, car il y était passé bien souvent. Il s'engagea donc sans hésiter dans le petit sentier qui borde l'étang, puis, tout d'un coup, grimpe à l'assaut de la villa.

Celle-ci était vivement éclairée. La véranda, par ses larges baies, jetait sur les pelouses de grandes traînées de lumière.

— Tiens... pensa Jacques, on soupe sans doute dans la véranda.

Il se dirigea vers le perron qu'il avait tant de fois gravi. Mais, au moment de mettre la main sur la poignée de la porte, il constata qu'il n'y avait personne dans la véranda.

La table était prête pour le souper. Mais les convives n'étaient pas encore arrivés.

Comme il faisait cette constatation, il entendit des éclats de voix violents. Il lui sembla qu'il s'agissait d'une discussion.

D'un bond il fut en bas du perron et s'orienta.

Les voix venaient du bureau de M. Dufour, adossé contre la véranda et ouvrant sur l'étang par deux larges portes-fenêtres avec balcons.

Il se glissa le long du mur rocailleux, derrière les rhododendrons.

Les persiennes en fer étaient fermées, mais en collant son oreille tout contre, on percevait très nettement...

— As-tu jamais vu refuser un discours et surtout me le faire dire par le maire! Est-ce qu'il ne pouvait pas au moins venir lui-même me prévenir!

— A ta place, je le ferais quand même.

— Mais non! mais non! Je ne peux tout de même pas m'imposer à ce point!... D'ailleurs, il paraît qu'on va faire mettre sur les lettres de faire-part les dernières volontés de M. Morval.

Jacques n'entendit pas la réplique de M^{me} Dufour, car quelqu'un — un jardinier sans doute — passait à quelques mètres de la serre, et le jeune homme se fit tout petit derrière son rhododendron, enseveli dans l'ombre d'une encoignure.

Lorsqu'il revint sous la fenêtre et remit son oreille contre les persiennes, il reconnut la voix claire de Raymonde :

— Avez-vous remarqué ce matin, disait-elle, que Suzanne Ravenel était chez les Morval? Elle était là, mon Dieu! absolument comme chez elle! J'ai fait causer Jacques, et j'ai appris que ces dames s'étaient installées depuis la veille...

— Depuis la veille! s'exclama M^{me} Dufour.

— Parfaitement, mère. Elles sont arrivées pour l'agonie, paraît-il, et sont demeurées là jusqu'à notre arrivée.

— Eh! eh!... remarque M. Dufour, est-ce que la petite Ravenel n'essaierait pas de tendre un filet autour de Jacques?

— C'est mon avis, père, déclara Raymonde. C'est d'autant plus mon avis que Jacques se montre de plus en plus froid à

mon égard. Au début, je croyais qu'il m'aimait... Maintenant je suis certaine qu'il ne m'aime pas...

— Bah! Console-toi, ma petite. Des maris, tu en trouveras autant que tu en voudras; et de plus fortunés surtout que celui-là. Au surplus, je ne vois pas bien Jacques Morval devenir industriel!... Ce garçon-là est médecin dans l'âme. Il n'est pas pratique pour un sou... Je n'ai jamais envisagé avec lui la question d'aussi près. Mais je crois fort que si je lui offrais ta main et ma succession il aimerait encore mieux passer sa vie à s'esquinter sur les routes, jour et nuit, pour le plaisir de faire du bien et de s'acquérir une renommée... Je te dis que tous ces Morval-là ont le dévouement dans le sang!...

— En tout cas, père, reprit Raymonde, il y a pour moi dans tout ceci une question angoissante : si Jacques allait épouser Suzanne?

— Mais non, mais non!... Suzanne n'a pas un sou vaillant. Or, les médecins cherchent souvent des dots...

— Oui, mais c'est que Jacques ne ressemble pas à tous ses confrères. Il est poète, rêveur, capable de souffrir pour un beau rêve d'amour... et Suzanne est certainement jolie...

Blotti dans sa cachette, Jacques remerciait tout bas la Providence de l'avoir conduit à si bonne école:

Après un instant de silence la conversation reprit :

— Père, disait Raymonde, je vous faisais remarquer tantôt qu'il y avait pour moi dans tout ceci une question angoissante. Et c'est vrai. Dans le pays, depuis deux mois, on jase sur Jacques et sur moi. On dit que nous sommes fiancés et que la nouvelle sera publique sous peu...

— On dit cela?

— Parfaitement. Et bien d'autres choses encore!... Aussi voyez-vous mon embarras devant le monde si Jacques allait épouser Suzanne?...

Jacques entendit le bruit d'une chaise projetée à terre violemment. Puis la grosse voix de M. Dufour éclata à nouveau :

— Oh! mais cela n'arrivera pas!... Je suis là, moi, et je saurai bien empêcher tout ça!... Je ne sais pas encore trop comment. Mais je réfléchirai et je chercherai un moyen quelconque.

— Un moyen? J'en ai un excellent... M^{me} Ravenel vous a emprunté de l'argent, n'est-ce pas?

— Oui, 30,000 francs.
— Vous avez des hypothèques sur les Herbiers?
— Oui. Virtuellement les Herbiers m'appartiennent.
— Eh bien, faites rembourser de suite ou faites vendre les Herbiers! Jacques Morval ne pourra plus, devant le monde, songer à épouser la fille d'une femme ruinée et qu'on aura jetée à la rue!...

Jacques n'écouta pas la fin de la conversation. Son cœur battait trop vite... Il eut peur de ne pouvoir maîtriser sa rage et de se laisser aller à un mouvement de haine ou à quelque folie. Il s'enfuit, traversant au hasard les pelouses et les massifs...

La grille du parc était encore ouverte. Il passa comme une flèche devant le pavillon du concierge et s'enfuit, éperdu, affolé...

Lorsqu'il rentra chez lui il dit à son domestique, en lui donnant les gants noirs oubliés le matin par M^{me} Dufour :

— Portez cela à la villa. M^{me} Dufour les a oubliés tantôt.

Puis, il monta près de son père qui, froid comme du marbre sur son lit de parade, dormait son dernier sommeil.

Il s'agenouilla près du lit et, fixant avec amour le visage exsangue du mort :

— Père, murmura-t-il tout bas, très bas comme s'il parlait à une âme... oh! comme vous connaissiez bien Raymonde!

EMILE POITEAU.



La Messe de Requiem

pour mes Souvenirs

*Comme pour les défunts à leur anniversaire,
Je veux vous célébrer l'office mortuaire,
Souvenirs qui dormez comme eux au cimetière,
Où Novembre et les cyprès font la bise amère.*

*Je chanterai pour vous, en pompe, la grand'messe ;
Les psaumes et la voix des orgues en détresse
Rempliront de leur liturgique et tonnante rôle
Mon cœur tendu de noir comme une cathédrale.*

Entrée

*Hurlez, déchaînez-vous, les mille tuyaux d'orgue,
Que vos voix, que vos cris sous les voûtes se tordent.*

*Puis reprenez en des variantes vos thèmes,
Votre douleur profonde étant toujours la même,
Toujours présente dans vos sanglots, vos silences,
Votre obscure douleur comme le monde immense.*

*Que votre chant se ralentisse et s'atténue,
Faites votre plainte plus doucement émue,
Quand vous remémorez les choses d'autrefois,
Et quand les vieux amours passent dans votre voix.*

*Mais soit que votre voix murmure ou qu'elle pleure
Ou éclate, gardez dans la sainte Demeure,
Des orgues aux chants liturgiques dédiées
La majesté puissante et pleine de pensées.*

*Qu'après les soubresauts de révolte, les cris,
Tombe l'apaisement sur votre cœur meurtri,
Et que, dans la clarté de vos notes amères,
S'élève, recueillie et grave, la Prière.*

*Hurlez, déchainez-vous, les mille tuyaux d'orgue,
Que vos voix, que vos cris sous les voites se tordent,
Et finissent en solennels « Miserere »,
Très lents, suivant au pas le convoi des Regrets...*

Dies iræ

*Dies iræ, Dies illa
Un cimetière où tonne un glas,
Et Novembre sur tout cela.*

*Dans le désert du cimetière
Et sous l'effondrement des pierres,
Les trous béants creusent la terre.*

*Au son des trompettes d'acier
Qui clament l'appel justicier,
Surgissent les morts émaciés.*

*Mes Souvenirs, pauvres vestiges,
Sous l'air glacé qui les fustige,
Ressuscitent, pris de vertige*

*Et se dispersent dans l'enclos,
Étonnés du cauchemar faux
Qui grise leurs membres falots...*

*Sous la bise furieuse et forte,
Qui les secoue et les emporte
En tourbillon de feuilles mortes...*

*Mes Souvenirs, au tribunal
Vont comparaitre, pour le mal
Qu'ils firent, dans leurs jours fatals.*

*Ombres minables des années
Oublieuses et profanées
Qui se sont si vite fanées...*

*Le Juge leur demande compte...
Mais eux se taisent et la honte
Plus amère, à leur front remonte.*

*Et, toujours plus dure, la voix
Met au grand jour, dans Autrefois,
De nouveaux dols envers la Loi.*

— *Eux, leurs dents claquent, ils chancellent,
Et la peur lord leurs ombres grêles
Devant la sentence éternelle.*

*Mais ils viennent d'apercevoir,
Signe de douceur et d'espoir,
La Croix, sur le mur du prétoire.*

Offertoire (à l'orgue)

*Mon cœur saigne comme un couchant sur les forêts,
Orgueil tragique et pleur sonore des regrets...*

*Mon cœur vibre et se déchaine comme la mer.
— Soirs tristes, et tempête à l'horizon amer.*

*Les flots montent, gros de révolte intérieure
Et déferlent contre les récifs durs — et pleurent...*

*Mes Souvenirs affluent, bourdonnantes cohortes,
En désordre, du fond confus des heures mortes.*

*D'étranges, d'inconnus, et l'obsession dure,
Et chaque revenant me cause une blessure.*

*Mon cœur saigne comme un couchant vers les orées,
Sur les illusions mortes et enterrées.*

Mémoire des Morts

*C'est l'heure recueillie et grave de prier,
Devant Vous, ô Seigneur, qui Vous sacrifiez,
En un profond colloque, triste, seul à seul,
Pour tous ceux qu'à présent recouvre le linceul,
Pour les parents, pour les frères, pour les amis,
Qui ont beaucoup souffert et se sont endormis...
Memento famulis... C'est l'heure de prier
Pour tous les disparus, et en particulier
Pour ceux qui, si longtemps, firent partie de moi :
Mes rêves, mes désirs, mes ardeurs, mes émois
Illusoires, si beaux qu'ils ne me paraissaient
Pas mortels, maintenant les cendres du Passé.*

*Seigneur, ayez pitié de tous mes Souvenirs
Que hante dans la tombe un cruel repentir.
Ils furent, je sais bien, misérables et fous,
Et levèrent leur bras fragile contre Vous :
S'ils ont péché parfois, c'est qu'ils Vous oubliaient;
Pardonnez-leur ; ils n'ont pas su ce qu'ils ont fait...*

*Ils seront rachetés par Votre Sacrifice ;
Votre Sang lavera leurs âmes qui croupissent
Dans l'état de péché. — Juge infiniment bon,
Vous leur dispenserez le suprême Pardon,
Et puissent-ils enfin, sans froid, sans épouvante,
Dormir le sommeil noir de la mort bienfaisante.*

Quelques improvisations pour l'orgue sur des versets du " Miserere ,,

(Après la communion)

*Les brefs plaisirs sont morts ; les jours se sont enfuis
Trompeurs ; nous n'avons plus qu'à demander merci.*

*C'est l'heure des réparations et des comptes,
Nous n'aurions jamais cru qu'elle arrivât si prompte.*

*Sur l'amoncellement des ruines du Passé,
Monte, dolent et seul, le chant des trépassés.*

*La plaine à l'infini s'étend ; le ciel est noir,
Et c'est la mort définitive de l'espoir.*

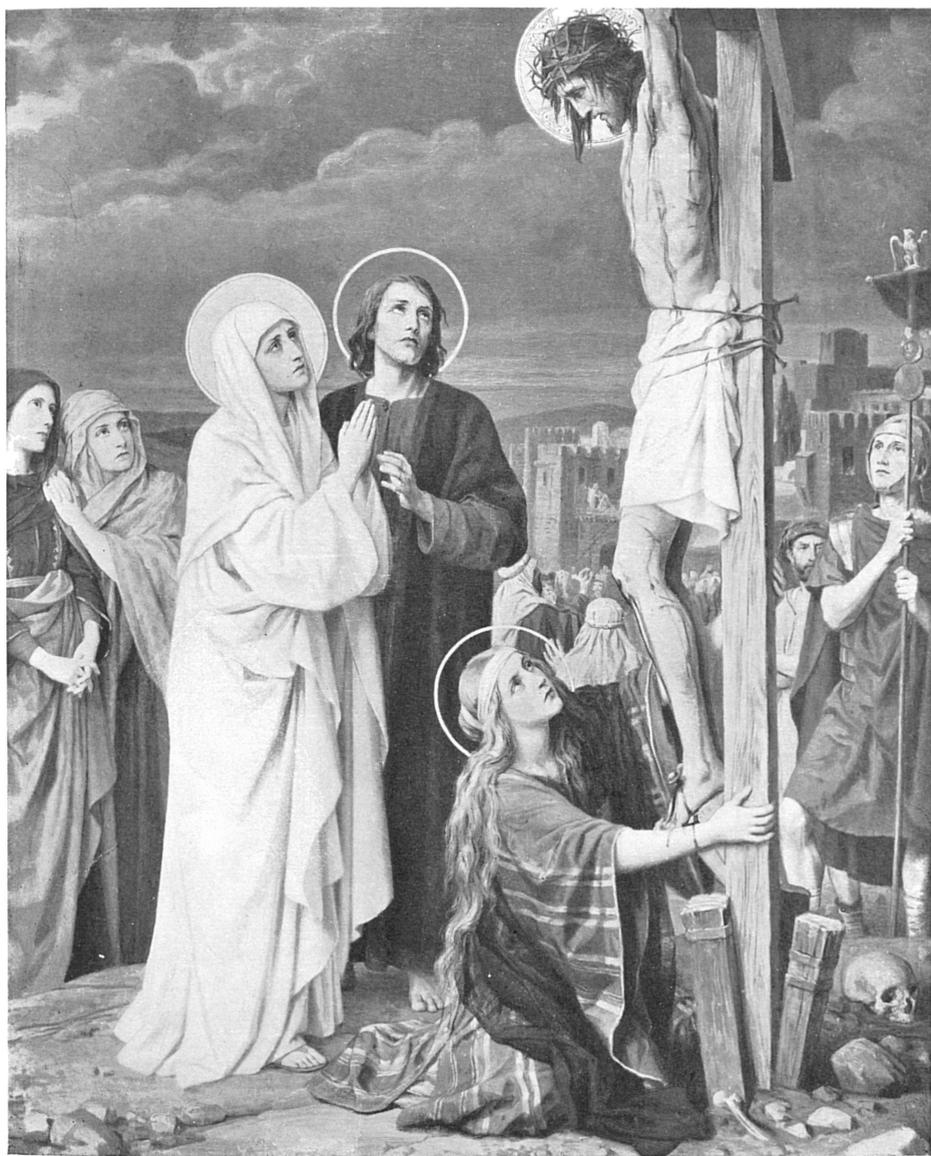
*— Epiques et cruels lendemains de défaite ;
Je mesure en mon cœur l'étendue de ma perte.*

*Et je sens, dans le vide et dans le grand silence,
Tinter, glas obsesseur, impassible cadence.*

*Tinter à l'horizon barré, inexorable,
Sur autrefois et sur demain, l'Irréparable!*

(On ne jouera pas des orgues à la sortie.)

LOUIS PIZE.



MARIE AUX PIEDS DE LA CROIX

JOZEF JANSSENS

Revue du Mois

Les Expositions

L'Exposition du Cercle « Union ». — La peinture à l'huile ne convient guère à Louise De Hem. Voyez les *Eglantines*. Seule la *Fillette aux oranges* semble nous contredire : la diffusion de la lumière tamisée par un abat-jour y est bien observée. Leempoels n'est pas né paysagiste : ses *Environs d'Aerschot* sont d'un débutant timide, qui ne donnerait pas beaucoup de promesses... Ses portraits valent mieux. Tel *M^{me} J. L...*, au teint hâlé par l'air de la mer ; la toilette blanche forme un heureux contraste avec l'indigo marin. *Pierre Grosfils*, en dépit d'une tonalité brune déplaisante, se fait remarquer par un effet de jour excellent. Lemmers expose un *Portrait de M^{lle} B. D...*, qui, dans son désir d'être sincère, trahit trop de recherche et un pinceau tourmenté. La *Matinée de juin à la mer* est meilleure. Il y a du caractère dans le *Profil d'enfant blond*, de Florent Menet. Le *Nu*, de Willy Thiriari, est d'une ligne gracieuse. Son crayon excelle à mettre en valeur le contour harmonieux du corps humain. Les esquisses de Cluysenaer — *Réverie*, la *Femme au chapeau*, — révèlent des poses pleines de naturel et d'abandon. François a bien rendu la tristesse d'un *Marais à Genck* et Claeysens la gaieté d'un intérieur de *Cour* transformée en roseraie. Jamar a une agréable palette, mais dans la *Brume du matin* la perspective est défectueuse : les divers plans du paysage ne se détachent pas bien les uns des autres. *Derniers rayons*, la *Berge fleurie* et d'autres encore de Jul Merckaert constituent de belles mises en page, presque toutes cependant dénuées de vigueur. En jetant à l'eau sa *Barque de sauvetage*, Flasschoen donna une fidèle analyse d'un coup de lame. *Auprès de l'âtre*, de Jamar, est d'un intimiste qui se joue adroitement des demi-jours et des clairs-obscurs.

Le *Buste de M^{me} M...* est dû au délicat ciseau d'Eugène De Bremaecker : sa silhouette émerge avec grâce d'une draperie aux plis légers qui épouse chaste ment les formes du buste. *Ceux qui restent*, par Tuerlinckx, c'est l'association touchante de deux époux très vieux : groupe en chêne, sculpture trop abandonnée aujourd'hui.

Les *Fleurs modelées et peintes*, d'Eveline Penso, sont d'une scrupuleuse vérité ! Aussi belles que nature, elles auront sur les fleurs de la création l'avantage de ne pas se faner !

Les boîtes de Spa. — Un article récent sur la *Grande délaissée* — l'auteur visait par cette appellation l'industrie des bois de Spa en pleine décadence — attira mon attention sur l'exposition rétrospective organisée dans la ville d'eaux.

Un art appliqué, purement local, y fleurit des siècles durant, suscitant de bons artisans, plutôt que des artistes (au sens créateur du mot).

On y fabriquait des cannes dès le XVI^e siècle ; tout promeneur devait s'en munir à cause de la nature rocailleuse et escarpée du sol. Au XVII^e siècle, les *bordoni* ou fabricants de bords (bâton, en wallon) les enjolivent et La Bruyère y fait même allusion. Les magistrats en font présent aux personnes de qualité. Au XVIII^e siècle des cannes, ornées de devises galantes, sont offertes par les dames à leurs cavaliers servants ; — le mot *firt* n'appartient pas encore au langage de ces précieuses ! L'*Ordre des Bobelins* était fondé (1).

Dès le début du XVII^e siècle, la fabrication des ouvrages de Spa comprenait aussi des ustensiles de ménage tels que soufflets, brosses, passettes.

Plus tard on fabriqua des bibelots de luxe, des articles de parure féminine : c'étaient les *jolités* de Spa. Ce mot qui fleurit le siècle de la Du Barry se retrouve pourtant déjà sous la plume de Hemricourt, dans son *Miroir des nobles de Hesbaye*.

A la fin du XVII^e siècle, « on remarque de plus en plus de diversité dans le petit mobilier sorti des ateliers spadois ». La nacre, l'écaille, l'ivoire, l'étain sont utilisés pour leur ornementation. Dès lors, l'ouvrier ne se confine plus dans les ouvrages en bois peints. Les laques de Chine sont imitées à leur tour et les boîtes à poudre ou à thé sont décorées dans le goût chinois qui fit fureur au XVIII^e siècle.

Pierre le Grand, lors de sa cure à Spa, en 1717 (pendant laquelle il se distingua par mille tours d'écoliers et des beuveries d'eau minérale), acheta force bagatelles qu'il rapporta dans son pays. Bien mieux, il fit confectionner des boiseries pour l'un de ses palais. On ignore malheureusement lequel.

Le milieu du XVIII^e siècle marqua l'apogée de cette curieuse industrie. Les meubles de toilettes y sont fort en vogue, et les ouvriers spadois, appelés *toilette*, en fournissent à de hauts personnages. Une de ces toilettes, en marqueterie probablement, fut acquise par l'impératrice Joséphine au prix de 2,400 francs.

A partir de la Révolution, les étrangers se font rares non point que Spa ne serve de refuge à des émigrés, mais ils n'y amènent que leur infortune !

C'est le début de la décadence. Elle ne fait que s'accroître au cours du XIX^e siècle.

* * *

L'idée de rassembler quelques objets d'antan fut heureuse ; car si elle ne contribue pas à régénérer immédiatement un métier d'art dont l'engouement

(1) Bobelin : sobriquet donné aux buveurs d'eau.

s'est perdu avec l'originalité, du moins a-t-elle suscité un passé que nous n'aurions pu soupçonner sans elle. Les objets de provenance spadoise sont probablement classés de par le monde sous les dénominations les plus fantaisistes.

Il y avait parmi les bibelots exposés de curieuses boîtes à sujets chinois du XVIII^e siècle, ou pompéiens du temps de l'Empire : les premiers à dessins d'or, les seconds en sanguine sur fond noir (M^{me} Peltzer de Rossius).

Une magnifique boîte aux contours mouvementés portait une délicieuse peinture dans le genre de Boucher (M. Boulanger-Fraikin). Citons encore : une jolie table en citronnier avec cinq sujets peints sur la tablette ; un bouquet aux fleurettes sculptées, imitant la nature à s'y méprendre : merveille de patience due au ciseau de Mathieu Bordure ; une boîte carrée avec magnifique encadrement Louis XIV, et portant le curieux monogramme (?) *θεο κριος*, non signalé par Body dans son excellent opuscule sur les *Ouvrages peints de Spa* (Liège, 1898) ; une autre boîte aux armes d'un prélat (deux épées entrecroisées) ; enfin de nombreuses vues de Spa exécutées à la gouache (M. Pittors-Gernay).

A côté des anciennes, il y avait de jolies boîtes modernes en style Louis XVI : imitations agréables mais qui n'assureront pas, à mon avis, la rénovation de l'art spadois. Pourquoi les miniaturistes et les dessinateurs n'exécuteraient-ils pas des sujets originaux *empruntés à la vie moderne*, aux sports par exemple, et placés dans des décors spadois ?

Ces souvenirs de Spa auraient plus de chance d'être prisés par les amateurs et recherchés plus tard par les collectionneurs qui n'aiment rien tant qu'un objet portant nettement les caractères de son époque et dont on puisse facilement identifier l'origine.

* * *

L'Exposition des métiers d'art malinois et d'art religieux de la province d'Anvers. — On ne peut dire que Malines ait donné une impulsion spéciale au mouvement général des arts. Elle a brillé, par contre, dans certains métiers d'art, subissant l'influence de Bruxelles et de Louvain pendant le moyen âge, de l'Italie et d'Anvers pendant la Renaissance. Elle affirme surtout sa personnalité dans les industries du bronze et du laiton, la fabrication des cuirs dorés et des dentelles.

Nous développerons rapidement ces points fondamentaux en passant la revue des principaux objets exposés.

* * *

Malines n'a point compté de peintres notoires, à part les grands paysagistes Huysmans, qui n'étaient pas représentés ici. Elle ne peut revendiquer à son profit les *Fresques de l'hôtel de Jérôme de Busleyden*, exécutées entre 1505 et 1517, généralement attribuées à Jean Gossaert, de Mabeuge.

Mais elle a vu naître les sculpteurs Alexandre Colin, et Lucas Fayd'herbe « qui s'entendait mieux que nul autre à animer la pierre des fougues rubé-

niennes ». Malines fut probablement aux XV^e et XVI^e siècles un des centres producteurs des œuvrettes de buis, si l'on en juge par le nombre de Christs qu'elle possède encore. Signalons une série fort intéressante de chapelles à reliques ou *Jardins clos*, de provenances diverses, mais tous brabançons. Leurs dispositions, pleines d'imprévu, montrent l'ingéniosité charmante de nos imagiers. Ces jardins servaient de décors à des scènes bibliques. Ils étaient fermés par une clôture en bois dont la forme est toujours la même (d'où leur nom).

On peut ranger le *Souper du roi Midas*, au duc d'Ursel, parmi les meilleures tapisseries bruxelloises du XVII^e siècle. Des personnages mythologiques évoluent avec élégance dans un parc italien animé de jets d'eau, de statues, de cascades, et décoré de parterres à broderies. D'autres tapisseries nous rappelaient encore le savoir-faire de nos artistes : aucune est-elle sortie des ateliers malinois ? Même incertitude pour ces ornements, ces châpes, ces chasubles aux orfrois et broderies somptueux. On sait par des documents contemporains que Malines comptait sept brodeurs en 1559, quand le duc Philibert de Savoie fit appel à leur concours. Mais qui déterminera jamais leurs œuvres ? Admirez, en passant, la *Chasuble* de velours, brodée d'or et de soie polychrome, de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, à Malines (XV^e siècle) ; les sujets représentés sont de véritables tableaux et semblent inspirés d'une œuvre peinte, s'ils n'en sont pas la reproduction ; l'*Ornement* complet de l'église du Béguinage à Malines, un chef-d'œuvre du XVII^e siècle ; la *Chasuble* d'or et de soie polychrome, brodée aux armes d'Albert et d'Isabelle (M. De Braey) ; enfin, l'*Ornement* de soie blanche de l'église Saint-Charles, à Anvers, travail de broderie d'une rare perfection exécuté, dit la légende, d'après les dessins de Rubens par sa femme Isabelle Brant. Toutes ces pièces sont dans un état de conservation remarquable.

Parmi les manuscrits d'origine malinoise, le *Missel de l'abbaye de Parc*, appartenant à la Bibliothèque royale, nous a particulièrement frappé. L'abbé Ambrosius de Angelis le fit exécuter, en 1539, par François Montford de Weert.

Pour mieux rester dans le cadre de notre sujet, nous ne citerons pas les beaux spécimens de dinanderie et d'orfèverie étrangers à Malines, si ce n'est la *Croix* en vermeil offerte à l'archevêque de Méan par le roi Guillaume (il n'eut pas toujours autant d'égards pour les princes de l'Eglise !), et l'*Insigne de la Toison d'or* porté par le célèbre comte de Hornes. Ce bijou est formé par une perle baroque affectant la forme d'un agneau d'une façon étonnante. L'artiste n'eut qu'à y ajouter des pattes et des cornes en or pour achever un travail que la nature s'était plu d'entreprendre.

L'industrie du bronze et du laiton devait avoir atteint un développement considérable dès 1254, puisque nous voyons cette année-là se fonder la Confrérie de Saint-Eloi, qui groupait tous les artisans du métal. L'existence des fondeurs de cloches et des batteurs de cuivre est certaine depuis le XIV^e siècle. On voit alors les générations successives d'une même famille s'attacher avec amour à leurs spécialités ; c'est ainsi qu'on rencontre, des siècles durant, les noms des Van den Gheyn et des Cauthals. L'apogée de leur art date du séjour

de Marguerite d'Autriche et de sa Cour à Malines ; le déclin commence à sa mort en 1539.

Une spécialité vraiment propre à la ville fut la fabrication des cloches, mortiers et sonnettes. Certaines particularités permettent de les identifier facilement. Ainsi, par exemple, les sonnettes des Van den Gheyn sont invariablement décorées de l'*Annonciation* ou de la représentation d'*Orphée charmant les animaux* ; les manches sont formés par deux ou trois enfants adossés ou par trois feuilles d'achante.

La fabrication des cuirs dorés, imitant ceux de Cordoue (1), connu, dès le XVI^e siècle, un grand degré de prospérité, dû principalement au soin qu'on mettait à les préparer. L'apparition des toiles et des papiers peints leur porta un coup fatal.

L'orfèvrerie fut en honneur à Malines dès le XIV^e siècle, à tel point que le magistrat se faisait gloire d'offrir aux souverains et aux grands personnages les pièces ouvrées par ses orfèvres. Nous avons vu des argenteries de tout style, que la délicatesse de leurs ciselures et leurs élégantes proportions eussent fait prendre pour des produits français, n'était leur poinçon officiel.

D'autres branches de l'industrie malinoise pourraient encore solliciter notre attention : la ferronnerie, qui revendique Jean de Cuyper, célèbre armurier du XV^e siècle ; les étains, dont sont faits de nombreux huiliers au XVIII^e siècle, timbrés à la rose de Malines ; la sculpture sur albâtre, qui subit fortement l'influence italienne. Ses représentants les plus distingués furent le Lorrain Jean Morse, auteur du *Retable de Saint-Martin à Hal*, et Conrad Meyt de Worms, dont l'église de Brou — aujourd'hui désaffectée — conserve pieusement les œuvres.

Nous nous arrêterons pour finir à la dentelle de Malines — la Reine des dentelles. « Dans le dernier quart du XVII^e siècle, après des tâtonnements, elle finit par adopter une petite treille à maille hexagonale très légère et fine, certainement la plus jolie de toutes celles faites aux fuseaux. Pour ses motifs, elle a recours de préférence à l'élément floral, notamment aux roses épanouies, disposées en guirlandes ou reliées entre elles par des branchages feuillus. » La dentelle connut un essor sans précédent sous Louis XV et la Régence, grâce à la mode des jabots et des cravates, puis sous le règne suivant, grâce aux garnitures des robes et aux fichus Marie-Antoinette. La reine des dentelles devint alors la dentelle des reines...

La malines se fait remarquer par une extrême finesse de travail : c'est un vrai réseau de toile d'araignée. On a peine à croire que les doigts de fée, qui manient épingles et fuseaux, appartiennent à des mains calleuses et ridées... Une *Bande en dentelle à personnages, sujets tirés de la bible*, sans indication de propriétaire (n^o 1285), nous a particulièrement émerveillé.

Enfin, la section de folklore rappelait le passé, parfois plaisant de Malines : témoin le comique incendie de la tour Saint-Rombaut occasionné par... la

(1) De là vient cordouanier, cordonnier.

lune! Une intéressante *Vue panoramique*, appartenant à M. Cavens, donnait l'aspect de la ville au XVII^e siècle.

* * *

Dans la préface du catalogue, hautement instructif, les organisateurs de l'Exposition nourrissaient l'espoir de « jeter les bases d'un musée diocésain d'art religieux, où se conserveraient les vénérables reliques du passé mises hors d'usage par l'usure et exposées dès lors à la détérioration ou à l'éparpillement ». Ce serait une mesure préservatrice excellente. Trop de membres du clergé ont laissé gâcher les œuvres d'art dont ils étaient les dépositaires, heureux encore quand ils ne les vendaient pas à des brocanteurs. Il est temps de ne plus voir se renouveler des « réparations » de broderies comme l'Exposition de Malines nous en a fourni plusieurs exemples. Je suis persuadé que certains restaurateurs indéliçats renouvellent complètement la broderie, puis mettent l'ancienne en vente, à la grande joie des amateurs! Il y avait aussi des statues et des retables outrageusement repeints, dont le spectacle était affligeant.

FRANCIS HOUTART.

Premier Concert Populaire

Il a ouvert le cycle Beethoven auquel Lohse se propose de consacrer la série des concerts qu'il dirigera cet hiver. On se rappelle l'autorité dont Lohse fit preuve lorsque, au printemps dernier, il conduisit à la Monnaie les représentations du *Ring*. Il semble, à en juger d'après cette audition de début, qu'il possède à un non moindre degré le culte et la compréhension de Beethoven, infiniment respectueux de la pensée du maître, soucieux d'éclairer les significations de l'ensemble de l'œuvre par la pureté et la parfaite justesse d'expression de chaque détail. Le programme du concert se composait de l'ouverture d'Egmont, des deux premières symphonies et du concerto en *mi bémol*. Ce voisinage au programme de la première et de la seconde symphonie a fait ressortir la supériorité considérable de cette dernière tant au point de vue de la noblesse des idées que de la personnalité du style. On a pris toutefois beaucoup d'intérêt à la première symphonie, peu connue et rarement jouée, où l'inspiration de Haydn reflorissait en tout son charme de grâce naïve et de juvénile allégresse. Arthur Degreef a donné une interprétation ferme et généreuse du triomphal concerto en *mi bémol* qu'il a rendu avec sa coutumière délicatesse de colorations. Le public était nombreux et enthousiaste, acclamant Lohse, son orchestre et notre grand pianiste.

G. DE G.

Théâtre du Parc

Le « Vieux Marcheur », d'Henri Lavedan. — Ceci est une pièce légère, trop légère même, par moments, malgré toute l'adresse qu'apporte

à traiter délicatement les situations scabreuses le spirituel auteur du *Marquis de Priola*. M. Lavedan, du reste, a fait mieux, beaucoup mieux : le *Vieux Marcheur* est amusant, extrêmement amusant — sans plus. Mais par le temps qui court, c'est déjà quelque chose.

Cette reprise, à quoi on ne s'attendait guère, a eu un vif succès, où l'interprétation entra pour une bonne part. Ces quatre actes alertes furent enlevés comme il importait qu'ils le fussent : avec un brio endiablé. Dans l'ensemble homogène de la bonne troupe du Parc, citons M. Hébert, un sénateur Labosse extrêmement distingué et d'une sobre élégance ; M. Gournac, un abbé plein d'onction, et M. Séran, très bien en ministre. M^{lle} Demay, qui est bien jolie et rit à ravir, a prêté sa grâce mutine à Léontine Falempin, et M^{lle} Labady composa une Pauline de Glaves fort amusante.

En résumé, puisque les enfants ne sont pas là, nous dirons que ce fut une soirée charmante.

* * *

Le « Goût du vice », d'Henri Lavedan. — Dans cette pièce-ci, qui est encore du genre léger, l'intention moralisatrice qui perce dans la plupart des œuvres signées du nom d'Henri Lavedan, transparaît plus nettement que dans le *Vieux Marcheur*. Ici, vraiment, tout en gardant sa manière brillante et joyeuse, M. Lavedan se plaît à ridiculiser un des plus sots travers de ce temps, qui en a mille : la fanfaronnade du vice. La vertu, aujourd'hui, est si peu à la mode, — « si mal portée », dit-on — qu'il se trouve des braves gens qui, pour paraître dans le train, font semblant, devant le monde, d'être sinon des canailles, tout au moins des dévergondés : tels ce bon Lortay et sa femme, qui feignent tous deux les pires folies, une absence complète de scrupules, et qui se donnent tant de peine pour avoir l'air vicieux, jusqu'à ce qu'enfin, las l'un et l'autre d'un rôle idiot, ils se montrent tels qu'ils sont, de bons bourgeois rangés.

M. Henri Lavedan, qui n'a jamais été un moraliste sévère, ne fustige nos défauts qu'avec des tiges de fleurs : l'esprit semé à profusion dans ces quatre actes qui, tout compte fait, composent à peine une comédie — cet esprit fait, du *Goût du vice*, une pièce extrêmement amusante et morale... par sa conclusion.

Interprétation excellente. M^{lle} Marthe Régnier, une vedette parisienne, fut exquise de charme et de naturel dans le joli rôle de M^{me} Lortay, fanfaronne du vice. M^{me} Angèle Renard, toujours très distinguée, fut une vieille maman indulgente et tendre, des plus sympathique. Et M. Scott, décidément en grand progrès, composa un Lortay tout à fait réussi. M^{lle} Ladini, enfin, une nouvelle pensionnaire du Parc, a paru gentille et intelligente.

F. A.

Les Revues

— *L'Indépendance*. Un admirable chapitre de M. Vincent d'Indy sur la *Missa solemnis* de Beethoven, ce grand poème catholique. Des *Images de Bohême* de M. Paul Claudel, dont un poème sur saint Wenceslas :

*Tiens bon, Tchèque obstiné! ne lâche point l'anneau Wenceslas!
 Prie vertigineusement dans le Ciel pour le grand désert de blé tout en bas,
 Avec ses dures petites vallées soudain et ses larges étangs dormants,
 Pour la Bohême qui est assise entre ses quatre forêts et qui attend;
 Pour les hommes ardents et fourbes et pour les grosses femmes aux yeux bleus,
 Pour le désert de blé immense et platitudineux!
 Tout est plat, mais l'on voit tout seul sur le ciel un long clocher comme
 une fleur d'oignon,
 Et (loin de la ligne noire des sapins) une mare avec l'auberge et trois
 maisons,
 Où commence par une croix de bois la route qui mène jusqu'à Dieu,
 Bordée de tristes pommiers qui s'en vont indéfiniment deux par deux.*

— *Le Mercure de France*. *L'Œuvre et la Morale d'Octave Mirbeau*, par M. Ernest Gaubert : « Des conflits d'un sang païen et d'une âme mystique l'œuvre d'Octave Mirbeau est née... »

— *Le Catholique*. Un poème de M. Pierre Nothomb; un article convaincu de M. Elie Baussart sur le *Devoir des jeunes*.

— *Les Rubriques nouvelles*. La Poésie de demain, par M. Alexandre Chignac : il s'agit évidemment de M. Nicolas Bauduin.

— *La Revue des Français*. Un article de M. Alfred de Tarde sur les frères Tharaud.

— *La Nouvelle Revue française*. Un *Hymne* à la Douleur de la comtesse de Noailles. Faible.

— *La Jeune Wallonie* publie un numéro très soigné à l'occasion de l'Exposition d'art de Charleroi. Nous trouvons dans un coin une note savoureuse à notre sujet. Et dans un autre un compte rendu du Congrès des *Amitiés françaises*, où l'on retrouve le style élégant de M. Van Beneden (baron Charles) : « Quand le baron van Beneden voulut prendre la parole pour soutenir que la griffe de l'Empereur d'Allemagne se reconnaissait dans toutes les menées flamingantes, les Français, lassés à tort d'une discussion où leur patrie était pourtant fortement en jeu, demandèrent la clôture à cor et à cri, ce qui amena cette invective de l'orateur : « Parmi les flamingants on trouverait des Français » espions au service de l'Allemagne! » Le désordre en ce moment-là était redevenu indescriptible... » « Le spirituel et charmant M. Wilmotte... » « Le nom de M. Masson, député wallon de Mons, frottant la manche du flamingantisme dans l'espoir de lui plaire un jour comme ministre... » « Une équipe

enragée de sympathie pour M. Masson, à laquelle se mêla même M. Roland des Marès... » « Un vœu très utile de M. Gérard Harry pour l'impression d'une feuille flamande de défense du français. Nous nous y sommes ralliés de tout cœur et donnerons volontiers l'hospitalité chez notre éditeur flamand, M. Andelhof, à ceux qui voudraient écrire un article dans ce but... » « ... Le conseil provincial du Hainaut présidé par la barbe de M. Homais... », etc.

— Dans la *Belgique artistique et littéraire*, M. Marcel Angenot, dont le « bourgeon de gloire » a déjà été célébré, nous annonce qu'il « éprouve au delà de ses sens ». Qu'est-ce qu'il éprouve ?

— Dans les *Marches de l'Est*, M. Georges Ducrocq publie un compte rendu plein de mesure du Congrès de Mons.

— Les *Bandeaux d'or*. M. Albert Gleizes fait l'apologie des *cubistes*.

— La *Nef. En marge de Corneille*, par M. Guy de Schoutheete. Où diable avions-nous déjà lu cela ? Un remarquable sonnet de M. Jean de Jaer.

— La *Revue générale*. « *Isabelle*, de M. André Gide, vaut peu, certainement... » *Dixit* M. Emile Faguet. Un amusant éreintement de notre ami M. Pierre Broodcoorens, par M. Eugène Gilbert. Le spectacle est rare, mais il vaut la peine...

— La *Vie intellectuelle*. Des vers charmants de M. Théodore Maurer.

X.



Le Drageoir aux Épices

Je lis dans la *Jeune Wallonie* :

« S'il y a la drache nationale il y a aussi la grillade nationale. Et ceci décourage les pires énergies. Le Dépotoir du *Petit Épicier (sic)* a même oublié en juillet de nous envoyer ses compliments. Ceci nous fait une peine immense. Mais on me dit d'autre part que l'Épicier est en voyage de noce. Dès lors le silence du Drageoir (*sic*) ne nous étonne plus. La guêpe n'étant plus là, *Durendal* redevient une brave et honneste dame que l'on respectera. »

Ce « drageoir qui se tait » et ce « dépotoir qui oublie d'envoyer ses compliments » nous prouvent à suffisance que la *Dame de pique* n'est pas en voyage de noce.

* * *

Le charbonnier Taymans, qui est bien l'une des personnalités les plus marquantes du monde des arts en Belgique, vient — par une lettre du plus beau style et avec un timbre de dix centimes pour la réponse — de se rappeler à tous et à chacun des écrivains de chez nous. Ce précieux document a été retenu sur la pente de mon bac à vieux papiers par mon désir très légitime de le mettre sous les yeux des populations. Après avoir énuméré ses mérites artistiques l'ingénieux charbonnier remercie, demande, promet :

« La moindre obligation que j'ai contractée envers les écrivains belges, c'est de les tenir au courant de la campagne que j'ai entreprise en 1905, campagne qui a obtenu les plus chaudes, les plus flatteuses approbations de presque tous et à laquelle je donne le meilleur de mon temps et de mes enthousiasmes. Je serais heureux de pouvoir vous faire parvenir, en même temps qu'à tous vos confrères de Bruxelles, — qu'ils furent (*sic*) de l'album ou non — le Montald et les quatre bas-reliefs parus depuis 1908. Le tout vous sera présenté très prochainement et je me permets d'espérer que vous voudrez faire bon accueil à mon envoi.

» Si je ne craignais d'abuser de votre bonne obligeance, je me permettrais aussi de placer sous vos yeux une liste des adresses plus ou moins parfaites de vos confrères en lettres et de vous demander d'y faire telles modifications ou additions que vous jugeriez utiles. Je serais très heureux aussi s'il pouvait vous convenir d'y ajouter des noms de confrères *habitant Bruxelles*, avec, si possible, leur adresse. J'enverrais les œuvres à tous, même à de tout jeunes gens qui seraient à leurs primes débuts. Oserais-je vous prier de vouloir me renvoyer la liste?

» Je compte saisir l'occasion que me fournira l'envoi pour vous adresser une

sorte de rapport sur les résultats pratiques, au point de vue réclame, de ma campagne de diffusion d'art. Beaucoup de personnes, à tort ou à raison, n'ont voulu voir qu'une campagne purement de réclame en mes distributions répétées de bas-reliefs. Il vous intéressera certes de savoir ce que valut au point de vue mercantile la campagne dont j'ai pris l'initiative. Il serait évidemment préférable de ne point s'occuper de cet aspect des choses, mais la question me fut tant de fois posée que, alors qu'il m'en coûte beaucoup, j'aime à en entretenir les écrivains belges qui tous, soit par leurs collaborations à l'album de 1908, soit de dix autres manières, m'ont donné la force de persévérer alors qu'ils ignoraient que j'avais grandement besoin de leurs très précieux encouragements... »

N'est-ce point éloquent et bien écrit? On jurerait vraiment que M. le capitaine André a donné au charbonnier des leçons d'orthographe et de style.

En tout cas ce dont nous devons être le plus reconnaissant à M. Taymans c'est de nous avoir donné le catalogue complet de nos célébrités littéraires, le Bottin des gens de lettres. Ce relevé est fort éloquent. Il nous apprend qu'il y a à Bruxelles cent et quinze personnes exactement que le charbonnier appelle *Cher Maître*, et il nous révèle les noms et adresses de plusieurs grands hommes encore inconnus. Connaissez-vous M. Baudoux? il habite rue du Champ-du-Roi; M. Deroux? rue de la Presse; M. Duchesne? chaussée de Vleurgat. M. Dujardin, qui habite rue de l'Education, ne nous a jamais été présenté, et M. Dutroncquoy (68, avenue Brugmann) ne nous a pas envoyé ses œuvres. M. Grosjean demeure aussi avenue Brugmann, mais au n° 265, vous serez bien aise de le savoir. Et si vous désirez rencontrer M. Hubens, poète icarien, il faut aller sonner 96, rue des Ailes. Nous avons la douleur d'ignorer M. Van Langendonck (7, rue Murillo) et nul n'est plus marri que nous de savoir que M. Wauters (71, rue Paul-Lauters) n'a pas été proposé pour le prix Nobel. Ajoutons un détail précieux que nous connaissons grâce au charbonnier Taymans : M. Maurice Wilmotte habite rue de la Ferme. Le distingué professeur (où sont ses vingt mille membres?) s'est retiré dans cette rue symbolique à la suite du Congrès de Mons, où personne ne lui a demandé de discours.

*
* *

CONFIDENCES SUSPECTES. — Le désœuvré intrépide qui parvient à poursuivre — à travers quel fatras! — la lecture de la *Théâtremanie* de M. Léon Legavre, jusqu'à la page 238, en est récompensé par ces exceptionnelles confidences :

« Nous n'avons pas combattu sous les murs de Troie ni aux Termopyles. Le vertueux Caton ne fut pas notre hôte et nos chars n'ont pas couru sur la route de Capoue à Rome, où il y avait trois mille croix dressées pour le châtiement des esclaves. Nous n'avons pas été légionnaires sous les aigles et nous n'avons pas suivi Scipion en Afrique, Paul-Emile à Corinthe, Crassus en Espagne, César en Gaule, Germanicus au delà du Rhin, Antoine en Egypte. Nous n'avons pas eu notre part de la grande orgie impériale. Sans nous les Barbares conquièrent l'Occident et sans nos femmes « la Gaule fait des Gaulois »

Le moyen âge s'achève sans que nous ayons entendu l'appel véhément de Pierre l'Ermite. Nous ne sommes pas sur les caravelles de Christophe Colomb perdues dans le désert atlantique, ni aux côtés de Luther à Worms. Nous n'applaudissons pas les drames de Corneille ni les comédies de Molière. Nous n'avons pas fréquenté les encyclopédistes. En 1789, nous ne chantons pas la *Marseillaise* avec les paysans de France. On ne nous voit pas à l'Assemblée nationale, ni aux Jacobins, ni à la Convention, ni sur les champs de gloire de la République, ni dans l'ombre rouge de la guillotine. Puis, c'est l'épopée impériale, Waterloo, 1830, 1848, la fondation de l'Internationale des Travailleurs, 1870, la Commune de Paris; nous n'y sommes point... »

Mais alors, monsieur Legavre, que faisiez-vous?

Au fait, oui, après tout, je me le demande, qu'est-ce qu'il a bien pu faire pendant tout ce temps. Ça n'est pas clair...

* * *

M. Edmond de Bruyn excelle aux juxtapositions piquantes : *De la jupe divisée et de l'idéal grec*, un essai paru hier, est appelé à faire sensation dans le monde des archéologues et dans celui des couturiers.

Les travaux d'érudition de notre éminent confrère ne doivent pas s'arrêter là : ils passeraient en revue, tour à tour les divers articles de toilette et d'ameublement des Hellènes, considérés dans leurs rapports avec les idées de l'époque. Déjà M. Edmond de Bruyn, qui nous réserve plus d'une surprise, met la main à un grand travail, provisoirement intitulé : *L'idéalisme platonicien et la sandale à double semelle des courtisanes de Tanagra*. Rattacher la chaussure des belles Tanagréennes aux métaphysiques transcendantes : le geste est du dernier galant.

On chuchote dans certains milieux que notre étincelant essayiste, abordant un domaine encore inexploré, prépare en même temps une étude d'une nouveauté sensationnelle : *Les cabinets à chasse d'eau des palais du roi Minos et la création des mythes...* Les chasses d'eau, source des mythes : voilà un rapprochement tout à fait imprévu. Mais on n'attendait pas moins de M. Edmond de Bruyn.

* * *

M. Léon Souguenet écrit dans l'*Eventail* :

« Hugo recevant Leconte de Lisle à l'Académie, lui disait : *Vous avez créé un frisson nouveau.* »

Pardon, pardon, mon cher confrère! D'abord, c'est à Baudelaire que Victor Hugo décerna ce compliment. Et puis, le poète des *Contemplations* n'a jamais reçu à l'Académie le dramaturge des *Erynnies*, pour la raison peut-être unique, mais assurément suffisante, que Leconte de Lisle prit précisément, sous l'auguste coupole, la place laissée vide par Victor Hugo. Celui-ci, qui ne se souciait pas de voir s'asseoir dans son fauteuil un quelconque auteur de cantates, désigna lui-même, pour lui succéder, le chante olympien des *Poèmes barbares*.

Et ce fut Dumas fils qui reçut Leconte de Lisle. Son discours est resté fameux, et l'ironie académique n'eut jamais de traits plus cruels. Dumas, au fond, n'aimait pas le successeur de Hugo, et il le lui fit bien voir : « Puisque vous aspirez, lui dit-il en substance, au bienheureux néant, libre à vous d'y entrer!... Mais, en réalité, vous êtes content de vivre, puisque vous êtes ici, et même très fier d'y être... Eh bien! monsieur, confessez que l'existence a du bon! Cessez, si vous le pouvez encore, de blasphémer la Providence! Reconnaissez que la vie ne vous est pas tant à charge, puisque vous vous donnâtes la peine de faire de fastidieuses visites pour conquérir le droit de siéger parmi nous! Vous y voilà enfin, et tout est pour le mieux. Vive Dieu! monsieur, c'est le cas de le dire! »

Evidemment, il est permis d'ignorer ces toutes petites choses. Mais il n'est pas défendu de n'en point parler non plus.

* * *

M. Joseph Chot écrit à propos de M. Albert du Bois (comte du pape) :

« Ce sera l'éternel regret de ma vie de n'avoir connu que trop tard cet écrivain exceptionnel... auteur des Rapsodies passionnées, poèmes admirables... du formidable *Cycle des douze génies*..., de Rabelais, drame magnifique joué dans la France entière... de la Conquête d'Athènes, cette pièce prestigieuse... etc. »

Eh! de grâce, ne vous essoufflez pas ainsi, mon cher confrère!...

* * *

De l'adorable *Voyage aux Iles Salvages*, de notre ami M. van Beneden (baron Ch.).

« La République portugaise, grand enfant malappris, peu intelligent, dont la moelle était pourrie en naissant, n'est sympathique à personne et, dans les grands empires qui ont à parler, personne ne défendrait qu'on la chassât d'un endroit où elle n'a même pas un water-closet. Envoyer coucher le Portugal à la façon de Dom Bazile; le roi Rocha Machado resterait seul vis-à-vis des amateurs soutenu toutefois par l'allié de son indépendance. Tel est le rêve; mais :

*Les présages, les songes
Ne sont pas que mensonges
Des faits bien épatants
L'ont prouvé de tout temps.*

Le lieutenant Bretel se mit au piano et me chanta tout ce chœur délicieux... »

« ... Tout le monde connaît l'histoire de saint Pierre le Galiléen rencontré à la pêche avec son frère André par Jésus-Christ qui se promenait au bord de la mer et qu'appela Jésus en lui disant : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheur d'hommes. » Dans plusieurs églises, entre autres à Turnhout, où nous nous éditons, cette scène fut représentée en peinture ou en sculpture... »

« ... Puissent les Homais de la République portugaise laisser la paix à ces vieux usages, Homais dont l'incommensurable loufoquerie du pouvoir violent tous les domaines de la vie, chaque jour marche sur la poésie et sur les droits de la liberté personnelle!... »

Que n'étions-nous à la place du lieutenant Bretel, le compagnon de voyage du délicat écrivain!...

* * *

Les plagiaires, les crétins et les élèves de rhétorique, dont un certain Godefroid réunit les œuvres au *Patriote illustré*, sous le titre de *Petite Anthologie belge*, se sont augmentés d'une unité. Ce poète nouveau est « M. Auguste Frerotte, de Rochefort ». Il se révèle par un tableau de genre d'un charme pénétrant :

LA « SCÈNE DE L'ÉGLISE »

*Elle aimait la musique et se nommait Elise.
Elle affectionnait la « scène de l'église » ;
Quand son père venait auprès d'elle s'asseoir
Et qu'elle jouait « Faust » au piano le soir,
Souriante, sachant qu'il ne la goûtait guère,
Elle la reprenait pour taquiner son père...
La jeune espiègle est morte... Pauvre père ! parfois,
Etranglé de sanglots, pâle et presque sans voix,
Tandis que dans un coin la mère pleure Elise.
C'est lui qui veut jouer la « scène de l'église » !*

Et l'on prétend que la Poésie est morte !

* * *

Le dernier avatar du docteur Valentin :

Nous croyions défunt depuis longtemps ce bon praticien namurois. Les journaux du 9 novembre nous ont révélé que ce vieux débris de nos luttes existait encore. Il est, paraît-il, secrétaire général de la « Ligue internationale catholique pour la paix. » Il habite à Uccle, n° 186, avenue des Fleurs...

Avenue des Fleurs ! *Date lilia manibus plenis...*

* * *

Miss Lilybrecht et M. F.-Ch. Morisseaux ont remporté à eux deux tous les prix du concours dramatique organisé par la *Grande-Harmonie*. Ils ont d'ailleurs un talent tout à fait à la hauteur de cette institution bourgeoise.

* * *

Le R. P. Sylvain Bonmariage — chacun sait que notre talentueux et modeste confrère est devenu un défenseur de la Religion et des mœurs —

donne son avis, dans la *Renaissance contemporaine*, sur les poursuites intentées à M. Charles-Henry Hirsch, pour un conte immoral paru au *Journal*. Il écrit :

« Si M. Ch.-H. Hirsch a vraiment la puissance de description... ses qualités d'artiste ne rendent-elles pas plus dangereuses les tendances de ses écrits et plus certaines encore les influences néfastes qu'ils pourraient exercer sur des âmes faibles ou trop sensibles? Il est triste de voir un talent réel mis au service de cette curiosité malsaine de sensations nouvelles qui caractérisent fort bien en somme la mentalité de nos contemporains.

» Trop rarement ceux qui écrivent se rendent compte de leur responsabilité... Le choix des sujets de la plupart de nos écrivains est bien fait, il faut l'avouer, pour corrompre ou tout au moins pour indigner, etc., etc... »

Cela continue ainsi pendant quatre pages et après un examen sévère, le R. P. Bonmariage donne à son pénitent une absolution pompeuse : « Je sais bien que les intentions de M. Ch.-H. Hirsch sont pures... »

N'est-ce point là un spectacle consolant et profondément édifiant. Après M. Paul André M. Sylvain Bonmariage a trouvé le chemin de Damas...

*
* *

M. Firmin Van den Bosch fait un petit voyage au mont Sinaï pour y rechercher les *Fantômes de Genèse*.

*
* *

Le bruit a couru ces jours derniers qu'un grand écrivain et un grand peintre allaient être nommés barons par Sa Majesté. On parlait en même temps de MM. Warocqué, Solvay, Coppée, Brugmann, May et autres amateurs de lettres. Quel écrivain? quel peintre? Des quantités de canards ont été lancés par des amateurs de couronnes. Mais la situation s'est précisée. Pour l'écrivain on hésite encore entre M. Georges Ramaekers et M. Pierre Broodcoorens. Quant au peintre il est acquis dès aujourd'hui que ce sera M. Henry de Groux.

*
* *

On a parlé de M. Georges Eeckhoud. Mais il paraît que ce n'est qu'un baron d'essai.

*
* *

Comme M. Descamps-David est déjà baron, ce n'est certainement pas lui.

*
* *

Le joaillier habituel de M. Georges Ramaekers cherche une combinaison entre la couronne mystique et la couronne de baron. Il se propose d'y sertir quelques gemmes éternelles.

*
* *

M. Jules Sottiaux vient de publier un livre épique : *La Wallonie héroïque*. Il paraît que Verhaeren, qui en connaissait le manuscrit, s'en est inspiré dans *Toute la Flandre*. *La Wallonie héroïque* est un des livres les plus originaux que nous connaissions. Une nouveauté d'expressions, d'érudition et d'images le rend même un peu déconcertant : Des cris *s'élèvent jusqu'au fond...*; Du haut des châteaux montent des barcarolles; Les Nerviens sont armés d'espandons; Le sang *turc* coule à Poitiers; Les immeubles marchent : le peintre lombard

Suivi de son école admirait notre ciel.

On se demande par quel prodige (Josué se contentant d'arrêter le soleil) M. Sottiaux fait s'étendre le soir l'ombre de Napoléon de Fleurus vers Mont-Saint-Jean, de l'Est à l'Ouest :

*Du Moulin de Fleurus d'où s'allongeait son ombre
Vers Mont-Saint-Jean comme une mer...*

Le poète de la *Wallonie héroïque* est d'ailleurs un grand stratège et a des moyens de défense une conception géniale et inédite :

*Mais les batteurs de cuivre et les dinanderies,
Rien n'arrêta le duc Philippe de Bourgogne...*

(Heureusement qu'il restait les couques de Dinant!)

A partir de notre prochain numéro nous publierons régulièrement, à l'instar du *Mercure de France*, un *Sottiausier universel*.

* * *

M. Maurice Maeterlinck a refusé le prix quinquennal et la croix de l'ordre de Léopold. On raconte que, logique avec lui-même, il vient de refuser le prix Nobel. Que n'attribue-t-on alors celui-ci à M. l'artilleur André (Nobel fut fabricant de dynamite) ou à l'être mystérieux qui signe :

LE PETIT ÉPICIER?



LES LIVRES

Les Maîtres de l'heure, Essais d'histoire morale contemporaine (Pierre Loti. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Eugène Melchior de Vogüé. — Paul Bourget), par VICTOR GIRAUD. — (Paris, Hachette et Cie.)

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes, par VICTOR GIRAUD. — (Paris, Hachette et Cie.)

Chateaubriand : Mémoires d'outre-tombe, pages choisies, avec une introduction et des notes, par VICTOR GIRAUD. — (Paris, Hachette et Cie.)

Auteurs et lecteurs se plaignent couramment et non sans raison des critiques. On dit aussi qu'il n'y en a plus. C'est faux. Jamais il n'y en eut davantage. Il y en a même trop. Tout ce qui tient une plume s'improvise juge de ses confrères. Les uns voient blanc, les autres noir. Celui-ci crie au miracle, celui-là au scandale devant la même œuvre qui le plus souvent ne mérite ni cet honneur ni cette indignité. Ils parlent patois, argot, espéranto, quelquefois français : c'est la critique de Babel... Mais laissons les folliculaires à leurs follicules. Et quand un livre de vrai critique paraît, saluons-le respectueusement. Si, nous avons encore en France des critiques et parmi eux, au premier rang, celui des maîtres qu'il convient d'écouter : M. Victor Giraud.

En quelques mois, il nous a donné trois volumes, des *Pages choisies de Chateaubriand*, des *Pages choisies des Mémoires d'outre-tombe*, avec des savantes et attrayantes introductions et enfin un livre d'essai d'histoire morale contemporaine : les *Maîtres de l'heure*, qui est un des ouvrages les plus importants qui ait paru, en critique, depuis dix ans.

L'an dernier, M. Victor Giraud nous avait offert des *Pages choisies de Taine* et une suite d'études d'histoire morale : *Blaise Pascal*, quatrième volume qu'il consacrait à l'auteur des *Pensées*. M. Giraud est un des plus sincères et des plus éloquents pascalisants.

Chateaubriand qui, depuis le livre envieux de Sainte-Beuve, a subi la plus injuste éclipse, doit au jeune critique une grande partie du regain de sa gloire. M. Victor Giraud avait publié trois ouvrages sur Chateaubriand avant les deux recueils de cette année. Un sixième volume est en préparation : le *Christianisme de Chateaubriand*, étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles.

Il s'est fait aussi l'éditeur des *Pensées* de Bossuet, de celles de Joubert et des *Confessions* de saint Augustin. Enfin il a publié des notes et des souvenirs sur *Ferdinand Brunetière*, son maître à jamais vénéré.

Les procédés de travail de M. Victor Giraud apparaissent clairement. Et d'abord il considère que ce n'est pas assez de lire une fois les œuvres dont il désire parler ou qu'il veut faire connaître : il compulse les diverses éditions, compare les textes, recherche les causes des variations, compare les jugements portés sur ses auteurs, analyse leur vie, considère le temps et le milieu où ils ont évolué, à l'affût de la plus banale lettre inédite, du moindre témoi-

gnage d'un contemporain loyal. Du champ qu'il laboure, il enlève consciencieusement les ronces et les cailloux, ce qui lui permet de pénétrer plus profondément dans la terre et, au grain qui va être semé, de lever plus régulièrement, plus aisément, plus fièrement.

Et ce qui pousse sur ce terrain si bien préparé, ce n'est pas une glose grossière et de vulgaires compliments, c'est la fleur même du sol. L'auteur se dresse, avec dans ses mains son œuvre intacte et lumineuse.

Lisez les introductions de ces deux volumes de *Pages choisies*, qu'il faut avoir dans sa bibliothèque, même si l'on possède un Chateaubriand complet. Vous vous trouvez en face d'un ami, intime et respectueux, et qui sait *par cœur* tout l'homme et toute l'œuvre. Il a fait tenir en deux fois trois cents pages « tout le vivant » des ouvrages du maître illustre. Il y a conservé et même rendus plus sensibles « le rythme et le mouvement de l'œuvre intégrale ». « A faire quelques plis de moins, dit l'avisé commentateur, l'ample manteau du poète n'en paraîtra pas moins somptueux et à être un peu plus sobre, son verbe n'en paraîtra pas moins éclatant. »

Il est excellent, par le temps qui court, de se mettre au régime Chateaubriand. Remercions donc le critique d'avoir fait pour nous tous, les lecteurs, ce que chacun de nous aurait dû faire en extrayant de tant de beaux volumes, un peu lourds à manier, la quintessence du génie. M. Giraud nous le dit lui-même : « A une heure où l'on parle beaucoup de la « crise du français », où, à n'en pas douter, chez les nouveaux venus, la langue fléchit d'une façon parfois bien inquiétante, il n'est peut-être pas de grand écrivain que l'on puisse plus utilement étudier que Chateaubriand. »

M. Victor Giraud n'est pas de la race absurde des critiques négatifs. Il choisit pour les mieux faire connaître les écrivains qu'il aime le mieux, Pascal, Chateaubriand, et en agissant ainsi il poursuit un double et noble but : honorer le grand homme d'hier et être utile aux hommes d'aujourd'hui.

* * *

On sent aussi du respect et parfois de la vénération dans les pages de critique que M. Victor Giraud consacre à nos cinq grands contemporains Ferdinand Brunetière et Melchior de Vogüé, morts récemment, et aux bien vivants, Dieu merci, Pierre Loti, Emile Faguet et Paul Bourget.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ces superbes études, solides comme des statues de bronze, coulées par l'admiration consciente d'un critique, éloquent interprète de son temps. Disons seulement un mot de son dessein général. Il s'est proposé d'étudier les vedettes littéraires d'une même génération, celle qui eut vingt ans en 1870, qui a produit aux environs de 1890 la plupart de ses œuvres maîtresses et « à qui nous devons, nous autres qui venons d'atteindre la quarantaine, les impressions les plus vivantes et les plus durables que nous ayons emportées des livres ». « Ceux dont j'ai essayé ou dont j'essaierai (car les *Maîtres de l'heure* auront un second volume, où l'on verra sans doute, entre autres, Anatole France, Jules Lemaître et Maurice Barrès) de fixer le portrait ont été vraiment nos maîtres à penser et à écrire; ils ont élevé notre intelligence, façonné notre sensibilité; c'est par leurs yeux que nous avons commencé à voir le monde et la vie, l'art et la science, la

société et la morale; ils nous ont légué leurs façons de comprendre et de sentir; en un mot, ils ont formé notre « mentalité », et, dans toutes les idées, tous les sentiments de notre époque, leur influence est aisément reconnaissable. Ceux-là même qui les ignorent ou les méconnaissent sont, à leur insu, dominés par eux. » C'est de cette *action générale* qu'il s'est, avant tout, efforcé de rendre compte. « Un écrivain, dit M. V. Giraud, qui n'exprimerait que son moi n'offrirait pas au critique un sujet d'étude bien intéressant; un écrivain n'est grand qu'autant qu'il témoigne pour d'innombrables « amis inconnus ».

C'est une étude individuelle et des plus précises certes que M. Giraud consacre à chacun de ses auteurs de choix, mais c'est aussi de l'histoire collective, l'histoire intellectuelle et morale d'une génération importante, car elle est arrivée à la vie spirituelle à une époque singulièrement tragique et qui avait en face d'elle d'angoissants et multiples problèmes, pas tous résolus à l'heure où nous sommes.

M. Victor Giraud ne peut, dès son premier volume, tirer des conclusions générales de cette enquête encore inachevée. « Il en est une cependant que je voudrais dès aujourd'hui mettre brièvement en lumière, parce qu'elle s'imposait à moi avec une force croissante et irrésistible, à mesure que je m'enfonçais davantage dans l'étude des écrivains qui me paraissent avoir le plus agi sur notre temps. C'est que dans notre société contemporaine où, par le journal, par la revue, par le livre, par la chaire, par la conférence, par la tribune, par le théâtre, toutes les idées sont mises à la portée de tous, même de ceux qui leur seraient le plus réfractaires, on ne saurait s'exagérer l'influence de la lettre imprimée. Influence vraiment souveraine, et redoutable, quand on y songe, quand on se représente avec exactitude tout ce qu'il peut tenir de pensée et donc d'action *suggérée*, — à combien d'âmes incertaines! — dans une simple page de prose! Il n'est pas une seule goutte d'encre d'imprimerie dont on puisse dire qu'elle est perdue, et qu'un jour ou l'autre elle ne laissera pas une trace profonde dans quelque conscience obscure. Heureux ceux qui tiennent une plume sans se douter des lourdes responsabilités qu'ils assument! Mais plus heureux encore et surtout ceux qui, au soir de la vie, passant en revue toute leur œuvre, ont le droit de croire qu'ils n'ont pas écrit une ligne qui n'ait été, pour ceux qui les ont lues, une source de pensées nobles et d'impressions reconfortantes!... »

J'ai tenu à copier jusqu'au bout ce passage significatif de l'avant-propos des *Maîtres de l'heure*. Le lecteur sait ainsi, tout de suite, à qui il a affaire. Pas plus que Brunetière M. Victor Giraud n'est partisan du dilettantisme. Je suis fier d'appartenir, exactement, à la génération de M. Victor Giraud. Et bien des pages dans son livre m'ont rappelé des impressions de jadis et ont renouvelé des joies oubliées. C'est un vrai bonheur de posséder parmi nous un tel témoin. Mais ce n'est pas assez qu'il étudie ses maîtres et les nôtres, il en viendra sans doute à regarder de près les écrivains de son âge, ceux qui ont sucé le même lait, assisté aux mêmes événements et qui ont essayé de bâtir, à leur tour, leur œuvre, pendant qu'il travaillait à la sienne. Craignons sa clairvoyance. Il nous doit ses conseils. Il nous dira la vérité.

En attendant, relisons ses *Maîtres de l'heure*. C'est un livre nourrissant fait de bonne farine française.

JACQUES DES GACHONS.

NOTULES

Avis important. — Nous prévenons nos abonnés que nous mettrons en circulation, dès les premiers jours de décembre, nos quittances postales, afin d'éviter l'encombrement du nouvel an. Nous leur serions obligés s'ils voulaient bien charger leur personnel, en cas d'absence, de payer la quittance à leur place dès sa première présentation, pour nous faciliter la besogne et nous épargner la corvée d'un second envoi.

* * *

Une Exposition internationale d'art chrétien moderne s'est ouverte le mardi 14 novembre, dans les locaux du Musée des arts décoratifs à Paris. Elle est organisée par la Société de Saint-Jean, qui a pour président M. H. Cochin et pour vice-président M. Maurice Denis. Un grand nombre d'artistes de différents pays ont répondu à l'appel de la Société organisatrice. On n'a pas oublié la démonstration tentée à Bruxelles dans le même ordre par notre Revue. Nous sommes heureux d'avoir à noter que notre œuvre a pu être reprise sur un plan plus vaste et avec des éléments de plus en plus sérieux. Une constatation s'est imposée dès le jour de l'ouverture : la renaissance définitive de l'art religieux est proche. Mgr Amesse, qui présidait la cérémonie d'inauguration, en a fait la remarque devant plus d'une œuvre. Parmi les participations étrangères, celle de notre pays est la plus importante et la mieux ordonnée. Nous ne manquerons pas de reparler de cette exposition et de sa section belge.

* * *

La Société des Concerts de musique sacrée d'Anvers exécutera, sous la direction de M. Lod. Ontrop, en la grande salle de la Société Royale d'Harmonie, le dimanche 3 décembre 1911, à 2 h. 1/2, **Franciscus**, oratorio d'**Edgar Tinel**.

Prix des places : place réservée, 6 francs ; première, 4 francs ; seconde (galeries bas-côtés, 3 francs ; troisième, galerie-étage), 2 francs.

Le samedi, à 4 h. 1/2, veille de l'exécution : répétition générale. Billet d'entrée, 2 francs.

S'adresser à l'administrateur de la Société, M. Jules Boelaerts, Marché Saint-Jacques, 11, Anvers.

* * *

L'Art flamand et hollandais (juin). — M. Max Rooses étudie et reproduit un tableau : *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher* de la collection Burton, à Anvers; il soumet en même temps à un examen critique très intéressant le peu de renseignements que l'on possède sur Adam van Noordt, auteur présumé de cette œuvre. M. Aty Brunt consacre quelques pages très sympathiques à *Ensoy*. Illustrations abondantes. — (Juillet-août-septembre.) — Le retable de Santibanez-Zarzaguda, par M. Paul Lafond. *A propos d'un tableau attribué à Scorel* (P. Bautier). *Notre art décoratif et industriel* (J. Van den Bosch). *Vannerie ancienne et moderne en Hollande* (H. Ellens). *Une œuvre de jeunesse de Wouvermans au Musée de Bruxelles* (A. Brédius). *Peinture murale ancienne à Malines, d'après un dessin de Slingelant* (A. Schmarsow). *L'art belge et hollandais à l'Exposition de Rome* (Sander Pierron). Chroniques d'art.

* * *

M. Sylvain Dupuis inaugurera les concerts du Conservatoire de Liège par une audition de *Rédemption*, de César Franck, et d'un acte d'*Orphée*, de Gluck, avec le concours de M^{me} Croiza.

* * *

Rectification. — Dans le compte rendu du Salon du Printemps s'est glissée une faute d'impression qui dénature la pensée de l'auteur, à qui on a fait dire, à propos d'Amédée Lynen, ceci : « Ses *travaux* s'apparentent à ceux du vieux Brueghel : il les ridiculise avec humour. » Il faut lire : « Ses *truands* s'apparentent à ceux... »

Une autre erreur s'est glissée dans une des *notules* de notre numéro d'octobre, celle qui concerne les concours de la Société des Amis de la médaille d'art. C'est à **M. Paul Wissaert** (et non pas à M. Paul Werner) que le premier prix du concours de 1908 fut décerné par le jury à l'unanimité.

* * *

Viennent de paraître :

MIZRAIM, souvenirs d'Égypte, par **GODEFROID KURTH** (Bruxelles, Dewit).

L'ARDENNAISE, par **HENRI DAVIGNON** (Paris, Plon).

Nous attirons sur ces nouvelles œuvres de nos deux collaborateurs l'attention de nos lecteurs. Nous rendrons compte de ces livres prochainement.

* * *

Société royale belge des Aquarellistes. — Exposition au Musée Moderne, Place du Musée, tous les jours de 10 à 4 heures. Entrée : 50 centimes.

* * *

Accusé de réception :

ARTS : *Roger Van der Weyden*, par PAUL LAFOND, vol. illustré (Collection Les grands artistes des Pays-Bas (Bruxelles, Van Oest).

HISTOIRE : *Madame de Genlis*, par JEAN HARMAND, vol. illustré (Paris, Perrin). — *La bourgeoisie belge depuis 1830*, par HENRY CARTON DE WIART (Bruxelles, Goemaere).

LITTÉRATURE : *La vie au théâtre*, 2^e série 1909-1911, par HENRI BORDEAUX (Paris, Plon). — *Mémoires d'outre-tombe* de CHATEAUBRIAND. Pages choisies avec introduction et notes de VICTOR GIRAUD (Paris, Hachette. — *A la manière de ...*, par PAUL REBOUX et CHARLES MULLER (Paris, Grasset). — Œuvres choisies de CHARLES PÉGUY (idem). — *Le carnet d'un vieux maître*, par FRANCIS MAIGRET (idem).

MUSIQUE : *Ma vie*, par RICHARD WAGNER, t. II, 1842-1850, traduction de N. Valentin et de Schenk (Paris, Plon).

PHILOSOPHIE : *La philosophie syndicaliste*. — *La philosophie nationaliste*. 2 vol., par GEORGES GUY GRAND (Paris, Grasset).

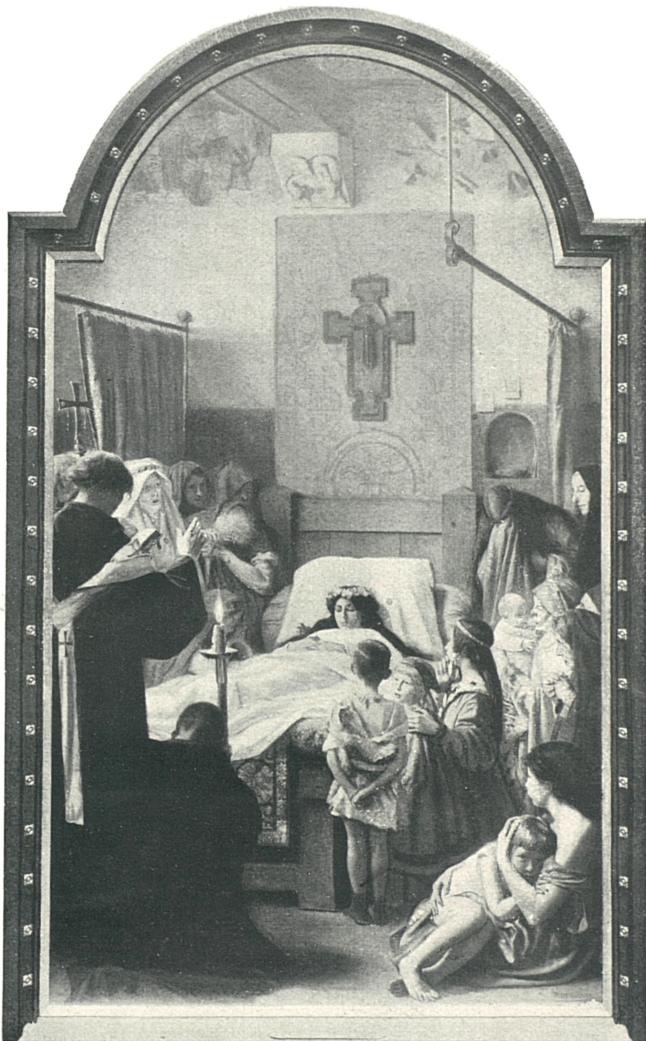
POÉSIE : *Images de Hollande*, par MAURICE GAUCHEZ (Bruxelles, Lamberty). — *Les géorgiques chrétiennes*, chants III et IV, par FRANCIS JAMMES (Paris, Mercure de France). — *Les mystères de Jeannè d'Arc*, II. Le porche du mystère de la deuxième vertu, par CHARLES PÉGUY (Paris, Cahiers de la Quinzaine). — *Vers la sincérité*, par MADELEINE GRAIN (Paris, Sansot). — *Le pèlerinage intérieur*, par GASTON PULINGS (Bruxelles, Dickinson).

RELIGION : *La religion de Jésus d'après l'Évangile*, par PIERRE LELIÈVRE (Paris, Perrin). — *Les petites fleurs de François d'Assise*, suivies des considérations des saints stigmates, traduction de WYZEWA (Paris, Perrin). — *Une âme bénédictine* : Dom Pie de Hemptinne, moine de Maredsous, 2^e édition (Abbaye de Maredsous). — *Un nouveau théologien M. Fern. Laudet*, par CHARLES PÉGUY (Paris, La Quinzaine).

ROMANS : *L'homme qui a perdu son moi*, par ANDRÉ BEAUNIER (Paris, Plon). — *L'Ardennoise*, par HENRI DAVIGNON (idem). — *Le destin nous conduit*, par LUCIE GAUTHEY (idem). — *L'aube*, par HENRI ARDEL (idem). — *Le parfum des buis*, par LOUIS DELATRE (Bruxelles, Association des Écrivains belges). — *Son mari*, par SIMONE BODEVE (Paris, Grasset). — *Il Giorgione*, par ALBERT ERLANDE (idem). — *Hélène Sorbier*, par LOUIS MERCIER (Paris, Calmann-Lévy). — *Jours de famine et jours de détresse*, par NEEL DOFF (Paris, Charpentier).

VARIA : *Après le traité franco-allemand* (Et maintenant ?). — *Le désarmement ou la guerre*, par le capitaine PIERRE FELIX (Paris, Grasset).





LA MORT DE SAINTE GODELIEVE

(ERNST WANTE)

Le Retour

*Aux flancs de la vallée où ton fleuve s'étale,
Mélant aux arbres verts tes combles étagés,
Tu ris comme autrefois, ô ma ville natale,
Dans ta ceinture de vergers.*

*Rien en toi n'a changé : tandis que je m'approche,
Te rapportant un cœur que l'exil fit amer,
J'entends monter vers moi le même appel de cloche
Et je respire le même air.*

*Voici le vieux jardin plein d'ombre parfumée,
Où j'écoutais sonner l'angelus dans l'azur ;
Voici les bois où la première bien-aimée
M'enivrait d'un amour si pur.*

*Voici, perdue au loin dans la houle confuse
Des toits bleus dont l'ardoise est d'or sous le couchant,
La maison si paisible et si claire, où la Muse
Vint me dicter son premier chant.*

*Et par delà les murs, voici la plaine immense
Où mon père, en marchant, formait mon jeune esprit,
Pareil au laboureur qui jette la semence
Au champ où son pas reste inscrit.*

*O cloches de cristal qui me berçaient naguère !
O baisers innocents, fleurs suaves des bois !
O doux rêves de gloire ! ô grave et tendre père
Dont je n'entendrai plus la voix !...*

*Dans la ville où mes pas ont voulu redescendre,
Nul ne m'accueille plus de tous ceux que j'aimais ;
Et je sens que les morts ont empli de leur cendre
Mon cœur nostalgique à jamais.*

*Je n'éveille plus même, aux chemins que je foule,
Un lointain souvenir de mon passé d'amour :
Etranger dans ma ville et seul parmi la foule,
Personne n'attend mon retour.*

*Ces lieux que je croyais tout pleins de ma jeunesse,
J'y cherche en vain un arbre, une pierre, un ami
Qui me nomme au passage et qui me reconnaisse :
Nul n'a parlé, rien n'a frémi...*

*O cité que l'on dit maternelle entre toutes
Et que nul de tes fils n'oublia, se peut-il
Que plus rien ne s'émeuve en toi, quand tu m'écoutes
Revenir du fond de l'exil?*

*Mes pieds errent en vain sur ton pavé sonore :
Toi qui tremblais d'amour au seul bruit de mes pas,
Tu ne vois plus en moi qu'un passant qu'on ignore,
Et mon deuil ne te trouble pas.*

*Hélas! dix ans d'absence et de tristesse amère
Ont-ils donc pu changer ton enfant à ce point
Que, l'entendant pleurer sur ton cœur, ô ma mère!
Tu ne t'en ressouvienes point?*

FRANZ ANSEL.

Liège, septembre 1911.



Le Crime de Luxhoven ⁽¹⁾

III



DRAKDAM, les dimanches et jours de fête, le président du tribunal et M^{me} Belloy recevaient, à l'heure du thé, les magistrats et leurs dames, ainsi que quelques rares notables de la petite ville.

Cet après-midi de Noël, lorsque le juge Blank pénétra dans le *hall* spacieux, si originalement arrangé, qui servait à la fois de bureau et de salon, les dames groupées en cercle potinaient avec vivacité, et de temps à autre la voix douce de M^{me} Belloy — car « la Présidente » était toute charité — atténuait d'indulgence ce que les propos pouvaient avoir de légèrement diffamatoire.

A quelques pas de là, assis dans un fauteuil, le vieux notaire Pommé promenait avec complaisance un œil, humide derrière le monocle, sur ce groupement harmonieux de chairs et de soies que la lumière d'une grande lampe à abat-jour rouge frôlait de reflets rosés. D'une main, il ramenait obstinément vers les tempes de rares cheveux luisants, tandis que, de l'autre, il offrait à son odorat l'arome d'un cigare... « Le marcheur au repos! » chuchota à mi-voix la petite M^{me} Van Laer, dont le libre esprit gavroche courait volontiers après le mot et l'attrapait parfois.

Près de la bibliothèque, le juge Van Laer, gros, joufflu, bedonnant sous un gilet mauve et or, d'un mauvais goût somptueux, expliquait à son collègue Jans, à grands éclats de voix, une théorie nouvelle sur la déchéance paternelle que, disait-il, « il allait imposer au tribunal ». Son interlocuteur, tout en caressant machinalement ses favoris de lord, lui objecta, avec un flegme souverain, la jurisprudence de la Cour

(1) Voir les numéros d'octobre et novembre.

de Cassation. « Oh! je sais, répondit Van Laer sur un ton impératif, mais cette jurisprudence change; elle a changé; elle changera encore... J'en ai découvert, des variations... des variations aussi nombreuses... — « Que les variations des églises protestantes dans Bossuet » — interrompit le juge Blank qui les abordait en ce moment. « Bossuet? connais pas! » répliqua sèchement Van Laer, et il mit, dans ce mot, tout le mépris qu'il professait pour ce que, dans son exclusivisme de juriste, il appelait les « stupidités littéraires ».

Dans l'angle opposé de la pièce, Gisèle écoutait, avec une attention amusée, les explications que lui donnait le Président Belloy, en lui montrant, une à une, de menues reproductions en granit de momies égyptiennes. Le président Belloy était un égyptologue passionné; pendant vingt ans, il cultiva le rêve obstiné de finir sa carrière de magistrat en Egypte; les circonstances se mirent toujours en travers de ses projets; et, à présent, il se consolait de ses désillusions en s'entourant des témoignages divers de la vie lointaine qu'il aurait voulu vivre.

— Alors, monsieur le président, interrogeait Gisèle, en se penchant curieusement vers les statuettes vert-de-gris, les anciens, dites-vous, emplissaient leurs tombes de ces petites choses-là?

— Comme de garanties de survie!... L'immortalité, pour eux, était subordonnée à la conservation de leurs restes; cela vous explique l'embaumement; et, à défaut de leurs restes, leur philosophie se contentait de ces petits simulacres de morts dans de petits simulacres de sarcophages... Des jouets funéraires!...

— Mort, anéantissement, murmura Gisèle; et un frisson la secoua toute, sous la frivole et élégante armature de sa robe rose.

M. Belloy lui prit paternellement la main : « Vous êtes à l'âge, mademoiselle, dit-il avec une gravité douce, où l'on redoute la mort; je suis à l'âge où on l'attend... »

La voix glapissante de M^{me} Van Laer s'éleva : « Président, il me faudrait un livre, un livregai, qui me prépare au carême. »

— Ou qui le légitime, grommela du fond de son fauteuil le notaire Pommé.

M^{me} Van Laer se retourna vivement sur lui.

— Tiens, vous ne dormez pas, vous... Cela convient pourtant à un chaperon! Il est vrai que votre rôle n'a pas commencé... Où donc est le substitut?

Et en lançant ces derniers mots, la petite femme, après un regard circulaire, fixa sur Gisèle un œil plus ironique que bienveillant.

Rougissante et vexée, la jeune fille se détourna; pour prendre contenance, elle se pencha vers un album ouvert sur la table.

Une main se posa délicatement sur son bras, et à mi-voix, d'un ton très doux, Blank lui glissa : « Albert Prévost sera là dans un instant; il rédige, sur le crime d'hier, le rapport au procureur général... »

Gisèle entendit dans ces paroles une répétition de l'allusion lancée par M^{me} Van Laer; sa sensibilité faillit se cabrer, mais le regard franc et affectueux du juge la calma; et elle se réfugia dans un dérivatif :

— Ah! oui, ce crime... Racontez-moi donc, demanda-t-elle, avec un détachement apparent.

— Bouclé! répondit hâtivement Blank; le meurtrier est arrêté; on l'a déniché dans le foin du grenier; quant à la victime, elle s'en tirera; le docteur Niel est en train de lui retaper le crâne.

— Et le motif du drame? insista Gisèle...

— Excusez, mademoiselle, proféra Blank avec une solennité feinte, mais l'histoire n'est point pour jeunes filles.

— Quel dommage!

Et, l'instinct de la femme reconquérant Gisèle, elle ajouta avec une conviction presque exaltée : « J'aime tant ces histoires-là, ces histoires de justice, où le mystère et la vie s'entremêlent! »

Blank, devant cette sincérité frémissante, crut l'instant propice à une offensive.

— Eh bien, Gisèle, plus tard, un jour prochain peut-être — et le juge parlait avec une lenteur calculée — vous aurez le droit d'interroger et de savoir... Et quelqu'un aura le devoir de vous répondre, si ce quelqu'un est magistrat, s'il est juge ou substitut, si, par exemple, Albert Prévost...

La jeune fille s'était raidie; elle froissa nerveusement l'éventail qu'elle tenait à la main; et, la voix étranglée, elle cria sourdement à Blank : « Taisez-vous, monsieur, je vous défends!.. » Mais, à nouveau, les yeux du juge et leur loyale tendresse lui dispensèrent l'apaisement; et, adoucie, plaintive, suppliante, elle reprit : « Je vous en prie, mon brave Blank, soyez bon, ne

vous moquez pas de moi... comme les autres, comme cette perruche là-bas! » Et, du bout de l'éventail, elle montrait la petite M^{me} Van Laer, parlant à l'oreille de sa voisine, tandis que ses yeux noirs s'obstinaient malicieusement sur Gisèle.

Après un silence, Blank demanda : « Voulez-vous, Gisèle, que nous causions? » Et, sans attendre la réponse, il entraîna la jeune fille vers le divan oriental, placé savamment en recul d'une lumière trop vive. La nature et l'importance de l'entretien entre le juge et la jeune fille n'avaient pas échappé à la finesse de M^{me} Belloy; sous prétexte d'un quart d'heure de musique, elle entraîna les dames vers la véranda voisine; le président, de son côté, installait ses collègues pour un bridge.

Van Laer, de loin, interpella Blank :

— Vous ne faites pas le cinquième?

— Non, je flirte...

A présent, assis à côté de Gisèle, tenant entre ses rudes mains la main fine de la jeune fille, Blank parlait avec une cordialité graduellement plus émue :

— Gisèle, ma petite Gisèle, — permettez-moi de vous appeler ainsi — j'ai été pendant trente ans, et jusqu'au dernier jour, l'ami de votre père. Votre maman, votre jolie maman, fut ma première danseuse. En vous, son vivant portrait, j'aime à sourire aux premiers émois délicieux de mon adolescence. Et vous-même, Gisèle, toi-même, ma petite Gisèle, je t'ai vue grandir. Souvent, dans la vieille maison blanche, le long de l'eau, je t'ai prise sur mes genoux; et tes menottes potelées fourrageaient dans ma barbe... « Encore une histoire, monsieur Blank!... » Te rappelles-tu?

Toute frissonnante, d'une voix douce et lointaine comme les souvenirs évoqués, la jeune fille répondit : « Si je me rappelle! »

Et Blank continua : « Puis la mort vint... Si ton père et ta mère étaient là, encore, près de toi, Gisèle, tu leur confierais le trouble de ton cœur. Laisse-moi te dire ce qu'ils te conseilleraient. Ils te diraient... »

Mais Blank s'était arrêté : des yeux de la jeune fille, deux larmes glissaient sur l'éclat purpurin des joues; le juge, à son tour, sentit s'humecter ses paupières et c'est d'une voix mal assurée qu'il reprit :

« Ils te diraient, ton père aimé et ta tendre mère : Gisèle,

il faut savoir regarder la vie en face ; sur le chemin où marche ta jeunesse, si Dieu place un jeune homme au regard clair, qui ait de la vaillance et du cœur, ne détourne ni tes yeux ni ta main ; accepte de partager avec lui l'allégresse des heures blanches et le poids des heures noires ; dans ce monde, où tout est relatif, cela s'appelle la part du bonheur. Et voilà un passant qu'on ne croise pas deux fois sur sa route ! »

A mesure que le juge parlait, Gisèle sentait une délicieuse ivresse lui envahir l'être ; toutes les aspirations vagues de sa jeunesse, tous les songes cueillis aux parterres des livres aimés, tous les désirs éclos sous la rosée des effluves musicaux, se précisèrent en une image et se fixèrent en une silhouette. Là, devant sa pensée, sur le fond chatoyant d'arabesques que formaient les vieux tapis orientaux, garnissant les murs du salon du président Belloy, elle vit Albert Prévost. L'élégance du profil, la décision du geste, la caresse humide des yeux, la chaleur prenante de la voix et une psychologie qui cherchait son équilibre entre le rêve et l'action, en tout cela, Gisèle se complut indiciblement comme en un idéal prenant soudainement corps : la jeune fille se connut elle-même et elle reconnut l'amour.

Elle s'inclina vers Blank et, timide, à mi-voix, demanda :

— Mais lui?... Mais Albert?...

— Oh ! le « petit », je m'en charge, répondit allègrement Blank.

Palpitante, la jeune fille insista :

— Lui avez-vous parlé?

— Mieux que cela, je l'ai observé. Ah ! ma petite Gisèle, ce n'est pas en vain que depuis vingt ans, je triture la pâte humaine. Laisse-moi faire. Laisse-moi faire ! Avant une heure d'ici...

Un coup de sonnette vibra :

— Le voilà, s'exclama Blank. Et il ajouta joyeusement : A nous deux, mon « petit ».

Gisèle se serra nerveusement contre le juge : « J'ai peur, murmura-t-elle angoissée, j'ai peur... »

Le juge lui tapota familièrement sur la joue : « La peur du bonheur, dit-il, cela passera ! »

De la véranda voisine, des exclamations s'élevaient, où dominait le fifre aigu et railleur de la petite M^{me} Van Laer : « Quel

retard! mon cher substitut. Passez donc vite ici à côté; on piaffe d'impatience après vous! »

Albert Prévost entra au salon; son œil inquiet ne découvrit pas d'abord Gisèle, dans le coin d'ombre où elle s'était réfugiée avec Blank; dès qu'il l'eut aperçue, il s'empressa vers elle : « Veuillez excuser, mademoiselle... » Et il portait galamment à ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Mais cette main, il la sentit entre la sienne, toute frémissante d'émoi; le jeune homme regarda la jeune fille et, sous ce regard, Gisèle chavira de tout l'être dans un trouble infini; Albert se tourna vers Blank; le juge aussi avait perdu contenance; et le jeune homme alors demeura interloqué, muet, anxieux, dans le sentiment obscur que quelque chose venait de se passer qui serait décisif pour sa destinée.

Blank brusqua la situation et, presque bourru :

— Tous mes regrets, mon petit, dit-il; mais vous n'avez fait ici qu'une halte. Je vous attendais pour vous emmener. Affaire urgente! Nous devons causer. Allez réendosser votre pardessus, pendant que je conduis mademoiselle chez ces dames.

Le juge avait parlé avec une hâte si impérative que la gêne du jeune homme s'en accrut à mesure; il n'osait plus lever les yeux sur Gisèle; il chercha des paroles, n'en trouva pas et marcha vers la porte, machinalement, comme dans un rêve.

Blank offrit le bras à la jeune fille : « Gisèle, lui murmura-t-il avec une paternelle douceur, soyez forte, voici le bonheur qui vient. » Gisèle, de toute sa volonté juvénile, refoula son émotion; lorsqu'elle rejoignit les dames, sa figure avait repris son joli et calme aspect coutumier; mais, au fond d'elle-même, chantaient tous les *hosannas* de l'amour.

Quand le juge la salua, elle lui glissa un « merci » où palpait de gratitude son âme triomphante.

Au contact de la bise glaciale du dehors, Albert Prévost reprit conscience de lui-même.

— Eh bien? demanda-t-il, anxieux, à Blank.

— Pressons le pas! répondit évasivement celui-ci.

Mais le jeune homme insista :

— Affaire urgente, avez-vous dit?

— Oui, affaire urgente. Rien de grave, d'ailleurs : une lettre à envoyer tout de suite. Chez moi, tu sauras...

Albert marcha silencieux, abîmé dans ses réflexions : l'image

de Gisèle se leva dans son esprit; il pressentait qu'elle était mêlée à la trame mystérieuse, ourdie autour de lui par les paroles énigmatiques de Blank, mais en quel sens, à quel titre?

Arrivé dans le bureau du juge, celui-ci alluma le gaz, jeta sa pelisse sur une chaise, ferma la porte et désigna au substitut son fauteuil de travail :

— Asseyez-vous là, jeune homme, voici du papier, une enveloppe, une plume. Ecrivez. Vous y êtes?

— Oui, répondit Albert, de plus en plus intrigué.

Blank, les mains derrière le dos, fit un tour de la chambre, puis il dicta solennellement : « Mon cher Papa. »

Interdit, Albert le regarda : « Mon cher Papa? » demanda-t-il.

Le juge éclata : « Ah! ça, tu n'as pas compris encore? Finissons-en. Rédige cela comme tu voudras. J'ai si peu, moi, l'habitude de cette littérature-là! Il s'agit de dire à ton père qu'il vienne le plus tôt possible demander, pour toi, au notaire Pommé, la main de Gisèle. »

La plume s'échappa des mains du jeune homme; sa tête se rejeta sur le dossier du fauteuil; il pâlit et rougit tour à tour; des larmes jaillirent de ses paupières; puis, soudain, d'un élan victorieux, il se leva et se jeta dans les bras du juge : « Bon Blank! cher Blank!... Comment vous remercier? »

Le juge prit entre ses deux mains la tête du jeune homme et, les yeux fixés dans les yeux d'Albert, il lui dit, d'une voix que l'émotion faisait trembler : « Me remercier? En étant heureux et en rendant Gisèle heureuse... Ce sera le salaire du vieux marchand de bonheur! »

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

(*A suivre.*)



Poème

A la mémoire d'Amédée Prouvost.

*Comme l'isolement de mon cœur est amer,
Par cet âpre minuit de grand vent et d'automne
Où la fatigue accrue accable et rompt ma chair,
Où l'heure appesantit mon front qu'elle couronne,
Ainsi que d'un bandeau d'épines et de fer,
De l'invisible et dur laurier de l'insomnie !
O pauvre mort, je songe à vous et je descends
Au tréfonds de moi-même. Etes-vous là ? Je sens
Ma détresse pareille aux affres d'agonie,
Tandis que je vous cherche et que je vous attends.*

*Je vous attends et je vous cherche. C'est novembre,
C'est le mois funéraire et l'an qui va finir
Rend mon cœur plus désert et nu que cette chambre,
Où j'écoute la voix grave du souvenir.
Souvenir ! cri perdu si faible dans l'orage
Qui s'abat sur la nuit plaintive et mon courage,
Cri d'un oiseau, soudain blessé, déchirant l'air !
J'entends se lamenter les pins noirs et la mer,
Le bruit qu'ils font emplir mon âme douloureuse,
Et l'on dirait qu'autour de mon rêve se creuse
Un gouffre ténébreux, insondable et divin.*

*Je ne vous trouve plus mon ami. C'est en vain
Que l'angoisse a tenu mes mains sur mon visage
Et que, sous mes cils joints, j'ai précisé l'image
Du chemin lumineux dans un clair paysage
Où, devant le soleil, deux hommes ont chanté.
Un des passants atteint déjà l'éternité,
L'autre s'attarde seul au charme dérisoire
Des beaux instants évanouis dans la mémoire.*

*Nos espoirs ont cédé sous le fardeau d'amour,
L'ivresse du printemps et l'essor de la gloire
Ont trop vite meurtri notre orgueil. Et le jour*

*Au déclin et la route inlassable qui longe
 Les vergers de la terre ont trop vite au désir
 De nos gestes tendus imposé le mensonge
 De leurs fruits tentateurs que l'on n'a pu saisir.
 Nous voici séparés l'un de l'autre... Ma peine
 Aux portes du passé me pousse et me ramène.*

*Prouvost, il me souvient des soirs religieux
 Où tous les deux assis au seuil d'un vieux domaine,
 Nous écoutions, l'extase au cœur, la joie aux yeux,
 Sous le feuillage obscur d'une branche inclinée
 Survivre à la lumière éteinte un dernier chant.
 Et la lune montait solennelle au couchant
 Vers une étoile pâle et comme abandonnée.
 L'étoile est là, pensive encore, à l'horizon,
 Mais la branche qui dort au toit de la maison
 Jette une ombre de plus sur notre destinée.*

*Vos yeux, mon doux ami, vos yeux fervents sont clos
 A la beauté du crépuscule. Un long silence
 Envahit le jardin où dure votre absence,
 Un long silence, après d'indicibles sanglots...*

La brume monte. Une âme fuit. La clarté tombe...

*Mon ami, je reviens près de vous. J'accomplis
 Mon voyage aux confins du songe et de l'oubli,
 Vers la paix léthargique et morne de la tombe,
 Je suis celui que l'ombre attire et qui succombe :
 Donnez-moi votre main chaude comme autrefois
 Je vous parle tout bas. Reconnaissez ma voix
 Entre toutes elle est grave, tendre et fidèle ;
 Du fond de mon austère ennui, je vous appelle ;
 Ma frêle barque humaine aborde l'au-delà ;
 La vie est triste, ami. Je souffre. Etes-vous là ?*

LÉON BOCQUET.



Un livre de chez nous ⁽¹⁾

A Henri Davignon.



L fut un temps, mon cher ami, où on vous appelait « le jeune et élégant auteur des *Croquis de jeunes filles* ». Dieu que cela nous donnait de l'agacement, à notre camarade Virrès et à moi ! Nous savions bien que vous portiez, en vous, mieux que la cervelle brillante d'oiseau et le « cœur innombrable » qui suffisent à la littérature mondaine — et à qui elle suffit... Mais nous redoutions pour vous — comme une dangereuse tentation — le succès tapageur fait à vos débuts, et ces éloges sans nuances que snobs et caillettes savent prodiguer, entre le foie gras et la glace, à ceux qu'ils sacrent les historiographes de leurs superficialités psychologiques... Et un jour que la *Revue maure* vous offrait un sachet de louanges pralinées, j'entrevis avec horreur que la société vous conviait au rôle du « Monsieur » Gréville de l'avenue Louise ! Heureusement vous avez négligé et dédaigné cette destinée à triomphes aisés ; et la littérature du tennis, devenue depuis la littérature du *rolling*, en fut pour ses frais de flatterie à votre endroit. Le sérieux de votre nature, la solidité de votre éducation, la légitime ambition d'être quelqu'un dans un milieu, où, généralement, on se contente d'être quelque chose, firent de vous un écrivain — dans le sens le plus élevé et, si j'ose dire, le plus apostolique du mot. On vous prédestinait à écrire pour ne rien dire — et par le *Prix de la vie* et par le *Courage d'aimer*, vous avez pris bravement contact avec les conflits moraux que suscite la vie et vous leur avez donné les solutions que vous dicte cette conscience chrétienne qui est

(1) HENRI DAVIGNON : *L'Ardennaise*. Paris, Plon.

chez vous une forme attachante de la vaillance intellectuelle. Ces livres, en dépit de certaines maladresses et du brusque tournant de telle situation, ceux qui vous aiment, les aimèrent bien, pour le robuste talent qu'ils affirmaient et pour la direction grave qu'ils imprimaient à votre vocation d'artiste. Mais ils espéraient de vous plus et mieux que de marcher dans le sillon traditionnaliste de Bourget et de Bordeaux — on peut d'ailleurs suivre de pires guides — et que s'affirmât votre personnelle originalité.

Une grande chance littéraire vous advint avec un grand bonheur intime : l'enfant passionné de l'Ardenne que vous êtes, si réceptif au pittoresque puissant de votre sol et à l'insouciant abandon de votre race, découvrit la Flandre, et il la découvrit dans les conditions les meilleures pour la comprendre, l'admirer et la chérir : le visage de la Flandre était pour vous la figure de l'amour !

Devant cette beauté de la Flandre, si différente de la beauté de la Wallonie, vous n'avez pas abdiqué vos enthousiasmes natifs ; bien au contraire, d'avoir senti profondément ce dualisme dans le diptyque des aspects de notre Belgique, vint à l'observateur que vous êtes l'idée que cette divergence de paysages devait avoir dans les âmes, d'émouvantes répercussions : et de l'opposition de deux pittoresques, vous avez fait le conflit de deux psychologies !

Et ce fut une trouvaille ; ce fut cette petite chose inédite, qui suffit à la notoriété d'un écrivain et dont désormais vous garderez le bénéfice : le premier, vous avez deviné que le problème ethnique qui envoûte si lourdement la mentalité de notre pays pouvait, aux mains d'un artiste, devenir un pathétique problème psychologique : Priska Slotendries et Simon Maquinay sont des nouveaux venus dans nos Lettres ! Leurs malentendus d'époux participent aux équivoques qui pèsent sur la nationalité belge — et qui risquent de lui être meurtrières si, comme vous l'enseignez, elles ne se dissolvent point dans l'amour.

J'aurais été étonné, mon cher ami, si la bonne action littéraire qu'est votre récent livre n'eût reçu son salaire immédiat dans la joie de revêtir d'une forme adéquate les nobles idées que vous avez voulu promouvoir... Il est un vieux mot latin bien usé, mais qui a l'avantage de m'épargner de longs

développements : *Pectus est!*... Votre sensibilité a projeté, dans votre œuvre, des images inoubliablement frappantes. Du coup, votre style a acquis un relief, une souplesse et une harmonie que vos romans antérieurs ne permettaient pas d'espérer de sitôt. La Flandre et la Wallonie vous doivent une égale gratitude pour avoir deviné le secret de leur charme divers et l'avoir transposé si magnifiquement, avec autant de tendresse que de talent, en beauté littéraire...

Puissent vous lire beaucoup de Belges de Flandre et de Wallonie : à votre contact et à votre exemple, ils puiseront le don bienfaisant de la sympathie réciproque qui réduit les antinomies et adoucit les angles...

A nul d'entre eux pourtant, mon cher ami, l'*Ardennoise* ne procurera la délectation qui fut mienne : le commerce constant avec les paysages que vous décrivez et avec les êtres qui s'y meuvent, émousse nécessairement un peu l'impression; cette impression, je l'aurai possédée en sa plénitude... Dans l'ambiance orientale, si merveilleuse mais si dissemblable de toutes les chères visions de chez nous, soyez remercié de m'avoir apporté l'arome doux et fort de la terre natale — et le petit myosotis bleu de l'amitié.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Mansourah (Egypte), 25 novembre 1911.



Culture et Sports

Le meilleur moyen d'être revenu de bien des choses,
c'est de n'y être jamais allé.

M^{me} ACKERMANN.



Le mois d'octobre touchait à sa fin, et cette sereine après-dîner de dimanche était pensive et mélancolique. Fidèle à une toute récente résolution, je me rendais à l'un des premiers matches de la saison quand, au sortir des portes de la ville, je dépassai un ancien camarade perdu de vue depuis peu de temps. De son vrai nom il s'appelait Jacques. Comme il se plaisait à dissenter sur toutes choses, nous l'avions surnommé au collège Jacques le philosophe. Il ne fallut qu'une vigoureuse poignée de main et quelques vagues politesses pour nous rendre à l'un et à l'autre notre franc parler d'autrefois. Je lui demandai où il allait?

— Peut-être jusqu'au village prochain, répondit-il. Je fais de l'exercice, tout simplement, je me déraille, je me donne du mouvement; cela est salutaire : l'esprit comme le corps en ont le bénéfice. Si Kant n'avait pas poussé tous les jours sa petite ballade, comme l'affirment ses historiens, qui sait si nous aurions la « Critique de la Raison pure »! Et eux, où vont-ils?

Il désignait du bout de la canne des bandes de promeneurs qui remontaient la chaussée, l'air affairé :

— Où courent donc ces bourgeois dont la foule à longs flots roule et se précipite? Et toi même?

— Moi, comme eux, je vais assister à ce grand match de football...

— Toi!... Pas possible!

— Si!

— Oh! poète, toi que nous vénérions comme un rare dilettante, qui prononçais des jugements sans appel sur un sonnet, un vase, une statuette, toujours à l'affût d'une forme d'art nouvelle. Quelle dégringolade! Et comment est arrivé cet accident?

— Il est arrivé précisément par besoin d'impressions et de sensations nouvelles, profondes, vécues.

Mon ami ricana :

— Des sensations d'art?

— Parfaitement. Figure-toi qu'un certain soir j'entendis raconter avec beaucoup de verve les phases d'un match de football; j'eus l'intuition que ce jeu déroulerait devant moi une succession de gestes et d'attitudes plastiques pleines

d'originalité. Je me suis figuré que j'y vivrais un de ces romans d'ardeur virile : récits d'exploration, d'expédition lointaine, de luttes toujours renouvelées, où l'on fait provision d'images et d'énergie. J'y suis allé, j'ai vu, j'ai été conquis. Ce jeu sublime est si émouvant, si passionné que...

— Tu te vantes, interrompit Jacques. Tu me fais l'effet d'un néophyte qui éprouve le besoin de se convaincre.

— Mais je suis tout ce qu'il y a de plus convaincu !

Un malin désir s'agitait en moi de triompher du scepticisme de mon ami :

— Je te défie de résister à l'entraînement de ce culte, lui dis-je brusquement, si seulement tu daignes descendre dans le temple.

— Je n'aime pas à descendre !

— Vous pourriez trouver là matière à philosopher, comme j'y ai découvert, moi, matière à dessiner et à rêver. Je vais indiquer un champ nouveau à tes ébats. Ne crois-tu pas, je me le suis demandé déjà, ne crois-tu pas que l'on puisse trouver dans le sport un facteur puissant, sinon essentiel de régénération de notre culture ? Les caractères faiblissent, les personnalités disparaissent comme aussi les santés robustes et la vitalité des races : si le sport était le salut ! Tu verras jouer au football, car je t'emmène. Le bon joueur, par la rapidité de ses décisions dont la responsabilité est grande, par son courage constant à vaincre, malgré la défaite possible ou certaine, accroît sa personnalité, développe sa volonté. Il gagne l'esprit de solidarité et de discipline, car par lui-même il est impuissant : il faut qu'il dose ses propres mérites, quelque grands qu'ils puissent être, d'une forte somme de générosité, abandonnant sans hésitations, dans l'intérêt général, les plus belles occasions de se couvrir de gloire. Ces qualités morales deviennent chez lui une habitude, une seconde nature ; pourquoi ne les transporterait-il pas dans la vie quotidienne ?

— Tu devrais monter tout ça en conférence !

— J'achève : *Mens sana in corpore sano* ; c'était la devise des anciens ; on l'a pendant quelques siècles oubliée ; elle se retrouve, et tu verras aujourd'hui le bon moyen de la réaliser.

— Tu deviens un bâtisseur de systèmes !

— Non, ce que je cherche dans ce sport c'est uniquement, je te le répète, une source d'impressions esthétiques nouvelles et toujours renouvelées.

Tout en discourant nous étions arrivés à l'entrée du terrain :

— Donc, n'est-ce pas, c'est dit, je t'emmène, et peut-être te convertis. Entre, cela ne t'engage à rien, les équipiers feront le reste.

Soit défi, soit curiosité, soit simple condescendance, car il était naturellement bon, Jacques le philosophe se décida à entrer.

Une foule énorme était tassée le long des barrières très basses qui encadraient à un mètre de distance, sur toute leur étendue, les limites mêmes du jeu. Le jersey collant au corps et moulant leurs membres d'athlètes, les jarrets noueux à nu, les deux équipes se faisant face, disposées en cercle, attendaient. Un coup de sifflet, ils s'ébranlèrent. De l'endroit où nous avions pris place, nous voyons venir sur nous nos avants qui, souples et légers, fougueux et farouches menèrent dès le premier instant la charge, essayant de percer et de déborder l'ennemi. Ils étaient flanqués de halves dégourdis et solides,

moitié attaque, moitié défense, qui poussaient l'élan et paraient aux premières agressions. Ces gaillards-là paraissaient présents partout, pivots mobiles de toute l'équipe, et leurs combinaisons brusques, leurs passes précises dépestaient l'adversaire.

Restaient au loin ces redoutables backs carrés et massifs, pareils à des tours, mais à des tours mouvantes qui allaient rompre les suprêmes attaques et rejeter au loin, surprises et morcelées, les lignes trop aventureuses de l'étranger. Tout au fond, encadré par les montants de son goal, un poing sur la hanche, comme ces colosses de Meunier, le keeper attentif sondait le terrain. La foule stimulait ses favoris, les hélait par leurs surnoms, et un loustic en goguettes, lançait par intervalle à la tête d'un équipier étranger des mots drôles, qui faisaient se pâmer de plaisir les bourgeois.

On sentait que la lutte serait chaude.

Tenant une échappée, un de nos avants courait maintenant par la plaine chassant devant lui le ballon; le hâle avait bronzé ses joues, il était superbe et je ne pus m'empêcher de lancer à Jacques les vers du sonnettiste où revit le coureur de Myron :

*Svelte et plus vite que le vent,
Le bras tendu, l'œil fixe et le torse en avant...*

A mi-chemin du but, un adversaire l'arrêta : je désignai du doigt à mon ami cette lutte courte où les corps robustes et flexibles, presque noués l'un à l'autre se dressaient dans un groupement vigoureux et équilibré. Mais la mêlée devenait générale : un coup plus précis venait de rapprocher le ballon du but. Les deux teams déferlèrent vers le goal et il se fit une poussée énorme. Les uns, le torse cambré, les jarrets tordus, les pieds écartés, grattaient le gazon cherchant à se fixer au sol; d'autres, le corps ployé, la tête en avant, s'acharnaient à une trouée impossible. Et les cris de la foule, stridents comme des coups de clairon, exaltaient ce tourbillon humain et cette ruée épique vers la Gloire!

— Et dire, m'écriai-je, qu'une telle scène n'a pas trouvé son peintre!

Soudain, on vit le ballon dégagé glisser en avant.

La masse vivante oscilla, se désagrégeant, pour s'écrouler par grappes, découpant sur l'herbe sombre des groupes fabuleux où palpait la beauté de quelque bas-relief antique. Subitement, un des équipiers étrangers s'était emparé de la balle et l'entraînait vers notre camp, du côté du soleil. D'un bond, les hommes s'élançèrent : les deux équipes se déployaient maintenant par toute l'étendue de la plaine, l'une pourchassant l'autre, essayant inutilement de la tourner. On entendait le sourd piétinement de leurs galops, rythmés par le bruit sonore du ballon qu'elles bottaient. Et cette course éperdue, désordonnée évoquait une poursuite de héros et de demi-dieux comme dans les très vieilles légendes. Nos backs, d'un coup de boutoir, provoquèrent une volte-face et le combat se poursuivit haletant, toujours indécis, avec des alternatives répétées de succès et de revers. Les passes se succédaient rapides, les joueurs s'acharnaient. Leurs bandes bariolées s'allongeaient, se ramassaient pour s'étirer et se concentrer encore : on eût dit un immense foyer dont le vent

capricieux agitait les flammes. Parfois encore, il me semblait que de grands oiseaux venaient de s'abattre sur cette plaine, puis s'éparpillaient en se disputant les lambeaux d'une proie magnifique. Tous les remous de ce jeu évoquaient devant moi une succession d'images bizarres et de comparaisons discordantes.

Brusquement, sans que l'on sût presque d'où il était parti, avec un bruit sec de détonation, le ballon entra comme une bombe sous le filet de l'adversaire. Alors, une acclamation formidable jaillit de toutes les bouches béantes; l'angoisse, contenue depuis si longtemps, se soulageait enfin par ces cris de triomphe ininterrompus; les campagnes et jusqu'aux bois lointains en retentirent.

Je regardai Jacques : il rayonnait et j'entendis distinctement que, grisé par l'enthousiasme contagieux qui débordait vers nos vainqueurs, il cria, lui aussi : « Bravo ! » Peu d'instant après, l'arbitre siffla la fin du premier time. Je triomphais.

Je frappai mon ami sur l'épaule :

— Eh bien, Jacques? Il me semble que te voilà ému ?

— Je trouve cette lutte en effet très pittoresque, très passionnante; ce beau déploiement de force animale éveille des instincts de combat, de victoire.

— Dis qu'il y passe parfois un souffle d'épopée.

— Oh ! ce n'est plus uniquement le plaisir esthétique qui t'as entraîné ici !

— Lequel alors? Allons, persévère, te voilà en bonne voie ! Je veux qu'à la fin du match tu sois absolument converti.

Il esquissa un geste vague et répondit : Peut-être ?

Près de la sortie nous rencontrâmes Ernest, un ami commun. C'était un pâle garçon dégingandé aux allures quelconques, un rien balourd. Tout le monde savait qu'il se faisait régulièrement ramasser aux examens de juillet; mais pour lui, la religion du sport n'avait plus d'arcanes. Il connaissait les détours et les alentours du Temple. Il nous donna abondamment tous les détails que nous ne lui demandions pas. Il cita les noms, prénoms et surnoms de tous les équipiers étrangers, et comme un entraîneur le fait de ses bêtes, il nous renseigna sur leur degré de performance, leurs prouesses présentes et passées. Il émit des pronostics sur tous les jeux joués le même jour dans tout le pays, puis ajouta en désignant la foule :

— Jusqu'ici, rien ne bouge; mais si nous avons le dessous, gare la casse ! Nos adversaires sont ces brutes qui l'an dernier ont si rudement malmené un de nos équipiers. Il nous quitta en allumant nonchalamment une cigarette.

En revenant aux barrières, je me plaçai de façon à pouvoir examiner à loisir la physionomie de mon ami. J'aurais voulu y lire la certitude d'une conquête que j'hésitais encore à croire définitive.

L'heure avançait. Le soleil baissait à l'horizon pâle et doux, derrière un rideau transparent de peupliers, et l'ombre semblait guetter le moment de venir.

Dès les premiers instants de la reprise l'adversaire égalisa. Un grondement féroce accueillit cette défaite. Un vent de folie et de haine commença à se

lever sur cette plaine anxieuse. La foule harcelait ses compatriotes, injuriait les adversaires :

— Ohé! les assassins! Torchez le sang qui dégoutte de vos bottes, ganaches!

Chaque coup manqué, chaque passe adroite étaient accueillis par des cris d'instant en instants plus sauvages.

Un équipier étranger tomba sur le poignet et demeura un moment inerte. La foule croyant le membre luxé applaudit rageusement, et comme je m'informais, on m'apprit que l'homme — déjà relevé d'ailleurs — voyant l'an dernier le jeu tourner mal, s'était élancé sur un de nos équipiers et lui avait cassé net le tibia. La victime, ajoutait-on, n'avait cependant jamais joué que le pur jeu scientifique. C'était sur son terrain qu'il avait accompli cet exploit, et depuis on le revoyait pour la première fois. Il méritait de mal finir!

Un nouveau goal fut encore marqué par l'adversaire qui reprit nettement l'avantage. Alors des huées épouvantables partirent de cette foule exaspérée, que la présence de quelques gendarmes, arrivés pour parer à des troubles éventuels, contenait à peine. Peu après, un de nos équipiers glissa sans une parole. L'arbitre arrêta le jeu. On conduisit l'éclopé, en le tenant sous les bras, jusqu'au hangar où stationnait le médecin de service. Derrière moi, j'entendis répondre à une interrogation :

— Oh! pas grand'chose! Il en sera quitte pour un petit épanchement de synovie.

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un autre joueur reçut en plein visage le ballon lancé à bout portant. Il s'arrêta un instant comme ébloui et chancela. L'arbitre le coucha à plat sur le dos. Deux minutes de respiration artificielle : l'homme se releva et rejoignit en courant ses compagnons.

Cette journée était décidément désastreuse pour les nôtres, qui, avec leur équipe réduite, laissèrent encore marquer un nouveau goal accueilli par de nouvelles clameurs.

Jacques m'intéressait en ce moment. Il observait le jeu, les yeux dilatés. Les Romains, jadis, n'avaient pas dû assister avec plus de nervosité au duel des Horaces et des Curiaces. Je le voyais, réellement conquis, suivre avec inquiétude ce simulacre de bataille auquel personne ne reste insensible. Je me promis bien, après le match, de cribler d'épigrammes le nouvel adorateur de l'Idole. Malheureusement nous fûmes séparés à la sortie par la cohue et j'assistai sans lui à la conclusion de la journée.

On finit sur de longs hurlements. Les équipiers étrangers, se doutant du sort qui les menaçait, s'étaient précipités dans un break avancé sur le terrain même. Sans doute pour leur servir de palladium, généreusement, l'arbitre y grimpa avec eux. Tous se jetèrent à plat ventre, pêle-mêle, dans le fond du véhicule pour éviter la bourrasque. Au départ une roue, celle de gauche, accrocha un montant de la porte. Ce retard fut fatal aux triomphateurs; la foule eut le temps de se masser au dehors et de donner libre cours à sa passion.

Déçue et haineuse elle les attendit. Dès qu'ils parurent sur la chaussée, une grêle de projectiles brisant les carreaux, blessant à l'œil l'innocent arbitre, s'abattit sur l'attelage; l'arrivée au pas de course des gendarmes sauva seule

les équipiers. Je réprouvais en moi-même ces manifestations absurdes et anti-sportives, œuvre sans doute de quelques voyous livides comme il s'en trouve partout, mais je tremblai que Jacques ne les eût vues.

Au fait, que pensait-il de cette journée, car il devait avoir pensé. J'aurais donné gros pour le savoir immédiatement. Mais comment retrouver mon ami dans cette houle confuse. Une fois rentré chez moi mon désir ne fit que croître.

Pendant le match, il avait bien donné des signes d'intérêt que je pouvais interpréter comme manifestations de sympathie; mais sa réponse était restée évasive. Je voulus à tout prix connaître sa pensée; puis, je me demandai pourquoi j'y tenais tant.

Était-ce curiosité? Désir cruel de voir un vaincu avouer, ou bien besoin inquiet d'avoir, pour des enthousiasmes à demi consentis, une approbation définitive? Le jugement de Jacques allait-il légitimer le sport à mes propres yeux? En m'examinant, sous l'impression des aventures du break, je découvris en fin de compte, très tard dans la soirée, que je n'avais jamais été totalement conquis. Des protestations absconses mais sûres se levaient, tout au fond de moi-même, contre cet engouement nouveau. J'en vins bientôt à me repentir d'avoir gaspillé cette après-dîner d'automne ineffablement tendre. Si j'avais accompagné Jacques, j'aurais joui du silence des bois, du plaisir de fouler jusqu'au crépuscule les feuilles mortes; j'aurais épié près d'une clairière, blotti derrière un tronc d'arbre, les ébats burlesques d'un petit lapin, ou le passage grave d'un faisan avec son plumage qui chatoie et sa queue en rapière. Je me rappelai les paroles de Jacques après le half time: « Ce n'est plus uniquement le plaisir esthétique qui t'amène ici! » Le démon du sport me tiendrait-il? Mais sans aucun doute, il tenait Jacques lui-même, et je me remis à espérer que la présence et la raison de mon ami viendraient bientôt mettre en fuite mes hésitations et mon trouble. Cet état psychologique perdura jusque dans la nuit.

Le lendemain, chaque coup de sonnette me faisait tressaillir. Je m'imaginai entendre à tous moments la voix de Jacques. Je fus sur le point de lui écrire; le motif me parut trop futile. J'attendis. Enfin, le troisième jour, n'y tenant plus, après avoir inutilement sonné à sa porte, je lui envoyai ce billet:

« MON CHER PHILOSOPHE,

» Tu t'es éclipsé, dimanche dernier, avec une rapidité de météore. Depuis, je t'ai attendu en vain et ta tour d'ivoire est restée close pour moi. Je t'inflige une punition. Tu m'enverras sans retard tes impressions sur le jeu de football en particulier et sur le sport en général. Justement, ce matin, le chroniqueur sportif d'un grand quotidien, m'ayant reconnu dimanche sur le terrain, m'a demandé de la prose. Je lui enverrai la tienne. Fais-moi donc quelque chose de flamboyant. Sois abondant si tu veux, profond si tu peux, sincère jusqu'au bout si tu l'oses. Je te retiens pour le prochain match; d'ici là, écris-moi ou viens me voir, sans plus tarder. Je proteste de ma vive amitié pour toi.

» RAOUL. »

Jacques ne vint pas me voir. Sans doute des occupations le retenaient, mais à huit jours de là, je reçus sa réponse expliquant par elle-même ce long retard.

« MON CHER POÈTE,

» Je suis en faute ; je le confesse et m'exécute. Au reste la question en vaut la peine ; elle est même très grave, et tu as bien fait d'avoir, momentanément, orienté vers elle mes pensées.

» Je compte beaucoup sur la publicité que tu donneras à ces quelques réflexions, sans les croire cependant à l'abri de toute critique. Si pourtant c'était moi qui opérerais des conversions ! Ce serait drôle, et je le souhaite.

» Car pourquoi tarder à te l'avouer, ce match de l'autre jour et la petite enquête qui a suivi la réception de ta lettre, m'ont rendu tangible le grave, l'inquiétant danger de l'éducation par le sport ; d'après moi c'est l'ennemi de toute vraie et saine culture et il te faudra bien un jour ou l'autre lui sacrifier un peu de ton diletantisme.

» La vogue des matches, le nombre toujours croissant des journaux sportifs, la place excessive que les sports tiennent dans les colonnes de nos quotidiens et jusque dans la vie de ceux qui nous entourent, tout prouve que ce danger est réel et qu'il prend des proportions inquiétantes. Parmi les jeunes, c'est une véritable épidémie : ils n'en meurent pas tous, mais tous en sont frappés. Lundi dernier, je passais à midi par une de nos rues principales ; ce que j'ai vu le voici : peu, presque pas de jeunes ouvriers n'ayant le nez plongé dans un journal sportif quelconque, on peut le dire. Ils y lisent, remâché dans les termes stéréotypés, le récit du jeu qu'ils ont applaudi la veille. Dans nos collèges, les forts en football remplacent les forts en thème ; et franchement, je préférerais ces derniers. Il faut l'avouer froidement : c'est la mainmise par le sport sur toute notre nouvelle génération ! Je comprends jusqu'à un certain point l'engouement de ces jeunes. Certains jeux — le football entre autres — sont extrêmement séduisants, passionnants. J'ai eu toutes les peines du monde, dimanche dernier, pour ne pas me laisser emporter moi même par la contagion. Mais voilà ce qui aggrave le péril, voilà peut-être ce qui le rend si général.

» Entendons-nous bien pourtant sur le mot « sport ». J'entends désigner par là toute activité en tant qu'elle s'exerce exclusivement dans le but de mesurer des forces avec d'autres forces, sous certaines conditions d'exécution données. C'est, du reste, la définition de l'écrivain allemand Steinitzer dont la campagne menée contre les sports dans l'*Alpenzeitung* a eu un grand retentissement au pays de la munich et des duels. La revue *Le Monde*, dans son numéro de novembre, vient de lui consacrer un article ; je crois utile de t'y renvoyer. Libre à toi de critiquer cette formule ; cherche, il te sera difficile d'en trouver une autre, à la fois plus juste et plus circonscrite. Point de confusion donc entre sport et mouvement. Taine faisait du mouvement, non du sport, quand il pratiquait les haltères dans son jardin. Ta petite promenade quotidienne, c'est du mouvement, non du sport, encore que l'on ait éprouvé le besoin de qualifier cet exercice de « footing ».

» Quel est maintenant le caractère et le résultat pratique du sport au point de vue culture? Voilà, je crois, la question qui te préoccupe.

» A vrai dire, tu m'as répondu déjà. Le sport, disais-tu, en me menant obligamment, l'autre jour, sur le terrain, réalise pratiquement l'ancien adage : *Mens sana in corpore sano*, c'est-à-dire qu'il procure à ceux qui s'y livrent la vigueur physique et la vigueur intellectuelle et morale : d'où relèvement de notre culture qui ne manque pas de tares. Eh! eh! examinons un instant si le sport a cette puissance efficace. Pour ma part, je m'imagine — à tort ou à raison — que le sport n'est pas toujours un facteur de développement corporel, d'hygiène, de santé; qu'il est presque un obstacle au développement intellectuel; et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire affirmer que, comme élément de culture morale, je le mets au-dessous de zéro. La valeur d'un acte se mesure principalement à la valeur de son mobile, n'est-il pas vrai? Or, écoute ici Steinitzer : « Le mobile de toute activité, en tant qu'elle relève » du sport, c'est le désir de se distinguer personnellement et d'en recueillir » l'honneur qui en résulte. » Cela est si vrai, que si nos sportsmen étaient obligés de cogner leur ballon loin des regards d'un public fanatisé, les sociétés sportives verraient bientôt les démissions des équipiers pleuvoir. La manie de l'exhibitionisme, avivée par un reportage souvent outrancier, accroît seule la fidélité au culte et le succès du spectacle. Nous voilà donc fixés sur les mobiles.

» Le sport n'est pas toujours un facteur de développement corporel, d'hygiène, de santé. Considère ceci. Crois-tu que ces exercices violents fassent des hommes très réellement vigoureux, ou bien ont-ils seulement une apparence fugitive de vigueur? La vie intensive qu'ils exigent de leur organisme, alors que celui-ci se trouve en pleine croissance, n'use-t-elle pas cet organisme au lieu de le fortifier? N'est-elle pas comme la lumière trop vive qu'on exige d'une lampe, et qui l'épuise plus rapidement? Bien des sportsmen que l'on m'a montrés arboraient des faces de déterrés. Mais passons : j'accorde que le sport modéré puisse être favorable au développement corporel, à la santé. Ce résultat est loin d'être général, et ce n'est pas celui que les sociétés sportives préconisent.

» L'homme de sport s'embarrasse peu de considérations d'hygiène; il est entraîné par un instinct tout contraire : l'instinct des belles prouesses et le désir du développement illimité des forces pour y arriver. Dans cette ruée vers l'absolu, le démesuré, ce n'est pas même toujours l'instinct de conservation qui l'arrête. D'où il arrive qu'un exercice bon en soi, qu'une activité en elle-même salubre devient néfaste souvent, mortelle parfois, quand elle est pratiquée sous forme de sport. Il s'agit de se distinguer personnellement, de recueillir l'honneur qui en résulte; dès lors, qu'importe, aux plus faibles, des efforts au-dessus de leurs forces; aux plus forts une jambe cassée, un nez broyé, un œil compromis, sans parler d'accidents autrement lamentables. Aussi peut-on appliquer aux sports ce que les anciens disaient de la guerre : *Matribus detestata*. Et je le conçois sans peine.

» Est-il nécessaire de signaler la contribution à rebours qu'apportent les sports à la culture intellectuelle? Autre chose est la perception du rapport entre deux shots et du rapport entre deux idées. Il arrive que la facilité de l'une est

en raison inverse de la facilité de l'autre. Car le sport a encore ce résultat bien spécial, qu'il absorbe ceux qui s'y adonnent, refoule toute autre préoccupation et mobilise, au service de cette activité unique et exclusive, toutes les vigueurs disponibles. Pour passer de seconde division en promotion, de promotion en réserve, de réserve en première équipe, et là, se distinguer au point d'être classé international, quel sacrifice le jeune sportsman ne s'imposerait-il pas! International! C'est quelque chose comme le bâton de maréchal auquel rêvaient les petits troupiers sous l'Empire. En attendant, reconnaissons-le, les besognes nécessaires ou simplement utiles sont réduites à leur simple minimum. On ne s'embarrasse pas trop de cultiver, d'exercer outre mesure ses facultés intellectuelles, attendu que cela ne contribue guère à l'avancement. Et puis, on n'en a plus le temps, on en perd le goût. J'ai rencontré de jeunes collégiens qui divisaient leur semaine en deux parts : l'une se passait à critiquer à fond les matches du dernier dimanche, l'autre à pronostiquer les résultats du dimanche suivant. Leurs conversations, hérissées de mots anglais, pour plus de clarté, étaient irrémédiablement tournées vers le classement final, lequel exigeait toutes les semaines des calculs de plus en plus longs. Ces préoccupations, sans doute, ne les quitteront point à la porte de l'université. Je te laisse contempler l'état de ces cervelles en friche. Notre Ernest, hélas! n'est pas un exemplaire unique. Et vive la culture par le sport!

» Ce qui est pire, c'est la déformation morale qui en résulte, la substitution d'un idéal faux à un idéal vrai et noble. Et c'est ici que Steinitzer a raison de maudire les excès du sport. Se distinguer personnellement et en recueillir l'honneur qui en résulte, cela aboutit à quoi? A développer jusqu'au paroxysme son moi, et quel moi! L'intellectuel n'est plus pour l'homme de sport qu'un philistin infiniment exécrationnel. Le véritable catalogue des valeurs humaines se trouve pour lui dans le catalogue des héros sportifs, et devenir un de ces héros est l'unique objet de sa volonté.

» Cette orientation de la volonté et de la vie vers le culte exclusif de la force doit finir par déteindre sur les mœurs. Dans les relations sociales on perd un beau jour de vue l'importance du doigté; il arrive qu'on se fasse traiter de mufle. Dans les relations domestiques, on trouve naturellement que le foyer n'a pas de distractions assez bruyantes; on le déserte le plus possible, ou l'on y transporte une surabondance vitale importune. Les nuances disparaissent; il arrive qu'au milieu des sanglots, la brutalité commande. Comment éviterait-on ces excès? Au reste, voici un témoignage peu suspect: un écrivain anglais, Wilkie Collins, dans la préface de *Mari et femme*, écrite il y a bien longtemps, constate dans la société britannique, d'où nous est venu l'exaltation de la force, un développement fâcheux de grossièreté et de brutalité: l'abus des sports y a contribué, dit l'auteur, pour la majeure partie. Allons, poète, un hymne au sport Rédempteur!

» Il en est qui s'imaginent y trouver un exutoire, un dérivatif pour les passions de la chair, affirmant qu'il canalise, qu'il emploie des forces surabondantes, sans lui dépensées dans des activités autrement moins louables. Il suffit, me semble-t-il, de répondre à cela qu'ils sont franchement à plaindre, ceux pour qui le sport doit constituer le suprême frein moral!

» Quant aux spectateurs, n'est-ce pas, n'en parlons pas! Ces luttes sportives qui devraient être courtoises, et le sont à peine, éveillent chez eux les pires instincts d'exaltation sauvage et de cruauté. C'est presque une régression à la barbarie. Enfin, et c'est par là que je termine ma satire trop pessimiste peut-être, la manie des sports est en passe de nous transformer en un peuple de badauds, à qui les spectacles forains sont désormais insuffisants.

» Je conclus donc, cher ami : les tares de la culture moderne ne peuvent être guéries par le développement abusif de la force corporelle ; elles découlent de l'état psychique de la société. Le progrès de la vraie vie, saine et complète par les sports, est une conception terre à terre et une utopie matérialiste. Ce gaspillage insensé de forces physiques, cet absolu mépris du développement intellectuel, ce faux idéalisme, cette fausse appréciation de la personnalité qui tendrait à faire de jongleurs et d'athlètes l'idéal de l'humanité, ces mœurs grossières enfin, tout cela est loin d'être un symptôme de progrès ; certains y voient même un symptôme de décadence. Une culture qui croit trouver sa régénération par de pareils moyens prononce sa propre condamnation.

» A l'heure où la société et l'Eglise demandent la contribution de toutes les bonnes volontés, apprenons aux jeunes qu'il est un autre idéal à servir et à admirer que le volume des muscles, l'élasticité des poumons et la vitesse des pieds.

» Pardonne-moi si j'ai blasphémé contre l'Idole. Tu m'y as témérairement invité ; c'est l'excuse de ma franchise et de ma longueur.

» Ma main dans la tienne.

» JACQUES. »

En repliant cette lettre, je me dis : Voilà de quoi réfléchir ! Elle m'infligeait un blâme, elle opérait contre moi. La justesse des observations de mon ami m'irritait et mon amour propre blessé trouvait cent raisons de s'y dérober. Jacques avait poussé les choses au tragique, il était trop absolu, etc.

Je me rendis au match suivant pour me ressaisir, et j'en revins avec des remords.

MAURICE HOORNAERT.





SAINTE CÉCILE

(JULES JOURDAIN)

Le Couvent de Saint=Marc

A Johannes Joergensen.



L'APRÈS-MIDI d'un jour d'été, n'es-tu jamais entré, à Florence, à l'ancien couvent de Saint-Marc?

Dans les rues voisines et sur la place, c'était la lumière crue, vibrante, resplendissante, la silhouette nette des édifices, comme découpée sur l'azur, et le soleil qu'on évite à cette heure, et la ligne d'ombre que les passants recherchent le long des maisons.

* * *

Mais ici, à peine as-tu franchi le seuil, c'est la paix, la paix harmonieuse d'un préau monastique, un cloître ouvert aux arceaux réguliers supportés par une colonnade, et tout au fond du cloître, devant toi, surmontant la porte de l'hôtellerie du couvent, une fresque dans un tympan, qui représente le Christ en habit de pèlerin, accueilli par deux fils de saint Dominique.

* * *

La table frugale des moines n'est plus dressée dans le réfectoire; mais on y voit encore la Cène qu'ils y firent peindre, pour rappeler à leur esprit la nourriture invisible qui devait soutenir et réparer leurs forces. On ne chante plus au Chapitre et le Martyrologe et les Petites Heures, et dans cette salle auguste qui entendit la parole de Savonarole et les exhortations de saint Antonin. Mais en dépit des spoliations et des violences des prétendus amis de la liberté, le souvenir de ces grands moines ne saurait être séparé de la salle capitulaire, et de cette Crucifixion qui décore le mur du fond, et dans laquelle les saints de tous

les ordres sont représentés, réunis et ravis dans une contemplation amoureuse du crucifix.

* * *

Le souvenir des moines plane sur le préau, le souvenir des moines est vivant au réfectoire et au Chapitre, où si souvent et si longtemps ils prièrent et s'exhortèrent; mais plus encore il règne à l'étage, où chaque cellule s'orne d'une fresque, au dessin si suave, aux si simples couleurs de ce bienheureux Frère-Angélique qui vécut ici, l'âme épanouie, les yeux déjà remplis des célestes visions du Paradis. Et tandis que l'on va de cellule en cellule, le souvenir du Bienheureux se mêle à celui de cette autre grande âme agitée et troublée dont la même maison et les mêmes cellules abritèrent les pensées. Et tandis que l'on songe à leurs différentes destinées, on oublie tout, soudain séduit, par la vision d'un coin de ciel bleu tout rayonnant de lumière, encadré dans le demi-cercle d'une de ces fenêtres romanes qu'Angelico lui-même reproduisit dans ses fresques, petite fenêtre de couvent ouverte comme une promesse sur l'azur vibrant, vision de bonheur et de paix.

DOM BRUNO DESTRÉE, O. S. B.



Johannes Joergensen à Bruxelles



LE célèbre écrivain danois converti vint le mois passé visiter ses amis catholiques de la Belgique, qu'il parcourut en semant un peu partout le grain de froment de la parabole. Nous eûmes la joie de le posséder pendant quelques jours à Bruxelles, où il fut l'hôte de notre ami Henry Carton de Wiart, qui organisa, en l'hôtel du ministère de la justice, une réception en son honneur. En cette soirée déjà il nous captiva sous le charme de sa parole si simple, si sincère et en même temps si forte et si chrétienne, toujours frappée au coin d'une philosophie pénétrante et de la plus fascinante poésie. Le lendemain, à la salle Patria, devant un public plus nombreux, Johannes Joergensen, qui la veille avait fait plutôt une causerie familière entremêlée de lectures de pages choisies dans ses œuvres, nous donna une véritable conférence sur saint François d'Assise. Notre collaborateur Arnold Goffin le précéda à la tribune pour lui souhaiter la bienvenue en notre nom à tous et le présenter au public. Il était tout désigné pour cela. Car, à l'instar de Joergensen, il avait scruté le mystère de la personnalité tellement extraordinaire et si attachante de saint François. Tout le monde connaît les traductions admirables des *Fioretti*, de la *Légende des trois compagnons* et de l'histoire des *Stigmates de saint François* publiées par notre ami et surtout son œuvre capitale : *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens*, œuvre de haute envergure, publiée par Van Oest, l'éditeur d'art bien connu à Bruxelles. Goffin, lui aussi, avait visité en pèlerin artiste et chrétien les sanctuaires franciscains et s'était imprégné là-bas au pays poétique d'Assise et de ses environs de l'atmosphère sereine dans laquelle avait germé et s'était épanouie cette fleur d'idéal que fut l'âme du Petit Pauvre du Christ. Voici en quels termes parfaits M. Goffin présenta Joergensen aux auditeurs de la salle Patria :

M. le sénateur Braun a bien voulu me demander de vous dire quelques mots sur Joergensen et son œuvre.

Quoique ce fût un grand honneur pour moi, j'aurais pu sans doute me récuser, en alléguant que le public lettré qui assisterait à cette conférence n'ignorait évidemment pas celles des œuvres du poète danois qui ont été traduites récemment en français. Mais je n'ai pu me refuser au plaisir de parler d'un écrivain que j'admire et d'un homme que j'aime.

On pourrait résumer d'un mot l'existence, la personnalité et la pensée de saint François d'Assise. Et ce mot est : amour. Joergensen vous dira tout à l'heure quelle action cet amour a exercée dans tous les domaines de la vie du moyen âge. Mais cette action qui a commencé d'agir il y a plus de sept cents ans, a continué d'agir depuis. Le rayonnement et la chaleur de cet amour continuent d'émaner de tout ce qui nous reste de saint François, des écrits contemporains où sa physionomie, ses actes, ses paroles sont fixés avec une vérité et une simplicité admirables, comme des lieux où il a vécu, prié, souffert, chanté, depuis Assise où il est né, jusqu'à la Vernia où il a été stigmatisé, jusqu'à la Portioncule où il est mort.

Or, il est arrivé un jour que Joergensen a passé dans ce rayonnement, qu'il a rencontré saint François...

A cette époque, il était déjà un écrivain célèbre dans son pays; il s'était placé aux premiers rangs d'une pléiade de poètes, de romanciers, de critiques attachés passionnément à l'exaltation d'un idéal tout humain. A l'exemple et à la suite de Nietzsche, ils croyaient que l'homme ne fondrait sa véritable grandeur que sur l'anéantissement de Dieu. Avec Nietzsche, ils rejetaient le christianisme et sa « morale d'esclaves »; avec lui, la charité, la pitié, l'amour, tous les sentiments indignes du « surhomme » qu'ils rêvaient.

Mais cet idéal à la fois grandiose et borné n'était pas fait pour satisfaire longtemps un esprit de la nature de celui de Joergensen. Il devait sentir bientôt l'impuissance de ces théories orgueilleuses et dures à combler les lacunes de la pensée ou à en dissiper les inquiétudes.

Et c'est, en effet, ce qui arriva : toute cette force finit par lui paraître vaine, incertaine, débile; toute cette force finit par lui paraître sans force parce qu'elle était sans amour. Car il avait besoin de tendresse et il avait besoin de certitude.

Il abandonna alors ses travaux littéraires; il s'en alla à l'étranger, en Allemagne, puis en Italie, sans dessein défini, pour dépayser la détresse de son âme, à la recherche d'émotions d'art, de lieux anciens, de pays inconnus, où il recevrait de l'antiquité des choses et de la nouveauté du paysage la paix que demandait son cœur tourmenté.

Les impressions profondes de ce voyage, Joergensen les a racontées dans un ouvrage qu'il a intitulé *Livre de route*. L'idéal catholique luit comme une lumière voilée dans toutes les pages de ce livre. Tout ce que le poète a entrevu de cet idéal dans les monuments, dans les œuvres et dans la vie le séduit, l'entraîne, le fascine, mais il hésite, il résiste, il recule... De la porte ouverte de l'église, il regarde avec désir l'autel qui respandit au fond de la nef, mais il ne veut pas, il n'ose pas entrer.

Quelqu'un l'y poussa doucement, et ce quelqu'un c'était saint François. Au cours de son voyage, Joergensen avait touché Assise; il avait approché saint François... Son sort, dès lors, était fixé. Car, après avoir aimé le Petit Pauvre avec l'enthousiasme du poète et de l'artiste, il devait finir par l'aimer avec la ferveur joyeuse du croyant.

Et c'est le poète, l'artiste et le croyant que nous trouvons étroitement confondus dans les livres qu'il a consacrés à saint François : Ces *Pèlerinages franciscains*, où l'auteur nous fait parcourir à sa suite tous les endroits, petits couvents cachés dans les bois, ermitages réfugiés sur la montagne, que la présence ou le passage du saint ont illustrés; cette *Vie de saint François* où la science a mis ses méthodes rigoureuses et l'art les puissances prestigieuses de résurrection qui lui appartiennent...

* * *

C'est en ces quelques mots brefs et substantiels que Goffin caractérisa avec sa perspicacité ordinaire la psychologie du conférencier, qui lui succéda à la tribune, pour nous parler du saint de son cœur, de ce saint qu'il admire et vénère sans doute à cause de l'héroïsme de sa vie, mais qu'il aime surtout parce que c'est ce saint qui a fixé à jamais son âme en Dieu et orienté définitivement sa vie d'artiste vers l'Etoile de Bethléem.

La conférence de Joergensen est une de ces conférences qui doivent être entendues. On leur enlève tout leur charme en voulant les résumer. Aussi, ne le tenterons-nous pas. Nous craignons de la déflorer, en en donnant une esquisse impar-

faite. Elle fut ce qu'est essentiellement toute la personne de Joergensen, simple, douce, pénétrante, touchante, énoncée avec, je dirai presque, la bonhomie d'un pauvre qui a conscience de sa pauvreté devant la sublime beauté du sujet écrasant qu'il traite et avec le respect d'un chrétien convaincu qui fait l'éloge de ce qu'il y a de plus grand au monde : un saint.

Au lieu de résumer maladroitement cette belle conférence, nous préférons engager, le plus instamment qu'il nous est possible, tous nos lecteurs à acquérir, s'ils ne l'ont déjà fait, les deux fameux ouvrages du conférencier sur saint François : *La vie de saint François*, où il s'affirme historien de race et en même temps écrivain chrétien compréhensif et averti des choses de Dieu et les délicieux *Pèlerinages franciscains*, un des livres les plus poétiques qu'on ait jamais écrit. Pour quiconque a lu ces deux livres merveilleux, la conférence de Joergensen ne fut qu'un bien pâle reflet de la beauté chrétienne et artistique qui rayonne avec un éclat éblouissant dans les deux volumes consacrés par le célèbre écrivain catholique danois à la glorification de l'ineffable saint d'Assise.

Nous aimons Johannes Joergensen à cause de sa grande probité littéraire, à cause de son talent qui est d'un maître, mais encore et surtout parce qu'il n'est pas seulement un grand artiste, ce qui est peu de chose, somme toute, mais encore un grand artiste chrétien. Il est en ce siècle une des plus puissantes incarnations de notre idéal à nous, le plus élevé et le plus transcendant de tous, le seul vrai après tout, proclamons-le hautement. Nous sommes fiers de Joergensen. Il est des nôtres par sa foi et par son art. Il nous appartient tout entier, car il s'est donné au catholicisme avec toute son âme de penseur, d'artiste et de croyant. Il continue dans l'art chrétien la magnifique tradition de J.-K. Huysmans. Le titre même du nouveau livre de Joergensen : *Le livre de route* ne l'indique-t-il pas et n'a-t-il pas été inventé pour rappeler à nos souvenirs le chef-d'œuvre catholique : *En Route*, cette empoignante histoire d'une âme d'artiste terrassée et transfigurée par la grâce.

Nous attendons avec impatience la publication de la nouvelle œuvre de notre ami Joergensen et la recommandons d'avance aux amis des Lettres Chrétiennes. Ce livre est d'un puissant intérêt puisqu'il nous donne la clef de la transformation totale et définitive de l'âme du poète par le christianisme.

HENRY MØLLER.

La Walkyrie

(Impressions d'un spectateur)

ACTE PREMIER

Une courte introduction d'orchestre décrit un furieux orage. Quelqu'un est en fuite, luttant désespérément contre la tempête.

Il fait nuit. Le rideau s'est ouvert sur un logis illuminé par les éclairs. C'est la rude habitation d'un guerrier; des dépouilles de chasse en sont les seuls ornements. Elle est bâtie dans une clairière de la forêt, autour d'un frêne puissant qui sert de clé de voûte à la toiture. On devine que ses branches s'étendent au-dessus et en dehors.

Des pas précipités se rapprochent, le fugitif s'arrête à la porte. Il ouvre, promène ses regards sur la salle obscure, hésite un instant, puis entre. On le devine à bout de forces et de courage, à voir comme il s'affaisse sur une peau de bête.

Une femme, attirée par le bruit, sort d'une pièce voisine, aperçoit l'étranger. Elle le regarde avec intérêt, avec compassion. « Comme il est abattu! Sa route aura été bien longue. Comme il est pâle! Aurait-il perdu les sens? Serait-il blessé, mourant? »

« A boire », dit avec effort l'inconnu. La femme s'empresse, prend une corne, sort de la maison pour aller la remplir d'eau, et vient la tendre à l'étranger, qui, dressé sur son séant, la saisit, et longuement se désaltère.

Soupçonneux d'abord, reprenant doucement confiance, l'inconnu éprouve un étonnement délicieux, quand il remarque que la femme le considère avec bonté. Il avait soif également de sympathie, pour en avoir été longtemps privé, et voici qu'il la rencontre chez la femme, heureuse de le voir buvant, heureuse de le voir renaitre. Double bienfait qui lui rafraîchit le corps et l'âme. Quel est donc ce logis où il trouve un accueil aussi bienveillant qu'inattendu?

— Hunding est mon maître et celui du logis; tu seras son hôte, il va rentrer.

— Ton époux ne s'effrayera pas de trouver ici un homme seul, sans armes, et blessé.

La sollicitude de la femme s'éveille, elle veut soigner la blessure de son hôte.

Il se lève brusquement. Qu'elle ne prenne pas inquiétude d'une blessure qui se calme, qui ne lui a rien enlevé de sa vigueur. Jamais il n'aurait dû fuir ses

ennemis, si sa lance ne s'était pas brisée en les combattant. A présent, le dur combat, sa fuite dans la nuit et dans l'orage, tout cela est loin ; il lui semble qu'il sort d'un mauvais rêve et que l'aurore lui sourit.

Gracieusement, la femme lui offre un vase d'hydromel.

— Je boirai quand tu y auras trempé les lèvres, dit-il.

L'homme et la femme se regardent, longtemps et en silence.

Faisant un visible effort sur lui-même, l'inconnu s'arrache à cette émotion profonde, se ressaisit.

— Tu as eu pitié d'un malchanceux, dit-il. Sois gardée, ô femme, de toute infortune ! Rester ici serait mal reconnaître ton bienfait. Les forces me sont revenues, je vais continuer ma route, il le faut.

— Mais qui donc te poursuit, pour que tu veuilles t'en aller ainsi, demande la femme d'un ton singulier où il y a autant de supplication que de reproche.

— Le malheur me poursuit, répond l'étranger, le malheur ne m'a jamais quitté..... et je te l'apporterais.

Dans un violent oubli d'elle-même, la femme le rappelle :

— Ne t'en vas point. Reste. Tu n'apporteras rien de nouveau ici, dans une maison où le malheur habite déjà.

L'inconnu s'arrête. Il ne peut rester sourd à cette voix de la destinée, qui prend tous les accents du devoir. Il examine la femme, qui courbe la tête, baisse les yeux, semble accablée de tristesse et de honte ; il va s'accouder au foyer.

— Je me nomme Wehwalt — celui qui agit dans la douleur — dit-il gravement. J'attendrai Hunding.

Un brutal son de trompe déchire le silence. C'est le maître qui revient. La porte s'ouvre. Hunding entre.

Il s'étonne de voir un homme chez lui, fixe un regard interrogateur sur sa femme.

Elle n'évite pas ce regard, répond avec franchise :

— J'ai trouvé cet homme évanoui près du foyer. Je l'ai secouru, je l'ai fait boire.

— Voudrais-tu lui reprocher sa bonne action ? demande l'inconnu, avec fermeté, observant Hunding.

Hunding est l'homme de l'usage, et l'usage parle plus haut que sa défiance, lui dicte sa réponse. D'une voix rude, il énonce la loi d'hospitalité : un hôte doit lui être sacré. Cependant sa défiance reste entière. Il y a une grande ressemblance entre les traits de l'inconnu et ceux de la femme, ils ont le même regard insoumis, des yeux qui semblent le braver. « Tout comme la femme, constate Hunding, sa prunelle a la lueur du serpent. »

Hunding indique un siège à l'étranger ; ils s'assoient tous les deux.

— Apprends que tu es sous le toit de Hunding. Aussi loin que s'étend la forêt, vers l'ouest, aussi loin s'étend mon clan. Partout, mes vassaux s'y tiennent prêts à venger mon honneur. Maintenant, si tu m'honores, dis-moi qui tu es.

L'étranger hésite : ce qu'il aurait à dire ne rencontrerait que de l'hostilité ; mais la femme, qui s'est également assise, attend curieusement ses confidences ;

pour elle, qui, malgré la présence du maître soupçonneux, lui montre librement sa sympathie, il contera ses tribulations.

— Friedmund — bouche de paix — est un nom, dit-il, qu'on ne peut, hélas! me donner. Je voudrais avoir celui de Frohwalt — qui agit dans la joie, — mais Wehwalt — qui agit dans la douleur — est le seul qui me convienne. Mon père fut un Loup, il en eut le courage. Je naquis, libre au fond des bois, en même temps qu'une sœur jumelle. Nos ennemis étaient nombreux, mon père me conduisait les combattre. Nous revenions, un jour, de nos exploits; le logis était incendié, ma mère assassinée; ma sœur, que nous ne pûmes retrouver jamais, disparue, enlevée par les bandits. Ces bandits, nous les devinions, c'étaient nos éternels adversaires, les Neidingen noirs, les fils de l'envie. Ces Neidingen, nous les avons combattus depuis, sans trêve ni merci. Il arriva que, dans un combat, je fus séparé de mon père; je ne devais plus le revoir, au logis je ne trouvai que la peau de loup qui l'avait longtemps couvert...

Le thème musical qui souligne, dans l'*Or du Rhin*, l'apparition du Walthall, s'élève, à cet endroit du récit, comme une évocation de Wotan et de son œuvre. Ce leitmotiv donne à penser au spectateur qu'un rapport d'identité existe entre le guerrier, au surnom de Loup, et le Seigneur des Traités.

— J'avais perdu mon père, continue Wehwalt, la solitude m'était pesante; je m'éloignai des forêts, poussé vers les hommes, vers les femmes, avide d'une sympathie que je ne devais trouver nulle part. En même temps que la nécessité d'être brave, je tenais de mon père qu'il fallait servir les causes désintéressées, et jamais, quelles que fussent les circonstances, je ne voulus connaître en fait de loi, que mon propre sentiment du juste et de l'injuste. Indépendant je naquis, indépendant je restai. Hélas! je cherchais la sympathie et ne trouvais que la haine. Tout est régi par une morale conventionnelle. Le monde est pour moi une autre solitude, plus profonde que celle des forêts. Le bien selon mon cœur est le mal pour les autres; au contraire, les actes que je déteste ont toutes leurs louanges. Voilà pourquoi je me nomme Wehwalt.

Hunding — le fils du Chien — est d'une origine moins fabuleuse, d'une race plus domestique, bornant sa bravoure à la défense du maître et du gîte, antique ennemie de celle du Loup. Même sans l'inimitié existant entre sa race et l'autre, Hunding, à l'aise dans son égoïsme, ressentirait une aversion complète pour Wehwalt; pour lui un malheureux mérite toujours son malheur.

— Un sort comme le tien, déclare-t-il hargneusement, la Norne ne le donne qu'à ceux qu'elle n'aime point. Je n'ai aucun plaisir à te recevoir.

La femme avait suivi les paroles de Wehwalt avec un intérêt croissant, de moins en moins déguisé. Saisie d'indignation, elle s'insurge ouvertement contre son maître, lui jette au visage :

— Le lâche seul peut craindre un homme abandonné et sans armes.

Devant une audace si nouvelle, si extraordinaire, Hunding demeure désespéré, doit chercher sa réplique. Sans l'attendre, sans plus s'inquiéter de lui, comme s'il était inexistant, la femme questionne Wehwalt : à la suite de quelle aventure a-t-il livré son dernier combat, comment a-t-il été réduit à fuir dans la nuit et dans l'orage ?

. Subjugué, bravant les regards furibonds de son adversaire, le fils du Loup termine son histoire :

— Une jeune femme opprimée par les siens, qui voulaient l'unir de force à un homme détesté, m'appela à son secours. Fidèle à ma nature, je pris sa défense. Ce fut l'occasion d'un nouveau et violent combat : je vengeai la jeune femme de ses oppresseurs, je tuai ses frères l'un après l'autre. Devant le fait accompli, reprise par les liens du sang, regrettant la révolte qu'elle avait si âprement souhaitée, elle changea d'attitude, m'accabla d'imprécations, embrassa les cadavres de ses frères, poussa des appels qui attirèrent les parents et les amis des tués. Je me vis environné d'ennemis implacables. Je dus me défendre et la défendre. Leur nombre était trop grand. Je ne pus protéger la jeune femme contre leur fureur, je la vis frapper, je la vis tomber mourante sur les corps de ses frères. Ma lance se brisa; la fuite devint mon unique ressource...

La fureur de Hunding déborde. Les frères de la femme étaient de son clan. Il se dresse.

— Je connais, dit-il, une race sauvage, rebelle aux lois communes, qui ne respecte rien de ce qui est sacré aux autres; haïe de tous, elle m'est odieuse. Prévenu trop tard de ce que coulait le sang des miens, arrivé trop tard pour les venger, je devais trouver, à ma rentrée, leur meurtrier, comme une souillure, dans ma maison. C'est toi, ô Loup! La loi d'hospitalité est formelle, tu m'es sacré pour une nuit, mais, sache-le bien, pour une nuit seulement. Fais donc en sorte d'avoir, dès demain, une arme à ta portée; ton sang paiera celui de mes morts.

S'adressant ensuite à la femme qui, remplie d'effroi, s'est placée entre les hommes; satisfait de sa force et saisissant ses armes, Hunding dicte brutalement ses ordres :

— Sors d'ici à l'instant; emplis ma coupe du soir, ouvre le lit où je te rejoins.

Conscient de son infériorité, de son impuissance, contenant sa colère, Wehwalt suit les mouvements de la femme, voit qu'elle prépare la boisson commandée. Elle s'éloigne lentement, il lui semble que la vie s'éloigne avec elle. Sur le seuil de la chambre conjugale, mettant à profit une inattention de Hunding, elle se retourne et Wehwalt reçoit son regard, un regard tendre, caressant, où il démêle aussi une injonction qui l'étonne, qu'il ne peut comprendre. Que peut-elle vouloir lui dire? Il s'étonne davantage, lorsque fixant des yeux, avec insistance, le tronc du frêne, elle paraît lui montrer quelque chose qu'il n'y voit point.

A l'instant même où le regard significatif de la femme se pose sur l'arbre, les violons reprennent en sourdine le thème de l'Épée, le thème qui salua de sa fanfare, dans l'*Or du Rhin*, Wotan ranimé tenant le glaive des Nibelungen. Les liens qui existent entre le drame présent et son prologue se précisent : la peau du Loup et le thème du Walhall, le regard de la femme et le thème de l'Épée sont autant d'indices que la main invisible de Wotan conduit les événements, qui tout d'abord avaient paru étrangers à son influence. Et tandis que le thème de l'Épée passe et repasse, dans un frémissement qui a gagné tout l'orchestre, le spectateur s'attend à ce que le dieu sorte de l'ombre.

La femme a quitté la salle, Hunding l'a suivie de près, après avoir soigneusement rassemblé ses armes, qu'il emporte avec la lumière. Resté seul dans l'obscurité, Wehwalt donne libre cours à son désespoir.

— Mon père m'a promis une épée providentielle. Je dois la trouver dans un moment de détresse complète. Me voici à la merci de mon ennemi. A sa merci aussi, opprimée par cette homme qui insulte à la faiblesse désarmée, la chère femme qui est devenue toute ma vie. Wälse, mon père! je dois la venger en me vengeant; Wälse, mon père! j'attends l'épée que tu m'as promise.

Les bûches du foyer s'écroulent; une flamme en jaillit haute et claire. Son reflet rend visible, sur le tronc du frêne, un objet qui y brille d'un éclat de métal.

Wehwalt, qu'un long malheur a rendu sceptique, que l'émotion, la fatigue, la blessure reçue ont épuisé, ne marche pas vers l'arbre; il se laisse choir sur une peau de bête, croit à une hallucination, admire naïvement cette chose qui scintille comme une étoile. Gagné par le sommeil, il oublie sa détresse, ne retient que le voluptueux souvenir de la femme, trouve une analogie entre le rayonnement du frêne et son regard lumineux et doux.

Le foyer va s'éteindre, plus rien ne scintille sur le tronc du frêne. Assoupi, Wehwalt murmure d'une voix de rêve : « Le feu se meurt, la nuit noire pèse sur moi, comme la réalité qui m'écrase. Dans le fond de mon cœur pourtant brille une faible lumière, mon courage qui ne s'éteindra qu'avec moi, tison que le souffle de la révolte peut rallumer. »

Un léger bruit dans le silence. Une porte s'ouvre; la femme rentre, se dirige vers Wehwalt, se penche. « Dors-tu, mon hôte? » demande-t-elle. Il sursaute, la regarde, et, transfiguré par la joie, lui sourit.

— C'est moi. Ecoute! dit-elle. J'ai mis un narcotique dans la boisson de Hunding; il dort d'un long et profond sommeil. C'est un délai qui peut faire ton salut.

— Mon salut, c'est de te voir! s'exclame Wehwalt en se levant.

— Permets que je t'indique une arme, reprend la femme. Ah! puisses-tu la saisir. Tu serais au matin de ta gloire, car elle n'appartiendra qu'à un inoubliable héros. Le jour de mes noces avec Hunding, à qui des brigands m'avaient vendue, les parents de mon maître étaient réunis, dans cette salle même, autour d'un festin. Tandis qu'ils buvaient à pleines gorges, je restais à l'écart de ces brutes, seule dans ma tristesse. Tout à coup, je vis entrer un Vieillard. Ses vêtements étaient sombres; le bord d'un large chapeau cachait un de ses yeux; l'autre œil se fixait menaçant, foudroyant, sur les hommes interdits. Pour moi seule, cet œil changea d'expression, se fit étrangement affectueux. Et cela était si inattendu, que je versais de bonnes larmes, heureuse de le voir me consoler.

Wotan, le dieu borgne, le spectateur croit le reconnaître dans le Vieillard; le thème du Walhall, uni au récit de la femme, transforme presque en même temps cette supposition en certitude.

— Mes larmes séchèrent vite, continue la femme. Pour moi tendre, pour eux redoutable, le Vieillard marcha autour des hommes attablés, atteignit le pied du

frêne. Il tira de dessous son manteau une épée, me la montra, et, au milieu d'un étonnement inexprimable, la plongeant, l'enfonça dans le tronc. A peine était-il parti, emportant sa pensée dans son silence, que tous essayèrent, mais en vain, de retirer l'arme de sa gaine. Aucun des convives, aucun de tous ceux qui les suivirent ne parvint à la faire bouger. Ce souvenir ne me quitta plus, il brillait, comme brillait l'Épée au-dessus de ma détresse. L'œil flamboyant et consolant du Vieillard avait laissé en moi sa douceur et sa force. Le sentiment qui m'isolait des autres, existait également en lui, en lui qui avait à la fois l'aspect d'un père vénérable et l'apparence d'un dieu, et ce sentiment, grandi par son approbation, m'inondant le cœur, devint l'unique autorité que je reconnus. Une fierté et une dignité me venaient de mes souffrances. Je ne devais pas me plier à des lois injustes, à la volonté brutale d'un maître; je devais me redresser contre elles, me fortifier dans l'évidence de son injustice et de mes droits outragés. Et l'idée de la révolte soutint ma faiblesse, devint ma plus chère espérance. La révolte est sainte. C'est pour elle que le fer fut planté dans le frêne; il doit défendre le droit réel du faible contre le droit apparent du fort. Oh! si le vengeur, si l'ami, fort de l'arme miraculeuse, m'arrivait aujourd'hui, ce serait l'oubli de tout mon passé, avec ses humiliations et ses douleurs. Ma vie recommencerait, surpassant mes rêves même.

Wehwalt n'a pas attendu ces dernières paroles pour prendre la jeune femme dans ses bras, avec l'emportement de la passion, et comme elle achève, il réplique :

— Mon rêve est le frère de ton rêve; en toi, je trouve une sainte raison d'agir. Qu'importent à présent les violences que tu as subies, que j'ai subies, puisqu'une force invincible me vient de notre amour, et qu'elle nous assure la vengeance.

Sous le toit de Hunding, oublieux du péril, ils restent dans les bras l'un de l'autre, quand tout à coup la porte extérieure s'ouvre. La femme, effrayée, s'arrache à l'étreinte de Wehwalt.

Une douce brise souffle. C'est elle qui fit céder la porte mal fermée, et qui la fait s'ouvrir toute grande. La clairière et la forêt bruissent, sous la caresse argentée de la lune. La nuit est sans épouvante; elle élargit l'espace jusqu'au sourire des étoiles. L'air embaume; le chant des oiseaux s'y mêle à l'odeur du renouveau.

— Vois-tu, dit le héros à la femme rassurée, c'est le Printemps qui entre.

Ils vont s'asseoir dans la clarté voluptueuse, et Wehwalt chante à sa compagne la délicieuse mélodie du Printemps vainqueur :

— Vainqueur de l'hiver, il ramène les temps heureux. A son souffle magique, tout renaît. Il est la Loi de vie à qui rien ne résiste. Sa force fait céder la porte orgueilleuse, comme un obstacle entre nous et lui. De la prison où tu étais captive, comme un frère volant au secours d'une sœur bien-aimée, il vient délivrer ton jeune amour.

— Tu es ce libérateur, tu es le printemps vers lequel j'aspirais, murmure la femme. Mon cœur enfin s'épanouit, dans le bonheur que tu lui apportes.

Ils s'apparaissent, se voient distinctement dans la clarté. Elle admire les

traits de son ami, son large front, ses yeux enivrants. Il suit les blonds cheveux déroulés de son amie, blanche dans la lumière.

Tels qu'ils s'aperçoivent — cela tient du prodige — ils se sont vus déjà, ils ont dû se connaître. D'où vient qu'il leur semble se retrouver? Où et quand se sont-ils connus?

C'est une illusion, explique le héros, née de leurs affinités étroites, d'une même manière de sentir et d'un même passé malheureux; à son sens, elle est l'âme sœur, la femme rêvée dont il avait un exact pressentiment. Elle est la seule qu'il dût aimer; en elle seule, son cœur trouve sa ressemblance.

Mais elle insiste. Comment s'expliquer la ressemblance de leurs visages même? Elle s'est vue reflétée dans l'eau immobile, et voici que les traits de l'ami sont pareils à sa propre image qu'un miroir renverrait. La voix de l'ami, elle l'a entendue déjà; chose singulière, cette voix la trouble comme un écho de sa propre voix. Ses yeux aussi lui rappellent des yeux chéris et fraternels.

— Tes yeux déjà vus, dit tout à coup la femme, le Vieillard en avait de semblables, comme les tiens doux au malheur, comme les tiens flamboyants de révolte. Lui aussi fut comme une apparition de ma confuse origine. Comme en toi un frère perdu, en lui, je crus reconnaître mon père, dont le nom me vint sur les lèvres. Ton nom est-il bien Wehwalt?

— Il ne l'est plus, puisque mon sort est tissé de joie. Appelle-moi Friedmund, donne-moi le nom qu'il te plaira.

— Tu dis que ton père fut le Loup?

— C'était un surnom qu'il se donnait pour en effrayer les renards peureux. Mais lui, dont je retrouve l'œil de feu dans tes regards, ô bien-aimée! Son véritable nom était Wälse.

— Wälse! Wälse! s'écrie la femme, se levant avec exaltation, si Wälse est ton père, tu es donc un Wälsung. C'est Wälse, mon père que j'ai reconnu dans le Vieillard à l'Épée. C'est toi, son fils, qui est marqué pour saisir le fer providentiel. Et je t'annonce la victoire, en te nommant Siegmund — bouche de victoire.

« Siegmund », c'est de la femme que le héros reçoit ce nom victorieux, c'est d'elle qu'il apprend quelle est sa force et quel est son devoir. Ainsi, l'aspiration douloureuse vers le renouveau, l'espérance longtemps caressée de la révolte, s'affirme au grand jour; le sentiment en appelle à l'action, qu'il justifie et qu'il arme. Elle est le Sentiment, il est l'Action; s'ils sont frère et sœur, c'est par les liens du symbole. Et cette ressemblance physique que les personnages se sont découverte, et qui, prise dans un sens étroit, ferait de la femme de Hunding et de l'homme libre, un frère et une sœur ordinaires, embarrasse peu le spectateur. Il comprend qu'elle n'a servi que de prétexte, pour amener naturellement la découverte finale: « Wälse est ton père et le mien. » Le sentiment et l'action unis dans la révolte n'ont rien de spontané; ce n'est pas de lui seul que le héros tient son audace, ce n'est pas non plus d'elle seule que la femme tient son désir et son espoir; frère et sœur, ils sont les enfants d'une idée de liberté qui est dans l'air, qui parcourt le monde, que le héros, dans sa solitude, et la femme, dans sa détresse, ont pu croire

obscurcie, mais qui ne les a jamais abandonnés, dont la lente poussée opère autour d'eux comme en eux.

Ils se rendent compte de leur origine, et qu'en eux comme autour d'eux s'accomplit la volonté du père invisible : leur regard s'est allumé à son œil de feu, leur pensée à sa pensée ; c'est son consentement qui les a conduits l'un vers l'autre ; c'est son souhait qui les illumine, qu'ils voient rayonner dans sa claire épée, l'Epée qu'il a planté dans le frêne.

Siegmund fut toujours brave, mais seul et sans attaches, au milieu de la désaffection, de la persistante hostilité de tous, il souffrait de se croire l'exception, doutait de son action isolée ; et voici que tout change, il se sent aimé, secondé, autant que désiré et attendu ; son courage s'élargit au delà de lui-même, sa propre cause est dans celle d'autrui. Avec quelle joie il va agir, maintenant que plus rien ne diminue son action, mais que tout la stimule ; car, dans la pleine conscience qu'il en a prise, elle lui apparaît non pas seulement désirée, attendue, mais sanctionnée, prédestinée. Elle a des racines dans le passé, elle est la continuation, le prolongement d'une action précédente, incessante, qui s'épanouit en lui comme autour de lui. Tout l'autorise, tout le favorise, tout conspire à sa réussite. Cédant à un vent de liberté, la porte de Hunding s'est ouverte sur l'horizon nouveau, sur un monde rajeuni où partout la sève monte, à l'instant même où l'Epée vient lui montrer sa garde scintillante, dorée des premiers rayons du printemps,

— Mon nom est Siegmund, je vais prouver que je le suis, dit-il d'un cri joyeux, en bondissant vers l'arbre. L'Epée prédestinée, il l'appelle de son vrai nom : Nothung, arme nécessaire, arme de la Nécessité. Il l'étreint et lui parle, il la veut et l'obtient, et la brandit, merveilleuse, fulgurante.

— Tu es Siegmund, s'écrie la femme dans le délire de sa joie, moi, je suis ta sœur Sieglinde, toute à toi maintenant, puisqu'à toi maintenant est l'Epée.

Et le héros acquiesce :

— O sœur, ô fiancée ! s'exclame-t-il, sois à ton frère, afin que se perpétue le sang des Wälsungen.

Unies par l'Epée, unies dans la révolte, leur cause et leur destinée sont désormais communes, ne peuvent plus être séparées.

ACTE DEUXIÈME

Wotan règne au Walhall, il détient le Pouvoir. Pour y arriver, il a suivi aveuglément sa volonté ; il n'a reculé ni devant la ruse, ni devant la violence. Pour circonvenir, pour dédommager les Géants, il devait leur livrer un butin. L'Or que par ruse et par violence il enleva à Alberich, et qu'ensuite, à son exemple, l'astucieux Fafner arracha au trop crédule Fasolt ; l'Or fut le prix dont il paya sa puissance, et c'est sur le respect de l'Or, devenu la propriété de Fafner, que repose l'apparente suprématie des dieux. Cette suprématie, Fafner la dédaigne trop pour en prendre ombrage, pour entreprendre quoi que ce soit contre elle ; avec l'Or dans ses mains d'avare, vigilant

mais inerte, il nargue tout le monde, et surtout ce soi-disant maître des choses qui en est réduit à faire pour lui la police. Fafner supporte, trouve avantageux que sa propriété soit placée sous la sauvegarde de lois que Wotan, ayant fait d'elles sa raison d'être, tout le premier, doit écouter et respecter. D'ailleurs, l'épais Géant, qui fut à son heure un farouche tribun, est devenu sage en même temps que propriétaire : il a perdu le goût des aventures, il aime la tranquillité, déteste l'imagination, « il gît et possède ». Mais l'Or, avec les forces corruptrices et despotiques qui dorment en lui, n'en conserve pas moins une puissance qui peut détruire celle des Lois. Alberich veille, vaste imagination pour le mal, que rien ne lie, que rien n'arrête, ni la crainte, ni le remords, ni même les faiblesses de l'Amour; l'Amour, il le renia, pour mieux prétendre à l'Or, et mieux en exercer la royauté impitoyable. Qu'il parvienne à le reprendre, à dicter à nouveau sa volonté, et les Lois tombent dans l'oubli, cessent d'être; c'est le retour au Nibelheim, dans l'écroulement définitif du Walhall.

« Tout ce qui est passé », disait Erda, prophétisant la fin des dieux, « songe, songe, ô Wotan! Veille et crains ». Cette fin des dieux est devenue l'idée fixe de Wotan, las des raisonnements passifs et à courte vue de Fricka. Comment conjurer la fin des dieux sans lui être infidèle; confinée dans le présent, elle ne veut rien prévoir. Erda seule, féconde autant que Fricka est stérile, ouvre à Wotan l'avenir. Si ces paroles l'épouvantèrent d'abord, elles lui sont apparues ensuite comme un conseil salutaire, un appel à la vigilance et à la persévérance. Oui, tout ce qui est passé, une force de destruction tient la nature entière; mais celle-ci ne se lasse pas d'être féconde, de répondre à la destruction par la création; et ce qui ne cesse pas, c'est son universel effort. Nulle part le repos, partout l'effort. Si le Walhall veut durer, il doit unir à sa cause l'effort des hommes, être pour eux un principe de vie, de combativité. C'est de cette conception que Wotan a puisée dans Erda, dans la Nature, que sont nées les Walkyries, les éducatrices de la combativité. Elles doivent réagir contre l'effet déprimant des Lois, contre ce que l'habituelle obéissance a de diminuant pour la volonté des individus et pour leur bravoure; bravoure nécessaire à l'ordre établi, puisqu'il doit s'en servir pour combattre, pour châtier ceux qui voudraient attenter à la règle commune. La règle pourtant ne peut plier devant les individus, et si leur bravoure doit être soigneusement entretenue, elle doit l'être sous une stricte discipline; c'est pourquoi les Walkyries, filles d'Erda, ont été placées par Wotan sous les ordres de Fricka. En somme, l'idéal qu'elles communiquent aux hommes est une convention ajoutée aux autres conventions, une chose que les hommes n'ont pas trouvée, sentie, mais qui leur a été enseignée. Sa force est dans l'opinion, dans la louange que celle-ci décerne au brave, dans la réprobation qu'elle fait peser sur le lâche; sa force tient dans une idée de châtement et de récompense : seuls, les braves pourront venir au Walhall, s'asseoir à la table du maître; eux seuls y boiront l'hydromel versé par les Walkyries.

Et Wotan a vite compris, il comprend maintenant qu'un sentiment qui a besoin de l'opinion et d'une sanction pour se soutenir, n'est pas un sentiment durable; l'opinion est à la merci des événements tout comme il l'est lui-même. Les hommes le trahiront dès qu'il ne servira plus leurs intérêts.

En les exerçant, en les endurecissant, il croyait les conduire au mépris des jouissances faciles et les enlever du même coup à leur vénalité; il se flattait d'éveiller en eux un sentiment de dignité et l'amour de l'effort. En cela, il a échoué. Sous leur bravoure de commande, leur fond de servilité est resté entier. Hunding, de la race des chiens, doit s'incliner devant n'importe quel maître, que ce soit Wotan armé de la Lance ou Alberich ayant reconquis l'Or.

Ceux qui forment la garde du Walhall, ceux qui viennent s'asseoir à la table des dieux, ne sont que les valets de Fricka. D'eux, rien n'est à espérer, tout est à craindre. Hunding est un de ceux-là. Parce qu'il y trouve son profit, il est content de ce qui est, ne désire rien d'autre, limite sa bravoure à l'unique, à l'étroite défense de ses privilèges. C'est l'être stationnaire, médiocre dans sa bravoure comme dans sa vertu. Parce qu'il honore une morale extérieure, celle qu'on lui a enseignée; parce qu'il observe scrupuleusement les usages de son milieu, il se croit vertueux; il est sans vertu, les cas imprévus solliciteraient en vain une compréhension, une générosité qu'il n'a pas: dès qu'il a sacrifié aux dieux et à la morale extérieure, il se tient quitte. Aux yeux de Wotan, une telle obéissance est plus dangereuse, pour l'avenir du Walhall, que la désobéissance.

La fin des dieux, tout au plus reculée, mais non pas évitée, demeure le souci de Wotan, son éternel souci; et la prophétie d'Erda est restée, en lui, inséparable de cette pensée. Il l'a reprise, il a voulu en dégager un sens propice; ses regards se sont de nouveau tournés vers la Nature. « Tout ce qui est passe », disait la déesse; mais elle ajoutait: « dans une perpétuelle transformation », et c'est cela que le dieu n'a pas assez écouté, n'a pas entendu, et qui importe. Dans l'éternel devenir de la Nature, le destin n'est jamais accompli. Nulle part, elle n'a offert à Wotan de forme définitive, partout des formes changeantes. C'est grâce à leur transformation toujours possible, c'est grâce à leur incessante adaptation aux conditions qui les font varier, que les formes se conservent vivantes.

Dès lors, pourquoi Wotan croirait-il à la durée et à l'opportunité de lois qui seraient, telles que les veut Fricka, inflexibles, rebelles à toute interprétation nouvelle?

Si les Walkyries n'ont pu lui amener des héros véritables, c'est parce qu'il a fait violence à ces filles d'Erda, à ces enfants de la Nature. en les plaçant sous la sujétion de Fricka. Elles devraient pouvoir parler librement aux hommes dont elles doivent faire des braves, leur conseiller l'effort fécond, ennoblissant, l'effort novateur.

Mais cet effort ne peut être attendu du nombre qui ne fit jamais qu'obéir ou que suivre; il n'appartient jamais qu'aux êtres d'exception. Wotan en est certain. L'Épée qu'il trouva, et qui lui fut comme un rayon d'espoir, dans un moment où sa défaite lui paraissait inéluctable, n'était-ce pas un être d'exception qui la conçut et qui la forgea, au milieu des esclaves, au fond du Nibelheim. Celui-là obéissait à une nécessité que les autres n'étaient incapables de sentir. Cette nécessité existe encore, les Lois des dieux, toutes de rigueur, pèsent lourdement sur le monde; elles l'oppriment bien plus qu'elles ne le protègent. Pourquoi Wotan, qui le sait, qui le voit, mais qui n'a pas le pou-

voir de les changer et qui ne se reconnaît pas le droit de les détruire ; pour-quoi Wotan désespérerait-il de l'Épée? Il est vrai qu'elle est comme oubliée : bien que presque tous soient victimes des privilèges de quelques-uns, les hommes n'ont pas voulu l'Épée, parce qu'ils ne sont ni assez conscients ni assez audacieux pour la vouloir. Mais un être conscient et héroïque peut surgir, comme il s'en est trouvé un au Nibelheim.

Et Wotan n'espère plus que dans cet homme nouveau, qui fera ce qu'il ne peut faire ; car le dieu éprouve l'iniquité des lois, sans qu'il puisse la dénoncer. Il est lié par son passé, sur lequel il ne peut revenir, et tous le considèrent comme le gardien des Lois qu'il a établies. Les hommes ne le comprendraient plus, s'il leur demandait autre chose que de l'obéissance. D'ailleurs, accepteraient-ils, mériteraient-ils des lois meilleures, puisqu'ils ne sentent pas, par eux-mêmes, l'iniquité des lois existantes. Impuissant prisonnier de son œuvre imparfaite, qui doit périr si elle n'est régénérée, Wotan ne peut que s'abstenir.

Il doit subir son destin, être l'Autorité impersonnelle. Tout au contraire, le héros qu'il attend sera libre, maître de sa personnalité, jeune et rempli d'audace.

Il tirera tout de lui-même, n'appartiendra qu'à lui-même. Son mécontentement de l'actuel, son ardent désir vers un mieux, ne seront pas en lui comme une leçon apprise, mais sa propre découverte. Sa force ne lui viendra pas des dieux ni d'une morale extérieure, mais de sa propre conception du juste et de l'injuste. En lui s'incarneront le sentiment et l'effort personnel.

Ce sentiment, cet effort, Wotan en a fait ses enfants de prédilection. Ils viennent au devant de ses secrètes espérances ; entre eux et lui existe une complicité de pensée. Eux et lui habitent deux mondes contradictoires, et pourtant leurs aspirations se devinent, leurs sympathies se cherchent et se comprennent ; eux et lui communient dans une même idée de liberté. Avec bonheur il voit naître leurs jeunes forces du déclin des siennes. Il se convainc de plus en plus qu'ils ont leur œuvre à accomplir, l'œuvre de l'avenir, et qu'ils l'accompliront. Walse sourit à l'union de Siegmund et de Sieglinde.

(A suivre.)

ADRIEN GUILLION.



Les Arts anciens du Hainaut

à l'Exposition de Charleroi



INCENDIES et vols rendent sans cesse plus rebelles au prêt les propriétaires de trésors artistiques; la difficulté s'accroît de ces groupements temporaires toujours favorables au progrès de l'histoire de l'art (1). Sachons donc louer les brillants résultats obtenus par le zèle enthousiaste de M. Jules Destrée et de ses collaborateurs, — admirant ce qui était là et ne regrettant point trop, selon un mode de critique néfaste, ce qui aurait pu s'y trouver. Ces lignes récapitulatives, forcément brèves, n'ont d'autre but que de fixer en hâte, avant l'oubli, avant l'hiver, les choses dignes de mémoire à l'Exhibition carolorégienne, — souriante oasis au sein du *pays noir* !

La puissance du labeur industriel surgissait dès le hall d'entrée avec Constantin Meunier, glorifié ici — comme le mérite le génial interprète de l'ouvrier moderne — en une émouvante apothéose.

Dans la grande salle furent faites de périodiques et substantielles conférences sur le milieu et l'art de la Wallonie. Si la revendication *wallonne*, au regard des exagérations flamingantes, s'impose aujourd'hui, on conviendra qu'elle ne se justifie guère pour notre peinture du *XV^e* siècle. Il ne faut pas adopter davantage l'étiquette *belge*, dont l'application rétrospective a quelque chose de factice; je préfère conserver la désignation *Primitifs flamands*, comode et consacrée par un long usage, — en remarquant toutefois que l'érudition tend de plus en plus à subdiviser l'école néerlandaise en écoles locales : de Bruges, Gand, Louvain, Tournai... Cette méthode, où n'intervient pas l'irritante question des langues, alors non posée, permet déjà d'enregistrer certains aboutissements critiques (ainsi, en ce qui concerne Van der Goes et l'école de Gand). Plus que jamais, « Flamands, Wallons ne sont que des prénoms... »

Pourtant si, à Charleroi, Watteau représenté par un superbe portrait d'*Elisabeth Defontaine, mère du peintre J.-B. Pater* (M. Reyre, Paris) et Carpeaux par une charmante terre cuite, *la Bacchante aux roses* (M. Cambier,

(1) Cependant, durant l'été 1911, la Belgique a organisé trois expositions d'Art ancien : à Malines, Tournai et Charleroi. De plus, la proximité engageait nos compatriotes à visiter a magnifique *Exposition des Flandres françaises*, à Roubaix.

Marcinelle), déconcertaient un peu, — nul n'aurait songé à leur reprocher de s'être introduits dans l'enceinte nationale. « Belges est notre nom de famille » : la proverbiale hospitalité belge accueillait ces Wallons artificiels...

Je dois me borner à mentionner l'orfèvrerie religieuse — rappelons la croix-reliquaire (église de Walcourt) aux pierreries enchâssées dans de capricieux rinceaux étincelante « broderie de métal » (1) qu'exécuta vraisemblablement le frère Hugo d'Oignies (XIII^e siècle); les dinanderies, ferronneries, étains; la section des *arts du feu* — porcelaines et faïences de Tournai; les dentelles; les manuscrits enluminés; les monnaies, sceaux et médailles.

Dans la sculpture, des moulages discrets permettaient d'apprécier : Jean Pepin de Huy et André Beauneveu, précurseurs de la *Renaissance septentrionale*; le Montois Du Broeucq (XVI^e siècle), maître de Jean Bologne, — en outre, un bas-relief d'albâtre, *la Création*, provenant du jubé morcelé de l'église Sainte-Waudru; le Liégeois Del Cour (XVII^e siècle), disciple du Bernin; le Nivellois Laurent Delvaux (XVIII^e siècle).

Parmi les merveilleux bois sculptés, citons : le *Calvaire* de Boussu, le retable de Ham-sur-Eure, la chaire de Roucourt.

* * *

J'ai hâte d'arriver au domaine pictural, où régnait Roger Van der Weyden, redevenu aux rives de la Sambre *Roger de la Pasture*. Inutile d'insister sur deux chefs-d'œuvre connus du Musée de Bruxelles : *le Christ pleuré*, petit tableau très achevé; et *le Chevalier à la flèche*, jadis présumé Charles le Téméraire. « Le masque large, les pommettes saillantes, les sourcils droits, la lèvre volontaire et même le teint basané s'accordent en somme fort bien avec la première acception, encore que l'on penche aujourd'hui pour le grand bâtard de Bourgogne. » (H. Hymans) (2). Sous le nom de Roger : un beau portrait de jeune homme de la collection Cardon, à Bruxelles; et le *Philippe le Bon*, des Hospices civils d'Ath (on se souvient des nombreux exemplaires qui figurèrent à l'Exposition de la Toison d'Or).

Tout a été dit, tout reste à dire sur le mystérieux *maître de Mérode ou de Flémalle*. L'école de Tournai le revendique, peut-être indûment; les noms de Jacques Daret et de Robert Campin, proposés par M. Hulin (3) rencontrent la majorité des suffrages. Les déductions demeurent cependant conjecturales; c'est là un des plus passionnants problèmes de l'histoire de l'art, — simplement suggéré d'ailleurs aux visiteurs de l'Exposition par des éléments assez signifiants : les portraits de *Barthélemy Alatruye* et de *Marie Pacy* (Musée de Bruxelles) attribués à Campin; *la Trinité*, gâtée, composition spéciale au maître et dérivée du prototype-Flémalle (revers en grisaille de l'un

(1) Fierens-Gevaert. Consultez sa remarquable étude sur les Arts anciens du Hainaut, publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 septembre 1911).

(2) *L'art flamand et hollandais*, tome VIII, p. 75.

(3) Jacques Daret en 1901 et 1902 (*Catalogue critique de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges*). Robert Campin en 1909 et 1911 (*Burlington Magazine*.)

des panneaux de l'Institut Stadel à Francfort) que possède le Musée de Louvain; une variante d'aspect terni et d'authenticité discutable (M^{me} Reboux, Roubaix) de la fameuse *Madone-Somzée*, léguée maintenant, avec la collection Salting, à la National Gallery de Londres.

La menue *Prédication d'un évêque* de Simon Marmion (Musée de Bruxelles) clôt le XV^e siècle, tandis qu'un contingent important d'œuvres de Jean Gosart de Maubeuge inaugure magistralement le XVI^e.

Mabuse était vraiment commémoré par des pièces de choix, — dont plusieurs émanant du Musée de Bruxelles, l'honnête portrait du peintre (collection von Kaufmann, Berlin) et surtout les deux perles de la collection Cardon, *le Gentilhomme à l'œillet* et *le Gentilhomme aux belles mains*, d'une pâte si large, d'une telle énergie de modelé (le second particulièrement) avec leurs somptueux vêtements où éclate l'or dans les reflets fauves du cuir, où bijoux et broderies rehaussent la sobre harmonie des fourrures. Un lien controversé unit ces hauts seigneurs aux effigies de Jehan Clouet (1), « personnalité purement nominale, à laquelle on voudrait rattacher l'hypothétique *maître des demi-figures*; le profil de prélat, appartenant aussi à M. Cardon, s'apparente fort en revanche à la manière de Holbein; d'autre part, le *Saint Donatien*, du Musée de Tournai, portant sa roue garnie de cierges, a l'air d'un Gérard David (2). On voit que les caractères de l'art de Mabuse, essentiellement de transition, se définissent malaisément. L'heure de la réhabilitation a sonné pour Jean Gosart, injustement dédaigné naguère parce que considéré de façon simpliste comme l'auteur responsable des excès de l'italianisme aux Pays-Bas! N'oublions pas, dans ce groupe, le délicieux diptyque de M. Lescarts, à Mons: *Marguerite d'Autriche devant la Vierge et l'Enfant* (3). Agréable coloris et libre facture. « Il s'agit d'un vœu. L'Enfant Jésus, les bras ouverts, se penche vers Marguerite, avec le mot *Veni* écrit en lettres d'or. Levant les yeux de son livre, la dame répond *Placet* (4). »

M. Hulin (5) retraça la carrière de Jean Prévost ou Provost, de Mons, adepte de l'école brugeoise. A côté du *triptyque d'Adam Van Riebecke* (Musée de Bruxelles; volets attribués à Pourbus), voici le *Jugement dernier* (Musée communal de Bruges, daté 1525) où le peintre, renouvelant la pratique dantesque, range ses ennemis parmi les réprouvés; un char entraînant quelques ecclésiastiques vers l'enfer, a été supprimé ensuite, raconte-t-on, par les soins de Pierre Pourbus.

(1) On a prononcé aussi, à leur sujet, le nom de Josse Nan Clève le Fou.

(2) Voyez le *Chanoine Salvatis avec trois saints* (National Gallery).

(3) Sujet fréquent. Nous lisons dans l'*Inventaire des vaiselles, joyaux, tapisseries, peintures, etc., de Marguerite d'Autriche, régente et gouvernante des Pays-Bas*, dressé en son palais de Malines, le 9 juillet 1523: « Receu puis cest inventaire fait ung double tableau; et l'ung est N^{re} Dame, habillée de bleu, tenant son enfant droit, et en l'autre Madame à genoux adorant ledit enfant. » (*Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire ou recueil de ses bulletins*, 3^e série, tome XII, Bruxelles, 1871.)

(4) H. HYMANS, *op. c.*, p. 78.

(5) Dans *Kunst en Leven* (1902). Quelques peintres brugeois de la première moitié du XVI^e siècle: *Jean Prévost*.

Quasi ignorés du public au transept de la cathédrale d'Arras, deux excellents triptyques de Jean Bellegambe, provenant de l'abbaye de Saint-Vaast, avaient pris place sur l'estrade de la salle *Roger de la Pasture* : l'*Adoration de l'Enfant Jésus* et *le Christ entre les mains des bourreaux*. Le maître du polyptyque d'Anchin, prodigue d'ornementation dorée, est un curieux artiste de la lignée des Blondeel, des Coninxloo et des Van Orley, naïvement heureux d'étaler leur science architecturale.

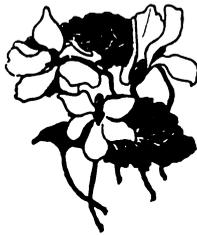
L'art *mosan*, négligé, n'offrait sous les appellations vagues de Patenier et Bles, — vallées rocheuses animées de sinueuses figurines, — rien de bien palpitant. Du premier : un *paysage avec la Vierge et l'Enfant* (M. Heseltine, Londres) et *la Chasse de saint Hubert* (M. Houtart, Monceau). Du second : *l'Adoration des Mages, Nativité et Fuite en Egypte*, triptyque, chez M. F. Franchomme à Bruxelles.

La *Descente de croix*, signée, de Lambert Lombard (M^{lle} Meses, Casterlé), n'ajoute guère à la réputation de ce médiocre.

Nicolas Neufchâtel, dit Lucidel (1527-1590), portraitiste encore mal étudié, nous ménageait une surprise instructive, grâce au double envoi du Musée de Budapest : *Hans Heinrich Pilgrim, de Bois-le-Duc* (1561) *et son épouse*. L'homme, dans sa sveltesse élégamment profilée en noir sur un fond gris, témoigne d'une affinité singulière avec les œuvres du bergamasque G.-B. Moroni. Rapprochée de ces deux tableaux, une vieille femme aux joues creuses et aux yeux éteints (collection Cardon) impressionnait par la solidité de son style.

La *Centennale* wallonne réunissait les noms de Navez, Wiertz, Gallait, Fourmois, Willems, Degroux, Hennebicq, Boulanger, Baron et Félicien Rops ! un abrégé éloquent de l'école belge de peinture ; tandis qu'une suite de salles contenait la très complète exposition de nos artistes contemporains. Je m'excuse, en terminant cette revue rapide des Arts anciens du Hainaut, de n'avoir pas su lui éviter la forme sèche d'un procès-verbal.

P. B.



Revue du Mois

Les Concerts

Premier Concert Ysaye. — Eugène Ysaye a inauguré ses concerts par une séance des plus intéressantes à laquelle l'éminent violoniste Lucien Capet prêtait son concours, et dont le programme très éclectique faisait la part égale aux grands classiques, à l'école Franckiste et aux compositeurs belges.

On entendit d'abord une interprétation fine et intelligemment nuancée de la Symphonie en *sol mineur* de Mozart, sur laquelle flotte comme un voile de mélancolie et qui, par la variété de ses mouvements et de ses rythmes, par la tendresse de ses harmonies parfois lumineuses mais plus souvent encore éplorées, apparaît une des plus attachantes et des plus généreusement expressives qu'ait écrit le maître de Salzbourg.

Dans l'admirable concerto pour violon de Beethoven demeuré sans égal dans la littérature de l'instrument, Lucien Capet remporta un véritable triomphe, se révélant l'artiste de race déjà si hautement prisé à Bruxelles par les très remarquables auditions du quatuor qu'il dirige et qui porte son nom. S'il ne possède point la puissance émotive d'un Ysaye ou l'ampleur superbe d'un Kreisler, il a en partage d'autres dons précieux, et son impeccable maîtrise se rehausse d'un sens merveilleusement compréhensif de la ligne, d'un son extraordinairement pur en son exquise transparence, d'un phrasé à la fois moelleux, limpide et plein de noblesse. Il fut aussi acclamé dans le poème pour violon de Chausson, une des inspirations les plus élevées du maître français dont il exprima avec une chaleureuse éloquence la poésie songeuse et inquiète.

Les auteurs belges étaient représentés par un Poème symphonique de Rasse et une Suite Burlesque d'Albert Dupuis. En son poème symphonique très goûté du public des Ysaye, Rasse paraît être en progrès sur ses œuvres précédentes, et cela non seulement par la science, la richesse de l'orchestration, mais encore par la distinction de la pensée et l'intensité du souffle, par d'abondantes ressources de vitalité expressive qui, fort tendue et dramatisée dans les développements de la partie centrale du poème, s'apaise finalement dans la captivante douceur d'une péroraison recueillie où l'alto de Van Hout fit merveille. Quant à la Suite Burlesque de Dupuis, dont la Sérénade oubliée constitue la partie la plus originale et la mieux venue, les procédés de style et l'ingéniosité du métier y ont une place trop prépondérante au détriment de l'inspiration. C'est ce qui la différencie de la pièce de Chabrier qui terminait le concert, la Bourrée fantasque orchestrée par Mottl, dont la libre fantaisie,

les rythmes joyeux et spirituels jaillissent avec tant de verve et de fouguese spontanéité.

* * *

Deuxième Concert Populaire. — Lohse poursuit avec le plus grand succès la série de ses concerts Beethoven. Cette fois il conduisit l'*Héroïque* et la *Quatrième*. Sous la savante direction de ce chef d'élite, l'orchestre des Populaires a réalisé des merveilles. L'interprétation de l'*Héroïque* notamment compte parmi les plus belles et les plus puissamment suggestives que nous ayons entendues. La splendeur glorieuse du premier mouvement, l'incomparable ampleur tragique et les sublimes lamentations de la *Marche funèbre*, l'étincelante et triomphale allégresse du *Scherzo* et du *Finale* ont été rendues avec une plénitude expressive, une justesse et une intensité d'accent tout à fait émouvantes.

En opposition avec le lyrisme grandiose et la magnificence de développement de l'*Héroïque*, la *Quatrième Symphonie*, d'une portée psychologique et musicale beaucoup moins profonde, apparaît un poème paré de grâce ailée et caressante, tout en effusions joyeuses et en rayonnements printaniers. L'orchestre de Lohse le rendit avec une limpidité délicieuse. Rarement avons-nous entendu traduit d'une façon plus pénétrante l'*Adagio*, ce chant berceur qui, nimbé de paix suave et sereine, semble comme une vision d'amour idéal.

César Thomson interpréta le concerto de Beethoven avec ce souci de perfection plastique qui caractérise son jeu, rehaussant ainsi le concert du prestige de son grand talent, de cet art si pur, sobre et noblement classique dont il a le secret.

* * *

Quatuor vocal Carpay. — Disons un mot du concert organisé à la salle Sainte-Elisabeth par le quatuor vocal que M. Henri Carpay dirige avec tant de zèle et d'autorité. Soirée instructive, d'un intérêt vif et soutenu, au cours de laquelle ces vaillants et consciencieux artistes interprétèrent un nombre considérable de chansons des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, réalisant des ensembles vocaux, très purs, fermes et harmonieux, vivifiés de nuances souples et délicates. Nous citerons le *Loué sois-tu* de Schutz, d'un sentiment grave et profond, l'*Adieu mon frère* de Waelrant, si pathétiquement expressif et *Ma douce Annette* du même, d'inspiration et de facture exquisement gracieuses, l'amusante *Chanson Napolitaine* de Scandello, le *Soir* de Le Maistre, imprégné d'émotion et de rêve, les *Vendanges* de Orlando de Lassus, d'exécution difficile, où les diverses parties vocales s'enlacent, se répondent, se superposent en exclamations joyeuses, des extraits de l'*Amadis* et du *Persée* de Lully.

M. Carpay s'était assuré la collaboration d'artistes distingués, M^{me} Béon qui joua de façon ravissante des pièces pour clavecin, tirant ensuite de l'orgue Mustel des sonorités pleines de richesse, de variété et de douceur. M. Van Neste obtint aussi un vif succès pour ses interprétations sur la viole de gambe. Il y a lieu de signaler surtout une sonate de Haendel pour clavecin et

viole de gambe, un des plus authentiques joyaux du concert, dont M^{me} Béon et M. Van Neste exprimèrent délicieusement la poésie aimable et le charme enveloppant. M^{me} Mahy-Dardenne, dont la diction intelligemment expressive fut vivement appréciée, compléta le programme de cette belle soirée en chantant de mignons poèmes vocaux du XVIII^e siècle, dont quelques-uns finement harmonisés par MM. Béon et Soubre.

G. DE G.

Les Expositions

René Janssens au Cercle artistique. — Ensemble très distingué, où se manifeste un sensible progrès sur les précédents, si sympathiques déjà. Naguère, il y avait encore une relative froideur dans ces minutieux inventaires tracés au pinceau des bibelots d'appartement, dans ces aperçus exacts qui plaisent à notre amour bourgeois de la maison en ordre et de l'ouvrage bien fait. Un « intimiste » doit aller plus loin, et dégager l'émotion des choses. Cette fois, la plupart des tableaux de M. René Janssens sont mieux que jolis; ils touchent au grand art véritable. Le succès qu'ils obtiennent est mérité par ce réchauffement général du coloris, cette exécution plus souple et plus libre, ce rendu de l'atmosphère... Un critique a prononcé timidement le nom de Vermeer de Delft; nous souscrivions volontiers à pareil rapprochement : la *Chambre des rhétoriciens* offre les bleus et les jaunes caractéristiques du mystérieux peintre. *L'Eglise hollandaise*, avec ses bancs de bois clair et ses cartels appendus aux murs blanchis, a l'austérité protestante d'un Hoekgeest ou d'un Emmanuel De Witte. *Boutiques flamandes*, *Vieux logis hollandais*, *Intérieurs plantiniens* se succèdent en pages achevées où vitraux, carrelages, tentures, boiseries, chaises de paille et jusqu'à l'humble chapeau buse et au parapluie, témoignent d'une virtuosité châtoyante. On souhaiterait enrichir son home de l'un de ces intérieurs-là. Outre le genre habituel, M. René Janssens nous montre aujourd'hui les verdure d'*Oxford*, au cloître universitaire de Magdalen; et des « évocations versaillaises », statues, bassins et quinconces de la « cité des eaux »... Dessins rehaussés, aquarelles de Hollande, d'Angleterre et de Normandie complètent cette agréable exhibition.

* * *

Les Aquarellistes au Musée Moderne. — Le centre de la galerie est occupé par un groupe imposant de maîtres allemands. Leurs tentatives apparaissent curieuses, leur « métier » indéniable, mais on se défend mal contre le manque de goût et d'équilibre de certaines de leurs productions; l'art germanique d'à présent semble entaché d'une vulgarité que ne dissimule point l'habileté technique des « professeurs ». Typiques à cet égard les *Intérieurs* de E. Liebermann et la *Jeune femme riant* d'Arthur Kampf, en blouse orange, dont les joues s'enluminent par grosses touches visibles, comme un Frans Hals! Le *Coin de village* d'Eug. Kampf, simplifié, uni et lourd, est dépourvu de tout sentiment : paysage inerte.

Je n'éprouve aucune affection pour l'art de ces étrangers intelligents, en possession d'instruments impeccables, — tel le déroutant mobilier moderne d'Outre-Rhin aux somptueuses matières, bois, métaux et faïences — mais sans la mesure classique qui aide à s'en servir; la discipline césarienne n'agit guère en ce domaine.

Quel délectable morceau cependant que le portrait de femme de Fritz Reusing intitulé : *Méditation!* Une raideur harmonieusement drapée de cariatide, un visage aux traits purs et nets. Considérons aussi le *Pêcheur* de von Bartels; les *Terrassiers* bruns de Kohlschein, d'un ferme dessin; le *Sylt Wattenmeer* de Hacker, au large azur; le rayonnement religieux qui auréole l'*Enfant sur la paille* de Dettmann, sorte d' « évangile en Campine » à la Jacob Smits.

J'ignore tout, je l'avoue, des célébrités haut cotées à Munich, à Dusseldorf ou ailleurs; beaucoup, certes, ont du talent, — mais j'aime à retrouver les gens de chez nous! Plusieurs firent preuve de courage, cherchant, en dépit d'une vogue consacrée et lucrative, des méthodes nouvelles. Cassiers, dont l'envoi mérita l'an dernier les plus vifs éloges, rajeunit l'aquarelle par une pâte plus consistante, s'efforce d'en agrandir le cadre, y parvient en des pages vraiment belles : le *Village flamand* avec sa tour massive profilée sur d'amples nuages; *Amsterdam* aux maisons foncées, trouées de fenêtres en myriades...

Mellery, bizarre et noir. — Khnopff, énigme toujours raffinée, suggérant des rêves bleus (la *Griffe ailée*), préférant le souvenir poétique des paysages aux paysages eux-mêmes. — Quant aux maisonnettes imaginaires d'Amédée Lynen, elles se peuplent, coutumier régal, de spirituelles figurines. — Parmi les petites choses, Aug. Donnay nous relate un délicieux *Aspect de dégel*, finesse précise et notations justes. — Les *Saisons*, panneaux décoratifs de Fabry, produisent un effet singulier avec leurs nudités roses aux dimensions exigües; — tandis qu'impressionne la gaucherie robuste de Jacob Smits. — J'estime Delaunois légèrement inférieur à lui-même dans sa *Nuit lunaire dans une église*, vraiment trop fluide; on se reportera plus volontiers aux visions hautaines du « pays monastique ». Les *Marines* de Baseleer s'estompent de brumes dorées. — Carpentier a d'amusantes taches de soleil dans les feuillages de son *Midi*. — De Bartlett, deux échantillons des aimables choses vues au Cercle l'autre semaine.

Hélas! beaucoup d'artistes conservent, intangible et désuète, la tradition quasi puérile de la peinture à l'eau pour magistrats en voyage et généraux retraités. Banalité élégante de Hagemans et de Marcette; indigence mondaine de Charles Michel; maigreur (technique!) de V. Uytterschaut.

Trois noms ramènent l'intérêt, pour clore cette causerie hâtive. Hagemans, très fort et d'un modelé puissant, encore que les sujets déplaisent : matelots hindous et juifs blafards. — Geudens manifeste les qualités séduisantes d'un René Janssens non guetté par l'écueil du mièvre. Au charme recueilli des vestibules ensoleillés, il surajoute la profondeur aérée. La *Salle du Conseil*, le *Vieil hôtel* constituent des œuvres de premier ordre. — J'insiste enfin sur l'attachante personnalité d'Auguste Oleffe. Un peintre doué; occasionnellement, remarquable aquarelliste, atteignant des résultats énergiques avec les moyens les plus simples. Sa *Neige à Auderghem*, — façade rose aux volets

branlants, lumière d'hiver, quelques bancs, des arbres dépouillés, — c'est, tout fruste et sincère, le plein air réalisé en évitant les artifices de l'impressionnisme. Étonnante démonstration en somme de ce que peut l'aquarelle, comprise avec un « sens artiste », — ce sens artiste que nous sommes tentés de refuser souvent à maint Allemand invité à l'Exposition actuelle.

* * *

M^{me} Gilsoul-Hoppe au Cercle Artistique. — Les aquarelles de M^{me} Gilsoul conservent leur proche parenté avec la chromolithographie; elles brillent, hélas! d'un éclat trop vif et font cligner l'œil comme ne l'ont jamais les douces fleurs de la création. *Tournesols, phlox* ou *rosiers grimpants*, violemment posés à l'avant-plan, relèguent — pas assez loin quelquefois (de l'air, de l'air!) — les murs blancs et azurés du Béguinage de Dixmude, si virginal, épargné miraculeusement pour le plaisir de nos peintres. Plusieurs compositions demeurées conformes au prototype, vulgarisé, de M^{me} Gilsoul, ne sont pas sans charme en dépit de leur excessif bariolage. D'autres, *Intérieur hollandais (Godshuis à Loo)*, *l'Antique bénitier*, le *Vestibule* (appartenant au Musée d'Ixelles) s'inspirent, dirait-on, de René Janssens; tandis que *Dans les Dunes*, *A Damme*, ont l'ampleur, malgré leur format réduit, de pages conçues plus largement. M^{me} Gilsoul pourrait rompre sans inconvénient avec un procédé désagréable. (Oh! ces *nénuphars jaunes!*) J'aime cependant les deux vieillards assis à l'ombre des marronniers.

* * *

Pierre Delcour, Philippe Derchain, Auguste Donnay, Georges Le Brun, Maurice Pirenne, à la Salle Studio. — Un groupe d'artistes du pays de Liège expose à la salle Studio de jolies études. — Netteté louable dans le *Grand Vinâve* de G. Le Brun. — Un peu de l'impressionnisme parisien d'un Raffaelli chez P. Delcour: le *Pont des Arches*.

Derchain imprime à sa *Ville* — en l'occurrence la morne agglomération verwiétoise, une dévalade brumeuse de briques et d'ardoises, — le caractère très « belge » de nos cités prospères, banales, nettoyées de tout pittoresque inopportun.

Les dessins rehaussés de Maurice Pirenne témoignent d'une vision correcte: le *Perron*, *l'Impasse Gouvy*, *l'Église des Carmes*, *Vieilles maisons au bord de la Vesdre*. Je connaissais *la Carrière*: je l'ai retrouvée avec satisfaction.

En ce milieu jeune, quelques œuvres d'Auguste Donnay rayonnent. *La Vallée inondée*, *le Printemps* aux feuillages clairs, affirment un sentiment décoratif fort intéressant: horizons vastes et unis, qualités simplifiées de la fresque.

P. B.

Au théâtre du Parc

Les Paroles restent, par Paul Hervieu. — Un galant homme, qui s'est mépris sur un geste entrevu dans l'ombre, juge légèrement une jeune fille parfaitement irréprochable. Un soir d'abandon, il glisse, dans l'oreille de son amie, ses conjectures calomnieuses. Mais l'amie est bavarde : le secret du galant homme devient tout aussitôt celui de Polichinelle. Le potin fait boule de neige, grossit, vole de bouche en bouche; il est cause qu'un prétendant, près d'épouser la jeune fille, maintenant orpheline et pauvre, reprend sa parole... Alors, le galant homme s'accuse devant sa victime innocente : il lui fait à la fois l'aveu de son amour et celui de sa faute. Elle lui pardonne d'ailleurs d'autant plus facilement qu'elle l'aime aussi, de toute son âme. Et tout va s'arranger, ils sont heureux déjà, quand le fatal potin, qu'on croyait oublié, renaît pour leur malheur. Les paroles *restent*, hélas!

D'une tenue irréprochable, tant au point de vue littéraire qu'à celui de la morale, cette comédie dramatique, une des premières qu'ait signées l'auteur de *Peints par eux-mêmes*, n'a pas encore la vigueur substantielle et un peu âpre des ouvrages plus récents de M. Paul Hervieu. Mais on y reconnaît déjà quelques-unes des fortes qualités par quoi son théâtre d'aujourd'hui se signale à notre attention; et un sérieux souci de style, joint à une pensée toujours noble, suffit à mettre cette pièce, au surplus bien construite, à un rang honorable.

M^{lle} Andrée Barelly, une actrice très intelligente, joue avec beaucoup d'émotion le rôle de la jeune calomniée; M. Marey, en marquis de Nohan, lui donne la réplique avec une éloquence chaleureuse, un peu diminuée parfois par un débit qui fait exprès d'être monotone. Les titulaires des autres rôles, tant hommes que femmes, complètent consciencieusement un excellent ensemble.

F. A.

Chez les Amis de la Littérature

C'est devant une salle comble que les conférences de cet hiver ont été inaugurées le 30 novembre, à l'Hôtel de ville de Bruxelles, par M. Maurice des Ombiaux. *L'Inspiration populaire et les poètes* : ce fut l'occasion pour l'écrivain charmant et l'éminent folkloriste qu'est l'auteur du *Maugré*, de ressusciter d'abord d'exquises traditions et de savoureuses chansons populaires, puis de montrer comment les poètes ont puisé à ces sources fraîches. Car les chansons d'Elskamp, de Mockel, de Van Lerberghe, de Maeterlinck, de V. Kinon et de Th. Braun se rattachent plus qu'on ne le pense à l'âme du peuple wallon ou flamand. M. des Ombiaux lut beaucoup de ces chansons, et ce ne fut pas le moindre mérite de sa conférence de nous révéler en lui un lecteur parfait, compréhensif et respectueux. Quelques lapsus amusèrent le public (les « femmes galantes » de Molière); une ignorance complète du faubourg Saint-

Germain (« les héros de Paul Bourget habitent les environs du jardin des Plantes ») fit sourire M. Eugène Gilbert; et M. Paul André tressaillit d'aise quand M. Maurice des Ombiaux évoqua « l'esthétique militariste » et parla des « canons littéraires ».

Une foule de gens de lettres, de diplomates, de journalistes et d'autorités avait envahi l'estrade. M. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, fut, à son ordinaire, affable; M. Picard, chevrotant; M. Max, raide; M. Beernaert, épanoui; le baron de Borchgrave, admiratif.

X.

Revue des Revues

— La *Revue Générale*. Un conte de Styn Streuvels, le *Petit Chapeau*, traduit par la baronne M. van der Bruggen.

— Le *Mercur* de France. Un très curieux article sur une *Question de propriété littéraire*, à propos du procès du docteur Hacks contre M. Jules Bois. M. José Thery critique très vivement le jugement du tribunal de la Seine qui a débouté le docteur Hacks de son action. — La périodique et chaque fois plus médiocre *Chronique de Bruxelles* de M. Georges Eekhoud.

— *L'Indépendance* (15 novembre), la fin de l'enthousiaste étude de M. Jean Variot sur Elémir Bourges.

— La *Phalange* publie un poème admirable de M. Marius Martin : *Les Allées de Haricots rouges*.

— Le *Monde*. *Les écrivains autodidactes russes*, par Maxime Gorki, où il est montré qu'alors que les auteurs cultivés sont d'un scepticisme et d'un fatalisme déprimants, les « écrivains illettrés », ceux qui sortent des classes opprimées, sont pleins d'optimisme et de foi dans la vie.

— La *Vie intellectuelle*. Une phrase de M. Georges Rency : « M. Davignon..., vivant dans un milieu mondain, l'un des rares parmi les littérateurs belges qui approchent, coudoient et fréquentent les gens titrés et les grands bourgeois... » Et M. Georges Rency ouvre des yeux admiratifs...

— Les *Rubriques nouvelles*. Un fort beau poème de M. Nicolas Bauduin.

— La *Nef*. M. Edmond Kervyn parle de la « gloire littéraire » de M. Romain Coolus!

— Le *Double Bouquet*. Un nouveau périodique anthologique à la tête duquel se trouve notre ami M. Charles Grolleau. Nous y trouvons — hélas! — un poème de M^{me} Delarue-Mardrus, dont chacun connaît le génie :

*O villes longtemps regardées
En Occident, en Orient,
Villes dans le givre brillant
Ou bien par le soleil fardées.*

*Rouen et Tunis, Rome et Pest,
Stamboul, ancienne Byzance,
Le Caire, Alger, Damas, Florence,
Athènes, d'autres d'Est en Oest.*

*Vous me vites planer sur l'aile,
Que l'on a dès qu'on monte haut,
Montagne ou colline, escabeau
D'où la ville paraît plus belle.*

*Mais je n'ai rien vu comme Honfleur,
Tel que de chez moi je l'admire,
Car, pas plus Paris que Palmyre
N'ont tant d'accent et de couleur...*

Cela continue ainsi pendant un kilomètre de strophes. Nous ferons respectueusement remarquer à M^{me} Delarue-Mardrus qu'elle a oublié Prague, Vienne, Lisbonne, Marseille, Babylone, Chicago, et que Paris s'appela jadis Lutèce...

— Les *Visages de la Vie* consacrent un numéro spécial à Charles Dulait.

— La *Revue du temps présent. Mon parrain* : *Henri Lavedan*, par M. Fr. Boucher-Lavedan. Pages d'une grâce assez désinvolte...

— *Cave Canem*. Un second numéro un peu plus insignifiant que le premier.

— La *Revue de Belgique*. « Pensées et réflexions d'un solitaire », par M. Pierre Broodcoorens. Vauvenargues de Saint-Josse-ten-Noode.

— *L'Occident* (numéro de septembre 1910). *Le Bocage normand*, par Fagus. Des pages très curieuses de M. Pierre Jaudon intitulées *Clepsydre*.

— *La Belgique artistique et littéraire*. M. Emile Verhaeren y publie un admirable dialogue *Entre Paysans*.

X.



Le Drageoir aux Épices

M. Picard ayant rencontré M. Pierre Nothomb dans les couloirs du Palais de Justice, lui dit : « C'est vous le Petit Epicier : je ne vous en félicite pas. »

Enregistré sans frais le 15 décembre 1911, vol. 158, fol. 29, case 62. Le receveur (S.) illisible.

* * *

Pourquoi Pas a consacré un numéro spécial à l'exposition d'art culinaire. On se demande pourquoi notre spirituel confrère a attaché tant d'importance à cette manifestation de gargotiers. Ce serait vraiment incompréhensible si le numéro du 18 mai 1910 des annexes du *Moniteur belge* — actes de sociétés — ne nous révélait que le président du conseil d'administration de *Pourquoi Pas* (société anonyme) est M. Nestor Catteau, qui dirige avec tant de maestria la *Taverne Royale*... Au fait, cela explique aussi comment la revue des trois moustiquaires est toujours si habilement cuisinée...

* * *

Ce qui reste un mystère, c'est que *Pourquoi Pas*, rendant compte de cette fête gastronomique, ait oublié de citer le stand du *Petit Epicier*. C'était, disons-le sans fausse modestie, un des plus remarquables de l'exposition. On y trouvait toutes les épicerie, que M. Victor Kinon a coutume de célébrer dans ses poèmes. Et beaucoup d'autres. Du sel, — gros, moyen et fin — du sucre cassé, des pruneaux, — arrachés au fusil du capitaine André — des fruits secs en grand nombre, un *mendiant* ingrat (provenant du buffet de M. Léon Bloy), de la moutarde (extraite du nez de M. Picard, où elle est trop vite montée, vraiment) et mille autres friandises de première qualité. Qu'on veuille remarquer à ce propos que notre macaroni n'était pas fil...andré et notre beurre n'était pas rency...

* * *

Notre ami Paul Verlaine nous envoie ce sonnet pénétrant :

LE RÊVE DE L'ABBÉ MËLLER

*Je fais souvent ce rêve, étrange en ces temps-ci,
D'une revue artiste, et qu'on lit, et qui paie,
Et qui n'est chaque fois ni complètement gaie
Ni complètement triste, et qu'on achète aussi.*

*Car on l'achète en foule, et le Mufle, adouci
Pour elle seule, oh ! oui, réserve sa monnaie
Pour elle seule, et nul subside ne défraie
Les papiers d'André Paul ou de Georges Rency.*

*Est-elle rouge, verte ou jaune ? je l'ignore...
Son nom ? je me souviens qu'il est bête et sonore
Comme celui de maint beau bateau qui coula.*

*Son allure est pareille à celle des tortues :
Elle arrive toujours en retard. Mais elle a
Un public patient et qui s'y habitue...*

* * *

M. François Carez, dont chacun de nous connaît la compréhension et la pénétrante délicatesse, nous met en garde contre le danger que pourrait causer à notre vertu l'inquiétant écrivain de l'*Ardennaise*. Qu'il soit ici remercié publiquement ; sans lui, nous aurions continué à lire M. Henri Davignon sans scrupules, et Dieu sait où cela nous aurait conduits ! Savez-vous que cet auteur affectionne des héros « au tempérament sanguin qui les prédispose aux plaisirs de la chair... » « Quelques-uns — s'écrie M. François Carez — ont des penchants déshonnêtes auxquels ils ne songent guère à résister... Celui d'entre eux qui nous inspire le moins de sympathie, Adolphe Maquinay, est un véritable satyre dont les instincts brutaux sont des moins rassurants. Peu s'en faut que, à cause de lui, nous n'assistions dans *Déracinée* à une scène de malpropreté révoltante. M. Davignon a côtoyé là le naturalisme et même la bestialité humaine (!). Durant deux ou trois minutes il nous a rempli le cerveau d'images singulièrement impures... »

Bref, la *Gazette de Liège*, vieille dame pudibonde, loge M. Henri Davignon quelque part dans les environs d'Emile Zola...

* * *

Du *Pourquoi Pas* :

« Hyménée : notre aimable et distingué confrère Robert Catteau épousera à Bruxelles, le 27 décembre, M^{lle} Liliane Carle. Devenu très parisien, M. Robert Catteau cumule les fonctions de critique dramatique de *Paris-Midi* avec celles de secrétaire général du théâtre Antoine.

» *Ad multos annos.* »

Bien tapé ! hein ?

* * *

Pour honorer la patronne des artilleurs et des artificiers, M. Paul André a, le jour de la Sainte-Barbe, écrit un roman, grossoyé un étincelant article pour le *Touring Club*, une fine chronique pour le *Soir*, vingt pages de critique théâtrale pour la *Belgique artistique et littéraire* et une conférence pour les *Amis de la littérature* (chacun ayant insisté pour l'entendre cette année). Pour finir, il a exécuté un solo de cent et un coups de canon.

A cette même occasion la garnison de la Belgique artistique et littéraire est sortie en grande tenue et M. F.-Ch. Morisseaux a eu un demi-jour de congé.

* * *

Il est partout!

« La chambre des mises en accusation, présidée par M. Paul André, s'est occupée hier à huis clos des demandes de mise en liberté provisoire formulées par M. Victor Flachon et son amie M^{lle} Georgette Véron. »

(*Excelsior*, 2 décembre 1911.)

* * *

Le Petit Epicier manquerait à tous ses devoirs s'il laissait passer la date du 1^{er} janvier sans formuler à l'adresse de ses amis une série de souhaits excessivement spirituels :

A Henry Carton de Wiart : sa rentrée dans l'épicerie.

A Henry Davignon : un flirt avec la comtesse de Noailles.

A Hubert Krains : du pain blanc.

A Georges Virrès : *acquirit eundo*.

A Fierens-Gevaert : trente-sept conférences par mois.

A l'abbé Hoornaert : un canonicat à Yperdamme.

A Maurice Wilmotte : un nouveau membre.

A Victor Kinon : un flirt avec la comtesse de Noailles.

A Maurice des Ombiaux : un *petit traité de l'amateur de foie gras*.

A l'abbé Halfants : du papier moins gros et des caractères plus petits.

A. F.-Ch. Morisseaux : le premier prix au concours littéraire du *Journal de Herve et de l'Univers*.

A H. Liebrecht : le second prix.

A Pierre Nothomb : du cynisme.

A Edmond de Bruyn : les dessous de l'Idéal grec (et de la jupe divisée).

A Jules Sottiaux : sa tête en biscuit Taymans.

A Franz Ansel : La petite fleur bleue.

A Eugène Gilbert : un flirt avec la comtesse de Noailles.

A Edmond Picard : le respect dû à ses cheveux blancs.

A Georges Rency : le sourire.

Au *Mouvement géographique* : la couverture de *Durendal*.

A *Durendal* : une autre couverture.

LE PETIT ÉPICIER.



LES LIVRES

LITTÉRATURE ET ART :

Les Poèmes. — Ce ne sont que quelques notes sur les derniers poèmes parus, je compte bien ce hiver reparler de l'un ou de l'autre. *La Nuit* (1) d'Iwan Gilkin n'est qu'une réédition mais mériterait toute une étude. L'heure est venue maintenant de juger équitablement ce poète dont la hardiesse mal comprise a effarouché jadis les âmes pures, et dont la forme parnassienne a — durant l'aventure du vers libre — paru démodée. *Le Paradis retrouvé* (2) de Joachim Gasquet est un livre d'un admirable lyrisme. L'on peut trouver utopique l'idée mère de ce poème qui exalte le Progrès — cette machine de fer et d'acier — comme le rénovateur de l'âge d'or. Mais on ne peut résister à la fougue et à la beauté des strophes vivantes et chaudes dont se compose ce recueil. Il faut admirer aussi la noblesse de pensée et de forme du poème d'André Delacour : *Le Rayonnement* (3). Chants d'amour passionnés et graves, prières déchirantes, hymnes de bonheur et de joie. *Les Parfums du Coffret* (4) du poète boulonnais Henri Malo (vous savez ce coffret déjà utilisé souvent, où l'on enferme ses souvenirs) sont imprégnés de mélancolie et de charme. Combien mieux j'aime le volume embaumé que Daniel Thaly intitule *Le Jardin des Tropiques* (5). Comme ce poète admirable et inégal qui a nom Etzer Vilaire, Daniel Thaly est originaire de Saint-Domingue. Exilé à Paris, c'est avec un sentiment de poignante nostalgie qu'il évoque les Antilles. Peu de livres sont aussi surchargés d'aromes et d'effluves. On y retrouve la chaleur pâmée des paysages, la touchante langueur des créoles, les gestes pittoresques des Caraïbes. Francis Jammes doit aimer ce livre — qui n'est point du Francis Jammes : ce qui est rare aujourd'hui pour les écrivains qui font de l'exotisme — il y retrouve sans doute, tel que les humait son aïeul l'odeur même et la brise des Indes d'Occident. Louis Mercier, ce grand poète simple, a réédité *l'Enchantée* (6). Hérissé de dédicaces et d'épigraphes le volume que M. Pierre-Charles Jablonski intitula : *Au Réveil de la Vie* respire l'influence de Maeterlinck. Je trouve peu poétique une méditation « sur le lait cru ». Très estimables les *Petites Scènes* (7) de M. Omer De Vuyst. Mais qui donc a parlé d'originalité à propos de la *Révélation*? La pensée en est aussi banale que la forme en est médiocre. Réplique lamentable et terne de *Toute la Flandre*, la *Wallonie héroïque* (8) de M. Jules Sottiaux ne manque pas de quelque mérite ni de quelque ridicule. Heureusement interrompus parfois par des pages assez bien venues des poèmes pâles et décharnés étalent à nu leurs

(1) Paris, Mercure de France. (2) Paris, Grasset. (3) Paris, Ed. du Temps présent. (4) Paris, Le Belfroy. (5) Idem. (6) Paris, Calmann-Lévy. (7) Bruxelles, Le Thyrsse (8) Bruxelles, Larcier.

pénibles chevilles, leurs termes impropres, leurs impardonnables bêtises (Charles Martel fit couler le sang *turc* à Poitiers!). Je m'abstiens de citer, par charité. Il faudrait pourtant une bonne fois envoyer ce poète, trop célébré dans son landerneau, rejoindre le docteur Emile Valentin, Benoît Quinet et « Godart Léopold ».

P. N.

Les meilleures pages : *Schiller*, introduction et traduction de JEAN-BAPTISTE LUCIDARME. — (Tourcoing, J. Duvivier.)

M. Jean-Baptiste Lucidarme fait précéder ses traductions d'une excellente vie de Schiller, où rien n'est omis de ce qui peut servir à éclairer l'âme, le génie et l'œuvre du grand poète idéaliste. Et ce choix de poèmes, de fragments dramatiques et de pages historiques semble des plus judicieux.

Quant à la traduction elle-même, elle m'a paru fidèle et claire, et elle ne manque point d'élégance. Mais je suis de ceux qui pensent qu'il vaut mieux tout ignorer d'un poète, même immortel, que d'apprendre à le connaître par une traduction quelconque. Quand on s'efforce de faire passer dans une autre langue l'insaisissable et mystérieuse beauté des vers d'un poète étranger, on ressemble toujours un peu à ces musiciens baroques qui notent sur le piano les roulades du rossignol.

F. A.

Les petites fleurs de saint François d'Assise, traduction nouvelle d'après les textes originaux, par M. T. DE WYZEWA. — (Paris, Perrin et C^{ie}.)

Frère Léon : Miroir de la perfection du bienheureux François d'Assise, version française, par M. PAUL BUDRY. — Paris, Plon.)

Saint François d'Assise et Savonarole, inspirateurs de l'art italien, par M. GEORGES I AFENESTRE, membre de l'Institut. — Paris, Hachette.)

Saint François, qui voulait que les livres inutiles fussent « jetés dans les lieux obscurs et cachés », serait peut-être tenté, s'il avait à faire connaître son opinion, de ranger, tout au moins par humilité, parmi les livres de cette sorte une bonne partie des ouvrages dont il est le héros ou le sujet, depuis quelques années. Son humilité aurait tort, évidemment, car bien qu'on l'ait mis parfois en romans ineptes ou en poèmes grotesques, la plupart des publications qu'on lui consacre sans cesse, si elles nous apportent rarement du nouveau ou de l'inédit, n'en conservent pas moins un très vif attrait. Il y a toujours plaisir à entendre parler du Petit Pauvre, fût-ce même par des écrivains qui soient moins familiers avec lui que Paul Sabatier ou Joergensen !

M. Téodor de Wyzewa, lui, nous arrive au moins avec une idée inattendue. Au lieu de traduire, à la suite de tant d'autres, les *Fioretti*, il nous offre une version française des *Actus B. Francisci et sociorum ejus*, le texte latin où le délicieux vulgarisateur des *Fioretti* a puisé une partie de sa matière. Les

Actus avaient été publiés en 1901 par M. Sabatier dans sa collection de documents franciscains, à raison de leur intérêt historique. On ne saurait guère invoquer cet intérêt pour justifier la traduction française d'un recueil dont, ainsi que le constate lui-même M. de Wyzewa, « la traduction italienne (les *Fioretti*), incontestablement, nous ravit et nous touche par un charme tout particulier de simple et savoureuse élégance littéraire, qui est bien loin de se retrouver au même degré dans l'honnête latin, un peu maladroit des *Actus* »... Traduction pour traduction, il semble que, dans un cas pareil, le choix doive aller moins au latin embarrassé et terne des *Actus* qu'à l'italien vivant et fin des *Fioretti*, car on peut certainement tenir que ceux-ci sont l'écho direct des récits et des entretiens des moines des premières générations franciscaines ou, en d'autres termes, d'une tradition orale qui s'effectuait évidemment en langue vulgaire. De sorte qu'à ce point de vue l'originalité des *Fioretti* ne le cède nullement, au contraire, aux écrits qui ont servi de sources à leur rédacteur.

M. Paul Budry a fait peut-être œuvre plus utile, en ce sens qu'elle comble une lacune, en publiant une bonne version française du *Speculum Perfectionis*. A notre connaissance, nous étions seul jusqu'à présent à avoir fait passer dans notre langue les plus beaux chapitres de ce livre émouvant. (V. notre *Légende des trois compagnons*, publiée chez Lamertin, à Bruxelles, en 1902.)

Le volume que M. Georges Lafenestre consacre à saint François et à Savonarole, inspirateurs de l'art italien, est fort intéressant. Dans la manière diserte et attrayante qui lui est coutumière, l'auteur retrace l'évolution de l'art italien du XIII^e au XVI^e siècle, en marquant l'influence qu'exercèrent sur elle le doux saint d'Assise et le violent réformateur de Florence.

A. G.

Collection de l'art belge au XIX^e siècle : *Les peintres animaliers*, par M. GEORGES EEKHOUD. Un vol. ill. — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

M. Van Oest, dans son esprit d'entreprise infatigable, inaugure aujourd'hui une nouvelle collection destinée, cette fois encore, à faire mieux connaître l'art de notre pays et, par conséquent, à accroître sa renommée.

Il a eu l'heureuse idée d'en demander le premier volume à M. Georges Eekhoud. Le bel écrivain nous fait à grands traits l'histoire de la peinture d'animaux chez nos Primitifs et nos maîtres du XVII^e siècle, puis abordant sa matière, qui est le XIX^e siècle, il nous parle des artistes modernes qui se sont illustrés dans ce genre : Verboeckhoven, dont l'œuvre s'impose dans le souvenir comme un seul bèlement; Joseph Stevens, historiographe de l'humanité canine, si l'on peut s'exprimer ainsi; Jan Stobbaerts et Verwée, les plus puissants et les plus savoureux de nos animaliers; Charles Verlat, etc., sans négliger quantité d'autres artistes, qui furent, comme le dit l'auteur, des « animaliers d'occasion » : Dubois, Charles De Groux, Courtens, Claus, Verdyen, Verstraete, Lemmen, Jacob Smits, etc.

M. Eekhoud dit excellemment, dans la langue chaude et cordiale et avec la finesse critique qu'on lui connaît, l'œuvre, la vie et la physionomie des principaux de ces maîtres, tout en marquant en même temps l'évolution de notre

peinture, qui, après avoir été classique, puis romantique, puis — par un retour à ses tendances instinctives — réaliste, semble tendre à présent, du moins dans les dernières générations, « à une sorte de nirvanâ où tout se fond, se neutralise dans une nature amorphe ». Effet trop prévu de doctrines qui, sous prétexte d'impressionnisme ou de luminisme, poussent leurs adeptes à éviter soigneusement tout ce qui pourrait entraîner à croire que leurs tableaux sont des œuvres où la réflexion ou la sensibilité ont eu part!...

A. G.

Heures d'Italie, par M. GABRIEL FAURE. Deuxième série. — (Paris, Fasquelle.)

M. Faure réédite dans ce volume les pages intitulées *Sur la via Emilia*, dont nous avons parlé dernièrement et y ajoute d'attachantes impressions cueillies en d'autres régions de la Péninsule, notamment dans le pays des Dolomites, à Pieve di Cadore, à Faenza, à Cesena, etc. Il paraît beaucoup de livres consacrés à nous faire part des sensations, réflexions, etc., que leurs auteurs ont éprouvées ou faites en Italie; il en est peu qui valent qu'on les lise. Celui-ci n'est pas de cette sorte. Il est de ceux avec lesquels on s'attarde et qui vous remplissent l'esprit de belles visions et le cœur de nostalgie.

A. G.

Petites monographies des grands édifices de la France :

Le *Mont Saint-Michel*, par M. CH.-A. BESNARD; la *Cathédrale de Lyon*, par M. LUCIEN BÉGULE; le *Château d'Anet*, par M. ALPHONSE ROUX. 3 vol. illust. — (Paris, Laurens.)

La librairie Laurens ajoute sans cesse de nouveaux et excellents volumes à sa jolie collection de petites monographies des richesses monumentales de la France. Nous avons déjà eu de fréquentes occasions de recommander à nos lecteurs ces guides concis et substantiels, qui constituent en même temps, pour les érudits et les critiques, des instruments de travail de premier ordre. Les trois volumes dont nous reproduisons les titres en tête de cette notice sont dignes de ceux qui les ont précédés. Ils nous font l'histoire et la description de l'un des édifices les plus merveilleux de la France, aussi bien par sa beauté que par sa situation, le mont Saint-Michel au péril de la mer; de la cathédrale de Lyon, dont les origines sont presque contemporaines de l'évangélisation de la Gaule, et, enfin, de ce château d'Anet, élevé par Philibert de l'Orme pour la maîtresse de Henri II, Diane de Poitiers, et qui, dans son architecture comme dans sa décoration, marque l'influence devenue prédominante des modes et du style italiens.

A. G.



NOTULES

Nos illustrations. — Nous reproduisons dans ce fascicule deux œuvres d'artistes belges : le dernier tableau d'**Ernst Wante** : **La mort de sainte Godelieve**, destiné à l'église du Grand-Béguinage de Gand, qui renferme déjà un très beau tableau de Jozef Janssens : *Sainte Godelieve*, et une des dernières œuvres de notre jeune sculpteur **Jules Jourdain** : **Sainte Cécile**.

* * *

Vient de paraître : **Boutiques d'Idées**, par **Pol Demade**. (Louvain, Uytspuyt.) Prix : 3 fr. 50.

Nous recommandons instamment ce nouveau volume de notre collaborateur Pol Demade. Sous un titre à la fois original et trop modeste, il renferme des idées fortes et chrétiennes enchâssées dans un style magnifique. Comme penseur, Pol Demade relève d'Ernest Hello, le grand philosophe catholique et, sans le pasticher du tout, il a quelque chose du style éblouissant de Barbey d'Aurevilly, un maître en l'art d'écrire.

Nous rendrons l'hommage qu'il mérite à ce volume de notre collaborateur dans un prochain compte rendu.

* * *

L'Expansion belge. — Nous recommandons vivement cette revue à ceux qui désirent avoir une revue illustrée, vraiment intéressante (on en publie tant dont il ne vaut la peine ni de regarder les quelconques reproductions ni surtout de lire le texte inepte) et des plus instructives, surtout pour nous, Belges. Editée avec luxe, en beau format in-4° sur papier couché, abondamment illustrée, reproduisant souvent des vues admirables de notre colonie du Congo, elle est d'un prix bien modeste, 12 francs. C'est un beau cadeau de nouvel an à offrir, infiniment plus utile que tant d'autres futilités ridicules. Cette revue va entrer dans sa cinquième année. Elle mérite au plus haut point d'être recommandée et nous le faisons avec le plus vif plaisir.

(S'adresser 4, rue de Berlaimont, à Bruxelles.)

* * *

On nous annonce pour janvier l'apparition à Marseille des *Marches de Provence*, revue mensuelle qui débutera par une enquête sur Frédéric Mistral et son œuvre, et contiendra l'opinion de nombreux écrivains français. Renseignements 24, rue de l'Etrieu, Marseille.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Mantegna*, par ANDRÉ BLUM. Vol. illustré (Collection : Les Grands Artistes, Paris, Laurens). — *Benvenuto Cellini*, par HENRY FOCILLON. Vol. illustré (idem). — *Les Primitifs français*, par LOUIS DIMIER (idem). — *Franz Ittenbach des Meisters Leben und Kunst*, von P.-J. KREUZBERG (Gladbach, B. Kühlen). — *Sankt Franciscus von Assisi in Kunst und Legend*, von BEDA KLEINSCHMIDT (idem).

LITTÉRATURE : *L'Iliade* d'HOMÈRE, avec introduction par DE WYZEWA. Vol. illustré (Collection : Les Grandes Œuvres, Paris, Laurens). — *Gargantua : Pantagruel*, de RABELAIS, avec introduction par DE WYZEWA. Vol. illustré (idem). — *Femme et poète : Elisabeth Browniug*, par W. NICATI (Paris, Perrin). — *Lettres de combat*, par F. BRUNETIÈRE (Paris, Peirin).

MUSIQUE : *Bizet*, par HENRY GAUTHIER-VILLARS. Vol. illustré (Collection : Les Musiciens célèbres, Paris, Laurens). — *Verdi*, par CAMILLE BELLAIGUE. Vol. illustré (idem). — *Beethoven*, par VINCENT D'INDY. Vol. illustré (idem).

PHILOSOPHIE : *Essai sur la sensibilité contemporaine*, par RAPHAËL COR (Paris, Falque).

ROMANS : *La mare ensolleillée*, par DOMINIQUE DURANDY (Paris, Grasset). — *L'envers du décor*, par PAUL BOURGET (Paris, Plon). — *La relique*, par PAUL HEUZÉ (Librairie Parisienne). — *Le cœur et la vie*, par SYLVAIN BONMARIAGE (Paris, Figuière).

VOYAGES : *Mizraïm* : Souvenirs d'Égypte, par G. KURTH (Bruxelles, Dewit). — *Heures d'Italie*, par GABRIEL FAURE (Paris, Fasquelle).



TABLES DES MATIÈRES

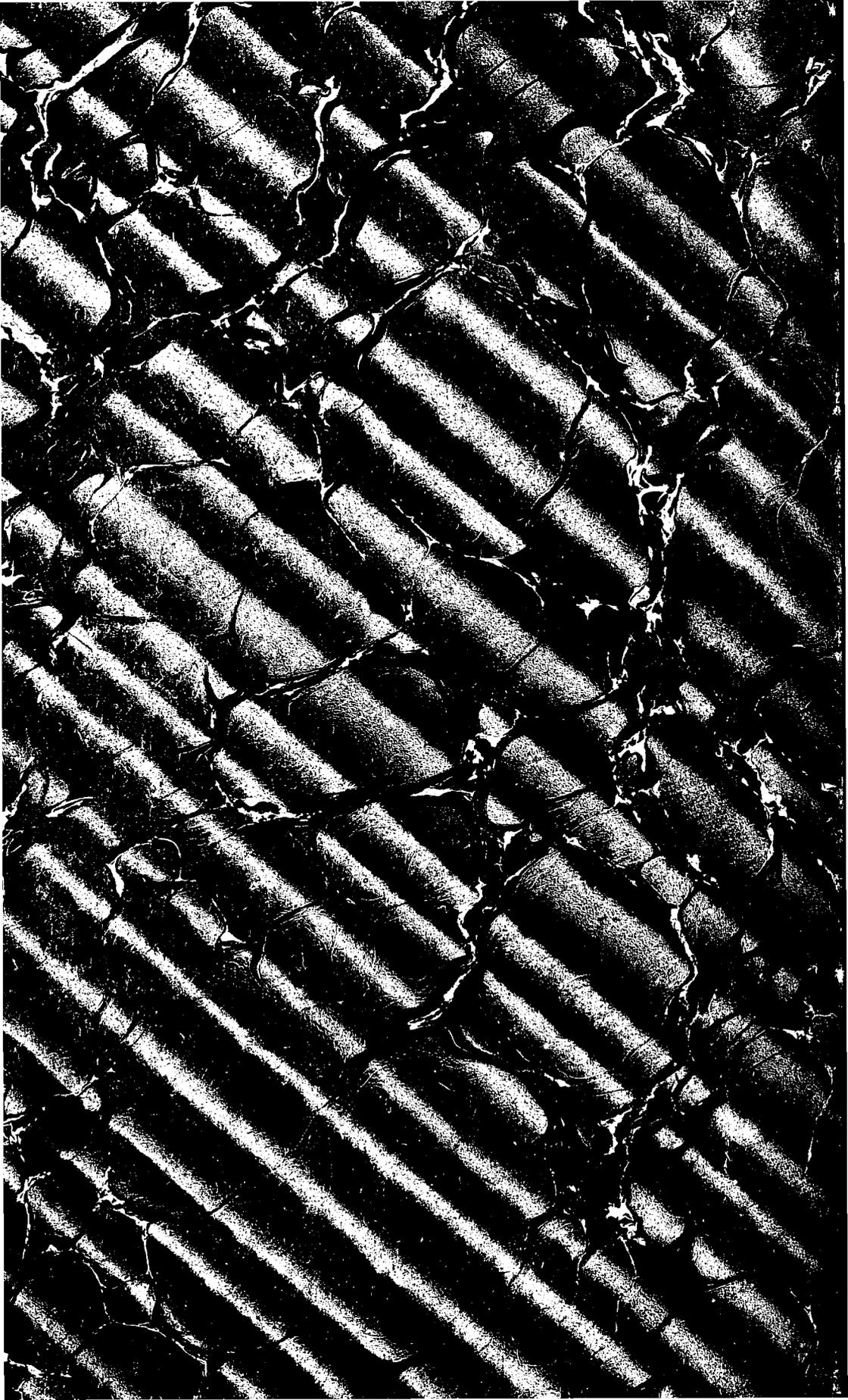
classées par noms d'auteurs

ANSEL (FRANZ). — La ballade du chevalier et de la nuit maléfique.	273
Le retour	729
ANSIAUX (CHARLES). — Petits poèmes en prose	221, 480
B. (P.). — Les arts anciens du Hainaut à l'Exposition de Charleroi	770
BATY (GASTON). — La chronique de famille d'Albert Dürer	518
BAUSSART (ÉLIE). — Mon âme a peur	503
BAUTIER (PIERRE). — Une visite aux heures de Chantilly	409
Cortone	473
BOCQUET (LÉON). — Poème	738
BONEHILL (EDGAR). — La Fée blonde	546
BOSERET (JOSEPH) — Mois de mai	307
Chanson de printemps	418
CANIVET (HÉLÈNE). — Nocturne.	447
CHARDOME (ÉMILE). — Parsifal	172
Aux confins du réel et du rêve	366
Eugénie et Maurice de Guérin	436
Siegfried	437
Résurrection	482
Kundry	483
Endymion	679
CLAUDEL (PAUL). — Le retour	88
Le chemin de la croix	345
CHRISTOPHE (LUCIEN). — Je vous dirai peut-être un jour	79
Prière	142
DAUGUET (MARIE). — Au fond des bois	415
DAVIGNON (HENRI). — Pleine eau	362
DEBOUCK (DÉSIRÉ-JOSEPH). — Pages agrestes	83
DEMADE (POL). — Lourdes.	449
DES GACHONS (JACQUES). — Lily Wright	131
DESTRÉE (DOM BRUNO). — Le couvent de Saint-Marc	753
DE VISAN (TANCRÈDE). — Lettre parisienne	42, 89, 173, 248
D'HENNEZEL (HENRI). — Le grigou	7
DUBOIS (NOËL). — Prière un soir dans une église	159
GOFFIN (ARNOLD). — La Flandre en Italie	210
En marge de la réalité : L'art de parvenir.	427
Sur l'art et les lettres belges	636
GROLLEAU (CHARLES). — Matin de mai	478
GUILLION (ADRIEN). — La Walkyrie	759
HÉNUSSE (R. P.). — L'idéal dans la vie	276
HOORNAERT (MAURICE). — Culture et sports	743
HOUTART (FRANCIS). — Les mystères du Rosaire de J. Janssens	665
KINON (VICTOR). — Le Démer	5
Alleluia de Pâques	201
Le monstre	603
KURTH (GODEFROID). — Karnak	617
LEGRAND (GEORGES). — L'art d'après Ernest Hello.	484, 561
LÉONARD (FRANÇOIS). — L'atome	554
MEUNIER (PIERRE). — Jacques des Gachons : Le chemin de sable	26
MËLLER (HENRY). — Johannes Joergensen à Bruxelles	755

NESMY (JEAN). — Le curé de Sautechèvre	537
NOTHOMB (PIERRE). — La sainte aux musiques.	67
L'invocation au silence.	129
Paul Claudel et quelques poèmes	144
L'an mille et quelques poèmes	309
Fête-Dieu	359
Le jeudi	545
Les alouettes	668
PIZE (LOUIS). — Aux cygnes des jardins publics	65
Quatre petits poèmes	425
La messe de Requiem	703
POITEAU (ÉMILE). — La meilleure part	681
RAMAEKERS (GEORGES). — Vision cosmique	17
SÉVERIN (FERNAND). — Un poète saint-simonien	224
SOHIER (GEORGES). — Borinage.	556
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Le crime de Luxhoven	607, 670, 731
Critique des critiques.	649
Un livre de chez nous.	740
VIRRÈS (GEORGES). — Les processions de Tongres	205
WILLAME. — Tcheur	21
Flore	438
Le Petit Épicier. — Le drageoir aux épices	53, 109, 177, 251, 327, 384, 455, 521, 586, 653, 716, 782
Revue du mois. — Jeanne Tordeus (H. M.)	45
Les concerts.— (GEORGES DE GOLESCO 46, 92, 161, 232, 317, 712, 774	
Les expositions (FRANCIS HOUTART-G. D'A.—P.B.) 97, 166,	
237, 378, 505, 514, 707, 776	
Au théâtre du Parc (F. A.)	48, 103, 168, 243, 323, 712, 779
Les conférences	49, 92, 105, 779
Les revues	50, 106, 170, 244, 324, 390, 583, 656, 714, 780
Les livres	59, 114, 184, 257, 334, 392, 463, 522, 588, 658, 723, 785
Notules	63, 125, 194, 271, 343, 407, 470, 535, 599, 661, 726, 789

RÉPERTOIRE DES GRAVURES

Portrait de Jacques des Gachons.	26
Entrée de Henri IV à Paris, par RUBENS	210
Retable de la Nativité (volet), par HUGO VAN DER GOES	216
La Nativité, par HUGO VAN DER GOES	221
Les heures de Chantilly : le départ pour la chasse au faucon (août).	409
Les heures de Chantilly : les semailles (octobre)	412
L'Annonciation, par FRA ANGELICO	473
La déposition de Jésus au tombeau, par LUCA Signorelli.	476
La légende de saint Walhère, par AUGUSTE DONNAY (trois esquisses pour la décoration de l'église d'Hastières-par-delà :	
Le transport du corps de saint Walhère	601
Saint Walhère réprimandant son neveu	606
Découverte du corps de saint Walhère	616
Les mystères des Sept Douleurs de la Vierge, par JOSEPH JANSSENS (peintures de la cathédrale d'Anvers) :	
Marie à la recherche de l'Enfant Jésus.	665
La prédiction de Siméon	680
Marie aux pieds de la croix.	706
La mort de Sainte Godélieve, par ERNST WANTE	729
Sainte Cécile, par JULES JOURDAIN	753







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.